CAJA N° 224

PERSONAJES

Costa Gauras
Felipe González
Alexander Solzhenitsyn
Mahommed Reza Pahlevi (Sha de Irán)
Erik von Kuehnelt-Leddihn
Alexander Haig
Ronald Reagan
Jean Marie Le Pen
José Miguel Barros

1974 – 1989

COSTA GAURAS

Costa-Gavras assigné en justice : un procès de 300 milliards de centimes qui passionne les Américains

150 millions de dollars multipliés par trois plaignants : 300 milliards de centimes. Il faudrait qu'un film ait réalisé des recettes fabuleuses pour que son producteur puisse seulement disposer du dixième de cette somme. Et la payer. C'est pourtant ce qui menace la société Universal City Studios et sa société-mère M.C.A., productrices de « Missing » :

Réalisé par Costa-Gavras, ce film, qui reçut la Palme d'or au dernier Festival de Cannes, avait suscité dès sa sortie aux Etats-Unis de vives polémiques, et le président Reagan avait tenu à le visionner en privé pour se faire une opinion. On se trouvait en présence d'une œuvre dans laquelle le gouvernement des Etats-Unis et ses représentants étaient carrément accusés d'assassinat. Les faits : l'ambassade américaine à Santiago du Chili aurait prêté la main au coup d'Etat du général Pinochet (ce qu'aucune enquête ultérieure n'a pu établir : voir *le Figaro-Magazine* du 15 mai 1982). Ensuite, ladite ambassade aurait ordonné, ou du moins approuvé, la disparition de Charles Horman, jeune Américain un peu gauchiste, un peu paumé, qui avait découvert la complicité des Etats-Unis dans le putsch contre Allende.

Effectivement, Charles Horman a été tué pendant le coup d'Etat, et sa famille a vainement tenté d'établir les circonstances de sa mort. Mais dès la sortie du film, le Département d'Etat américain avait rappelé que Horman avait été activement recherché par ses soins, et que les enquêtes *« n'avaient trouvé aucune preuve de complicité du personnel diplomatique dans la disparition du jeune homme »*. Le personnel diplomatique, ce sont Nathaniel Davis, ambassadeur des Etats-Unis à Santiago lors du coup d'Etat de 1973, Frederick Purdy, ancien consul, et le capitaine en retraite Ray Davis qui dirigeait à l'époque la représentation militaire américaine au Chili. Lundi 10 janvier, ils ont déposé une plainte en diffamation devant le tribunal fédéral d'Alexandria (Virginie), contre les sociétés de production déjà citées, mais aussi contre l'avocat Thomas Hauser, auteur de *l'Exécution de Charles Horman : un sacrifice américain* (livre dont s'inspire le film), contre les deux maisons d'édition qui ont publié cet ouvrage (Harcourt Brace Jovannitch Inc. et la Hearst Corporation), et enfin contre Constantin Costa-Gavras, metteur en scène.



FRANK/SYGMA

Costa-Gavras : un procureur sans preuves.

Il faut reconnaître que celui-ci n'a pas travaillé dans la nuance en portant à l'écran ces trois personnages. Il m'a paru intéressant d'interroger l'un de ces monstres. J'ai donc appelé l'ambassadeur Nathaniel Davis au Naval War College de Newport (Rhode Island) où il est détaché par le State Department pour faire des cours de stratégie.

☐ Le Figaro-Magazine. – **Puis-je vous demander par qui vous avez été nommé ambassadeur du Chili ?**

■ **Nathaniel Davis.** – Par le président Lyndon Johnson. J'ai continué à représenter les Etats-Unis dans ce pays pendant les présidences de Nixon et de Gerald Ford, et une partie de celle de Carter.

☐ **Pourquoi ne portez-vous plainte en diffamation que plusieurs mois après la sortie du film ?**

■ Parce que, récemment encore, le consul Purdy était en poste en Espagne et le capitaine Ray Davis était encore au Chili. Ni l'un ni l'autre n'avaient vu le film. Nous avons dû attendre qu'ils aient terminé leurs missions pour pouvoir nous concerter, et prendre les avis de nos conseillers juridiques. Puis nous sommes passés à l'action. Nous attaquons donc le film et le livre.

[Voix bien timbrée, accent de grande université, modération diplomatique.]

☐ **En quoi réside à votre avis la diffamation ?**

■ Notre plainte porte contre les allégations contenues dans ce film sur la mort de Charles Horman. Nous sommes accusés d'avoir aquiescé à cette mort, et même davantage. Cela est absolument faux. Nous sommes diffamés comme individus, comme diplomates, et comme fonctionnaires du gouvernement des Etats-Unis. Nous ne pouvons pas l'admettre, évidemment.

☐ **Que pensez-vous de Costa-Gavras ? Est-il de mauvaise foi ?**

[La voix élégante dérape quelque peu, puis se reprend en répondant.]

■ Pour vous donner mon avis, je préfère attendre la fin du procès. C'est l'usage, comprenez-vous...

☐ **Considérez-vous le film comme une œuvre de propagande de gauche ?**

■ Je pense que c'est au public qu'il faut le demander. Il aura certainement jugé de lui-même.

☐ **Vous demandez donc 150 millions de dollars chacun en dommages-intérêts ?**

■ C'est exact.

☐ **Que comptez-vous faire de l'argent ?**

■ Euh *(rire poli)*. N'est-ce pas, tout dépend de ce que le tribunal nous accordera. Nous n'obtiendrons peut-être que 20 ou 30 millions de dollars. Rappelez-moi après le verdict.

Sheldon Mittleman, avocat d'Universal, a déclaré que la société « défendrait vigoureusement le film, où elle ne voit rien de diffamatoire ». *Peut-être Sheldon Mittleman ne va-t-il pas au cinéma.*

Jacques BONOMO

actualmente por todos los grandes obser- observatorios franceses que ubiquen y

ESTADOS UNIDOS: 12/Dic/82

Ex Embajador Se Querella Contra Cineasta C. Gavras

■ El ex representante de Washington en Chile, Nathaniel Davis, el agregado naval, Ray Davis, y el ex cónsul Frederick Purdy reclaman 150 millones de dólares por haber sido difamados.

WASHINGTON, 11 (AFP).— Un ex Embajador de Estados Unidos en Chile y dos de sus adjuntos reclaman 150 millones de dólares por difamación a los autores y productores de la película "Missing", donde se los acusa indirectamente de haber aprobado el asesinato de un norteamericano durante el golpe de estado de 1973 en Santiago.

Nathaniel Davis, embajador de Estados Unidos en Santiago cuando se produjo la caída de Salvador Allende, el ex cónsul Frederick Purdy y el capitán jubilado Ray Davis —que dirigía la representación militar norteamericaa en 1973 — presentaron esa reclamación hoy ante un tribunal federal en Alexandria (Virginia).

Alegan que "Missing", realizado por Costa Gavras, así como el libro que sirvió para el guión, original de Thomas Hauser, los acusa de haber ordenado, o por lo menos aprobado, el asesinato de un periodista norteamericano, Charles Horman, que, al parecer, había descubierto la supuesta complicidad de EE. UU. en el golpe del general Augusto Pinochet.

Charles Horman pereció durante ese golpe y su familia no pudo determinar las circunstancias de la muerte.

En "Missing" se relata la investigación llevada a cabo por el padre (interpretado por Jack Lemmon) y por la viuda del desaparecido (Sissy Spacek) que tropiezan con la mala voluntad de los diplomáticos estadounidenses.

Nada más estrenarse el filme, el Departamento de Estado había defendido públicamente al embajador Davis, recordando que el gobierno de Estados Unidos había buscado a Horman. Y explicaba que ninguna investigación oficial puso de relieve la eventual complicidad de personal diplomático en la desaparición.

En la denuncia por difamación se ataca al realizador Costa Gavras, al sello Universal City Studios, al abogado Thomas Hauser, autor de "La ejecución de Charles Horman: un sacrificio norteamericano", así como a las dos editoriales que lo publicaron, Hartcourt Brace Jovabnovitch Inc. y Hearst Corporation.

Sheldon Mittleman, abogado de Universal, declaró que la sociedad defenderá esta película en la que ellos nada ven de difamatorio.

FELIPE GONZÁLEZ

Con el previsto triunfo del sector «felipista» concluyó

Según la ponencia aprobada

El PSOE es un partido de clase, de masas, democrático y federal

«El marxismo es un instrumento crítico y no dogmático para el análisis y transformación de la realidad»

Madrid, 29. — El triunfo aplastante de Felipe González en la candidatura para la ejecutiva y la nueva definición ideológica del partido, donde desaparece el término marxista, constituyen los dos aspectos más importantes del congreso extraordinario del PSOE que ha finalizado hoy en Madrid. El PSOE, según su nueva definición, es un partido de clase, de masa, democrático y federal, y el marxismo es un instrumento crítico y no dogmático para el análisis y transformación de la realidad.

Dos fueron las candidaturas presentadas para la ejecutiva, al no llegar a buen puerto las negociaciones que a lo largo de toda la mañana mantuvieron miembros de los sectores moderado y crítico. Por orden cronológico, éste fue el desarrollo de la segunda jornada del congreso.

A las diez de la mañana se han reanudado los trabajos de las comisiones del Congreso Extraordinario del PSOE. Estas comisiones —principios ideológicos, situación actual y estrategia, y modelo de partido— iniciaron sus trabajos a puerta cerrada ayer a las once de la noche, y han prolongado sus sesiones hasta altas horas de la madrugada. Como ya informaba ayer «La Vanguardia», las mencionadas comisiones han trabajado sobre las bases de las ponencias presentadas por Euzkadi, Madrid, Barcelona, Murcia, Alicante, Ciudad Real, Galicia, Sevilla y Córdoba, que fueron asumidas en la sesión plenaria celebrada en la tarde de ayer.

Según informaban, a primera hora de la mañana, fuentes de los tres sectores del partido presentes en las comisiones, la ponencia de Barcelona ha sido la que ha servido como documento básico, con el apoyo,fundamentalmente, de las de Andalucía y Euzkadi, además de aportaciones de menor entidad de las de Madrid, Murcia y Ciudad Real.

A primera hora de la mañana, al reanudarse los trabajos, eran numerosos los delegados del sector «crítico» que manifestaban su preocupación porque los militantes que ellos representan pueden abandonar el partido tras este congreso, y añadieron que su tarea, a partir de ahora, en el seno del PSOE, será precisamente la de convencer a sus bases para que sigan en el partido.

En el momento de comenzar la sesión matinal a las diez de la mañana, eran ya numerosas y frecuentes las reuniones de cabeceras de negociación, con el fin de últimar las listas de candidatos.

Variaciones en el programa

A media mañana, la organización del Congreso informaba a los periodistas que se alteraba el programa de actos, y que el acto de clausura se celebraría esta noche, tras la elección de los órganos directivos del partido. También se suspendía el mitin que estaba previsto celebrar mañana en la Chopera del Retiro, ya que Felipe González debía trasladarse a Lugo y León para cerrar la campaña de las municipales que se celebrarán en estas dos provincias el día 2.

Reunión Felipe González - Pablo Castellano

Dentro de esta tónica de conversaciones y entrevistas de pasillos, adquiría entidad propia la que celebraban, poco antes de las once, Felipe González y Pablo Castellano, y que duró un poco más de un cuarto de hora, teniendo como escenario el vestíbulo del hotel donde se celebra el congreso. Al término de la reunión, el propio González informaba que habían hablado de la situación del partido y que **«nuestra visión, afortunadamente coincidente»**. Negó que hubiesen tratado de cualquier negociación y calificó el diálogo de **«intercambio responsable de ideas»**. Añadió que no hablaron en nombre de ningún sector.

Felipe González: «La ejecutiva no será de síntesis»

En cuanto a la ejecutiva que vaya a salir del congreso, dijo que sería de amplia mayoría, lo más amplia posible. **«No de síntesis** —añadió—, **si por tal se entiende totalizar las opiniones. No tenemos ningún afán totalizador.»** Desmintió que haya hablado o vaya a hablar con Suárez para informarle del desarrollo del congreso, señalando que sólo los socialistas tienen derecho a que se les informe de la marcha del congreso. González terminó su charla con los periodistas haciendo un detenido análisis del contraste entre partidos de cuadro y partidos de masas.

Señalemos que, mientras Felipe y Castellano conversaban, fueron efusivamente saludados por Mario Soares. Anteriormente, a primera hora de la mañana, el líder del sector «moderado» había mantenido una entrevista de media hora con el dirigente italiano, Bettino Craxi.

A última hora de la mañana se intensificaban los contactos entre miembros del sector crítico y del moderado. En el bar del hotel, Enrique Mújica y Javier Solana se reunían con Gómez Llorente, en una conversación que duraría más de media hora. A esa hora, una del mediodía, se daba como seguro que Mújica y Solana irían en la ejecutiva de los moderados, mientras que también se creía que Gómez Llorente no aceptaría el ofrecimiento de participar, en solitario, en una ejecutiva elaborada por los moderados.

Un poco antes, a las doce y media del mediodía, el presidente del congreso, el «felipista» Martínez Cobos, convocaba una rueda de prensa para dar cuenta del desarrollo del congreso. En primer lugar dijo que el congreso transcurría en la tónica habitual de estos actos y que de las sesiones no iban a salir sorpresas ni modificaciones. Señaló que a esa hora (12.30) aún no se había presentado oficialmente ninguna candidatura a la ejecutiva. En cuanto al contenido de las ponencias y enmiedas, afirmó que éstas se refieren al modo de entender el marxismo, aunque sin posiciones extremas, y que habían sido presentadas por Asturias, Cataluña y varias provincias más. Señaló su esperanza de que el congreso pudiera finalizar esta noche sus trabajos.

A primeras horas de la tarde se sabía que dos comisiones, la de principios odeológicos y definición del partido, habían terminado ya sus sesiones. El diputado por Granada, Francisco Vida Soria, sería el ponente de la comisión de principios ideológicos, mientras que Manuel Pecy lo sería de la elaborada por la comisión que decide el modelo de partido, y que ha pasado al pleno sin enmiendas.

Según el dictamen de la comisión de principios ideológicos el término marxista queda omitido en la definición del PSOE. En efecto, el dictamen dice que el PSOE reafirma su carácter de clase, de masas, democrático y federal. Asume el marxismo como método de análisis de la realidad, recogiendo las aportaciones del pensamiento socialista en la lucha por la emancipación de la clase trabajadora y con pleno respeto a las creencias personas. Al pleno de esta tarde se anunció la presentación de una enmienda de adición sobre el marxismo, aunque, según comentarios, nadie cree que esto suponga la inclusión del término marxista en la definición. Recordemos que el XXVIII congreso definió al PSOE como partido «revolucionario, marxista, de clases, de masa, autogestionario, federal, internacionalista y antiimperialista».

Los contactos iniciados por la mañana por los diversos sectores se acentuaron a partir de mediodía, a medida que se acercaban las cuatro de la tarde, plazo límite fijado para la presentación de candidaturas. Se trataba de encontrar una lista integradora o de síntesis, que contentara a moderados y críticos, incorporando asimismo a hombres de la «tercera vía». A la vista de que estos contactos se prolongaban, a las cuatro la mesa del congreso se dirigió a la asamblea para anunciar que el plazo para presentar candidaturas quedaba prolongado hasta las seis de la tarde, con lo cual también se retrasaba dos horas el comienzo de la sesión plenaria.

Las negociaciones continuarían intensamente durante la primera hora del nuevo plazo, pero sin resultado positivo. De este modo, a las cinco de la tarde, el sector crítico presentaba ante la comisión correspondiente su propuesta de candidatura fue calificada de homogénea y testimoniada, con variaciones de última hora, y formada por los siguientes integrantes:

Presidente, Justo Fernández Amutio; secretario general, Luis Gómez Llorente; vicesecretario general, Francisco Bustelo; secretario de Organización, Jerónimo Saavedra; secretario de Administración, Enrique Moral Sandoval; secretario de Formación, María Paz Fernández Felgueroso; estudios y programas, Manuel Sánchez Ayuso; política sectorial, Néstor Padrón; prensa y propaganda, Manuel Abejón; política municipal, Juan Páez; relaciones políticas, Fernando Morán; juventud, Modesto Moya; autonomías, Josep Font; sindical, Pablo Castellano; cultura, Joaquín Martínez Bjorman.

Vocales: Antonio Torres, Antonio Carro, Carlos López Riaño, Joan Pastor, Joan Garcés, J. Giraldes, Zarraquino, entre otros.



Durante toda la mañana del sábado fueron constantes los contactos entre «moderados» y «críticos» para llegar a un acuerdo sobre las listas para la ejecutiva. De todas estas reuniones, la telefoto de Efe recoge un momento de la que mantuvieron, en el mismo vestíbulo del hotel donde tiene lugar el congreso, el líder «moderado», Felipe González, y Pablo Castellano, representante de la línea crítica

Pese a la presentación de esta candidatura, los moderados esperaron hasta las seis por si elsector crítico reconsideraba su actitud y era posible llegar a un acuerdo. Al no producirse éste, a las seis de la tarde los moderados presentaban su candidatura, en la que destacaba la ausencia de Tierno Galván como presidente honorario. La lista de la candidatura es la siguiente:

Presidente, Ramón Rubial; secretario general, Felipe González Márquez; vicesecretario general, Alfonso Guerra; secretario de Organización, Carmen García Blaise; secretario de Administración, Emilio Alonso Sarmiento; secretario de Formación, José María Maravall; secretario de Estudios y Programas, Javier Solana Madariaga; secretario de política sectorial, Ciríaco de Vicente; secretario de prensa y propaganda, Guillermo Galeote; secretario de política municipal, Luis Fajardo; secretario de relaciones políticas, Enrique Múgica Herzog; secretario de relaciones con las juventudes, José Antonio Barragán; secretario de política autonómica, María Izquierdo Rojo; secretario de política sindical, Joaquín Almunia; secretario de emigración, Francisco López Real; secretario de cultura, Ignacio Sotelo.

Vocales: Carlos Cigarrán, Raimón, Obiols, Gregorio Peces-Barba Martínez, José María «Txiki»-Benegas, Donato Fuejo, Pedro Bofill, José Federico de Carvajal y José Angel Villa. Y a las 6'05 de la tarde, se iniciaba el pleno de clausura del congreso extraordinario del PSOE, en el que iban a ser elegidos los órganos directivos del partido y aprobadas las ponencias políticas, de estrategia y de modelo del partido.

Martínez Cobos señaló que el pleno se iniciará con la elección de la comisión de escrutinios, que deberá verificar posteriores elecciones, así como un estudio de la primera parte de la ponencia política. Tras ello, se daría lectura al dictamen de la comisión de candidaturas, que ha de dar cuenta de las que han sido presentadas para los organos directivos del partido.

Aspectos principales de la ponencia ideológica

El pleno aprobó esta tarde la definición ideológica en la que se reafirma el carácter de clase, de masas, democrático y federal del PSOE, y se califica al marxismo como instrumento crítico y no dogmático para el análisis y transformación de la realidad social. El dictamen elaborado esta mañana por la ponencia fue alterado sólo en el párrafo relativo al marxismo, al aprobarse una enmienda presentada por Madrid y Vizcaya, con sólo dos votos en contra y cuatro abstenciones.

El texto de la ponencia decía lo siguiente:

«El PSOE asume el marxismo como un conjunto de elementos teóricos que permiten el conocimiento de la realidad social y sientan las bases para su transformación. Su análisis dialéctico debe alejarse de todo supuesto dogmático asumiendo críticamente y dentro de los límites en que sean válidas las aportaciones, marxistas y no marxistas, que nos proporcionan un mejor conocimiento de la realidad.»

El texto definitivamente aprobado dice lo siguiente:

«El PSOE asume el marxismo como un instrumento crítico y no dogmático para el análisis y la transformación de la realidad social, recogiendo críticamente, y dentro de los límites en que sean válidas, las distintas aportaciones marxistas y no marxistas que han contribuido a hacer del socialismo la gran alternativa emancipadora de nuestro tiempo y respetando plenamente las creencias personales.»

El texto de la ponencia dice, en resumen, lo siguiente:

«Toda la historia de la sociedad humana es la historia de la lucha por la libertad, la igualdad y la solidaridad. El sistema capitalista anula estos valores y conduce a la opresión, explotación e insolidaridad. La clase trabajadora representa la idea de progreso y realización de los valores humanos.

»El PSOE estableció hace 100 años los objetivos últimos del movimiento socialista en una declaración de principios que sigue vigente.»

Posición del poder público de la clase trabajadora

«El Partido Socialista declara que tiene por aspiración:

»1. La posesión del poder político por la clase trabajadora.

»2. La transformación de la sociedad individual o corporativa de los instrumentos de trabajo en propiedad colectiva, social o común.

»Entendemos por instrumentos de trabajo la tierra, las minas, los transportes, las fábricas, máquinas, capital-moneda, etc., etc.

»3. La organización de la sociedad sobre la base de la federación económica, usufructo de los instrumentos de trabajo por las colectividades obreras, garantizando a todos sus miembros el producto total de su trabajo y la enseñanza general científica y especial de cada profesión a los individuos de uno y otro sexo.

»4. La satisfacción por la sociedad de las necesidades de los impedidos por edad y por padecimiento.

Abolición de todas las clases sociales

»En suma: el ideal del Partido Socialista Obrero Español es la completa emancipación de la clase trabajadora, es decir, la abolición de todas las clases sociales y su conversión en una sola de trabajadores, dueños del fruto de su trabajo, libres, iguales, honrados e inteligentes.

»El socialismo no se conquista en un simple acto. Es tanto el objetivo final como el proceso que conduce al mismo. La mitificada conquista del poder político no es más que una de las fases de la realización de nuestro proyecto. La sociedad capitalista será aquella en la que todo poder se halle socializado.

»El PSOE asume el programa máximo, la historia del partido, recoge de la historia cuantas enseñanzas y aportaciones se han producido en el movimiento socialista, entre las que destaca el marxismo, y hereda los grandes ideales de libertad, igualdad y solidaridad que sólo pueden realizarse en la sociedad socialista.»

A continuación, el PSOE reafirma su carácter de clase, de masas, democrático y federal, y asume el marxismo como instrumento crítico, de análisis y transformación de la sociedad, así como otras aportaciones, marxistas y no marxistas.

La autogestión, base de ordenación de la sociedad

«El PSOE afirma su voluntad de transformación radical de la sociedad, negándose la posibilidad de una mera gestión del sistema capitalista. Se afirma la autogestión como base de ordenación de la sociedad.

»La revolución es el proceso permanente y conflictivo para generar el cambio de sociedad. Para alcanzar el poder es preciso contar con el apoyo y participación de una nueva mayoría en una revolución lenta dirigida en el terreno político institucional, el económico y en la sociedad civil.

»Dada la existencia de contradicciones entre los distintos sectores sociales que se pueden integrar en el bloque de clases, la unificación de todos ellos tiene un carácter de compromiso: el compromiso por el socialismo. La profundización en el estudio de características y situaciones, de las aspiraciones e intereses de los distintos sectores que componen el bloque de clase será la vía para hacer posible un compromiso sobre alternativas programáticas que han de ir concretizándose y pormenorizándose paulatinamente a través de la adopción unitaria de un proyecto político socialista. El bloque de clase se convertirá en el protagonista del proceso de construcción del socialismo.

»El compromiso por el socialismo se concreta también en un compromiso geográfico. Las diferencias y desequilibrios interterritoriales exigen de los socialistas una respuesta programática que esté dirigida, contemporáneamente, a la superación global de la crisis y a la superación de las diferencias existentes entre las nacionalidades y regiones de España. La diferente situación de desarrollo en que se encuentran obliga, en efecto, a hacer una política que esté dirigida primordialmente a hacer las exigencias de las nacionalidades y regiones menos favorecidas, al mismo tiempo que se satisfagan las necesidades de los sectores sociales oprimidos en todo el ámbito del Estado.»

RESIDENCIA MEDICO-GERIATRICA

«NUESTRA SEÑORA DEL VINYET»

EN SITGES. SECTOR RESIDENCIA DE «EL VINYET»

Tercera edad. Convalescencia. Recuperación funcional. Amplias habitaciones con grandes terrazas soleadas. Jardín. Piscina. Confort. Tranquilidad y ambiente familiar (solamente 45 plazas). Servicios médicos dentro de la propia Residencia. Salas de gimnasia rehabilitadora y fisioterapia. Atención de enfermeras.

Dirección médica: Doctores Lorente Ubanell y Antón Delso.

Para información: Teléfono 894-29-98

el congreso extraordinario del Partido Socialista

Modelo de partido

Democracia interna, disciplina y trabajo militante

Tras aprobar la ponencia política, el pleno aprobó por unanimidad y sin enmiendas la ponencia sobre el modelo de partido, que define al PSOE como un partido «para el cambio y la democracia». También dice la ponencia que el partido debe ser de masas y de clase, porque es importante la existencia de un elevado número de afiliados y simpatizantes que se convierten en propagandistas y defensores de la práctica política cotidiana del partido.

El PSOE —dice la ponencia— debe realizar una política coherente de reclutamiento e implantación, atendiendo a la necesaria prioridad de mantener siempre una identidad y una presencia entre la clase obrera, y, a la inversa, de garantizar la presencia decisiva de los elementos de clase en la composición y las orientaciones del Partido.

En relación con los problemas de participación, información y debate, la ponencia afirma que son los pilares básicos que sustentan un modelo de Partido adecuado a nuestra situación actual: la información, la formación y la participación activa. Una información rápida y flexible precisa la implantación a medio plazo de técnicas de comunicación modernas (la operación es necesaria, pero tan costosa, que es imposible realizarla a corto plazo). Por ello resulta urgente la máxima presión del partido a fin de que los medios públicos de comunicación social puedan transmitir las informaciones sin cortapisas, deformaciones ni censuras.

En relación con los temas de democracia interna, disciplina y trabajo militante, la ponencia afirma que la crítica es un derecho y un deber en todos los afiliados. La libertad de expresión deberá de ser absoluta a todos los niveles del Partes corrientes de opinión.

La ponencia reconoce que gran parte de los simpatizantes y electores del PSOE son socialistas que aún no han asumido el compromiso expreso de integrarse en el Partido. **«Este debe, pues, crear una dinámica integradora que facilite el paso de los simpatizantes al compromiso de afiliación. Como consecuencia, las agrupaciones del PSOE deben dedicar el máximo de sus esfuerzos a insertarse en la problemática social, dando respuestas socialistas al entorno en el que están implantadas.»**

En esta perspectiva, la tarea político organizativa principal debe consistir ahora en desarrollar al máximo los presupuestos generales de la organización del Partido. Las relaciones entre los diversos colectivos territoriales, marcan el modelo autonómico de Partido que está implícito en la tradición federal del PSOE, pero que debe articularse prácticamente en nuestra situación histórica actual. **Sólo un partido como el PSOE, de implantación estatal, de articulación autonomista y concepción federal puede garantizar al autonomía de cada territorio y la solidaridad de todos ellos.**

Felipe González, otra vez secretario general

Victoria aplastante de la candidatura moderada

Los catalanes Obiols y Cigarrán, miembros de la nueva ejecutiva

Madrid, 29. («La Vanguardia».) — Pasada la medianoche, a la hora de cerrar esta edición, era un hecho la victoria de la candidatura de Felipe González sobre la lista presentada por el sector crítico, que ante la negativa de los primeros decidieron presentar candidatura propia con Luis Gómez Llorente como secretario general. La victoria de Felipe González estaba prevista desde el principio de septiembre, momento en que Alfonso Guerra consiguió el apoyo total de las delegaciones de Andalucía, baza fundamental para convertirse en el eje de las negociaciones del congreso, debido al alto número de delegados que esta región traía.

La jornada de hoy se inició con algunas conversaciones negociadoras entre los dos sectores. A mitad de la mañana se entrevistaron Pablo Castellano y Felipe González y, posteriormente, Luis Gómez Llorente sería «amablemente invitado» (según la propia expresión de este último) a formar parte de la candidatura felipista. Gómez Llorente estaba apoyado y presionado para entrar en la dirección del PSOE por parte de las delegaciones de Madrid, Cataluña y Euzkadi. Sin embargo, el líder socialista, antiguo secretario de Formación, declinó la invitación por haber mantenido desde el principio del debate, —a finales de la primavera pasada—, que él se oponía a una ejecutiva de mayorías mecánicas. A Luis Gómez Llorente no le bastaban las argumentaciones ofrecidas por algunos de sus colaboradores de que en la lista triunfadora también existían unas ocho personas que pese a ser partidarios de Felipe González habían intentado desde el último congreso, y antes, neutralizar la influencia de Alfonso Guerra en la organización. Goméz Llorente expuso claramente a los periodistas a principio de la tarde que él no iría en la candidatura que encabezaba Felipe González, a la que calificó como «bastante homogénea».

La lista de la nueva ejecutiva la adelantábamos en nuestra edición de ayer en un noventa por ciento. A las informaciones ya ofrecidas debemos añadir que la Secretaría de Autonomías ha caído en la diputado granadina María Izquierdo Rojo (a media tarde circuló el nombre de verde i Aldea, diputado catalán, para este cargo). Como novedades con respecto a las mismas informaciones cabe señalar la presencia de José María Maravall, profesor agregado de la Facultad de Ciencias Políticas de la Universidad de Madrid, para la Secretaría de Formación, y Javier Solana para la de Documentación y Estudios, cuando estaba previsto ayer noche que esta última fuese ocupada por el catalán Raimón Obiols, Este último ha informado a «La Vanguardia» que realmente su nombre estaba ayer en la Secretaría citada, pero que él y la delegación catalana consideraron conveniente no ocupar secretarías, sino únicamente vocalías (las funciones de este cargo son menores que las de una secretaría). Obiols declaró a nuestro periódico que no quería desplazarse de la política catalana, y de aceptar ocuparse de la formación en el PSOE tendría que haber abandonado bastante esa dedicación. «Me interesaba una presencia en la ejecutiva del PSOE, pero no una secretaría que me llevaría a estar continuamente en Madrid».

Como ya hemos venido informando anteriormente la delegación catalana ha ejercido un papel fundamental en la elaboración de las ponencias, según han reconocido otras importantes delegaciones, por ejemplo, Madrid. Así en el documento ideológico han introducido el concepto de frente de trabajadores recogido en el texto como bloque social de clase; en la ponencia sobre modelo de partido se ha tomado muy en cuenta la redacción de la ponencia de Barcelona y en lo que respecta a la estrategia del PSOE —defendida en el plenario por Raimón Obiols— se ha introducido una enmienda por la que se trasladaba la formulación de los estatutos del PSC sobre las corrientes de opinión a los estatutos del PSOE, quedando de esta forma admitidas las mismas en la organización de este último partido.

En la redacción de las ponencias se aceptaron bastantes enmiendas procedentes del sector crítico, circunstancia que ha motivado el juicio de Gómez Llorente calificando las resoluciones como «radicales para una dirección moderada». En la definición del PSOE se elimina definitivamente el término marxista y se expresa que dicha doctrina está asumi- por el PSOE «como instrumento teórico, crítico y no dogmático para el análisis y transformación de la realidad social», junto con otras aportaciones «marxistas y no marxistas que han contribuido a hacer del socialismo la gran alternativa emancipadora de nuestro tiempo y respetando las creencias personales». Esta formulación fue pactada a las ocho de esta mañana entre Madrid y Euzkadi. La alusión a las creencias personales es una aportación del propio Felipe González, según informaban esta tarde varios delegados en la sala del congreso. Cataluña votó a favor de esta fórmula que resultaba ser transicional entre las propuestas de Andalucía (moderadas) y las de Madrid (más radicales). Sólo dos delegaciones votaron en contra. De esta forma quedaba resuelto el problema suscitado en el anterior congreso respecto al polémico debate sobre el marxismo. En la redacción no sólo se suprime de la definición el término marxista sino también que dicha doctrina es método científico para el análisis de la realidad, posición defendida por Madrid. Ahora sólo se dice que es un instrumento teórico, crítico y no dogmático. — **José Luis MARTINEZ.**

Defendida por Obiols

Aprobada la propuesta de estrategia política

Madrid, 29. — La estrategia del Partido Socialista que se aplicará hasta el próximo congreso quedó aprobada, asimismo, en el marco del extraordinario celebrado este fin de semana. Defendió el texto el catalán Obiols. Tras referirse a la historia social y económica de los últimos cien años, afirmó que los grandes alcances tecnológicos y la expansión de las fuerzas productivas no han podido impedir que hoy todavía dos terceras partes de la población pasen hambre y que la miseria, la enfermedad, las epidemias y el analfabetismo, sigan siendo moneda corriente en grandes zonas del planeta.

Entró luego en la exposición de lo que debe ser la estrategia actual del PSOE. **«La estrategia socialista** —dijo— **combina un contenido institucional y un contenido social; una lucha en el interior de las instituciones del Estado para hacer más real y viva la democracia y una lucha social por impulsar la participación del pueblo y su hegemonía en la sociedad civil. Los socialistas hemos de conseguir la hegemonía social de los trabajadores, impulsando la vertebración de la sociedad civil. Hemos de sintetizar las diversas aspiraciones de cambio de cada uno de los sectores sociales dominados, tanto en el programa como en la actuación, conectándolos con la lucha política dentro y fuera del Estado, poniendo siempre de relieve los intereses generales y políticos de los trabajadores e impulsando la unificación de las reivindicaciones anticapitalistas bajo un planteamiento general.»** — Efe.

Carroggio, s. a. d'edicions ha dut a terme la primera gran enciclopèdia especialitzada per a infants escrita en llengua catalana

1911 CARROGGIO



ENCICLOPÈDIA CARROGGIO DELS INFANTS

10 volums profusament il·lustrats

Profitosos avantatges de llançament

- Començo a llegir
- Contes d'ahir i d'avui
- Art, ciència i invents
- Jocs i treballs manuals
- Mirem cons d'història
- La vida, plantes i animals
- El llibre de Déu
- El món i els homes
- Com tenir cura dels fills
- Com educar els fills

...ment indispensable per a la formació intel·lectual de l'infant; ...t de consulta per a la funció educacional dels pares.

Sol·liciti fullet a tot color, sense cap compromís.

carroggio s/a d'edicions
Numància, 72-74 - BARCELONA-29
Nom.....
Domicili.....
Població.....
Província..... Telèfon.....

Insta deco
INSTALACIONES Y DECORACION
Boutiques - Bares
Restaurantes-Pubs
Farmacias-Bingos
ARAGON 272-7º-6ª
T: 215.81.32 - 216.00.43
Barcelona 7
PROYECTO-CONSTRUCCION
DIRECCION y FINANCIACION

LENTES DE CONTACTO
LA ULTIMA NOVEDAD MUNDIAL
MINI LENS ULTRA FINOS
Sin molestia alguna. — BLANDOS de 0'07 mm. de grosor central
TOLERANCIA TOTAL. — COMPLETAMENTE VISIBLES
Pruebas sin compromiso. — Consúltenos
MORATO
CENTRO LENTES DE CONTACTO
Calle DESCARTES, 8. (Vía Augusta - Muntaner)
OPTICAS: Petritxol, 9, y Rambla Cataluña, 85

(Continúa en la pág. C 6)

16 Nov. 76

DE LA INTERNACIONAL SOCIALISTA

Prohíben Ingreso de Comisión Investigadora

● Ministro del Interior, Sergio Fernández, dijo que la misión que pretendía realizar ese grupo en Chile "es claramente violatoria de nuestra soberanía"

Iba a ser encabezada por el líder del Partido Socialista Obrero Español, Felipe González

El Gobierno prohibió el ingreso al territorio nacional de una "Comisión Investigadora" de la Internacional Socialista, encabezada por el secretario general del Partido Socialista Obrero Español, Felipe González, que había sido comisionada para investigar la evolución política, la situación de las colectividades que integran esa entidad y el caso de los derechos humanos.

Una declaración del Ministro del Interior, Sergio Fernandez, señala que esta misión es "claramente violatoria de nuestra soberania", pues precisa que en agosto de 1977, el presidente de la Internacional Socialista, Willy Brandt, declaró en Holanda que esa institución "debía realizar los máximos esfuerzos para derribar al Gobierno de Chile". Agrega la declaración oficial que "esto pone en evidencia que no se pretende una investigación objetiva sino lograr una finalidad política predeterminada".

La nota manifiesta que "el país es testigo de la amplitud de criterio con que se ha aceptado la venida a Chile de muchos extranjeros, incluso adversos al actual régimen, siempre que se sujeten a su calidad de turistas y a las normas legales que la rigen". Añade que este régimen "nunca ha pretendido escudarse en su soberanía interna para negar a los organismos internacionales su competencia en orden a velar por el respeto de los derechos humanos en todos los países del mundo. Muy por el contrario, la doctrina invariable de nues-

(Continúa en la pág. C 6)

HOY APARECE
SUPLEMENTO

Prohíben

(De la página C 1)

Nov. 1976

tro gobierno ha sido y es que sobre dicha materia deben armonizarse con recíproco respeto la jurisdicción que corresponde a cada Estado en virtud de su soberanía y la competencia de los organismos internacionales en cuanto son expresiones jurídicas de la comunidad mundial. En este marco, añade el Ministro del Interior, Chile ha prestado a estos últimos la más amplia colaboración en las investigaciones que han emprendido sobre nuestra realidad en materia de derechos humanos, aceptando incluso la visita al país de la Comisión Interamericana de Derechos Humanos de la OEA, así como luego la de un Grupo de Trabajo Ad-Hoc de la Comisión de Derechos Humanos de Naciones Unidas, siendo en este último caso, la única nación del mundo que ha aceptado semejante visita".

Finalmente, la declaración del jefe del gabinete expresa: "Todo lo anteriormente expuesto está referido a los organismos internacionales que representan oficialmente a los Estados que los componen, y que para llevar a cabo dichas investigaciones deben sujetarse a normas claramente preestablecidas y especificamente consentidas por el Estado visitado. Muy distinta es la pretensión de una asociación de partidos políticos afines de realizar una investigación en un Estado soberano, con el cual no ha entrado en contacto ni mucho menos ha pedido su consentimiento".

REACCION DE F. GONZALEZ

MADRID, 15 (AP). — La prohibición que, según parece, ha tomado Chile de no dejar entrar en el país a una delegación de la Internacional Socialista (IS) fue calificada hoy por Felipe González como "una decisión que entraña una cierta gravedad desde el punto de vista político".

"Pero no tengo todavía un conocimiento oficial de la resolución del Gobierno chileno", agregó González, secretario general del Partido Socialista Obrero Español (PSOE) y vicepresidente de la I.S.

González encabeza una delegación de una veintena de miembros de partidos pertecientes a la I.S., de España, Holanda, Francia, Noruega, Italia, la República Dominicana y de la Internacional de Mujeres Socialistas que tiene previsto visitar entre el 23 de noviembre y 2 de diciembre, Paraguay, Chile, Argentina y Uruguay.

La finalidad de este viaje, egún un portavoz del PSOE, os denunciar la violación de os derechos humanos, entrevistarse con diversas fuerzas políticas y apoyar a las organizaciones y partidos de la I.S. para que se mantengan en la oposición a regímenes dictatoriales.

MERCURIO — Sábado 17 de Noviembre de 1979

Opinión Sobre Grupo De Felipe González

Luis Bossay Leiva, René Abeliuk, Jorge Mario Quinzio y Mario Farías Fernández, emitieron ayer la siguiente declaración:

En conocimiento de la medida tomada por el Gobierno en orden a impedir el ingreso al país de una Comisión de la Internacional Socialista, presidida por Felipe González, nos hacemos un deber en declarar lo siguiente:

1.o) La preocupación por los Derechos Humanos en distintos países del mundo, es un punto fundamental para los partidos socialistas, ya que corresponde a la esencia de la doctrina socialdemócrata; es por ello que entendemos la amplitud que encierra la diligencia emprendida por la Internacional;

2.o) Consecuente con esa posición doctrinaria, la Internacional Socialista tiene el legítimo derecho de comprobar y verificar en el terreno mismo cuál es la situación de los Derechos Humanos en los países acusados de no respetarlos. Resulta realmente incomprensible que se invite al país, al más alto costo, a representantes de grupos inversionistas extranjeros a fin de convencer, con sus declaraciones, a la opinión pública nacional y extranjera, de un supuesto "éxito económico", en circunstancias que el pueblo chileno sufre en carne propia sus dramáticos efectos, no permitiéndose, en cambio, que distinguidos personeros de corrientes democráticas, verifiquen tan importante aspecto de la vida nacional como son los Derechos Humanos.

3.o La persona de Felipe González, quien encabezaría la Comisión de la Internacional Socialista, merece nuestro mayor respeto y da suficientes garantías de ecuanimidad y ponderación en su cometido, habida consideración de su amplia y conocida trayectoria como demócrata y hombre de Derecho. El señor Felipe González y su comitiva serían muy bienvenidos a Chile por los trabajadores y por todos los hombres de conciencia pública, ansiosos de tomar contacto con verdaderos y auténticos representantes de países y pueblos democráticos, que se interesan, no sólo en cuestiones económicas, sino que en el devenir histórico de nuestra Nación.

Nos parece, pues, lamentable la decisión del Gobierno chileno y expresamos a Felipe González y demás integrantes de la Comisión de la Internacional Socialista, nuestra solidaridad por el agravio de que han sido objeto".

Socialista y Chile

Gracias a la fabulosa campaña mundial desplegada por el gobierno allendista, la Internacional Socialista (IS) quedó literalmente fascinada por la llamada Vía Chilena al Socialismo, fraguada por el teórico español Joan Garcés que, según se ha revelado recientemente, también era agente de la KGB soviética en Chile. Alucinada por las consignas de la Unidad Popular y en busca desesperada de un nuevo modelo al socialismo, la socialdemocracia internacional fue incapaz de percibir el proyecto comunista de utilización de tal vía como instrumento hacia el poder total. Recuérdese que los teorizantes del PC chileno consideraban la Vía Chilena una "forma de gobierno democrática, pluralista y libertaria como expresión de la dictadura del proletariado" (Sergio Ramos, "Chile: ¿Una economía de transición?", Edit. Ceso-Pla, Stgo. 1972). El extravío ideológico en la IS llegó a su colmo cuando el propio Mitterrand propiciaba en ingenua paradoja una "vía chilena para Francia".

Como era de esperar, la IS condenó con virtuosa indignación el pronunciamiento militar que liquidó el experimento de la UP. Prontamente la organización y sus partidos integrantes comenzaron a formar en los diversos "comités de solidaridad" repartidos por el mundo teleguiados por el movimiento comunista internacional, a participar en mitines y manifestaciones y a emitir virulentas declaraciones contra el nuevo gobierno de Chile.

No obstante, las cosas no estaban muy claras en el propio seno de la IS. Los partidos socialistas exiliados de los países satélites de la URSS advertían, lo mismo que algunos dirigentes socialistas, sobre el extremo peligro que se acababa de conjurar en Chile.

En estas condiciones, puede considerarse decisiva la actividad del Partido Radical cenista, afiliado a la IS, que actuaba como una cuña del movimiento comunista internacional dentro del movimiento socialista. En julio de 1976, una delegación del PR encabezada por Anselmo Sule —uno de los vicepresidentes de la IS— se entrevistaba en Moscú con altos dirigentes del Comité Central del PC de la URSS y particularmente con Boris Ponomariov, jefe del Departamento Internacional del CC, encargado de planificar la política exterior soviética. En dicha reunión se planteó la necesidad de intensificar la presión internacional contra Chile. Esta posición fue llevada por el PR al XIII Congreso de la IS, realizado en diciembre de 1976 en Ginebra.

En marzo de 1977, la directiva cenista del PR realizó una nueva reunión en Moscú con los altos dirigentes soviéticos. Unos meses después, en junio de ese mismo año, el Buró de la IS, reunido en Roma, tomaba posiciones más concretas contra el Gobierno de Chile. Willy Brandt, presidente de la IS, dio cuenta de las presiones que ejerció personalmente ante el Gobierno norteamericano en el caso de Chile; por su parte, Bettino Craxi, secretario general del PS italiano, expresó que correspondía "aplicar medidas realistas, pero concretas y realizables", subrayando que "la IS reforzará el apoyo a las fuerzas políticas chilenas que están por una plataforma de amplia unidad nacional como alternativa concreta a la dictadura", proponiendo con ello seguir, sustancialmente, la estrategia propiciada por el Partido Comunista. Con todo, el paso más importante fue la creación del llamado "Comité Chile" dentro de la IS, "para reforzar las medidas concretas en apoyo a la lucha antifascista".

Una nueva etapa de la lucha de la IS contra Chile se inició con la Conferencia de "Solidaridad con Chile" realizada en Rotterdam del 29 al 31 de agosto de 1977. Asistieron dirigentes de 38 partidos socialistas y la plana mayor de todos los partidos de la Unidad Popular. En esta ocasión, W. Brandt indicó muy claramente los objetivos de la IS: "Restablecer la democracia en Chile será la señal para conseguir el restablecimiento de la democracia en la mayoría de los países de América latina gobernados por regímenes militares. Los días de la dictadura chilena están contados. Estoy convencido de que la dictadura no durará tanto en Chile y debemos hacer los máximos esfuerzos para acelerar su caída. La primera tarea que se abre al pueblo chileno para restablecer la democracia es concertar el máximo de voluntades para derribar la dictadura y en esa perspectiva la Internacional Socialista le dará toda su solidaridad".

De más está decir que los otros dirigentes de la [illegible] expresaron francamente en el mismo tono.

También usaron de la palabra "demócratas" tan preclaros como Altamirano y Almeyda. Pero lo más significativo fue la presencia activa en la reunión de los dirigentes comunistas Orlando Millas y Volodia Teitelboim, hecho inusitado que indica la corrosión político-ideológica de la IS, ya erosionada en sus principios democráticos, libertarios y anticomunistas. Con razón, a propósito de Rotterdam, Teitelboim se regocijaba desde Radio Moscú (6 de septiembre de 1977): "Más de un siglo pasó sin que la Internacional Socialista invitara a un Partido Comunista a participar en una reunión organizada por ella"; agregaba que esta invitación era "casi natural", porque Chile actualmente "es un factor de unidad difícilmente comparable suele suscitar aperturas que pudieran parecer raras respecto de otros temas". En otras palabras, y más claro, el caso de Chile es utilizado por los comunistas como pretexto e instrumento de infiltración y neutralización de los organismos democráticos.

Exactamente en los mismos días en que se realizaba la Conferencia de Rotterdam, visitaba Chile (del 28 al 31 de agosto) el secretario general del Partido Socialista Obrero Español (PSOE) Felipe González. Pública y expresamente declaró que su visita era exclusivamente profesional y que en su c abogado venía al país con el fin de tramita ñamiento de Erick Schnake y Carlos Lazo. lidad, los medios de comunicación de todos res lo trataron con grandes consideraciones no faltaron quienes vieron en Felipe Gonz político objetivo y ponderado que ayudaría, manera, a restablecer una imagen equilibrad en Europa y en los medios socialistas den

No obstante, unos pocos días después del país, exactamente el 10 de septiemb González se desató en virulentos ataques Gobierno de Chile en un acto de "solidari lizado en Madrid. Peor aún: unas dos sem tarde se presentó en Sofía, Bulgaria, a un de la Unión Interparlamentaria Mundial. N a creer, sin embargo, que acudió a esa reu abogar por la democracia en Bulgaria, inter los presos políticos o plantear la suerte de Socialista Búlgaro en el exilio, afiliado a l Felipe González habló de Chile, presentand tenso informe político sobre la "situación rechos humanos" en nuestro país, relatand larmente de modo truculento la suerte de l recidos. Se refirió a sus múltiples entrevis les con las autoridades chilenas e, incluso, boca del presidente de la Corte Suprema ex injuriosas, manifestando que éste le habría "el Gobierno chileno había sido muy torpe, otros países como Argentina, Brasil, Urugua guay también habían desaparecido personas habían dejado huellas de sus detenciones Moscú, 19 de octubre de 1977).

En rápida sucesión, a mediados de octul úne en Madrid, con asistencia de Felipe Go Buró de la IS; el "Comité Chile" elabora p detallados de acción para incrementar la p ternacional contra nuestro país. A fines de el propio Felipe González encabeza una del PSOE a Moscú, donde sostiene fructífe vistas con los dirigentes soviéticos, en esp los jefes del Departamento Internacional de PC de la URSS.

A fines de enero de 1978, Felipe Gonzál cipa activamente en la quinta sesión de la "Comisión Internacional Investigadora de l nes de la Junta Militar en Chile", reunida Esta comisión, como es sabido, fue creada po sejo Mundial de la Paz, el cual depende dire a su vez, del Departamento Internacional d PCUS. En esta ocasión González hizo una relación de la "violación de los derechos hu Chile" y advirtió que su visita a Santiago "cho más que confirmar en mí algo de lo q ya convencido". Observó que en "los tribunale las consideraciones políticas sobre las jurídic "los fallos judiciales son actos de fuerza a de una posición ideológica y política totalit formó que en Chile se practican "nuevament sinatos directos" y que "a los detenidos po les imputan delitos comunes, utilizando la dad de los jueces venales para instrumentar va forma de persecución judicial". Luego de merosas consideraciones del mismo estilo, hiz mado a la opinión pública internacional par ner e incrementar la presión contra Chile, su la "necesidad de mantener una vigilancia sobre la situación en Chile, de tal manera q pase por Chile el velo del olvido, la flaque solidaridad internacional".

Sería tedioso, a estas alturas, seguir la carrera de Felipe González en su campaña contra el Gobierno de Chile, avalada en todo pectos por los máximos dirigentes de la Inte Socialista. Recordemos que, recientemente, octubre pasado, el Buró de la IS, reunido e acordó enviar a Chile, Argentina, Uruguay guay una misión —encabezada por Felipe G para "investigar la violación de los derech nos" en estos países.

La verdad es que a Felipe González no l razones humanitarias en su contumacia ar sino propósitos exclusivamente políticos. Ha días, Radio Moscú (15 de noviembre) repro declaraciones suyas en las que expresaba: "Re al pueblo chileno y le aseguro que los socia pañoles haremos todo cuanto esté en nuest para ayudarle en la lucha contra la dictadur

La Internacional Socialista abriga las m tenciones. Refiriéndose a la próxima misión a los países del cono sur, encabezada por Fe zález, la agencia Associated Press informaba noviembre desde Madrid: "La finalidad del gún fuentes socialistas, es tomar contacto co tas fuerzas políticas, denunciar la violación d rechos humanos y apoyar a las organizacion tidos fraternales de la Internacional Social que se mantengan en la oposición a regíme toriales"

Esta no es, evidentemente, una misión taria ni de investigación sobre la situación d rechos humanos, que incluso podría ser ace jo ciertas condiciones, a pesar del historial de la IS, de sus prejuicios políticos y de sus nes abiertas y clandestinas con la campaña rrolla contra Chile el movimiento comunista cional. Como queda en claro de las declara propósitos citados, la misión que proyecta la bre objetivos definidamente políticos e, incl versivos. Ningún gobierno, autoritario o der podría permitir el ingreso de tales emisari

Juraj Dom

Atentamente,

Arturo Marín Vicuña

Prosecretario del Consejo de Estado

Tribuna

El triunfo socialista en España: causas y consecuencias

El gobierno de Felipe González en España está siendo mirado con justificada expectación mundial. Pero no se trata de simple curiosidad. Su proyecto gubernativo socialista también ha despertado viejos temores, por una parte, y viejas incondicionalidades, por la otra. El siguiente artículo de David P. Gallagher es una aproximación al tema que se sitúa al margen de esas fijaciones y tiene, entre otros, el mérito de insertar la evolución de España en el cuadro general de la política europea. El autor ha sido profesor de la Universidad de Oxford y es un observador documentado y riguroso de la actualidad internacional.

En el otoño de 1976, a casi un año de la muerte de Franco, las Cortes y las fuerzas armadas españolas aprobaron el proyecto de reforma política del gobierno de Adolfo Suárez, que fue ratificado por referéndum en diciembre del mismo año. A raíz de esa reforma, en 1977 se produjo la legalización de los partidos, la disolución del Movimiento y de los sindicatos verticales, la amnistía política y la elección de una asamblea constituyente.

Desde 1978, la nueva democracia española se ha fortalecido relativamente, aunque existan todavía algunos síntomas de debilidad. Los hechos más notables del período 1978-82 han sido la trayectoria, a primera vista sorprendente, de crecimiento y declinación, del partido Unión de Centro Democrático (UCD), el referéndum constitucional de 1978, las elecciones generales y municipales de 1979, el establecimiento de las autonomías vasca y catalana el mismo año, la renuncia de Suárez en enero y el intento de golpe en febrero de 1981 y, finalmente, el triunfo electoral en octubre de 1982 del Partido Socialista (PSOE) de Felipe González, con el 46 por ciento de los votos.

Detengámonos en la evolución de la UCD. Este partido o más bien, tal vez, *consociación* –término sociológico que describe una asociación de intereses heterogéneos– fue formado a través de la unión de 14 mini-partidos, y fue sobre todo una coalición de cuatro tendencias principales: la democracia cristiana, la social democracia, el liberalismo y el disuelto Movimiento –se calcula que un tercio de los delegados al congreso del partido de 1981 eran personas originalmente ligadas al Movimiento–. Si bien es cierto que esta *consociación* de intereses fue cimentada en cierto grado por la oportunidad de ejercer el poder, y que ese oportunismo fue la causa de su declinación a medida que se hacía más transparente, la UCD, por su propia flexibilidad y heterogeneidad, fue tal vez el instrumento idóneo para administrar la primera época de transición a la democracia.

Esa heterogeneidad –lo vemos ahora– no era sostenible en el tiempo. Desde la renuncia de Suárez en enero de 1981, la UCD se ha ido disolviendo. El grupo social-demócrata de Ordóñez se ligó al PSOE; y Suárez formó un nuevo partido, el Centro Democrático y Social (CDS), cuyo "populismo ilustrado", modernizante y "europeizante", pareciera inspirarse en la generación del 98. En el congreso celebrado en diciembre de 1982, tras las elecciones que tuvieron lugar en octubre y en las cuales la votación de la UCD bajó del 35,5 por ciento en 1979 al 7,2 por ciento, el control del partido fue tomado por el grupo demócrata-cristiano, tal vez por ser ésta la tendencia ideológica más consistente que quedaba.

Las elecciones de 1982.

El desmembramiento desde adentro de la UCD es la mayor explicación del tamaño de su derrota en 1982, y explica en parte el tamaño del triunfo del PSOE, y el tamaño del auge de la Alianza Popular de "derecha moderada" de Fraga Iribarne: 25,3 por ciento de los votos frente al 5,8 por ciento en 1979.

Para explicar en forma más completa el triunfo socialista, debemos examinar dos factores: las características del electorado español, y la aparente transformación durante los últimos tres años del mismo PSOE.

Según estudios que se han hecho del electorado español en el período 1975-81, en especial por J. J. Linz (*) y J. M. Maravall (**), es mayoritariamente centrista y moderado. En una escala del 1 (extrema izquierda) al 5 (extrema derecha) la situación del electorado español ha fluctuado entre el 2, 69 y el 2,58 en el período, lo que lo hace algo más derechista que el italiano (2,34) o el francés (2,52) y algo más izquierdista que el británico (2,68) o alemán (2,81). Lo que es además interesante de acuerdo a estos estudios es que, si bien el PSOE se sitúa a la izquierda y la UCD a la derecha de este promedio, desde 1978 el electorado percibe al PSOE como más cercano que la UCD al promedio moderado.

En su primer congreso fuera del exilio, en diciembre de 1976, el PSOE era todavía un partido relativamente extremista. En ese congreso el PSOE exigía "la socialización de los medios de producción, distribución e intercambio", y se declaraba un "partido de clase,... marxista y democrático". Desde entonces, ha habido una transformación continua hacia la moderación, debida a varios factores. Por un lado, la economía española ha estado en mayor o menor grado de crisis durante todo el período democrático, en parte porque España es enormemente dependiente del petróleo importado y ha sido duramente afectada por la recesión internacional, y en parte porque el parque industrial español adolece de cierta obsolencia por haber sido creado sobre la base de fronteras económicas externas ya cerradas y a un proteccionismo arancelario difícil de sostener. La crisis económica por sí sola impuso realismo a las aspiraciones "utó-

**Il sistema partitico spagnolo,* Rivista Italiana di Scienza Politica, 3, 1978, y *The New Spanish Party Sistem* en R. Rose (Ed.) *Electoral Participation: A comparative Analysis* (1980).

***The Transition to Democracy in Spain* (1982).

picas" del PSOE, y lo condujo a firmar con los otros partidos políticos los Pactos de la Moncloa en febrero de 1977, conducentes, por lo menos en teoría, a la austeridad, especialmente en el campo salarial. Por otra parte, la joven democracia, amenazada por el terrorismo, el regionalismo y el golpismo, era absolutamente prioritaria, lo que condujo a la postergación indefinida de las aspiraciones más radicales del partido, mientras que éstas eran compartidas por una proporción cada vez menor de los militantes, la gran parte de los cuales todavía no se habían afiliado al partido en 1976: sólo 15 de los militantes, que asistieron al congreso extraordinario de 1981 habían asistido al Congreso de 1976, y actualmente se estima que sólo el 25 por ciento de los militantes del partido son maximalistas.

Finalmente, los estudios que se han hecho del electorado español (Maravall, actual Ministro de Educación, es tal vez el principal ideólogo del partido) han contribuído sin duda a una adaptación oportunista por parte del PSOE, similar al *eurocomunismo* del Partido Comunista, pero también han incrementado la autoridad de aquellos en el Partido cuya orientación es genuinamente socialdemócrata. Es así como en el congreso extraordinario del PSOE en septiembre de 1981, Felipe González finalmente logró la abolición de la palabra "marxista" del vocabulario del Partido, y el nuevo Gobierno Socialista –con la autoridad que da una votación masiva y sin el sentido de culpa social que puede haber tenido el Gobierno UCD– ya ha tomado algunas medidas realistas que el Gobierno UCD parecía no atreverse a tomar, en especial el establecimiento de precios de energía congruentes con su escasez.

Si hay muchos que dudan todavía de la sinceridad del PSOE, es indudable que el electorado español *votó* por un Gobierno moderado el 28 de octubre pasado. Con el tiempo se harán estudios socio-políticos detallados de estas elecciones, pero es posible hacer un análisis preliminar.

Se ha dicho que las elecciones de octubre produjeron una polarización del electorado español. Sin embargo, hemos visto que el PSOE era, ya en 1980 (antes del congreso extraordinario), considerado el partido menos distanciado del promedio centrista. El *índice de distancia* –o sea, el índice de distancia ideológica entre los partidarios de las distintas tiendas políticas– del 0,47 entre Alianza Popular y el Partido Comunista registrado para las elecciones anteriores por los sociólogos G. Sari y G. Sartori es inferior a los de Francia (0,57) e Italia (0,51), aunque superior a los del Reino Unido (0,32) y Alemania (0,27)***. Desde entonces y desde el congreso extraordinario, el PSOE se ha moderado más, e indudablemente la Alianza Popular –algunos dirían que también por oportunismo– se ha ido desplazando *hacia* el centro, de manera que los dos partidos han procurado competir por el espacio electoral abierto por la declinación de la UCD. Aun si los escépticos tuvieran razón y el PSOE y la AP se han moderado por oportunismo, este oportunismo sólo demuestra que la presión desde abajo del electorado es efectiva, y que en el caso de España, esa presión es moderadora.

Si por polarización se entiende un sistema bipartidista como el británico, esto sí se ha producido por el momento, pero la experiencia democrática española es demasiado nueva para poder vaticinar la duración del bipartidismo en el tiempo. Es posible que haya quedado un espacio electoral importante en el centro, a ser ocupado en el futuro por una UCD renovada o por el CDS; un espacio que el PSOE ni la AP pueden llenar en forma permanente ya que, por definición, no son partidos de centro puro.

Es probable que muchos comunistas votaron por el PSOE, y muchos simpatizantes de la Fuerza Nueva por la AP, por motivos de *voto útil.* Sin embargo, es difícil descartar la impresión de que el electorado español sigue siendo mayoritariamente moderado. Cabe señalar que, a pesar de los casi 10 millones de votos del PSOE, es improbable que haya 10 millones de "socialistas" en España. Se ha estimado que el 50 por ciento del electorado no siente afiliación partidaria permanente. Además, de acuerdo a algunos sondeos, había todavía un tercio de indecisos en la última semana de la campaña. Muchos de estos indecisos y no afiliados parecen haber votado por el PSOE para votar "en contra", para demostrar que "no mandan los azules". Otros –u otras– votaron por Felipe González; algunas "por majo", y otros u otras por su notable "aceptabilidad" como persona: según un sondeo post-electoral, González era "aceptable" como jefe de gobierno para el 80 por ciento del electorado, y para el 48 por ciento de los AP.

No cabe duda que, dada la veleidad y composición del electorado, el PSOE tendrá que ser no sólo moderado sino también eficiente, si es que aspira a la reelección.

En el fondo, las elecciones de 1982 produjeron, como las de 1977 y 1979, divisiones en el electorado español bastante lejanas a las divisiones profundas y hasta religiosas que causaron la guerra civil en 1936. Sí es verdad que estudios hechos por Linz demuestran una alta correlación regional entre el mapa electoral de 1936 y el de 1977, y parece existir un grado sorprendente de lealtad ideológica inter-generacional, a pesar del "receso" de 40 años. Sin embargo la derrota contundente de los partidos más identificables con el pasado –el Comunista y la Fuerza Nueva– es significativa de un aparente rechazo, por parte de la mayoría de los españoles, de sus obsesiones de antaño. Cabe señalar, además, que el anarquismo, tan prominente en Cataluña y Andalucía en 1936, parece haber desaparecido del mapa político.

La sociedad española se ha transfomado profundamente desde 1936, y en especial desde los años cincuenta. Entre 1954 y 1975, la renta per cápita creció de US$ 220 a US$ 2.200, y es actualmente de unos US$ 5.000. Debido a la capitalización de la agricultura y a la industrialización, la población agraria activa cayó, entre 1954 y 1975, del 48 por ciento al 28 por ciento de la población activa, y en el mismo período la población industrial activa creció del 26 por ciento al 37 por ciento de la población activa.

El desarrollo económico y la industrialización han aumentado la movilidad social y han hecho posible una importante reducción de las presiones sociales y la creación de una clase media ideológicamente moderada.

Finalmente, la acción moderadora del Rey Juan Carlos, que ha despertado elogios incondicionales hasta del Partido Comunista, ha sido fundamental para la contención de cualquier extremismo residual.

El gobierno socialista: perspectivas.

El PSOE llegó al Gobierno con un programa electoral rico en ideas, aunque impreciso en cuanto a su implementación. Dada la historia del PSOE hasta 1976, es importante recalcar algunas de las características que el programa *no* tiene. Se propone sólo *una* estatización –la de la distribución eléctrica a alta tensión–. No se proponen controles de precios; al contrario, el gobierno ya ha

***Frammentazioni, pilarizzazioni e cleavages,* Rivista Italiana di Scienza Politica, 3, 1978; y, citado por Maravall, *op. cit., Polarization, Fragmentation and Competition in Western Democracies* en European Party Systems, H. Daadder y P. Maier (Eds.), a ser publicado.

Tribuna

adoptado, como lo hemos señalado, una política de precios más realista que la del Gobierno anterior. No se propone una reforma tributaria; más bien se espera incrementar los ingresos fiscales por medio de una disminución del fraude tributario. La ubicación de este programa en el cuadro político chileno de 1970 produciría seguramente más de una sorpresa.

En cuanto a las ideas del PSOE, la más difundida es la intención de crear 800.000 empleos en los cuatro años de gobierno. Cabe señalar que el PSOE ha evitado prometer bajar la *tasa* de desempleo, que es actualmente del 16 por ciento, la más alta de Europa Occidental. Es difícil estimar el incremento que pueda haber en la población activa durante el período, ya que depende, aparte de factores demográficos, de la rapidez con que el gobierno pueda cumplir con su intención de aumentar la escolaridad, y de adelantar, en forma de jubilaciones anticipadas, la jubilación de 65 a 54 años. Hay un hecho poco prometedor: la fuerza laboral española es sólo el 35,7 por ciento de la población, comparada con el 51 por ciento en Suecia, el 43 por ciento en Francia y el 40 por ciento en Italia. Puede ser que la creación de 800 mil empleos no haga más que cubrir el incremento neto de la fuerza laboral.

Cabe señalar que el PSOE ha manifestado, en forma dispersa, intenciones que, tomadas en conjunto, han sido justamente designadas en España como la *cuadratura del círculo,* dada su incompatibilidad y los rastros de populismo que se reconocen en ella: reducción de la semana laboral de 43 a 40 horas; vacaciones pagadas de 5 en vez de 4 semanas; duplicación de la asignación fiscal a la previsión e indexación de las pensiones; no incrementar el déficit fiscal (que subió del 1,8 por ciento del PGB en 1979 al 4,2 por ciento estimado en 1982); no incrementar la presión tributaria (que es notoriamente baja en España); mayor asignación de recursos a la sanidad y a la vivienda; incremento del PGB en un 2,5 por ciento (en 1982 fue de aproximadamente el 1,5 por ciento); y reducción de la inflación del 15 por ciento actual al 12 por ciento en 1983 sobre la base de una contención del incremento de la masa monetaria al 13 por ciento en 1983 (en 1981 el incremento fue del 17 por ciento y en 1982 fue tal vez superior), meta, esta última, que algunos comentaristas no consideran congruente con las del crecimiento del producto o de la creación de miles de empleos.

Es indudable que el Gobierno del PSOE ha recibido una herencia económica difícil. Se estima que a pesar del alto nivel de desempleo, la productividad laboral en España es inferior al promedio de OCDE en un 20 por ciento: durante casi dos décadas se hicieron inversiones desordenadas a base de aranceles proteccionistas y de mano de obra y energía baratas, que ya no lo son. El Banco de España estima que, a causa de la crisis del petróleo, la relación real de intercambio empeoró en un 19,5 por ciento en el período 1980-81 y que la pérdida de renta real disponible fue de un 6,6 por ciento en el bienio. En el período 1973-8, hubo un fuerte incremento del costo real del trabajo que, si bien empezó a corregirse con los Pactos de la Moncloa, todavía presenta una desviación acumulada considerable. La deuda externa ha llegado al 18 por ciento del PGB, nivel considerado inaceptable en España, a pesar de que es modesta en comparación con, por ejemplo, la chilena, que excede el 50 por ciento del PGB.

Debe tenerse presente que los partidos políticos son generalmente percibidos como más extremistas por sus adversarios de lo que en la realidad lo son, y es indudable que el PSOE es percibido con recelo por los empresarios. Esto, de por sí, presenta un peligro para la economía. Las reservas internacionales cayeron en un tercio entre enero de 1982 hasta las elecciones, en gran parte debido a problemas de confianza. No se puede descartar del todo la posibilidad de que, si el recelo empresarial se traduce en una "huelga" de inversiones, ese recelo se convierta en profecía auto-cumplida, y a su vez alimente los elementos menos pragmáticos y por el momento minoritarios del PSOE, quienes verían cumplidos sus propios recelos respecto a los empresarios.

Es posible que cualquier reticencia de los inversionistas nacionales sea contrarrestada por el momento por los inversionistas extranjeros. A pesar de que era relativamente seguro un eventual triunfo socialista, la inversión extranjera creció notablemente en 1982 en relación a 1981.

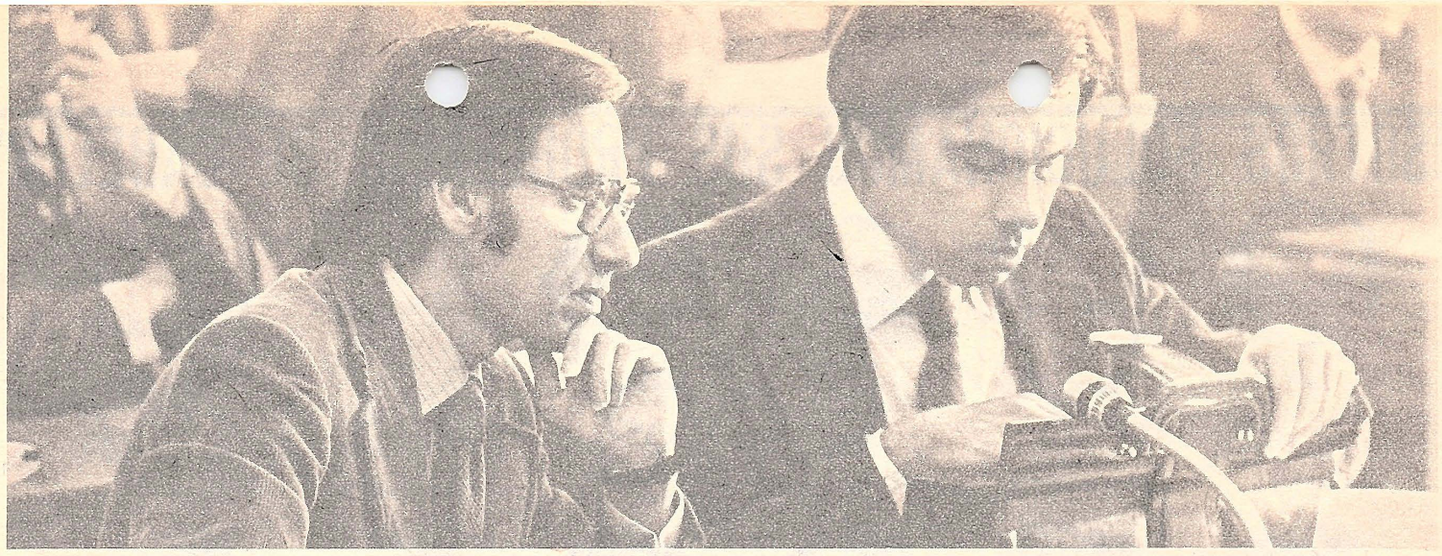
El PSOE no tiene experiencia ministerial, y puede haber alguna curva de aprendizaje. Sin embargo, en este aspecto hay algunos elementos positivos: los cuatro años de experiencia municipal (los socialistas han gobernado las principales ciudades españolas desde 1979) y la experiencia vicaria del fracaso del intento "populista" de Mitterand.

Hay desafíos fuera de la economía. El terrorismo de la ETA seguirá siendo, probablemente, una constante desestabilizadora. En cuanto al golpismo, se descubrió un nuevo complot a tres semanas de las elecciones. La mayor aspiración de la ETA, según algunos, es provocar un golpe militar que divida y desestabilice el país. Es así que a comienzos de noviembre pasado, la ETA asesinó al comandante de la Brunete, la división acorazada cuyo comandante anterior fue uno de los protagonistas del Tejerazo. Es imposible vaticinar el comportamiento futuro de los militares. Algunos comentaristas han recalcado la endogamia militar: el 85 por ciento de los oficiales son hijos de oficiales, viven en alojamientos militares, hacen sus compras en economatos militares y mandan a sus hijos a colegios militares. Los pesimistas creen que entre ciertos militares prima el egoismo corporativo, y que éstos intentarán un golpe bajo alguna excusa, después de un margen de tiempo. Los optimistas se aferran a palabras como éstas del jefe del estado mayor del aire, García Conde: "No podemos dar la sensación de que somos parte de unas Fuerzas Armadas de un país primitivo y elemental que no es capaz de vivir en paz y libertad, sin estar constantemente agitado por la posibilidad de acciones violentas e ilegales de una minoría".

En cuanto a la política externa, el PSOE ha prometido llamar a referéndum para decidir la integración de España en la OTAN. Es posible que se adopte una solución *gaullista* de mantener a España en la OTAN sin que pertenezca al mando militar integrado. La política exterior tendrá, probablemente, un estilo diferente, un nuevo estilo *ético.* Si la crisis económica impone una política doméstica económicamente restrictiva, lo que es probable, es posible que se utilice a la política externa como desahogo para las aspiraciones éticas de las bases, y por tanto podría haber un auge de la compasión de España por los derechos humanos de otros países. En el frente externo, la prioridad máxima será, sin embargo, la integración de España a la CCE.

La compleja situación económica presenta un desafío enorme para el PSOE. Si bien sus primeras acciones son prometedoras, está por verse si el PSOE mantendrá en el tiempo el pragmatismo que la realidad económica requiere y la moderación a que el electorado parece aspirar. ■

David P. Gallagher



TRIBUNA PUBLICA

La ceremonia de la confusión

Falta poco menos de un mes para la celebración del XXIX Congreso del PSOE y los españoles asistimos asombrados a un espectáculo alucinante: ante nuestros ojos se está llevando a cabo un grandioso ejercicio colectivo de prestidigitación.

El anterior Congreso socialista levantó una enorme polvareda y terminó, como las buenas novelas por entregas decimonónicas, en un punto culminante de «suspense»: las espadas quedaban en alto entre los marxistas y no marxistas. Se anunciaba un gran debate nacional sobre el marxismo y el socialismo que permitiría conocer las posiciones ideológicas y políticas de las diversas tendencias dentro del PSOE, y sobre todo tendría una importante misión clarificadora para todo el electorado: se daría a conocer el verdadero modelo de sociedad que ofrecen los socialistas.

Sin embargo, nada de esto se ha producido. Se multiplican las actividades de los líderes, se publican innumerables artículos y declaraciones, se redactan numerosas ponencias; pero los únicos argumentos que se manejan son los personales. Se adula y se reconoce como insustituible a Felipe González, al tiempo que se pretende cobrar la cabeza de Alfonso Guerra. Se realizan toda clase de maniobras y pactos para conseguir introducirse en la Ejecutiva. Se elaboran terceras vías como quien cocina, a base de mezclar sabiamente los ingredientes. Se discute sobre si se introduce la palabra maldita o simplemente se alude al método... Pero nadie desde las filas del socialismo se ha dirigido a la opinión para explicar si está en discusión el marxismo como base filosófica del pensamiento socialista, si el debate se centra en su simple aceptación como método científico de análisis histórico e interpretación sociológica, o bien si se pretende su aceptación como doctrina política.

Puede parecer bizantina esta exigencia de precisión en el debate y, sin embargo, no lo es. Las consecuencias para el país son enormemente diversas en función de la diversa amplitud que el marxismo tenga para los socialistas.

No es indiferente preguntarse si el marxismo es aceptado por los socialistas como sustrato filosófico porque ello supondría la imposibilidad para los cristianos de militar en el socialismo; y no porque los cristianos se asustasen de la filosofía marxista, sino porque ésta rechaza rotundamente el pensamiento religioso como paso previo para el análisis filosófico. Baste citar algunos prratos de K. Marx: **«La existencia de la religión entraña la existencia de un defecto» (1). «La crítica de la religión está esencialmente terminada, y la crítica de la religión es la presuposición de toda crítica... La lucha contra la religión es indirectamente la lucha contra el mundo del que la religión es su aroma espiritual» (2).**

Del mismo modo, es importante conocer qué entienden los socialistas por el «método marxista». Si bien es cierto, como señala el profesor Ferrater, que **«el materialismo histórico es un método que tiene un cierto número de supuestos en virtud de los cuales funciona» (3)**, ello es válido para el estudio de determinadas estructuras históricas y sociales sin que pueda reclamar un ámbito mayor de aplicación. (Son famosas las erróneas predicciones de Marx realizadas en base a su método.)

En cuanto a la objetividad científica del método bastará citar la descripción que hace Marx de la lucha de clases: **«Debe haber una clase que despierte la reprobación universal e incorpore todas las deficiencias: una determinada esfera social debe ser considerada como el crimen notorio de toda la sociedad, de suerte que la liberación de esta esfera aparezca como la autoliberación universal. Para que una clase pueda aparecer como la clase "par excellence" de liberación, otra clase debe ser inversamente la clase manifiesta de la opresión» (4).** El texto rezuma subjetivismo y encajaría perfectamente en un manual de formación de demagogos, pero difícilmente puede pretender ser la piedra angular de la interpretación de la historia y la sociología.

En tercer lugar, es clave conocer si se acepta el marxismo como doctrina política. Ello suscita dos temas fundamentales: la ética política del marxismo y la distinción entre socialistas y comunistas. El primer punto está de plena actualidad por cuanto la renuncia de Felipe González a mantener su candidatura a la Secretaría General en el XXVIII Congreso se valoró ampliamente por los medios de comunicación como una muestra ejemplar de ética política (aunque posteriormente otras interpretaciones han apuntado que fue la única jugada táctica que le quedaba después de haber arriesgado su prestigio con la derrota ante la ponencia marxista). Sin pretender juzgar las íntimas motivaciones de Felipe González, habrá que convenir que si su renuncia se debió a motivos éticos ello le honra, pero le califica como un pésimo político marxista. Bástenos como elemento de comparación la carta que en 1846 escribió Marx a sus correligionarios de Wuppertal: **«Los comunistas deben actuar jesuíticamente y apoyar las demandas burguesas de libertad de Prensa, Gobierno constitucional, etc. Sólo más adelante serán las demandas lo más específicamente comunistas posibles: por el momento es necesario apoyar, en un solo partido, todo lo que ayude al movimiento a avanzar y no tener ningún estúpido escrúpulo moral sobre ello» (5).** (Conviene aclarar que en Alemania se utilizaba indistintamente el término socialista y comunista en la época.)

Todo lo anterior nos conduce a la distinción entre socialistas y comunistas. Con frecuencia se pretende que el marxismo, tal y como emana de Marx, puede dar origen a un socialismo de «rostro humano». Serían Engels, con la elaboración del materialismo dialéctico, y fundamentalmente Lenin, con su propia interpretación, los responsables de la aparición de la filosofía oficial soviética y su plasmación en una doctrina política: el comunismo. Serían estas desviaciones del pensamiento original las causantes de los errores políticos de los actuales regímenes comunistas. Sin embargo, se dice, si se produce una vuelta a las fuentes de Marx se puede concebir la utopía socialista. Creo que quien me haya seguido hasta aquí sabrá disculpar una última cita.

En 1844, A. Ruge, hasta entonces amigo íntimo y colaborador de Marx, rompe con él ante su adopción del comunismo. Escribía (setenta y tres años antes de la Revolución de 1917, y en base al pensamiento comunista que Marx compartía y capitaneaba): **«Desean liberar al pueblo convirtiéndoles en artesanos y aboliendo la propiedad privada merced a un reparto imparcial y comunal de bienes... Sus ideas conducen a un estado policíaco y a la esclavitud. Para liberar al proletariado, física e intelectualmente del peso de la miseria, sueñan en una organización que generalice esta miseria y haga soportar a todos los hombres su peso» (6).** Se podrá dudar de la talla intelectual de Ruge en comparación a Marx, pero le supera evidentemente en dotes proféticas.

Creo haber señalado algunos de los puntos que reclaman una clarificación por parte de los socialistas.

No basta con agitar la bandera mítica del socialismo para ser marxista, del mismo modo que no es honesto (aunque sí en la ética marxista) pretender una sociedad marxista y esconder ese modelo a los electores a la espera de tener el Poder para provocar cambios irreversibles.

Javier DEL REY
Profesor de la Universidad Complutense

A B C es independiente en su línea de pensamiento y no acepta necesariamente como suyas las ideas vertidas en los artículos firmados.

(1) Marx, «On the Jewish question», Early texts.
(2) Marx, «Introducción a la crítica de la filosofía hegeliana del derecho», Early texts.
(3) Ferrater, «Diccionario de filosofía».
(4) Marx, «Introducción a la crítica...»
(5) Marx a Koetggen, MEW, IV.
(6) Ruge, Briefweschel und Tagebläti

REFERENDUM:

Felipe González Ganó y Perdió...

Por IGOR ENTRALA

¡SURREALISMO español y a todo dar! Felipe González ganó y perdió el referendum. Ganó porque España se queda en la OTAN y él se queda en el Gobierno, pero a juicio de la oposición perdió, y si cumpliera cabalmente sus promesas, tendría que irse a casa y de inmediato. El porqué es tan "surrealista" como el haber convocado a la consulta y también como las circunstancias de la muy agresiva campaña previa que más que destinada a discutir un asunto estretégico pareció un enfrentamiento doctrinario. Por la permanencia dentro del Tratado de Defensa del Atlántico Norte dijo ¡Sí! el 52,53 por ciento de los españoles que votaron. Entiéndase 9 millones 842 mil 951 estuvieron de acuerdo. Y como ese ¡Sí! fue defendido prácticamente sólo por el PSOE, pues entonces triunfó el Gobierno. ¡Ni tan fácil ni tan rápido! Por el ¡No! votaron 6 millones 859 mil 977 personas, el 39,84%. Hay que contar en él a comunistas, pacifistas, independentistas vascos y grupos de derecha "muy extrema y nacionalista". A simple vista los "nones" fueron menos. ¿Por qué decir entonces que también se puede afirmar que el Gobierno perdió? Porque 11 millones 604 mil 327 ciudadanos se abstuvieron. Es decir, del total de 28 millones 812 mil 307 españoles con derecho a voto el 40,26% ni se acercó a las urnas. Y la oposición, que está más de acuerdo que los socialistas en permanecer en la OTAN, llamó precisamente a abstenerse para expresar su descontento y su desconfianza. En otras palabras, planteó la consulta como un verdadero 'test' sobre la gestión del Gobierno, oponiéndose a su realización no sólo porque le pareció innecesario y de costo muy elevado, sino porque además estimó que había que poner en evidencia al "Pesoe" (como dicen los españoles), que llegó al poder en octubre de 1982 con un programa que incluía el referendum, pero para demostrar que España quería abandonar la OTAN, a la cual había ingresado en mayo de ese mismo año, ¿por qué el viraje? Suele ocurrir que "otra cosa es con guitarra". Felipe González a poco andar se comprometió decididamente a la defensa de Occidente y comenzó a sostener que dentro de la Organización se protegían mejor los intereses del país. Por si fuera poco, tan pronto como convocó a los españoles para que dieran su opinión, reiteró que la salida de España "perjudicaría la afluencia de tecnología al país".

La verdad es que el Presidente del Gobierno, por controvertida que sea su gestión, es políticamente hábil y en el Poder advirtió las ventajas de ser miembro de la OTAN a una hora en la cual España comienza la difícil prueba de integrarse económicamente a Europa, participando en su Mercado Común. Además, quienes tratan de ver más allá de lo aparente sostienen que también reflexionó sobre los atractivos de dar a los generales españoles algo mejor y más profesional que la política, como el tema de pensamiento.

Quién hace por quién

Ahora, los españoles, con casi cuatro años en la OTAN, nunca han sido sino integrantes políticos, habiendo "declinado" unirse a la parte militar de la Organización. Y en realidad el Gobierno socialista ha compensado su deseo de permanecer dentro del Tratado hablando constantemente de una reducción en el tamaño de las bases que Estados Unidos mantiene en el territorio español. Todo eso ha llevado a decir a expertos europeos en asuntos estratégicos que **el retiro de España no afectaría de manera más decisiva al balance de poder en Europa que lo que significó su ingreso**, ya que nunca ha existido la intención de enviar a sus soldados a reforzar el frente central de la Alianza. Todavía más, se llegó a sostener que si el referendum significaba en definitiva la salida de los españoles, el perjuicio no sería muy grande. De todos modos su Marina continuaría participando en operaciones conjuntas con los buques de la Alianza en el Mediterráneo. Para decirlo sin rodeos, se sostuvo que la **OTAN puede hacer por España más de lo que España puede hacer por la OTAN**, ya que la presencia de ese país en los comités que planifican o modifican las estrategias y tácticas de defensa de Europa Occidental le daría una voz más poderosa de la que nunca antes tuvo como anfitrión de las mencionadas bases norteamericanas. Además una plena participación, entiéndase no sólo política sino que también militar, haría más fácil la modernización de sus Fuerzas Armadas.

El Ejército Español cuenta con 230 mil hombres, de los cuales 170 mil son conscriptos, la marina tiene 57 mil y la Fuerza Aerea 33 mil. Los expertos de la OTAN piensan que por competentes y profesionales que sean esas instituciones harían mejor el trabajo de ayudar a la defensa del flanco sur de Europa, comprendiendo como tal desde las Canarias hasta Turquía, si contaran con mejor equipo del que actualmente poseen, y si recibieran un entrenamiento "de horizonte aun más amplio que el actual" y en el cual la mantención de la seguridad interna es fundamental. En otras palabras, piensan en una fuerza tal vez más pequeña, pero mejor armada y con mayores posibilidades de desplazamiento rápido y que pudiera proyectarse más allá "de las líneas interiores".

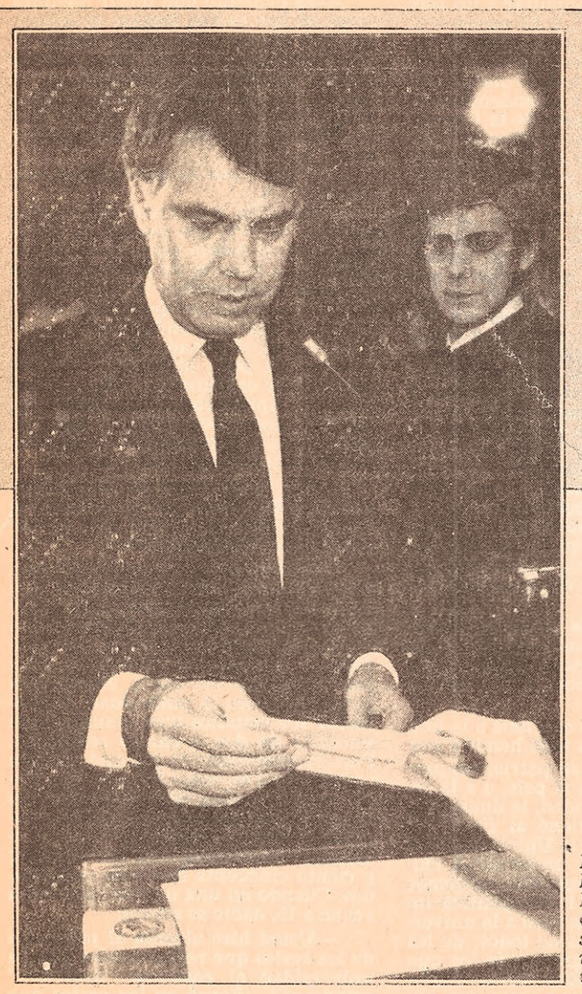
Garantía democrática

Buenos o malos los argumentos de los técnicos de la OTAN que en todo caso tienen muy en cuenta la importancia estratégica del país que controla prácticamente la entrada al Mediterráneo, hay que anotar que, si bien el Gobierno socialista es partidario de mantener la participación de España en esa Alianza, convocó al referendum bajo condiciones que significan que se mantendrá de todos modos la exclusión de las Fuerzas Armadas españolas de su estructura militar. No es todo. Se mantiene también la prohibición de depósito o instalación de armas nucleares en su territorio y se insiste en la reducción gradual de los 12 mil soldados norteamericanos emplazados en cuatro bases. La enumeración también contribuye a la impresión que el referendum no pudo ser más "surrealista".

Y como para abundar, muchos españoles que inicialmente se opusieron al ingreso ahora piensan que la participación plena, es decir, no sólo política sino que también militar, contribuiría a convertir definitivamente al Ejército en una garantía total de la preservación del sistema democrático completando la "conversión" de las tres Fuerzas, que según George Orwell en su "Homenaje a Cataluña" (escrito sobre la base de sus experiencias como integrante de las Brigadas internacionales) llevaron a Francisco Franco al Poder. Dijo: "Su levantamiento fue un motín militar respaldado por la aristocracia y la Iglesia". The Economist dice al respecto: "La restauración de la Monarquía en la persona del Rey Juan Carlos y su firme compromiso con la Democracia ha suavizado a los 'grandes' españoles que ya no son el poder en la tierra que un día fueron; la Iglesia comenzó a distanciarse de Franco años antes que muriera y es mucho más tolerante y heterógenea de lo que fue en cualquier tiempo en el pasado. Algunos piensan que la Iglesia dio finalmente la espalda a su historia conservadora en 1976 cuando los partidos políticos fueron legalizados en España. Miembros de su jerarquía encabezados por el Cardenal Tarancon hicieron saber que no favorecerían la fundación de un Partido Demócrata Cristiano. Pero desde entonces la Iglesia se unió al debate acerca de asuntos sobre los cuales muchos dicen que tiene el legítimo derecho de sostener una voz y una opinión. Entre ellos: divorcio, aborto y educación religiosa".

Se agrega que "los españoles se sintieron 'aliviados'. De 20 españoles 19 fueron bautizados católicos. El 60% va a misa y el 30% lo hace regularmente. Estudios recientes han demostrado que en España mientras más educada es una persona más él o ella es un católico practicante. Pero hoy es posible ser lo mismo 'un buen izquierdista y un buen católico' lo que probablemente refleja una nueva tolerancia. Alrededor de la mitad de los inscritos más recientes en el Partido Socialista, que esencialmente fue considerado como agnóstico o ateo dijo ser católico. Ahora con los 'grandes' y la Iglesia en posición diferente, se necesitaría sólo que los militares transaran con la nueva tolerancia para que los 'pronunciamientos' se convirtieran en curiosidad histórica".

Triunfó porque España se queda en la OTAN y él permanece en el Gobierno. Ganó la oposición porque llamó a abstenerse, y la abstención fue superior a los votos que dijeron ¡sí!



El Primer Ministro de España, Felipe González, emite su voto en el referéndum de la OTAN.

Discusión improbable

La interpretación británica de las circunstancias indigna naturalmente a aquellos españoles que argumentan que de no producirse lo que llaman "el pronunciamiento nacionalista del 36" España se habría convertido en un Estado socialista y difícilmente se estaría discutiendo hoy si conviene o no su permanencia en la OTAN. Y en cuanto a que la condición de "socio activo" de esa organización transformaría definitivamente al Ejército en "garantía democrática" les parece una consideración subjetiva que olvida que fue la actitud de las instituciones armadas y su lealtad para con el Rey la que permitió la transición pacífica del régimen "autoritario" de Franco a la España plenamente democrática de hoy.

España, la Unidad y el Rey

La polémica está que arde. Los madrileños mientras se dan el café y el brandy de la mañana, los "blancos" y "finos del aperitivo", o los "chatos" de la sobremesa discuten sobre el referéndum y el Gobierno de Felipe González. El "Pesoe" celebra. Sea con "rumbas" de Manolo Escobar, escuchando las nostálgicas canciones de la viuda del Paquirri, Isabel Pantoja o con el flamenco más tradicional, los socialistas dicen que triunfaron ¡y que se quedan! Los "cotorreos" madrileños que se nutren con las informaciones de revistas que habían lo mismo de los desmayados amores de la ex mujer de Julio Iglesias que de los potiches que se han comprado los señoritos "tales o cuales" para adornar su nuevo y flamante piso sostienen que Felipe González por mucho que se haya puesto su vieja chaqueta de cuero y sus pantalones de pana (recuerdos de cuando se hacía llamar "Isidoro" y entraba y salía confidencialmente de la España de Franco) para preparar a sus amigos tortilla española y beber vino de Rioja en los sótanos de La Moncloa está en problemas. Y que estos son a consecuencia de la situación económica y del descontento que ésta genera entre los españoles en general.

"Pirandelliano"

En realidad desde que llegaron al poder prometiendo 800 mil nuevos empleos o más, los socialistas como en una obra de Pirandello simplemente han hecho en la economía prácticamente todo lo que criticaron desde la oposición. En las filas del Partido, algunos, pero no muchos, están descontentos con el cambio. En la época de Franco la militancia no era superior a los dos o tres mil. Hoy superan los 40 mil. Y la amplia mayoría de sus miembros son los mismos jóvenes o pragmáticos de izquierda que, a decir de la oposición, se convirtieron a la política activa "sólo cuando fue seguro hacerlo" (una forma sutil de llamarlos oportunistas).

Los socialistas en el Poder por primera vez desde la Guerra Civil estaban ansiosos por probar que, al menos, eran tan maduros y responsables en el Gobierno como cualquier otro. Pero sobre todo, Felipe González y su Partido que enfrentaron su primera elección bajo el slogan "socialismo significa libertad", se estaban dando espacio para maniobrar dentro de la evidente determinación española de transformarse en un país tan moderno como progresista, "capaz de romper con el control ideológico y el intervencionismo político de los años de Franco".

En los primeros meses prácticamente todos los funcionarios en puestos de responsabilidad no parecían tener más de 38 años. Y por entonces se bromeaba porque eran tantos los graduados de Harvard, Oxford, Stanford y otras universidades norteamericanas o británicas que realizaban sus reuniones de trabajo en inglés. Bajo esa "tutoría" España adoptó políticas fiscales y monetarias que representan algo así como una nueva ortodoxia en Australia, Nueva Zelandia y otros países con gobiernos de izquierda así como en la hoy conservadora Gran Bretaña y en la pujante República Federal Alemana.

Como resultado, el déficit presupuestario fue gradualmente reducido de un 5% del producto nacional bruto el año pasado a un 4,5% este año. La cuenta corriente de la balanza de pagos muestra superávit. Los precios en el Mercado de Valores crecieron fuertemente en relación al 84, la inversión extranjera aumentó notoriamente, la inflación disminuyó de 14% a 8% en tres años, pero, y hay uno muy gordo, lo que el español medio quiere es trabajo y precios bajos y en eso el Gobierno tiene poco que mostrar o que ofrecer.

¿Cuántos son los cesantes?

Nadie en España cree seriamente en la tasa oficial que dice que la cesantía es del 20%. Pero cualquiera que sea la verdad sigue siendo muy alta y sería todavía mucho mayor si no fuera por la escasa participación de las mujeres en las cifras sobre la fuerza de trabajo española. El problema para Felipe González es que en la desocupación el número de "parados" no da indicios de declinación. Y desde que él se hizo cargo del poder la economía no creció en el mínimo 2 y medio por ciento que necesitaría sólo para absorber a quienes buscan trabajo por primera vez.

Por eso, los tecnócratas del Gobierno pasaron gran parte del 85 revisando las predicciones y metas que habían anunciado para el 86.

Es cierto que el Gobierno podrá argumentar que los problemas de este año equivaldrán "a dolores de parto" provocados por el ineludible ingreso a la Comunidad Económica Europea pero lo que hoy se pregunta en Madrid es "hasta cuando durará la paciencia de los españoles que quieren trabajo y mejores condiciones de vida". Es cierto sí que han demostrado una increíble capacidad de adaptación en un país que, en una década, pasó de un régimen "personalista y autoritario" a una Democracia plena; de una suerte de "puritanismo" total a un "destape" que para muchos tiene ya visos de libertinaje; de un paternalismo económico, algunos dicen de un "paleo capitalismo" (por paleolítico) a un liberalismo económico.

El problema es si no han puesto todavía "la casa en orden" cómo se las arreglarán para enfrentar los remezones que significará el unirse al resto de Europa. Y eso no sólo significa permanecer como miembro de la OTAN sino principalmente "encajar" en la Comunidad Económica Europea. Para eso España requerirá no sólo dar un gran salto tecnológico sino realizar un cambio inclusive de mentalidad.

Los defensores de Felipe González argumentan que la economía estaba harto más caótica cuando los socialistas asumieron el poder, luego de ganar 202 de los 350 asientos en las Cortes en las elecciones del 82. La inflación era del 16%, el déficit en la balanza de pagos era de 4 mil millones de dólares, el gasto público estaba fuera de control y las reservas en moneda extranjera se estaban agotando. Se sostiene sí que eso se debió a que de pronto la dependencia del 70% que España tiene de la energía importada se convirtió en un grave problema, aunque se agrega que sin embargo es incontrovertible que los predecesores centristas de González empeoraron una mala situación, descuidando la economía.

Errores

En homenaje a Adolfo Suárez, que hizo tanto por el regreso a la democracia como el Rey Juan Carlos, hay que agregar que esos "centristas" estaban embarcados "en la gloriosa tarea de democratizar España", separando la Iglesia del Estado, dando a vascos, catalanes y gallegos autonomía. Y en ese momento crucial materias tales como balanza de pagos, inflación y provisión de dinero sonaban por desgracia secundarios. Y, en consecuencia, se dejó al Gobierno socialista el introducir el realismo económico. El problema es que el "Pesoe" no estaba preparado para eso. Otro factor "surrealista". En tiempos de Franco quienes creían que la prosperidad "persuadiría" a los españoles a olvidarse de la política cometieron un grave error. Los centristas cometieron a su vez el error de pensar que la "democratización" dejaría por un momento a la economía en segundo plano y los socialistas creyeron o creen que la extensión del poder político o el afrontar solo las grandes tareas de la Economía hará olvidar a los electores lo fundamental que resultan para quienes viven de su trabajo el tener empleo y el poder pagar los precios que se les piden por los bienes de consumo que necesitan.

El Rey, menos mal

Analizar España requiere libros, no artículos. Pero, en todo caso, el referendum sobre la OTAN que Felipe González "ganó" desde el punto de vista de su política exterior, pero "perdió" desde el punto de vista de la política interna, porque la oposición llamó a abstenerse y fue mayor la abstención, sirve para comprobar cuán "surrealista" es hoy la situación de España, en la cual el elemento principal de unidad sigue siendo el Rey, **un hombre que rara vez ha sido juzgado de manera más equivocada.** Franco mismo llegó a decir que si los españoles fueran llamados a elegir entre una monarquía y una república, solo el 10% escogería la primera. El Rey, sin embargo, mejor que nadie, mejor que cualquiera de sus partidarios, sabía que su "legitimidad" como monarca dependía de la medida en la cual la Corona se convirtiera en un símbolo constitucional de unidad para todos los españoles. También supo que el mejor, si no el único, camino de hacerlo era convertir en Primer Ministro a un aparentemente convencido seguidor del "Movimiento Franquista", pero que en realidad fuera un cabal demócrata. De allí su elección de Adolfo Suárez. Casi diez años después, cada demócrata en España o fuera de ella, sabe que el Rey y su entonces Primer Ministro difícilmente dieron un paso en falso al llevar a España etapa por etapa hacia la democracia, realizando la primera elección desde 1936 e involucrando a todos los Partidos en la redacción de una Constitución que fue endosada por el 87% de los votantes en el referendum del 78. La confianza en el Monarca se robusteció en la noche del 23 de febrero del 81, cuando el teniente coronel Antonio Tejero ametralladora en mano retuvo a los diputados a Cortes como rehenes durante 13 horas. En ese momento muy serio, aunque con aires de comedia, sólo el Rey se interpuso entre los que buscaban "el regreso" y los que querían una nueva España. Hoy un país que pasó del puritanismo a spots de televisión que instruyen sobre contraceptivos diciendo que "el sexo es una cosa y los niños otra" pareciera que puede sobrevivir inclusive a los resultados de un referendum tan "kafkiano", que lo convocan quienes querían sacar el país de la OTAN para que ahora se quede en la Alianza y se abstienen quienes son los más firmes partidarios de su permanencia. **¡Surrealismo español y a todo dar!**

Por Qué Celebra Manuel Fraga

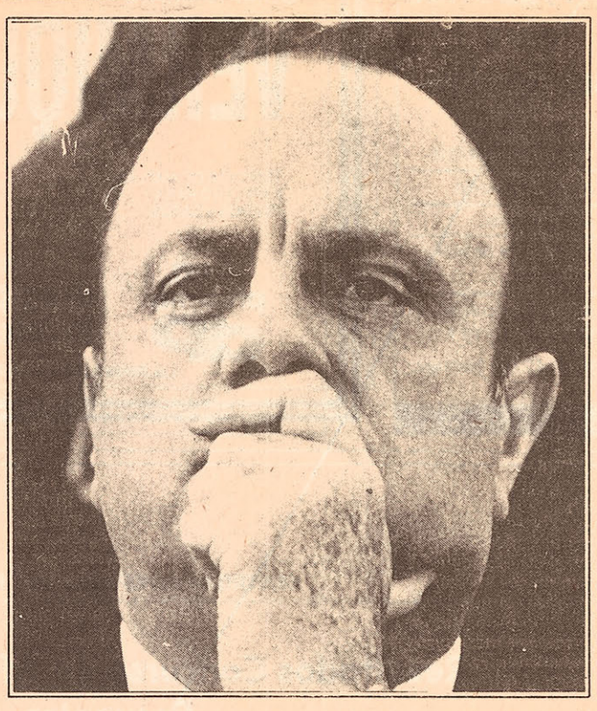
Si triunfó la abstención, ganó la Oposición; si fueron más los que no votaron que aquellos que dijeron ¡sí!, triunfaron entonces quienes presentaron el Referéndum como un voto de confianza o desconfianza en el Gobierno. Es lo que argumenta en la prensa, la radio y la Televisión Española Manuel Fraga Iribarne, "peso pesado" de los contrarios a Felipe González y quien, lo mismo durante la campaña que luego del resultado opina que el Pesoe "debe dejar el poder".

En la votación es evidente que Fraga vio la oportunidad de poner a González en situación embarazosa y de expresar y contar a quienes piensan que el Gobierno socialista, por social demócrata que parezca su intención, está llevando gradualmente a España y gracias a la conducción "entre bambalinas del viceprimer Ministro Alfonso Guerra, hacia una forma de "totalitarismo socialista".

Su llamado a la abstención lo planteó señalando que la consulta era insuficiente, porque lo que se necesita es una mayor integración de España dentro de la OTAN y porque no se podía aceptar que los socialistas que el 82 querían el retiro del país de ese Tratado, "se hubiesen dado vuelta la chaqueta" y pidieran ahora la permanencia. El lenguaje y el tono que empleó durante los debates en las Cortes entusiasmaron lo mismo a muchos centristas que aquellos otros que añoran lo que piensan era "orden y tranquilidad" durante la época de Franco y que sin incursionar mucho por derechos y libertades democráticas indispensables anotan que la situación económica también era mejor.

La oportunidad de Fraga

A Fraga, que del referéndum sale fortalecido, se lo elogia como un político que, teniendo en un momento determinado (la muerte de Franco) la cabeza y las agallas para organizar "una coalición abiertamente reaccionaria", que resistiera la introducción en España de lo que llamó "una democracia sin adjetivos", asumió en cambio una posición más moderna que pareciera más partidaria de una democracia parlamentaria "al estilo británico" y que creó la Alianza Popular, un Partido respetable para muchos, que se prepara para encontrar su oportunidad en una elección democrática. Y se agrega que él, más que ningún otro, ha contribuido y ayudado a organizar una derecha española con posibilidades y hasta con apoyo popular.



Manuel Fraga Iribarne, líder del Partido Alianza Popular de España.

Para los socialistas y para todos aquellos que no comparten ni su posición ni lo que califican de "arrogancia de un ex Ministro de Franco que añora el pasado y la dictadura", Fraga Iribarne es un político que vive en el ayer, que jamás aceptará cambios en las estructuras económicas y políticas españolas y para el cual es marxista cualquiera que sostenga principios socialdemócratas "que hablen de igualdad de oportunidades, de utilitarismo limitado por el bien común o de transformaciones sin violencia, que limiten privilegios y den una vida mejor a los asalariados".

Fraga Iribarne refuta esa crítica anotando que los índices económicos demuestran que la gestión del "Pesoe" ha sido un fracaso y la situación política prueba que, por mucho que diga el Gobierno que no pretende un régimen socialista a la manera del Este, sus métodos cada día se parecen más. La Alianza Popular denuncia un creciente control sobre los medios de comunicación, con monopolio socialista sobre la Televisión y con tal frecuencia en las apariciones de personajes socialistas como Daniel Ortega, Presidente de Nicaragua "que muchos comienzan a confundirlo ya con un animador habitual".

Al mismo tiempo critican la lenidad del régimen ante el recrudecimiento del terrorismo, que todos los días cobra una víctima o realiza un atentado y el increíble aumento de la delincuencia y la corrupción, anotando que en las calles de Madrid ya nadie está seguro y que mientras se suceden los robos y asaltos en la Gran Vía o en el Paseo de La Castellana la prostitución y el homosexualismo florecen a la vista y paciencia de turistas y madrileños frente al lujoso "Melia Castilla".

Para los partidarios de Fraga el Gobierno del "Pesoe" no sólo ha empobrecido a los españoles sino que so pretexto de mayor libertad, ha permitido un libertinaje y una corrupción que tiene visos de anarquía y autoridad sobrepasada. Para Felipe González, la argumentación de su principal contendor sólo es "el reclamo de un ex fascista" que no puede resignarse a la idea de que España regresó a la Democracia y que ya no saldrá de ella.

PRIMERAS REACCIONES

PSOE: «Satisfacción sin triunfalismo»

Madrid / YA

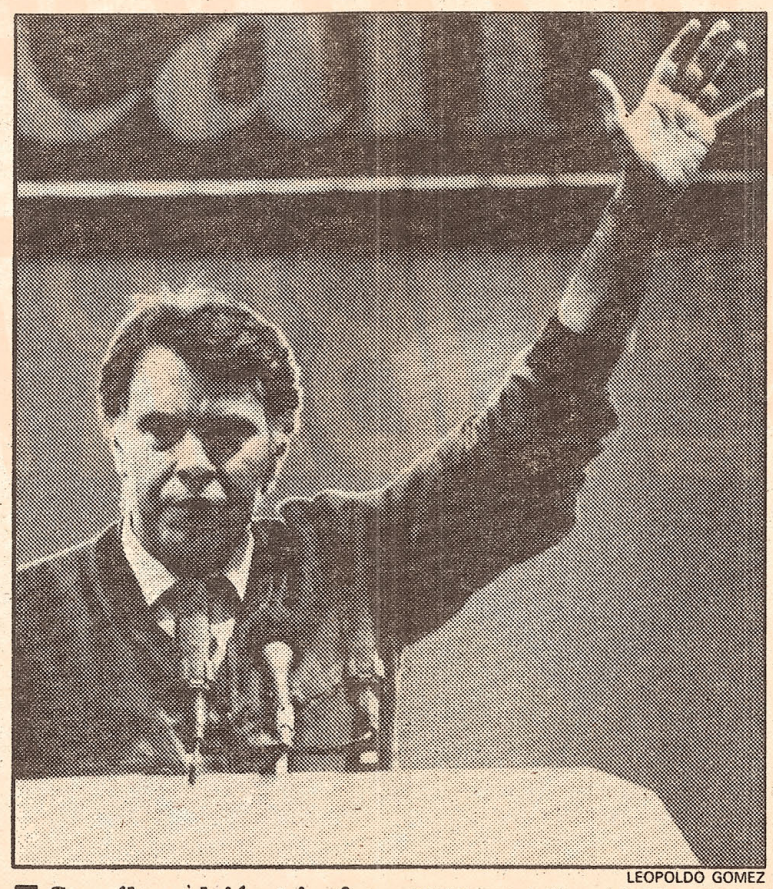
Un portavoz del Partido Socialista Obrero Español afirmó a YA, nada más conocerse el sondeo que hizo público la cadena SER a las ocho de la tarde, que su valoración era de «satisfacción sin triunfalismo». Esta valoración es similar a la que los dirigentes socialistas realizaron tras la celebración del referéndum-OTAN. Pese a esta actitud, militantes socialistas del Comité Electoral no pudieron reprimirse y comenzaron a abrazarse y a cantar con la satisfacción que les produjo el conocimiento de las primeros datos.

Sin embargo, el secretario de organización del PSOE, Txiki Benegas, no quiso lanzar las campanas al vuelo y prefirió a esperar a conocer los resultados del propio partido. De todas formas se atrevió a manifestar que se trata de una gran victoria del PSOE, que obtiene un mayoría clara, ya que todas las proyecciones les han dado una intención de voto por encima del 45 por 100, «lo que nos permitirá gobernar de una forma estable». Benegas añadió que esta victoria era aún más importante después de haber gobernado cuatro años en circunstancias muy difíciles, y subrayó que gobernarán solos en el Parlamento. En relación con los avances que dan una gran subida a Herri Batasuna, dijo que tenía que haber algún error en los sondeos, «porque eso es absolutamente imposible».

González: «Los ciudadanos tienen que decidir solos»

A las diez de la mañana, cuando depositó su voto, el Presidente del Gobierno, Felipe González, dijo que creía que no iba a haber mucha abstención en la jornada electoral y añadió que no quería hacer ninguna declaración que pudiera tener siquiera remotamente un carácter electoral «en un día en que los ciudadanos tienen que decidir solos». «No deseo mas —recalcó— que los ciudadanos tengan la oportunidad de votar en paz, con tranquilidad, en esta jornada electoral». Felipe González indicó que iba a pasar la jornada en su despacho del palacio de la Moncloa preparando «unos trabajos para esta semana de la «cumbre» europea».

El vicepresidente del Gobierno, Alfonso Guerra, votó a las diez de la mañana en Sevilla, en donde dijo que lo que más le preocupa es que la jornada electoral se desarrolle con normalidad y alta participación ciudadana. Guerra, que encabeza la lista del PSOE al Congreso por Sevilla, expresó su deseo de que el Partido Socialista gane estas elecciones «y si es por mayoría suficiente, mejor». No se refirió en ningún momento a la mayoría absoluta, objetivo de la campaña socialista, y reiteró su esperanza en que los españoles apuesten por la oferta del PSOE de transformar España. Guerra se desplazó después de votar a Madrid para seguir el desarrollo de la jornada junto a Felipe González. «Supongo —dijo— que a las doce de la noche toda España desenchufará electoralmente hablando y conectará con el fútbol.»



LEOPOLDO GOMEZ

González volvió a triunfar.—El líder socialista volvió a saludar a sus incondicionales cuatro años después con una nueva mayoría absoluta en su haber.

Por su parte, el ministro de Defensa, Narcís Serra, cabeza de lista al Congreso por Barcelona, se mostró optimista sobre los resultados electorales de su partido tras depositar su voto, a las 10,40 horas, en el colegio de la calle Santalo, de Barcelona. Al salir del colegio electoral un objetor le entregó una carta en la que le pedía la liberación del objetor de conciencia Francesc Alexandri, que se encuentra en el cuartel del Bruc, de Barcelona, acusado de prófugo.

El ministro de Asuntos Exteriores, Francisco Fernández Ordóñez, votó también a las diez de la mañana en el colegio Andrés Manjón, en la calle Francos Rodríguez, donde expresó su tranquilidad ante su futuro político, «yo simplemente me dedico a trabajar, como si nunca me fuera a morir». Fernández Ordóñez, que acudió a votar acompañado de su esposa, dijo que lo importante de estas elecciones «es que son las cuartas y esto ya supone una estabilidad grande». El ministro de Asuntos Exteriores añadió que se iba a pasar la jornada a Zaragoza y que hoy lunes regresaría a Madrid, «pues tengo que acompañar el miércoles a Felipe González a La Haya, donde se celebra una reunión de primeros ministros».

El presidente de la Comunidad de Madrid, Joaquín Leguina, manifestó a la cadena SER que «prefiero esperar a conocer los resultados oficiales; puesto que aunque la cifra global a nivel del Estado me parece válida, los 15 ó 16 diputados que nos asignan para la Comunidad de Madrid me parecen cortos». «En cualquier caso —añadió—, la mayoría absoluta significa una posibilidad de continuar adelante con un Gobierno fuerte.»

Caso: «El CDS cuenta con el apoyo del pueblo»



Adolfo Suárez

Madrid / YA

«El CDS ha alcanzado un apoyo importante del pueblo español, que nos ha convertido en la tercera fuerza política del país», declaró ayer a YA José Ramón Caso, secretario general del Centro Democrático y Social, nada más conocerse el avance de los primeros resultados electorales ofrecidos por Televisión Española y diversas emisoras de radio, a las ocho en punto de la tarde, que daban al Partido Socialista mayoría absoluta y 12 diputados al partido que lidera el ex presidente del Gobierno Adolfo Suárez.

José Ramón Caso, que reflejaba en el rostro un cierto desencanto por este primer avance de los resultados, quiso insistir, no obstante, en el hecho de que el CDS fuera la única fuerza del país que experimentaba un sustancial avance en el número de votos emitidos a su favor, con respecto a las elecciones de 1982.

El secretario general del CDS manifestó durante una primera rueda de prensa que ofreció poco después de las ocho de la tarde de ayer, que tuvo lugar en el hotel Wellington, que se constituyó en cuartel general del partido centrista, que el 68 por 100 de participación del electorado ante las urnas, según los datos ofrecidos por TVE, es el más bajo que se ha registrado en cuantas elecciones se han celebrado en el país desde la transición. «Este dato —añadió—podría traducirse en cierto rechazo por parte del electorado hacia la gestión del Gobierno desarrollada por el PSOE en los últimos cuatro años.»

El líder del CDS, Adolfo Suárez, tenía previsto acudir al madrileño hotel Wellington hacia las diez y media de la noche, para ofrecer una rueda de prensa al filo de las once y media, una vez que los resultados electorales resultaran mucho más fiables.

Estos brillantes resultados fueron predichos por Adolfo Suárez en el momento de ejercer su derecho al voto. El ex presidente expresó su optimismo sobre el resultado para su partido en las elecciones cuando depositó su voto, minutos antes de las diez. «Tengo toda mi confianza puesta —dijo— en que buena parte del electorado deposite su confianza en el CDS y que el resultado de las encuestas se vea aumentado con el de las urnas.»

Suárez, que fue acompañado por su mujer, Amparo Illana, y por una de sus hijas, agregó que «el CDS será una fuerza política importante en el Parlamento y esto me produce gran satisfacción».

Decepción y silencio en Coalición Popular al conocerse los primeros sondeos

Madrid / YA

Primero preocupación y, finalmente, decepción fueron los ánimos vividos en Coalición Popular, antes y después de conocerse los primeros datos de la jornada electoral procedentes de los sondeos realizados a la salida de los colegios electorales por varios medios de comunicación. El retroceso en votos y escaños de los tres partidos coaligados del centro derecha, provocó una primera reacción de silencio en la sede de Alianza Popular, donde se instaló el centro de prensa.

De confirmarse estos resultados, se acreditará el fracaso de la estrategia de formar una sola oposición al PSOE y del esquema bipartidista imperfecto que Manuel Fraga, Oscar Alzaga y José Antonio Segurado habían apostado hace un año al firmar los pactos electorales.

La subida de votos y escaños del Centro Democrático y Social, anunciada por losestudios sociológicos desde el principio de la campaña, atemorizaba en la Coalición Popular por la certidumbre de que se producía a costa de potenciales electores de AP, PDP y PL. En medios oficiales del Partido Demócrata Popular se afirmaba que el crecimiento del CDS modificaba notablemente el panorama político y exigía un estudio detenido.



CARVAJAL

Manuel Fraga

Medios de AP que no quisieron ser citados insistían en lo negativo de los resultados. Durante toda la jornada, este ánimo había estado larvado en los dirgentes populares, que conocieron los avances de algunos de los sondeos que estaban en marcha. La decepción ha sido aún mayor cuando además de empeorar los resultados propios, las primeras valoraciones siguen dando mayoría absoluta para el PSOE, lo cual significa un francaso rotundo para los objetivos de CP.

Ni Jorge Verstrynge ni Robles Piquer quisieron pronunciarse antes de conocerse resultados más fiables, alegando que en los sondeos efectuados tras el cierre de las urnas siempre se ocultan votos de Coalición Popular.

Fraga se fue desairado de Torrespaña

Cinco minutos al filo de las nueve menos cuarto de la noche permaneció Manuel Fraga en Television Española para tomar una copa con los encargados del programa. Llegó acompañado por José Antonio Segurado a las 8,39 y se marcharon a las nueve menos veinticinco. Fraga no quiso hacer ningún comentario a los sondeos porque, según dijo, «son poco interesantes y realistas».

En Torrespaña había un ambiente de sorpresa y expectación por la ausencia del director general del ente, José María Calviño, que a las nueve de la noche no había aparecido por allí, cuando estaban presentes los directores de las cadenas y los jefes de los programas. Nadie salió a recibir a Manuel Fraga, que lo consideró como un desaire y se marchó en seguida.

Por la mañana, Manuel Fraga, acompañado de su hija pequeña, Adriana, votó a las 9,5 horas en el colegio Nuestra Señora del Buen Consejo, en la madrileña calle de Juan Montalvo. Antes de votar —su hija y él fueron los primeros—, Fraga dijo a los periodistas que ayer era un gran día y pidió a Dios que gane «el que más convenga a España».

«Va a ganar quien quiera el pueblo», añadió Fraga, quien aseguró, «como un ciudadano y un votante más», que la grandeza de la democracia es, precisamente, «el no saber quién gana hasta el final».

Preguntado sobre la abstención, dijo que el haber convocado los comicios en un fin de semana, con el puente de San Juan, y el hecho de que no haya habido debate con Felipe González, podría influir en la participación. Manuel Fraga recordó que éstas son la cuartas elecciones generales en las que participa e, insistió en que «ojalá gane el mejor para España».

Oscar Alzaga, presidente del PDP, había declarado por la mañana que «la jornada, por su propia definición, es una jornada profundamente cívica, profundamente democrática».

PRIMERAS REACCIONES

Antonio Garrigues: «Hemos cometido algunos fallos en el PRD»

Madrid/J. A. Martínez Vega

La desolación en el Partido Reformista Democrático era a las ocho de la tarde de ayer absoluta. Antonio Garrigues se esforzaba por mantener la sonrisa, pero la procesión iba por dentro, cuando compareció en el hotel Castellana, de Madrid. Garrigues, segundo por la lista de Madrid al Congreso, no quiso hacer ninguna valoración de los sondeos hasta que no conociera los resultados reales. Sobre la mayoría absoluta obtenida por el PSOE declaró que «habían hecho una buena campaña y que democráticamente habían merecido la victoria».

Sobre el fracaso de la opción reformista manifestó que cuando se lucha por una idea se puede esperar a ganar. «Vamos a analizar a fondo lo que ha sucedido. Es pronto para decirlo, pero hemos cometido algunos fallos.»

La animación no era mucha en el hotel Castellana, donde había sido instalado el cuartel general del PRD, tras conocerse los primeros datos de las proyecciones de votos hechos por TVE y la cadena SER. Ambos sondeos coincidieron en no adjudicar diputado alguno al PRD.

El secretario general del partido, Florentino Pérez, y el candidato Juan Antonio García Díez aparecieron fugazmente en la sala Granados del hotel, pero se marcharon huyendo de los periodistas, que no pudieron pedirles una valoración de los primeros resultados, según los cuales el Partido Reformista habría fracasado estrepitosamente.

El cuartel general del PRD había sido montado a media tarde. Los primeros resultados fueron reflejados en una pantalla gigante de vídeo. Los líderes del partido siguieron con atención las incidencias de la jornada electoral. Sainz de Robles y Antonio Garrigues, cabezas de lista del Congreso por Madrid, se habían dado cita en la sede del partido, en la calle de Fernando el Santo, 17, y sólo compareció en el cuartel general el número dos por Madrid, Antonio Garrigues.

Roca pasó todo el día en Barcelona, donde ejerció su derecho al voto. Una vez cerrados los colegios electorales, el líder reformista cogió el avión, que había alquilado para toda



Miguel Roca

la campaña, y se trasladó a Madrid, para vivir con el resto de los candidatos reformistas las últimas horas de la jornada electoral. «Roca vino a dar la cara», según manifestó un colaborador próximo.

El candidato a la Presidencia del Gobierno por CiU y PRD, Miguel Roca, acudió a votar a las 11,35 horas acompañado de su esposa, Ana Segarra, y sus hijas Elena y Agnes. En respuesta a una pregunta sobre un hipotético «mercadeo» de votos tras la jornada electoral dijo que su partido no haría ningún tipo de mercadeo, sino que lo que haría sería facilitar la gobernabilidad.

El ambiente que se respiraba ayer entre los reformistas era desolador. Nada más conocerse los primeros datos de los sondeos de TVE y de la SER, los rostros de algunos representantes del PRD no podían ocultar su preocupación ante un posible fracaso.

Como muestra de la escasa confianza que tenían cabe destacar que los organizadores el acto de ayer no habían incluido en el programa ningún tipo de fiesta.

Gerardo Iglesias: «Aquí van a cambiar las cosas»

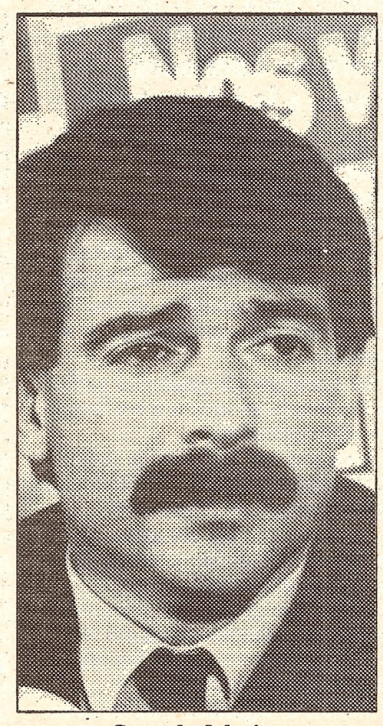
Madrid/YA

Gerardo Iglesias, líder del PCE y cabeza de lista de Izquierda Unida por Madrid, tras conocer los primeros resultados de las encuestas sobre los escaños obtenidos por su coalición en Madrid y en Andalucía, se mostró «satisfecho y muy contento», y señaló que habían obtenido un resultado extraordinario. Sobre todo, aclaró, si se tiene en cuenta «que hemos tenido en contra casi todo, menos a los electores que nos han votado».

Los primeros resultados, entre un 7 y 7,5 por 100 de los votos, se traducirían entre 10 y 16 escaños, según los datos de la empresa SYGMA, encargados por la Cadena de Ondas Populares (COPE). Un técnico de la empresa de sondeos explicó a Gerardo Iglesias que la diferencia entre 10 y 16 diputados se debía a que en muchas circunscripciones Izquierda Unida «podía conseguir el escaño por muy poco o perderlo por muy poco».

El líder comunista se ha referido también «a los ataques que durante la campaña electoral hemos tenido en contra con el objetivo de que dieramos una imagen dividida de lo que está a la izquierda del PSOE», y señaló que pese a todo ello «hemos tenido un resultado extraordinario». El líder de IU señaló que, desde el principio de la campaña, poderosos medios de comunicación del país habían «entrado en tromba contra Izquierda Unida».

Al referirse a la mayoría absoluta lograda por los socialistas manifestó, que «aunque se mantenga ésta, el Parlamento va a cambiar y se va a abrir una nueva dinámica». Respecto al escaño obtenido por Santiago Carrillo en Madrid, se pronunció con un escueto «ya veremos». Cuando se le comentó que Santiago Carrillo había expresado minutos antes su alegría por el triunfo de Izquierda Unida, Gerardo Iglesias, tras un momento de incredulidad, dijo que «en todo caso no se puede desconocer que Carrillo nos ha quitado algunos diputados». El líder comunista había comparado pocas horas antes, en Gijón, a Santiago Carrillo con «el hermano que llega tarde a casa, pero que no por eso deja de ser hermano».



Gerardo Iglesias

Sobre el retroceso de Coalición Popular, Iglesias señaló que le parecía normal, y que ya él había dicho durante la campaña que «Fraga estaba de capa caída y que la derecha no tenía nada que hacer con un líder como él al frente». No obstante, Iglesias manifestó que se encontraba muy contento porque se habían producido cambios sustanciales en el mapa electoral, los suficientes para abrir una nueva dinámica. «Aquí van a empezar a cambiar las cosas», agregó. Gerardo Iglesias había acudido a primera hora de la mañana de ayer a Gijón para depositar su papeleta de voto. El dirigente comunista mostró a todos la papeleta de su partido para el Congreso antes de depositarla en la urna.

Por su parte, Ramón Tamames, número dos de IU por Madrid, manifestó que las previsiones eran buenas en las elecciones generales y muy buenas en lo que se refiere a Andalucía. «En la línea de lo que esperábamos», agregó.

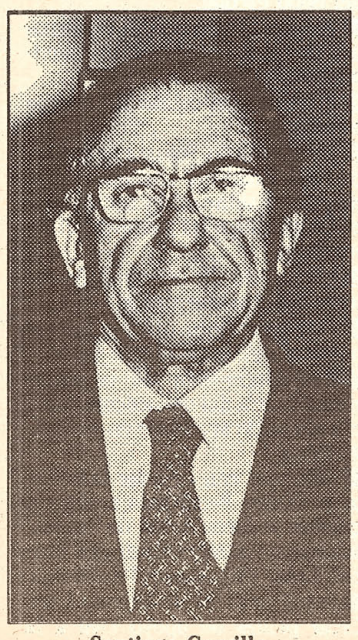
Carrillo considera dignos sus resultados

Madrid/YA

Santiago Carrillo, líder de la Mesa para la Unidad de los Comunistas, manifestó poco después de conocerse los primeros avances de los datos de las elecciones, facilitados por Televisión Española y varias emisoras de radio, que «a estas horas los sondeos confirman la mayoría absoluta del Partido Socialista, que nosotros ya preveíamos, y que Coalición Popular iba a bajar, aunque lo ha hecho en una cantidad mayor de la que nosotros preveíamos. Es un resultado importante que va a influir en la próxima legislatura. Nuestros votos se han calculado en unos 450.000 en toda España, lo que es un resultado digno que muestra que Unidad Comunista es una fuerza con poder».

El dirigente comunista, satisfecho de la obtención de uno o dos escaños, según las primeras estimaciones, señaló que «con respecto a Madrid, omito todo comentario hasta que tengamos resultados más concretos, porque sé que en los sondeos de opinión hay siempre un margen de error y no quiero hacer ningún juicio porque puede ser —recalcó en tono sonriente— que en vez de un escaño luego obtengamos dos».

No esperó Santiago Carrillo a que los resultados electorales fueran confirmados oficiales para hacer una primera valoración sobre el futuro que les espera a los comunistas: «Nosotros vamos a proponer una negociación unitaria con el Partido Comunista de España, con el fin de intentar la reunificación de las fuerzas comunistas. Si lo aceptaran estaríamos dispuestos a hacer un grupo comunista en el Congreso, pero a lo que no nos someteremos es a pactar con la coalición llamada Izquierda Unida.»



Santiago Carrillo

En caso de que fracasen estas negociaciones, Carrillo considera que «lo que puede pasar es que pasemos a formar parte del Grupo Mixto. Me he sentido muy solo durante este año en el Parlamento, pero presiento que a partir de ahora no lo voy a estar».

En la sede de la Mesa para la Unidad de los Comunistas, en la madrileña calle de Santa Bárbara, el ambiente era anoche de fiesta y algarabía tras conocerse los resultados que las emisoras de radio y Televisión Española hicieron públicos en el momento en que se cumplían las ocho de la tarde.

Junto a Santiago Carrillo estuvo toda la noche Julián Ariza, que no pudo ocultar su satisfacción por los resultados obtenidos, mucho mayores de lo que sus previsiones anteriores les daban.











LOS PROGRAMAS OFRECIDOS

Principales medidas prometidas por el PSOE



El Partido Socialista Obrero Español ha centrado principalmente sus promesas en un mayor crecimiento económico y en la concertación social que se traduzcan en mayor prosperidad y más empleo para los españoles. Es su asignatura pendiente. Coalición Popular, por su parte, ofrece una alternativa para las libertades: a la educación, a la atención sanitaria, a la información.

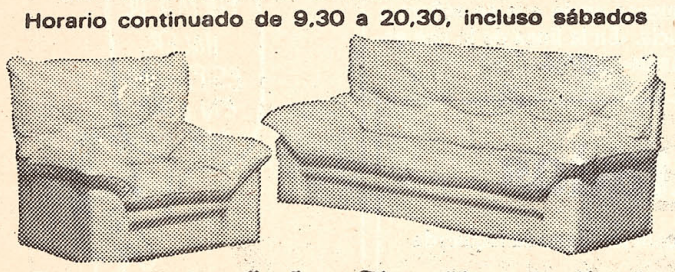
Madrid/YA

Las medidas más importantes que el PSOE ha prometido desarrollar en la nueva legislatura son:

- Estimular un mayor crecimiento económico que vaya acompañado de una creación estable de empleo.
- Reducir la inflación, aproximándola a la que existe en la CEE.
- Disminuir el déficit público: mejora de la gestión tributaria, lucha contra el fraude fiscal y mejor asignación de gastos públicos.
- Propiciar aumentos salariales en torno a la inflación prevista para mantener el poder adquisitivo global de los salarios.
- Aumentar los gastos sociales para incrementar el nivel de los sectores menos favorecidos.
- Aumentar la inversión pública en nuevas infraestructuras y servicios.
- Realizar planes de inversión pública para la creación de empleo, pudiendo acordar su aplicación con sindicatos y patronal.
- Acentuar la tendencia hacia el descenso de los tipos de interés.
- Favorecer, mediante la fiscalidad, los procesos de inversión real de las empresas.
- Regular el derecho de huelga.
- Promocionar pequeñas y medianas empresas tecnológicamente avanzadas.
- Reducir y simplificar los trámites administrativos para la creación de empresas.
- Aprobar la ley de cooperativas y regular el cooperativismo del crédito.
- Mejorar los resultados de las empresas públicas, continuando su saneamiento.
- Promocionar los productos agrícolas facilitando su acceso a los mercados internacionales.
- Apoyar a los agricultores jóvenes facilitándoles la adquisición de tierras y otros medios de producción.
- Continuar con los actuales proyectos de reforma de las Cámaras Agrarias y del sistema cooperativo.
- Desarrollar el régimen de precios pesqueros instaurado a raíz del ingreso en la CEE, y consolidar las organizaciones de productores.
- Mejorar la seguridad minera, en especial en las explotaciones de carbón.
- Desarrollar el plan general de carreteras en sus cuatro programas, hasta disponer de una red adecuada al ámbito de la CEE.
- Formar una red ferroviaria de alta velocidad.
- Elaborar un plan de telecomunicaciones integrado.
- Modernizar y automatizar los servicios postales.
- Remitir a las Cortes un proyecto de ley que regule la televisión privada.
- Modernizar el funcionamiento del mercado de valores.
- Transformar el Instituto de Crédito Oficial en sociedad estatal y la Caja Postal de Ahorros en sociedad anónima.
- Favorecer a las rentas más bajas mediante un tratamiento fiscal flexible, disminuyendo la participación de los salarios en los ingresos tributarios.
- Modernizar la estructura, contenido y métodos de la escuela pública. Reformar la estructura de acceso al profesorado y perfeccionar la gestión de los centros.
- Escolarizar a los niños de cuatro y cinco años y completar la plena escolarización de menores de dieciséis.
- Realizar programas de integración en la educación especial.
- Ampliar el número e importe de las becas universitarias y realizar una política de tasas que favorezca a los sectores de menores rentas.
- Personalizar las ayudas públicas para vivienda en función de los niveles de renta y composición familiar de los destinatarios.
- Poner en marcha programas contra el alcoholismo, la drogadicción y el tabaco.
- Creación de nuevos centros de salud y remodelación de los actuales consultorios, para integrar las funciones de promoción, prevención, asistencia y rehabilitación.
- Realizar campañas de sensibilización social para promover la donación de órganos.
- Proporcionar pensiones de jubilación e invalidez a quienes, en estado de necesidad, no estén cubiertos por la Seguridad Social.
- Mejorar progresivamente las pensiones que se encuentren por debajo del salario mínimo interprofesional. Garantizar el mantenimiento de la capacidad adquisitiva global de los pensionistas.
- Sustituir progresivamente las cotizaciones a la Seguridad Social por aportaciones del Estado.
- Cubrir a los parados de larga duración con una ayuda equivalente a la prestación asistencial por desempleo, a través de su asistencia a cursos de formación y reciclaje profesional.
- Extremar la lucha contra el fraude en el desempleo.
- Construir nuevos centros destinados a minusválidos. Facilitar su inserción en el empleo.
- Impulsar el desarrollo de industrias y actividades culturales.
- Proteger el patrimonio histórico con una dotación adecuada de medios personales y materiales.
- Desarrollar una red de servicios de planificación familiar y de atención materno-infantil, incluidos en la red sanitaria pública.
- Ampliar en dos semanas más el período de descanso por maternidad subsidiado por la Seguridad Social.
- Ampliar el número de centros autorizados para la aplicación de la ley de despenalización del aborto.
- Perfeccionar el régimen jurídico de la separación y el divorcio.
- Especializar los servicios policiales, atendiendo a nuevas formas delictivas en materia económica y delincuencia organizada e internacional.
- Extender y reforzar la presencia policial en las calles, acentuando su función preventiva.
- Aplicar las normas de supresión de tasas judiciales, que establece la gratuidad de la Justicia.
- Continuar la política de aislamiento social del terrorismo, y fomentar la colaboración ciudadana en la lucha contra el mismo.
- Agravar las penas contra los traficantes de drogas. Aumentar las multas, y dedicar su importe al tratamiento y desintoxicación de toxicómanos.
- Implantar un sistema de becas y ayudas que garantice el acceso a la función pública en condiciones de igualdad.
- Informatizar los procesos de gestión de la Administración que afecten a un amplio número de ciudadanos.
- Profundizar la cooperación entre el Estado y las comunidades autónomas a través de convenios de colaboración.
- Reducir la presencia militar de Estados Unidos en España.
- Intensificar la negociación con el Reino Unido sobre el contencioso de Gibraltar.
- Propiciar convenios internacionales sobre prohibición de ensayos nucleares y armas químicas y bacteriológicas.
- Impulsar la construcción de la unidad europea.
- Aplicar el acuerdo con la Santa Sede sobre régimen económico de la Iglesia católica, basado en la voluntariedad tributaria, y extender este tratamiento a otras confesiones religiosas.
- Completar el Plan General de Defensa y mantener actualizado el Plan Estratégico Conjunto.
- Mejorar la racionalidad y la calidad de la enseñanza militar, reestructurando los centros.

OPORTUNIDAD
EMBARCACION SEMINUEVA
SLICRAF 7,4 metros eslora
MOTOR MERCRUSYER 233 CV
Verla en calle Isis, 1 (autopista de Barajas, kilómetro 8,200, por desviación Barajas pueblo)

LIQUIDACION TRESILLOS PIEL
Hasta el 30 de junio
Grandes oportunidades a precio de costo
EN FABRICA, MAS CALIDAD Y ECONOMIA
Horario continuado de 9,30 a 20,30, incluso sábados



La Fábrica de los Tresillos de Piel
Paseo de la Castellana, 274 (frente a SEAT). Teléfonos 315 97 73 315 30 46
SERVIMOS A TODA ESPAÑA



EN MADRID Y CON JARDIN:
EL ZORZAL
Chalets adosados
• Garaje subterraneo.
• Cocina amueblada.
• Dormitorio con baño incorporado.
A 8 MINUTOS DEL RETIRO
VISITE URBANIZACION
• Parcela de 500 m.
• 618.500 ptas. de entrada y 36.000 al mes.
472 10 00
472 10 08
HOGAR CHALET
C/. Gral. Ricardos, 117 - 1º URGEL

La alternativa de Coalición Popular

Madrid/YA

- Garantizar las libertades de los ciudadanos frente al poder. Libertad de acceso a los archivos y documentos de la Administración.
- Remitir a las Cortes un proyecto de estatuto de Radiotelevisión Española.
- Privatizar en el plazo máximo de un año la segunda cadena de RTVE.
- Proyectos legislativos que promuevan la independencia, pluralismo y modernización de la prensa. Nuevo estatuto de la agencia Efe.
- Renovación de las enseñanzas básicas. Reforma de las enseñanzas medias.
- Libertad de ofertas educativas y libertad de expresión docente.
- Gratuidad real de la educación general básica, con establecimiento del bono escolar.
- Facilitar el acceso a la Universidad de los más capaces, sin discriminaciones injustas.
- Plan de prevención de riesgos terroristas.
- Devolver a las Fuerzas de Seguridad del Estado la confianza en el respaldo institucional y social. Conceder ayudas a las víctimas del terrorismo.
- Intensificar la colaboración internacional antiterrorista.
- Conversaciones con las fuerzas políticas del nacionalismo vasco.
- Restablecimiento de la multirreincidencia del delincuente como circunstancia agravante en el Código Penal.
- Reformar con carácter inmediato el Código Penal para castigar a quienes realicen actos de cultivo, fabricación o tráfico de drogas tóxicas. Crear plan especial antidroga.
- Impulsar la ley de Defensa Civil. Crear planes de apoyo civil a la defensa nacional.

COALICION POPULAR
ap
PDP
Partido Liberal

- Reducción del déficit público. Reforma de la empresa pública y reforma fiscal incentivadora del ahorro e inversión.
- Liberalización del mercado de trabajo. Apoyo a las cooperativas.
- Promoción y acceso al mercado de capitales de las pequeñas y medianas empresas.
- Reducción del gasto público.
- Reforma de la función pública.
- Privatización de empresas públicas.
- Tipo de cambio estable para nuestra divisa. Reducción progresiva del coeficiente de inversión.
- En el impuesto sobre la renta, gravar las rentas reales, excluidos los gastos necesarios para obtenerlas.
- Reducir la presión fiscal sobre las pensiones más modestas.
- Replantear la legislación por la que se regulan las relaciones laborales con el fin de homologarlas con los países de la CEE.
- Política salarial en consonancia con la productividad. Generalizar la contratación temporal como medio de generar empleo.
- Rebajar la participación empresarial en la financiación de la Seguridad Social
- Seguridad Social en tres niveles: Uno universal y financiado con cargo al Estado; uno profesional, financiado preferentemente, pero no exclusivamente, por cuotas; un sistema libre y privado y totalmente financiado por los usuarios.
- Impulsar una Administración central plenamente objetiva y neutral. Más reducida, menos costosa.
- Potenciar el mercado hipotecario, así como la oferta de viviendas en alquiler.
- Crear un plan de autopistas integrado en el programa de infraestructuras comunitarias.
- Máxima flexibilidad y agilidad a la gestión de los puertos españoles. Elaboración de una ley de costas.
- Promoción del turismo de calidad.
- Prioridad de la reindustrialización sobre la reconversión. Fomento de la inversión en nuevas actividades con futuro.
- Revisión del Plan Energético Nacional.
- Libre elección de médico y centro.
- Inmediata reforma de la legislación sobre adopción. Creación y desarrollo de los centros de defensa de la vida.
- Pensiones adecuadas para la tercera edad. Atención especial a enfermos irreversibles.
- Educación especial para disminuidos.
- Presencia española, con voz y voto, en todos los foros de información y decisión de la OTAN.
- Asunción por militares españoles de los mandos correspondientes a las misiones asumidas por la fuerzas españolas en la Península y el eje Baleares-Estrecho-Canarias.
- Complementariedad de los intereses geoestratégicos de España y los Estados Unidos.
- Soberanía española sobre Gibraltar.
- Ley marco que no sólo fije la organización básica de las Fuerzas Armadas, sino, además, las pautas de la defensa civil.

LIDERES

Fraga, el eterno opositor

Madrid/YA

Manuel Fraga pasará a la historia de la reciente democracia como el «eterno opositor». Su vida, como es bien sabido, ha transcurrido de tribunal en tribunal obteniendo siempre, incluso cuando ha tenido a rivales para la cátedra como Enrique Tierno Galvan, el número uno. La diferencia es que en las urnas juegan de forma decisiva aspectos ajenos a la capacidad del aspirante para llevar el Estado en la cabeza. A veces, por tener excesiva cabeza, por una mera cuestión de imagen, pueden truncarse las aspiraciones políticas de un lider.

Acuñador de la idea del centro político al principio de la década de los 70, cuando algunos de sus hoy más fieles paladines no oteaban a verlo desde sus torres de poder, ha hecho un gran esfuerzo para no quedar preso en la araña de la derecha pura, para la que parecía estar predestinado. Según avezados analistas políticos, desde las elecciones de 1979 se ha jugado la última oportunidad si no conseguía la Presidencia del Gobierno. Ayer, siempre de acuerdo con tales oráculos, fue la definitiva.

Bien pudiera ser que el lider de Coalición Popular, pese a los deseos de propios y extraños, continue como candidato a la Presidencia del Gobierno para la próxima contienda electoral. Niega que sesenta y siete años, que tendrá en 1990, sean muchos para llegar a tan ambicionado puesto. Y pone como ejemplo significativo el de Winston Churchill, primer ministro británico cuando rozaba los setenta.

Adolfo Suárez, la gran sorpresa

Madrid/YA

Adolfo Suárez se ha convertido en la gran revelación de estos comicios. Muy pocos apostaban por él y por su partido, el CDS, hace apenas veinte días.

«La consecución de un grupo parlamentario fuerte es muy importante para los comicios de 1986», declaraba a este periódico el líder del CDS, en el transcurso de la campaña para las elecciones autónomas de Galicia, y vaticinaba que en 1990 ganaría las elecciones.

Atrás quedan cuatro años de silencio y de ostracismo político. Los escasos recursos económicos prestados por la banca al CDS para la financiación de la campaña electoral y los desaforados ataques de Alfonso Guerra, sólo han servido para despertar un sentimiento de solidaridad hacia el ex inquilino de la Moncloa.

FINISTERRE
(Seguros)
AGENCIA DE MADRID
Pone en conocimiento de sus asegurados, colaboradores y público en general que sus oficinas han sido trasladadas a la calle Princesa, número 2, planta primera, oficina número 1. 28008 Madrid
Teléfonos 247 10 12, 247 07 37, 242 45 46, 242 59 69 y 242 11 99
Madrid, junio 1986.

Felipe, un hombre con suerte

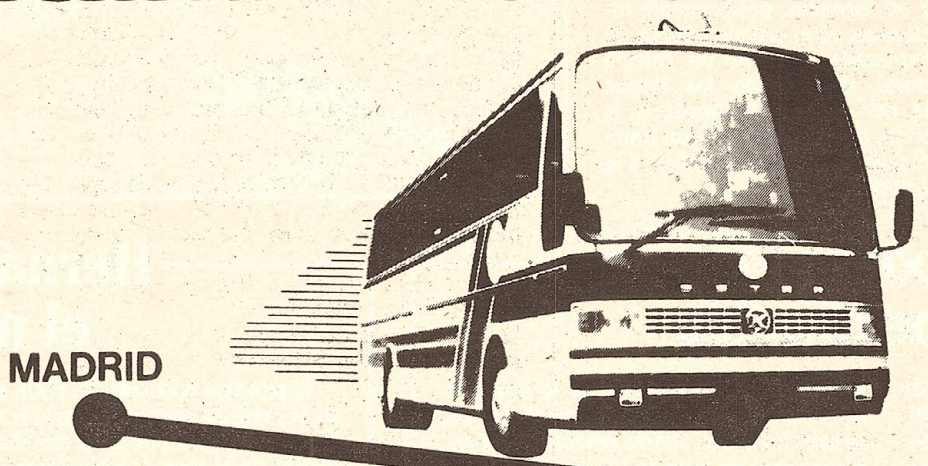
Madrid/YA

Felipe González igualó ayer el récord de Adolfo Suárez al triunfar por dos veces seguidas en unas elecciones democráticas, aunque con una diferencia notable: mientras que el ex Presidente del Gobierno conseguía en 1979 la reelección al frente de un partido dividido, el PSOE es un modelo de piña compacta en torno al lider sevillano. «Es una piña a la que, si hubiera que poner alguna etiqueta, más que socialista habría que llamarla felipista», comentaba ayer a YA un importante dirigente del partido.

El lider socialista es, sobre todo, un hombre de suerte. La lucecita de su destino se le encendió ya de manera decisiva en 1974 cuando, con tan sólo treinta y dos años, fue elegido en Suresnes secretario general del partido con más historia de España, el PSOE. Batió de nuevo el récord de la precocidad al ser elegido Presidente del Gobierno a la tierna edad, para tan alta responsabilidad, de cuarenta años. «El cebolla», como fue apodado el último día de la campaña por su amigo Coll «porque se repite», tiene entre sus cualidades una que en 1977 atribuía él a su rival por el centro progresista Adolfo Suárez: «Suárez es clarísimamente un animal político».

El evidente cambio que ha experimentado el secretario general del PSOE en estos últimos cuatro años —basta con comparar su campaña electoral de 1982 y 1986—, lo autointerpreta y justifica no por ambición personal para seguir en el puesto presidencial, sino debido a una lección de aprendizaje en la labor diaria de gobierno. González pasa la ideología por el crisol de las circunstancias temporales. Su frase, pronunciada en China, es que da igual que el gato sea blanco o negro, «lo importante es que cace ratones».

Felipe González encara una nueva legislatura menos tranquila que la anterior.

Desde el 30 de Junio
MAS RAPIDO TODAVIA
Madrid-Valencia-Castellón en línea directa con Auto Res


Utilice nuestro servicio Expres
·Más Rápido·Más Cómodo·Más Amplio
• Varias salidas diarias
• Video y Aire Acondicionado
• Autoservicio en paradas
• Precios Especiales en billetes Ida y Vuelta
PUNTO Y RAYA
SOLICITE INFORMACION A:
AUTO RES, S.A. c/ Fernández Shaw, 1 - Tels. 251 72 00 - 251 66 44 de Madrid
auto RES MADRID

SUBE COALICION POPULAR E IZQUIERDA UNIDA OBTIENE UN GRAN RESULTADO

El PSOE conserva la mayoría absoluta en Andalucía

El PSOE conserva la mayoría absoluta en el Parlamento andaluz, según una proyección de la SER, que le adjudica entre 61 y 63 escaños. Según esto, los escaños que conseguirían las fuerzas políticas en el Parlamento andaluz tras las elecciones de ayer serían: PSOE, 61-63 escaños; Coalición Popular, 20-22 escaños; Izquierda Unida, 18-20 escaños; Partido Andalucista, 3-4 escaños; CDS, 3 escaños.

Sevilla/Enrique Cervera

Los sondeos realizados por TVE atribuían al PSOE 62 escaños; a CP, 22; a IU, 21, y al PA, 3. Los últimos datos recogidos en el Palacio de Congresos y Exposiciones de Madrid, al cerrar esta edición, arrojaban similares resultados: 61-63, al PSOE; 22, a CP; 18-20, a IU; 34, al PA, y 3, a CDS.

En las elecciones autonómicas de mayo de 1982 los 109 diputados se repartieron de la siguiente manera: el PSOE, con el 50,8 por 100 de los votos, obtuvo 66 escaños; Coalición Popular, con el 16,4 por 100 de los votos, 17 escaños; el Partido Comunista de España, con el 7,7 por 100 de los votos, 7 escaños; el PSA, con el 3,3 por 100 de los votos, 3 escaños; la Unión de Centro Democrático, con el 12,6 por 100 de los votos, 15 escaños, y otras formaciones políticas, que no obtuvieron representación parlamentaria en el Parlamento autonómico, consiguieron reunir el 9,5 por 100 de los votos.

Siguiendo el lema institucional «Junto a las generales, vota las andaluzas», los electores de esta comunidad autónoma dispusieron de una papeleta blanca para votar a los diputados en el Congreso, de una sepia para votar a los senadores y de otra verde para elegir a los diputados en el Parlamento regional.

Ocho mil personas trabajaron ayer para que la jornada electoral transcurriera con normalidad y encauzaron el resultado de su labor hasta el Casino de la Exposición, edificio sevillano en el que la Delegación del Gobierno y la Consejería andaluza de Gobernación instalaron un centro de datos conjunto. Los 109 escaños de la Cámara autónoma se distribuyen de la siguiente forma: 18 para Sevilla, 15 para Cádiz y Málaga, 13 para Jaén, Granada y Córdoba y 11 para Almería y Huelva. Tras su nueva configuración, el Parlamento deberá investir al nuevo presidente del gobierno regional, puesto al que aspiran nueve candidatos, entre ellos una mujer.

Los candidatos

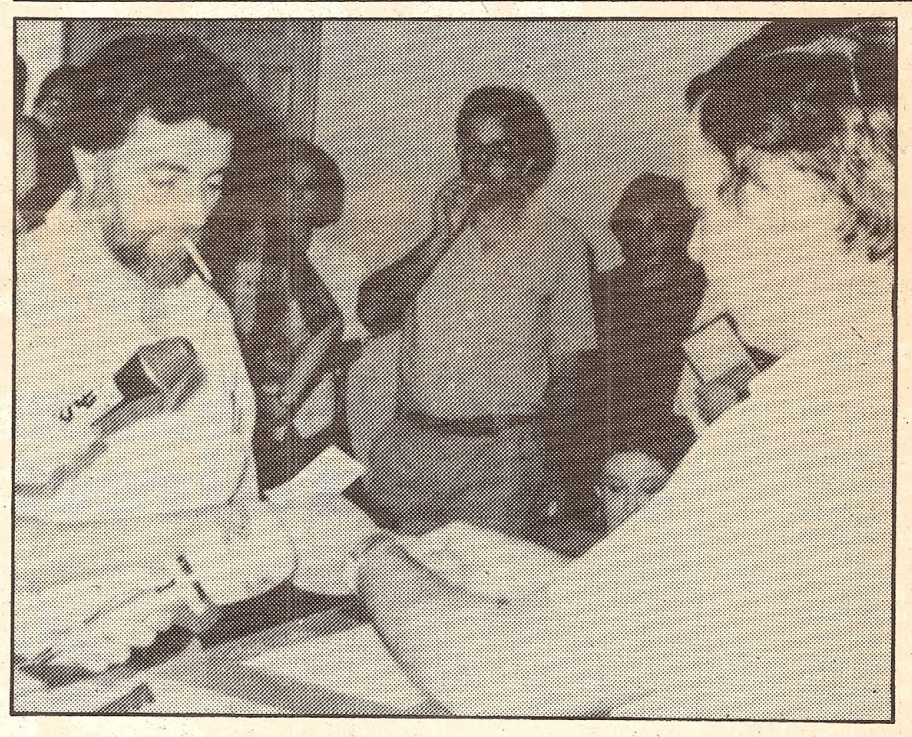
El presidente saliente, el socialista Rodríguez de la Borbolla, ha conseguido, según los primeros sondeos, el apoyo popular para seguir gobernando otros cuatro años. Los otros aspirantes al sillón presidencial eran Antonio Hernández Mancha, de Coalición Popular; Julio Anguita, de Izquierda Unida-Convocatoria por Andalucía; Luis Uruñuela, del Partido Andalucista; Luis Marín, del Partido Reformista; Antonio José Delgado de Jesús, del Centro Democrático y Social; Rafael Fernández-Piñar, de Unidad Comunista; Juan Carlos Benavides, del Partido Socialista del Pueblo Andaluz, y Carmen Jiménez, del Partido Humanista. Liberación Andaluza, partido andalusí que concurre por vez primera a las elecciones, no presenta candidato a la presidencia.

Los colegios abrieron con normalidad

Todos los colegios abrieron sus mesas con normalidad y las mesas quedaron constituidas a las nueve de la mañana, salvo algún caso aislado, como el registrado en Algeciras, donde el presidente de una de las mesas se negó a constituirla en tanto no se dotara al colegio de las correspondientes cabinas.

En la localidad jiennense de Ubeda se registró en la madrugada de ayer un incendio, posiblemente intencionado, en el colegio público de la Explanada, sede de un colegio electoral, destruyendo las llamas parte del material destinado a la elección, que fue repuesto con prontitud, por lo que el colegio abrió a la hora prevista.





■El «califa» sacó un buen tajo.— Según los primeros sondeos, Julio Anguita, que aparece en la foto inferior, ha obtenido un buen resultado en las atonómicas andaluzas, y Coalición Popular, cuyo aspirante a la Presidencia de la Junta era Hernández Mancha, en la foto superior junto a su esposa en el momento de depositar el voto, también ha subido. Los resultados serían: PSOE: 61-63 escaños; Coalición Popular: 20-22 escaños; Izquierda Unida: 18-20 escaños; Partido Andalucista: 3-4 escaños; CDS: 3 escaños.

De la Borbolla: Victoria o defenestración

Cuando se conoció la coincidencia de comicios, la mayoría de las fuerzas políticas criticaron duramente al PSOE por restar importancia a las elecciones andaluzas. La oposición consideró que la anticipación de las generales no sólo ha impedido una posible recomposición del centro político y de los comunistas, sino que, además, facilitaría la victoria de Rodríguez de la Borbolla, gracias a la cobertura de imagen que le prestó Felipe González.

Lo cierto es que De la Borbolla no ganó las autonómicas de mayo del 82, sino que fue gregario de Rafael Escuredo, paladín socialista de la autonomía andaluza, y que fue devorado por el aparato del PSOE en 1984. La posibilidad de que De la Borbolla, un político con gran capacidad de trabajo, pero con mucho menos tirón popular, no obtuviera de nuevo la mayoría absoluta, ha querido ser cubierta con el apoyo del Presidente González y algo se ha conseguido, con pérdidas mínimas de tres escaños.

La gran incógnita, despejada al parecer en su contra, pero que no supone gravedad, era conocer si Rodríguez de la Borbolla lograría superar el listón de mayo del 82, cuando Escuredo obtuvo sesenta y seis escaños sobre un total de 109 que componen la Cámara autonómica. Otra gran duda es quién obtendrá más votos, si Alfonso Guerra o De la Borbolla. Las discrepancias entre uno y otro alcanzaron su cota máxima el pasado año, al estallar la crisis del PSOE sevillano, que se saldó con la dimisión del hombre de confianza De la Borbolla en la capital andaluza, José Caballos. Una vez pasadas las elecciones, no parece que De la Borbolla tenga en peligro su cabeza como presidente de la Junta de Andalucía.

Rodríguez de la Borbolla desciende de una familia de clase media alta y de talante liberal, en la que figuran un alcalde de Sevilla y un ministro de la monarquía alfonsina. Conocido popularmente en Andalucía como «Pepote», está casado en segundas nupcias con María Gracia Sánchez Caballos y no tiene hijos. Es doctor en Derecho y especialista en Derecho Laboral por la Universidad de Daria, en Italia.

Hernández Mancha, el nuevo ciclón

El principal oponente del PSOE a lo largo de la campaña electoral ha sido la Coalición Popular, dirigida por un joven abogado de Estado, de 34 años, Antonio Hernández Mancha. Este nuevo ciclón —que se ha desinflado un tanto en la jornada clave—, con aires de niño aplicado, ha presentado una imagen mucho más avanzada que la tradicional de la derecha andaluza, que en cierto modo pertenecería al caballo y al señorito. «El señorito como casta ha desaparecido. Hoy, arguye él, se trata de empresarios de la tierra, más o menos modestos, pero en todo caso eficaces agricultores, que se levantan nada más salir el sol.»

No tiene reparos en atacar a los socialistas y denuncia su ineficacia al señalar esos 600.000 parados que hoy existen en la región.

Justifica de este modo su militancia en Alianza Popular: «El socialismo, por un lado, y las fórmulas del centrismo, por otro, se han demostrado vacías e imposibles. Hágase un repaso por los países de Europa, por sus formas de gobierno y el pensamiento de sus universidades, y se encontrará en todas partes la pujanza de unas fórmulas equivalentes a las que AP practica hoy en España.»

«La derecha —recalca— debe jugar sin miedo y con optimismo la baza del progreso en todos los órdenes, abandonar nostalgias y egoísmos y aportar el sentido práctico y eficacia de seguridad que son patrimonio casi exclusivo de la derecha.»

Hernández Mancha ha cobrado fama con sus palabras irónicas y un lenguaje zumbón y con una gran habilidad para administrar una buena dosis de retranca. En las elecciones autonómicas de mayo de 1982, Coalición Popular, con el 16,4 por 100 de los votos, obtuvo 17 escaños. Hoy, según las primeras estimaciones, sube a 22.

El candidato conservador, con ese lenguaje nuevo, directo y formas populistas, ha retado una y otra vez a De la Borbolla a un debate público, y a punto estuvo de conseguirlo. Hernández Mancha considera que «Andalucía necesita con toda urgencia un plan de carreteras, una lucha efectiva contra el paro, una dinamización industrial y un mejor aprovechamiento de sus recursos turísticos y culturales».

EL DIA de Granada

LUNES, 23 DE JUNIO DE 1986. AÑO I. 60 PTS. Nº 102. DIRECTOR: JOSE LUIS MORENO CODINA



Granada sigue en el Congreso con cinco escaños socialistas y dos de CP

PSOE: mayoría absoluta en las generales y andaluzas

Coalición Popular se mantiene y el CDS pasa a ser el tercer partido

Felipe González seguirá al frente del Gobierno español durante otros cuatro años de mandato, al haber logrado su partido, el PSOE, la mayoría absoluta en las Elecciones Generales celebradas ayer. Asimismo, José Rodríguez de la Borbolla continuará como presidente de la Junta de Andalucía, merced al voto mayoritario que el electorado andaluz dio al PSOE-A. La oposición conservadora que encabeza Manuel Fraga se mantiene en su actual representación parlamentaria estatal, mientras que retrocede en la cámara legislativa autonómica.

El centrismo que lidera Suárez (CDS) ha conseguido 19 escaños, que lo sitúan como la tercera fuerza política del país, mientras que la operación reformista de Miguel Roca ha fracasado estrepitosamente.

En el panorama provincial, Granada tendrá 5 diputados socialistas y dos de Coalición Popular; tres senadores del PSOE y uno conservador, José Torres Hurtado. Los parlamentarios andaluces por Granada serán 7 del PSOE-A, 4 de CP y 2 de Izquierda Unida.

PAGINAS 3 A 18 Y ULTIMA

Congreso de los Diputados

Candidatura	Votos	Porcentaje	Diputados
PSOE	8.600.131	44,04	184
CP	5.122.085	26,23	105
CDS	1.820.773	9,32	19
CiU	908.092	4,65	18
IU	899.579	4,61	7
PNV	308.315	1,58	6
HB	230.256	1,18	5
EE	106.614	0,55	2

Faltan por atribuir cuatro escaños.

Granada en el Congreso

Participación 69,97
Abstención 30,03

Candidatura	Votos	Porcentaje	Escaños
PSOE	178.214	52,97	5
AP-PDP-PL	89.702	26,66	2
IU	24.231	7,20	—
CDS	21.785	6,48	—
MUC	7.852	2,33	—
PA	4.252	1,26	—
PSPA	3.699	1,10	—
PRD	2.276	0,68	—
UCE	818	0,24	—
PST	726	0,22	—
FE JONS	714	0,21	—

Senado

Candidatura	Senadores
Partido Socialista Obrero Español	121
Coalición Popular	64
Convergencia i Unió	8
Partido Nacionalista Vasco	7
Centro Democrático y Social	3
Alianza Independentista Canaria	2
Herri Batasuna	1

El total de votantes asciende a 69,49 por ciento con una abstención del 30,51.

Parlamento Andaluz

Candidatura	Diputados
Partido Socialista Obrero Español	61
Coalición Popular	27
Izquierda Unida	19
Partido Andalucista	2

Provincias	Escrutado	PSOE	CP	IU	PA
Almería	81,85	7	3	1	—
Cádiz	75,84	9	3	2	1
Córdoba	81,63	5	3	5	—
Granada	73,79	7	4	2	—
Huelva	87,79	7	3	1	—
Jaén	93,83	7	4	2	—
Málaga	77,89	9	3	3	—
Sevilla	94,11	10	4	3	1
Total	82,53	61	27	19	2



La selección española ha hecho un gran papel en el Mundial. EL DIA

Bélgica eliminó a la selección española por los penalties

Se adelantó Bélgica con gol de Ceulemans para igualar Señor

No pudo ser. España se batió bravamente ante Bélgica pero al final quedó eliminada en los lanzamientos de máximos castigos y, por tanto, serán los belgas quienes se enfrenten a Argentina en semifinales. Los argentinos, con dos goles de Maradona, se impusieron a Inglaterra por 2-1. El tiempo reglamentario del España-Bélgica concluyó con igualada a un tanto. Bélgica se adelantó con un gol de Ceulemans y Señor, a seis minutos del final, lograba el tanto de la esperanza. En los penalties, España falló su segundo lanzamiento a través de Eloy y, aunque acertó en los restantes, quedó eliminada, pues Bélgica materializaba los cinco envíos.

España jugó con nervios y acusó las bajas que presentaba en su formación.

PAGINA 23

Cajas Rurales y Banco de España

Ensenada

En más de una ocasión en los últimos meses ha saltado a la prensa la preocupación del Banco de España por la situación de algunas entidades cooperativas de crédito y de modo especial de algunas cajas rurales. Ciertamente, esa preocupación del banco emisor no carece de fundamenteo, tanto por las propias características de las cajas rurales como por la situación de algunas de ellas y por el no despreciable peso que tienen en nuestro sistema financiero. La creación hace ya bastante tiempo del fondo de garantía de las cooperativas de crédito fue la primera prueba palpable de que el Banco de España estaba dispuesto a enfrentarse con el saneamiento de algunas de estas instituciones.

Actualmente existen en España 145 entidades cooperativas de crédito con unos recursos ajenos, es decir, con unos depósitos del orden del billón de pesetas, lo que viene a representar el 5 por ciento del total de los depósitos de los bancos y cajas de ahorro. Casi dos terceras partes de esas cooperativas no alcanzan los 5.000 millones de depósito y sólo cuatro superan la cifra de 30.000. Dentro de las cooperativas de crédito, 125 entidades son cajas rurales y sus depósitos se sitúan en torno a los 800.000 millones de pesetas. De esas entidades, 49, que son de ámbito provincial, absorben alrededor del 80% del total de recursos de las cajas rurales.

En parte por limitaciones de la legislación que las regula y en parte por problemas que han surgido y que se han agrabado con el paso del tiempo, la verdad es que es bastante frecuente en el caso de estas entidades una deficiente estructura del balance de la que se unen con frecuencia —en palabras del gobernador del Banco de España— "costes de transformación muy altos, consecuencia de unas plantillas excesivas, escasa preparación técnica de parte de sus directivos, deficiente organización administrativa y contable, así como elevadas inmovilizaciones en sedes sociales, efectuadas más por motivos de emulación local y supuesto prestigio que por las verdaderas necesidades de la entidad, etc.".

Por otra parte dadas las características generales de sus órganos de gobierno es comprensible que la concesión de créditos por la Caja Rural a las principales coopeativas de producción exceda con frecuencia la habitual norma de prudencia que debe caracterizar las decisiones de una entidad financiera y roce, según el gobernador del Banco de España, en ciertos casos la figura de la autocontratación.

Las 442 inspecciones efectuadas por el Banco de España desde que asumió las funciones de supervisión de las cooperativas de crédito han dado lugar a un proceso de saneamiento en virtud del cual dejaron de existir como tales 43 entidades, de las que 32 fueron absorbidas por otras. Asimismo, se incoaron casi 100 expedientes sancionadores a distintas entidades y 133 administradores y directivos de las mismas. Además, por indicación del Banco de España, en la actualidad están realizando auditorías externas todas las cooperativas de crédito con depósitos superiores a los 10.000 millones de pesetas.

La creación en 1984 del Fondo de Garantía de Depósitos de cooperativas de crédito ha permitido conocer con más detalle la situación que atraviesan algunas de estas entidades. En este momento, el banco emisor ha detectado 31 cooperativas de crédito con dificultades, cuyos depósitos ascienden a unos 300.000 millones de pesetas, es decir, al 30% de todo el sector. En la actualidad, se está llevando a cabo un proceso de saneamiento aprobado por el Gobierno en 1983 que afectaba a 19 cajas rurales. Paralelamente, se ha abordado el saneamiento de la Caja Rural de Jaén. Y, lo que es más importante, con la experiencia acumulada en estos años el banco emisor ha podido diseñar un marco en el que el proceso de saneamiento de las entidades cooperativas de crédito que lo necesiten se adecue a criterios eficaces.



"¿Cómo estás? Bien, gracias"

Umberto Eco

Juego realizado en varias ciudades con varios colegas y estudiantes (Fabbri, Buttita, Paioni, Petitot, Calabrese, Colombo, Santambrogio, Golino, Andreose, Mistretta, Manetti, Marsciani, Marmo, Tabarroni, Pezzini, Barbieri, Loreta y muchos otros). Transcrito únicamente una décima parte de las propuestas. Se trata de decir cómo responderían algunos personajes a la pregunta: "¿Qué tal te va?"

Icaro: "estoy alicaído". Proserpina: "me siento hundida". Prometeo: "me roe...". Teseo: "mientras me den cuerda". Edipo: "mamá está contenta". Damocles: "podría ir peor". Príapo: "conjuntamente". Ulises: "a mata caballo". Homero: "lo veo muy negro". Heráclito: "va, va...". Parménides: "no va". Tales: "estoy con el agua al cuello". Epiménides: "mentiría si se lo dijera". Gorgias: "¡bah!". Demóstenes: "es difícil decirlo". Pitágoras: "todo cuadra"... Hipócrates: "mientras haya salud...". Sócrates: "no sé". Diógenes: "de pena". Platón: "idealmente". Aristóteles: "me siento en forma". Plotino: "divinamente". Catilina: "mientras dure...". Epicuro: "torcido". Muzio Scévola: "si sólo me echaran una mano...". Fabio Máximo: "un momento...". Julio César: "Ya sabe, se vive para los hijos...".

Lucifer: "como Dios manda". Job: "no me quejo". Jeremías: "si supiera... ahora se lo cuento". Noé: "mire que mar". Onan: "me doy por contento". San Antonio del desierto: "la vista está bien...". Keops: "me basta con un sitito al sol". Sheerezade: "en seguida se lo cuento...".

Boecio: "me consuelo". Carlo Magno: "francamente bien". Dante: "Estoy en el séptimo cielo". Averroes: "yo estoy bien, yo estoy mal". Juana de Arco: "hace calor". Santo Tomás: "a fin de cuentas, bien". Occam: "bien, supongo". Nostradamus: "¿cuándo?". Erasmo: "una locura". Colón: "vamos tirando...". Alberti: "las perspectivas son buenas". Copérnico: "bien, gracias al cielo". Lucrecia Borgia: "¿se toma algo antes?". Giordano Bruno: "infinitamente bien". Lorenzo de Médicis: "magníficamente". Descartes: "bien, pienso". Berkeley: "bien, me parece". Hume: "creo que bien". Pascal: "estoy pensando en tantas cosas...". Enrique VIII: "yo bien, es mi mujer la que...". Galileo: "gira bien". Torricelli: "entre altibajos". Pontormo: "de una bonita manera". Desdémona: "duermo entre dos almohadas". Vivaldi: "depende de la estación". El Greco: "todo se me tuerce". Newton: "regularmente". Leibniz: "no podría ir mejor". Spinoza: "en sustancia, bien". Shakespeare: "como os guste". Hobbes: "tiempo de lobos". Fontenelle: "hay quién está bien y quién está mal". Vico: "va y viene". Papin: "tengo la presión alta". Montgolfier: "tengo la presión baja". Franklin: "me siento electrizado". Robespierre: "está todo como para perder la cabeza". Marat: "un baño". Casanova: "vengo".

Schliemann: "en el fondo, bien". Goethe: "hay poca luz". Schubert: "¡no me interrumpa, por Dios". Novalis: "un sueño". Leopardi: "¿se burla?". Foscolo: "después de muerto, mejor". Manzoni: "gracias a Dios, bien". Sacher Masoch: "gracias a Dios, mal''. Sade: ''a mi bien D'Alembert y Diderot: "no se puede decir en dos palabras". Kant: "situación crítica". Hegel: "en síntesis, bien". Schopenhauer: "voluntad no falta". Marx: "irá mejor". Paganini: "ya lo he dicho". Garibaldi: "tengo mil razones para estar contento". Darwin: "nos adaptamos...". Livingstone: "me siento un poco perdido". Nievo: "pues de pequeño...". Nietzsche: "más allá del bien, gracias". Proust: "demos tiempo al tiempo". Henry James: "según los puntos de vista". Kafka: "me siento un gusano". Musil: "así, así". Joyce: "fine, yes, yes, yes". Nobel: "estoy en pleno boom". Larousse: "en pocas palabras mal". Madame Curie: "estoy radiante". Drácula: "estoy en vena".

Boole: "o bien o mal". Croce: "no podemos considerarnos en una buena situación espiritual". Wittgenstein: "mejor que no lo hablemos". Cantor: "en conjunto bien". Picasso: "va por periodos". Lenin: "¿qué quiere que haga?". Hitler: "quizás he encontrado la solución". Heisemberg: "depende". Pirandello: "¿según quién?". Hilton: "gente que va, gente que viene". Sotheby: "encantadoramente". Bloch: "espero que bien". Gallup: "ahora lo pregunto". Freud: "dígamelo usted". D'Annunzio: "va que da gusto". Popper: "pruebe que me va mal". Lacan: "ça va". Carducci: "ça ira". Ungaretti: "bien (aparte) gracias". Foucault: "¿quién?". Camus: "apestosamente". Mishima: "con el estómago vacío". Eichmann: "me siento más aliviado". Víctor Manuel III: "déjeme irme".

Pavlov escenificado (campana y respuesta); Leonardo se limita a sonreir ambiguamente.

Objeto de consumo

Antonio Papell

En todas las democracias occidentales, la política llega al ciudadano a través de las técnicas habituales de la publicidad. Cabe asegurar que las campañas electorales "venden" un producto político de modo muy semejante a cómo se vendería un detergente o un objeto cualquiera de consumo, naturalmente adaptando el contenido del "mensaje" a la naturaleza de aquello que se pretende que la ciudadanía "compre", el partido en cuestión.

No hubo razón, pues, para que se rasgaran aquí las vestiduras por lo que es usual en contextos más democráticamente maduros que el nuestro. Ni hay motivos para descalificar unos medios de seducción que son perfectamente legítimos. Sin embargo, a veces surge la duda —y creo que no a mí solo, sino a todo aquel que toma conciencia de la realidad con cierto sentido reflexivo— sobre si no estaremos dando aquí demasiada importancia a la publicidad a costa de ignorar el verdadero fondo de la competencia entre los partidos. O, dicho de otro modo, sobre si no habremos reducido la contienda electoral a una pugna entre mensajes publicitarios sin considerar que tras ellos debe haber unos partidos democráticos bien estructurados y unos programas sólidos y convenientemente elaborados, posibles y aplicables a la realidad concreta de este país.

El publicista sabe que una buena campaña de un mal producto podrá dar resultado a corto plazo pero acabará siendo un fiasco a la larga. Algo semejante debe ocurrir con la política. Sin embargo, en estas lides ya no cabe la retractación sino cuando cumple el cuatrienio. La democracia española, como todas las parlamentarias occidentales, excluye el mandato imperativo. Es decir, el elector no puede revocar mediada la legislatura el mandato que otorgó al elegido al votarlo. Por ello, una equivocación es fatal.

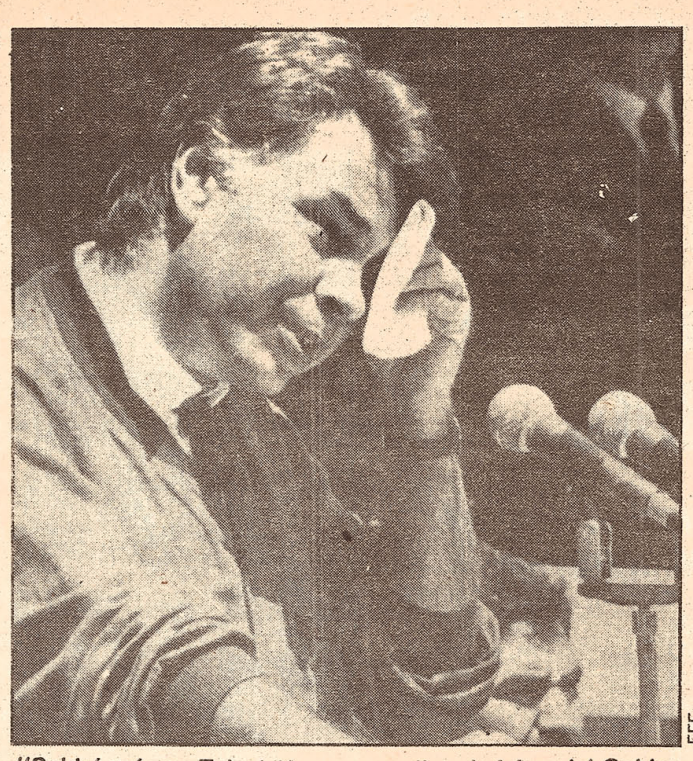
A la vista de todo esto, yo me pregunto si la sociedad no debería ser más exigente para con los partidos. En el caso del que ha venido gobernando, su gestión pasada fue el dato principal que sin duda valoró el electorado. Pero ¿qué sucedió con los otros partidos, con los que no venían de gobernar? ¿fue suficiente para votarlos con ver el slogan "para salir adelante" que, por ejemplo, proclamó Coalición Popular? ¿Cuántas personas votaron a CP exclusivamente por esta frágil motivación, impulsada si acaso por la figura del líder?

Quiero decir —el lector avisado ya lo habrá entendido— que el debate político último se llevó a cabo sobre el paño de lo trivial, y sin prestar atención a lo importante. En el fondo, pienso que los partidos lo prefieren así, y por ello han pactado tácitamente ese sistema despersonalizador de las listas cerradas y bloqueadas. Pero no es difícil entender que por este camino la democracia madurará esmirriada, precisamente porque la dialéctica principal seguirá por los cauces habituales de la descalificación personal.

Me dicen que las tiradas de los programas de los partidos han sido esta vez reducidísimas, sencillamente, porque el electorado no los reclama, y es un despilfarro editar más ejemplares. Incluso algún partido no ha pasado de la multicopista. Ese solo hecho demuestra que el voto no dependió tanto de la materialidad concreta de los proyectos políticos cuanto de otras razones marginales. Y esto es grave.

Porque una democracia sin una cultura política tras de ella es siempre un régimen frágil, que no podrá liberarse de ciertos rasgos autoritarios. No es cosa de recurrir a la socialogía política, pero quizá convenga reseñar que cuanto más pequeñas son las élites que controlan, manejan, crean y conocen la verdadera dialéctica ideológica, más pobre es el modelo pluralista.

El fracaso de la principal promesa del PSOE ha sido crear los 800.000 puestos de trabajo. Sin embargo, se estima que el camino a recorrer en el futuro se presenta más fácil y, sobre todo, con menos sobresaltos



EFE

"Saldré más en Televisión para explicar la labor del Gobierno", asegura Felipe González.



Los detractores de Manuel Fraga esgrimen la lista de cargos que ostentó en épocas pasadas.

El PSOE conserva la mayoría absoluta: se votó la continuidad

Se abre una interrogante sobre el futuro del líder de la oposición

El dirigente socialista, de 44 años, ha resultado reelegido con los éxitos y los fracasos cometidos en la anterior legislatura. A partir de ahora busca su hueco en la historia para terminar lo que empezó en 1982. Manuel Fraga es un político de grandes equivocaciones pero con la humildad suficiente como para continuar en la brecha.

Mariano Guindal
Pilar Cernuda

MADRID/LID

Aunque habría perdido en torno a una docena de escaños el PSOE ha obtenido de nuevo la mayoría absoluta, con ligera pérdida con respecto a las elecciones de 1982: conserva la mayoría absoluta. Felipe González será presidente del Gobierno en los próximos 4 años. Según las previsiones dentro de unas semanas nombrará a su tercer Gobierno, más tarde en los primeros días de agosto tomará unas breves vacaciones para regresar al Palacio de la Moncloa en la segunda quincena para preparar los Presupuestos Generales del Estado. El PSOE ha sufrido más desgaste en el número de votos que en el número de escaños pérdidos probablemente porque las alternativas que se le presentaban no eran lo bastante sólidas.

España ha elegido la continuidad, según el lema socialista. Se pasará, así, de una legislatura a otra de una manera suave, similar a la que registró Adolfo Suárez en 1979. ¿Qué influencia ha tenido esta vez el factor Felipe González en la renovación de la mayoría absoluta?

Felipe González fue elegido presidente del Gobierno en 1982 cuando contaba 40 años. Era el presidente más joven de Europa, y probablemente también el más inexperto. Cuatro años después ha vuelto a ser reelegido, pero en esta ocasión sin el entusiasmo y sin la ilución de entonces. La experiencia ha terminado con la ingenuidad. Cuatro años de Gobierno socialista no han producido ni los cataclismos que proclamaba la derecha, ni los milagros que esperaba la izquierda.

Ahora tiene 44 años, el pelo más canoso pero, sobre todo, tiene más experiencia sobre lo que significa gobernar un país tan complejo como España. Lo reconoció en su último mitin de campaña: "Me siento más socialista que antes porque ahora conozco con más datos lo injusto que es nuestra sociedad; tengo la misma ilusión y las mismas ganas de hacer cosas que hace cuatro años, y si a esto le añadimos la experiencia que hemos adquirido os puedo decir que son mayores las esperanzas que tenemos puestas en el futuro que las que teníamos en 1982".

A pesar de contar ahora con menor apoyo popular que el que consiguió hace cuatro años, se le ve más seguro en sí mismo. La situación es diferente. Ahora sabe lo que le espera, sabe cómo van a reaccionar los llamados "poderes fácticos", la situación económica es diferente. Como dice un alto miembro del partido "fue como caminar por un campo de minas: al día siguiente de tomar posesión hubo que devaluar la peseta y subir la gasolina, después de declaró la suspensión de pagos de explosivos Río Tinto, la expropiación de Rumasa, Banca Catalana, la reconversión industrial, los asesinatos terroristas, la Ley de Pensiones, la negociación con el Mercado Común y como gran traca final la decisión sobre la OTAN", una decisión que según el mismo González declara "ha sido el momento político más difícil de estos cuatro años".

Y también conoce el sabor del fracaso y de la crítica. El fracaso de su principal promesa de crear 800.000 puestos de trabajo, la impotencia para poder transformar el Estado, los insultos y los gritos en labios de los trabajadores de la reconversión le han endurecido. Al principio reaccionó confusamente, la situación llegó a deprimirle, después reaccionó con arrogancia por lo que muchos de sus antiguos votantes le han querido dar una lección de humildad votando a otros partidos.

De los errores que reconoce que ha cometido destaca la falta de comunicación con los ciudadanos, su enclaustramiento en la Moncloa: "No hemos explicado lo suficientemente lo que estábamos haciendo y por que lo hacíamos, la culpa ha sido mía, que he tenido un cierto pudor de salir en exceso en Televisión para hablar al país. Ese error se va a corregir en el futuro, saldré más y dedicaremos más tiempo a explicar la labor del Gobierno".

Piensa que el camino para la próxima legislatura está bastante despejado. Reconoce que los problemas persisten, el más importante y urgente "la toma de medidas que permitan adaptarnos a la CEE": Estas medidas no van a ser nada fáciles ya que se va a poner a prueba todo nuestro sistema productivo, todas nuestras leyes, incluso hasta nuestras costumbres, y las decisiones las tendrá que seguir tomando él: "La soledad del que gobierna es que, al final, el decir la última palabra es un ejercicio que se hace a solas con uno mismo".

La oposición en la legislatura que se inicia no va a ser tan cómoda como ha sido en la anterior. La derecha, el centro y también la izquierda se tendrá que esforzar en crear alternativas, equipos, programas e ideas al tiempo que someta al Gobierno a un mayor desgaste. Las cosas en sus propias filas tampoco serán tan cómodas, la dialéctica sindicato-partido es un problema latente que antes o después aflorará, o como reconocía un alto dirigente socialista "se volverá a desatar la vieja polémica histórica que siempre ha existido en este partido, entre los políticos y los gestores, entre los que defienden la ideología y los profesionales de la Administración del Estado".



EL DIA

Adolfo Suárez.

A pesar de que se mantiene como el partido de la oposición, a gran diferencia del tercero, Coalición Popular no ha logrado romper el techo de los 106 diputados que consiguió en 1982. CP ha pagado la división de la derecha que dispersó sus votos. Con estos resultados se abre una interrogante sobre el futuro del líder de la oposición Manuel Fraga Iribarne. La mitad de su vida la ha dedicado Fraga a la política activa y sus actuales detractores esgrimen la lista de cargos que tuvo en épocas pasadas, siendo el más relevante el de ministro de Información y Turismo, de donde saltó a raíz del escándalo de Matesa y la entrada en el Gobierno de los tecnócratas del Opus Dei. Manuel Fraga es el hombre de los paradores, de la ley de prensa, de los conflictos de Vitoria, de la embajada en Londres. Es el político que acumula más "número uno" de las oposiciones. Fraga es todo temperamento. Un temperamento que es al mismo tiempo su mayor defecto y su mayor virtud, que le lleva a protagonizar broncas sonadas.

Puede presumir con razón de ser el primer político franquista que se inclinó claramente por el camino de la democracia. Es político de grandes equivocaciones, pero con la humildad suficiente como para continuar en la brecha a pesar de los descalabros, que han sido muchos. Se equivocó en el 77 cuando fundó una fuerza que trataba de aglutinar a personalidades que rozaban la extrema derecha, alguna de las cuales se negó posteriormente a acatar públicamente la Constitución. Se equivocó en el 79, y se dio un respiro que pudo haber supuesto su retirada definitiva de la política. Pero a los seis meses ya estaba bregando en la reconstrucción del partido, ayudado por apenas media docena de personas fieles. Gracias a su esfuerzo cuatro años más tarde lograba multiplicar por quince el número de escaños y se convertía en el líder de la oposición. Durante los últimos cuatro años las tensiones en Coalición Popular han sido más que una anécdota, pero Fraga ha sabido llevar la barca a buen puerto.

Exige mucho a quienes están a su alrededor, incluido su propia familia. Y se exige mucho así mismo. Casado, con cinco hijos, es un hombre muy apegado a la familia. Es habitual verle en teatros o estrenos acompañado de sus hijas, o en campaña electoral. Y no pasa un día sin que llame por teléfono a Villalba para hablar con su tía Amadora, que fue como una segunda madre para los hermanos de Fraga. Hace sólo unos días puso en evidente riesgo la vida de los componentes de la caravana electoral, para ir a Villalba, antes de llegar a La Coruña, y poder abrazar a su tía. Corrió por las ariscas carreteras gallegas a más de 100 kilómetros por hora.

La coalición abertzale Herri Batasuna protagonizó el gran ascenso en el País Vasco, arrebatando votos a socialistas y nacionalistas del PNV

El PSOE consigue su objetivo al obtener nuevamente mayoría absoluta

Coalición Popular no pudo capitalizar el desgaste del Gobierno y perdió unos 300.000 votos

M. Guindal/P. Conde Zabala

MADRID/LID

El Partido Socialista Obrero Español ha logrado su objetivo principal al obtener la mayoría absoluta en las elecciones del 22-J, lo que le permitirá seguir gobernando como hasta ahora con un ejecutivo estable, perfectamente respaldado por un parlamento que seguirá bajo su control. Coalición Popular ha sufrido un desgaste similar al de partido del Gobierno, con 99 escaños, siete menos que en 1982, mientras que los socialistas, con 186 ven reducido el número de diputados en 16 sobre el 28-O.

Sobre los resultados de las dos principales fuerzas políticas hay que decir que una parte de los votos que PSOE y CP han perdido ha sido aprovechada por el Partido Comunista de España-Izquierda Unida, en el ámbito de la izquierda del PSOE, por CiU que quita a CP un importante sector del electorado en CAtaluña mientras que el PRD no ha logrado arrebatar a la coalición de Fraga-Alzaga-Segurado prácticamente ningún voto. El CDS recibe los votos que hace cuatro años fueron a parar a la desaparecida UCD. Pese a que el partido que lidera Adolfo Suárez ha sido una de las grandes novedades de estos comicios, realmente el CDS tan sólo capta la clientela centrista que hacía cuatro años le habían abandonado y se mantuvieron fijos a la UCD.

El PNV pierde la mayoría en Euskadi, aunque lógicamente seguirá gobernando gracias a los resultados de febrero de 1984. Curiosamente el PSOE pasa ahora con 7 escaños a ser la primera fuerza política vasca, por seis diputados el PNV, mientras que el gran ascenso se ha debido a la coalición abertzale Herri Batasuna que ha logrado arrebatar votos tanto a socialistas como a nacionalistas, especialmente al PNV.

Se ha pasado de 26.739.000 a 29.200.000, pero la abstención ha sido superior en diez puntos, 29,36 por ciento, frente al 20 por ciento de hace cuatro años. Pese a este descenso en la participación con relación al 28-O hay que decir también que la registrada ayer en superior en dos puntos a la habida en 1979.



Alfonso Guerra, en el hotel Palace, eufórico.

EFE

El PSOE ha obtenido algo menos de nueve millones de votos aproximadamente frente a los 10.117.000 de 1982, es decir, ha sido votado por unas 900.000 personas menos a pesar del aumento del censo. Esta es la razón para que los socialistas hayan perdido 16 escaños, lo que no parece que sea un desgaste excesivo.

Coalición Popular no ha podido capitalizar este desgaste del PSOE y ha perdido en torno a los 300.000 votos en relación al pasar de 5.520.000 a 5.225.000 votos, perdiendo tres escaños.

"Un resultado sin precedentes", afirma S. Payne

WASHINGTON/EFE

"Dos victorias seguidas con mayoría absoluta en el Congreso de los Diputados español no tiene precedentes en la historia política española", dijo el historiador norteamericano Stanley Payne comentando los resultados obtenidos de las elecciones españolas. "Confío en que este nuevo triunfo sirva para que el victorioso Partido Socialista Español (PSOE) continúe su política de moderado centrismo", agregó.

Stanley Payme, autor de varias obras sobre la historia contemporánea española, dijo: "los resultados, si se confirman, constituyen un gran éxito. Espero que no sirvan para un mayor engreimiento del PSOE". "La política del PSOE en los cuatro años de su primera legislatura, en los campos de política exterior, economía y las Fuerzas Armadas, ha sido moderada, y será bueno para el país que continúe así", agregó.

Los jugadores de la selección no pudieron votar

MADRID/LID

Los componentes de la expedición española de fútbol que se encuentra en México en el campeonato mundial no han podido ejercer su derecho al voto, a pesar de que el Ministerio del Interior desplazó a un funcionario con formularios para ejercer el derecho al voto por correo. José Guirao Martínez, asesor del Ministerio del Interior llegó a México después de que Rafael del Río, director general de la Policía, y amigo personal del secretario de la federación española de fútbol, Agustín Domínguez, enviase a éste un paquete con impresos para ejercer este derecho. Una vez que los jugadores, técnicos y el resto de la expedición recibió su impreso y lo rellenó, Guirao trató de gestionar la posibilidad del voto por correo. Sin embargo, diversos problemas burocráticos, que impedían que los sobres con los votos de la expedición llegaran a tiempo a los correspondientes mesas electorales han motivado que ninguno de los miembros de la expedición podía ejercer el derecho al voto.

Triunfo "excelente y asombroso", según el SPD

BONN/EFE

El Partido Socialdemócrata Alemán (SPD), en la oposición calificó ayer de "excelente" y "asombroso" el triunfo del Partido Socialista Español, de Felipe González, en las elecciones. El vicepresidente del partido, Horst Ehmke, señaló en un comunicado hecho público que "el éxito electoral es tanto más sorprendente por cuanto González no ha rehuído niguna decisión impopular, tanto en política económica como exterior y de seguridad". "González", prosiguió el dirigente socialdemócrata alemán, "se ha mantenido fiel a sí mismo, y la mayoría de los electores y electoras españoles lo ha aceptado".

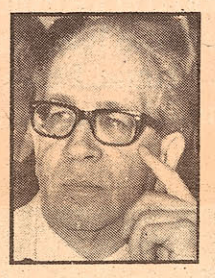
Fernando Ledesma. (PSOE).



El voto al PSOE, por el "progreso"

El ministro de Justicia, Fernando Ledesma, dijo a Efe, al conocerse los resultados de las encuestas electorales, que "el fracaso del PRD demuestra el gravísimo error de la derecha española al potenciar esta opción". Sobre la victoria socialista por mayoría absoluta, Ledesma puso de relieve que "de nuevo la sociedad española ha hecho una opción de progreso al confirmar al PSOE".

Robles Piquer. (CP).



Coalición Popular "unida y sólida"

Carlos Robles Piquer, gerente nacional de campaña de Coalición Popular afirmó que "sea en Gobierno o en la oposición la coalición mantendrá su unidad y solidez". "En el peor de los casos —señaló Robles Piquer— sería una oposición conjuntada, seria y responsable". Robles Piquer destacó que es indudable que el pueblo español ha identificado a Adolfo Suárez como líder del centro, si bien no es el único.

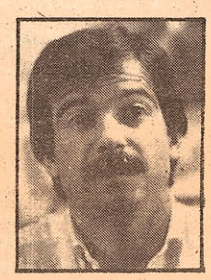
Adolfo Suárez. (CDS).



Suárez: rica vida parlamentaria

Adolfo Suárez, presidente del CDS, dijo que su partido jugará un importante papel en la vida parlamentaria y en la acción de control del nuevo Gobierno. Suárez, que aseguró que el CDS se ha configurado en las elecciones como una alternativa de centro progresista para los próximos comicios, afirmó que el protagonismo parlamentario será infinitamente más rico en la nueva legislatura.

Gerardo Iglesias. (IU).



Iglesias: IU se ha consolidado

El presidente de Izquierda Unida, Gerardo Iglesias, dijo que los resultados de los comicios demuestran que la coalición "se ha consolidado como proyecto". Iglesias ofreció anoche una rueda informativa en la que hizo una primera valoración de los resultados y subrayó que a la coalición le hubiera gustado tener más diputados". El líder comunista calificó a Santiago Carrillo de "un elemento marginal".

Santiago Carrillo. (MUC).

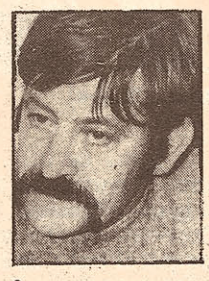


Carrillo: la unidad, más cerca

Santiago Carrillo se mostró muy optimista por los más de 400.000 votos obtenidos y señaló que, unidos al escaño, "son un punto muy importante para la reunificación de los comunistas". Carrillo afirmó eufórico que "ahora es cuando estoy realmente convencido de que podemos hacer un solo Partido Comunista".

Para Carrillo, esto no es obstáculo para la unidad.

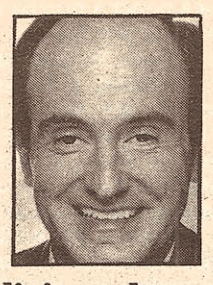
Jon Idígoras (HB).



Optimismo en Herri Batasuna

La mesa nacional de HB se mostró "optimista" ante las previsiones de los diferentes sondeos realizados nada más terminar los comicios. Jon Idígoras, miembro de la dirección del partido abertzale, transmitió a Efe el estado anímico de los miembros de la mesa nacional. Tasio Erkizia dijo a Efe que la campaña electoral de HB "ha sido positiva porque se ha llegado al pueblo, se le ha hecho protagonista de la campaña.

Miguel Roca. (PRD).



Roca felicita a los socialistas

Miguel Roca, líder del Partido Reformista y candidato de Convergenci i Unió por Barcelona, reconoció, en declaraciones a los periodistas, la derrota de su partido y felicitó al PSOE por el éxito alcanzado en las elecciones celebradas ayer.

En un encuentro con los informadores en la sede de Convergencia en Barcelona, acompañado por Pujol, serio con traje gris y circunspecto, Roca felicitó al PSOE.

José María Cuevas. (CEOE).



Cuevas: "esfuerzo contra la crisis"

El presidente de la CEOE, José María Cuevas, pidió ayer al nuevo Gobierno que se forme tras las elecciones "un esfuerzo similar al que realizan los gobiernos occidentales que están saliendo de la crisis".

En declaraciones a Efe, Cuevas hizo hincapié en particular "en la necesidad de una mayor flexibilidad laboral que favorezca la adaptación de plantillas a la situación de crisis sin renunciar a las garantías jurídicas.

El expresidente, desde el CDS, ha ofrecido la gran sorpresa el reto como corredor de fondo

Suárez recupera el centro y anuncia un fuerte control sobre el poder ejecutivo

Los comunistas tendrán dos voces en el Congreso, la de Izquierda Unida y la de la Mesa para la Unidad

Charo Nogueira
Juan Almagro
MADRID/LID

Adolfo Suárez ha conseguido su objetivo, un grupo parlamentario propio que le sirva de plataforma para articular una alternativa que aglutine el centgro político. Las encuestas de opinión no engañaban cuando a los pocos días de iniciarse la campaña electoral, indicaban una subida del CDS lo suficiente para lograr holgadamente su objetivo de recuperación del espacio político del centro. El fracaso del PRD facilita esa tarea del partido de Adolfo Suárez. Aunque quizá esperaba más escaños la estrella de Adolfo Suárez vuelve a brillar desde los dos diputados, él mismo y Agustín Rodríguez Sahagún que obtuvo en la anterior legislatura.

El expresidente del Gobierno ha recuperado el voto de Centro que en 1982 se dirigió, mayoritariamente, hacia los socialistas y la Coalición Popular y, en menor medida a la UCD (once escaños) y al entonces recién nacido CDS (2 escaños). Los centristas populistas vuelven a descubrir su norte. Aunque la política no es sólo carisma. Suárez tendrá que demostrar, que sabe utilizar sus escaños para una batalla parlamentaria que no ha dado hasta ahora. Los resultados obtenidos en la noche del 22 de junio son el impulso decisivo para un partido construido desde la nada, que cuenta con 15.000 afiliados de los que el 20% proceden de UCD y el resto no militaron nunca en otras formaciones.

Y Suárez está dispuesto a aprovechar al máximo el protagonismo que le han conferido las urnas. Ha anunciado que en el Parlamento hará un control exhaustivo del poder ejecutivo, que no tolerará desviaciones en el ejercicio de Gobierno. Dice que será implacable, que en ningún caso estará dispuesto a pactos poselectorales si bien apoyará todas aquellas medidas que estén en sintonía con el programa de su partido. El que fuera artífice de la transición ha aprendido mucho en estos cuatro años de silencio, tiempo que ha dedicado a construir un partido sin repetir los errores cometidos en UCD. A sus 53 años, está en un momento de plena madurez.

Suárez ha dado la sorpresa en estas elecciones, que afrontó como un corredor de fondo que se prepara durante largos meses sólo para el "sprint" final. Su silencio de estos años no fue casual. Adolfo Suárez estuvo al frente del Gobierno desde 1976 hasta los primeros meses de 1981. Ganó dos elecciones generales (1977 y 1979). Pero a partir de 1980 su estrella declinó. Su partido, la UCD, se deshizo en luchas intestinas. Fue, entonces, un hombre solo ante el poder y acuciado por una implacable oposición de los socialistas.

Los comunistas han resurgido en estas Elecciones Generales, aunque en el Congreso tendrán dos voces: la que representa Gerardo Iglesias a través de Izquierda Unida y la de Santiago Carrillo con la Mesa para la Unidad de los Comunistas. Sin duda el hecho de haber concurrido por separado a estas elecciones ha perjudicado a los dos grupos que habrían logrado más escaños de no haberse dispersado los votos. Izquierda Unida tendrá su propio grupo parlamentario en el Congreso de los diputados, la interrogante es si permitirán a Santiago Carrillo integrarse en el mismo y desde él reconstruir lo que fue el Partido Comunista de España con los nuevos y los viejos militates que por las convulsiones internas sufridas en la anterior legislatura se desintegraron en tres formaciones políticas con disciplinas distintas.

Carrillo ya ha hecho la oferta pública, sin embargo, Gerardo Iglesias ha puesto muchos reparos. Los observadores políticos consideran muy difícil que se recomponga el "matrimonio".

Un dato significativo es la presencia de Ramón Tamamés en el Congreso de los Diputados. Su formación económica y su fuerte personalidad le convertirán sin duda en una de las principales espadas parlamentarias de la próxima legislatura. Otra incógnita que deberá resolverse en los próximos años es la sustitución de Gerardo Iglesias como secretario general del PCE, según las declaraciones que él mismo ha realizado de no perpetuarse en el cargo. La figura de Nicolás Sartorius, máximo artífice de la operación de Izquierda Unida flota sobre el ambiente.

La vertiente sindical es otro dato a tener en cuenta. Tanto Izquierda Unida como la Mesa para la Unidad de los Comunistas están fuertemente representados en Comisiones Obreras. El mantenimiento del actual enfrentamiento le "contaminaría", desestabilizándole. En principio Gerardo Iglesias ha gando el pulso a Santiago Carrillo y ha demostrado que al contar con las siglas oficiales del partido y una mayor conexión con las nuevas generaciones dá mejores resultados, que el mantenerse en postura arcaicas por muy ortodoxas que estas sean.

La participación, superior a la de 1979 e inferior a las del 77 y 82

MADRID/LID

La participación en las Elecciones Generales ha sido sensiblemente similar a la registrada en las Elecciones Generales de 1979 que fue del 68,30 por ciento e inferior a la de 1982 que se dio en el 78,20%. Por tanto la abstención en esta ocasión se ha situado en torno al 31% que puede considerarse como normal y similar a la que se producen en los países del entorno europeo.

De un censo de 28.945.140 han depositado su voto 20.100.000 ciudadanos a los que habría que sumar el medio millón que lo ha hecho por Correos. Es decir que el número total de personas que han votado es muy similar a la registrada hace cuatro años, exactamente 21.440.552 si bien hay que tener en cuenta que el censo en esta ocasión ha aumentado en asi dos millones y medio de ciudadanos.

El electorado ha preferido votar en esta ocasión por la mañana, tal vez porque eran las primeras Elecciones Generales que se celebraban en domingo y por el día soleado que se ha registrado en la mayor parte de la Península. Este también ha sido el motivo por el que el voto por correo haya superado el medio millón, la cifra más alta de los comicios.

Así a las 12 de la mañana había depositado su voto el 23,2% de los 28.945.140 ciudadanos que forman el censo electoral. A esta cifra hay que añadir los 255.000 emigrantes que forman el censo electoral y cuyo recuento tendrá lugar cinco días después del 22-J. Valencia, Baleares y Melilla eran la que mayor porcentaje de votantes registraban superando el 30%; sin embargo Galicia, Castilla, La Mancha y Ceuta apenas habían rebasado el 15%.

A las dos de la tarde el porcentaje de personas que habían ejercido el derecho del voto ya se situaba en el 41,31% del censo. Durante esas horas se formaron colas en muchos colegios electorales. Valencia seguía siendo la comunidad con mayor número de votantes situándose en el 47%, seguido de La Rioja, Murcia y Extremadura con el 45%, Madrid y Andalucía registraba el 40% y Barcelona el 39). Galicia aumentaba ligeramente pero como ya es tradicional se quedaba rezagada con un 27%.

Dos horas más tarde la participación rozaba el 50% del electorado, exactamente el 49,6%. El País Vasco se ponía en cabeza de votantes con un 62,1% mientras que Galicia subía lentamente con el 35,3%. El porcentaje de votación registrada en la media nacional era de casi diez puntos por encima a la registrada en 1979 y casi cinco respecto a 1982.

A partir de ese momento se produce una ralentización de la afluencia de votantes y a las 18 horas la media de participación se situaba en el 56,65% según los datos facilitados por el Ministerio del Interior. La Rioja se alineaba con el País Vasco y a esa hora se superaba el 62%, Galicia en su lento ascenso era la que menor número de votantes había enviado a las urnas —como ocurre tradicionalmente— con un 40,06%.

La catalanista 'Operación Roca' sale derrotada en las urnas

Herri Batasuna recoge los votos que el PSOE cedía al PNV

MADRID/LID

El PRD no ha conectado electoralmente. La operación Roca ha fracasado electoralmente a pesar de los grandes medios financieros puestos a su disposición. Contaba con 1.200 millones de pesetas, una cifra similar a la invertida por los socialistas. Tras este descalabro en las urnas se cuestiona muy seriamente la viabilidad del PRD.

Las espectativas creadas a situar como cabeza de lista por Madrid a Federico Carlos Sáinz de Robles, expresidente del Consejo del Poder Judicial, no se han cumplido. Los sondeos de opinión publicados a lo largo de la campaña, que ya indicaban un cataclismo en los resultados de los reformistas, estaban bien dirigidos. La operación traumática de la elaboración de las listas colocando a Sáinz de Robles por delante del secretario general del partido Antonio Garrigues y del exvicepresidente del Gobierno para asuntos económicos de Leopoldo Calvo Sotelo, el economista Juan Antonio García Díez no han dado resultados. A Roca no sólo le ha fallado Madrid donde tenían puestas grandes esperanzas sino también Galicia, Baleares y Andalucía.

En cuanto a Herri Batasuna una de las razones quee explicaría el éxito de la coalición abertzale habría que buscarla en la actitud del PSOE y del Gobierno Central hacia Euskadi, porque ante el mantenimiento del PNV es lógico pensar que HB se ha nutrido en estos comicios de los votos que anteriormente habían apoyado a los socialistas. Otros argumentos que podrían deducirse de este auge abertzale tiene clara referencia al ambiente de enfrentamiento que se vive en el País Vasco, a la postura de miles de afectados por la reconversión industrial, a la política antiterrorista, al ingreso de los jóvenes en el censo electoral y al fracaso del PNV de recoger un sector importante del electorado que prácticamente le había cedido el PSOE y que finalmente ha optado por una oferta como la de HB que demuestra el grado de radicalización de la población vasca.

□ anecdotario

● **Un exmisionero,** vecino de Medina de las Torres (Badajoz), acudió completamente desnudo a depositar su voto, informó el alcalde de esta localidad, Ramón Maya. El votante exhibicionista, que responde a las iniciales D.M.M. justificó su desnudez "porque hay que votar limpio de cuerpo y alma", a pesar de lo cual fue conducido por la Policía Municipal al cuerpo de guardia.

● **El PSC-PSOE** denunció ante la Junta Electoral Provincial de Cantabria a un sacerdote que repartía papeletas de voto después de oficiar misa.

● **José Balet Oller,** candidato al Senado por CP de Barcelona anunció en Manresa que sea cual sea el resultado de las elecciones "oraré en acción de gracias" en la Basílica de la Seo de Manresa.

● **Un elector pidió** en dos mesas bilbaínas que le dieran un billete de avión para viajar a México con el fin de presenciar los partidos del Mundial de Fútbol.

● **En el pueblecito riojano** de Ledesma de la Cogolla, en la histórica zona del Monasterio de San Millán, no pudieron cerrar las urnas a horas tempranas por culpa de una anciana asilada en una residencia de la tercera edad de Calahorra. Aunque se sabía que la anciana no pensaba trasladarse para ejercer su derecho al voto, el presidente del colegio tuvo que mantener las urnas abiertas hasta las 8 de la tarde, aunque el resto del censo electoral ya había votado.

● **El presidente** de una mesa electoral de la pedanía murciana de Los Ramos pretendió facilitar el recuento de los votos, a través de una medida insólita: poner una urna para cada partido o coalición política que se presentará a las elecciones.

● **Una mujer muy llamativa acudió** a votar a un colegio electoral del distrito 2 de Valencia con el Documento Nacional de Identidad con nombre y sexo de varón. Tras las oportunas averiguaciones, la mesa electoral comprobó que se trataba de un travestido, lo que no ocasionó problema alguno para que pudiera depositar su voto.

● **En el pueblecito riojano** de Torremontalbo se cerraron las urnas a las 9.40 horas de la mañana, una vez que habían emitido el voto los 12 electores de su censo. Torremontalbo, aunque municipio propio, está constituido por la finca de los condes de Manso de Zúñiga.

● **Los pescadores de la** Cofradía de San Pedro de Fuenterrabía no autorizaron la instalación de un colegio electoral en sus locales, en protesta por la falta de soluciones al conflicto pesquero de la zona VIII-C.

● **Una anciana de Sigüenza** manifestó a su llegad al colegio electoral que quería votar a quien saliese elegido presidente. La anciana solicitó ayuda a otra señora para introducir la papeleta dentro del sobre; cuando le preguntó a quién quería votar respondió: "A quien salga presidente".

● **Coalición Popular** duplicó en votos al PSOE en el colegio electoral del distrito madrileño de la Moncloa donde votaron Felipe González y Manuel Fraga.

● **La localidad oscense de Campo** se abstuvo en la jornada electoral, en protesta por la falta de resoluciones por parte de la Administración al antiguo proyecto de construcción de un pantano.

Tras el debate de investidura, el candidato a la presidencia debe ser elegido, en primera votación, por mayoría absoluta, o simple mediante una segunda vuelta



EFE

En la sesión constitutiva de las nuevas Cámaras serán nombrados los presidentes del Congreso y el Senado, y sus respectivas mesas. En esta sesión, los parlamentarios electos tendrán que acatar la Constitución para adquirir la plena condición de sus cargos. A continuación, el jefe del Estado iniciará sus consultas con los diferentes líderes, a quienes preguntará, según establece nuestra Carta Magna, si están en condiciones de formar Gobierno.

Las nuevas Cortes quedarán constituidas el 15 de julio

El nuevo Gobierno se ultimará a principios de agosto

Berta Fernández
MADRID/LID

Si bien los distintos líderes políticos han venido utilizando a lo largo de la campaña electoral el término "en funciones" para referirse a los miembros del ejecutivo, es ahora, inmediatamente después de la celebración de las elecciones generales, cuando adquieren este carácter, ya que de acuerdo con la Constitución, el Gobierno cesa tras la celebración de las mismas, pero continúa en funciones hasta la toma de posesión del nuevo Gobierno. Para ello se abren una serie de plazos que pasan por la convocatoria del Congreso de los Diputados electo el 22-J.

Esta convocatoria deberá realizarse dentro de los 25 días siguientes de las elecciones. El día y la hora se señalarán en el real decreto de convocatoria. Aunque el plazo no finaliza hasta el 17 de julio, hasta ahora se ha venido barajando como fecha más probable para la sesión constitutiva de las nuevas Cortes el 15 de julio. En el transcurso de la misma, que estará presidida inicialmente por el diputado electo de mayor edad de los presentes, asistido, en calidad de secretarios, por los dos más jóvenes, se procederá a la eleccin de la mesa de la Cámara. Concluidas las votaciones, el presidente electo prestará y solicitará de los demás diputados el juramento o promesa de acatar la Constitución. Finalmente declarará constituido el Congreso de los Diputados y así se lo comunicará al Rey, al Senado y al Gobierno.

Dentro de los cinco días siguientes se constituirán los grupos parlamentarios, mediante un escrito dirigido a la mesa de la Cámara. Un nuevo paso será la celebración de la sesión solemne de apertura de la legislatura, que de acuerdo con el reglamento del Congreso de los Diputados, tendrá lugar dentro del plazo de los quince días siguientes a la celebración de la sesión constitutiva. Por otra parte, en los próximos días el Rey iniciará consultas con los representantes designados por los grupos políticos que hayan obtenido representación parlamentaria, para proponer un candidato a la presidencia del Gobierno. Una vez recibida en el Congreso la propuesta, el presidente de la Cámara convocará el pleno.

La sesión plenaria, o de investidura, que comenzará por la lectura de la propuesta por uno de los secretarios, el candidato a ocupar la presidencia del Gobierno expondrá, sin limitación de tiempo, el programa político del Gobierno que pretende formar y solicitará la confianza de la Cámara. Tras un tiempo de interrupción, un representante de cada grupo parlamentario podrá intervenir por treinta minutos y a continuación el candidato propuesto podrá hacer uso de la palabra cuantas veces lo solicite, lo que puede dar lugar a una serie de réplicas y contraréplicas. Esta sesión puede durar varios días, aunque lo normal son tres días, incluida la votación. Se entenderá que el candidato propuesto cuenta con la confianza de la Cámara si obtiene el voto de la mayoría absoluta de los miembros del Congreso. Si no la obtiene será necesaria una segunda votación, cuarenta y ocho horas después de la anterior, en la que será suficiente obtener mayoría simple. Antes de proceder a esta votación el candidato puede intervenir por un tiempo máximo de diez minutos y los grupos parlamentarios por cinco minutos cada uno para fijar su posición. Una vez que el Congreso le otorgue su confianza, el Rey le nombrará presidente.

En el caso de no contar con el respaldo suficiente, la Constitución y el reglamento del Congreso contemplan la tramitación de sucesivas propuestas y si transcurrido el plazo de dos meses, a partir de la primera votación de investidura, ningún candidato se hace acreedor de esa mayoría, el Rey disolvería las Cortes y se convocarían nuevas elecciones. En la sesión de investidura el candidato a presidente puede dar a conocer el nombre de los demás miembros que formarán parte de su Gobierno. Miembros que serán nombrados por el Rey, a propuesta del presidente. Se espera, no obstante, que antes de primeros de agosto, esté formado el nuevo Gobierno.

Los cerebros económicos que van a discutir los presupuestos

Carlos Solchaga, Rodrigo Rato, Agustín Rodríguez Sahagún y Ramón Tamames formarán el "cartel" de la próxima legislatura

Mariano Guindal
MADRID/LID

Cuando en el mes de octubre comience el debate sobre los Presupuestos Generales del Estado para 1987, cuatro hombres van a ser puestos a prueba, y de ellos dependerá en gran medida lo que será el Congreso de los Diputados en la próxima legislatura. En ellos pivotarán gran parte de las alternativas que se vayan configurando de cara al futuro. Son los llamados "cerebros" económicos de los partidos: Carlos Solchaga (PSOE), Rodrigo Rato (CP), Agustín Rodríguez Sahagún (CDS), y Ramón Tamames (IU). Ellos serán quienes dirijan los equipos técnicos y a los economistas que, desde el Gobierno o desde la oposición tendrán que ir diseñando la salida de la crisis y la adaptaciaó a Europa.

Solchaga: pequeño gran hombre

Felipe González dice de Carlos Solchaga que permanecerá toda su vida en política: "tiene un carácter muy diferente al de Miguel Boyer, su propia concepción de la vida es el escepticismo". Es un hombre que relativiza tanto los éxitos como lo fracasos. Tiene 42 años recién cumplidos. Es navarro —nació en Tafalla— y se enorgullece de ello. Está casado y tiene dos hijos. Su principal cualidad en política es que no tiene prisa. Sin lugar a dudas ha sido el gran "héroe" del Ejecutivo en la legislatura que termina. Socialdemócrata convencido ha tenido una enorme suerte al frente del Ministerio de Economía y Hacienda. Tras una larga entrevista con su amigo Miguel Boyer aceptó ser su sustituto, manteniendo y desarrollando la política que éste había diseñado. Su continuidad al frente del Ministerio de Economía y Hacienda en el próximo gabinete está asegurada. No le preocupa —ni quiere hablar de ello— ser vicepresidente económico, sabe que en el plano de las realidades lo es de hecho.

Es licenciado en Económicas por la Universidad Complutense, ampliando estudios en Massachussetts y Cambridge. Perteneció al equipo económico de Angel Rojo en la universidad y en el servicio de estudios del Banco de España, donde conoció al actual gobernador Mariano Rubio con el que mantiene unas relaciones correctas, aunque no de amistad personal. La CEOE y la UGT le consideran un hombre dialogante. Para la próxima legislatura se configura como el "pívot" de la economía española. El proyecto de los Presupuestos Generales para 1987 lo tiene prácticamente cerrado.

Rato: subida fulgurante

Con la designación de Abel Matutes como comisario europeo, Rodrigo Rato se convirtió en muy poco tiempo en el máximo responsable económico de Alianza Popular. Su pensamiento liberal y su enorme capacidad le hizo formar parte del grupo que se conoció como "los jóvenes cachorros". En 1982 se convirtió en la mano derecha de Matutes quien no llegó nunca a congeniar con los "santones" de su grupo como José Ramón Lasuén —de creencias socialdemócratas, ni con Pedro Schwartz— que aparecía como un dogmático del liberalismo más puro y duro—; ni por supuesto con Fernando Suárez —de convicciones social-franquistas—. Por eliminación Rodrigo Rato, a pesar de su corta edad —tiene 37 años—, se convirtió en el grupo conservador quien mejor podía defender las tesis "liberal-conservadoras".

Nació en Madrid, estudió con los jesuitas y se licenció en Derecho en la Complutense de Madrid a los 22 años. Hizo un *máster* en business administration por la Universidad de California, Berkeley y desde entonces comenzó a trabajar en la empresa privada como consejero delegado de empresas dedicadas a las bebidas, construcción y radiodifusión.

Sahagún: Un hombre desconcertante

Es el hombre de máxima confianza de Adolfo Suárez, y su biografía es tan desconcertante como su pensamiento económico. Fue promotor y vicepresidente de CEOE, sin embargo, fue con esta organización con la que su partido siempre ha tenido los mayores problemas. Fue presidente de CEPYME y siempre se ha mostrado como máximo defensor de la pequeña y mediana empresa. Es un hombre que conoce bien cómo funciona el sistema para fijar los tipos de intereses.

Tiene 54 años, nació en Avila, está casado y tiene siete hijos. Licenciado en Ciencias Económicas y Derecho por la Universidad de Deusto y Becado por el Instituto de Estudios Económicos de Turín (Italia). Diplomado en Política Económica de Cae (Francia), profesor de Contabilidad Analítica y empresario de empresas editoras, construcción y siderúrgicas.

Tamames: Una incógnita a despejar

Su presencia en el Parlamento constituirá una de las principales novedades en esta legislatura. El problema será si cuando intervenga en los debates estará defendiendo el proyecto económico de los comunistas —ideología de la que apostató formal y ruidosamente hace 4 años, cuando intentó entrar en el partido de Adolfo Suárez— o si defenderá su propio pensamiento. Catedrático de Economía por la Universidad de Madrid, es considerado como el "maestro" de toda una generación de economistas.

EL DIA de Granada

EL DIA DE GRANADA. EDITA: PRENSA GENERALIFE, S.A. CAMINO BAJO DE HUETOR. EDIFICIO CERVANTES, 50, BAJO 2. GRANADA 18008. TELEFONO: 12.60.61 (SEIS LINEAS). TELEX: 78.787.
PRESIDENTE DEL CONSEJO DE ADMINISTRACION: JOSE ANTONIO MURADO AIJON.
DIRECTOR GERENTE: GASPAR MARQUES GOMEZ. PUBLICIDAD: JULIO GONZALVEZ CAÑIZARES.
DIRECTOR: JOSE LUIS MORENO CODINA. REDACTOR JEFE: RAFAEL GUERRERO MORENO.
JEFE DE SECCION: ALEJANDRO VICTOR GARCIA. REDACCION: SUSANA AGUILAR, MARIA ALDEA, MANUELA COBO, GLORIA FERNANDEZ, JUAN FERRERAS, JUAN JESUS HERNANDEZ, ANTONIO MESA, MARCELINO MORENO, VICTOR M. ROMERO, AGUSTINA SANGUESA, FRANCISCO TERRON, ANTONIO VALVERDE, JUAN VELLIDO, JESUS VENTOSA, FRANCISCO VIGUERAS Y RAFAEL VILLEGAS.



Los resultados electorales hacen posible la continuidad de nuestro proyecto de progreso", dijo

Felipe González llama a "todos" para afrontar los retos futuros

El líder del PSOE apela al diálogo y cooperación

MADRID/EFE

El presidente del Gobierno, Felipe González, hizo anoche un llamamiento a todos los ciudadanos, partidos políticos e instituciones para afrontar "con ilusión y firmeza los importantes retos que plantea el futuro". Felipe González pronunció a su llegada al hotel Palace de Madrid, donde el PSOE celebró los resultados de la noche electoral, las siguientes palabras: "Se han celebrado unas nuevas Elecciones Generales, las cuartas desde 1977".

"Con esta jornada, celebrada con plena normalidad cívica y alta participación ciudadana, la democracia española ha dado un nuevo paso adelante como siempre que el pueblo, mediante el sufragio universal, ejerce su soberanía". "A estas horas de la noche y, a la espera de la finalización del escrutinio, los datos de que disponemos indican que el PSOE ha vuelto a obtener la confianza mayoritaria del electorado y, con ello, está de nuevo en situación de hacerse cargo de las responsabilidades de Gobierno".

"Asumimos la responsabilidad derivada de estos resultados que hacen posible la continuidad y estabilidad del proyecto de progreso en el que hemos venido trabajando". "Reiteramos la voluntad de que nuestra acción de Gobierno esté presidida por un espíritu de diálogo y cooperación con todas las fuerzas políticas y sociales, así como con las comunidades autónomas, corporaciones locales y demás instituciones del Estado".

Intereses generales

"Agradezco el apoyo del electorado y quiero poner de manifiesto nuestra voluntad para seguir gobernando en función de los intereses generales de la Nación, dentro de un proyecto de progreso y solidaridad, y de continuar en la contribución a la paz y a la cooperación internacional". "Se abre una nueva etapa para España; en ella nuestra Nación ha de afrontar con ilusión y con firmeza los importantes retos que plantea el futuro: la plena adaptación a la Europa de las Comunidades con la contribución decisiva a la construcción de la unidad europea, el crecimiento económico para lograr el aumento de la riqueza nacional y de la creación de empleo, la modernización de nuestras estructuras y la incorporación al avance tecnológico del mundo desarrollado y también la continuidad en el esfuerzo por superar las desigualdades y aumentar el bienestar de nuestros conciudadanos".

"Todas estas tareas, el Gobierno de la Nación quiere contar para ellas con la participación consciente de todos los sectores de nuestra sociedad y por ello hago desde esta noche un llamamiento a todos los ciudadanos, partidos políticos, sindicatos y patronal, organizaciones sociales e instituciones para aunar esfuerzos en pro de la consecución de estos objetivos de carácter nacional".


EFE

González, presidente del Gobierno en funciones hasta la constitución del nuevo ejecutivo.

El PSOE venció en Guadix y Almuñécar

En Huétor Vega el PSPA alcanzó un 17 por ciento y en Huéscar el PSOE arrolló

El triunfo del Partido Socialista repartió sorpresas por la provincia granadina. Así, por ejemplo, en los pueblos que como Almuñécar y Huétor Vega cuyas alcaldías están dominadas por el Partido Socialista del Pueblo Andaluz, el triunfo socialista alcanzó amplio margen y esa formación no llegó a equipararse en aceptación con Coalición Popular. Esta postura de los ciudadanos concuerda con los resultados del referéndum sobre la continuación en la Alianza Atlántica. En Guadix, localidad enfrentada en un largo contencioso con la Junta de Andalucía, el PSOE venció por amplio margen.

En Granada capital el Partido Socialista alcanzó un 45 por ciento de los votos, seguido por Coalición Popular con alrededor del 32 por ciento a falta de la terminación del escrutinio. El Centro Democrático Social alcanzó algo más del ocho por ciento, seguido del 6'41 de Izquierda Unida. En orden de mayor a menor, y con porcentajes con valores menores del 2, quedaron la Mesa de los Comunistas, el Partido Andalucista y el Partido Reformista.



MORENO

Los candidatos del Partido Socialista fueron votados en la provincia granadina, incluidas las localidades 'a priori' más difíciles, como Guadix, Almuñécar, Huéscar y Huétor Vega.

En la provincia, con resultados aún provisionales, el 52 por ciento de los motrileños apoyaron al PSOE, mientras algo más de un 26 se inclinó por Coalición Popular. El partido de Suárez superó el 8 por ciento, seguido de Izquierda Unida y Partido Andalucista. En Baza el PSOE consiguió uno de sus máximos porcentajes, el 63'74, seguido de Coalición Popular con un 22. CDS e Izquierda Unida fueron a continuación los preferidos en esta última localidad.

El apoyo a los socialistas en Guadix se contabiliza en un 54 por ciento, mientras que Coalición Popular superó a duras penas el 27, seguida de CDS, IU y los andalucistas. En Almuñécar el apoyo al partido triunfador en el país rozó el 50 por ciento, mientras que la coalición que lidera Manuel Fraga obtuvo el 27. El PSPA sólo contabilizó el 9 por ciento de los votos emitidos, seguido del CDS e Izquierda Unida. En Huéscar, localidad cuyo ayuntamiento está gobernado por los aliancistas, el PSOE obtuvo uno de sus mayores refrendos, exactamente el 63'93 por ciento, en tanto que Coalición Popular se quedó en el 25. A continuación quedaron el CDS, IU y PSPA. En Huétor Vega, de los votos emitidos, la mitad fueron para el PSOE mientras que CP y PSPA se encontraban en el 17, manteniendo una dura pugna que se inclinaba levemente a favor de los conservadores. El resto de los votos recayeron en IU, CDS y andalucistas. En Loja la victoria socialista fue muy rotunda y alcanzó más del 65 por ciento, seguida de los 14 puntos porcentuales de CP. Izquierda Unida, Mesa de los Comunistas y Partido Andalucista, consiguieron en ese orden el resto de los votos. En Pinos Puente un 58 por ciento fue para los socialistas, mientras Coalición Popular e Izquierda Unida se mantenían sobre el 14, con ligera ventaja de los conservadores. A continuación se hallan la Mesa de los Comunistas y el CDS.

"España No Quiere Ser Socialista"

Por IGOR ENTRALA

FELIPE González está en problemas. Los peores en los 51 meses que lleva en el poder. Los españoles mayoritariamente repudian la política económica de su Gobierno. Y como resultado, se echan a las calles para protestar. Desfilan los estudiantes, los obreros, los profesionales, los empresarios agrícolas. Unos lo hacen de manera pacífica, otros con violencia. Y de tal magnitud que las autoridades, empleando un lenguaje que la izquierda suele criticar desde la oposición, anuncian que responderán "con suma firmeza" a las provocaciones para defender la ley y restablecer el orden. Inclusive hablan de inflexibilidad con los provocadores (¿agitadores?). Las autoridades locales y desde luego la policía han sido instruidas para que mejoren la exactitud y prontitud en la información sobre las protestas que se suceden en el territorio español desde hace ya semanas y para que manejen además, rápida y firmemente, cualquier estallido. Los perturbadores deben ser arrestados. Y además, sometidos a juicio.

Los españoles se rebelan contra el Gobierno socialista porque, si bien este ha puesto un techo de 5% a la inflación, los precios de los artículos de primera necesidad recortan día a día sueldos y salarios. No viven hoy mejor que ayer. Por el contrario. El argumento dado es conocido: "No hay tranquilidad para los que producen ni bienestar para los que trabajan". El Presidente del Gobierno puede ser todo lo social demócrata que dice ser, pero no todos en su Partido lo son o piensan igual. Desde Jorge Guerra para abajo en la Dirección del PSOE o Partido Socialista Obrero Español son muchos los socialistas que están por una España izquierdizada con una economía que interviene y un Estado que controla, lejanos y ajenos a la idea alemana que tanto gusta a Felipe González de hacer coincidir capital y trabajo, en una cogestión que hasta signifique que los trabajadores formen parte de los directorios de las empresas y no vayan a la huelga, porque, al participar de las utilidades, las paralizaciones no les convienen.

Todos protestan

Quienes dentro del socialismo no piensan como González, opinan que esa es pura utopía. Dicen: "En España el gran capital se resistirá a los cambios económicos y a las reformas de estructura y en consecuencia hay que nacionalizar sus bienes". Lo hicieron con Rumasa. Quieren hacerlo con muchas otras empresas, industrias y ojalá hasta con la banca. Los partidarios de González sostienen que éste posee una firmeza de carácter que más parece de vasco que de andaluz. Y que no transará frente a sus adversarios ni se dejará dominar por quienes, dentro del partido, quisieran manejarlo.

Para el Ministro Presidente el "fermento social" que lleva a la prensa madrileña a decir con sorna que "España vive una huelga general... a plazos", es originado y estimulado lo mismo por quienes se resisten a los cambios que el país necesita para incorporarse al pleno desarrollo y a la Europa de hoy que por aquellos otros que añoran los tiempos del franquismo e inclusive de Primo de Rivera (José Antonio), quieren regresar a una España autárquica y retardataria.

Sus críticos replican que las protestas no sólo son empresariales, sino que de los trabajadores en general, inclusive de aquellos prosocialistas que conforman en alguna medida la base electoral del Partido de Gobierno; también de los mineros, los obreros agrícolas, los de astilleros, los profesionales, los profesores y los estudiantes. Dicho de manera más corta: los españoles protestan porque hay descontento generalizado.

Las huelgas de esta semana y las que se anuncian a corto y largo plazo parecen confirmarlo: Los médicos paralizaron su trabajo durante tres días. De los 138 hospitales de la Seguridad Social (del cual los españoles lo mismo se enorgullecen que se preocupan de su financiamiento), 101 sólo atendieron urgencias durante 72 horas. Los doctores en medicina protestaron dejando de trabajar, desfilando y hasta lanzando delantales al aire, porque, dijeron, los servicios de salud pública se deterioraron gravemente durante los cuatro años y tres meses del Gobierno socialista. Tampoco están contentos con el nuevo sistema de retribución.

¡No hay diálogo!

Los ferroviarios dejaron de trabajar dos veces el día 18. Trescientos mil españoles echaron "periquitos" contra el sistema. Los que viajaron en trenes rápidos que partieron de madrugada para llegar a destino antes que el paro se iniciara tuvieron suerte. La mayoría sin embargo debió transbordar a buses puestos a disposición por la empresa (Renfe). Los ferroviarios exigen un aumento salarial de 7 a 8%. El Gobierno socialista, de acuerdo con el techo de la inflación, dice ¡nones! En vista de la negativa España se quedará de nuevo sin ferrocarriles el día 27 de este mes. Y los españoles tampoco podrán volar dentro o fuera de España. También habrá paro de funcionarios de líneas aéreas.

Los obreros de la construcción paralizaron el día 17. Quieren 7,5% de aumento. Les ofrecen 6%. No hay acuerdo. Los trabajadores agrícolas se quejan de malos salarios, los empresarios agrícolas del deterioro que les significa el ingreso a la Comunidad Económica Europea. Se sienten perjudicados. Los estudiantes anuncian que paralizarán todas las universidades la próxima semana. Por el momento decenas de ellos desfilan, gritan contra el socialismo y contra la reforma educacional que modifica el sistema de ingreso universitario. Por si fuera poco tampoco hay diálogo entre los sindicatos y el Gobierno. Se rompió. Nicolás Redondo, dirigente máximo de la Unión General de Trabajadores, la cual es considerada muy próxima al socialismo, envió hace semanas una carta a Felipe González. En ella dio por suprimida la comisión bilateral de diálogo con el Gobierno. El asunto es muy serio. Como que implica que el régimen socialista no sólo se va quedando sin base popular sino que, además, los asalariados no quieren conversar con él. Txiqui Benegas, que hace el número tres en el PSOE, afirmó sin embargo que existen contactos para restablecer ese diálogo. Benegas es de los que cree que el Gobierno "está realizando una política económica de carácter progresista y en beneficio de los más débiles". Por las protestas les echó la culpa a los opositores: "El origen de los conflictos es la incapacidad de los sindicatos y de los partidos de oposición para canalizar las protestas sociales".

> Felipe González está en problemas. Los peores en los 51 meses que lleva en el poder. El descontento se generaliza. Se anuncian nuevos paros y huelgas. La posición de sus críticos. La situación económica. La relación con la OTAN.

¿Dónde están los 800 mil nuevos empleos?

A los antisocialistas el argumento les sonó a sofisma, a uso de la verdad de manera muy retorcida. "¿Cómo es eso que se producen porque los críticos del Gobierno y los sindicatos no saben canalizar la protesta? Si hay paros es demostración precisamente que sí los está canalizando. Lo que debió decir es que protestas, huelgas y manifestaciones se deben a que el Gobierno socialista no ha sabido expresar las inquietudes sociales ni dar tampoco expresión a sus necesidades, lo cual es muy distinto".

Y también hacen preguntas: ¿Dónde están, por ejemplo, los ochocientos mil nuevos empleos que Felipe González prometió crear a corto plazo?, ¿dónde están las mejoras sociales que se iban a traducir en mejores condiciones de vida?

El Partido Socialista Obrero Español se defiende, claro, pero es un hecho que está preocupadísimo. El camino que anuncia como solución no parece sin embargo políticamente muy acertado. No anuncia rectificaciones ni corrección de errores sino que "una ofensiva" para explicar a los españoles en qué consiste su política económica y cuáles son, hasta hoy, los logros alcanzados.

Difícil, sin embargo, que le baste esa campaña para impedir que el malestar degenere finalmente en una huelga general. Por el momento ha podido evitarla gracias a la colaboración de los comunistas, que electoralmente en España no son hoy en día gran cosa pero que tienen influencia sindical. Quedó demostrado en el rechazo por un voto en las comisiones obreras, de orientación marxista, de una propuesta para realizar, precisamente, una amplia huelga general en abril.

Los españoles se preguntan a dónde irá a dar el embrollo de hoy. Están descontentos con la orientación general del Gobierno, disconformes con sus reformas, irritados por el monopolio que los socialistas ejercen sobre la televisión, disgustados por el aumento de la delincuencia y de la pornografía y aunque el "destape" ya no llama la atención, hasta suelen echar de menos una España de paso más formal y de costumbres menos airadas y livianas.



Felipe González: cuando el descontento se generaliza.

Los porfiados hechos

Ahora los críticos que basan sus objeciones al socialismo en hechos esgrimen cifras:

Hay tres millones de cesantes (parados como dicen los españoles). El 50% de ellos son personas que quieren trabajar por primera vez y no tienen dónde; las exportaciones españolas van en descenso; el 86 disminuyeron entre un 4 y un 6%. Las importaciones en cambio aumentaron en 22% en el mismo período. Eso se debe a que la competitividad española en la Comunidad Económica es bajísima. Los productos alemanes, británicos, franceses, italianos u holandeses son de mejor calidad y de menor precio. Y naturalmente invaden los mercados españoles. Los consumidores los prefieren a los productos nacionales. Esto origina una balanza comercial con un fuerte déficit, el cual este año se calcula en 280 mil millones. Naturalmente como la industria española pierde terreno no será fácil a la vez que el empleo se recupere, lo que significa que el problema no sólo no encontrará solución en el corto plazo sino que se agravará.

Los españoles se quejan, además, porque la tributación no significa mayor cantidad de obras públicas, hospitales, escuelas, carreteras o medios de transporte sino que mayor gasto social y más burocracia socialista, con empresas públicas que no se financian, y con ejecutivos nombrados por el Partido.

Los opositores se quejan también porque no hay mayor presupuesto para las universidades, pero sí lo hay para crear más cargos en la administración

En el "ABC" de Madrid se leía a comienzos de este mes: "Jamás se ha visto en España tanto despilfarro oficial, tanto 'Mystere' por los aires, tanto coche oficial, tanto comedor privado de autoridades, tantos viajes oficiales, a veces con séquitos principescos".

Para los contrarios al Gobierno, con el socialismo el Estado no funciona. En eso se parece más a los países del Este que a los occidentales. Felipe González no se inmuta por las críticas. El y sus partidarios opinan que ya en los tiempos del "Pobrecito Hablador" (Mariano José de Larra) los españoles decían del propio país lo que no se atreverían a decir de él ni los extranjeros. En cuanto a la resistencia a los cambios, les parece cosa de "requetes" que no quieren que nada se modifique o progrese, convencidos de que el inmovilismo es respetable. Agregan que por amplio que sea el descontento, no se le podrá colgar al Ministro Presidente del Gobierno el "san benito" de marxista o de revolucionario. Como que ha comprometido a España con la OTAN y la defensa de Europa, cumpliendo su palabra de llamar a un plebiscito para que su resultado determinara si los españoles querían o no permanecer dentro de ella.

El Gobierno, para probar su "moderación" y su no alineación con el Este, se jugó por la alternativa ¡sí! Esa posición triunfó y, en consecuencia, la administración pudo decir que tuvo éxito. La oposición, sin embargo, llamó a expresar su desaprobación con los socialistas absteniéndose. Y las abstenciones fueron más que los votos sí.

Que vuelen a otra parte

Ahora el Gobierno de González está pidiendo, o mejor dicho exigiendo, que Estados Unidos retire un escuadrón de bombarderos F-16 de la base aérea de Torrejón, y que reduzca además el personal norteamericano de las cuatro bases que Washington mantiene en total en territorio español. De lo contrario, el Tratado que las autorizó hace 34 años no será renovado (vence el 88).

Esta semana, Caspar Weinberger, Secretario de Defensa, hizo escala de 36 horas en Madrid, durante el viaje que lo llevó hasta Turquía. Dijo que esas bases y también los bombarderos son indispensables para la estrategia defensiva de Europa. Propuso como solución alternativa que se permita el traslado de los bombarderos a Morón, cerca de Sevilla. Respuesta negativa. "Los bombarderos deben irse y el personal tendrá que ser reducido". Al menos solicitó Weinberger que el trabajo de quienes se vayan lo hagan españoles. De todos modos regresó a Washington sin respuesta favorable. La esperanza quedó cifrada en las conversaciones que norteamericanos y españoles reinician en abril. Nada indica que tendrán un resultado diferente del que se conoció después de 8 meses de negociaciones.

Para los críticos de González, lo que ocurre con las bases de Torrejón, Morón y Zaragoza, las tres aéreas, ademas de Rota, naval, es indicio del "doble juego" que también se advierte en lo internacional. Mucho compromiso con la OTAN y la defensa de Occidente, pero se insiste en que se reduzca el personal y se exige que los bombarderos sean retirados. Argumento del Gobierno: el 70% de los españoles no quiere ni las bases ni a los norteamericanos. El sentimiento es consecuencia de haberse firmado el Tratado entre Eisenhower y Franco y del apoyo que su Gobierno recibió de los Estados Unidos. Además, los españoles, por haber permanecido tanto tiempo ajenos a la confrontación debido a su neutralidad, no sienten temor del Este, como el resto de los europeos.

Para los opositores, en el argumento hay otro sofisma, porque si se sostiene que el enojo se debe a que los españoles no perdonan a Estados unidos por haber apoyado en alguna medida a Francisco Franco, no se comprende que, indirectamente, se celebre la neutralidad que impuso y se argumente que gracias a ella el pueblo español no siente temor del socialismo.

La enumeración de los problemas de Felipe González podría ocupar muchas columnas. La situación indica descontento general. El semanario "Cambio 16" la graficó publicando, con ironía, una guía detallada de huelgas y protestas para "orientar" a sus lectores. La prensa española puntualiza que no por objetar los españoles la orientación económica y política del Gobierno socialista están pidiendo mayoritariamente vuelta atrás, sino que están indicando que desean que la Democracia "se consolide" mediante éxitos reales, que se traduzcan en mejores índices de producción, en mayor ingreso per cápita y en buenas condiciones de vida. En otras palabras, les parece que "mejor que una España a la deriva como resultado de la mala orientación socialista será una España en el buen camino de la prosperidad y el desarrollo que afiance sus libertades y consagre un progreso efectivo". Una situación muy distinta anotan "a la actual realidad de vivir a diario un proceso de huelga general continua o a plazos".

ALEXANDER SOLZHENITSYN

Los Crímenes Del Stalinismo

Por Harrison Salisbury, del "New York Times"

NUEVA YORK, 1.o ("N.Y.T.").— En su último libro, "Archipiélago Gulag", el autor soviético Alexander Solzhenitsyn hace dos de las más dramáticas acusaciones que se hayan jamás lanzado contra Stalin.

El autor soviético afirma que en los últimos días de su vida, Stalin preparaba una campaña contra los judíos de la URSS, una especie de "progrom" en gran escala, que culminaría con el exilio de los judíos en Siberia.

Pero además, Solzhenitsyn presenta pruebas que fundamentan un rumor que hace muchos años comenzó a circular: que Stalin, en su juventud, fue un agente al servicio de la OJRANA, la policía política zarista.

Por lo que respecta al "progrom", Solzhenitsyn basa sus afirmaciones en la secuela de la llamada conspiración de los médicos, las falsas acusaciones planteadas por Stalin en contra de un grupo de doctores del Kremlin —casi todos judíos— que supuestamente estaban complotando para dar muerte a varios altos funcionarios soviéticos.

Se acusaba a los médicos de participar en una conspiración que había sido organizada conjuntamente por los servicios de inteligencia de Estados Unidos y Gran Bretaña, y la agencia de ayuda judía.

El 13 de enero de 1953, los diarios de Moscú publicaron la noticia de que había sido descubierta la falsa conspiración. A partir de esa fecha, la prensa publicó diariamente una serie de artículos cuyo propósito era despertar la indignación del pueblo soviético contra los judíos que ocupaban altos cargos en la administración y, en general, contra aquellos judíos que, de una manera u otra, desarrollaban las actividades públicas.

Bajo cuerda fueron practicados muchos arrestos, y Moscú comenzó a hervir con rumores de que se preparaba una nueva y gigantesca purga orientada no sólo contra los judíos, sino también contra miembros de la vieja guardia del Politburó, entre ellos, el Ministro del Exterior, Vyachiav Molotov, Anastasias Mikován y otros.

Pero el 5 de marzo de 1952, la muerte frustró las intenciones de Stalin, cualesquiera que hayan sido éstas.

Durante el régimen de Nikita Khruschev circularon sensacionalistas versiones acerca de los verdaderos propósitos de Stalin. Estos rumores se basaban, en parte, en declaraciones del propio Khruschev, y en afirmaciones públicas de otros líderes soviéticos.

De acuerdo con la versión, Stalin se proponía no sólo ejecutar a muchos de sus más cercanos colaboradores, sino que también planeaba enviar al exilio, a los campos de trabajos forzados de Siberia, a toda la población judía de la URSS, unos tres millones de seres humanos.

Algunos rumores sostienen que en el curso de un furioso debate sobre este plan, al que se oponían muchos colaboradores de Stalin, éste sufrió un ataque que le costó la vida.

En Occidente jamás se había conocido esta nueva versión que publica Solzhenitsin. El escritor basa sus afirmaciones en "rumores", pero es evidente que estos "rumores" le merecen el más completo crédito. De acuerdo con Solzhenitsin, Stalin planeaba una ejecución pública en masa: quería colgar a los médicos del Kremlin en la Plaza Roja.

En los tiempos modernos no se había hecho ninguna ejecución pública en la Plaza Roja, aunque tales ajusticiamientos fueron frecuentes bajo Iván el Terrible, en el siglo XVII, y Pedro el Grande, en el siglo VIII. A un lado de la Catedral de San Basílico, cerca de la puerta Spassky del Kremlin, se encuentra todavía el sitio de las ejecuciones: una plataforma circular de piedra conocida como la Plaza de las Frentes Caídas.

Solzhenitsin dice que Stalin planeaba una ejecución pública al estilo de las que ordenó Iván el Terrible. Las masas, reunidas en la plaza pública, hubieran sido arrastradas a un furor antisemita y luego, dirigidas por los responsables del partido, habrían arrasado Moscú en busca de judíos. Ni más ni menos que un "Progrom" en gran escala, como los que se organizaron bajo los regímenes zaristas a principios de este siglo.

De acuerdo con Solzhenitsin, después de una noche de saqueo y matanzas, Stalin hubiera intervenido y, para salvar a los judíos de la ira de las turbas, los habría enviado a Siberia, al exilio y a los campos de trabajos forzados.

Solzhenitsyn dice que no existe ninguna confirmación oficial de que Stalin haya tenido estas intenciones, pero sugiere que el plan era congruente con el carácter de Stalin.

Por lo que toca a la otra acusación, Solzhenitsin presenta pruebas que confirman la antigua sospecha —viva aún entre los bolcheviques emigrados de la vieja guardia— de que Stalin se alistó en la máquina represiva zarista, la OJRANA.

Muchos eruditos han hecho esfuerzos por establecer si esta sospecha tenía una base sólida. Una y otra vez han sido examinados los antiguos archivos de la OJRANA, tanto los que están en la URSS como los que se encuentran en otros países. Uno de los archivos más grandes, el que tenía la oficina de OJRANA en París —la base foránea más importante— está en la Universidad de Stanford, de California, y es propiedad de la institución Hoover para estudios de la guerra, la revolución y la paz.

Los documentos de la OJRANA contienen referencias de Stalin, pero ninguno de ellos llega a afirmar, de manera definitiva, que éste haya sido miembro de la organización represiva.

Solzhenitsyn acota declaraciones de un antiguo funcionario de la OJRANA que murió en el campo de trabajos forzados de Kolyma, y afirma que antes de morir éste le confesó que en febrero de 1917, después del derrocamiento del zarismo, fueron quemados apresuradamente los archivos de la policía política, para destruir pruebas "que serían vergonzosas para ciertas personas". Solzhenitsyn cree que se refería a Stalin.

Solzhenitsyn apoya su afirmación con la bien conocida obsesión de Stalin de acusar a otros comunistas de haber servido a la OJRANA. Esto, dice, indica un síntoma sicológico: Stalin acusaba a otros del mismo delito que había cometido.

El autor da a conocer cálculos del número de víctimas del terror estalinista, que son muy superiores a aquellas estimaciones conocidas antes en Occidente.

Una de las represiones masivas más impresionantes fue la que ocurrió en Leningrado después del asesinato de Serge Kirov, responsable local del partido, muerto el primero de diciembre de 1930. Desde hace mucho tiempo se sospecha que Stalin tuvo que ver con la muerte de Kirov. Khruschev mismo, en un discurso que pronunció el 24 y 25 de febrero en un cónclave secreto de dignatarios del partido, presentó pruebas al respecto.

Solzhenitsyn apoya las declaraciones de Khruschev, y presenta un nuevo argumento en su favor: una enorme prisión había sido recién construida en Leningrado, poco antes del asesinato de Kirov, y el edificio quedó terminado justo a tiempo para alojar a los miles y miles de personas que fueron arrestadas.

El escritor cree que, en aquella época, por lo menos una cuarta parte de la población de Leningrado fue detenida. En 1934, Leningrado tenía dos millones y medio de habitantes. Sólo en Leningrado habrían sido puestas tras las rejas por lo menos 600.000 personas.

La población total de las prisiones y campos soviéticos de concentración, en cualquier época, no debe haber sido inferior a doce millones de personas, de acuerdo con Solzhenitsyn. De éstos por lo menos la mitad eran de los llamados prisioneros políticos. Este cálculo concuerda con las estimaciones hechas en Occidente.

Debido a que el índice de mortandad era muy elevado en los campos de prisioneros, cada año se requería un ininterrumpido flujo de millones de reclusos para mantener llenas las instalaciones. Solzhenitsyn no ofrece un cálculo del número total de personas que durante los 40 años que abarcan su libro estuvieron encerradas en estos campos, pero nosotros podríamos calcular que en conjunto, penaron en las prisiones el doble o el triple de reclusos que puede ahora albergar el sistema carcelario soviético.

El autor calcula que entre 1937 y 1939 fueron ejecutados unos 500.000 de los llamados prisioneros políticos. En esos años, la ola de las purgas políticas había llegado a un punto más elevado. Pero Solzhenitsyn también se hace eco de los rumores que mencionan un total de 1.700.000 víctimas, ejecutadas desde 1937 hasta el primero de enero de 1939. Entre éstos también habría reos del orden común.

En otros capítulos de su libro Solzhenitsyn establece una comparación entre el número de verdugos castigados en la Alemania prenazi y la URSS por asesinar y torturar prisioneros. En la Alemania de la postguerra, más de 78.000 personas han sido juzgadas por estos crímenes, dice. En la URSS sólo hubo 24 procesos.



Nuevo libro de Solzhenitsyn.— Jean Morozov, editor parisiense, muestra un ejemplar del nuevo libro de Alexander Solzhenitsyn, "Archipiélago Gulag". En la obra, el autor soviético hace acusaciones que jamás se habían lanzado contra Stalin. (Radiofoto AP).

OBRA DE SOLZHENITSYN PARA QUIENES "MURIERON SIN HABLAR".—

El Archipiélago de Gulag

Por Alexander Solzhenitsyn, Premio Nobel de Literatura

"El histórico relato de Alexander I. Solzhenitsyn sobre el sistema penal soviético, titulado "El Archipiélago de Gulag, 1918-1956", que circuló en forma privada, fue publicado hace pocos días en París, en una versión en ruso. El "New York Times" y este diario están publicando una serie de las partes más importantes del volumen".

Dedico este libro a todos aquellos que murieron sin hablar y a ellos les pido que me perdonen por no haberlo visto todo, por no haberlo recordado todo, por no haber adivinado todo.

Prólogo:

Durante años, con el corazón adolorido, me he abstenido de publicar este libro. Me sentía más obligado hacia aquellos que ya murieron. Pero ahora que los órganos de seguridad del Estado han decomisado este libro, no me queda otra alternativa que publicarlo.

En este libro no hay personajes de ficción, ni he inventado los hechos. Las personas y los lugares llevan sus nombres propios. Si algunos personajes son identificados sólo con sus iniciales, es debido a consideraciones personales. Si otros no son mencionados en absoluto, ello es no más que debido a que la memoria humana no registró sus nombres.

Pero todo sucedió, tal y como aquí lo describo.

PARTE I

PRIMERA SECCION

En 1949, algunos amigos y yo leímos un artículo en la revista "Naturaleza", órgano de la Academia de Ciencias. La nota informaba que en el curso de unas excavaciones, en el lecho congelado del río Kolyma, se había descubierto un antiguo arroyo en el que se encontraron especímenes congelados de una fauna prehistórica que había vivido hace unos 10.000 años. Fuesen éstos pescados o lagartos, el hecho es que el hielo los había conservado tan bien, que aquellos que los descubieron inmediatamente los descongelaron, y con gran placer, se los comieron ahí mismo.

Nosotros comprendimos inmeditamente el sentido de la nota publicada en un tipo minúsculo. Podíamos imaginar la escena hasta en sus mínimos detalles: cómo aquellos hombres, con gran ansiedad, habían roto el hielo; cómo haciendo a un lado todo interés por la ictiología y dándose de codazos entre sí por ser el primero, habían arrancado aquellas piezas de carne prehistórica para llevarlas corriendo al fuego, descongelarlas y comérselas.

Comprendimos al instante que nosotros éramos iguales que ellos. Nosotros, también pertenecíamos a la poderosa tribu de los "Zeks" (reclusos de los campos de concentración), única en toda la faz de la Tierra.

Porque los "Zeks" eran las únicas personas que con gran placer podían devorar carne de lagarto prehistórico.

La región de Kolyma era la más grande y famosa de todas las islas, la feroz extremidad de aquel sorprendente país que es Gulag (iniciales de la administración central de los campos correctivos) que, aunque en términos de geografía se extiende como un archipiélago es, psicológicamente, todo un continente, un país casi invisible, casi imperceptible, habitado por el pueblo de los "Zeks".

Este archipiélago se extendía a lo largo y lo ancho del país, como un gran tablero de ajedrez. Formaba enclaves en las ciudades y bastiones en las calles. Y, sin embargo, muchos ignoraban su existencia y sólo los que habían estado ahí conocían la verdad.

Me falta audacia para tratar de escribir toda la historia de este archipiélago. Nunca he tenido la oportunidad de leer los documentos oficiales, y, de hecho, me pregunto si tal posibilidad se podría presentar a alguien alguna vez. Aquellos que no desean que estas cosas se recuerden, tienen sobrado tiempo —y todavía más tiempo— para destruir hasta el último de los documentos.

Yo pasé once años ahí y no los recuerdo como una época de vergüenza, como una pesadilla a la que hay que maldecir: porque he llegado casi a amar aquel mundo deformado. Y ahora, por un giro afortunado del destino, muchos también me han confiado sus experiencias, sus cartas, las historias de sus vidas.

Este libro jamás lo hubiera escrito una sola persona. Además de las experiencias que viví en el archipiélago, este libro también contiene —en la piel de mi espalda y en el ojo de mi mente— material adicional: las historias, las memorias y las cartas de otros 227 seres humanos.

Pero aún no llega el momento en que yo me atreva a dar sus nombres.

Dimitri Petrovich, antiguo prisionero de las islas de Solovetskyy, iba a ser el editor de este libro. Pero enfermó de parálisis debido a que pasó la mitad de su vida en las prisiones. De hecho, sus propias memorias se titulan "Media vida". Cuando terminaba su libro, perdió el don del habla, pero aún así pudo releer los últimos capítulos para asegurarse de que ahí estaba todo lo que quería decir.

Si en el curso del tiempo la libertad no vuelve a mi país, entonces hasta la lectura y distribución, de persona a persona de este libro se volverá muy peligrosa. Por ello, debo inclinarme ante los futuros lectores en homenaje por parte de aquellos otros que han perecido.

¿Cómo llega la gente a este archipiélago clandestino?

Algunos, como tú y yo, querido lector, vamos allá a morir y sólo tenemos una vía única y obligatoria, para la entrada: el arresto.

Existen en el Universo muchos centros diferentes. Tantos como hay seres vivientes. Cada uno de nosotros es un centro de la creación y el Universo se estremece cuando uno oye cerca este susurro:

"Está usted arrestado". El arresto es el agudo sonar del timbre de la casa en la noche o el golpe de rudos nudillos en la puerta. Es la insolente irrupción de los oficiales de la policía política, con sus grandes botas sucias. El arresto es el miedo: los golpes que llueven sobre el detenido mientras a su espalda los vecinos ven y callan.

Y esta también, luego, la tradicional secuela del arresto: después que la pobre víctima ha sido recluida, las cosas son rotas y desgarradas, las paredes quedan desnudas, los escritorios y roperos vacíos y en el suelo, entremezclado, todo lo que había, todo lo que se tenía.

Cuando arrestaron al ferroviario Inoshin, estaba en su casa un ataúd con el cadáver de su hijito que recientemente había muerto. Los "agentes de la ley" sacaron el cadáver del niño de su féretro y luego lo registraron. Ellos levantan a los enfermos de la cama y deshacen sus vendajes para registrarlos.

En 1937 la policía política irrumpió en el instituto del doctor Kazakov. Los agentes rompieron los frascos con las vacunas que había elaborado el doctor, aunque los pacientes, algunos ya en vías de sanar y otros todavía muy delicados, les rogaron que respetaran esas milagrosas medicinas (de acuerdo con la versión oficial, las vacunas eran veneno. Pero si así fuera, ¿no debieron haberlas preservado para usarlas como prueba?).

A Vostrikov, nuestro más grande experto en asuntos tibetanos, le decomisaron inapreciables manuscritos antiguos del Tibet, y sus discípulos necesitaron 30 años para recobrarlos de las manos de la KGB (la policía política de los años anteriores a la segunda guerra mundial).

Cuando arrestaron al orientalista Nevsky, le decomisaron los manuscritos de los tangutos (un pueblo mongol que vive en la provincia de Koku Nur, al noroeste del Tibet) y 25 años más tarde, mucho después que había muerto, le concedieron a título póstumo el Premio Lenin por haber descifrado esos papeles. A Krager le quitaron el archivo que había elaborado sobre el pueblo de los yanisostyaks y vetaron el alfabeto y el vocabulario que había hecho para ellos. Y así, una pequeña nacionalidad fue despojada de su idioma escrito.

Si quisiéramos expresarnos como lo hacen los intelectuales, sería muy difícil describir todo esto. Pero hay un proverbio popular que habla acerca de cómo la búsqueda protege a sus autores: "Están buscando algo que nunca estuvo ahí".

Para aquellos que quedaron atrás no queda más que el largo rastro de una vida rota. Eso, y los esfuerzos por entregar paquetes de comida a sus familiares en las prisiones. Pero detrás de las ventanas de los edificios oficiales se escuchaban las voces ásperas:

"No tenemos aquí a nadie con ese nombre" o "Nunca oímos hablar de él".

Y para escuchar eso había que permanecer alineados cinco días en Leningrado.

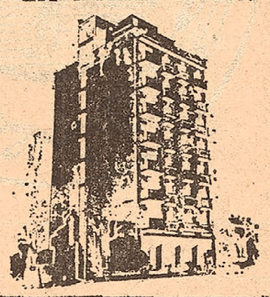
Algunas veces, después de esperar medio año o un año entero, se tenían noticias del pariente arrestado. O se escuchaban de nuevo las voces hirientes:

"Se le ha despojado del derecho de comunicación".

Por lo general, esto significaba otra cosa: simple y llanamente ha sido fusilado.

Pero hay muchas formas de arrestar a la gente. En 1926, Irma Mendel, una mujer húngara, consiguió, a través de sus conocidos en el Komintern, dos boletos para asientos de primera fila en el teatro Bolshoi. El fiscal Klegal le hacía la corte y los dos fueron juntos, muy cariñoso con ella, pero a la salida la llevó directamente del teatro a la Lubyanka (una de las más conocidas prisiones de Moscú).

EN MENDOZA...



HOTEL INTERNACIONAL

60 HABITACIONES
- CON BAÑO PRIVADO.
- AIRE ACONDICIONADO.
- CALEFACCION CENTRAL.
- MUSICA FUNCIONAL.
- TELEFONO Y T.V.

A METROS DEL CASINO PROVINCIAL.
SARMIENTO 720
TEL. 2-45600 MENDOZA

24/6/74

"L'ARCHIPEL GOULAG" CENSURÉ A L'O.N.U.

Genève, 21 juin. (De notre correspondant particulier.)

L'ARCHIPEL GOULAG *est interdit à la vente dans l'enceinte des Nations Unies à Genève. Tous les exemplaires du dernier ouvrage d'Alexandre Soljenitsyne ont été retirés des rayons. La librairie Naville, qui exploite plusieurs kiosques au Palais des Nations, affirme avoir reçu des instructions formelles et écrites de la part de la direction de l'O.N.U. Elle a été contrainte d'appliquer cette censure, l'organisation internationale étant souveraine sur le secteur extraterriotorialisé.*

Cette mesure discriminatoire a été connue alors même que s'installaient dans ce même Palais des Nations les services de la division des droits de l'homme. C'est une étrange coïncidence, et une bien singulière manière de marquer ce transfert de New York à Genève.

Dans les couloirs de l'O.N.U. on laisse entendre que la direction du palais a cédé aux pressions exercées par la mission diplomatique de l'U.R.S.S.

On dément pourtant cette interprétation en haut lieu contestant aussi formellement que des ordres aient été transmis aux messageries. Tout au plus fait-on remarquer que la règle en vigueur veut que l'on s'abstienne de mettre en vente des livres pouvant porter ombrage à un pays membre.

A Paris, au siège de l'Unesco, c'est une pratique légèrement différente qui est suivie depuis l'intervention en force de l'ambassade de l'Union soviétique. L'Archipel Goulag *a été enlevé des rayons d'exposition et de l'affichage. Le livre est toutefois disponible. Il vous sera vendu dissimulé dans un sac à papier. Une telle attitude des représentants du Kremlin serait édifiante s'il en était besoin et pleine d'enseignements pour les négociateurs de la conférence paneuropéenne où l'on débat des libertés de l'information et de la libre circulation des idées et des personnes.*

VENDREDI 18 AVRIL 1975
ÉDITION PARIS-DEUXIÈME — 1 F

LE FIGARO (LE GAULOIS)
14, ROND-POINT DES CHAMPS-ELYSEES
75380 PARIS - CEDEX 08 - TEL. 256-80-00

Prix du « Figaro » à l'étranger :
Algérie, 0,85 din. ; Maroc, 1,30 dh ; Tunisie, 90 mil. ;
Espagne, 20 p. ; Italie, 250 lires ; Autriche, 8 sch. ;
Belgique, 8 FB ; Luxembourg, 8 FL ;
Suisse, 0,80 FS ; Allemagne, 1 DM ;
Grande-Bretagne, 14 p. ; Hollande, 0,85 Fl.

LE FIGARO

« SANS LA LIBERTE DE BLAMER, IL N'EST PAS D'ELOGE FLATTEUR » BEAUMARCHAIS

sommaire

Agriculture (16)
Arts (30)
Bourse de Paris (17)
Carnet du jour (26)
Chronique (32)
Courses (24)
Défense (11)
Economie (15, 16, 17)
Education (8)
Equipement (11)
Etranger (3, 4, 5)
Feuilleton (28)
Informations générales (12, 14)
Journée (27)
Lettres (30)
Météorologie (27)
Mots croisés (31)
Petites annonces (18 à 24)
Politique (6, 7)
Programmes spectacles, radio, télévision (29, 31)
Santé (9)
Social (8)
Spectacles (28, 29)
Sports (25)
Télévision-Radio (31)

Les deux visages

La mise en demeure adressée à M. Alexandre Dubcek par le parti communiste tchécoslovaque — la valise ou la soumission — pose de nouveau le problème des rapports entre l'idéologie communiste et la liberté d'expression.

M. Gustave Husak, secrétaire général du P.C. tchécoslovaque, dénonce vigoureusement ceux qui « se placent eux-mêmes dans une opposition ouverte et sur une base subversive et hostile ». Il les invite à plier bagage et à s'expatrier. Nos lecteurs trouveront en page 2 un certain nombre de commentaires sur l'affaire Soljenitsyne. Comment ne pas penser, à propos de la relance de l'offensive anti-Dubcek, aux tribulations dramatiques de l'auteur de *L'Archipel du Goulag* ? Dans *Le Chêne et le Veau*, Soljenitsyne livre le récit de son vain combat pour rendre public le témoignage d'un survivant de la répression. Voici Dubcek, à son tour, victime d'une nouvelle offensive. Le droit à la contestation est réclamé, encouragé, soutenu quotidiennement par les communistes contre les régimes libéraux et bénins. Il est brutalement réprimé par les mêmes communistes dès qu'ils ont conquis le pouvoir et qu'est instauré, grâce le plus souvent à la faiblesse d'un libéralisme inlassablement miné par leurs soins, un totalitarisme sans frein.

Les choses doivent être bien claires. En Espagne, au Portugal, au Chili, en Grèce, nous étions et nous sommes ici pour la liberté d'expression. Nous sommes partout et toujours pour la liberté d'opinion et pour la liberté d'expression. L'affaire Dubcek après l'affaire Soljenitsyne jette un jour sinistre sur les déclarations électorales de M. Marchais à propos de la liberté des intellectuels dans un régime communiste. Une des différences majeures entre le système libéral où nous vivons encore, grâce à Dieu, et le système totalitaire, c'est évidemment d'abord dans la présence ou l'absence des camps de concentration ou des prisons psychiatriques qu'il s'agit de la chercher. Mais c'est aussi dans le droit au désaccord et à l'opposition : il est assuré d'un côté — et largement, il faut bien le dire. Il ne l'est pas de l'autre. Quoi de plus décisif ? Il y a quelque chose de lassant et finalement d'insupportable à voir, jour après jour, ceux qui dénoncent tour à tour un Dubcek et un Soljenitsyne se présenter devant nous, dans la presse, à la radio, à la télévision, comme les champions brimés d'une liberté offusquée. L'hypocrisie bourgeoise, thème usé jusqu'à la corde de tant d'écrits vertueux, n'était qu'un faible essai de la formidable mystification, de l'escroquerie meurtrière qui se joue sous nos yeux.

Les communistes ont deux visages : celui de la paix et celui de la violence. Celui de la liberté et celui de l'exil et de la prison. Comment pourrions-nous éviter, après tant de rechutes, de voir toujours le second en filigrane du premier ? Staline était un monstre. C'est une affaire réglée par M. Khrouchtchev lui-même. La question est de savoir si le fantôme de Staline pourra jamais être exorcisé par les descendants de Lénine. **Jean d'ORMESSON.**

CAVALIER SEUL

Joséphine (2)

Il m'est arrivé plus d'une fois, naguère, de recevoir des lettres m'enjoignant de « cesser mes campagnes contre le général de Gaulle ».

Vous avouerez qu'il y avait de quoi être surpris. Je le suis de la même façon aujourd'hui. Je croyais avoir offert à Joséphine Baker quelques petites fleurs de mon jardin en souvenir de son amour des enfants.

Mais comme mon bouquet n'avait pas l'aspect de couronne traditionnelle, voilà qu'on m'accuse d'avoir jeté des pierres sur le convoi. Quelle horreur ! Que l'on me croie capable de ce genre d'indécence n'est guère flatteur, certes ; mais, tout compte fait, c'est très bon pour l'humilité chrétienne. **André FROSSARD.**

Le drapeau de Sihanouk flotte sur Phnom Penh

Vietnam : un dernier verrou avant Saigon

Phnom Penh, c'est fini. La capitale du Cambodge, encerclée depuis le 22 janvier 1971, est tombée jeudi matin aux mains des Khmers rouges. Le prince Norodom Sihanouk, renversé le 18 mars 1970 par le général Lon Nol, a officiellement annoncé la reddition de la capitale, en publiant un communiqué laconique : « Les traîtres de Phnom Penh se sont rendus aux Khmers rouges à 9 h 30, locale ».

Tandis que les forces révolutionnaires progressaient jeudi matin à travers les principales rues de la capitale sans rencontrer de résistance, la ville est sortie de la prostration dans laquelle l'avaient plongée les derniers épisodes du siège. Aux premières heures de la matinée, des groupes populaires se sont portés au-devant des soldats qui entraient en vainqueurs dans la capitale.

Le premier ministre cambodgien, Long Boret, le commandant en chef de l'armée, le général Sak Suthsakhan et les membres du comité militaire suprême avec leurs familles, sont partis en hélicoptère au moment où Phnom Penh tombait aux mains des rebelles pour Bangkok. Lon Nol, frère du maréchal Lon Nol, s'est rendu aux rebelles.

La radio de Phnom Penh, utilisée par les Khmers rouges, a invité la population à rester calme. Elle a averti que le nouveau régime **« ne tolérera ni vols, ni pillages ».**

Dans un communiqué elle annonce un grand rassemblement auquel sont conviés les étudiants, professeurs et fonctionnaires. Le même texte exhorte les commandants militaires à travers tout le territoire à se rendre.

A Bangkok, le gouvernement thaïlandais a ordonné la fermeture immédiate de sa frontière avec le Cambodge. Depuis plusieurs semaines des milliers de Cambodgiens ont cherché refuge en Thaïlande, où certains ont été internés dans des camps. Mais de nombreux autres ont réussi à gagner l'intérieur du pays. C'est pour éviter un éventuel exode en masse du Cambodge que la Thaïlande a décidé de fermer sa frontière, longue de 400 kilomètres.

D'autre part, l'Indonésie et la Thaïlande ont réclamé jeudi la réunion d'une conférence des pays membres de l'Association des nations d'Asie du Sud-Est pour discuter de la chute du gouvernement républicain du Cambodge.

Selon l'agence yougoslave **« Tanjug »**, le prince Sihanouk a annoncé au cours d'une conférence de presse, à Pékin, qu'il serait le chef de l'Etat cambodgien mais que le pouvoir serait exercé par Khieu Samphan, chef du F.U.N.K. Le prince a affirmé qu'il serait le garant de la neutralité du Cambodge, lequel rejoindrait le bloc des pays non alignés.

Interrogé sur le Cambodge, à Tokyo, lors de son retour de Formose où il a assisté aux obsèques du maréchal Tchang Kaï-tchek, le vice-président américain, Nelson Rockefeller, a déclaré que **« ces dernières 48 heures ont été pour moi les plus pénibles et les plus difficiles sur le plan émotionnel que j'ai jamais vécues. C'est une tragédie absolue ».**

Au moment où la capitale cambodgienne s'écroule, l'avenir de Saigon paraît de plus en plus précaire. Le sort de la capitale se joue à quelques kilomètres à l'est de la ville et notamment à Xuan-Loc, position-verrou qui, jeudi matin était totalement isolée après avoir subi depuis vingt-quatre heures les assauts répétés des blindés et de l'infanterie adverses. Au début de la matinée, la chute de Kiem-Tan — à douze kilomètres de Xuan-Loc — a aggravé la situation des défenseurs. De l'avis des observateurs sur place les positions gouvernementales sont sur le point de craquer. Entre Saigon et les forces communistes il ne reste plus qu'un dernier bastion : Bien-Hoa.

Pages 4 et 5 : nos informations



Les nouveaux maîtres du Cambodge : le prince Sihanouk (à droite), président du « Gouvernement royal d'union nationale », et M. Khieu Samphan, le révolutionnaire formé à l'école des maquis devenu commandant en chef des forces révolutionnaires. Le premier est à Pékin, l'autre sur le terrain.

"Comme un fruit pourri..."

Le prince Sihanouk avait prédit que Phnom Penh *tomberait comme un fruit pourri* dans une atmosphère de *kermesse*.

Ses partisans en uniformes de coton noir n'ont eu aucun mal, hier matin, à prendre la relève des groupes disloqués de combattants en guenilles qui constituaient les derniers débris de l'armée républicaine. Ils n'ont eu qu'à converger vers le centre de la ville par petits groupes venus du nord, de l'ouest et du sud.

La ville a retenti de quelques rafales d'armes automatiques, mais elles étaient moins nombreuses que les drapeaux blancs spontanément brandis par les *soldats* de quinze ans hâtivement recrutés au cours des dernières semaines pour opposer un ultime rempart aux Khmers rouges.

Les premières unités révolutionnaires sont arrivées très tôt, jeudi matin, par le nord en descendant le boulevard Monivong et les quais qui longent le Tonle Sap, l'un des affluents du Mékong. L'ambassade de France, l'hôpital Calmette, l'hôtel *Phnom* (ex-*Hôtel Royal*) transformé en hôpital et déclaré bâtiment protégé, qui continuent à recevoir les blessés, les voyaient successivement passer. Un porte-parole de la Croix-Rouge internationale déclarait à l'entrée du bâtiment : *« Tous les membres des équipes de secours vont bien et prennent soin des blessés et des malades qui sont amenés à l'hôtel. »*

Les drapeaux blancs fleurissaient sur leur passage et les soldats faméliques qui les avaient combattus la veille encore déposaient les armes.

Au même moment, d'autres groupes investissaient, dans le sud de la ville, le palais de Chamcar Mon, vaste résidence officielle du chef de l'Etat, enfouie dans la verdure et désertée le 1er avril par le maréchal Lon Nol, qui se repose maintenant à Honolulu. Les uniformes noirs prenaient sans plus de résistance le contrôle du grand bâtiment blanc de l'ambassade américaine, pillée et incendiée au début de la semaine après le départ de ses hôtes pour Bangkok samedi dernier.

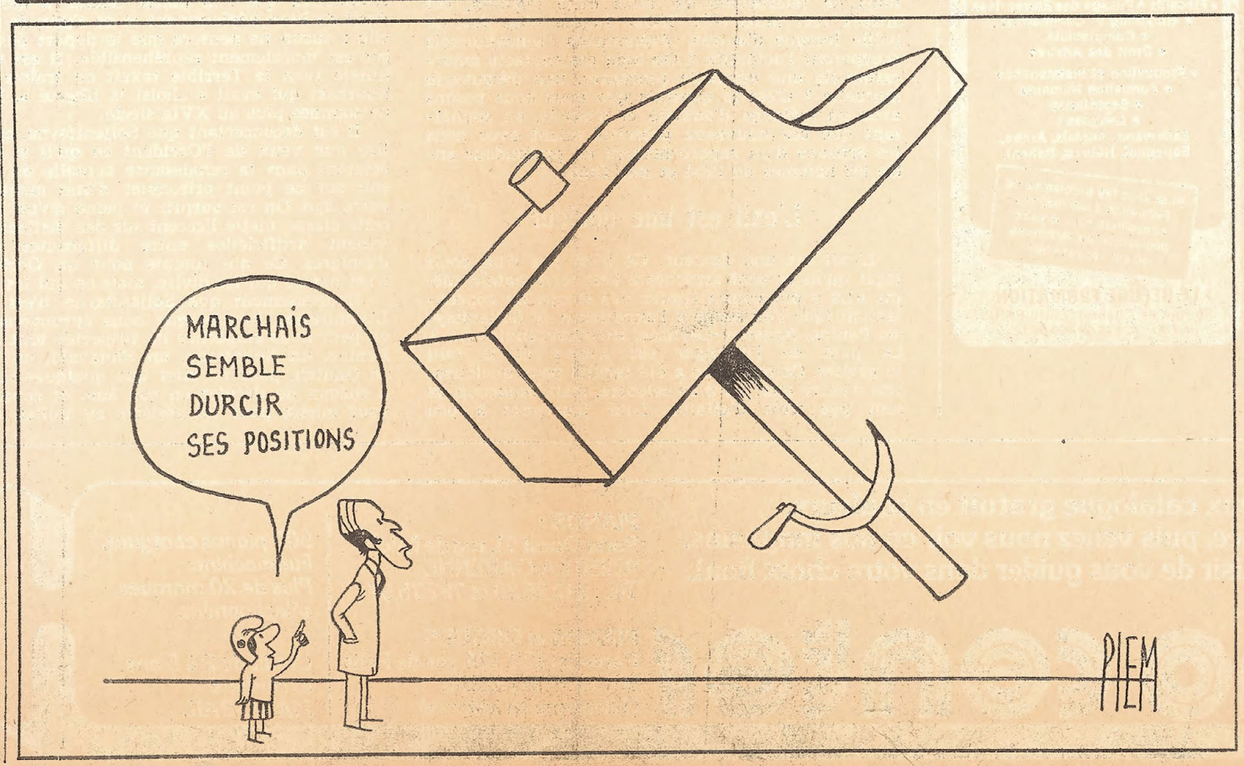
Dès huit heures du matin, les coups de feu entendus ici et là cessaient et les premiers groupes de sympathisants se portaient vers les vainqueurs.

La floraison des drapeaux blancs, encouragée par des haut-parleurs placés sur des voitures militaires, s'étendait très rapidement à toute la ville, aux habitations privées comme aux magasins du centre. Même les canonnières républicaines qui sillonnaient le Mékong et le Tonle Sap en étaient abondamment pourvues.

« Le drapeau blanc, c'est l'emblème du cessez-le-feu », expliquait un officier du haut de son camion, précisant que la reddition générale avait été ordonnée par les autorités qui, la veille encore, prônaient la résistance à tout prix.

Bientôt, des groupes de civils s'agglutinaient sur les trottoirs, aux fenêtres, sur les terrasses et adressaient des vivats aux hommes en uniforme noir. Sur le boulevard Monivong, des soldats républicains sans armes, criaient *bravo, paix*, à bord d'un blindé. Des jeunes gens enthousiastes entouraient les petits détachements de révolutionnaires, qui échangeaient des accolades avec leurs adversaires de la veille. L'un d'eux s'écriait : *« Nous sommes venus vous libérer des Américains, des impérialistes et des traîtres. Maintenant vous êtes libres. Les combats et les effusions de sang sont finis et nos familles vont enfin revenir. »* Un photographe indépendant américain, Al Rockoff, juché sur le capot d'un camion de Khmers rouges, mitraillait sans relâche les premières scènes de fraternisation.

La radio de Phnom Penh n'a arrêté ses émissions que pendant une heure. Dès 11 heures, elle a indiqué qu'en l'absence du premier ministre Long Boret (parti en hélicoptère pour Bangkok), le général Mey Sichan, membre de l'état-major républicain, invitait ses soldats à déposer les armes. C'était déjà fait.



Sauver les otages punir les coupables

A l'Assemblée, Jean Lecanuet, garde des Sceaux, a évoqué mercredi après-midi le problème des otages. « Une loi récente, a-t-il déclaré, a renforcé les peines qui peuvent aller jusqu'à la réclusion perpétuelle et la peine de mort. L'arsenal législatif est donc cohérent. » Le ministre a ajouté : **« La justice doit pouvoir, dès que les coupables sont capturés, prononcer très rapidement des condamnations très fermes (...) La création de filières d'urgence est à l'étude pour accélérer le cours de la justice quant aux procédures criminelles les plus graves, sans retirer aux inculpés les garanties du droit. »**

Ce problème de prises d'otages aurait mérité sans doute plus ample débat. C'est en effet une question difficile et qui préoccupe, à juste titre, une opinion publique à la fois révoltée et désorientée par la relative impunité dont semblent bénéficier ces malfaiteurs.

La prise d'otages place les pouvoirs publics devant un problème moral qu'il leur faut affronter à chaud et sans possibilité de se donner le temps de la réflexion. Quel est l'impératif qui doit prévaloir : sauver la vie des otages ou s'emparer des malfaiteurs pour garantir l'efficacité et l'exemplarité de la répression ? Il est évident, hélas ! qu'il y a là un dilemme et un choix moral. Préserver la vie des otages peut aboutir à assurer l'impunité des criminels. Force est restée finalement à la loi dans l'affaire de la Sarthe mais dans celle de l'avenue de la République à Paris, dans laquelle le caissier d'une banque a été assassiné, les gangsters courent toujours.

Il y a lieu de rappeler que, lors de cette affaire, les badauds amassés devant la banque ont hué et injurié les policiers lorsque les gangsters se sont enfuis en se protégeant derrière leurs captifs. La rage au cœur et sans avoir tiré, les membres de la brigade antigang ont rengainé leurs armes alors que les insultes et les quolibets fusaient autour d'eux. La désillusion de voir les coupables s'échapper semble avoir été plus forte dans le public que le soulagement de voir sauver des vies innocentes.

M. Poniatowski, comme M. Lecanuet, viennent de réaffirmer qu'une première règle s'impose : sauver la vie, obtenir la libération des otages. Il y a là un point de doctrine fondamental sur lequel le gouvernement semble décidé à tenir ferme. Qui pourrait l'en blâmer ? Quoi qu'il en coûte, le respect d'une vie innocente constitue un impératif qui puise sa source bien au-delà de la politique, du droit ou de la technique policière. C'est même sans doute le meilleur critère pour juger du degré de civilisation d'une société.

Mais en réaffirmant, à juste raison, cette doctrine, le gouvernement n'encourage-t-il pas des malfaiteurs à multiplier ce genre de méfaits ? MM. Poniatowski et Lecanuet ont répondu à l'avance à cet argument, en déclarant qu'après cet impératif prioritaire, sauver la vie des personnes menacées, intervient aussitôt un second impératif, neutraliser, arrêter et punir les truands.

On veut espérer que les autorités de police étudient et mettent actuellement au point des méthodes efficaces utilisant les techniques scientifiques les plus sophistiquées pour suivre à la trace et repérer les malfaiteurs après leur fuite. Ne reprochons pas au ministre de l'Intérieur d'avoir été muet sur ce point. On peut, au contraire, regretter que dans l'affaire de la Sarthe, trop de détails aient été donnés sur la voiture mise à la disposition des gangsters.

Les auteurs de séquestrations arrêtés, reste la question évoquée par M. Lecanuet de leur jugement.

Une loi du 9 juillet 1971 a renforcé les pénalités prévues à l'article 343 du Code pénal : la prise d'otages est punie de la réclusion criminelle à perpétuité. S'il y a eu mort, la peine capitale est encourue.

Il n'y a, par conséquent, pas lieu de renforcer encore l'arsenal législatif. M. Lecanuet a déclaré que la chancellerie étudiait la possibilité d'instituer des « filières » d'urgence pour accélérer le jugement de ce genre d'affaires. On peut effectivement souhaiter voir hâter la marche de la justice, tout en restant sceptique sur l'intérêt de telles initiatives qui peuvent présenter des dangers sur le plan de la procédure pénale.

La minutie de cette procédure pour les affaires allant en cour d'assises constitue une garantie pour les libertés individuelles et l'honneur de l'ensemble des citoyens. Il n'y a pas de justice au rabais.

Denis PÉRIER-DAVILLE.

Région parisienne

Moins de bureaux

confirmé à l'Elysée

Moins de bureaux en région parisienne, priorité confirmée aux cinq villes nouvelles dont le statut juridique va se rapprocher de celui des autres communes et protection accrue des espaces verts par la création de zones naturelles, péage sur les nouvelles autoroutes aux portes de la capitale, telles sont les quatre décisions essentielles prises hier à l'Elysée à l'issue d'un conseil restreint présidé par Valéry Giscard d'Estaing.

Y participaient, outre Jacques Chirac et Robert Galley, ministre de l'Equipement, MM. Maurice Doublet, préfet de la région parisienne, et Jean Taolette, préfet de Paris.

Les principales décisions ont été prises en tenant compte des perspectives démographiques de la région qui sont moins importantes qu'on ne l'avait prévu, voici quelques années. Ainsi, au lieu de 12 millions d'habitants en 1985, et de 14 millions en l'an 2000, les nombres correspondants ne seront que de 11 millions et 12 millions. Ceci implique, a dit le président de la République une politique volontariste qui doit s'accompagner d'un soutien des activités.

Concrètement, les villes nouvelles conserveraient la priorité qui leur a été attribuée. On souhaite qu'elles atteignent leur taille optimale le plus vite possible, en absorbant la moitié de l'accroissement démographique régional. Leur statut devra se rapprocher le plus du droit commun. Le ministre de l'Intérieur est chargé d'établir des projets.

Pour les activités, le contingent des bureaux serait diminué de 900.000 à 700.000 mètres carrés par an dont 33 % dans les villes nouvelles.

Pour Paris, la quantité correspondante sera limitée à 200.000 mètres carrés au cours des cinq prochaines années.

Maurice CAZAUX.

(Suite page 11, col. 4)

Les événements et les idées

Soljénitsyne : le grand débat

L'apparition, pour la première fois dans un débat à la télévision française, d'Alexandre Soljenitsyne n'a pas été un événement seulement parce que les Français ont découvert un visage nouveau, pour eux, du grand écrivain russe : intelligence et sourire. Ce débat a aussi montré les difficultés que Soljenitsyne rencontre pour se faire comprendre de certains de ses interlocuteurs, en particulier ceux de la gauche non communiste. Le dossier que nous présentons ici tente d'apporter un éclairage sur le sens de son combat et sur celui des autres émigrés qui ont fui le système soviétique.

En page 2 : l'éditorial de Raymond ARON et les articles d'Hélène ZAMOYSKA et d'Alain BESANÇON

Le calme est revenu à Beyrouth

Le cessez-le-feu intervenu au Liban entre « phalangistes » de Pierre Gemayel et Palestiniens est respecté. Le calme revient peu à peu à Beyrouth, après quatre jours d'affrontements qui ont fait 150 morts et une centaine de blessés.

(Page 3.)

Strasbourg : 18 attaques de banques en 15 semaines

Strasbourg, capitale du hold-up ? Depuis le début de l'année, dix-huit établissements bancaires ont fait l'objet d'attaques à main armée. Dans le même temps, la police n'a procédé qu'à neuf arrestations concernant les auteurs de cinq de ces agressions.

(Page 12.)

Médecins : quelle responsabilité ?

Quelle est la responsabilité du médecin devant les hommes et devant sa conscience ? Le serment d'Hippocrate doit-il être adapté à la société moderne ? Telles sont les questions auxquelles ont tenté de répondre praticiens de la médecine et du droit au cours d'un colloque organisé à Paris.

(Page 9.)

Economie française : refroidissement total

Selon une enquête de l'INSEE publiée hier, 17 % seulement des chefs d'entreprise déclarent ne pas pouvoir augmenter leur production ; en juin dernier, cette proportion était de 39 %. D'autre part, l'indice de la production industrielle de février n'a pas augmenté par rapport à janvier.

(Page 15.)

LES ÉVÉNEMENTS ET LES IDÉES



LE FIGARO

« SANS LA LIBERTÉ DE BLAMER,
IL N'EST PAS D'ÉLOGE FLATTEUR » BEAUMARCHAIS

Le message de Soljenitsyne



PAR RAYMOND ARON

A Dostoievsky, revenu de *La Maison des Morts*, qui aurait proposé comme interlocuteur un bureaucrate tsariste ou un féal de cette bureaucratie ? En regrettant l'absence d'un membre du parti communiste l'autre soir à la télévision, Jean Daniel se condamnait lui-même à un rôle ingrat. Soljenitsyne n'est pas un homme politique, même si ses propos, ses œuvres, sa vie constituent des réalités politiques qui pèsent de tout leur poids de souffrance et de génie. Ses convictions transcendent la politique parce qu'elles animent une personnalité hors du commun, parce qu'elles demeurent en dernière analyse d'essence spirituelle : foi dans la liberté et dévotion inconditionnelle à la vérité.

En demandant à l'auteur du *Pavillon des cancéreux* d'exprimer des opinions sur les événements du jour, le directeur du *Nouvel Observateur* abaissait le dialogue au niveau ordinaire des débats partisans.

Qui mène, en Occident, le *même combat* que Soljenitsyne ? La réponse est simple parce que la question est indécente : personne. Ni la droite, ni la gauche. Pour mener le même combat que lui, il faudrait affronter le même ennemi, risquer le long voyage à travers l'institution concentrationnaire, puiser dans les mêmes épreuves la force invincible de résister à la machine infernale. Des articles ou des livres pour l'indépendance de l'Algérie, nous en avons écrit et nous n'avons pas lieu de le regretter. Pas non plus le droit d'en être fiers quand nous rencontrons l'auteur d'*Une Journée d'Ivan Denissovitch*.

LES jugements que Soljenitsyne porte sur le Vietnam, sur le Portugal ou sur le Chili, bien sûr, ils appellent la discussion et l'exilé se trompe peut-être. Le régime de Salazar a laissé une population à plus de 50 % analphabète ; les généraux chiliens usent et abusent de la répression et de la torture ; capitaines et communistes au Portugal construiront plus d'usines que les maîtres d'hier, et ils ouvriront plus d'écoles. Les communistes du Nord-Vietnam mettront du moins fin à la guerre. Soljenitsyne n'ignore aucune de ces évidences. S'il gêne, s'il indigne, c'est qu'il frappe au point sensible — le point du mensonge — les intellectuels occidentaux : si vous acceptez le grand Goulag, leur dit-il, pourquoi votre vertueuse indignation à propos des petits ? Les camps restent les camps, qu'ils soient bruns ou rouges.

DEPUIS plus de cinquante ans, les intellectuels d'Occident refusent d'entendre la question. Une fois pour toutes, ils ont posé qu'il y avait de « bons » camps et de « mauvais ». Les camps que transfigure la sainteté de la cause et d'autres, qui ne sont que ce qu'ils sont. Tous les intellectuels en Occident commettent, à un degré ou à un autre, cette faute, toujours enclins à découvrir des raisons pour excuser ou pour excommunier. Les intellectuels qui se disent de gauche la commettent avec plus d'éclat, à la mesure même du Goulag qu'ils ont nié le plus longtemps possible, le plus énorme de tous dissimulé dans l'ombre du régime qui se déclare le plus humain du monde.

Entre celui qu'obsèdent l'unité de la gauche et le souci de coopérer avec ses « camarades communistes » et le *Zek*, la partie n'est pas égale. Mais je ne connais guère de Français que la grandeur de Soljenitsyne n'eût écrasés. Et je crois, en dépit de tout, que des millions de téléspectateurs ont recueilli son message, message de charité, de foi et d'espérance, qui illuminait le visage et le regard d'un seul.

R. A.

REFLEXION

Alain BESANÇON

Le pacte du mensonge

L'interview télévisée de Soljenitsyne manifestait entre lui et certains de ses interlocuteurs une profonde dénivellation. Certes il y a une distance entre un homme dont *Le Nouvel Observateur* forme le naturel horizon et un homme que son œuvre et sa vie ont mis plus haut et dans l'horizon de qui ce journal et ses problèmes n'occupent qu'un point. Mais la dénivellation était aggravée d'incompréhension. Ce que Soljenitsyne avait à dire et disait avec une admirable simplicité ne passait pas le seuil d'intelligibilité et littéralement n'entrait pas dans les oreilles parisiennes.

La veille, dans sa conférence de presse, Soljenitsyne avait traité de ce phénomène en termes élevés. L'Occident est transparent et bavarde sans cesse sur lui-même ; l'Orient s'enveloppe de secret. Mais, ajoutait-il, il y a aussi un fait psychologique. « Le rassasié ne comprend pas l'affamé. » C'est un trait de l'humaine nature et Soljenitsyne n'en faisait grief à personne. Il semble que ce refus de comprendre tienne à deux ordres de circonstances.

La première est la réaction spontanée de l'homme devant l'inquiétant et l'atroce. Il se protège en tâchant de recomposer la surface lisse et rassurante d'un réel familier que l'intrusion d'une vérité désagréable venue du dehors a dérangé. Aux juifs qui fuyaient l'Allemagne nazie, les heureux riverains de la Seine disaient qu'ils exagéraient et qu'il ne fallait pas dramatiser. Il en a été ainsi à plusieurs reprises pour les vérités qui provenaient du monde communiste. Les spécialistes connaissaient à peu près les faits rapportés dans l'*Archipel du Goulag* parce que depuis cinquante ans Souvarine, Ciliga, Koestler, Buber Neuman et bien d'autres les avaient communiqués à l'Occident. Mais ils étaient de telle nature que la mémoire refusait de les enregistrer. Le voile recouvrant la réalité soviétique, si avantageux pour le confort moral, se refermait comme la peau qui se reforme sans cesse à la surface du lait. Ce voile, le génie de Soljenitsyne l'a déchiré du haut en bas. Mais il se répare rapidement. Le journal du soir qui a rendu compte du *Gœulag* analysait sur la même page un ouvrage qui en prenait le contrepied. Il ne voyait pas d'indécence à mettre en balance la parole de Soljenitsyne et celle de M. Ellenstein.

Pire que la pauvreté...

Ainsi sommes-nous. Mais il y a une autre circonstance. Nous avons le plus grand mal à imaginer ce dont nous n'avons pas l'expérience. Ce monde autre, que les témoins nous disent mauvais, nous cherchons à en prendre la mesure en le ramenant au même. N'ayant pas toujours été riches, nous savons ce qu'est la pauvreté. N'ayant pas toujours été libres, nous savons ce qu'est la tyrannie. Les lecteurs de bonne foi des documents qui viennent de Russie se représentent par conséquent le pays comme très pauvre et très opprimé, à peu près comme a pu être l'Espagne au lendemain de la guerre civile. Ils imaginent le régime soviétique comme un despotisme classique conforme aux descriptions de Montesquieu. Comme ils ont lu Custine et qu'ils y ont appris que tel était déjà le régime tsariste, ils se croient affranchis de l'opinion vulgaire et pourvus d'une vision réaliste du monde soviétique. Une grande puissance gérée despotiquement et couvrant superficiellement des objectifs nationaux du manteau de l'idéologie, telle est la vision dominante chez les responsables occidentaux. Or cette vision est dangereusement fausse.

A procéder ainsi on manque l'essence du régime. C'est le génie de Soljenitsyne de l'avoir touché du doigt avec une clarté et une force incomparables.

La clé de sa vision, je la vois dans ce passage de sa *Lettre aux dirigeants de l'Union soviétique* : « Le mensonge général, imposé, obligatoire est l'aspect le plus terrible de l'existence des hommes de votre pays. C'est une chose pire que toutes les infortunes matérielles, pire que l'absence de toute liberté physique. »

Celui qui écrit cela est celui qui dans *La Maison de Matriona*, le *Pavillon des Cancéreux*, a peint l'invraisemblable misère des masses populaires ; celui qui dans le *Goulag* a fait l'histoire de la plus grande extermination du siècle. Eh bien Soljénitsyne déclare que ce qu'il y a de plus terrible ce n'est pas la misère, ni l'oppression, ni même le massacre et la peur. C'est le mensonge, le mensonge d'un type spécial qui est le « tribut payé à l'idéologie ».

Sous peine de perdre le pouvoir

Soljenitsyne suggère donc un renversement de perspective. Le mensonge n'est pas, comme dans les despotismes classiques, un moyen qui permet au tyran ou à l'oligarchie de gouverner plus facilement dans son intérêt. Au contraire la tyrannie ne s'établit et ne se perpétue que pour assurer la permanence d'une doctrine, pour empêcher la réfutation de l'idéologie, pour barrer toute confrontation entre la vision qu'elle impose et la réalité qu'elle est censée décrire.

Selon l'idéologie, la révolution devait amener spontanément un état nouveau des relations entre les hommes et entre les choses. La révolution eut lieu et ni les hommes ni les choses ne se comportèrent comme la doctrine prévoyait qu'ils le feraient. Mais si l'idéologie s'était trompée le parti qui en était le gardien et avait pris le pouvoir en son nom perdait sa légitimité. Sous peine de perdre le pouvoir il fallait donc affirmer que la doctrine s'était bel et bien vérifiée, que le monde promis par l'idéologie était advenu, avait trouvé un corps. Mais il n'en était rien. Aussi la première et la plus constante terreur porta-t-elle sur l'information, les journaux, les livres, la pensée, les mots. Ensuite, par voie de conséquence, elle porta sur les hommes, les corps, les institutions, les classes sociales. Ainsi l'idéologie apparaît-elle comme première logiquement et chronologiquement par rapport au totalitarisme. Le totalitarisme n'est pas l'essence du régime. Il est un instrument au service d'une fiction qui, elle, est centrale. Le régime se définit comme idéologique.

Il nous est difficile, occidentaux, de comprendre ce que signifie un contrat social qui soit un pacte de mensonge et que pour vivre en société l'individu soit tenu d'appeler blanc ce qui est noir, liberté, démocratie, justice les choses contraires. Il nous est malaisé de concevoir la souffrance qu'engendre un tel enfermement dans le faux et l'obligation de délirer une partie de la journée. Mais cela compris les positions de Soljenitsyne deviennent limpides et cohérentes.

L'opinion a été déconcertée de ce que Soljenitsyne ne se déclare pas démocrate et qu'il accepte, pour succéder au régime actuel de son pays, un régime autoritaire. C'est par réalisme. La Russie ne peut pas brûler les étapes. Entre les régimes libéraux et le régime idéologique il y a de nombreux degrés qu'elle ne peut sauter. Soljenitsyne craint qu'une démocratie ne puisse maîtriser les tensions formidables qui se sont accumulées depuis cinquante ans. Soucieux d'éviter un nouveau bain de sang, il souhaite donc, dans une première phase un régime contigu au régime actuel, autoritaire mais légal, oligarchique mais laissant aux individus une sphère d'autonomie, imparfait mais ne se prétendant pas parfait. Un régime donc qui n'aurait pas à mentir ni à faire mentir. Nous mesurons mal le progrès que cela représenterait. Par certains côtés ce régime ressemblerait au régime espagnol : mais, vue d'U.R.S.S., l'Espagne est un paradis politique et, tant il est contemplé de loin, presque indistinguable de la Confédération helvétique.

La ruse du vieux "zek"

Au surplus Soljenitsyne n'est pas et ne veut pas être un professionnel de la politique. Il est un écrivain, un homme et son influence s'exerce plus par ce qu'il est que par ses idées. Par son être il est pour son pays un facteur de guérison parce qu'il personnifie le retour au réel.

C'est bien à tort qu'on représente Soljenitsyne comme un prophète à la manière de Tolstoï ou de Dostoïevski. S'il l'est, c'est justement parce qu'il ne prophétise pas, qu'il répudie absolument l'attitude du voyant et du directeur d'âmes. Il ne veut pas conduire ses compatriotes dans un autre monde. Il veut les aider à habiter ce monde-ci en le débarrassant des fictions qui le défigurent. Elevé dans une tradition culturelle qui tendait à mépriser le droit et les garanties juridiques « formelles», il aime le droit, la légalité, les limites précises entre le juste et l'injuste. Toute son œuvre porte le goût du concret, du détail humble et incontestable. Il parle à ras de l'expérience, par exemples vécus. Maintenant qu'il a la liberté de puiser dans l'héritage russe et occidental il va être exposé à certains pièges intellectuels. Pour les déjouer il a sa malice, son humour, sa bonhomie, son bon sens supérieur. Il a aussi la ruse d'un vieux *zek* à qui on ne la fait pas.

A la veille d'être expulsé d'U.R.S.S., Soljenitsyne a rédigé un texte qui fonde l'unité de son art et de son action civique. « La clef de notre libération, écrit-il, c'est le refus de participer personnellement au mensonge ! Qu'importe si le mensonge recouvre tout, s'il devient maître de tout, mais soyons intraitables au moins sur ce point : qu'il ne le devienne pas par moi. » Ayant caractérisé un mal mondial, mais dont son pays est le centre actif, comme une perversion de l'esprit, il faut et il suffit de pratiquer personnellement ce qu'il appelle la « désobéissance idéologique ».

Est-ce un programme politique ? C'est d'abord une règle éthique, une restauration du réel et de l'homme comme animal raisonnable capable de l'appréhender.

Selon Soljenitsyne, le monde communiste est de peu de réalité. Il repose en définitive sur des mots. Lui faire des concessions verbales, c'est lui concéder tout ce qu'il demande et lui donner une consistance qu'il n'a pas. « Car lorsque les hommes tournent le dos au mensonge, le mensonge cesse purement et simplement d'exister. » La démission intellectuelle précède et prépare la démission politique. Nulle part on ne sort de l'injustice par le mensonge. Tel est le message qu'il a voulu faire passer aux Parisiens.

Alain BESANÇON,
sous-directeur à l'école supérieure des Sciences sociales.

ANALYSE

Hélène ZAMOYSKA

L'émigration russe et l'Occident

Depuis quelques années nous assistons à un phénomène d'une grande importance pour le sort des relations entre l'Est et l'Ouest : l'arrivée en Occident d'une troisième vague d'émigrés d'U. R. S. S. Nous voici confrontés directement à des hommes qui pendant des décennies ont été séparés de nous par un rideau de fer, source d'ignorance, d'incompréhension et d'illusions réciproques, et qui est loin d'être complètement déchiré.

Cette vague n'est pas une lame de fond. Ils ne sont pas nombreux ; la plupart d'entre eux, 80.000 environ doivent leur départ à un critère ethnique, l'appartenance au monde juif. Les autres à leur refus radical de l'idéologie et du mode de vie soviétiques. Cette catégorie très limitée, qui ne s'oppose pas forcément aux premiers, compte des personnalités représentatives de ce que les Lettres, les Sciences et l'Art ont de meilleur en U. R. S. S.

Leurs voix s'étaient déjà fait entendre en Occident grâce à la publication chez nous de leurs œuvres, prohibées par la censure soviétique. Ils sont arrivés auréolés du prestige que leur avaient valu les répressions qu'ils avaient subies et leur courage pour défendre leurs idées. Cela explique l'accueil fort chaleureux que les plus célèbres d'entre eux ont reçu en Occident, plus heureux en cela que ne l'avaient été leurs aînés rejetés sur nos rivages par la Révolution, la guerre civile puis la Seconde Guerre mondiale. Ils étaient en quelque sorte attendus. Un flot de lettres émouvantes émanant de tous les milieux sociaux a submergé Siniavski lorsqu'il a débarqué en France. La presse et la télévision ont achevé de sensibiliser l'opinion publique à leur cas. Il n'est pas indifférent que l'image d'un Soljenitsyne, d'un Panine, pénètre dans le foyer de millions de téléspectateurs. Mais cette émotion, cet intérêt réel auront-ils 'éclat fugace d'un feu de paille lorsque d'autres événements sensationnels occuperont l'actualité ? Ou bien ces contacts amorceront-ils une véritable rencontre, une découverte mutuelle ? C'est la question que nous nous posons avec un mélange d'anxiété et d'espoir, en souhaitant que ces nouveaux proscrits soient avec nous les artisans d'un rapprochement en profondeur entre les hommes de l'Est et de l'Ouest.

L'exil est une douleur

L'exil est une douleur. Ce n'est pas d'un cœur léger qu'ils se sont arrachés à leur terre natale, même s'ils y ont connu l'enfer des camps de concentration (que l'on songe à l'expérience de Soljenitsyne. Panine, Krasnov-Levitine, Belinkov, Siniavski...). Le pain de l'étranger est amer et il faut le gagner. Ce problème a été facilité pour quelques-uns d'entre eux, les plus célèbres, mais beaucoup ne sont pas tirés d'affaire. Leur ignorance à peu près générale des langues étrangères est un obstacle à leur adaptation à notre mode de vie.

A ces difficultés, inhérentes en quelque sorte à leur nouvelle condition, s'en ajoute une autre qui touche plus particulièrement les exilés de la troisième vague : on essaye de développer en eux un complexe de culpabilité. Or, chose paradoxale, ces efforts ne viennent pas du gouvernement soviétique, ce qui n'aurait rien d'étonnant, mais des plus éminents champions de la liberté de conscience. En effet une très violente polémique a éclaté récemment dans les milieux russes contestataires, à propos de l'émigration dite volontaire.

Fallait-il partir ?

Elle a été déclenchée par un article de Chafarevitch parvenu clandestinement en France et publié le 9 janvier dans « La Pensée russe ». Ce grand mathématicien qui collabore avec Sakharov au Comité de Défense des Droits de l'Homme en U.R.S.S., ardent défenseur de la religion, auteur de plusieurs articles fort intéressants du recueil « Sous les décombres », a eu des mots très durs pour ses compatriotes qui avaient émigré « de leur plein gré », les opposant à Soljenitsyne qui, lui, a été expulsé à son corps défendant. Il leur reprochait d'avoir manqué de courage pour supporter ce qu'il appelle les « incommodités » de la vie soviétique et de ne pas vouloir partager le destin des leurs. Il faisait chorus avec Soljenitsyne qui dans le recueil précité, en janvier 1974, c'est-à-dire peu de temps avant d'être chassé d'U.R.S.S., les assimilait à des « fuyards », position qu'il continue à soutenir ainsi que le prouve sa lettre parue dans « Le Monde » du 12 avril : « L'émigration est toujours et partout une faiblesse, un abandon de la terre natale aux oppresseurs, n'en faisons pas un exploit. »

Cette condamnation sans appel a provoqué de vives réactions en U. R. S. S., notamment de Youri Daniel qui, de Moscou, a pris chaleureusement la défense de son ami Siniavski, directement visé par Chafarevitch (« Le Monde » du 30 janvier) et, à l'étranger, Rostropovitch n'accepte pas de considérer son départ d'U. R. S. S. comme une fuite (« Le Monde » du 7 mars). Le professeur Weidlé, une des plus belles figures de la première émigration, se solidarise noblement avec les nouveaux exilés. (« La Pensée russe » du 13 mars).

Pour un Occidental, l'attitude de Chafarevitch et de Soljenitsyne est quasi incompréhensible. Aucun Français, quel que soit son niveau social ou culturel, qu'il ait le cœur à gauche ou à droite, n'admettra que l'on puisse dénier à quiconque le droit de libre déplacement et de choix de son domicile ; aucun ne pensera que le départ pour l'étranger est moralement répréhensible. Il est vrai qu'en Russie Ivan le Terrible taxait de traître le prince Kourbski qui avait « choisi la liberté ». Mais nous ne sommes plus au XVIe siècle.

Il est déconcertant que Soljenitsyne, qui symbolise aux yeux de l'Occident ce qu'il y a de plus éclatant dans la renaissance actuelle de la Russie, soit sur ce point prisonnier d'une mentalité d'un autre âge. On est surpris et peiné qu'un homme de cette classe mette l'accent sur des distinctions finalement artificielles entre différentes catégories d'émigrés. Ce qui compte pour un Occidental, ce n'est pas ce qui les divise, mais ce qui les unit.

Heureusement que Soljenitsyne n'est pas seul. L'admiration intense que nous éprouvons pour lui ne peut nous empêcher de respecter tout autant un Panine, un Nekrassov, un Siniavski, un Maximov, un Galitch, pour ne citer que quelques noms. C'est à chacun de décider en son âme et conscience s'il vaut mieux pour lui résister au milieu des siens, passivement ou héroïquement comme David contre Goliath, au risque d'être engloutis dans les camps ou les hôpitaux psychiatriques, ou bien s'il doit écrire, créer, loin de l'atmosphère russe, de ses amis les plus chers. Il faut aussi beaucoup de courage pour se résoudre à la seconde solution.

Non, l'émigration n'est pas une faiblesse, c'est une dure épreuve, et comme toute souffrance elle révèle les forts et écrase les faibles. Les uns et les autres connaîtront la tentation du doute, de la solitude et jamais ne les quittera la nostalgie de leur patrie qu'ils ont emportée dans leur cœur et dans leurs rêves.

Dieu fasse qu'ils n'écoutent pas les sirènes du découragement. Leur départ n'est pas stérile. Ils nous apportent le témoignage irrécusable de leur expérience : ils ont vécu dans leur chair la réalité du communisme qui façonne depuis près de 60 ans l'U.R.S.S. et qui cherche à s'étendre au reste du monde. Ils attestent aussi l'extraordinaire vitalité de leur pays : après plus d'un demi-siècle de bourrage de crâne et de souffrances indicibles, quelle explosion de talents, ne serait-ce qu'en littérature ! Quel pays ne s'enorgueillirait d'avoir donné naissance à Soljenitsyne, Maximov, Siniavski, Nekrassov ? Quelle puissance de résistance morale et spirituelle ? Eux-mêmes en ont donné l'exemple et l'ont payé très cher. En les voyant, nous sentons passer le souffle rare de la grandeur et nous mesurons combien les valeurs de la civilisation chrétienne, dont l'importance s'estompe dans l'esprit de beaucoup de nos contemporains à l'Ouest, sont vitales et fondamentales.

Revenir aux réalités de la vie

Ils nous offrent une autre richesse inestimable : leurs différences. Il est bon que l'amour de la liberté, de la vérité, le refus des compromis avec la voix de leur conscience soient partagés et par des athées et par des chrétiens, par des hommes préoccupés de combats politiques et par d'autres, soucieux de sauvegarder l'art et la culture. C'est là chose normale. Pour secouer la contrainte stérilisante de l'idéologie, il faut revenir au sens des réalités de la vie. Ce qui implique la diversité des points de vue, des attitudes, la pluralité des recherches dans tous les domaines.

Mais il leur faut savoir accepter leurs différences. Leur éducation, toute imprégnée des démons du manichéisme, de la violence et du fanatisme, les nécessités de leur combat les y ont peu préparés... L'émigration est peut-être pour eux une chance unique d'abandonner l'arme rouillée de l'intolérance. A cet égard leur rencontre avec l'Occident peut jouer un rôle décisif. Nous ne prétendons pas leur dicter des recettes, mais ils peuvent apprécier parmi nous les avantages d'une démocratie vécue et comprendre que la fidélité à leur patrie est compatible avec la tolérance des idées et du cœur.

Encore faut-il qu'ils ne jugent pas superficiellement l'Occident. On souhaite ardemment qu'ils veuillent bien faire l'effort de s'intéresser à la vie profonde de nos pays. Ils y découvriront que beaucoup d'hommes et de femmes de chez nous n'ont pas l'esprit noyé dans la matière et participent de près ou de loin au vrai combat qui a été, qui reste le leur, et qui est universel : faire de notre terre un lieu où le poids de l'amour et de la bienveillance mutuelle — celle dont rêvait Chouloubine, au Pavillon des Cancéreux — soit plus lourd que la haine destructrice.

Hélène ZAMOYSKA,
professeur de russe à l'Université de Toulouse-Le Mirail.

SUPER CHAPELLE

UN DES RARES PROGRAMMES DANS PARIS A BÉNÉFICIER DES PRÊTS DU CRÉDIT FONCIER

DU STUDIO AU 4 PIECES

LIVRAISON IMMÉDIATE. PRIX FERME ET DÉFINITIF
VISITE SUR PLACE : 100, RUE DE LA CHAPELLE - 75018 PARIS
RENSEIGNEMENTS : BOUTIQUE OCIL,
TÉL. 387.33.28 ET 522.67.10

OCIL

57-59, BD MALESHERBES, 75381 PARIS CEDEX 08.

le refuge formation
organisme de formation professionnelle continue

Stages de :
• Mathématiques • Informatique • Statistiques et calcul des probabilités • Recherche opérationnelle • Prévision et simulations
• Gestion des entreprises • Fiscalité à l'usage des Entreprises • Marketing et Commercial • Comptabilité • Droit des Affaires
• Production et maintenance • Formation Humaine • Secrétariat • Langues : (Allemand, Anglais, Arabe, Espagnol, Hébreu, Italien).

Pour tous les problèmes de Formation continue, nos conseillers sont à votre disposition au téléphone ou sur rendez-vous

LE REFUGE FORMATION
30, Rue de Chabrol 75010 PARIS
Tél. : 824 75 60, 824 66 12

Commandez notre luxueux catalogue gratuit en couleurs.
Consultez-le à tête reposée, puis venez nous voir en nos magasins.
Nous nous ferons un plaisir de vous guider dans votre choix final.

Piano center

PIANOS :
Paris-Ouest 71, rue de l'Aigle
92250 LA GARENNE
Tél. : 242.26.30 et 782.75.67

PIANOS et ORGUES
Paris-Est 122, 124, rue de Paris
93100 MONTREUIL
(Téléphone en instance)

500 pianos et orgues, Funmachine. Plus de 20 marques sélectionnées.

Crédit de 2 à 5 ans exclusivité PIANO-BAIL

Je désire recevoir sans engagement de ma part et à titre totalement gracieux votre luxueux catalogue en couleurs.
M. .....
Adresse .....
.....
.....
Je suis surtout intéressé par
pianos ☐ orgues ☐ Funmachine ☐

LE FIGARO

12/JUN/75

Raymond Aron dialogue avec Alexandre Soljénitsyne

La troisième guerre mondiale n'a pas eu lieu



LA personne d'Alexandre Soljenitsyne m'inspire trop de respect, son œuvre trop d'admiration pour que j'ose ne pas répondre à l'appel, au défi qu'il nous lance, à nous tous qui, depuis trente ans, depuis l'effondrement du IIIe Reich, défendons ou croyons défendre ce que l'on n'appelle plus « le monde libre ».

L'Occident, nous crie Soljenitsyne, a perdu la troisième guerre mondiale sans même la livrer, et il ne le sait pas (1). Il l'a perdue parce que les hommes sont toujours enclins à « pérenniser la prospérité au prix de certaines illusions ». Il faut donc aujourd'hui non plus éviter la troisième mais arrêter la quatrième guerre. « L'arrêter, non tomber à genoux. »

PAR RAYMOND ARON

Telle apparaît clairement, nous dit-il, la situation à n'importe quel homme moyen des pays de l'Est, de Poznan à Canton. Qu'il me soit permis de lui répondre : l'homme moyen de l'Occident la voit autrement sans avoir entièrement tort.

Il n'y a pas eu de guerre mondiale après 1945 entre l'Union soviétique et l'Occident mais une rivalité historique — rivalité de puissance et d'idées. Des guerres limitées, en Corée et au Vietnam, ont duré l'une trois, l'autre trente ans. Le parti communiste chinois a gagné, en 1949, une guerre civile qui durait depuis bien avant la deuxième guerre mondiale. Depuis trente ans, la face de la terre a changé, il est vrai, mais ces changements ne constituent pas tous des défaites de l'Occident, ils ne résultent pas tous de notre faiblesse, de notre lâcheté, ils relèvent de trois séries historiques, de sens tout autres.

Par le fait des opérations militaires, des accords conclus entre Staline, Roosevelt et Churchill entre 1943 et 1945, d'une stratégie purement défensive de l'Occident après les hostilités, l'Union soviétique a imposé un régime imité du sien en même temps que sa domination aux pays de l'Europe de l'Est. Roosevelt et Churchill avaient promis — et ils ont tenu leur promesse — de renvoyer en Union soviétique tous les citoyens soviétiques, militaires ou civils, qu'ils feraient prisonniers. Ils livrèrent aux camps ou à la mort des centaines de milliers, des millions d'êtres humains. Récemment, un livre vient de mettre au jour ce « dernier secret ». Soljenitsyne nous le rappelle, durement ; il fait bien.

La révolution chinoise

En revanche, l'Occident n'a pas livré la Chine aux communistes. Mao Tse Toung, chef idéologique et militaire d'une immense révolte paysanne encadrée par un parti, a finalement triomphé, peut-être à la faveur de l'agression japonaise. Nous connaissons mal ce qui se passe en cet immense pays, nous n'ignorons pas qu'il s'y dissimule, là aussi, des *camps* et que les hérétiques ou ex-hérétiques y confessent, sinon, à la manière de Zinoviev ou de Boukhanine, les crimes qu'ils n'ont pas commis, du moins leurs fautes en même temps qu'ils affirment leur volonté de rédemption. Je me méfie des récits enthousiastes des voyageurs (nous avons eu droit à des récits de même style, il y a quarante ans, aux pires moments du stalinisme) mais, quelle que soit l'horreur que m'inspirent partout les techniques totalitaires, je continue de penser que les Américains prirent la décision juste lorsqu'ils refusèrent de soutenir jusqu'au bout le régime de Tchang Kaï Chek.

L'extrême-droite américaine, victime du mythe de l'omnipotence de la République, accusait Roosevelt et Truman d'avoir « perdu » la Chine comme si celle-ci avait jamais appartenu à personne d'autre qu'aux Chinois eux-mêmes. Je ne sais si ou à partir de quelle date la victoire des communistes en Chine est devenue inévitable. Mais en 1946, le général Marshall donna à Truman un conseil de sagesse — conseil que nous aurions dû, nous autres Français, suivre en Indochine.

Fin des empires européens

Enfin, et c'est la troisième série, l'abandon ou l'écroulement des empires édifiés par les Européens en Afrique et en Asie, résultait tout à la fois de l'épuisement des ex-grandes puissances du vieux continent et de l'anticolonialisme des nouveaux grands, Union soviétique et Etats-Unis. Soljenitsyne lui-même, fidèle à son vouloir de vérité, de justice, ne peut ne pas approuver la décolonisation, même si nombre des régimes, surgis au lendemain du retrait européen, substituent un despotisme à un autre.

Dans un seul cas, le régime qui succède au pouvoir colonial, se réclame du modèle soviétique ou chinois et lui emprunte ses pratiques : celui du Vietnam. En 1944-1945, la France n'aurait même pas dû tenter de rétablir, fût-ce de manière temporaire, son autorité à Saigon, Hanoi ou Pnom-Penh. En décembre 1946, commença une guerre de trente ans, mixte de libération nationale et de guere civile. Je me refuse à trancher, en quelques lignes, des mérites et démérites comparés du régime de Hanoi et de celui de Saigon. Dans l'ensemble, à mes yeux, la presse occidentale marqua trop de sévérité à l'égard des turpitudes, visibles à l'œil nu, de celui de Saigon, quitte à méconnaître les cruautés, imperceptibles, de celui de Hanoi. Mais il n'en demeure pas moins inexact, inéquitable d'évoquer l'opposition des jeunes (et des moins jeunes) à la guerre du Vietnam, comme si elle se réduisait au refus « de supporter les peines et les angoisses de la lointaine guerre du Vietnam ». Bien sûr, il se mêlait dans ce refus une part d'égoïsme sacré, mais une part aussi d'idéalisme, de mauvaise conscience, de doute. Un peuple, une démocratie, ne consent à se battre qu'à la condition de se sentir moralement engagé, convaincu de défendre un intérêt vital, ou des principes, ou du moins la bonne cause. Les intellectuels d'Occident se refusaient à voir dans le régime du Nord, spartiate, impitoyable, le mal absolu. Soljenytsine, qui décèle si justement les faiblesses de l'Occident ne peut s'en étonner.

Retrait de l'Occident

Où en sommes-nous aujourd'hui ? Là encore distinguons. A l'O.N.U., en effet, des Etats par dizaines qui ne respectent pas un seul des idéaux dont ils se réclament, mettent en accusation, jour après jour, les Occidentaux et, en particulier, les Américains. Le Parlement, composé par les représentants de quelque cent soixante Etats joue une comédie tour à tour bouffonne et odieuse. Mais cette caricature de parlement ne fait pas l'histoire et, si les Etats communistes, se joignent le plus souvent aux motions, protestations, déclarations, revendications, condamnations, votées par les Etats du tiers monde, ces derniers agissent — Cuba excepté — pour leur propre compte, ils n'obéissent pas « à un seul et même centre », ils ne se laissent pas manipuler par lui.

A coup sûr, dans une perspective historique, l'Occident est en retrait et, par rapport à la position qu'occupait l'Europe en 1914, ce retrait apparaît normal. Si l'histoire ne connaît rien de plus que des cycles d'empire, l'Occident arrive à la fin de son cycle impérial. Mais, en renonçant à ses empires d'Afrique ou d'Asie, l'Occident ne s'est pas trahi lui-même, il n'a pas capitulé. Il obéit à sa propre vocation.

Il affronte aujourd'hui deux épreuves, l'une qui risque d'être guerrière, l'autre qui n'est que morale : le conflit entre Israël et les pays arabes, la Conférence européenne pour la sécurité. Je ne désespère pas d'un apaisement progressif au Proche-Orient et les gouvernements européens ne cèdent pas au seul chantage lorsqu'ils tentent d'établir de nouvelles relations avec les pays producteurs de pétrole. En revanche, je suis de ceux — il n'en reste plus beaucoup — qui ne voient aucune raison de consacrer, à Helsinki, le statut présent de l'Europe. Nous devrions savoir que tout ce que possède ou domine l'Union soviétique cesse d'être négociable alors que tout ce que nous gardons encore le demeure en permanence.

Tragique politique

Au travers de ces controverses, se dessine le dialogue ultime sur la nature de la politique et surtout de la politique entre les Etats. La force incomparable de Soljenitsyne tient à sa personne, à ce qui définit son message : le refus inconditionnel du mensonge. Il se peut qu'on ne puisse dire la vérité, répète-t-il, on peut toujours refuser le mensonge. Le régime soviétique lui semble, en tant que tel, pervers parce qu'il institutionnalise le mensonge : le despotisme s'y appelle liberté, la presse soumise au parti, passe pour libre et, au temps de la grande purge, Staline proclamait la constitution la plus démocratique du monde. La voix de Soljenitsyne porte loin et haut parce qu'elle ne se lasse pas de nous rappeler cette perversité intrinsèque du totalitarisme.

Traiter avec tous les pays, abstraction faite de leur régime intérieur, c'est glisser au cynisme ; vouloir répandre un certain régime à travers le monde, (*a world safe for democracy*, selon la formule de W. Wilson) ou combattre partout et toujours un régime tenu pour mauvais, c'est risquer tour à tour la croisade, si l'on mène l'offensive, ou des batailles à l'avance perdues, si l'on s'en tient à la défensive. Les Etats, plus divisés que jamais, en dépit des moyens de communication, par les principes et par l'inégalité de richesse, doivent coexister pour ne pas s'entre-détruire. Quelle politique offre la meilleure chance à l'Occident, à la liberté face au soviétisme. Elargir ou restreindre les échanges de marchandises ? Se rapprocher de la Chine pour équilibrer la puissance soviétique ou bien vouer à tous les Etats communistes la même hostilité ? A chacune de ces interrogations, nul ne donnera une réponse catégorique. Un seul impératif catégorique : ne pas donner aux compromis qu'implique la diplomatie le sens d'une capitulation morale. Quoi qu'on en dise de tous côtés, la rivalité historique entre l'Union soviétique et l'Occident libéral demeure l'enjeu du siècle, en dépit des oppositions d'intérêt entre l'Occident et le tiers monde.

Les deux conditions de la survie

Dans cette rivalité historique, l'Occident n'est pas encore vaincu. C'est lui qui détient encore le plus grand stock de talents scientifiques ou techniques, indispensables à la survie des milliards d'êtres humains qui peuplent notre planète. C'est lui qui incarne encore le moins imparfaitement le type d'organisation sociale à laquelle aspirent la majorité des hommes moyens à l'Est et à l'Ouest. La crise économique, le doute des Américains sur eux-mêmes, les dévergondages des intellectuels un peu partout (avec une mention particulière pour l'intelligentsia parisienne) créent un climat de fin du siècle.

Que Soljenitsyne nous aide à retrouver notre assiette. Oui, l'Occident est menacé, mais par la perte de foi en lui-même autant que par la puissance soviétique. Et il ne survivra qu'à deux conditions : écouter les discours, fussent-ils injuste, de ceux qui sont ou se croient les damnés de la guerre, ne pas confondre l'amoralité, partielle et fatale, de relations interétatiques avec une démission morale.

Plus que tout autre, Soljenitsyne nous aidera demain dans cette tâche, lui qui dit *non* au régime du mensonge sans dire pour autant *oui* à la révolution. Car, de même manière, nous disons *non* à la capitulation sans dire *oui* à la guerre. A l'intérieur des nations comme dans les relations entre les Etats, c'est ce double refus qu'il faut maintenir ensemble, sans illusion sur les périls, puisqu'à chaque instant nous frôlons ou la violence ou la démission.

R. A.

(1) *Tribune libre*, parue dans « Le Monde » du 31 mai 1975 : *Troisième guerre mondiale ?*

RECHERCHE ANTIQUITÉS
JEAN-PIERRE DESCHANDOL
ACHÈTE POUR COLLECTIONNEURS
BEAUX MEUBLES ANCIENS - TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES
ARGENTERIE - SCULPTURES - TAPISSERIES
14, av. de la Bourdonnais, Paris (7e) - 551-38-80
SE DÉPLACE PARIS - PROVINCE



MEME SI VOUS MESUREZ 2 METRES
NOUS VOUS HABILLONS EN PRET-A-PORTER



Publicité

2 — EL MERCURIO — Sábado 19 de Julio de 1975

Los Grandes Perdedores De la Tercera Guerra Mundial

Por Alexander Solzhenitsyn

PARIS.— Cuando la Segunda Guerra Mundial siguió a la Primera, pisándole los talones, la pregunta que obsesionaba a todo el mundo era si la Tercera Guerra Mundial vendría a continuación. ¿Cuántas concesiones y sacrificios se hicieron para retardarla, con la esperanza de evitarla tal vez?

Pero muy pocos han notado, o han tenido el coraje de admitir, que la Tercera Guerra Mundial ya tuvo lugar y que pasó a ser parte de la historia. Terminó este año, con el mundo libre completamente derrotado.

La Tercera Guerra Mundial comenzó inmediatamente después de la Segunda. Sus semillas fueron echadas cuando esa guerra terminó, y vio por primera vez la luz del día en Yalta, en 1945, cuando las cobardes lapiceras de Roosevelt y Churchill, ansiosas de celebrar sus victorias con una letanía de concesiones, firmaron la entrega de Estonia, Latvia, Lituania, Moldavia y Mongolia; condenaron a la muerte, o a los campos de concentración, a millones de ciudadanos soviéticos; crearon una ineficiente Asamblea de las Naciones Unidas, y, finalmente, abandonaron a Yugoslavia, Albania, Polonia, Bulgaria, Rumania, Checoslovaquia, Hungría y Alemania Oriental.

CLANDESTINAMENTE

La Tercera Guerra Mundial comenzó de otra manera que las dos precedentes, no con un intercambio de notas para romper las relaciones, ni con ataques aéreos masivos. Comenzó clandestinamente; se insinuó al mundo encubierta por seudónimos: cambio "democrático aprobado por el 100 por ciento de la población"; guerra fría; coexistencia pacífica; normalización; "Realpolitik", "détente", o sea, convenios comerciales que sólo servían al agresor. Tratando de evitar la Tercera Guerra Mundial a cualquier precio, el Occidente permitió que devastara y esclavizara a 20 países y cambiara la faz de la tierra.

Examinando cuidadosamente las cosas, los últimos 30 años resultan ser claramente una declinación larga y tortuosa del Occidente: nada sino un descenso, una caída vertical, nada sino debilitamiento y decadencia. Los poderosos países occidentales que emergieron victoriosos de las primeras dos guerras mundiales han estado empeñados en cortejar la debilidad durante estos treinta años de paz, malgastando aliados reales o potenciales, arruinando su credibilidad, abandonando territorios y poblaciones a un enemigo implacable: la inmensa y populosa China, su más importante aliado durante la Segunda Guerra Mundial; Corea del Norte, Vietnam del Norte, y ahora Vietnam del Sur y Camboya; Laos está a punto de serlo; Thailandia, Corea del Sur e Israel, están amenazados; Portugal salta hacia el mismo abismo. Finlandia y Austria esperan con resignación su destino, impotentes para defenderse a sí mismas, y, claramente, sin razones para esperar una ayuda desde fuera.

MUÑECOS ROJOS

Es imposible mencionar a todos los pequeños países africanos y árabes que han llegado a ser muñecos del comunismo, así como a muchos otros, aun en Europa, que deben someterse a sus órdenes para sobrevivir. Las Naciones Unidas, un fracaso total; la peor democracia del mundo, el juguete de la irresponsabilidad, ha llegado a ser una plataforma desde donde ridiculizar al Occidente, un reflejo de su brutal caída desde el poder.

Por eso, si los triunfadores han sido transformados en los vencidos por el hecho de haber rendido más países y pueblos de los que jamás se rindieron después de ninguna capitulación militar en la historia, no es un simple giro del lenguaje decir que ya ha tenido lugar la Tercera Guerra Mundial y que ha terminado con la derrota de Occidente.

Hoy en día, cuando la batalla más larga y dramática de esta guerra, la de Vietnam, ha terminado trágicamente con el asesinato de miles y el encarcelamiento de otros miles, nos rascamos en vano la cabeza para descubrir ocasiones, durante los últimos treinta años, en que el Occidente haya logrado mantener sus posiciones.

En realidad, podríamos decir que hubo tres: Grecia, en 1947; Berlín occidental, en 1948, y Corea del Sur, en 1950. Estos tres casos inspiraron fe y esperanza en el Occidente. Pero revisémoslos en el contexto actual: ¿Cuál de los tres tiene ahora suficiente fuerza para resistir la esclavización? ¿Quién los va a defender cuando sean amenazados? ¿Qué senado va a ratificar el envío de armas y ayuda? ¿Quién no va a preferir la tranquilidad a la libertad de ellos? ¿Existe la Alianza Atlántica, que ya ha perdido cuatro países? Cuando el valiente Israel se defendía con inquebrantable solidaridad, Europa capitulaba, país tras país, ante la amenaza de poder salir menos los domingos por la tarde en el auto de la familia.

Dos o tres décadas gloriosas de este tipo de coexistencia pacífica y la idea misma de Occidente va a desaparecer de la faz de la tierra.

La Tercera Guerra Mundial se precipitó sobre el punto más vulnerable de Occidente: el deseo humano de prolongar la prosperidad al precio de concesiones ilusorias. Lo cual explica la alegría expresada a raíz de cada nuevo acuerdo (como si alguno hubiera sido jamás respetado por la Unión Soviética, excepto cuando servía a sus propósitos). Pronto, en las conversaciones sobre seguridad de 35 naciones europeas, los países de Europa occidental van a confirmar la esclavitud de sus naciones hermanas del Este, creyendo, en todo momento, que están reforzando las perspectivas de paz.

He descrito la situación tal como aparece, claramente, ante el hombre corriente de los países orientales, desde Poznan hasta Cantón. Pero los espíritus occidentales necesitarán considerable firmeza, y los ojos occidentales necesitarán tener una visión particularmente clara, para discernir y aceptar las pruebas de una instigación metódica, constante y victoriosa a la violencia y el derramamiento de sangre a través de todo el mundo, que emana desde hace casi sesenta años de la misma fuente.

Basta con que consulten el mapa del mundo para ver qué países están marcados ya para el próximo holocausto.

NO SE CULPA A NADIE

Por cierto, nadie tiene el derecho de pedir que el Occidente tome la defensa de Malasia, Indonesia, Formosa o las Filipinas. Nadie puede atreverse a culparlo por no querer hacerlo. Pero esos jóvenes que rehusaron sobrellevar el dolor y la angustia de la lejana guerra del Vietnam no habrán pasado de la edad del servicio militar antes de que ellos —no sus hijos— tengan que caer en defensa de Norteamérica. Pero entonces ya a ser demasiado tarde.

Ya no tiene sentido preguntarse cómo prevenir la Tercera Guerra Mundial. Tenemos que tener coraje y lucidez para prevenir la Cuarta. Debemos detenerla y no caer de rodillas a medida que se acerca.

(Del "International Herald Tribune").



Solzhenitsyn

Por revista francesa

Solzhenitsyn Fue Elegido Hombre Del Año

Occidente se aproxima a un momento decisivo, reafirma, pero no se da cuenta de ello.

PARIS, 27 (AP).— Alexander Solzhenitsyn dijo en una entrevista con la revista "Le Point" que el mundo occidental se aproxima a un momento decisivo en su existencia y que no se da cuenta de lo que pasa.

La publicación, que seleccionó al escritor soviético exiliado como el Hombre del Año, atribuye a Solzhenitsyn en su última edición haber dicho, refiriéndose a occidente:

"La existencia de la civilización que ha creado va a estar en juego en los próximos años. Pero creo que no se da cuenta de esto".

El problema, señaló, no es de índole económica, porque en su opinión la crisis actual puede ser superada, sino política.

"Tienen la impresión", dijo, de que "las democra-

(Continúa en la página 8)

Solzhenitsyn Fue Elegido

(De la 1ª página)

cias pueden durar, pero ustedes nada saben acerca de eso. Las democracias son islas perdidas en el inmenso río de la historia. Las aguas están en constante aumento. Las leyes más sencillas de la historia actúan contra las sociedades democráticas, pero ustedes no parecen percatarse de esta evidencia".

Al hablar acerca de lo que calificó de amenaza soviética, el escritor expresó: "La voluntad interior es más importante que una política. Si los líderes del Este sintieran que existe la más mínima llama en ustedes, el más mínimo impulso por hacer que la libertad sobreviva y se extienda, si comprendieran que ustedes están dispuestos a sacrificar la vida, entonces, en ese mismo instante, ellos cederían. Cada vez que se mostraron realmente decididos —Berlín, Corea, Cuba— los líderes soviéticos se retiraron".

Solzhenitsyn dijo que era falso pensar que había sólo un pequeño número de disidentes en la Unión Soviética. "Les digo que el 80 por ciento de los rusos sabe lo que el régimen soviético es y lo que vale. Piensan como yo, pero simplemente han escogido obedecer".

FUNDAMENTO

PARIS, 27 (DPA).— El Premio Nobel de Literatura y disidente del régimen soviético, Alexander Solzhenitsyn, fue elegido "Hombre del Año" 1975 por la revista política francesa "Le Point".

El semanario, uno de los más destacados del país en el sector político, fundamenta la elección afirmando que "el acontecer político está confirmando constantemente la verdad y las visiones del escritor soviético".

"Le Point" afirma que Solzhenitsyn, desde hace años exiliado en Suiza, no es solamente el "Hombre del Año", sino "el hombre de toda una época".

En una entrevista mantenida con "Le Point", el Premio Nobel soviético lamenta que en el occidente se le va considerando cada vez más como reaccionario, mientras que, hasta hace dos años, era alabado como un héroe.

"Los rusos saben que tengo razón. El occidente no se ha dado cuenta que desempeño un doble papel sin haberlo querido. Relato la historia de Rusia, pero al mismo tiempo dejo entrever al mundo occidental lo que puede llegar a ser su propia historia. Ocurre, sin embargo, que los mortales odian a los augures del futuro. El mundo occidental no es consciente aún de que en los próximos años se va a decidir su existencia y su cultura y civilización...", aseguró en la entrevista a "Le Point".

TEME ATENTADOS

PARIS, 27 (AFP).— El escritor soviético Alexander Solzhenitsyn fue declarado "Hombre del Año", por el semanario francés "Le Point", que le dedicó su cubierta y una larga entrevista exclusiva en el número que saldrá a la venta el próximo lunes.

La entrevista, efectuada en el domicilio del escritor en Zurich, va acompañada por un amplio reportaje gráfico en el que se le muestra en diversos períodos de su vida.

El prolífico autor declaró, entre otras cosas, que ahora la KGB (policía política) soviética está luchando contra él por medio de la "calumnia", lanzando rumores como el que viajaría a Chile para entrevistarse con el general Augusto Pinochet.

No descartó Solzhenitsyn la eventualidad de atentados contra él y reiteró su pesimismo sobre el porvenir, estimando que las potencias occidentales, por ignorancia, no valorizan en su justa medida "las ambiciones europeas de la URSS".

23/7/75



Solzhenitsyn Y Distensión

La presencia del novelista ruso y Premi Nobel de Literatura, Alejandro Solzhenitsyn en Estados Unidos, tiene algo del "convida do de piedra". Para algunos medios oficiales su visita es incómoda y las declaraciones que ha formulado en diversas ocasiones adquieren molestos ecos en la campaña de distensión con la Unión Soviética.

El gran novelista tiene en el alma y en el cuerpo la llaga viva de las persecuciones a que se ha visto sometido. Sus obras, de la cual ya hay dos volúmenes de "Archipiélago Gulag" en circulación, son un testimonio inocultable de la tiranía estaliniana y, sobre todo, de que ella continúa ejerciéndose, con otros nombres, bajo otros disfraces y con diferentes pretextos. La cárcel ha sido sustituida en muchos casos por el hospital psiquiátrico, la censura no se aplica tanto a la obra como a la persona del escritor, a quien se recluye para que no escriba, y se ocultan al pueblo todos los detalles que la alta jerarquía considera oportuno mantener en silencio. La persecución racial está visible en los israelitas.

La distensión, de acuerdo con la convicción de Solzhenitsyn y las experiencias personales recogidas, estimula esta política y alienta, por tanto, a sus protagonistas. La coexistencia pacífica se realiza, según advierte el escritor, a expensas de las naciones democráticas, que están alimentando y robusteciendo a la fiera que se dispone a devorarlos. Y esto no es sólo opinión de Solzhenitsyn, porque muchas de sus afirmaciones coinciden con las declaraciones que en Chile hemos escuchado al miembro de la Cámara de Representantes de Estados Unidos, el diputado por Georgia, Larry Mac Donald.

El propósito de la gran nación americana es, en sí mismo, encomiable. Buscar la paz, evitar la guerra, hacer todos los esfuerzos, honesta y lógicamente, posibles para apartar del universo la catástrofe de otro conflicto son actos meritorios y también indispensables. Lo único que inquieta es saber hasta qué punto los dos grandes dialogantes emplean las mismas palabras y, sobre todo, les dan el mismo alcance y significado.

Porque quien ha escuchado y leído a los intérpretes y personeros de la Unión Soviética sabe que su idioma político tiene una traducción muy distinta a la que posee en los diccionarios democráticos occidentales. Donde aquélla habla de "democracia popular", hay que entender totalitarismo encubierto, tiranía disfrazada de libertad. Y cuando se ofrece respetar la legalidad del sistema, hay que entender siempre que ese respeto llegará hasta el momento de alcanzar el poder y que éste se tratará de alcanzar por el camino más rápido y expedito, cualquiera que él sea. Quienes han seguido de cerca el caso de Portugal, que sólo los ciegos no quisieron ver venir desde el primer minuto, tienen ya la prueba de esta Babel política, en que las partes hablan un idioma convencional, al que atribuyen contenidos y direcciones totalmente antagónicos.

En el intertanto, la Unión Soviética se arma y robustece y aguarda la oportunidad para extender su predominio a los puntos que su incontenible afán de poder haya escogido. El "pan-eslavismo" de la Santa Rusia se ha encarnado en la atea y colectivista Rusia de nuestros días, con tanto o más ahínco, pero, y allí está la tragedia, con efectivo poder.

Solzhenitsyn ve con alarma que las manos tendidas por Occidente están limpias, ingenuamente desarmadas, en tanto que las que se tienden desde su patria se hallan cargadas de armamentos mortales y dispuestas a terminar con las ficciones de las para ellos "democracias estúpidas".

Hace una decena de años o más, un socialista fervoroso, pero de mirada sincera y penetrante, Ignazio Silone, escribió su desengaño del comunismo y puso sobre aviso al mundo acerca del desprecio hacia el hombre que animaba a éste. Pidió entonces en un discurso memorable, pronunciado en París, que, así como había un "habeas corpus", un recurso de amparo contra la prisión física, hubiese otro "habeas animas", contra la prisión del espíritu.

Solzhenitsyn está diciéndonos lo mismo. En reciente libro, acaba de advertir que el régimen soviético, a diferencia de cualquiera otra tiranía, exige además de la opresión física, una "completa rendición del alma", una "participación activa y constante en la mentira". Y añade: "El moderno César nos cobra lo que es del César y ahora quiere pedirnos lo que es de Dios. ¡Infelices de nosotros si se lo damos!"

—

Solzhenitsyn: Testimonio y Acusación

- Esta es la transcripción íntegra de las palabras de Solzhenitsyn ante los trabajadores norteamericanos de la AFL-CIO, el 30 de junio pasado
- La traducción preparada por "El Mercurio" procura respetar lo más fielmente posible los términos de una charla pronunciada sin texto escrito



La mayor parte de los que hoy están aquí presentes son trabajadores. Trabajadores creativos. Y yo, por mi parte, habiendo pasado muchos años de mi vida como cantero, como fundidor, como trabajador manual, en nombre de todos los que han compartido estos trabajos forzados conmigo, como los dos prisioneros de Gulag que Uds. acaban de ver, y en nombre de aquellos que están realizando trabajos forzados en nuestro país, puedo comenzar hoy día mi charla con el saludo de "Hermanos", "Hermanos en el trabajo".

Y para no olvidar tampoco a los muchos visitantes distinguidos que aquí están presentes esta noche, permítanme que agregue: "Señoras y señores".

"¡Trabajadores del mundo, uníos!" (aplausos). ¿Quién de nosotros no ha escuchado este "slogan", que ha estado resonando a través del mundo durante 125 años? Hoy día pueden encontrarlo Uds. en cualquier panfleto soviético y también en cada edición del **Pravda**. Pero jamás los líderes de la revolución comunista en la Unión Soviética han aplicado estas palabras sinceramente y con su pleno significado. Cuando se han acumulado muchas mentiras a través de las décadas, se nos olvida la mentira radical y básica que no está en las hojas del árbol sino en sus mismas raíces.

Ahora ya casi es imposible recordar o creer... Por ejemplo, publiqué recientemente —hice imprimir de nuevo— un panfleto del año 1918. Este era una crónica precisa de una reunión de todos los representantes de las fábricas de Petrogrado, la ciudad conocida en nuestro país como la "cuna de la Revolución".

Repito, esto era en marzo de 1918 —sólo cuatro meses después de la Revolución de Octubre— y todos los representantes de las fábricas de Petrogrado maldecían a los comunistas, que los habían engañado en todas sus promesas. Más todavía, no sólo habían dejado a Petrogrado entregado al frío y al hambre (habiendo huido ellos de Petrogrado a Moscú), sino que habían dado órdenes de ametrallar en los patios de las fábricas a las multitudes de trabajadores que estaban pidiendo elecciones de comités de fábricas independientes.

Permítanme que les recuerde que esto era en marzo de 1918. Casi nadie puede recordar ahora el aplastamiento de las huelgas de Petrogrado en 1921, o los fusilamientos de trabajadores en Kolpino ese mismo año.

En el conjunto de la jefatura, el Comité Central del Partido Comunista hacia los comienzos de la Revolución, estaba formado en su totalidad por intelectuales emigrados, que habían vuelto después que los alzamientos ya habían estallado en Rusia, para llevar a cabo la Revolución Comunista. Uno de ellos era un genuino trabajador, un tornero sumamente capaz hasta el último día de su vida. Era Aleksandr Shliapnikov. ¿Quién conoce ese nombre hoy día? Precisamente porque él expresaba los verdaderos intereses de los trabajadores dentro de la jefatura comunista... En los años anteriores a la Revolución, Shliapnikov era quien dirigía todo el Partido Comunista en Rusia —no Lenin que era un emigrado... En 1921 encabezaba la Oposición de los Trabajadores, que acusaba a la jefatura comunista de traicionar los intereses de los trabajadores, aplastando y oprimiendo a los proletarios y transformándose ella misma en una burocracia.

Shliapnikov desapareció de la escena. Fue arrestado algo después y como se mantuvo firme en su posición fue fusilado en la cárcel y su nombre es desconocido para la mayor parte de la gente hoy en día. Pero se los recuerdo: Antes de la Revolución la cabeza del Partido Comunista de Rusia era Shliapnikov, no Lenín.

Desde ese tiempo, la clase trabajadora jamás ha tenido la posibilidad de defender sus derechos y, a diferencia de todos los países occidentales, nuestra clase trabajadora sólo recibe lo que le dan. Sólo le tocan dádivas. No puede defender sus intereses más simples de cada día, y la menor huelga por salarios o por mejores condiciones de vida es considerada como contrarrevolucionaria. Gracias a la naturaleza cerrada del régimen soviético es posible que Uds. jamás hayan oído de las huelgas de 1930 en Ivanovo; o de la inquietud laboral en 1961 en Murom y Alexandrovo; ni de los grandes alzamientos de trabajadores en Novocherkassk en 1962 —esto, en la época de Khruschev, después del deshielo.

Esta historia va a ser publicada en detalle en el país de Uds. en el tomo III del **Archipiélago Gulag**. Es una historia de cómo los trabajadores, en una manifestación pacífica, se presentaron ante el Comité del Partido de la ciudad, llevando retratos de Lenin, para requerir un cambio de las condiciones económicas. Les dispararon con ametralladoras y dispersaron a la muchedumbre con tanques. Ninguna familia osó siquiera recoger a sus heridos y muertos; pero todos fueron retirados en secreto por las autoridades.

A los que están aquí presentes, precisamente, no necesito explicarles que en nuestro país, desde la Revolución, jamás ha habido algo que se parezca a un sindicato libre.

Los líderes de los sindicatos británicos son libres de participar en el indigno juego de visitar a los así llamados sindicatos y de recibir visitas. Para devolver aquéllas. Pero la AFL—CIO jamás ha cedido ante estas ilusiones. (Aplausos).

El movimiento de los trabajadores norteamericanos jamás se ha dejado cegar ni ha confundido la esclavitud con la libertad. Y yo, hoy día, en el nombre de todo nuestro pueblo oprimido, les agradezco esto. (Aplausos).

Cuando los pensadores liberales izquierdistas y los sabios de Occidente, que habían olvidado el significado de la palabra "libertad", juraban que en la Unión Soviética no había ningún campo de concentración, la Federación Norteamericana del Trabajo publicó en 1947 un mapa de nuestros campos de concentración y, en el nombre de todos los prisioneros de esos tiempos, quiero agradecerle esto al movimiento de los trabajadores norteamericanos. (Aplausos).

Pero tal como nosotros nos sentimos aquí aliados de Uds., existe también otra alianza —a primera vista una que es extraña, sorprendente—, pero si lo piensan bien, es una que tiene un buen fundamento y es fácil de entender. Es la alianza entre nuestros líderes comunistas y los capitalistas de Uds. (Aplausos).

Esta alianza no es nueva. El muy famoso Armand Hammer, que hoy día está aquí floreciente, echó las bases de esto cuando hizo su primer viaje exploratorio a Rusia, todavía en tiempos de Lenin, muy en los comienzos de la Revolución. Fue extremadamente exitoso en esta misión de información y desde ese tiempo y durante todos estos cincuenta años podemos observar un apoyo continuo y firme prestado por los hombres de negocios del Occidente a los líderes comunistas soviéticos.

Su economía chapucera y torpe, que jamás podría superar por sí misma sus propias dificultades, recibe continuamente ayuda material y tecnológica. Los mayores proyectos de construcción en el plan quinquenal inicial fueron construidos exclusivamente con tecnología y materiales norteamericanos. Hasta Stalin reconoció que dos tercios de lo que se necesitaba era obtenido del Occidente. Y si hoy en día la Unión Soviética tiene fuerzas militares y policiales poderosas —en un país que, según los padrones modernos, es pobre— se las usa para aplastar nuestro movimiento en favor de la libertad en la Unión Soviética —y también tenemos que agradecerles esto a los capitalistas occidentales—.

Permítanme recordarles un incidente reciente, que algunos de ustedes pueden haber visto en los diarios, si bien a otros puede habérseles escapado. Algunos hombres de negocios del país de ustedes, por iniciativa propia, instalaron una exhibición de tecnología criminal en Moscú. Era la tecnología más reciente y elaborada, que aquí, en el país de ustedes, se usa para coger criminales, escucharles sus conversaciones, espiarlos, fotografiarlos, seguirlos, para identificar criminales. Esto fue llevado a Moscú (aplausos) a una exhibición, para que los agentes de la KGB pudieran estudiarlo, como si no se entendiera **qué tipo** de criminales y **a quiénes** iría a cazar la KGB.

El Gobierno soviético se interesó extremadamente en esta tecnología y decidió comprarla. Y los hombres de negocios del país de ustedes estuvieron muy dispuestos a vendérsela. Este negocio fue bloqueado sólo cuando unas pocas voces cuerdas suscitaron una ola de protestas contra él. Sólo por esta razón no se llevó a cabo. Pero ustedes tienen que darse cuenta de lo inteligente que es la KGB. No fue necesario que esta tecnología estuviera durante dos o tres semanas en un edificio soviético bajo guardia soviética. Dos o tres noches fueron suficientes para que la KGB la revisara y la copiara. Y si hoy día hay personas que están siendo cazadas por medio de la tecnología más moderna y más avanzada, también debemos agradecérselo a los capitalistas occidentales.

Esto es algo casi incomprensible para la mente humana: esa avidez ardiente de sacar provecho que va más allá de toda razón, de todo control de uno mismo, de toda conciencia, sólo para conseguir dinero. Aplausos.)

Debo decir que Lenin predijo todo este proceso. Lenin, que pasó la mayor parte de su vida en Occidente y no en Rusia, que conocía al Occidente mejor que a Rusia, siempre escribió y dijo que los capitalistas occidentales harían cualquier cosa para vigorizar la economía de la URSS. Van a competir unos con otros para vendernos bienes más baratos y para venderlos más ligero, para que los soviéticos les compren a unos antes que a otros. Dijo: Van a contribuir ellos mismos, sin pensar en su futuro. Y, en un momento difícil, en una reunión del partido en Moscú, dijo: "Camaradas, no se dejen llevar por el pánico: cuando las cosas se pongan muy duras para nosotros, vamos a darle una cuerda a la burguesía y la burguesía se va a colgar a sí misma".

Entonces, Karl Radek, de quien tal vez hayan oído hablar, y que tenía un ingenio lleno de recursos, dijo: "Vladimir Ilich, ¿pero de dónde vamos a sacar suficiente cuerda para colgar a toda la burguesía?"

Lenin, sin vacilar, replicó: "Nos la van a suministrar ellos". (Aplausos.)

Durante las décadas de 1920, 30, 40, 50, toda la prensa soviética escribía: Capitalismo occidental: tu fin está cerca.

Pero era como si los capitalistas no hubieran oído, no pudieran entender, no pudieran creer esto.

Nikita Krushchev vino acá y dijo: "¡Nosotros los vamos a enterrar a ustedes!"

No creyeron eso, tampoco. Lo tomaron como una broma.

Ahora, por cierto, se han puesto más inteligentes en nuestro país. Ahora ya no dicen "los vamos a enterrar"; ahora dicen "détente". (Aplausos.)

Nada ha cambiado en la ideología comunista. Las metas son las mismas de antes, pero en lugar de ese Krushchev tan sin artificios y que no podía sujetar la lengua, dicen "détente".

Para entender esto, me voy a tomar la libertad de hacer un breve bosquejo histórico: la historia de esas relaciones que, en distintos períodos, han sido denominadas "comercio", "estabilización de la situación", "reconocimiento de las realidades" y, ahora, "détente". Estas relaciones tienen ahora 40 años.

Permítanme que les recuerde con **qué tipo** de sistema comenzaron.

El sistema se instituyó por medio de la sublevación armada.

Disolvió la Asamblea Constituyente.

Capituló ante Alemania —el enemigo común—. Introdujo la ejecución sin juicio previo.

Aplastó las huelgas de los trabajadores.

Saqueó a los habitantes de las aldeas hasta un punto tan increíble que los campesinos se sublevaron, y cuando esto sucedió, aplastó a los campesinos del modo más sangriento posible.

Hizo pedazos a la Iglesia.

Redujo a una condición de hambre a 20 provincias de nuestro país.

Esto ocurrió en 1921, la famosa hambruna del Volga. Una técnica comunista muy típica: apoderarse del poder sin pensar que las fuerzas productivas van a sufrir un colapso; que los campos no van a ser sembrados; que las fábricas van a detenerse; que el país va a declinar hacia la pobreza y el hambre; pero cuando llegan la pobreza y el hambre, **entonces** solicitan al mundo humanitario que los ayude. Vemos esto hoy día en Norvietnam; tal vez Portugal se está acercando a esto también. Y lo mismo pasó en Rusia en 1921. Cuando la guerra civil de tres años, iniciada por los comunistas —y la "guerra civil" era un "slogan" de los comunistas, la guerra civil era el propósito de Lenin (lean Uds. a Lenin: esta era su meta y su "slogan")—, cuando ellos hubieron arruinado a Rusia con esta guerra civil, le pidieron a Norteamérica, "Norteamérica, alimenta a nuestros hambrientos". Y, en realidad, Norteamérica, generosa y magnánima, alimentó realmente a nuestros hambrientos.

La llamada American Relief Administration fue organizada, encabezada por el futuro Presidente Hoover, y, en verdad, muchos millones de vidas rusas fueron salvadas por esta organización de Uds.

Pero, ¿qué clase de gratitud recibieron Uds. por esto? en la URSS no sólo trataron de borrar todo este hecho de la memoria del pueblo —casi es imposible hoy día hallar en la prensa soviética alguna referencia a la American Relief Organization—, sino que llegaron hasta denunciarla como una hábil organización de espionaje, un hábil esquema del imperialismo norteamericano para instalar una red de espionaje en Rusia.

Repito, fue un sistema que introdujo los campos de concentración por la primera vez en la historia del mundo.

Un sistema que, en el siglo XX, fue el primero en introducir el uso de los rehenes, es decir, no coger a la persona a quien andaban buscando, sino más bien, a un miembro de su familia, o a alguien al azar, y fusilar a esa persona.

Este sistema de los rehenes y de persecución a la familia existe hasta hoy día. Sigue siendo el arma de persecución más poderosa, porque hasta la persona más valiente, que no tiene miedo por sí misma, tiembla ante una amenaza contra su familia.

Es un sistema que fue el primero —mucho antes de Hitler— en emplear el falso registro, esto es, decir: "Tales y cuales personas tienen que venir a registrarse". La gente obedecía y entonces eran llevadas a su aniquilación.

En esos días no teníamos cámaras de gas. Usábamos embarcaciones. Cien o mil personas eran puestas en una embarcación y entonces era hundida.

Fue un sistema que burló a los trabajadores con todos sus decretos: el decreto sobre la tierra, el decreto sobre la paz, el decreto sobre las fábricas, sobre la libertad de prensa.

Fue un sistema que exterminó a todos los demás partidos y, permítanme que les deje en claro, que no sólo disolvió los partidos propiamente tales, sino que destruyó a sus **miembros. Todos los miembros de todos los otros partidos fueron exterminados.**

Fue un sistema que llevó a cabo el genocidio de los campesinos. Quince millones de campesinos fueron enviados a la exterminación.

Fue un sistema que introdujo la servidumbre, el llamado "sistema del pasaporte".

Era un sistema que, en tiempos de paz, creó artificialmente una hambruna, causando la muerte de seis millones de personas en Ucrania en 1932 y 1933. Murieron en las mismas orillas de Europa. Y Europa ni siquiera se dio cuenta. El mundo ni siquiera se dio cuenta. **¡Seis millones de personas!**

Podría seguir enumerando indefinidamente estas cosas, pero tengo que detenerme, porque en 1933... He llegado al año 1933 en que, teniendo tras nosotros todo lo que he enumerado, el Presidente Roosevelt y el Congreso reconocieron que este sistema era uno digno de reconocimiento diplomático, de amistad y de ayuda.

Permítanme recordarles que el gran Washington no reconoció a la Convención Francesa, a causa de su salvajismo. Permítanme recordarles que en 1933 se levantaron voces en el país de Uds., que objetaron el reconocimiento de la Unión Soviética. Sin embargo, el reconocimiento tuvo lugar y esto fue el comienzo de una amistad y, en el último término, de una alianza militar.

Recordemos que en 1904 la prensa norteamericana estaba encantada con las victorias japonesas y que todo el mundo quería la derrota de Rusia porque era un país conservador. Quiero recordarles que en 1914 se dirigieron reproches a Francia e Inglaterra por haber entrado en una alianza con un país tan conservador como Rusia.

El ámbito y la dirección de mi discurso de hoy no me permiten decir más sobre la Rusia prerrevolucionaria. Sólo voy a decir que la información sobre la Rusia prerrevolucionaria se obtenía, por parte de Occidente, de personas que no eran suficientemente competentes o suficientemente concienzudas. Voy a citar, sólo a guisa de comparación, ciertas cifras que ustedes mismos pueden leer en **Archipiélago Gulag**, tomo primero, que ha sido publicado en los Estados Unidos y que tal vez muchos de ustedes hayan leído. Estas son las cifras:

De acuerdo con cálculos de especialistas, basados en las estadísticas más precisas y objetivas, en la Rusia prerrevolucionaria, durante los 80 años anteriores a la revolución, los años de los movimientos revolucionarios (cuando hubo atentados contra la vida del zar, el asesinato de un zar, revolución), durante esos años, fueron ejecutadas unas 17 personas al año. La famosa Inquisición española, durante las décadas en que estaba en la cumbre de sus persecuciones, destruyó tal vez diez personas por mes. En el **Archipiélago** cito un libro, publicado por la Cheka en 1920, que informa orgullosamente sobre su trabajo revolucionario en 1918 y 1919 y se excusa de que sus datos no sean enteramente completos. En 1918 y 1919 la Cheka ejecutó, sin proceso, **¡más de mil personas por mes!** Esto fue escrito por la propia Cheka, antes de que comprendiera cómo iba a ser visto por la historia.

En la cúspide del terror estaliniano, en 1937-8, si dividimos el número de personas ejecutadas por el número de meses, nos resultan ¡más de 40 mil personas fusiladas por mes! Estas son las cifras: 17 en un año, 10 por mes, más de mil por mes, más de 40 mil por mes. De ese modo, aquello que había hecho difícil para el Occidente democrático formar una alianza con la Rusia prerrevolucionaria había crecido hasta ese punto y ni siquiera así evitaba que toda la democracia del mundo unida —Inglaterra, Francia, los Estados Unidos, Canadá, Australia y otros países pequeños— entrara en una alianza militar con la Unión Soviética. ¿Cómo puede explicarse esto? ¿Cómo podemos comprenderlo? Podemos ofrecer algunas explicaciones. La primera, creo yo, es que toda la democracia del mundo, unida, era demasiado débil como para luchar sola contra la Alemania de Hitler. Si éste es el caso, entonces se trata de un signo terrible. Es un presagio terrible para el día presente. Si todos estos países juntos no podían derrotar a la pequeña Alemania de Hitler, ¿qué van a hacer ahora, cuando más de la mitad del globo está inundada de totalitarismo? Yo no quiero aceptar esta explicación.

La segunda explicación es que tal vez hubo un ataque de pánico —de miedo— entre los estadistas de la época. Sencillamente no tenían suficiente confianza en ellos mismos, sencillamente no tenían fortaleza de espíritu, y en este estado de confusión decidieron entrar en una alianza con el totalitarismo soviético. Tampoco esto es halagador para el Occidente.

Por último, la tercera explicación es que se trataba de un designio deliberado. La democracia no quería defenderse. Para su defensa quiso usar otro sistema totalitario, el sistema totalitario soviético.

No estoy hablando ahora de la evaluación moral de esto: voy a hablar de eso después. ¡Pero qué cortedad de vista, considerándolo como un simple cálculo a corto plazo! ¡Qué profundo autoengaño!

Hay un proverbio ruso: "No llames a un lobo para que te ayude contra los perros". Si los perros te están atacando y destrozando, derrótalos. Lucha contra los perros, pero no llames a un lobo para que te socorra. (Aplausos). Porque cuando vengan los lobos, van a des-

(Continúa en la Página 6)

Solzhenitsyn: Testimonio y Acusación

trozar a los perros, pero te van a despedazar también a ti.

La democracia del mundo podría haber destruido a un régimen totalitario después del otro, primero al alemán, después al soviético. En lugar de eso, vigorizó al totalitarismo soviético, y ayudó a darle vida a un tercero, el de China y todo esto, en último término, desencadenó la actual situación mundial.

Roosevelt, en Teherán, en uno de sus últimos brindis, dijo lo siguiente: "No tengo ninguna duda de que nosotros tres —denotando a Roosevelt, Churchill y Stalin— conducimos a nuestros pueblos de acuerdo con sus deseos, de acuerdo con sus metas". ¿Cómo hemos de explicar esto? Dejen que los historiadores se ocupen de ello. En esa época, lo escuchamos y quedamos atónitos. Pensamos: "Cuando lleguemos a Europa nos pondremos en contacto con los norteamericans y les contaremos cómo son las cosas". Yo estaba entre las tropas que marchaban hacia el Elba. Un poquito más y habría llegado hasta el Elba y habría estrechado la mano de los soldados norteamericanos. Pero, justamente, antes de que eso sucediera, fui llevado a la prisión y mi encuentro no tuvo lugar.

Pero ahora, después de esta gran demora, la misma mano me ha echado del país, y estoy aquí en vez del encuentro junto al Elba. (Aplausos). Después de un retardo de treinta años, mi Elba está aquí, hoy día. Estoy aquí para decirles, como amigo de los Estados Unidos, lo que como amigos queríamos contarles a Uds. en aquel entonces, pero, entre paréntesis, nos fue impedido contárselos junto al Elba.

Hoy otro proverbio ruso: "El hombre que dice siempre que sí es tu enemigo; pero tu amigo discute contigo". Precisamente porque soy amigo de los Estados Unidos, precisamente porque lo que digo es suscitado por la amistad (aplausos) he venido a decirles: "Amigos, no voy a decirles a Uds. palabras dulces. La situación del mundo no sólo es peligrosa, no sólo es amenazante, es catastrófica". (Aplausos).

Ha ocurrido algo que es incomprensible para la mente humana común. Allá, nosotros los hombres soviéticos corrientes y desprovistos de poder, no podíamos entender, año tras año, y década tras década, qué era lo que estaba sucediendo. ¿Cómo podíamos explicarnos esto? Inglaterra, Francia, los Estados Unidos habían resultado victoriosos en la Segunda Guerra Mundial. Los Estados victoriosos siempre dictan los términos de la paz, exigen firmes condiciones, crean el tipo de situación que calza con su filosofía, su concepto de la libertad, su concepto del interés nacional.

En lugar de esto, comenzando por Yalta, los estadistas de Uds., por un motivo inexplicable, han firmado una capitulación tras otra. Jamás el Occidente, o vuestro Presidente Roosevelt, han impuesto alguna condición a la Unión Soviética para que obtuviera ayuda. El otorgó una ayuda ilimitada y después, concesiones ilimitadas. Ya en Yalta, sin ninguna necesidad, fue reconocida silenciosamente la ocupación de Mongolia, Moldavia, Estonia, Latvia Lituania. Inmediatamente después de ello, casi nada se hizo para proteger a Europa oriental y fueron entregados siete u ocho países más.

Stalin exigió que los ciudadanos soviéticos que no deseaban regresar a sus hogares le fueran devueltos y los países occidentales le entregaron más de 1 millón y medio de seres humanos.

¿Cómo se hizo esto? Los llevaron a la fuerza. Hubo soldados ingleses que mataron rusos que no querían ser prisioneros de Stalin y se los llevaron a la fuerza a Stalin para que los exterminara. Esto ha salido a luz recientemente —hace solamente unos pocos años—. ¡Un millón y medio de seres humanos! ¿Cómo pudieron haber hecho esto las democracias occidentales?

Y después de eso, durante otros treinta años, la refirada constante, la entrega de un país tras otro, hasta el punto de que hay satélites soviéticos hasta en Africa, y casi toda el Asia está tomada por ellos. Portugal va rodando hacia el precipicio.

Durante esos treinta años se le entregó al totalitarismo más de lo que jamás ha entregado ningún país en la historia después de ninguna guerra. No hubo ninguna guerra, pero fue igual que si hubiera habido una.

Durante un largo tiempo, allá en el Este nosotros no podíamos entender esto. No podíamos entender la flaccidez del armisticio acordado en Vietnam. Cualquier ciudadano soviético corriente comprendía que esto era un hábil expediente que permitía a Norvietnam apoderarse de Sudvietnam cuando quisiera. Y repentinamente, esto fue recompensado con el Premio Nobel de la Paz —un premio trágico e irónico. (Aplausos).

Después de estos treinta años de retiradas, puede surgir como resultado de ellas un estado de ánimo muy peligroso: Ceder tan pronto como sea posible; entregar cuanto sea posible; paz y tranquilidad a cualquier precio

Muchos diarios occidentales escribieron esto: "Apurémonos y pongamos fin al derramamiento de sangre en Vietnam y logremos allí la unidad nacional". Pero ante el muro de Berlín nadie habló de unidad nacional. Uno de los diarios más importantes de Uds., después del fin de Vietnam, puso un gran titular a toda página: "El bienaventurado silencio". Yo no le desearía esa clase de silencio bienaventurado a mi peor enemigo. Yo no le desearía esa clase de unidad nacional a mi peor enemigo. (Aplausos).

Pasé once años en el Archipiélago y he estudiado este asunto durante la mitad de mi vida. Mirando desde cierta distancia esta terrible tragedia de Vietnam, puedo decirles que un millón de personas va a ser simplemente exterminado, mientras que unos cuatro o cinco millones (según la escala de Vietnam) se van a encontrar en campos de concentración reconstruyendo Vietnam.

Y ustedes ya saben lo que está pasando en Cambodia. Es genocidio. Es una destrucción total y completa, pero en una nueva forma. Una vez más la tecnología de ellos no es capaz de hacer cámaras; de manera que en pocas horas, toda la capital —la capital culpable— es vaciada. Gente anciana, mujeres, niños, todos son expulsados sin pertenencias, sin comida. "¡Váyanse y mueran!".

Es muy peligroso para la visión que uno tiene del mundo que sobrevenga este sentimiento: "Vamos, entréguenlo". Ya se escuchan voces en vuestro país y en Occidente que dicen: "Entreguen Corea y vamos a vivir en paz. Entreguen Portugal, por cierto; entreguen Japón, entreguen Israel, entreguen Taiwán, las Filipinas, Malasia, Tailandia, entreguen diez países africanos más, Con tal que nos dejen vivir en paz y tranquilos. Nos basta con que nos dejen manejar nuestros grandes autos en nuestras espléndidas carreteras; que nos dejen jugar tenis y golf en paz y tranquilidad; sólo queremos mezclar nuestros cócteles en paz y tranquilidad, tal como estamos acostumbrados a hacerlo; basta con que nos dejen ver esa sonrisa que luce blancos dientes y un vaso en la mano en cada página de avisos de nuestras revistas". (Aplausos).

Pero fíjense cómo se han puesto las cosas. En Occidente, todo esto ha redundado en una acusación contra los Estados Unidos. Ahora en Occidente escuchamos muchas veces que dicen: "Norteamérica: es culpa tuya". ¡Y aquí, yo debo defender decididamente a los Estados Unidos contra estas acusaciones!

Tengo que decir que, de todos los países occidentales, Estados Unidos es el menos culpable de todo esto y ha hecho el máximo para evitarlo. **Estados Unidos ha ayudado a Europa a ganar la Primera y Segunda Guerras Mundiales. Dos veces sacó a Europa de la destrucción de postguerra —dos veces—; durante 10, 20. 30 años ha permanecido como un escudo para proteger a Europa, mientras que los países europeos se dedicaban a contar monedas, para no pagar ejércitos (es mejor todavía no tener ninguno), para no pagar sus armamentos; pensando cómo salirse de la OTAN; sabiendo que, de todos modos, Norteamérica va a protegerlos. Estos países comenzaron todo esto, a pesar de sus miles de años de civilización y cultura, aun cuando están más cerca y debieran haber estado mejor enterados.**

Vine a vuestro continente y durante dos meses he estado viajando por sus espacios abiertos y amplios. Lo concedo: aquí uno no siente la cercanía de todo aquello, lo inmediato que es. Y aquí es posible equivocarse en los cálculos. Aquí uno tiene que hacer un esfuerzo espiritual para entender la agudeza de la situación mundial. Los Estados Unidos de Norteamérica han demostrado ser, durante mucho tiempo, el país más magnánimo, más generoso del mundo. Dondequiera que haya una inundación, un terremoto, un incendio, un desastre natural, enfermedades, ¿quién es el primero en ayudar? Los Estados Unidos. ¿Quién es el que más ayuda y más desinteresadamente? Los Estados Unidos. (Aplausos).

¿Y cuál es la respuesta que escuchamos? Reproches, maldiciones. "Yanqui, go home". Los centros culturales norteamericanos son quemados y los representantes del Tercer Mundo saltan sobre las mesas para votar contra los Estados Unidos.

Pero esto no quita la carga de los hombros norteamericanos. El curso de la historia —les guste a ustedes o no— lo han hecho los líderes del mundo. El país de ustedes ya no puede pensar como si fuera una provincia. Los líderes políticos de ustedes ya no pueden seguir pensando sólo en su propio Estado, sólo en su partido en pequeños arreglos que pueden conseguir su promoción o no. Ustedes tienen que pensar en el mundo entero, y cuando surja en el mundo la nueva crisis política (creo que hemos llegado recién al final de una crisis muy aguda y la próxima va a venir en cualquier momento), las decisiones mayores van a caer de todos modos sobre los hombros de los Estados Unidos de Norteamérica.

Mientras he estado aquí, he escuchado algunas explicaciones de la situación. Permítanme citar algunas de ellas. "Es imposible proteger a los que no tienen voluntad para defenderse a sí mismos". Estoy de acuerdo con esto, pero eso se dijo de Sudvietnam. En la mitad de la Europa actual y en las tres cuartas partes del mundo de hoy la voluntad de defenderse es aún menor de lo que era en Sudvietnam.

Se nos dice: "No podemos defender a aquéllos que no son capaces de defenderse con sus propios recursos humanos". Pero ningún país puede defenderse con sus propios recursos contra los poderes abrumadores del totalitarismo, cuando todo este poder es lanzado contra un país. Por ejemplo, Japón no tiene un ejército permanente.

Se nos dice: "No deberíamos proteger a quienes no tienen una democracia cabal". Este es el argumento más notable del montón. Este es el "leitmotiv" que oigo en los diarios y en los discursos de algunos de los líderes políticos de Uds. ¿Quién, en el mundo, jamás, estando en la primera línea de defensa contra el totalitarismo ha sido capaz de mantener una democracia cabal? ¡Uds., las democracias unidas del mundo, no fueron capaces de sostenerla! A la primera amenaza del hitlerismo Uds. le estiraron la mano a Stalin. ¿A eso llaman Uds. apoyar la democracia? ¡No! (Aplausos).

Y hay más, en el mismo sentido (hubo muchos discursos de este tipo a la vez): "Si la Unión Soviética va a usar la "détente" para sus propios fines, bueno, entonces, nosotros..." ¿Pero qué va a pasar entonces? ¡La Unión Soviética ha usado la "détente" en su propio interés, la está usando ahora y seguirá usándola en su propio interés! Por ejemplo, China y la Unión Soviética, ambas participando activamente en la "détente", se han apoderado calladamente de tres países en Indochina. Es cierto que, tal vez, como consuelo, China va a enviarles a Uds. un equipo de pimpón. (Risas). Y la Unión Soviética les ha enviado los pilotos que cruzaron el Polo Norte. Dentro de pocos días Uds. van a navegar juntos por el espacio.

Una maniobra típica para desviar la atención. Recuerdo muy bien el año: era 1937, junio de 1937, cuando Chkalov,, Baidukov y Beliakov volaron heroicamente sobre el Polo Norte y aterrizaron en el Estado de Washington. Este fue el mismo año en que Stalin estaba ejecutando a 40 mil personas por mes. Y Stalin sabía lo que hacía. Envió a esos pilotos y suscitó en Uds. un entusiasmo ingenuo: la amistad de dos países a través del Polo Norte. Los pilotos fueron heroicos, nadie va a decir algo en su contra. Pero esto era un "show", un "show" para distraer la atención de Uds. de lo que estaba sucediendo realmente en 1937. ¿Y ahora cuál es el motivo? ¿Es un aniversario, los 38 años? ¿Es que 38 años son algún tipo de aniversario? No, sencillamente es necesario echar un velo sobre Vietnam. Y, una vez más, esos pilotos fueron enviados acá. Un monumento recordatorio de Chkalov fue inaugurado en el Estado de Washington. Chkalov es un héroe y merece un monumento. Pero, para presentar el cuadro verdadero, detrás del monumento debiera haber una muralla y en ella un bajorrelieve que mostrara las ejecuciones, que mostrara las calaveras y los huesos. (Aplausos).

También se nos dice (pido excusas por tantas citas, pero hay muchas más en la prensa y la radio de Uds): "No podemos ignorar el hecho de que Norvietnam y el Khmer Rojo habían violado los acuerdos; pero estamos dispuestos a mirar hacia el futuro". ¿Qué significa esto? Significa: déjenlos exterminar gente. Pero si estos asesinos, que viven de la violencia, estos ajusticiadores, nos ofrecen la "détente", vamos a ir felices en su compañía. Como dijo Willy Brandt un día: **"Yo estaría dispuesto a la "détente" incluso con Stalin".** (En una época en que Stalin estaba matando 40 mil personas por mes, ¿habría estado dispuesto a la "détente" con Stalin?).

Miren hacia el futuro. Así miraban hacia el futuro en 1933 y en 1941, pero era una mirada corta de vista hacia el futuro. Así miraban hacia el futuro hace dos años, cuando un armisticio sin sentido, incomprensible, sin garantía alguna, fue acordado en Vietnam, y era una mirada corta de vista. Hubo tal prisa para firmar este armisticio que hasta se olvidaron de liberar a los propios compatriotas de Uds. del cautiverio. Tenían tal prisa para firmar este documento que unos 1.300 norteamericanos... "bueno, han desaparecido; podemos arreglárnoslas sin ellos".

¿Cómo se hace eso? ¿Cómo puede ser esto? Una parte de ellos, en realidad, pueden ser desaparecidos en una acción bélica, pero los propios líderes de Norvietnam han admitido que algunos de ellos son mantenidos todavía en prisión. ¿Y les devuelven a Uds. sus compatriotas? No, no se los devuelven y ponen constantemente condiciones nuevas. Primero dijeron: "Saquen a Thieu del poder". Ahora dicen: "Que los Estados Unidos reconstruyan Vietnam; de otro modo se hace muy difícil para nosotros hallar a esta gente".

Si el Gobierno de Norvietnam tiene dificultades para explicarles a Uds. lo que ocurrió con los hermanos de Uds., con los prisioneros de guerra norteamericanos que todavía no han vuelto, yo, sobre la base de la experiencia en el Archipiélago, se los puedo explicar muy claramente. **Hay una ley en el Archipiélago, de manera que aquellos que han sido tratados más cruelmente y que han resistido más valerosamente, los más honestos, los con más coraje, los menos dispuestos a doblegarse, jamás vuelven al mundo exterior. Jamás se les muestra nuevamente al mundo, porque contarían relatos tales, que la mente humana no puede aceptarlos.** Una parte de los prisioneros de guerra contó que se los torturaba. Esto significa que los que han quedado atrás fueron torturados aún más, pero no cedieron una pulgada. Estos son los mejores elementos de Uds. Estos son los primeros héroes de Uds., los que, en un combate solitario, han resistido la prueba. (Aplausos.) Y hoy día, infortunadamente, no pueden cobrar ánimo con nuestros aplausos. No pueden escucharlos desde sus celdas solitarias, en las que pueden morir o permanecer por treinta años, como Raoul Wallenber, el diplomático sueco que fue cogido en 1945 en la Unión Soviética. Ha permanecido encarcelado por treinta años y no lo piensan entregar.

Y Uds. tienen una figura conocida e histérica que dijo: **"Voy a ir a Norvietnam. Me voy a arrodillar y pedirles que liberen a nuestros prisioneros de guerra". Esto no es un acto político, es masoquismo. (Aplausos.)**

Para comprender adecuadamente lo que ha significado la "détente" durante todos estos 40 años —amistades, estabilización de la situación, comercio, etc.— tendría que contarles algo que no han visto ni oído jamás sobre la manera cómo esto se veía desde el otro lado. Permítanme decirles cómo se veía. El mero hecho de trabar conocimiento con un norteamericano —y Dios no permita que uno se siente con él en un café o restaurante— significaba una sentencia de 10 años por sospecha de espionaje.

En el primer tomo del **Archipiélago** relato un hecho que no me fue contado por una persona arrestada, sino por todos los miembros de la Corte Suprema de la URSS, durante aquellos breves días en que estuve a la luz pública bajo Khruschev. Un ciudadano soviético estuvo en los Estados Unidos y a su regreso dijo que en los Estados Unidos había autopistas maravillosas. La KGB lo arrestó y pidió una condena por 10 años. Pero el juez dijo: "No me opongo, pero no hay pruebas suficientes. ¿No podrían hallar algo más en contra de él?". Así es que el juez fue confinado a Sakhalin, porque osó discutir y condenaron al otro hombre a 10 años. ¿Se dan cuenta de la mentira que dijo? ¿Y qué suerte de elogio del imperialismo norteamericano era éste?: ¡En Norteamérica hay buenos caminos! Diez años.

Entre 1945 y 1946 pasaron una cantidad de personas por nuestras celdas carcelarias, y no eran de los que estaban cooperando con Hitler. (Si bien también había algunos de ellos). No eran culpables de nada, sino personas que habían estado hacía poco en Occidente y habían sido liberadas de los campos de prisioneros alemanes por los norteamericanos. Esto fue considerado un acto criminal: liberados por los norteamericanos. Esto significa: Ha visto la vida buena. Si vuelve, va a hablar de ello. Lo más terrible no es lo que hizo, sino lo que diría. Y todas esas personas fueron sentenciadas a diez años.

Durante la última visita de Nixon a Moscú, los corresponsales norteamericanos informaban al modo occidental desde las calles de Moscú. "Estoy en una calle rusa con un micrófono, preguntándole al ciudadano soviético común y corriente: "Dígame, por favor, ¿qué piensa usted del encuentro entre Nixon y Brezhnev?". Y, sorprendentemente, hasta la última persona, todos contestaban: "Maravilloso. Estoy encantado. ¡Estoy absolutamente transportado de alegría! "¿Qué significa esto? Voy por una calle de Moscú y un norteamericano con un micrófono me detiene y me pregunta algo. Yo sé que junto a él hay un miembro del servicio de seguridad del Estado, también con un micrófono y que está grabando todo lo que digo. ¿Creen ustedes que voy a decir algo que me dejaría en la cárcel inmediatamente? Por supuesto que digo: "Es maravilloso, estoy encantado, estoy transportado de alegría" (Aplausos).

Pero, ¿de qué sirven estos corresponsales si sencillamente llevan para allá las técnicas occidentales sin meditar sobre las cosas?

Uds. nos ayudaron durante muchos años con la ley de préstamos y arrendamientos, pero ahora hemos hecho todo lo posible por olvidarnos de esto, para borrarlo de nuestras mentes, no recordarlo si fuera posible. Y ahora, antes de venir a esta sala, atrasé un poco mi



visita a Washington para dar primero una mirada a algunas partes cualesquiera de Norteamérica, visitar diversos Estados y hablar con las personas, simplemente. Me contaron, y me enteré de ello por primera vez, que en todos los Estados, durante los años de la guerra, había sociedades de la amistad soviético-norteamericana, que recogían ayuda para el pueblo soviético —ropas abrigadoras, comida en conserva, obsequios, que eran enviados a la Unión Soviética. Pero nosotros no sólo no los vimos nunca, no los recibimos nunca (eran distribuidos en alguna parte entre los círculos privilegiados), sino que nadie nos dijo que esto se estaba haciendo. Sólo me enteré de ello por primera vez aquí, este mes en los Estados Unidos.

Todas las cosas venenosas que se podían decir de los Estados Unidos eran dichas en los días de Stalin. Y todo esto es un pesado sedimento que puede ser removido para que salga a la superficie en cualquier momento. Cualquier día, los periódicos pueden salir con estos titulares: "El imperialismo norteamericano, sediento de sangre, quiere tomar el control del mundo". Y este veneno va a levantarse desde ese sedimento y mucha gente en nuestro país lo va a creer, y va a ser envenenada por ello, y los va a considerar a Uds. como agresores. De esta manera ha sido manejada entre nosotros la "detente".

El sistema soviético es tan cerrado que es casi imposible para Uds. entender las cosas desde aquí. Los teóricos y eruditos de Uds. escriben libros tratando de entender y de explicar cómo ocurren las cosas allá. Hay algunas explicaciones ingenuas que son, sencillamente, divertidas para los ciudadanos soviéticos. Algunos dicen que los líderes soviéticos han dejado de lado ahora su inhumana ideología. De ninguna manera. No la han dejado de lado en lo más mínimo.

Algunos dicen que en el Kremlin hay algunos de izquierda y otros de derecha. Y pelean entre ellos, y nosotros tenemos que portarnos de modo de no estorbar a los de la izquierda. Todo esto es fantasía. Izquierda... derecha. Hay cierta lucha por el poder, pero todos están de acuerdo en las cosas esenciales.

También existe la siguiente teoría: Que ahora, gracias al desarrollo de la tecnología, hay una tecnocracia en la Unión Soviética, un número creciente de ingenieros y que los ingenieros manejan ahora la economía y dentro de poco van a decidir el destino del país, más que el partido. Les voy a decir, sin embargo, que los ingenieros determinan el destino de la economía en la misma medida en que nuestros generales determinan el destino del Ejército. Esto significa: cero. Todo se hace según lo exige el partido. Ese es nuestro sistema. Juzguen Uds. mismos.

Es un sistema en que durante cuarenta años no ha habido elecciones genuinas, sino, simplemente, una comedia, una farsa. Es así un sistema que no tiene órganos legislativos. Es un sistema sin una prensa independiente; un sistema sin una judicatura independiente; en donde el pueblo tiene influencia en la política externa o interna; en donde todo pensamiento que es diferente de lo que piensa el Estado es aplastado.

Y permítanme que les diga que los dispositivos de espionaje electrónico son algo tan simple en nuestro país que es un asunto de la vida diaria. Uds. tuvieron un caso en los Estados Unidos, en que ello causó un alboroto que duró un año y medio. Para nosotros es un asunto de todos los días. Casi cada departamento, cada institución tiene su dispositivo de espionaje y no nos sorprende en lo más mínimo: estamos acostumbrados a ello.

Es un sistema en que carniceros indisimulados de millones, como Molotov, y otros menores que él, jamás han sido juzgados por los tribunales y se retiran con tremendas pensiones y en medio del mayor confort. Es un sistema cuyo "show" prosigue aún hoy día y al cual cada extranjero es introducido, rodeado por un par de agentes fijos y que trabajan según un guión secreto. Es un sistema en que la propia constitución no ha sido puesta en práctica jamás ni por un solo día; donde todas las decisiones maduran en secreto, muy arriba, en un grupo pequeño e irresponsable, y después nos son dadas a conocer a nosotros y a Uds., como un rayo.

¿Y cuál es el valor de la firma de esas personas? ¿Cómo podría uno confiar en sus firmas puestas en los documentos sobre la "detente"? Uds. mismos pueden preguntárselo a los especialistas que Uds. tienen, ahora mismo, y les van a decir a Uds. que, precisamente en estos años, la Unión Soviética ha logrado crear armas químicas maravillosas, misiles que son hasta mejores que los usados por los Estados Unidos.

¿Qué debemos deducir de ello? ¿Se necesita la "détente" o no? No sólo se necesita, sino que es tan necesaria como el aire. La "détente" es el único modo de salvar la tierra, en lugar de una guerra mundial, pero una "détente" verdadera; y si ya ha sido arruinada por la mala palabra que hemos usado para ello —"détente"— deberíamos encontrar otra.

Yo diría que sólo hay muy pocas, solamente tres, características principales de una tal "détente" verdadera.

En primer lugar, debería haber desarme —no sólo renunciar al uso de la guerra, sino al uso de la violencia—. Debemos dejar de usar no sólo el tipo de armas que usamos para destruir a nuestros vecinos, sino el tipo de armas que usamos para destruir a nuestros compatriotas. (Aplausos.) No hay "détente" si nosotros podemos pasar aquí el tiempo agradablemente, mientras que allá la gente gime y muere en los hospitales psiquiátricos. Los doctores están dando su vuelta vespertina, inyectando por tercera vez a la gente drogas que destruyen sus células cerebrales.

La segunda señal de la "détente", diría yo, es la siguiente: Que no se base en sonrisas ni concesiones verbales, sino en un fundamento firme. Ustedes conocen las palabras de la Biblia: "No construyáis sobre arena, sino sobre roca". Tiene que haber una garantía que esto no va a ser quebrantado de la noche a la mañana (aplausos) y para esto, la otra parte —la otra parte en el convenio— debe someter sus actos a la opinión pública, a la prensa y a un Parlamento libremente elegido. Y no hay absolutamente ninguna garantía hasta que no exista ese control.

Una tercera y simple condición. ¿Qué suerte de "detente" puede haber cuando ellos emplean ese tipo de propaganda inhumana que es llamada orgullosamente en la Unión Soviética "guerra ideológica"? Dejemos eso de lado. Si vamos a ser amigos, seamos amigos; si hemos de tener "détente", tengamos "détente" y pongamos fin a la guerra ideológica.

La Unión Soviética y los países comunistas están en condiciones de conducir las negociaciones. Saben cómo hacerlo. Durante un largo tiempo no hacen ninguna concesión y entonces ceden un poquito. De esta manera todos dicen con tono de triunfo: "Miren, han hecho una concesión: ya es tiempo de firmar". Las negociaciones europeas de los 35 países durante dos años se han arrastrado penosamente; han estado negociando penosamente y sus nervios fueron estirados hasta el punto de ruptura y finalmente cedieron. Unas pocas mujeres de los países comunistas pueden ahora casarse con extranjeros. Y unos pocos periodistas van a poder viajar ahora un poco más que antes. Dan una milésima parte de lo que la ley natural debiera suministrar. Se trata de asuntos que la gente debiera poder hacer antes de que esas negociaciones fueran siquiera emprendidas. Y ya hay alegría. Y aquí en Occidente oímos muchas voces que dicen: "Miren, están haciendo concesiones; es tiempo de firmar".

Durante estos 2 años de negociaciones, en todos los países de Europa Oriental la presión ha aumentado, la opresión se ha intensificado, aún en Yugoslavia y Rumania, dejando de lado a los otros países. Y justamente ahora el canciller austríaco dice: "Tenemos que firmar este acuerdo tan pronto como sea posible".

¿Qué suerte de convenio sería este? El acuerdo propuesto son los funerales de Europa Oriental. Significa que Europa Occidental entregaría finalmente y de una vez por todas a Europa Oriental, declarando que está perfectamente dispuesta a ver que Europa Oriental sea aplastada y arrollada de una vez por todas, pero, por favor, no nos molesten. Y el canciller austríaco cree que si todos estos países son empujados a una fosa común, Austria, en la misma orilla de esa fosa, va a poder sobrevivir y no va a caer también dentro de ella.

Y nosotros, por haber vivido allá, hemos llegado a la conclusión de que la violencia no sólo puede ser resistida con... firmeza.





Uds. tienen que entender la naturaleza del comunismo. La ideología misma del comunismo, todas las enseñanzas de Lenin consisten en que todo aquel que no toma lo que yace a sus pies es un tonto. Si uno puede tomarlo, que lo tome. Si uno puede atacar, que ataque. Pero si hay una muralla, retrocede. Y los líderes comunistas sólo respetan la firmeza y desprecian, riéndose de ellas, a las personas que ceden continuamente ante ellas. Aquí la gente dice ahora —y esta es la última cita que voy a hacerles de los juicios de los líderes de ustedes—: "El poder sin ningún intento de conciliación, conduciría a un conflicto mundial". Pero yo diría que el poder acompañado de una sumisión constante no es poder, en modo alguno. (Aplausos).

Pero, en razón de la experiencia nuestra, puedo decirles que sólo la firmeza hará posible resistir los asaltos del totalitarismo comunista. Vemos muchos ejemplos históricos y permítanme darles algunos de ellos. Miren la pequeña Finlandia de 1939, que con sus propias fuerzas resistió el ataque. Ustedes, en 1948, defendieron Berlín sólo con firmeza de espíritu y no hubo conflicto mundial. En Corea, en 1950, ustedes hicieron frente al comunismo sólo con firmeza, y no hubo conflicto mundial. En 1962 hicieron que los cohetes fueran retirados de Cuba. Otra vez, sólo fue la firmeza, y no hubo conflicto mundial. Y el difunto Adenauer condujo firmes negociaciones con Khrushchev, y así comenzó una "détente" genuina con Khrushchev. Khrushchev comenzó a hacer concesiones y si no hubiera sido removido, estaba planeando ese invierno ir a Alemania y continuar la genuina "detente".

Permítanme recordarles la debilidad de un hombre cuyo nombre rara vez es asociado con la debilidad —la debilidad de Lenin. Lenin, cuando llegó al poder, entregó, presa del pánico, a Alemania todo lo que Alemania quería. Exactamente, lo que quería. Alemania cogió todo lo que quería. Dijo: "Entréguenle Armenia a Turquía". Y Lenin dijo: "Bien". Es un hecho casi desconocido que Lenin le pidió al Kaiser que actuara de intermediario para persuadir a Ucrania y, así, hacer posible un límite entre la parte comunista de Rusia y Ucrania. No se trataba de tomarse Ucrania, sino más bien de trazar un límite con Ucrania.

Nosotros, los disidentes de la URSS, no tenemos tanques, no tenemos armas, no tenemos organización. No tenemos nada. Nuestras manos están vacías. Sólo tenemos un corazón y aquello por lo cual hemos vivido, a través de medio siglo de este sistema. Y cuando hemos hallado dentro de nosotros mismos la firmeza para defender nuestros derechos, lo hemos hecho. (Aplausos.) Es sólo por firmeza de espíritu que hemos resistido. Y si yo estoy aquí, delante de Uds., no es por la bondad o la buena voluntad del comunismo, no es gracias a la "détente", sino gracias a mi propia firmeza y al firme apoyo de Uds. (Aplausos.) Sabían que no iba a ceder ni una pulgada, ni un pelo. Y cuando no pudieron hacer más, ellos mismos echaron pie atrás.

Esto no es fácil. En nuestra condición, esto me fue enseñado por las dificultades de mi propia vida. Y si Uds. —cualquiera de Uds.— estuvieran en la misma difícil situación, habrían aprendido lo mismo. No quiero mencionar muchos nombres esta noche, pero tomen el caso de Vladimir Bukovsky, cuyo nombre está hoy casi olvidado. (Aplausos.) No quiero mencionar una cantidad de nombres, porque, por muchos que mencionara, habría más todavía. Y si analizamos el tema dando dos o tres nombres, es como si olvidáramos y traicionáramos a los otros. Deberíamos, más bien, recordar cifras. Hay decenas de miles de prisioneros políticos en nuestro país y —según cálculos de especialistas políticos— hay ahora 7.000 personas bajo tratamiento siquiátrico compulsivo. Tomemos el caso de Vladimir Bukovsky como ejemplo. Le propusieron: "Está bien, lo dejaremos en libertad. Váyase al Occidente y cállese". Y este joven, un joven que hoy está al borde de la muerte, dijo: "No, así no me voy. He escrito sobre las personas a quienes Uds. han puesto en asilos para alienados. Déjenlos en libertad y yo me voy al Occidente". ¡Esto es lo que yo entiendo por esa firmeza de espíritu para hacer frente al granito y a los tanques!

Finalmente, para evaluar todo lo que les he dicho a Uds. hoy día —y voy llegando a mi conclusión— podría decir que no habríamos necesitado tener nuestra conversación en el plano de los cálculos de negocios. ¿Por qué tal y tal país actuó de tal y tal manera? ¿Qué cuentas sacaban? Deberíamos levantarnos por encima de esto al nivel moral y decir: "En 1933 y en 1941 los líderes de Uds. y todo el mundo occidental, de una manera carente de principios, hicieron un trato con el totalitarismo". Tendremos que pagar por esto, algún día este trato va a volver a penarnos. Durante 30 años hemos estado pagando por él y todavía estamos pagando por él. Y vamos a pagar por él de un modo peor. Uno no sólo puede pensar en el bajo nivel de los cálculos políticos. Hay que pensar también en lo que es noble y en lo que es honorable —no sólo en lo que es provechoso—. Hay eruditos legales de Occidente, llenos de recursos, que han introducido ahora el término "realismo legal". **Por medio de este realismo legal quieren dejar de lado toda evaluación moral de las cosas. Dicen: "Reconozcan las realidades; si tales o cuales leyes han sido establecidas en tales o cuales países en que hay violencia, también estas leyes deben ser reconocidas y respetadas? En el momento presente, se acepta ampliamente entre los abogados que la ley es más alta que la moralidad. La ley es algo que se elabora y desarrolla, mientras que la moralidad es algo rudimentario y amorfo. No es el caso. ¡Lo opuesto es más bien verdadero! La moralidad está por encima de la ley.** (Aplausos). La ley es nuestro intento humano de encarnar en reglas una parte de esa esfera moral que está por encima de nosotros. Tratamos de entender esta moralidad, de traerla a tierra y presentarla en la forma de leyes. A veces tenemos más éxito; otras veces, menos. A veces Uds. se encuentran realmente con una caricatura de moralidad, pero la moralidad es siempre algo más alto que la ley. Este punto de vista no debe ser nunca abandonado. Debemos aceptarlo con cuerpo y alma.

Casi es un chiste usar ahora en el mundo occidental, en el siglo XX, palabras como "bien" y "mal". Casi han llegado a ser conceptos pasados de moda, pero son conceptos muy genuinos y reales. Estos son conceptos de una esfera que está por encima de nosotros —el bien y el mal—. (Aplausos). Y en lugar de dejarnos envolver en juegos y cálculos políticos bajos, pequeños, miopes, debemos reconocer que la concentración del mal mundial y la tremenda fuerza del odio está allá y se está derramando desde allá por todo el mundo. Y debemos hacerle frente y no darnos prisa para darle cosas, darle cosas, darle cosas, todo lo que se quiera tragar. (Aplausos).

Hoy día tienen lugar dos grandes procesos en el mundo. Uno es el que les he descrito recién y que ha estado teniendo lugar durante más de treinta años. Es un proceso de concesiones miopes; un proceso de entrega, de entrega y de más entrega, a la espera de que tal vez, en algún momento, el lobo habrá comido lo suficiente. El segundo proceso es uno que yo considero la clave de todo y que, voy a decirlo ahora, nos brindará el futuro de todos nosotros. **Bajo la concha de hierro fundido del comunismo —durante 20 años en la Unión Soviética y por un tiempo menor en otros países comunistas— está teniendo lugar una liberación del espíritu humano. Nuevas generaciones están creciendo, que son constantes en su lucha con el mal, que no están dispuestas a aceptar compromisos carentes de principios; que prefieren perderlo todo —salarios, condiciones de vida y la misma vida— pero no están dispuestas a sacrificar la conciencia, no están dispuestas a hacer tratos con el mal.** (Aplausos).

Este proceso ha ido tan lejos ahora que, en la Unión Soviética, hoy día, el marxismo ha caído tan bajo que ha llegado a ser una anécdota, es simplemente un objeto de desprecio. Ninguna persona seria en nuestro país hoy en día, ni siquiera entre los estudiantes universitarios o secundarios, puede hablar del marxismo sin sonreír, sin reírse. Pero todo este proceso de nuestra liberación, que obviamente va a traer consigo transformaciones sociales, es más lento que el primero, el proceso de las concesiones. Allá, cuando vemos estas concesiones, nos asustamos. ¿Por qué tan rápidamente? ¿Por qué tan precipitadamente? ¿Por qué entregar varios países al año?

Comencé diciendo que Uds. son los aliados de nuestro movimiento de liberación en los países comunistas. Y yo recurro a Uds.: Pensemos juntos y tratemos de ver cómo podemos ajustar la relación entre estos dos procesos. Cada vez que Uds. ayudan a las personas perseguidas en la Unión Soviética, no sólo despliegan Uds. magnanimidad y nobleza, sino que se están defendiendo también Uds. Uds. defienden su propio futuro. (Aplausos).

Veamos, pues, hasta dónde podemos llegar para detener este proceso insensato e inmoral de hacer concesiones sin fin al agresor —ese hábil argumento legal en virtud del cual deberíamos entregar un país tras otro. ¿Por qué debemos entregar al totalitarismo comunista más y más tecnología, tecnología compleja, delicada, desarrollada; que la necesita para los armamentos y para aplastar a sus propios ciudadanos? Si podemos siquiera aminorar la marcha del proceso de concesiones, si no detenerlo del todo, y hacer posible que el proceso de liberación continúe en los países comunistas, estos dos procesos, en último término, nos van a brindar nuestro futuro. (Aplausos).

Entendiendo mi propia tarea del mismo modo, tal vez me he entrometido ahora en los asuntos internos de Uds., o al menos los he tocado, y pido disculpas por ello. He viajado mucho por los Estados Unidos y he agregado algo a la comprensión que antes tenía de ellos: lo que he aprendido al escuchar la radio, al hablar con personas experimentadas. Norteamérica —en mí y entre mis amigos y entre la gente que piensa del mismo modo como yo allá, en los ciudadanos soviéticos comunes y corrientes— evoca una especie de mezcla de sentimientos de admiración y de compasión. Admiración ante el hecho de las tremendas fuerzas de Uds., que tal vez Uds. mismos no reconocen. Uds. son un país del futuro; un país joven; un país de posibilidades aún inexplotadas; un país con tremendas distancias geográficas; un país con un aliento espiritual tremendo; un país de generosidad; un país de magnanimidad. Pero estas cualidades, fortaleza, generosidad y magnanimidad hacen habitualmente confiados a los hombres y aun a todo un país y esto, muchas veces, les ha hecho a Uds. un flaco servicio.

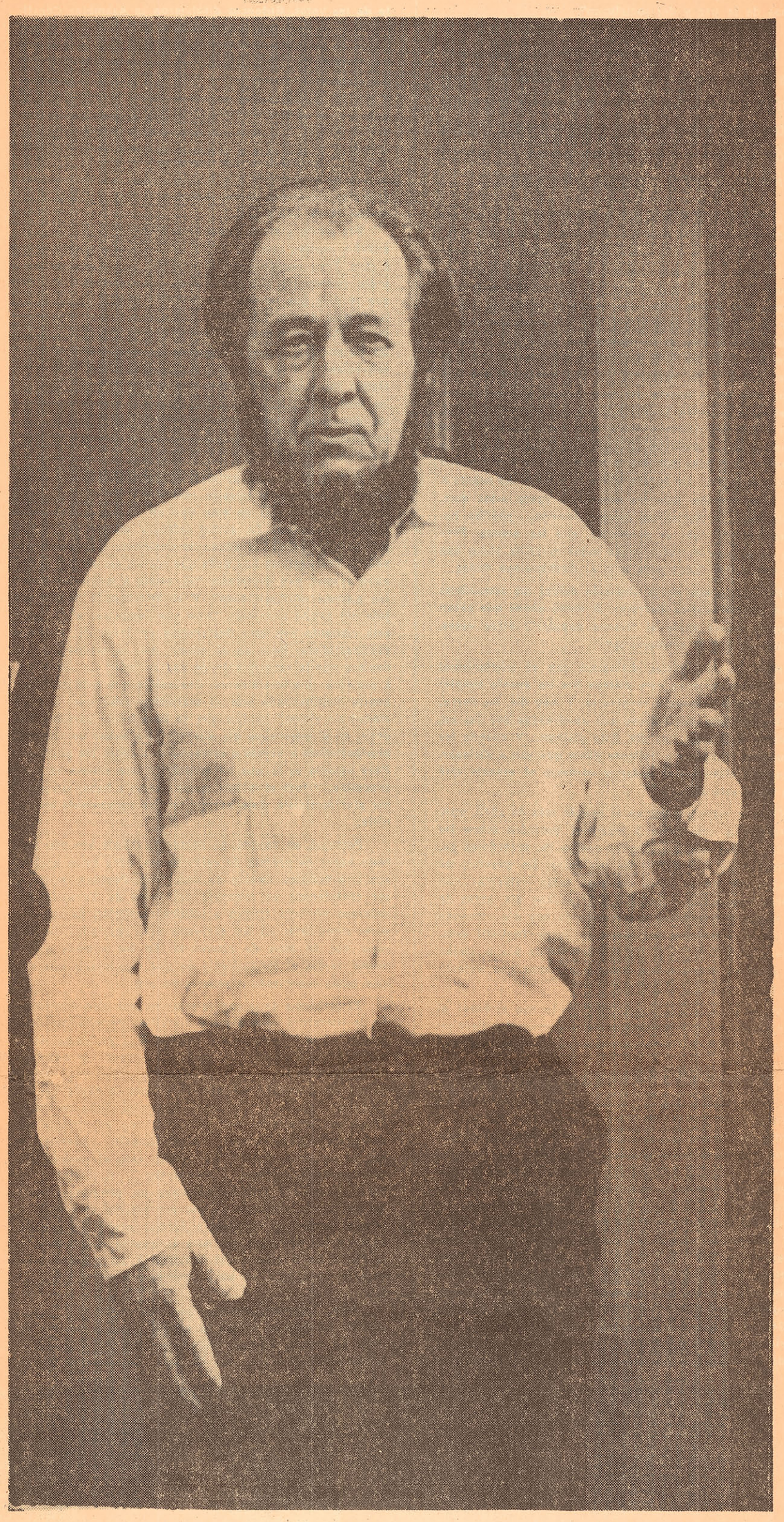
Me gustaría pedirle a Norteamérica que fuera más cuidadosa con su confianza y evitar que aquellas sabias personas que están tratando de establecer grados más finos de justicia y aún matices legales más finos de la igualdad —algunos en razón de su modo desfigurado de ver las cosas, otros por miopía y aún otros por interés personal— usen falsamente la lucha por la paz y por la justicia social para conducirlos a Uds. por un falso camino. Porque están tratando de debilitarlos a Uds.; están tratando de desarmar al país vigoroso y magnífico de Uds. ante esta terrible amenaza: una que jamás ha sido vista antes en la historia del mundo. No sólo en la historia del país de Uds., sino en la historia del mundo.

Y yo recurro a Uds.: trabajadores de Norteamérica —representados aquí por el movimiento sindical de Uds.—: no permitan que Uds. mismos se debiliten. No permitan ser llevados en la dirección equivocada. Tratemos de hacer más lento el proceso de concesiones y de ayudar al proceso de liberación. (Aplausos).

Traducción del inglés por Andrés Huneeus P.

Solzhenitsyn: Testimonio y Acusación (II)

- Publicamos ahora la versión íntegra de la segunda conferencia del escritor ruso a los trabajadores norteamericanos.
- La elocuencia y dramática profundidad de la advertencia aquí formulada a Occidente, ahorran cualquier nota sobre la importancia de este segundo documento.



¿Es, entonces, posible o imposible transmitir la experiencia de aquellos que han sufrido a aquellos que aún tienen que sufrir? ¿Puede una parte de la humanidad aprender de la amarga experiencia de otra, o no puede? ¿Es posible o imposible prevenir a alguien del peligro?

¿Cuántos testigos han sido enviados al Occidente en los últimos sesenta años? ¿Cuántas olas de inmigrantes? ¿Cuántos millones de personas? Todos están aquí. Uds. se encuentran con ellos todos los días. Uds. saben quiénes son: si no por su desorientación espiritual, su tristeza, su melancolía, al menos por su acento, su apariencia externa. Vienen de distintos países, no se han consultado unos con otros y, sin embargo, les traen exactamente la misma experiencia, les dicen a Uds. exactamente las mismas cosas: los previenen a Uds. de lo que ya está ocurriendo, de lo que ha ocurrido en el pasado. Pero los orgullosos rascacielos siguen en pie, muestran el cielo y dicen: nunca va a pasar aquí. Esto no nos va a suceder nunca. Aquí no es posible.

Puede suceder. Es posible. Como dice un proverbio ruso: "Cuando te pase a tí, vas a saber que es cierto".

Pero, ¿tenemos que esperar realmente el momento en que el cuchillo esté junto a nuestra garganta? ¿No sería posible que, anticipándonos al tiempo pesáramos sensatamente la amenaza mundial que amenaza con tragarse al mundo entero? Yo mismo fui tragado. Yo he estado en la panza del dragón, en la panza roja y querido amante del dragón. No fue capaz de digerirme. Me arrojó de sí. (Aplausos). He venido hasta Uds. como un testigo de cómo es estar adentro, en la panza del dragón. Es un fenómeno asombroso que el comunismo haya estado escribiendo sobre sí mismo del modo más abierto —en blanco y negro— durante 125 años. Y más abiertamente todavía, con mayor franqueza, al principio. El manifiesto comunista, por ejemplo, que todo el mundo conoce de nombre, y que casi nunca nadie se toma la molestia de leer, contiene cosas aun más terribles de las que se han hecho realmente. Es algo absolutamente asombroso. Todo el mundo puede leer, todos saben leer, pero por uno u otro motivo, nadie quiere entender. **La humanidad actúa como si no entendiera lo que es el comunismo, y no quiere entender, no es capaz de entender.**

Creo que no es sólo en razón de los disfraces que el comunismo ha asumido en las últimas décadas.

Es más bien porque la esencia del comunismo está enteramente más allá de los límites del entendimiento humano.

Es difícil creer que la gente podría realmente planear esas cosas y llevarlas a cabo. Y precisamente porque su esencia está más allá de la comprensión humana, es tan difícil de entender el comunismo.

En mi última charla en Washington hablé mucho sobre el sistema del Estado soviético, cómo fue creado y qué es hoy en día. Pero tal vez sea más importante examinar con Uds. la ideología que inspira el sistema, la ideología que lo creó y que todavía lo gobierna. **Es mucho más importante comprender la esencia de esta ideología, y, sobre todo, su legado, que no ha cambiado en nada en 125 años. No ha cambiado desde el día en que nació.**

Una cosa enteramente clara para la gente inteligente en la Unión Soviética es que el marxismo no es una ciencia. Sería un chiste decir que es algo así como una ciencia. Dejando de lado las ciencias exactas, como la física, las matemáticas y las ciencias naturales, hasta las ciencias sociales pueden predecir un hecho —cuándo, de qué modo, y cómo el hecho podría ocurrir. El comunismo jamás ha hecho ninguna predicción como ésas. Nunca ha dicho dónde, cuándo y qué es lo que va a suceder, precisamente. Nada sino declamaciones. Declamaciones en el sentido de que el mundo del proletariado va a derrotar al mundo de la burguesía y que va a surgir entonces la sociedad más feliz y radiante. Las fantasías de Marx, Engels y Lenín se interrumpen en este punto; ninguna de ellas va más allá para describir cómo sería esa sociedad. Dijeron sencillamente: la sociedad más feliz, más radiante. Todo para el bien del hombre.

No quisiera enumerarles todas las predicciones fallidas del marxismo, pero puedo dar un par. Por ejemplo, se dijo que las condiciones de la clase trabajadora en Occidente se deteriorarían constantemente, se harían más y más insoportables, hasta que los trabajadores quedarían reducidos a la pobreza total. (¡Si siquiera en nuestro país pudiéramos alimentar y vestir a nuestra clase trabajadora, darle de todo y darle tanto tiempo libre como lo hacen Uds.!). (Aplausos). O la famosa predicción de que todas las revoluciones comunistas comenzarían en países industriales avanzados, como Inglaterra, Francia, Norteamérica, Alemania —ahí iba a comenzar el comunismo—. (Pero resultó exactamente al revés, como Uds. saben). O la predicción de que el Estado socialista ni siquiera iba a existir. Tan pronto como el capitalismo fuera derrocado, el Estado se iba a marchitar, inmediatamente. (Miren alrededor de Uds.: ¿dónde pueden ver Estados tan poderosos como en los países denominados socialistas o comunistas?). O la predicción de que las guerras son solamente inherentes al capitalismo. Se dice que las guerras surgen solamente por causa del capitalismo; tan pronto como se introduzca el comunismo, todas las guerras terminarán. (Hemos visto bastante en esta materia también: en Budapest, en Praga, en la frontera chino-soviética, en la ocupación de los países bálticos, y cuando Polonia fue apuñalada por la espalda. Hemos visto bastante ya de todo esto, y seguramente veremos todavía más).

El comunismo es un intento tan crudo de explicar la sociedad y el individuo como si un cirujano fuera a realizar sus delicadas operaciones con un cuchillo de carnicero. Todo lo que es sutil en la psicología humana y en la estructura de la sociedad (que es todavía más delicada), todo esto, es reducido a crudos procesos económicos. La totalidad de este ser creado —el hombre— es reducido a materia. Es característico del comunismo estar tan desprovisto de argumentos que no tiene ninguno como para salir al encuentro de sus oponentes en nuestros países comunistas. Le faltan argumentos, y de allí que existen el garrote, la prisión, el campo de concentración, el asilo de insanos con confinamiento forzado.

El marxismo siempre se ha opuesto a la libertad. Voy a citar solamente algunas palabras de los padres fundadores del comunismo, Marx y Engels (cito de la primera edición soviética de 1929):

"Las reformas son un signo de debilidad" (vol. 23, pág. 339). "La democracia debe ser más temida que la monarquía y la aristocracia" (vol. 2, pág. 369). "La Libertad política es una falsa libertad, peor que la esclavitud más abyecta" (vol. 2, pág. 394). En su correspondencia, Marx y Engels dijeron frecuentemente que, después de alcanzar el poder, el terror, sería indispensable, que "sería necesario repetir el año 1793. Después de alcanzar el poder, se nos considerará monstruos, pero no nos importa nada". (vol. 25, pág. 187).

El comunismo jamás ha ocultado el hecho de que rechaza todos los conceptos absolutos de moralidad. Se mofa de toda estimación del "bien" o del "mal" como categorías indisputables. El comunismo considera que la moral es relativa, que es un asunto de clases. Según las circunstancias y la situación política, cualquier acto, incluyendo el asesinato, hasta el hecho de matar a miles, podría ser bueno o podría ser malo. **Todo depende de la ideología de clase. ¿Y quién define la ideología de clases. No puede juntarse toda una clase para determinarlo. Un puñado de personas decide lo que es bueno y lo que es malo. Pero tengo que decir que en este aspecto preciso el comunismo ha tenido el mayor éxito. Ha infestado a todo el mundo con la creencia en la relatividad del bien y del mal. Mucha gente, aparte de los comunistas, ha sido seducida hoy día por esta idea. Entre la gente ilustrada se considera como algo un tanto embarazoso usar seriamente palabras tales como "bien" y "mal". El comunismo ha logrado inculcarnos a todos nosotros la idea de que estos conceptos son anticuados y risibles.**

Pero si se nos va a privar de los conceptos de bien y de mal, ¿qué queda? Nada, sino la manipulación de unos por otros. Descenderemos al nivel de los animales.

Tanto la teoría como la práctica del comunismo son completamente inhumanas por esa razón. Hay una palabra que se usa mucho en estos días: "anticomunismo". Es una palabra muy estúpida, malamente juntada. Hace aparecer al comunismo como algo original, algo básico, algo fundamental. Por lo tanto, es tomado como el punto de partida, y el anticomunismo es definido con relación al comunismo. Por eso yo digo que esta palabra fue pobremente elegida, que fue juntada por gente que no entiende de etimología: el concepto primario, eterno, es **humanidad.** Y el comunismo es antihumanidad. Quien dice "anticomunismo" está diciendo, en efecto, anti-antihumanidad. Una construcción pobre. De modo que deberíamos decir: lo que es contra el comunismo es en pro de la humanidad. (Aplausos). No aceptar, rechazar esta ideología comunista inhumana es, simplemente, ser un ser humano. No es ser miembro de un partido. Es una protesta de nuestras almas contra los que nos dicen que olvidemos los conceptos de bien y de mal.

Pero lo que es sorprendente es que, aparte de todos sus libros, el comunismo ha ofrecido una multitud de ejemplos para que los vea el hombre moderno. Los tanques han retumbado a través de Budapest. No es nada. Los tanques entran rugiendo en Checoslovaquia. No es nada. Ningún otro habría sido perdonado, pero el comunismo puede ser excusado. Con una especie de extraña deliberación, como si Dios quisiera castigarlos, privándolos de la razón, los comunistas erigieron el muro de Berlín. Es verdaderamente un símbolo monstruoso, que demuestra el verdadero significado del comunismo. Durante 14 años la gente ha sido ametrallada allí, y no sólo aquellos que querían abandonar la feliz sociedad comunista. Recientemente, un niño extranjero del lado occidental se cayó al río Spree. Alguna gente quiso salvarlo, pero los guardias limítrofes de Alemania Oriental abrieron fuego. "No, no lo salven". De manera que se ahogó este niño inocente.

¿Ha convencido a alguien el muro de Berlín? Otra vez, no. Se lo ignora. Está allí, pero no nos afecta. Nunca vamos a tener una muralla como esa. Y los tanques de Budapest y de Praga, tampoco van a venir para acá. En todos los límites de los países comunistas (en los europeos, en todo caso), Uds. pueden hallar dispositivos electrónicos para matar. Son dispositivos automáticos para matar a todo el que cruza. Pero la gente dice aquí: "Eso no es una amenaza para nosotros, tampoco; no nos asusta". En los países comunistas tienen un sistema desarrollado de tratamiento forzoso en asilos para insanos. No es nada. Nosotros vivimos tranquilamente. Tres veces al día —precisamente en este momento— los doctores hacen su ronda e inyectan sustancias en los brazos de las personas que destruyen sus cerebros. No pongan atención a eso. Seguiremos viviendo en paz y tranquilamente aquí.

Hay una cierta mujer aquí que se llama Angela Davis. Yo no sé si Uds. la conocen bien en este país, pero en nuestro país, literalmente durante un año entero, no oímos hablar de nada sino de Angela Davis. En todo el mundo no había más que Angela Davis y ella estaba sufriendo. Nos atiborraron los oídos con Angela Davis. A los pequeños en las escuelas se les dijo que firmaran peticiones en defensa de Angela Davis. Se les pidió que hicieran ésto a niñitos y niñitas de 8 y 9 años de edad, en las escuelas. Bueno, la dejaron en libertad. Aun cuando no lo pasó muy mal en este país, vino a recuperarse a lugares de descanso soviéticos. Algunos disidentes soviéticos —pero, lo que es más importante, un grupo de disidentes checos— le dirigieron una petición: "Camarada Davis, tú estuviste en prisión. Tú sabes lo desagradable que es estar en una prisión, especialmente cuando uno se considera inocente. Ahora tú tienes esa autoridad. ¿Podrías ayudar a nuestros prisioneros checos? ¿Podría defender la causa de estas personas en Checoslovaquia, perseguidas por el Estado?". Angela Davis contestó: "Merecen lo que se les da. Que se queden en la prisión". Esa es la cara del comunismo. Este es el corazón del comunismo para Uds.". (Aplausos).

Deseo muy especialmente recordarles a ustedes hoy día, que el comunismo se desarrolla en una línea recta y como una sóla entidad, sin alteración, a pesar de lo que dice ahora la gente. Lenin desarrolló en realidad el marxismo, pero básicamente, conforme a una línea de intolerancia ideológica. Si leen a Lenin, ustedes se asombrarían de ver cuánto odiaba la más mínima desviación, cada vez que algún punto de vista difería de los de él, aunque no fuera más que por el margen de un pelo. Lenin desarrolló también el marxismo con una orientación inhumana. Antes de la revolución de octubre en Rusia, Lenin escribió un libro llamado "Las lecciones de la Comuna de París". Allí analizó por qué la Comuna de París fue derrotada en 1871. Y su principal conclusión era que la Comuna no había fusilado, no había matado suficientes enemigos. Había destruido demasiado poca gente, siendo que era necesario destruir clases y grupos completos. Y cuando llegó al poder, Lenin hizo exactamente esto.

Y entonces se inventó la palabra estalinismo. Es un término que llegó a ser muy popular. Aún en el Occidente dicen ahora: "Sólo con que la Unión Soviética no volviera al estalinismo..."

Pero es que jamás existió el estalinismo. Esto fue ideado por Khruschev y su grupo para endosarle al estalinismo todas las características y los principales defectos del comunismo. Fue una movida muy eficaz. Pero en realidad, Lenin había logrado dar forma a todos los aspectos principales antes que Stalin se presentara en escena. Fue Lenin el que engañó a los campesinos respecto de sus tierras. El fue quien engañó a los trabajadores respecto de la autogestión. El fue quien convirtió a los sindicatos en órganos de opresión. El fue quien creó la Cheka, la policía secreta. El fue quien creó los campos de concentración. El fue quien envió las tropas a las regiones periféricas para aplastar cualesquiera movimientos nacionales de liberación y establecer un imperio.

La única cosa nueva que Stalin hizo estaba basada en la desconfianza. En donde habría bastado —para infundir un temor general— con encarcelar a dos personas, arrestaba a cien. Y los que siguieron a Stalin sencillamente han vuelto a la táctica anterior: si hay que mandar a dos personas a la cárcel, entonces mandaban a dos, no a cien. A los ojos del partido, toda la culpa de Stalin estaba en otra cosa: no confiaba en su propio Partido Comunista. El concepto de estalinismo fue ideado solamente debido a esto. Pero Stalin nunca se había desviado de la misma línea básica. **Se acostumbraba a esculpir un bajorrelieve de Marx, Engels, Lenin y Stalin, todos juntos; uno podría agregar a Mao Tse-tung, Kim Il Sung, Ho Chi-minh: todos juntos pertenecen a una misma línea de desarrollo.**

En Occidente se acepta también la misma teoría. Se dice que China es como una especie purificada y puritana del comunismo, una que no ha sido transformada en algo peor. Pero China es, simplemente, una fase retardada del llamado "comunismo de guerra", que fue establecido por Lenin en Rusia, pero que sólo estuvo vigente hasta 1921. Lenin no lo estableció porque la situación militar lo requiriera, sino porque ésa era la forma en que veían el futuro de su sociedad. Pero cuando la presión económica les exigió una retirada, introdujeron la llamada Nueva Política Económica y se retiraron. En China, esta fase inicial simplemente ha durado más tiempo. China se caracteriza por todos los mismos rasgos: trabajo compulsivo de las masas, que no es pagado de acuerdo con su valor; trabajo en los días festivos; vida forzosa en las comunas y machaqueo incesante de las consignas y dogmas que aniquilan la esencia humana y niegan al hombre toda individualidad.

Lo peor en el sistema comunista mundial es su unidad, su cohesión. Enrico Berlinguer dijo hace muy poco que el sol se había puesto en el Comintern. De ningún modo. No se ha puesto. Su energía ha sido transformada en electricidad, que ahora pulsa a través de cables subterráneos. El sol del Comintern esparce hoy día su energía por todas partes en la forma de electricidad de alto voltaje. Hace muy poco hubo un incidente cuando los comunistas occidentales negaron con indignación que en Portugal se procedía de acuerdo con instrucciones de Moscú. Por cierto que Moscú también negó esto. Y después se descubrió que esas mismas órdenes habían

Solzhenitsyn: Testimonio y Acusación (II)

sido publicadas abiertamente en la revista soviética "Problemas de la paz y del socialismo".

Estas eran las mismísimas instrucciones que había dado Ponomarev. Todas las aparentes diferencias entre los partidos comunistas del mundo son imaginarias. Todos están unidos en un mismo punto: el orden social de ustedes debe ser destruido.

¿Por qué tendríamos que sorprendernos si el mundo no entiende esto? Ni siquiera los mismos socialistas, que son los que están más cerca del comunismo, entienden esto tampoco. No pueden captar la verdadera naturaleza del comunismo. **Recientemente, el líder de los socialistas suecos, Olaf Palme, dijo que el único modo de sobrevivir que tenía el comunismo era tomar el camino de la democracia. Esto es lo mismo que decir que el único modo que tiene un lobo para sobrevivir es que deje de comer carne y se convierta en una oveja. Y eso que Palme vive en la puerta del lado. Suecia está sumamente cerca de la Unión Soviética.** Creo que él, y Mitterrand, y los socialistas italianos van a vivir hasta el día en que se hallen en la posición en que Soares está ahora. La situación de Soares hoy día, a propósito, no está todavía en su punto peor. Un futuro aún más terrible les espera a él y a su partido. Sólo los socialistas rusos —los mencheviques y los Socialistas Revolucionarios— podrían haberles contado cuál es el destino que les espera. Pero ellos no pueden contarlo; están todos muertos, todos han sido asesinados. Lean para esto el **Archipiélago Gulag.**

Por cierto que en la situación actual los comunistas deben adoptar varios disfraces. A veces oímos que sacan a relucir frases como el "frente popular"; otras veces, el "diálogo con el cristianismo".

¡Que los comunistas dialoguen con el cristianismo! En la Unión Soviética este diálogo fue un asunto simple: usaron ametralladoras y revólveres. Y hoy día, en Portugal, los católicos desarmados son apedreados por los comunistas. Esto pasa hoy día. Este diálogo... Y cuando los comunistas franceses e italianos dicen que van a dialogar, dejen que alcancen el poder y veremos el aspecto que va a tener este diálogo.

Cuando viajé a Italia en el pasado mes de abril, quedé atónito al ver hoces y martillos pintados sobre las puertas de las iglesias, insultos contra los sacerdotes garabateados en las puertas de sus casas. En general, las murallas de las ciudades italianas están cubiertas con letreros comunistas injuriosos. Esto es hoy día, antes de que hayan alcanzado el poder. Esto es hoy día... Cuando sus líderes estuvieron en Moscú, Palmiro Togliatti estuvo de acuerdo con todas las ejecuciones de Stalin. Dejen que alcancen el poder en Italia y veremos qué aspecto va a tener entonces el diálogo.

Todos los partidos comunistas, junto con alcanzar el poder, se han puesto completamente inmisericordes. Pero en la etapa anterior al logro del poder es necesario adoptar disfraces.

Nosotros los rusos, que hemos tenido experiencia en esto, encontramos trágico ver lo que está ocurriendo en Portugal. Siempre se nos dijo: "Bueno, esto les pasó a ustedes los rusos. Es que ustedes sencillamente no pudieron mantener la democracia en el país. La tuvieron durante 8 meses y después fue ahogada". Eso es Europa Oriental para ustedes. Pero fíjense en Portugal, en la parte más occidental de Europa: hacia el Occidente. **ustedes no pueden ir más allá de Portugal. ¿Y qué vemos allí? Vemos una especie de caricatura, una versión ligeramente alterada de lo que ocurrió en Rusia. Para nosotros, parece ser como una repetición. Reconocemos lo que está sucediendo y podemos hacer las sustituciones adecuadas, colocando a nuestros socialistas en la posición de Soares. O bien, otra nota familiar: en Rusia, los bolcheviques también persiguieron el poder con la consigna: "Todo el poder a la Asamblea Constituyente". Pero cuando tuvieron lugar las elecciones, obtuvieron el 25 por ciento de los votos. Entonces disolvieron la Asamblea Constituyente. En Portugal, los comunistas obtuvieron el 12 por ciento de los votos. Entonces le quitaron todo el poder a su Parlamento. ¡Qué ironía! Los socialistas han ganado las elecciones. Soares es el líder del partido victorioso. Y ha sido despojado de su propio diario. Imagínense: ¡el líder de un partido victorioso ha sido privado de su propio periódico! Y el hecho de que se haya elegido allá una asamblea y que vaya a sesionar no tiene absolutamente ninguna significación. Sin embargo, la prensa occidental escribe seriamente que tuvieron lugar en Portugal las primeras elecciones libres. ¡Sálvenos, Señor, de tales elecciones libres!** (Aplausos).

Por cierto que los casos específicos de duplicidad, de engaño, pueden cambiar de un conjunto de circunstancias a otro. Pero reconocemos el carácter comunista del episodio cuando los líderes militares portugueses —de los que se dice que no son comunistas— decidieron arreglar la disputa dentro del diario "República" del siguiente modo: "Vengan mañana a las 12, dijeron, vamos a abrirles las puertas y ustedes arreglan las cosas como estimen conveniente". Pero abrieron las puertas a las 10 y, por alguna razón, sólo los comunistas sabían de esto, pero no los socialistas. Los comunistas entraron, quemaron todos los documentos incriminatorios y entonces llegaron los socialistas. Ah, sí, fue por cierto un error, solamente. Una casualidad, no se fijaron en la hora...

Este es el tipo de ardides —y hay miles— que componen la historia de nuestra revolución. Va a haber muchos incidentes más de este tipo en Portugal. O tomen este otro ejemplo. La actual jefatura militar de Portugal, para no perder la ayuda de Occidente (ya han arruinado a Portugal, no hay nada que comer, así es que necesitan ayuda), han declarado: "Sí, vamos a mantener nuestro sistema pluripartidista". Y el infortunado Soares, el jefe del patido victorioso, tiene que demostrar ahora que está contento con esta declaración en favor del sistema pluripartidista. Pero en el mismo día, la misma fuente declaró que la construcción de una sociedad sin clases va a comenzar inmediatamente. Cualquiera que esté mínimamente familiarizado con el marxismo sabe que la "sociedad sin clases" implica que **no va a haber partidos. Es decir, en el mismísimo día dijeron: va a haber un sistema pluripartidista y vamos a estrangular a todos los partidos. Pero aquello es lo que se escucha y esto último es casi inaudible. Y todo el mundo repite que va a haber un sistema pluripartidista. Esto es una técnica típicamente comunista.**

Portugal, en verdad, ha dejado la OTAN hoy día. Detesto hacer de profeta de calamidades, pero estos hechos son irreversibles. Dentro de muy poco, Portugal ya va a ser considerado un miembro del Pacto de Varsovia. Es doloroso ver esta trágica e irónica repetición de las técnicas comunistas en los extremos más apartados de Europa, con 60 años de diferencia. En los mismos pocos meses vemos el ahogamiento de una democracia que recién había comenzado a ponerse de pie.

El problema de la guerra también está bien dilucidado en la literatura comunista y marxista. Permítanme mostrarles cómo el comunismo considera el problema de la guerra. Cito a Lenín: "No podemos apoyar la consigna "PAZ", por cuanto la consideramos como una entera. mente enturbiada y un obstáculo para la lucha revolucionaria". (Carta a Alexandra Kollontai, julio de 1915). "Rechazar la guerra, por principio, no es propio del marxismo. ¿Quién puede, objetivamente, beneficiarse con la consigna "PAZ"? En ningún caso el proletariado revolucionario". (Carta a Shliapnikov, noviembre de 1914). "No tiene sentido proponer un programa benigno de deseos piadosos de paz sin colocar al frente, al mismo tiempo, el llamado a formar organizaciones ilegales y las convocatorias para la guerra civil". Esta es la visión de la guerra del comunismo. La guerra es necesaria. La guerra es un instrumento para alcanzar un fin.

Pero, infortunadamente para el comunismo, esta política se estrelló contra la bomba atómica de Uds. en 1945. La bomba atómica norteamericana. Y entonces los comunistas cambiaron sus tácticas. Entonces se convirtieron, súbitamente, en los abogados de la paz a cualquier precio. Comenzaron a convocar congresos de paz, a hacer circular peticiones en favor de la paz, y el mundo occidental cayó en esta triquiñuela. Pero la meta, la ideología, seguía siendo la misma. Destruir la sociedad de Uds. Destruir el modo de vida conocido en Occidente.

Pero ante la superioridad nuclear de Uds., no era posible hacer ésto entonces. De allí que reemplazaran un concepto por el otro. Decían: lo que no es guerra es paz. Es decir, oponían la guerra a la paz. Pero esto era un error. Sólo una parte de la antítesis se oponía a la tesis. Si bien no podía conducirse una guerra abierta, podían continuar con sus opresiones tras el escenario —el terrorismo, la guerra con tropas irregulares, la violencia, las prisiones, los campos de concentración. Yo les pregunto a Uds.: ¿Es esto la paz?

Lo que se opone diametralmente a la paz es la violencia. Y los que quieren que haya paz en el mundo no sólo deberían suprimir la guerra sino también la violencia. Si no hay una guerra abierta, pero hay todavía violencia, no hay paz.

Mientras en la Unión Soviética, en China y en otros países comunistas no haya límites al uso de la violencia —y ahora nos encontramos con que la India se les agrega (parece que la seoñra Gandhi ha aprendido mucho en su viaje a Moscú; domina muy bien estos métodos y ha agregado ahora otros 400 millones de personas a este continente de la tiranía)—; mientras no haya límites al uso de esta violencia; mientras nada restrinja el uso de la violencia en esta enorme masa de tierra (más de la mitad de la humanidad), ¿cómo pueden ustedes considerarse seguros?

Norteamérica y Europa juntas no son todavía, estoy de acuerdo, una isla en el océano —no iría tan lejos como para decir eso—. Pero Norteamérica y Europa juntas son ahora una minoría, y el proceso continúa todavía. Mientras la sociedad, en esos países comunistas, no pueda mantener un control sobre el gobierno y no pueda tener una opinión sobre lo que hace el Gobierno (ahora no tiene siquiera la menor idea de las cosas en que está empeñado el Gobierno); mientras no llegue ese momento, el Occidente y el mundo en general no tienen ninguna garantía.

Tenemos otro proverbio en Rusia: "Te vas a agarrar cuando vayas cuesta abajo".

Yo entiendo que Uds. aman la libertad, pero en nuestro mundo apretujado hay que pagar un impuesto por la libertad. Uds. no pueden amar la libertad solamente para Uds. y aceptar tranquilamente una situación en que la mayoría de la humanidad, en la mayor parte del globo, está siendo víctima de la violencia y la opresión.

La ideología comunista consiste en destruir la sociedad de Uds. Esta ha sido su meta durante 125 años y jamás ha cambiado, sólo los métodos han cambiado un poco. Cuando hay "détente", coexistencia pacífica y comercio, ellos insisten, a pesar de todo: ¡la guerra ideológica debe continuar! ¿Y qué es la guerra ideológica? Es un foco de odio, es la repetición continua del juramento de destruir el mundo occidental. Tal como en un tiempo en el Senado romano un famoso orador terminaba cada discurso con la frase: "Además, Cartago debe ser destruida", del mismo modo, hoy día, con cada acto —"détente"—, comercio, o lo que sea, la prensa comunista, actuando según instrucciones secretas, envía miles de oradores que repiten: "Además, el capitalismo debe ser destruido".

Comprendo que no es sino muy humano que las personas que viven en la prosperidad tengan dificultades para comprender la necesidad de dar pasos —aquí y ahora—, en un estado de prosperidad, para defenderse a sí mismos. Que aún en la prosperidad uno debe estar en guardia.

Pero si yo tuviera que enumerar todos los tratados que han sido violados por la Unión Soviética, me tomaría otra charla completa. Yo entiendo que cuando los hombres de Estado de Uds. firman un tratado con la Unión Soviética o China, Uds. piensan que va a ser cumplido. Pero los polacos que firmaron un tratado en Riga en 1921, con los comunistas, también pensaban que el tratado iba a ser cumplido, y fueron apuñalados por la espalda. Estonia, Latvia y Lituania, que firmaron tratados de amistad con la Unión Soviética, también pensaron que iban a ser cumplidos, pero todos estos países fueron tragados.

Y las personas que firman estos tratados con ustedes —estos mismos hombres y no otros—, dan al mismo tiempo órdenes para que las personas sean confinadas en hospitales psiquiátricos y prisiones.

¿Por qué habrían de ser diferentes? ¿Les tienen algún amor a ustedes? ¿Por qué habrían de actuar honorable y noblemente hacia ustedes, siendo que aplastan a su propio pueblo? Los defensores de la "détente" no han explicado esto todavía.

Ustedes quieren creer, y ustedes reducen los ejércitos. Ustedes recortan sus investigaciones. Había un instituto para el estudio de la Unión Soviética —siquiera había uno—. (Ustedes no saben nada sobre la Unión Soviética. Allá reina la oscuridad. Estos faros no penetran tan lejos). (Aplausos). **A pesar de no saber nada, ustedes eliminaron el último auténtico instituto que realmente podía estudiar esta sociedad soviética, porque no había suficiente dinero para mantenerlo. Pero la Unión Soviética los está estudiando a ustedes. Ustedes tienen aquí abiertas las puertas de par en par, a través de la prensa y del Congreso.** Y los están estudiando más, aumentando el tamaño de sus equipos. Siguen la pista de lo que está ocurriendo en las instituciones de ustedes. Visitan los edificios cuando pueden; **hasta visitan los comités del Congreso. Lo estudian todo.**

Por cierto que los tratados de paz son muy atractivos para quienes los firman. Vigorizan el propio prestigio ante el electorado. Pero llegará el tiempo en que los nombres de esas figuras de la vida pública van a ser borrados de la historia. Nadie los va a recordar más, pero los pueblos de Occidente tendrán que pagar pesadamente por estos convenios demasiado confiados. (Aplausos).

¿Se trata sólo de demostrar que la "détente" es necesaria hoy día, aquí y ahora? No. Tenemos teóricos que miran muy lejos hacia el futuro. El director del Instituto Ruso de la Universidad de Columbia, Marshall Shulman, en una reunión del comité de Relaciones Exteriores del Senado, describió un radiante futuro de largo alcance, aseverando que la "détente" llevaría, en último término, a la cooperación entre los Estados Unidos y la URSS para establecer un orden mundial. Pero, ¿qué clase de nuevo orden, en cooperación con un totalitarismo insaciable, desea ver establecido este profesor? (Aplausos). No será el orden de ustedes, en ningún caso.

Pero el principal argumento de los abogados de la "détente" es bien conocido: hay que hacer todo esto para evitar una guerra nuclear. Pero después de todo lo que ha pasado en los años recientes, puedo, yo creo, sosegar sus mentes, y también las mentes de Uds.: no va a haber una guerra nuclear. ¿Para qué? ¿Para qué va a haber una guerra nuclear si durante los últimos treinta años ellos han estado desprendiendo del Occidente todo lo que han querido —pedazo tras pedazo, país tras país, y el proceso continúa. En 1975 solamente, cuatro países fueron desprendidos. Cuatro. Tres en Indochina, más India. El proceso sigue, y muy rápidamente. Uno debería tener conciencia de lo rápido que es el "tempo". Pero supongamos que, en último término, el mundo occidental entendiera y dijese: "No, ni un paso más adelante". ¿Qué sucedería entonces?

Permítanme que dirija la atención de Uds. hacia el siguiente hecho. Uds. tienen teóricos que dicen: "Los Estados Unidos deben detener el proceso de la fabricación de armas nucleares. Ya tenemos bastantes. Hoy día Norteamérica tiene suficientes armas nucleares como para destruir la otra mitad del mundo. ¿Por qué habríamos de necesitar más que eso?". Dejen que los especialistas nucleares norteamericanos razonen de ese modo; pero, por alguna razón, los especialistas nucleares de la Unión Soviética —y por alguna razón los líderes de la Unión Soviética— piensan de manera diferente. ¡Pregúntenle a los especialistas de Uds.! Dejando de lado la superioridad de ellos en tanques y aviones, en donde los superan a Uds. cuatro, cinco o siete veces, tomen solamente las conversaciones SALT: en estas conversaciones, los oponentes de Uds. los están engañando continuamente. O están sometiendo a prueba el radar de un modo prohibido por los convenios; o están violando las limitaciones sobre las dimensiones de los misiles; o están violando las limitaciones sobre su fuerza destructiva; o están violando las condiciones impuestas a las cabezas nucleares múltiples.

Como dice el proverbio, mira antes de saltar, si no te vas a sobar.

Hubo un tiempo en que no había comparación entre la fuerza de la URSS y la de Uds. Después pasó a ser igual a la de Uds. Ahora, como todos lo reconocen, está llegando a ser superior a la de Uds. Tal vez hoy día la relación es apenas un poco más que la unidad, pero pronto va a ser 2 a 1. Después 3 a 1. Finalmente, 5 a 1. Yo no soy un especialista en esta área, y Uds. no son especialistas tampoco, supongo, pero esto no puede ser una casualidad. Yo creo que si los armamentos que tenían antes eran suficientes, no habrían empujado las cosas más allá. Tiene que haber alguna razón para ello. Con una superioridad nuclear como ésa, va a ser posible bloquear el uso de las armas de Uds. y en una mañana infortunada van a declarar: "Atención, nuestras tropas marchan sobre Europa y si Uds. hacen algún movimiento, los vamos a aniquilar". Y esta relación de 3 a 1 o de 5 a 1 va a surtir efecto: Uds. no se van a mover. En verdad, habrá teóricos que dirán: "Si pudiéramos tener siquiera ese silencio bienaventurado..."

Para hacer una comparación con el ajedrez, esto es como si, de dos jugadores sentados junto a un tablero, uno de ellos tuviera una opinión tremendamente elevada de sí mismo y una opinión más bien pobre de su contrincante. Piensa que, por cierto, va a superar a su contrincante. Piensa que es tan habiloso, tan calculador, tan ingenioso, que va a ganar con toda certeza. Se sienta, calcula sus movidas. Con estos dos caballos va a amenazar cuatro piezas simultáneamente. Apenas puede esperar que su oponente se mueva. Se retuerce en su asiento de felicidad. Se saca los anteojos, los limpia y se los pone de nuevo. Ni siquiera admite la posibilidad de que su contrincante pueda ser más hábil. Ni siquiera de que sus peones están siendo eliminados, uno tras otro y que su rey está amenazado. Todo es para él. "Ahá, eso es lo que vamos a hacer. Vamos a jugar con Moscú, Pekín, Pyongyang y Hanoi, utilizándolos a uno contra otros". ¡Pero qué cosa más rara! ¡Ninguno hace nada por el estilo! Entretanto, les han ganado la partida en Berlín occidental, les han ganado muy hábilmente la partida en Portugal. Los están superando a Uds. en el Cercano Oriente. Uno no debería tener una opinión tan baja del contrincante de uno.

Pero si este jugador de ajedrez fuera capaz de ganar la partida en el tablero, arrebatado por el juego, se olvida



de levantar sus ojos, se olvida de mirar a su contrincante y no ve que tiene los ojos de un asesino. Y si el contrincante no puede ganar el juego en el tablero, va a coger un garrote detrás de su espalda y destrozar el cráneo del otro jugador de ajedrez, ganando de ese modo la partida. (Aplausos). Este jugador de ajedrez, muy calculador, también se olvida de levantar sus ojos hacia el barómetro. Ha caído. No ve que afuera ya está oscuro, que las nubes se vienen encima, que se está levantando un temporal. Esas son las consecuencias de ser demasiado confiado en el ajedrez.

Aparte de la grave situación política del mundo actual, estamos presenciando el surgimiento de una situación enteramente nueva, una crisis de naturaleza desconocida, una completamente diferente, que no es en modo alguno de índole política. **Nos acercamos a un gran vuelco en la historia del mundo, en la historia de la civilización. Puede ser visto en varias áreas por varios especialistas. Sólo podría compararlo con el momento en que se pasa de la Edad Media a la Edad Moderna, todo un cambio de civilizaciones. Es un vuelco en que los conceptos establecidos súbitamente se ponen nebulosos, pierden sus contornos precisos, en que las palabras que nos son familiares y que usamos corrientemente pierden su significado, pasan a ser conchas vacías; los métodos en que se confió durante siglos ya no sirven.** Es el tipo de vuelcos en que la jerarquía de valores a que nos consagramos durante toda nuestra vida, la que usamos para juzgar lo que es valioso y lo que no lo es y que hace latir nuestros corazones, está comenzando a tambalearse y puede tal vez sucumbir.

Y estas dos crisis, la crisis política del mundo moderno y la crisis espiritual que se avecina, tienen lugar al mismo tiempo. Nuestra generación va a tener que enfrentarlas. Los dirigentes del país de Uds., que está entrando en su tercer siglo de existencia nacional, van a tener que sobrellevar tal vez una carga mayor de la que jamás ha visto la historia norteamericana. Durante esta época (que está tan cerca), los dirigentes de Uds. van a necesitar una profunda intuición, capacidad espiritual para prever el futuro, elevadas cualidades en su mente y en su alma. Quiera Dios concederles que en esos tiempos Uds. tengan al timón, en este país, personalidades tan grandes como aquellas que lo crearon. (Aplausos).

En las semanas recientes, viajando aquí a través de varios estados, sentía por cierto que estas dos ciudades en las cuales he dado mis charlas —Washington y Nueva York— distan de ser un reflejo del país como un todo, con toda su tremenda diversidad y todas sus posibilidades. Tal como la vieja San Petersburgo no expresaba a toda Rusia, tal como Moscú no refleja a la Unión Soviética de hoy, y tal como París más de una vez abusó de su pretensión de representar a toda Francia.

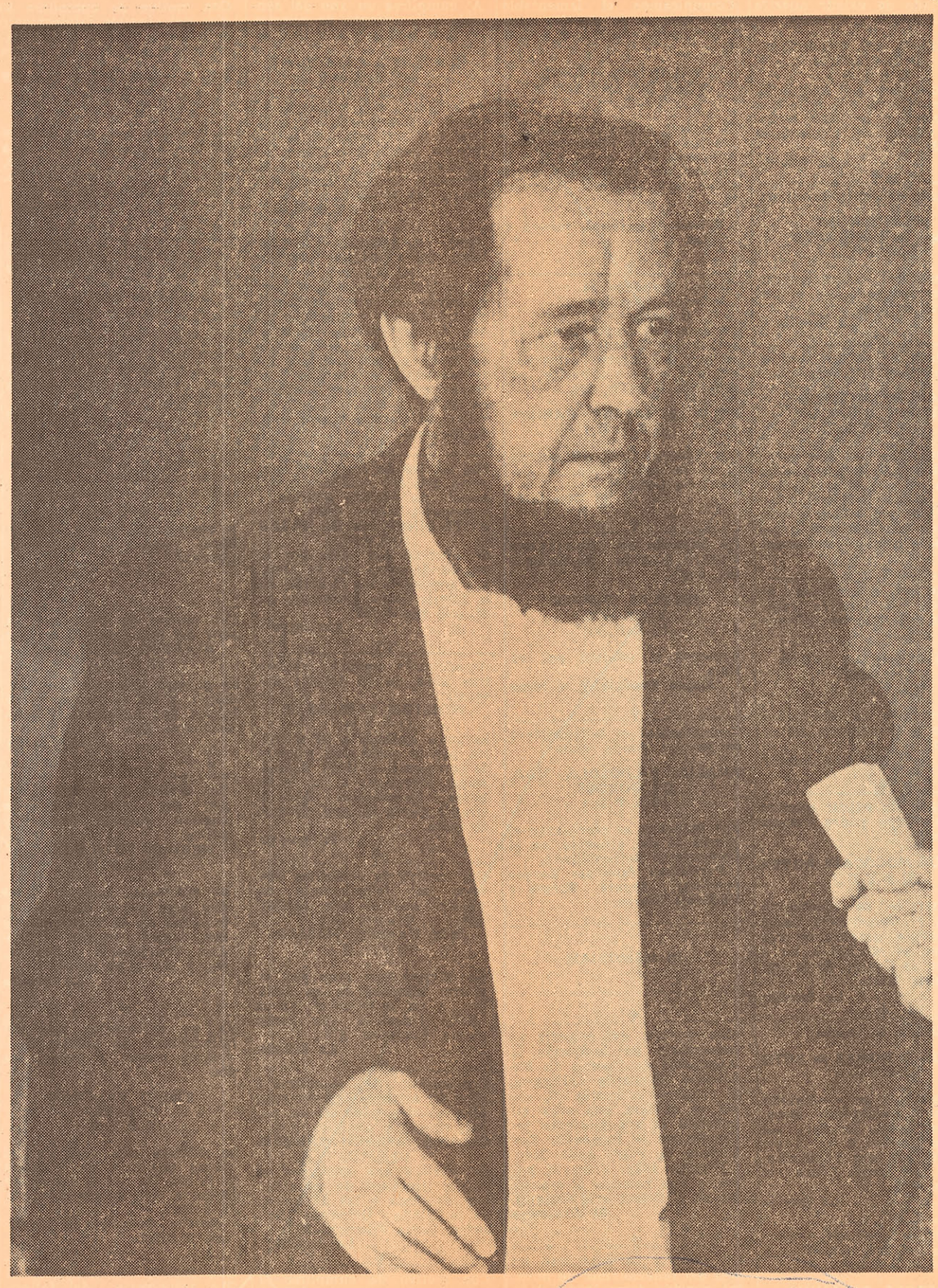
Me impresionó profundamente mi contacto con aquellos lugares que son, y siempre han sido, las fuentes de donde ha brotado la historia de Uds.

Realmente lo hace pensar a uno que los hombres que crearon el país de ustedes jamás perdieron de vista los aspectos morales. Ellos no se reían de la naturaleza absoluta de los conceptos de "bien" y de "mal". Su política práctica era controlada por esa brújula moral.

Y qué sorprendente es que una política práctica calculada sobre la base de consideraciones morales resultara ser la más visionaria y la más saludable. Aun cuando a corto plazo uno se pregunte: ¿Por qué toda esta moralidad? Sigamos con nuestra tarea inmediata.

Los líderes que crearon el país de Uds. nunca dijeron: "Dejen que la esclavitud reine en la puerta del lado y vamos a acordar una "détente" con esta esclavitud, siempre que no llegue hasta nosotros".

He viajado lo suficiente a través de los distintos estados del país y por sus diversas regiones como para haberme convencido de que el corazón de la tierra norteamericana es saludable, y vigoroso y amplio en su visión del futuro. Estoy convencido de que estas fuerzas saludables, generosas e inextinguibles los van a ayudar a Uds. a elevar todo el estilo de la jefatura del Gobierno.



Sin embargo, cuando uno viaja por este país y ve la vida libre e independiente que Uds. llevan, todos los peligros de que he hablado hoy día parecen, en verdad, imaginarios. He venido, he hablado con la gente y veo que esto es así. En los amplios espacios abiertos de Uds., hasta yo mismo me contagio un poco. Los peligros parecen un poco imaginarios. En este continente es difícil creer todas las cosas que están pasando en el mundo. Pero, señores, esta vida libre de cuidados no puede continuar en el país de Uds. ni en el nuestro. El destino de estos dos países va a ser extremadamente difícil y es mejor prepararse para esto de antemano. (Aplausos).

Comprendo, siento que Uds. están cansados. Están fatigados, pero Uds. no han sufrido realmente todavía las terribles pruebas del siglo XX que han llovido sobre el viejo continente. Uds. están cansados, pero no tan cansados como estamos nosotros, ya siendo aplastados en el suelo durante 60 años. Uds. están cansados, pero los comunistas que quieren destruir el sistema de Uds. no están cansados; no están cansados, en modo alguno. (Aplausos).

Comprendo que este es el momento menos favorable para venir a este país y dar este tipo de charlas. Pero si fuera un tiempo favorable, si fuera el tiempo apropiado, no sería necesario que yo hablara. (Aplausos).

Precisamente porque este es el peor momento posible yo he venido a contarles nuestra experiencia allá. Si nuestra experiencia en el este pudiera fluir hacia Uds. por sí misma, no sería necesario que yo asumiera el papel desagradable e inapropiado de orador. Soy escritor, y preferiría sentarme a escribir libros.

Pero una concentración de mal mundial, de odio a la humanidad, está teniendo lugar y está enteramente decidida a destruir la sociedad de ustedes.

¿Han de esperar ustedes hasta que venga con una palanca de fierro a irrumpir a través de las fronteras de ustedes, hasta que los jóvenes de Norteamérica tengan que caer defendiendo los límites del continente de ustedes?

Después de mi primera charla, como siempre, hubo algunos comentarios superficiales en los diarios, que no llegaban, en realidad, a su esencia. Uno de ellos decía lo siguiente: Que yo vine hasta acá con un llamamiento a los Estados Unidos para que nos liberaran **a nosotros** del comunismo. Cualquiera que haya seguido lo que he dicho y escrito durante estos años, primero en la Unión Soviética y ahora en Occidente, sabe que siempre he dicho exactamente lo contrario. He hecho un llamado a mis propios compatriotas —a aquellos cuyo coraje ha fallado en los momentos difíciles y que han mirado implorando hacia el Occidente— y los he instado, diciéndoles: "No esperen ayuda, y no la pidan. Debemos sostenernos sobre nuestros propios pies. El Occidente tiene suficientes problemas sin nosotros. Si nos apoyan, muchas gracias. Pero pedirlo, suplicarlo, jamás".

Dije la última vez que en el mundo tienen lugar actualmente dos procesos. Uno es un proceso de liberación espiritual en la URSS y en los otros países comunistas. El segundo es la ayuda que el Occidente está otorgando a los gobernantes comunistas, un proceso de concesiones, de "détente", de entregarle países enteros. Y yo sólo dije, recuérdenlo: "Tenemos que levantarnos **nosotros mismos,** pero si ustedes nos defienden, ustedes también defienden **el futuro propio".**

Allá, somos esclavos de nacimiento. Nacemos esclavos. Yo ya no soy joven y yo mismo nací esclavo; esto es más cierto aún para los que son más jóvenes. Somos esclavos, pero estamos luchando por la libertad. Si es así, ¿Por qué ayudan ustedes a los dueños de nuestros esclavos? (Aplausos).

En mi última charla, sólo hice una petición y hago la misma petición ahora: cuando nos entierren vivos en el suelo (yo comparé el próximo convenio europeo con una sepultura común para todos los pueblos de Europa oriental) —como ustedes saben, esto es una sensación muy desagradable: la boca se le llena a uno de tierra, mientras está vivo todavía—, por favor no les manden palas. (Aplausos). Por favor no les manden los equipos más modernos para remover tierra. (Aplausos).

Por una coincidencia peculiar, el mismo día en que yo estaba dando mi charla en Washington, Suslov estaba conversando con los senadores de Uds. en el Kremlin. Y él dijo: "En realidad, el significado de nuestro comercio es más bien político que económico. Podemos arreglárnoslas sin el comercio con Uds.". Eso es una mentira. Toda la existencia de nuestros dueños de esclavos, de principio a fin, descansa en la ayuda económica de Occidente. (Aplausos). Como dije la otra vez, comenzando por los primeros repuestos usados para reconstruir nuestras fábricas en la década de 1920, por las construcciones en Magnitostroy, Dneprostroy, las fábricas de automóviles y de tractores, construidas durante los primeros planes quinquenales, pasando por los años de postguerra y hasta hoy día, lo que ellos necesitan de Uds. es absolutamente indispensable, económicamente —no es políticamente, sino económicamente indispensable para el sistema soviético—.

La economía soviética tiene un nivel extremadamente bajo de eficiencia. Lo que aquí se hace con poca gente, con pocas máquinas, en nuestro país requiere enormes multitudes de trabajadores y enormes masas de material. Por eso, la economía soviética no puede abordar todos los problemas al mismo tiempo: la guerra, el espacio (que es parte del esfuerzo de guerra), la industria pesada, la industria liviana y, al mismo tiempo, la necesidad de alimentar y vestir a su propia población. Las fuerzas de toda la economía soviética están concentradas en la guerra, donde Uds. no los van a ayudar. **Pero todo lo que falta, todo lo que se necesita para llenar los huecos, todo lo que se necesita para alimentar a la gente, o para los otros tipos de industrias, lo obtienen de Uds. De modo que Uds., indirectamente, les están ayudando a rearmarse, están ayudando al estado policial ruso.** (Aplausos).

Para formarse una idea de lo chapucera y difícil de manejar que es la economía soviética, voy a darles el siguiente ejemplo: ¿Qué clase de país es éste, qué clase de gran potencia es aquella que tiene un gran poder militar, que conquista el espacio exterior, pero no tiene nada que vender? Todo el equipo pesado, toda la tecnología compleja y delicada son adquiridos en el extranjero. ¿Será un país agrícola, entonces? De ninguna manera. También tiene que comprar granos. ¿Qué podemos vender, entonces? ¿Qué clase de economía es esta? ¿Podemos vender alguna cosa que haya sido creada por el socialismo? ¡No! Sólo aquello que Dios puso en el suelo ruso desde el principio mismo. Eso es lo que despilfarramos y eso es lo que vendemos. Lo que recibimos de Dios en primer lugar. Y cuando todo esto se termine, no va a haber nada más que vender.

El presidente de la AFL-CIO, señor George Meany, ha dicho con toda razón que no son préstamos lo que los Estados Unidos da a la Unión Soviética, sino asistencia económica. Es una ayuda extranjera. Es otorgada a unos intereses inferiores a los que los hombres de trabajo norteamericanos pueden obtener hipotecando sus casas. Eso es ayuda directa.

Pero esto no es todo. Dije en mi última charla, y me gustaría repetirlo de nuevo, que debemos mirar cada hecho desde el otro punto de vista —desde el punto de vista de la Unión Soviética—. Nuestro país está recibiendo la ayuda de Uds., pero están enseñando en las escuelas, escribiendo en los diarios y están diciendo en las conferencias: "Miren el mundo occidental: está comenzando a podrirse. Miren la economía del mundo occidental: está llegando a su fin. Las grandes predicciones de Marx, Engels y Lenin están resultando ciertas. El capitalismo está dando sus últimos suspiros. Ya está muerto. Y nuestra economía socialista está floreciente. Ha demostrado de una vez por todas el triunfo del comunismo. "Yo creo, señores, y me dirijo especialmente a los que tienen una visión socialista de las cosas, que deberíamos, por fin, permitirle a esta economía socialista que demostrara su superioridad. Permitámosle demostrar que es avanzada, que es omnipotente, que los ha derrotado a Uds., que los ha sobrepasado a Uds. No interfiramos en ella. Dejemos de venderle y de prestarle dinero. (Aplausos). Si es tan poderosa como todo eso, dejemos que se pare sobre sus propios pies por unos 10 ó 15 años. (Aplausos). Entonces veremos qué aspecto presenta. Yo puedo decirles qué aspecto va a presentar. Hablo absolutamente en serio ahora. Cuando la economía soviética ya no sea capaz de manejarlo todo, va a tener que reducir sus preparativos militares. Va a tener que abandonar el inútil esfuerzo espacial y va a tener que alimentar y vestir a su propia gente. Y el sistema se vería forzado a aflojar.

Así, pues, todo lo que les pido a Uds. es que mientras la economía soviética sea tan orgullosa, tan floreciente y la de Uds. tan podrida, tan moribunda, dejen de ayudarla, entonces. ¿De cuándo acá un inválido ha ayudado a un atleta? (Aplausos).

Otra distorsión apareció en la prensa de Uds. respecto de mi charla. Alguien escribió que "un abogado más de la guerra fría ha llegado aquí. Una persona más ha llegado para llamarnos a reanudar la guerra fría". Esto es un malentendido. La guerra fría —la guerra del odio— sigue adelante, pero sólo por parte de los comunistas. ¿Qué es la guerra fría? Es una guerra de insultos y ellos todavía los insultan a Uds. Ellos comercian con Uds., firman convenios y tratados, pero siguen insultándolos, siguen maldiciéndolos. En fuentes que Uds. pueden leer, y más todavía en aquellas que no son accesibles para Uds. y de las cuales Uds. no oyen hablar, en las profundidades de la Unión Soviética, la guerra fría jamás se ha detenido. No se ha detenido ni por un segundo. No los llaman, sino "imperialistas norteamericanos". Un día, si lo quisieran, todos los diarios soviéticos podrían decir que Norteamérica quiere subyugar al mundo y nuestro pueblo no tendría otra parte en donde obtener otra información. ¿Los visito a Uds. para regresar a la guerra fría? ¡De ninguna manera. Dios no lo permita! ¿Para qué? Lo único que les estoy pidiendo es que den a la economía soviética una posibilidad para desarrollarse. No nos entierren en el suelo; dejen que se desarrolle la economía soviética y entonces, veamos.

¿Pero puede seguir esta política el sistema libre y variado del Occidente? Pueden decir todos los países occidentales: "Es verdad, dejemos de competir. Dejemos de sostenerlos y estimularlos. Dejemos de darnos de codazos y de clamar: "A mí, a mí, déjenme obtener una concesión, por favor déjenmela a mí...?" Es muy posible que esto no pueda hacerse. Y si esta suerte de unidad no puede lograrse en Occidente; si en la competencia frenética de una compañía con otra continúan precipitándose con préstamos y tecnología avanzada, si van a presentarles equipos para remover tierra a nuestros sepultureros, entonces, me temo que Lenin va a resultar teniendo razón. El ha dicho: "La burguesía nos va a vender cuerda y entonces dejaremos que la burguesía se cuelgue a sí misma".

En tiempos antiguos el comercio comenzaba con el encuentro de dos personas que salían de un bosque o habían llegado por mar. Mostraban que no tenían piedras o palos en sus manos, que estaban desarmados. Y en señal de esto, cada uno extendía una mano abierta. Este fue el comienzo del apretón de manos. La actual palabra "détente" significa literalmente la reducción de la tensión de una cuerda tensa. (¡Qué ominosa coincidencia: una cuerda otra vez!). De modo que la "détente" significa un relajamiento de la tensión. Pero yo diría que lo que necesitamos es más bien esta imagen de la **mano abierta.** Las relaciones entre la Unión Soviética y los Estados Unidos de Norteamérica debería ser tal que no hubiera engaños en la cuestión de los armamentos; que no hubiera campos de concentración; ni guarderías psiquiátricas para gente sana. Las relaciones debieran ser tales que las gargantas de nuestras mujeres no se apretaran con lágrimas; que se pusiera fin a la incesante guerra ideológica que se ejerce contra ustedes, y que una charla como la mía hoy día no fuera en modo alguno una excepción. La gente tendría sencillamente la posibilidad de venir a ustedes desde la Unión Soviética, desde China y desde los otros países comunistas y debería estar en condiciones de hablar libremente, sin la tutela de la KGB, sin ninguna aprobación especial del Comité Central del Partido. Más bien, vendrían sencillamente por propia decisión y les contarían la verdad sobre lo que está ocurriendo en esos países.

Este sería, digo yo, un período en que tendríamos la posibilidad de presentarnos con una "mano abierta" ante el otro. (Aplausos).

(Traducción del inglés por Andrés Huneeus).

Crónica Literaria

Por ALONE

Solzhenitsyn en Norteamérica.

Al leer las charlas del novelista ruso a los trabajadores norteamericanos, admirando la sencilla y natural grandeza de su actitud, la hondura de sus conceptos y el vigor sin énfasis con que ha dicho a sus oyentes las más rudas verdades, en una indefinible mezcla de simpatía y como cariño patriarcal, el contraste que inevitablemente le oponía su auditorio se sintetizaba en una imagen: Gulliver en el País de Lilliput.

He ahí el efecto que hace. Y su impresión resulta sobrecogedora.

¿Cómo al menos aparentemente, el inmenso país del Norte ha decaído hasta ese punto?

Estábamos habituados a leer la historia de la grandeza y decadencia de los imperios, Roma, España; pero siempre en mayor número de páginas, a lo largo de una cuesta abajo más larga.

U. S. A. diríase que se cansó y de pronto se ha sentado.

No más grandes hombres, no más expansión mundial, a una sucesión de figuras mediocres, candidatos que los electores mismos rechazan y menosprecian, uno de ellos con un siniestro episodio acuático donde su prestigio naufragó, otro... bueno, el otro, buena persona, respetable, honrado, digno pero que todavía no abre del todo los ojos a lo que cada cual divisa.

Mientras, el monstruo de la ONU, que ellos costean, se los está devorando, ellos, para estar cómodos, la dejan ganar todas las batallas sin pelear, puro bluff y propaganda. Apenas U.S.A. alzo la voz, URSS retrocede; tiene clara conciencia de su debilidad; pero, en seguida, USA calla y entonces URSS sigue avanzando, muerta por dentro, cada vez más agresiva por fuera.

Los jóvenes rusos han dejado de creer en la mística marxista. Era tiempo. Un sistema que para comer necesita la ayuda del enemigo y lleva en ese juego más de medio siglo no da para más. Esto lo saben muy bien los jerarcas; pero, ¡ay del que lo diga! La Santa Rusia ha parado en eso: en un estado policial mantenido por la delación y el espionaje donde nadie tiene la vida segura, una tiranía que puede permitirse todos los crímenes sin peligro de que vayan a preguntarle si ha respetado los derechos humanos. Esa pregunta se la reservan para los países débiles que, viéndose atacados, se han defendido.

He ahí algunas de las reflexiones que nos sugerían las páginas profundas y ligeras, amables y terribles no sólo para USA, sino para el género humano, que ha dedicado El Mercurio a las charlas de Solzhenitsyn, el Premio Nóbel que comenzó dirigiéndose a los obreros de Norteamérica, con la autoridad de haber sido por más de diez años un obrero y desempeñando como ellos los oficios más duros, con la sola diferencia de que sus trabajos eran forzados y el fruto no lo recogía él.

En verdad, pocas veces ha dado a luz la prensa un documento más impresionante. En algunos trozos se siente el aletazo de la Biblia.

Ultimos Puntos de Vista por Somerset Maugham (Pomaire).

Varias veces me han preguntado si considero que Somerset Maugham es superior a Maupassant o si prefiero a éste, como narrador.

Sin negar que entre ambos hay notorias semejanzas, como también entre sus lectores, instintivamente contesto que no existe entre ambos, puntos de comparación. Y es la verdad.

Posee el maestro francés cierta categoría, cierto estilo y una prosa a que el otro se diría ni pretende llegar. Por algo el primero recibió las lecciones de Flaubert y su implacable disciplina, sumisamente obedecidas hasta cuando estuvo formado, mientras al inglés se le siente más hombre de mundo que de letras, más amigo, asimismo, de recorrer mares lejanos y visitar países exóticos, sobre todo el Oriente; lo cual amplía indiscutiblemente el círculo de sus impresiones y hace variar la clase de sus personajes, temas y argumentos.

Esto en cuanto a lo exterior.

De puertas adentro, Somerset Maugham posee más sentido moral, es menos acre, se ve que no ha sufrido, como el autor de "Bola de Sebo", el influjo directo de la escuela naturalista, zolesca y antirreligiosa.

Por lo demás, una simpática definición de Somerset Maugham formulada por él mismo y que seguramente Maupassant no se habría aplicado ni en broma, fija bien las posiciones: soy, dijo, el primero de los escritores de segunda fila...

Siempre es rara y atrae en un autor la falta de soberbia.

En este volumen reunido por la editorial Pomaire descubrimos la novedad de un Maugham crítico literario como también las ventajas de su temperamento en este género.

No diremos que resulte precisamente una maravilla; pero su modestia le permite decir cosas que la mayoría no se atreve, cohibida por el peso de su propia opinión. A él no le importan los ídolos ni respeta los monumentos intocables.

Típica en tal sentido es su posición frente a Goethe. Jamás habíamos visto tratar con menos respeto ni la especie de temor reverencial que inspira al Júpiter de Weimar, al juez infalible, al único gran artista con todas las cuerdas de la lira y un equilibrio, una salud, un vigor mental que se correspondía con su vigor y hasta con su belleza física.

Nada de eso a Somerset Maugham le produce demasiado respeto. De su detenido análisis de las tres novelas de Goethe se deduce claramente que, por lo menos dos de ellas, son lo que suele llamarse "una lata", aburren con método y sabiduría sólo la superstición que rodea a su autor, una de las cumbres de la naturaleza humana, hacen inclinarse ante ellas las cabezas, como ante el Werther, que lo merece.

En cuanto a la famosa leyenda de su amistad con Schiller, queda bastante mal parada en unas cuantas líneas extraídas precisamente de una carta de Schiller.

"Estar a menudo con Goethe —dice— me haría desgraciado; incluso con sus amigos más cercanos no tiene un momento de efusión; es imposible llegar hasta él. Creo que es extraordinariamente egoísta. Tiene el talento de cautivar a la gente con pequeñas y grandes atenciones, pero sólo como un dios, sin dar nada de sí mismo". Lo que no ofrece una imagen inesperada del hombre que se enamoraba inmediatamente de todas las mujeres hermosas y que ¡ay! casi siempre conseguía despertarles también rápidamente el mismo amor.

No menos interesantes, acaso superiores, resultan los tres estudios sobre tres memorialistas célebres, los Goncourt, Jules Rénard y Léauteaud, cada uno de los cuales, crudamente tratados, respiran vitalidad.

En suma, un volumen discutible y muy mezclado; pero lleno de atractivos diversos.

22/9/76

Alexander Solzhenitsyn

ADVERTENCIA
Al Mundo Occidental

Recientemente se han editado en Gran Bretaña dos textos de Solzhenitsyn que corresponden a una entrevista en la televisión —del periodista Michael Charlton— y a una charla radial por las ondas de la BBC.

"El Mercurio" ofrece íntegramente ambos documentos en una traducción especialmente preparada.



Pregunta: Alexander Issáievich, cuando el señor Brezhnev y el Politburó tomaron la decisión de enviarlo a Ud. al exilio en lugar de mandarlo de nuevo a un campo de concentración, han de haber creído que Ud. le haría menos daño al Estado comunista fuera de la Unión Soviética que dentro de ella. Me pregunto si Ud. no cree que el tiempo va a demostrar la exactitud de ese juicio.

Respuesta: En el modo de plantear Ud. esa pregunta hay una falsa presunción. Supone que el Politburó es todopoderoso e independiente en las decisiones que toma: que tenía libertad para decidirse en un sentido u otro. Debo decir que en la época de mi exilio la situación era muy desusada. En el otoño de 1973, el apoyo de la opinión pública occidental en favor de Sakharov y mío, con motivo de nuestro choque frontal, según yo lo he denominado, fue tan poderosa, tan inflexible —apoyo tal como occidente no había mostrado otro semejante en mucho tiempo— que el Politburó simplemente se asustó. No tenía completa libertad de elección, sea para mantenerse en prisión o para exiliarme: sencillamente se asustaron ante esta furia, ante esta tempestad de indignación en Occidente y se vieron obligados a ceder. Fue una concesión forzada. Por esta razón pienso que ahora, aun cuando lo lamenten —y me imagino que lo lamentan de veras— debemos recordar que no tenían cómo elegir, en realidad. Ese momento en que Occidente demostró una firmeza sin precedentes y los obligó a retirarse fue uno de rara ocurrencia.

Pregunta: Por otra parte, tendrían razón —¿no es verdad?— si Ud. sintiese que sus advertencias, o sus creencias, hallaban oídos sordos en Occidente. Ud. perdería importancia y eso es, según puede presumirse, lo que ellos esperan.

Respuesta: Sí, si uno lo mira desde este punto de vista, Ud. tiene razón. Mis advertencias, las advertencias de otros —la muy grave advertencia de Sakharov, directamente desde la Unión Soviética— pasan inadvertidas; la mayor parte de ellas caen, por así decirlo, en oídos de sordos, de gente que no quiere oirlas. Antes tenía la esperanza de que las experiencias de la vida podían ser trasmitidas de una nación a otra y de una persona a otra... Pero ahora comienzo a tener dudas. Tal vez **cada uno** está destinado a vivir **cada experiencia** por sí mismo para entender las cosas.

Pregunta: Ud. está en una posición única para observar ahora un debate, tanto en el Este como en el Oeste, que ha sido inspirado o enfocado, en gran medida por sus propias experiencias y escritos. ¿Cuán importante es la experiencia del pueblo ruso para Occidente?

Respuesta: Cuando ocupo la palabra "ruso", siempre la distingo de la palabra "soviético". (Tengo presente aún la experiencia pre-soviética, la experiencia pre-revolucionaria). En verdad, nuestra experiencia rusa es vitalmente importante para Occidente, porque, en virtud de alguna coyuntura de la historia, hemos hollado el camino que Occidente está tomando, setenta u ochenta años antes que él. Y ahora, con una sensación más bien extraña, miramos lo que les está pasando a Uds., cuando se están repitiendo muchos fenómenos sociales que tuvieron lugar en Rusia antes de su colapso. Nuestra experiencia de la vida es de vital importancia para Occidente; pero no estoy convencido de que Uds. sean capaces de asimilarla sin que hayan pasado por ella hasta el final mismo.

Pregunta: Déme un ejemplo de lo que Ud. quiere significar cuando dice que la experiencia rusa se está repitiendo en Occidente.

Respuesta: Uno podría citar muchos ejemplos. Un ejemplo: una cierta retirada de la generación más antigua, que va cediendo el liderazgo intelectual a la generación más nueva. Va contra el orden natural de las cosas que aquellos que son los más jóvenes, con una menor experiencia de la vida, tengan la mayor influencia en la dirección de la vida de la sociedad. Podemos decir, entonces, que esto es lo que forma el espíritu de la época: esta corriente de opinión pública en que la gente investida de autoridad —profesores conocidos, hombres de ciencia— es reacia a entrar en una discusión, aún cuando tenga una opinión diferente. Se considera embarazoso exponer los contra-argumentos propios, por temor de verse envuelto en una situación. Es así como existe una cierta abdicación de la responsabilidad, que aquí, donde existe completa libertad, es típica.

Tomen Uds. la prensa: los escritores, los periodistas —que gozan de gran libertad (e, incidentalmente, Rusia gozaba de gran libertad; Occidente tiene una visión completamente falsa de la Rusia anterior a la Revolución)— pierden su sentido de la responsabilidad ante la historia, ante su propio pueblo.

Y existe también ahora esa adulación universal de los revolucionarios, ¡que es mayor mientras más extremistas sean éstos! Del mismo modo, antes de la Revolución teníamos en Rusia, si no un culto del terror en la sociedad, al menos una defensa feroz de los terroristas. Gente de buena posición, intelectuales, profesores, liberales, gastaban gran esfuerzo, furia e indignación defendiendo a los terroristas. Y después; la parálisis del poder gubernativo. Podría darles muchas analogías más.

Pregunta: Sin embargo, es este Occidente, como Ud. dice el que ha hecho posible que gente como Ud. sobreviva, y Ud. lo reconoce. Pero, ¿en qué forma diría Ud. que sus dos años en Occidente, en vista de lo que Ud. ha dicho recién, han remodelado su visión? Ud. está obviamente más pesimista ahora que cuando llegó.

Respuesta: No voy a hablar sólo de mí, personalmente, y cuando digo "mi generación", tengo en la mente a las personas que compartieron mi suerte, es decir, los soldados de la segunda guerra mundial y, además, los prisioneros. (Este fue, después de todo, el destino común de tantos).

Mi generación pasó por varias etapas. En la década de 1950, después del término de la guerra, literalmente adorábamos a Occidente. Mirábamos al Occidente como si fuese el sol de la libertad, la fortaleza del espíritu, nuestra esperanza, nuestro aliado. Todos pensábamos que iba a ser difícil liberarnos, pero que Occidente iba a ayudarnos a salir de la esclavitud. Gradualmente, en el curso de las décadas y de los años, esta fe comenzó a vacilar y a desvanecerse. Recibíamos informaciones sobre Occidente sólo con dificultad, pero aprendimos a escuchar, aún a través de las más feroces interferencias, por ejemplo, a la BBC de Uds. Nos dimos cuenta, con asombro, que Occidente no mostraba esa misma firmeza y ese mismo interés por la libertad dentro de **nuestro** país. Era como si Occidente estuviera separando su libertad de nuestro destino y, antes de ser condenado yo al exilio, tenía ya fuertes dudas sobre si era realista la actitud de mirar hacia Occidente en busca de ayuda.

Es aquí, precisamente, donde mis opiniones difieren de las de Sakharov. Sakharov considera que la ayuda de Occidente es de importancia decisiva para nuestra liberación; mientras que yo creo que sólo podemos obtener la libertad confiando en nosotros mismos y que, prácticamente, uno no puede cifrar ninguna esperanza en Occidente.

Cuando llegué aquí, mis dudas, infortunadamente, aumentaron en forma muy rápida. Pero el problema es, por cierto, que durante estos dos años el Occidente mismo ha pasado por muchas cosas, se ha hecho mucho más débil, en relación con el Este. Occidente ha hecho tantas concesiones que una repetición de la furiosa campaña que me sacó de la prisión es ahora prácticamente imposible. Diría que la campaña para llevar a Sakharov a Estocolmo fue casi tan vigorosa como aquella, pero no sirvió de nada, porque el mismo Occidente se había hecho débil en este período. Moscú toma ahora infinitamente menos en cuenta a Occidente.

Pregunta: ¿Puedo sugerir que, tal vez una de las dificultades, en su propio caso, sea ésta?: Ud. ya no es, en Occidente, el turista quieto. Ud. es, en algunos respectos, un crítico apasionado. Creo que las personas que lo critican a Ud. en Occidente —y, por cierto, no todos lo hacen— creen que Ud. está pidiendo el retorno a algo que, en Rusia, es claramente imposible: el retorno a una especie de Rusia patriarcal, un retorno a la Ortodoxia. ¿Acepta Ud. estas críticas?

Respuesta: Ha de saber Ud. que esta es una de las consecuencias del débil sentido de responsabilidad de la prensa. Emite juicios y coloca etiquetas con la mas grande facilidad. Los periodistas mediocres, sencillamente, convierten sus conclusiones en titulares, las cuales, repentinamente, pasan a ser opinión general a través de Occidente. Ud. ha enumerado recién varias proposiciones y prácticamente ninguna de ellas es verdadera.

Primeramente, no soy un crítico de Occidente. Repito que casi durante toda nuestra vida lo hemos adorado —note la palabra: "adorado"—. No soy un crítico de Occidente; soy un crítico de la debilidad de Occidente. Soy crítico de un hecho que no podemos comprender: cómo se puede perder el vigor espiritual, la fuerza de la propia voluntad y, teniendo libertad, no apreciarla, no estar dispuesto a hacer sacrificios por ella.

Una segunda etiqueta —igualmente común— me fue prendida: que yo deseaba volver a un estilo de vida patriarcal. Bien, según yo veo las cosas, aparte de los bobos, ninguna persona normal podría proponer jamás una vuelta al pasado, porque es claro para toda persona normal que uno solo puede moverse hacia adelante. Eso significa que la elección reside solamente entre aquellos movimientos que van hacia adelante, y no hacia atrás. Es muy fácil imaginarse que algún periodista que escribe principalmente sobre modas de señoras haya inventado este titular, y es así como echa a andar la historia de que estoy auspiciando un modo de vida patriarcal.

Voy a citar sólo un ejemplo más: Tomen la palabra "nacionalista". Ha llegado a carecer de todo significado. Se la usa constantemente. Todos la lanzan a su alrededor; pero, ¿qué es un "nacionalista"? Si alguien sugiere que su país debería tener un gran ejército, conquistar a los países que lo rodean, seguir expandiendo su imperio, ese tipo de persona es un nacionalista. Pero si, al contrario, sugiero que mi país debería liberar a todos los pueblos que ha conquistado, licenciar el ejército, detener toda acción agresiva, ¿quién soy? ¡Un nacionalista! Si usted ama a Inglaterra, ¿qué es usted? ¡Un nacionalista! ¿Y cuándo no es usted un nacionalista? Si usted odia a Inglaterra, entonces usted no es un nacionalista.

PREGUNTA: Ud. señala muy elocuentemente que no marcha hacia atrás, en el sentido de una vuelta al antiguo imperialismo ruso; pero no estoy seguro de qué manera marcha usted hacia adelante, según pretende que lo haría. ¿Cuál es el camino para salir de este mundo de tensiones y opresiones, dentro de la Unión Soviética, que usted describe? Si Occidente no puede ayudar, ¿cuál es el camino que conduce hacia adelante, en el caso del pueblo ruso?

RESPUESTA: Hace dos años, hace tres años, esta pregunta era algo muy corriente, es decir, era posible creer que nosotros, los habitantes de la Unión Soviética, podíamos sentarnos a considerar nuestro futuro. Los líderes soviéticos estaban experimentando tantas dificultades, tantos fracasos, que debían buscar una salida. Y, verdaderamente, yo creía que la salida era buscar el paso de la evolución, no el paso **revolucionario,** por cierto. No una explosión. Y aquí estamos de acuerdo Sakharov y yo. Un paso evolutivo y suave, que ofreciera una salida a este sistema terrible.

Sin embargo, hoy en día todas estas soluciones sugeridas han perdido su valor práctico. En los últimos dos años han sucedido cosas terribles. Occidente no sólo ha entregado cuatro, cinco o seis países, sino que ha abandonado todas sus posiciones mundiales. El Occidente lo ha entregado todo en forma tan impetuosa, ha hecho tanto por vigorizar la tiranía en nuestro país, que hoy día todas estas preguntas ya no significan nada en la Unión Soviética. Ha quedado oposición, pero ya he dicho muchas veces que nuestro movimiento de oposición y de revitalización espiritual, como cualquier proceso espiritual, es un proceso lento. Pero la capitulación de Uds., como todos los procesos políticos, se mueven muy de prisa. La velocidad de la capitulación de Uds. se ha adelantado tan rápidamente al paso de nuestra regeneración moral que, en este momento, la Unión Soviética sólo puede moverse a lo largo de una vía: el florecimiento del totalitarismo.

Sería más apropiado que no me preguntara Ud. a mí por qué camino va a marchar Rusia —o, más bien, la Unión Soviética: no confundamos la una con la otra—, sino que yo le preguntara a Ud., por qué camino marcha Occidente... Porque, en este momento, el problema no es cómo va a hallar la Unión Soviética un camino para salir del totalitarismo, sino cómo va a poder escapar Occidente al mismo destino. ¿Cómo va a poder resistir el Occidente la fuerza sin precedentes del totalitarismo? Ese es el problema.

Pregunta: ¿Por qué, sin embargo, cree Ud. que la gente ha comenzado a sentirse incómoda con Ud., aquí en Occidente? Después de esta experiencia enormemente variada que Ud. ha tenido —Ud. ha sido profesor, un héroe de guerra condecorado, oficial del Ejército soviético; Ud. ha sido un paciente de cáncer, Ud. ha sido un preso político en campos de concentración—, ¿cuál es el punto central que Ud. defiende, con todo lo que Ud. dice?

Respuesta: Yo diría que mi visión de la vida se ha formado, en buena parte, en los campos de concentración —esa parte de mi vida que está reflejada en **El Archipiélago Gulag.** Yo no sé si, según Ud. lo plantea, quienes me escuchan en Occidente encuentran embarazosas mis palabras: me es difícil juzgar este tipo de reacción. Pero yo diría esto: la gente que ha vivido en las condiciones más terribles, en la frontera entre la vida y la muerte, sea del Occidente o del Este, toda esa gente comprende que entre el bien y el mal hay una contradicción irreconciliable; que el bien y el mal no son una misma cosa; que uno no puede construir la vida propia sin considerar esta distinción.

Me sorprende que la filosofía pragmática desprecie sistemáticamente las consideraciones morales. Hoy día en la prensa occidental podemos leer una franca declaración del principio de que la política nada tiene que ver con las consideraciones morales. No tienen aplicación y, por así decirlo, no deberían ser aplicadas. Yo les recordaría que, en 1939, Inglaterra pensaba de otro modo. Si las consideraciones morales no fuesen aplicables a la política, habría sido enteramente incomprensible el recóndito motivo por el cual Inglaterra declaró la guerra a Hitler.

Desde un punto de vista **pragmático,** ustedes podrían haber salido de la situación; pero Inglaterra escogió el camino de la moral y pasó por la experiencia de lo que ha sido, tal vez, el más brillante y heroico período de su historia, mostrándola al mundo.

Pero hoy en día hemos olvidado esto. Hoy en día los líderes políticos ingleses declaran con toda franqueza que no sólo reconocen a **cualquier** poder sobre **cualquier** territorio, sin considerar su carácter moral, sino que hasta se apresuran a reconocerlo —hasta tratan de ser los primeros en hacerlo—. La libertad se ha perdido en Laos, China o Angola. Han subido al poder tiranos, bandidos, marionetas, y la filosofía pragmática dice: eso no importa, **tenemos** que reconocerlos.

Uno no debe considerar que los grandes principios de la libertad terminan en las propias fronteras; que en tanto ustedes tengan libertad, bien pueden quedarse con el pragmatismo los demás. ¡No! La libertad es indivisible y uno tiene que tomar una actitud moral ante ella. Tal vez ése es uno de los principales puntos de desacuerdo.

Pregunta: Usted menciona El Archipiélago Gulag, su famoso documento sobre la vida en los campos de prisioneros de Stalin. Esos libros están llenos de una furia y de una amargura abrumadoras. ¿Es la finalidad de ellos, simplemente, la destrucción de la ideología comunista, la destrucción de sus mitos, por lo menos, o tienen la intención de ser algo más que eso? ¿Desea usted ir más allá?

Respuesta: Una obra de arte siempre se compone de muchas partes, tiene muchas facetas, tiene muchos lados y eso significa que tiene muchas metas. El artista no puede proponerse a sí mismo metas políticas, la meta de cambiar un régimen político. Puede resultar como un subproducto de ella. Pero luchar contra la mentira y la falsedad, luchar contra los mitos, o luchar contra una ideología que es hostil a la humanidad, luchar por nuestros recuerdos, por nuestro recuerdo de lo que fueron las cosas, ésa es la tarea del artista.

Un pueblo que no recuerda ha perdido su historia y su alma. Si, lo más importante es re-crear. Cuando me siento a escribir estos libros, mi única tarea es re-crear todo tal como sucedió. Esa es mi principal finalidad. Naturalmente, se siguen muchas deducciones de ello. Si hoy en día se publicaran extensamente en la Unión Soviética los tres volúmenes del **Archipiélago Gulag** y fueran accesibles para todos con facilidad, en un espacio de tiempo muy corto no quedaría entonces nada de la ideología comunista. Porque la gente que hubiese leído y comprendido todo esto, simplemente no tendría más cabida en su mente para la ideología comunista.

Pregunta: En uno de sus libros más recientes, Ud. pinta un retrato de Lenin en Zurich. Mucha gente, creo yo, ha notado una similitud entre Uds. dos. El retrato que Ud. pinta de un carácter vigoroso —Lenin—, impotente para influir en los acontecimientos dentro de Rusia, desvinculado, aislado, impaciente, todo eso se parece mucho a Ud. ¿Se sorprendería Ud., como Lenin, de que durante su vida hubiese un gran cambio en su país?

Respuesta: Bueno, Ud. sabe que yo he estado trabajando en la imagen de Lenin durante cuarenta años. Desde el momento en que concebí esta serie de libros, pensé en Lenin como en uno de sus caracteres centrales, si es que no cómo en el personaje central. Reuní cada grano de información que pude obtener, cada detalle, y mi única finalidad era crearlo de nuevo, redivivo, tal como era.

Pregunta: Pero al atacar a Lenin, por supuesto, Ud. ataca la legitimidad de todo el gobierno soviético, de los propios bolcheviques. ¿Quiere usted decir que va a haber ese renacimiento espiritual que, con el tiempo, derrocará al sistema comunista?

Rspuesta: Yo no ataco a Lenin. Lo describo como es y por lo que vale. Se ha quemado tanto incienso alrededor de él, también en su país. Ha sido elevado a tales cumbres... Muestro cómo, en realidad, fue a menudo corto de vista; cómo trataba a sus aliados, colaboradores; cuán débiles eran los lazos con su propio país. No lo ataco a él, sino a esta ideología. El renacimiento espiritual de nuestro país reside en nuestra liberación de esta ideología que insensibiliza y mata.

Pregunta: ¿Es lícito sugerir una viva comparación entre Ud. mismo y Lenin? Ahí estaba, esperando en Zurich. No podía hacer nada en cuanto a la situación interna y él, el gran revolucionario, se sorprendió mucho cuando sobrevino el cambio. ¿Se sorprendería usted si se produjera un cambio?

Respuesta: El se sorprendió a causa de su cortedad de vista. Ud. puede ver en mi libro, que, a causa de la estrechez de su visión partidista, había perdido de vista los hechos más simples. No sabía que la guerra estaba a punto de comenzar: la primera guerra mundial lo tomó de sorpresa y, del mismo modo la Revolución.

Hace dos años yo no esperaba ninguna explosión en la Unión Soviética. Esperaba un proceso lento y ya estaba teniendo lugar. Hoy en día, sí, me sorprendería; pero hay otra cosa que no me sorprendería: no me sorprendería la caída súbita e inminente del mundo occidental. En este momento, la situación es tal, la economía de la Unión Soviética está de tal modo en pie de guerra que, aun cuando fuera la opinión unánime de todos los miembros del Politburó no iniciar una guerra, ello no estaría ya en su poder. Evitar esto requeriría un esfuerzo desesperado para realizar el cambio de una monstruosa economía de guerra a una economía normal de paz. La situación ahora es tal que uno no debe pensar en lo que podría ocurrir inesperadamente en la Unión Soviética, porque en la Unión Soviética nada va a ocurrir inesperadamente. Uno debe pensar en lo que podría ocurrir inesperadamente en el mundo occidental. Occidente está al borde de un colapso creado por sus propias manos. Esto convierte la pregunta, con toda naturalidad, en una para Uds. y no en una para nosotros.

Pregunta: Ud. dice esto desde el punto de vista moral de un cristiano devoto, lo sé, y la verdad, para Ud., es más importante que las consecuencias. Pero, ¿qué alternativas hay, en vez de tratar con el Demonio, como diría Ud., si el propósito de aquello es evitar la catástrofe nuclear?

Respuesta: Ud. sabe que hubo un momento, a comienzos de la década de 1950, en que esta amenaza nuclear pendía sobre el mundo; pero la actitud de Occidente fue granítica y Occidente no cedió. Hoy día esta amenaza nuclear pende aún sobre ambos lados, pero Occidente ha escogido el camino equivocado de hacer concesiones. La guerra nuclear no es ni siquiera necesaria para la Unión Soviética. A Uds. pueden cogerlos simplemente con las puras manos. ¿Para qué, entonces, la guerra nuclear? Si Uds. han levantado las manos y se están entregando, ¿para qué la guerra nuclear?

El aspecto más importante de la "détente" hoy en día es que no hay "détente" ideológica. Uds., los occidentales, simplemente no pueden captar el poder de propaganda soviético: Hoy día Uds. siguen siendo "imperialistas británicos" que desean estrangular a toda la tierra. Todo esto se halla oculto bajo la delgada costra de la "détente"; remover esta costra tomará sólo una mañana; una pura mañana. Uds. no pueden ser apartados de la "détente" en forma tan sencilla. Para apartarlos a Uds. de su posición actual, uno necesitaría un año o dos. ¡Pero en la Unión Soviética, una mañana, una orden, son suficientes! Salen los diarios con la noticia de que los imperialistas británicos se han puesto tan descarados que la situación ha llegado a ser intolerable. Y nada de lo que se diga contra Uds., todos los días, va a contradecir esto. No se puede suscitar la cuestión de la "détente" sin la "détente" ideológica. Si a Uds. los odian y los persiguen como a perros a través de la prensa, en cada reprimenda, ¿qué suerte de "détente" es ésa? A Uds. se los exhibe como a villanos que pueden ser tolerados, bueno, podría ser que por un día más. Eso no es "détente".

Respecto del espíritu de Helsinki, ¿puedo hacer a mi vez una pregunta? ¿Cómo se explica Ud. que, por ejemplo, en los meses más recientes casi no haya habido noticias desde la Unión Soviética sobre la persecución de los disidentes, que aún continúa? Si Ud. me perdona, yo mismo voy a contestar esto. Los periodistas se han inclinado ante el espíritu de Helsinki. Me consta que los periodistas occidentales en Moscú, a los cuales se les ha dado el derecho a una mayor libertad de movimiento, ya no aceptan —a cambio de esto y en virtud del espíritu de Helsinki— información sobre nuevas persecuciones de disidentes dentro de la Unión Soviética.

¿Qué significa el espíritu de Helsinki y el espíritu de la "détente" para nosotros, dentro de la Unión Soviética? El fortalecimiento del totalitarismo. Lo que a Uds. les parece una atmósfera más suave, un clima más suave, es para nosotros el fortalecimiento del totalitarismo. Aquí quisiera darles unos pocos ejemplos, unos pocos ejemplos frescos, que Uds. no habrán oído en la radio ni leído en los periódicos. Alguien fue a ver a Sakharov, volvió a su casa en tren y fue muerto en el camino. No, no **fue Ud.,** él fue muerto; era un ciudadano soviético. Alguien golpea a la puerta de Nikolai Kryukov: han venido a arreglar el gas; abre la puerta. Le pegan casi hasta matarlo en su propia casa, porque ha defendido a los disidentes y firmado protestas. Todo esto pasa en un departamento. Pero en una calle, a las cinco de la tarde, en la avenida Lenin —¡Lenin!—, Malva Landa es cogida y arrastrada hacia un auto. Gritó: "¡Ciudadanos, me están raptando!". Cientos de personas lo oyeron; siguieron de largo, tuvieron miedo, porque

(Continúa en la página 10)



cualquiera puede ser cogido de ese modo. Bajo la mirada de los propios transeúntes, la metieron a empellones en un auto y se la llevaron a la prisión. Ese es el espíritu de Helsinki y de la "détente" para nosotros. Y así sigue. En Odessa, Vyecheslav Grunov ha sido arrestado por poseer literatura ilícita y metido en un asilo de dementes. Han soltado a Plyusch, pero siguen encerrando a otros. ¡Ahí tiene Ud. a la "détente" y al espíritu de Helsinki!

Pregunta: Aleksander Issáievich, durante las décadas de 1950 y de 1960, y tal vez ahora, existía un sentimiento muy fuerte en el mundo occidental... De hecho, un gran filósofo inglés, Bertrand Russell, otorgó su apoyo a la opinión de que era "mejor rojo que muerto". ¿Quiere decir Ud. que esta política de la "détente" fue formulada por el Gobierno soviético expresamente con el fin de impedir una liberalización interna en la Unión Soviética? En otras palabras, ¿es que la Unión Soviética sólo puede ponerse al día importando su tecnología desde el extranjero y usando las tenazas para mantener con firmeza la situación interna?

Respuesta: Aquí, si Ud. me perdona, hay varias preguntas. Sí, es la importación de tecnología lo que está salvando a ese terrible juicio de Bertrand Russell. No comprendo en absoluto, por qué Bertrand Russell decía "mejor rojo que muerto". ¿Por qué no decía que sería mejor pardo que muerto? No hay diferencia. Durante toda mi vida y la vida de mi generación, la vida de todos los que comparten mi modo de ver las cosas, todos hemos tenido un punto de vista: mejor estar muerto que ser un bribón. En esta horrible expresión de Bertrand Russell hay una ausencia de todo criterio moral. Miradas a corta distancia, estas palabras le permiten a uno maniobrar y continuar gozando de la vida. Pero miradas desde un punto de vista que abarque un período largo, indudablemente destruirán a esa gente que piensa así. Es un pensamiento terrible. Le agradezco que cite esto como un ejemplo sorprendente.

Pregunta: ¿Pero está Ud. pidiendo —como alternativa— una vuelta a algo así como las tensiones de la guerra fría? La mayoría de la gente, por cierto, da la bienvenida a la "détente" como un respiro respecto de aquélla.

Respuesta: Me gustaría enfatizar que ustedes **creen** que es un respiro, pero es un respiro imaginario, es un respiro antes de la destrucción. Por lo que se refiere a nosotros, no tenemos un respiro, de ninguna manera. Estamos siendo aun más estrangulados, con mayor determinación.

Usted trae a la memoria la tensión de la década de 1950; pero, a pesar de esa tensión, ustedes no concedieron nada. Hoy día usted no necesita ser un estratego para comprender por qué se están apoderando de Angola. ¿Para qué? Es una de las posiciones más recientes desde donde hacer la guerra mundial en forma exitosa —una posición maravillosa, en el Atlántico—. Las fuerzas armadas soviéticas ya han dado alcance a Occidente en muchos respectos, y en otros respectos están a punto de sobrepasarlo.

La armada: Gran Bretaña tenía una armada; ahora es la Unión Soviética quien tiene la armada, el control de los mares, bases. Usted puede llamarle a esto "détente", si usted quiere, pero después de Angola, ¡simplemente no puedo entender cómo la lengua de uno puede pronunciar esta palabra!

El Ministro de Defensa de ustedes ha dicho que, después de Helsinki, la Unión Soviética está aprobando el examen. ¡No sé cuántos países tienen que ser tomados todavía —puede ser que los tanques soviéticos tengan que llegar a Londres— para que el Ministro de Defensa de ustedes diga que la Unión Soviética finalmente ha aprobado el examen. ¿O va a estar dando el examen todavía? Creo que no hay tal cosa como una "détente". La "détente" es necesaria, pero con las manos abiertas. ¡Hay que mostrar que no se tienen piedras en las manos! Pero los socios de ustedes, aquéllos con quienes ustedes están conduciendo la "détente", tienen una piedra en sus manos, y es tan pesada que podría matarlos a ustedes de un solo golpe. La "détente" se convierte en un autoengaño. Sólo se trata de eso.

Pregunta: Puedo preguntarle a Ud., finalmente, como gran patriota ruso que es, ¿qué visión tiene de su propio futuro?

Respuesta: Mi propio futuro está estrechamente vinculado al destino de mi país. Trabajo y siempre he trabajado sólo para él. Nuestra historia nos ha sido ocultada, ha sido enteramente distorsionada. Estoy tratando de reconstruir esa historia, primeramente para mi propio país. Tal vez pueda también ser útil para Occidente. Mi futuro depende de lo que ocurra a mi país. Pero, enteramente aparte de esto, los líderes de Moscú tienen, por cierto, sentimientos especiales respecto de mí, de manera que mi propio destino puede ser decidido antes que el de mi país. Es posible que ellos traten de deshacerse de mí completamente antes de que el destino de mi país cambie para mejor. A veces recibo noticias de esa suerte.

Cuando llegué acá, contaba con retornar muy luego,



"Mi visión de la vida se ha formado, en buena parte, en los campos de concentración... la gente que ha vivido en las condiciones más terribles, en la frontera entre la vida y la muerte, sea del Occidente o del Este, toda esa gente comprende que entre el bien y el mal hay una contradicción irreconciliable; que el bien y el mal no son una misma cosa; que uno no puede construir la vida propia sin considerar esta distinción".

porque **entonces** la Unión Soviética era mucho más débil y el Occidente era mucho más fuerte. Pero, a través de estos dos años, las relaciones mutuas han cambiado grandemente en favor de la Unión Soviética.

Se transcribe, en seguida, el texto de la charla radial que dio Solzhenitsyn, a través de las ondas de la BBC de Londres.

La BBC ha tenido la amabilidad de invitarme a dar mi opinión, como extranjero y exiliado, sobre el Occidente actual y, en especial, sobre el país de ustedes. Una visión desde fuera puede, tal vez, aportar algo fresco. Abrigo la esperanza de que ustedes no encuentren demasiado tedioso lo que he de decir. Admito que en modo alguno estoy bien familiarizado con los asuntos internos del país de ustedes; pero, como tantos rusos, he seguido siempre los asuntos externos de Gran Bretaña con el más agudo interés. Pienso hablar francamente y no trataré, de ninguna manera, de agradarlos o de alabarlos. Les pediría que me creyesen si les digo que nada me agradaría más que expresar solamente admiración. Hace un cuarto de siglo, en los campos de trabajo de Kazakhastan, cuando uníamos nuestros brazos en la tarea sin esperanzas de oponernos al torrente de los tanques comunistas, Occidente representaba para nosotros la luz de la libertad. Para nosotros, Occidente no sólo era el baluarte del espíritu, sino también el depósito de la verdad.

Ese mismo año, uno de los Ministros de ustedes, Herbert Morrison, de un modo u otro logró persuadir al diario **Pravda** que dedicara una página completa a sus declaraciones, y sin censura alguna. ¡Dios mío, con qué avidez nos precipitamos a donde estaba desplegado el diario! Éramos una muchedumbre de convictos, con las cabezas afeitadas, inmundos, con las chaquetas rasgadas y las toscas botas de los campos de prisioneros.

¡Ahora sí! ¡Por fin nuestro reino subterráneo iba a ser perforado con el rayo de la verdad y de la esperanza, luminoso como un diamante y duro como un diamante! Por fin la censura soviética, mantenida durante cuarenta años entre las mandíbulas de un bulldog, iba a ser relajada. **¡Ahora** él iba a hacer que ellos vieran la verdad! **¡Ahora** iba a salir en defensa nuestra! Pero, a medida que leíamos y releíamos ese artículo débil e insípido, nuestras esperanzas se fueron desplomando lentamente, junto con él. Estas eran las palabras superficiales de alguien que no tenía la menor idea de la estructura salvaje, de los fines despiadados del mundo comunista. Y, por cierto, éste era el motivo por el cual **Pravda** accedió tan generosamente a imprimirlas. Habíamos soportado cuarenta años de infierno... y este Ministro inglés no podía encontrar ni una palabra de esperanza para decirnos.

Pasaron los años. Pasaron las décadas. A pesar de la Cortina de Hierro, continuaban llegando hasta nosotros informaciones sobre lo que estaba ocurriendo en Occidente, sobre lo que estaba pensando la gente, gracias principalmente a las transmisiones de la BBC para Rusia, aun en la época en que estaban siendo interferidas del modo mas vigoroso. Y mientras más sabíamos, más perplejos nos dejaba el estado del mundo de ustedes.

La naturaleza humana está llena de enigmas y contradicciones; su misma complejidad engendra el arte (y por arte entiendo la búsqueda de algo más que simples formulaciones lineales, soluciones planas, explicaciones excesivamente simplificadas). Uno de estos enigmas es el siguiente: ¿Cómo es que la gente que ha sido aplastada por el solo peso de la esclavitud y arrojada al fondo del pozo puede, sin embargo, hallar en sí misma la fuerza para erguirse y liberarse —primero en el espíritu y después en el cuerpo—, mientras que aquellos que vuelan majestuosamente sobre los picachos de la libertad pierden de súbito el gusto por la libertad, pierden la voluntad para defenderla y, confundidos y perdidos sin remedio, casi comienzan a implorar por la esclavitud? O bien: ¿Por qué hay sociedades, embotadas durante medio siglo con las mentiras que han debido tragar, que encuentran dentro de ellas mismas una cierta lucidez del corazón y del alma que les permite ver las cosas en su verdadera perspectiva y percibir el sentido real de los hechos; mientras otras sociedades, que tienen acceso a toda suerte de informaciones, súbitamente se sumergen en el letargo, en una especie de ceguera masiva, una especie de autoengaño voluntario?

Hemos hallado que esta es, precisamente, la correlación entre el desarrollo espiritual del Este y el de Occidente. Y, ¡ay!, el proceso del desarrollo de Uds. es cinco veces, si es que no diez, más rápido que el nuestro. Esto es lo que casi priva a la humanidad de toda esperanza de evitar una catástrofe global. Durante años rehusamos creer en esto. Teníamos la esperanza de que nuestra visión de Occidente era tal, porque la información que llegaba hasta nosotros era inadecuada. Hace pocos años, yo hablé de esto con alarma considerable en la conferencia que di con motivo del Premio Nobel.

Sin embargo, hasta que no vine yo mismo a Occidente y pasé dos años mirando a mi alrededor, jamás podría haber imaginado hasta qué grado extremo el Occidente realmente **deseaba** cegarse ante la situación mundial, hasta qué grado Occidente había llegado a ser ya un mundo sin voluntad, un mundo que se está gradualmente petrificando ante la faz del peligro que lo amenaza, un mundo oprimido, sobre todo, por la necesidad de defender su libertad.

Hay un proverbio alemán que reza: "Mut verloren, alles verloren". Cuando se ha perdido el ánimo, todo está perdido. Hay otro latino, según el cual la pérdida de la razón es el verdadero heraldo de la destrucción. Pero, ¿qué le ocurre a una sociedad en que se produce la intersección de ambas pérdidas, la pérdida del coraje y la pérdida de la razón? Este es el cuadro que, yo encuentro, presenta hoy día Occidente.

Hay, por cierto, una explicación perfectamente simple de este proceso, que no es la explicación superficial, tan de moda en nuestro días, según la cual el hombre en sí mismo es irreprochable y de todo se echa la culpa a una sociedad mal organizada. La explicación que tengo en mente es una puramente humana. Una vez que se proclamó y aceptó que, por encima del hombre no hay ningún ser supremo y que, por el contrario, el hombre es la gloria que corona el universo y la medida de todas las cosas, entonces las necesidades del hombre, sus deseos —y, en verdad, sus debilidades—, fueron considerados como los supremos imperativos del universo. En consecuencia, el único bien en el mundo —lo único que hay que hacer— es aquello que satisface nuestros sentimientos.

Esta filosofía vino a la vida en Europa, hace varios siglos. En esa época, sus excesos materialistas fueron explicados por los excesos previos del catolicismo. Pero, en el curso de varios siglos, inundó como un pantano a la totalidad del mundo occidental y lo condujo confiadamente a las conquistas coloniales, a apoderarse de esclavos africanos y asiáticos. Y todo esto, codo a codo con las manifestaciones exteriores de cristianismo y el florecimiento de las libertades personales. A comienzos del siglo veinte, esta filosofía parecía haber alcanzado la cúspide de la civilización y de la razón. Y el país de ustedes, Gran Bretaña, que siempre había sido el núcleo, la verdadera perla del mundo occidental, dio expresión a esta civilización, tanto en sus aspectos buenos como malos, con particular brillo.

En 1914, a comienzos de nuestro malhadado siglo XX, estalló una tormenta sobre esta civilización, una tormenta cuyo tamaño y ámbito nadie, en esa época, pudo captar. Durante cuatro años Europa se destruyó a sí misma como jamás lo había hecho antes, y en 1917 se abrió una hendedura en la orilla misma de Europa, una brecha que se abría anchamente, seduciendo al mundo hacia el abismo.

No es muy difícil encontrar las causas de esta hendedura: tuvo lugar como el resultado lógico de doctrinas que habían andado en libertad por Europa durante mucho tiempo y gozando de un éxito considerable. Pero la hendedura tiene algo cósmico, también, en sus profundidades insondadas e insospechables, en su capacidad inimaginable para hacerse más y más ancha y tragarse más y más gente.

Cuarenta años antes, Dostoievsky había predicho que el socialismo iba a costarle a Rusia cien millones de víctimas. En esa época parecía una cifra improbable. Permítanme recomendarle a la prensa inglesa que dé a conocer a sus lectores un informe imparcial de tres páginas del experto ruso en estadística, el profesor Iván Kurganov. Fue publicado en Occidente hace doce años, pero —como es el caso, tan a menudo, con los asuntos de significación social—, sólo nos enteramos de las cosas que no van contra nuestros propios sentimientos.

En el texto del profesor Kurganov vemos que, si Dostoievsky se equivocó, se equivocó quedándose por debajo de la realidad. Entre 1917 y 1959, el socialismo **le costó** a la Unión Soviética ¡ciento diez millones de vidas!

Cuando hay un cataclismo geológico, los continentes no se vuelcan sobre el mar inmediatamente. La primera cosa que ocurre es que tiene que aparecer esa hendedura fatal e inicial en una parte u otra. Por diversas razones ocurrió que esta hendedura se abrió primeramente en Rusia. Podría haber sido en cualquiera otra parte. Y Rusia, a la cual la gente consideraba como un país atrasado, tuvo que saltar hacia adelante un siglo entero, alcanzando a todos los otros países del mundo. Soportamos experiencias inhumanas, experiencias de las cuales el mundo occidental —y este incluye a Gran Bretaña— no tiene una concepción real y sobre las cuales hasta teme pensar.

Los que venimos de la Unión Soviética miramos al Occidente de hoy con un extraño sentimiento. Es como si no fuéramos vecinos en un mismo planeta, ni contemporáneos. Contemplamos al Occidente desde lo que va a ser el futuro **de Uds.**; o miramos setenta años hacia atrás para ver que nuestro pasado se repite súbitamente. Y lo que vemos es siempre lo mismo, siempre lo mismo que ocurría entonces: los adultos, remitiéndose a la opinión de sus hijos; las generaciones más jóvenes, arrastradas por ideas superficiales y sin valor; los profesores, temerosos de no estar a la moda; los periodistas, rehusando asumir una responsabilidad por las palabras que dilapidan tan profusamente; simpatía universal por los extremistas revolucionarios; la gente que tiene objeciones serias, imposibilitada o sin la voluntad para expresarlas; la mayoría, obsesionada pasivamente por un sentimiento de perdición y ruina; gobiernos débiles; sociedades cuyas reacciones defensivas han llegado a paralizarse; una confusión espiritual que conduce al trastorno político. Lo que va a suceder, como resultado de todo ésto, se halla más allá. Pero el tiempo está cerca y, en virtud de amargas memorias, podemos predecir fácilmente lo que van a ser estos hechos.

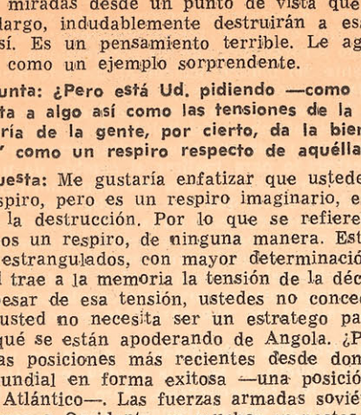
En los años que siguieron al cataclismo mundial de 1917, esa filosofía pragmática con que fue alimentada la Europa de hoy, rehusando tomar decisiones morales, ha alcanzado su conclusión lógica: dado que no hay fuerzas espirituales más altas **por encima** de nosotros y dado que yo —el Hombre con H mayúscula— soy la gloriosa coronación del universo, si alguien hubiese de perecer hoy día, que sea cualquier otro, cualquiera que no sea yo, mi precioso yo, ni tampoco aquéllos que están cerca de mí.

La tormenta apocalíptica ya estaba rugiendo sobre la tie-

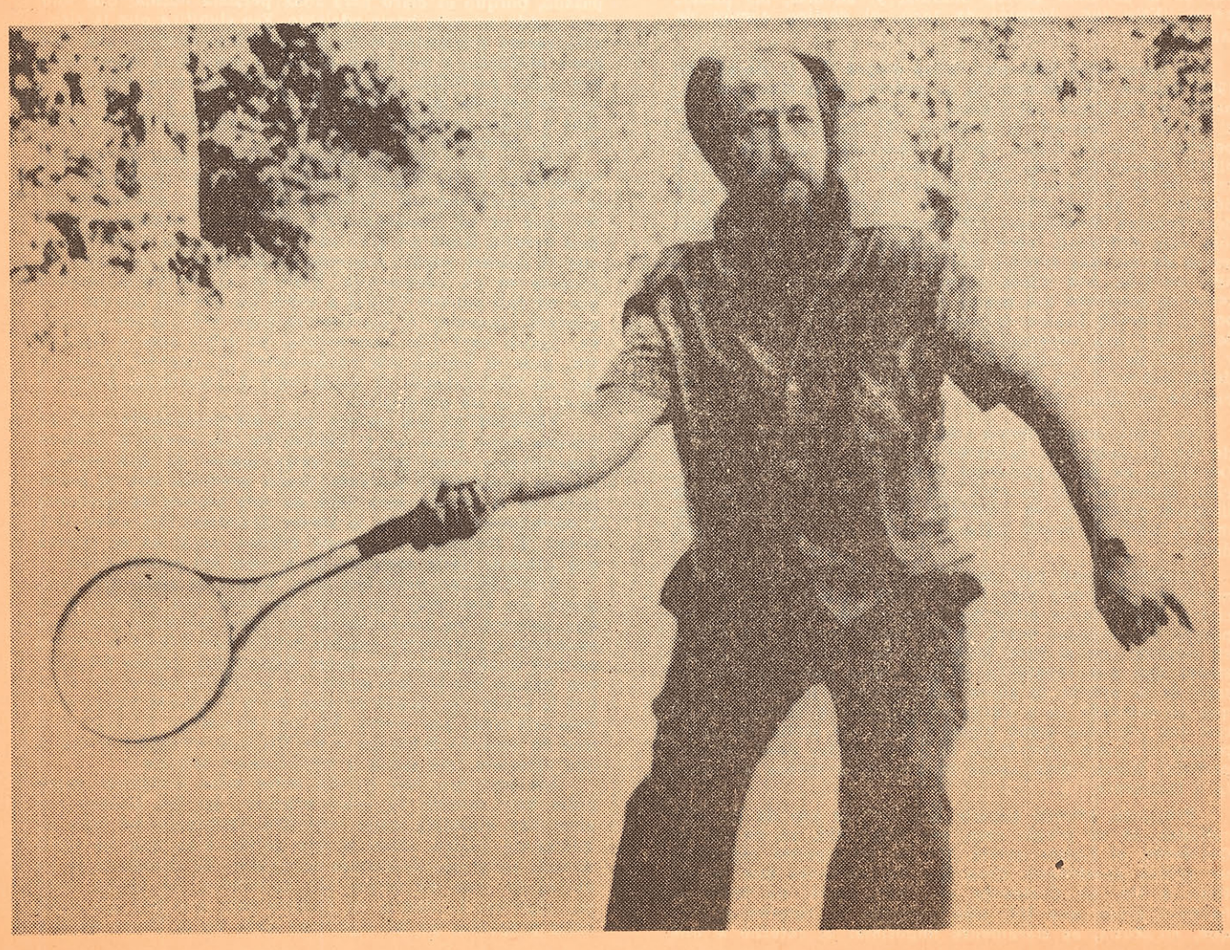
(Continúa en la página 11)



"No me sorprendería la caída súbita e inminente del mundo occidental... la economía de la Unión Soviética está de tal modo en pie de guerra que aun cuando fuera la opinión unánime de todos los miembros del Politburó no iniciar una guerra, ello no estaría ya en su poder. Evitar ésta requeriría un esfuerzo desesperado para realizar el cambio de una monstruosa economía de guerra a una economía normal de paz".



"En este momento, el problema no es cómo va a hallar la Unión Soviética un camino para salir del totalitarismo, sino cómo va a poder escapar Occidente al mismo destino. ¿Cómo va a poder resistir el Occidente la fuerza sin precedentes del totalitarismo? Ese es el problema".



rra que había sido Rusia cuando Europa Occidental se desenredó rápidamente de esa guerra terrible, en su apuro por olvidarla y traer nuevamente la prosperidad, las modas y los últimos bailes. Lloyd George dijo, en verdad: "Olvídense de Rusia. Nuestra tarea es asegurar el bienestar de nuestra sociedad".

En 1914, cuando las democracias occidentales necesitaban ayuda, no les producía aversión apelar a Rusia. Pero en 1919, a esos generales rusos que, durante tres años, forzando los recursos rusos hasta el límite, habían peleado para salvar el Marne, el Somme y Verdún, se les rehusó la ayuda militar y hasta una alianza por sus aliados occidentales. Muchos soldados rusos estaban enterrados en suelo francés; a otros, que



"Los periodistas se han inclinado ante el espíritu de Helsinki. Me consta que los periodistas occidentales en Moscú, a los cuales se les ha dado el derecho a una mayor libertad de movimiento, ya no aceptan —a cambio de esto y en virtud del espíritu de Helsinki— información sobre nuevas persecuciones de disidentes dentro de la Unión Soviética".

habían ido a Constantinopla, se les cobraban sus raciones y hasta se les confiscaba su ropa interior, en lugar de pagarles. Se les persuadió entonces con halagos para que volviesen a Rusia, sólo para que allá dieran cuenta de ellos los bolcheviques, o para que se embarcasen al Brasil, sólo para convertirse en semiesclavos en las plantaciones de café. Los hechos indignos son acompañados habitualmente por justificaciones altisonantes, hasta muy lucidas. En 1919 nadie dijo abiertamente: "¿Qué tenemos que ver nosotros con los sufrimientos de Uds.?". En vez de esto, la gente decía: "No tenemos el derecho de apoyar ni siquiera a la autoridad de un aliado contra los deseos del pueblo".

(Nótese, sin embargo, que en 1945, cuando millones de ciudadanos soviéticos tenían que ser entregados para despacharlos al archipiélago Gulag, este argumento fue convenientemente retorcido: "No tenemos derecho a satisfacer los deseos de estos millones", se decía, "e ignorar nuestras obligaciones respecto de las autoridades de un país aliado". Cuán fácilmente nuestro egoísmo puede ser satisfecho por una fórmula fácil de manejar).

Pero hubo aún justificaciones más nobles que ésta: lo que estaba ocurriendo en Rusia no era más que una continuación de todo lo que había ocurrido en la Europa del siglo XVIII y XIX, una repetición de la transición general del liberalismo al socialismo. Esta tendencia de las ideas a continuar su curso natural hacia que la gente las admirase. Y así, todos los elementos **agresivos**, todos los elementos influyentes de la sociedad —y éste fue especialmente el caso de Gran Bretaña—, admiraban lo que ellos llamaban el "experimento progresista sin precedentes que estaba teniendo lugar en la URSS"; mientras nosotros estábamos siendo estrangulados por los tentáculos cancerosos del Archipiélago Gulag; mientras millones de esforzados campesinos eran enviados a morir en Siberia en pleno invierno. No muy lejos del lugar en que Uds. viven, en Ucrania, en Kuban, unos seis millones de campesinos, incluyendo niños, hombres y mujeres ancianos murieron de inanición —y esto fue en tiempos de paz—, hinchados por el hambre y retorciéndose en la agonía.

Y ni un solo periódico occidental reprodujo fotografías o informes de la hambruna. En verdad, ese hombre tan ingenioso que tenían Uds., George Bernard Shaw, hasta negó su existencia. "¿Hambruna en Rusia?", dijo. "Nunca he cenado tan bien ni tan suntuosamente como cuando crucé la frontera soviética". Por décadas enteras los gobernantes de Uds., los miembros del Parlamento, los que hablaban en nombre de Uds., los periodistas, escritores, los pensadores que Uds. tenían se las arreglaron **para no percibir siquiera** el Archipiélago Gulag, en donde había quince millones! Hasta unos treinta libros sobre el Gulag fueron publicados en Europa antes que el mío y apenas se habló siquiera de alguno de ellos.

Hay una línea limítrofe más allá de la cual la causa natural de los "principios progresistas", del "amanecer de una nueva era", no pasa a ser más que hipocresía calculada y consciente, porque esto hace más confortable vivir la vida.

Hubo, sin embargo, una gran excepción en los últimos cien años, poco más o menos, y ésta fue la lucha de Uds. contra Adolfo Hitler, cuando Gran Bretaña lanzó por la borda la filosofía del pragmatismo o del utilitarismo, que es la filosofía de reconocer a cualquier grupo de gángsters, a cualesquiera marionetas, como cabezas de un país, en tanto tengan el control de su territorio. Ante Hitler, Gran Bretaña asumió una actitud moral y esto fue lo que la inspiró para realizar uno de los más heroicos actos de resistencia en su historia.

Una actitud moral, aun en política, siempre salvaguarda nuestro espíritu; a veces, según podemos verlo, hasta protege nuestra existencia misma. Una actitud moral puede resultar, súbitamente, más visionaria que cualquier pragmatismo calculado.

La guerra de Uds. con Hitler, sin embargo, no fue trágica, en el sentido aristotélico de la palabra. Los sacrificios, sufrimientos y pérdidas de Uds. eran justificados; no iban contra las metas de la guerra. Uds. defendieron —y defendieron con éxito— precisamente lo que Uds. intentaban defender. Pero para los pueblos de la Unión Soviética la guerra fue una guerra trágica. Fuimos forzados a defender nuestra tierra natal con toda la energía que pudimos reunir (y con pérdidas infinitamente mayores: las cifras de Kurganov son indiscutibles: cuarenta y cuatro millones) y, al hacerlo así, a fortalecer todas las cosas que más despreciábamos: el poder de nuestros propios verdugos, nuestra opresión, nuestra destrucción y, según podemos verlo hoy día, también la destrucción **de Uds.**, en último término. ¡Y cuando esos millones de ciudadanos soviéticos osaron huir de sus opresores y hasta iniciar movimientos de liberación nacional, entonces, nuestros aliados occidentales amantes de la libertad —y no en último término Uds., los británicos— los desarmaron traidoramente, los amarraron y se los entregaron a los comunistas para que los mataran: ¡fueron enviados a los campos de trabajo en los Urales, en donde extraían uranio para las bombas atómicas que van a ser usadas contra Uds. mismos!

No se contuvieron Uds. tampoco para usar las culatas de los fusiles contra ancianos de setenta años, esos mismos hombres que habían sido los aliados de Gran Bretaña en la Primera Guerra Mundial y que ahora eran entregados de prisa para que fueran asesinados. Sólo de las Islas Británicas cien mil ciudadanos soviéticos fueron repatriados forzosamente, en tanto que en el continente el número fue de más de un millón. Pero el hecho más notable de todos fue que la prensa libre, independiente e incorruptible de Uds. —los famosos **Times, Guardian, New Statesman** y todos los demás— todos compartieron a sabiendas el encubrimiento de este crimen y se habrían mantenido en silencio hasta hoy mismo, si el profesor Epstein, de los Estados Unidos, no hubiese iniciado sus investigaciones (con tan poco tino) sobre las técnicas fascistas que las democracias son capaces de emplear. La conspiración de la prensa británica fue sumamente exitosa: en realidad, ha de haber mucha gente en Gran Bretaña hoy día que no tienen la más remota idea de este crimen, cometido al final de la Segunda Guerra Mundial. Pero **fue cometido** y ha dejado una marca honda y dolorosa en la memoria de Rusia.

Dos veces ayudamos a salvar la libertad de Europa Occidental. Y dos veces ustedes nos pagaron abandonándonos a nuestra esclavitud. Está claro lo que ustedes querían. Una vez más, ustedes querían desenredarse tan pronto como fuera posible de esta guerra terrible; ustedes querían descansar, ustedes querían prosperar.

Pero había que pagar un precio. Y la noble filosofía del pragmatismo estableció que, una vez más, ustedes deberían cerrar los ojos a muchas cosas: a la deportación de muchas naciones a Siberia; a Katyn, a Varsovia —en ese mismo país por causa del cual había comenzado la guerra—; que deberían olvidar a Estonia, Latvia y Lituania; que deberían entregar a otras seis más de las hermanas europeas de ustedes y permitir que una séptima fuera cortada en dos; que en Nürenberg ustedes se sentaran amigablemente, codo a codo, con jueces que eran en cada una de sus partículas tan asesinos como aquellos que estaban siendo procesados, sin dejar jamás que esto turbara el sentido de la justicia que tienen ustedes los británicos. Dondequiera surgía una nueva tiranía, por muy lejos que fuera —digamos, en China o en Laos—, Gran Bretaña era siempre la primera en reconocerla, empujando al lado ansiosamente a todos los competidores por ese honor.

Todo esto requería gran fortaleza moral —y a la sociedad de ustedes no le faltó—. Todo lo que uno tenía que hacer era repetir, una y otra vez, la fórmula mágica: "El amanecer de una nueva era". Ustedes lo susurraban. Ustedes lo gritaban. Y cuando se hartaron de ella y decidieron reafirmar los valores de ustedes a los ojos del mundo y recobrar el respeto que se debían ustedes mismos, entonces el país de ustedes manifestó una osadía incomparable contra... Islandia; contra... España, países que ni siquiera podían devolverles la mano.

Las columnas de tanques en Berlín Oriental, Budapest y Praga declararon que estaban allí "por voluntad del pueblo", pero ni una sola vez el Gobierno británico llamó a sus embajadores, en un acto de protesta, de ninguno de estos lugares. En Asia Sudoriental, cantidades desconocidas de prisioneros han sido muertos y siguen matándoles en secreto; sin embargo, los embajadores británicos no han sido llamados. Todos los días en la Unión Soviética los psiquiatras asesinan gente con sus jeringas hipodérmicas, solamente porque no piensan según las líneas establecidas, o porque creen en Dios. Y una vez más, el embajador inglés no es nunca llamado. Pero cuando cinco terroristas —que habían cometido realmente asesinatos— fueron ejecutados en Madrid, entonces el embajador británico fue llamado y el estrépito resonó por todo el mundo. ¡Qué huracán estalló en las Islas Británicas!

Hay que saber cómo protestar. Debe hacerse con mucha furia, pero sólo en la medida en que no vaya contra el espíritu de la época y no presente ningún peligro para las autoridades de los que protestan. ¡Sólo con que ustedes hicieran uso, por un momento, del escepticismo británico —no puede haberlos abandonado enteramente— y se pusieran en la posición de los pueblos oprimidos en Europa oriental, podrían considerar este indecoroso comportamiento con nuestros ojos! El Primer Ministro de España fue asesinado y toda la culta Europa estuvo encantada. Algunos policías españoles, hasta algunos peluqueros españoles, fueron asesinados, y los países de Europa enloquecieron de alegría, como si su propia policía estuviese asegurada contra el terrorismo internacional.

Ninguna familia que va hacia un aeropuerto puede estar segura de que no va a ser abatida a balazos por algún "luchador" en pro de una u otra "libertad". Nadie puede estar seguro de que va a llegar al **final de la calle** sano y salvo. Pero los terroristas pueden estar seguros: la opinión pública garantiza que **sus** vidas van a estar a salvo, que a **su** causa se va a dar publicidad y que **ellos** van a ser mantenidos en un confinamiento decente —hasta que vengan otros terroristas y los rescaten—. ¡En verdad, una sociedad para la protección de los terroristas! **Había** una sociedad tal en Rusia antes de su colapso: nosotros también hemos hollado este camino fatal.

Entretanto, la hendedura se hace cada vez más ancha, se difunde a través del globo, se traslada a otros continentes. El país más populoso del mundo ha caído de cabeza en ella. Así también, otra docena. Así también, numerosas tribus indefensas —kurdos, abisinios del norte, somalíes, angoleños— sin que Gran Bretaña, con su gran tradición de libertad, haya mostrado la menor ansiedad sobre esos asuntos tan insignificantes. Aún hoy día, ustedes se arrullan pensando que estas hermosas islas jamás van a ser partidas en dos por esa hendedura, que nunca van a estallar por los aires hasta el cielo. Sin embargo, el abismo ya está allí, bajo los propios pies de ustedes. Cada año, varios países más son cogidos y tomados como cabezas de



"Jamás podría haber imaginado hasta qué extremo el Occidente realmente deseaba cegarse ante la situación mundial, hasta qué grado Occidente había llegado a ser ya un mundo sin voluntad, un mundo que se está gradualmente petrificando ante la faz del peligro que le amenaza... ¿Qué le ocurre a una sociedad en que se produce la intersección de ambas pérdidas, la pérdida del coraje y la pérdida de la razón?".

puente para la guerra mundial que viene; y el mundo entero se queda mirando y no hace nada.

Hasta los océanos están siendo tomados. ¿Y necesita alguien decirles a Uds., los británicos, lo que eso significa o para qué van a ser usados los océanos? ¿Y qué hay de la Europa de hoy? No es sino una colección de escenarios de cartón, cada uno negociando con los otros para ver cuán poco se puede gastar en defensa, para dejar más para las cosas confortables de la vida. El continente europeo, con su preparación de siglos para la tarea de dirigir a la humanidad, ha abandonado, por decisión propia, su vigor y su influencia en los asuntos mundiales, y no sólo su influencia física, sino también su influencia intelectual. Ahora han comenzado a madurar decisiones dinámicas y grandes movimientos más allá de las fronteras de Europa. ¡Qué extraño es todo esto! ¿Desde cuándo la poderosa Europa necesita ayuda externa para defenderse? Hubo un momento en que tenía tal hartura de fuerza que, junto con librar guerras dentro de sus propias fronteras, destruyéndose a sí misma, era todavía capaz de apoderarse de colonias. Y en este momento... súbitamente se halló a sí misma debilitada irremisiblemente, sin haber perdido siquiera una sola guerra importante.

Por muy oculto que esté de la mirada humana, por inesperado que sea para la mentalidad práctica, hay a veces un vínculo directo entre el mal que causamos a otros y el mal que repentinamente nos asalta. Los pragmatistas pueden explicar este vínculo como una cadena de causa y efecto naturales. Pero aquellos que se inclinan más por una visión religiosa de la vida, percibirán inmediatamente un vínculo entre el pecado y el castigo. Puede verse en la historia de cada país. La generación de hoy ha tenido que pagar por las omisiones de sus padres y abuelos, quienes taparon sus oídos a las lamentaciones del mundo y cerraron sus ojos a sus miserias y desastres.

Los diarios de Uds. pueden ser famosos por sus tradiciones; sin embargo, imprimen artículos que contienen análisis y comentarios que son vergonzosamente superficiales y miopes. ¿Qué puede decir uno cuando el periódico liberal más importante que tienen Uds. compara el desarrollo contemporáneo de la regeneración espiritual rusa... con cerdos que están tratando de volar? Esto no sólo es un desprecio de la potencialidad espiritual de mi pueblo. Es más amplio que esto. Es una especie de desprecio que se fastidia por cualquier tipo de regeneración espiritual, por cualquier cosa



que no provenga directamente de la economía y que se base, en cambio, en criterios morales. ¡Qué final tan poco glorioso para cuatrocientos años de materialismo!

La decadencia del pensamiento contemporáneo ha sido acelerada por el fantasma nebuloso del socialismo. El socialismo ha creado la ilusión de saciar la sed de justicia de la gente. El socialismo ha arrullado sus conciencias hasta hacerlos pensar que la aplanadora que está a punto de aplastarlos es una bendición disfrazada, una salvación. Y el socialismo, más que cualquiera otra cosa, ha sido causa de que prospere la hipocresía pública. Ha permitido a Europa ignorar la aniquilación de sesenta y seis millones de personas en sus propias fronteras.

No hay siquiera una sola definición precisa de socialismo, que sea reconocida generalmente. Todo lo que tenemos es una especie de concepto nebuloso que despide un débil resplandor de algo bueno, algo noble, de manera que dos socialistas que conversan entre sí sobre socialismo bien pueden estar hablando de cosas completamente diferentes. Y, por cierto, cualquier dictador africano del nuevo estilo puede llamarse a sí mismo socialista sin temor de contradicción.

Pero el socialismo presenta obstáculos insuperables a la lógica. Es un impulso emocional, una especie de religión terrenal y nadie tiene la menor necesidad de estudiar o siquiera de leer las enseñanzas de sus primitivos profetas. Sus libros son juzgados de oídas; sus conclusiones son aceptadas como un hecho. Al socialismo se le defiende con una apasionada falta de razón; jamás se le analiza; es a prueba de toda crítica. El socialismo —especialmente el socialismo marxista— usa el lindo recurso de declarar que toda crítica sería está "fuera del marco de una posible discusión"; y se le exige a uno que acepte el noventa y cinco por ciento de la doctrina socialista como "base para una discusión". Todo lo que queda para discutir es el cinco por ciento restante.

Aquí hay otro mito, también, a saber: que el socialismo representa una especie de estructura ultramoderna, una alternativa ante el capitalismo moribundo. Sin embargo, existía épocas y épocas antes que el capitalismo.

Mi amigo, el académico Igor Shafarevich, ha demostrado en su extenso estudio sobre el socialismo que los **sistemas** socialistas —es decir, los sistemas que están siendo usados hoy día para atraernos hacia un futuro apacible— formaron la mayor parte de la historia anterior de la humanidad, en el Lejano Oriente, en China; y que iban a ser repetidos más tarde en los sangrientos experimentos de la Reforma. En lo que se refiere a las **doctrinas** socialistas, ha demostrado que emergieron mucho más tarde, pero que, así y todo, las hemos tenido entre nosotros por más de dos mil años; y que se originaron no como una erupción de pensamiento progresista, según cree la gente hoy día, sino como una reacción: la reacción de Platón contra la democracia ateniense, la reacción de los gnósticos contra el cristianismo, es decir, una reacción contra el mundo dinámico del individualismo y una vuelta al sistema impersonal y estancado de la Antigüedad. Y si seguimos la explosiva secuencia de las doctrinas socialistas y de las utopías socialistas predicadas en Europa —por Tomás Moro, Campanella, Winstanley, Morelli, Deschamps, Babeuf, Fourier, Marx y una docena de otros más— no podemos dejar de estremecernos cuando proclaman abiertamente ciertos rasgos de esa terrible forma de sociedad. Es ya tiempo de que llamemos a los socialistas bien intencionados para que lean calmadamente y sin prejuicios, digamos, una docena de las obras más importantes de los mayores profetas del socialismo europeo y se pregunten: ¿Es éste, en realidad, ese ideal social por el cual estarían dispuestos a sacrificar la vida de incontables personas y aun a sacrificar la propia?

El socialismo comienza por hacer iguales a todos los hombres solamente en los asuntos materiales (esto, por cierto, requiere de compulsión: los abogados de todas las marcas de socialismo están de acuerdo en este punto). Sin embargo, la progresión lógica hacia la así denominada igualdad "ideal" supone inevitablemente el uso de la fuerza. Más todavía, significa que el elemento básico de la personalidad



"Las columnas de tanques en Berlín Oriental, Budapest y Praga declararon que estaban allí "por voluntad del pueblo", pero ni una sola vez el Gobierno británico llamó a sus embajadores, en un acto de protesta, de ninguno de estos lugares".

—esos elementos que despliegan demasiada variedad en cuanto a educación, habilidades, modo de pensar y sentimientos— tienen que ser nivelados completamente. El dicho inglés "mi casa es mi castillo". se interpone ante el socialismo. Y, además, está esa fórmula, que suena tan atractiva, de la "democracia socialista", que tiene tanto sentido como hablar de "hielo ardiente", porque la democracia es, precisamente, lo que el dragón (del socialismo) está a punto de devorar. Y, a medida que la democracia se debilita más y más, pierde más y más terreno en los dos continentes que cubre en forma parcial, de manera que la fuerza de la tiranía se derrama a través del globo.

Permítame recordarles que el "trabajo forzado" es parte del programa de todos los profetas del socialismo, incluyendo el **Manifiesto Comunista.** No hay necesidad de pensar en el Archipiélago Gulag como en una distorsión asiática de un noble ideal. Es una ley irrevocable.

La sociedad moderna está hipnotizada por el socialismo. El socialismo le impide ver el peligro mortal que hay en él. Y uno de los más grandes peligros de todos es que Uds. han perdido todo sentido del peligro: Uds. ni siquiera pueden ver de dónde viene, a medida que avanza prestamente hacia Uds.

Uds. se imaginan ver el peligro en otras partes del globo y arrojan hacia allá las flechas del agotado carcaj que tienen. Pero el mayor peligro de todos es que Uds. han perdido la voluntad de defenderse.

Y Gran Bretaña —el núcleo del mundo occidental, como ya la hemos llamado— ha sufrido este socavamiento **de su vi-**



"La decadencia del pensamiento contemporáneo ha sido acelerada por el fantasma nebuloso del socialismo. El socialismo ha creado la ilusión de saciar la sed de justicia de la gente. El socialismo ha arrullado sus conciencias hasta hacerlos pensar que la aplanadora que está a punto de aplastarlos es una bendición disfrazada, una salvación".

gor y de su voluntad en un grado tal vez mayor que cualquier otro país. Durante unos veinte años, la voz de Gran Bretaña no se ha escuchado en nuestro planeta; su carácter se ha ido; su lozanía se ha desvanecido. Y la posición de Gran Bretaña en el mundo de hoy día tiene menos significación que la de Rumania o... aun Uganda. El sentido común británico —tan lúcido, tan universalmente reconocido— parece haberla abandonado ahora. La sociedad inglesa contemporánea en Gran Bretaña está viviendo de autoengaños e ilusiones, tanto en el mundo de la política como en el mundo de las ideas. La gente construye estructuras raquíticas para convencerse de que **no hay** peligro y que su avance irrevocable no es más que el establecimiento de un mundo estable.

Nosotros, los pueblos oprimidos de Rusia, los pueblos oprimidos de Europa Oriental, observamos con angustia el trágico debilitamiento de Europa. Les ofrecemos a Uds. la experiencia de nuestro sufrimiento; quisiéramos que Uds. la aceptaran sin tener que pagar el monstruoso precio de muerte y esclavitud que nosotros hemos pagado. Pero la sociedad de Uds. rehúsa atender nuestras voces de advertencia. Supongo que debemos admitir, por triste que sea, que la experiencia no puede ser trasmitida. Cada uno debe experimentarlo todo por sí mismo.

Por cierto, no es sólo un asunto de Gran Bretaña; no es sólo un asunto de Occidente: nos concierne a todos nosotros, en el Este tanto como en Occidente. Todos, cada uno a su modo, estamos atados juntos por un destino común, por los mismos lazos de hierro. Y todos estamos junto al borde de un gran cataclismo histórico, una inundación que se traga civilizaciones y cambia épocas enteras. La actual situación mundial se complica aún más por el hecho de que han sonado varias horas: simultáneamente en el reloj de la historia. Todos tenemos que enfrentar una crisis; no sólo una crisis social, no sólo una crisis política, no sólo una crisis militar. Y no sólo debemos enfrentar la crisis, sino que debemos mantenernos firmes en medio de este gran cataclismo, un cataclismo similar al que marcó la transición de la Edad Media al Renacimiento. Tal como la humenidad se dio cuenta de la intolerable y equivocada desviación de finales de la Edad Media, y se retiró de ella horrorizada, así también debemos tomar en cuenta la desastrosa desviación de finales de la Ilustración. Nos hemos entrampado irremisiblemente en nuestra adoración servil de todo lo que es agradable, de todo lo que es confortable, de todo lo que es material: adoramos las cosas, adoramos los productos.

¿Lograremos jamás sacudir esta carga, dar rienda suelta al espíritu que nos fue infundido al nacer, ese espíritu que nos distingue del mundo animal?

Profeta de Nuestro Tiempo

"El Mercurio" de Santiago publicó en su edición del miércoles 22 dos textos del escritor ruso Alexander Solzhenitsyn, que corresponden a una entrevista en televisión y una charla radial ofrecidas en Gran Bretaña por dicho escritor. Reproduciremos en este comentario algunas de las expresiones del escritor, todas ellas tomadas de aquellos textos, pues dibujan con mano maestra aquella realidad profunda de nuestro tiempo que justifica la actitud chilena y que ciertos críticos del régimen no suelen considerar en sus comentarios.

"La gente que ha vivido en las condiciones más terribles, en la frontera entre la vida y la muerte, sea del Occidente o del Este, toda esa gente comprende que entre el bien y el mal hay una contradicción irreconciliable; que el bien y el mal no son una misma cosa; que uno no puede construir la vida propia sin considerar esta distinción".

La oposición tan evidente entre el bien y el mal resulta una novedad y casi una insolencia en el mundo de hoy. Muchos han perdido, en efecto, la sensibilidad espiritual necesaria para apreciar esta diferencia. Y, sin embargo, ella es indispensable cuando se predican la paz, la libertad y la vida. La frase de Bertrand Russell que el periodista le recuerda a Solzhenitsyn: **"más vale rojo que muerto"**, es respondida por éste con un lema de jerarquía moral: **"mejor estar muerto que ser un bribón"**. He aquí toda la distancia entre el frívolo neutralismo occidental y el sentido ético de la existencia, sentido que trasciende a las consideraciones sentimentales y a las vagarosidades frecuentes en nuestra época.

Recordando un proverbio alemán según el cual todo está perdido cuando se pierde el ánimo, y otro proverbio latino que proclama que la pérdida de la razón es el heraldo de la destrucción, el escritor se pregunta: **"¿Qué le ocurre a una sociedad en que se produce la intersección de ambas pérdidas, la pérdida del coraje y la pérdida de la razón? Este es el cuadro que, yo encuentro, presenta hoy día Occidente"**.

Como si viviera en Chile, el escritor soviético rechaza por superficial la explicación de que **"el hombre en sí mismo es irreprochable y de todo se echa la culpa a una sociedad mal organizada"**. ¿No hemos oído mil veces los ataques a las estructuras sociales injustas, a la violencia institucionalizada, junto a la exaltación del hombre en el individualismo extremo? Desde Rousseau hasta Marx y Lenin, para pasar de éstos a ciertas mentes cristianas, se sostiene que el fondo de los problemas humanos es social y no personal. De todo tiene la culpa —entonces— la sociedad mal organizada.

"Una vez que se proclamó y aceptó que por encima del hombre no hay ningún ser supremo y que, por el contrario, el hombre es la gloria que corona el universo y la medida de todas las cosas, entonces las necesidades del hombre, sus deseos —y, en verdad, sus debilidades—, fueron considerados como los supremos imperativos del universo. En consecuencia, el único bien en el mundo —lo único que hay que hacer— es aquello que satisface nuestros sentimientos".

Esta filosofía de sello materialista y agnóstico nació en Europa hace varios siglos, se desarrolla con el capitalismo y el colonialismo, subsiste con formas externas de cristianismo y de libertades personales, y, a comienzos del siglo XX, provoca la tormenta de la guerra de 1914 y, en 1917, abre **"una hendedura en la orilla misma de Europa"**.

Tal "hendedura" —sigue diciendo Solzhenitsyn— fue el **"resultado lógico de doctrinas que habían andado en libertad por Europa durante mucho tiempo y gozando de un éxito considerable. Pero la hendedura tiene algo cósmico, también, en sus profundidades insondables e insospechables, en su capacidad inimaginable para hacerse más y más ancha y tragarse más y más gente"**.

Luego, hablando a la vez cerca y lejos de nosotros: **"Contemplamos al Occidente desde lo que va a ser el futuro de ustedes; o miramos setenta años hacia atrás para ver que nuestro pasado se repite súbitamente. Y lo que vemos es siempre lo mismo, siempre lo mismo que ocurría entonces: los adultos, remitiéndose a la opinión de sus hijos; las generaciones más jóvenes, arrastradas por ideas superficiales y sin valor; los profesores, temerosos de no estar a la moda; los periodistas, rehusando asumir una responsabilidad por las palabras que dilapidan tan profusamente; simpatía universal por los extremistas revolucionarios; la gente que tiene objeciones serias, imposibilitada o sin la voluntad para expresarlas; la mayoría obsesionada pasivamente por un sentimiento de perdición y ruina; gobiernos débiles; sociedades cuyas reacciones defensivas han llegado a paralizarse; una confusión espiritual que conduce al trastorno político"**.

Admirable descripción de lo que es hoy Occidente.

Fiel pintura de lo que éramos en Chile. Expresión de lo que no somos hoy.

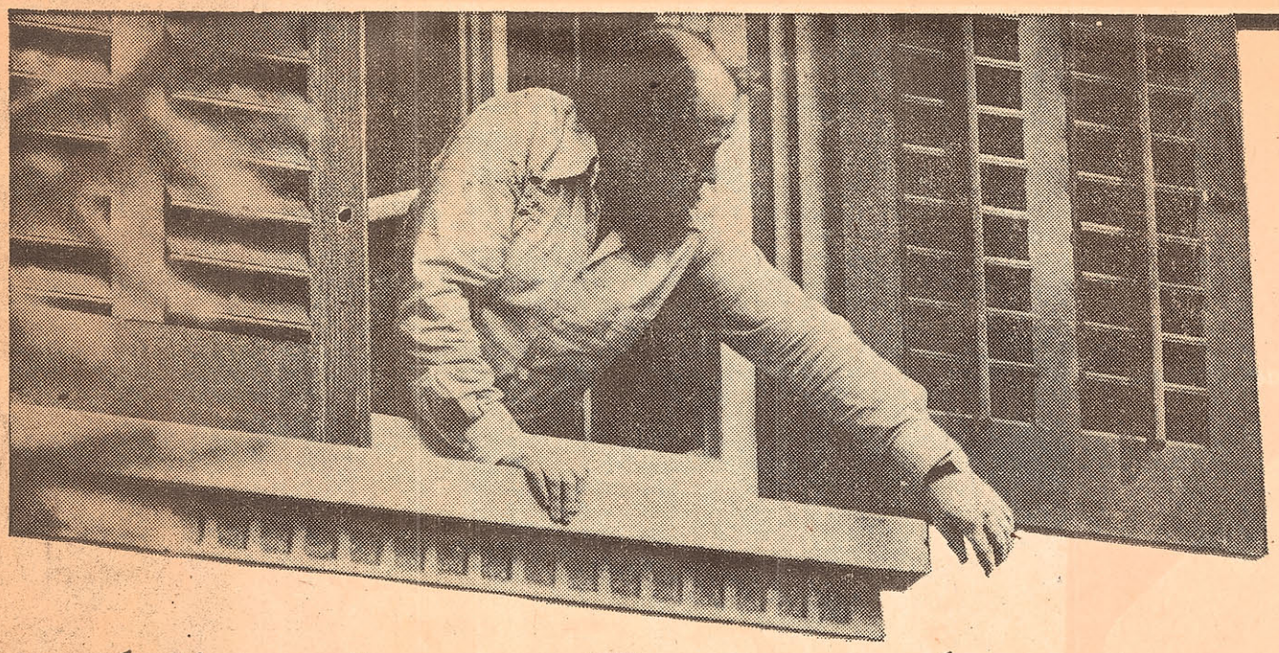
Después de la dramática evocación de los continuos doblegamientos occidentales frente al comunismo —desde la entrega de los rusos blancos a los bolcheviques hasta la indiferencia de la culta Europa ante el asesinato del Primer Ministro de España almirante Carrero Blanco—, el escritor exclama: **"Pero los terroristas pueden estar seguros; la opinión pública garantiza que sus vidas van a estar a salvo, que a su causa se va a dar publicidad y que ellos van a ser mantenidos en un confinamiento decente —hasta que vengan otros terroristas y los rescaten—. ¡En verdad, una sociedad para la protección de los terroristas! Había una sociedad tal en Rusia antes de su colapso: nosotros también hemos hollado este camino fatal"**.

Y sigue la hendedura. China y una docena más de países. Después, muchas tribus indefensas: kurdos, abisinios del norte, somalíes, angoleños...

Europa **"no es sino una colección de escenarios de cartón, cada uno negociando con los otros para ver cuán poco se puede gastar en defensa, para dejar más para las cosas confortables de la vida"**.

"Nos hemos entrampado irremisiblemente en nuestra adoración servil de todo lo que es agradable, de todo lo que es confortable, de todo lo que es material: adoramos las cosas, adoramos los productos". Y el escritor se pregunta si lograremos **"sacudir esta carga"**, dar rienda suelta al espíritu.

En instantes en que arrecia la campaña internacional contra Chile, las palabras proféticas de Solzhenitsyn redescubren verdades que muchos, aquí y afuera, se obstinan en sepultar. Sirva esta denuncia apocalíptica para confortar a quienes ven el sentido profundo de la situación creada en Chile a raíz del 11 de septiembre y que comprenden que, después de ella, no es viable la neutralidad en la lucha mundial contemporánea.



Solzhenitsyn Frente al Comunismo

Por José Miguel Ibáñez Langlois

DEL Archipiélago Gulag —esa red de campos de concentración, ese submundo del terror soviético—, dice Solzhenitsyn que sus prisioneros más valerosos e indomables ya no vuelven el mundo exterior: "jamás se les muestra nuevamente al mundo, porque contarían relatos tales que la mente humana no puede aceptarlos". Por razones muy complejas, Solzhenitsyn es uno de esos sobrevivientes, un testigo privilegiado; más aún, es un gigante moral, un profeta del siglo XX que brota de esas catacumbas con un mensaje de fuego en la voz. Sus escritos, discursos y alocuciones de carácter político-moral durante los últimos siete años han sido compilados en un volumen que, bajo el título de *Denuncia*, edita hoy la Academia Superior de Ciencias Pedagógicas de Santiago: libro estremecedor, en que revela no sólo la esencia profunda del comunismo, sino también el desencanto de su experiencia occidental, la ceguera y debilidad profunda de Europa y los Estados Unidos, donde muchos han neutralizado su testimonio, como un peligro para la llamada "distensión", bajo la cómoda etiqueta de "anticomunismo". "Antes tenía la esperanza de que las experiencias de la vida podrían ser transmitidas de una nación a otra... Pero ahora comienzo a tener dudas. Tal vez *cada uno* está destinado a vivir *cada experiencia* por sí mismo para entender las cosas".

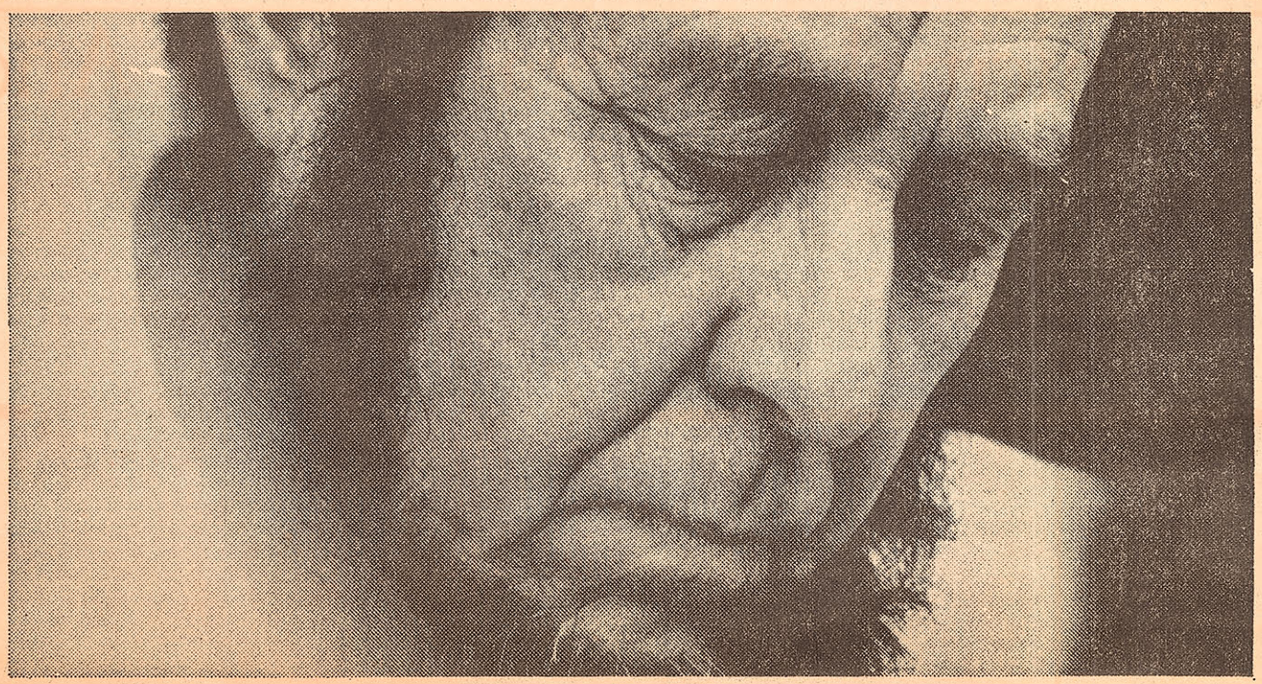
En estas líneas me reduciré, por razones de espacio, a su testimonio sobre el comunismo. El autor se admira de que en Europa tenga tantos seguidores intelectuales una ideología que se ha equivocado sistemáticamente en todas sus predicciones, y que hoy está irremediablemente anticuada y decrépita; una explicación tan burda de la complejidad del ser humano "como si un cirujano realizara sus delicadas operaciones con un cuchillo carnicero". En Rusia esa ideología es una farsa; ningún intelectual puede hablar del marxismo en serio, sin exponerse al ridículo; sólo la fuerza bruta lo sostiene. Y, sin embargo, el comunismo en cuanto ideología imperial, en cuanto filosofía de la dominación del mundo, en cuanto instrumento soviético, no se ha "moderado" con el tiempo: es idéntico a sí mismo y, como tal, es irredimible: "Traten de preguntarle a un tumor maligno qué lo hace crecer. Simplemente no puede comportarse de otra manera". No hay, agrega, comunismos "suaves" o variantes "mejores"; como cáncer, o bien destruye a la humanidad, o bien la humanidad se deshace de él.

Solzhenitsyn considera curiosas —por decir lo menos— las ilusiones que sobre el comunismo se hacen tantos socialistas, tantos liberales, tantos cristianos. Los primeros —a menudo sus aliados— no entienden con quién se asocian hasta que son digeridos. Y aunque no lo sean, nuestro autor considera al propio socialismo un concepto nebuloso y vago, muy emocional y nada lógico; "democracia socialista" le parece una idea del tipo "hielo ardiente". Muchos liberales, por su parte, han llamado "experimento progresista sin precedentes" al sistema que en la URSS devoraba millones de vidas (110 millones entre 1917 y 1959, sobrepasando la profecía de Dostoiewski, que anticipaba 100 millones de muertos para el socialismo en su país). Y los cristianos: "¡Que los comunistas dialoguen con el cristianismo! En la Unión Soviética este diálogo fue un asunto simple: usaron ametralladoras y revólveres... Cuando los comunistas franceses e italianos dicen que van a dialogar, dejen que alcancen el poder y veremos el aspecto que tendrá este diálogo".

El Occidente deposita una fe candorosa en la distensión o *détente*, que para la Unión Soviética es un excelente instrumento de dominación y avance. El hecho carece de todo misterio, pues el comunismo siempre lo ha reconocido así. Jamás ha ocultado que rechaza todo concepto absoluto de moralidad, que el "bien" es simplemente lo que le conviene, y el "mal" lo que no, que mentira y verdad no son categorías objetivas, que empeñar la palabra o firmar tratados es una táctica como cualquier otra. Pero el que dice estas cosas en Occidente se gana el terrible sambenito de "anticomunista", que opera como una descalificación a priori en los medios "progresistas". Anticomunismo: "una palabra muy estúpida, malamente juntada", pues hace aparecer al comunismo como algo original y básico, y a su contrario como una mera negación. Solzhenitsyn prefiere invertir los términos: "comunismo es antihumanidad", rechazar el comunismo es humanidad, es optar por ser hombre. Duele pensar que, a veces, en Europa y los Estados Unidos baste una palabra prostituida, una etiqueta emocional, para acallar la voz de un hombre de la talla de este inmenso ruso, la voz de la propia conciencia..., en un mundo de escasa conciencia.

Y, sin embargo, parece que la salvación viene del Este. He aquí un fenómeno de contraste que admira a Solzhenitsyn: "Cómo gente que ha sido aplastada por el solo peso de la esclavitud y arrojada al fondo del pozo puede, sin embargo, hallar la fuerza para liberarse —primero en el espíritu y luego en el cuerpo—, mientras que quienes vuelan majestuosamente por los picachos de la libertad pierden de súbito el gusto por la libertad, pierden la voluntad para defenderla y casi imploran por la esclavitud". En el primer caso —el de los países comunistas—, el sufrimiento de la opresión produce entre sus víctimas ciertos caracteres más fuertes y profundos, más libérrimos y espirituales que los generados por el bienestar y la prosperidad de Occidente. Los nombres de Juan Pablo II y de Lech Walesa ilustran bien esta terrible ley: los grandes hijos son hijos del sufrimiento. La prosperidad, de suyo, produce mediocres.

El calificativo que la Iglesia ha dado al comunismo —intrínsecamente perverso— parece haberse gastado con el tiempo. Diré mi opinión personal: quien no entienda esta expresión, no entiende qué está pasando hoy en el mundo. Para devolver su verdad original a esa calificación, recomiendo vivamente la lectura de esta impresionante *Denuncia*.



Solzhenitsyn ante Occidente

Por José Miguel Ibáñez Langlois

El tópico de la "decadencia de Occidente" ha sido abordado desde ángulos tan distintos como, por ejemplo, los de Spengler, Ezra Pound o Ionesco. Pero cuando Solzhenitsyn encara el problema, éste pierde todo aire de teorización histórica, de pedantería o de literatura, para cobrar una verdad inmediata, una calidez biográfica, un carácter de doloroso testimonio moral que impresiona como no pueden hacerlo las teorías generales de la historia. Miremos el asunto tal como se desprende de las páginas de *Denuncia*, esa valiosa recopilación de textos y alocuciones del novelista ruso, editada por la Academia Superior de Ciencias Pedagógicas de Santiago.

Dice Solzhenitsyn: "Mi generación pasó por varias etapas. En la década de 1950, después del término de la guerra, literalmente adorábamos a Occidente. Lo mirábamos como si fuera el sol de la libertad, la fortaleza del espíritu, nuestra esperanza, nuestro aliado. Todos pensábamos que iba a ser difícil liberarnos, pero que Occidente iba a ayudarnos a salir de la esclavitud". Pero, poco a poco, esa generación de disidentes que emergían del infierno del Gulag comprobó la amarga realidad: Occidente defendía su propia libertad, pero se desinteresaba por completo de las cadenas de la esclavitud soviética. A esta experiencia sucede, años después, otra aún más directa y reveladora. Solzhenitsyn, expulsado de su país, llega a Europa y los Estados Unidos, a la cumbre de la cultura y a la patria de la libertad. Y ¿qué encuentra allí en 1973?

Encuentra una democracia llena de demagogia. Encuentra el materialismo práctico de los intereses económicos. Encuentra a las generaciones más jóvenes embriagadas de su poder sobre los "viejos", y arrastradas por ideas superficiales y sin valor. Encuentra el imperio de la moda, la irresponsabilidad periodística, la confusión espiritual, el reino de la pornografía, la inmoralidad financiera, y tantos otros síntomas que, por obvios, es inútil enumerar. Su desilusión es grande, y progresivamente se torna mayor y más dolorosa cuando comprueba la actitud general de Occidente ante la Unión Soviética: Occidente está de rodillas delante de Rusia; desunido, postrado, incapaz de hacerle contrapeso, se apresura a otorgarle toda clase de concesiones para ganar su favor. En el mundo llamado "libre" hay una "declinación de la valentía", sobre todo en los medios políticos e intelectuales. La disidencia rusa, pues, poco o nada puede esperar de este gigante encadenado por sus propias pasiones y debilidades.

Solzhenitsyn es demasiado profundo, demasiado profético y lúcido para limitarse a lo anecdótico de esta situación. Sus ojos detectan en Occidente una grave "crisis histórica, psicológica y moral que afecta a toda la cultura y la visión del mundo concebidas en la época del Renacimiento". Es un fin del mundo, algo semejante a la desintegración de la Edad Media; es el umbral de una civilización que declina. Su diagnóstico se parece mucho al de su compatriota Berdiaeff. Y por cierto que, en esta crisis, lo político no es lo esencial. La cobardía política procede de una declinación moral. "Es casi un chiste usar ahora en el mundo occidental, en el siglo XX, palabras como 'bien' y 'mal'. Casi han llegado a ser conceptos pasados de moda". Esta observación me recuerda a Thomas Mann cuando decía que la palabra "pecado" había llegado a tener una connotación humorística en el siglo XX. Solzhenitsyn se pregunta qué puede esperarse del pragmatismo, del hedonismo, del brutal egoísmo de un mundo donde el bien y el mal han llegado a ser cosa "chistosa".

Pero, a su vez, la raíz última de esta crisis moral pertenece a la esfera religiosa. He aquí una afirmación constante en estas páginas: "En el camino desde el Renacimiento hasta nuestros días, hemos enriquecido nuestra experiencia, pero hemos perdido el concepto de una Entidad Suprema Absoluta, que solía refrenar nuestras pasiones y nuestra irresponsabilidad". "Una vez que se proclamó y aceptó que por encima del hombre no hay ningún Ser Supremo, y que por el contrario, el hombre es la gloria que corona el universo y la medida de todas las cosas, entonces las necesidades del hombre, sus deseos —y en verdad sus debilidades— fueron considerados como los supremos imperativos del universo". La culpa de nuestra miseria no está en las estructuras sociales, en la represión de los instintos, en la explosión demográfica, en la tecnología, etc. Está en nuestro corazón impuro que no ve a Dios.

No es extraño que el Occidente, en tal estado, sea ciego para el problema soviético; que haya tardado décadas en conocer —y mal— los horrores del Gulag; que mientras tanto haya prestado ayuda tecnológica, financiera, alimenticia, etc., a su enemigo declarado, al que ha dicho y sigue diciendo que su meta es dominar el mundo y engullir a Occidente; al que por boca de Lenin adelantó: "Cuando las cosas se pongan muy duras para nosotros, vamos a darle una cuerda a la burguesía y la burguesía se va a colgar a sí misma". Esta cuerda mortal pasa por la *détente*, por la candorosa fe occidental en la distensión. A la inversa, nuestro autor afirma que el comunismo entiende un solo lenguaje: el de la firmeza. El lenguaje que el Kaiser habló a Lenin, obteniendo de él cuantas concesiones pidió. Se argumenta que debe evitarse a toda costa la tercera guerra mundial. Solzhenitsyn piensa que esa guerra ya se peleó, y desde Yalta hasta hoy fue ganada por la URRS en toda la línea, a costa de hacerse con 25 nuevos países, que Occidente le entregó sin chistar.

El lema occidental de esta guerra perdida se resume bien en las palabras de Bertrand Rusell: *red rather than dead*, "mejor rojos que muertos". Solzhenitsyn dice no comprender en absoluto esas palabras. Finalmente, todos moriremos, también los esclavos rojos. Hablando en nombre de su generación —la doliente disidencia rusa, la voz del Gulag— afirma un lema harto distinto: "mejor estar muerto que ser un bribón".

Revista Vigilia Mayo de 1978

Advertencias a Occidente

Alexander Solzhenitsyn

Debido a su permanente valor literario e ideológico, reproducimos dos textos del Premio Nobel de Literatura, que corresponden a intervenciones en la BBC de Londres, los días 1º y 24 de marzo de 1976. La versión castellana de ellas corresponde a la que publicó "El Mercurio" de Santiago, en septiembre del mismo año.

I

Pregunta: Alexander Issälevich, cuando el señor Brezhnev y el Politburó tomaron la decisión de enviarlo a Ud. al exilio en lugar de mandarlo de nuevo a un campo de concentración, han de haber creído que Ud. le haría menos daño al Estado comunista fuera de la Unión Soviética que dentro de ella. Me pregunto si Ud. no cree que el tiempo va a demostrar la exactitud de ese juicio.

Respuesta: En el modo de plantear Ud. esa pregunta hay una falsa presunción. Supone que el Politburó es todopoderoso e independiente en las decisiones que toma: que tenía libertad para decidirse en un sentido u otro. Debo decir que en la época de mi exilio la situación era muy desusada. En el otoño de 1973, el apoyo de la opinión pública occidental en favor de Sakharov y mío, con motivo de nuestro choque frontal, según yo lo he denominado, fue tan poderosa, tan inflexible —apoyo tal como Occidente no había mostrado otro semejante en mucho tiempo— que el Politburó simplemente se asustó. No tenía completa libertad de elección, sea para mantenerme en prisión o para exiliarme: sencillamente se asustaron ante esta furia, ante esta tempestad de indignación en Occidente y se vieron obligados a ceder. Fue una concesión forzada. Por esta razón pienso que ahora, aun cuando lo lamenten —y me imagino que lo lamentan de veras— debemos recordar que no tenían cómo elegir, en realidad. Ese momento en que Occidente demostró una firmeza sin precedentes y los obligó a retirarse fue uno de rara ocurrencia.

Pregunta: Por otra parte, tendrían razón —¿no es verdad?— si Ud. sintiese que sus advertencias, o sus creencias, hallaban oídos sordos en Occidente. Ud. perdería importancia y esto es, según puede presumirse, lo que ellos esperan.

Respuesta: Sí, si uno lo mira desde este punto de vista, Ud. tiene razón. Mis advertencias, las advertencias de otros —la muy grave advertencia de Sakharov, directamente desde la Unión Soviética— pasan inadvertidas; la mayor parte de ellas caen, por así decirlo, en oídos de sordos, de gente que no quiere oírlas. Antes tenía la esperanza de que las experiencias de la vida podían ser trasmitidas de una nación a otra y de una persona a otra... Pero ahora comienzo a tener dudas. Tal vez **cada uno** está destinado a vivir **cada experiencia** por sí mismo para entender las cosas.

Pregunta: Ud. está en una posición única para observar ahora un debate, tanto en el Este como en el Oeste, que ha sido inspirado o enfocado, en gran medida, por sus propias experiencias y escritos. ¿Cuán importante es la experiencia del pueblo ruso para Occidente?

Respuesta: Cuando ocupo la palabra "ruso", siempre la distingo de la palabra "soviético". (Tengo presente aún la experiencia pre-soviética, la experiencia pre-revolucionaria). En verdad, nuestra experiencia rusa es vitalmente im-

portante para Occidente, porque, en virtud de alguna coyuntura de la historia, hemos hollado el camino que Occidente está tomando, setenta u ochenta años antes que él. Y ahora, con una sensación más bien extraña, miramos lo que les está pasando a Uds., cuando se están repitiendo muchos fenómenos sociales que tuvieron lugar en Rusia antes de su colapso. Nuestra experiencia de la vida es de vital importancia para Occidente; pero no estoy convencido de que Uds. sean capaces de asimilarla, sin que hayan pasado por ella hasta el final mismo.

Pregunta: Déme un ejemplo de lo que Ud. quiere significar cuando dice que la experiencia rusa se está repitiendo en Occidente.

Respuesta: Uno podría citar muchos ejemplos. Un ejemplo: una cierta retirada de la generación más antigua que va cediendo el liderazgo intelectual a la generación más nueva. Va contra el orden natural de las cosas que aquellos que son los más jóvenes, con una menor experiencia de la vida, tengan la mayor influencia en la dirección de la vida de la sociedad. Podemos decir, entonces, que esto es lo que forma el espíritu de la época: esta corriente de opinión pública en que la gente investida de autoridad —profesores conocidos, hombres de ciencia— es reacia a entrar en una discusión, aun cuando tenga una opinión diferente. Se considera embarazoso exponer los contraargumentos propios, por temor de verse envuelto en una situación. Es así como existe una cierta abdicación de la responsabilidad, que aquí, donde existe completa libertad, es típica.

Tomen Uds. la prensa: los escritores, los periodistas —que gozan de gran libertad (e, incidentalmte Rusia gozaba de gran libertad; Occidente tiene una visión completamente falsa de la Rusia anterior a la Revolución)—, pierden su sentido de la responsabilidad ante la historia, ante su propio pueblo.

Y existe también ahora esa adulación universal de los revolucionarios ¡qué es mayor mientras más extremistas sean éstos! Del mismo modo, antes de la Revolución teníamos en Rusia, si no un culto del terror en la sociedad, al menos una defensa feroz de los terroristas. Gente de buena posición, intelectuales, profesores, liberales, gastaban gran esfuerzo, furia e indignación defendiendo a los terroristas. Y después, la parálisis del poder gubernativo. Podría darles muchas analogías más.

Pregunta: Sin embargo, es este Occidente, como Ud. dice el que ha hecho posible que gente como Ud. sobreviva, y Ud. lo reconoce. Pero, ¿en qué forma diría Ud. que sus dos años en Occidente, en vista de lo que Ud. ha dicho recién, han remodelado su visión? Ud. está obviamente más pesimista ahora que cuando llegó.

Respuesta: No voy a hablar sólo de mí, personalmente, y cuando digo "mi generación", tengo en la mente a las personas que compartieron mi suerte, es decir, los soldados de la Segunda Guerra Mundial y, además, los prisioneros. (Este fue, después de todo, el destino común de tantos).

Mi generación pasó por varias etapas. En la década de 1950, después del término de la guerra, literalmente adorábamos a Occidente. Miirábamos al Occidente como si fuese el so la libertad, la fortaleza del espíritu, nuestra esperanza, nuestro aliado. Todos pensábamos que iba a ser difícil liberarnos, pero que Occidente iba a ayudarnos a salir de la esclavitud. Gradualmente, en el curso de las décadas y de los años, esta fe comenzó a vacilar y a desvanecerse. Recibíamos informaciones sobre Occidente sólo con dificultad, pero aprendimos a escuchar, aun a través de las más feroces interferencias, por ejemplo, a la BBC de Uds. Nos dimos cuenta, con asombro, que Occidente no mostraba esa misma firmeza y ese mismo interés por la libertad dentro de **nuestro** país. Era como si Occidente estuviera separando su libertad de nuestro destino y, antes de ser condenado yo al exilio, tenía ya fuertes dudas sobre si era realista la actitud de mirar hacia Occidente en busca de ayuda.

Es aquí precisamente donde mis opiniones difieren de las de Sakharov. Sakharov considera que la ayuda de Occidente es de importancia decisiva para nuestra liberación; mientras que yo creo que sólo podemos obtener la libertad confiando en nosotros mismos y que, prácticamente, uno no puede cifrar ninguna esperanza en Occidente.

Cuando llegué aquí, mis dudas, infortunadamente, aumentaron en forma muy rápida. Pero el problema es, por cierto, que durante estos dos años el Occidente mismo ha pasado por muchas cosas, se ha hecho mucho más débil, en relación con el Este. Occidente ha hecho tantas concesiones que una repetición de la fu-

riosa campaña que me sacó de la prisión es ahora prácticamente imposible. Diría que la campaña para llevar a Sakharov a Estocolmo fue casi tan vigorosa como aquella, pero no sirvió de nada, porque el mismo Occidente se había hecho débil en este período. Moscú toma ahora infinitamente menos en cuenta a Occidente.

Pregunta: ¿Puede sugerir que, tal vez una de las dificultades, en su propio caso, sea ésta?: Ud. ya no es, en Occidente, el turista quieto. Ud. es, en algunos respectos, un crítico apasionado. Creo que las personas que lo critican a Ud. en Occidente —y, por cierto, no todos lo hacen— creen que Ud. está pidiendo el retorno a algo que, en Rusia, es claramente imposible: el retorno a una especie de Rusia patriarcal, un retorno a la ortodoxia. ¿Acepta Ud. estas críticas?

Respuesta: Ha de saber Ud. que esta es una de las consecuencias del débil sentido de responsabilidad de la prensa. Emite juicios y coloca etiquetas con la más grande facilidad. Los periodistas mediocres, sencillamente, convierten sus conclusiones en titulares, las cuales, repentinamente, pasan a ser opinión general a través de Occidente. Ud. ha enumerado recién varias proposiciones y prácticamente ninguna de ellas es verdadera.

Primeramente, no soy un crítico de Occidente. Repito que casi durante toda nuestra vida lo hemos adorado —note la palabra: "adorado"—. No soy un crítico de Occidente; soy crítico de la debilidad de Occidente. Soy crítico de un hecho que no podemos comprender: cómo se puede perder el vigor espiritual, la fuerza de la propia voluntad y, teniendo libertad, no apreciarla, no estar dispuesto a hacer sacrificios por ella.

Una segunda etiqueta —igualmente común— me fue prendida: que yo deseaba volver a un estilo de vida patriarcal. Bien, según yo veo las cosas, aparte de los bobos, ninguna persona normal podría proponer jamás una vuelta al pasado, porque es claro para toda persona normal que uno sólo puede moverse hacia adelante. Eso significa que la elección reside solamente entre aquellos movimientos que van hacia adelante, y no hacia atrás. Es muy fácil imaginarse que algún periodista que escribe principalmente sobre modas de señoras haya inventado este titular, y es así como echa a andar la historia de que estoy auspiciando un modo de vida patriarcal.

Voy a citar sólo un ejemplo más: Tomen la palabra "nacionalista". Ha llegado a carecer de todo significado. Se la usa constantemente. Todos la lanzan a su alrededor; pero, ¿qué es un "nacionalista"? Si alguien sugiere que su país debería tener un gran ejército, conquistar a los países que lo rodean, seguir expandiendo su imperio, ese tipo de persona es un nacionalista. Pero sí, al contrario, sugiero que mi país debería liberar a todos los pueblos que ha conquistado, licenciar al ejército, detener toda la acción agresiva, ¿quién yo? ¡Un nacionalista! Si Ud. ama a Inglaterra, ¿qué es Ud.? ¡Un nacionalista! ¿Y cuándo no es Ud. un nacionalista? Si Ud. odia a Inglaterra, entonces usted no es un nacionalista.

Pregunta: Ud. señala muy elocuentemente que no marcha hacia atrás, en el sentido de una vuelta al antiguo Imperialismo ruso; pero no estoy seguro de qué manera marcha usted hacia adelante, según pretende que lo haría. ¿Cuál es el camino para salir de este mundo de tensiones y opresiones, dentro de la Unión Soviética, que usted describe? Si Occidente no puede ayudar, ¿cuál es el camino que conduce hacia adelante, en el caso del pueblo ruso?

Respuesta: Hace dos años, hace tres años, esta pregunta era algo muy corriente, es decir, era posible creer que nosotros, los habitantes de la Unión Soviética, podíamos sentarnos a considerar nuestro futuro. Los líderes soviéticos estaban experimentando tantas dificultades, tantos fracasos, que debían buscar una salida. Y, verdaderamente, yo creía que la salida era buscar el paso de la evolución, no el paso revolucionario, por cierto. No una explosión. Y aquí estamos de acuerdo Sakharov y yo. Un paso evolutivo y suave, que ofreciera una salida a este sistema terrible.

Sin embargo, hoy en día todas estas soluciones sugeridas han perdido su valor práctico. En los últimos dos años han sucedido cosas terribles. Occidente no sólo ha entregado cuatro, cinco o seis países, sino que ha abandonado todas sus posiciones mundiales. El Occidente lo ha entregado todo en forma tan impetuosa, ha hecho tanto por vigorizar la tiranía en nuestro país, que hoy día todas estas preguntas ya no significan nada en la Unión Soviética. Ha queda-

do oposición, pero ya he dicho muchas veces que nuestro movimiento de oposición y de revitalización espiritual, como cualquier proceso espiritual, es un proceso lento. Pero la capitulación de Uds., como todos los procesos políticos, se mueve muy de prisa. La velocidad de la capitulación de Uds. se ha adelantado tan rápidamente al paso de nuestra regeneración moral que, en este momento, la Unión Soviética sólo puede moverse a lo largo de una vía: el florecimiento del totalitarismo.

Sería más apropiado que no me preguntara Ud. a mí por qué camino va a marchar Rusia —o, más bien, la Unión Soviética: no confundamos la una con la otra—, sino que yo le preguntara a Ud., por qué camino marcha Occidente... Porque, en este momento, el problema no es cómo va a hallar la Unión Soviética un camino para salir del totalitarismo, sino cómo va a poder escapar Occidente al mismo destino. ¿Cómo va a poder resistir el Occidente la fuerza sin precedentes del totalitarismo? Ese es el problema.

Pregunta: ¿Por qué, sin embargo, cree Ud. que la gente ha comenzado a sentirse incómoda con Ud. aquí en Occidente? Después de esta experiencia enormemente variada que Ud. ha tenido —Ud. ha sido profesor, un héroe de guerra condecorado, oficial del Ejército soviético; Ud. ha sido un paciente de cáncer, Ud. ha sido un preso político en campos de concentración—, ¿cuál es el punto central que Ud. defiende con todo lo que Ud. dice?

Respuesta: Yo diría que mi visión de la vida se ha formado, en buena parte, en los campos de concentración —esa parte de mi vida que está reflejada en **El Archipiélago Gulag.** Yo no sé si, según Ud. lo plantea, quienes no escuchan en Occidente encuentran embarazosas mis palabras: me es difícil juzgar este tipo de reacción. Pero yo diría esto: la gente que ha vivido en las condiciones más terribles, en la frontera entre la vida y la muerte, sea del Occidente o del Este, toda esa gente comprende que entre el bien y el mal hay una contradicción irreconciliable; que el bien y el mal no son una misma cosa; que uno no puede construir la vida propia sin considerar esta distinción.

Me sorprende que la filosofía programática desprecie sistemáticamente las consideraciones morales. Hoy día en la prensa occidental podemos leer una franca declaración del principio de que la política nada tiene que ver con las consideraciones morales. No tienen aplicación y, por así decirlo, no deberían ser aplicados. Yo les recordaría que, en 1939, Inglaterra pensaba de otro modo. Si las consideraciones morales no fuesen aplicables a la política, habría sido enteramente incomprensible el recóndito motivo por el cual Inglaterra declaró la guerra a Hitler.

Desde un punto de vista **pragmático,** ustedes podrían haber salido de la situación; pero Inglaterra escogió el camino de la moral y pasó por la experiencia de lo que ha sido, tal vez, el más brillante y heroico período de su historia mostrándola al mundo.

Pero hoy en día hemos olvidado esto. Hoy en día los líderes políticos ingleses declaran con toda franqueza que no sólo reconocen a **cualquier** poder sobre **cualquier** territorio, **sin** considerar su carácter moral, sino que hasta se apresuran a reconocerlo —hasta tratan de ser los primeros en hacerlo—. La libertad se ha perdido en Laos, China o Angola. Han subido al poder tiranos, bandidos, marionetas, y la filosofía pragmática dice: eso no importa, **tenemos** que reconocerlos.

Uno no debe considerar que los grandes principios de la libertad terminan en las propias fronteras; que en tanto ustedes tengan libertad bien pueden quedarse con el pragmatismo los demás. ¡No! La libertad es indivisible y uno tiene que tomar una actitud moral ante ella. Tal vez eso es uno de los principales puntos de desacuerdo.

Pregunta: Usted menciona El Archipiélago Gulag, su famoso documento sobre la vida en los campos de prisioneros de Stalin. Esos libros están llenos de una furia y de una amargura abrumadora. ¿Es la finalidad de ellos, simplemente, la destrucción de la ideología comunista, la destrucción de sus mitos, por lo menos, o tienen la intención de ser algo más que eso? ¿Desea usted ir más allá?

Respuesta: Una obra de arte siempre se compone de muchas partes, tiene muchas facetas, tiene muchos lados y eso significa que tiene muchas metas. El artista no puede proponerse a sí mismo metas políticas, la meta de cambiar un régimen político. Puede resultar como un subproducto de ella. Pero luchar contra la mentira y la falsedad, luchar contra los mitos, o luchar

contra una ideología que es hostil a la humanidad, luchar por nuestros recuerdos, por nuestro recuerdo de lo que fueron las cosas, esa es la tarea del artista.

Un pueblo que no recuerda ha perdido su historia y su alma. Si, lo más importante es re-crear Cuando me siento a escribir estos libros, mi única tarea es re-crear todo tal como sucedió. Esa es mi principal finalidad. Naturalmente, se siguen muchas deducciones de ello. Si hoy día se publicaran extensamente en la Unión Soviética los tres volúmenes del **Archipiélago Gulag** y fueran accesibles para todos con facilidad, en un espacio de tiempo muy corto no quedaría entonces nada de la ideología comunista. Porque la gente que hubiese leído y comprendido todo esto, simplemente no tendría más cabida en su mente para la ideología comunista.

Pregunta: En uno de sus libros más recientes, Ud. pinta un retrato de Lenin en Zurich. Mucha gente, creo yo, ha notado una similitud entre Uds. dos. El retrato que Ud. pinta de un carácter vigoroso —Lenin—, impotente para influir en los acontecimientos dentro de Rusia, desvinculado, aislado, impaciente, todo eso se parece mucho a Ud. ¿Se sorprendería Ud., como Lenin, de que durante su vida hubiese un gran cambio en su país?

Respuesta: Bueno, Ud. sabe que yo he estado trabajando en la imagen de Lenin durante cuarenta años. Desde el momento en que concebí esta serie de libros, pensé en Lenin como en uno de sus carácteres centrales, si es que no mo en el personaje central. Reuní cada grano de información que pude obtener, cada detalle, y mi única finalidad era crearlo de nuevo, redivivo, tal como era.

Pregunta: Pero al atacar a Lenin, por supuesto, Ud. ataca la legitimidad de todo el gobierno soviético, de los propios bolcheviques. ¿Quiere usted decir que va a haber ese renacimiento espiritual que, con el tiempo, derrocará al sistema comunista?

Respuesta: Yo no ataco a Lenin. Lo describo como es y por lo que vale. Se ha quemado tanto incienso alrededor de él, también en su país. Ha sido elevado a tales cumbres... Muestro como, en realidad, fue a menudo corto de vista; cómo trataba a sus aliados, colaboradores: cuán débiles eran los lazos con su propio país. No lo ataco a él, sino a esta ideología. El renacimiento espiritual de nuestro país reside en nuestra liberación de esta ideología que insensibiliza y mata.

Pregunta: ¿Es lícito sugerir una viva comparación entre Ud. mismo y Lenin? Ahí estaba, esperando en Zurich. No podía hacer nada en cuanto a la situación interna y él, el gran revolucionario, se sorprendió mucho cuando sobrevino el cambio. ¿Se sorprendería si se produjera un cambio?

Respuesta: El se sorprendió a causa de su cortedad de vista. Ud. puede ver en mi libro, que, a causa de la estrechez de su visión partidista, había perdido de vista los hechos más simples. No sabía que la guerra estaba a punto de comenzar; la Primera Guerra Mundial lo tomó de sorpresa y, del mismo modo, la Revolución.

Hace dos años yo no esperaba ninguna explosión en la Unión Soviética. Esperaba un proceso lento y ya estaba teniendo lugar. Hoy en día, si, me sorprendería; pero hay otra cosa que no me sorprendería: no me sorprendería la caída súbita e inminente del mundo occidental. En este momento, la situación es tal, la economía de la Unión Soviética está de tal modo en pie de guerra que, aun cuando fuera la opinión unánime de todos los miembros del Politburó no iniciar una guerra, ello no estaría ya en su poder. Evitar esto requeriría un esfuerzo desesperado para realizar el cambio de una monstruosa economía de guerra a una economía normal de paz. La situación ahora es tal que uno no debe pensar en lo que podría ocurrir inesperadamente en la Unión Soviética, porque en la Unión Soviética nada va a ocurrir inesperadamente. Uno debe pensar en lo que podría ocurrir inesperadamente en el mundo occidental. Occidente está al borde de un colapso creado por sus propias manos. Esto convierte la pregunta, con toda naturalidad, en una para ustedes y no en una para nosotros.

Pregunta: Usted dice esto desde el punto de vista moral de un cristiano devoto, lo sé, y la verdad, para usted, es más importante que las consecuencias. Pero, ¿qué alternativas hay, en vez de tratar con el Demonio, como diría usted, si el propósito de aquello es evitar la catástrofe nuclear?

Respuesta: Usted sabe que hubo un momento, a comienzos de la década de 1950, en que esta amenaza nuclear pendía sobre el mundo; pero la actitud de Occidente fue granítica y Occidente no cedió. Hoy día esta amenaza nuclear pende aún sobre ambos lados, pero Occidente ha escogido el camino equivocado de hacer concesiones. La guerra nuclear no es ni siquiera necesaria para la Unión Soviética. A ustedes pueden cogerlos simplemente con las puras manos. ¿Para qué, entonces, la guerra nuclear? Si ustedes han levantado las manos y se están entregando, ¿para qué la guerra nuclear?

El aspecto más importante de la "détente" hoy en día es que no hay "détente" ideológica. Ustedes, los occidentales, simplemente no pueden captar el poder de propaganda soviético: Hoy día ustedes siguen siendo "imperialistas británicos" que desean estrangular a toda la tierra. Todo esto se halla oculto bajo la delgada costra de la "détente"; remover esta costra tomará sólo una mañana; una pura mañana. Ustedes no pueden ser apartados de la "détente" en forma tan sencilla. Para apartarlos a ustedes de su posición actual, uno necesitaría un año o dos. ¡Pero en la Unión Soviética, una mañana, una orden. son suficientes! Salen los diarios con la noticia de que los imperialistas británicos se han puesto tan descarados que la situación ha llegado a ser intolerable. Y nada de lo que se diga contra ustedes, todos los días, va a contradecir esto. No se puede suscitar la cuestión de la "détente" sin la "détente" ideológica. Si a ustedes los odian y los persiguen como a perros a través de la prensa, en cada reprimenda, ¿qué suerte de "détente" es ésa? A ustedes se los exhibe como a villanos que pueden ser tolerados, bueno, podría ser que por un día más. Eso no es "détente".

Respecto del espíritu de Helsinki, ¿puedo hacer a mi vez una pregunta? ¿Cómo se explica usted que, por ejemplo, en los meses más recientes casi no haya habido noticias desde la Unión Soviética sobre la persecución de los disidentes, que aún continúa? Si usted me perdona, yo mismo voy a contestar esto. Los periodistas se han inclinado ante el espíritu de Helsinki. Me consta que los periodistas occidentales en Moscú, a los cuales se les ha dado el derecho a una mayor libertad de movimiento, ya no aceptan —a cambio de esto y en virtud del espíritu de Helsinki— información sobre nuevas persecuciones de disidentes dentro de la Unión Soviética.

¿Qué significa el espíritu de Helsinki y el espíritu de la "détente" para nosotros, dentro de la Unión Soviética? El fortalecimiento del totalitarismo. Lo que a ustedes les parece una atmósfera más suave, un clima más suave, es para nosotros el fortalecimiento del totalitarismo. Aquí quisiera darles unos pocos ejemplos, unos pocos ejemplos frescos, que ustedes no habrán oído en la radio ni leído en los periódicos. Alguien fue a ver a Sakharov, volvió a su casa en tren y fue muerto en el camino. No no fue usted, él fue muerto; era un ciudadano soviético. Alguien golpea a la puerta de Nikolai Kryukov: han venido a arreglar el gas; abre la puerta. Le pegan casi hasta matarlo en su propia casa, porque ha defendido a los disidentes y firmado protestas. Todo esto pasa en un departamento. Pero en una calle, a las cinco de la tarde, en la avenida Lenin —¡Lenin!—, Malva Landa es cogida y arrastrada hacia un auto. Gritó: "¡Ciudadanos, me están raptando!". Cientos de personas lo oyeron; siguieron de largo, tuvieron miedo, porque cualquiera puede ser cogido de ese modo. Bajo la mirada de los propios transeúntes, la metieron a empellones en un auto y se la llevaron a la prisión. Ese es el espíritu de Helsinki y de la "détente" para nosotros. Y así sigue. En Odessa, Vyecheslav Grunov ha sido arrestado por poseer literatura ilícita y metido en un asilo de dementes. Han soltado a Plyusch, pero siguen encerrando a otros. ¡Ahí tiene usted a la "détente" y al espíritu de Helsinki!

Pregunta: Aleksander Issáievich, durante las décadas de 1950 y de 1960, y tal vez ahora, existía un sentimiento muy fuerte en el mundo occidental... De hecho, un gran filósofo inglés, Bertrand Rusell, otorgó su apoyo a la opinión de que era "mejor rojo que muerto". ¿Quiere decir usted que esta política de la "détente" fue formulada por el Gobierno soviético expresamente con el fin de impedir una liberalización interna en la Unión Soviética? En otras palabras, ¿es que la Unión Soviética sólo puede ponerse al día importando su tecnología desde el extranjero y usando las tenazas para mantener con firmeza la situación interna?

Respuesta: Aquí, si usted me perdona, hay varias preguntas. Sí, es la importación de tecnología lo que está salvando a ese terrible juicio de Bertrand Russell. No comprendo en absoluto por qué Bertrand Russell decía "mejor que muerto". No hay diferencia. Durante toda mi vida y la vida de mi generación, la vida de todos los que comparten mi modo de ver las cosas, todos hemos tenido un punto de vista: mejor estar muerto que ser un bribón. En esta horrible expresión de Bertrand Russell hay una ausencia de todo criterio moral. Miradas a corta distancia, estas palabras le permiten a uno maniobrar y continuar gozando de la vida. Pero miradas, desde un punto de vista que abarque un período largo, indudablemente destruirán a esa gente que piensa así. Es un pensamiento terrible. Le agradezco que cite esto como un ejemplo sorprendente.

Pregunta: ¿Pero está usted pidiendo —como alternativa— una vuelta a algo así como las tensiones de la guerra fría? La mayoría de la gente, por cierto, da la bienvenida a la "détente" como un respiro respecto de aquélla.

Respuesta: Me gustaría enfatizar que ustedes **creen** que es un respiro, pero es un respiro imaginario, es un respiro antes de la destrucción. Por lo que se refiere a nosotros, no tenemos un respiro, de ninguna manera. Estamos siendo aún más estrangulados, con mayor determinación.

Usted trae a la memoria la tensión de la década de 1950; pero, a pesar de esa tensión, ustedes no concedieron nada. Hoy día usted no necesita ser un estratego para comprender por qué se están apoderando de Angola. ¿Para qué? Es una de las posiciones más recientes desde donde hacer la guerra mundial en forma exitosa —una posición maravillosa en el Atlántico—. Las fuerzas armadas soviéticas ya han dado alcance a Occidente en muchos respectos, y en otros respectos están a punto de sobrepasarlo.

La armada: Gran Bretaña tenía una armada; ahora es la Unión Soviética quien tiene la armada, el control de los mares, bases. Usted puede llamarle a esto "détente", si usted quiere, pero después de Angola, ¡simplemente no puedo entender cómo la lengua de uno puede pronunciar esta palabra!

El Ministro de Defensa de ustedes ha dicho que, después de Helsinki, la Unión Soviética está aprobando el examen. ¡No sé cuántos países tienen que ser tomados todavía —puede ser que los tanques soviéticos tengan que llegar a Londres— para que el Ministro de Defensa de ustedes diga que la Unión Soviética finalmente ha aprobado el examen! ¿O va a estar dando el examen todavía? Creo que no hay tal cosa como una "détente". La "détente" es necesaria, pero con las manos abiertas. ¡Hay que mostrar que no se tienen piedras en las manos! Pero los socios de ustedes, aquellos con quienes ustedes están conduciendo la "détente", tienen una piedra en sus manos, y es tan pesada que podría matarlos a ustedes de un solo golpe. La "détente" se convierte en un autoengaño. Sólo se trata de eso.

Pregunta: Puedo preguntarle a usted, finalmente, como gran patriota ruso que es, ¿qué visión tiene de su propio futuro?

Respuesta: Mi propio futuro está estrechamente vinculado al destino de mi país. Trabajo y siempre he trabajado sólo para él. Nuestra historia nos ha sido ocultada, ha sido enteramente distorsionada. Estoy tratando de reconstruir esa historia, primeramente para mi propio país. Tal vez pueda también ser útil para Occidente. Mi futuro depende de lo que ocurra a mi país. Pero, enteramente aparte de esto, los líderes de Moscú tienen, por cierto, sentimientos especiales respecto de mí, de manera que mi propio destino puede ser decidido antes que el de mi país. Es posible que ellos traten de deshacerse de mí completamente antes de que el destino de mi país cambie para mejor. A veces recibo noticias de esa suerte.

Cuando llegué acá, contaba con retornar muy luego, porque **entonces** la Unión Soviética era mucho más débil y el Occidente era mucho más fuerte. Pero, a través de estos dos años, las relaciones mutuas han cambiado grandemente en favor de la Unión Soviética.

II

La BBC ha tenido la amabilidad de invitarme a dar mi opinión, como extranjero y exiliado, sobre el Occidente actual y, en especial, sobre el país de ustedes. Una visión desde fuera pue-

de, tal vez, aportar algo fresco. Abrigo la esperanza de que ustedes no encuentren demasiado tedioso lo que he de decir. Admito que en modo alguno estoy bien familiarizado con los asuntos internos del país de ustedes; pero, como tantos rusos, he seguido siempre los asuntos externos de Gran Bretaña con el más agudo interés. Pienso hablar francamente y no trataré, de ninguna manera, de agradarlos o de alabarlos. Les pediría que me creyesen si les digo que nada me agradaría más que expresar solamente admiración. Hace un cuarto de siglo, en los campos de trabajo de Kazakhastan, cuando uníamos nuestros brazos en la tarea sin esperanzas de oponernos al torrente de los tanques comunistas, Occidente representaba para nosotros la luz de la libertad. Para nosotros, Occidente no sólo era el baluarte del espíritu, sino también el depósito de la verdad.

Ese mismo año, uno de los ministros de ustedes, Herbert Morrison, de un modo u otro logró persuadir al diario **Pravda** que dedicara una página completa a sus declaraciones, y sin censura alguna. ¡Dios mío, con qué avidez nos precipitamos a donde estaba desplegado el diario! Eramos una muchedumbre de convictos, con las cabezas afeitadas, inmundos, con las chaquetas rasgadas y las toscas botas de los campos de prisioneros.

¡Ahora sí! ¡Por fin nuestro reino subterráneo iba a ser perforado con el rayo de la verdad y de la esperanza, luminoso como un diamante y duro como un diamante! Por fin la censura soviética, mantenida durante cuarenta años entre las mandíbulas de un bulldog, iba a ser relajada. ¡**Ahora** él iba a hacer que ellos vieran la verdad! ¡**Ahora** iba a salir en defensa nuestra! Pero, a medida que leíamos y releíamos ese artículo débil e insípido, nuestras esperanzas se fueron desplomando lentamente, junto con él. Estas eran las palabras superficiales de alguien que no tenía la menor idea de la estructura salvaje, de los fines despiadados del mundo comunista. Y, por cierto, éste era el motivo por el cual **Pravda** accedió tan generosamente a imprimirlas. Habíamos soportado cuarenta años de infierno... y este Ministro inglés no podía encontrar ni una palabra de esperanza para decirnos.

Pasaron los años. Pasaron las décadas. A pesar de la Cortina de Hierro, continuaban llegando hasta nosotros informaciones sobre lo que estaba ocurriendo en Occidente, sobre lo que estaba pensando la gente, gracias principalmente a las transmisiones de la BBC para Rusia, aun en la época en que estaban siendo interferidas del modo más vigoroso. Y mientras más sabíamos, más perplejos nos dejaba el estado del mundo de ustedes.

La naturaleza humana está llena de enigmas y contradicciones; su misma complejidad engendra el arte (y por arte entiendo la búsqueda de algo más que simples formulaciones lineales, soluciones planas, explicaciones excesivamente simplificadas). Uno de estos enigmas es el siguiente: ¿Cómo es que la gente que ha sido aplastada por el solo peso de la esclavitud arrojada al fondo del pozo puede, sin embargo, hallar en sí misma la fuerza para erguirse y liberarse —primero en el espíritu y después en el cuerpo—, mientras que aquellos que vuelan majestuosamente sobre los picachos de la libertad pierden de súbito el gusto por la libertad, pierden la voluntad para defenderla y, confundidos y perdidos sin remedio, casi comienzan a implorar por la esclavitud? O bien, ¿por qué hay sociedades, embotadas durante medio siglo con las mentiras que han debido tragar, que encuentran dentro de ellas mismas una cierta lucidez del corazón y del alma que les permite ver las cosas en su verdadera perspectiva y percibir el sentido real de los hechos; mientras otras sociedades, que tienen acceso a toda suerte de informaciones, súbitamente se sumergen en el letargo, en una especie de ceguera masiva, una especie de autoengaño voluntario?

Hemos hallado que esta es, precisamente, la correlación entre el desarrollo espiritual del Este y el de Occidente. Y, ¡ay!, el proceso del desarrollo de ustedes es cinco veces, si es que no diez, más rápido que el nuestro. Esto es lo que casi priva a la humanidad de toda esperanza de evitar una catástrofe global. Durante años rehusamos creer en esto. Teníamos la esperanza de que nuestra visión de Occidente era tal, porque la información que llegaba hasta nosotros era inadecuada. Hace pocos años, yo hablé de esto con alarma considerable en la conferencia que di con motivo del Premio Nobel.

Sin embargo, hasta que no vine yo mismo a Occidente y pasé dos años mirando a mi alrededor, jamás podría haber imaginado hasta qué grado extremo el Occidente realmente **deseaba**

cegarse ante la situación mundial, hasta qué grado Occidente había llegado a ser ya un mundo sin voluntad, un mundo que se está gradualmente petrificando ante la faz del peligro que lo amenaza, un mundo oprimido, sobre todo, por la necesidad de defender su libertad.

Hay un proverbio alemán que reza: "Mut verloren, alles verloren". Cuando se ha perdido el ánimo, todo está perdido. Hay otro latino, según el cual la pérdida de la razón es el verdadero heraldo de la destrucción. Pero, ¿qué le ocurre a una sociedad en que se produce la intersección de ambas pérdidas, la pérdida del coraje y la pérdida de la razón? Este el cuadro que yo encuentro presenta hoy Occidente.

Hay, por cierto, una explicación perfectamente simple de este proceso, que no es la explicación superficial, tan de moda en nuestros días, según la cual el hombre en sí mismo es irreprochable y de todo se echa la culpa a una sociedad mal organizada. La explicación que tengo en mente es una puramente humana. Una vez que se proclamó y aceptó que, por encima del hombre no hay ningún ser supremo y que, por el contrario, el hombre es la gloria que corona el universo y la medida de todas las cosas, entonces las necesidades del hombre, sus deseos —y, en verdad, sus debilidades— fueron considerados como los supremos imperativos del universo. En consecuencia, el único bien en el mundo —lo único que hay que hacer— es aquello que satisface nuestros sentimientos.

Esta filosofía vino a la vida en Europa, hace varios siglos. En esa época, sus excesos materialistas fueron explicados por los excesos previos del catolicismo. Pero, en el curso de varios siglos, inundó como un pantano a la totalidad del mundo occidental y lo condujo confiadamente a las conquistas coloniales, a apoderarse de esclavos africanos y asiáticos. Y todo esto, codo a codo con las manifestaciones exteriores de cristianismo y el florecimiento de las libertades personales. A comienzos del siglo XX, esta filosofía parecía haber alcanzado la cúspide de la civilización y de la razón. Y el país de ustedes, Gran Bretaña, que siempre había sido el núcleo, la verdadera perla del mundo occidental, dio expresión a esta civilización, tanto en sus aspectos buenos como malos, con particular brillo.

En 1914, a comienzos de nuestro malhadado siglo XX, estalló una tormenta sobre esta civilización, una tormenta cuyo tamaño y ámbito nadie, en esa época, pudo captar. Durante cuatro años Europa se destruyó a sí misma como jamás lo había hecho antes, y en 1917 se abrió una hendedura en la orilla misma de Europa, una brecha que se abría anchamente, seduciendo al mundo hacia el abismo.

No es muy difícil encontrar las causas de esta hendedura: tuvo lugar como el resultado lógico de doctrinas que habían andado en libertad por Europa durante mucho tiempo y gozando de un éxito considerable. Pero la hendedura tiene algo cósmico, también, en sus profundidades insondadas e insospechables, en su capacidad inimaginable para hacerse más y más ancha y tragarse más y más gente.

Cuarenta años antes, Dostoiewski había predicho que el socialismo iba a costarle a Rusia cien millones de víctimas. En esa época parecía una cifra improbable. Permítanme recomendarle a la prensa inglesa que dé a conocer a sus lectores un informe imparcial de tres páginas del experto ruso en estadística, el profesor Iván Kurganov. Fue publicado en Occidente hace doce años, pero —como es el caso, tan a menudo, con los asuntos de significación social—, sólo nos enteramos de las cosas que no van contra nuestros propios sentimientos.

En el texto del profesor Kurganov vemos que, si Dostoiewski se equivocó, se equivocó quedándose por debajo de la realidad. Entre 1917 y 1959, el socialismo le costó a la Unión Soviética ¡ciento diez millones de vidas!

Cuando hay un cataclismo geológico, los continentes no se vuelcan sobre el mar inmediatamente. La primera cosa que ocurre es que tiene que aparecer esa hendedura fatal e inicial en una parte u otra. Por diversas razones ocurrió que esta hendedura se abrió primeramente en Rusia. Podría haber sido en cualquiera otra parte. Y Rusia, a la cual la gente consideraba como un país atrasado, tuvo que saltar hacia adelante un siglo entero, alcanzando a todos los otros países del mundo. Soportamos experiencias inhumanas, experiencias de las cuales el mundo occidental —y éste incluye a Gran Bretaña— no tiene una concepción real y sobre las cuales hasta teme pensar.

Los que venimos de la Unión Soviética miramos al Occidente de hoy con un extraño senti-

miento. Es como si no fuéramos vecinos en un mismo planeta, ni contemporáneos. Contemplamos al Occidente desde lo que va a ser el futuro de ustedes; o miramos setenta años hacia atrás para ver que nuestro pasado se repite súbitamente. Y lo que vemos es siempre lo mismo, siempre lo mismo que ocurría entonces: los adultos, remitiéndose a la opinión de sus hijos; las generaciones más jóvenes, arrastradas por ideas superficiales y sin valor; los profesores, temerosos de no estar a la moda; los periodistas, rehusando asumir una responsabilidad por las palabras que dilapidan tan profusamente; simpatía universal por los extremistas revolucionarios; la gente que tiene objeciones serias, imposibilitada o sin la voluntad para expresarlas; la mayoría, obsesionada pasivamente por un sentimiento de perdición y ruina; gobiernos débiles; sociedades cuyas reacciones defensivas han llegado a paralizarse; una confusión espiritual que conduce al trastorno político. Lo que va a suceder, como resultado de todo esto, se halla más allá. Pero el tiempo está cerca y, en virtud de amargas memorias, podemos predecir fácilmente lo que van a ser estos hechos.

En los años que siguieron al cataclismo mundial de 1917, esa filosofía pragmática con que fue alimentada la Europa de hoy, rehusando tomar decisiones morales, ha alcanzado su conclusión lógica: dado que no hay fuerzas espirituales más altas por encima de nosotros y dado que yo —el Hombre con H mayúscula— soy la gloriosa coronación del universo, si alguien hubiese de perecer hoy día, que sea cualquier otro, cualquiera que no sea yo, mi precioso yo, ni tampoco aquellos que están cerca de mí.

La tormenta apocalíptica ya estaba rugiendo sobre la tierra que había sido Rusia cuando Europa Occidental se desenredó rápidamente de esa guerra terrible, en su apuro por olvidarla y traer nuevamente la prosperidad, las modas y los últimos bailes. Lloyd George dijo, en verdad: "Olvídense de Rusia. Nuestra tarea es asegurar el bienestar de nuestra sociedad".

En 1914, cuando las democracias occidentales necesitaban ayuda, no les producía aversión apelar a Rusia. Pero en 1919, a esos generales rusos que, durante tres años, forzando los recursos rusos hasta el límite, habían peleado para salvar el Marne, el Somme y Verdún, se les rehusó la ayuda militar y hasta una alianza por sus aliados occidentales. Muchos soldados rusos estaban enterrados en suelo francés; a otros, que habían ido a Constantinopla, se les cobraban sus raciones y hasta se les confiscaba su ropa interior, en lugar de pagarles. Se les persuadió entonces con halagos para que volviesen a Rusia, sólo para que allá dieran cuenta de ellos los bolcheviques, o para que se embarcasen al Brasil, sólo para convertirse en semiesclavos en las plantaciones de café. Los hechos indignos son acompañados habitualmente por justificaciones altisonantes, hasta muy lucidas. En 1919 nadie dijo abiertamente: "¿Qué tenemos que ver nosotros con los sufrimientos de ustedes?". En vez de esto, la gente decía: "No tenemos el derecho de apoyar ni siquiera a la autoridad de un aliado contra los deseos del **pueblo".**

(Nótese, sin embargo, que en 1945, cuando millones de ciudadanos soviéticos tenían que ser entregados para despacharlos al archipiélago Gulag, este argumento fue convenientemente retorcido: "No tenemos derecho a satisfacer los deseos de estos millones", se decía, "e ignorar nuestras obligaciones respecto de las autoridades de un país aliado". Cuán fácilmente nuestro egoísmo puede ser satisfecho por una fórmula fácil de manejar.)

Pero hubo aún justificaciones más nobles que ésta: lo que estaba ocurriendo en Rusia no era más que una continuación de todo lo que había ocurrido en la Europa del siglo XVIII y XIX, una repetición de la transición general del liberalismo al socialismo. Esta tendencia de las ideas a continuar su curso natural hacía que la gente las admirase. Y así, todos los elementos agresivos, todos los elementos influyentes de la sociedad —y éste fue especialmente el caso de Gran Bretaña—, admiraban lo que ellos llamaban el "experimento progresista sin precedentes que estaba teniendo lugar en la URSS"; mientras nosotros estábamos siendo estrangulados por los tentáculos cancerosos del Archipiélago Gulag; mientras millones de esforzados campesinos eran enviados a morir en Siberia en pleno invierno. No muy lejos del lugar en que ustedes viven, en Ucrania, en Kuban, unos seis millones de campesinos, incluyendo niños, hombres y mujeres ancianos murieron de inanición —y esto fue en tiempos de paz—, hinchados por el hambre y retorciéndose en la agonía.

Y ni un solo periódico occidental reprodujo fotografías o informes de la hambruna. En ver-

dad, ese hombre tan ingenioso que tenían ustedes, George Bernard Shaw, hasta negó su existencia. "¿Hambruna en Rusia?, dijo. Nunca he cenado tan bien ni tan suntuosamente como cuando crucé la frontera soviética". Por décadas enteras, los gobernantes de ustedes, los miembros del Parlamento, los que hablaban en nombre de ustedes, los periodistas, escritores, los pensadores que ustedes tenían se las arreglaron **¡para no percibir siquiera** el Archipiélago Gulag, en donde había quince millones! Hasta unos treinta libros sobre el Gulag fueron publicados en Europa antes que el mío y apenas se habló siquiera de alguno de ellos.

Hay una línea limítrofe más allá de la cual la causa natural de los "principios progresistas", del "amanecer de una nueva era", no pasa a ser más que hipocresía calculada y consciente, porque esto hace más confortable vivir la vida.

Hubo, sin embargo, una gran excepción en los últimos cien años, poco más o menos, y ésta fue la lucha de ustedes contra Adolfo Hitler, cuando Gran Bretaña lanzó por la borda la filosofía del pragmatismo o del utilitarismo, que es la filosofía de reconocer a cualquier grupo de gangsters, a cualesquiera marionetas, como cabeza de un país, en tanto tengan el control de su territorio. Ante Hitler, Gran Bretaña asumió una actitud moral y esto fue lo que la inspiró para realizar uno de los más heroicos actos de resistencia en su historia.

Una actitud moral, aun en política, siempre salvaguarda nuestro espíritu; a veces, según podemos verlo, hasta protege nuestra existencia misma. Una actitud moral puede resultar, súbitamente, más visionaria que cualquier pragmatismo calculado.

La guerra de ustedes con Hitler, sin embargo, no fue trágica, en el sentido aristotélico de la palabra. Los sacrificios, sufrimientos y pérdidas de ustedes eran justificados; no iban contra las metas de la guerra. Ustedes defendieron —y defendieron con éxito— precisamente lo que ustedes intentaban defender. Pero para los pueblos de la Unión Soviética la guerra fue una guerra trágica. Fuimos forzados a defender nuestra tierra natal con toda la energía que pudimos reunir (y con pérdidas infinitamente mayores: las cifras de Kurganov son indiscutibles: cuarenta y cuatro millones y, al hacerlo así, a fortalecer todas las cosas que más despreciábamos: el poder de nuestros propios verdugos, nuestra destrucción y, según podemos verlo hoy día, también la destrucción de ustedes, en último término. ¡Y cuando esos millones de ciudadanos soviéticos osaron huir de sus opresores y hasta iniciar movimientos de liberación nacional, entonces, nuestros aliados occidentales, amantes de la libertad —y no en último término ustedes, los británicos— los desarmaron traidoramente, los amarraron y se los entregaron a los comunistas para que los mataran: ¡fueron enviados a los campos de trabajo en los Urales, en donde extraían uranio para las bombas atómicas que van a ser usadas contra ustedes mismos.

No se contuvieron ustedes tampoco para usar las culatas de los fusiles contra ancianos de setenta años, esos mismos hombres que habían sido los aliados de Gran Bretaña en la Primera Guerra Mundial y que ahora eran entregados de prisa para que fueran asesinados. Sólo de las Islas Británicas cien mil ciudadanos soviéticos fueron repatriados forzosamente, en tanto que en el continente el número fue de más de un millón. Pero el hecho más notable de todos fue que la prensa libre, independiente e incorruptible de ustedes —los famosos **Times, Guardian, New Statesman** y todos los demás—, todos compartieron a sabiendas el encubrimiento de este crimen y se habrían mantenido en silencio hasta hoy mismo, si el profesor Epstein, de los Estados Unidos, no hubiese iniciado sus investigaciones (con tan poco tino) sobre las técnicas fascistas que las democracias son capaces de emplear. La conspiración de la prensa británica fue sumamente exitosa: en realidad, ha de haber mucha gente en Gran Bretaña hoy día que no tienen la más remota idea de este crimen, cometido al final de la Segunda Guerra Mundial. Pero **fue cometido** y ha dejado una marca honda y dolorosa en la memoria de Rusia.

Dos veces ayudamos a salvar la libertad de Europa Occidental. Y dos veces ustedes nos pagaron abandonándonos a nuestra esclavitud. Está claro lo que ustedes querían. Una vez más, ustedes querían desenredarse tan pronto como fuera posible de esta guerra terrible; ustedes querían descansar, ustedes querían prosperar.

Pero había que pagar un precio. Y la noble filosofía del pragmatismo estableció que, una vez más, ustedes deberían cerrar los ojos a muchas cosas: a la deportación de muchas na-

ciones a Siberia; a Katyn, a Varsovia —en ese mismo país por causa del cual había comenzado la guerra—; que deberían olvidar a Estonia, Latvia y Lituania; que deberían entregar a otras seis más de las hermanas europeas de ustedes y permitir que una séptima fuera cortada en dos; que en Nürenberg ustedes se sentaran amigablemente, codo a codo, con jueces que eran en cada una de sus partículas tan asesinos como aquellos que estaban siendo procesados, sin dejar jamás que esto turbara el sentido de la justicia que tienen ustedes los británicos. Dondequiera surgía una nueva tiranía, por muy lejos que fuera —digamos, en China o en Laos—, Gran Bretaña era siempre la primera en reconocerla, empujando al lado ansiosamente a todos los competidores por ese honor.

Todo esto requería gran fortaleza moral —y a la sociedad de ustedes no le faltó—. Todo lo que uno tenía que hacer era repetir, una y otra vez, la fórmula mágica: "El amanecer de una nueva era". Ustedes lo susurraban. Ustedes lo gritaban. Y cuando se hartaron de ella y decidieron reafirmar los valores de ustedes a los ojos del mundo y recobrar el respeto que se debían ustedes mismos, entonces el país de ustedes manifestó una osadía incomparable contra... Islandia; contra... España, países que ni siquiera podían devolverles la mano.

Las columnas de tanques en Berlín Oriental, Budapest y Praga declararon que estaban allí "por voluntad del pueblo", pero ni una sola vez el gobierno británico llamó a sus embajadores, en un acto de protesta, de ninguno de estos lugares. En Asia Sudoriental, cantidades desconocidas de prisioneros han sido muertos y siguen matándoles en secreto; sin embargo, los embajadores británicos no han sido llamados. Todos los días en la Unión Soviética los psiquiatras asesinan gente con sus jeringas hipodérmicas, solamente porque no piensan según las líneas establecidas, o porque creen en Dios. Y una vez más, el embajador inglés no es nunca llamado. Pero cuando cinco terroristas —que habían cometido realmente asesinatos— fueron ejecutados en Madrid, entonces el embajador británico **fue** llamado y el estrépito resonó por todo el mundo. ¡Qué huracán estalló en las Islas Británicas!

Hay que saber cómo protestar. Debe hacerse con mucha furia, pero sólo en la medida en que no vaya contra el espíritu de la época y no presente ningún peligro para las autoridades de los que protestan. ¡Sólo con que ustedes hicieran uso, por un momento, del escepticismo británico —no puede haberlos abandonado enteramente— y se pusieran en la posición de los pueblos oprimidos en Europa oriental, podrían considerar este indecoroso comportamiento con nuestros ojos! El Primer Ministro de España fue asesinado y toda la culta Europa estuvo encantada. Algunos policías españoles, hasta algunos peluqueros españoles, fueron asesinados, y los países de Europa enloquecieron de alegría, como si su propia policía estuviese asegurada contra el terrorismo internacional.

Ninguna familia que va hacia un aeropuerto puede estar segura de que no va a ser abatida a balazos por algún "luchador" en pro de una u otra "libertad". Nadie puede estar seguro de que va a llegar al final de la calle sano y salvo. Pero los terroristas pueden estar seguros: la opinión pública garantiza que sus vidas van a estar a salvo, que a su causa se va a dar publicidad y que ellos van a ser mantenidos en un confinamiento decente —hasta que vengan otros terroristas y los rescaten—. ¡En verdad, una sociedad para la protección de los terroristas! **Había** una sociedad tal en Rusia antes de su colapso: nosotros también hemos hollado este camino fatal.

Entretanto, la hendedura se hace cada vez más ancha, se difunde a través del globo, se traslada a otros continentes. El país más populoso del mundo ha caído de cabeza en ella. Así también, otra docena. Así también, numerosas tribus indefensas —kurdos, abisinios del norte, somalíes, angoleños— sin que Gran Bretaña, con su gran tradición de libertad, haya mostrado la menor ansiedad sobre esos asuntos tan insignificantes. Aun hoy día, ustedes se arrullan pensando que estas hermosas islas jamás van a ser partidas en dos por esa hendedura, que nunca van a estallar por los aires hasta el cielo. Sin embargo, el abismo ya está allí, bajo los propios pies de ustedes. Cada año, varios países más son cogidos y tomados como cabezas de puente para la Guerra Mundial que viene; y el mundo entero se queda mirando y no hace nada.

Hasta los océanos están siendo tomados. ¿Y necesita alguien decirles a ustedes, los británicos, lo que eso significa o para qué van a ser

usados los océanos? ¿Y qué hay de la Europa de hoy? No es sino una colección de escenarios de cartón, cada uno negociando con los otros para ver cuán poco se puede gastar en defensa, para dejar más para las cosas confortables de la vida. El continente europeo, con su preparación de siglos para la tarea de dirigir a la humanidad, ha abandonado, por decisión propia, su vigor y su influencia en los asuntos mundiales, y no sólo su influencia física, sino también su influencia intelectual. Ahora han comenzado a madurar decisiones dinámicas y grandes movimientos más allá de las fronteras de Europa. ¡Qué extraño es todo esto!

de cuándo la poderosa Europa necesita a externa para defenderse? Hubo un momento en que tenía tal hartura de fuerza que, junto con librar guerras dentro de sus propias fronteras, destruyéndose a sí misma, era todavía capaz de apoderarse de colonias. Y en este momento... súbitamente se halló a sí misma debilitada irremisiblemente, sin haber perdido siquiera una sola guerra importante.

Por muy oculto que esté de la mirada humana, por inesperado que sea para la mentalidad práctica, hay a veces un vínculo directo entre el mal que causamos a otros y el mal que repentinamente nos asalta. Los pragmatistas pueden explicar este vínculo como una cadena de causa y efecto naturales. Pero aquellos que se inclinan más por una visión religiosa de la vida, percibirán inmediatamente un vínculo entre el pecado y el castigo. Puede verse en la historia de cada país. La generación de hoy ha ido que pagar por las omisiones de sus padres y abuelos, quienes taparon sus oídos a las lamentaciones del mundo y cerraron sus ojos a sus miserias y desastres.

Los diarios de ustedes pueden ser famosos por sus tradiciones; sin embargo, imprimen artículos que contienen análisis y comentarios que son vergonzosamente superficiales y miopes. ¿Qué puede decir uno cuando el periódico liberal más importante que tienen ustedes compara el desarrollo contemporáneo de la regeneración espiritual rusa . . . con cerdos que están tratando de volar? Esto no sólo es un desprecio de la potencialidad espiritual de mi pueblo. Es más amplio que esto. Es una especie de desprecio que se fastidia por cualquier tipo de regeneración espiritual, por cualquier cosa que no provenga directamente de la economía y que se base, en cambio, en criterios morales. ¡Qué final tan poco glorioso para cuatrocientos años de materialismo!

La decadencia del pensamiento contemporáneo ha sido acelerada por el fantasma nebuloso del socialismo. El socialismo ha creado la ilusión de saciar la sed de justicia de la gente. El socialismo ha arrullado sus conciencias hasta hacerlos pensar que la aplanadora que está a punto de aplastarlos es una bendición disfrazada, una salvación. Y el socialismo, más que cualquiera otra cosa, ha sido causa de que prospere la hipocresía pública. Ha permitido a Europa ignorar la aniquilación de sesenta y seis millones de personas en sus propias fronteras.

No hay siquiera una sola definición precisa de socialismo, que sea reconocida generalmente. Todo lo que tenemos es una especie de concepto nebuloso que despide un débil resplandor de algo bueno, algo noble, de manera que dos socialistas que conversan entre sí sobre socialismo bien pueden estar hablando de cosas completamente diferentes. Y, por cierto, cualquier dictador africano del nuevo estilo puede llamarse a sí mismo socialista sin temor de contradicción.

Pero el socialismo presenta obstáculos insuperables a la lógica. Es un impulso emocional, una especie de religión terrenal y nadie tiene la menor necesidad de estudiar o siquiera de leer las enseñanzas de sus primitivos profetas. Sus libros son juzgados de oídas; sus conclusiones son aceptadas como un hecho. Al socialismo se le defiende con una apasionada falta de razón; jamás se le analiza; es a prueba de toda crítica. El socialismo —especialmente el socialismo marxista— usa el lindo recurso de declarar que toda crítica seria está "fuera del marco de una posible discusión"; y se le exige a uno que acepte el noventa y cinco por ciento de la doctrina socialista como "base para una discusión". Todo lo que queda para discutir es el cinco por ciento restante.

Aquí hay otro mito, también, a saber: que el socialismo representa una especie de estructura ultramoderna, una alternativa ante el capitalismo moribundo. Sin embargo, existía épocas y épocas antes que el capitalismo.

Mi amigo, el académico Igor Shafarevich, ha demostrado en su extenso estudio sobre el socialismo que los sistemas socialistas —es decir, los sistemas que están siendo usados hoy

día para atraernos hacia un futuro apacible— formaron la mayor parte de la historia anterior de la humanidad, en el Lejano Oriente, en China; y que iban a ser repetidos más tarde en los sangrientos experimentos de la Reforma. En lo que se refiere a las **doctrinas** socialistas, ha demostrado que emergieron mucho más tarde, pero que, así y todo, las hemos tenido entre nosotros por más de dos mil años; y que se originaron no como una erupción de pensamiento progresista, según cree la gente hoy día, sino como una reacción: la reacción de Platón contra la democracia ateniense, la reacción de los gnósticos contra el cristianismo, es decir, una reacción contra el mundo dinámico del individualismo y una vuelta al sistema impersonal y estancado de la Antigüedad. Y si seguimos la explosiva secuencia de las doctrinas socialistas y de las utopías socialistas predicadas en Europa —por Tomás Moro, Campanella, Winstanley, Morelli, Deschamps, Babeuf, Fourier, Marx y una docena de otras más—, no podemos dejar de extremecernos cuando proclaman abiertamente ciertos rasgos de esa terrible forma de sociedad. Es ya tiempo de que llamemos a los socialistas bien intencionados para que lean calmadamente y sin prejuicios, digamos, una docena de las obras más importantes de los mayores profetas del socialismo europeo y se pregunten: ¿Es éste, en realidad, ese ideal social por el cual estarían dispuestos a sacrificar la vida de incontables personas y aun a sacrificar la propia?

El socialismo comienza por hacer iguales a todos los hombres solamente en los asuntos materiales (esto, por cierto, requiere de compulsión: los abogados de todas las marcas de socialismo están de acuerdo en este punto). Sin embargo, la progresión lógica hacia la así denominada igualdad "ideal" supone inevitablemente el uso de la fuerza. Más todavía, significa que el elemento básico de la personalidad —esos elementos que despliegan demasiada variedad en cuanto a educación, habilidades, modo de pensar y sentimientos— tienen que ser nivelados completamente. El dicho inglés "mi casa es mi castillo" se interpone ante el socialismo. Y, además, está esa fórmula, que suena tan atractiva, de la "democracia socialista", que tiene tanto sentido como hablar de "hielo ardiente", porque la democracia es, precisamente, lo que el dragón (del socialismo) está a punto de devorar. Y, a medida que la democracia se debilita más y más, pierde más y más terreno en los dos continentes que cubre en forma parcial, de manera que la fuerza de la tiranía se derrama a través del globo.

Permítame recordarles que el "trabajo forzado" es parte del programa de todos los profetas del socialismo, incluyendo el **Manifiesto Comunista.** No hay necesidad de pensar en el Archipiélago Gulag como en una distorsión asiática de un noble ideal. Es una ley irrevocable.

La sociedad moderna está hipnotizada por el socialismo. El socialismo le impide ver el peligro mortal que hay en él. Y uno de los más grandes peligros de todos es que ustedes han perdido todo sentido del peligro. Ustedes ni siquiera pueden ver de dónde viene, a medio que avanza prestamente hacia ustedes.

Ustedes se imaginan ver el peligro en otras partes del globo y arrojan hacia allá las flechas del agotado carcaj que tienen. Pero el mayor peligro de todos es que ustedes han perdido la voluntad de defenderse.

Y Gran Bretaña —el núcleo del mundo occidental, como ya lo hemos llamado— ha sufrido este socavamiento de su vigor y de su voluntad en un grado tal vez mayor que cualquier otro país. Durante unos veinte años, la voz de Gran Bretaña no se ha escuchado en nuestro planeta; su carácter se ha ido; su lozanía se ha desvanecido. Y la posición de Gran Bretaña en el mundo de hoy día tiene menos significación que la de Rumania o... aun Uganda. El sentido común británico —tan lúcido, tan universalmente reconocido— parece haberla abandonado ahora. La sociedad inglesa contemporánea en Gran Bretaña está viviendo de autoengaños e ilusiones, tanto en el mundo de la política como en el mundo de las ideas. La gente construye estructuras raquíticas para convencerse de que **no hay** peligro y que su avance irrevocable no es más que el establecimiento de un mundo estable.

Nosotros, los pueblos oprimidos de Rusia, los pueblos oprimidos de Europa Oriental, observamos con angustia el trágico debilitamiento de Europa. Les ofrecemos a ustedes la experiencia de nuestro sufrimiento, quisiéramos que ustedes la aceptaran sin tener que pagar el monstruoso precio de muerte y esclavitud que nosotros hemos pagado. Pero la sociedad de ustedes rehúsa atender nuestras voces de advertencia. Supongo que debemos admitir, por triste que sea, que la experiencia no puede ser

trasmitida. Cada uno debe experimentarlo todo por sí mismo.

Por cierto, no es sólo un asunto de Gran Bretaña; no es sólo un asunto de Occidente: nos concierne a todos nosotros, en el Este, tanto como en Occidente. Todos, cada uno a su modo, estamos atados juntos por un destino común, por los mismos lazos de hierro. Y todos estamos junto al borde de un gran cataclismo histórico, una inundación que se traga civilizaciones y cambia épocas enteras. La actual situación mundial se complica aún más por el hecho de que han sonado varias horas simultáneamente en el reloj de la historia. Todos tenemos que enfrentar una crisis; no sólo una crisis social, no sólo una crisis política, no sólo una crisis militar. Y no sólo debemos enfrentar la crisis, sino que debemos mantenernos firmes en medio de este gran cataclismo, un cataclismo similar al que marcó la transición de la Edad Media al Renacimiento. Tal como la humanidad se dio cuenta de la intolerable y equivocada desviación de finales de la Edad Media, y se retiró de ella horrorizada, así también debemos tomar en cuenta la desastrosa desviación de finales de la Ilustración. Nos hemos entrampado irremisiblemente en nuestra adoración servil de todo lo que es agradable, de todo lo que es confortable, de todo lo que es material: adoramos las cosas, adoramos los productos.

¿Lograremos jamás sacudir esta carga, dar rienda suelta al espíritu que nos fue infundido al nacer, ese espíritu que nos distingue del mundo animal?

i patria y el mundo

Andrei D. Sakharov

"Mi patria y el mundo" es el nuevo libro del físico y escritor ruso Andrei D. Sakharov. Publicado por la Editorial Vaitea, en su colección de ciencia política, este libro del Premio Nobel de la Paz 1975 reúne algunas reflexiones sobre la sociedad soviética. La ve compleja y multifacética, en continua evolución. Un círculo cada vez más amplio de "disidentes", en su mayoría intelectuales, artistas y hombres de ciencia, discute sobre el futuro de la sociedad fundada por Lenin en 1917. Al revés de lo que ocurre en el mundo occidental, donde cómodos burgueses de reaccionarios gustos hablan en confortables sillones de la revolución y se entusiasman por los grandes y acondicionados rascacielos de Nueva Arbat, en Moscú, allá, trabajadores de la pluma, proletarios del arte y esclavos de la ciencia ven con dolor cómo se mantiene un sistema que conculca continuamente los derechos humanos. Detrás de las nuevas construcciones, como antaño detrás de los planes quinquenales de Stalin, se descubre un agitado mar de miserias, dificultades, animosidades, crueldades, postración e indiferencia.

Con la ponderación que le caracteriza, Sakharov, analiza la sociedad soviética basada en el capitalismo de Estado. Desmenuza un sistema que reserva al Estado todos los asuntos económicos y culturales. Un sistema que fija los precios de las subsistencias y los salarios del trabajador, que señala los planes culturales y las ideologías que merecen crédito. Lo que debe escribirse y lo que el pueblo debe saber en una sociedad donde la vida cultural e ideológica marchan en una sola dirección, la exaltación del sistema, perfecto y definitivo.

Cuando alguien tiene la temeridad de expresar opiniones personales o distintas de las establecidas oficialmente, pasa a ser un disidente que hay que tratar como un enfermo mental. Y todo el peso del Estado más totalitario del mundo cae sobre el audaz que quiso romper el cerrado mundo de una ideología envejecida y fracasada.

Remarcable es el Capítulo V, que trata de la "inteligencia" liberal de Occidente, destacando sus ilusiones y su responsabilidad. Durante años en forma constante y obstinada, el sistema soviético trató de halagar a los artistas y escritores del mundo. Organizó giras dirigidas para que admiraran sus grandes logros. Las quintas columnas de Occidente reseñaron a estos privilegiados, les abrieron sus columnas y sus salas de conferencia, publicitaron sus libros, los elevaron al pináculo de la fama. Cuando algunos, como Panait Istrati, André Gide, Ignacio Silone, y centenares más regresaron decepcionados y expresaron algunas reservas, se les colocó en el Index de los traidores. Desarrollaron la peregrina idea de que en el mundo sólo hay dos alternativas: el futuro, alegre y promisorio que marcha con ellos, y el pasado, turbio y lleno de injusticias, que con sus oponentes. De este modo, insensiblemente, formaron la teoría de que quien discute los méritos soviéticos, sea desde adentro o sea desde afuera, es un traidor o un reaccionario. No importaba el caso de que se tratara de las purgas, de los campos de concentración, de los sanatorios, inventados después de Khruschev, de la falta de libertad para entrar o salir del "paraíso", para elegir la profesión o la residencia. Siempre, en todos los casos, el "disidente" era un enemigo del pueblo, del progreso, de la justicia social, y debía ser anulado en sus pretensiones de alcanzar audi[illegible]rio.

Sakharov reconoce las grandes cualidades de los miembros de la "inteligencia" occidental que ha logrado conocer personalmente. Siente por ellos simpatía y una secreta envidia. Aprecia su libertad interior, su respeto por las opiniones ajenas, su falta de prejuicios, su estructura mental realista y práctica, su disposición para emprender obras altruistas. Pero reconoce también su falta de información adecuada sobre un mundo que ha permanecido "deliberadamente aislado".

Wall St. Journal 12/ Jan 78

-38-

REVIEW & OUTLOOK

Mr. Young and Mr. Solzhenitsyn

UN Ambassador Andrew Young has finally generated more embarrassment than even the Carter administration can stomach. His remarks equating Anatoly Shcharansky and Alexander Ginzburg to mythical "political prisoners" here in the U.S. forced the White House to issue a statement that only the President and Secretary of State Vance speak for the administration on foreign policy.

Despite this disavowal and Mr. Young's limp and belated explanations, his remarks gutted the administration's latest foreign policy initiative. His interview, excerpted nearby, came just as Secretary Vance was protesting the trials to Soviet Foreign Minister Gromyko. It is impossible to imagine such sabotage being tolerated by any other President from any other ambassador. A President who wants to run his own ship would fire the ambassador; yet we will be astonished if Mr. Carter finds the courage to dismiss Mr. Young.

The whole episode is a telling counterpoint to the indignant chorus that greeted Alexander Solzhenitsyn's Harvard charge that the West has lost its moral courage. No one less than Rosalynn Carter gave the administration's own response in a National Press Club speech: "The people of this country are NOT weak, NOT cowardly and NOT spiritually exhausted." Yet how does one explain the administration's response, let alone Mr. Young, to the trials themselves?

To anyone with eyes to see, the Soviets have dragged Mr. Shcharansky and Mr. Ginzburg into court now, more than a year after their arrests, precisely to test President Carter's moral resolve. Mr. Ginzburg was sentenced to eight years of hard labor yesterday for "anti-Soviet agitation and propaganda." Because of his bad health, friends think he may not survive. Mr. Shcharansky faces a sentence of up to 15 years today. The Kremlin is saying to the President: "You have involved yourself in the fate of these men, now what are you going to do about it?" As a dare—known as linkage—they timed the trials to coincide with the Vance-Gromyko meeting on strategic arms.

The administration does not take the obvious step of canceling the meetings. The President declares the trials are not a personal affront, and says "of course we have no mechanism by which we can interfere in the internal affairs of the Soviet Union, nor determine the outcome of the trial, nor determine the punishment, if any." A National Security Council proposal to cancel some export technology licenses bogs down before the Departments of State, Treasury and Commerce. The strongest administration gesture is to have Mr. Vance meet with Mrs. Shcharansky—after finishing his business with Mr. Gromyko.

Compare what we are seeing now with this passage from Mr. Solzhenitsyn's Harvard speech:

"The Western world has lost its civic courage, both as a whole and separately, in each country, each government, each political party, and of course in the United Nations. . . . Political and intellectual bureaucrats show depression, passivity, and perplexity in their actions, in their statements, and most of all in their theoretical reflections intended to explain how realistic and reasonable as well as intellectually and even morally warranted it is to base state policies on weakness and cowardice.

"The decline in courage is ironically emphasized by occasional explosions of anger and inflexibility on the part of those same bureaucrats when dealing with weak governments and weak countries that are not supported by anyone, or with currents which cannot offer any resistance. But they get tongue-tied and paralyzed when they deal with powerful governments and threatening forces, with aggressors and international terrorists."

The Nobel laureate may exaggerate in applying his indictment to the whole of the Western people; we think there are reservoirs of resolve and courage in this country that he does not recognize. But barring a reversal of direction that would start with Mr. Young's resignation, it seems that Mr. Solzhenitsyn certainly does understand the kind of people that man this administration.

22/Feb 79

-39-

Solzhenitsyn Puntualiza

El sombrío diagnóstico que acerca de la situación mundial acaba de formular el escritor ruso Alexander Solzhenitsyn, al cumplir cinco años de exilio en Occidente, ha coincidido con arrogantes declaraciones del Viceministro de Defensa de la URSS, almirante Serguei Gorshkov, en el sentido que ese país aumenta constantemente su potencia bélica.

El Premio Nobel de Literatura acostumbra en forma regular a subrayarle al mundo libre el avance progresivo del comunismo, pero a menudo sus testimonios son desoídos. En 1975, en sus charlas ante los trabajadores norteamericanos —que nuestro diario publicó in extenso—, enfocó el proceso de distensión en que Estados Unidos estaba empeñado con la Unión Soviética, probando las ventajas que esta última obtenía. Al año siguiente, en dos intervenciones ante la BBC de Londres —también reproducidas por "El Mercurio"— se refirió al mal papel jugado por las grandes potencias ante la abolición de la libertad en amplios territorios a partir del término de la segunda guerra mundial. En junio de 1978, en una ceremonia académica en la universidad de Harvard, Solzhenitsyn confesó su desaliento al ver perdidos el coraje y los valores espirituales en el mundo occidental.

En la entrevista que concediera a la revista "Kontinent", en la que colaboran los principales miembros de la disidencia antisoviética, Solzhenitsyn precisa los fundamentos de su mirada desesperanzada a Occidente. "Nos hemos liberado espiritualmente del comunismo —dice— pero tuvimos que sufrir una experiencia demasiado penosa para llegar a ello. Rusia dio una especie de salto histórico. Rusia, por su experiencia social, se halló delante del resto del mundo. No quiero decir que se convirtió en país avanzado. No, se convirtió en un país esclavizado con el nombre de Unión Soviética. Pero hemos pasado una experiencia como no la ha pasado nadie en Europa. Y ahora observamos con lástima a Occidente. Es un sentimiento extraño: es como si os estuviéramos mirando desde vuestro pasado. Todo lo que está ocurriendo hoy en vuestros países ocurrió hace mucho en el nuestro. Es un cuadro fantástico. Parece que transcurre hoy, que es la actualidad, pero nosotros tenemos presente que todo eso ya había ocurrido".

A pesar de la advertencia, los acontecimientos continúan su marcha. Pareciera que el escritor fuera un fenómeno extemporáneo. Y lo es. Porque él —como lo dice en el texto precedente— mira desde el futuro, desde lo que ya ocurrió en su país y que cree ver en el porvenir de los países no comunistas.

Pareciera que para muchos fuera imposible aceptar que en las sociedades efectivamente existen grupos que quieren destruirla para imponer otro modelo, aunque sea retrógrado y totalitario. Y es sin duda extraño que deba venir un pensador del Este precisamente a advertir del peligro y, aun así, no es oído.

Todas estas puntualizaciones alcanzan gran difusión y a la vez originan polémicas, pero lo grave es que los estadistas a quienes correspondería asumir una defensa enérgica ante la tenaz ofensiva totalitaria, se desentienden del problema, sumidos en las ilusiones de la "détente".

Solzhenitsyn ha destacado ahora que, a su juicio, las maniobras soviéticas para lograr la dominación mundial no van a prosperar, porque los ganadores definitivos serán los chinos comunistas, a los que Estados Unidos está suministrando toda suerte de apoyos.

En su reciente intervención el autor del "Archipiélago Gulag" ha puesto énfasis en la indivisibilidad de la ideología comunista, más allá del triunfo de una tendencia determinada de aquélla. A menudo se supone que las diferencias entre el comunismo soviético y el comunismo chino son profundas, en circunstancias que la disputa entre ellos es por la hegemonía de un movimiento internacional asentado sobre principios básicos que se comparten, discrepándose en su puesta en práctica.

Los puntos de vista de Solzhenitsyn se explicitan cuando el Gobierno de Estados Unidos está embarcado en el establecimiento de intensas relaciones bilaterales con China Popular, cuyo jerarca Teng Hsiao-ping acaba de visitar territorio norteamericano, esperándose que en el futuro próximo el Presidente Carter viaje a Pekín a profundizar los vínculos de cooperación ya existentes.

En la última parte de sus declaraciones, Solzhenitsyn expresó cierta esperanza en las rectificaciones que pudiera promover la juventud no contaminada de Occidente y en especial de Estados Unidos, juventud "que es más sensible ante la verdad que sus maestros". El célebre escritor fustigó en Harvard "el apresuramiento y la superficialidad como enfermedades síquicas del siglo XX", "los prejuicios masivos y la ceguera de la prensa" y también la pérdida de la fuerza de voluntad en los adultos y especialmente entre las autoridades. Todo esto provoca hoy un panorama crítico. La posibilidad de un cambio radical en Occidente es fervientemente deseada por Alexander Solzhenitsyn, conocedor en lo personal de los crudos rigores del comunismo y por lo tanto luchador incansable para evitar que se siga propagando.

Ximena

Favor devolver a biblioteca Esc. Rey V. los dos libritos de Solzhenitsyn.

Y archivar aquí el esquema de mi conferencia

B

1

Visión de Solsh.

— Inteligencia - Cultura y sufrimientos elevan su análisis del conflicto al mas alto plano moral. En instancia última, a la trascendencia de la vida humana

Reflexión certera y sana del hombre del pueblo

— Nos relata las penurias y sufrimientos de su pueblo y llama a Occidente a comprender las angustias de los rusos y a no continuar en la actitud suicida e inhumana de aceptar el engaño de la detente y de cooperar con quienes esclavizan a los rusos y terminarán aniquilando a los occidentales

— Su noble y visionaria campaña es tergiversada o silenciada. Carece de eco. [A través de las inenarrables desgracias de los rusos de Solsh emerge

— una radiografía de Occidente - Segura/Sordera

Los dioses ciegan - Churchill en 1935

Campaña del terror - Frutel

— La crucial confrontación histórica de nuestra época muestra los atributos del todo diferentes en ambos bandos.

Exposición demasiado simplificada.

12

La primacía occidental se otorga
a los valores económicos
La soviética a la política
Occidente ha debilitado perdido sus valores
esenciales: disciplina social, patriotismo
La vida como esfuerzo, peligro y lucha
La libertad como medio al servicio de
fines superiores. La fe. El sentido religioso de
la vida

Su política se basa en desarrollo
económico P.N.B. - Un grande y súbito
bienestar produce una molicie que
corrompe sus fibras morales
Occidente cogido en sus mallas
económicas - Oleoducto - Neutrality act

URSS. orientado a la dominación
y sumisión políticas ~~occid~~ mundiales
30 años de éxito - Una amenaza China
Deterioro económico - Relativo y secundario
La cuerda de Lenin
Su fundamento es la anormalidad
raíz de las penurias rusas
Marxismo obsoleto como filosofía
plenamente vigente como análisis
sociológico - Comportamiento burguesía

PEDRO IBAÑEZ OJEDA

Exito político de la URSS. — Militares

a) Política es preocupación prioritaria (En occidente es de 3er orden) — Se juega la vida

b) Lucha por el poder es gran escuela política. Selecciona a los mas capaces como la libre competencia económica — audaces, coraje

Por tanto no desestimarla, aunque descalifiquemos su inspiración diabólica

c) El triunfo del Leninismo. — Es el oportunismo mas amoral — Brest-Litovsk. Amoralidad extremada e implacable

Solzh — Cansancio total con el marxismo. Redención por el sufrimiento

Quiénes? Los intelectuales y los jóvenes

Bondad y sencillez del pueblo ruso

El renacimiento de la moral como reacción

Pero hay un factor que Solzh no analiza ni menciona:

el ímpetu imperialista del pueblo ruso — Tradicional — Zares siglo XIX

Ese imperialismo, esa dominación en vasallaje es el que inspira y gobierna a los que mandan en Rusia. — Una minoría — Como siempre

PEDRO IBAÑEZ OJEDA

Qué es el imperialismo?
Es la expresión de la vitalidad desbordante de un pueblo en sus momentos más altos. Audaz hasta la locura (?) Irreflexivo hasta lo insensato - irracional
Un juicio valorativo nos permitirá dispone calificarlos. — Pero el hecho concreto es la presencia agresiva de una potencia imperial: Roma, España, Inglaterra, Rusia. — Francia, Alemania y Japón. Quién se atreve? China. USA. NO
arrancaron de conflictos
No tiene vocación - lucha con la naturaleza
Aire acondicionado - Desembarca en la Luna
Cuba. Saigón
No entendemos - Somos post-racionalistas
no comprendemos la guerra como cruzada, como guerra santa
~~lucha política~~
La extrema peligrosidad es la amalgama de imperialismo con amoralidad hiperbólica.
Nada podemos creer. —
Preparamos para lo peor
Estar dispuestos a enfrentar ese peor

→ El imperialismo será muy admirable como hecho histórico
Pero es intolerable para los que estamos amenazados por el

PEDRO IBAÑEZ OJEDA

5

Por qué?

Porque tenemos otro concepto de vida. Porque tenemos una escala de valores que ellos desprecian.

~~Pues bien~~ Necesitamos fines claros, metas altas, voluntad indomable. Las tenemos?

Chile - Era la primera trinchera

Los pueblos que han perdido la facultad de recordar, pierden también su alma < No estaremos solos / Tendremos aliados en la U.R.S.S.

La sofisticación en los cálculos y las apreciaciones paraliza la voluntad

Los arabescos barrocos anuncian la decadencia - Occidente y U.S.A. hacen todo tipo de elucubraciones para ocultarse la realidad.

¿Cuál es ella?

Si vis pacem para bellum
Quien huye del riesgo
Leona española - La muerte menos temida

} DISTENSION

No es cuestión de asonamientos

Galbraith

16

Decisión y menos cuentos
Los asaucamos según ~~[illegible]~~ el D. Rosales

Esta es la táctica.
Para la fuerza esencial solo puede provenir de una alta concepción de la vida, expresada en principios que no se transan, y sustentada por fuerzas morales que no se doblegan.
Solo lo con su vida, sus padecimientos, ~~su entereza~~ y su insobornable rectitud y su entereza que jamás desfallece nos ofrece un alto y hermoso ejemplo para meditarlo y seguirlo.

PEDRO IBAÑEZ OJEDA

Carta líderes

Guerra con China - Pag. 6
Desaparecen potencias europeas buscando el favor de Rusia } 7
Diversiones internas; debilidad espiritual USA 8
Los triunfos de Rusia - Grandes éxitos
En Europa exhausta (riqueza corrompe) 9
La sabiduría: prudencia en el éxito 10
Éxito ruso o crisis occidental (10)

Los fracasos: Alemania, China, árabes 10
El análisis político profundo (13) China
La ideología muerta (Pag. 15)
Imperialismo ruso vs. China (16)
Stalin acudió al nacionalismo ruso 17
Recomienda ceder ideología a China (18)
(Es imposible, por el régimen y por el imperialismo)
Sabios pedantes vs. aldeanos canosos 20
Ataque a la Ilustración - Progreso indefinido = callejón sin salida
(21)
Ataque al crecimiento económico (21) Consejo al 3er mundo
Los últimos 28 años
¡Bien de lado sus fantásticas misiones universales! Imposible (28)

Voluntad de subyugar proviene de lucha por el poder
USA no es imperialista - Voluntad de dominar la naturaleza
Agotamiento de riquezas naturales por capital extranjero (30)

PEDRO IBAÑEZ OJEDA

Capitulación

I

Alianza con capitalistas Pag. 10
Los burgueses y la cuerda 11-12
Destrucción de la economía 13
Genocidio Pag 14
Países conservadores 15 - Desesiciatos masiv
Situación catastrófica del mundo 17
La entrega del mundo a Rusia 18
Paz y tranquilidad a cualquier precio - (Calderón) 19
La condición de gobierno democrático 21
La verdadera detente — 28
Por favor no nos molesten — 29
Poder con sumisión 29
La moral en política - Lo noble y honorable vs. provechoso (utilitario) 31
La esperanza de las nuevas generaciones en URSS 32
Concesiones vs liberación — 33 - 34 33

II

Cuando te pese a ti — 35
La amoralidad del comunismo - Lenca moral de Soltzen 38 39
Guerra y violencia 46-47
Roma - Hartogs y el imperialismo 48
Instituto para estudiar la U. Soviética 48 49
Sabiduría — uso de proverbios - Pag 50
ALARMA — Pag 50 — Advertencia Roepke
Vuelco en el mundo - Crisis política y espiritual 52

No puede haber vida libre de cuidados (53)

La ayuda de occidente al comunismo
Proyectos específicos ⇒ liberación de recursos
El empleo pleno y las metas electorales de los políticos

(Pag 57) Occidente se perdió
El comunismo triunfó } economicamente [El P.N.B.]
Sin embargo políticamente es cierto
Su propia riqueza hunde a Occidente
La degradación de los negociantes (58)
URSS y China ⇒ son lo mismo.
Hay que luchar por principios (62)
Los sufrimientos hacen que
Rusia desborde de experiencia (63)
Líderes soviéticos cautivos dentro (64)
del marxismo? (Imperialismo demoníaco
No se vuelve atrás, pero estamos
llegando a punto crucial en la historia (66)
Ataque a medios de comunicación 70
Crisis de valores y profecía s/ USA (72)
La prosperidad al precio de
concesiones ilusorias (75)
La 4ª guerra mundial — El
vaticinio trágico } 73-74-75

Santiago, Noviembre 4 de 1981

Señor
Pedro Ibáñez
Presente

Estimado señor:

Me permito acompañar a la presente, por si usted no lo ha tenido a mano, un extracto de un discurso pronunciado por Alexander Solzhenitsyn que, me parece, se relaciona con lo que usted expuso en su clase del 27 de Octubre, sobre la situación de Chile y sus actuales circunstancias sociales.

Atentamente,

Anselm Kanthak N.

EL MERCURIO - DOMINGO 25 de Junio de 1978

LA COBARDIA DE OCCIDENTE

Por Alexander Solzhenitsyn

*El siguiente texto es un extracto de la alocución pronunciada por el escritor ruso ante los graduados de la Universidad de Harvard, en los Estados Unidos.

Si me tocara hoy analizar las brechas que dividen al mundo ante un auditorio de mi país, me habría concentrado en las calamidades de Oriente. Pero debido a que mi forzoso exilio en Occidente ya dura cuatro años y a que mi auditorio es occidental, pienso que será de mayor interés concentrarnos en ciertos aspectos de Occidente, tal como yo los aprecio.

La decadencia del valor bien puede ser lo más significativo que observa un extranjero en Occidente. El mundo occidental ha perdido su coraje civil, tanto en su conjunto como nación por nación, gobierno por gobierno, partido por partido y, por cierto, en las Naciones Unidas. Esta disminución de la valentía se hace especialmente ostensible en los grupos gobernantes y en la élite intelectual, causando así la impresión de que toda la sociedad ha perdido el arrojo. Desde luego que aún hay muchos individuos valientes, pero su influencia sobre la vida pública es nula. Los burócratas intelectuales y políticos se muestran deprimidos, pasivos y perplejos en sus acciones y declaraciones y aún mucho más en sus reflexiones teóricas acerca de por qué basan su política en la debilidad y la cobardía. Y esa decadencia del coraje se ve irónicamente subrayada por ocasionales explosiones de ira e inflexibilidad de dichos burócratas cuando toca tratar con naciones y gobiernos débiles que no cuentan con apoyo alguno o cuando toca parlamentar con corrientes incapaces de ofrecer resistencia alguna. Pero aquellos se quedan en silencio y paralizados cuando deben encarar a gobiernos poderosos o fuerzas amenazantes, con agresores y terroristas internacionales.

¿EL COMIENZO DEL FIN?

¿Debe recalcarse que desde tiempos antiguos la pérdida del coraje es considerada el comienzo del fin?

Cuando nacieron los modernos estados occidentales, se proclamó el siguiente principio: Los gobiernos están hechos para servir al hombre y el hombre vive para ser libre y buscar la felicidad. Véase,por ejemplo, la Declaración de la Independencia de los Estados Unidos.

Durante las últimas décadas el progreso técnico y social ha permitido el logro de esas aspiraciones y ha creado el Estado-beneficencia. Cada ciudadano ha obtenido la libertad anhelada y tal cantidad de bienes materiales que en teoría debiera haber alcanzado la felicidad, al menos considerándola en su sentido moralmente inferior.

Pero en todo este proceso se ha dejado de lado un importante detalle sicológico: el deseo constante de tener aún más cosas y un nivel de vida aún mejor. La lucha por alcanzar estas nuevas metas coloca a muchas naciones occidentales frente a profundas preocupaciones e incluso, depresiones, aunque se ha hecho costumbre ocultar tales sentimientos. La activa y alienante competencia abarca la totalidad de los pensamientos humanos y no deja lugar para el desarrollo libre del espíritu. Se ha logrado garantizar la independencia individual respecto de una serie de presiones que podría ejercer el Estado. La mayoría de los hombres occidentales goza de un bienestar que sus padres o sus abuelos ni siquiera hubieran soñado. Ahora es posible criar a los niños de acuerdo a los ideales más avanzados y conducirlos hacia la felicidad, el esplendor físico, la posesión de múltiples bienes materiales, hacia el dinero y el placer y hacia una libertad de gozo casi ilimitada. De modo que ahora nadie desea renunciar a todo esto, menos cuando se trata de defender valores comunes o menos aún cuando se trata de defender la seguridad de la nación en un país distante.

Hasta la ciencia biológica ha comprobado que la extrema seguridad y el bienestar habituales no favorecen la vida de los organismos. El actual bienestar de la sociedad occidental ha comenzado a revelar su máscara perniciosa.

SER LEGAL, PERO.....

La sociedad occidental se ha dado a sí misma la organización más apropiada a sus intereses sobre la base de la letra de la ley. Si se está en la razón desde un punto de vista legal, no se necesitará nada más. Nadie se atreverá a mencionar que tal vez no se esté del todo en lo cierto, ni a urgir sobre la necesidad del dominio de sí mismo, de la disciplina y de la disposición a renunciar a las prerrogativas de esa ley si ello fuese necesario. Nadie se atreverá a plantear la necesidad del sacrificio. Simplemente sonaría absurdo. Pocas veces toca observar una actitud de renuncia y autolimitación. Todos actúan en Occidente hasta el extremo de lo permitido por la ley. Una compañía petrolera, por ejemplo, es inocente cuando adquiere la patente de invención de una nueva fuente energética a fin de impedir su uso. Un fabricante de alimentos es legalmente inocente si envenena sus productos a fin de hacerlos durar más, después de todo los consumidores tienen la libertad de no adquirirlos.

He pasado toda mi vida bajo un régimen comunista y les diré que una sociedad carente de una escala legal objetiva es indudablemente una sociedad terrible. Pero una sociedad sin otra escala que la legal es igualmente indigna del hombre. Una sociedad basada sobre la letra de la ley y que no alcanza jamás otras alturas, simplemente renuncia a hacer uso de las más elevadas posibilidades humanas. La letra de la ley es demasiado fría y formal como para tener una influencia beneficiosa sobre la sociedad. Cada vez que la urdimbre de la vida se teje sólo con relaciones legales, se producirá una atmósfera de mediocridad que paraliza los más nobles impulsos del hombre.

La libertad irresponsable y destructiva ha ganado demasiada extensión. La sociedad contemporánea parece carecer de defensas contra el abismo de la decadencia humana. Así encontramos, por ejemplo, el abuso de la libertad para ejercer la violencia moral contra la juventud mediante películas llenas de pornografía, crimen y horror. Se ha estimado que estas manifestaciones son parte de la libertad y que teóricamente se ven contrarrestadas por la libertad de la juventud a renunciar a asistir a esos espectáculos. La vida organizada en forma legalista ha demostrado así su incapacidad para defenderse contra la corrosión del mal.

¿Qué decir acerca del oscuro ámbito de la criminalidad propiamente tal? Las libertades garantizadas por la ley (especialmente en los Estados Unidos) son tan amplias que no sólo favorecen a la libertad individual sino que a algunos crímenes individuales. Un culpable cualquiera puede salir airoso de un juicio o ser castigado en grado mínimo con el apoyo de miles de personas que lo favorezcan. Cuando algún gobierno inicia una lucha a fondo contra el terrorismo, la opinión pública inmediatamente lo acusará de violar los derechos civiles de los terroristas. Hay muchos de estos casos en la actualidad.

La prensa también goza,desde luego, de la más irrestricta de las libertades. (Emplearé la palabra prensa en referencia a todos los medios de comunicación). Pero, ¿cuál es el uso que hace de esta libertad?

Nuevamente la primera prioridad es no infringir la ley escrita. No hay responsabilidad moral por la deformación de los hechos o la desproporción en las informaciones. ¿Cuál es la responsabilidad de un periodista frente a sus lectores y frente a la historia? La prisa y la superficialidad son las enfermedades del siglo XX y esa enfermedad aqueja a la prensa más que a nadie. Un análisis en profundidad de alguna materia es anatema para la prensa, que se restringe exclusivamente a fórmulas sensacionalistas.

Pero la prensa, tal como es, se ha convertido en el mundo occidental en uno de los mayores poderes, más que la judicatura, el Ejecutivo o la legislatura. Debería, entonces, formularse la siguiente pregunta. ¿De acuerdo a qué ley ha sido elegida y ante quien es responsable? En el mundo comunista, los periodistas son funcionarios estatales. Pero ¿quién ha investido de poder a los periodistas de Occidente? ¿Cuánto tiempo dura su permanencia en el poder y cuáles son sus prerrogativas?

He hecho mención de un par de manifestaciones típicas de la vida occidental que sorprenden a quien llega a este mundo. El enfoque y la finalidad del discurso no me permiten profundizar en el análisis y debo renunciar a revisar ahora la influencia de las modalidades occidentales sobre importantes aspectos de la vida nacional, tales como la educación, los estudios superiores y el desarrollo de las artes y de las letras.

LA SOCIEDAD OCCIDENTAL NO ES RECOMENDABLE

Si alguien me preguntara si yo recomendaría, como ideal para mi país, el modelo occidental tal como se vive en la actualidad, francamente debería contestarle que no lo haría. No, yo no podría recomendar vuestra sociedad como un ideal para la transformación para la mía. Nuestra patria ha alcanzado, por medio del sufrimiento, un grado de desarrollo espiritual tan intenso que el sistema occidental, en su actual estado de vacío y agotamiento espiritual, no parece deseable.

Un hecho que no puede discutirse es el debilitamiento de los seres humanos en Occidente, mientras los de Oriente viven un constante fortalecimiento. Seis décadas para el pueblo ruso y tres para las naciones del Este europeo han servido para ponernos a la cabeza del desarrollo espiritual. La complejidad de la vida y la presencia de la muerte han producido individualidades más fuertes, profundas e interesantes que aquellas que ha arrojado el bienestar occidental.

Por ello, si nuestra sociedad fuera transformada según vuestro modelo, significaría indudablemente una mejoría en ciertos aspectos, pero también una transformación negativa en otros de gran importancia. Es indudablemente cierto que una nación no puede permanecer en la carencia de una legislación, como es el caso de la Unión Soviética. Pero tampoco es deseable recurrir a un mecanicismo legalista como el vuestro. Luego del sufrimiento de décadas de violencia y opresión, el alma humana siente sed por cosas más elevadas, cálidas y puras que los hábitos convencionales de las masas, introducidos por la invasión de publicidad, el atontamiento televisivo y la música intolerable.

Todo esto es perfectamente visible para los observadores de todas partes de nuestro planeta. La forma de vida occidental tiene escasa posibilidad de transformarse en el modelo que se imponga.

Hay advertencias significativas de la historia para las sociedades amenazadas o decadentes. Estas son, por ejemplo, la decadencia del arte o la falta de grandes estadistas. Hay, incluso, signos manifiestos. El centro de vuestra sociedad democrática y de vuestra cultura queda sin suministro eléctrico por un par de horas y los ciudadanos norteamericanos se hunden en una orgía de violencia y destrucción. Estos acontecimientos bastan para demostrar que la película que aparenta suavidad y paz es demasiado delgada y que el sistema social oculto bajo ella es insalubre e inestable. Pero la lucha por nuestro planeta, tanto física como espiritual, lucha que adquirirá dimensiones cósmicas, no es imprecisa materia del futuro, sino que ya ha comenzado. Las fuerzas del mal han iniciado su ofensiva decisiva y puede percibirse su presión. Sin embargo vuestras pantallas están llenas de sonrisas y de felicidad vacía. ¿Cuál es el motivo de esta aparente alegría?

A pesar de la abundancia de información, o tal vez debido a ella, el Occidente tiene dificultad para comprender la realidad tal cual es. Así, hemos escuchado las ingenuas predicciones de ciertos expertos norteamericanos acerca de que Angola se transformaría en el Vietnam de la Unión Soviética o acerca de que las excursiones cubanas al Africa serían mejor frenadas por una cortesía de los EE.UU. hacia Cuba.

El peor de los errores se suscitó, sin embargo, con la incapacidad de comprender la guerra del Vietnam. Había quienes deseaban sinceramente frenar todas las guerras tan pronto como fuera posible; otros opinaban que Vietnam debiera haber tenido la posibilidad de ejercer la autodeterminación y elegir al comunismo si así deseaban. Pero los miembros del movimiento antibélico norteamericano ganaron posiciones y se vieron involucrados en la traición a las naciones del Lejano Oriente en el genocidio y en el sufrimiento para 30 millones de seres humanos. ¿Acaso esos pacifistas escuchan ahora las quejas y los lamentos que surgen de esa parte del mundo? Acaso han llegado a comprender ahora su responsabilidad? ¿O siguen prefiriendo hacerse los sordos?

La "intelligentsia" norteamericana ha perdido su fibra y, como consecuencia, el peligro está cada vez más cerca de los EE.UU. Pero no hay conciencia de eso. Los miopes políticos que firmaron apresuradamente la capitulación de Vietnan parecen haberle dado a los Estados Unidos un respiro, pero con ello han traido la amenaza de cientos de Vietnam. El pequeño país asiático fue una advertencia y una ocasión para movilizar el coraje de la nación norteamericana. Más si una Norteamérica todopoderosa experimentó una derrota a manos de un pequeño país comunista, ¿cómo puede Occidente basar su seguridad en el gigante derrotado? Con todo, no hay arma alguna, por poderosa que sea, que pueda ayudar a Occidente mientras no supere su pérdida de voluntad de poder. En un estado de debilidad sicológico, las armas se tornan en una pesada carga para el derrotado. Para defenderse, uno debe estar dispuesto a morir. Y es poca la disposición a morir en una sociedad formada en el culto del bienestar material. No queda, entonces, sino ganar tiempo, hacer concesiones y traicionar.

Hace poco pudo observarse en Belgrado, que los diplomáticos del mundo libre, en su debilidad, se rendían, mientras los oprimidos miembros de los grupos de observación de

los Acuerdos de Helsinki estaban sacrificando sus vidas.

UN SUEÑO QUE DEBILITA

Los pensadores occidentales se han tornado conservadores: la situación actual debe mantenerse como está a toda costa y no deben producirse cambios. El sueño enervante del "statu quo" es el síntoma de una sociedad que ha llegado al término de su posible desarrollo. Uno debería estar ciego para no darse cuenta de que los océanos del mundo ya no pertenecen a Occidente y que la tierra que domina se encoge constantemente. Las dos así llamadas guerras mundiales (no fueron, sin embargo, a escala mundial; eso aún no ha sucedido) han traido la destrucción interna del pequeño pero progresista Occidente, que así ha preparado su propio fin.
La próxima guerra (que no será necesariamente atómica y que creo no lo será) bien podría enterrar a la civilización occidental para siempre.
No estoy examinando aquí el caso de una catástrofe bélica mundial y las consecuencias que podría provocar en la sociedad. Mientras sigamos despertando cada mañana bajo un sol de paz, deberemos llevar nuestra vida de todos los días. Sin embargo, ya se ha producido un desastre que ha estado amenazando desde tiempo atrás. Me refiero a la calamidad de una humanidad desespiritualizada y de una conciencia irreligiosa.
Para este tipo de conciencia, el hombre será la piedra de toque desde donde se puede analizar cada fenómeno del universo; el hombre imperfecto, aquel que jamás se halla libre del orgullo, del egoísmo, de la envidia, de la vanidad y de miles de otros defectos. Ahora nos damos cuenta de las consecuencias de los errores cometidos al principio de la jornada. Desde el Renacimiento hasta nuestros días hemos enriquecido nuestra experiencia, pero hemos perdido el concepto de un Ente Supremo que solía poner freno a nuestras pasiones e irresponsabilidad. Hemos cifrado excesivas esperanzas en las reformas políticas y sociales, sólo para darnos cuenta de que nos hemos privado de nuestro más preciado tesoro, la vida espiritual. En Oriente esta vida es destruida por la conducta y las maquinaciones del partido gobernante. En Occidente muere sofocada por los intereses comerciales. Esta es la verdadera crisis. La división del mundo es menos grave que la similitud de la enfermedad que aqueja a sus partes principales.

TAREAS DE LA NATURALEZA ESPIRITUAL

Si el humanismo estuviera en lo cierto al declarar que el hombre nació para la felicidad, no nacería para morir. Desde que el cuerpo del hombre nace para morir, la tarea del ser humano debe ser de naturaleza más elevada. No puede restringirse al goce de la vida cotidiana. No puede limitarse a la búsqueda de los mejores caminos para detener el bienestar material y luego sacar el máximo provecho de éste. Debe ser más bien, el cumplimiento de una tarea permanente y muy seria que haga del viaje de la vida una experiencia de permanente crecimiento moral de modo que al morir se sea un hombre mejor que al nacer.
Se hace imperioso revisar a fondo el dilatado catálogo de valores humanos. Su actual incorrección es sorprendente. No es posible que se juzgue el desempeño de un Presidente de acuerdo al dinero que puede ganarse bajo su administración o según la cantidad de gasolina que es capaz de proveer a cada uno de sus ciudadanos. Tan sólo el dominio de sí mismo puede elevar al hombre por sobre la corriente del materialismo.
Si bien el mundo no ha llegado a su término, ha entrado en uno de los cambios más profundos de su historia, tan profundo como aquel que separó a la Edad Media del Renacimiento. Forzosamente nos debe conducir a una superación espiritual, deberemos ascender en nuestras miras y alcanzar un nivel de vida en donde nuestra naturaleza física no se vea constreñida como en la Edad Media y donde nuestro espíritu no sea aplastado como en la era moderna.
Esta ascensión será semejante a una mutación hacia la próxima etapa antropológica. Nadie tiene en el mundo otra opción, sino superarse.

Solzhenitsyn on Communism

Advice to the West, in an "hour of extremity"

Some Soviet dissidents still argue that their country's Marxist-Leninist system can be reformed from within. Not Alexander Solzhenitsyn: he has never swerved from his belief in the inherent evil of Communism. Last week, the Nobel-prizewinning novelist composed this essay for TIME *in response to the crisis in East-West relations created by the Soviet conquest of Afghanistan. Solzhenitsyn argues that Afghanistan is merely the latest demonstration of the U.S.S.R.'s insatiable desire for world conquest. As in his grim 1978 Harvard commencement address, he chides the West for weakness. But the West may yet prevail, he says, if it will recognize that Communism and the people oppressed by it are not one and the same.*

Many Americans will find Solzhenitsyn's views too harsh, his vision too chilling. But the reflections of Russia's greatest living writer on today's crisis merit wide attention.



The West began its perilous miscalculation of Communism in 1918: from the very beginning the Western powers failed to see the deadly threat that it represented. In Russia at that time, all previously warring factions—from the government forces to the Constitutional Democrats and the right-wing Socialists—united against Communism. Though the peasants and workers were not formally allied with these groups, and were not coordinated, thousands of peasant revolts and dozens of worker uprisings reflected the masses' opposition to Communism. A Red Army was mobilized by executing tens of thousands of men who tried to evade Bolshevik conscription. But this Russian national resistance to Communism received scant support from the Western powers.

The most fantastically rosy notions about the Communist regime circulated in the West, and so-called progressive public opinion greeted it with joy, in spite of the fact that by 1921, 30 Russian provinces were undergoing a Cambodia-like genocide. (In Lenin's lifetime, no fewer innocent civilians perished than under Hitler, and yet today American schoolchildren, who invariably regard Hitler as the greatest villain in history, look upon Lenin as Russia's benefactor.) The Western powers vied with one another to give economic and diplomatic support to the Soviet regime, which could not have survived without this aid. Europe took no notice of the fact that some 6 million people in the Ukraine and the Kuban River basin had died of hunger.

In 1941, the worth of this much-touted regime became apparent to the world: from the Baltic to the Black Sea the Red Army retreated as if swept away by the wind, in spite of its numerical superiority and its excellent artillery. There was no precedent for such a rout in a thousand years of Russian history and, indeed, in all military history. In the first few months of the war, some 3 million soldiers had fallen into enemy hands! Here was a clear statement of our people's desire to be rid of Communism. The West could not have failed to understand if only it had wanted to see. But in its nearsightedness, the West held that the sole threat to the world resided in Hitler and that his overthrow would end all danger. The West did what it could to help Stalin forcibly harness Russian nationalism for the Communist cause. And so, in World War II, the West defended not freedom in general but merely freedom for itself.

In order to buy Stalin's friendship at the end of the war, the West turned over 1.5 million people who were then in Allied hands and who did not wish to return to Stalin's tyranny. Among them were entire Russian divisions, Tartar and Caucasian battalions, as well as P.O.W.s and forced laborers numbering in the hundreds of thousands, including old men, women and children. Stalin manipulated Roosevelt with ease, effortlessly assuring himself of control over Eastern Europe: Yalta marked the beginning of a 35-year streak of American defeats, only briefly interrupted in Berlin and Korea. (When there was the will to resist, victory followed.) As I have written on earlier occasions [in 1975 in an article entitled "The Big Losers in the Third World War" and in the book *Warning to the West*], the entire period from 1945 to 1975 can be viewed as another world war that was lost by the West without a battle and in which some two dozen countries were abandoned to Communism.

There are two reasons for this string of capitulations. First is the spiritual impotence that comes from living a life of ease; people are unwilling to risk their comforts. Second, and just as important, is the prevailing, total incomprehension of the malevolent and unyielding nature of Communism, which is equally dangerous to *every* country. The West often seeks an explanation for the phenomenon of 20th century Communism in some supposed defects of the Russian nation. This is ultimately a racist view. (How then can China be explained? Viet Nam? Cuba? Ethiopia? Or the likes of Georges Marchais?) Flaws are sought everywhere but in Communism itself. Its aggressiveness is explained by, for example, Averell Harriman, in terms of a national dread of foreign aggression; this is said to account for the building of a vast arsenal and the seizing of new countries.

Western diplomats depend on unsound hypotheses that involve supposed "left" and "right" factions of the Politburo, when, in reality, all of its members are united in seeking world conquest and are undiscriminating in the means they use. Insofar as struggles do occur within the Politburo, they are purely personal; they cannot be used for diplomatic leverage. The average Soviet citizen, deprived though he is of information about the world and of the benefits of Western Kremlinology, understands this perfectly well. Illiterate Afghan herdsmen are equally on target when they burn portraits of Marx and Lenin, instead of accepting the tale that their country was occupied simply because Leonid Brezhnev happened to be ailing.

Try asking a malignant tumor what makes it grow. It simply cannot behave otherwise. The same is true of Communism; driven by a malevolent and irrational instinct for world domination, it cannot help seizing ever more lands. Communism is something new, unprecedented in world history; it is fruitless to seek analogies. All warnings to the West about the pitiless and insatiable nature of Communist regimes have proved to be in vain because the acceptance of such a view would be too terrifying. (Did not the Afghan tragedy in fact take place two years ago? But the West shut its eyes and postponed recognizing the problem—all for the sake of an illusory détente.) For decades it has been standard practice to deny reality by citing "peaceful coexistence," "détente," "the Kremlin leadership's pursuit of peace." Meanwhile Communism envelops country after country and achieves new missile capabilities. Most amazing is that the Communists themselves have for decades loudly proclaimed their goal of destroying the bourgeois world (they have become more circumspect lately), while the West merely smiled at what seemed to be an extravagant joke. Yet destroy-

Translated by Alexis Klimoff © 1980 by Alexander Solzhenitsyn

ing a class is a process that has already been demonstrated in the U.S.S.R. So has the method of exiling an entire people into the wilderness in the space of 24 hours.

Communism can implement its "ideals" only by destroying the core and foundation of a nation's life. He who understands this will not for a minute believe that Chinese Communism is more peace-loving than the Soviet variety (it is simply that its teeth have not yet grown), or that Marshal Tito's brand is kindly by nature. The latter was also leavened with blood, and it too consolidated its power by mass killings, but the weak-hearted West preferred not to take any notice in 1943-45. He who understands the nature of Communism will not ask whether the world's aid is reaching the starving Cambodians through the good offices of the Heng Samrin regime. Of course it does not. It is confiscated for the army and government. The people can starve.

Communism needs the whole charade of détente for only one purpose: to gain additional strength with the help of Western financing (those loans will not be repaid) and Western technology before it launches its next large-scale offensive. Communism is stronger and more durable than Nazism, it is far more sophisticated in its propaganda and excels at such charades.

Communism is unregenerate; it will always present a mortal danger to mankind. It is like an infection in the world's organism: it may lie dormant, but it will inevitably attack with a crippling disease. There is no help to be found in the illusion that certain countries possess an immunity to Communism: any country that is free today can be reduced to prostration and complete submission.

"Communism is unregenerate; it will always present a mortal danger to mankind."

Nevertheless, healers frequently turn up to pronounce the following reassuring diagnosis of the acute infection that is Communism: "This malady is not contagious; it is a hereditary Russian disorder." The cure they propose involves avoiding angering the Brezhnev regime at all costs. Instead, it must be supported and equipped. They insist that the enemy to be opposed is any manifestation of the Russian national consciousness, when, in reality, it is the only force that is realistically capable of weakening Soviet Communism from within. The case against the Russian national consciousness is systematically being argued by noted American academics and journalists, who are using irresponsible and tendentious data supplied by some recent émigrés from the Soviet Union.

Such propaganda is sheer madness and serves only to disarm the West. After the forces of Russian nationalism were betrayed by the West in the Russian civil war and once again in World War II, here is an open call to repeat this betrayal yet a third time. This would have ruinous consequences for the Russian people and for the other peoples of the U.S.S.R. It would be just as ruinous for the West. Today the Communist leadership with its decrepit ideology once again dreams of saddling and bridling Russian nationalism in pursuit of its imperial goals. The West must not now equip a horseman intent on the West's destruction.

Communism is inimical and destructive of *every* national entity. The American antiwar movement long nurtured the hope that in North Viet Nam nationalism and Communism were in harmony, that Communism seeks the national self-determination of its beloved people. But the grim flotilla of boats escaping from Viet Nam—even if we count only those that did not sink—may have explained to some less ardent members of the movement where the national consciousness resides and always did reside. The bitter torment of millions of dying Cambodians (to which the world is already growing accustomed) demonstrates this even more vividly. Take Poland: the nation prayed for just a few days with the Pope; only the blind could still fail to distinguish the people from Communism. Consider the Hungarian freedom fighters, the East Germans who keep on dying as they try to cross the Wall, and the Chinese who plunge into shark-infested waters in the hope of reaching Hong Kong. China conceals its secrets best of all; the West hastens to believe that this, at least, is "good, peace-loving" Communism. Yet the same unbridgeable abyss, the same hatred separate the Chinese regime and the Chinese people.

An identical chasm exists between Communism and the Russian national consciousness. It pains us that the West heedlessly confuses the words Russian and Russia with Soviet and U.S.S.R. To apply the former words to the latter concepts is tantamount to acknowledging a murderer's right to the clothes and identification papers of his victim. It is a thoughtless blunder to consider the Russians the "ruling nationality" in the U.S.S.R. The Russians were the recipients, under Lenin, of the first crushing blow. They suffered millions of victims (with the most outstanding killed off selectively) even before the genocidal collectivization of agriculture. At the same time Russian history was reviled. Russia's culture and its church were crushed. Russia's clergy, nobility, merchants and finally its peasantry were destroyed. Though the regime's blows fell next on the other nationalities, the Russian countryside today has the lowest standard of living in the U.S.S.R., and Russian provincial towns have the lowest priority in the distribution of consumer goods. In huge areas of our country, there is nothing to *eat*, and the purchases of U.S. grain do not improve the people's diet (the grain goes to military stockpiles). The Russians make up the bulk of the slaves of the Soviet state. The Russians are exhausted; their debilitation is becoming hereditary, their national consciousness has been debased and suppressed.

Nothing could now be further from the heart of the Russian people than a militant nationalism; the idea of an empire is repulsive to them. But the Communist regime watches its slaves carefully and takes special pains to suppress their non-Communist consciousness. The result: enormous labor camp terms for the proponents of freedom (Igor Ogurtsov—20 years, Vladimir Osipov—16 years, Yuri Orlov—seven years); the new arrests of priests, the spiritual teachers of the people (Gleb Yakunin and Dmitri Dudko); the destruction of the innocent Christian Committee for the Defense of Believers' Rights; the continuing mass imprisonment of young Christians; the exile of Andrei Sakharov.

In expectation of World War III the West again seeks cover, and finds Communist China as an ally! This is another betrayal, not only of Taiwan, but of the entire oppressed Chinese people. Moreover, it is a mad, suicidal policy: having supplied billion-strong China with American arms, the West will defeat the U.S.S.R., but thereafter no force on earth will restrain Communist China from world conquest.

Communism stops only when it encounters a wall, even if it is only a wall of resolve. The West cannot now avoid erecting such a wall in what is already its hour of extremity. Meanwhile, however, 20 possible allies have fallen to Communism since World War II. Meanwhile, Western technology has helped develop the terrifying military power of the Communist world. The wall will have to be erected with what strength remains. The present generation of Westerners will have to make a stand on the road upon which its predecessors have so thoughtlessly retreated for 60 years.

But there is hope. All oppressed peoples are on the side of the West: the Russians, the various nationalities of the U.S.S.R., the Chinese and the Cubans. Only by relying on *this* alliance can the West's strategy succeed. Only together with the oppressed will the West constitute the decisive force on earth. This is also a matter of principle, if the West is to uphold freedom everywhere and not merely for itself.

This strategy will obviously entail radical conceptual changes and the rethinking of tactics on the part of Western politicians, diplomats and military men.

Five years ago, all my warnings were ignored by official America. Your leaders are free to ignore my present predictions as well. But they too will come true. ■

Lo que Salta a la Vista

La opinión pública "progresista" del mundo saludó calurosamente el advenimiento del régimen comunista en la Unión Soviética, a pesar del genocidio a la "camboyana" que se perpetró en 30 provincias de Rusia a partir del año 1921. Incluso en vida de Lenin no se había asesinado a menos inocentes de la población civil que bajo Hitler y, sin embargo, los académicos norteamericanos que actualmente dan al "Führer" el calificativo de "el más perverso de la historia", tiene a Lenin por un benefactor de la humanidad. Los países occidentales se atropellaron a partir de 1921 para consolidar económicamente y sostener diplomáticamente al régimen soviético, que, sin esa ayuda, no habría podido subsistir. Mientras seis millones de personas morían de hambre en Ucrania y en Kubán, Europa bailaba...

Como ya he dicho anteriormente, el período que se extiende de 1945 a 1975 equivale a una tercera guerra mundial que Occidente perdió, esta vez debido a que, sin combatir ni intentar defenderse, abandonó a una veintena de países al comunismo. Esta capitulación tiene una causa doble. Por una parte, la debilidad espiritual inherente a todo bienestar que tiembla por sí mismo. Por otra parte, la total incomprensión de la naturaleza irreductible, mortalmente perniciosa, del comunismo, que constituye un peligro idéntico para todos los países del mundo. Suele explicarse el fenómeno del comunismo del siglo XX por tendencias incorregibles y propias de la nación rusa; de hecho, se trata de un punto de vista racista. (¿Y China? ¿Y Vietnam? ¿Cuba? ¿Etiopía? ¿O, simplemente, el propio Georges Marchais?). Se busca la raíz del mal por todas partes, salvo en el propio comunismo. Se explica su agresividad por su miedo a la agresión, como si eso bastara para justificar la colosal acumulación soviética de armas y su dominación sobre nuevos países. La diplomacia occidental edifica sus vacilantes cálculos sobre imaginarias alas "derecha" e "izquierda" de un Politburó cuyos miembros están todos de acuerdo en la misma estrategia de conquista mundial y son todos igualmente poco delicados en la elección de los procedimientos. Si hay luchas en el seno del Politburó, éstas son sólo de índole personal y no debieran por ningún motivo dar pie a interpretaciones diplomáticas...

El comunismo es el surgimiento de una calidad nueva, desconocida en la historia hasta nuestros días, lo que invalida cualquier búsqueda de analogías. Todas las advertencias que se dirijan a Occidente sobre la naturaleza despiadada e insaciable de poder del comunismo son letra muerta: nadie quiere creer en ella, porque es demasiado espantosa. (Hablemos del Afganistán: ¿no se había producido la tragedia hace ya dos años? Pero Occidente cerró los ojos y contemporizó todo el tiempo que pudo, en nombre de un fantasma de distensión).

Después de decenas de años, aquí se escudan detrás de la "coexistencia pacífica", la distensión o las "intenciones pacíficas de los dirigentes del Kremlin", no obstante que el comunismo engulle un país tras otro y perfecciona sus misiles. Y lo más asombroso es que durante decenios (hasta el día en que se pusieron más inteligentes), los comunistas han proclamado a voz en cuello, sin ocultarlo, que su objetivo era aniquilar al mundo burgués, a lo que Occidente se limitaba a responder con una sonrisa: "Humorada de extremistas". Pero la historia de la URSS ha demostrado lo que quiere decir "liquidar una clase": quiere decir exterminar los 10 ó 15 millones de personas que constituían esa clase. Y la mano de los comunistas no tiembla jamás. Así, han trasladado en 24 horas a un pueblo entero al desierto.

El comunismo no puede realizar sus ideales sino destruyendo la base misma de la vida de un país. Y quienes comprenden eso no piensan que el comunismo chino sea más pacífico que el comunismo soviético (aún no le han salido los dientes; eso es todo...). Los que lo comprenden no preguntarán si los socorros internacionales han sido transferidos por los hombres de Samrin a los camboyanos que agonizan; es seguro que no; es seguro que todo a sido confiscado para el Ejército y para el Estado, y que el pueblo bien puede reventar...

El comunismo es enemigo de toda nacionalidad y aniquila a cada una de ellas. El movimiento antimilitarista norteamericano se forjó ilusiones durante largo tiempo de que el nacionalismo norvietnamita y el comunismo podrían convivir armoniosamente, que el comunismo cuidaría la autodeterminación de ese pueblo. Sin embargo, la flotilla mortuoria de embarcaciones vietnamitas que navega por el océano —incluso si se considera sólo la parte que no ha sido echada a pique—, acabó por convencer si no a los militantes más ardientes del movimiento, al menos a algunos de ellos, dónde se encuentra la conciencia nacional (donde, por lo demás, nunca ha dejado de encontrarse).

Los terribles sufrimientos de millones de camboyanos agonizantes (a los cuales el mundo se ha habituado) demuestran la misma cosa y de manera más impresionante. También Polonia. Algunos días de oración junto al Papa, y sólo los ciegos no pudieron ver dónde estaba el pueblo y dónde el comunismo. Y los insurgentes de Budapest. Y los alemanes del Este, que tienen una razón para morir a los pies del muro de Berlín. Y los chinos, que cruzan a Hong-Kong por un mar infestado de tiburones. China, el país que disimula más profundamente sus secretos; y he aquí que Occidente se apresura a creer en ese comunismo "bueno" y "pacífico", aun cuando existe el mismo abismo de muerte entre el Gobierno chino y su pueblo.

El comunismo sólo se detiene cuando choca contra un muro, cuando se le antepone una voluntad inquebrantable. Y Occidente no puede evitar construirlo en el extremo que hoy es suyo.

El muro ya no podrá levantarse sino a partir de las fuerzas subsistentes. A las actuales generaciones de Occidente les corresponderá ser el muro que intercepte la ruta por la cual sus antepasados retrocedieron con tanta velocidad durante 60 años.

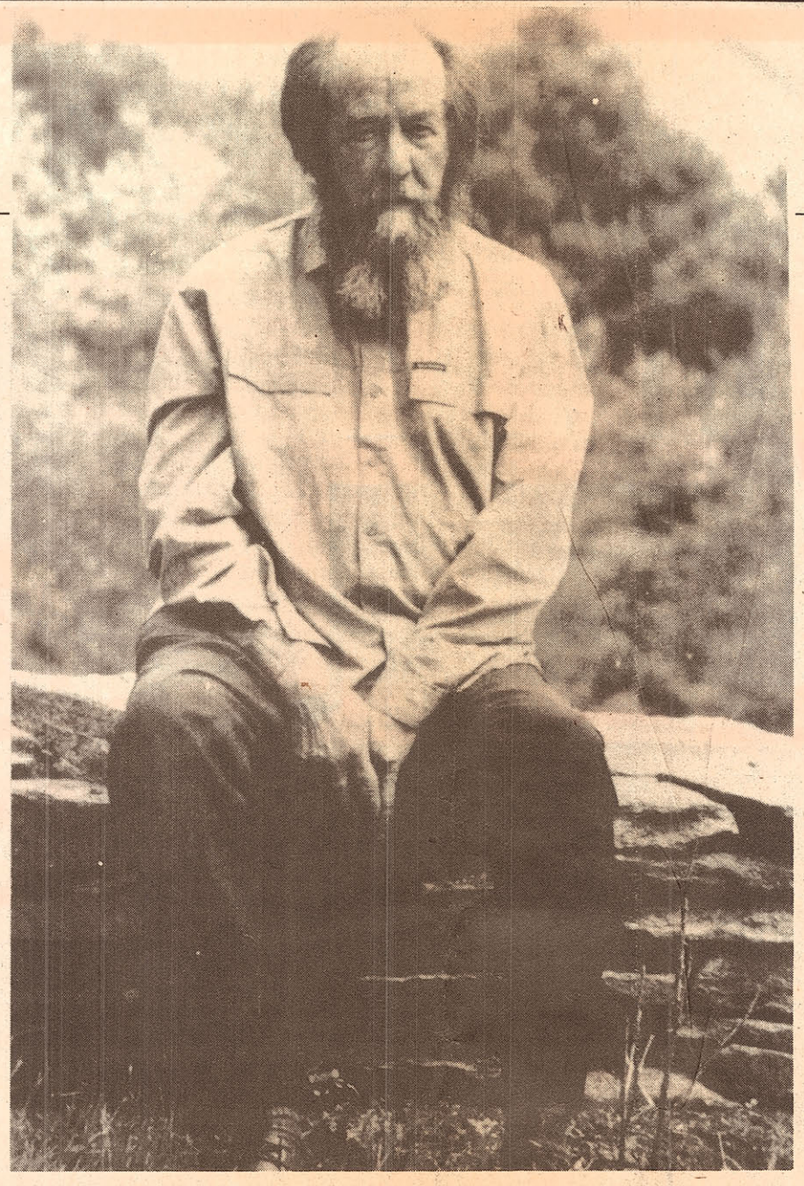
Sin embargo... Allí están todos esos pueblos esclavizados: el pueblo ruso, todos los pueblos de la Unión Soviética, el pueblo chino, el pueblo de Cuba. La única posibilidad de éxito de la estrategia de Occidente es pensar en la alianza con esos pueblos oprimidos. Sólo con su compañía se constituirá la fuerza decisiva sobre la Tierra. Es cuestión de principios. Hay que defender no sólo la propia libertad, sino la del mundo entero; no hay otro camino...

Hace cinco años los gobernantes de los Estados Unidos hicieron caso omiso de mis advertencias. Evitad a vuestros dirigentes hacer otro tanto con las que hago ahora. Porque también ellas se cumplirán.

Alexander Solzhenitsyn

Solzhenitsyn en los EE.UU.

Por Thomas Molnar



SOLZHENITSYN tuvo excelente acogida en su nueva patria, los EE.UU., durante uno o dos años luego de su exilio, a comienzos de 1974. El mundo político-cultural de Nueva York-Washington daba por sentado que como todos los emigrados de regímenes comunistas, era básicamente demócrata liberal, y acusaría al régimen soviético meramente de actitudes totalitarias y de rechazar el capitalismo. Pero las primeras declaraciones del escritor ruso, que fueron luego *in crescendo* —viajó y habló mucho en esos primeros años— no parecieron del todo bien en estos círculos. Mientras en París el izquierdista Jean Daniel me dijo que había quedado inmensamente impresionado por la "fuerza moral" del personaje, a quien vio en un famoso debate televisivo con destacados intelectuales marxistas, en los Estados Unidos el columnista Joseph Kraft observó que "Solzhenitsyn es producto de una civilización inferior a la norteamericana".

Entonces comenzó, aun antes del famoso discurso en Harvard, una campaña de denigración, aun cuando es cierto que el escritor contraatacó con dureza: primero, no pidiendo la ciudadanía estadounidense, lo que siempre es un insulto a ojos norteamericanos; y segundo, negándose a pronunciar nuevos discursos, "porque los estadounidenses, aun los trabajadores y los estudiantes, no comprenden lo que les digo" (en el extremo opuesto del espectro ideológico, Sartre dijo lo mismo 30 años antes). Con los años, aunque se formularon

Solzhenitsyn no cae en el juego, no considera a los Estados Unidos el faro de la humanidad, no ve un contenido divino-humano en la democracia liberal ni en los derechos humanos. Si volviera a Rusia, lo más probable es que no ocultaría su severo juicio sobre "Occidente", y que intentaría enfriar el entusiasmo de sus compatriotas por todo lo occidental.

algunos planteamientos respetuosos sobre el gran hombre que vive semirrecluido en Vermont (su portavoz exclusiva es su esposa, que sí se hizo norteamericana), los medios fueron restándole importancia, e intentaron estudiadamente ignorarlo. Ahora se escribe y se dice que "el sol de Solzhenitsyn se ha puesto", y se pretende que este supuesto *Goetterdaemerung" suyo se extiende también a Europa occidental. La verdad es que la fama y el prestigio del escritor ruso se mantienen intactos en el Viejo Mundo, y de hecho aumentan, en momentos en que Europa oriental comienza a leer sus obras abiertamente. Sólo en los Estados Unidos es casi persona non grata.*

El conflicto fue agudo hasta alrededor de 1985. No había guerra entre Solzhenitsyn y los Estados Unidos, sino una especie de enfriamiento, un benigno desdén, pues el intelectual ruso era sospechoso de sentimientos nacionalistas y de inclinaciones antidemocráticas. Dos cosas ocurrieron aproximadamente en esa fecha. Una, la publicación de "Agosto de 1914"; la otra, el rápido ascenso de Gorbachov al cargo que actualmente ocupa. De acuerdo con un crítico, los dos hechos están vinculados. El libro es una obra de gran fervor nacional ruso, un trabajo eslavo-ortodoxo dostoievskiano. Los comentaristas estadounidenses plantean que Solzhenitsyn escribió dos versiones: una para la Rusia gorbachoviana (donde sus libros circulan como una segunda Biblia), en que el antisemitismo va en aumento, y otra para los lectores occidentales, especialmente norteamericanos y judíos, en los que el antisemitismo está oculto. Más claramente: el Dmitri Bogrow, que asesinó al Primer Ministro Stolypin, fue un judío asimilado al que, sin embargo, el autor restituye su peyorativo nombre semita, Mordko, convirtiéndolo en símbolo del pueblo judío en su subversión del mundo de los gentiles. Como según Solzhenitsyn, Stolypin fue el personaje que pudo haber impedido la incorporación de Rusia a la guerra, y con ello la victoria del comunismo, sus detractores arguyen que culpa a los judíos del bolchevismo y su triunfo. El columnista Lev Navrozov acusa que Bogrow sigue siendo Dmitri en la edición norteamericana, pero se convierte en Mordko en la rusa: un mensaje de aliento a la nueva Rusia y su medio nacional-cultural.

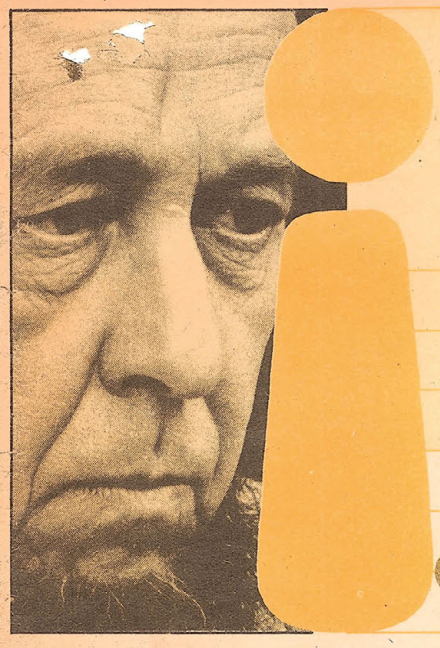
Se plantea, sin embargo, la pregunta de si Solzhenitsyn es realmente un hombre de convicciones antinorteamericanas, sólo se opone a una cierta manifestación de Occidente, liberal, modernista, consumista, hedonista.

El escritor ruso no ha respondido a sus críticos, que mantienen la controversia en las páginas de diarios y revistas dando a entender por ejemplo que si Solzhenitsyn llega a viajar a Rusia y hace allí declaraciones antisemitas, no se le permitiría volver a los Estados Unidos. Puede ser. Pero es ciertamente la llegada de Mijaíl Gorbachov al liderazgo de la Unión Soviética lo que ha intensificado el debate, aun cuando éste sigue siendo hasta ahora unilateral. El desmantelamiento del comunismo en su patria hará, muy probablemente, salir a la superficie el hasta ahora reprimido nacionalismo, como ha ocurrido en toda Europa oriental. En esa misma medida el sol de Solzhenitsyn, que supuestamente se pone en Occidente y por cierto en los EE.UU., saldrá en Rusia y en el Este. Puede llegar el momento en que el escritor, como Vaclav Havel en Praga, entre a la vida política de su país por la puerta principal de un palacio. De allí el tono de alarma de sus detractores estadounidenses que lo comparan ahora con el *ayatollah* Jomeini, esto es, con un hombre que recibió homenajes como exiliado en Occidente y luego regresó a su país no sólo en calidad de "fanático religioso", sino además como antinorteamericano.

No pretendemos erigirnos en árbitros de este debate, que se hace cada día más violento. Se plantea, sin embargo, la pregunta de si Solzhenitsyn es realmente un hombre de convicciones antinorteamericanas, o sólo se opone a una cierta manifestación de Occidente, liberal, modernista, consumista, hedonista. La conferencia de Harvard atacó ciertamente a *estos* aspectos; el escritor no ve al parecer indicios de mejoría; cuando la Universidad de Yale lo invitó, un año más tarde, a dirigirse a los estudiantes y profesores, respondió con una lacónica nota, diciendo que no estaba disponible.

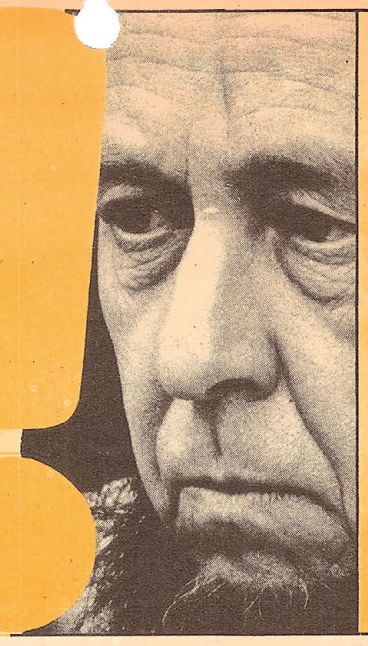
Evidentemente, pues, Solzhenitsyn no cae en el juego, no considera a los Estados Unidos el faro de la humanidad, no ve un contenido divino-humano en la democracia liberal ni en los derechos humanos. Si volviera a Rusia, lo más probable es que no ocultaría su severo juicio sobre "Occidente", y que intentaría enfriar el entusiasmo de sus compatriotas por todo lo occidental. Una de las primeras importaciones culturales de 1990 desde este hemisferio hacia Hungría es la revista *Playboy* en lengua magyar; en Rumania, el primer derecho que se restableció fue el del aborto. Solzhenitsyn no será el único que exprese sus críticas a algunos frutos de la liberación.

Quizás Joseph Kraft sólo tuvo razón a medias cuando consideró extraña (escribió "inferior") al paisaje mental estadounidense la cultura natal del pensador ruso. Los escritores rusos del siglo XIX también dieron a entender que la brecha era insalvable. No hay razón que impida que en el siglo XXI siga siendo tan enorme como entonces.



¡PROHIBIDO SOLZHENITSYN!

(Excepto para quien desee entender lo que nos está ocurriendo).





Aquéllos no sujetos a dicha prohibición encontrarán aquí algunas de las ideas más lúcidas de hoy, pero también una amarga visión de Occidente y un discurso contra aquellos atrampados por el consumismo y el legalismo como bien supremo.

Desvalorizada se encuentra entre nosotros la palabra "discurso". Por eso cuando llegó a mis manos el libro "*Problemas contemporáneos de la información*" (editado recientemente por *Tomás P. Mac Hale*, abogado, periodista y profesor universitario santiaguino), y al descubrir que incluía un discurso lo tomé con el entusiasmo que me provocaría un ensayo titulado "*Las arenas de origen calcáreo en las playas de Mozambique*".

Pero terminé de leer el discurso casi de madrugada, estremecido.

No era un discurso más.

Y su autor, *Alexander Solzhenitsyn*, un hombre al que se echa de menos cuando guarda silencio.

Desde las primeas líneas no pude evitar que su discurso se apropiara de mi voluntad, que me tomara de la solapa sin soltarme hasta haberlo "escuchado" —sufrido— dos veces.

Es un discurso que pronunció al recibir el grado de doctor en Letras de la Universidad de Harvard. Es un discurso que, por su carácter, podría parecer ajeno a nuestras páginas. Es un discurso —y por eso reproducimos aquí sus partes principales— capaz de conmover, irritar y alarmar. Todo a la vez. Y es, sobre todo, un discurso desgarrado que deja el alma entre los dientes.

No es un tema para el domingo, día de descanso. Claro que no. Porque es un tema para todos los días y para todos aquellos inquietos por el tipo de sociedad que queremos construir.

Es un discurso que deja al descubierto el escándalo de tantos discursos. L. A. G.

DECLINACION DE LA VALENTIA

La declinación de la valentía puede ser la característica más llamativa que un observador extranjero nota en el Occidente de nuestros días. El Mundo Occidental *ha perdido su valentía civil*, tanto si se lo considera un todo, como si se lo mira separadamente en cada país, en cada Gobierno, en cada partido político y, por supuesto, en las Naciones Unidas.

Tal declinación, en el valor, es particularmente notable entre los grupos gobernantes y entre la élite intelectual, causando de este modo una impresión de pérdida de la valentía por parte de la sociedad entera. Naturalmente, hay muchos individuos valerosos, pero éstos carecen de influencia determinante sobre la vida pública.

Los burócratas políticos e intelectuales muestran depresión, pasividad y perplejidad en sus acciones, en sus declaraciones y, más aún, en las reflexiones teóricas para explicar lo realista, razonable, así como intelectual y moralmente justificado, que es basar las políticas del Estado en la debilidad y en la cobardía.

Y la declinación en la valentía es subrayada irónicamente por explosiones ocasionales de ira y de inflexibilidad por parte de esos mismos burócratas, cuando tratan con gobiernos y países débiles, a los que nadie apoya, o con corrientes que no pueden ofrecer resistencias, pero que se quedan callados y paralizados al tratar con gobiernos poderosos, con fuerzas amenazantes, o con agresores y terroristas internacionales.

¿Debería señalarse que, desde los tiempos antiguos, la declinación de la energía ha sido considerada el comienzo del fin?

BIENESTAR

Al crearse los modernos Estados occidentales, se proclamó el siguiente principio: los gobiernos están para servir al hombre, y el hombre vive para ser libre y buscar la felicidad. (Véase, por ejemplo, la *Declaración de Independencia de Estados Unidos*). Finalmente, ahora, en el curso de las últimas décadas, el progreso técnico y social ha permitido la concreción de estas aspiraciones en el bienestar estatal. A cada ciudadano se le han concedido la libertad deseada y los bienes materiales, en tal cantidad, que le garanticen, *en teoría*, el logro de la felicidad, en el sentido *moralmente inferior* que se le ha dado a esa palabra durante las mismas décadas.

Pero en este proceso se ha descuidado un detalle sicológico: el deseo constante de tener todavía más cosas y mejor vida, y la lucha por obtenerlas imprime en muchas frentes occidentales la preocupación, y hasta la depresión, aunque es costumbre ocultar estos sentimientos. La competencia activa y tensa satura todos los pensamientos humanos sin abrir un camino al libre desarrollo espiritual.

Se ha garantizado la independencia de los individuos respecto de muchos tipos de presión estatal. A la mayoría de las personas se les ha concedido el bienestar en una medida que sus padres y abuelos ni siquiera podrían haber soñado; ha llegado a ser posible criar a los jóvenes de acuerdo a estos ideales, conduciéndolos al esplendor físico, a la felicidad, a la posesión de bienes materiales, de dinero y de distracciones, y hasta un disfrute casi ilimitado de libertad.

Así, pues: ¿quién renunciaría ahora a todo esto?; ¿por qué habría uno de arriesgar su preciosa vida en defensa de los valores comunes, y particularmente en casos tan nebulosos, como cuando la seguridad del propio país debe defenderse en otro país distante?

Hasta la biología sabe que la seguridad extrema y el bienestar habituales no son ventajosos para un organismo vivo. Actualmente, el bienestar en la vida de la sociedad occidental ha comenzado a revelar su máscara perniciosa.

CONVERGENCIA

...La ceguera de superioridad continúa pensando que extensas regiones en todas partes de nuestro planeta debieran desarrollarse y madurar hasta ponerse al nivel de los sistemas actuales de Occidente que, en teoría, serían los mejores, y en la práctica, los más atractivos. Es esta creencia, de que todos esos otros mundos se hallan sólo temporalmente impedidos (por malos gobiernos, por crisis graves, o por su propia barbarie e incomprensión) de tomar el camino de la democracia pluralista occidental, la que hace juzgar a los países de acuerdo al mérito de su progreso en esta dirección. Pero éste es un concepto producido por la *incomprensión occidental de la esencia de otros mundos*, y por el error de medir todos esos otros mundos con la vara occidental de medir.

La imagen real del desarrollo de nuestro planeta es muy diferente.

La angustia por nuestro mundo dividido ha dado nacimiento a la *teoría de la convergencia* entre los principales países occidentales y la Unión Soviética. Es una teoría calmante que olvida el hecho de que estos mundos no se desarrollan, de ningún modo, en forma similar, y de que el uno no puede ser transformado en el otro, sin el empleo de la violencia.

Además, *convergencia* significa también, inevitablemente, aceptación de los defectos de la otra parte, lo cual difícilmente puede ser aceptable.

VIDA LEGALISTA

La sociedad occidental se ha dado la organización más adecuada a sus propósitos; organización que está basada, diría yo, en *la letra de la ley*. Los límites de los derechos humanos y de la rectitud son determinados por un sistema de leyes; estos límites son muy amplios. Las personas occidentales han llegado a adquirir habilidad considerable en el uso, interpretación y manipulación de la ley, aunque las leyes tienden a ser demasiado complicadas para que una persona común pueda entenderlas sin la ayuda de un experto.

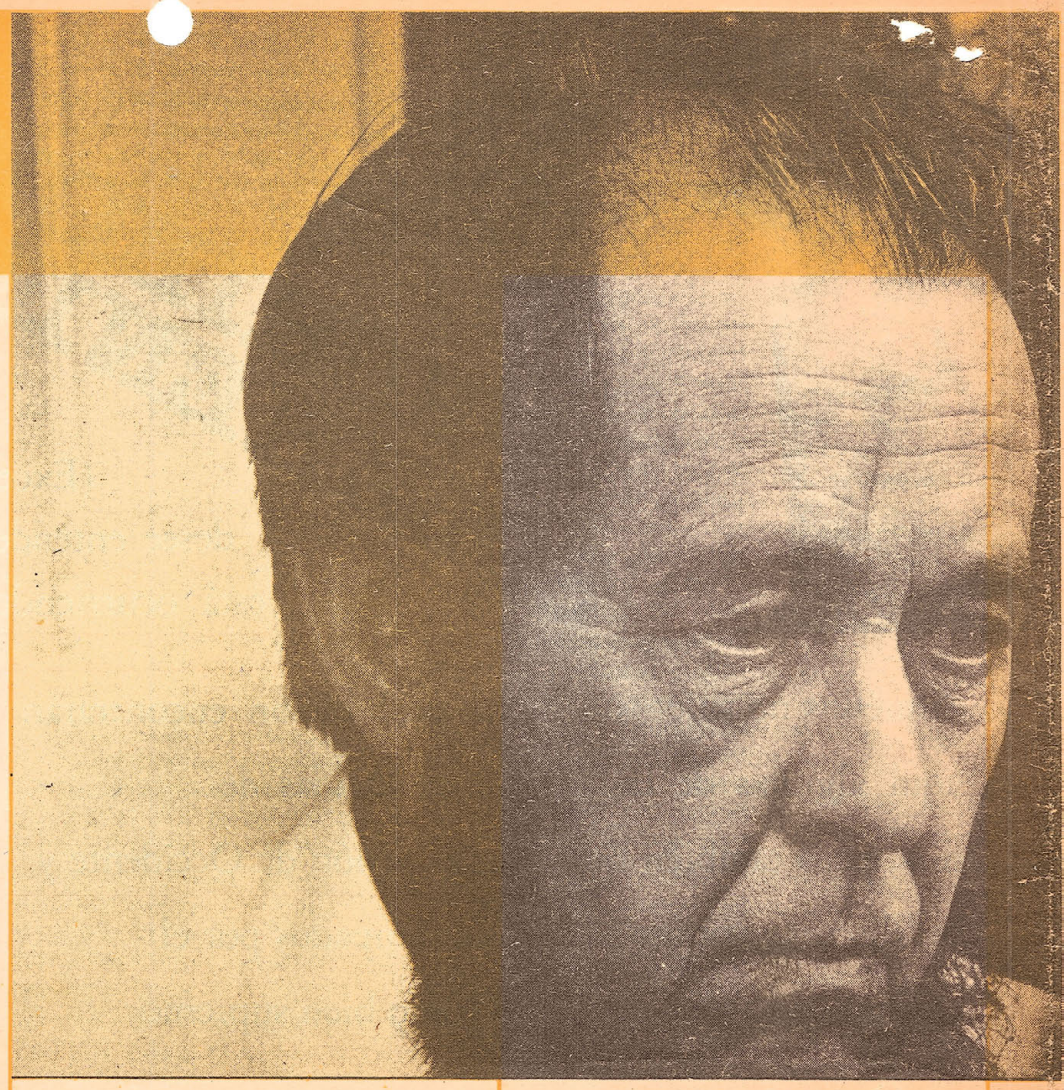
Todo conflicto se soluciona de acuerdo a *la letra de la ley*, y ésta se considera la solución suprema. Si uno tiene razón desde el punto de vista legal, no se requiere más; nadie puede mencionar que podría no tener la razón total. E imponerse autorrestricción, estar dispuesto a renunciar a tal derecho legal, a sacrificar algo propio, sonaría sencillamente a absurdo. Casi nunca se ve la autorrestricción voluntaria. Todos obran en el extremo límite de esos marcos legales. Una compañía petrolera es legalmente irreprochable si compra el invento de un nuevo tipo de energía con el fin de impedir su uso. Un fabricante de productos alimenticios es legalmente inocente si envenena su producto para hacerlo durar más: después de todo, la gente es libre de no comprarlo.

He pasado toda mi vida bajo el régimen comunista, y les diré a ustedes que *una sociedad sin ninguna escala legal objetiva de valores, es, en realidad, terrible. Pero*

sigue a la vuelta □ □ □

Veintidós documentos de autores distintos recoge *Tomás P. Mac Hale* en su obra *Problemas contemporáneos de la información*, de la cual se reproducen en estas páginas partes de un discurso de *A. Solzhenitsyn*. Desde *Juan Pablo II* hasta *Laurence I. Barrett*, corresponsal decano de *Time*, las voces extranjeras escuchadas en el libro alcanzan resonancias universales. Entre los siete chilenos antologados figuran *Arturo Fontaine Aldunate*, Director de *El Mercurio* de Santiago (*"Responsabilidad y función del periodismo"*) y el propio *Mac Hale*, con un diagnóstico sobre la libertad de prensa en Chile.

¡PROHIBIDO SOLZHENITSYN!



□ □ □ *viene de la vuelta*

una sociedad sin otra escala de valores, fuera de la legal, no es digna del hombre. Una sociedad basada en la letra de la ley, y que no llega nunca a mayores alturas, aprovecha muy poco el alto nivel de las posibilidades humanas. La letra de la ley es demasiado fría y demasiado formal para tener influencia benéfica en la sociedad. Siempre que la tela de la vida se teje solamente con relaciones legalistas, se produce una atmósfera de mediocridad moral que paraliza los impulsos más nobles del hombre.

Y será simplemente imposible resistir las pruebas de este siglo amenazante, apoyándose solamente en una estructura legalista.

DIRECCION DE LA LIBERTAD

En la sociedad occidental de nuestro tiempo se ha revelado la desigualdad entre la libertad para los hechos buenos, y la libertad para los hechos malos. Un estadista que desea realizar algo importante y altamente constructivo para su país tiene que moverse con cautela, y hasta con timidez: hay miles de críticos apresurados e irresponsables en torno a él. El Parlamento y la prensa lo rechazarán constantemente. Mientras avanza, debe probar que cada uno de sus pasos está sólidamente fundado y absolutamente sin falla. En realidad, una persona sobresaliente y particularmente dotada, que tiene en mente iniciativas inesperadas y fuera de lo común, difícilmente logra una oportunidad para realizarlas. Desde el comienzo mismo se le tenderán mil lazos. Así, *la mediocridad triunfa,* con la excusa de restricciones impuestas por la democracia.

En todas partes es posible y fácil socavar el poder administrativo y, de hecho, ha sido drásticamente debilitado en todos los países de Occidente. *La defensa de los derechos individuales ha llegado al extremo de dejar a la sociedad toda, indefensa contra ciertos individuos. Es hora de que Occidente se dedique a defender, no tanto los derechos humanos, como las obligaciones humanas.*

A la libertad irresponsable y destructora se le ha concedido espacio ilimitado. *La sociedad parece tener poca defensa contra el abismo de la decadencia humana; por ejemplo, el mal uso de la libertad para la violencia moral contra los jóvenes, en películas llenas de pornografía, de crimen y de horror. Esta violencia moral se considera parte de la libertad y, teóricamente, estaría equilibrada por el derecho de los jóvenes a no verla, o no aceptarla. De este modo, la vida organizada legalistamente ha demostrado su incapacidad para defenderse a sí misma contra el mal corrosivo.*

¿Y qué decir sobre el oscuro reino de la criminalidad misma? Los marcos legales (especialmente en Estados Unidos) son tan amplios que alientan no solamente la libertad individual, sino también ciertos crímenes individuales. El culpable puede salir impune, u obtener una clemencia inmerecida con el apoyo de miles de defensores públicos. Cuando un gobierno inicia una lucha firme contra el terrorismo, la opinión pública lo acusa inmediatamente de violar los derechos civiles de los terroristas. Hay muchos de estos casos.

Tal inclinación de la libertad hacia el mal ha venido formándose gradualmente; pero es evidente que su fuente principal ha sido un concepto humanitario y benevolente, según el cual no existe mal inherente a la naturaleza humana; el mundo pertenece a la humanidad, y todos los defectos de la vida son causados por sistemas sociales erróneos. Extrañamente, aunque en Occidente es donde se han logrado las mejores condiciones sociales, hay todavía criminalidad, y hasta hay considerablemente más que en la pobre y sin ley sociedad soviética. (Hay gran número de presos en nuestros campos, a los cuales se llama criminales, pero la mayoría de ellos nunca cometieron crimen alguno; *trataron simplemente de defenderse contra un Estado sin ley, recurriendo a medios que estaban fuera del marco legal).*

SOCIALISMO

(...) Muchas personas que viven en Occidente se hallan descontentas con su propia sociedad. Esas personas la desprecian o la acusan de no estar al nivel de madurez alcanzada por la humanidad. Gran número de estos críticos se vuelven hacia el socialismo, *que es una corriente falsa y peligrosa.*

Espero que ninguno de los presentes sospechará que estoy ofreciendo mis críticas personales del sistema occidental, para presentar el socialismo como una alternativa.

Habiendo experimentado el socialismo, aplicado en un país donde la alternativa ha sido realizada, ciertamente no hablaré de él. El muy conocido matemático soviético Shafarevich, miembro de la Academia Soviética de Ciencias, ha escrito un libro brillante, con el título de "*Socialismo*". Se trata de una análisis profundo, y *muestra que el sistema socialista, de cualquier tipo y color, conduce a la destrucción del espíritu humano, y a la nivelación del género humano hasta la muerte (...).*



> La 'intelligentsia' norteamericana perdió su nervio.

NO ES MODELO

Pero si alguien me preguntara si yo indicaría el Occidente —tal como es hoy— para modelo de mi país, con franqueza, *tendría que responder negativamente.* No; no podría recomendar la sociedad de ustedes en su estado actual, como ideal para la transformación de la nuestra. Por medio de intensos sufrimientos, nuestro país ha alcanzado ahora un desarrollo espiritual de tal intensidad, que el sistema occidental, en el estado de agotamiento espiritual en que se encuentra, no parece atractivo. Hasta las características de la vida occidental que acabo de mencionar son extremadamente entristecedoras.

Un hecho que no puede discutirse es el debilitamiento de los seres humanos en el Oeste, mientras los del Este se hacen cada vez más firmes y fuertes. Seis décadas para nuestro pueblo, y tres décadas para la gente de Europa Oriental, han sido un período durante el cual hemos cumplido un entrenamiento espiritual muy por delante de la experiencia occidental. La complejidad de la vida y el peso mortal han producido caracteres más fuertes, más profundos y más interesantes que los generados por el bienestar estandarizado de Occidente.

Por tanto, si nuestra sociedad se transformara en la de ustedes, significaría un mejoramiento en ciertos aspectos, pero también un cambio para peor en algunos puntos especialmente significativos. Indudablemente, *es cierto que una sociedad no puede permanecer en el abismo de la ilegalidad, como es el caso de nuestro país,* pero es también degradante para él, elegir una *uniformidad legalista mecánica,* como la que tienen ustedes. Después de sufrir décadas de violencia y de opresión, *el alma humana anhela cosas más elevadas, más cálidas y más puras que las ofrecidas por los hábitos masivos de vida introducidos por la invasión repulsiva de la publicidad, por el estupor de la TV y por la música intolerable.*

Todo esto es visible para los observadores de todos los mundos de nuestro planeta. El sistema de vida del mundo occidental es cada vez menos probable que llegue a ser el *modelo-guía.*

Hay advertencias significativas que hace la Historia, a una sociedad amenazada o que parece. Tales son, por ejemplo, la decadencia del arte, o la falta de grandes hombres de Estado. Hay también advertencias claras y visibles. El centro de su democracia y de su cultura quedó sin energía eléctrica por algunas horas, y súbitamente turbas de ciudadanos norteamericanos se dedicaron al pillaje y a la destrucción. La suave membrana superficial debe ser demasiado delgada y, por tanto, el sistema social absolutamente inestable y enfermizo.

Pero la lucha por nuestro planeta —físico y espiritual— que es una lucha de proporciones cósmicas, no es materia vaga del futuro; ha comenzado ya. *Las fuerzas del Mal han iniciado su ofensiva decisiva, y ustedes pueden sentir su presión, mientras sus pantallas y publicaciones están llenas de sonrisas prescritas y de copas levantadas.*

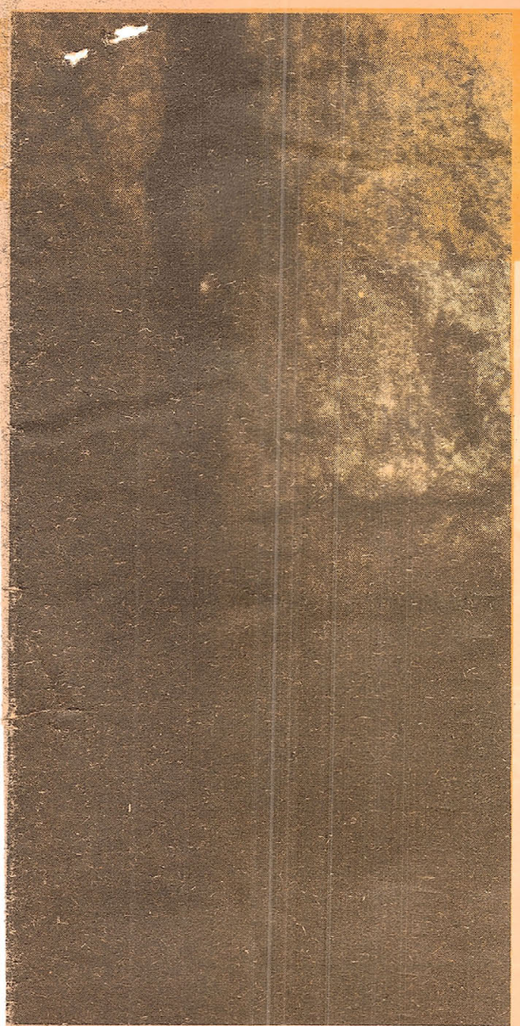
¿Por qué este regocijo?

MIOPIA

(...) ¡Si ustedes supieran cómo se ríen de los magos políticos norteamericanos los jóvenes funcionarios de la Plaza Vieja de Moscú! (La *Staraya Ploshchad* o Plaza Vieja de Moscú, es donde se encuentra la sede del Comité Central del Partido Comunista Soviético, que en Occidente se conoce con el nombre de Kremlin). En cuanto a Castro, él se burla francamente de Estados Unidos enviando sus tropas tras las de ustedes en aventuras alejadas de su país.

Sin embargo, el error más cruel se produjo al no comprender la guerra de Vietnam. Había personas que deseaban sinceramente poner fin a todas las guerras, tan pronto como fuera posible; otras creían que debía darse oportunidad a Vietnam y a Camboya para una autodeterminación nacional o comunista, como vemos hoy con particular claridad. Pero los miembros del movimiento antibélico norteamericano terminaron por quedar envueltos en la traición a los países del Extremo Oriente, en un genocidio, y en los sufrimientos impuestos hoy allí a 30 millones de personas.

¿Oyen ahora, aquellos pacifistas convencidos, los lamentos que llegan desde allí? ¿Comprenden hoy su responsabilidad? ¿O prefieren no oír? La "*intelligentsia*" norteamericana perdió su nervio, por cuanto, a consecuencia de aquello, el peligro se ha acercado mucho más a los Estados Unidos. Pero no existe conciencia de esto. Los miopes políticos norteamericanos, que firmaron apresuradamente la capitulación en Vietnam, proporcionaron a Estados Unidos una, al parecer, despreocupada pausa para respirar; pero ahora, cien Vietnams se levantan contra ustedes.



Aquel pequeño Vietnam había sido una advertencia y una ocasión para movilizar el coraje de la nación; pero si un Estados Unidos plenamente desarrollado sufrió una derrota verdadera a manos de medio país pequeño, que es comunista, ¿cómo puede esperar Occidente resistir fuerte el futuro?

He tenido ya ocasión de manifestar que la democracia occidental no ha ganado ninguna guerra importante sin la ayuda y la protección de un poderoso aliado continental, cuya filosofía e ideología no ha cuestionado. En la segunda guerra mundial, que esta democracia libró contra *Hitler*, en lugar de ganarla con sus propias fuerzas —las cuales ciertamente hubieran sido suficientes—, la democracia occidental crió y cultivó otro enemigo, el que demostraría ser peor y más poderoso, pues Hitler nunca tuvo tantos recursos ni tanta gente, ni tampoco ofrecía ideas atractivas, o tenía partidarios tan numerosos —potencial quinta columna— como la Unión Soviética.

En la actualidad, algunas voces occidentales han hablado ya de obtener ayuda contra la agresión de una tercera potencia en el próximo conflicto mundial, si se produce: en este caso, el escudo sería China. Pero yo no desearía tal recurso para ningún país del mundo. En primer lugar, es nuevamente una alianza de mala suerte con el Mal; además, si bien proporcionaría a Estados Unidos una tregua, cuando en fecha posterior China, con sus mil millones de habitantes, se diera vuelta, armada con todo el armamentismo moderno facilitado por EE. UU., este país sería víctima de un genocidio similar al perpetrado actualmente en Camboya.

PARENTESCO INESPERADO

(...) Uno ve que las mismas piedras forman los cimientos del humanismo desespiritualizado y de todos los tipos de socialismo: *materialismo sin límites, liberación de la religión y de la responsabilidad religiosa —que bajo los regímenes comunistas alcanza la etapa de dictadura antirreligiosa—, y concentración en las estructuras sociales, con aparente enfoque científico.* (Esto es típico de la ilustración del siglo 18, y del marxismo del siglo 19).

No es coincidencia en modo alguno que todas las promesas sin sentido y todos los juramentos del comunismo se hagan en favor del Hombre —escrito con mayúscula— y de su felicidad terrestre. A primera vista, parece ser un paralelo inadecuado: ¿rasgos comunes en el pensamiento y en el modo de vida actuales de Occidente y del Este? Sí, porque tal *es la lógica del desarrollo materialista.*

Además, la interrelación es tal que la corriente materialista más de izquierda termina siempre por ser la más fuerte, la más actractiva y la victoriosa, porque es más consecuente: el humanismo, sin su herencia cristiana, no puede resistir esa competencia. Así, podemos observar que este proceso, en los últimos siglos —y especialmente en los últimos decenios— y en escala mundial, ha sido crecientemente dramático: el liberalismo fue desplazado inevitablemente por el radicalismo; el radicalismo tuvo que rendirse ante el socialismo, y el socialismo nunca ha podido resistir al comunismo.

El régimen anticomunista del Este europeo pudo resistir y crecer gracias al apoyo entusiasta de un número enorme de intelectuales occidentales que sentían parentesco con el comunista y rehusaban ver los crímenes de éste. Cuando ya no pudieron dejar de verlos, trataron de justificarlos. *En nuestros países del Este, el comunismo ha sufrido una derrota ideológica total; es cero, y menos que cero; pero los intelectuales de Occidente lo miran todavía con interés y con simpatía; y esto es, precisamente, lo que hace tan inmensamente difícil para Occidente resistir al Este.*

> "Comunismo ha sufrido una derrota ideológica total."



ANTES DEL RECODO

(...) Hay un desastre que se encuentra en marcha desde hace algún tiempo. Me refiero a la calamidad de una conciencia humanista irreligiosa y desespiritualizada.

Para tal conciencia, el hombre es la piedra de toque para juzgarlo y evaluarlo todo en la tierra: ese hombre imperfecto, que nunca está libre de orgullo, de egoísmo, de envidia, de vanidad y de docenas de otros defectos. Ahora estamos experimentando las consecuencias de los errores que no se habían notado al comienzo del viaje. En el camino desde el Renacimiento hasta nuestros días hemos enriquecido nuestra experiencia, pero hemos perdido el concepto de una Entidad Suprema Completa, que solía refrenar nuestras pasiones y nuestra irresponsabilidad. *Hemos puesto demasiada esperanza en las reformas políticas y sociales, para descubrir, finalmente, que nos encontrábamos privados de nuestra riqueza más preciosa: nuestra vida espiritual.* En los países del Este esta vida es destruida por los tratos y las maquinaciones del partido gobernante; en el Oeste, los intereses comerciales tienden a sofocarla.

Esta es la crisis real. La división del mundo es menos terrible que la similitud de la enfermedad que aqueja a sus dos secciones principales.

Si el humanismo tuviera razón al declarar que el hombre ha nacido para ser feliz, no habría nacido para morir. Desde el momento en que este cuerpo está condenado a morir, su tarea sobre la tierra debe ser, evidentemente, de naturaleza más espiritual.

No puede ser el disfrute sin restricciones de la vida diaria; no puede ser la búsqueda de las mejores maneras para obtener bienes materiales y, luego, obtener alegremente de éstos el mayor provecho posible.

La tarea del hombre tiene que ser el cumplimiento de un deber permanente y serio, de manera que el viaje de la propia vida pueda llegar a constituir una experiencia de crecimiento moral, a fin de que ese hombre pueda dejar la vida siendo un ser humano mejor que cuando la inició.

Es imperativo revisar la escala de los muy extendidos valores humanos. Su incorrección actual es asombrosa. *No es posible que se valorice el cumplimiento de un Presidente, reduciéndolo a la cantidad de dinero que uno puede ganar, o a la disponibilidad ilimitada de gasolina. Solamente la autorrestricción voluntaria e inspirada pueda elevar al hombre por encima de la corriente materialista del mundo.*

Sería retrogresión pegarse actualmente a las fórmulas osificadas de la ilustración. El dogmatismo social nos deja totalmente indefensos frente a las pruebas de nuestro tiempo.

Aunque nos liberemos de la destrucción por la guerra, nuestras vidas tendrán que cambiar si queremos salvarlas de la autodestrucción. No podemos evitar la necesidad de revisar las definiciones fundamentales de la vida y de la sociedad humana. ¿Es verdad que el Hombre está por encima de todo? ¿No existe un Espíritu Superior por encima de él? ¿Es correcto que la vida del hombre y las actividades de la sociedad tengan que ser determinadas, principalmente, por la expansión material? ¿Es permisible promover tal expansión con detrimento de nuestra integridad espiritual?

Si el mundo no ha llegado a su fin, se ha acercado, en cambio, a un recodo importante de la Historia, que es tan importante como el recodo que lo condujo de la Edad Media hacia el Renacimiento. Este cambio exigirá de nosotros una *superación espiritual;* tendremos que elevarnos *a una nueva altura de visión, a un nivel nuevo de vida, en la cual nuestra naturaleza física no sea objeto de maldición, como en la Edad Media, pero, más importante aún, en la cual nuestro ser espiritual no sea pisoteado, como en la Epoca Moderna.*

Esta ascensión será parecida a trepar hasta la etapa antropológica siguiente. Nadie sobre la Tierra dispone de otro camino que no sea el ascendente.

Alexander Solzhenitsyn surveys the world and issues a sombre warning on the advance of communism

Why can't the West see this is no time to smile?

Switch on a television set in the West, leaf through any magazine or newspaper, and all you will see is bright smiles, from government leaders down to the man in the street.

Each day marks a shrinking of the island that is the western world: it is under the threat of missiles, rocked by the devilish spiral of inflation, with each of its peaceful steps shaken by bomb explosions. The world is rolling joyfully towards an abyss but the West keeps smiling. And these smiles are a habit learned in the earliest youthful years to conform with the West's social code.

American youth is expected always to respond "OK", to amuse itself all the time. Whoever formulates doubts or evinces concern is promptly called a misfit or vicious. The ferocious desire to appear happy at all times humiliates and undermines humanity.

As to us, in the East, the inertia of accumulated suffering over decades had freed us of that falsely joyful air. In the face of the camera, our faces remain the way they are in real life — downcast.

At every moment, at least one country somewhere is falling under the tooth of totalitarianism. But without understanding its horrible nature, without trying to roll it back, all that one does is send to those countries television crews to shoot films of the blood, sweat and tears to offer us afterwards a show in our comfortable sitting rooms.

Television producers — like the Dutch in El Salvador — are sending their cameramen not to elucidate the truth in all its breadth or pin down the threat hanging over their own civilization, but — as American networks did in Vietnam — to show in a tendentious and unilateral manner that one must not support the governments which are on the losing side and stuffed with faults anyhow.

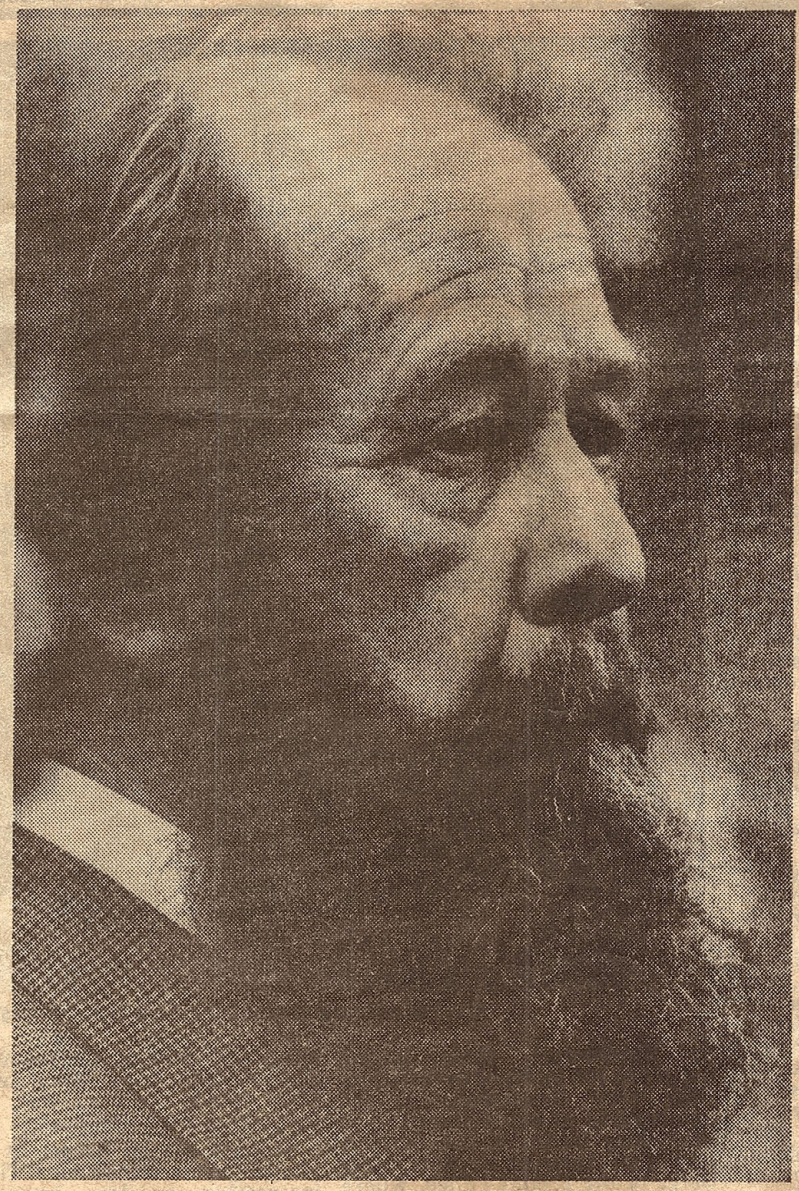
Why don't they also send cameramen to Nicaragua to shoot film of the Sandinist pressures against Indians? But they are not allowed to do so.

Easily resigned to the situation, they go to those countries which are accessible. There, they portray each error and slightest mishap as a scandal.

One must indeed feel sorry for these governments — and 40 of them have already been swallowed — which are destined to become victims of the communists: sapped by totalitarian cliques, confronted with terror, they have to tread the path of refined democracy or face accusations that it is they and not the terrorists who are to be blamed. These accusations are made by news media of the western world which, instead of acting like allies of those countries, is pushing them overboard into the water to let them drown.

Today, communism's triumphant advance appears with special clarity in Central America. After having yielded without resistance Cuba (and then, through Cuba's intervention, Angola and Ethiopia), after having suplied the Sandinists with money and American moral support, one may be given permission to ask other countries — Honduras and Guatemala for example — to undertake honourable negotiations with cheaters.

Thus, row after row, American pacifists are rising and marshalling their troops once again, not feeling on their shoulders the weight of Indo-China which has been so stupidly lost: no interference please, above all, don't allow a single American adviser to take a gun into the jungle! It is too early to intervene! And in this way they will hold back their government, prevent it from acting, and will retreat until, one day soon, the communists will reach the boundary of Texas.



Solzhenitsyn: what if Moscow combines with Peking?

And I can already hear their shouts: "Too late now. We cannot mobilize American youth any more. We must surrender!"

What a stroke of luck it would have been for France and Britain if there were television crews operating in 1918! Trotsky would certainly not have allowed them to take films of his army. Their cameras would never have caught him busy crushing the inhabitants of Iaroslav or executing without trial workers mutinying in the Ijevsk and Votkinsk factories.

Rather the film crews woud have rushed to Denikine and Koltschak (two leading white army commanders during the Russian civil war), and how passionately would they have brought to evidence their least anti-democratic action. Their reporting would have promptly appeased Western consciences by showing them that it was necessary not to help, but to betray, their war allies.

For years the communist regime has spared no effort to hide from our people (and the West) the true march of events in the years 1917-1922. It has succeeded completely. In the Soviet Union people know better the history of the early nineteenth than the twentieth century.

This atmosphere of profound incomprehension surrounding our revolution explains the success in the United States of a film like *Reds*. Soon, Soviet film director Bondartshoulk will exercise his talent on the same subject and transfer — as he has promised — the hesitant and defenceless crowd massed in front of the Winter Palace into an irresistible attack of 10,000 soldiers who were not there in 1917.

The West wrongly believes that the present-day Soviet Union is a continuation of ancient Russia, while in fact the communists are eroding and destroying it. Observers have failed to see the complete rupture with all religious, cultural and national traditions and the physical extermination of millions of those who embodied them. In the 1920s the name of Russia was pronounced only with contempt or hatred, and any positive nuance led to a prompt arrest. This was the time echoing with the words of a Soviet poet:

"We have shot Russia in its big bottom
So that walking over its body, shall rise Communism-Messiah. . . ."

Since then, Russian culture has received a mortal wound. Will it ever rise again? As to the Russian people, as demonstrated by Western demographers, it has moved into a phase of biological degeneracy. Within a century, or perhaps even sooner, it will be diminished by one half and dissolve itself and almost vanish from the face of the earth. And this development appears irreversible. . . .

In this respect how can one fail to admire the courage of a Carillo and a Berlinguer. They are "opposed" to the Soviet socialist model. As if Korea, China and Cuba had produced another model. There have been some 40 cases like that, and all of them apparently were not sufficiently Marxist.

Let the Eurocommunists sacrifice an additional 15 million people, build two more socialist models which all future critics, alas, will find insufficiently Marxist. (Is not the communist Manifesto clear enough about the nature of Marxism?) What is the difference of the two novel communist models? For the Italian communists the October coup d'etat, 65 years later, has stopped being the guiding spirit. For the Spaniards, it still remains so.

This coup was carried out by gangsters who from the early Leninist days deprived our people of all their rights and later seized the peasants' land (though according to the revolutionary fable they gave land to the peasants). They have turned a wealthy country into a hungry and miserable country by exterminating tens of millions of peasants. If Carillo and Berlinguer were honest they would have long cursed the October coup and erased from their party the dishonest communist label.

I would like to tell western youth, aware of the vices of their countries' social systems but also of the true nature of communism, and who are honestly searching for a "third path", to build their future. I would like to tell them that I have found a number of failings in the Western system, above all of monopolies. This system has lost some of its features that characterize genuine and responsible freedom as it was originally conceived: the thirst for riches and pleasure has gone beyond any ethical measure.

Western governments are mostly run not by those who have elected them but by occult forces. Senseless capitalists are feeding with their own hands the communist monster for their and the whole world's ruin.

In the future it will be our task to determine a third, fourth or perhaps fifth road and aim at strengthening spiritual foundations of society, disregarding unsavoury economic combinations.

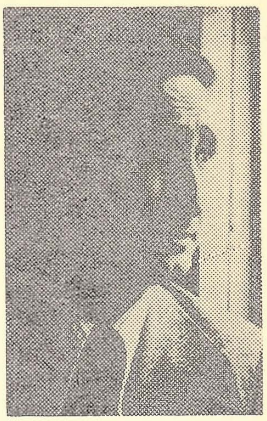
Yet present-day dangers have become so pressing that we do not have enough time left to determine the new directions. The conquering mouth of the second road is wide open to tear off our head here and now. One has to find time to beat it back without yielding to fear.

Things will be even more dangerous if Soviet communists make peace with the Chinese. Warning lights can already be seen. If it came to pass, nothing would stand in their way.

© Times Newspapers Limited

estudios

Solyenitsin, o la inocencia justificándose



- **La simple crítica de la razón a la divinidad de Cristo se desmorona ante la simple palabra: creo.**
- **Solyenitsin es la inocencia del mundo.**
- **Lo reciben los sindicatos norteamericanos, los trabajadores, los hombres sencillos, aquellos que sólo pueden intuir la verdad.**

Carlos Correa Iglesias

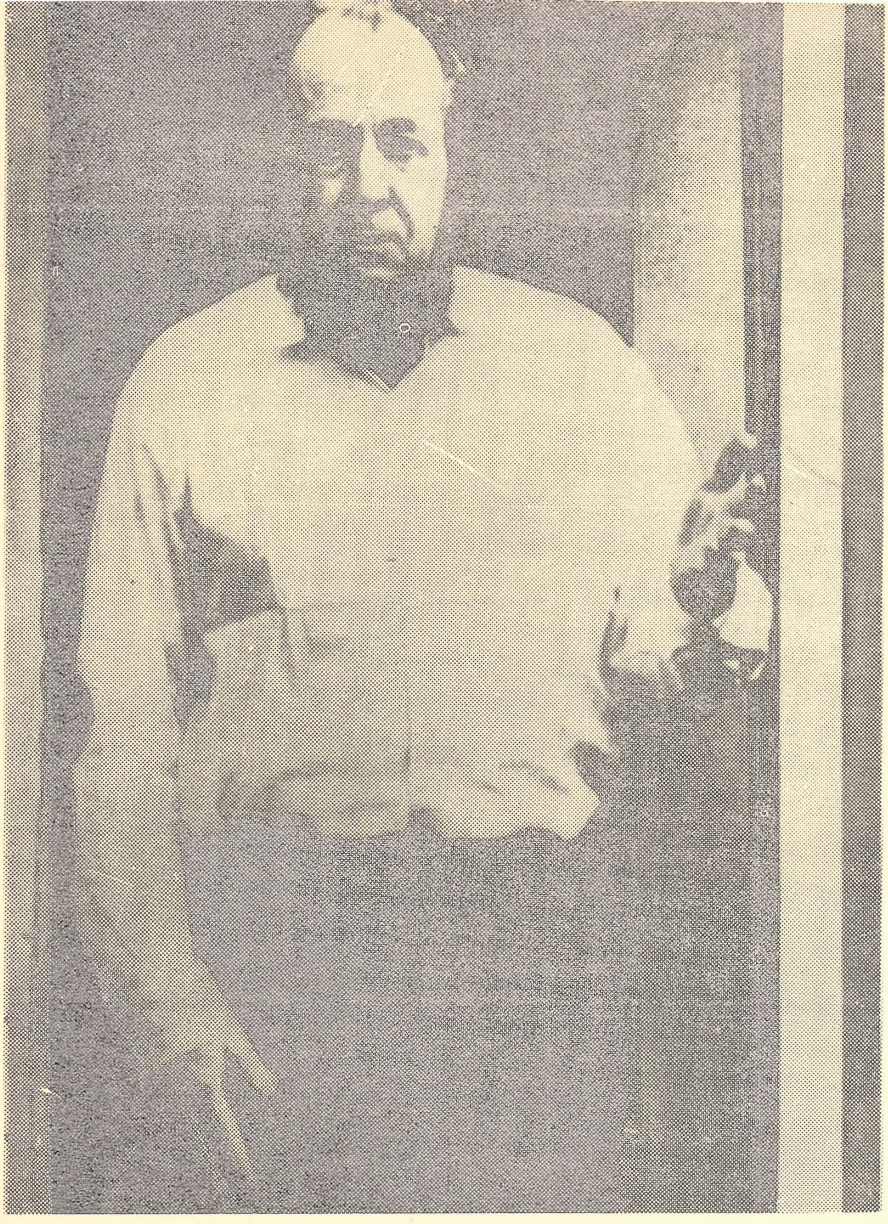
"Casi es un chiste usar ahora en el mundo occidental, en el siglo XX, palabras como *bien* y *mal*... Casi han llegado a ser conceptos pasados de moda, pero son conceptos muy genuinos y reales... Bajo la concha de hierro fundido del comunismo —durante 20 años en la Unión Soviética y por un tiempo menor en otros países comunistas— está teniendo lugar la liberación del espíritu humano. Nuevas generaciones están creciendo, que son constantes en su lucha contra el mal... que no están dispuestas a sacrificar la conciencia, que no están dispuestas a hacer tratos con el mal". (Conferencia de Solyenitsin ante la AFL-CIO, 30 de Junio, 1975).

Indudablemente habíamos olvidado esas palabras y se requirió una voz que nos recuerda a los antiguos profetas hebreos, para que nos volviésemos a acordar de ellas y de su significación. Ante esto surge una interrogante: ¿qué ha pasado en el mundo para que la eterna disyuntiva moral se haya diluido a tal punto, hasta casi desaparecer, precisamente en los instantes en que la humanidad es abatida y desmigajada por las fuerzas reconcentradas del odio?

Esa interrogante nos conduce a tratar de determinar la exacta ubicación del pensamiento de Solyenitsin en el devenir intelectual y espiritual de los hombres, comprendiendo que cada idea no es sino el fruto histórico de lo que la precedió. Por esto la pregunta debe tratar de alcanzar dos respuestas: ¿dónde estamos, y porqué llegamos hasta acá?

Vivimos una edad de pleamar. Es la pleamar del mal, como nunca antes la hubo; contra todo, alcanzando a todos; no respetando refugio alguno. Sucede que estamos viviendo el más grande cataclismo humano de la historia. Y distinto a todos los que lo precedieron. Una vez, cada muchos siglos, la historia de nuestro devenir se quiebra en el momento de subir otro escalón. Y este ascenso, hasta ahora, fue predominantemente condición de supervivencia física de determinados grupos humanos, aunque detrás se perfilase un nuevo orden moral. Hoy, como nunca, se trata de la supervivencia *espiritual* de todos los hombres. Porque el objetivo, lo que está en juego, es la conciencia humana, es su trascendencia; dicho en forma sencilla, es su fe en Dios.

Lo anterior dado que por mucho que se



Debemos tratar de determinar la exacta ubicación del pensamiento de Solyenitsin en el devenir intelectual y espiritual de los hombres.

disfrace la lucha ideológica que estremece los cimientos de la humanidad con consideraciones económicas o de simple predominio político o social, subyace la raíz de la desesperada rebeldía del hombre contra Dios; de ese Dios que lo hizo nacer condenado a muerte desde el primer día; que lo sentenció a una temporalidad angustiante; a una sucesión de días sin retorno en los que se entreteje, con el apremio indefinible de lo inevitable, la gran tragedia humana. Pero con ese solo elemento trágico, la muerte (al cual podemos agregarle el mal), la lucha del hombre contra Dios no tendría mayor alcance o significado que el de un simple grito desesperado, si no fuera porque la divinidad abandonó su condición de tal y se hizo hombre y recibió sobre si todo el mal y la muerte. Porque después de la duda espantosa del *Lama Sabactani* de Cristo en la agonía, ningún hombre pudo imputar a Dios ni el mal ni la muerte, en circunstancias que el mismo Dios había abierto sus brazos para ser destrozado y muerto. Hasta la crítica de la razón.

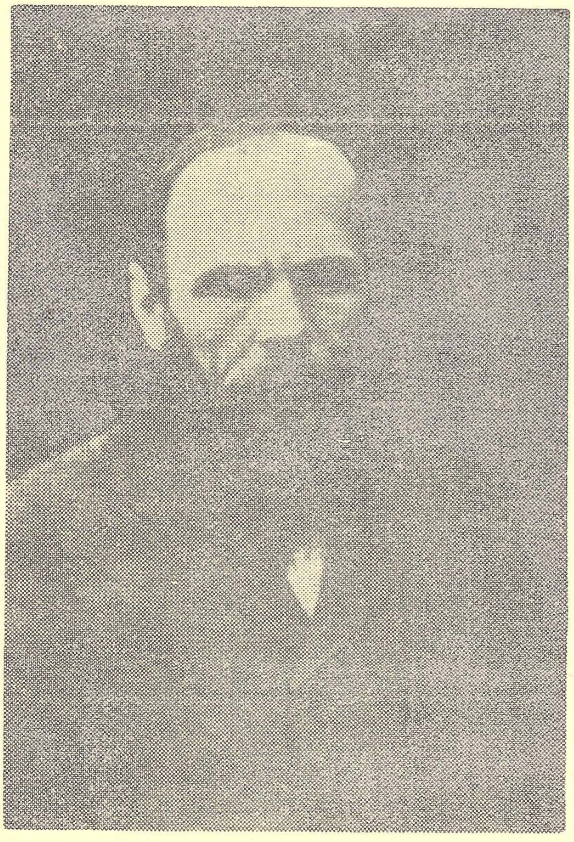
LA CRITICA DE LA RAZON Y LA DIVINIDAD DE CRISTO

Dado que la crítica de la razón, al negar la divinidad de Cristo, devolvió el dolor a los hombres al privarlos de su esperanza intercesora. Son los finales del siglo XVIII, auge de un pensamiento libertino que abraza y se mofa de un Cristo solo hombre. En consecuencia, nuevamente Dios es enemigo. Pero para esto era indispensable hacer desaparecer la Cruz que no puede olvidarse fácilmente.

Hacia aquello se han encaminado los mejores esfuerzos de la gran rebeldía humana; de

una rebeldía que en un principio es sólo desenfreno. "¡Qué son todas las criaturas de la tierra frente a uno solo de nuestro deseos!", dice Sade planteando la sumisión total al mal que, en política, se identifica con el cinismo propugnado en su *Societé des Amis du Crime*. Pero el crimen, más allá de los simples cuerpos torturados, deja imperturbable a la naturaleza que no se altera con él: "Aborrezco la naturaleza... querría trastornar sus planes, resistir su marcha, detener la rueda de los astros, revolver los globos que flotan en el espacio, destruir lo que la sirve, proteger lo que la perjudica; en una palabra, insultarla en sus obras, y no puedo conseguirlo". Sólo le queda a Sade contabilizar sus crímenes: "total de asesinados, 46". "Precursor; modesto, pero precursor".

Sin embargo, la simple crítica de la razón a la divinidad de Cristo, tenía un punto débil. Se desmoronaba frente a una sola palabra: creo. Porque a la fe no le podía discutir la razón. De ahí que el siguiente paso sea el rechazo,



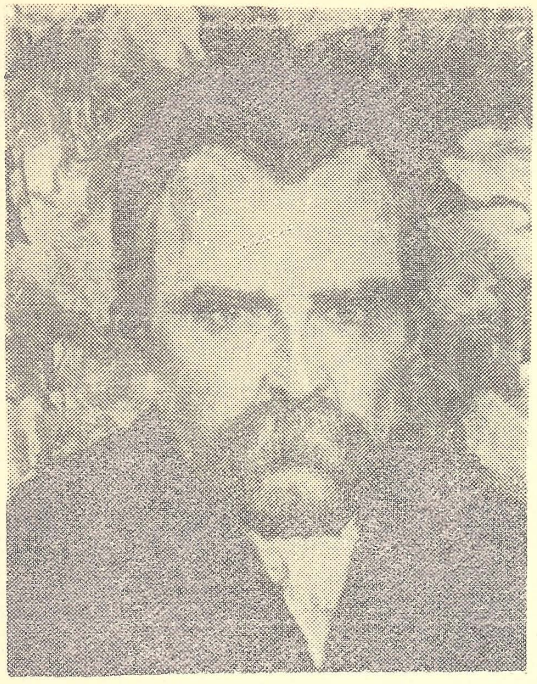
Dostoievsky, otro gran profeta, acentúa la rebeldía en el Gran Inquisidor, hasta exigir el imperio del mundo, ya todo un indicio de lo que ocurriría en este siglo.

puro y simple, de la salvación, que encontramos en Iván Karamazov con su revolución metafísica: "Como Dios y la inmortalidad no existen, al hombre nuevo se le permite convertirse en Dios". Con lo cual "todo está permitido y se puede negar toda ley que no sea la propia"; y con el "Gran Inquisidor", Dostoievsky, otro gran profeta, acentúa la rebelión hasta exigir el imperio del mundo, ya todo un indicio de lo que ocurriría en este siglo.

Es el comienzo del gran proceso que inició el hombre a partir de entonces: someter a Dios al juicio moral. Por ello no es extraño que Nietzsche nos diga: "Es el bien el que necesita que lo justiquen... un día se dejará de hacer el bien por razones morales". Acto seguido, plantó la tremenda semilla: "Cuando los fines son grandes, la humanidad utiliza otra medida y no juzga ya el crimen como tal, aunque emplee los medios más espantosos". Y previendo lo que venía, señaló: "Se acerca el tiempo en que habrá que luchar por la dominación de la tierra, y esa lucha se librará en nombre de los principios filosóficos".

Es la plena maduración de la filosofía hegeliana que elimina toda trascendencia y desnaturaliza los principios o valorse morales, remitiendo todo juicio valorativo posible al final de la historia. Es el predominio absoluto e incontrarrestable del hecho físico, material, actual, y el abandono de la virtud, toda vez que no existe la inocencia. Matar o esclavizar es el único dilema, tras la única finalidad: el éxito.

Con razón Albert Camus, en esa obra notable del pensamiento contemporáneo, *El hombre rebelde* (cuyo esquema, con sus referencias, en lo básico aunque con distinto enfoque, hemos considerado en este análisis), nos dice que: "El cinismo, la divinización de la historia y de la materia, el terror individual o el crimen de Estado son las consecuencias desmesuradas que van a nacer, completamente armadas, de una equívoca concepción del mundo que asigna únicamente a la historia su tarea de producir los valores y la verdad...". De ahora en adelante "todo está permitido y los siglos del crimen se han preparado para este minuto de trastorno. Desde Pablo hasta Stalin —y agreguemos nosotros: desde Stalin hasta Breshnev—, los Papas que han elegido al César han preparado el camino para los Césares que sólo se eligen a sí mismos. La unidad del mundo hecha sin Dios tratará en adelante de hacerse contra Dios".



Para Nietzsche es el bien el que necesita que lo justifique... un día se dejará de hacer el bien por motivos morales.

Y todo ello invocando exclusivamente el porvenir que todo lo justifica, dado que "el porvenir es la única trascendencia de los hombres sin Dios".

NIETZSCHE EN EL CONFIN DE LOS ACANTILADOS

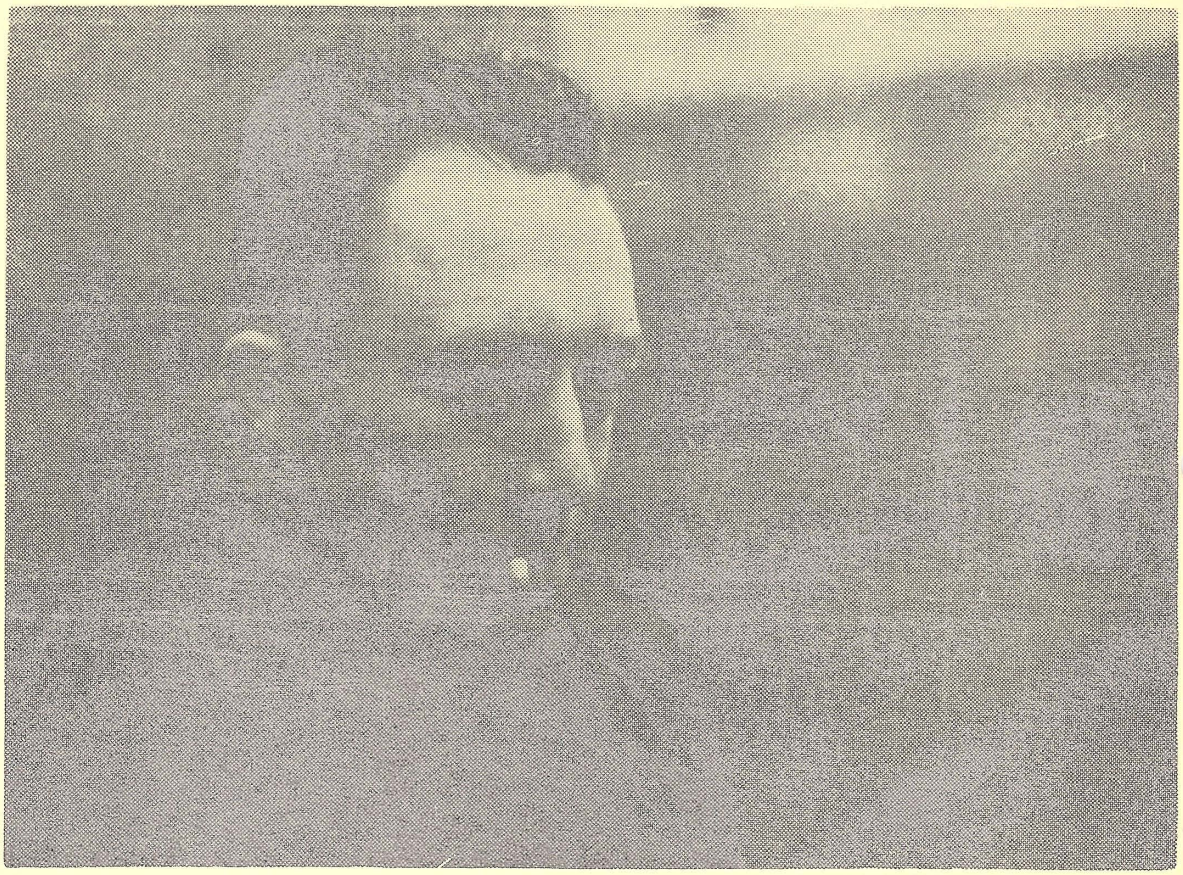
De todo ese tremendo caudal se empapó la rebeldía humana desde Saint-Just, contemporáneo de Sade, hasta confluir por diversos torrentes hacia la culminación de la gran locura humana que estamos *comenzando* a vivir; caudal teñido de rojo púrpura por diversos afluentes que también hay que considerar para comprender su dramático significado. Porque con estos últimos llegamos al egoísmo racional elevado a la categoría de único valor. Con Pisarev, hasta el arte es juzgado absurdo y la moral mentirosa, y se construye la teoría del terrorismo intelectual en el que la provocación es erigida en doctrina. Es *la pleamar del nihilismo*, instuida con un grito de espanto por Nietzche mirando el confín desde los acantilados. Y germinó el cinismo político con un Netchaiev que Bakunin nos revela en el exacto origen: "el Mal es la rebelión satánica contra la autoridad divina, rebelión en la que vemos, por el contrario, el germen fecundo de todas las emancipaciones humanas". De ahí que para Bakunin "la pasión de la destrucción es una pasión creadora" y "la revolución es una gran fiesta en el sentido sagrado de la palabra". Alegría de destruir, "fiesta sin comienzo ni fin". Con una única esperanza: el diluvio humano y el caos. "La tempestad y la vida —nos dice Bakunin— eso es lo que necesitamos. Un mundo nuevo, sin leyes, y por consiguiente libre". No obstante, él mismo, cuando define la sociedad futura, define una dictadura. Y después, al redactar los estatutos de la Fraternidad Internacional, se establece la absoluta subordinación individual al Comité Central, cuyos jefes, para dirigir a sus subordinados, incluso tienen derecho a usar de la violencia y la mentira, según las enseñanzas de Netchaiev.

Estamos ya en pleno drama.

La revolución se convierte en el único valor.

Y siendo la revolución el único valor, dejan de existir los derechos. Sólo existen los deberes, las obligaciones para con la revolución: "para fundar una sociedad indestructible hay que tomar como base la política de Maquiavelo y adoptar el sistema de los jesuitas: para el cuerpo sólo la violencia; para el alma, la mentira".

Es la época en que Dostoiewsky escribe su novela *Los poseídos,* apreciando la inspiración diabólica implícita en los hechos e instuyendo el futuro caminar a ciegas, en la más absoluta tiniebla, buscando la aparente libertad en la no subordinación a ninguna ley; pero sin comprender que si no se acepta escala valorativa o trascendencia alguna, se desemboca simplemente en un azar ciego y sin salida, en el que ni siquiera el pasado sirve al hombre para orientar el camino sin sentido. La única justificación está en el porvenir, está en el futuro, en la historia. Todo lo actual es provisional y, en consecuencia, nada importa. "Destruir todo es dedicarse a construir cimientos". En adelante la violencia se vuelve contra todos, al servicio de una idea abstracta. El hombre pasa a ser un simple instrumento y dado a que de por sí es un oprimido y se trata precisamente de salvarlo, se le puede oprimir más todavía. Incluso es indispensable oprimirlo más y las medidas represivas vienen a tener aun una justificación moral. Por ello, la actividad de aumentar los sufrimientos y miserias de las masas, pasa a ser una función preconcebida. Es el asesinato erigido en principio, es el terror científico.



Para Albert Camus la unidad del mundo hecha sin Dios tratará en adelante de hacerse contra Dios.

De todo lo anterior se nutre la revolución totalitaria del Siglo XX. Netchaiev y Marx dan fruto en Lenin, quién también se nutre en Tkatchev, que proponía se suprimiesen a todos los rusos mayores de 25 años como incapaces de aceptar las nuevas ideas. Es decir, ¡cortar de raíz con todo el pasado! ¡Adorar sólo el futuro en donde se encuentra la única justificación! La historia pasa a reinar y no existiendo otra trascendencia que ella, sólo puede imperar la voluntad de dominio. Y, mientras se cumple la profecía y para alcanzar ésta, surgen los nuevos mártires, los nuevos sacerdotes de la nueva religión, los que se martirizan a sí mismo asumiendo el papel de inflingir el terror a los demás. "Para que el hombre se haga Dios es necesario que la víctima se rebaje a convertirse en verdugo. Por eso es por lo que la víctima y el verdugo están igualmente desesperados. Ni la esclavitud ni el poder coinciden ya con la dicha, los amos serán taciturnos y los siervos fastidiosos". Y más adelante agrega el mismo Camus: "Se propone la destrucción, no solamente de las personas sino también de las probabilidades universales de la persona, la reflexión, la solidaridad, el llamamiento al amor absoluto. La propaganda, la tortura, son medios directos de desintegración; más todavía la decadencia sistemática, la amalgama con el criminal cínico, la complicidad forzosa. Quién mata o tortura no conoce sino una sombra de su victoria y no puede sentirse inocente. Por lo tanto, tiene que crear la culpabilidad en la víctima misma, para que en un mundo sin dirección la culpabilidad general no legitime sino el ejercicio de la fuerza, no consagre sino el éxito. Cuando la idea de inocencia desaparece en el inocente mismo, el valor de potencia reina definitivamente en un mundo desesperado. Por eso es por lo que una innoble y cruel potencia reina en este mundo en el que sólo las piedras son inocentes".

UN IMPERIO MUNDIAL

Con un agregado: se busca desembozadamente el Imperio mundial, bajo una forma mesiá-

nica, divinizando lo relativo, predicándose en verdad una religión universal y sin trascendencia. El comunismo ruso ha tomado a su cargo la ambición metafísica de edificar, después de la muerte de Dios, la ciudad del hombre por fin divinizado. En esta religión el porvenir es lo único que vale y es la única *propiedad* que merecen los esclavos. "Y cuando, en la tierra por fin hundida y purgada de adversarios, la última iniquidad haya sido ahogada en la sangre de los justos y de los injustos, entonces el Estado, llegado el límite de todos los poderes, ídolo monstruoso que abarca el mundo entero, se reabsorbe en la ciudad silenciosa de la justicia... se acepta al injusto, el crimen y la mentira por la promesa del milagro. Todavía más producción y más poder, el trabajo ininterrumpido, el dolor incesante, la guerra permanente y llegará un momento que la esclavitud generalizada en el Imperio total se convierta maravillosamente en su contrario: el ocio libre en una república universal. El embaucamiento seudo-revolucionario tiene ahora su fórmula: hay que matar toda libertad para conquistar el Imperio y el Imperio será un día la libertad... que reinará sobre rebaños de esclavos que, por lo menos, serán libres con respecto a Dios y, en general a toda trascendencia".

Es la servidumbre total denominada libertad; nada tiene importancia y hasta los despojos de la inocencia justifican el crimen.

De esos despojos salió Solyenitsin.

ARCHIPIELAGO DE GULAG

Liberado por milagro de las garras del terror, se limita a escribir sobre aquello que vio y sufrió. Los hombres son meras *riadas* que van a la depuración espantosa. Y los otros que no van a la depuración, son los verdugos tristes, asilados en la cobardía de los que callan por terror. De ahí que Solyenitsin nos diga en *Archipiélago de Gulag* que "tenemos la dicha de haber llegado a una época en la que no es que el bien triunfe, sino en la que no siempre se le persigue con perros... Gracias a la ideología, al siglo XX le ha tocado conocer la maldad cometida contra millones de seres".

Por eso puede afirmarse que Solyenitsin es la inocencia del mundo. Es el hombre condenado sin causa a terribles años de prisión apenas soportados gracias a un fuego interior, a un valor moral capaz de vencer las más grandes penurias, para luego gritar su inocencia y recorrer el mundo gritándola en nombre suyo y en el de aquellos que quedaron en el camino o aún siguen en las garras del espanto.

Es la inocencia justificándose.

¿Y a quiénes les habla?

¿O quiénes le escuchan?

No los poderosos; ño los que detentan el poder material o espiritual de occidente porque éstos agachan la cabeza y ceden ante el terror que avanza. Le reciben los sindicatos norteamericanos, los trabajadores, los hombres sencillos, aquellos que sólo pueden intuir la verdad.

¿Y de qué les habla?

De lo que dejó atrás, a sus espaldas. De todo ese mundo silencioso, pavorosamente silencioso y cada vez más inmenso, lleno de naciones que una a una van cayendo en las garras del terror, dejando con ello de ser noticia. Son las nuevas catacumbas.

¿Y qué pide Solyenitsin? Que le den a los que luchan en aquellas catacumbas un poco de tiempo. Y a los que aún no hemos caído en ellas, nos expresa: "en lugar de dejarnos envolver en juegos y cálculos políticos bajos, pequeños, miopes, debemos reconocer que la concentración del mal mundial y la tremenda fuerza del odio está allí y se está derramando desde allá por todo el mundo. Y debemos hacerle frente..."

"DEBEMOS HACERLE FRENTE"

¿Con qué? "Con la verdad". Es que la tesis de Mahatma Gandhi tiene permanente vigencia. Porque la verdad, dicha en cualquier circunstancia y por sobre cualquier consideración, resume en sí una fuerza capaz de derribar cualquier obstáculo. No son palabras. Frente a las fuerzas del espíritu, la relación de las fuerzas físicas se pierde y desvirtúa. El mismo Solyenitsin es un ejemplo: solo e indefenso y desde dentro, hizo frente al más grande Imperio mundial del mundo y todo el poder de todas las fuerzas materiales de éste no pudieron vencer a ese hombre anciano y solitario que se les puso por delante. Es que entraba en juego un elemento imponderable, cuya verdadera magnitud jamás podremos llegar a comprender en toda su dimensión: el alma humana, ese ser interno y ardoroso que sabe negarse a las cosas fáciles y encapricharse con las difíciles, y en cuyo seno germinan todos los ideales y se refugian todos los valores. Quizás en ello pensó Dostoievski al decir que "la belleza salvaría al mundo".

10-11-82 Soldzhen

Solzhenitsyn en Taiwán

En su reciente visita a la República de China el escritor ruso Alexander Solzhenitsyn dictó diversas conferencias. Los siguientes son párrafos textuales de su discurso pronunciado el día 23 de octubre de 1982 en Taipei.

Durante 33 años, creo, Taiwán, por su especial destino ha atraído la atención de muchas personas de todo el mundo. Sesenta países han caído ya bajo el yugo comunista. Si acaso una de ellas ha tenido la suerte de conservar por lo menos una minúscula parcela de su territorio nacional independiente, donde el Estado puede proseguir desarrollándose a despecho del desgarramiento, y mostrarle al mundo el contraste con la desorganización comunista. En Rusia, tal parcela pudo haber sido la Crimea de Wrangel. Pero al faltarle el apoyo exterior y abandonado por sus desleales aliados, fue pronto aplastado por los comunistas. Pero en China, gracias a un amplio Estrecho (de Taiwán), un fragmento del antiguo Estado se convirtió en la República de China, que durante un tercio de siglo le ha demostrado al mundo a qué alturas podría haber llegado el desarrollo si toda China no hubiera caído bajo el yugo del comunismo.

La República de China se distingue por su desarrollo, el éxito industrial y el bienestar de su gente. Al parecer los pueblos de nuestro planeta deberían ver claramente este instructivo contraste, deberían abrir los ojos para ver cómo florecen los pueblos que huyen del comunismo, y cómo aquellos que sucumben a las tesis comunistas perecen por millones. La historia de destrucción ejecutada por los comunistas en la Unión Soviética, Polonia y Camboya es ya del dominio público.

Pero no, la China libre hubo de padecer las mayores injusticias y bajezas de otros países. Las Naciones Unidas se degradaron... se deshonraron al privar de representación a los 17 millones de la China libre.

El mundo occidental ha conocido durante siglos el precio de la libertad. Pero con el correr de los años y alcanzada la prosperidad, cada vez se halla menos preparado para pagar el precio. Los pueblos occidentales aprecian sus sistemas políticos, pero cada vez están menos inclinados a poner la vida en defensa de ellos. Década tras década Occidente ha ido cayendo en una condición senil. Ya antes de la Segunda Guerra Mundial había empezado a traicionar a una nación tras otra. Después, no tuvo escrúpulos en anular a toda Europa oriental a cambio de bienestar para Occidente. Qué fácil fue traicionar a Mikolarichic, qué fácil retirarle todo apoyo a Chiang Kai-shek, y pronto vemos a un país traicionar a otro como precio para sobrevivir un poquito más. Es de sorprender que la mayoría de los asustados países de Occidente teman venderles armas a ustedes, ¡no vaya a enojarse Pekín!

Están obsesionados en la búsqueda de seguridad. Entonces surgió el atrayente mito de que hay comunistas "malos" y comunistas "buenos", y a China roja se la consideró una bonachona pacificadora. Pero no es por estupidez sino por desesperación y apocamiento que se cree en tales mitos.

La relación de los Estados Unidos con ustedes es muy particular. Hasta hoy, los Estados Unidos son la única garantía externa que refrena a los comunistas respecto al ataque contra la isla de ustedes. Pero qué difícil les resulta a los Estados Unidos mantenerse fieles a Taiwán, cuanto se ha tirado ya por la borda, también los Estados Unidos han sucumbido ante la tendencia a abandonar a la República de China en su peligro, dejarle a su suerte. Los Estados Unidos rompieron relaciones con la República de China, ¿por qué? Sólo por seguir tras el falaz sueño de Occidente, ganarse a China comunista como aliado. Los Estados Unidos han restringido sus relaciones con ustedes, han recortado su ayuda militar, rehusándoles mucho de lo que necesitan. Muchas presiones se han ejercido sobre los Presidentes de Estados Unidos para traicionar a la República de China. Uno de los ex Presidentes norteamericanos al volver de una visita a China continental, declaró: "Una vigorosa China comunista es garantía para la paz". Los Estados Unidos son muy heterogéneos. Existen muchas corrientes, y entre ellas, las de la capitulación son bastante poderosas. Círculos muy influyentes se inclinan a traicionar a una nación libre en aras de la amistad con un Estado totalitario. Alegres aceptaron la hipócrita oferta de la China comunista, "reunificación pacífica", muchos periodistas norteamericanos proclaman que ahora Pekín se halla "ligada por sus promesas" de efectuar la reunificación por medios pacíficos.

Ellos querían olvidar y les resultó muy fácil echar en olvido cuantas veces han mentido los comunistas. La experiencia de "gobiernos de alianza con los comunistas" en la Europa oriental de postguerra no les ha enseñado ninguna lección. Ese estéril experimento se lleva actualmente a cabo en Camboya. De igual modo, de acuerdo con el convenio Kissinger, Vietnam del Norte estuvo "comprometida al cese del fuego"... hasta que fijó el día para apoderarse de Vietnam del Sur.

Así es como círculos influyentes de los Estados Unidos quieren forzar a la República de China a que acepte negociaciones tendientes a la capitulación, a que voluntariamente renuncie a su libertad y poder.

¿Qué es lo que China comunista quiere de ustedes? Sólo unos miopes papanatas pueden confiar en las promesas de Pekín de respeto absoluto al sistema social y económico, a las fuerzas armadas y algunos elementos de la libertad de ustedes. Ni siquiera la riqueza de su isla les importa, lo que no toleran es desviarse de su sistema. China roja los odia por la superioridad económica y social de ustedes. Ellos, no deben permitir que otros chinos sepan que puede haber una vida mejor sin comunismo.

Para cultivar la apatía de los Estados Unidos la China roja especula con las negociaciones entre Pekín y Moscú respecto al acercamiento chino-soviético. Y ese acercamiento no es una farsa, es una perspectiva muy realista. Ambos gobiernos tienen raíces comunes.



En Occidente parece de buen tono pedirles a todas las naciones que se hallan en el frente de la defensa, que ejerzan una amplísima democracia. No simple democracia, sino democracia absoluta, lindante casi con la traición, con la libertad a destruir su propio estado y su propia nación: una libertad como la que disfrutan las naciones de Occidente. Eso exige Occidente de naciones amenazadas como la de ustedes. Pero, al parecer, en la isla de ustedes "se conocen los límites lógicos", y mantendrán la lucha.

Todos los pueblos prósperos tienden a perder la noción del peligro en el disfrute del buen vivir. No permitan que la juventud de su país se vuelva floja y plácida, esclava de los bienes materiales.

Pareciera que ustedes no tienen ningún aliado firme y seguro. Pero cuentan con el aliado más formidable: los mil millones del pueblo chino. La simpatía de ellos es el apoyo moral y espiritual de ustedes.

Tanto el pueblo de ustedes como el mío han sufrido demasiado, han perdido demasiado, y ya se han puesto en movimiento hacia la liberación y la recuperación.

Solzhenitsyn: Más Denuncia

Por J. Miguel Ibáñez Langlois

LA Academia Superior de Ciencias Pedagógicas publica una segunda edición ampliada de *Denuncia*, recopilación de escritos político-morales del gran novelista ruso. La mayor parte de este libro ya nos era conocida, pero cobra nueva actualidad a partir de dos problemas candentes: la recesión mundial y las negociaciones sobre el desarme. La parte nueva consiste en dos penetrantes ensayos sobre Polonia y China. Ambas partes interesan tanto por razones literarias como éticas. Por lo literario: este libro puede leerse como el trasfondo doctrinal que iluminará esa magna serie narrativa, anunciada por Solzhenitsyn para pronto: la continuación de *Agosto 1914*, un conjunto de grandes novelas históricas sobre la revolución. Por lo ético, se trata de una perspectiva interna, auténtica, experimental del fenómeno soviético, tal como lo ha padecido una de las conciencias más lúcidas de nuestro siglo.

Ya en 1973, en su famosa *Carta*, Solzhenitsyn vio claro lo que entonces pocos querían ver, pero que la recesión ha puesto circunstancialmente en evidencia, si bien —¡Dios lo libre!— él no hablaba como economista. El sólo sostenía, por razones filosóficas y ecológicas, que el crecimiento económico permanente y el "progreso indefinido" eran "una carrera insana, irreflexiva y furiosa hacia un callejón sin salida"; eran el mito de los soñadores de la Ilustración, que necesariamente chocaría contra diversos límites del planeta y de la especie misma. Por eso propugnaba él una economía *estable* frente a la locura del desarrollo indefinido. Sería inexacto decir que él anticipó la recesión actual, puesto que su horizonte histórico es mucho más vasto que esta anécdota económica: anécdota que, sin embargo, nos ha sensibilizado en relación a esos límites internos del planeta y de la aventura humana. Hoy leemos su *Carta* como un documento visionario, y tenemos oídos más sensibles para su declaración de principios: "No puedo vislumbrar ninguna salvación para la humanidad, que no sea a través del ejercicio universal de la autolimitación, tanto por los individuos como por los pueblos", ejercicio cuya clave cifra él en la religión.

Sus escritos de entonces también arrojan nueva luz sobre el problema del armamentismo nuclear, y sobre las conversaciones de desarme entre las grandes potencias. Solzhenitsyn simplemente no creía —no cree— que los gobernantes del Kremlin sean "amantes de la paz, líderes movidos por los sufrimientos que en tiempo de guerra experimentó el pueblo soviético". Guerra y paz no son, en su ideología, sino instrumentos alternativos para su fin confeso: conquistar el mundo, hacer universal la revolución comunista. A nuestro autor le parece que el Occidente, en aras del pacifismo, ha hecho todo lo posible por cegarse frente a los hechos de Berlín Oriental, Budapest, Praga, Corea, Vietnam, Cuba, Afganistán, etc. "Todas las negociaciones, desde Génova (1922), pasando por Yalta y Helsinki, hasta las que se desarrollan ahora en Ginebra, sólo han servido para engañar a Occidente, para garantizar el éxito del comunismo". "Sólo el abismante genocidio camboyano ha expuesto frente a los ojos de Occidente la profundidad del letal abismo (familiar para nosotros que hemos vivido en él durante 80 años), pero incluso aquí, según parece, la conciencia occidental ya se está endureciendo y desviando su atención". ¡En efecto!

Aquí —en este "Denuncia"— nos habla un loco o un héroe, un hombre maniático o un hombre profético. Conozco mucha gente cuerda que piensa lo primero. Yo me inclino por lo segundo. ¿Por qué? Porque leo a Solzhenitsyn en el contexto de otros escritos "proféticos": por ejemplo los de Donoso Cortés, Nikolai Berdiaeff, Vintila Horia, Gustave Thibon. Y hacen juego profético entre sí y con la realidad. Desgraciadamente.



Es natural que el caso de Polonia preocupa sobremanera a Solzhenitsyn. La explicación habitual —"el Kremlin obligó a Jaruzelski"— le parece simplista. Sin duda fue así, pero él considera muy peligrosa toda explicación puramente "exterior". En Polonia, como en tantas otras naciones, la pura coacción oculta el hecho verdaderamente dramático: que el Kremlin "ha encontrado suficientes voluntarios en esos países para cumplir la tarea de verdugos, mientras que el resto de la población no ha sabido resistir. Y todos son responsables, todos, a excepción de aquellos que han perecido resistiendo". Sin duda que palabras como éstas nos suenan a problemas de un Quijote que quiere a todos los hombres unos héroes de su mismo temple. Pero, Quijote o no, su diagnóstico es lúcido: siendo Polonia una nación quizá única por su unidad, su integridad, su sentimiento nacional y religioso, también en ella "el Kremlin encontró de inmediato medio millón de ejecutantes".

Y la verdad es que Solzhenitsyn no ve *ningún* país de Europa que, llegada la hora, no esté dispuesto a proporcionar al Kremlin el número necesario de verdugos. Por eso, más que el Kremlin, le preocupa la debilidad interna de Occidente, su complicidad, su falta de defensas espirituales. Si la ideología comunista, en vez de destruirse como corresponde a su naturaleza, de hecho triunfa, ello sólo ocurre por la indefensión que corroe a Occidente en lo más íntimo de sus resortes. "Habría que estar ciego para creer saludables las negociaciones con un adversario sin corazón, cuando la debilidad de Occidente, resultado de tres siglos de evolución europea, reside en sus propios fundamentos. La sociedad occidental de hoy, más y más consumidora, que pone mala cara al trabajo, hedonista, vulnerada en la constitución de la familia, tentada por la droga, paralizada por el terrorismo, ha agotado su energía vital, ha perdido su salud espiritual: tal como es, no puede sobrevivir. Y el socialismo, lejos de ser una solución, no es sino otra forma del mismo mal".

Estas palabras suenan mal a muchos oídos: a los que son por principio optimistas en relación al género humano, a los diplomáticos que en último término lo fían todo a una razonable conversación, incluso a muchos cristianos que trabajan evangélicamente por la paz. Pero aquí no se trata de buenos deseos. Aquí —en esta *Denuncia*— nos habla un loco o un héroe, un hombre maniático o un hombre profético. Conozco mucha gente cuerda que piensa lo primero. Yo me inclino por lo segundo. ¿Por qué? Porque leo a Solzhenitsyn en el contexto de otros escritos "proféticos": por ejemplo, los de Donoso Cortés, Nikolai Berdiaeff, Vintila Horia, Gustave Thibon. Y hacen juego profético entre sí y con la realidad. Desgraciadamente.

31/12/83

Solzhenitsyn y la Decadencia de Occidente

En un discurso pronunciado en la Universidad de Harvard, Alexander Solzhenitsyn sostuvo que la verdad generalmente es amarga, pero añadió que, si bien había amargura en sus palabras, éstas eran las de un amigo y no de un adversario.

He aquí algunas de las palabras amargas que Solzhenitsyn ha dicho en estos años. La lucidez implacable de sus juicios fustiga sin piedad los errores y las cobardías de Occidente, pero la perspectiva del tiempo parece añadir cada vez más fuerza a la voz quemante del gran escritor ruso, al que se ha llamado, no sin razón, el profeta de nuestra época:

"...Los últimos treinta años resultan ser claramente una declinación larga y tortuosa de Occidente: nada sino un descenso, una caída vertical; nada sino debilitamiento y decadencia".

("El Mercurio", 19-7-75)

"Las Naciones Unidas han sido un fracaso total. La peor democracia del mundo. El juguete de la irresponsabilidad. Han llegado a ser una plataforma desde donde ridiculizar a Occidente; un reflejo de su brutal caída del poder".

("El Mercurio", 19-7-75)

"Si los triunfadores han sido transformados en vencidos por el hecho de haber rendido más países y más pueblos de los que jamás se rindieron después de ninguna capitulación militar en la Historia, no es un simple giro del lenguaje decir que la tercera guerra mundial ya ha tenido lugar y ha terminado con la derrota de Occidente".

("El Mercurio", 19-7-75)

"La declinación del valor puede ser la característica más llamativa que un observador extranjero nota en el Occidente de nuestros días... Tal declinación es particularmente notable entre los grupos gobernantes y entre la élite intelectual, causando de este modo una impresión de pérdida de la valentía por parte de la sociedad entera. Naturalmente hay muchos individuos valerosos, pero éstos carecen de influencia determinante sobre la vida pública. (...)

¿Debería señalarse que, desde los tiempos antiguos, la declinación de la energía ha sido considerada el comienzo del fin?"

(Universidad de Harvard, 1978)

"No existen armas, por muy poderosas que sean, capaces de salvar a Occidente, mientras él no remedie la pérdida de su fuerza de voluntad. En un estado de debilidad psicológica, las armas llegan a ser una carga para el que capitula. Si uno quiere defenderse a sí mismo, debe estar dispuesto a morir: y existe poca disposición a morir en una sociedad criada en el culto al bienestar material".

(Universidad de Harvard, 1978)

"No soy un crítico de Occidente; soy un crítico de la debilidad de Occidente. Soy crítico de un hecho que no podemos comprender: cómo se puede perder el vigor espiritual, la fuerza de la propia voluntad y —teniendo libertad— no apreciarla, no estar dispuesto a hacer sacrificios por ella".

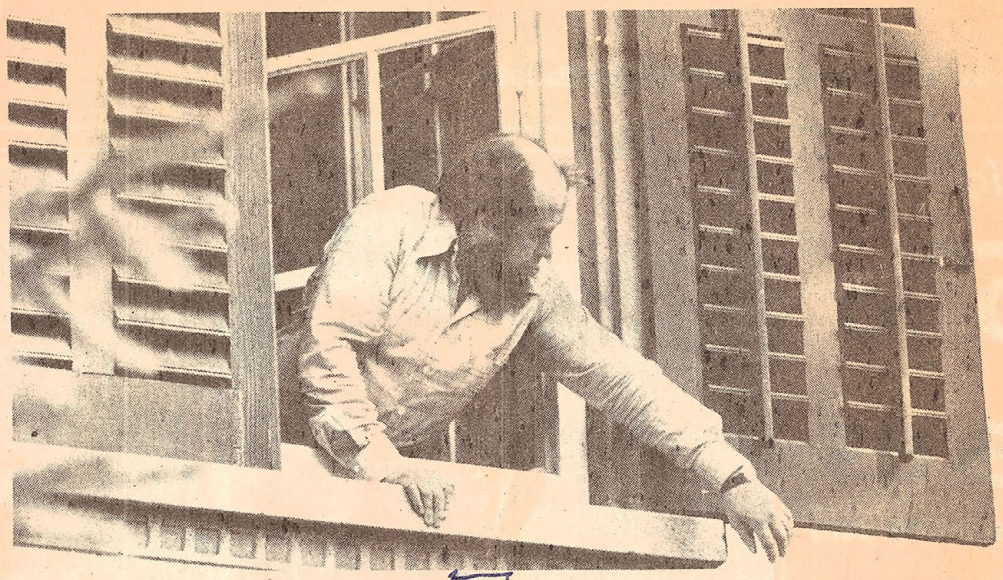
(Intervención en la BBC, 1976)

"Occidente sencillamente no quiere creer que ha llegado el tiempo de hacer sacrificios; simplemente no está preparado para hacer sacrificios. Aquellos hombres que siguen comerciando, justo hasta el momento en que se dispara la primera salva, son incapaces de sacrificar ni siquiera sus utilidades comerciales".

(Foreing Affairs, 1980)

CIEN VIETNAM SE LEVANTAN CONTRA VOSOTROS

"Los miopes políticos norteamericanos, que firmaron apresuradamente la capitulación en Vietnam, proporcionaron a Estados Unidos, aparentemente, una despreocupada



pausa para respirar. Pero ahora, cien Vietnam se levantan contra vosotros".

(Universidad de Harvard, 1978)

"Hace cinco años todas mis advertencias fueron oficialmente ignoradas por Norteamérica. Sus líderes están en completa libertad de ignorar en igual forma mis actuales predicciones. Sin embargo, éstas también se harán realidad".

("Time", 1980)

"¿Y qué hay de la Europa de hoy? Ella no es sino una colección de escenarios de cartón, cada uno negociando con los otros, para ver cuánto menos se puede gastar en defensa, a fin de dejar más para las cosas confortables de la vida".

(Intervención en la BBC, 1976)

"En los años que siguieron al cataclismo mundial de 1917, esa filosofía pragmática con que fue alimentada la Europa de hoy, rehusando tomar decisiones morales, ha alcanzado su conclusión lógica: dado que no hay fuerzas espirituales más altas por encima de nosotros, y dado que yo —el Hombre con H mayúscula— soy la gloriosa coronación del universo, si alguien hubiese de perecer hoy día, que sea cualquier otro, cualquiera que no sea yo, mi precioso yo, ni tampoco aquellos que están cerca de mí".

(Intervención en la BBC, 1976).

DERECHOS HUMANOS Y TERRORISMO

"Ninguna familia que va hacia un aeropuerto puede estar segura de que no va a ser abatida a balazos por algún "luchador" en pro de una u otra "libertad". Nadie puede estar seguro de que va a llegar al final de la calle sano y salvo. Pero los terroristas pueden estar seguros: la opinión pública garantiza que sus vidas van a estar a salvo, que a su causa se le va a dar publicidad y que ellos van a ser mantenidos en un confinamiento decente, hasta que vengan otros terroristas y los rescaten. ¡En verdad, es una sociedad para la protección de los terroristas! Había una sociedad así en Rusia antes de su colapso: nosotros también hemos hollado este camino faltal".

(Intervención en la BBC, 1976).

"Los marcos legales (especialmente en Estados Unidos) son tan amplios que alientan no solamente la libertad individual, sino también ciertos crímenes individuales. El culpable puede salir impune, u obtener una clemencia inmerecida con el apoyo de miles de defensores públicos. Cuando un gobierno inicia una lucha firme contra el terrorismo, la opinión pública lo acusa inmediatamente de violar los derechos civiles de los terroristas".

(Universidad de Harvard, 1978).

"La defensa de los derechos individuales ha llegado al extremo de dejar a toda la sociedad indefensa frente a ciertos individuos. Es hora de que Occidente se dedique a defender, no tanto los derechos humanos, como las obligaciones humanas".

(Universidad de Harvard, 1978).

"La prensa puede simular la opinión pública y puede educarla mal. De este modo, podemos ver terroristas de los cuales se hacen héroes; o materias secretas, que pertenecen a la defensa del país, reveladas públicamente; o podemos ser testigos de la intrusión desvergonzada en la intimidad de personas muy conocidas, de acuerdo al slogan: "todos tienen derecho a conocerlo todo". Pero éste es un slogan falso, característico de una época falsa. Las personas también tienen el derecho a no conocer, y es un derecho mucho más valioso: el derecho a no tener las almas inmortales atiborradas de chismes, necedades y palabras vanas".

(Universidad de Harvard, 1978).

¿VIRTUDES DE LA DEMOCRACIA?

"Mi crítica de algunos aspectos de la democracia es bastante conocida. No creo que la voluntad del pueblo inglés se haya visto interpretada cuando Inglaterra fue socavada en su fuerza, durante años, por el gobierno laborista, elegido sólo por el 40 por ciento del electorado. Ni tampoco se sirvió a la voluntad del pueblo alemán cuando el bloque izquierdista obtuvo la mayoría, por una banca, en el Bundestag. Ni tampoco está servida nación alguna cuando la mitad del electorado está tan desilusionado que no acude a votar. No puedo contar entre las virtudes de la democracia su impotencia frente a pequeños grupos de terroristas, su incapacidad para prevenir el crecimiento del crimen organizado, o de controlar la utilidad sin restricción a expensas de la moral pública".

("Foreign Affairs", 1960)

"Es cierto que una sociedad no puede permanecer en el abismo de la ilegalidad, como es el caso de nuestro país, pero es también degradante para él elegir una uniformidad legalista mecánica, como la vuestra. Después de sufrir décadas de violencia y opresión el alma humana anhela cosas más elevadas, más cálidas y más puras que las ofrecidas por los hábitos masivos de vida introducidos por la invasión repulsiva de la publicidad, por el estupor de la televisión y por la música intolerable".

(Universidad de Harvard, 1978)

"Las mismas piedras forman los cimientos del humanismo desespiritualizado y de todos los tipos de socialismo: materialismo sin límites, liberación de la religión —que bajo los regímenes comunistas alcanza la etapa de la dictadura antirreligiosa— y concentración en las estructuras sociales, con aparente enfoque científico. (...)

¿Rasgos comunes en el pensamiento y en el modo de vida actuales de Occidente y de Oriente? Sí, porque tal es la lógica del desarrollo materialista".

(Universidad de Harvard, 1978)

"En las democracias primitivas —como la norteamericana cuando nació— todos los derechos individuales eran concedidos

que el hombre es criatura de Dios. Es decir, que la libertad se daba al individuo condicionalmente, suponiendo su responsabilidad religiosa constante. Tal fue la herencia de los mil años precedentes... Sin embargo, posteriormente, todas estas limitaciones fueron abandonándose en Occidente; se produjo una liberación total con respecto a la herencia moral dejada por muchos siglos de cristianismo, con sus grandes reservas de clemencia y sacrificio. Los sistemas de Estado se hicieron cada vez más materialistas, hasta llegar a serlo totalmente. Occidente terminó imponiendo, verdaderamente, los derechos humanos, a veces hasta con exceso, pero el sentido del hombre, de su responsabilidad para con Dios y con la sociedad, fue cada vez más débil".

(Universidad de Harvard, 1978)

LAS FUERZAS DEL MAL

"La lucha por nuestro planeta —física y espiritual—, que es una lucha de proporciones cósmicas, no es materia vaga del futuro; ha comenzado ya. Las fuerzas del Mal han iniciado su ofensiva decisiva, y vosotros podéis sentir su presión, mientras las pantallas de la televisión y las publicaciones están llenas de sonrisas prescritas y de copas levantadas. ¿Por qué este regocijo?

(Universidad de Harvard, 1978)

"Todos los gloriosos progresos tecnológicos, incluyendo la conquista del espacio exterior, no redimen la pobreza moral del siglo XX".

(Universidad de Harvard, 1978)

"En los países del Este la vida espiritual es destruida por los tratos y maquinaciones del partido gobernante; en Occidente, los intereses comerciales tienden a sofocarla. Esta es la crisis real. La división del mundo es menos terrible que la similitud de la enfermedad que aqueja a sus dos secciones principales".

(Universidad de Harvard, 1978)

"Actualmente se considera vergonzoso apelar a conceptos inmutables y admitir que el mal anida en el corazón del hombre, antes de penetrar en los sistemas políticos; pero no se considera vergonzoso ceder diariamente ante el Mal integral. Colocado en esta pendiente —en el espacio de una generación— Occidente está a punto de caer irremisiblemente en el abismo. Las sociedades occidentales pierden cada día más su sustancia religiosa, y entregan alegremente sus juventudes al ateísmo".

(Discurso en la entrega del Premio Templeton, 1983)

"El odio atizado incesantemente gana hoy la atmósfera del mundo libre; la amplitud de las libertades individuales, el alcance de las conquistas sociales e incluso el confort no hacen, paradójicamente, sino acrecentar este odio ciego. Las sociedades desarrolladas de Occidente prueban en la actualidad que la salvación del hombre no vendrá ni de la abundancia de bienes materiales ni del éxito económico".

(Discurso en la entrega del Premio Templeton, 1983)

"La sociedad occidental tal como se manifiesta hoy en día —cada vez más consumidora, rezongando ante el trabajo, hedonista, con una familia que se está destruyendo, tentada por la droga, atea, paralizada por el terrorismo— agotó su energía vital, perdió su salud espiritual: tal cual es, no puede sobrevivir.

Y el socialismo, lejos de ser una solución, no es más que otra forma del mismo mal. (...)

Las esperanzas de todo ser vivo sobre esta Tierra sólo pueden ser de orden interior: fortalecer 'su' propio espíritu y exaltar los verdaderos valores de la vida".

("La Nación" de Buenos Aires, 26-1-82)

(Especial para "El Mercurio")

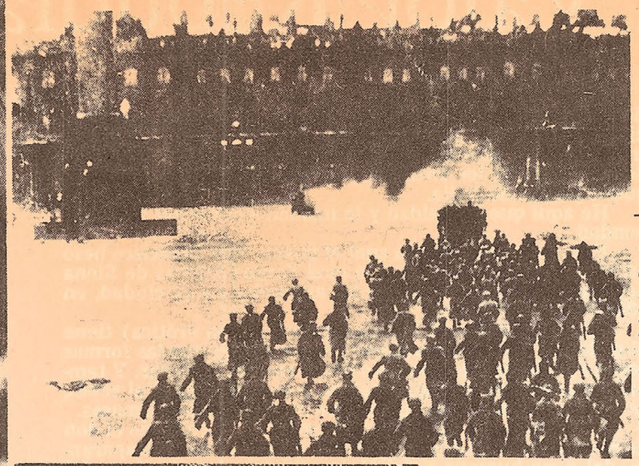
Alexander Solzhenitsyn:

Sinfonía de un Verano Ruso

- **En su "dacha" estadounidense, con 10 años de exilio, Solzhenitsyn desarrolla la gran obra a la que ha dedicado su vida: revivir la historia de Rusia.**
- **"La Rueda Roja", cuya primera versión se publicó incompleta en 1972, en París, será probablemente una de las más grandes obras literarias de este medio siglo.**
- **Ampliamente comentada por la prensa internacional, he aquí algunos juicios de Georges Suffert en "Le Point".**



Alexander Solzhenitsyn



"La palanca que activó la caída de Rusia es el producto de una sencilla suma, la de ilusiones y cobardías de la clase dominante, por un lado, más terrorismo, por el otro".



"Stolypin (1862-1911), Primer Ministro ruso, que había logrado en pocos años poner de pie a la inmensa nación, y que habría podido, quizás, evitar la revolución, de no haber sido asesinado con dos balas de revólver, en Kiev, algunos años antes del comienzo de la guerra".

Como siempre, Solzhenitsyn cuenta el pasado, pero se dirige a sus contemporáneos. La Rusia que describe es el planeta de hoy en su totalidad. Todo su libro es, casi sin decirlo, un llamamiento desesperado a la conciencia de Occidente.

QUIENES detestan a Solzhenitsyn, quienes le reprochan a media voz, y en forma superficial, su paneslavismo, su religiosidad medieval y, en una palabra, las resonancias reaccionarias de su discurso, creían haberse librado por mucho tiempo de este gigante refugiado en el corazón de los Estados Unidos. Ahora deberán definir su postura. (Tanto más cuanto que Solzhenitsyn publica simultáneamente a la obra aquí citada un corto ensayo titulado "Nuestros Pluralistas — Respuesta a algunos detractores").

El autor de "El Archipiélago Gulag" entrega ahora, en "La Rueda Roja - Primer Eslabón - Agosto de 1914" (Ediciones Fayard, en francés, 900 páginas), el resultado de una meditación y de mil investigaciones, desarrolladas a lo largo de 20 años, sobre los verdaderos orígenes de la revolución rusa. Es una obra cautivadora. Se trata de la historia de Rusia en los 15 años que precedieron al desencadenamiento de la Gran Guerra, que estalla literalmente ante los ojos del lector estupefacto.

Agosto de 1914. Esta fecha fascina desde hace mucho tiempo a Solzhenitsyn. Fue durante ese verano luminoso que comenzó, aparentemente, el siglo más trágico de la historia. ¿Cómo se llegó a él? ¿Mediante qué serie de errores, de ilusiones, de cobardías y de azares, se lanzó Rusia a esta aventura que habría de encender fuego progresivamente al planeta entero? Misterio.

Solzhenitsyn quiere comprender. Hará unos 15 años, todavía en Rusia, redactó una primera versión de "Agosto de 1914". Es una novela que describe la sorprendente desorganización del Ejército de su país en el primer mes de la guerra. El manuscrito cruzó clandestinamente la cortina de hierro, apareciendo, traducido al francés, en las "Editions du Seuil", en 1972. La obra constituye un documento enigmático; con toda evidencia le faltan capítulos; hay personajes que aparecen y luego no regresan más. Se percibe vagamente que el plan del autor es mucho más vasto. Hoy, es posible comprender. Así como en los tres libros del "Archipiélago", Solzhenitsyn buscó fijar la historia del gulag, en "La Rueda Roja", pretende reconstituir la historia de Rusia en los años que precedieron a la revolución, y explica este propósito en algunas líneas de la página 339: "Prohibiéndonos todo vuelo de la imaginación, dado que es posible reunir y conocer los hechos con exactitud, y prefiriendo la compañía de los historiadores a la de los novelistas, alcemos los brazos al cielo y digamos de una vez por todas que no nos habríamos atrevido a pintar las cosas de un color tan uniformemente negro si las hubiésemos inventado". Y, mucho más adelante, insiste, a propósito de Stolypin: "El ensayo que nos vemos obligados a insertar aquí será tan sobrio como sea posible. El autor no invita a sumergirse en el detalle de los hechos sino a sus lectores más ávidos de saber... El autor no se permitiría una ruptura tan abrupta de la forma novelesca si Rusia misma no hubiera visto su historia interrumpida, su memoria destruida y sus historiadores exterminados". Siguen 70 páginas, rigurosas y fascinantes, sobre Stolypin (1862-1911), Primer Ministro del zar, que había logrado en pocos años poner de pie a la inmensa nación, y que habría podido, quizá, evitar la revolución, de no haber sido asesinado con dos balas de revólver, en Kiev, algunos años antes del comienzo de la guerra.

Así, pues, una vez más Solzhenitsyn une inextricablemente su genio de novelista y su rigor de historiador. Después de ser expulsado de la URSS, investigó metódicamente, revisando los archivos, interrogando a los sobrevivientes y reconstituyendo el rompecabezas del período prerrevolucionario. Y el libro surgió de este acopio de información. Nos encontramos a mil leguas de Tolstoi. Solzhenitsyn utiliza todos los instrumentos de la orquesta; en ocasiones relata, en otras penetra en los corazones y las entrañas de tal o cual personaje, a veces transcribe títulos de artículos de los diarios de la época, y por momentos, finalmente, se convierte en escenificador, prepara la ambientación y enciende los reflectores. Y el lector descubre un universo cuya historia le era casi desconocida.

Cuatro secuencias de importancia desigual dividen el relato. En primer lugar, la guerra, la ineptitud de los generales, la falta de suministros, los inmensos bosques de Prusia oriental, y la tenaza que se cierra día tras día sobre los ejércitos perdidos que los comandantes alemanes quieren aniquilar. Justo en mitad de esta tragedia bestial hay un capítulo único dedicado a Lenin. Estalla la guerra, y el exiliado toma el tren hacia Cracovia. En el viaje, medita sobre sus desgracias menores, hace la cuenta de sus amigos, disputa con su mujer y su suegra (que han perdido una maleta), y, en medio de todo esto, se da cuenta de que esta guerra es su oportunidad, si resulta capaz de convertirla en guerra civil. Lenin hace un mutis provisorio, y la atención se centra nuevamente en la masacre del segundo ejército.

Enseguida, aparecen personajes pertenecientes a la "intelligentsia" burguesa. Estos llenan sus pensamientos y sus conversaciones con la inalcanzable revolución. Los hechos se precipitan: los nihilistas, la guerra con Japón, la Duma y el descalabro progresivo de la izquierda en 1906. Todo, sin embargo, resulta favorable para Borgov.

De la página 511 a 717 nos sumergimos en la parte más sorprendente del libro, la batalla secreta entre Borgov y Stolypin. El primero es un joven abogado judío de 24 años, que, por sí solo, decide asesinar al Primer Ministro, y lo logra. El segundo es el verdadero jefe de Rusia, que gobierna con coraje y energía al inmenso país, intelectualmente enfermo y económicamente en pleno desarrollo. El narrador se identifica de manera alternativa con el terrorista y con el ministro. Línea tras línea, puede seguirse la progresión de los acontecimientos en sus mentes. Y allí se comprende lo que marca para Solzhenitsyn un "eslabón" histórico; un simple y abrupto cambio de rumbo que desvía el tren de la historia hacia el abismo.

La última secuencia es el zar, su familia, sus angustias, la incapacidad del- medio en el cual se mueve para comprender lo que está en juego. El tema de la insignificancia de los príncipes es tratado en tono menor.

Dos conclusiones surgen al término de este libro prodigioso. En primer lugar, que la caída de Rusia, que se prepara desde fines del siglo XIX, no se produce en octubre de 1917, sino en febrero. Octubre es un golpe de Estado magistralmente realizado por los bolcheviques, nada más. Febrero, en cambio, es el final de un largo proceso, esencialmente intelectual y moral de lo que debe considerarse la "élite" rusa; los hijos de la aristocracia y de la burguesía se hacen revolucionarios porque se aburren, porque está de moda, porque creen, ingenuamente, en un mañana radiante. Y la "intelligentsia" fija los parámetros, metamorfosea a los terroristas en héroes, a los hombres de Estado en tiranos, ahondando el abismo en el cual va a desaparecer para siempre. Lenin y sus camaradas se limitaron a penetrar por la enorme brecha que abrieron los socialdemócratas, los funcionarios menores, los abogados, los maestros... y los estudiantes. Octubre es un *18 Brumario* que habría podido conducir y realizar el mismo Robespierre. La palanca que activó la caída de Rusia es el producto de una sencilla suma, la de ilusiones y cobardías de la clase dominante, por un lado, más terrorismo, por el otro.

En segundo lugar, como siempre, Solzhenitsyn cuenta el pasado, pero se dirige a sus contemporáneos. La Rusia que describe es el planeta de hoy en su totalidad. El terrorismo ya no está en San Petersburgo ni en Kiev; se encuentra en Beirut, en München, en París y en América Central; los intelectuales, que pierden la calma, y, peor aún, la razón, viven en Bonn, en Berlín y en Washington. Los diarios, bautizados con el término "medios", señalan con el dedo a los líderes políticos liberales, echando sobre sus espaldas las capas negras de la reacción. Y los partidos socialdemócratas, con pintoresca obstinación, introducen a los lobos en el redil o se incorporan al pacifismo (como en Moscú, un año antes de la catástrofe).

Todo el libro de Solzhenitsyn es, casi sin decirlo, un clamoroso llamamiento a la conciencia de Occidente. El profeta refugiado en la campiña de Vermont, repite así con tenacidad lo que considera verdades esenciales de tomar en cuenta en nuestro tiempo.

Una Rendición del Estalinismo

Conmoción ha producido en el mundo la denuncia del más grande escritor soviético de hoy, Alexander Solzhenitsyn, en contra del régimen ruso. En una declaración que se hizo circular en Moscú el escritor condena en los términos más enérgicos la internación en manicomios de los opositores al sistema. El caso concreto que motiva el documento es el arresto del físico Medvedev, uno de los firmantes del manifiesto de científicos que pedía mayor libertad de investigación, de información y de opinión en Rusia, manifiesto que fue publicado en "Le Monde" y conocido en Occidente por el texto que recogió el famoso rotativo francés.

La repugnancia universal hacia el procesamiento y persecución de las ideas ha obligado al régimen soviético a dejar atrás los aspectos formales de las purgas estalinistas. Ya nadie cree al acusado que se proclama culpable y que ruega al juez le aplique una severa condena. Aun en el encerrado ambiente espiritual soviético se hace difícil de aceptar hoy la brusca transformación de un profesor, de un escritor o de un investigador célebre e influyente en otros tantos criminales comunes. De ahí es que la represión deba encontrar ahora cauces diferentes.

En lugar del proceso que atribuye al acusado delitos punibles se recurre a la investigación y certificado de médicos perjuros, con cuyo mérito la personalidad opositora puede terminar sus días en un hospital psiquiátrico, donde los tratamientos no se encaminan a mejorar al presunto enfermo, sino a debilitar su moral mediante científicas torturas.

El científico Medvedev fue detenido por la policía de seguridad (KGB) el 29 de mayo e internado en un asilo en la ciudad de Koluga. Su caso conmovió a los círculos intelectuales, donde hay más de algún condecorado por el régimen y que se encuentra sin embargo en el campo disidente. Entre estos últimos figura Andrei Sakharov, padre de la bomba soviética y firmante con Medvedev del manifiesto a que aludimos más arriba; el físico Pyotor Kapitsa, quien ostenta cuatro Ordenes de Lenin; el físico Valentín Turchin y el historiador Roy Medvedev, hermano del arrestado, todos los cuales enviaron sus protestas al Kremlin.

El grupo se vio considerablemente afianzado por la voz del escritor Solzhenitsyn, célebre autor de las novelas: "Veinticuatro horas en la vida de Iván Denisovich", "El primer círculo" y "Pabellón de cancerosos". La primera de esas novelas fue publicada en Rusia con el respaldo del propio Khruschev, en el período del "deshielo". La represión posterior impidió que los soviéticos conocieran las dos últimas obras mencionadas, hoy ampliamente conocidas en Occidente. El proceso represivo llegó hasta expulsar el año pasado de la Unión de Escritores Soviéticos a este novelista que es considerado la primera figura literaria de su patria.

El prestigiado escritor ha calificado este "presidio psiquiátrico" de tortura más diabólica y prolongada que la de los condenados a pena de muerte. Asesinato espiritual es la denominación que da a la medida el novelista. "Esto puede pasarnos a cualquiera de nosotros", exclama Solzhenitsyn. "En cuanto uno no piensa como ellos, ordenan, es anormal", prosigue diciendo. "Hasta las exhortaciones de nuestros mejores científicos y escritores rebotan contra una pared como guisantes", añade, y elevando aún más la voz advierte que "es falta de perspicacia de ustedes pensar que pueden sobrevivir basados sólo en la fuerza y despreciando las objeciones de la conciencia".

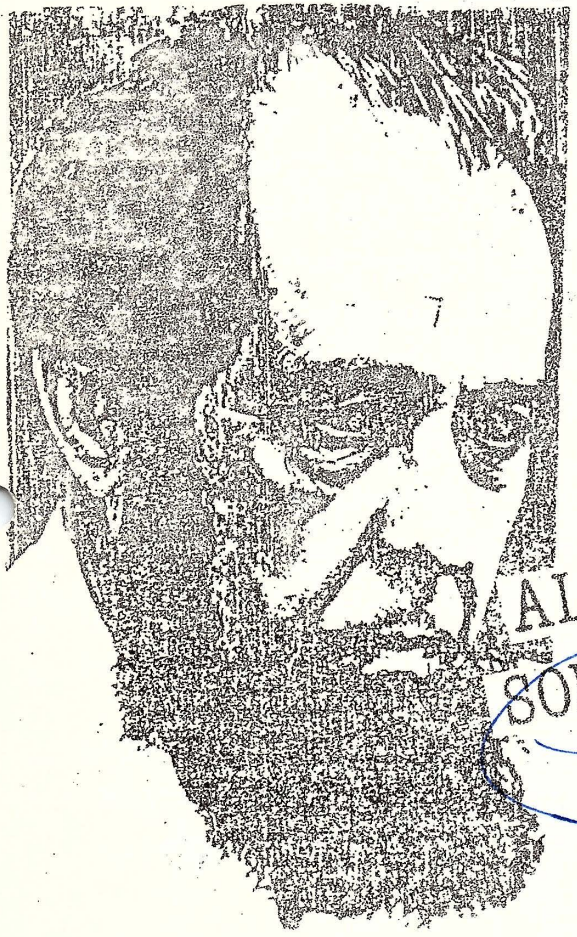
La protesta ha sido tan vigorosa que las autoridades soviéticas procedieron a suspender ayer el arresto psiquiátrico del físico Medvedev. Sin duda han temido que este caso se convierta en otra fuente de desprestigio para la burocracia socialista del Kremlin, culpable de la invasión de Checoslovaquia y del cruel sofocamiento de las disidencias dentro del mundo comunista.

La suspensión del arresto deja en claro para todo el mundo que no existía la tal dolencia psiquiátrica, al menos en la medida en que era necesaria la internación del físico Medvedev. Y además muestra que la más implacable dictadura se rinde ante el coraje de los hombres que desean ser libres y que arriesgan su vida para derrotar la burocracia totalitaria que sofoca a los países socialistas.

BANDERA

JUVENTUD UNION NACIONAL

UNIVERSIDAD DE VALPARAISO - Nº5 OCTUBRE 1985



ALEXANDER SOLZHENITSYN

la situación política

EDITORIAL

UNA FORMULA PARA EL CONSENSO

Esta es la última edición de Bandera para este año 1985. Nos hemos esforzado por reunir a los afines en ideas con el fin de garantizar una influencia eficaz en la marcha de nuestra Universidad, y del país. Por eso hemos planteado una posición distinta de quienes llaman a una resolución irresponsable y de quienes toleran el proceso crítico en que estamos, con su indiferencia : ambas tendencias son peligrosas, producto de esta realidad, y no han podido ni podrán producir algo mejor con sus métodos anárquicos y demagógicos. Este Gobierno no está ahí sólo porque tiene la fuerza, sino porque la oposición no ha sido capaz de presentar alternativas eficaces a los chilenos, que no quieren el caos, ni ninguna clase de dictadura.

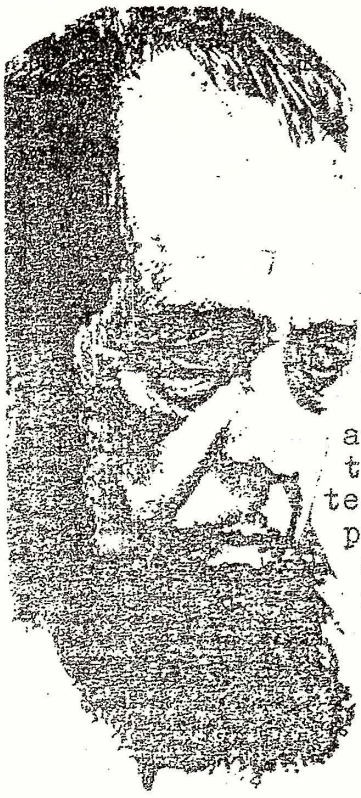
UNION NACIONAL es un partido político, respetando la Institucionalidad vigente [redacted], somos críticos de ella; no somos un club de opositores.

Está claro que los problemas no se reducen a quién, ni como se traspasa el poder, hay que mere - cérselo, no con llamados a la violencia, al terror, la desobediencia, sino con actitudes aterrizadas eso juntamos firmas para hacer del ACUERDO NACIO - NAL la herramienta que señale los pasos para salir de la obscuridad en que estamos.

No podemos tolerar la falta de libertades en que hemos vivido tantos años, ni polarizarnos más por las injusticias que sean cometidas contra nues - tros dirigentes. No nos quedemos con el rechazo que nos causa el despotismo soviético o los crímenes de la tiranía de Polonia, de Cuba, en Afganistán, o los negritos de Etiopía; vivimos en Chile, y en nuestra patria debemos comenzar, buscando la reconciliación.

Es preciso desenmascarar la precencia ve- nenoza del comunismo, que se aprovecha de la grave realidad nacional, diciéndose democrático para des- truir la democracia; arrogándose la defensa del pue- blo para tricionarlo, como siempre; y listos para a- tropellar los derechos más fundamentales de la per- sona humana, haciéndo perder nuestro objetivo, que es lograr una futura democracia, libre de demago - gia, violencia y arbitrariedades.

EL DIRECTOR.



SOLZHENITSYN

O UN ALERTA A LA CONCIENCIA

Los escritos del Premio Nobel de Literatura, año 1970, son una concreción de sus firmes convicciones espirituales y de un objetivo análisis de la realidad avalado por sus vastos conocimientos historicos. Están muy distantes de ser, como algunos podrían pensar, sólo una crítica resentida y destructiva; por el contrario, son muchos más que eso, ya que muestran una preocupación latente por el hombre, por su vida y por lo que debería ser siempre su bien más intocado, a saber: la libertad.

El compromiso que Solzhenitsyn asume con la libertad no precipita en una"campaña tergiversadora" de la realidad del comunismo o en un afan de ganar la atención y protección de Estados Unidos, tampoco en una adulación de la Democracia Occidental, sino que se torna en una Gran Disensión con todo aquello que evite al hombre poder realizarse como tal El mismo autor advierte: "En la situación actual es muy fácil dar libre curso a la retórica contra los negros abusos del totalitarismo y cantar las alabanzas de las resplandecientes fortalezas de la libertad occidental -y agrega- Es mucho más difícil pero también más productivo, someternos nosotros mismos en un penetrante exámen".

Su crítica al marxismo, al que denomina "antipoda de la libertad", se inicia diciendo que éste siempre se ha opuesto a ella. Para fundamentar dicha afirmación cita algunas palabras de los padres fundadores del Comunismo, Marx y Engels (citas primera edición sovietica de 1929).

De esa forma la doctrina marxista ha evitado la realización del hombre que vive en la U.R.S.S. como tal de todas formas esas ansias por ser hombres, por vivir, se representa en las "dolorosas confusiones" que identifican ruso o Rusia con Sovietico ó Unión Soviética y que quien es objeto de ellas, si pudiera, trataría con toda celeridad de aclarar. Este mismo ca[illegible] es trasplantable a todas las otras Repúblicas que vieron arrasadas sus costumbres, iglesia, clero y nobleza.

Con todo su crítica no deja pasar a occidente desapercibido; así acota: "Soy de opinión que no es un despropósito aceptar que en el Siglo XX, en algunos países bien conocidos del mundo occidental, la palabra libertad ha sido alejada de sus formas originales y elevadas. Hoy en día no existe, en ninguna nación del mundo, esta forma más elevada de la libertad, propia de seres humanos espirituales, que no se deslizan serpenteando por los incisos de las leyes, sino que se limitan libremente y con plena conciencia de su responsabilidad, así como lo hacían nuestros antepasados".

Nuestro personaje lamenta que, en los últimos decenios, la idea de la libertad haya sido demolida y vaciada, en comparación con las épocas anteriores. Según sus apreciaciones: "Se la ha reducido casi exclusivamente al concepto de libertad respecto de las presiones externas, de la compulsión estatal, a la libertad entendida como un concepto puramente jurídico y nada más"

Por último, aquel compromiso con la libertad que Alexander Solzhenitsyn hace patente en sus obras, no es con su propia libertad, es una pena ser deferente frente a una libertad distante y pisoteada, para arriesgar por el otro. En fin, el pensar de este literato ruso no puede ser conocido sino llama a la reflexión, sino nos invita a pensar la libertad como una liberación de nuestras apatías; porque el desterrado ruso sí és una alerta a la conciencia.

"La idea de la libertad está defectuosamente concebida si no valoramos las metas vitales de nuestra existencia terrenal. Yo sostengo la opinión de que no puede ser la meta de nuestra vida regalarnos con bienes materiales, sino que debemos abandonar este mundo purificados, mejores de lo que nos ha hecho la herencia de nuestros instintos. Es decir, deberíamos encaminar el lapso de nuestra vida por uno u otro de los senderos del enriquecimiento y perfeccionamiento espirituales. Sólo la suma de esos pasos espirituales puede ser llamada progreso espiritual.

"Supuesto lo anterior, no es entonces la libertad externa la meta final de los pueblos y las sociedades, sino sólo un medio, que facilita el desarrollo genuino. Sólo es la posibilidad de vivir una existencia humana y no animal; sólo un marco en el cual el hombre puede cumplir mejor su destino sobre la tierra".

"En el fondo; la libertad es libertad interior dada al hombre por Dios: la libertad de decidir sobre nuestras acciones y omisiones, así como la responsabilidad moral por ello. No es sólo el que corre tras sus derechos legales y los aprovecha para obtener ventajas comerciales quien entiende verdaderamente la libertad, sino aquel que tiene una conciencia moral que lo ata, aun cuando el derecho esté de su parte.

JUAN CARLOS ENRIQUEZ

(Alumno de primer año de
la Escuela de Derecho)

COMENTARIO

Acuerdo Nacional

El día 26 de Agosto se dió a conocer a la opinión pública el denominado " Acuerdo Nacional para la transición a la plena democracia ". Este documento fue suscrito por numerosas colectividades políticas, entre las que figura nuestro partido, la UNION NACIONAL; y fue fruto de las gestiones del Cardenal Monseñor Juan Francisco Fresno.

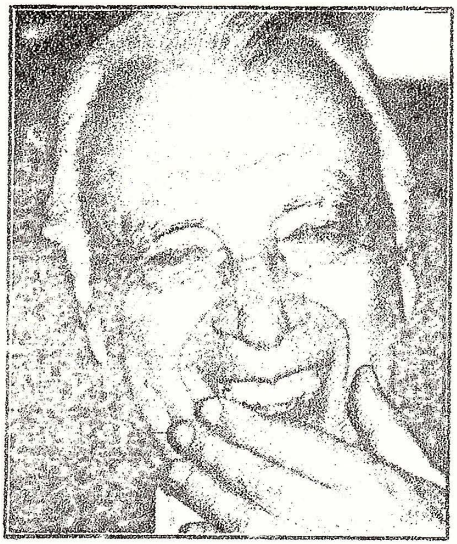
En el Acuerdo existen, como señaló recientemente el miembro de la Comisión Política de UNION NACIONAL, don Pedro Ibañez, cuatro puntos escenciales :

La proscripción de los totalitarismos :

El respeto a los valores, dignidad y requerimientos institucionales de las Fuerzas Armadas :

Respeto irrestricto de la propiedad privada en un marco económico y social que favorezca la iniciativa individual y ;

La aceptación del orden institucional como un hecho.





Pedro Ibáñez.

Ahora bien, es indudable que el lenguaje empleado en el Acuerdo es relativamente vago e impreciso, lo que es lógico si pensamos las variadas concepciones que tienen las partidas que lo han suscrito. Sin embargo al margen de problemas de lenguaje me parece importante este documento como un primer paso en la búsqueda de un concenso entre los chilenos que es imprescindible para lograr una transición pacífica, y una futura demoracia sólida y estable.

En un momento en que se acusa a los partidos políticos de carecer de soluciones que ofrecer al país y de imposibilidad de lograr una cierta unidad de planteamiento en los aspectos básicos de la etapa de transición, el Acuerdo Nacional constituye un desmentido a esas opiniones y un acto de humildad y desinterés de las colectividades que cooperar en su suscripción.

Evidentemente todo lo anterior supone la buena fe de los firmantes en su interpretación y aplicación; buena fe que en UNION NACIONAL esperamos se concrete en hechos.

Hoy existen grupos minúsculos que intentan descalificar el Acuerdo, formulándole diversas observaciones, preguntas y alcances. La posición de éstos es muy simple, pero al mismo tiempo reprochables, toda vez que cooperan en nada, no participaron en su elaboración y sólo cuando el documento es concluído lo atacan, y no proponen ni la más mínima solución racional a la peligrosa falta de consenso existente en el país.

Otros movimientos políticos de filiación marxista-leninista, en lo que es normal en ellas, también lo descalifican, ya que sostienen que la única solución es la vía armada para llegar a la sociedad socialista, como primer paso de su utopía.

En resumen, debemos pensar que el Acuerdo Nacional como un primer paso de reconciliación entre los chilenos, dejando de lado alguna posible impresición del lenguaje, y reconociendo que en realidad lasituación actual es muy delicada y tal vez pueda serlo aún más en el futuro.

Consecuentes con lo anteriormente expuesto en U.N. hacemos un llamado a la comunidad universitaria y nacional, a estar de "acuerdo con el Acuerdo".

RAUL.CELIS.MONTT.

Unión Nacional agradece al Cardenal Fresno

"Eminentísimo señor Cardenal:

Por la presente y junto con confirmarle formalmente la adhesión de nuestro Partido al Acuerdo Nacional para la Transición, cumplimos con el deber de agradecer cordialmente a su Eminencia el haber adoptado la iniciativa que permitió debatir y aprobar dicho documento.

Lamentamos constatar que ambos extremos del espectro político han coincidido apresuradamente en descalificar el Acuerdo. Con esta actitud, sólo están contribuyendo a la grave polarización que sufre el país, negándose a comprender que la pacificación de los espíritus exige perentoriamente un grado mínimo de flexibilidad y generosidad.

Unión Nacional, por su parte, no ha renunciado a principio alguno; al contrario, dentro del papel realista y moderador que desempeña en las conversaciones, promovió con éxito los principios básicos que la mayoría del país comparte.

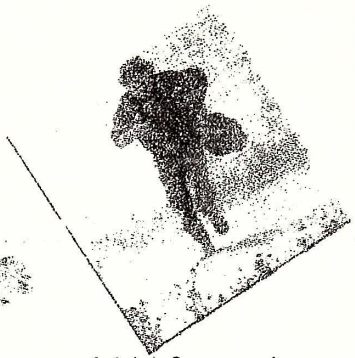
La firme convicción antitotalitaria de Unión Nacional está avalada por la conducta invariable de sus dirigentes a lo largo de toda una vida, de la que hemos dado sobradas pruebas en momentos cruciales para el país. Esta convicción quedó expresada nítidamente en el párrafo que declara inconstitucionales a aquellos partidos y grupos "cuyos objetivos, actos o conductas" atenten contra el sistema democrático y, además, se desprende del contexto general del Acuerdo, el cual es inaceptable para quienes no profesan una real vocación democrática.

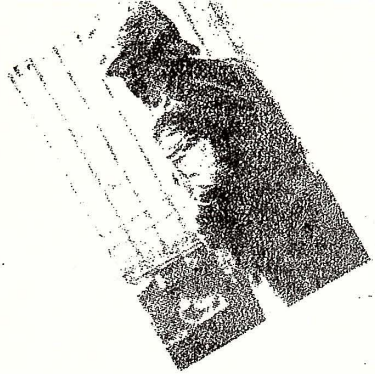
Por otro lado, el respeto y el reconocimiento de Unión Nacional a las Fuerzas Armadas y de Orden están claramente reflejados en el documento, que salvaguardan debidamente el honor y la dignidad de los institutos armados. Tampoco puede ponerse en duda nuestro permanente acatamiento al orden institucional vigente, más aún en lo que respecta a este punto y sin perjuicio de las diferencias que subsisten entre quienes aprobaron el Acuerdo, si algo hubiera que concluir es -como lo han hecho terceros imparciales- que éste se reconoce tácitamente y en ningún caso lo contrario.

Unión Nacional mantiene sin variación alguna su plena independencia, tanto respecto del Gobierno como de la oposición. De aquél, espera una reflexión serena acerca de las posibilidades de entendimiento que se le abren para una transición pacífica y ordenada hacia la democracia. De la oposición democrática espera un comportamiento acorde con la voluntad de paz y de expresa condena a la violencia que consta del Acuerdo.

No nos extraña que la buena disposición de los suscritos para responder al llamado de su Eminencia haya sido incomprendida y mal interpretada por algunos grupos reacios a todo entendimiento constructivo. Sin embargo, ello no nos confunde ni nos inquieta, porque Unión Nacional no aboga por intereses inmediatos o sectoriales, sino por los intereses generales y permanentes del país.







Tales actitudes, inexplicablemente acepta-
s por grupos que deberían mostrar una actitud más decidida en orden a lograr un entendimiento que pacifique los ánimos y permita mejorar la conviven - cia estudiantil, en nada ayudan al logro de las genuínas y legítimas aspiraciones del estudiantado de nuestra Universidad, Muy por el contrario, tales actitudes hacen perder fuerzas las bondades ciertas del sistema democrático de toma de decisiones, puesto que cuesta mucho creerles a quienes a quienes dicen respetarlo pero en cuanto les es adverso (jue - go de alternancia natural en una democracia) no tienen ningún probelma en desconocerlo.

Ante un panorama así, las opciones para
enes, como los jóvenes de UNION NACIONAL, esta - mos por un camino de entendimiento ordenado y respetuoso entre auténticos demócratas para llegar a la democracia, parecen ser cada día más difíciles de alcanzar, y vemos con honda preocupación como quienes se han comprometido con un camino pacífico d reconciliación y vuelta a la democracia se dejan a - rrastrar por posiciones extremas cuyas intenciones finales están lejanas a la democracia.

EDUARDO OLIVARES

CARTAS

DEPORTISTAS CON VOCACION PUBLICA.:

Creo que no fue suficientemente destacado el poco usual hecho, de que el equipo de BABY-FUTBOL de la escuela de DERECHO, se coronó campeón de la Universidad de Valparaíso, acontecimiento de por sí que constituye un echo muy importante para el desarrollo deportivo de la escuela.

Por esto constituye un doble mérito, que 3 de los 5 miembros de dicho equipo, hayan postulado al cargo de delegados de sus respectivos cursos ante el Centro de Alumnos, para desde ese pulpito defender los intereses de sus cursos.

Lo más curioso, es que ellos 3, obtuvieron la primera mayoría de cada curso; J. Antonio Rivera (II año) 29 votos; Alejandro Leiva (III año) 7 votos y Andrés Mahnke (IV año) 11 votos, lo que indica que además de buenos deportistas, gozan de respeto y popularidad en sus cursos por su capacidad.

No sería justo terminar este artículo sin mencionar al resto del equipo que participó y ganó el campeonato de la UV; Román Zelaya (cap.), Luis Díaz (goleador), Carlos Ruiz, y Hector Anaya.

Todo esto, echo con el sólo ánimo de engrandecer la escuela, por ello constituye un digno ejemplo de que más allá de las legítimas diferencias políticas, todos los objetivos están orientados al servicio y engrandecimiento de la Escuela.

ROMAN ZELAYA
II AÑO DERECHO

MUSICA:

hit parade en España

Fidel Castro, que las ha arremetido por el asunto de la deuda y tiene una polémica universal, ha hecho congresos de todo tipo: de trabajadores, juventudes, sindicalistas y de cuanto diablo encuentra por ahí, para hablar de su no pago de la deuda; pero en cada uno de estos congresos, al finalizar, las ha arremetido contra España. Dice que es una desgracia para América que fuésemos descubiertos por los españoles, y él es el principal indigenista, etc.

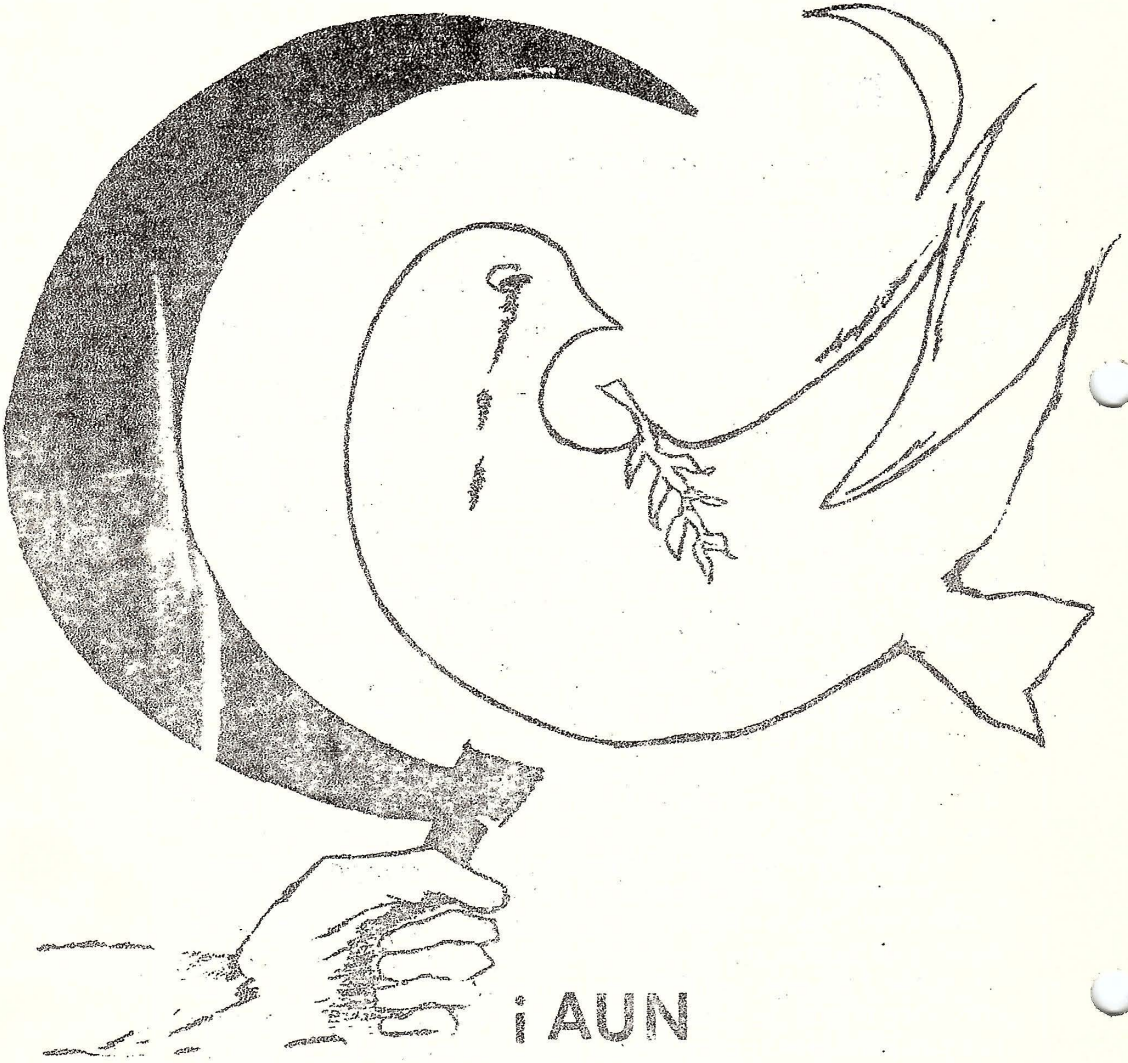
Los españoles le han devuelto la mano, de una manera muy curiosa. Un grupo rock español, dirigido por David Summer, llamado "Hombres G", ha editado un longplay de música rock, donde ha incluido uno titulado "Matar a Castro", y se ha convertido en lo que se llama un boom de las discotheques y de cuanto lugar existe para bailar en España. Los taxistas lo tienen permanentemente puesto en sus tocacassettes, en casa y en todas partes. Es en España "grito y plata" "Matar a Castro", una nueva canción popular, y aquí en Miami, donde llegaron apenas 20.000 copias, duraron un suspiro. Seguramente traerán unas 20 mil copias más para vender.

La letra de esta canción dice: "La multitud se agrupará, en aquel sucio aeropuerto,/ las banderas rojas ondearán azotadas por el viento/ y una niña cubana, pequeña, encendida, espera la ocasión de matar...

"Ha sido elegida por el Señor para librar al pueblo cubano,/ para sacarlo del terror sólo con sus pequeñas manos/ y nada podrá detenerla, nada la hará abandonar.../ ¡CUBA LIBRE!, ya se abre la puerta del avión, ha metido un par de balas en el cargador, ha venido el Presidente de nuestra nación, prepara sonriente la gran recepción/. Ya puede verte culata en mejilla, lo tiene justo a su punto, en su punto de mira, sólo se oye su corazón/. Castro saluda, sonríe y mira y POW/. Suena un disparo y empieza a rodar.../ ya lo mató, ya lo logró, la sangre ha manchado el uniforme del terror, tira el rifle, llora de miedo. ¿Quién sospechará de una niña inocente que llora entre la gente? Yeah Yeah Yeah. Matar a Castro, matar a Castro...", se repite tres veces el estribillo.

Para qué contamos lo que se canta aquí en Miami y lo que se canta en otros lados. Esto va a ser la canción protesta al revés, que es la devuelta de manos de los españoles, por este antiespañolismo de Fidel.

(DIARIO LA TERCERA)



¡AUN

PODEMOS SALVARLA !

JUVENTUD UNION NACIONAL

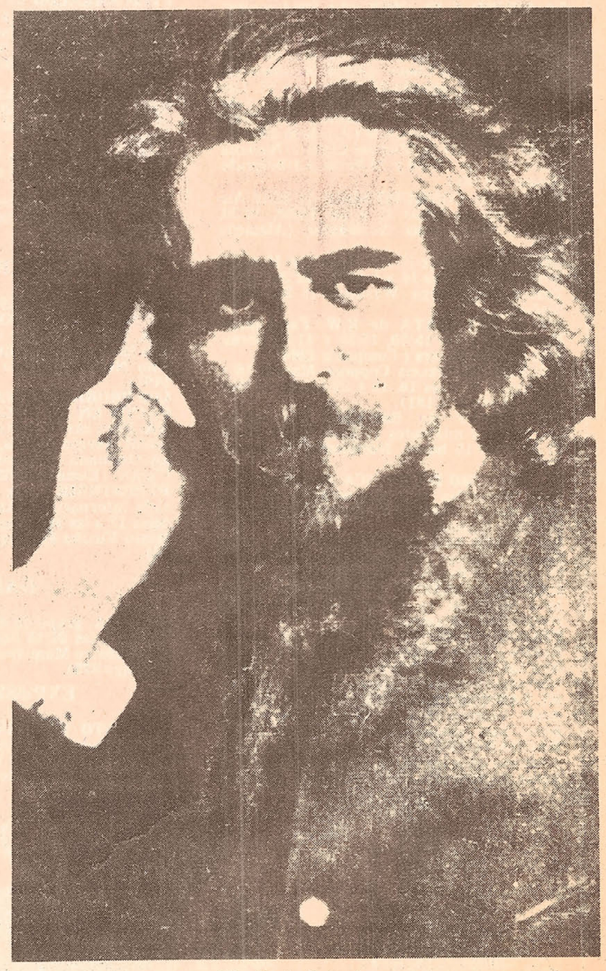
14/01/89

Raul Peón.

Vladimir Soloviev, Un Inspirador de la Disidencia

Por Jonathan Sutton

● Vladimir Sergeevich Soloviev (1853 - 1900), autor de una de las más universales creaciones especulativas de los tiempos modernos, pensador considerado "junto con Tomás de Aquino, como el mayor artífice de orden y sistematización en la historia del pensamiento" (H.U. von Balthasar), es el más importante entre los filósofos rusos, gran teólogo y precursor del simbolismo. En él se encuentran ya presentes, a manera de sistema, todas las ideas que animarán el renacimiento de la espiritualidad rusa a comienzos de este siglo y que hasta ahora inspiran a la disidencia. Cuando Europa del Este depara al mundo diariamente una sorpresa es oportuno reconsiderar la obra de este filósofo muerto hace noventa años y hoy varias veces reeditado.



Vladimir Soloviev.



"Alexander Solzhenitsyn observó que en los campos de trabajos forzados del Gulag soviético halló ocasionalmente a individuos que sabían mucho de Soloviev y de los valores cristianos que defendió".

El místico y filósofo Vladimir Sergeevich Soloviev ocupa un lugar muy especial en la historia intelectual de Rusia. Su carrera como escritor abarca el último cuarto del siglo XIX; fue muy amigo de Dostoievski en la época en que el novelista estaba trabajando en su última novela, *Los Hermanos Karamazov*, y también conoció a Tolstoi. A su vez, ellos tuvieron conciencia de su creciente reputación como filósofo.

Soloviev era de un carácter extremadamente rico y complejo. Siendo temperamentalmente incapaz de llevar una existencia muy asentada, no pudo confinarse en una carrera universitaria, a pesar de sus evidentes talentos como hombre de estudio. Sin embargo, es probable que su obra haya ganado con esto y, ciertamente, la influencia de este filósofo de espíritu independiente se extendió mucho más allá de las aulas universitarias. Lograba una muy poderosa impresión en todos los que trataban con él, principalmente a causa de su apasionada convicción en que la filosofía y los principios cristianos son aplicables a nuestra vida del modo más inmediato. Enseñaba que el individuo y la sociedad misma podían ser literalmente transformados a través de una aplicación coherente y cabal de las enseñanzas del Evangelio. El impacto de este mensaje era especialmente grande, porque estaba en tan agudo contraste con las filosofías de moda, materialistas y basadas en la ciencia, que había adoptado su generación.

Los escritos de Soloviev son el fruto de la experiencia religiosa directa y de prolongada reflexión sobre la vida espiritual. Buena parte de sus logros consiste en haber inci-

Soloviev quería restaurar la visión filosófica que permitía al matemático ser, al mismo tiempo, místico y filósofo, como era Pitágoras. Creía que los antiguos pensadores eran capaces de ver al hombre y al cosmos de esta manera comprehensiva (...)

tado a sus numerosos lectores a reexaminar sus creencias fundamentales y a reconocer el valor de sus aspiraciones espirituales. La tradición rusa en materia de filosofía es más bien distinta de la tradición filosófica occidental y por esta razón muchos de los lectores occidentales de Soloviev tenían dificultad para colocarlo dentro de una categoría familiar. Algunos lectores occidentales con mente filosófica se oponían a sus escritos, porque éstos se hallan íntimamente ligados a la teología. Otros lo criticaban por no estar suficientemente "desligado" de los asuntos que analiza en sus obras. Los lectores que abordan a Soloviev con esta mentalidad serán invariablemente incapaces de discernir cuál es su valiosa contribución como filósofo.

Los escritos de Soloviev están reunidos en veinte volúmenes y su correspondencia llena otros cuatro más. Este cuerpo de escritos es el fruto de una vida diligente, pero solitaria. Antes de publicar una sola obra, cuando Soloviev tenía veintidós años, sintió que su entrega a la filosofía impediría el matrimonio y la vida de familia y escribió sobre ello a su querida prima Katya Romanova, con quien había esperado inicialmente contraer matrimonio. En 1874, después de un largo período de estudio reconcentrado y con una mínima dirección ajena, Soloviev produjo una obra mayor, titulada *La crisis de la filosofía occidental*, que le ganó el reconocimiento inmediato en el mundo de los estudiosos. Publicó una sucesión de profundas obras durante el curso de los veintiséis años siguientes, pero su dedicación a escribir lo cansaba inmensamente y, en efecto, se agotó a la edad relativamente joven de 47 años.

Soloviev sufrió grandes desengaños y tenía temores respecto de la supervivencia del mundo cristiano, pero poseía también gran confianza y coraje. Se alternaban en él la profundidad y la liviandad de espíritu, de modo que halló ser la parodia de sí mismo el arma más eficaz contra sus oponentes. Algunos de sus poemas cómicos aparecen bajo el seudónimo de "Príncipe Heliotropo", con lo cual muestra un sentido del humor similar al de Lewis Carroll. En los últimos años, su aspecto físico se asemejaba al de un severo profeta del Antiguo Testamento, con melena gris y ojos desusadamente penetrantes. No tuvo una casa propia permanente, sino que vivía en hoteles y alojaba en casas de amigos, a veces en las residencias de verano de su círculo más cercano. Su generosidad personal era casi la de un santo, como lo consignan todos los relatos biográficos. Argumentó con elocuencia en favor de la abolición de la pena capital y participó activamente en varias campañas de reforma. Fue un abierto defensor de los judíos en Rusia, que sufrieron una creciente discriminación en las décadas de 1880 y 1890, y se sintió muy atraído por muchos aspectos de la cultura y la religión judías: incluso estudió hebreo para leer las escrituras en el original. Erudito, versátil y aplicado, también tradujo al ruso obras de Platón y Kant, dos figuras que conquistaron su especial admiración.

Vladimir Soloviev (1853-1900) inspiró un renacimiento del pensar religioso entre los rusos y suministró una orientación a ciertos pensadores talentosos, como Nikolai Berdiaev (1874-1948) y Fr. Sergey Bulgakov (1871-1944), quienes habían sido inicialmente marxistas convencidos. Cuando fueron forzados a emigrar a Occidente, Berdiaev, Bulgakov y otros trajeron un enfoque fresco y lúcido de la discusión teológica que debe mucho a Soloviev. Aun en la Rusia atea y posrevolucionaria, Soloviev continuó ejerciendo su influencia: Alexander Solzhenitsyn observó que en los campos de trabajos forzados del Gulag soviético halló ocasionalmente a individuos que sabían mucho de Soloviev y de los valores cristianos que defendió. En la década de 1970, grupos cristianos que hicieron seminarios de estudio dieron especial importancia a Soloviev en sus reuniones de Moscú y Leningrado y en el caso de algunos de ellos (Aleksander Ogorodnikov y Vladimir Poresh, en especial) esta preocupación por los valores cristianos vivos los ha llevado de vuelta al Gulag.

Siendo Soloviev un espíritu independiente, se opuso con firmeza a los grandes credos del siglo XIX y si bien buscó fervorosamente una transformación de la sociedad y la adhesión a la justicia social, rechazó las soluciones marxistas. Esta postura impresionó a muchos de sus lectores. Parecía ofrecer una alternativa viable ante los credos seculares que se habían puesto de moda en los salones de Moscú y Petersburgo. Paradójicamente, aun cuando era considerado como un innovador, él pensaba que su tarea era una de *reformulación:* reformulación de las creencias cristianas centrales. Se esforzó por formular una filosofía que pudiera abarcar las enseñanzas y valores cristianos tradicionales y, de ese modo, reconquistar para Cristo y la Iglesia a la "intelligentsia" rusa, educada cristianamente, pero agnóstica o indiferente. Empleó todo su saber, su penetración y su intuición religiosa para construir una filosofía cristiana coherente que pudiera apelar a los laicos ortodoxos de su tiempo, a aquellos que daban más crédito a Charles Darwin y a Augusto Comte que a los Evangelios y a los Padres de la Iglesia.

A través del intenso estudio en los años anteriores a la publicación de su tesis doctoral, *La crisis de la filosofía occidental*, Soloviev se familiarizó con una amplia gama de escritos filosóficos. Aun antes de completar la educación secundaria, según su biógrafo Konstantin Mochulsky, había asimilado, admirado y después hallado deficientes, muchas prominentes filosofías europeas que eran populares en su tiempo. Fueron muchos también los que contribuyeron a conformar las propias ideas de Soloviev: Platón, Hegel, Kant, Friedrich Schelling, Arthur Schopenhauer, el místico alemán Jacob Böhme, Spinoza, Emmanuel Swedenborg y otros. Si bien Soloviev se inspiró en el platonismo y los Padres de la Iglesia Oriental (teólogos que defendieron las creencias cristianas centrales durante el período de las herejías en los siglos IV y V), participó también plenamente en los importantes debates intelectuales de finales del siglo XIX. Analizó el misticismo en el contexto de las teorías contemporáneas del conocimiento y mostró que la penetración mística en la naturaleza de las cosas era una base más confiable para el conocimiento que el empirismo o el racionalismo. En *La crisis de la filosofía occidental* Soloviev exploró las debilidades e inconsecuencias de estas dos importantes escuelas de filosofía. Si no se hubiese tomado la molestia de examinar las premisas de estas teorías contemporáneas del conocimiento, vastamente aceptadas, pocos de entre sus lectores habrían tomado en serio sus afirmaciones sobre el valor y la confiabilidad de la penetración mística en la naturaleza de las cosas.

Soloviev fue de su tiempo y, a la vez, se adelantó a él.

Al tratar de conciliar las ideas contemporáneas sobre la evolución con las creencias religiosas y hablar de una "evolución hacia una humanidad espiritual", Soloviev se anticipó, en verdad, a las ideas de Teilhard de Chardin en varias décadas. Diagnosticó también los efectos negativos de la tendencia moderna a fragmentar y dividir en compartimentos el conocimiento. Dos de sus principales obras tempranas están dedicadas a este tema: *Los principios filosóficos del conocimiento integral* y *Una crítica de principios abstractos*, ambos escritos durante la última parte de la década de 1870. Soloviev estaba convencido de que la penetración del filóso-

(...) y creía que sólo este punto de vista rescataría al hombre del siglo XIX de los efectos negativos de un conocimiento fragmentado y excesivamente especializado. Sus escritos sobre este tema son tal vez más urgentes a fines del siglo XX.

fo, del teólogo y del hombre de ciencia debían combinarse en una síntesis del conocimiento. Si cualquiera de estos tres considera su trabajo y su visión del mundo como autosuficiente, está gravemente mal encaminado. Según Soloviev, el teólogo no tiene razón alguna para temer los últimos desarrollos de la ciencia y la filosofía, porque ellos apoyan y sostienen las creencias religiosas en lugar de negarlas. Del mismo modo, el filósofo no debería ignorar la dimensión religiosa, porque de otro modo su explicación del mundo —y del lugar del hombre en él— sería incompleta e insatisfactoria. Soloviev quería restaurar la visión filosófica que permitía al matemático ser, al mismo tiempo, místico y filósofo, como era Pitágoras. Creía que los antiguos pensadores eran capaces de ver al hombre y al cosmos de esta manera comprehensiva y creía que sólo este punto de vista rescataría al hombre del siglo XIX de los efectos negativos de un conocimiento fragmentado y excesivamente especializado. Los escritos de

(Pase a la pág. E 6 y E 7)

La Decadencia de Occidente, Según Solzhenitsyn

La revista Time (24-VII-89) recoge una entrevista con Alexander Solzhenitsyn que reproducimos parcialmente. Estas son sus primeras declaraciones extensas a un periódico desde 1979. En ellas reflexiona sobre su trabajo, la historia de su país y la situación moral de Occidente. Su obra, **La Rueda Roja**, *es un ciclo que comprende tres grandes "nudos", como él los llama, de novelas históricas. El primer título es "Agosto de 1914". Le sigue, "Noviembre de 1916", editado en Francia en 1985. Finaliza con "Marzo de 1917", obra ya concluída según informaciones recientes.*



"Si tuviera que volver a la Unión Soviética antes que 'La rueda roja', estaría como mudo", expresó recientemente Alexander Solzhenitsyn.



"Lenin era de una maldad fuera de lo común", afirma Solzhenitsyn.

—*¿Cómo ve usted a Lenin en el conjunto de la cultura rusa?*

—Lenin tenía poco en común con la cultura rusa. Desde luego, cursó el bachillerato en una escuela rusa. Debió de leer a los clásicos rusos. Pero poseía un espíritu internacionalista. No pertenecía a una nación. Era *internacional* —entre naciones—. En 1917 demostró pertenecer a la extrema izquierda de la democracia revolucionaria. Los defensores de la democracia revolucionaria dirigieron todo lo que ocurrió en 1917, pero se les escapó de entre las manos. No eran lo suficientemente consecuentes, lo bastante despiadados, mientras que él sí fue despiadado y consecuente hasta el final, y en ese sentido su aparición en la historia de Rusia era inevitable.

—*El filósofo británico Bertrand Russell, que se declara ateo, conoció a Lenin y dijo que pensaba que éste era la persona más malvada que jamás había conocido. ¿Cree usted que Lenin era malvado?*

—No conocí personalmente a Lenin, pero puedo confirmarlo. Era de una maldad fuera de lo común.

—*¿Qué quiere decir con "malvado"?*

—Absolutamente falto de compasión, de toda humanidad en su contacto con la gente, con las masas, con cualquiera que no le siguiera de forma estricta. Se volvía contra todos los que se desviaban lo más mínimo de él, como los mencheviques, por ejemplo; profería injurias, lanzaba imprecaciones contra ellos. Los odiaba. Incluso sin utilizar la palabra *malvado* en su sentido amplio, metafísico, puede aplicarse a Lenin en su acepción más general.

Pero este campo de fuerza que es el marxismo, tal y como está desarrollado en la Unión Soviética, posee tal impacto, que penetra en el cerebro del joven y poco a poco se impone en él.

—*¿Cree usted que "La rueda roja" se publicará íntegramente alguna vez en la Unión Soviética?*

—No me cabe la menor duda.

—*Ha dicho que sus obras deben volver a la Unión Soviética antes de que pueda hacerlo usted mismo.*

—Sí. He trabajado en *La rueda roja* durante 53 años. Todo lo que he pensado, descubierto y madurado en mi mente ha pasado a formar parte de la obra. Si tuviera que volver a la Unión Soviética antes que *La rueda roja*, estaría como mudo. Nadie sabría lo que he pasado. No habría conseguido expresar nada. Una vez que la gente lo haya leído, podremos hablar. El libro debe estar a la venta en todas las librerías de la URSS. Pero en términos más generales, mi regreso no depende sólo de mí. Las autoridades soviéticas aún no han levantado la acusación de traición que pesa sobre mí. Allí se considera que estoy sujeto a sanciones criminales por traicionar a mi propio país.

—*"La rueda roja" sumará varios miles de páginas, varias veces la longitud de "Guerra y paz". ¿Hay algo en la condición rusa y en la literatura rusa que pide esa extensión de una novela por encima de la media normal en otros países?*

—La mía, desde luego, es muy extensa, lo reconozco. Hay un aforismo: el que olvida su propia historia está condenado a repetirla. Si no conocemos nuestra propia historia, sencillamente tendremos que repetir todos esos mismos errores, sacrificios y absurdos una y otra vez. Este libro no está hecho para leerlo de un tirón, para distraerse, sino para comprender nuestra historia. Y para comprender nuestra historia me parece que mis lectores necesitaban, definitivamente, este libro.

—*¿Luego, desde su punto de vista, la literatura sigue teniendo un fin moral, filosófico y político muy elevado?*

—Sí, en Rusia siempre ha sido así.

—*De joven fue usted comunista convencido, miembro del Komsomol. ¿Cómo llegó a cambiar sus ideas y a convertirse en creyente cristiano?*

—Permítame que le corrija. Mis padres me educaron en el espíritu cristiano y prácticamente durante todos mis años de escuela, hasta cumplir los 17 ó 18 años, estuve en desacuerdo con la educación soviética. Tenía que ocultárselo a los demás. Pero este campo de fuerza que es el marxismo, tal y como está desarrollado en la Unión Soviética, posee tal impacto, que penetra en el cerebro del joven y poco a poco se impone en él. A partir de los 17 ó 18 años se produjo en mí un cambio, y desde aquel momento me hice marxista-leninista, y creía en todas esas cosas. Viví de esta forma durante mi etapa universitaria y durante la guerra, e incluso hasta en la cárcel. Pero en la cárcel conocí a un amplísimo abanico de personas. Vi que mis convicciones no descansaban sobre una base sólida, no podía salir a defenderlas, y tuve que renunciar a ellas. Entonces surgió la cuestión de volver a lo que había aprendido de niño. Tardé más de un año, creo. Otros creyentes ejercieron cierta influencia sobre mí, pero fue básicamente una vuelta a lo que había pensado antes. También me conmovió profundamente el hecho de encontrarme al borde de la muerte. A los 34 años me dijeron que no podría salvarme, y después reviví. Este tipo de trastornos siempre tienen un impacto en las convicciones de una persona.

En las civilizaciones occidentales —que solían llamarse cristiano-occidentales, pero que ahora deberían llamarse mejor pagano-occidentales—, el desarrollo de la vida intelectual y de la ciencia ha ido a la par que la pérdida de los fundamentos morales serios de la sociedad.

—*Ha dicho usted que en los últimos 300 años la vida moral de Occidente ha sufrido una decadencia. ¿Qué quiere decir con eso?*

—Hay un progreso técnico, pero eso no es lo mismo que el progreso del hombre como tal. Este progreso es muy complejo en cada civilización. En las civilizaciones occidentales —que solían llamarse cristiano-occidentales, pero que ahora deberían llamarse mejor pagano-occidentales—, el desarrollo de la vida intelectual y de la ciencia ha ido a la par que la pérdida de los fundamentos morales serios de la sociedad. Durante esos 300 años de civilización occidental, los deberes han desaparecido y los derechos se han ampliado. Pero poseemos dos pulmones. No podemos respirar sólo con uno y con el otro no. Debemos adjudicarnos derechos y deberes en la misma medida. Y si la ley no lo dispone así, debemos ser nosotros quienes nos controlemos a nosotros mismos. Cuando se estableció la sociedad occidental se basó en la idea de que cada individuo limitaba su propio comportamiento. Todo el mundo comprendió lo que podía y lo que no podía hacer. La ley en sí no limitaba a las personas. Desde entonces, lo único que hemos desarrollado han sido los derechos, los derechos y los derechos, a costa del deber

Lo único que hemos desarrollado han sido los derechos, los derechos y los derechos, a costa del deber.

MAHOMMED REZA PAHLEVI
(Sha de Irán)

MAL CORTADO

Las "Memorias" del Sha



Mohamed Reza Pahlevi en la majestuosidad del poder...

* *El ex Sha de Irán Mohamed Reza Pahlevi, en su retiro de Cuernavaca, México, redactó sus memorias, las que aparecerán publicadas a principios de 1980 por la Editorial Albin Michel, de París*

* *El original, escrito en francés, está siendo adelantado en versión italiana por la revista "Oggi"*

* *Las agencias informativas han consignado el documento del Sha calificándolo de "el gran acontecimiento noticioso de este fin de año", han abierto debate sobre el tema y llegado a todos los idiomas y los países del mundo con el testimonio del ex monarca iraní*

El Juego Está Hecho

Puedo decirlo hoy: desde hace muchas semanas pensaba que el juego ya estaba hecho y los dados habían sido cargados.

Hace mucho tiempo, aproximadamente dos años —lo que era inquietante para ciertos norteamericanos—, sabía que algunos de ellos eran contrarios a nuestro programa militar. Decían, a quien quisiera escucharlos, que los técnicos contratados como expertos o como instructores para el manejo de los nuevos armamentos, habrían podido servir como rehenes a los soviéticos. Según ellos esto significaba que el tratado de Alianza Bilateral que nos unía a los Estados Unidos debía ser hecho público. Un tratado que obligaba a los norteamericanos a venir en nuestra ayuda en caso de que nosotros fuésemos atacados por un país comunista o satélite.

Esta manera de ver las cosas me desconcertaba perplejo. Se las referí al Gobierno norteamericano rogándole precisaran sus intenciones respecto a los tratados existentes.

Me respondieron: Los Estados Unidos siempre honran sus compromisos.

Con Nelson Rockefeller

"Algunos meses más tarde me encontré con mi gran amigo Nelson Rockefeller. ¿Es posible plantear la hipótesis —le pregunté a quemarropa— de que norteamericanos y soviéticos se hayan repartido el mundo?"

Ciertamente no —me respondió, negando luego—: Por lo menos por lo que yo sé.

A fines del mes de septiembre de 1978, cuando los acontecimientos se habían agravado, los embajadores norteamericano e inglés vinieron a verme para prometerme su apoyo.

Contrariamente a cuanto me habían dicho en 1951, ahora estaban de acuerdo en sostenerme. (Hay que recordar que en 1951, cuando se produjo la primera crisis del régimen, Estados Unidos e Inglaterra necesitaron dos años para estudiar una estrategia común).

A comienzos del verano, y muy a menudo, solía encontrarme con el embajador ruso. El decía cosas muy diferentes, y en cada visita, me aseguraba la amistad y cooperación del gobierno soviético. Luego, se fue de vacaciones cuando regresó a Teherán no lo vi nunca más.

De todas maneras lo que sucedía no me preocupaba a los soviéticos. En "Pravda" (fines de noviembre de 1978) se publicó un artículo que entre cosas decía:

"La Unión Soviética que tiene con el Irán relaciones de buena vecindad, declara con firmeza ser contraria a una injerencia en los asuntos internos del Irán por parte de quien quiera que sea, bajo cualquier forma o pretexto. En ese país se están desarrollando acontecimientos de orden puramente interno. Los problemas de los iraníes deben ser resueltos por ellos mismos.

"Todas las naciones deben atenerse al principio fijado por la Carta de las Naciones Unidas y a otros documentos internacionales de fundamental importancia y deben respetar la soberanía y la independencia del Irán y de su pueblo".

Yo, no Pensaba Intervenir

A fines de diciembre de 1978, los Estados Unidos hicieron saber en una declaración oficial que, en ningún caso, pensaban intervenir en el Irán.

No obstante esto, en cada visita que hacían los embajadores ingleses y norteamericanos me volvían a decir lo mismo: "Nosotros no lo abandonaremos".

Durante todo el otoño y el invierno los hechos me empujaron por el camino de la liberación a más no poder. Aunque era mi camino, pero no quería recorrerlo en una forma tan violenta y en un período de desorden total. No teníamos las estructuras necesarias para tal política; en este caso sus consejos no podían menos que llevarnos a la catástrofe. Además, el tiempo vuela muy a menudo, que tenía que ver personalidades o invitados norteamericanos que se apresuraban a venir a transmitirme por cuenta de Carter consejos de mantenerme firme. Yo le interrogaba sobre esto al embajador norteamericano, inevitablemente llegaba el día que él no había recibido instrucción alguna en ese sentido.

La CIA Sonríe

Algunas semanas antes de esto recibí al nuevo representante de la CIA en Teherán. Quedé boquiabierto por la futilidad de su conversación. En un determinado momento hablamos de la liberalización de Irán y noté en su rostro una radiante sonrisa. Era entonces eso lo que le preocupaba, de lo que había sido encargado de hablarme, de la liberalización y no de la paz del mundo.

Cuando unos provocadores incendiaron la Embajada inglesa, de inmediato envié a uno de mis generales para que hablara con el encargado militar inglés. Este lo recibió a gritos: "Entonces, ustedes no pueden entender que la única solución es una solución política". "No se podía decir más claramente que los ingleses esperaban de mí que me hiciera a un lado ante la oposición que existía".

A fines de diciembre, el senador Mohammed Ali Massoudi, me contó una confidencia que le había hecho el primer secretario de la Embajada norteamericana, Georges Lamrakis. Sepan —le había explicado— que muy luego habrá en Irán un nuevo régimen.

Una Extraña Misión

A comienzos de enero de este año me trajeron una noticia sorprendente: "Alteza —me dijeron— el general Huyser se encuentra en Teherán desde hace ya unos días".

Los acontecimientos de las últimas semanas me habían enseñado a no sorprenderme por nada, y no obstante la noticia no carecía de importancia. Huyser, comandante agregado de la NATO, había venido a Teherán varias veces, precedido siempre por una demanda de audiencia.

"No se trataba de simples visitas de cortesía que no eran necesarias. Estaba el hecho de que yo era el Jefe de las Fuerzas Armadas y que el Irán formaba parte del CENTO (sigla de una organización creada por un pacto de amistad y colaboración mutua entre Turquía, Gran Bretaña, Pakistán e Irán). Los viajes del general Huyser siempre se programaban con anticipación. Sin embargo, esta vez, se había realizado con un misterio total. Su llegada se produjo dentro de la más grande discreción. Los militares norteamericanos entraban y salían del Irán en sus propios aviones sin someterse a nuestras normas, haciendo escalas en sus propias bases aéreas.

Pedí información a mis generales. ¿Sabían algo? ¿Qué había venido a hacer al Irán este general norteamericano? Su presencia aquí era insólita. Un hombre de su rango no juega a la escondida sin tener serias razones.

Se Estaría Preparando Un Golpe

En cuanto se supo la noticia de su presencia en Teherán, la prensa soviética escribió: "El general Huyser está en Teherán para fomentar un golpe de Estado militar". De alguna manera era este un aviso oficioso que nos entregaba el Kremlin.

Desde París, respondió a esta afirmación el corresponsal del "New York Herald Tribune", quien aseguró que la preocupación de los norteamericanos no era "fomentar" un golpe militar sino "impedirlo".

¿Existía realmente tal riesgo? No lo creo. Mis militares estaban unidos por un juramento de fidelidad a la corona y a la constitución. Mientras la constitución se respetara ellos no moverían un dedo.

Pero los servicios de la NATO y de la CIA tenían, quizá, fuertes razones como para creer que la constitución había sido vulnerada y necesitaban de alguna manera neutralizar al ejército iraní.

Las Andanzas del General Huyser

Era evidente que con este fin había venido el general Huyser a Irán. Yo le encontré una sola vez durante su estada en Teherán. Acompañaba al embajador Sullivan en una audiencia que le di a este último. Lo que preocupaba a ambos era saber en qué día y hora me proponía yo dejar mi patria.

Luego, el general Huyser hizo al general Ghara Baghi, mi Jefe de Estado Mayor, una sorprendente proposición: acompañarlo a un encuentro con Mehdi Bazargan (seudopresidente del Consejo de una república islámica fantasma). El general Ghara Baghi me informó de los deseos del general Huyser. La reunión se produjo. ¿Qué decisiones se tomaron allí?

Sólo sé que el general Ghara Baghi hizo uso de toda su autoridad para inducir a los oficiales bajo sus órdenes a no moverse. El es el único que conoce los acuerdos que allí se adoptaron. Sus oficiales, uno tras otro, han sido asesinados. Sólo Ghara Baghi se escapó de esta sanguinaria depuración. Bazargan, interlocutor escogido por el general Huyser, pudo salvarlo.

El propio general Huyser se quedó en Teherán muchos días después que yo había partido.

Antes de la parodia judicial que precedió a la ejecución del general Rabii, comandante en jefe de la aviación iraní, se le preguntó qué papel había jugado en todo esto el general Huyser de los Estados Unidos. Respuesta: "Ha expulsado al Rey fuera de este país, como el cadáver de un ratón".

HASTA AQUI LA INTERPRETACION QUE DA EL SHA DE LAS DIVERSAS ACTITUDES DE INGLESES Y NORTEAMERICANOS FRENTE A LA SITUACION QUE SE CREARA EN EL PAIS ENTRE 1978 Y 1979.

UN CAPITULO SE CIERRA CUANDO EL SHA Y LA EMPERATRIZ FARAH ABORDAN EL BOEING QUE LES ESPERABA EN EL AEROPUERTO DE TEHERAN.

EL "NUEVO CURSO" DE LA HISTORIA DE SU PAIS, EN LAS PROPIAS PALABRAS DEL EX-EMPERADOR "HA HECHO RETROCEDER AL IRAN EN TRECE SIGLOS", DEVOLVIENDOLO A LA EDAD MEDIA.

EL MATERIAL QUE SIGUE AHORA DE SUS "MEMORIAS" SE REFIERE A LOS DESMANES Y ATROPELLOS, ASESINATOS Y SAQUEOS DE TODO ORDEN QUE SIGUIERON A SU PARTIDA. EL SHA HA TITULADO A ESTA PARTE DE SU TRABAJO: "EL TERROR". LA REFERENCIA A UN PERIODO HOMONIMO DE LA REVOLUCION FRANCESA ES EVIDENTE.

El Tiempo del Desprecio

"Aquellos que gobernaban a Teherán desde mi partida han demostrado su impotencia e irresponsabilidad. Chapour Bakhtiar ha querido pero no ha podido hacer nada. Mehdi Bazargan no gobierna en modo alguno. No tiene a sus espaldas ni Constitución, ni Cámara de Diputados ni Senado. Su irresponsabilidad moral no es me-

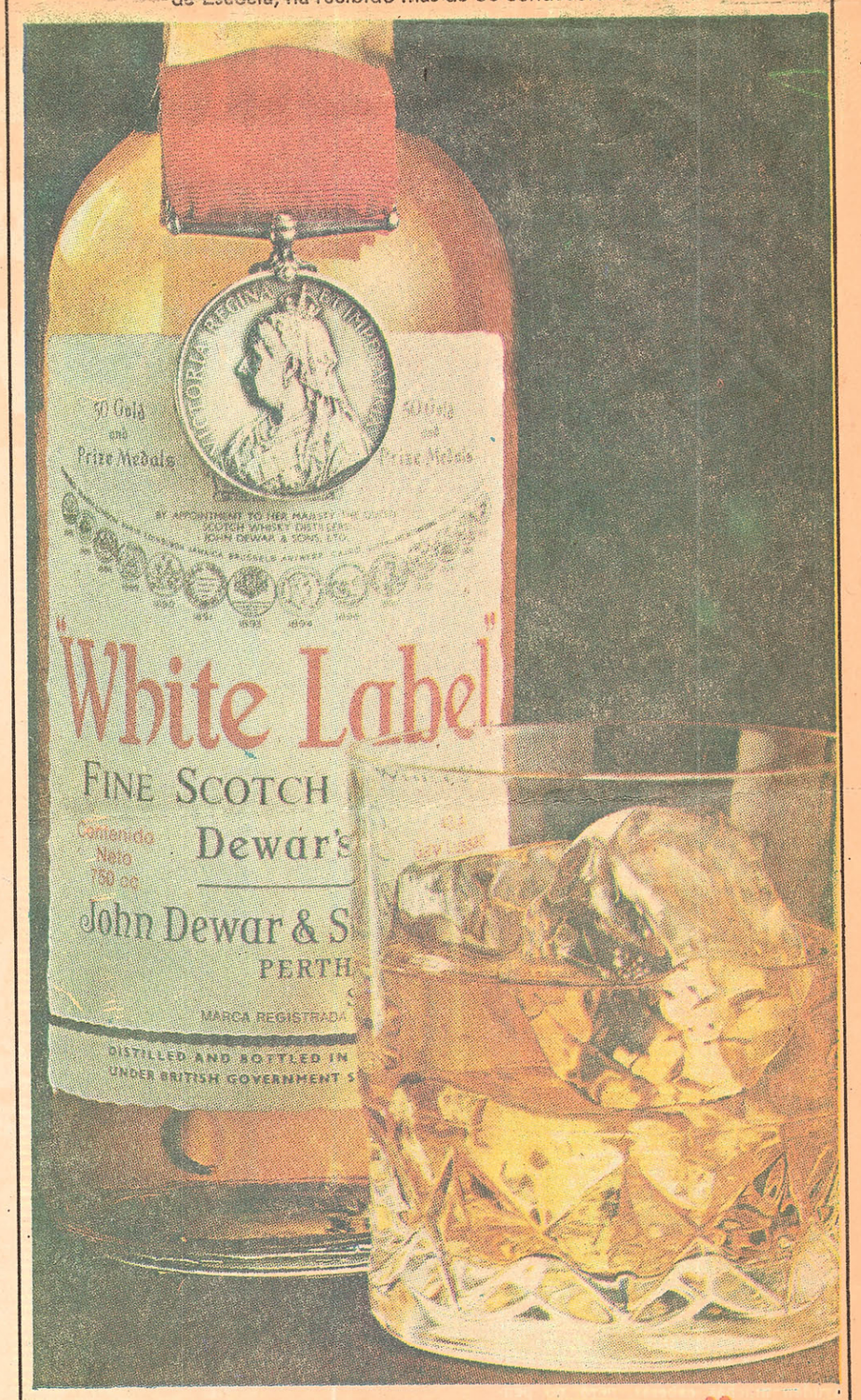
(Continúa en la página D 2)



...real en pleno con la numerosa descendencia que da al Sha, Farah Diba

La primera vez que su Excelencia partió en misión diplomática, regresó con esta medalla y un título vitalicio: Embajador de Escocia.

Y su brillante vida de honores nunca se detuvo.
Desde esa época, White Label, Su Excelencia, El Embajador de Escocia, ha recibido más de 50 condecoraciones.



"White Label"

Embajador del sabor escocés.

Representante y Distribuidor exclusivo para Chile: Frigosam S.A., Fono 55835.

(De la página D 1)

nor. Es una veleta que gira a cada golpe de viento. Acepta desmentirse y ser desmentido por los Mollah y sus consejeros".

LOS MOLLAH SON LOS EXPERTOS EN ESTUDIOS CORANICOS. EN IRAN EXISTE UNA REAL JERARQUIA ECLESIASTICA. LA INFLUENCIA QUE CADA ECLESIASTICO LOGRA EJERCITAR SOBRE LOS OTROS, CREA LAS VERDADERAS FUENTES DEL PODER.

La Nación ha sido llevada por los Mollah a un estado tal que se hace ingobernable. Por ejemplo, Bazargán declaró el 24 de enero de 1979: "La República Islámica que nosotros programaremos no se parecerá a la de Libia, ni a la de Arabia Saudita, sino más bien al Gobierno Islámico que existió durante los primeros diez años del Califado de Alí". Esta República fue proclamada el 2 de abril de 1979.

Ese día, Irán retrocedió trece siglos.

EL CALIFADO DE ALI FUE UN IMPORTANTE MOMENTO HISTORICO ARABIGO. PRIMO Y YERNO DE MAHOMA, ALI TOMO EL PODER EN LA SEGUNDA MITAD DEL SIGLO VII. TUVO QUE COMBATIR CONTRA POTENTES COALISIONES. FUE UN MONARCA JUSTO Y HABIL. VENCIDO POR LAS INTRIGAS SE RETIRO A KUFA. DONDE MURIO APUÑALADO.

Un Ciego Fanatismo

Por ironía del destino, Bazargan fue presidente de la Sociedad de los Derechos Humanos. Y hoy, con él, el Irán no ha conocido sino el reino del terror.

Es una burla el que este verdugo, olvidado de nuestra historia, sea el que otorga la justicia en nombre de Dios.

Todo cuanto ha sucedido antes en el Islam, once siglos de glorias y grandes empresas luego del reinado de Alí, son para esta gente historia desechable.

El puñado de fanáticos que hoy detentan el poder están convencidos de ser ellos, después de Alí, los únicos que poseen y pueden dar la verdad y la justicia. Un fanatismo ciego ha instaurado en nuestro país el reino del terror, de la locura y de la estupidez.

Pero lo que es aún más difícil de comprender es el que la misma clase media que había visto, bajo nuestro régimen, tantos policías, tantos prisioneros, tantos muertos inexistentes y multiplicados cien veces por las calles de nuestra ciudad, no ha, hoy, y de repente, visto nada de lo que pasa ahora. O, por lo menos, está asistiendo sin indignación alguna a una hecatombe que ya ha cobrado centenares de víctimas. Más incomprensible es el hecho de que todas esas Asociaciones de Juristas Internacionales que nos habían dado tantos buenos consejos para humanizar nuestra justicia, callen ahora frente a la más salvaje inquisición.

¿No deberían haber ya comprobado que mi partida coincidió con la desaparición absoluta de todos los derechos de los prisioneros y sospechosos? ¿Que cada acusado venía ya automáticamente condenado?

Estos juristas que hablaban en nombre del progreso: ¿No deberían haberse indignado, haber protestado contra el retorno de penas corporales bárbaras como el suplicio del látigo?

Corruptos sobre la Tierra

El motivo es siempre el mismo: ser "corruptos sobre la tierra". Esto no significa absolutamente nada. No significa, desde luego, lo que han creído muchos periodistas occidentales de que los acusados se habrían dejado "coimear" o que habrían prevaricado o hecho negocios deshonestos. "Corrompido sobre la tierra" es una expresión coránica que quiere indicar todo individuo cuyas iniquidades, vicios, pecados, ofenden al Señor.

Ningún Código Penal del mundo prevé una expresión tan vaga para definir un delito o un crimen.

Es evidente que podría acusarse de "corruptos sobre la tierra" a mucha gente y por múltiplees razones. El acusado "ipso facto", queda transformado en un impuro ante los ojos de Dios y desde ese momento debe abandonar este mundo, ya que lo está ensuciando.

—¿Cuántas cabezas hay que cortar?

Los tribunales islámicos se distinguen por un desprecio total de los derechos más elementales de la defensa. Ante los ojos de los jueces religiosos, todo acusado es, seguramente un criminal por el sólo hecho de haber participado en la vida política, social económica, del Irán durante nuestro reinado. Con respecto a los que protestan su inocencia y observan que los Mollah han sobrevivido a ese tiempo, ellos agravan con esto su situación.

A comienzos de febrero de 1979, Barzagán prometía que los acusados políticos serían juzgados públicamente por tribunales regulares. Algunos días más tarde el general Nematollah Nassiri, que había dirigido la Policía, fue relevado y encarcelado en espera de juicio. Maltratado y torturado, apareció el 11 de febrero en la televisión. Con la cara tumefacta cubierta de vendajes, apenas podía expresarse. Así y todo habló, rodeado por sus torturadores. Declaró no haber jamás ordenado un asesinato, no haber recibido nunca orden de torturar a sus prisioneros. Fue fusilado la noche del 15 al 16 de febrero, junto con otros tres generales que habían proclamado su fidelidad al Irán y a su Rey: Tahimi, Gobernador Militar de Teherán, Khosrodad, uno de los jefes de la aviación y Naji, Gobernador Militar de Ispahan.

El 28 de febrero Bazargan amenazó otra vez con su renuncia si los poderes discrecionales de los Comités Revolucionarios no se delimitaban el primero de marzo. En el hecho, los arrestos seguidos de procesos sumarios y fusilamientos, se redoblaron. Casi todos los generales de división fueron ejecutados. Un senador, de más de cien años fue muerto por ser culpable de lealtad a la monarquía. Muchos hombres de más de sesenta años cayeron. Las víctimas han sido tantas que resulta casi imposible dar cifras.

Entre los asesinados, cuyos nombres se conocen, figuran: Ministros y Secretarios de Estado, Diplomáticos y Parlamentarios, Gobernadores y Alcaldes, Consejeros Municipales, generales y oficiales de todas las ramas de las fuerzas armadas, suboficiales y simples soldados, policías, gendarmes, periodistas, editores, reporteros gráficos, magistrados, abogados, religiosos médicos, deportistas, comerciantes, todos condenados y ajusticiados en el nombre de Dios.

Los Saqueadores

Por fortuna muchos miles de ciudadanos siguieron el consejo dado a tiempo por Chapour Bakhtiar cuando aún esperaba mantener el poder. Se pusieron a salvo. La hija de Bakhtiar le escribió una carta a Khomeini: "Os ayuden muchas cabezas, pero no penseis que la historia os dará la razón. Sois responsables de demasiados martirios para figurar como héroe".

La presunta revolución islámica no estaba aún organizada. Muchos sospechosos lograron huir de las bandas que abastecían de material humano a los tribunales islámicos, especializadas, sobre todo en provincia, en ejecuciones sumarias y saqueos. Hasta donde sé, estos grupos jamás devolvieron sus armas. Los más conocidos eran los Comités Revolucionarios, que reunían por menos diez militantes activos cada uno. Estaba también los Guardias de la Revolución, organización para-militar fundada por Ibrahim Yazdi, individuo extraño que iba y venía con pasaporte norteamericano y que pasó a ser vicepresidente del Consejo y Ministro de Asuntos Exteriores.

El Homicidio de Hoveyda

El 17 de marzo Bazargan pidió la suspensión del proceso. Hoveyda había sido mi Primer Ministro durante trece años. Este hombre de méritos no tenía más que un defecto: un coraje que lo llevó a la temeridad. Me siendo en el deber de dar aquí algunas explicaciones que me parecen necesarias:

En el otoño del año pasado los más diversos sistemas fueron utilizados para acusar a la administración imperial. Hoveyda sirvió de chivo expiatorio. Se quiso atacar al régimen a través de su gestión en los asuntos públicos.

Se trataba de un jueguito bien preparado y me pareció que Hoveyda, cuyo carácter franco y leal me era notorio, no entendía el peligro personal que lo amenaza.

Arrestado el 8 de noviembre de 1978, fue liberado luego de un motín pocas semanas después. En lugar de huir se dirigió a la casa de un amigo donde telefoneó al Comité más cercano para dar a conocer su paradero. Lo volvieron a meter preso y en la cárcel comenzó a escribir sus memorias en su defensa pidiendo que le fuese concedido un mes para terminar su trabajo.

Los inquisidores rechazaron su súplica. Tratado en forma innoble por histéricos e irresponsables, fue finalmente arrastrado ante un Tribunal Revolucionario al alba del jueves 15 de marzo y condenado a muerte sin poder defenderse de las acusaciones.

Acusado de haber luchado contra Dios había respondido así a sus anónimos jueces: "—Jamás he declarado la guerra a Dios ¿Cómo habría podido hacerlo? Soy un creyente, he ido en peregrinación a La Meca. Si han decidido que soy culpable, bien, lo soy. Hagan lo que sea necesario".

Mucha gente se preguntó por qué Barzagan intervino pidiendo la suspensión del proceso Hoveyda, cuando no se había preocupado para nada ante las masacres y asesinatos que allí ocurrían.

Los consejeros del personaje (EL SHA LLAMA A KHOMEINI CON ESTE DESPECTIVO EPITETO DE "PERSONAJE") reconocieron que era mejor legalizar este asesinato. Así surgieron a toda prisa un Código Penal Islámico y algunas leyes, con efecto retroactivo. La caricatura y la negación misma del Derecho.

Disminuye el Petróleo

La producción de petróleo que en tiempos normales era de 5,8 millones de barriles, había descendido abruptamente el 25 de diciembre a 1,7 millones de barriles lo que representaba para nuestra economía un desastre.

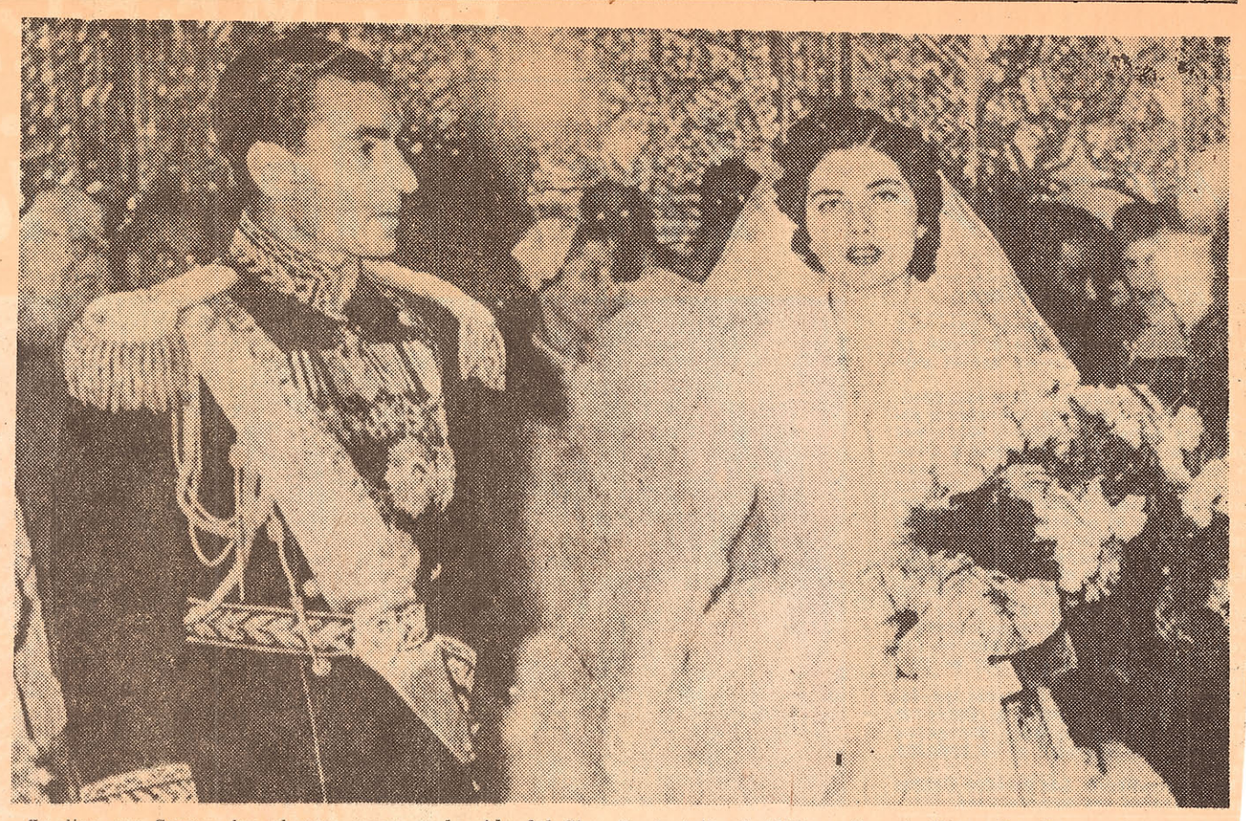
El desorden económico era una preocupación tan grande como el que había en las calles y en la Universidad. Las huelgas se sucedían.

Intenté formar un gobierno de coalición, pero me lo impidió la intransigencia de algunos miembros de la oposición. Bakhtiar pudo haberme ayudado. Multiplicó sus demostraciones de fidelidad a la monarquía, y trató de probarme que él era el único capaz de constituir un gobierno en tal crítico momento.

Curiosamente, en esos instantes, para los responsables de la marcha del país, la preocupación más grande no era restablecer el orden o hacer renacer nuestra economía, sino determinar la suerte que iba a correr el Rey.

Algunos de mis íntimos me aconsejaban desaparecer por algunas semanas. El tiempo necesario para que los ánimos se calmaran. Mis generales, al contrario, se mostraban hostiles a este tipo de solución.

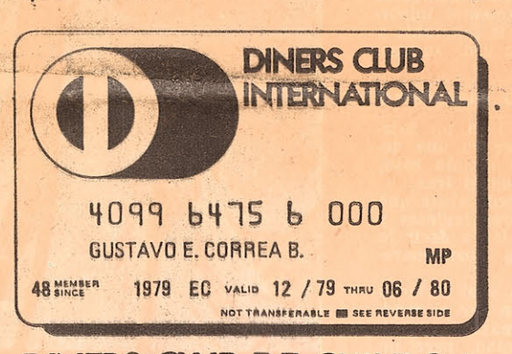
"Alteza —me repetían— si usted parte, abandonaremos todo".



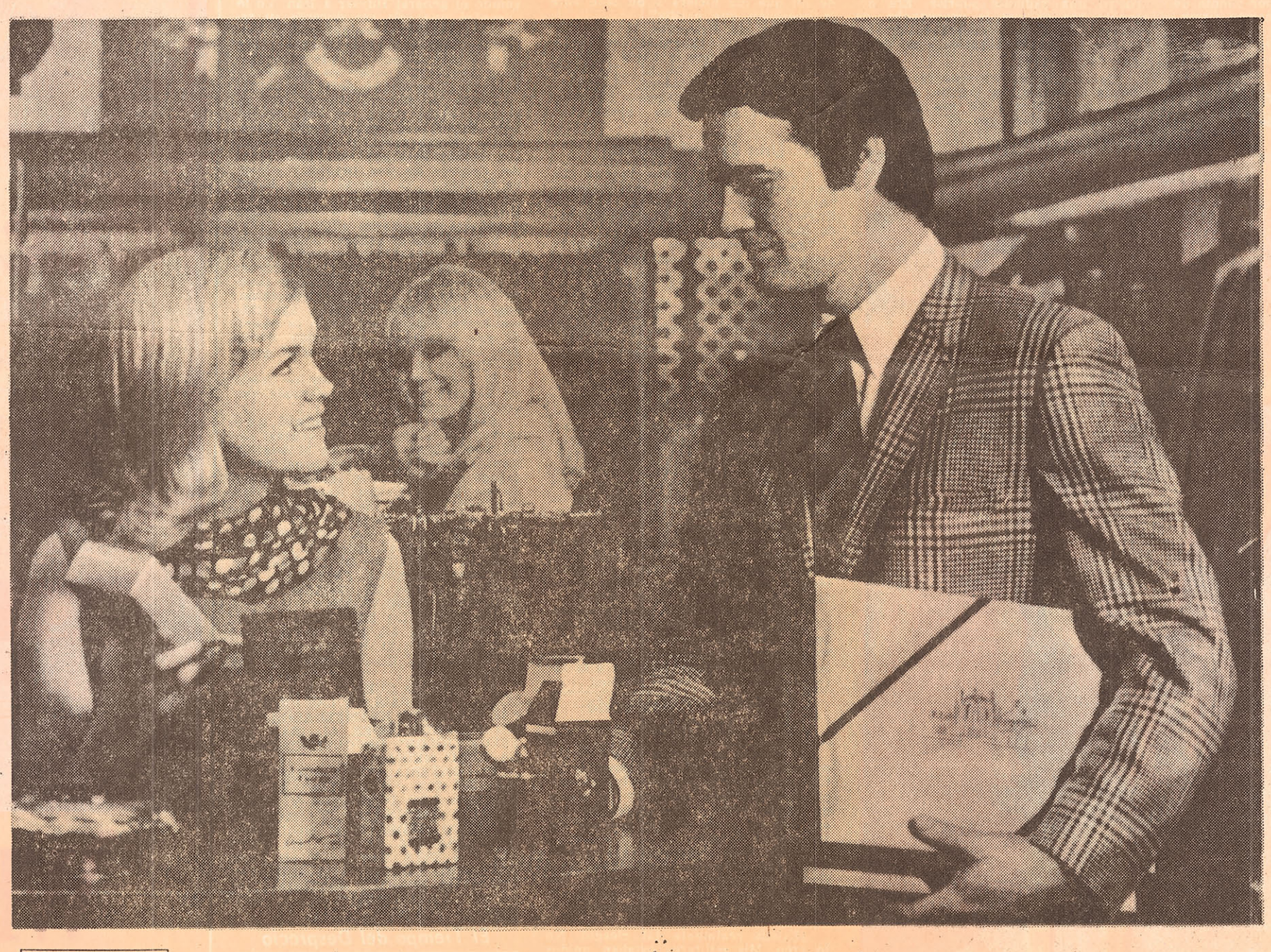
Se dice que Soraya fue el gran amor en la vida del Sha. De la tribu bakhtiar, ella estudia en Londres y el monarca la conoce por fotos. La hacen viajar. Se presentan. El romance fue fulminante para terminar en un gran desencanto al no poder ella darle descendencia al monarca iraní

La tarjeta de crédito de mayor prestigio, también es la tarjeta de crédito de mayor crédito.

Una cosa trae a la otra. Quien tiene mayor prestigio es quien puede ofrecer mayores ventajas. Y una de las ventajas de Diners es el crédito. El mayor crédito.
Y esto es muy sencillo. Basta con que usted posea una Tarjeta Diners Club. Presentándola en cualquier establecimiento adherido, efectúa las compras que usted quiera por un valor ilimitado, haciéndose además acreedor de un crédito instantáneo.
Y a un interés no sólo más bajo que el de las habituales instituciones financieras, sino inferior también al de cualquier otra Tarjeta de Crédito.
Dinero, crédito, prestigio y validez internacional: las cuatro grandes razones por las cuales Diners Club sigue creciendo.
En todo el mundo, Diners elige. Porque es Diners.



DINERS CLUB DE CHILE S.A.
Estado 369 - 3er. Piso - Fonos: 381050 - 380320 - Santiago.
Etchevers 268 - Oficina 54-A - Fono: 84405 - Viña del Mar.
Caupolicán 567 - Oficina 405 - Fono: 24736 - Concepción.
Bulnes 368 - Oficina 202 - Fono: 32123 - Temuco.



Banco de Chile
BANCO CONTINENTAL
BANCO O'HIGGINS
Banco Sud Americano
FINANSA
NACIONAL FINANCIERA S.A.

EL MERCURIO

CUERPO D — Santiago de Chile, Domingo 23 de Diciembre de 1979 — D 1



Camera Press

Una bandera norteamericana en llamas simboliza el desafío de los estudiantes que ocupan la Embajada de Estados Unidos en Teherán



Camera Press

El curioso grupo a la entrada de la Embajada estadounidense en Teherán bajo la vigilancia de los guardias de Khomeini

"Memorias del Sha" II:

"Respuesta a la Historia"

* *Historia del libro de Memorias de Mohammed Reza Pahlevi, que acaba de ser publicado en Francia*

* *Preparado en breve tiempo por Henri Bonnier, quien tuvo a su cargo la serie de entrevistas, constituye hoy el "best seller" de la editorial Albin Michel y entrega nuevas luces sobre el martirio del pueblo iraní*

* *"Si yo hubiera sido un dictador... habría dado orden de disparar contra la multitud... Pero yo era un Rey..."*



Camera Press

En uno de estos dos billetes de 100 riales la imagen del odiado Sha ha sido sobreimpresa para borrarla

De la "Traición" de Estados Unidos Al Dominio de "El Personaje"

En la primera parte de sus memorias ("El Mercurio", domingo 16 de diciembre, Cuerpo D), Reza Pahlevi se refiere a la actitud asumida por los Estados Unidos en los recientes acontecimientos de Irán. El juicio del Sha es de condena. Acusa a los norteamericanos de ser los verdaderos culpables de lo ocurrido. Y, a propósito, recuerda hechos y coloquios tenidos con personalidades de la NATO, de la diplomacia y de la CIA.

En este segundo capítulo habla de la situación económica de Irán en estos días; describe las luchas internas que animan al mundo de los ayatollahs y los mollahs. Finalmente hace un diario de los días pasados en el exilio, desde la partida de Teherán.

La pequeña isla de La Contadora queda frente a Panamá. No tiene más de sesenta casas, ¡y qué casas! Envuelta en playas de arena blanca y rosada es el refugio de un jet-set internacional que cuida su ghetto con perros, policías especiales, lanchas y hasta helicópteros.

Allí está hoy el ex Sha de Irán luego de abandonar por su propia iniciativa, su seguro refugio en los Estados Unidos. Con un cáncer hace seis años, operado y vuelto a operar, se va consumiendo lentamente. En las últimas fotos de los cables se advierte su cuerpo cada vez más frágil, los ojos más negros y brillantes, el cuello surcado de tendones.

En La Contadora, ha recibido el primer ejemplar de sus "Memorias", trabajo urgente emprendido por iniciativa del escritor y editor Henri Bonnier y que Albin-Michel, de Paris, acaba de publicar con enorme éxito.

Historia de un Libro

El 17 de septiembre Mohammed Reza Pahlevi revisa por última vez el original de su "Respuesta a la Historia" y firma cada página. Henri Bonnier corre con este "tesoro" a París. Pero, antes de obtenerlo, hay muchas entrevistas, muchos días de largas conversaciones con el ex monarca.

Todo empieza cuando Bonnier llega a México a comunicarle al ex Sha que su editorial ha decidido no publicar su libro "Hacia la Gran Civilización", entregado a Albin-Michel a comienzos de 1978. Bonnier le argumenta en el sentido de que ese título y lo que el libro contiene, son inadecuados para los actuales momentos. La obra está casi lista, el propio Bonnier ha corregido ya galeras. Lo hizo el mismo día en que en Teherán se producían disturbios que significaron 300 muertos, cuando aún gobernaba el Sha. ¿Podía una obra con título semejante ayudarle hoy? ¿No se prestaba a equívocos? —Es el tiempo exacto para escribir un nuevo libro— le dice Bonnier al Sha.

Este le escucha, reflexiona, se repite a sí mismo: "¿Un nuevo libro? ¿Qué podría agregar a lo ya escrito?".

—"No. No puedo. No comprendo lo que me sucede. Es incomprensible".

Con pequeñas frases y grandes silencios, continúa la entrevista. Bonnier intenta convencerlo. Todo está por decir, todo está por ser contado.

—"No tengo nada que agregar a lo que ya he hecho. Y, además, no voy a escribir un libro en este momento. En el exilio, mi padre también se habría rehusado".

Pasan dos horas. Bonnier no cede. De pronto, el ex Sha dice:

—"Si al menos pudiera hablar".

¿Qué es lo que acaba de decir? ¿Que no puede hablar? ¿No es acaso enteramente libre?

—"...porque, comprenda usted, hubo un complot..."

¿Un complot? ¿De qué naturaleza? Nada de esto se ha publicado en el Occidente. ¿Fue una conspiración interna? ¿Fomentada en el extranjero? El ex Sha sacude la cabeza.

—"No, no quiero hablar. Es demasiado grave. Hay en juego demasiados intereses".

—¿Está en juego la paz del mundo?

—"La paz del mundo", afirma con energía.

Bonnier lo observa excitadísimo. Luego, le ruega:

—Señor, en el nombre de Dios, usted debe hablar...

¿Hitler? ¿Stalin?

El Sha se inclina ante el francés y le interroga:

—¿Qué dijo usted?

—¡Bismi'Llah!

Es su último recurso. En el nombre de Dios, en árabe, la fórmula sacramental que abre El Corán. Más que una exhortación, un mandamiento.

Hablan ahora de Dios, de la fe monoteísta, la misma que ha fundado la Religión del Libro, y que debería unir en un mismo fervor a judíos, cristianos y musulmanes, todos hermanos ante una idéntica divinidad. Y, sin embargo, todos tan ciegos —dice el ex Sha— que confunden a los mensajeros de Dios con su mensaje.

"Yo soy un creyente", le explica a Bonnier.

¿Es el mismo todopoderoso monarca caricaturizado, cuando tenía el poder, como un playboy gesticulante? ¿Como un tirano lleno de orgullo? ¿Como un rey megalómano? Se le llegó a comparar con Hitler y aún con Stalin. Bonnier ha leído a Malraux y recuerda su afirmación: "En lo esencial, el hombre es lo que oculta".

Empieza a descubrirlo.

Las Sesiones de Trabajo

En junio, en septiembre, en octubre, Bonnier lo visita en México y en Cuernavaca. En noviembre, nuevas conversaciones ahora en la pieza del hospital de Nueva York donde el ex Sha se repone de sus operaciones.

En Cuernavaca —cuenta el escritor— el ceremonial era siempre el mismo. Cada mañana, a las 9.30, un automóvil le pasaba a buscar a su hotel. Trabajaban con el ex Sha desde las 10 hasta la una y media y desde las 4 hasta las 8.30, incluidos sábados y domingos. En la villa "Dos Ríos", donde estaba Reza Palhevi, las medidas de seguridad eran absolutas. Identificación minuciosa, cada vez. El monarca era puntual. Exactamente a las 10 se abrían las puertas del salón donde esperaba Bonnier y aparecían precediéndolos y a la carrera: un dogo gris-azul, imponente, que era del Sha; un pequeño caniche, gris perla, que pertenecía a la reina y un cocker color fuego, el preferido del príncipe Reza.

Tras ellos, el Sha, hierático, delgado, ceremonioso, daba la mano a la inglesa. Su única fantasía eran las camisas de seda rojas, blancas, negras, bordadas. Parecían endulzar de alguna manera ese severísimo rostro.

Y empezaban las conversaciones. No eran tales. Bonnier, un experto, entregaba pequeñísimos estímulos y el Sha, a partir de éstos, iniciaba unos monólogos, unos soliloquios entrecortados, como si estuviera pensando en alta voz:

—"Si yo hubiera sido un dictador... habría dado orden de disparar contra la multitud. Las ideologías, cualesquiera que ellas sean, justifican todos los crímenes..' Pero, yo era un rey...

El Sha se quedaba silencioso, con la vista perdida en el fondo obscuro del salón. Bonnier esperaba.

—"...un rey no puede disparar contra su pueblo..."

En una de esas reuniones Bonnier le pregunta: ¿qué ha amado usted?

El Sha se estremece. Es de noche. Lo había citado muy tarde porque deseaba trabajar a esas horas. Está más triste y melancólico que otras veces. Habla de su soledad, de su profunda soledad.

—"Amar... ¿amar verdaderamente? Creo que, como todos los místicos, estuve solo, profundamente solo, y que mi único amor, mi único amor ha sido mi país".

Avanzar Hacia los Tiempos Modernos

Una de las causas externas y visibles de la caída del Sha fue la serie de marchas forzadas que éste impuso a su país para avanzar "hacia la gran civilización", trasgrediendo viejos y sagrados hábitos.

Bonnier dice: "ignoraba que su enfermedad, un cáncer que le habían diagnosticado seis años antes, le había obligado a acelerar el ritmo de su empresa".

—"Sí, tal vez me moví demasiado rápido, demasiado rápido, quizás... Pero, ¿tenía otra elección? Deseaba darle a mi pueblo lo mejor del mundo. Fue una carrera de velocidad. Por una parte, la galopante expansión demográfica. Por la otra, el petróleo. Sabía que no iba a ser eterno. Era urgente dotar al Irán de grandes infraestructuras del siglo XX, como la informática, la telemática, etc..."

No Queda Mucho Tiempo

Bonnier cuenta que cuando iba a México por cuarta vez a entrevistarse con el Sha, su avión tuvo que detenerse en Washington durante un día. Que en el "Hilton", un pasajero del mismo "Concorde" en que él viajaba, pidió telefonear a Cuernavaca, al número del Sha. A la mañana siguiente, le fue presentado este compañero de viaje: era el doctor Flandrin, un célebre hematólogo. Iba como él a la villa "Dos Ríos" de Cuernavaca. ¿Qué otra cosa podía significar su visita sino que en dicho lugar había un enfermo? Y, de pronto, conectó todo: la palidez, la flacura extremada, la melancolía. ¡Era el Sha!

Así nació "Respuesta a la Historia", el libro que hoy, adelantando su fecha de publicación, circula por el mundo trayendo el pensamiento y los recuerdos de un monarca que no cometió otro pecado que el de amar a su pueblo sin lograr entenderlo del todo.

Mi Gran Equivocación

"Sin duda, las fechas fatídicas de nuestra historia contemporánea son las de 1907, 1945 y 1978 (LA REPARTICION DE PERSIA ENTRE RUSIA E INGLATERRA; LA SEGUNDA REPARTICION DE LA NACION ENTRE RUSOS E INGLESES; LOS ACONTECIMIENTOS ACTUALES).

"Quiero ser sincero en esta "Respuesta a la historia" y reconocer que mi equivocación principal fue, seguramente, el haber hecho avanzar en marcha forzada a un pueblo antiguo hacia la independencia, la cultura y el bienestar, marcha que yo bauticé como "la gran civilización".

"Intenté construir un nuevo Irán aprovechando el tiempo en que aún contábamos con petróleo, de manera de garantizar un futuro al país, aun cuando las reservas petrolíferas se hubieran acabado. Esa era, creo yo, la solución. Y debíamos apurarnos, porque no disponíamos de mucho tiempo".

"Por otra parte, es innegable que el "clan" del petróleo colaboró activamente en mi caída".

"En efecto, esta gente no aceptaba una política del petróleo en su justo precio y rehusaba hacer los sacrificios que supone una mejor distribución de las riquezas entre países industriales y en vías de desarrollo. Los grandes hombres del petróleo eran y son enemigos de un acuerdo Norte-Sur".

"Ya en 1976, dos personalidades del mundo del petróleo declararon que "dentro de dos años el Sha se habrá acabado".

"Ellos no prevenían que junto con el Sha sufrirían las economías de todos

(Continúa en la página D 2)

EL CHILE QUE VEN Y ANALIZAN LOS GRANDES EMPRESARIOS E INVERSIONISTAS INTERNACIONALES. Un libro de 224 páginas, editado en Hong Kong y dedicado íntegramente a Chile, publicó este fin de año la revista internacional "Kaleidoscope". Lo están recibiendo en estos días sus 28 mil suscriptores, banqueros y directivos de grandes empresas asiáticos, norteamericanos y europeos. En Francia, la revista de finanzas "La vie francaise" también consagra contraportada a color a analizar la economía chilena. La define como totalmente "liberal" y llama a los empresarios a fijar su atención en ella. (Información en página D 4).



(De la Página D 1)

los países no productores de petróleo".

"¿Qué queda hoy de nuestro ambicioso programa en el campo del petróleo?".

"Debo recordar que habíamos encomendado a la industria francesa dos de las seis centrales nucleares con que nos proponíamos dotar al Irán para ofrecerle los medios para llegar a ser una gran potencia industrial".

"Esas dos centrales, de 900 megawatios cada una, representaban 15 mil millones de francos de inversión. Habíamos previsto también un centro de investigación nuclear para Isfahan; la construcción del Metro en Teherán (10 mil millones de francos); la electrificación y el aumento al doble del ferrocarril Teherán-Bandar-Chapour (de 10 a 15 mil millones de francos), y, sobre el mismo recorrido, la construcción de una carretera de seis pistas.

"La Peugeot debía producir en nuestro país y en colaboración con la Irán National, cien mil automóviles hasta 1983; y esto era solamente el principio: la Air Bus había recibido un pedido de seis aviones (mil millones); la Thomson debía proveernos de emisoras de ondas cortas y, por último, diferentes empresas francesas construían edificios en Teherán y Chiraz.

"Se me informó que de las 180 empresas francesas que trabajaban en Irán en 1978, la mitad ya se había retirado en marzo de 1979. Todas las firmas extranjeras que han quedado han tenido que trabajar en condiciones muy difíciles.

"Además, las nuevas autoridades iraníes han dejado entender ahora que las indemnizaciones previstas por rompimiento de contratos no serán abonadas a las empresas extranjeras, puesto que "revolución y cambio de régimen" se incluyen en los casos de "fuerza mayor".

"El caos político-religioso actual y la xenofobia no cuestan menos a las empresas americanas, alemanas, italianas, japonesas que pierden importantes encargos de trabajos y materiales ya elaborados".

"La Dupont de Nemour (EE. UU.) y Mitsubishi (Japón) habían invertido con nosotros capitales considerables. Los que más están perdiendo son los Estados Unidos. Nosotros habíamos firmado con ellos un acuerdo comercial según el cual nos habrían debido vender materiales y suministros de diferente índole por 10 mil millones de dólares y todo esto en 5 años. Sin embargo aquello terminó".

Nunca Más Petróleo

"Las consecuencias del caos económico que se ha creado son aún más trágicas para los mismos iraníes. El trabajo y los esfuerzos de tantos años se han perdido en la nada".

"Nuestra producción de petróleo se encuentra muy lejos de la recuperación y se ha declarado en Teherán que no volverá a recuperarse nunca".

"En efecto, dirigida por personas incompetentes, tal vez hasta por simples obreros no especializados, la explotación está tan mal conducida que en algunos casos se ha producido la mezcla de aguas subterráneas con petróleo. Por lo tanto los pozos de algunos yacimientos se habrían inundado".

"En lo que se refiere a la construcción del gasoducto que habría debido llegar hasta la frontera con Rusia, ésta fue también abandonada".

"Otra industria importante era la de las famosas alfombras persas que proporcionaba empleo a más o menos seis millones de personas (criadores, artesanos, obreros de industrias de colorantes, vendedores, exportadores). En 1977, las alfombras representaban el 20 por ciento de nuestras exportaciones no petrolíferas".

Estas exportaciones han sido prohibidas bajo el pretexto de que a menudo servían de pantalla para las fugas de capitales.

El "Personaje" (Léase Khomeini)

"El 30 y 31 de marzo pasados fue organizado un pseudo referéndum para instaurar con gran mayoría la República Islámica. Fue una farsa grotesca. Se votó a partir de los 15 años; la tarjeta verde significaba que se deseaba la república islámica, la roja demostraba la oposición a aquélla. El voto era público y se desarrollaba bajo la vigilancia de los guardianes de la revolución".

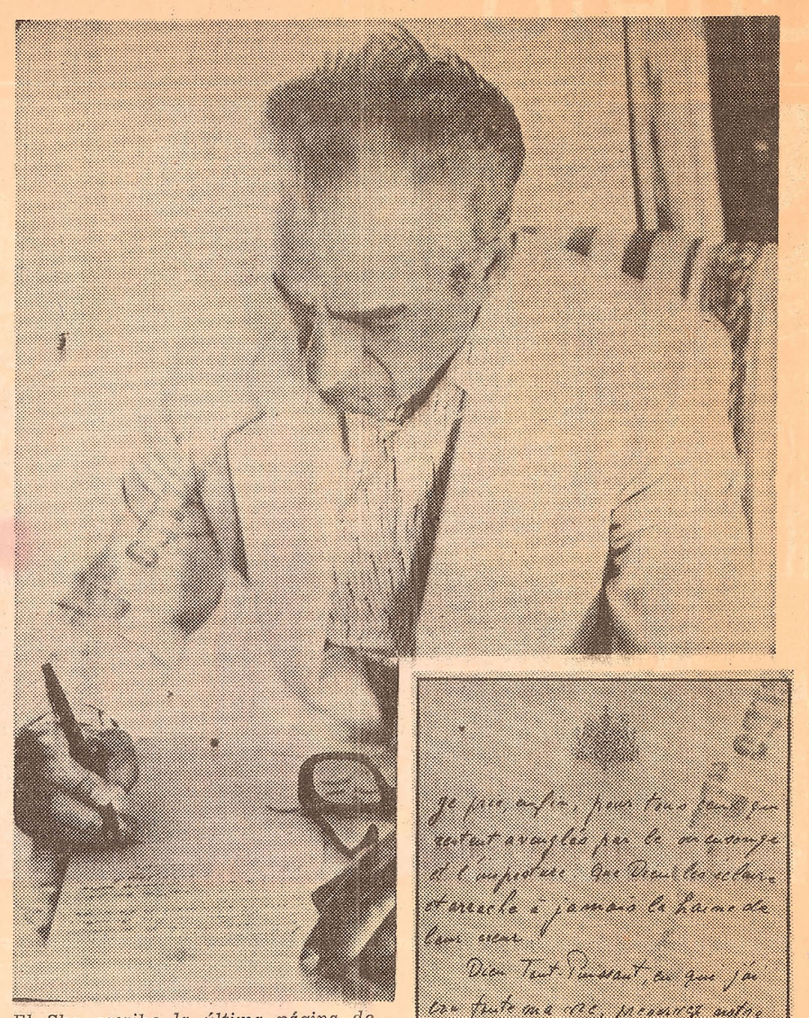
"Finalmente se anunció que el 98 por ciento de los electores había votado con la tarjeta verde. En estos mismos días, ya se combatía en la provincia de Turkmenistán y diferentes sublevaciones ensangrentaban las provincias de Azerbaidjan y del Beloutchistan, del Kurdistan y del Kouzistan".

"La prensa, la radio y la televisión anunciaron que la república islámica había sido elegida por 23 millones de iraníes. Sin embargo, hay que tener presente que actualmente la mitad de nuestra población, 18 millones, cuenta con menos de 15 años. La equivocación es por lo tanto de al menos 5 millones de votos, presumiendo que todos hayan votado".

"La misma caricatura de "sufragio universal" se preparó con ocasión de la elección, convocada cuatro meses después, de los 73 miembros de una mini asamblea constituyente "encargada de revisar y aprobar una nueva constitución".

"Esta vez todos los partidos organizados que se proclamaban democráticos boicotearon las elecciones y también se verificaron deserciones entre el clero".

"En realidad, todos los poderes están reunidos en la mano de una sola organización, el "Consejo de la Revolución", constituido por seis individuos casi desconocidos. Uno de ellos, el ayatollah Moutaheri, fue asesinado en abril y el jefe militar a las órdenes del "personaje" (o sea Khomeini), el general Gharani, sufrió el mismo trato. Más tarde, la organización clandestina Forghan se reivindicó los dos asesinatos".



El Sha escribe la última página de sus memorias. Dice al terminar: "Dios omnipotente, en quien he creído toda la vida, cuida a nuestro país y salva a nuestro pueblo"

La Guerra de los Ayatollahs

"Desde comienzos del año 79 se está repitiendo que la iglesia shiíta se levanta "unida e indivisible" como la efímera república francesa de 1792. Nada más falso: los politiqueros eclesiásticos no representan la élite. Ellos ignoran lo esencial de la realidad política, económica y social moderna, y, a pesar de esto, pretenden legislar. Se ha llegado a la siguiente extraordinaria anomalía, cuyo ejemplo la historia moderna sólo conoció en lo que se refiere a Venecia: la dominación de un consejo secreto".

"Los miembros de este consejo, desconocido y clandestinos, se atribuyen todos los poderes. Se ha comprobado que tienen derechos de vida y muerte sobre cada ciudadano, sin que éste pueda defenderse o ser defendido".

"Es el gobierno de las sombras, del inmovilismo que se ha establecido en Qom (localidad al suroeste de Teherán, meta de peregrinajes shiítas). Ahí residen muchos ayatollah, entre ellos el ayatollah Khallkhali, que declaró al día siguiente del asesinato del sobrino del sha, haber personalmente encargado a los fedayines islámicos de "buscar las raíces podridas y decadentes del régimen de los Pahlevi, para echarlas en los basurales de la historia".

"Desde febrero de 1979 en adelante fueron también ajusticiados varios religiosos. Hasta ahora, el terror impidió a algunos ayatollah pronunciar públicamente juicios severos sobre las masacres ordenadas por los mal llamados tribunales islámicos en la gran tormenta revolucionaria".

"La mayoría sigue a quien dirige la danza. Solamente hoy, si alguien abre los ojos en Irán, divisa la terrible verdad".

"Cuando las ambiciones del "personaje" se concretaron en la organización de un partido religioso que debía permitirle presidir una especie de república de inquisición, las reacciones fueron inmediatas".

"El dictador de Qom fue denunciado por un sector de la derecha y por el centro, recibiendo incluso el ataque de la izquierda por el ayatollah de Teherán, Taleghani, que más tarde falleció.

"El tres de junio, Taleghani fundó un frente nacional democrático, cuyo manifiesto, hecho público, puso bajo acusación al "personaje". Le reprochaba las desmesuradas ambiciones políticas y el haber instaurado un gobierno de fantoches. Se lee en el manifiesto: "Si el clero gobierna, sus proclamas y decisiones deben ser aceptadas como emanadas de Dios. El sistema teocrático que queréis imponer inutiliza por lo tanto cualquier constitución".

"Otro adversario del "personaje" es el ayatollah Zandjani, amigo de Teleghani y consejero del frente nacional democrático".

"En julio, el "personaje" no dudaba en absoluto que habría ganado la guerra de los ayatollah, y en efecto uno de sus "vice", el ayatollah Mahdavi Kani, había empezado la depuración de los comités islámicos para transformarlos en milicias fuertemente armadas. El "personaje" podía, pues, permitirse desafiar el poder laico pasando por alto la elección con sufragio universal de una verdadera asamblea constituyente".

"Fiel a su estilo, había declarado: "quiero aclararlo al pueblo iraní: asamblea constituyente es sinónimo de inspiración del diablo. Obreros y campesinos cuídense del maligno".

"Sin embargo, tuvo que ceder en agosto, después del boicot de los países democráticos; se había vuelto imposible esconder y minimizar el elevado número de abstenciones al momento de la "elección" de los 73 mil constituyentes cuidadosamente escogidos desde Qom. El engaño era evidente".

Hacia el Exilio

"Se había convenido en que la Emperatriz tomaría algunas semanas de vacaciones junto a mí en cuanto Bakhtiar hubiera obtenido la investidura en las dos Cámaras". (LA PARTIDA DEL SHA, EN VERDAD, NO FUE ANUNCIADA POR TEHERAN, SINO POR WASHINGTON, EL 11 DE ENERO DE 1979, DURANTE UNA CONFERENCIA DE PRENSA SOSTENIDA POR CYRUS VANCE, SECRETARIO DE ESTADO NORTEAMERICANO).

"No puedo ni deseo expresar los sentimientos que se agitaban en mí cuando el 16 de enero tomé con la Emperatriz el camino hacia el aeropuerto. Tenía un siniestro presentimiento y ya demasiada experiencia como para no imaginar lo que habría podido suceder".

"Quería de todas maneras persuadirme de que mi partida habría calmado los ánimos, aplacado los odios, desarmado a los asesinos. Esperaba que Bakhtiar habría sido socorrido por la fortuna y que la patria habría podido sobrevivir no obstante las inmensas destrucciones ordenadas por locos furiosos".

"Un viento glacial, normal en este período del año, barría el areopuerto de Mehrabad, sobre el que se alineaban los aviones detenidos por las huelgas".

"Cerca del Boeing, los principales personajes de Estado se habían reunido para saludarnos: Bakhtiar, presidente de las Asambleas Parlamentarias; Ministros y generales. A todos repartí consejos de prudencia. Dios es testigo de que yo había hecho todo lo que estaba en mi poder para que todos los que me habían sido fieles estuvieran a buen resguardo".

"El Imán Djomed, que había estado siempre presente en mis partidas para las oraciones tradicionales, esta vez no estaba. Puede ser que en esa ocasión alguien se haya engañado, dándole a su ausencia un significado que no tenía. El pobre hombre estaba realmente enfermo y habría muerto algunas semanas más tarde en Ginebra. Pero yo tenía conmigo la copia del Corán, que siempre me acompaña".

"Los testimonios de fidelidad que me brindaron en ese momento me emocionaron hasta lo más íntimo. Se produjo un silencio desgarrador, tempestado de sollozos".

No Vayan a América

"Assuan debía ser la primera etapa de nuestro exilio.

"A nuestra llegada, di orden a la tripulación de llevar de vuelta el avión a Teherán con los funcionarios responsables de mi vida. Y retuve conmigo sólo a algunos militares de la Guardia Imperial que habían ligado su futuro al mío".

"No fue sorpresa para mí el ser acogido, a nuestra llegada a Assuan, por el Presidente Sadat y su esposa. Conocía la nobleza de su alma".

"Durante los días de estada junto a ellos, formando parte de la vida familiar, el Presidente y su esposa multiplicaron sus atenciones hacia nosotros. La sencillez y el cariño con que nos recibieron fueron para mí un gran aliento".

"El Presidente quería que me quedara, pero pensé que sería mejor cambiar pronto de lugar. Entonces, mi intención era dirigirme a los Estados Unidos donde ya se encontraban mis hijos, pero todos trataban en disuadirme: "Especialmente no vayais a América".

"En todo caso, estaba previsto que me detendría en Marruecos. Fue lo que hice".

El Rey Assan me recibió como un hermano, y me ofreció hospedaje en un palacio del Palmar de Marrakech. Cuando, a comienzos de mayo, decidí trasladarme a Las Bahamas, lo hice a bordo de un avión puesto a mi disposición por el Rey".

'Esta etapa sería la más triste de mi exilio. Las noticias que recibíamos día tras día, nos informaban de nuevas ejecuciones. La pesadilla no tenía fin".

Me Sorprendió el Ofrecimiento de México

"Nos habíamos acomodado en una villa al costado del mar, lo que permitía que cualquiera se acercara a nosotros. Había sido movilizado un impresionante número de policías para resguardar nuestras vidas, que, a pesar, de su buena voluntad, eran demasiado "llamativos".

"La única nota reconfortante en este período deprimente era la presencia de turistas, franceses y alemanes, en su mayoría, que desde lejos nos dirigían señales de simpatía".

'En primera instancia, se había decidido que Las Bahamas no sería más que una etapa, a la espera que un país nos ofreciera una hospitalidad más duradera".

"Me sorprendió que este país fuera México. Había estado allí, cuatro años antes, en viaje oficial, impactándome la calurosa acogida que me había brindado".

"En aquellas circunstancias, había tenido también la ocasión de conocer mejor y apreciar las cualidades de estadista del Presidente López Portillo, y de descubrir que teníamos puntos de vista muy semejantes sobre los problemas energéticos y acerca de las relaciones que tenían que mediar entre los países industrializados y los en vías de desarrollo".

La Visita de Nixon y Kissinger

"Mi estado de salud no me permitió visitar México como lo hubiera deseado. Tuve, en compensación, la gran dicha de recibir en Cuernavaca la visita de Henry Kissinger y Richard Nixon, lo cual prueba que existen americanos fieles a sus amistades".

"Estaba programado que el Presidente Nixon llegara con su esposa. La Emperatriz y yo estábamos muy felices de acogerlos, pero casi a último momento, por razones de salud, la señora Nixon no pudo emprender el viaje y Nixon viajó solo. Se quedó con nosotros durante 24 horas, y fueron 24 horas muy agradables".

"Pienso que ambos estábamos felices de habernos reencontrado y que nuestras relaciones eran evidentemente dictadas no sólo por los sentimientos de mutua simpatía, sino también por el hecho de mirar muchas cosas de la misma forma.

Nixon había llegado a Teherán como candidato a presidente de los Estados Unidos, durante una "vuelta al mundo" organizada para darse a conocer. Luego, había vuelto ya como Presidente y nadie mejor que él había entendido lo necesario que era para el Occidente, tener en aquella parte de la tierra, que incluye a Irán, un [illegible] y políticamente estable.

Terror en

* *Una masa delirante de dos millones de seres gritan oraciones en las calles polvorientas y calurosas de la capital de Irán*

* *Testimonio directo de la realidad de los "hijos de la revolución" presentado por los periodistas Elisabeth Hunn y Rudolf Rohr, de Camera Press 12, de Londres*

Así relatan los periodistas británicos la experiencia vivida:

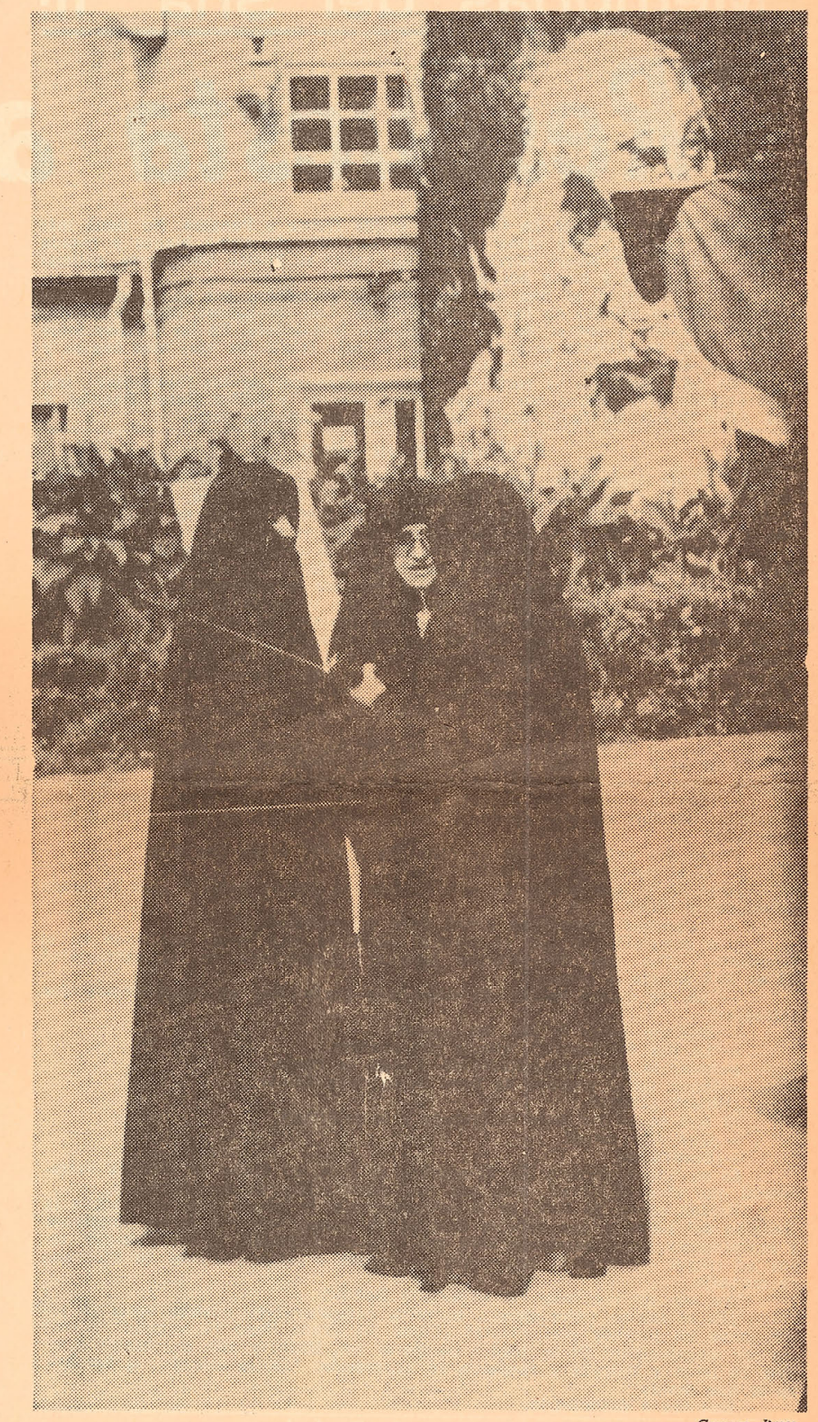
"Llegaron llamados por Khomeini. Un día caluroso y polvoriento. Descendían de autos, buses, motocicletas. Venían de la propia ciudad y de las villas de alrededor. Serían unos dos millones de seres humanos.

Se trataba de celebrar las festividades del viernes. Pero más bien parecía un "fin de mundo". Como la gente no cupo en el estadio donde se realizarían las ceremonias, la multitud se lanzó a las calles en la más dramática de las confusiones. La voz del ayatollah Hussein Ali Montazarri, uno de los más cercanos discípulos de Khomeini, atronó desde centenares de altopariantes. Ante el impacto, las muchedumbres caían a la tierra de rodillas.

Como un huracán vociferaban: "Alá es poderoso y grande es su profeta". Entonces venía la voz del ayatollah, con claros tintes histéricos, llamando a la multitud a marchar sobre la Embajada de los Estados Unidos.

"¡Muerte al Sha! ¡Muerte a los americanos!". La muchedumbre no esperaba respuestas. Y seguía: "¡Muerte, muerte, muerte!". Corrían, rezaban, amenazaban. Eran dos millones de dementes.

A las dos de la tarde de ese mismo viernes los manifestantes rodeaban la Embajada. Una muñeca de tamaño humano con una bandera norteamericana en la cabeza flameaba sobre la multitud. Alguien le puso fuego. El grito sostenido duró entonces un par de minutos sin detenerse. Los ojos de todos



Camera Press

Islam en el mundo moderno: estos no son monjes, sino muchachas que hacen guardia en los jardines de la Embajada de Estados Unidos en Teherán. Debajo de los austeros "chador" negros llevan los mismos blue-jeans y pullovers que usan todas las chicas jóvenes del mundo. También el negro manto islámico sirve a algunas para esconder armas de fuego y las radios con que continuamente se comunican entre sí las fuerzas de la revolución

EL REGALO QUE ABRIRA TODO EL AÑO!



LA EDICION INTERNACIONAL DE "EL MERCURIO"

A ese pariente o amigo que está radicado en el extranjero, regálele una suscripción a la Edición Internacional de EL MERCURIO. Un regalo para abrirlo todo el año con agrado. Ud. le estará entregando una visión completa de Chile, con noticias, comentarios y reportajes de actualidad. La Edición Internacional de EL MERCURIO acerca Chile a los que están lejos. ¡Piense en lo mucho que le agradecerán el regalo de una suscripción!



VALOR SUSCRIPCION EDICION INTERNACIONAL

	AREA "A"		AREA "B"	
ANUAL	US$ 20	$ 720.00	US$ 25	$ 960.00
SEMESTRAL	US$ 11	$ 360.00	US$ 13	$ 480.00
TRIMESTRAL	US$ 6	$ 180.00	US$ 7	$ 240.00

AREA "A", América y Europa
AREA "B", Asia, Oceania, Austria y Australia.

Enviar cheque a nombre de:
Empresa EL MERCURIO -CASILLA 13 -D
Santiago -Chile

ERIK VON KUEHNELT-LEDDIHN

Europa y Reagan

Archivo R -83-

Por Erik von Kuehnelt-Leddihn (Exclusivo para "El Mercurio")

¿Cuántos europeos no aguardaron el resultado de la elección presidencial norteamericana con la respiración contenida? ¿Y cómo reaccionan ahora, después de conocer los resultados? Todo europeo inteligente se da perfectamente cuenta de que, para bien o para mal, los Estados Unidos son el líder del mundo libre, aunque sólo sea porque hasta el momento no haya surgido otra nación calificada para dicha tarea: Alemania no es sino un fragmento de sí misma, estando su parte central ocupada por tropas soviéticas (que permanecen estacionadas a sólo 160 millas de la frontera de Holanda); Gran Bretaña se equilibra en la cuerda de la bancarrota y Francia parece paralizada por disensiones internas mientras que Japón es militarmente un inválido. Son, pues, los Estados Unidos quienes ya en dos oportunidades dieron forma al mundo actual con sus decisiones —su fatal participación en la primera guerra mundial y su afortunada intervención en la segunda—, los que se ven forzados a asumir tareas para las cuales la mayoría de sus ciudadanos sienten, naturalmente, escaso entusiasmo, para decir lo menos. Pero la historia no conoce la misericordia y pocas veces absuelve a las naciones de responsabilidades precipitadamente asumidas. ¡La historia del mundo es el gran juicio del mundo!

Vemos también que así como los norteamericanos por regla general suelen carecer de informaciones sobre Europa, también los europeos son ignorantes respecto de Norteamérica, lo que no es, sin embargo, igual. Esto no debe sorprender, ya que ni los propios norteamericanos son capaces de explicarnos a satisfacción la diferencia entre un demócrata conservador y un republicano "liberal". Más aún, la Constitución norteamericana dispone que el Jefe del Estado y el jefe del Gobierno habrán de ser una y la misma persona, dotada de poderes que no tienen paralelo en el Viejo Mundo más acá de la cortina de hierro, y lo mismo vale para el Senado. Ningún monarca constitucional posterior a 1918 posee las prerrogativas del Presidente norteamericano. No existe la representación proporcional y el mecanismo electoral parece bastante confuso y abre perspectivas engañosas, tanto para los norteamericanos mismos como para los habitantes de otros continentes. Los Estados Unidos son una realidad compleja que resulta sorprendente para más de un extranjero. El Gobernador Reagan fue elegido Presidente del país más poderoso de la tierra por apenas el 27 por ciento de los potenciales electores y eso ciertamente no constituye un terremoto electoral, como ya lo han advertido observadores ciertamente escépticos, tanto norteamericanos como extranjeros.

Cabe recordar aquí que la Constitución norteamericana, tal como la redactaron sus creadores, fue concebida en el marco de la tradición occidental de "gobierno mixto", conformado por elementos monárquicos, elitistas y populistas, y que todavía en 1787, Nathan Gorham, presidente del Congreso (bajo la antigua Constitución) intentó, conjuntamente con el Barón von Steuben, persuadir al Príncipe Enrique de Prusia, hermano de Federico II, para que viajara a los Estados Unidos a fin de convertirse en Estatúder hereditario de la República Americana, plan obviamente inspirado en el sistema de gobierno de los Países Bajos.

Sin embargo, después de 1828 los Estados Unidos se doblegaron ante una ideología importada de Francia —la democracia— y la Constitución norteamericana comenzó a ser crecientemente democratizada mediante sucesivas enmiendas. Empezó también a declinar la calidad de los Presidentes. Entre 1888 y 1910, James Bryce publicó su clásico "La mancomunidad norteamericana" (The American Commonwealth); el capítulo octavo del tomo I se titula: "De por qué los grandes hombres no son elegidos Presidentes". Herbert Hoover marca la excepción a esta regla y más de algún europeo le debe su salud, si no su vida, a este hombre y a sus planes y esfuerzos para alimentar a Europa después de la primera guerra mundial. Pero tuvo el infortunio de ser Presidente al momento del gran desastre de 1929.

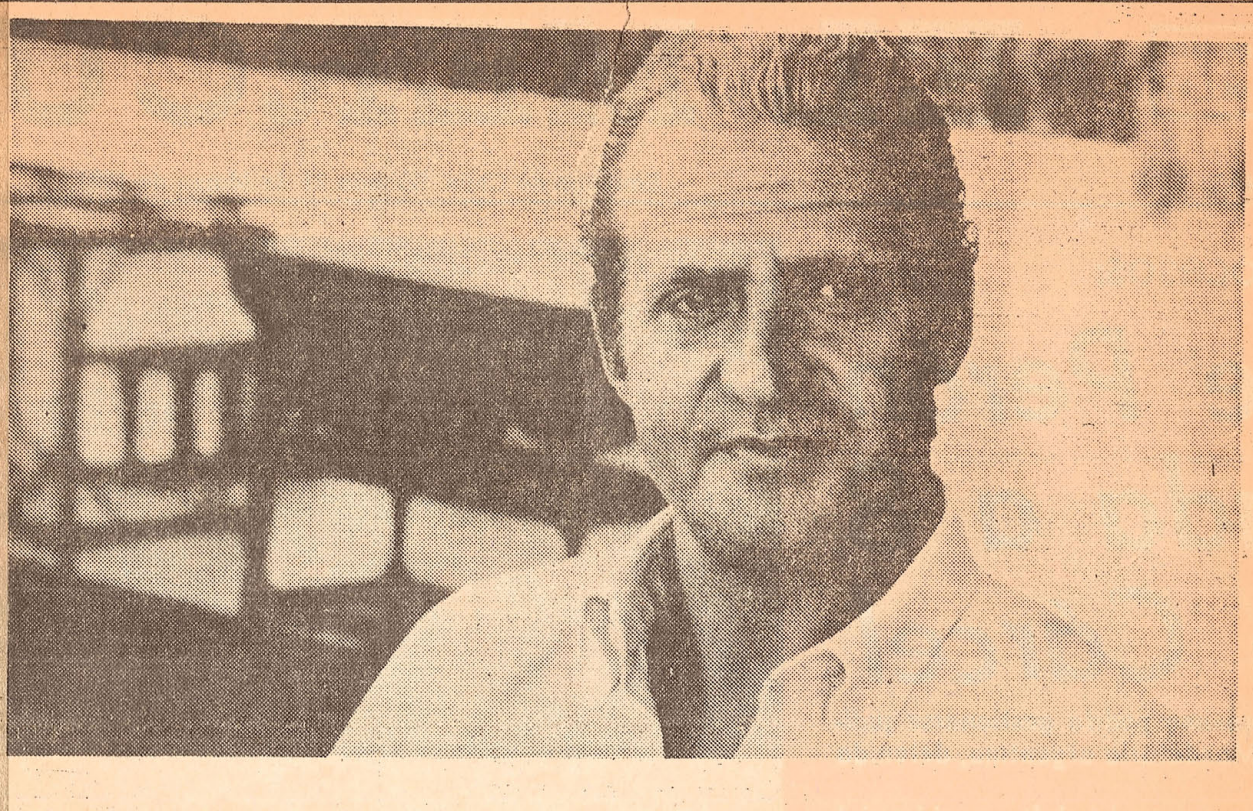
Innecesario resulta señalar que el Presidente Carter tiene la peor prensa que cabe imaginar para un Presidente norteamericano en Europa, y que recibió andanadas tanto de la izquierda como de la derecha. El Gobernador Reagan recibió algunos aplausos de la derecha, no tanto debido a su personalidad sino más bien a una mezcla de información y rumor acerca de que estaría rodeado de los mejores hombres y que estaría dispuesto a asumir una postura más enérgica frente a los soviéticos. (¿Su edad? Adenauer entró a la vida política sólo después de haber cumplido 70 años y Clemenceau tenía 78 años al celebrarse la Conferencia de Paz de París). El verano (boreal) de 1980 encontró a Europa en un estado de total decaimiento político, aunque las huelgas de Polonia le inyectaron nueva savia. Ellas probaron que el gran valor puede hacer frente al oso ruso, no obstante que sea sólo por un momento. La elección de Ronald Reagan, sin embargo, se transformó para Europa en una segunda inyección vigorizante y cabe únicamente ver si sus actos serán coherentes con sus palabras. Desde luego, si Franz Joseph Strauss hubiera podido ganar las elecciones de octubre pasado en Alemania, el panorama europeo tendría otro cariz.

Aparte de los aspectos militares de la alianza occidental, la batalla sigue en otros dos frentes. Allí tenemos los problemas económicos de Occidente, causados en su mayor parte por las estrategias de extorsión de la OPEP y la obsequiosidad de los gobiernos. A esto también se suma la debilidad ideológica de nuestro campo. El contar cabezas cada par de años (con la participación de marxistas y nihilistas morales, verdaderos aliados del único "enemigo"), no surte, ciertamente, un efecto vigorizante en el viejo continente. En los Estados Unidos hemos podido observar el resurgimiento de lo que con legitimidad puede llamarse derecha. (La derecha está en lo cierto y la izquierda en lo equívoco, abrazando a todas las formas de socialismo, incluyendo el llamado "nacional"). Unas pocas semanas antes de las elecciones norteamericanas, los "humanistas" (es decir, el agnosticismo organizado y el ateísmo) publicaron un extenso manifiesto firmado por más de una centena de hombres y mujeres, encabezado por luminarias como el profesor B. F. Skinner y el ganador del Nobel, doctor Francis B. Crick —quien propuso que todas las personas de 80 o más años debieran "ser dormidas"—. Este manifiesto dirigió sus ataques contra los "fundamentalistas", aunque también contiene algunos vituperios contra los católicos. Es, en realidad, el resurgimiento de la ortodoxia cristiana lo que obviamente provoca noches de insomnio a quienes se consideran de "centro" o "izquierdistas moderados". Estos han estado convencidos de que el proceso de descomposición de la cristiandad —sea la con sede en Roma, en Wittenberg, Ginebra o Canterbury— les aportaba "aliados naturales". Las perniciosas actividades del Consejo Mundial de Iglesias les insuflaron grandes esperanzas. Pero, repentinamente, parecen cambiar los vientos. A esto deben atribuirse los llamados de alarma. El protestantismo ya ha comenzado a "protestar" en los Estados Unidos.

Las elecciones presidenciales norteamericanas se realizaron en medio de un clima salpimentado por las explosiones de indignación ante la mezcla de política y religión, viejo estandarte norteamericano. Hasta el momento siempre habían sido los católicos los acusados de esta infamia. Pero los credos reformados de los Estados Unidos han salido últimamente a la palestra, involucrándose en airados enfrentamientos, situación no percibida sólo en Europa. (El alboroto socialista causado por la advertencia de los obispos alemanes sobre el aumento de la creciente deuda nacional germana provocada por un nivel de vida altísimo a expensas de las futuras generaciones, es un buen ejemplo). La religión y la moral, la moral y la política están todas inextricablemente relacionadas. No pueden separarse.

Cualesquiera sean las causas inmediatas de la elección de Reagan en los Estados Unidos y a pesar de la derrota de la centro-derecha en Alemania, Europa indudablemente ha cobrado nueva vida. La sensación de que los Estados Unidos abandonarían a sus aliados en caso de una verdadera crisis ha comenzado a ceder. La falta de confianza en "Jimmy" ha sido tan enorme que el europeo medio prácticamente había borrado a los Estados Unidos de sus cuentas. La amplia sonrisa de alba dentadura, esos ojos pequeños y parpadeantes, desconfiados más que inocentes, que atisban con timidez un mundo hostil e incomprensible, lograron convencer a millones de personas de una verdad absoluta: que la Unión Soviética no entiende sino el empleo de la fuerza. Ahora es posible apreciar esperanzas crecientes frente a una Norteamérica fuerte. Y esa es la única esperanza para una Europa caótica y castrada, que, en palabras de Henry Kissinger, carece de gobiernos legítimos desde 1918. (Legítimo en el más profundo sentido, como lo usó Guglielmo Ferrero). Tanto más razón entonces para que los Estados Unidos ejerzan un liderazgo fuerte, olvidándose de ciertas consideraciones.

21 Marzo 1981



El Cardenal Sin, el Marqués de Beccaria y la Guardia Civil

Por Erik von Kuehnelt-Leddihn (Exclusivo para "El Mercurio")

El Cardenal Sin del que aquí se habla no es un concepto teológico, sino una persona de carne y hueso: se trata de la principal figura de la Iglesia Católica del archipiélago de las Filipinas. Poco antes de la visita del Papa Juan Pablo II a esa nación asiática, el Cardenal Sin habló por la televisión europea sobre la relatividad de las formas de gobierno, y llamó la atención sobre la falta de sabiduría de las potencias occidentales en su pretensión de que su ideología popular, la democracia, tuviera validez universal. Lo que realmente importa, agregó, es que un gobierno trabaje por el bien común, por la decencia y el respeto a los derechos humanos.

Las Filipinas, debemos recordar, formaron parte del imperio hispánico hasta 1898 y el español fue su lengua oficial hasta que los Estados Unidos asumieron el control de las islas. En el seno de las familias más tradicionalistas todavía se insiste en el español por sobre el inglés y el lenguaje aborigen.

Y bien, al otro extremo de lo que alguna vez fue el imperio español —en cierto modo liquidado por los Estados Unidos a fines del siglo pasado—, queda la Madre Patria, España. Esta "joven democracia" atraviesa actualmente por tremendas dificultades. Casi fue destruida por un quijotesco conato de golpe de Estado, fraguado por un coronel de la Guardia Civil, ya algo entrado en años, quien en parte persuadió, aunque antes que nada engañó, a una serie de jóvenes oficiales que lo siguieron en su "toma" del Parlamento, las Cortes. Afortunadamente, España no es realmente una democracia en sentido estricto, sino más bien una monarquía constitucional con un monarca en ejercicio, quien, en su calidad de comandante supremo de las Fuerzas Armadas, pudo restaurar la ley y el orden, salvando así la Constitución.

Los medios de comunicación europeos, especialmente la radio y la televisión, en su mayoría estatales y atestados de izquierdistas, intentaron convencer a sus auditores y espectadores de que la malévola Guardia Civil es una "organización paramilitar" sobreviviente de la era de Franco, que debiera ser abolida, o, al menos, "purgada". (Lo que esta gente tenía en mente era nada menos que "chistka", término técnico soviético que es una traducción fiel de "épuration", el método de los clásicos verdugos de la guillotina). Sin embargo, la Guardia Civil, conjuntamente con la policía, no son sino los sucesores legales de la vieja Inquisición, abolida no por la Iglesia (que jamás tuvo el poder para instalarla), sino por la Regencia, en 1834. Por entonces la Inquisición había dejado de ser una institución amenazante, y George Ticknor, el brillante intelectual de Boston que recorrió España después de las guerras napoleónicas, informó que sólo asustaba a uno que otro teólogo. Aun así, el Gobierno español decidió que se necesitaba alguna fuerza reguladora también para un pueblo tan razonable y observante de la ley (así lo describía Ticknor), y el resultado de esto fue la creación de una fuerza policial para las ciudades. Esto, sin embargo, condujo de inmediato a una rebelión entre los españoles, tan amantes de la libertad, quienes procedieron a realizar manifestaciones en que gritaban: "Viva la Inquisición, muera la policía". (Reacción en sí incomprensible para pueblos cultos y progresistas de ambos hemisferios).

Dado que también la provincia y el campo requerían de una fuerza reguladora, se procedió en 1844 a crear la Guardia Civil, casi 100 años antes de que Francia decidiese lo mismo. Fue hecha a imagen y semejanza de las Gendarmerías del Imperio Austro-Húngaro, que es un equivalente de los "State Troopers" norteamericanos, cuerpos todos encargados de la vigilancia de las autopistas y carreteras, por ejemplo. La Guardia Civil jamás fue popular; es un organismo de elite, no demasiado bien pagado, pero altamente confiable e incorruptible. En la actual ola terrorista que sacude a España y que es producto, antes que nada, de las acciones de los separatistas vascos, la Guardia Civil ha perdido a más de 120 miembros, y dado que su "esprit de corps" se halla muy desarrollado, cada baja enfurece y duele a los miembros de la hermandad.

Puede uno imaginar con facilidad que si la Guardia se atuviera estrictamente a las leyes y regulaciones humanas, sería impotente ante los terroristas. Y aquí entramos a un problema que trasciende la estructura puramente hispánica del problema. La "humanidad" en los procesos criminales de la moderna Europa fue instaurada por un funcionario público austríaco, el italiano marqués de Beccaria, cuya obra "De los delitos y de las penas" revolucionó nuestro pensamiento en la materia. (Surtió profundo impacto no sólo en Europa occidental, donde los Habsburgo abolieron la pena de muerte en la Toscana, sino también en Rusia, donde la emperatriz Catalina se vio movida a realizar lo mismo). Las ideas de Beccaria, que iban de la mano con las de la temprana Ilustración, son hoy cosa común en el mundo occidental, aunque aquí está el obstáculo: en primer lugar, el Estado necesita ser más fuerte que las fuerzas criminales políticas y civiles y, en segundo, la policía no debe sentirse frustrada al combatir el crimen, porque el Estado falla en respaldarla con sus leyes y sus tribunales. Y ésa es exactamente la situación que hallamos en España. El terrorismo político y también los crímenes "normales" florecen porque la policía carece de los medios legales para combatirlos eficientemente. Así, vemos que el Ejecutivo se vuelve, al menos parcialmente, contra el Estado. No puede caber dudas de que el desempeño económico de España fue mejor bajo Franco (como, desde luego, fue mejor el desempeño económico global en esa época), y de que hubo mayor seguridad (para todos), que bajo esta "joven democracia". Ello crea un lastre nada fácil de describir. Uno no puede dejar de evocar el grito que corría por toda Francia en los años 70 del siglo pasado: "¡La República: qué bella se veía en tiempos del Imperio!". Actualmente los españoles dicen: "¿Recuerda los maravillosos días en que todos estábamos unidos contra Franco?".

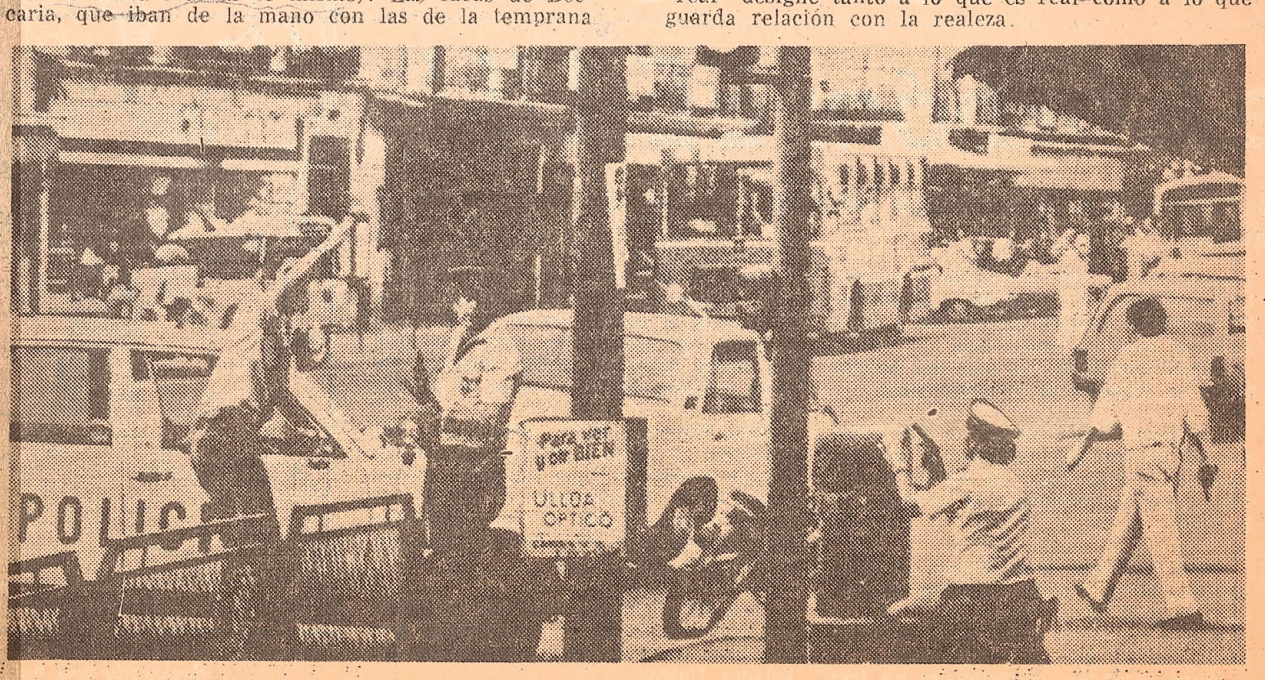
En España ya ha ocurrido una huelga policial debido a la falta de un verdadero respaldo gubernativo para la policía. Ahora, al parecer, le había llegado el turno a la Guardia Civil para ir a la huelga o, más bien, para sacar las garras. La razón inmediata para la dislocada salida de la Guardia fue la expulsión de varios altos oficiales de la policía después de la muerte en prisión de un vasco de apellido Aguirre. Este fue probablemente torturado a muerte, lo que ciertamente es algo terrible, aunque debemos interrogarnos con la mano en el corazón si el moderno terrorismo tecnificado puede ser combatido con sólo "medios legales". Tal vez sí en Alemania, pero no en España y menos en Italia. (Y menos todavía en la América latina). Tal vez por motivos culturales o por razones étnicas y raciales, uno puede fácilmente observar un "crescendo" de la violencia a medida que se desplaza en sentido meridional. (En la América latina el terrorismo suele llamarse "violencia", en lugar de "terrorismo"). Un hombre que asesina a un policía o a un guardia civil puede ser condenado a cadena perpetua, pero un hombre que asesina a 10 policías sufre el mismo castigo. La nueva ley española contempla un límite, pero los terroristas nada saben de límites.

Sin embargo, allí podemos observar cómo se levantan ola tras ola de indignación. Una semana antes de la muerte de Aguirre, el "brazo armado" de la ETA había asesinado alevosamente al director ejecutivo de la nueva central nuclear instalada cerca de Bilbao, padre de cinco hijos. Los vascos se manifestaron en masa y públicamente contra este acto gratuito de crueldad; una semana más tarde desfilaron protestando contra los asesinos de Aguirre. Persiste, entonces, la pregunta: ¿Quién se rendirá a quién? La policía se siente cada vez más traicionada por el Gobierno. Bajo Franco, razona, todo esto habría sido imposible. Y en ese sentido, obviamente, tiene razón.

Lo que los terroristas intentan es muy simple: tratan de destruir a la "joven democracia" o de hacer trizas la noble labor de Beccaria. A la larga, tal vez, alcancen ambos objetivos. No me sorprendería que en un plazo de 10 años a esta fecha se vuelva a legalizar una vez más la tortura, porque el Estado y la sociedad no pueden seguir viviendo sin ley y sin orden. Los códigos del mañana tal vez especifiquen la cantidad exacta de tortura aplicable en cada caso, ya sea para la obtención de informaciones o como una forma de castigo corporal. Puedo ya imaginar ese género de enmiendas legales sobre la base de plebiscitos altamente democráticos, perfectamente al margen de las elites. El pueblo suele ser bastante más severo que los grupos intelectuales.

El final feliz que tuvo el intento de derribar el Parlamento español se debe especialmente a la acción del joven y valeroso Rey. (¿Cuán valeroso? Su viaje al país vasco fue de carácter suicida). El Ejército cerró filas en torno del Rey en forma casi unánime, ya que un Rey es el punto de gravitación natural para la lealtad de una fuerza armada. (En América latina falta ese eje gravitacional, y ello explica la sucesión de un grupo de oficiales por otro en forma sostenida). España siempre tuvo instituciones "parlamentarias" y representación popular, pero una vez que apareció en escena el gobierno de partidos y las convicciones ideológicas dividieron a la nación más individualista de Europa, ni siquiera la Corona pudo preservar unidad y equilibrio. La única forma de salir de este dilema sería reformar completamente las Cortes, siguiendo líneas totalmente nuevas. Salvo que ocurra esto, seguirá aumentando la amenaza de la desintegración política y territorial de España.

Significativo resulta que la palabra española "real" designe tanto a lo que es real como a lo que guarda relación con la realeza.



Conceptos Intolerables

Señor Director:

En la edición del sábado 21 de marzo, el diario de su dirección publica un artículo exclusivo del señor Erik von Kuehnelt-Leddihn, en el cual se emiten conceptos intolerablemente ofensivos para cualquier conciencia civilizada.

So pretexto de hacer un análisis del reciente y frustrado golpe militar en España, el articulista termina por rendir un salvoconducto de honorabilidad a la tortura. Lamentando el asesinato, bajo tortura, de un detenido vasco, agrega que "debemos interrogarnos con el corazón en la mano si el moderno terrorismo tecnificado puede ser combatido con sólo "medios legales". Tal vez sí en Alemania, pero no en España y menos en Italia. (Y menos todavía en la América latina)", y luego agrega que "no me sorprendería que en un plazo de 10 años a esta fecha se vuelva a legalizar una vez más la tortura, porque el Estado y la sociedad no pueden seguir viviendo sin ley y sin orden. Los códigos del mañana tal vez especifiquen la cantidad exacta de tortura aplicable en cada caso, ya sea para la obtención de informaciones o como forma de castigo personal".

Difícilmente se puede encontrar algo más monstruoso que esos pensamientos en la literatura contemporánea. Sólo comparable con algunos trozos escogidos de los grupos nihilistas que justifican el crimen como arma política. O con algunas cumbres de la criminalidad social, como pueden encontrarse en algunos "filósofos" o panegiristas del holocausto nazi.

Nadie que haya estudiado de cerca el fenómeno contemporáneo del terrorismo disentirá de la afirmación de que los cuerpos legales no bastan para detenerlo y derrotarlo. Se necesitan una política y una técnica bastante más complejas que una ley. Pero cosa muy distinta es inferir que la relativa ineficacia de los "medios legales" constituya una justificación a priori de la tortura. Por el contrario, si algo hay claro es que la forma más ineficiente y fatal en el largo plazo es combatir el terrorismo revolucionario con el terrorismo de Estado. Cada vez que un gobierno viola las leyes nacionales e internacionales cuya protección y respeto constituyen su título de legitimidad jurídica, política y moral, se coloca en el mismo plano del mal que pretende combatir y termina por hacerse ilegítimo a los ojos de la población que gobierna. El delito de violar la "ley" no es igual para una autoridad que juró respetarla y hacerla respetar que para un elemento que se ha puesto deliberadamente al margen de ella y busca reemplazarla por otros códigos y normas.

Sostener, por añadidura, que la tortura y la violación de los "medios legales" es algo casi inevitable y perfectamente justificado en los países meridionales y, totalmente comprensible en América latina, constituye una insolencia y una grosería pasmosa. No resulta necesario detenerse demasiado en el juicio. Su carácter cavernario habla por sí solo.

Por último, cabe señalar que este artículo es publicado en un momento en que la conciencia internacional acerca de la tortura alcanza nuevos niveles de exigencia moral y en que se discuten varias proposiciones para hacer de ella un crimen contra la humanidad, que pueda ser perseguido, juzgado y sancionado internacionalmente. Entre otras hay una proposición formal de un proyecto preparado por la Comisión Interamericana de Derechos Humanos, en que se proponen drásticas sanciones para quienes practiquen la tortura.

Resultan comprensibles la indignación y el desprecio que despiertan en toda conciencia civilizada el crimen terrorista y el asesinato como arma política. Y ello explica que la violación sistemática de los derechos humanos por parte de los grupos terroristas les aliene todo apoyo popular y los condene a ser grupúsculos minoritarios y sin representatividad alguna. Pero, ciertamente, el repudio al terrorismo no puede justificar la deformación moral de considerar un crimen como la tortura como un "instrumento eficiente". En la medida en que juicios como el que comentamos se dejen pasar en silencio, sólo se está contribuyendo a la degradación moral de la opinión pública y a socavar toda posibilidad de una convivencia civilizada.

Claudio Orrego Vicuña

Las cartas enviadas a esta sección deben estar escritas a máquina y con la individualización completa del remitente. El diario no puede verificar la identidad del autor y reproduce la indicada por éste. La Dirección se reserva el derecho de seleccionar, extractar y titular las cartas que publica. No se devuelven las cartas no publicadas.

Dgo 29-3-81

Corrupción y Continuidad

Por Erik von Kuehnelt-Leddihn (Exclusivo para "El Mercurio")

Los europeos han tenido la oportunidad de observar en sus televisores algunas escenas de la Convención Republicana en Detroit. Fue una experiencia desconcertante para ellos, porque los Estados Unidos "hablan" a los europeos en términos, muchas veces, ininteligibles para ellos, y otro tanto hacen los europeos con los norteamericanos. Que algo tan serio como la política de hoy pueda ser considerada como divertida resulta extraño para nosotros los del viejo mundo. (Naturalmente, se hicieron comentarios equivocados y se crearon impresiones erróneas: el repudio por los republicanos de la Enmienda sobre Igualdad de Derechos, llevó al europeo medio a la conclusión de que Reagan, al igual que Khomeini, exigiría a las secretarias, azafatas aéreas, abanderadas de las escuelas, debutantes y escolares norteamericanas el uso del "chador"). En todo caso, la impresión dejada incluso por los mismos comentaristas de izquierda, es que, salvo un milagro, la victoria final de Reagan en noviembre es muy probable. Pero... ¿un actor? Tomemos, por ejemplo, un país como Alemania o Austria, donde la mitad, por lo menos, de los dirigentes políticos posee grado de doctor. El hecho de que Truman fuera sombrerero es ignorado por la mayoría u olvidado, como tampoco se cree en la leyenda que dice que la mayoría de los Presidentes norteamericanos nació en cabañas de troncos. (¿Cuántos lo hicieron en realidad?). Sin embargo, el actor de "western" nos parece tan extraño en el papel de Presidente como un cultivador de maní, y esto a pesar de que muchos de los más destacados políticos europeos no sólo nacieron en el equivalente de las cabañas de troncos, sino, más aún, fueron hijos naturales, lo que escandalizaría a muchos norteamericanos.

Pero hablando del Presidente Carter, el "tropiezo" de su hermano, que recibió más de un cuarto de millón de dólares de manos de un hombre que no sólo contrata asesinos (un respetable y antiguo procedimiento en la historia musulmana), sino que es el regalón actual de Moscú en el Mediterráneo, causó probablemente más impresión en Europa que en los Estados Unidos. Evidentemente, nadie puede ser responsable de las culpas de su hermano, pero el proverbio que dice que "la manzana nunca cae muy lejos del árbol" es citado con deleite.

Pero los europeos, y especialmente los austríacos, no deberían caer en ese vicio, porque ese pequeño país es en este momento la escena del escándalo financiero más grande en la historia de la segunda república. (Naturalmente, los franceses con sus cinco repúblicas, tienen una marca mucho más elevada en ese sentido). Existe el consenso de que lo que ha salido a luz en este "affaire", relativo a la construcción del nuevo hospital general de Viena, que se calculó que costaría 80 millones de dólares, en tanto que hasta el momento van gastados tres mil millones (aunque aún no se termina), es el resultado de los "políticos", para ser más exactos, de los políticos socialistas. (Hasta el momento hay siete personas arrestadas). Hay que considerar que durante el "antiguo régimen", es decir, antes de 1918, eso habría sido considerado imposible. Cualquier empleado particular o del Gobierno que se hubiera visto envuelto en algo semejante se habría suicidado. Eso no pasa hoy y va a ser muy difícil conseguir que esos hombres devuelvan sus mal habidas ganancias por la vía legal. Para empeorar las cosas, el presidente de la Asociación Industrial Austríaca reconoció, en una entrevista televisada, que los "regalos" de esa clase ya son parte del folklore austríaco, y que esa forma de dar y tomar regalos ha pasado a ser "habitual".

El soborno (¿el soborno constituye siempre corrupción?) pertenece a la esencia de la democracia. John Adams, segundo Presidente de los Estados Unidos y antidemócrata confirmado, como la mayoría de los padres de la patria, aseguraba que la democracia (muy francesa pero no norteamericana), como sistema de gobierno, descansaba, como él decía, "en generosidades remunerativas". Si yo tratara de pagarle mil schilling a un votante que me hubiera dado su palabra de honor —de preguerra— de votar por mí, sería, sin duda, arrestado. Sin embargo, nadie me impediría subirme a un cajón y pronunciar un discurso prometiendo que si me eligen, el Gobierno constituido por mi partido pagará mil schilling a todo el que tenga ojos azules, que le falten dientes o que tenga una cicatriz de apendicitis. Esto sería perfectamente legal. Lo único que tendría que hacer es lograr que mi promesa resultara digna de crédito. (En realidad, esa es la forma en que se ganan muchas elecciones en el mundo occidental).

A los europeos les impresionó que el señor Reagan hiciera pocas promesas de esa índole, limitándose a decir que desearía reducir los impuestos y, lo que parecería una contradicción, se preocuparía de que los Estados Unidos no pasaran a ser una potencia militar de segunda clase. Más aún, parece inclinado a tratar de hacer de los Estados Unidos el líder mundial, lo que aparentemente molesta a los europeos, aunque en su fuero interno les encanta. En Europa occidental no existe un gran líder, y se piensa que, a lo mejor, los Estados Unidos podrían producir uno (Adenauer fue el resultado de una votación), o que, por lo menos, elegirá un hombre capaz de rodearse de un buen equipo para secundarlo. Actualmente, tanto Francia como Alemania están tratando de tomar el mando. Esto lo demuestran Helmut Schmidt y Giscard d'Estaing (que pronuncia muy buenos discursos en alemán), lo que despierta en ciertos sectores la ilusión de que Europa podría volver a recuperar su lugar. Sin embargo, sabemos positivamente que sin el fuerte apoyo de los Estados Unidos estaríamos perdidos. Una reacción derechista popular tendría que venir desde el otro lado del Atlántico (a diferencia de una intelectual).

Ni Schmidt ni Giscard d'Estaing tienen ninguna seguridad de mantenerse en el poder. Franz Josef Strauss podría ganar en octubre, pero Giscard podría perder el año próximo. A diferencia de la órbita oriental, con sus seudomonarquías, el cambio y la discontinuidad están a la orden del día en Occidente. Pero la conducción de un Estado se basa en la continuidad. Hemos visto algunos sorprendentes cambios de los hombres, pero no de los sistemas en Europa oriental, ni de los objetivos de los muchos gobiernos asociados que colaboran entre sí. (Naturalmente, suceden accidentes, como en China, Yugoslavia y Albania). Por otra parte, en Occidente parece aterrarnos la continuidad, porque tememos al poder.

Inevitablemente, la política exterior de los Estados Unidos es absolutamente cambiante. Es cierto que también en Europa las elecciones cambian gobiernos, variando también los objetivos, pero esos países no son los que dirigen el mundo libre. Desde el punto de vista político, son niños consentidos, difíciles, inmaduros y absurdos que deberían confiar en su madre. Pero su madre tendría que ser una mujer equilibrada, no caprichosa. En los Estados Unidos podría haber un cambio completo de dirección debido a las elecciones. Pero aunque los marineros pueden ser caprichosos e inconstantes, el timonel no puede serlo. Tanto él como el capitán tienen la responsabilidad. Tienen que trazar la ruta del barco y ver que se cumpla exactamente.

El lactante vive en su cuna y el niño chico en su cuarto de jugar y para ellos no existe el mundo amplio y tumultuoso que los rodea. Pero cuando el niño crece, la sociedad y las relaciones humanas adquieren enorme importancia para él; son sus "relaciones exteriores". Ya no le será posible chuparse el pulgar y entretenerse con los dedos del pie. Los jóvenes de ambos sexos deben salir al mundo, el que en muchos casos les resulta hostil. La niñez feliz (y en el caso de los Estados Unidos fue, en realidad, una niñez feliz) se esfuma en la memoria, a medida que sobreviene el despertar, una súbita y a veces dolorosa sensación de que se es alguien y de que se ha emprendido una ruta hacia un determinado objetivo. A ésto se le llama frecuentemente "crisis de identificación". Todos en Europa esperamos que los Estados Unidos tengan éxito en encontrar su identidad, que haga frente a la vida y que, por fin, asuma el liderazgo.

"Marxismo de Derecha"

Señor Director:

En su edición del domingo 12 de abril, "El Mercurio" publica una carta del señor Pedro Ibáñez Ojeda en que se refiere a mi persona. No me haré cargo de sus incoherentes imputaciones, destinadas a satisfacer odios más que a aportar luces sobre el tema del terrorismo y la tortura. Mi experiencia de anteriores polémicas con el señor Ibáñez me han convencido de que personajes movidos por la pasión no son susceptibles de convencimiento por el simple ejercicio de la razón. El ex senador tiene, en ese campo, marcas sorprendentes que el país recuerda.

Pero los lectores de "El Mercurio" merecen respeto intelectual. De ahí que valga la pena hacer algunas reflexiones acerca de un fenómeno de fondo que se percibe en el debate público chileno y que no deja de ser inquietante. Se trata de la generalización de cierto materialismo ramplón que, inconscientemente, recurre al arsenal de ideas y creencias del materialismo histórico, base conceptual del marxismo.

La sobrevalorización de la dimensión económica de la vida lleva a no pocas personas a una peligrosa descalificación de otras dimensiones de la existencia que son la base de la libertad, individual y social, y de los derechos humanos y políticos de las personas. Sostener que la libertad económica tendrá como corolario inevitable la libertad política es, ni más ni menos, sostener lo mismo que quienes afirman que no habrá verdadera libertad mientras no se elimine la explotación capitalista. Por ridícula que aparezca la definición de la reforma agraria como una forma de tortura, no debe olvidarse que las guerrillas han nacido en América latina a partir de la afirmación de que la pobreza y la miseria son una forma de violencia que sólo puede ser remediada mediante la violencia armada. Y así, en muy diversos casos y situaciones, el reduccionismo economicista lleva a una desvalorización de valores, principios y realidades que son aquellas que representan lo más especificamente humano de la vida social.

Arrastrada al terreno de un materialismo ramplón, se crea en una sociedad el clima intelectual y moral dentro del cual el marxismo termina por aparecer como el sistema de pensamiento más coherente, complejo y articulado con que interpretar el devenir histórico. Hecho paradójico que muchas veces representa la victoria, no buscada e inconsciente, de aquello que se ha pretendido destruir. La lógica materialista termina por reducir el problema político a un problema de intereses, terreno en el cual, por cierto, a la larga los de la mayoría terminan por imponerse sobre los de la minoría.

La aparición en Chile de un "marxismo de derecha", representado por una reducción mecánica de lo social, lo político y lo cultural a sus causalidades económicas, merece un debate intelectual de fondo sobre la materia. Para un futuro democrático la generalización de un materialismo economicista es un riesgo serio y una amenaza inquietante.

Claudio Orrego Vicuña

Las cartas enviadas a esta sección deben estar escritas a máquina y con la individualización completa del remitente. El diario no puede verificar la identidad del autor y reproduce la indicada por éste. La Dirección se reserva el derecho de seleccionar, extractar y titular las cartas que publica. No se devuelven las cartas no publicadas.

Economía e Iglesia

1951 / Archivo -88

Señor Director:

Permítame felicitarlo por la publicación de los dos interesantes artículos que aparecieron en su diario los sábados 19 el primero, y 26 de julio el segundo, ambos sobre el tema que encabeza estas líneas. Compulsan dichos artículos las opiniones emitidas por su colaborador Erik von Kuehnelt-Leddihn, opiniones que aunque ustedes mismos califican de exageradas —y yo me atrevería agregar que en ciertos aspectos mal intencionadas— tienen el mérito de abordar de frente un tema de la mayor importancia, cual es el del casi permanente desencuentro entre el pensamiento de la jerarquía católica y las postulaciones de la moderna ciencia económica pura.

Para un laico comprometido con su Iglesia —como el que estas líneas escribe— y que ha dedicado, al mismo tiempo, parte importante de su vida a tareas económicas teóricas y prácticas, de docencia las primeras y de administración financiera las segundas, es tremendamente doloroso comprobar cómo los documentos eclesiales que abordan temas insertos en el orden temporal, menosprecian el aspecto específicamente económico de las cuestiones, refiriéndose a veces a él como a meras opiniones polémicas o dubitables posiciones doctrinarias. De este modo se subestima un factor que es fundamental tener en cuenta, con todas sus implicancias, para la acertada solución de los problemas de justicia social.

Me llena, por tanto, de esperanzas esta iniciativa de "El Mercurio" en la que avisoramos el sano propósito de plantear un debate —que sería utilísimo sobre todo para la propia Iglesia— sobre la conveniencia de que laicos y sacerdotes se convenzan de que existe una ciencia a nivel profesional, impermeable a las baratas generalizaciones de aficionados, como es la economía, ciencia social de la mayor importancia y que debe ser estudiada con seriedad, por cuanto sus postulados y diagnósticos son imprescindibles en la actualidad, haciéndolos compatibles con los de la teología y la sociología, para opinar sobre problemas del orden temporal tan específicos como los de pobreza y riqueza materiales, capital, renta, producción, distribución y consumo.

Hace algunos años, durante el pontificado de S. S. Paulo VI, tuvimos la valiosa oportunidad de concurrir, con mi querido y distinguido amigo Carlos Urenda Z., a una entrevista que sostuvo un grupo de empresarios latinoamericanos con el Cardenal Tisserandt, enviado por el Papa a México para conocer precisamente la opinión de dichos empresarios sobre los problemas económico-sociales del continente y la actitud de la Iglesia frente a ellos. Los delegados chilenos le formulamos al alto representante pontificio, como la petición principal que podíamos elevar a la Santa Sede en ese momento, la de que hiciere obligatoria la cátedra de "Teoría Económica" en los Seminarios Mayores e institutos equivalentes bajo su dependencia y que alentara por otros medios la especialización sacerdotal en Economía, con tan elevada prioridad como la que se daba en Sociología, Derecho u otras disciplinas sociales. El ilustre prelado nos escuchó con interés y nos declaró que le parecían muy atendibles los puntos de vista que le formulábamos, los que quedó de plantear en el nivel vaticano correspondiente.

Si bien es cierto que hay mucho de verdad en la interpretación histórica que hace Von K[illegible]t-Leddihn sobre las raíces [illegible]tuales del desinterés y falta de [illegible]ón demostrados por la Iglesia [illegible]as materias de Economía, no lo es menos que es hoy un hecho inamovible en el mundo en que vivimos, frente a los avances en la tecnificación de la vida humana y ante la maciza elaboración de la macroeconomía científica y sus interesantes estudios sobre renta nacional, desarrollo económico, ahorro e inversión, que resulta estéril cualquiera opinión o afirmación relativa al manejo del bienestar material, si no se han estudiado previamente las implicaciones de orden específicamente económico envueltas en su solución. En consecuencia, una Iglesia que se siente responsable de cristianizar el orden temporal, gústele o no le guste, deberá ser fuerte en Ciencia Económica, sin apellido.

Sergio Vergara Vergara

Las cartas enviadas a esta sección deben estar escritas a máquina y con la individualización completa del remitente. El diario no puede verificar la identidad del autor y reproduce la indicada por éste. La Dirección se reserva el derecho de seleccionar, extractar y titular las cartas que publica. No se devuelven las cartas no publicadas.

Disturbios en Europa

6/5/81

Por Erik von Kuehnelt-Leddihn (Exclusivo para "El Mercurio")

Europa central se ve actualmente sacudida por asonadas de elementos juveniles; las suscitadas en Gran Bretaña tienen carácter racial y son, por ello, un caso aparte. Probablemente sean organizadas por fuerzas de carácter ideológico, pero, con todo lo repudiables que resultan, podrían surtir un efecto paralelo beneficioso en cuanto despertarán en los ingleses la conciencia sobre algo que siempre supieron en sus corazones y negaron en sus mentes: que la humanidad no está tallada de un solo tronco. Y eso podría conducirlos a juzgar más amablemente a ciertos pueblos geográficamente alejados de ellos, como, por ejemplo, los norteamericanos, los sudafricanos e, incluso, los australianos. Brixton, un suburbio "interracial" de Londres, ha quedado convertido en ruinas.

Tal paisaje de devastación también puede en estos momentos apreciarse en ciudades del continente europeo. Son imagenes que evocan el París de mayo de 1968 y que ahora son cosa cotidiana en Amsterdam, Nimega, Zurich, Berlín oeste y hasta Viena. En el continente europeo, sin embargo, la espina dorsal de las manifestaciones violentas no es de índole racial sino que ideológica, social y existencial, y si se quieren descubrir sus motivos habrá que penetrar muy hondo en corazones y mentes.

En nuestro Occidente civilizado (dejaremos de lado a Japón y América latina), la inquietud comenzo en la década de 1950 con el movimiento "beatnik", que se convirtió despues en el "vietnik" de la década de 1960. Pero, ¿por qué los integrantes de ese primer movimiento se vieron a sí mismos como "generacion beat? Ciertamente no habían vivido la guerra, ya que eran pequeñuelos en la década de 1940. Más bien se habian perdido la guerra, en todo el sentido de la palabra. ¿Podría pensarse acaso que se sentían engañados y marginados de una gran experiencia, por terrible que hubiera sido? Los "beatniks" no eran desempleados ni estaban muertos de hambre y tampoco pertenecian a los estratos inferiores de la sociedad norteamericana. No, mas bien provenian de acomodados hogares de la clase media y media alta.

Debemos aquí dedicarnos a reflexionar. La humanidad escribe su historia hace apenas cinco mil años, pero la especie lleva más de un millón de años sobre el planeta. Sin embargo, sólo en el periodo más reciente de la historia naciones enteras (salvo algunas minorías) han logrado vivir con lo que hoy calificamos ligeramente como "dignidad de hombres". Hace apenas mil años sólo personas muy privilegiadas gozaban de un mínimo de comodidades y no es exagerado afirmar que aun durante el Renacimiento los hijos menores de los reyes (con escasas probabilidades de llevar alguna vez una corona sobre sus testas) habrían cambiado gustosamente sus privilegios por el estilo de vida que tiene actualmente todo obrero industrial de Alemania; por ejemplo: servicio médico y dental, medios de viajar comodos y expeditos, cine y televisión, los mejores conciertos transmitidos por sistemas de "alta fidelidad" y muchas otras ventajas biologicas, culturales y artísticas.

Sin embargo, esos príncipes tenian (desafortunadamente) una ventaja sobre el hombre moderno de las naciones civilizadas: contaban con mayor posibilidad de canalizar sus agresiones (siempre poderosas en la juventud) en forma de guerras y duelos. En Europa y los Estados Unidos se sigue gozando de una paz impuesta por el temor a la guerra atómica. En el pasado las guerras tenian, desde luego, un carácter muy diferente, muy personal y romantico y, algunas veces, incluso caballeresco. Con todo lo chocante que resulta, formaban parte de la vida cotidiana varonil. La amenaza nuclear, si bien ofrece una dudosa paz, también origina una sensación de depresión, angustia y ansiedad que conduce al cinismo y al nihilismo. Esto, a su vez, suscita en muchos jóvenes la pregunta de si realmente existe un sentido para esta vida. No en vano autores como Sartre, Beckett, Ionesco (antes de su giro hacia lo espiritual) han surtido tal impacto en las generaciones jóvenes de Europa. Innecesario resulta decir que sólo la religión puede ofrecer una respuesta al por qué, como y de dónde y hacia dónde de nuestras existencias, cosa que ni la ciencia ni la filosofía logran hacer de un modo genuinamente afirmativo.

En otras palabras: estos jóvenes carecen de un propósito en sus vidas, tal como sus naciones carecen de "propósito". Antes, cada país creía tener una misión específica y si bien sus aspiraciones no eran siempre reconocidas por todos, existía cierto consenso respecto de ellas dentro de los márgenes territoriales. Gran Bretaña se enorgullecía de grandes valores morales y estaba convencida de que su tarea era educar y mejorar a las "razas inferiores carentes de ley". Francia aspiraba a ser "une patrie pour l'humanité"; los alemanes estaban convencidos de que el mundo se recuperaría con sólo adquirir modales alemanes, y España se creía con derecho a ser "la orientadora espiritual del mundo". Rusia era la "Santa Rusia" y aspiraba a ser salvadora del mundo. Uno podría calificar estos programas y pretensiones de descabellados, pero conferían orgullo y éste, acoplado con un sentido del honor, permitía una vida más plena. Antiguamente existía también el orgulo familiar, nacional o de clase. Los norteamericanos no se pueden imaginar cuán orgullosos eran los proletarios europeos hace solo una o dos generaciones, porque estaban convencidos de ser, de acuerdo al evangelio de San Marx, la "sal de la tierra", y los campesinos siempre fueron y siguen siendo muy orgullosos, especialmente aquellos de Europa septentrional. Los pueblos no solo se enorgullecian de sus países, sus naciones, sino también de su raza, fueran judíos o gentiles.

Todos esos orgullos han sido seccionados, criticados, ridiculizados. El socialismo-comunismo destaca el papel de las "masas" sin rostro que, supuestamente, habrían hecho la historia. Sería un grave error pensar que la democracia ha hecho algo para restaurar el orgullo y el honor. Escribir cartas anónimas siempre fue considerado como el colmo de la bajeza humana, y es justamente eso lo que acontece en las elecciones. En el mayor de los secretos se escribe un nombre en un trozo de papel, se lo introduce en un sobre y si alguien osa preguntar por quién se ha votado se responderá con indignación. ¿Se trata de un acto irresponsable? Las más de las veces. Y, para colmo, uno sabe perfectamente que su voto representa un segmento microscópico de la votacion general. El microbio humano con dificultad podrá obtener algún sentimiento de orgullo de tal proceso; a esto se debe, por ejemplo, el surgimiento de la APO alemana, la "oposición extraparlamentaria". En la República Federal, los terroristas, que carecen de toda esperanza de obtener alguna vez el voto de las mayorías, han optado por la "acción directa" de Bakunin. A lo anterior se agrega que la profunda desilusión con la Unión Soviética ha dado ímpetu al resurgimiento de las teorías anarquistas del pensador ruso, que, a diferencia del sovietismo, son francamente antiestatistas.

Los alemanes —quién lo duda—, siempre han tendido a llevar sus ideas hasta las últimas e inhumanas consecuencias, y sus anarco-terroristas actúan justamente en ese marco: en estos instantes se vive en Europa el resurgimiento del terrorismo germano, dado ya por muerto en casi todo el mundo. Ahora los anarquistas germanos buscan contactos con los grupos dedicados a la ocupación ilegal de casas y bloques de departamentos, compuestos por jóvenes de ambos sexos que muchas veces carecen de medios para pagar el alquiler y que penetran en construcciones desocupadas para convertirlas en sus "fortalezas" y "nidos de amor". La policía tiene la desagradable misión de expulsarlos. Nuevamente puede comprobarse que estos promiscuos grupos juveniles no pertenecen a las clases bajas. Ellos no son sino jóvenes románticos que buscan algo que reemplace a la guerra, por lo cual libran batallas contra el Estado y una sociedad basada en la ley y el orden. Los terroristas se han aliado cada vez más con estos grupos y su objetivo específico consiste ahora en aumentar sus actividades hasta que el Gobierno altere las condiciones de detención de los violentistas encarcelados. Muchos de ellos están en huelga de hambre, que ya causo la muerte de uno. Sus principales exigencias estriban en celdas comunes con sus "colegas", cierto número de privilegios y status militar, que los convertiría en "prisioneros de guerra" (exigencia curiosa, ya que la ley germana prevé la inmediata ejecución de francotiradores o espias sorprendidos en las ciudades portando armas).

El orgullo de los antiguos se ha esfumado y con él un sentido del honor, del patriotismo, del orgullo de la familia, de los padres y los antepasados. De Hitler se decía que, al igual que una mula, carecía del orgullo de un ancestro y de la esperanza de una progenie. Los padres, abuelos y tíos de nuestra generación joven han traicionado a un gobernante, a una constitución y a un gobierno, uno tras otro. Y los jóvenes no anhelan formar familias, casarse realmente, tener hijos. ¿Orgullo de ser hombre, de ser mujer? El tedio de la vida propia de la era tecnológica bajo un Gobierno benefactor los hace anhelar "experiencias", sexo, drogas. Ni siquiera Eros conmueve ya a estos seres. Con dificultad comprenderán las palabras de Jean Cassou: "Nada es más verdadero en la vida que el amor y las lágrimas, las lágrimas y el amor". Ellos carecen de amor. Odian y, en consecuencia, al igual que niños pequeños, se transforman en vándalos, destructores, asesinos. Su potencial de odio es genuinamente aterrador. Se expresa en ventanales destrozados, automóviles volcados e incendiados, tiendas saqueadas, policías heridos, rehenes mutilados y asesinados. Los jóvenes se están convirtiendo en una "raza extraña", como afirmó Konrad Lorenz, prominente zoólogo y antropólogo laureado con el Nobel de Medicina. Desde luego que la culpa de este estado de cosas no la cargan sólo los jóvenes: ellos son el producto ulterior de un desenvolvimiento que comenzó con la guillotina y que condujo por las horcas, los Gulags, y los paredones hacia el gangsterismo adolescente. La única salvación parece residir en una revitalización de los valores y de las virtudes.

Antinorteamericanismo: La Ultima Fase

25/4/82

Por Erik von Kuehnelt - Leddihn (Exclusivo para "El Mercurio")

Para comprender adecuadamente la enfermedad del antinorteamericanismo —que no es, intelectual y sicológicamente, un fenómeno enteramente nuevo—, es necesario, por sobre todo, tener en cuenta que, desde 1945, vivimos en un período "de posguerra". Asimismo, puede argumentarse que, desde 1914, ha imperado una situación de guerra interrumpida por meros "armisticios". Esto confirma el viejo adagio según el cual las democracias no son capaces de prepararse adecuadamente para la guerra ni establecer constructivamente la paz. La guerra y los conflictos generados por las relaciones exteriores son los talones de Aquiles de las "democracias", y esto se debe a dos razones. La primera es que los mencionados sistemas políticos permiten la discusión abierta entre el Gobierno y los ciudadanos, procedimiento que no es del todo practicable en estas latitudes, porque "el enemigo está atento"; la segunda es que la democracia equivale a un cambio permanente y, de esta manera, no puede haber confianza entre gobiernos que dependen de las veleidades de una opinión pública inestable. La única seguridad (o inseguridad) duradera que puede imaginarse es la que se ofrecen unos a otros los gobernantes responsables. Así, todas nuestras políticas exteriores se encuentran, a la sazón, fundadas irremisiblemente sobre la arena.

En otras palabras, el antinorteamericanismo en el continente europeo es, principalmente, resultado del hecho, ya mencionado, de que sus habitantes vivimos en una era de posguerra, en la cual, desde 1941, los Estados Unidos y la Unión Soviética son los factores decisivos. Sin embargo, las raíces del mal se remontan a 1917, el año más fatídico en la historia del mundo, ya que en su transcurso se dio origen a una democracia en Rusia, la cual fue prontamente derrocada por el ala extremista de la socialdemocracia rusa, los bolcheviques. El fin del imperio de los zares impulsó a Woodrow Wilson a abandonar la Doctrina Monroe y a transformar una guerra entre naciones (en alemán, "das Voelkerringen") en un conflicto ideológico. Ponerse del lado de la monarquía rusa era incompatible con el programa de "dar cabida en el mundo a la democracia". De allí la desmedida simpatía de Wilson hacia Kerensky, a quien dio la bienvenida, "por los méritos que lo precedían, a una liga de honor". Y la guerra de 1914 suscitó la segunda guerra mundial. Ahora debemos tratar de alejar el peligro de una tercera conflagración mundial, que se originaría a partir del conflicto que la precedió. En dos ocasiones un vínculo ruso-estadounidense fue la causa de grandes desgracias: la primera vez fue la alianza Wilson-Kerensky y la segunda la formada entre Roosevelt y Stalin. De no haber sido por la intervención estadounidense en la primera guerra mundial, se habría llegado a un compromiso de paz hacia fines de 1917 o comienzos de 1918, puesto que las naciones europeas, en su totalidad, se encontraban exhaustas. Por otra parte, Wilson mismo resultó un desastre en París. Ben Hecht (en su libro "Erik Dorn") describió al Presidente comparándolo con "una virgen de rostro alargado, atrapada en un lupanar, pero pidiendo con voz firme y resuelta un vaso de limonada". Los jóvenes estadounidenses cuyas tumbas se encuentran en Chateau-Thierry y en Belleau-Woods habían muerto, ciertamente, en vano. En cuanto a Kerensky, el historiador ruso Michael Florensky dijo acertadamente que su única salvación habría sido concertar la paz en forma inmediata. Pero él, también, quería "dar cabida en el mundo a la democracia" y, por esa misma razón, entregó su país a los bolcheviques. A partir de ese instante, como en una tragedia griega, la historia del mundo occidental tomó resueltamente el rumbo del desastre.

La historia (y la geografía) mundial tiene tan poca importancia en los programas educacionales de los Estados Unidos que los ciudadanos promedio de este país carecen de perspectiva histórica. Los europeos, en cambio, desafortunadamente sí la tienen. Valoran profundamente la experiencia que entrega la historia pasada, mientras que los estadounidenses, con bastante sensatez y sentido práctico, se preguntan: ¿Qué hacemos después de esto? Por lamentable que sea, la obsesión histórica de los europeos es una verdad profunda, que no puede desconocerse. Al mismo tiempo, las masas europeas se sienten extremadamente indefensas frente a la "política", la cual, después de todo, es la historia en ciernes. Una encuesta realizada conjuntamente por dos instituciones en Austria reveló que nueve de cada 10 personas sienten indiferencia o rechazo ante la política; por otra parte, prácticamente todos expresaron su opinión de que, dada la magnitud de los problemas económicos e internacionales, la política ha dejado de tener la categoría de "durchschaubar", es decir, "transparente". A pesar de ello, y a diferencia de lo que ocurre en los Estados Unidos o en Suiza, más del 90 por ciento de los austríacos participa en las elecciones. Votar, después de todo, es un pasatiempo, como una carrera de caballos, un juego numérico.

Me parece que en Alemania, Francia e Italia encuestas similares tendrían aproximadamente los mismos resultados, y esto, a su vez, significa que los "idioteis" (palabra que empleaban los griegos para designar a las personas políticamente indiferentes) son muy susceptibles de dejarse llevar por las consignas. Están, por un lado, las convicciones, los planteamientos y las reflexiones de las personas históricamente conscientes (la mayoría de nuestros periodistas destacados posee formación universitaria) y, por otro, las masas en general, tremendamente receptivas ante los clisés. En estas condiciones, el antinorteamericanismo encuentra un terreno propicio.

Tradicionalmente, en Europa se conocen dos manifestaciones de esta actitud. La más antigua tiene un carácter "conservador": su origen está en Inglaterra, y surge, claramente, de un trauma del siglo XVIII: la derrota británica en la guerra de Independencia con los Estados Unidos. Como los leales (a ambos lados del océano) se identificaron con los "tories" y los liberales centristas británicos ("whigs") simpatizaron secretamente —y, en algunos casos, en forma abierta— con los "rebeldes", los sentimientos antiestadounidenses asumieron un carácter "derechista". En este siglo, sin embargo, debido a las influencias marxistas, los Estados Unidos se vieron atacados por los sectores izquierdistas, que los calificaron de ser el país de las grandes empresas, de la dominación de Wall Street y de la discriminación racial. Ambos bandos, la derecha y la izquierda, acusaron, además, a este país de perseguir y exterminar a los indios, quienes, gracias a numerosos autores, disfrutaron (y aún disfrutan) de un misterioso y hasta mítico prestigio. Hace sólo unos pocos días que pudimos ver, en la televisión austríaca, a tres aborígenes que se quejaban, en el curso de la entrevista, de los males que sufrían los "pieles rojas" en los Estados Unidos.

La nueva ola de antinorteamericanismo en Europa no se inició realmente sino hasta que llegó a su término la ayuda entregada por el Plan Marshall y por la institución CARE, es decir, cuando comenzó la guerra de Vietnam. Este furor fue desatado no tanto por la Unión Soviética como por círculos izquierdistas dentro de los mismos Estados Unidos. Había sido precedido por la propaganda de los opositores a McCarthy, y alcanzó su máxima intensidad a través de los "Vietniks" de todas las clases y estratos. La mística de los indios pieles rojas perseguidos fue reemplazada en gran medida por la mística de los negros. Para el ciudadano común (el cual considera "evidente" que Wall Street es "racista", pero, por supuesto, nunca ha oído hablar de Thomas Sowell), Martin Luther King aparece como una mezcla del gran reformista homónimo y del tío Tom. La imagen de la guerra de Vietnam fue elaborada en su mayor parte por fuentes estadounidenses, porque los diarios y canales europeos no tenían los medios suficientes para disponer de sus propios corresponsales y camarógrafos en el lugar de los hechos. En la década de 1960, el orgullo nacional estadounidense, que fue una vez (a ojos de los europeos) tan exacerbado, se convirtió en un verdadero masoquismo nacional. Sus clisés, que se difundieron al otro lado del Atlántico, contribuyeron a la causa del antinorteamericanismo en Europa.

La más reciente justificación para éste es actualmente El Salvador, que sirve como grito de batalla en numerosas manifestaciones. Nadie menciona a Afganistán o a la crisis polaca cuando los izquierdistas europeos repiten sus consignas sobre la nación centroamericana. Su cantinela en este caso es extremadamente simple: 14 familias explotan y oprimen al infortunado pueblo, que sufre atrozmente en medio de la pobreza, las enfermedades y el analfabetismo, pero lucha heroicamente por su propia liberación. Los valerosos y compasivos guerrilleros están combatiendo contra Reagan, Wall Street y el Pentágono. Los carteles que llevan los manifestantes pretenden comparar El Salvador con Vietnam, aun cuando quien los lee podría recordar vagamente que los pueblos del sudeste asiático no están muy contentos de haber sido "liberados" de la "ocupación estadounidense" (Sólo en el reducidísimo territorio de Austria hay unos mil 500 refugiados vietnamitas). Pero la mente izquierdista es enfermiza y torcida y, por tanto, no puede asimilar los hechos ni regirse por la razón o la lógica. Una comparación entre los 40 y tantos asesores estadounidenses en El Salvador y los 100 mil soldados del Ejército Rojo en Afganistán, que se encuentran bien provistos de napalm y gases venenosos, no surte efecto con los marxistas europeos. No es necesario decir que el antinorteamericanismo no prevalece en la clase obrera, el campesinado ni, tampoco, en los estratos superiores, sino principalmente en las vastas masas de los estudiantes universitarios, que son el proletariado intelectual del futuro (por cierto, hoy no estarían estudiando si los antiguos criterios de admisión se mantuvieran en vigencia).

La hostilidad hacia los Estados Unidos está intrínsecamente vinculada con el Movimiento Pacifista y, de alguna manera, con los ecologistas, los "Umweltschützer" (¿Quién "inventó" la industria moderna? ¿Quién desarrolló la energía atómica? ¡Los perversos norteamericanos!). En este conglomerado, la motivación fundamental es el temor de que una guerra entre los Estados Unidos y la Unión Soviética (tan claramente prevista por Tocqueville) se produzca en lo que va quedando de Europa libre. "Los estadounidenses perdieron la segunda guerra mundial ante los soviéticos", me dijo el otro día un izquierdista amante de la paz. "Carter se dio cuenta de eso. Y ahora deberían rendirse. No pueden obligarnos a pelear". El lema de esta filosofía es "antes rojo que muerto", pero ésta no es la doctrina de una mayoría. Quienes la profesan son, sin embargo, una minoría no insignificante y muy estridente, a la cual apoya de todo corazón nuestro gran vecino del Este.

7-NOV-1982

Las Deudas en el Mundo Moderno

Sólo en los últimos dos años se han dado cuenta los europeos (y no sólo ellos) de que están profundamente endeudados, seriamente endeudados, tanto ellos como sus gobiernos. Los "Rojos" están especialmente endeudados y mucha gente está cayendo en la cuenta de que hemos estado financiando el Gran Experimento Socialista, desde el momento mismo en que se inició esa indigna aventura. Las cifras entregadas por nuestros gobiernos y por los bancos son astronómicas. Ello se explica por dos razones: en primer lugar, la esperanza de grandes ganancias y el cebo del comercio con los "Rojos", y la segunda razón, más sutil psicológica e ideológicamente hablando, que es la suposición de que estamos frente a la "ola del futuro", mezclada a una sincera simpatía por el socialismo como fuerza "altruista". (Hay gente adinerada que manda a sus hijos a escuelas abiertamente izquierdistas, convencidas de que estos jóvenes se van a encontrar en un mundo progresista y valiente, del cual sus padres, como representantes de una generación pasada de moda, estarán tristemente excluidos.) Ahí está Robert Owens, el acaudalado industrial que inventó el término "comunista", Friedrich Engels que financió a Marx hasta el día en que murió. Joseph Fels, el millonario británico, rey del jabón, que costeó los gastos de los Social Demócratas rusos, que se reunieron en una Capilla No-Conformista en Londres en 1903; y también contribuyeron "Los Mercaderes Rusos de Primera Clase" a los cuales se dirigió Máximo Gorki en un banquete en Moscú, en 1905, implorándoles que "salvaran a la revolución, su revolución", a lo que ellos respondieron entregándole más de un millón de rublos (medio millón de dólares).

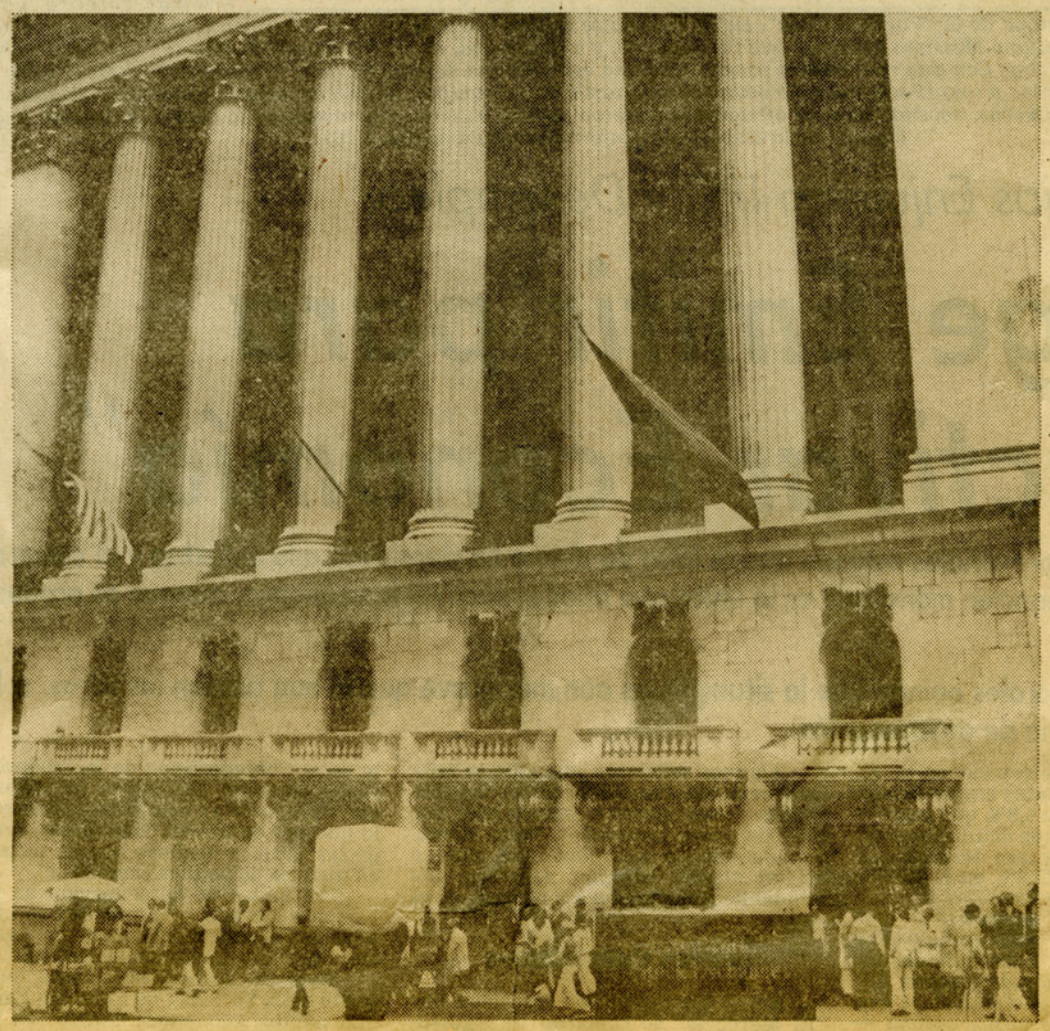
Naturalmente, tanto Lenin como Kamenev previeron claramente la estupidez de las finanzas occidentales. Esos mismos sentimientos, convicciones, especulaciones y esperanzas estúpidas constituyen la base de la actual crisis polaca, porque durante diez largos años (1970-1980) se dio al pueblo la impresión de que todo su bienestar se debía al hecho de que "el socialismo funcionaba bien, después de todo". Gierek mantuvo el engaño durante toda una década, con éxito temporal, impulsado quizás no sólo por vanidad personal sino también por una mezcla de patriotismo y de convicción comunista. ¿Era un tramposo? De ninguna manera. Rumania está en el mismo caso, probablemente por las mismas razones, al igual que Yugoslavia, que está tomando drásticas medidas para controlar la situación. Pero los demás estados comunistas también están enormemente endeudados con Occidente... Hasta el punto que esas cifras astronómicas, prácticamente imposibles de recuperar, esos balances al debe, están creando graves problemas a los gobiernos y a los bancos occidentales. Su situación es muy curiosa: El Oriente Rojo les ha pedido dinero prestado para fabricar armas para matarlos y enterrarlos cualquiera de estos días. ¿El gasoducto de Siberia? Es el típico esfuerzo de los soviéticos para sacarle más dinero a Occidente cuando empiece a fluir el petróleo. El trabajo de los esclavos a ambos lados de los Urales lo tornará posible...

Sin embargo, echarle la culpa de todo a la Orbita Roja sería simplificar demasiado las cosas. Antiguamente, el hombre que vivía alegremente, pidiendo prestado dinero que no tenía posibilidades de pagar, era mal mirado. Doscientos años atrás, un hombre así era encarcelado, castigo que hace ya más de cien años fue declarado antieconómico. Pero el odio hacia el deudor permanecía, especialmente si éste lo hacía sabiendo que no podría pagar, aunque otros pagaran las consecuencias.

Ahora ese tipo de endeudamiento despreocupado está siendo practicado por los países occidentales "capitalistas" y por todas las generaciones. Si no tengo hijos y puedo vivir bien con dinero prestado estaré actuando sin ética, ya que después de mi muerte aquellos que me prestaron el fruto de su trabajo se van a ver engañados. Cuando investiguen mi herencia, descubrirán que me di la gran vida a costillas de ellos. El caso sería diferente si yo tuviera niños que heredaran no sólo mis pertenencias sino también mis deudas, por las que tendrán que responsabilizarse.

Pero ¿a qué se deben todas esas ansias de préstamos, de endeudamiento? Las mismas razones rigen para nosotros que para el Oriente Rojo. Razones políticas. Los gobiernos comunistas creen que necesitan sofisticados armamentos, pero también pretenden impresionar a sus pueblos con la excelencia de sus sistemas políticos y económicos. Los gobiernos de Occidente libre aún producen armamentos, es verdad, como requisito para su defensa propia. ¿No es lo mismo? Por ningún motivo. La ideología oriental desea "salvar" al mundo por la conquista, y los capitalistas multinacionales entregan buenos dividendos. Pero los gobiernos occidentales son gobiernos de partidos y éstos ansían desesperadamente ganar elecciones. Los partidos de oposición tratan de lograrlo con la propaganda, en tanto que los gobiernos en ejercicio lo hacen ofreciendo una "buena vida" o "la mayor felicidad para el mayor número de personas", y ese mayor número de personas está naturalmente en la parte más baja de la pirámide social. Si estrujar a los ricos no resulta económico (como es en realidad, lo mismo que los impuestos altos para todos), lo único que queda es pedir dinero prestado.

Ahora bien, la pregunta es la siguiente: ¿Cuántas personas (votantes) saben que hay que pagar las deudas y cuántas entre ellas son suficientemente razonables y de conciencia como para no dejar a sus hijos la carga de esas deudas, si pueden evitarlo? De ahí el llamado de los obispos alemanes, el año pasado, a los partidos que malgastaban despreocupadamente el dinero, de pensar más en las futuras generaciones. Antes de la Revolución Francesa se atribuía a los aristócratas la frase: "Después de nosotros, el diluvio". El hombre término medio de hoy día tiene tan poco sentido de responsabilidad por sus descendientes, que los deja simplemente a merced de ese diluvio.



Hay una tercera forma de hacer trampa: a través de la inflación, que beneficia al Estado (por lo menos en ciertos sentidos). El motor que los impulsa es gastar el déficit, y la ideología que los respalda es la teoría económica de Lord Keynes de Tilton, un homosexual confeso, sin hijos, que cuando se le criticó que su sistema no podía resultar "ad infinitum", y que a la larga tendría que fracasar, contestó simplemente: "A la larga, todos estaremos muertos".

Económicamente, una opinión así es totalmente inmoral, por lo menos para aquellos que no están solos en el mundo y que reconocen que su generación no es la última. Los homosexuales no son necesariamente inmoralistas o amoralistas, pero el caso de Lord Keynes era muy especial, como lo reconoció él mismo al tomar esa posición frente a la ética. En 1938 se refirió a sí mismo y a sus amigos, cuando estaban en plena juventud, en los siguientes términos:

"Repudiábamos en forma absoluta toda responsabilidad personal que nos obligara a obedecer reglas generales. Afirmábamos nuestro derecho a juzgar cada caso individual de acuerdo a sus propios méritos, con la sabiduría, experiencia y autocontrol necesarios para lograrlo con éxito... Repudiábamos en forma absoluta la moral general, las convenciones y la sabiduría tradicionales... Éramos, en el más estricto sentido de la palabra, inmoralistas..., no reconocíamos ninguna anuencia interna para obedecer o aceptar. Ante Dios, pretendíamos ser nuestros propios jueces en nuestro propio caso... En cuanto a mí, personalmente, ya es demasiado tarde para cambiar... Soy y siempre seré un inmoralista". (Vide J.M. Keynes, "Dos Memorias", cita de F.A. von Hayek en su "Ley, Legislación y Libertad", Londres 1973, Vol. 1.)

Keynes sigue siendo uno de los pensadores económicos más influyentes de nuestro tiempo. Y, justamente por eso, no es raro que nuestros gobiernos democráticos estén endeudados al máximo y que nuestro futuro económico esté hipotecado por varias generaciones futuras, probablemente. La inmoralidad económica realmente no funciona.

El caso polaco, significativamente, no es el más grave: Rumania y Yugoslavia le siguen muy de cerca y ahora estamos presenciando el descalabro de México, una tragedia fortuita para ese país tradicionalmente izquierdista, pero rico en petróleo, resultado de la falta de visión y de la estrechez ideológica, del intento de sobornar a las masas y de profundos errores de gobierno. (La estatización de los bancos es tan sólo un paso más hacia el socialismo, pero no un medio de salir de la crisis actual.)

"A la larga, todos estaremos muertos." Es cierto, pero antes de eso todos estaremos en bancarrota, también.

Erik v. Kuehnelt-Leddhin

El Problema Sudafricano

Supongamos que el lector de este artículo se encuentra muy al tanto de los hechos descarnados: la República de Sudáfrica tiene una población de 24 millones de personas, cuatro y medio millones de las cuales son blancas (más "afrikaaners" que británicos), 2,6 millones de color (con ancestros blancos, paleoafricanos, malayos y aun negros), 900 mil de origen hindú y 16 millones africanas (de diversas tribus y con lenguajes muy diferentes). En total, hay alrededor de 24 grupos étnicos. Y existe el "apartheid", esto es, la separación racial: el "gran apartheid", que significa el establecimiento de patrias bantúes autónomas enteramente negras, y el "pequeño apartheid", o segregación en las zonas que sean racialmente mixtas.

La política del Gobierno sudafricano consiste en crear cada vez más enclaves nacionales bantúes (Estados independientes) y en tratar a los africanos negros que trabajan en el resto del país como en Europa tratamos a los trabajadores foráneos, ofreciéndoles protección cívica, pero sin conferirles derechos políticos. El "pequeño apartheid" ha ido desapareciendo con cierta rapidez, especialmente en la Provincia del Cabo, pero el "gran apartheid" ha ganado sostenidamente terreno geográfico y político.

En verdad, cuando realicé mi primer viaje a este país no estaba muy preparado. No había estudiado adecuadamente la situación interna, y no permanecí en él un tiempo suficiente. Antes del segundo viaje leí bastante sobre Sudáfrica, en particular el extenso volumen de Allan Drury "Una sociedad muy extraña" ("A very strange society"). Este libro se encuentra hoy un poco anticuado, y es muy crítico. Pero en su epílogo el autor, que trató de ser ecuánime, admite con franqueza que no encuentra una solución alternativa, y que se vería en dificultades para delinear una política distinta si tuviera poder para decidir. Por sobre todo, advierte plenamente que en Sudáfrica una democracia liberal, en la que imperase la igualdad electoral, conduciría rápidamente al desastre. Y, personalmente, nunca conocí en ese país a nadie (fuera de los bantúes), ni siquiera entre los izquierdistas más exaltados, que fuese partidario de una "solución" de esa naturaleza. En verdad, ésta sería injusta aun para los negros, que se verían arrastrados al caos.

Por supuesto, desde que Drury escribió su libro, el "pequeño apartheid" (al cual no pretendo defender de ninguna manera) ha ido desapareciendo rápidamente; las personas de color y los hindúes tienen ahora representación política. Las patrias bantúes se desarrollan de manera aceptable (nunca extraordinaria), y los niveles de vida se han elevado enormemente en todo el país, aunque de manera infinitamente más notable (en términos de porcentajes) para los negros que para los blancos. La brecha que los separaba de los restantes grupos raciales se ha hecho más angosta, y los negros sudafricanos viven mucho mejor que los de Estados vecinos hacia el norte. Además, me enteré de una cosa: que el resentimiento (o rechazo) de los negros hacia los blancos no puede de ninguna manera considerarse generalizado. Disminuye, sociológicamente, desde los estratos superiores hacia abajo. Los (muy escasos) intelectuales de piel oscura que no han sido "absorbidos" por la sociedad blanca —cuya civilización occidental admiran (y adoptan) resueltamente—, tienden a sentirse airados.

Pero esto no es en absoluto lo que ocurre con las masas, especialmente los sectores agrarios. En éstos la situación es a la inversa. El zulú o el xhosa sienten un desdén festivo por el blanco, que, a sus ojos, trabaja terriblemente duro; rara vez disfruta de su vida, incomprensiblemente ardua, o de su descanso; está mal dotado, física y sexualmente; se enorgullece de su tecnología pero sufre accesos de furia cuando su automóvil sufre una avería en el desierto que lo obliga a caminar 30 kilómetros; y no sabe nada de brujería. (Como hombre moderno, creo en la brujería, la que he estudiado en escala global).

Digamos al pasar que las leyes del "apartheid" fueron generadas, demandadas e impulsadas por los sindicatos, cuyo líder, W.H. Andrews, cosa pintoresca, llegó a ser secretario y presidente del Partido Comunista de Sudáfrica, cuando éste era aún un Dominio. En el otro bando vemos al hombre más rico y más grande empresario del país, Sir Harry Oppenheimer, contrario a la segregación. Ello no es de extrañar, puesto que el gran capital es, naturalmente, ciego al color. Lo único que desea es tener buenos trabajadores. Debe reconocerse, en todo caso, que la eficiencia laboral promedio es mayor entre los blancos (y los hindúes). Por lo demás, aun los obreros no blancos ganan en Sudáfrica mucho más que en los países africanos negros "liberados" de la región, para no hablar de los beneficios sociales. De allí los cientos de miles de negros llegados desde estas naciones a trabajar en el país del "apartheid". Cabe agregar que la discriminación racial es hoy en Sudáfrica mucho menos estricta de la que conocí en el sur de los Estados Unidos en los decenios de 1930 y de 1940.

Creo, en fin de cuentas, que la actual política de la República de Sudáfrica (que dejó en 1960 de ser un Dominio) avanza básicamente en la dirección correcta: la creación de cada vez más patrias bantúes autónomas, casi soberanas y de carácter étnico definido, y la disminución gradual del "pequeño apartheid" en la vida cotidiana.

Permítaseme en este punto formular dos observaciones; tras evaluar cuidadosamente todas las libertades y restricciones, un negro es en Ciudad del Cabo mucho más libre que un blanco en Moscú. (Para poder decir esto es necesario, desde luego, haber experimentado la vida bajo ambos sistemas). Sin embargo, a ningún europeo occidental se le ocurriría manifestar contra un equipo deportivo soviético. La segunda observación tiene que ver con la historia; Rhodesia (actualmente llamada Zimbabwe, por unas ruinas misteriosas) no aplicaba segregación racial, no había allí "apartheid". Su decadencia de hoy sirve como advertencia para los sudafricanos preocupados por la discriminación, respecto de lo que ocurriría con su país si llegara a introducirse la "democracia", esto es, el gobierno mayoritario, y la igualdad política.

Me pregunto, también, cómo se habría sentido la mayoría de los ciudadanos norteamericanos si en 1930, por ejemplo, organizaciones de todo el mundo hubieran llamado a mantener un boicot contra "el país de Dios" debido a que en sus Estados del sur no existía la igualdad racial, ni en términos legales ni sobre bases puramente sociales.

Y con esto llegamos al núcleo de la cuestión. El problema racial de la República de Sudáfrica se debe a una tendencia político-histórica que ha comenzado a quedar atrás: el interludio democrático, que se inició con la Revolución Francesa y que probablemente se mantendrá todavía en el año 2000.

El democratismo es una manía de la civilización occidental; sólo aproximadamente el 18 por ciento de la humanidad vive bajo democracias liberales, pero éste constituye política y económicamente un sector muy importante, entre otras cosas, como modelo ideológico del resto del mundo. El "apartheid", en especial en su aspecto político, es incompatible con esta ideología (porque es, en definitiva, una ideología). Por tanto, los blancos sudafricanos, que no son insensibles a las opiniones foráneas, tratan de crear una situación en la que la separación geográfica de las razas (¡el número creciente de patrias bantúes!) permita la democracia liberal; ésta significará gobierno mayoritario, igualdad política y, como su componente liberal, las libertades fundamentales. Una vez que haya una mayoría de blancos, hindúes y personas de color en el resto de Sudáfrica, puede sustentarse el principio del sufragio universal.

La democracia, como han señalado Crane Brinton, de Harvard, y Ralph Henry Gabriel, de Yale, es un credo político cuyos postulados no pueden verificarse en ningún caso sobre una base científica. Por tanto, escribieron estos dos eminentes autores, debe convertirse inevitablemente en una religión secular que sólo puede aceptarse mediante la fe. Que los seres humanos son iguales es un artículo de fe; de una fe política, no religiosa, y científicamente el opuesto mismo de lo verificable. Si "a los ojos de Dios" Judas Iscariote es igual a San Juan Bautista, o Eichmann a San Francisco, entonces el cristianismo no tiene ningún sentido. El término "igualdad" no aparece en ningún lugar del Nuevo Testamento (¡"libertad", sí!). De este modo, puede decirse que sin el tremendo impacto de la "democracia mundial" dentro y fuera de Sudáfrica, toda la política del "apartheid" habría sido superflua. Pero la consigna del "gobierno mayoritario" la hizo, en cierto sentido, necesaria e inevitable. En una sociedad liberal, mixta pero no democrática, los mejores (esto es, los más trabajadores e inteligentes) tenderían a elevarse hasta la cumbre, y no existiría el debate sobre mayorías y minorías (desconocido en nuestra Edad Media).

En el sistema chino de los mandarines, cualquiera podía llegar al cargo supremo, siempre que demostrara poseer las condiciones para detentarlo. No había ni nobleza ni clase privilegiada, y este ordenamiento duró miles de años. En otras palabras, el "apartheid" es un producto dialéctico de la democracia, ideología francesa de la que los Padres Fundadores estadounidenses "abominaban más que del Pecado Original" (Charles y Mary Beard). Además de todo esto, debe recordarse que John Stuart Mill consideraba que la democracia parlamentaria era casi imposible en un Estado étnicamente mixto.

Debe tratarse de comprender, también, la postura de los sudafricanos blancos. Saben que en vastos sectores de su país iniciaron la colonización mucho antes de la llegada de los negros. Algunos de estos pioneros se mezclaron con los paleoafricanos, los hotentotes y los bosquimanos, de piel amarilla. Han sido testigos de administraciones negras extremadamente ineficientes más al norte y han visto aterradores incidentes. Pero debemos preguntarnos cuánto tiempo se necesitó tras la caída del Imperio Romano para que los bárbaros (¡nuestros antepasados!) alcanzaran niveles romanos de civilización. ¿Seiscientos, 700, 800 años?

No hay en los EE.UU. situaciones análogas a la sudafricana. Los alcaldes negros que administran las grandes ciudades norteamericanas (imagino que lo hacen bien) no son bantúes, ateniéndose a las categorías sudafricanas, sino "de color". Y las personas de color se encuentran en la actualidad políticamente emancipadas en Sudáfrica.

Erik von Kuehnelt-Leddihn (Exclusivo para "El Mercurio").



Trabajadores caminan desde la estación ferroviaria de Johannesburg después de llegar desde las ciudades negras vecinas donde viven.

21-7-84

Política Exterior: Handicaps Norteamericanos

Los handicaps de Estados Unidos en cuanto a política exterior no son más grandes que los que presenta Gran Bretaña, pero debido al papel cada día más importante que juega Estados Unidos en política mundial, se destacan mucho más.

Empezaremos nuestras consideraciones estableciendo que en ambos casos las dificultades son bastante similares. Gran Bretaña es un conjunto de islas y, por lo tanto, muy "insular" como mentalidad, al igual que Japón, Nueva Zelandia o Australia. Norteamérica también es una isla, aunque gigantesca, rodeada de tres océanos y un inmenso golfo. (Y es precisamente en el Golfo de México donde Estados Unidos en más vulnerable). Además, las principales religiones de las naciones de habla inglesa tienen un carácter no universal, el "anglicanismo" en sus diferentes formas: metodistas, bautistas y algunos credos específicamente norteamericanos. Los metodistas lituanos, los anglicanos españoles, los mormones chilenos o los cientistas cristianos de Sicilia son realmente gente muy excepcional.

Naturalmente, Estados Unidos tiene un gran problema constitucional frente al resto del mundo. Un brillante artículo publicado recientemente en el "National Review" criticaba valientemente la Constitución de 1787, pero no destacó su mayor debilidad, que podría resultarle fatal: el talón de Aquiles que son su política exterior y sus asuntos militares.

Ya en diciembre de 1952 Dean Acheson le confesó a un amigo mío que su trágico destino había sido dirigir a una superpotencia con la Constitución de una pequeña nación de agricultores, del siglo XVIII, en la actual era atómica. No hay para qué decir que la política exterior y los asuntos militares no eran importantes en la vida política de esta "bendita tierra", hasta que Woodrow Wilson voluntariamente violó la doctrina Monroe y se inmiscuyó en asuntos europeos. Desde ese momento, Estados Unidos se embarcó en una ruta histórica que, cual tragedia griega, lo llevó de una fatalidad en otra.

Habría que preguntarse aquí acaso una nación gobernada por un cuerpo elegido periódicamente puede aplicar una auténtica política exterior. La democracia se apoya en el cambio perpetuo, en tanto que una política exterior constructiva exige permanencia.

Los políticos hacen política, y los estadistas tratan de hacer historia. Los políticos tienen que pensar en partidos y reelecciones, los estadistas piensan en el bien común y en la suerte que van a correr sus nietos. Los cálculos permanentes y previsores se encuentran hoy día más frecuentemente en las tiranías orientales que en las "democracias" de Occidente. Si a esto agregamos la carencia de visión ideológica de Occidente, comprenderemos por qué desde 1933 fueron las tiranías totalitarias las que siempre tomaron la iniciativa, en tanto que Occidente siempre se vanagloriaba por el solo hecho de contrarrestar sus golpes. También comprenderemos por qué los políticos carentes de cualidades de estadistas ganaban votos en las elecciones en base a su actitud de expresar jubilosamente que, en todo caso, serían los últimos en ser devorados por el cocodrilo. (Han sido reelegidos más de cinco veces por el hecho de no haber sido devorados aún).

Sin embargo, aquí queremos referirnos a otra cosa: la trágica incomprensión de los norteamericanos (y británicos) entre sí respecto a las características del mundo exterior y a las lecciones que nos da la historia. Hay varias razones para ello. Una, como ya lo indicamos, es "psico-geográfica" y las demás se derivan de ella: el impresionante desconocimiento acerca de otras naciones, de sus antecedentes, de sus mentalidades, de sus instituciones, de sus creencias y, por último, pero no por eso menos importante, de sus idiomas. Todo esto se combina con una xenofobia que a veces es subconsciente y oculta, a veces abiertamente visible.

Lloyd George consideraba a los extranjeros como "demonios raros" y Stanley Baldwin, confesó a Douglas Woodruff, al renunciar, que lo hacía feliz el hecho de que nunca más tendría que tratar con "malditos extranjeros". Un antiguo dicho inglés del siglo XVI establece que "aquel que habla más de dos idiomas es un sinvergüenza". Sin ir más lejos, analicemos el significado más profundo de los términos "alien" (extranjero) o "outlandish" (estrafalario) que emplean corrientemente.

Estas actitudes, que son culturales y no raciales, son un inconveniente considerable para la política exterior que hoy en día ha pasado a ser vital para los norteamericanos. Los increíbles errores cometidos en 1917-1919 y 1944-1948 se originaron todos en esta falta de conocimiento. Los británicos como grupo racial bien establecido y los norteamericanos, más recientes, no difieren mucho en este aspecto. (Por el simple hecho de que millones de extranjeros se han americanizado sin problemas, muchos norteamericanos creen que los pueblos, después de todo, son bastante similares).

Los estadounidenses viajan mucho a Europa, donde son apreciados individualmente, pero generalmente vuelven tal como partieron. Puede que regresen colmados de imágenes visuales, pero nunca penetraron más allá de la superficie de las cosas, por no haber preparado adecuadamente su viaje. (Los europeos que turistean por Estados Unidos también padecen el mismo problema, pero hoy en día Europa es el yunque y no el martillo, y lo que los europeos piensen de Estados Unidos no tiene trascendencia, por suerte, porque nuestra visión distorsionada de Estados Unidos es generalmente la que exportan los "re-educadores" izquierdistas, que generalmente desprestigian esa "tierra de Dios").

Hubo un momento, a principios de la década de los 50, en que se fomentó el estudio de los idiomas extranjeros en las escuelas norteamericanas, pero hoy los sofisticados laboratorios de lenguas extranjeras permanecen casi desiertos. El español está de moda, hasta cierto punto, por varias razones: podría llegar a ser el idioma más generalizado en la tierra en el siglo XXI, pero ¿qué pasa con los demás idiomas? Hace ya 40 años un profesor de Bryn Mawr se quejaba de que la historia europea "es enseñada como historia francesa bastante adornada", en tanto que se da escasa atención a Pedro El Grande, a Bismarck, al Resurgimiento y a Lenin.

La geografía es dejada de lado, apareciendo únicamente como nota al margen de un amalgama histórico, sociológico y psicológico al que se denomina "estudios sociales". La historia se estudia como la influencia más o menos triunfal de ideas norteamericanas, interrumpidas solamente por obstáculos lamentables. Ahí está la izquierda, luchando su eterna lucha contra la "reacción" y el "conservantismo". Como podría esperarse, los Socialistas Nacionales aparecen como "conservadores", tratando de "volver atrás el reloj", como organizados por los obesos capitalistas, los obispos católico-romanos, los aristocráticos Junkers y patriarcas tiránicos que están en contra de la juventud, de las clases bajas, de los inteligentes intelectuales y de los estudiosos de biología.

De hecho, era todo lo contrario, pero con esas ideas erróneas de la propaganda norteamericana fue que se peleó la Segunda Guerra Mundial, tanto en el país como en el exterior.

Todos estos clichés errados, todas estas informaciones mal interpretadas y estupideces hábilmente utilizadas, predicadas por los refugiados marxistas, afectaron a los norteamericanos de toda clase.

Para disimular las huellas izquierdistas de acuerdo con órdenes de Moscú, el término "nacional socialista" fue prescrito y reemp zado por "nazi" o "fascista", aunque el nac nal socialismo es anterior al fascismo ital no.

La Enciclopedia Británica, luciendo br llantes fragmentos de sabiduría moscovit descarta el término "nacional socialista" presenta el término "partido nacista". (¿Po qué no incluye al partido bolchevique, tam bién?) El juicio de Nuremberg (con jueces bolcheviques) fue oficialmente llevado a cabo contra los "conspiradores nazis", aun cuando el nacional socialismo fue un verdadero movimiento de masas, que llevó al adorado pueblo a destruir la república de Weimar. Pero no: según ellos fue la obra de "unos cuantos pérfidos plutócratas" que deseaban destruir los sindicatos.

En el ambiente intelectual norteamericano hay una deplorable ignorancia respecto de la extrema izquierda europea (sea ella nacionalista, racista o marxista) así como respecto de la derecha (conservadora). La versión completa de "Mein Kampf" sólo fue publicada en 1942-1943. Se conoce a los grandes autores alemanes de la derecha conservadora en fragmentos (como Ernst Junger, muy admirado en Francia) o se les desconoce totalmente, y aun cuando se les publica ocasionalmente, son absolutamente incomprendidos.

Jacques Barzun reconoció ante el "New York Times" que no pudo hacer nada cuando sólo se mencionó en breves palabras de condenación en "La Nación", la obra de Junger "Sobre los Farellones de Mármol", como también el comentario adverso respecto de "La Democracia Acorralada", de Félix Somary.

Los autores alemanes como Bergengruen, Reinhold Schneider, Frey, Gehlen, Steinbuch, Edgar Jung, Mohler o Schrenk-Notzing son casi desconocidos al oeste de Atlántico. El que Solzhenitsyn lograra rom per el muro de la conspiración pro soviéti resulta un milagro que la izquierda nunca perdonará. Pero, ¿quién conoce la obra de So lovyov o de Leontyev, o la brillante obra de Merezhkovski, "El Reino del Anti-Cristo"? Durante su vida Dostoievski nunca fue traducido al inglés.

La idea de que todas las obras realmente importantes siempre son traducidas al inglés es absolutamente errada. Así como en el caso de Dostoievski, puede demorar mucho tiempo.

Por ejemplo, Jacob Burckhardt y Max Weber sólo fueron traducidos al inglés después de la Segunda Guerra Mundial. Alexander Ruestow (que yo considero superior a Toynbee) sólo se lee en inglés en una reciente versión muy abreviada. (Tampoco les fu mejor a los derechistas españoles o franc ses).

Sin embargo, ¿cómo anda el intercamb cultural-intelectual en el otro sentido? L traducciones casi no son necesarias porq hoy día la mayoría de los europeos cultos l inglés. (En Austria se enseña en las e cuelas básicas). Pero el problema no es lin güístico: se requieren cierta empatía, un en tusiasmo por las ideas generales de que cas siempre carecen los "anglosajones". Recor demos la reacción de Oliver Vendell Holmes Jr. frente a "La Decadencia de Occidente" de Spengler: Reconoció que Spengler era muy inteligente, pero, como le escribió a Sir Frederick Pollock, desearía que ese "odioso animal", "esa bestia", que demostraba tanta "increíble arrogancia alemana", estuviera muerto. Ciertas reacciones frente al discurso de Solzhenitsyn en Harvard tuvieron las mismas implicancias.

Los franceses, que pertenecen al mismo mundo europeo, nunca reaccionaron así. Para ellos, las palabras de Anatole France, "sólo son aguantables los extremos" son aplicables en esta caso. Ellas forman parte de ese mundo que los norteamericanos (y británicos) deberían tratar de comprender, de aceptar si es que les interesa lograr una sólida política exterior y así sobrevivir.

Erik von Kuehnelt-Leddihn. (Especial para "El Mercurio").



"Los norteamericanos tienen un impresionante desconocimiento acerca de otras naciones, de sus antecedentes, de sus mentalidades, de sus instituciones, de sus creencias." En la fotografía una vista área de Washington D.C.

Política

Corrupción en Europa

En el Viejo Mundo tenemos dos tipos de corrupción: una que va contra las leyes escritas, y otra que está incorporada como un elemento más al sistema político.

Esto no significa que haya menos venalidad en el Este rojo; en verdad, ésta florece entre la Cortina de Hierro y Hong Kong, y sólo los extranjeros muy ingenuos creen firmemente que, después de todo, el comunismo eliminó la corrupción en la cuarta parte del mundo. Sólo se necesita leer con atención la prensa de China Roja para enterarse de que el soborno es un asunto cotidiano; pero no debemos olvidar que recibir y ofrecer "regalos" forma parte de la tradición del Lejano Oriente (incluyendo Japón).

En Europa oriental existe, en los niveles bajos, una enorme cantidad de corrupción, y la misma está profundamente relacionada como una economía que abomina del mercado libre. Pero éste, como resultado de una "ley natural", intenta siempre manifestarse, y es así como surge el mercado negro. En este punto es donde aparece la corrupción, que se basa no sólo en el cohecho, sino también en el robo. En Hungría existe al menos un "sector privado" (abreviado, "Maszek"), que equivale a un mercado "gris"; pero en la URSS este último consiste, en general, en los productos excedentes de campesinos que "roban" tiempo que debieran pasar en los predios comunitarios, para dedicarse a cultivar sus pequeñas parcelas, cosa que hacen con gran tesón.

Sin embargo, si en la "Patria Socialista" uno necesita una reparación urgente —del televisor, las cañerías, el automóvil— debe esperarse interminablemente que la ayuda llegue por los conductos estatales. Por tanto, uno contrata trabajadores clandestinos o de fin de semana, pero éstos casi siempre carecen de herramientas, y las mismas deben "conseguirse". X conoce a Y, e Y conoce a Z, que trabaja en alguna fábrica y proporciona lo que hace falta, esto es, lo "expropia" a una empresa estatal. ¿Y por qué no? La firma pertenece al pueblo, del cual él forma parte. En vano hay en las fábricas letreros que advierten contra el robo. Los castigos son draconianos, pero los salarios absolutamente miserables. En la URSS los sobornos son cotidianos, y los veredictos de las cortes, cuando se los descubre, rara vez se mencionan en la prensa, excepto como advertencia cuando se trata de asuntos demasiado escandalosos. Por regla general los delitos, divorcios y suicidios y accidentes no pueden ser cubiertos por los medios soviéticos. Uno vive en el Paraíso, y en el Paraíso esas cosas sencillamente no suceden.

Pero sí ocurren, y muy públicamente, en las "democracias occidentales", y esto incluye a Austria, donde en los últimos dos años hemos tenido casos muy vergonzosos, como el cohecho pagado por grandes empresas privadas a funcionarios de gobierno para asegurar contratos y lograr otros beneficios, y la malversación de fondos por particulares o su desvío hacia arcas partidistas. Esto ocurrió al construirse el hospital más grande de Europa en Viena (un proyecto "rojo"), y en una asociación ("negra", esto es, conservadora) constructora de casas particulares. Los escándalos de este tipo eran desconocidos antes de 1918. Posteriormente, Karl Kraus, un famoso periodista y severo crítico de la vieja Monarquía Dual, observó que entonces las personas parecían pensar que Francisco José todavía las vigilaba, mirando por sobre sus hombros.

Actualmente, Austria es testigo de un asunto de lo más extraño y escandaloso. Hannes Androsch, el Ministro socialista de Finanzas durante el escándalo del Hospital General, que también poseía una firma de consultores tributarios, fue obligado a renunciar y, como compensación, se le otorgó la presidencia del mayor banco (nacionalizado) del país, con un sueldo de 200 mil dólares anuales. Se había enemistado con el Canciller Federal Kreisky, que vive ahora retirado en Mallorca. El sucesor de Androsch, Herbert Salcher (nombrado por Kreisky) lo acusó de haber hecho falsas declaraciones de impuestos. En esto, la oposición "negra" tomó partido junto al Ministro rojo de Finanzas.

El grueso del Partido Socialista, disgustado ante la "deslealtad" del nuevo titular de Finanzas (y furioso por la venganza de Kreisky), se volvió contra el compañero Salcher, que fue destituido y reemplazado por un banquero. La oposición está jubilosa por este conflicto interno en el bando del dirigente Partido Socialista, y el grito de "¡corrupción! ¡corrupción!" se escucha con gran fuerza entre los austríacos. La nimiedad de estas intrigas y contraintrigas es nauseabunda y preocupa a los defensores ideológicos de la democracia.

Existe, en todo caso, toda una escuela cuyo planteamiento es que la democracia se funda sólidamente en la corrupción, y no es fácil contradecirlos.

Pero si un candidato o representante de un partido tomara posición, el día de los comicios, cerca de una caseta de votación y ofreciera 100 dólares a todo aquel que se comprometiese a votar por un partido, probablemente le impedirían seguir haciéndolo o aun lo arrestarían y pondrían en prisión. A ese respecto, las leyes varían de un país a otro, pero muy pocos tolerarían ese cohecho flagrante.

Sin embargo, las cosas serían totalmente diferentes si el hombre se dirigiera a la nación desde cualquier tribuna —las páginas de un diario, la pantalla de televisión o un púlpito de orador—, prometiendo que su colectividad, en caso de triunfar, entregaría dinero a diestra y siniestra, bajo la forma de pensiones reajustadas, almuerzos gratuitos para los escolares, casas para los ancianos (¡perdón, quise decir los ciudadanos mayores!), asignaciones para las dueñas de casa y aumentos de salarios para los maestros de escuela. Este procedimiento sería enteramente legal.

De hecho, el soborno masivo es la base de la política partidista, en la izquierda, al menos. En la mayoría de los países con sistema parlamentario existen dos grandes tipos de colectividades: los partidos Santa Claus y los partidos de "Apretarse el cinturón", los primeros de izquierda y los segundos de centro-derecha. Aquellos prometen beneficios para todo tipo de personas, y por tanto "no se dispara contra Santa Claus" ganan todas las elecciones. No pueden ser derrotados, pero es posible que se suiciden, ya sea debido a que emplean candidatos no fotogénicos o a que éstos resultan tan desastrosos que, por sobornable que sea, el electorado no puede ser convencido de que vote por ellos, o aun a que los candidatos resultan incapaces de cumplir sus promesas excesivamente generosas, porque sencillamente no queda dinero en las arcas.

Este suicidio (aunque sea temporal) da a los partidos de "Apretarse el cinturón" la oportunidad de llegar al gobierno, pero rara vez éstos tienen el coraje de enderezar los entuertos definitivamente financieros dejados por sus antecesores izquierdizantes, pues esto haría improbable su reelección. Y ella es el deseo permanente de todo parlamentario. Sin reelección no puede llevarse a cabo ningún programa de largo alcance.

¿Y cuál es el resultado concreto de todo esto? A medida que el tiempo transcurre, comienza a observarse una sostenida inclinación hacia la izquierda, y ello debido al hecho de que las victorias electorales de este bando son más frecuentes que las de su rival, pues la derecha es demasiado temerosa para llevar a la práctica sus ideas. Por cada dos pasos en dirección a la siniestra, siempre la diestra retrocede uno. ¿Cómo terminará esto? Obviamente en una catástrofe, porque los "beneficios" tienen carácter "social", y ¿quién se atrevería a confesar que no tiene una "orientación social"? La ausencia de ésta sería inmediatamente denunciada como dureza de corazón, egoísmo, crueldad, conducta no cristiana y arrogancia inmisericorde. Y como la base de la pirámide social es en todas partes mucho más grande que la de gobierno "a lo Santa Claus", es de gran ayuda para ganar elecciones.

Para reunir fondos que permitan desarrollar estos programas, sin embargo, despojar a los ricos siempre resultará insuficiente. Aun con impuestos brutalmente progresivos (lo cual va contra el principio democrático de la igualdad), el grueso de los dineros por concepto de impuestos en cualquier nación proviene de los ingresos medios y bajos. Así, para poder desempeñar el papel del benevolente Estado Proveedor, se hace necesario contraer deudas y reunir dinero mediante préstamos internos o foráneos.

La última etapa es la quiebra absoluta, habitualmente bajo la forma de una inflación descontrolada. Y esta calamidad afecta a los habitantes de Estados Proveedores más cruelmente que a las de otros, porque el ciudadano de los primeros encara súbitamente la nada absoluta. La solidaridad familiar y la tradición de caridad por regla general han desaparecido, y de este modo el miembro indigente de la sociedad, especialmente el anciano, el minusválido, el enfermo y el joven desposeído corren peligro de morir de hambre. Cuando las indemnizaciones arruinaron al Estado Proveedor alemán, en 1923, y el dólar valía 4,2 trillones de marcos, hubo aun unos cuantos casos de canibalismo (o, si se prefiere, antropofagia), esto es, "democracia gastronómica". ¿Puede esto volver a ocurrir?

Erik von Kuehnelt-Leddihn, Tirol, Austria (Exclusivo para "El Mercurio").



Viena también sufre el flagelo de la corrupción.

Erik von Kuehnelt-Leddihn:

"El sistema democrático es una terrible estupidez"

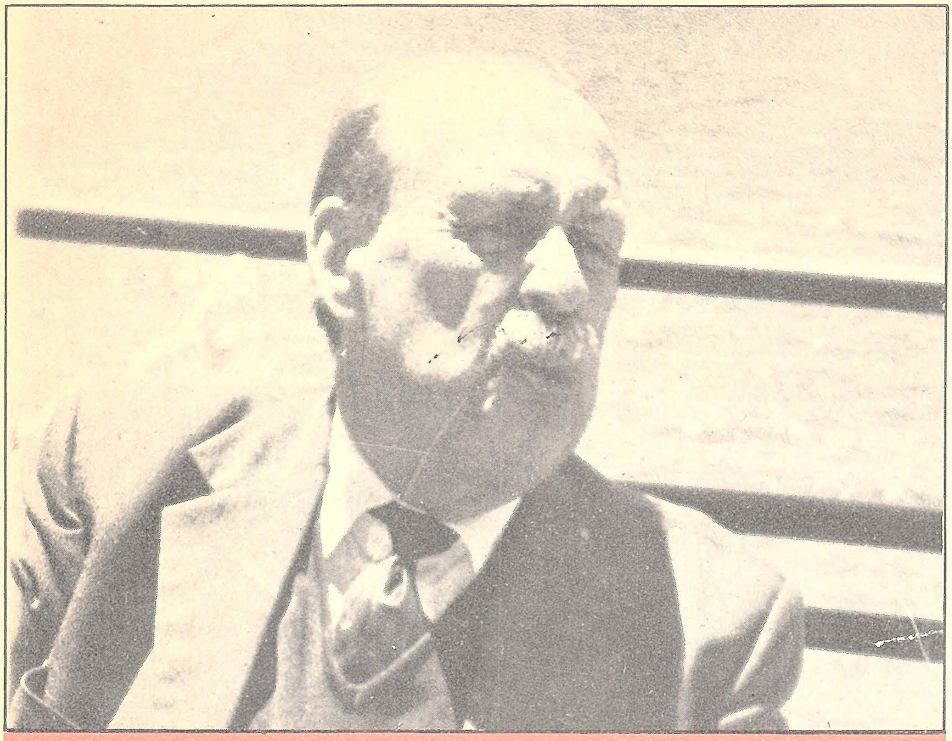
SUS afirmaciones categóricas y conflictivas no son novedad. Hace años que es conocido por sus artículos en los diarios más famosos del mundo, donde se refiere a temas tan diversos como política internacional, teoría política, historia y economía. Erik von Kuehnelt-Leddihn es también autor de veinte obras —entre novelas y ensayos— sobre estos mismos temas y otros que abarcan desde la teología hasta el amor.

El profesor Von Kuehnelt vino a Chile invitado por la Sociedad Mont Pelerin, a la cual perteneció entre los años 1960 y 1961, abandonándola posteriormente por razones "ideológicas y personales". Sin embargo, aún participa en muchas de estas charlas que se llevan a cabo en los más diversos países, donde aprovecha de difundir su muy particular visión del mundo. Alto, de ojos celestes y bigote blanco, recibe a QUE PASA el día de la clausura de la reunión en el Hotel Miramar. Mientras el resto de los destacados conferencistas e invitados almuerzan, él prefiere exponer sus puntos de vista sentado frente al mar. Habla en un buen castellano y salta de un tema a otro, en un intento de abarcarlo todo al mismo tiempo.

Erik von Kuehnelt-Leddihn es austríaco y estudió Ciencias Políticas en la Universidad de Budapest. Junto con obtener su doctorado en esta disciplina, ingresó a estudiar Teología. "Es mi gran interés, porque todas las ciencias humanas tienen su raíz en lo teológico. Por lo demás, la vida es tan corta, que Dios es lo único que tiene valor. Soy un hombre de 72 años (ríe) y este tiempo es sólo un suspiro en comparación con la eternidad", expresa. También cuenta con orgullo que está casado con una condesa, la cual es su gran colaboradora. Ella vive en Austria junto a sus tres hijos y a sus numerosos nietos en una pequeña aldea tirolesa que es su refugio, luego de sus frecuentes viajes alrededor del mundo. Alterna esos viajes con períodos de estudio, "cuyo objetivo



"La Revolución Francesa abre dos siglos de la letra G: la guillotina, las cámaras de gas, los gulags y el genocidio".



"Una persona llega a ser presidente o ministro porque es popular, aunque sea un idiota".

primordial es la búsqueda de nuevas formas para fortalecer la gran tradición occidental de la libertad humana, que ahora está en peligro''. Por eso, hace algunos días publicó en **National Review**, ''The Portland Declaration'', un ensayo que consta de 26 puntos, donde expone sus principales ideas políticas, las cuales —según él— están destinadas a formar una ideología de derecha, inexistente hasta ahora en el mundo occidental.

QP: —¿De acuerdo a qué principios está formulada la ideología de derecha que usted propone?

E.K.: —''The Portland Declaration'' parte con la existencia de Dios y está basada sobre una ética divina, dirigida a cristianos y judíos, porque no se menciona a Jesús. El segundo punto fundamental de mi proposición es que todo hombre es un ser único ante los ojos de Dios, por eso el sistema democrático me parece una terrible estupidez. Los dogmas democráticos no tienen ninguna base científica, porque somos todos diferentes. Si Judas Iscariote fuera considerado igual a San Juan Bautista, entonces el cristianismo no tendría ninguna razón de ser.

—La idea democrática de hacer un juego aritmético de las elecciones es de un primitivismo total. ¿Por qué las mayorías deben gobernar sobre las minorías? Yo no he encontrado ninguna razón filosófica ni teológica para que ello ocurra. En la democracia hay un elemento totalitario que proviene de tres revoluciones: la Francesa, la Rusa y la Nacional-Socialista. La Revolución Francesa abre dos siglos de la letra G: la guillotina, las cámaras de gas, los gulags y el genocidio. Estas tres revoluciones son movilizaciones de la gran mayoría contra las minorías que no son populares. Se mata aristócratas, judíos, curas y capitalistas. Fueron producto de la izquierda que es colectivista, totalitaria y materialista.

QP: —¿Cuáles cree que serán los sistemas políticos que imperarán en el futuro?

E.K.: —Estoy convencido de que en el futuro tendremos sistemas tecnocráticos, regímenes de expertos, pero esto plantea un gran problema para la libertad personal, pues debemos buscar nuevas formas de gobierno que sean mínimos, pero de máxima calidad. Actualmente tenemos en el mundo occidental, gobiernos máximos de la más baja calidad. Una persona llega a ser presidente o ministro porque es popular, aunque sea un idiota. Nunca olvidaré cuando estuve en Harvard en 1960 y hubo un gran foro entre los ex presidentes Nixon y Kennedy. Repentinamente, las esposas de ambos aparecieron y el público exclamó: ''¡Oh, mira las piernas de Jackie, son tan hermosas que esa muñeca debe vivir en la Casa Blanca!''. Lo que nosotros necesitamos son estadistas y no políticos, que sólo piensan en conseguir más votos para la próxima elección. Los estadistas, en cambio, tratan de hacer historia y no piensan en los votos.

QP: —Y, ¿cuál sería el sistema ideal de gobierno para usted?

E.K.: —Tuvimos el mejor sistema de gobierno entre 1850 y 1914; ese período fue el siglo de oro en la gran mayoría de los países. Había buena administración, libertad personal y seguridad general. En todo caso, mi sistema ideal de gobierno es un régimen monárquico eficaz (no como el de Inglaterra) que participe en las decisiones políticas y que tenga un parlamento como una forma de diálogo entre el pueblo y los gobernantes.

—Estoy convencido de que la imitación del régimen americano por los países de América Latina, es absolutamente imposible, porque nosotros, los pueblos católicos, somos grandes individualistas, y, por tanto, monarquistas.

QP: —¿Tampoco cree en la democracia norteamericana?

E.K.: —Verdaderamente no, porque las palabras democracia y república no están incluidas en la Declaración de Independencia ni en la Constitución americana.

QP: — Pero de hecho, ¿no le parece que en ese país se da una democracia?

E.K.: —Los padres fundadores de los Estados Unidos odiaban la democracia. Pero desde 1928, con la elección de Edward Jackson, los Estados Unidos devienen más o menos democráticos. Las enmiendas democratizaron la Constitución y, por lo tanto, aceptaron la ideología francesa, jugándose por ideales que están, generalmente, en los americanos que, en el fondo, ellos creen en la gracia del mérito.

QP: —Y pasando al tema del libro que escribió sobre la relación de pareja y el amor, ¿cuáles son las principales teorías planteadas en esta obra?

E.K.: —El amor tiene variadas formas; la sexualidad en sí no es una forma de amor sino una gratificación. Un hombre puede desear a una mujer sexualmente, pero esto no significa que la ame. Hay una cierta relación entre sexo y amor, pero no es idéntica. El hombre tiende a separar el amor y el sexo, en cambio la mujer integra ambos aspectos. Otro tema de mi libro es el afecto entre padres e hijos y la importancia de la amistad especialmente en un matrimonio. Este es un libro de fundamento teológico.

QP: —Y usted como católico, ¿cuál cree que es la principal actividad del Diablo en el siglo XX?

E.K.: —Pretender que no existe. Yo escribí una novela que se llama ''Las lágrimas de Dios'' y en ésta Satanás tiene un papel claro.

QP: —¿Qué piensa del materialismo?

E.K.: —Para mí no es una tentación, porque no soy consumista. Los materialistas son personas estúpidas que sólo se dedican a medir sus posesiones con los demás. Toda comparación viene de la falta de espiritualidad. Generalmente las personas muy religiosas no son consumistas, porque miran hacia arriba (a Dios) y hacia abajo (a los pobres), pero no necesitan mirar hacia los lados. Uno debe

ALEXANDER HAIG

EL MERCURIO — Viernes 26 de Diciembre de 1980

EL MERCURIO
FUNDADO POR AGUSTIN EDWARDS

Acusaciones a Haig

El diario "The Washington Post", destacado exponente de la prensa llamada liberal en los Estados Unidos, no se ha visto complacido por la elección de Ronald Reagan a la Presidencia. Tras una campaña planteada en términos excepcionalmente ideológicos para lo que es habitual en ese país, el triunfo de Reagan fue una derrota nítida para los medios de comunicación identificados con las corrientes izquierdizantes del "liberalismo".

Desde esa posición, estos órganos de prensa aseguraron primero una estrecha disputa por el triunfo, para luego desconocer el significado de la enorme victoria del candidato republicano, interpretándola sólo como un repudio a la persona de Carter.

La tarea actual parece ser la de hostigar a los hombres que el Presidente electo está seleccionando para las labores de gobierno. Así, la designación de Alexander Haig, prestigioso ex comandante de la OTAN, al cargo más importante del gabinete, ha sido discutida sobre la base de acusaciones mal fundadas. En tanto que los aliados de los Estados Unidos han manifestado su satisfacción por el nombramiento, los grupos liberales dentro del país han respondido señalando que el general debe ser investigado acuciosamente por su participación en la Casa Blanca durante la crisis de Watergate, en la guerra del Vietnam y, ahora, con respecto a Chile en relación al Gobierno de Allende.

Cualquiera que conozca el caso sabe que el general Haig no tuvo relación con Watergate y asociar su nombre al escándalo sólo puede tener por objeto confundir al público. El general Haig fue llamado a la Casa Blanca después que renunciaron los encubridores de los hechos, al hacerse necesario que una f gura de prestigio restableciera un Ejecutivo que di ra garantías al país y evitara de este modo el cola so del sistema político.

Para los chilenos es más clara la intención de prensa liberal cuando trata de vincular al general co hechos ocurridos en nuestro país. Las investigacione efectuadas por el Comité de Inteligencia del Senado norteamericano no lograron comprobar las acusacio nes de la participación de ese Gobierno en los acontecimientos que precedieron a la caída de Allende, ni tampoco en los infructuosos intentos por impedir su asunción al poder. El impacto publicitario de dichas investigaciones produjo, sin duda, un estado de confusión en el público norteamericano, que se intenta utilizar ahora, pero en Chile sabemos demasiado bien cómo ocurrieron estos hechos para atribuírselos al general Haig.

El futuro Secretario de Estado goza de prestigio dentro de Norteamérica y sus aliados. Su fuerte personalidad y claras posiciones políticas y militares lo convierten en un personaje de gravitación en el próximo Gobierno republicano. Su confirmación por e Senado, aunque puede demorar, finalmente despejar las dudas que los grupos liberales intentan crear b sándose en informaciones confusas.

La elección de Reagan como Presidente ha sign ficado una innegable derrota para la prensa liber norteamericana. Frente a esta situación, evidente p ra el público, estos órganos parecen proceder segú lo que los propios estadounidenses han llamado Ley de Truman: "Si no puedes convencerlos, confú delos".

Arch. B 10-1-81

Haig Delineó en Senado la Futura Política Exterior

- El designado Secretario de Estado concurrió ante comisión de Relaciones Exteriores que estudia su nombramiento
- El ex Comandante de la OTAN negó participación alguna en supuestas actividades de la CIA en Chile

WASHINGTON, 9 (Latín-Reuter).— El Secretario de Estado designado, Alexander Haig, ex comandante de la Organización del Tratado del Atlántico Norte (OTAN), dijo hoy que el crecimiento no contrarrestado del poderío militar soviético podría llegar a paralizar la política occidental.

Haig habló ante el Comité de Relaciones Exteriores del Senado, donde también prestó testimonio sobre su papel como consejero del Presidente Richard Nixon durante la época del caso Watergate.

En su informe sobre política exterior, Haig exhortó a una mejor coordinación entre los que denominó países libres, y dijo que apoyaba la vinculación de la conducta soviética en áreas específicas, tales como Afganistán, al panorama total de las relaciones entre el Este y el Oeste.

"Hoy la amenaza de intervención militar soviética empaña los intentos por alcanzar una civilidad internacional", dijo.

"No contrarrestado, el crecimiento del poderío militar soviético puede llegar a paralizar totalmente la política occidental", agregó.

(Continúa en la Pág. A 20)

Haig Delineó en Senado

(De la página A 1)

Haig expuso el enfoque que dará el gobierno de Ronald Reagan a su política internacional en una declaración dada al comienzo de las audiencias sobre su designación para el máximo puesto del gabinete.

DECLARACION DE 20 PAGINAS

Debido a sus antecedentes como alto colaborador de la Casa Blanca en tiempos de Nixon, Haig se convirtió en la más controvertida de las nominaciones ministeriales de Reagan. Sin embargo, se espera que su designación sea aprobada por el Senado.

Tres de las 20 páginas de la declaración preparada por Haig estuvieron dedicadas a comentar su paso por la Casa Blanca bajo el gobierno de Nixon.

Detalló numerosas investigaciones en las que con posterioridad había prestado testimonio y dijo que en ninguna se había encontrado culpabilidad de su parte.

Haig criticó implícitamente el manejo de los asuntos mundiales por parte del Presidente Jimmy Carter, al decir que los Estados Unidos habían tratado en conjunto a países diversos en vez de diseñar políticas adecuadas individualmente a las naciones.

PLAN MARSHALL

Al iniciar su declaración, Haig hizo una rápida referencia al Plan Marshall, que ayudó a reconstruir la Europa de postguerra, y subrayó que había sido concebido por un "gran general del Ejército y Secretario de Estado", George Marshall.

Algunos miembros del Congreso manifestaron su preocupación por el hecho de que Reagan haya elegido a un ex general para encabezar el Departamento de Estado.

Sobre el tema de su desempeño en la Casa Blanca a las órdenes de Nixon, Haig dijo que había considerado como su máximo deber preservar el cargo de la presidencia en interés de la nación.

Agregó que como jefe de personal de la Casa Blanca "ocupé el 90 por ciento de mi tiempo tratando de asegurar que los restantes asuntos de la presidencia fuesen conducidos correctamente".

Dijo que Nixon tenía derecho a ser considerado inocente hasta que se demostrara su culpabilidad, y agregó que "trabajé duro para respaldarlo" dentro de los límites legales y según el consejo de los abogados.

TERRORISMO

WASHINGTON, 9 (AFP).— En lo que se interpretó como el anuncio de una política más activa y sobre todo más enérgica, el general en retiro sostuvo que "la agitación y la violencia en América Central y el Caribe frenan el desarrollo nacional de esos países, e incitan al terrorismo de adentro y al aventurerismo de afuera".

Los observadores coincidieron que el término "aventurerismo" aludió a la Unión Soviética en general y a Cuba en particular en lo que respecta al área del Caribe y Centroamérica.

Otro cambio importante que ya había sido adelantado por el propio Reagan, fue la referencia de Haig a la cuestión de los derechos humanos.

"La vigencia de las libertades humanas básicas —dijo— de ningún modo será mejorada a través del reemplazo de gobiernos amigos, que no satisfacen por entero nuestros criterios sobre democracia, por otros hostiles que resultan aún menos benignos" en el respeto de los derechos humanos.

Haig afirmó por otra parte que concebir al Tercer Mundo como un todo, constituye "un mito".

Calificó en este sentido como un fracaso a la política del saliente gobierno de Jimmy Carter, por no advertir "las diferencias y la variedad de países que integran el llamado Tercer Mundo".

La reciente política exterior de Estados Unidos —declaró— se ha resentido por el error de percepción que asimilaba en un mismo plano a naciones tan diversas como Brasil y Libia o Cuba y Kuwait".

"Este fracaso en elaborar una política en función de las circunstancias particulares de los países en desarrollo, agravó con frecuencia las verdaderas tensiones internas que la política de Occidente debe tratar de advertir en lugar de disminuir", dijo Haig a los senadores.

"Nuestras dificultades en este sentido —prosiguió— de ningún modo disminuyeron con nuestra propensión a aplicar a estos nacientes países los criterios de Occidente, ignorando las vastas diferencias en materia de cultura, desarrollo político, vitalidad económica y sus problemas de seguridad interna y externa".

Haig advirtió por otra parte que el deseo de paz de Estados Unidos no puede ejercerse "abdicando el derecho al recurso de la fuerza militar en favor únicamente de los miembros menos respetuosos de las reglas internacionales de la comunidad mundial".

Al término de su discurso introductorio, el general Haig —quien ejerció el cargo de secretario general de la Casa Blanca durante la presidencia de Nixon— respondió a las preguntas de los senadores.

SOBRE CHILE

WASHINGTON, 9 (AFP).— El Secretario de Estado norteamericano designado, Alexander Haig, declaró hoy aquí bajo juramento ante el Senado que careció de toda responsabilidad en las actividades de la CIA (Central de Inteligencia) en Chile, que concluyeron con la caída del Presidente Salvador Allende en 1973.

Respondiendo a preguntas del senador Jesse Helms, el entrante jefe de la diplomacia norteamericana afirmó, sin embargo, que "tendría dificultades para hablar de Allende como si fuera un santo".

Haig, general en retiro, compareció ante la Comisión de Relaciones Exteriores del Senado al iniciarse hoy una serie de audiencias destinadas a confirmar su designación.

Un grupo de senadores demócratas inició un movimiento —todo indicaba que con escasas posibilidades de éxito— tendiente a impedir el acceso del militar a la cabeza del Departamento de Estado, por su actividad bajo la Presidencia de Nixon en el escándalo de Watergate.

Haig fue el segundo de Henry Kissinger en el Consejo Nacional de Seguridad (CNS), hasta que en 1973 pasó a ejercer el cargo de Secretario General de la Casa Blanca, puesto en el que se hallaba en 1974 al estallar el caso Watergate.

En un documento escrito presentado a los senadores, Haig subrayó que durante su actuación en el CNS, no tuvo ninguna responsabilidad especial en lo que respecta "a las políticas abiertas o encubiertas" desarrolladas por la Administración Nixon en Chile.

"A través de mi actuación en el CNS —declaró— no tuve responsabilidad alguna para revisar o aprobar las actividades secretas de la CIA en Chile".

Se recordó que el golpe de Estado de septiembre de 1973, que culminó con la caída y muerte del Presidente socialista Allende, fue imputado en gran parte a las actividades "desestabilizadoras" desplegadas desde meses antes con los auspicios de la Central de Inteligencia norteamericana.

REMUNERACIONES

Haig declaró también que perderá entre 8 y 9 millones de dólares al asumir el cargo de Secretario de Estado y abandonar la presidencia de la empresa United Technologies.

Reveló que su salario como Secretario de Estado será "entre ocho y diez veces inferior" al que recibía por su cargo empresarial.

El salario fijado para el Secretario de Estado es actualmente de 69.000 dólares anuales, lo que lleva a calcular que el general Haig percibe, en su actividad privada, entre 556.800 y 696.000 dólares por año.

Pero entre esa cifra y la señalada por Haig media una diferencia que se explica porque, al entrar en el gobierno, debe renunciar al seguro de vida y a las acciones de United Technologies a las que tendría derecho como presidente de la compañía.

Haig en Europa

Por Erik von Kuehnelt - Leddihn (Exclusivo para "El Mercurio")

Los norteamericanos deben haberse extrañado mucho al observar en sus televisores los disturbios que se produjeron en Berlín, a mediados de septiembre, con motivo de la visita del Secretario de Estado, general Haig, y de su discurso, en la misma ciudad que aclamó entusiastamente hace sólo algún tiempo a los "salvadores" del puente aéreo, los norteamericanos, durante la heroica resistencia de 1948, y que luego aclamaron a John Kennedy cuando declaró: "Soy un berlinés" ¿Es aún la misma ciudad sitiada y luchadora bajo la sombra de la Cortina de Hierro? Evidentemente no lo es. Ha pasado a ser una herida infectada, gangrenosa y purulenta, causada por la admirable sabiduría de los políticos occidentales.

En cuanto al "Movimiento pro Paz", ¿es realmente un factor importante en Europa? Lo es, hasta cierto punto. En parte, por lo menos, es organizado, financiado y promovido por agentes comunistas, pero desgraciadamente no es tan sólo eso. Observando los rostros, las expresiones, las vestimentas y la conducta de los manifestantes —y tuvimos amplias oportunidades de hacerlo en la televisión—, recordamos un famoso "best seller" alemán ilustrado, titulado "Tiere schauen Dich an" (Los animales os miran). Esas creaturas barbudas, sucias, desmelenadas, henchidas de odio, vociferantes y atropelladoras, son parte de la juventud alemana y es asombroso el hecho de que cuenten con simpatizantes que aunque parecen diferentes en una forma engañosa, piensan igual que ellos. Podrían encontrarse excusas para Berlín Occidental: es el paraíso de los que evaden el servicio militar, tiene un inmenso sector de trabajadores extranjeros (hay casi tantos turcos como en Ankara), y sus habitantes frecuentemente padecen la sensación de que viven dentro de una trampa de ratones que podría apresarlos en cualquier momento.

Sin embargo, el factor básico y más fuerte es la actitud "más vale rojos que muertos". Los animales y los seres humanos que son poco más que animales, se aferran desesperadamente a la vida, que es su único bien, su "propiedad", su realidad. "Dadnos la libertad o la muerte" es una máxima que perteneció a una civilización que creyó en la eternidad, o en el honor, o en ambos. Para el hombre superior hay una forma de vida aceptable y otra que no vale la pena vivir. Sin embargo, aunque la gran mayoría del "Movimiento pro Paz" no se hace ilusiones acerca de los "inconvenientes" (y aun el horror) de una vida bajo la hoz y el martillo y el pentagrama, están convencidos que, por lo menos, habrá algo que comer, vida sexual y alguna forma de arte y amistad. Por ello están dispuestos a aceptar la esclavitud y cargar el yugo para evitar la guerra y el riesgo de perder la vida. Para ellos, toda guerra es exterminio y como ven que entre las dos potencias mundiales una es dinámica, verdaderamente agresiva, con una ideología, una misión global y un objetivo definido y real, en tanto que la otra, la democracia, es dada a la duda, ocupada en contar narices y preocuparse de ideologías del siglo XVIII, opinan que, para bien o mal, los entusiastas del siglo XVIII deberían rendirse ante los del siglo XIX, que son más modernos y "progresistas".

Todos saben que la vida junto al río Hudson es más agradable que junto al Volga, pero en ese género de pugnas Oriente tiene más posibilidades de ganar porque está más "al día" y es más brutal. Quizás ése no sea el punto. Lo que hay es que el verdadero ganador es la muerte, y eso hay que evitarlo a toda costa, aunque se pague con la libertad. Proudhon ya nos dijo que en el fondo de toda política está la teología, lo que hoy es más evidente que nunca. Pero ni aun eso lo explica todo. También está la destrucción de la antigua sociedad y de sus ideales en tres olas sucesivas: la leve democratización de 1918-1919, la ola totalitaria y la democratización izquierdista después de 1945. Norteamérica tuvo participación activa en este proceso dos veces. Habiendo destruido las propiedades y luego las clases, habiendo debilitado la religión y habiendo hecho de la igualdad y fraternidad la clave de nuestras vidas, los que permanecemos en una Europa aún libre ahora observamos sólo una masa sin rostro, sin gobernantes ni dirigentes, sin autoridad. Ningún Estado puede vivir sin autoridad, para lo cual hay dos opciones: la tiranía totalitaria o la anarquía caótica (que prepara el terreno para la tiranía). Gracias a esas tres "olas del futuro", Europa occidental ha pasado a ser antielitista y poblada de masas de diversas calidades. Gradualmente ha ido aumentando en Europa una "cultura de masas", gracias a la cual se ha hecho imposible gobernarla políticamente, excepto por la fuerza bruta. Respecto del "proceso" democrático, resultan proféticas las palabras de Jacob Burckhardt (muerto en 1897): "Cuando la política se basa en la fermentación de las naciones, se acaba la seguridad".

Creo que el general Haig tuvo oportunidad de ver dicha "fermentación" de las naciones en Berlín. No dudo de que es lo suficientemente inteligente como para darse cuenta de la clase de semilla que sembraron en Alemania los "reeducadores" norteamericanos después de la segunda guerra mundial. Las autoridades civiles —naturalmente no las autoridades y jefes militares como el general Patton y demás hombres como él— prepararon cuidadosamente el terreno para un desarrollo ideológico (aunque no se dieron cuenta de ello) que no era otro que la continuación de las políticas culturales nacionalsocialistas, entre las cuales la primera era el ataque contra el principal elemento de la sociedad: la familia.

Si se relee el Informe Zook de 1946, preparado por un comité norteamericano de educadores que investigaba cómo podía haber surgido el Credo Pardo, se percibe claramente la naturaleza de la maldad perpetrada. Uno de los principales puntos de ese informe era el "descubrimiento" de que en Alemania los varones tenían precedencia sobre la mujer, que el padre en el hogar y el profesor en la escuela tenían posición de dominio. El comité supuso ingenuamente que la juventud nazi estaba aleccionada por un largo entrenamiento de obediencia ciega.

El nacionalsocialismo, en cambio, representaba la rebelión de los jóvenes contra padres y profesores (la obediencia era sólo hacia el partido). Era decididamente un movimiento colectivista de las juventudes, igual al movimiento juvenil de 1968, o al de 1897, que celebró en Wartburg un festival de nacionalismo y democracia quemando libros, principalmente obras de los grandes pensadores conservadores, como es natural. Los manifestantes alemanes en favor de la paz siguen la huella de sus tradiciones juveniles. Con la reducción de edad para votar, impuesta por los izquierdistas, de 24 a 21 años y luego a los 18 años, los jóvenes han pasado a ser muy importantes.

En cierta forma (y no estoy exagerando) ellos son en Alemania los nietos espirituales e intelectuales de John Dewey y los lejanos productos del Teacher's College de Columbia.

Evidentemente, el "Ancien Régime" era básicamente diferente. Aún recuerdo la frase de mi vieja gramática griega (publicada antes de la primera guerra mundial): "Hedys estin hyper tes patrides teleutan", es dulce morir por la patria. En esos días la gente aceptaba la muerte y el amor, que siempre van unidos. No eran tan decididos respecto del sexo. El bienamado podía verter lágrimas sobre una tumba, como demostración de amor eterno, pero no puede haber sexo en un ataúd. Esos "alemanes beligerantes" están convertidos hoy en una masa más bien degenerada que se revuelca en lo que les queda de prosperidad. La República Federal Alemana tiene la tasa de nacimiento más baja del mundo —9,4 por mil (frente al 15,3 de los Estados Unidos; 13,8 de Francia y 12,6 de Holanda)—, lo que significa que la población va disminuyendo. (De cada ocho niños nacidos en Alemania, uno es de trabajadores extranjeros).

No está tampoco mejor la "República Democrática Alemana". En 1990 los alemanes de la República Federal habrán disminuido en tres millones. Pero si uno tiene pocos niños o ninguno, demuestra falta de confianza en sí mismo, ninguna confianza en el futuro y, por último, ninguna razón para trabajar y luchar. (Peguy dijo que "sólo trabajamos por nuestros hijos"). ¿Dónde quedaron esos días en que los hombres alemanes se enorgullecían de llevar el uniforme del Emperador (o del Rey)? Encabezando las listas de los caídos en el campo de batalla se leía: "Murió por su Dios, por el Emperador y por la Patria". Hoy, los señores Küng y Kasemann barrieron con Dios; Helmut Schmidt ha reemplazado al Emperador, y la palabra "Patria" es "reaccionaria". Aun así, no se da la vida por la libertad del aborto, la seguridad social, la educación sexual o las manifestaciones antinucleares.

Para los soviéticos, Occidente encierra, cual botín en potencia, los frutos materiales del "capitalismo", y para los ejércitos rojos los dulces cuerpos de las mujeres occidentales. En Occidente la gente desea gozar de la vida (sin invertir en armamentos) hasta el día del juicio, cuando se enfrentará con lo inevitable (que no es tan inevitable). Norteamérica no les inspira mucha confianza, ya que una crisis económica podría llevar a su gente a votar por otro Carter. La democracia significa políticas siempre cambiantes. Mientras Franco estuvo en el Gobierno, los Estados Unidos pudieron contar con España, pero esa certidumbre ya desapareció. ¿Una Santa Alianza? Eso existió hace 150 años.

Mucha gente anticuada de distintas regiones lucharía, naturalmente, por su libertad. Hasta podría formar una mayoría (como lo hacen en la conservadora y anticuada Suiza). También están los polacos, pero ellos tienen a un Dios en el Cielo, a un guía espiritual en Roma y una verdadera Patria bajo sus pies. Además, no recibieron la reeducación norteamericana. Como nación eminentemente aristocrática (al igual que los húngaros), mantuvieron sus antiguos hábitos aun bajo el comunismo y ahora desafían a la muerte.

11 Octubre 1981

HOW HAIG IS RECASTING HIS IMAGE

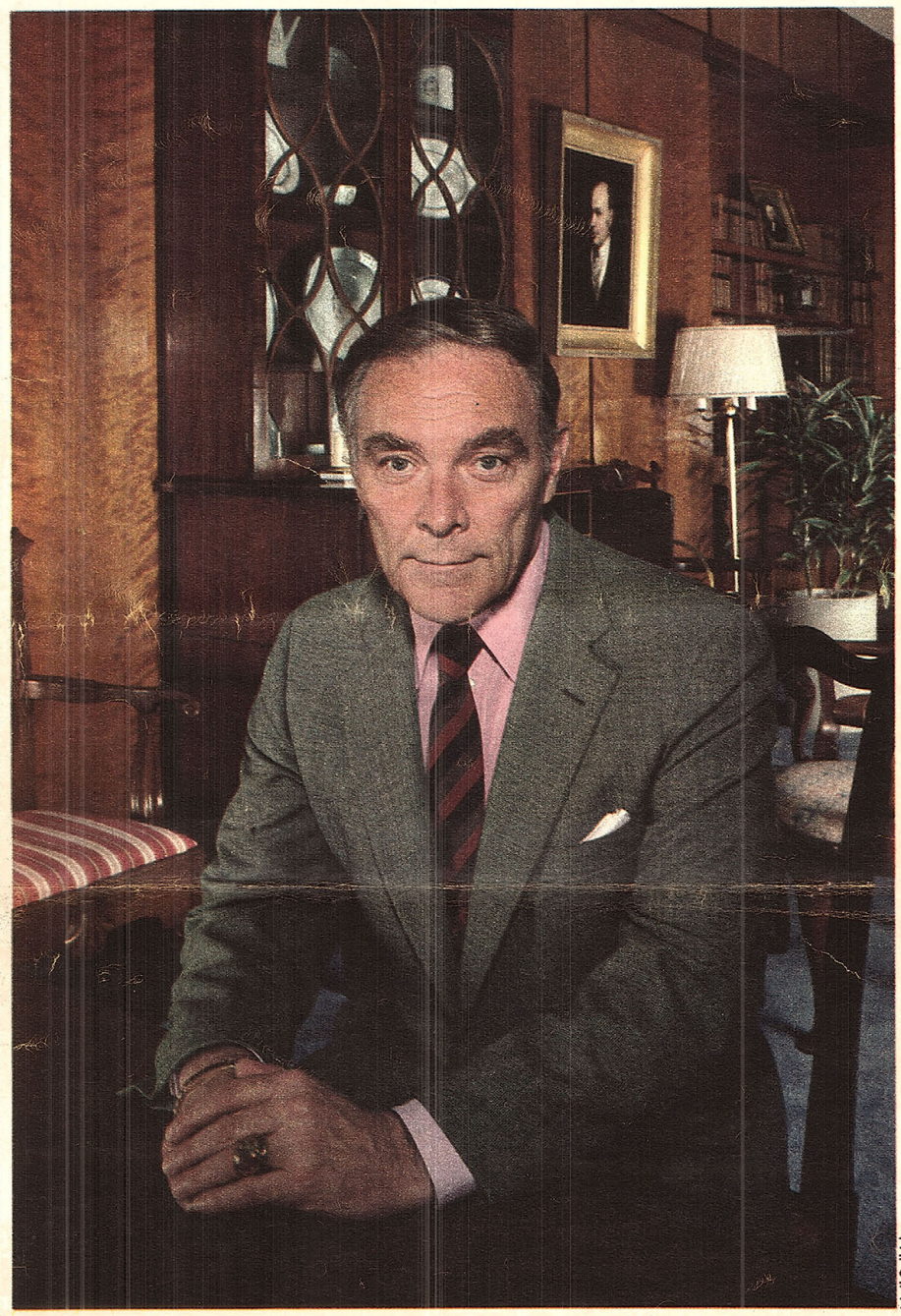
By Leslie H. Gelb

The late-afternoon sun barely penetrated the sedate office, with its wood-paneled walls and Colonial-style furniture, as the Secretary of State mused on America's situation in the world. "I think we've got more going for us," he said during the course of a 90-minute interview, "than we've had historically in the last 30 years." The "beleaguered" Russian leaders, he added, must understand that "there are hopes for arms control, hopes for the West to assist them in solving their dilemmas in the economic and agricultural spheres." Of course, there would be a price — "some reining in of what has been a hemorrhaging of risk-taking."

The now-famous hard-line voice of Alexander Meigs Haig Jr. was still there, the voice that has spent the last four months sounding the alarums about America's military weakness and lashing the Soviet Union for its contributions to international terrorism. But as he sat in his shirtsleeves, reaching for another cigarette, he seemed to be trying out a second voice, less abrasive, more balanced, edging toward the political center that has been the traditional home of American Secretaries of State. And the new voice was in keeping with other recent moves he has made — increased personal contacts with key lawmakers, for example — seemingly aimed at developing a new public support system.

What's more, these changes are matched by a dramatic switch in Mr. Haig's cavalier treatment of his colleagues in the Reagan Administration. (Officials present at an early Cabinet meeting recall his response to a question from Secretary of Agriculture John R. Block: "I have no reason to discuss that with you; it's our issue.") Worse, the White House came to believe that Mr. Haig was trying to usurp the authority of the President himself, and Presidential aides meted out a harsh public punishment. Both the embattled Mr. Haig and his attackers declare that the feuding is over, but clearly it is nothing more than a truce, and Reagan aides privately refer to "a trial period."

Leslie H. Gelb is The Times's national security correspondent, based in the Washington bureau. He served as a senior official in the State Department from January 1977 to July 1979.



Neil Selkirk

Alexander Haig in his office. "He knows," says the author, "how to inspire those feelings of intimacy and anxiety that lead others to do his will, or his boss's will."

The embattled Secretary of State has declared a truce in his feuding with the White House staff and has begun to tone down his abrasive rhetoric. He may be edging toward the political center, traditional home of foreign-policy chiefs.

The bloodletting was a strange kind of problem for Mr. Haig, whose previous career in the Army and as Presidential chief of staff under Richard Nixon made him appear to be the consummate inside man. Yet there is much that is incongruous about Al Haig and his position today.

- He is a steadfast conservative who was pushed for his post by conservative Senator Jesse A. Helms, Republican of North Carolina — but he is clearly to the left of most of President Reagan's top aides. ("Imagine my being the 'liberal' in any Administration!" he has said.) In fact, his hard-line pronouncements to date have simply alienated the center without satisfying the right. He and his aides are preoccupied with forestalling attacks from that quarter.
- He can look forward, just by the nature of his job, to alienating the political aides around the President. For it is the Secretary's task, as one associate said, "to take the interests of other countries into account and to argue the national interest over political interests. That would have to put him into some conflict with the White House."
- He must have political support to accomplish his policy goals — but he has no power base of his own, no constituency in the Congress or among the public, no strong personal relationship with the President. He is said to be a recipient of advice and support from the circle around Henry A. Kissinger, who was Mr. Haig's boss as national security adviser under Mr. Nixon (Mr. Kissinger is believed to be among those who counseled the Secretary to make his rhetoric less strident) — but that is not an association Mr. Haig publicly acknowledges. Mr. Kissinger's popularity among the Reagan aides is distinctly limited. "We haven't got any friends," one senior State Department official lamented, "and we need them."
- He must create a coherent, long-range foreign policy — but up to now, the Administration has been operating on an ad hoc basis, shifting its stance with each decision, and creating considerable confusion. The hitch is that the formulation of any coherent policy — just how the military lines should be drawn against Moscow, for example — would require that Mr. Haig do battle with the more conservative elements of the Reagan constituency. Yet he cannot take on the right without destroying the current political and philosophical unity in the party, and perhaps destroy-



El Koussy/Sygma

The Secretary at a news conference in Cairo in April, as President Sadat looks on. Haig, the author says, is considered to be "the most knowledgeable and experienced foreign-

ing himself. As many in the White House have acknowledged privately, it is a dilemma for the Administration as a whole.

□

A scant four months after Inauguration Day, the political jockeying that forms the backdrop to policy making is still in its initial stages and few of the participants even pretend to be confident about what the political landscape will look like a year from now. There are those who hold that there are, essentially, three camps, ranging from far right to Kissinger left. Others believe that this breakdown is irrelevant because, on any given issue, the shifts from camp to camp are so great.

According to the first analysis, the heart of the far right is in the Senate with men like Jesse Helms, Jake Garn of Utah and Strom Thurmond of South Carolina. They believe, for example, that the United States should have nothing to do with the Soviet Union and simply concentrate on achieving total military superiority. Their main support in the White House is said to come from Lyn Nofziger, Presidential Assistant for Political Affairs, who keeps a close eye on foreign-policy appointments. In the executive departments, those on the far right do not generally occupy the very top posts but fill many second- and third-tier jobs. Secretary of the Navy John F. Lehman Jr. and the former Harvard professor Richard E. Pipes, of the National Security Council staff, are often cited as examples of the genre.

In this analysis, the center camp — whose members would deal with Moscow reluctantly and only from a position of strength — includes Senator Henry M. Jackson, Democrat of Washington, and a variety of newly minted Republicans influenced by the philosopher Irving Kristol, of the American Enterprise Institute, and Norman Podhoretz, editor of Commentary magazine. Others said to be in the ranks: Assistant Secretary of Defense-designate Richard Perle; Assistant Secretary of State Elliot Abrams, who is Mr. Podhoretz's son-in-law, and several



affairs person in the Administration."

other assistant secretaries.

The final group of conservatives, referred to by the others as being on the "left," are those least fearful of dealing with Moscow. They, too, want to build up military strength, but they are willing to offer some carrots to Moscow along the way. Mr. Haig supposedly fits into this camp along with many of his assistant secretaries. No people from this group are said to serve in key positions in the Pentagon or on the National Security Council staff.

There are experts, however, who view this three-tiered breakdown as misleading or flat wrong. One Administration insider, for example, offered another analysis of the political landscape, one that receives considerable support within the Government.

"There are no groups," he said. "There is a continuum from purists to pragmatic conservatives, with one and the same person falling in different places on different issues. The purists are Manichaean in the medieval sense. They believe the Soviets are the devil, and that you can't bargain with the devil without losing your soul. The pragmatists take into account the world as it is."

In this man's opinion, "the pragmatists are on the defensive. They have no real support in Congress. Liberals would back them, but they don't have much weight in the White House. Charles Percy is not even on the continuum, he's so liberal. Howard Baker and George Bush would be natural allies, but they won't risk their positions with the right by challenging them on foreign policy. Their approach is to let the right burn itself out."

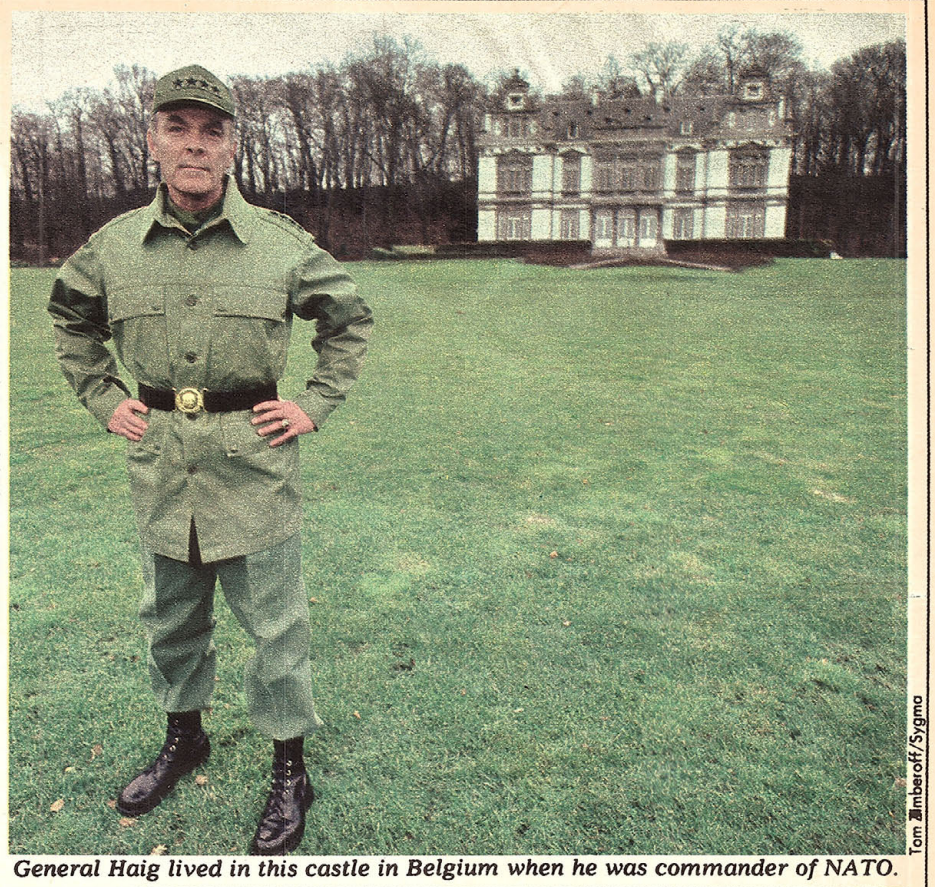
By this analysis, the ideological and political center of gravity within the Administration seems to be Defense Secretary Caspar W. Weinberger, Fred C. Iklé, his Under Secretary for Policy, and Eugene V. Rostow, director-designate of the Arms Control and Disarmament Agency. Richard Allen is said to be sometimes to the right of this thinking but, on most issues, a part of it. And Al Haig is to the left.

Precisely where Mr. Haig fits on the spectrum, however, is difficult to pinpoint. One high State Department official distinguished between the Secretary's inner political feelings and his operating ideals: "He's on the moderate side of the Administration because of what he knows and has experienced, not because of what he believes."

Mr. Haig's friends and staff constantly emphasize the practicality of the man. "Al explodes bombshells publicly," said a longtime colleague. "That's his nature. But in private, he's a pragmatist." One aide offered a case in point. Mr. Haig's instincts probably urged him to use covert military action to get the Cubans out of Angola, but he actually chose diplomacy as his means.

Mr. Haig is not the only player in the foreign-policy game who lays claim to being pragmatic. Mr. Reagan's principal aides, the Presidential Counselor, Edwin Meese 3d, and the White House Chief of Staff, James A. Baker 3d, see themselves as the balance wheel between Mr. Haig and the political right. Increasingly, they are playing the role of adjudicators. But apart from keeping all parties in harness, they do not seem to have yet developed substantive foreign-policy views of their own.

Early in the Administration, when the White House delayed forwarding to the Senate the names of the new Secretary's nominees for subordinate posts, some of the Haig people suspected collusion between the White House staff and Jesse Helms. But one White House aide offered a very different explanation:



Tom Zimberoff/Sygma

General Haig lived in this castle in Belgium when he was commander of NATO.

"It's the people on the White House staff who see themselves as the pragmatists — right of center, to be sure, but pragmatists politically. Helms and Thurmond give us problems, too, on certain things, but we were not about to burn chips over getting hearings for a bunch of State Department guys when the fact was these very guys were able to go off and conduct their business in Europe and in Africa without being confirmed by the Senate. Also, the White House has to hold a coalition together that runs from the center to the far right. If Helms says there are certain people over at State who are not in tune with the Reagan philosophy, we care about this because we care about the conservative philosophy. But we were satisified by almost all of the Haig people."

As events turned out, the White House's waiting game paid off. Pressure developed within the Senate itself to act on the nominees. "We knew we were going to lose," said one Helms supporter, "but someone has to hold Reagan's and Haig's feet to the fire and plant the flag. Reagan didn't get elected all by himself. The voters chose a philosophy, too."

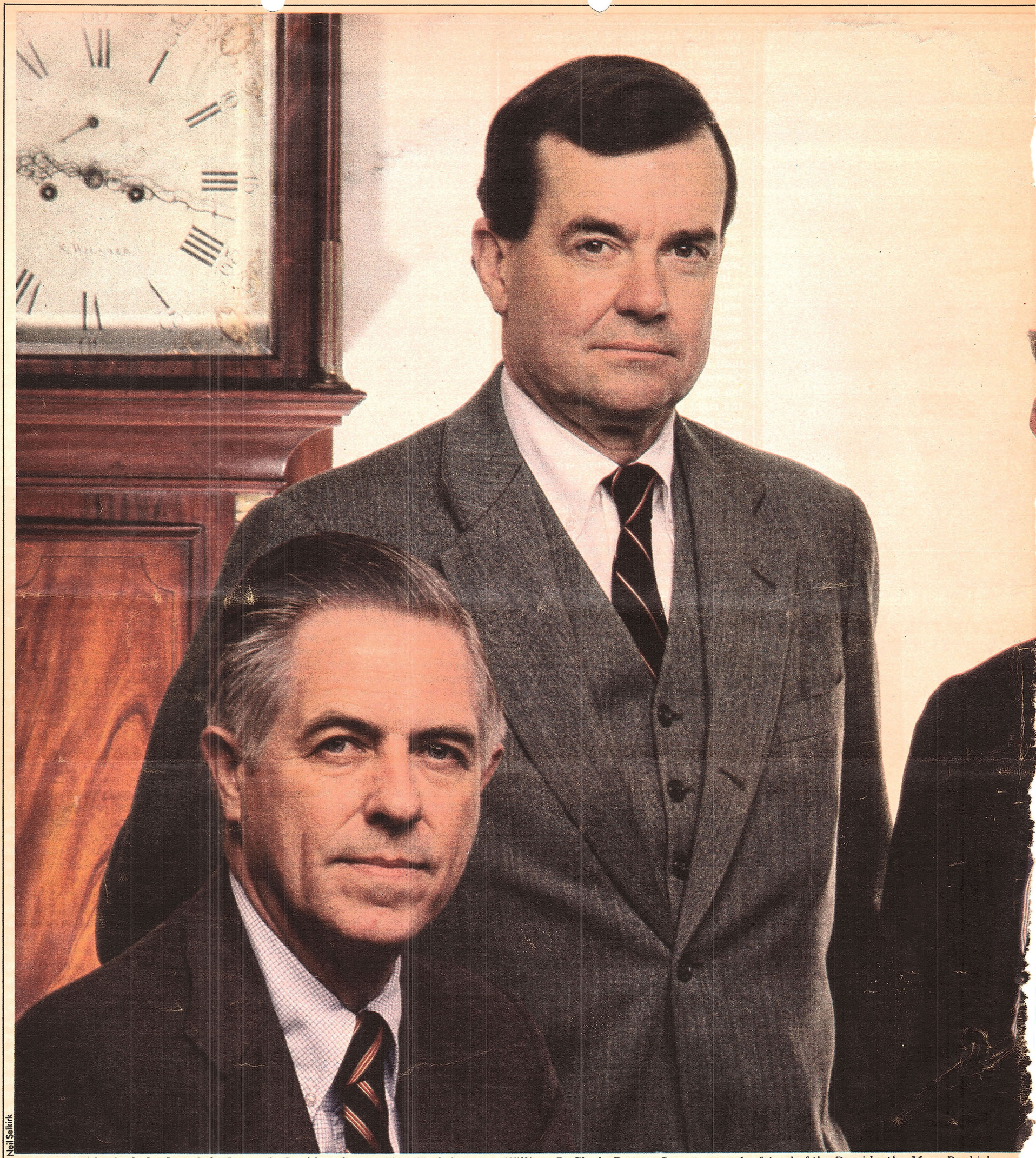
Clearly, Mr. Haig is going to need political protection. Currently, he doesn't have it. His only consistent source of support is from foreign leaders: The Western Europeans view him as the main source of steadiness in an Administration of "loose canons," and the Chinese see him as a bulwark against the Taiwan lobby, one conservative American who wants to keep China a viable threat to the Soviet Union.

According to his staff, Mr. Haig is starting to go outside to develop a new political base. He has sought more contact with the press, with business leaders and key lawmakers. An example of this reaching out was an evening he recently spent with the Trilateral Commission, an internationalist organization that holds few charms for the right. These newly sought allies are the traditional constituency of a Secretary of State.

□

Policy debates in the Reagan Administration generally seem to begin where they ended in the Carter Administration. The left-to-right spectrum under Jimmy Carter ran from the United Nations delegate, Andrew Young, to the national security adviser, Zbigniew Brzezinski; in the Reagan Administration, Mr. Brzezinski would probably find himself in most cases on the left. And whereas the Carter team tended to look at the world through a wide-angle lens that took in global themes like human rights, the Reagan team uses a telescopic lens, zeroing in on the Soviet Union and such issues as terrorism.

Yet for all the differences, there is this similarity: The Reagan Administration, like the Carter Administration before it, has failed to develop a serious, long-range foreign policy. Many key statements and decisions have seemed ad hoc and contradictory. The rhetoric toward Moscow, for example, is unrelievedly hard-line, but the embargo on the sale of grain to the Soviet Union has been lifted. Unflinching support for Israel is a cardinal rule, but the Administration is planning to sell the advanced-radar aircraft known as Awacs to Saudi Arabia over the protests of the Israelis. What appeared to be a strong refusal to pursue talks with the Russians about limiting missiles in Europe has turned into a begrudging agreement to do so.



Neil Selkirk

Haig's top aides include, from left, James L. Buckley, former New York Senator; William P. Clark, Deputy Secretary and a friend of the President's; Myer Rashish, a



free-trade advocate, and Walter J. Stoessel Jr., a one-time Ambassador to Moscow.

Interviews with participants in these moves indicate that they do not reflect any great philosophical confusion but rather tactical and political differences. Yet there are major, unanswered questions that the Administration has not come to grips with. And some deal with the central strategic problem as perceived by almost all the members of the Reagan team.

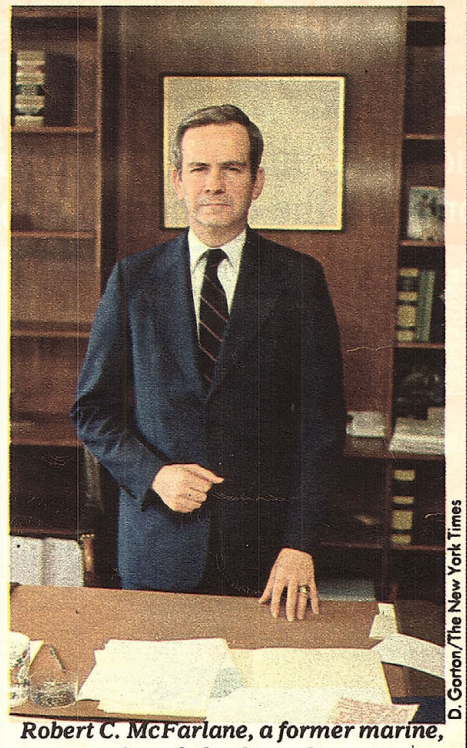
For several years and throughout the Presidential campaign, Mr. Reagan and his key lieutenants have claimed that the Soviet Union is today militarily superior to the United States. Moscow is so far in the lead, they said, that it would take a major effort by the United States, lasting six years or more, to achieve mere equality.

The unanswered questions: If the Russians are so far ahead, why should they wait for us to catch up? That is, if there is what strategists call a "window of vulnerability," what is to keep the Russians from jumping through it now, especially since Moscow knows the Administration's intent to catch up and even re-establish American superiority? And what is to keep friends and allies of the United States from tilting toward Moscow at a time when their longtime defender is in such a weakened state?

Today, there is some diversity in the attitudes of Reagan officials toward this dilemma. A senior Pentagon official commented, "There is less risk now of a small or medium grab like Afghanistan. The Russians know that moves like these will not be cost-free from now on. But the basic threats — a nuclear disarming attack against our land-based missiles, or an attack on the Persian Gulf, or moving into Poland with force — will remain undiminished." His conclusion: "We just have to hope that a combination of problems — Afghanistan, Poland, uncertainties, and the risks of confronting United States power — will deter them."

Others have starker suggestions. Edward N. Luttwak, a senior fellow at Georgetown Univerity's Center for Strategic and International Studies and a close adviser to many in the Administration, put the case this way: "The Soviet window of opportunity is no mere campaign slogan. The Polish crisis still absorbs Soviet attention and surplus military power, but sooner or later that crisis will be resolved. And if, in the meantime, American policy has failed to create situations which effectively absorb Soviet energies, we might well be faced by challenges against which we will not yet have either a credible deterrent or a sufficient defense." Those who hold such views cite an increase in American aid to the Afghan guerrillas as one way to "absorb" Soviet energies.

In many parts of the State Department, this line of thinking is considered dangerously provocative. A veteran American diplomat commented: "Making trouble for the Russians is not going to stop or deflect their making trouble for us; it's likely to make them more troublesome. And it will be easier for them to make trouble and take advantage of it than it will be for us to



D. Gorton/The New York Times

Robert C. McFarlane, a former marine, is counselor of the State Department.

solve the problems." The Russians, he said, need to have "some prospect of rewards from us for good behavior."

In his interview with The New York Times, Mr. Haig seemed to be trying for a blend of the different approaches. He would seek to keep the Russians off-balance and busy with their own troubles in Afghanistan and Poland while, at the same time, following the old Nixon-Kissinger policy of offering rewards for Soviet restraint. His carrots included negotiations looking toward arms control and a continued flow of American grain in return for a Soviet agreement to abandon what it sees as its right to bring about political change by forceful means. He did not explain how he planned to get the Russians to buy this, what keys he had found that had eluded his predecessors. He preferred to talk about the general world situation, adding some wrinkles to the new Reagan Administration line.

The picture that he drew of the world was filled with dangers, but it was also clearly upbeat for the United States and downbeat for the Soviet Union. He stressed the range of American political, military, psychological and economic assets and "the growing consensus of concern among the nonaligned nations and our traditional allies." He placed heavy emphasis on Soviet domestic economic problems and on the unrest in Poland that he called "contagious," adding, "I think we are witnessing a historic unraveling of Marxist-Leninism in the Soviet model."

As for overall Soviet military superiority, Mr. Haig conceded, "I was alarmist about trends and the failure to recognize those trends." And then he observed, "We count bullets and beans, and they do too. And whoever is counting the other guy tends to see him as 10 feet tall."

Thus far, the Reagan aides have not developed what they, themselves, define as a foreign *(Continued on Page 67)*

HAIG

Continued from Page 27

policy. There is no evidence to suggest that they have gone through the demanding discipline of constructing a policy that connects philosophy and tactics. They have not, for example, made the very tough decisions about the extent to which they are willing to yield American interests to the needs of our allies. They have not determined just how much political heat they are willing to take at home in order to draw military lines against Moscow abroad.

The explanation for this failure varies with the political interest of the person being interviewed. An Administration adviser said, "Haig has neglected policy and focused on politics. The result has been bad politics and no policy. The reason there is no policy is that Haig hasn't sat down and made it." A White House official, on the other hand, maintained, "The President made economic policy his first priority. He was also shot. And we're still not any slower, really, than most previous Administrations." Most analysts see elements of truth in both views.

There is another explanation, too; some argue that there will be no real foreign policy until Mr. Reagan is prepared to lock horns with the far right. As long as there is no policy, as long as the decisions simply are ad hoc and there are no permanent winners and losers, the President can maintain a high level of political tranquility and philosophical unity. But without a policy, he always will want for the kind of coherence in action so central to the Reagan conception of government.

□

For all Alexander Haig's experience and skill, he put on a textbook display of good drama and bad politics during his first months in office. At his confirmation hearings, he managed to suggest that President Nixon really had done nothing wrong in the mat-



AP

Haig's hard-line reputation brought out protesters when he spoke at Syracuse University this month.



ter of Watergate, and he alienated his senatorial inquisitors with a tough, argumentative stance. Shortly before the inauguration, at a meeting with the State Department transition team — most of whose members had been hand-picked by Richard V. Allen, national security adviser-designate, and blessed by Senator Helms — Mr. Haig announced: "Thank you very much. Your work is done. You have one minute each to say what you want."

Mr. Haig proceeded to take on the President, the White House staff and half of his Cabinet colleagues. While President Reagan was saying that he would make the key, sub-Cabinet appointments, Mr. Haig was announcing that such posts at the State Department would be "my nominations." On Inauguration Day, before the White House could begin to organize the system for making national security decisions, Mr. Haig presented his own plan, which reserved virtually all bureaucratic power to the Secretary of State. The move failed and it also alienated the very highest men in the Administration: Mr. Meese, Mr. Baker and his deputy, Michael K. Deaver, and Defense Secretary Weinberger, a close Presidential friend whom Mr. Haig had actually been courting.

The White House staff responded with a standard Washington weapon. The whole incident was leaked to the press, a warning shot across Mr. Haig's bow. The front pages of major newspapers carried articles in which White House sources complained that Mr. Haig was seeking the limelight for himself, that his rhetoric about El Salvador was dangerously diverting public attention from the President's economic program.

But Mr. Haig seemed not to be getting the message. After newspaper articles reported that Mr. Reagan had decided to put Vice President George H. Bush in charge of crisis management, Mr. Haig told a House Foreign Affairs subcommittee of his unhappiness with such a role for Mr. Bush and implied that he would resign if it came to pass. Later that same day, Mr. Reagan publicly slapped down his Secretary of State, naming Mr. Bush as the crisis manager without even a mention of Mr. Haig's role.

The full story of this confrontation will probably never be known; the memories of the participants are already too exact, too suggestive of a party line, to be totally reliable. But the evidence suggests a classic tale of ships that pass in the night. Publicly and privately, the President had said on many occasions that Mr. Haig would run foreign policy. Mr. Haig liked the sound of the words and of the newspaper columns saying he would be the most powerful man in the Administration, and "naively" (the word chosen by his friends) assumed that they were true. The members of the White House staff looked up one day, came to the conclusion that the general was running away with the store and took up the cudgels.

All parties to the battle agree that there was no effort made to bring the combatants together to clear the air. Mr. Haig did not want to call Mr. Meese or Mr. Baker because that would have implied that they could tell him the limits of his job. They did not call him because they wished to avoid a confrontation and a direct involvement of the President in the conflict. Mr. Reagan seems to have his own style in such affairs: He lets them run their own course, stepping in only as a last resort.

The fireworks are apparently over now, but their effects linger on. The parties to the struggle have developed attitudes toward one another that will shape future relations, and Al Haig and others in and out of Government were given some clear lessons on how to succeed in the Reagan Administration.

Members of the White House staff feel that Mr. Haig is a prima donna, perhaps ultimately uncontrollable. They point out that, even after the public explosion over the crisis-manager matter, Mr. Haig still got out in front of the President on three high-profile issues. The Secretary let it be

(Continued on Page 78)





The Olympic Tower, 645 Fifth Ave. (51st St.), New York, NY 10022 • (212) 688-0300
And in the lobbies of the New York Hilton and the Grand Hyatt Hotels
We honor American Express and all major credit cards.



Send for our new 1981 magazine, and read about an islandful of excitement and romance for families and couples alike. Including jeep safaris, oyster roasts, children's and teen activities, beachcombing, tennis, golf (including a new course designed by Jack Nicklaus) and much more at our walk-to-everything resort near historic Charleston. For your free copy, send the coupon or call. Then share our magazine with the whole family.



IT'S NEW.
IT'S FREE.

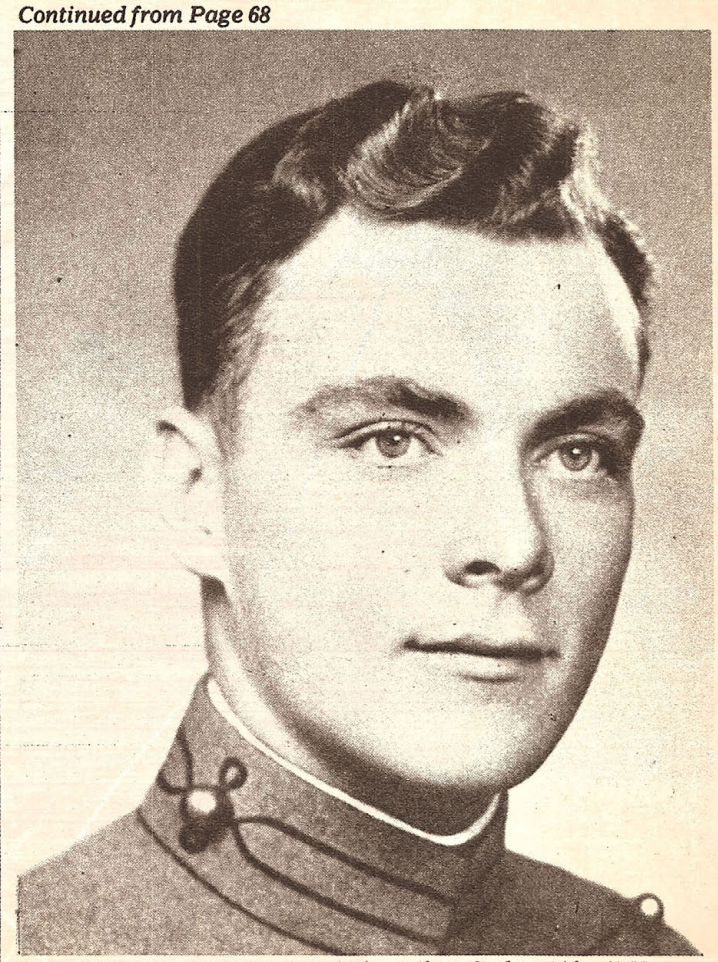
Kiawah Island

Call TOLL FREE 1-800-845-2471. In S.C., 1-803-768-2121.
Or write Dept. VMNT7, P.O. Box 12910, Charleston, SC 29412

Name _____ Address _____ City _____ State _____ Zip _____

HAIG

Continued from Page 68



The 1947 West Point yearbook describes Cadet "Alex" Haig as possessing "strong convictions and even stronger ambitions."

known that he opposed Mr. Reagan's decisions to cancel the embargo on grain sales to the Soviet Union and to sell the Awacs aircraft to Saudi Arabia. And after the attempted assassination of the President, Mr. Haig seemed to be taking a lot upon himself in his tense television appearance during which he proclaimed his now famous line, "I'm in control here."

Meanwhile, Mr. Haig's people have reached their own conclusions about the White House staff. They have become convinced that James Baker is their main opponent there; they hold that Mr. Baker, a former campaign chief for Mr. Bush, might be trying to advance the Vice President's Presidential aspirations. (Mr. Haig has had his own aspirations in the same direction.) Other parties to the battles, however, insist that Mr. Baker was not acting on his own but in full concert with Mr. Meese and Mr. Deaver.

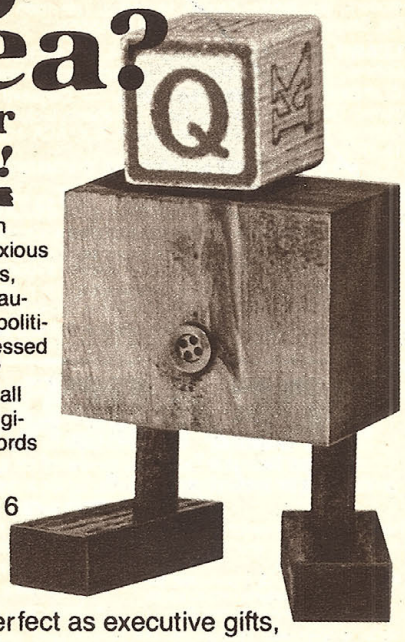
The Haig staff initially felt that, though the national security adviser is, traditionally, a natural competitor of the Secretary of State, the incumbent, Richard Allen, was harmless. They came to believe otherwise. Several people, for example, both inside and outside the Government, report that Mr. Allen has told them that Mr. Haig is not, truly, a friend of Israel. They also say that Mr. Allen has given doctors as his authorities for claiming that patients who undergo bypass heart surgery, which Mr. Haig experienced, develop an uncontrollable urge to dominate other people. An aide to Mr. Haig characterizes both statements as "preposterous," and medical authorities deny that bypass surgery causes such an urge to dominate. Mr. Allen has chosen not to respond to inquiries about the statements.

Mr. Haig, himself, has not kept his bitterness hidden. Some aides say they have frequently heard from the Secretary's lips a familiar refrain from his days in the Nixon White House: "So and so is trying to do a number on me." Mr. Haig has made no bones, for example, about telling friends and associates that the "three-headed hydra monster" running the White House is not very efficient or professional. He often treated questions from reporters as unfriendly challenges, and his relations with the press became strained.

SHOPPING MART

stuck for a gift idea?

use our *HEADS!*



Faced with a cretin subordinate, obnoxious peer, officious boss, hard-headed bureaucrat, or worthless politico? Or are you blessed with good people? Recognize any or all with *HEADliner* originals. More than words can express.

Approximately 6 inches tall. Made of hand-finished hardwoods. Perfect as executive gifts, for desk or den.

TO ORDER, CHECK THE *HEAD* OF YOUR CHOICE
Mail this form with check or money order for *just $7.95 each* plus $1 for shipping (NY State residents add 7% tax) to:
Headliners Box 538 Northport, N.Y. 11768

Free catalog with every order.

- ☐ *"BlockHEAD"*—(Illustrated) Solves your mental block about how to recognize a square friend.
- ☐ *"EggHEAD"*—Very intelligent, but manages to burn your bacon. Crack that shell with this!
- ☐ *"DeadHEAD"*—It's been quiet in this guy's upstairs for quite a while. Time to wake him!
- ☐ *"____HEAD"*—Epitomizes the person with a bad outlook, a real stinker. (Our best seller.)
- ☐ *"RockHEAD"*—For the individual with a dense cranium. Give him (or her) a hard time!
- ☐ *"JarHEAD"*—For a favorite Marine. Or use the empty jar to create your own message!
- ☐ *"BoneHEAD"*—Always gives headaches, never gets. Let him (or her) know you know.
- ☐ *"GoodHEAD"*—A great way to send an appreciative "halo" to a deserving person.

Name _____

Address _____

City _____ State _____ Zip _____

GAI Industries 19 Brookfield Rd. Northport, NY 11768



Are you one of the 7 out of 8 who have not prepared a will?

When you die you must leave behind everything for which you have worked and saved. The question is, "TO WHOM?" If you have a will, you have already instructed the State, attorneys and judges to act according to YOUR wishes.

but if you don't have a will

the State will simply distribute your estate according to law.

Without a Will you let the State determine the disposition of your assets, the welfare of your spouse and the guardianship of your children. Probate costs, taxes and fees increase. What's worse, you rob yourself of the privilege of continuing stewardship through designated gifts.

DON'T MAKE THE MISTAKE OF THINKING:
- **only wealthy people need a will**
- **that drawing a will is too complicated**
- **or that it is too expensive.**

Take the first step toward doing something about that which you own...for your peace of mind and the benefit of those you hold dear.

For a FREE informative booklet about "Wills" send the coupon

☐ Yes I want to take the first step toward controlling the distribution of my estate. Please send me without cost or obligation your booklet on Wills.

NAME _____

ADDRESS _____

CITY _____ STATE _____ ZIP _____

PHONE NO _____ BIRTH DATE _____

THE SALVATION ARMY • Planned Giving Department NT-R. 120 W. 14th St., N.Y., N.Y. 10011

The public beating Mr. Haig received at the hands of the White House was virtually unprecedented, and he and his aides like to pretend that it was the work of that errant trio, not of the President himself. Yet it is clear that Mr. Reagan did little to defend his Secretary of State during the battle.

The central lesson is that the President is prepared to go very far to see that his rules of teamwork are enforced. Two of Mr. Haig's main rivals, Mr. Allen and Mr. Bush, have won increased trust and influence by becoming stalwart team players. One senior Administration official, who knows the President well, said of the recent problems of Secretary Haig: "Ron Reagan doesn't want any one of his key people out in front of anyone else. If someone does get out in front, he gets sawed off. People learned to be careful not to elbow one another. Al wanted to put his mark on the tree and got out in front."

According to Senator Paul Laxalt, Republican of Nevada and a close friend and adviser to the President, the internal feuding over foreign policy has ended. In an interview, the Senator said: "The President and everyone were preoccupied with the economy. Al moved into the vacuum, as he should have. But he had just been commander of NATO, and that's as near being treated like God as you can get in this world. So, Al had to adjust." As of now, Senator Laxalt concluded, Mr. Haig "has developed a closer personal rapport with the President, and he finally realizes that all he has to do to meet or speak with the President, one-on-one, is to pick up the phone and call him."

There are others close to the White House who reach a similar conclusion: For the forseeable future, Mr. Haig is likely to keep his job. But their perspective is less friendly. The judgment has been reached, they say, that it would be too messy to discharge Mr. Haig. There is general agreement that he remains the most knowledgeable and experienced foreign-affairs person in the Administra-

(Continued on Page 90)

CAMPS

CO-EDUCATIONAL CAMPS

15th Season
Harder Hall
Tennis & Golf Camp for Teens
Co-Ed 11–17
The Finest Golf & Tennis Camp in the World
July 1– Aug. 19, '81
1 to 7 week programs



Intensive Professional Individualized Instruction • Private 18 • 12 Courts (5 lit) • Instant Replay TV • Disco • Drama Work Shop • Pool, Lake. Sailing, Skiing • 100% Air Conditioned • Superb Accommodations • Great Food • Trips to Disney World, etc.

Victor Jacobson, Abe Rifkin, Jerry Iorizzo, PGA
Sebring, Florida 33870
Toll Free: 800-237-2491
in Fla: 813-385-0151

LEARN TENNIS YOU'LL NEVER FORGET



WEEKLY AND MINI WEEK SESSIONS
NEW COMPETITION PROGRAM
JUNE, JULY, AUGUST
ADULTS/JUNIORS

WELBY VAN HORN



TENNIS CAMP
WALLINGFORD, CT
For Brochure:
P.O. Box 259, Dept. M, Gracie Station
New York, N.Y. 10028 (212) 734-1037

CLIMB! NAVIGATE! DISCOVER! EXPLORE!
WRITE! To:
ADIRONDACK RANGER WILDERNESS PROGRAM
Jeffrey Howe
44R Birchwood
Coram, NY 11727
516-732-0467/914-271-2381
for 14-15 year olds

Mohawk BOYS & GIRLS 8-15
in the Berkshires
Elective program, relaxed atmosphere, sailing, canoeing, skiing, workshops in creative and performing arts, ceramics riding, tennis, team sports, Bicycling and camping trips. 36 Yr. ACA accred. Ralph Schulman 107 Davis Ave., White Plains, N.Y. 10605 (914) 761-3233

CO-EDUCATIONAL CAMPS

OVERWEIGHT is Out of Date
Camps for Boys & Girls 10-21 yrs. Collegiates 17-21



The camps that have probably taken off more weight than any other weight loss camps in the world offer fun at magnificent locations* Lose weight, learn to keep it off. Most land & water sports. Evening programs. Resident RN. **4 & 7 week sessions.**

For color brochure & application send name, address & phone.

Fee includes 8 week follow-up at Weight Watchers® classes in your neighborhood.

WEIGHT WATCHERS® Camps
Dept. IC, 183 Madison Avenue, New York, N.Y. 10016.
In N.Y. 212-889-9500 Out of town call Toll Free ▶ 800-223-5600
staff applicants must write

*Camps in the Poconos, Pennsylvania, Connecticut, North Carolina, Wisconsin, California, & Massachusetts (Girls only)

Now Available | Adult Summer Camps at Separate Locations
See our ad in the Travel Section or write for "Adult" Brochure

ALL AMERICA CAMP
It's How You Play The Games
Friendly competition in a variety of sports for BOYS & GIRLS 8-17. All America offers in-depth coaching for boys in baseball, football, tennis, basketball, swimming, soccer, golf, riding, riflery: for girls in tennis, swimming, golf, riflery, gymnastics, riding. 3 pools, 6 athletic fields, 8 outdoor basketball courts, 8 tennis courts, gym, indoor rifle range. NAUTILUS Program. On campus of NYMA.
Write: Mr. Rich Newman, Dir. All America Camp, NYMA, Cornwall-on-Hudson, N.Y.12520 Tel: 914-534-2454

CAMP CAYUGA
POCONO MTS. - COED - HONESDALE, PA. - 115 MI NYC
THE FINEST IN CAMPING
2 WKS $395 - 4 WKS $765 - 8 WKS $1495
DISCOUNTS AVAILABLE
Daily English & Western Horseback Riding, Tennis, Sailing, Soccer, Gymnastics, Drama. Art, Crafts, Archery, Individual Instruction, Clinics in Land & Water Sports, Riflery, Overnight Hikes, Indoor Rolling Skating/Hockey, Rocketry, Special Trips & More. Olympic Pool, Private Lake, Large Gym, Specializing in First Time Campers.
525 Boulevard, Kenilworth, N.J. 07033 — 201-276-0998

NORTHEAST MUSIC CAMP
WARE, MASSACHUSETTS 01082
BAND—CHORUS—ORCHESTRA
Co-ed 10-18. Pvt. lessons. 2-4-6-8 weeks.
MUSIC-SOCIAL-RECREATIONAL PROGRAM
100 acres on lake. Resident staff.
ARTHUR S. BOOTH, Dir. 50A Marlin Drive
Groton, CT 06340 Tel: 203-536-1483

Ideal for 1st time campers
APPEL FARM ARTS & MUSIC CENTER
Our dedicated highly qualified staff makes every camper part of our democratic community of musicians, artists, athletes. International, inter-racial. Co-ed 6-18. ACA, APC appd. Our 22nd year. **BROCHURE!**
Appel Farm, Elmer 8, NJ 08318 (609) 358-2472.

SILVER LAKE "Y" CAMPS
"WHERE EACH CHILD IS SOMEONE SPECIAL"
AGES 7 - 16
Science Camp - for the child who wants to challenge his mind.
Pioneer Camp - traditional YMCA camping fun.
Explorer Camp - backpacking, canoe trips, bike trips
Ranch Camp - complete horsemanship, trail rides.
Wrangler Round-up - special 5 day horseback overnight covering over 60 miles.
Contact - Silver Lake Y
Silver Lake Road, Stockholm, NJ 07460
(201) 827-7212



CO-ED (12 to 17)
GOLF
13th season
at THE LAWRENCEVILLE SCHOOL
Starts June 21st LAWRENCEVILLE, N.J.
Ask for brochure 1, 2 or 3-Week Sessions
PrincetonHills GOLF ACADEMY
700 Park Ave.
Plainfield, NJ 07060 (201) 754-0668

royal copenhagen

He's arrived: give the fragrance of success & 2-suiter to match.

For Father's Day, give him a flight-weight 2-suiter, only 22.50 with any $9 or more Royal Copenhagen purchase. It's a handsome flight-weight blue nylon carry-on that doubles as a garment bag! With zippered inside pocket, large zippered outer pocket, carrying strap and travel-size After Shave Balm. He'll love the status fragrance and smart looks so much, he may even take you on a trip to celebrate.

From the Royal Copenhagen collection: Cologne 2 oz. 10.50, 4 oz. $15; After Shave 2 oz. $9, 4 oz. 11.50; Spray Cologne 4 oz. $16; Rope Shower Bar, 6.50; Musk Cologne 2 oz. 10.50, 4 oz. $15; Musk Spray 4 oz. $16. Men's Fragrances (D.671), Street Floor, Herald Square and your Macy's.

For convenience, use your Macy's charge. Or, Macy's welcomes the American Express® Card.



macy's

Shop Sunday 12 to 5

Mail and phone accepted for $7 or more, tax exclusive. Call anytime. 800-528-6602. In NY, Conn., add 50c handling. Other states add 2.50. Sorry, no COD's.

HAIG

Continued from Page 81

It was as an aide who made the trains run on time that Haig made his reputation. He never did win plaudits as a conceptualizer or as an idea man.

tion and the only one with a strong reputation abroad. And no one, they add, has come up with a plausible replacement.

□

The facts of Alexander Haig's climb to power are familiar enough. But buried in the bare elements of the résumé are two formative aspects of the man: First, his life has been imbedded in conservative institutions; second, he has made his climb to the top as a bureaucrat to the stars and not as a star himself.

His strong Roman Catholic upbringing and his career at West Point and in the Army have left him a preserver of traditional personal and cultural values, a patriot and a determined anti-Communist. He has shown a soldier's instincts on foreign policy. As a key aide to President Nixon and Henry Kissinger, for example, he made plain his belief that the 1973 Vietnam cease-fire agreement was little more than the abandonment of an ally. In sum, he was more conservative than his conservative bosses.

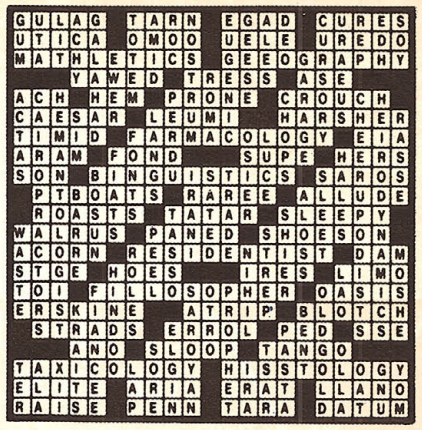
It was as a kind of Thomas Cromwell to those in power — the aide who makes the trains run on time, who takes care of messy situations, who settles matters without having to bother the boss — that Mr. Haig excelled. He never did win plaudits as a conceptualizer, an idea man. The leaders he worked for included Gen. Douglas MacArthur and Cyrus R. Vance, as well as Mr. Kissinger and Mr. Nixon.

Mr. Haig's first real out-front leadership role was as Commander of NATO, and he was almost universally considered to be doing an excellent job. In fact, the general thought his position was so solid that he didn't bother to hide his dislike of and disagreement with his President and Commander in Chief, Jimmy Carter. He even floated his own Presidential balloon in 1979. When it fizzled, he took on the presidency of United Technologies Corporation. Reagan aides say that even though the future President had met him only a few times, the general was his only choice for the State Department post.

During these years, Al Haig made a lot of enemies and a very few friends, but he won a host of admirers. He knew how to inspire those feelings of intimacy and anxiety that would lead others to do his will, or his boss's will. Many have come away more than a little afraid of him, worried about how far he might be willing to go to achieve his ends. Thus, in order to persuade Congress to resume American arms aid to Argentina, Mr. Haig recently maintained that there was a compatibility of views between the authoritarian Argentinian regime and the United States. Pressed to prove his point, he said they shared "a belief in God."

This general and bureaucrat, whose life has been caught up in some of the most important events of the last two decades, has reached a new pinnacle. As Secretary of State, his office regimen begins at 8 A.M., the start of a 12-hour working day. His first meeting, a half-hour later, is with his principal staff members. They are, by and large, his own selections, the notable exception being his deputy, William P. Clark. Mr. Clark has no particular expertise in foreign affairs, but he is a close friend of the President's from California, and he has begun to play a critical role as Mr. Haig's liaison with the White House. Other top aides include Walter J. Stoessel Jr., a senior Foreign Service officer and former Ambassador to Moscow and Bonn, Under Secretary for Political Affairs; Myer Rashish, a strong backer of free trade, Under Secretary for Economic Affairs; James L. Buckley, the former Senator from New York, Under Secretary for Security Assistance, Science and Technology, and Robert C. McFarlane, a former ca-

Solutions to Last Week's Puzzles



MARK TWAIN: (THE) INNOCENTS ABROAD — A thistle grows . . . here which has needles on it that would pierce through leather . . . The camels eat these. They show by their actions that they enjoy them. I suppose it would be a real treat to a camel to have a keg of nails for supper.

reer officer in the Marines, departmental counselor. These men and the principal Assistant Secretaries of State, many of whom worked under Mr. Haig during his Kissinger days, are generally viewed as pragmatic conservatives.

The Secretary's day is punctuated with what his staff calls "reading time," during which he plows through paperwork and sees a few key aides. He considers these conversations very private — so much so that he often insists that the senior people personally follow up on what was decided rather than delegating the work to their staffs. Aides also say that he usually starts off thinking about a problem in stereotypes, but quickly moves on to practical questions.

Secretary Haig moves through his days in a disciplined, organized manner. A recent, typical day included morning meetings with the United Nations Secretary General, Kurt Waldheim, and the National Security Council (the topic: an update on the plan to put new American missiles in Europe). In the afternoon, Mr. Haig met with leaders of the Congressional Black Caucus to discuss United States policy in Africa. And the Secretary ended his day in the John Quincy Adams Room on the eighth floor, where he and his wife of 31 years, the former Patricia Fox, were hosts at a reception for diplomats from Latin America and the Caribbean.

Al Haig is not a relaxed man. He has become overweight of late, and he is unhappy about it. "I'm going to lose it soon," he commented during the interview in his office. As he talked, he leaned forward, his head hunkered down between his shoulders in a characteristic pose. His voice worked in a range from soft to insistent, and his steel-blue eyes stayed fixed upon his listener, willing him to agree. "You believe me," he said at frequent intervals, the emphasis on the middle word. "You believe me."

□

There is considerable nervousness, particularly in the State Department, about the power of the far right. The most conservative leaders will go very far to oppose the return of old faces and old policies, the people and programs they feel have led to the decline of American power in the world over the last 20 years. Yet, even with such very real differences in perspective, there is an almost unprecedented degree of ideological uniformity on the substance of foreign issues compared with that of any Administration over that period of time. It represents something a Secretary of State can build on, assuming he has a President behind him and the skill and perseverance to do the job.

During the interview, Mr. Haig insisted that he does indeed now have Mr. Reagan's support. Yet the general view in the Administration and Congress is less optimistic. Mr. Haig has yet to prove that he can control his ambitions and be a team player. The President's support of his Secretary's person and policies is yet to be established. And so far, Mr. Haig has not demonstrated the conceptual ability to formulate a foreign policy or the leadership skills to build a working political constituency.

"You're late, Mr. Secretary," an aide said. It was the second time he had interrupted the interview. "They're all waiting upstairs for your speech," he added. But Alexander Haig lingered, as if one more sentence, one more dose of his own conviction and intensity, would convert a doubter into a true believer. He listed what he called the "flash points" around the world, the sites where trouble was brewing — Central America, Poland, down the line. His team had been doing fine, he'd been saying, but now he paused and added a blunt new thought: "This is an Administration that hasn't been tested yet." ■



The heart of a great antipasto: Hormel Italian Meats.

These elegant Italian appetizers are deceptively easy to fix.

Serve paper-thin slices of rich, mellow Hormel Prosciutto ham with wedges of sweet casaba, Crenshaw or honeydew melon.

Wrap Hormel's delicate, distinctive Genoa Salami around crisp sesame seed breadsticks.

Cut Hormel Pepperoni into long, slender strips, then roll this hot/sweet meat together with mild Mozzarella cheese.

For extra flair and flavor, add radishes, marinated mushrooms, peppers, and artichokes.

But it is the meats, made with generations of subtle skill and aged as patiently as fine wines, that will make your antipasto worthy of a Caesar.



Hormel For friends, Romans, countrymen.

RONALD REAGAN

Reagan Aides, in South America, Say He Would Not Favor Dictators

By WARREN HOGE
Special to The New York Times

Septlre 1980

RIO DE JANEIRO, Sept. 20 — Ronald Reagan's foreign-policy advisers are appearing frequently in Latin America to combat the oft-stated view here that if elected the Republican candidate would incline the United States more toward the area's military dictatorships and less toward its struggling democracies.

"There has been a good deal of apprehension over the misimpressions," said Roger Fontaine, the nominee's chief aide on Latin America. Interviewed before his departure today for Chile, Mr. Fontaine said Mr. Reagan was a firm advocate of protecting human rights but that he would alter "the tone, the tactics and the methods" of asserting this interest.

"The preoccupation with human rights didn't begin with the Carter Administration and it won't end with it," he said. "The Governor will work just as vigorously as Carter for it, but he won't push governments back into a corner. We believe more in private diplomacy. It gives us more credibility and in the end will help us move the hemisphere in the direction we want more effectively."

Mr. Fontaine said that the Carter Administration's tactic of publicly denouncing rights violations in Latin America would be applied by Mr. Reagan to Communist-bloc countries.

Visits by Five Advisers

Mr. Fontaine, whose three-country itinerary began earlier this month in Paraguay, is one of five advisers have carried the Reagan message to Latin America. The others have been Pedro Sanjuan, James D. Theberge, Jean Kirkpatrick and Gen. Daniel Graham, retired. General Graham drew a good deal of notice when he suggested in Argentina that Mr. Reagan would favor a NATO-like treaty linking militaristic nations of South America with South Africa. Mr. Fontaine said the general did not speak for the G.O.P. candidate on foreign policy.

The advisers have been arguing that Mr. Reagan would base American policy toward this region on closer cooperation with its three principal powers, Argentina, Brazil and Mexico. The only country to be treated as an "enemy" would be Cuba, and the stress elsewhere would be on maintaining more "consistency."

"We must maintain our interest in promoting democracy without getting disillusioned because there's a military coup in Honduras and the generals didn't respond the way we wanted," Mr. Fontaine said. "The United States cannot be the judge of the whole world and of the Americas in particular. We can't keep reprimanding other republics because they misbehave. Doing that, the United States degrades itself and defeats itself."

A Reagan administration, he said, would structure Latin American policy on the idea that democracy and not military dictatorship is the best protection against Communism, but it would recognize that democracy in some cases can be instituted too rapidly. Mr. Fontaine said that in the case of Bolivia a Reagan administration would have been "more cautious" in supporting the June election. "Bolivian politics tend to become polarized," he said, "and we would have been more careful in promoting things like elections."

Bolivian Victor Was Denied Office

The armed forces took power in Bolivia July 17, denying the presidency to the winner of elections held three weeks earlier. The United States subsequently ended all aid to the country and condemned human-rights violations, a denunciation also made by Mr. Reagan.

The 39-year-old Mr. Fontaine, who is former director of Latin American studies at Georgetown University's Center for Strategic and International Studies, said he had changed his mind about Nicaragua since testifying before the Senate Foreign Relations Committee in favor of granting its leaders $75 million in aid. "I'm very pessimistic about the top Sandinista leadership," he said. "I see no acceptance of pluralism there. Instead, I think they're just playing for time and trying to get as much out of us as they can."

Coverage from Paraguayan newspapers of Mr. Fontaine's visit there reflected a less-determined posture toward dictatorships than statements he has made during his two weeks in Brazil, which is emerging from authoritarianism and views itself as distinct from other militaristic nations in the region. Mr. Fontaine conceded the point, saying he did not speak out more forcefully in Paraguay "for obvious reasons." Paraguay has been ruled by Gen. Alfredo Stroessner since 1954.

Tiger Attacks Woman in Rome

ROME, Sept. 21 (Reuters) — A female Bengal tiger today tore an arm off a woman who climbed over a safety barrier and leaned through the bars of its cage at the Rome zoo, the police said. A spokesman for the zoo said that "the woman was too trusting and must have upset it with the unpardonable foolishness of sticking her arm into the cage."

For Times delivery
call toll-free
800-631-2500
(in New Jersey) 800-932-0300

Gallup Poll

Reagan edges ahead of Carter again, 40-38

Voter support for President Jimmy Carter, after rising sharply following the Democratic convention, has leveled off in the latest test election, with the Democratic ticket of Carter and Walter Mondale winning the backing of 38 percent of registered voters to 40 percent for the GOP slate of Ronald Reagan and George Bush. The independent ticket of John Anderson and Patrick Lucey receives the support of 15 percent in this trial heat.

The survey on which these figures are based was conducted last weekend, during a period of widespread discussion of the president's refusal to join Reagan and Anderson in the presidential debate scheduled for next Sunday in Baltimore.

The size of the turnout on Nov. 4 can be crucial in a close election. Historically, only slightly more than half of the eligible voters bother to vote on election day. To identify those registered voters most likely to cast their ballots, the Gallup Poll has developed a scale of voting intentions which has been used during the last seven presidential elections. The identification of likely voters assumes a turnout level comparable to that of 1976.

Among "most likely" voters, Reagan's support increases slightly, from 40 to 41 percent, while Carter's drops from 38 to 37 percent.

The results are based on in-person interviews with 1,367 adults, 18 and older, of whom 1,005 are presently registered to vote. The interviews were conducted in scientifically-selected localities across the nation during the period Sept. 12-14.

For results based on the sample of registered voters, one can say with 95 percent confidence that the error attributable to sampling and other random effects could be 4 percentage points in either direction.

The main question asked in this and earlier surveys was:

"If the presidential election were being held *today*, which would you vote for — the Republican candidates Reagan and Bush, the Democratic candidates Carter and Mondale, or the independent candidates Anderson and Lucey?"

The following table traces the trend.

TEST ELECTIONS
(Choices of registered voters)

	Reagan-Bush	Carter-Mondale	Anderson-Lucey	Other/undecided
Sept. 12-14	40%	38%	15%	7%
Aug. 15-18	38	39	13	10
Aug. 1-4	45	29	14	12
July 11-14	37	34	21	8
June 27-30	37	32	22	9
June 13-16	33	35	24	8
May 30-June 2	32	39	21	8
May 16-19	32	40	21	7
May 2-5	33	38	21	8
April 11-14	34	42	18	6
March 28-31	34	40	21	5

Safety changes ordered for N-workers

SAN ONOFRE, Calif. (AP) — Some workers at the San Onofre nuclear power plant must wear radiation badges on their heads instead of their chests, and many are wearing as many as 13 badges all over their bodies, the Nuclear Regulatory Commission said Wednesday.

The change was ordered in order to get better radiation monitoring after 86 workers were reported overexposed to radiation in two separate instances this summer, NRC spokesman Jim Hanchett said.

"The source of radiation was closer to their heads than to their chests," Hanchett said in a telephone interview from the NRC's regional office in Walnut Creek, Calif. After the workers showered and put on new clothes, he said, none suffered any ill effects.

Lew Miller, NRC inspector at the plant, said the operators "apparently got in trouble because workers were wearing just one badge." He said many workers now wear badges on their chests, wrists and fingers as well as in the protective cloth they use to wrap their heads.

Southern California Edison Co. originally reported that as many as 73 men may have been overexposed to radioactive material while working on overhead pipes earlier in the summer, but now believes there were "nowhere near 73 people" involved, Hanchett said. Thirteen were reported overexposed in a separate incident Sept. 3.

Hanchett said an NRC fine is "a possibility, not a probability."

The plant, located between Los Angeles and San Diego, is principally owned by Edison and San Diego Gas & Electric Co.

Meanwhile, the environmentalist Friends of the Earth said it has written to the NRC asking for a further delay in licensing of both the second and third units under construction at San Onofre because of alleged earthquake hazards.

Glenn Barlow, Friends of the Earth spokesman in San Francisco, said the delay is needed because a earthquake fault passes within 1,000 yards of the power plant.

The U.S. Geological Survey recently said it found an apparent connection between the Christianitos Fault and the Rose Canyon-Inglewood-Newport Fault, which Barlow says will require reclassifying the Christianitos Fault as "capable of movement."

Small blessings

By GERALD MANN

Give us back the days when beef on the hoof wasn't a protest march.

Editorial and Op-Ed pages, 18-19

Education Advertising
Careers in Education and
Health Care Employment

Copyright © 1980 The New York Times

The New York Times

THE WEEK IN REVIEW

Section 4

Sunday, September 21, 1980

Two for The Show

In TV Debate, Reagan Counts On Presence — And Absence

By ADAM CLYMER

WASHINGTON — It may look as if Ronald Reagan came to debate John B. Anderson tonight, especially if the sound system fails in Baltimore as it did four years ago in Philadelphia. But his main target will be 45 miles away, in the White House.

To the Reagan campaign, the competition between the former Governor of California and the Congressman from Illinois is secondary; "If we can establish the fact that Carter failed to debate, then no matter who wins or loses, he's the loser," said Edwin Meese, Mr. Reagan's campaign chief of staff. To that end, one can expect Mr. Reagan to use most questions as an opportunity to attack Mr. Carter's record, which he says the President is scared to defend.

But that's the easy part. The other two objectives before the Republican nominee are to avoid being shown up by Mr. Anderson, and to display, as Mr. Meese put it, an impression of "maturity of judgment, competence, reasonableness and consistency."

Mr. Reagan has dealt with Mr. Anderson before in campaign debate settings, and handled the occasions successfully. In Chicago last March, for example, when two other Republicans were going at Mr. Anderson as hard as they could, Mr. Reagan jabbed and queried. He deflated Mr. Anderson's claims to party loyalty by suggesting, "John, you really would find Teddy Kennedy preferable to me."

In the Republican contest, and that was a Republican candidates' debate, Mr. Anderson could not admit that he did. Tonight, he will be under less constraint. But the Californian's silky manner, low-key and reassuring, will be at least as important a weapon against Mr. Anderson as any differences on policy they lay out.

The other element in his approach to Mr. Anderson, campaign officials said, will be to try to portray the Congressman as a reasonable facsimile of Mr. Carter, by emphasizing the political views they have in common. The parallels are actually closest on some social issues, but Mr. Reagan is not all that likely to bring up such matters. It makes more sense for him to label Mr. Anderson a Carter think-alike on higher energy taxes, for example.

Not only does the Reagan camp consider this approach an effective debating tactic per se, but it also wants to paint Mr. Anderson as a pseudodemocrat to cut into his still substantial appeal to Republicans. That matters, because for all the general political belief that Mr. Anderson's candidacy hurts Mr. Carter more than Mr. Reagan in major states, the latest New York Times/CBS News Poll showed that about a quarter of his current supporters are considering switching to the Republican, about as many as are weighing a turn toward Mr. Carter.

The other aim, conveying a Presidential manner, is harder to plan out. To a large degree, it either works or it doesn't, and it would certainly be easier to bring off if the President himself were in the room, making comparisons simpler. But viewers should not count on Mr. Reagan to reply directly if he is asked specific questions, for example, on what weapon systems he would have the Pentagon buy. Instead, his reply is likely to dwell on the need for a "margin of safety."

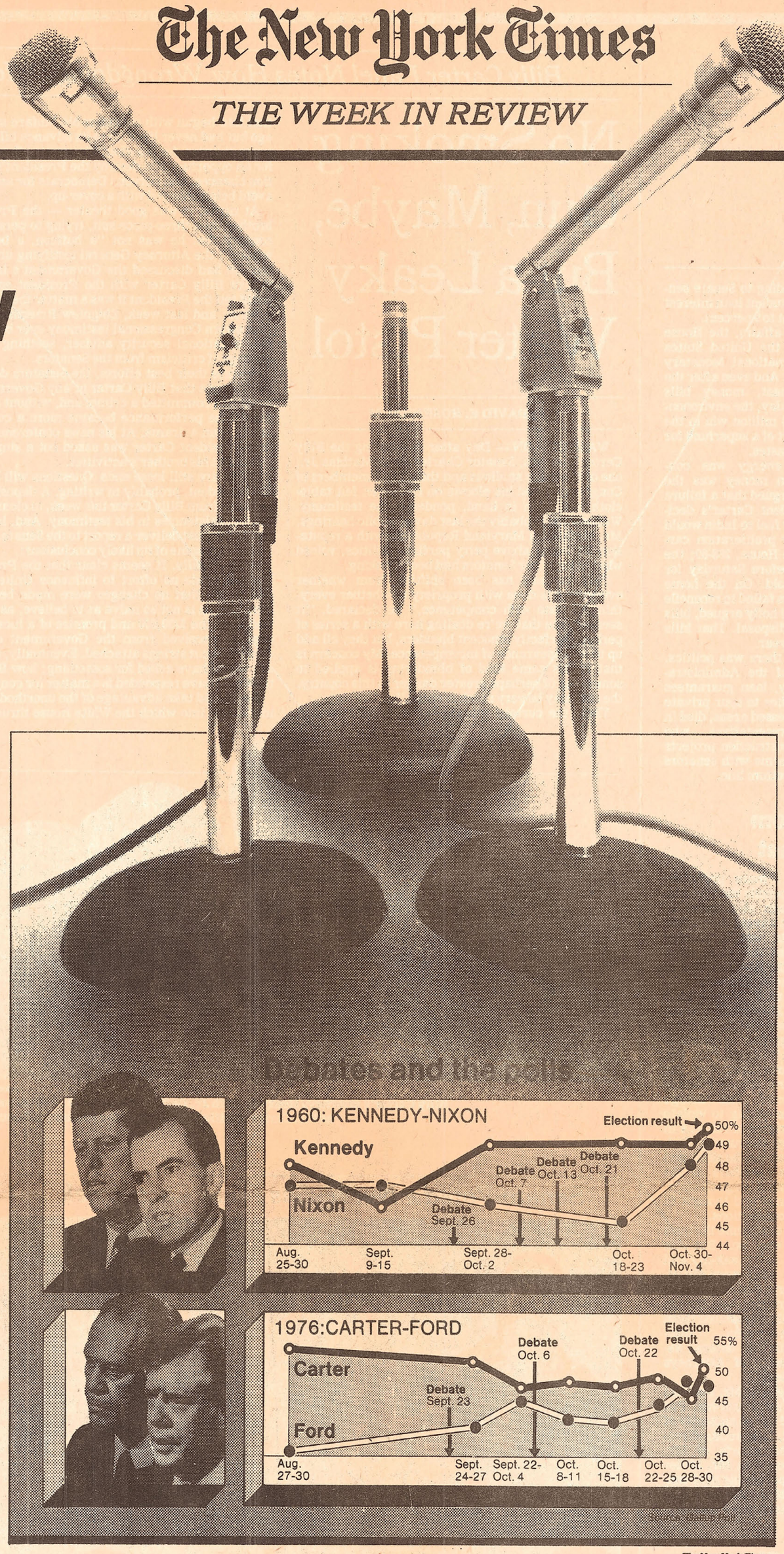
While Mr. Reagan has been going through an extensive set of briefings from his staff and visiting Congressmen at his rented estate in Middleburg, Va., he has not been practicing the exact debating forum itself.

Expect more general answers, an occasional joke, perhaps even on himself. In that Chicago appearance, for example, he cited the Roman Emperor Diocletian as one of the first to have wage and price controls fail, then observed, "I'm the only one here old enough to remember."

If there are any special devices in mind, or surprise attacks on rivals present or absent, the Reagan people have kept them a well-guarded secret. They have no doubt that this is an important occasion, a chance to win over a sizable chunk of the 44 percent, in that Times/CBS Poll, who said Mr. Reagan did not understand "the complicated problems a President has to deal with."

Some of his advisers warned the Governor that he had more to lose than to gain by debating Mr. Anderson alone. His instinct was to go ahead, playing the fearless role and calling Mr. Carter a scaredy-cat.

So now they count on years of training, professional and political, in the use of television, to carry Mr. Reagan through. They believe, and have quite a few years of proof, that he is as skilled in using the tube as any politician around, that even when his answers are fuzzy he gets a political message through.



The New York Times

For Anderson, The Future Is A Single Hour

By WARREN WEAVER Jr.

WASHINGTON — John B. Anderson may be 20 points behind Ronald Reagan in the polls, but tonight he will be a recognized and legitimate opponent, a full-fledged equal — for at least 60 minutes.

For Mr. Anderson, the debate shapes up as nothing less than a make-or-break event. His advisers believe that a strong showing could be a potent catalyst, filling his mail bags with contributions, sending his standing in the polls surging and making him at long last a real contender in the big states where the 1980 election may be decided. A weak showing would. . .well, his advisers would rather not say.

With the political stakes as high as they can get, Mr. Anderson will attempt to make the most of his free national exposure. He will try, without being preachy, to impress the viewing electorate (and the analysts who will advise the electorate what to think about what they have just heard) with his command of the facts and the issues, the superiority of his views. Mr. Anderson will attempt to show that he is not, as President Carter says, merely a second Republican candidate, but a responsible moderate preempting the center against a dangerous conservative.

"He can't miss this opportunity to score as many points as possible on Reagan," an Anderson lieutenant said. "Both of them are going to score some easy points on Carter just because he won't be there."

For the past three days Mr. Anderson has suspended all out-in-the-open campaigning. Sometimes in his office on Capitol Hill, occasionally in a suite at a hotel in Georgetown, he has been huddled with his closest advisers.

The advisers think they have been helped by the tight format imposed by the debate's sponsors, the League of Women Voters. Only six questions will be asked, with each candidate getting a total of less than four minutes to answer and comment on each. The subjects are likely to be broad, and obvious in advance. With the debate limited to domestic affairs (including military spending), the issues of inflation, unemployment, energy and a balanced Federal budget seem almost inescapable. All six questioners are specialists in some domestic field, and their identification on Thursday further narrowed the likely area of discussion.

So when armed forces comes up, look for Mr. Anderson to stress higher spending — not for weapons systems such as the MX missile, but for salaries and benefits to shore up the volunteer Army and avoid a need for the draft. Inflation? He will favor voluntary wage and price guidelines backed by tax incentives. Unemployment? He will likely say he is against creating new Government jobs except for a limited program for the young minority group jobless. Energy? Stand by for a call for a 50-cent-a-gallon gas tax to curb consumption and a shift away from nuclear power.

Mr. Anderson will look for opportunities to contrast his positions with those of the conservative Republican. These include his reluctance to promise instant tax relief, his emphasis on conservation of energy and his endorsement of the proposed Equal Rights Amendment.

Don't look for laugh lines; Mr. Anderson, though an accomplished speaker, isn't all that comfortable with humor.

Led by David Garth, the New York media consultant who is now running things, the Anderson briefing team has reviewed tapes of the candidate's earlier appearances in the Republican primary wars and peppered him with potential questions. Prepping Mr. Anderson for the debate has involved concentrated morning and afternoon sessions interspersed with unwinding workouts in the House swimming pool. The candidate came off a long road trip Wednesday a bit hoarse, and his staff wants him rested and relaxed tonight.

From the beginning of his independent campaign last April, Mr. Anderson has followed the long-range strategy of first overtaking President Carter, whom he regards as the weaker of his opponents, and then presenting himself to the voters as a more desirable alternative to Mr. Reagan.

In the first 1980 debate in Iowa last January — which Mr. Reagan skipped — Mr. Anderson won considerable attention with his candor and lack of political orthodoxy. He was the only Republican to support President Carter on the Soviet grain embargo and charged that his Republican opponents could only reconcile their budget-balancing and spending programs "with mirrors."

Later, in a Republican forum in Illinois, with Mr. Reagan participating, he was less successful. There he joined the other underdogs in attacking the Californian, who was able to shrug off his critics with a good-humored performance. Tonight, Mr. Anderson will have the Republican standard-bearer all to himself, for better or worse.

JOSE MARIA NAVASAL, DESDE WASHINGTON:

Análisis de "La Avalancha Reagan"

■ Atención con George Bush, Vicepresidente electo

WASHINGTON.— Casi todos, en mayor o menor grado, con certeza más o menos grande, esperaban una victoria de Ronald Reagan o, más bien, una derrota de Jimmy Carter. Pero nadie, ni siquiera los miembros del círculo íntimo de Reagan, soñaban siquiera con una avalancha de votos que se cuenta entre las mayores de la historia política de los Estados Unidos. Solamente Alfred Landon, en 1936, Barry Goldwater en 1964 y George McGovern en 1972 obtuvieron menos votos que los recibidos ahora por Carter.

¿Qué pasó? ¿Dónde está la explicación del desastre? En mi opinión, hay dos factores principales. En primer lugar, aunque algunos lo nieguen, la crisis de los rehenes en Teherán, ocurrida en los dos últimos días de la campaña, sirvió para separar definitivamente al Presidente del pueblo. Muchos pensaron que los "chicos malos" de la "mafia georgiana" que rodea a Carter habían preparado un truco de última hora para distraer la atención del problema económico, base de los ataques de Reagan. Cuando se demostró que los rehenes no volverían, los votantes se sintieron usados y reaccionaron diciendo que ellos, y no el ayatollah Khomeini, iban a elegir al próximo Presidente de los Estados Unidos.

En segundo lugar, el debate televisado del martes anterior a la elección fue mucho más favorable a Reagan de lo dicho por los comentaristas. Casi todos hablaron de un empate y se negaron a aceptar el sondeo teletonico de la cadena ABC que daba a Reagan una ventaja de dos a uno. La prensa, en general, no ha estado bien en esta campaña. Ha informado según sus deseos y no de acuerdo con la realidad. Reagan, desenvuelto, seguro de sí mismo, con una experiencia de toda la vida en los medios de comunicación, era el candidato ideal para la televisión.

Más allá de lo dicho, que se refiere a factores de los últimos días, están otros dos elementos. La economía no anda bien y Carter no sabe mandar. En el último mes de campaña, Reagan y sus amigos hicieron continuamente la misma pregunta: "¿Está usted mejor o peor ahora que hace cuatro años?" La respuesta era clara y tenía que perjudicar al Presidente. En cuanto a la paciencia de Carter, que es en realidad timidez; a sus cambios de dirección, que son inseguridad interna; a su bondad que es en el hecho un deseo de negar las duras realidades de la política, la historia de los últimos cuatro años es demasiado elocuente.

Ganó Reagan, que es un conservador, sobre Carter, que era un moderado. Pero el cambio es mucho más amplio y profundo. Todos los senadores "liberales" que iban a la reelección perdieron sus asientos. Cayeron McGovern, Bayh, Church y Culver. Y el control del Senado pasó de los demócratas a los republicanos. Más aún, a los derechistas que ahora tienen la voz cantante en muchas cosas, incluso la política exterior. Se avecinan días difíciles para Brezhnev y su Salt II y para Fidel Castro y su Nicaragua. No es cierto que Reagan vaya a enviar tropas a ninguna parte pero es un hecho que en algunos Estados la propaganda de Carter, que lo acusaba de tener esa intención, lo favoreció en vez de perjudicarlo.

Los programas electorales, bien lo sabemos, rara vez se cumplen. Ronald Reagan no tiene una idea clara de cómo funciona el Gobierno y tampoco domina la complicada tecnología de nuestro tiempo. Pero (y aquí está probablemente lo más importante) no pretende hacerlo. A diferencia de Carter, que participaba en todos los estudios y decisiones, Reagan se va a conformar con ser un buen comandante en jefe, dotado de un eficiente estado mayor y dispuesto a dejar que funcione por su cuenta. Así gobernó Eisenhower y su período fue uno de los mejores de la reciente historia. La gran industria va a estar en el Gobierno y, sobre todo, va a ser escuchada con atención y respeto. Es algo natural en un país como los Estados Unidos.

Es bueno estudiar con más detenimiento a George Bush. Ronald Reagan cumplirá 70 años cuando su Gobierno sea inaugurado. El ha dicho que se alegra de no tener que estar pensando en la próxima elección. Algunos creen que eso significa que no se presentará en 1984. Pero de todos modos es inevitable que, por un camino o el otro, por abdicación valuntaria del Presidente o por simple incapacidad física, Bush termine en la Casa Blanca. Se trata de un intelectual con vasta experiencia en la diplomacia, el Congreso y los servicios de seguridad. Pertenece al "establishment" del este, aunque ahora viva en Texas. Es muy distinto a Reagan en muchos aspectos. Y en otros lo complementa. Con él se mantiene en el poder el círculo del Council for Foreign Affairs que ha manejado la diplomacia norteamericana desde principios de siglo.

Empresa

(De la página A 1)

lado. Recordó que, de acuerdo a la legislación chilena la propiedad y la explotación de estos recursos está prohibida a los particulares y reservada al Estado, pero manifestó sus esperanzas en la posibilidad de que esta legislación sea modificada.

Allen, quien llegó a Chile acompañado de Robert E. Host, presidente de la Gulf Resources Chemical Exploration, se entrevistó en Chile con el Presidente de la República, general Augusto Pinochet; con el Ministro de Minería, contraalmirante Carlos Quiñones; con el vicepresidente de la Corporación de Fomento, coronel Rolando Ramos, y con el presidente del Banco Central, Alvaro Bardón, además de gerentes de diversas empresas privadas relacionadas con la minería e industrias anexas.

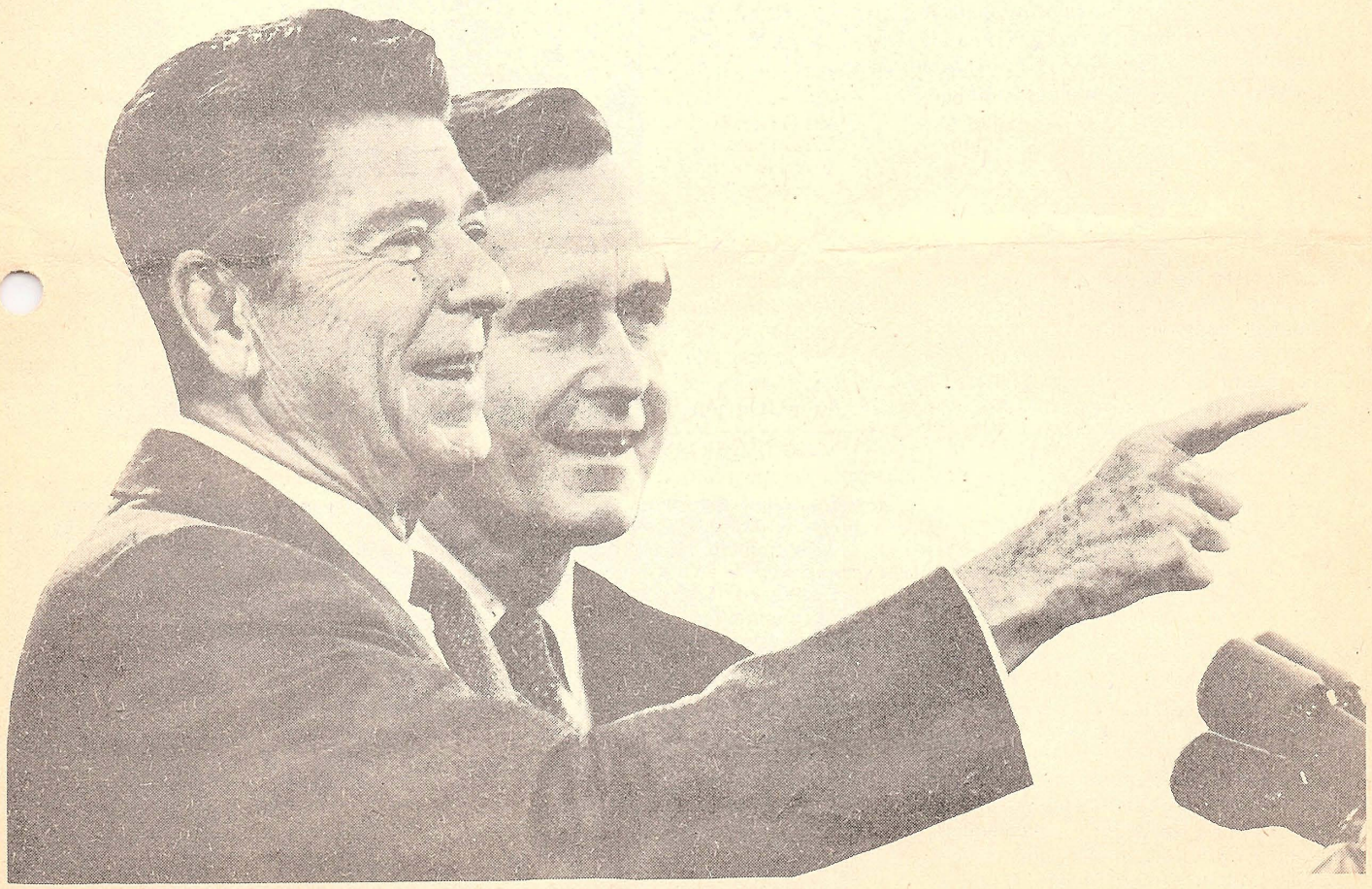
Señaló que el objetivo del viaje se cumplió plenamente debido a que se conocieron las posibilidades y perspectivas que se presentan a los inversionistas extranjeros en nuestro país. Dijo que el clima para estas inversiones es muy positivo debido a la estabilidad política y económica existente en Chile.

Informó que la Gulf, a través de la Great Salt Lake Mineral, ya inició las gestiones para explorar la parte norte del Salar de Atacama e intervendrá en la próxima licitación (a realizarse el próximo año) para explorar y explotar los yacimientos de potasio y manganeso que allí existen.

Archivo B

LOS HOMBRES DE REAGAN

¿Quiénes son los hombres que acompañan al Presidente Ronald Reagan y al Vicepresidente George Bush, en el nuevo período que se ha iniciado en Estados Unidos? Estos son algunos de ellos:



Líderes republicanos: el Presidente electo Ronald Reagan (izquierda), y el Vicepresidente electo George Bush comparten la tribuna mientras saludan a la prensa.

• ALEXANDER M. HAIG,

Secretario de Estado.

Para el cargo más alto en el área de la política exterior, el Presidente Ronald Reagan ha elegido a un General de Ejército en retiro. Fue Jefe de Personal de la Casa Blanca en los conflictivos últimos meses de la administración Nixon, y a él se le atribuye haber salvado a la Presidencia de un colapso total derivado del caso Watergate. Asimismo, fue Comandante Supremo Aliado y Comandante en Jefe de las Fuerzas Norteamericanas en Europa, lo que le hizo ganarse el respeto de todas las fuerzas de la OTAN (Organización del Tratado del Atlántico Norte). Fue él quien dio la voz de alarma sobre las tácticas de la URSS en Europa Central y sobre la intervención soviética en el Tercer Mundo. De 56 años, había regresado a la vida privada.

• RICHARD V. ALLEN,

Asesor de Seguridad Nacional.

El cargo que le ha sido asignado fue ocupado, también, por Henry Kissinger y por Zbigniew Brzezinski. El ha definido su misión como "coordinar y llevar a cabo una función de enlace". Ha trabajado con Haig en la Comisión Interina sobre Política Exterior, y durante el período de transición fue el enlace con el personal del Consejo de Seguridad Nacional, en la Casa Blanca. Asimismo, fue Consejero de Política Exterior de Richard Nixon, durante la campaña presidencial de 1968. Luego prestó servicios en el Consejo de Seguridad Nacional (cuando éste era encabezado por Kissinger) y, también, en la Casa Blanca, como Asesor Adjunto del Presidente para Asuntos Económicos Internacionales y Subdirector Ejecutivo del Consejo de Política Económica Internacional. Desde 1972 es Presidente de una firma de consultores de Washington. Ha ocupado diversos otros cargos. Por otra parte, ha integrado la Junta Asesora del Centro de Estudios Estratégicos e Internacionales de la Universidad de Georgetown. Ha sido miembro, también, de la Institución Hoover sobre la Guerra, la Revolución y la Paz, de la Universidad de Stanford, California. Realizó estudios en la Universidad de Notre Dame y en Alemania.

• JAMES BRADY,

Secretario de Prensa de la Casa Blanca.

Fue Secretario de Prensa del Gobernador de Texas John B. Conally, para la nominación presidencial. Cuando este último se retiró de la campaña, James S. Brady se unió al Comité de Campaña Reagan-Bush como Director de Asuntos Públicos e Investigación. De 40 años, ya había desempeñado otras funciones en el Partido Republicano. Durante la administración Ford fue ayudante de Prensa en el Pentágono. También se desempeñó en la Oficina de Administración y Presupuesto, y en la Secretaría de Vivienda y Desarrollo Urbano: ¿Otros cargos? Asesor de Comunicaciones de la Cámara de Representantes de EEUU, en 1973. Asimismo, se doctoró en Administración Pública en la Southern Illinois University. Por otra parte, fue Vicepresidente Ejecutivo de una firma publicitaria y de relaciones públicas. No obstante, cree que el actual será su cargo más difícil... "Después de la Presidencia, éste es el cargo más difícil de la Administración", ha señalado no sin sentido del humor. Su físico corpulento y su carácter amistoso han llevado a sus amigos a apodarlo "el oso". Su padre trabajaba en los patios ferroviarios de un pequeño pueblo que dependía del carbón. Y él, aun en la escuela, ganaba algo de dinero suministrando carbón para las estufas del vecindario.

• WILLIAM CASEY,

Director de la Agencia Central de Inteligencia (CIA).

Jefe de la campaña de Ronald Reagan y Oficial de Inteligencia en Europa, durante la segunda guerra mundial, es un ser tímido y retraído, pero que aconsejó al hoy Presidente a ser un candidato de imagen activa, dispuesto a debatir con sus adversarios. Abogado de Nueva York, de 67 años, trabajó en la Oficina de Servicios Estratégicos, antecesora de la CIA. Fue Jefe de los Servicios de Inteligencia en el Cuartel General de Eisenhower. Luego tomaría parte en la Administración del Plan Marshall para la reconstrucción de Europa. Regresó a la vida privada, pero Nixon lo designaría jefe de la Comisión de Cambio y Bolsa, encargada de supervisar las actividades de Wall Street. Luego —en tiempos de Kissinger— sería Subsecretario de Estado para Asuntos Económicos. Más tarde, el ex Presidente Ford lo nombró Presidente del Banco de Importación y Exportación. Se lo ha definido como "una mezcla rara de humor irlandés, experiencia y sagacidad. Es independiente, voluntarioso y un trabajador extraordinario". Nacido en Nueva York, en 1913, se graduó en la Universidad de Fordham y en la Escuela de Derecho de St. John.

• CASPAR W. WEINBERGER,

Secretario de Defensa.

"Cap" (así lo llaman) es, según se dice, quien puede acelerar los nuevos sistemas de armamentos y, al mismo tiempo, reducir el presupuesto de defensa. Ya en tiempos de Nixon lo apodaron "Cap, el cuchillo". ¿La razón? Su habilidad para reducir el presupuesto federal. Entonces dirigió la Oficina de Administración y Presupuestos. Luego fue Secretario de Salud, Educación y Bienestar. A fines de la década de los 60 fue director de finanzas del Gobernador Reagan. Entonces su imagen de republicano liberal cedió paso a la del republicano conservador, especialmente en materias fiscales. Incluso ha alertado contra el creciente peligro del crecimiento del gobierno federal, que, según él, "puede robarnos nuestras más preciosas libertades personales, y también amenaza con destruir los cimientos de nuestro sistema económico". Nació en 1917, en San Francisco, y estudió Derecho en Harvard. Durante la segunda guerra se incorporó al Ejército como soldado raso y llegó a ser capitán, habiendo prestado servicios en la sección del cuerpo de inteligencia del personal del General Mac Arthur.

• DONALT T. REGAN,

Secretario de Hacienda o del Tesoro.

Presidente de la mayor firma de valores de los Eeuu, ha sido designado para el cargo económico de mayor importancia en el gobierno. Uno de sus logros deberá consistir en la realización de importantes reducciones fiscales en 1981. El considera que esas reducciones acelerarán el crecimiento económico sin ocasionar inflación. Esta última para él constituye el problema económico número uno del país. Nacido en Cambridge, Massachusetts, se graduó en Harvard en 1940. Se alistó en el cuerpo de Infantería de Marina y, al finalizar la segunda guerra, alcanzó el grado de Teniente Coronel. Durante un tiempo fue Vicepresidente de la junta directiva de la bolsa de valores de Nueva York. Hoy pertenece a numerosas entidades privadas, destinadas a promover las mejores relaciones comerciales y económicas con todo el mundo. Ha sido presidente de síndicos de la Universidad de Pennsylvania, tiene grados honorarios de cuatro universidades, y es autor de un libro y de varios artículos sobre cuestiones financieras y comerciales.

• DAVE STOCKMAN,

Director de la Oficina de Administración y Presupuestos.

Considerado un campeón del conservantismo y de la economía de libre empresa, de 34 años, el representante republicano de Michigan es partidario de una economía de incentivos especiales: amplias rebajas de impuestos, reducción de los gastos federales... Con ello considera que se llegará a una mayor productividad, sin un aumento de la inflación. Declaró que piensa cumplir la promesa presidencial de reducir un dos por ciento del nivel actual de los gastos federales en el año fiscal que concluye en 1981. Nacido en 1946, en Texas, se graduó en Historia en la Universidad Estatal de Michigan. Luego se matriculó en la Facultad de Teología de la Universidad de Harvard, estudios que interrumpió cuando aceptó un cargo en la oficina de John Anderson. Luego fue designado Director Ejecutivo de la Conferencia Republicana de la Cámara de Representantes. Fue elegido y reelecto Representante. Se ha dedicado especialmente a cuestiones energéticas y económicas.

• WILLIAM FRENCH SMITH,

Procurador General.

Amigo personal durante muchos años, ha sido también el asesor legal oficial de Ronald Reagan. De 63 años, es miembro de una de las principales firmas de abogados de Los Angeles, y se ha especializado →

en negociaciones laborales. Siendo Gobernador de California, el hoy Presidente lo designó miembro de la Junta de Síndicos de la Universidad de ese estado. Desde 1971 ha sido, también, miembro de la Comisión Asesora de EE.UU. sobre Asuntos Internacionales, Educativos y Culturales. Preside el Concilio sobre Asuntos Mundiales de Los Angeles, y es miembro de la Junta Asesora del Centro de la Universidad de Georgetown para Estudios Estratégicos e Internacionales. Nacido en New Hampshire y criado en Boston, se graduó con los más altos honores en la Universidad de California. Durante la segunda guerra mundial prestó servicios en la Marina de Guerra. Es director de tres importantes compañías privadas.

• JAMES G. WATT,

Secretario del Interior.

Es un apasionado defensor del desarrollo de los recursos naturales en los vastos terrenos controlados por el Gobierno Federal, en la parte occidental de EE.UU. De gran experiencia en asuntos relacionados con el uso de la tierra y los asuntos ambientales, ha señalado que "los extremistas en cuanto a la protección ambiental son aquéllos que se oponen al desarrollo de los recursos, en beneficio de los consumidores y de todos los norteamericanos". Anteriormente fue Vicesecretario de Interior. Asimismo, durante las administraciones de Nixon y de Ford, se desempeñó como Director de la Oficina de Recreación al Aire Libre. Luego fue Comisionado y Vicepresidente de la Comisión Federal de Energía Eléctrica, y Presidente de la Fundación Legal de Estados Montañosos. Nacido en 1938, en Wyoming, se graduó en la Universidad de ese estado primero en la Escuela de Comercio e Industria y, luego, en la Escuela de Derecho.

• TERREL H. BELL,

Secretario de Educación.

Educador, fue comisionado de educación de EE.UU. durante las administraciones de Nixon y de Ford, y funcionario escolar en Utah. Ha sido partidario de la igualdad en oportunidades educativas para las minorías y para quienes poseen una baja condición económica. Ha señalado: "Hemos sido culpables de acciones discriminatorias tremendas en años anteriores". No obstante, considera que no debe perderse de vista la meta final de la excelencia académica, en el afán por mejorar las oportunidades educativas de las minorías. De 58 años, nacido en Lava Hot Spring, Idaho, tiene un doctorado en Administración Educativa de la Universidad de Utah. Sirvió durante cuatro años en la Infantería de Marina, y comenzó su carrera en educación en 1946. Tiempo atrás fue entrenador de atletismo y maestro de ciencias en la escuela secundaria rural de Eden (Idaho). Luego ocupó cargos administrativos, hasta ser designado Superintendente de Instrucción Pública en Utah. Asumió también otras funciones hasta ser designado Comisionado de Educación.

• MALCOLM BALDRIGE,

Secretario de Comercio.

De 58 años, era Presidente de una importante firma manufacturera de Connecticut, que cuenta con 85 fábricas en EE.UU. y en otros 22 países. En una conferencia de prensa señaló que una de las primeras prioridades de su Secretaría será fomentar la productividad del comercio norteamericano. Republicano moderado, una de sus pasiones son los rodeos (esta afición data de su juventud, época en que trabajaba, en los veranos, en haciendas de ganado). Ha sido director de la Asociación de Vaqueros de Rodeo. Graduado en la Universidad de Yale, sirvió en el Ejército entre 1943 y 1946. Durante la segunda guerra mundial tomó parte en la Campaña del Pacífico.

• RICHARD SCHWEIKER,

Secretario de Salud y Servicios Humanos.

Fue el compañero de fórmula de Ronald Reagan cuando, en 1976, postuló a la nominación presidencial por el Partido Republicano. Senador por Pennsylvania asume una Secretaría cuyo presupuesto es el segundo en magnitud de los EE.UU. (el primero es el de la Secretaría de Defensa). Durante dos décadas ha demostrado, como senador, una fuerte personalidad. Llegó a señalar en una entrevista: "Mi independencia es mi estilo de vida; no soy un republicano típico". Nació en 1926 y era hijo del dueño de una industria de mosaicos. A los 17 años ingresó a la Marina de Guerra e hizo la segunda guerra mundial a bordo de un portaaviones. Antes de ingresar a la industria paterna —donde asumiría la Vicepresidencia— se graduó en la Universidad de Pennsylvania (desciende de los primeros colonos que llegaron a ese estado).

• ANDREW L. LEWIS,

Secretario de Transportes.

Con gran experiencia en la industria ferroviaria norteamericana, ha señalado como una de las primeras prioridades continuar costeando los programas del tránsito en masa. En los últimos diez años ha sido fideicomisario de la Compañía Reading de Pennsylvania, que opera una importante red ferroviaria tanto de pasajeros como de carga, y que enlaza Pennsylvania y Delaware, con Nueva York. Además de pertenecer a distintas asociaciones, desde hace una década participa activamente en el Partido Republicano. Incluso ha sido Vicepresidente del Comité Nacional de ese Partido. Por otra parte, administra su propia firma de consultores financieros, desde 1975. Nacido en 1931 en Filadelfia, obtuvo un título superior en Administración Comercial en la Escuela de Comercio de la Universidad de Harvard.

• SAMUEL R. PIERCE,

Secretario de la Vivienda y Desarrollo Urbano.

Abogado de Nueva York, juez estatal, ha sido el primer hombre de color seleccionado por el Presidente Reagan para formar parte de su gabinete. De 68 años, estudió Derecho en la Universidad de Cornell; luego continuaría en las Universidades de Nueva York y de Yale, como becario de la Fundación Ford. Fue Ayudante del Fiscal de Distrito en el Condado de Nueva York; luego fue designado Fiscal Adjunto de EE.UU. para el Distrito Sur de Nueva York. En 1955 se trasladó a Washington para ocupar el cargo de Subsecretario Adjunto de Trabajo. Más tarde fue Asesor del Subcomité sobre Monopolios de la Comisión de Asuntos Judiciales en la Cámara de Representantes. Asimismo, ha prestado sus servicios en importantes empresas, entre las que se incluye la General Electric. Entre otros cargos, ha sido Consejero General de la Secretaría de Hacienda. Ha sido mediador en diversas disputas laborales, en Nueva York, y ha defendido casos ante el Tribunal Supremo de EE.UU.

• JOHN R. BLOCK,

Secretario de Agricultura.

Activo agricultor y director de la oficina agrícola de Illinois, es considerado un líder en la promoción de las exportaciones de alimentos. Por algo su estado es el mayor exportador de productos agrícolas de los EE.UU. Y para promover los productos de Illinois, ha viajado a países tan distantes como la URSS, Hungría, Polonia y China. De 45 años, graduado en West Point, confía en que tendrá una decidida presencia en el gabinete. Incluso ha señalado: "Diría que haber desempeñado el cargo de Director de uno de los mayores y más importantes estados agrícolas de este país, no es un mal antecedente".

• JAMES EDWARDS,

Secretario de Energía.

Antiguo colaborador de Ronald Reagan, ha sido claro en declarar: "No soy experto en energía"; pero también ha anunciado que pretende rodearse de personal técnico competente para hacer frente a "los problemas que tenemos que resolver". Asimismo, ha expresado que una de sus primeras realizaciones será reducir la burocracia en la Secretaría de Recursos Energéticos, creada hace dos años, y que, tal vez, sea eliminada en forma definitiva. Siendo Gobernador de Carolina del Sur (entre 1975 y 1978) creó un Instituto de Estudios Energéticos, que logró ser financiado por fundaciones privadas. Asimismo, fue Presidente del Subcomité de Energía Nuclear de la Asociación Nacional de Gobernadores, y presidió la preparación de un manual de instrucción para el desarrollo energético estatal. De 53 años, ejerció como cirujano dental antes de ser electo Gobernador. Considera la energía nuclear como el medio de producción "más limpio y seguro", aunque estima que se requiere de un programa aceptable para la eliminación de los residuos.

2-3-81



Muerte en El Salvador: muchachas de la organización terrorista FAPU, Frente de Acción Popular Unificada. (Camera Press Doce)

Ataque contra América

El Departamento de Desinformación de la KGB en Moscú debe haber organizado una gran fiesta el 18 de diciembre de 1980, a fin de celebrar la ayuda que le prestaron importantes elementos de los medios de comunicación para lograr sus objetivos. A continuación enumeramos algunos hechos que ese Departamento debe haber agradecido con calor.

"The New York Times" publicó en su primera página una carta abierta al entonces Presidente electo, Ronald Reagan, urgiéndolo a hacer una declaración en que advirtiera a los gobiernos amigos de los Estados Unidos que, como Presidente, no admitiría el terror, la tortura y el asesinato a cambio de un clima favorable a las inversiones norteamericanas. La carta había sido redactada por "Clergy and Laity Concerned", organización que hizo mucho por anular los derechos humanos en Vietnam, Cambodia, Laos e Irán, utilizando cargos de violaciones a los derechos humanos y presionando a la opinión mundial en contra de los ex gobernantes anticomunistas de esos países. Sin embargo, mantuvo silencio frente a las violaciones de derechos humanos mucho mayores en que incurrieron los gobiernos que siguieron.

La carta de "Clergy and Laity Concerned", firmada por 71 dirigentes religiosos, de acuerdo al "The New York Times", y por más de 150 dirigentes religiosos, según "ABC News", se publicó en otros periódicos y en la televisión.

"The New York Times" publicó en su página editorial un artículo de Michael Parenti, quien arguyó que los terroristas que están tratando de derrocar a los gobiernos de El Salvador y Guatemala no son "extremistas", sino simplemente "campesinos pobres, sin tierra y trabajadores desheredados, que toman las armas en reacción contra condiciones políticas y económicas represivas". Según el "Times", Parenti es un "becado extranjero en el Instituto de Estudios Políticos, organización independiente de investigación". No se mencionaron las tendencias de extrema izquierda de esa organización, considerada por muchos como el principal diseminador de propaganda y desinformación para fines comunistas.

Un nuevo filme documental, "Ataque contra las Américas", producido para alertar al público sobre los continuados esfuerzos de los comunistas para derrocar a los gobiernos amigos de los Estados Unidos en Centroamérica y en la región del Caribe, fue presentado a la prensa en Washington el 16 de diciembre, pero fue virtualmente ignorado por los medios de comunicación.

LO QUE HAY TRAS LA CARTA A REAGAN

El mayor triunfo lo constituyó la atención otorgada a la mencionada carta a Reagan, redactada por "Clergy and Laity Concerned". Los promotores izquierdistas de esta operación deben de haberse sentido muy satisfechos por el éxito que lograron, consiguiendo que la prensa destacara los nombres de respetables clérigos, a quienes habían persuadido que firmaran, como, por ejemplo, el padre Theodore Hesburgh, presidente de la Universidad de Notre Dame. Esto evitó que la prensa investigara o discutiera la naturaleza de la organización "Clergy and Laity Concerned", impulsores del proyecto. La UPI simplemente se refirió a esa organización como "un grupo religioso de distintos credos". En su programa "Nightline", dedicado a la carta, el día 18 de diciembre, informó solamente que "Clergy and Laity Concerned" era la organización que había redactado la carta. "The New York Times" describió a la organización en cuestión como "una organización de distintos credos que se preocupa de asuntos de justicia social".

No se mencionó el hecho de que dicha organización empezó sus actividades como "Clergy and Laymen Concerned about Vietnam" (Clérigos y Laicos preocupados por el Vietnam) y que desde su iniciación ha trabajado para socavar la resistencia a los esfuerzos de los comunistas por aumentar su área de dominio. El director, primero, y luego codirector, fue Don Luce, hasta que renunció en 1978 porque quería ser liberado del peso administrativo. Hoy está a la cabeza de su Centro Asiático, y es una de las figuras claves, si no la única, de la organización. Originalmente, Luce se hizo famoso por su actuación al diseminar propaganda falsa sobre los horrores de las así llamadas "Jaulas de Tigres" en Vietnam. Los cargos presentados por Luce y otros con respecto al tratamiento infligido a los prisioneros por el Gobierno de Thieu, resultaron absolutamente falsos, pero costó mucho aclarar las mentiras que ya se habían propagado. Después de socavar el apoyo norteamericano para el Gobierno anticomunista de Vietnam del Sur, Luce y su organización fijaron su atención sobre Irán. Trataron de obstruir el apoyo norteamericano hacia el Sha, utilizando para ello la misma propaganda de derechos humanos que habían empleado con tanto éxito contra Vietnam del Sur. La Hermana Blaise Lupo, una monja de Maryknoll que actualmente es codirectora del "Clergy and Laity Concerned", demostró ser de la misma línea que Luce, en una entrevista en el programa "Nightline", del "ABC News", el 18 de diciembre de 1980. El corresponsal Ted Koppel hizo varios esfuerzos por conseguir que la Hermana Blaise contestara al argumento de que la negativa a apoyar a gobiernos amigos que tienen ciertas imperfecciones en cuanto a derechos humanos ha demostrado ser negativa desde el punto de vista de los intereses de los Estados Unidos, llegando hasta el extremo de impulsar regímenes peores que sus predecesores. La Hermana Blaise se las arregló para evadir la respuesta cada vez que le fue hecha. Cuando Koppel expresó que la situación en Irán no había mejorado con la caída del Sha, contestó que el pueblo iraní había decidido cuál gobierno era el que más les convenía. Dijo: "Pienso que debemos respetar el derecho de los pueblos a establecer su propio gobierno en la forma que ellos decidan hacerlo". Cuando se le preguntó si no resultaba inconsecuente con sus deseos de que el Gobierno de los Estados Unidos condenara a países como El Salvador y Corea del Sur por violar los derechos humanos, la Hermana Blaise no vio la paradoja. "Pedimos que no se actúe. Pedimos que cesen de dar ayuda", contestó. Koppel no subrayó que cuando se deja de ayudar a los gobiernos que sufren el ataque comunista, en tanto que los comunistas sí continúan ayudando a los atacantes, es muy probable que la victoria sea para los comunistas.

Sin embargo, la Hermana Blaise no pareció impresionarse por eso.

La congregación de Maryknoll es bien conocida por su adhesión a la "teología de liberación". El número de agosto de 1980 de su revista "Maryknoll" estuvo totalmente dedicado a Cuba. Era tan favorable al castrismo, que los sacerdotes exiliados protestaron violentamente. Miguel d'Escoto, el Ministro de Relaciones Exteriores del Gobierno marxista de Nicaragua, fue editor de "Maryknoll" y jefe de la Orbis Press, la compañía editora de libros de esa congregación. En el prólogo de un libro contra Somoza publicado por Orbis, D'Escoto deja muy en claro que el "liberalismo clásico" tiene que ser reemplazado por "un orden realmente democrático, en el cual los derechos de las personas se valorarían más que los del capital" Dijo que si no se conseguía un socialismo democrático y antiimperialista con medios pacíficos, "era legítimo usar la violencia y la guerrilla como única estrategia para conseguirlo".

LA CARTA MISMA

La carta de "Clergy and Laity Concerned" decía que la elección del Presidente Reagan era interpretada por "los gobiernos militares de muchos países" como "luz verde para suprimir la discrepancia legítima y estimular los arrestos y encarcelamientos, la tortura y el asesinato". Aconsejaba a Reagan que advirtiera inmediatamente a los gobiernos que reciben ayuda norteamericana que no toleraría una "ola de terror", salvando así millares de vidas.

La carta expresaba que se comentaba que Reagan toleraría "el terror, la tortura y el asesinato, con tal de conseguir un clima propicio para la inversión norteamericana". Ni los autores ni los firmantes de la carta reconocieron la prueba dada por Vietnam, Cambodia, Laos, Irán y Nicaragua, en el sentido de que campañas como ésta por los derechos humanos pueden dar como resultado el empeoramiento de la situación de derechos humanos. A menudo se acusa a la televisión de falta de profundidad en sus informaciones, pero en este caso el programa "Nightline" de "ABC News" estuvo superior al "The New York Times". Mostró al general Alexander Haig, Secretario de Estado, declarando: "No es útil para los intereses de la justicia social, ni para los intereses vitales de los Estados Unidos, insistir en políticas que, bajo el nombre de derechos humanos, tienen como consecuencia práctica empujar a regímenes autoritarios tradicionalmente amigos de Occidente hacia un modelo totalitario y una constante animosidad contra el pueblo norteamericano y contra nuestros intereses".

Los medios de comunicación no han informado al pueblo norteamericano de que el modelo para la política de Carter sobre derechos humanos fue un documento publicado por el Instituto de Estudios Políticos titulado "La Conexión Sureña". Las declaraciones de la Hermana Blaise Lupo en el programa "Nightline" de "ABC News" tenían gran parecido con la tesis principal de "La Conexión Sureña". Al igual que ella, sostenía que los Estados Unidos deben cambiar su política y aceptar gobiernos socialistas o comunistas en América latina. Recomendaba que se diera prioridad a los derechos humanos en la política norteamericana hacia América latina, y que se le retirara toda ayuda a aquellos países que violaran los derechos humanos. Como la Hermana Blaise, los autores sostenían que los principales derechos eran aquellos que los países comunistas pretenden (falsamente) satisfacer, como el derecho a alimentación, a educación, a la salud, al trabajo y a la vivienda. Esto, naturalmente, para justificar la ayuda a regímenes comunistas y el retiro de toda ayuda a los regímenes anticomunistas.

BLANCO: LAS AMERICAS

La gran acogida dispensada a la carta de "Clergy and Laity Concerned" y la publicación del artículo de Michael Parenti en la página editorial de "The New York Times", el mismo día, llamó la atención sobre la extraordinaria ayuda que los medios de comunicación norteamericanos están prestando al esfuerzo comunista por desestabilizar a los países de América latina, amigos de los Estados Unidos.

Otra reciente prueba de esto fue la repetición continua de la acusación al Gobierno de El Salvador o a sus fuerzas de seguridad de ser responsables del asesinato de tres monjas Maryknoll norteamericanas y de una visitadora social a principios de diciembre. Suspendiendo apresuradamente toda ayuda a El Salvador, el entonces Presidente Carter envió una misión especial a ese país para investigar los asesinatos. Llegaron a la conclusión de que no había ninguna prueba de que el Gobierno o las Fuerzas Armadas fueran responsables de la muerte de las mujeres norteamericanas. El "Washington Post", que había publicado los asesinatos en la primera página, terminó con esa información en la página 31, el 12 de diciembre. Sin embargo, Ted Koppel volvió a resucitar el caso en el programa "Nightline" de "ABC News", el 18 de diciembre, diciendo: "Pruebas circunstanciales sugieren que los derechistas del gobierno parecen haber sido responsables del asesinato".

El nuevo documental de televisión, producido por la Fundación del Consejo de Seguridad Norteamericano, les abrirá los ojos a muchos estadounidenses. Enfoca el alarmante progreso alcanzado por los comunistas para aumentar su influencia en este hemisferio. Muestra al Primer Ministro marxista de Granada, Maurice Bishop, prometiendo que no sólo tendremos una Cuba revolucionaria, una Nicaragua revolucionaria, sino también "un El Salvador, una Guatemala y un Honduras revolucionarios en 1981". Muestra a Alfonso Robelo, ex miembro de la Junta Sandinista de Nicaragua, diciendo: "El Gobierno nicaragüense no hará nada sin consultar antes a los cubanos, a Fidel Castro".

Este bien documentado filme presenta a testigos tan expertos como el teniente general Gordon Sumner, ex presidente del Colegio de Defensa Interamericano; a la Dra. Jeane Kirkpatrick, profesora de la Universidad de Georgetown; un miembro del que fue equipo de transición de Reagan y Henry Kissinger. Cuando lo exhibieron a la prensa, John Fischer, presidente del Consejo de Seguridad Norteamericano, anunció que se destinaría un millón y medio de dólares para contratar espacio en la televisión a fin de exhibirlo en todo el país.

La única atención prestada por la prensa al filme y al anuncio de que sería exhibido en todo el país fue una crónica de siete párrafos en el "The New York Times", el 17 de diciembre. Fue ignorado por la radio, por la televisión y por los dos periódicos de Washington. Dos semanas antes, ambos periódicos de Washington habían publicado largos informes y le habían dado intensa publicidad a un documental sobre el caso Alger Hiss, con una abierta posición a favor de éste. Nunca pusieron en duda si era correcto que el Instituto Norteamericano del Filme, que recibe ayuda del Gobierno federal, mostrara el filme en el Kennedy Center y honrara a Alger Hiss en una recepción después de la función.

Reed Irvine, Editor de "Accuracy in Media", Washington D. C., primera quincena de enero de 1981

Archivo : Desinformación

9 de Marzo de 1981

POR AYUDA A EL SALVADOR:

Prensa Europea Critica a EE. UU.

■ Periódicos expresan temores de que se esté gestando un conflicto similar al de Vietnam

LONDRES, 8 (AP).— El respaldo del Presidente Ronald Reagan a la Junta cívico militar de Gobierno en El Salvador es blanco de severas críticas por parte de la prensa europea.

En la última semana, varios periódicos expresaron temores de que se esté gestando un conflicto similar al de Vietnam, en tanto otros mostraron escepticismo sobre las intenciones del Mandatario norteamericano en El Salvador.

El izquierdista "Westfaelische Rundschau", de Alemania Federal, rechazó las declaraciones del Secretario de Estado, Alexander Haig, de que Estados Unidos no participará en otro Vietnam, y señaló que "el comienzo del conflicto de Indochina también estuvo marcado por el envío de asesores militares".

Por su parte, el liberal "Westdeutsche Allgemeine", advirtió que, como en Vietnam, Estados Unidos estaba malinterpretando las causas del malestar salvadoreño.

"El error básico de Washington... en la guerra de Vietnam fue evaluar equivocadamente la situación interna de ese país. Estados Unidos respaldó un régimen que carecía totalmente de apoyo popular".

Añadió que "una situación similar parece estar gestándose en El Salvador".

"LE MONDE"

El prestigioso diario parisino "Le Monde", independiente, sugirió que Reagan estaba usando el caso de El Salvador como prueba para observar la reacción del Presidente soviético, Leonid I. Brezhnev, y de los "miembros de la OTAN (Organización del Tratado del Atlántico Norte) y los latinoamericanos".

El comunista "L'Humanité", también francés, acusó al Presidente norteamericano de "mentir" sobre la presunta ayuda externa que reciben los insurgentes salvadoreños.

"La resistencia... agrupa a un pueblo entero contra los crímenes de un puñado de generales y políticos respaldados por Estados Unidos".

El liberal "Guardián", de esta capital, hizo hincapié en el escepticismo de Europa Occidental a la política norteamericana en El Salvador, si bien descartó un segundo Vietnam como "poco probable". Pero sostuvo que la forma en que Reagan encara la situación "ha alarmado significativamente a los amigos y aliados de Estados Unidos".

EN DINAMARCA

En Dinamarca, el tabloide "Ekstra Bladet" comentó que "una comparación entre El Salvador y Vietnam es sencillamente natural. Que Reagan y Haig lo nieguen no sorprende".

"B. T.", otro tabloide dinamarqués, más moderado que el anterior, comparó las acciones de Estados Unidos en El Salvador con las soviéticas en Afganistán.

El izquierdista "Arbeiderbladet", de Oslo, señaló que "el conflicto no puede ser solucionado por medios militares; sólo por medios políticos".

EL SALVADOR:

Venga

frupac

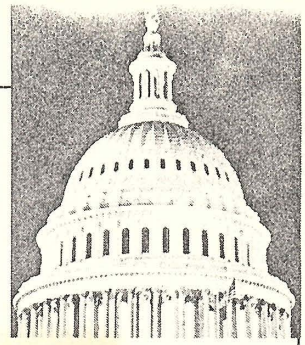
JOSE LUIS IBAÑEZ SANTA MARIA

DIRECTOR EJECUTIVO

SOCIEDAD EXPORTADORA DE FRUTAS PACIFICO LTDA.

LASURBINAS 53 - OFICINA 84 - TELEFONOS 744988 - 41599 - TELEX 40593 PAFRU

SANTIAGO DE CHILE



The Editor's Page

Reagan Trip: A Success?

By Marvin Stone

WEST BERLIN

Here, at the end of a 10-day swing with President Reagan, it is time to sum up.

The President, it should be said, hoped on this mission to re-establish the U.S. as the respected leader of the Atlantic Alliance. He tried hard, but it is not at all clear that he succeeded.

The Western Alliance needs strong leadership as rarely before, but seems incapable of admitting it—much less seeking and nourishing it.

It may be too much to say that Europe is sick. Splintered, yes. Envious of U.S. wealth, yes. And indulgently nationalistic as well. Europeans treasure their petty differences; they don't very much like each other. But the main problem is that the big NATO powers are lacking in stable leadership and lacking as well in political will.

Chancellor Schmidt is in deep political trouble in West Germany. Prime Minister Thatcher faces almost insoluble domestic problems in Britain. President Mitterrand is on a stubborn path aimed at turning France into one more socialist disaster, intent also on keeping France outside of NATO's integrated military command. Italy is suffering through its 41st government since World War II.

So preoccupied are these major allies with their own self-interests that they seem unable to zero in on solving international economic problems of common interest. That became clear at the economic summit at Versailles, with its platitudinous final communiqué.

And at the just concluded NATO military summit at Bonn, other conflicts lay close to the surface. "The Europeans," said a top U.S. official in disgust, "just don't seem to have the will to do what is necessary in dealing with the Soviets."

Why won't Western Europe, which relies so heavily on U.S. protection, accept the leadership Washington is eager to provide? It is not Reagan the man they reject—despite the noisy voices from the street that greeted his appearance in Bonn and Berlin. Grumbling about America was just as loud under Carter. They complained then and they complain now.

Elitist Europeans believe they are at the center of the universe, the font of a civilization that merits U.S. protection simply because it exists and is somehow vital to the existence of America as well. For many years, they felt secure that this protection rested not only on the trip-wire presence of 335,000 U.S. servicemen in Europe (still here 37 years after the war ended), but on the almost certain premise that if big war came it would involve the superpowers—the U.S. and Russia—firing deadly nuclear ICBM's at each other over the North Pole, leaving Western Europe relatively intact.

Only recently has it dawned, with battlefield nuclear weapons in ample supply on both sides of the Iron Curtain, that Western Europe itself could be devastated—and that perhaps it is the U.S. and Russia that would escape the holocaust. In part, it is this realization that brought the demonstrators out in force in West Germany.

More than that: A self-centered Western Europe finds it hard to appreciate that the United States, because it towers over the globe, is forced to confront the Soviets daily in many other parts of the world. Concerns over what is happening in war-torn Lebanon, in the Persian Gulf, Afghanistan, Poland, Libya, El Salvador, the Falklands, all end up on America's shoulders. Western Europe is amply satisfied to leave the free world for Washington to defend. As often as not, the U.S. reward is not gratitude, but biting criticism.

Some years ago, Australia's then Prime Minister, John Gorton, said: "I wonder if anybody has thought what the situation of comparatively small nations would be if there were not in existence a United States—with a heritage of democracy and a willingness to see that small nations who otherwise might not be able to protect themselves are given some shield. Imagine what the situation in the world would be if there were not a great and giant country prepared to make those sacrifices."

On June 6, while antinuclear forces were

[*continued on preceding page*]

[*The Editor's Page, continued from page 76*]
laying final plans for their demonstrations in the streets of Bonn and Berlin, while 250,000 protesters marched in London, and only hours after the American school in Paris was bombed, Nancy Reagan was at the U.S. military cemetery in Normandy, viewing the graves of some of the many tens of thousands of Americans who died coming to the rescue of our allies in World War II. June 6, 1944, was D-Day at Normandy's beaches. That was the kind of American sacrifice John Gorton was talking about.

President Reagan, on this tiring and demanding journey, asked relatively little of our friends. Yet the response could not have been entirely pleasing.

At the economic summit at opulent Versailles, the U.S. bid for tough credit curbs against Moscow fell short. Instead, the President won a watered-down, vague pledge that our allies would limit, but by no means end, easy loans to the Soviet bloc in the future. The President lost out also in his efforts to link future actions on credit terms to Soviet adventures in places such as Afghanistan and Poland.

The U.S. was rebuffed, as well, in its efforts to make specific the types and amounts of strategic goods the West would continue selling to Moscow. It was the President's argument that so long as the Soviets posed a threat to the West it made no sense to provide them with the scientific and technological wherewithal to increase that threat. Our European allies, in toning down the final summit communiqué, felt it would be needlessly confrontational to directly name the Soviet Union. The U.S. was accused of wanting language that would commit the West to "economic warfare."

While the President stood firm against efforts to draw the U.S. deeper into government giveaway programs to Third World nations, and withstood heavy barrages of rhetoric about high U.S. interest rates that Europeans blame for their own economic miseries, he gave ground on two other issues.

First, the U.S. was pressured to agree to help Europe curb wide swings in its currencies. The strong American dollar is being blamed for creating these fluctuations. What Europe really wants is a weaker dollar.

Second, the U.S. was able to make no dent in Western Europe's determination to help Russia build a pipeline of vast proportions to carry Siberia's natural gas to Western Europe's markets. In fact, the President promised to review his decision to withhold badly needed U.S. technological components from European companies that are helping to build the pipeline.

While U.S. officials tried to put the best face possible on the results of the economic summit, a more accurate view was this comment in London's *Sunday Times:* "The plea for cooperation cannot be met by the bromide that world interests are best served by the independent pursuit of national economic health. But governments have not only to understand this; they have to care. The seven leaders in Versailles are not scared enough, yet, about the parlous state of their world."

Less rancor broke the surface at the NATO summit in Bonn. The Soviet threat is evident enough to Western military men, and the U.S. had beforehand met one of the principal demands of political leaders—that Washington would agree to nuclear-arms talks with Moscow before installing Pershing 2 and cruise missiles in Western Europe. These U.S. missiles are meant to counter the Soviet SS-20 nuclear rockets that look down the West's throat. The allies tap-danced around anything controversial. After all, 300,000 West Germans were at the moment rallying a stone's throw away, many of them crying for unilateral disarmament by the West.

The truth is, the President and his Secretary of State, Alexander Haig, were more preoccupied at Bonn by distressing reports of open warfare in Lebanon and the Falklands. One crisis bore heavily on U.S. interests in the Middle East, the other on our relations with Latin America.

The worry over these two areas of immediate importance to Americans brought to mind a recent speech by Representative John Rhodes of Arizona, in which he said: "The power of Europe is infinitesimal compared to the dominant position which it occupied prior to World War I. . . . Yet we continue to base much of our foreign policy and our military planning on the needs and wants of . . . Western Europe. I think it is becoming increasingly apparent that this policy needs to be re-examined."

It is entirely possible that the President, although mindful of Europe's essential importance, returns home convinced that it is high time our allies on the Continent share a common economic and military burden more convincingly, lest he be inclined to heed the advice of John Rhodes.

9-8-82

Reagan y la Reelección

Un tema de discusión importante en el último tiempo en medios políticos y periodísticos ha sido el de si Ronald Reagan postulará nuevamente a la Presidencia.

En muchos aspectos, el Mandatario ha comenzado hace muy poco a desarrollar sus políticas, pero la especulación ha sido intensa, tanto en el país como fuera de él.

Dos periodistas que han estado junto a Reagan desde el comienzo de su campaña de 1980 afirman estar seguros de que no se presentará a los comicios presidenciales. Uno de ellos expresa: "A partir de las declaraciones que ha hecho he llegado a la clara conclusión de que no postulará en 1984".

El otro dice: "No es una persona que se deje fascinar por la gloria. De manera que pienso que asumirá una actitud realista, considerando su edad y la perspectiva de abandonar la escena pública para pasar sus días junto a su esposa y dedicarse a sus actividades favoritas en sus años de vejez".

El Secretario de Prensa asistente, Peter Roussel, señala, por su parte: "¿Quién sabe? No creo que el mismo Prsidente Reagan sepa lo que va a hacer".

En cuanto al Mandatario, éste dice, cuando se insiste sobre el tema, que será la ciudadanía la que determinará si postula de nuevo o se abstiene de hacerlo. Esto crea la impresión de que el Presidente consideraría un buen resultado en las encuestas de opinión como una motivación adecuada para intentar permanecer ocho años en la Casa Blanca. En otras palabras, si sus iniciativas económicas e internacionales gozan de aceptación en 1984, sería uno de los candidatos en las elecciones de ese año.

Pero, ¿a qué se debe esta especulación sobre un asunto que probablemente no se resolverá sino hasta muchos meses más?

Una de las razones es evidente: la edad de Reagan. Al final de un eventual segundo período, el actual Mandatario estaría muy cerca de los 80 años.

Sin embargo, Reagan, ahora plenamente recuperado del intento de asesinato al que escapó en marzo del año pasado, tiene la apariencia y la vitalidad de un hombre mucho más joven. Theodore H. White, en su libro "Estados Unidos en Busca de Sí Mismo" ("America in Search of Itself"), escribe sobre el sorprendente vigor que observó en el candidato Reagan: "(Reagan) trabaja y trabaja y trabaja. Puede subir por los precarios andamios de un edificio en construcción con más rapidez que yo mismo, y sin apoyarse en ningún soporte". Una imagen muy parecida es la que hoy observan los periodistas.

La clave de los planes futuros del Presidente puede hallarse en la descripción que hace White de éste como "el ideólogo más resuelto en la historia moderna de la Presidencia". El historiador plantea la interrogante de si la elección de Reagan en 1980 deberá considerarse, en última instancia, como una contrarrevolución o una restauración.

El mismo Jefe de Estado atribuye un carácter dual a sus objetivos. Por una parte, son una restitución de las libertades individuales que refleja el ideal estadounidense de los padres fundadores, y, por la otra, una contrarrevolución apuntada a revertir el advenimiento del gobierno paternal y los voluminosos programas sociales introducidos por Franklin D. Roosevelt.

En este momento, sin embargo, el Presidente piensa que sus metas se encuentran amenazadas por un Congreso poco dispuesto a colaborar. Pero quienes lo conocen de cerca dicen que Reagan nunca hará concesiones al Parlamento que le impidan avanzar hacia esos objetivos.

El Mandatario ya ha logrado una disminución en el crecimiento del Estado gracias a los programas que pudo poner en marcha el año pasado. Y seguirá luchando hasta el final, dicen los miembros de su equipo, para impedir que esta orientación sea modificada o frenada más allá de lo tolerable.

En su alocución televisiva de hace algún tiempo sobre el presupuesto, el Presidente dijo que su principal diferencia con el vocero Tip O'Neill y compañía era "filosófica". Lo que esto significa en términos prácticos, expresaron sus ayudantes, es que mientras Reagan podría aceptar un programa que incluyera miles de millones de dólares en impuestos adicionales para contribuir a aliviar el enorme déficit, se negaría a hacerlo si pensara que este dinero se podría emplearse para mantener el crecimiento de los programas sociales, particularmente en el rubro de los beneficios a cesantes y pensionados.

Además, Reagan insiste en que todo incremento de los impuestos debe usarse para financiar el reforzamiento de la defensa y, al mismo tiempo, reducir el presupuesto.

Sus partidarios aseveran que, aun cuando el Mandatario puede transigir, simplemente no podría aceptar un presupuesto que suscitase un alejamiento de la contrarrevolución que propugna. Además, dicen que está dispuesto a usar su facultad de vetar las medidas parlamentarias, si es necesario, para impedir que ello ocurra.

Este "resuelto ideólogo" sobre quien escribe White es, por cierto, una persona dispuesta a luchar por el cumplimiento de sus objetivos. Reagan desea cambiar radicalmente las cosas, y quienes forman parte de su círculo lo describen como un hombre que nunca, ni siquiera en las discusiones privadas, se desvía un punto de los planteamientos que considera adecuados para lograrlo.

De esta forma, podría concluirse que el actual Mandatario estadounidense bien podría tomar la decisión de prolongar su batalla ideológica durante un segundo período.

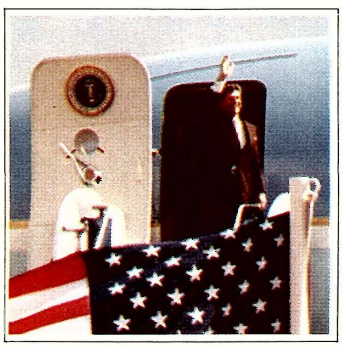
Godfrey Sperling, Jr. (The Christian Science Monitor News Service. Exclusivo para "El Mercurio").



UN HEMISFERIO DE DEMOCRACIA

La Administración Reagan y Latinoamérica

El viaje del Presidente Ronald Reagan al Brasil, Colombia, Costa Rica y Honduras, del 30 de noviembre al 4 de diciembre de 1982, atestiguó el compromiso de los Estados Unidos para con la democracia en el Hemisferio Occidental.



Es muy cierto que el Presidente Reagan viajó también a Latinoamérica "para escuchar y aprender"; para discutir los nuevos desafíos económicos en una era de creciente interdependencia y, finalmente, para reafirmar la fe de los EUA en la seguridad colectiva del sistema interamericano. Sin embargo, al demostrar la importancia que su administración confiere a la trama total de relaciones hemisféricas, el Presidente otorgó conscientemente la más alta prioridad a la identificación que sienten los norteamericanos hacia la lucha por la democracia en América Latina.

EL IMPERATIVO DEMOCRATICO

Si algún tema abarca prácticamente todos los aspectos de la política de la Administración Reagan hacia las Américas, es el compromiso a prestar apoyo y favorecer la expansión de instituciones libres y del gobierno democrático. Es preciso destacar que el apoyo a la democracia no es un tema del cual se hable exclusivamente a Latinoamérica: es un elemento central de la política exterior estadounidense en todo el mundo.

La democracia occidental se inicia con la primacía del individuo. Nuestros antepasados reconocieron el hecho ineludible de que los seres humanos son más importantes que los usos sociales y políticos a los que aquéllos puedan aplicarse; que los gobiernos existen para servirlos a ellos y no lo contrario. Este es el cimiento sobre el cual se apoya el proceso democrático.

El Presidente ha dado renovado énfasis al tema de la democracia en muchas de sus alocuciones sobre política exterior, haciendo un llamado a iniciar una campaña que dé nueva vida al ideal democrático en todo el mundo.

"El objetivo que propongo es muy fácil de enunciar", ha declarado el Presidente: "Fomentar la infraestructura de la democracia—el sistema de libertad en la prensa, los sindicatos, los partidos políticos, las universidades—que permita al pueblo elegir su propio rumbo, desarrollar su propia cultura, reconciliar sus propias diferencias por medios pacíficos.

"Esto no es imperialismo cultural; es proporcionar los medios para una genuina autodeterminación y para la protección de la diversidad".

DEMOCRACIA EN LATINOAMERICA

En ningún lugar ha sido más espectacular la reafirmación de los valores democráticos que en Latinoamérica. Hace unos cuantos años, pocos analistas políticos supieron prever el grado en que la democracia constituiría la oleada del futuro. Aún hoy, las naciones de América reconocen en forma creciente que el progreso sostenido, de orden político y económico, debe basarse en la participación y el consentimiento del pueblo.

El Secretario de Estado de los EUA, George Shultz, comentó acerca de este fenómeno en su discurso de noviembre de 1982 ante la Organización de los Estados Americanos (OEA):

"Nuestro historial no es uniforme: En algunos países—Colombia, Costa Rica, México, Venezuela, Barbados, Jamaica, Trinidad, de hecho en casi todo el Caribe—las instituciones democráticas han funcionado sin interrupción durante una generación o más. Otros países. . . han disfrutado tan sólo cortos interludios de gobierno democrático.

"Pero lo más sorprendente es que la democracia constituye, en todas partes, la norma práctica recurrente en el hemisferio. . .

"En los últimos años, el Ecuador, Honduras y el Perú han reafirmado plenamente sus tradiciones democráticas. La República Dominicana ha sostenido sus más recientes tradiciones. La *abertura* (apertura a la democracia) del Brasil ha estado en marcha durante un decenio. Y hoy, el compromiso de la Argentina y del Uruguay hacia un retorno a la política democrática, el gobierno recientemente elegido en Bolivia y la transformación democrática de El Salvador nos ofrecen, en conjunto, una genuina esperanza para el futuro".

Dos terceras partes de los miembros de la OEA tienen gobiernos elegidos en elecciones abiertas y competitivas. Se calcula que, incluido el Brasil, más del 80 por ciento de la población de América Latina vive bajo alguna forma de gobierno democrático. Esto es un logro que no puede igualar ningún continente en sitio alguno del mundo en desarrollo. Significa, dicho muy sencillamente, que los pueblos de América viven en un hemisferio de democracia. El Presidente Reagan lo reconoció cuando dijo, en Colombia: "Todos sabemos que el sendero democrático nunca es fácil. Pero es un rumbo hacia el cual se dirigen cada día más los pueblos de este hemisferio".

Este adelanto constituye motivo de orgullo justificado, pero no es razón para entregarse a la complacencia. La democracia ni proporciona verdades definitivas ni garantiza la buena vida; en vez de ello, resulta más apropiado concebirla como un proceso que permite a los individuos expresar sus valores políticos y buscar su propia definición de la buena vida. Representa la antítesis de aquellas ideologías que afirman poseer el monopolio de la verdad política, que imponen sus valores a las personas sin tomar en cuenta lo que éstas desean o necesitan. "La democracia no posee fórmulas universales como las de las filosofías totalitarias", ha declarado el Presidente de Costa Rica, Luis Alberto Monge. "Su fuerza estriba en que permite que la gente libre encuentre sus propias soluciones".

A pesar de su diversidad, las sociedades democráticas comparten ciertas características. Una de ellas es que tienden a ser vigorosas y abiertas. La democracia permite la discusión sobre asuntos tan medulares como definir la identidad nacional, asegurar la justicia social y alcanzar la prosperidad económica. No es de sorprender, pues, que el tono de la discusión en los estados democráticos—en el plano interno y en el internacional—tienda a ser más alto que en las sociedades autoritarias donde tales decisiones son impuestas desde arriba o negociadas en privado por élites que sólo rinden cuentas ante sí mismas.

Los desafíos de hoy para las Américas—en comercio, finanzas, derechos humanos, crecimiento económico y seguridad—son, y seguirán siendo, temas de acalorado debate. Sin embargo, las naciones que comparten la receptividad y el respeto hacia puntos de vista divergentes, rasgo inherente a la tradición democrática, así como vínculos de cultura, historia y geografía, poseen ya una base para superar esos problemas a través del avenimiento y la cooperación.

PROSPERIDAD, PAZ Y DEMOCRACIA

Una faceta de la democracia que está siendo reconocida por Latinoamérica y por las naciones en desarrollo en todo el mundo consiste en que las instituciones democráticas, lejos de constituir lujos que sólo los países industrializados pueden darse, contribuyen en forma decisiva al crecimiento sostenido, la prosperidad y la equidad social. También son esenciales para el mantenimiento de sociedades genuinamente dinámicas, en las que los individuos tengan un interés suficiente que los haga invertir y trabajar concienzudamente en aras del futuro de la sociedad. Después de todo, el progreso económico no es el producto de autómatas, sino la suma total del esfuerzo de individuos. El crecimiento es, por naturaleza, un acto creativo y el crecimiento económico no constituye una excepción. A

Con una colorida tapicería al fondo, los Presidentes João Figueiredo y Ronald Reagan brindan recíprocamente por sus países en un banquete formal en Brasilia. Reagan dijo: "Mis ojos están deslumbrados ante el progreso de la nación brasileña".



menos que una sociedad valore la creatividad y la libertad, su potencial para la innovación, esencial para un crecimiento económico continuo, se ve gravemente limitado.

Abundan los ejemplos en todas partes, desde el mundo en desarrollo hasta el este de Europa y la Unión Soviética, de naciones autoritarias y totalitarias que están económicamente estancadas y que a menudo tienen que recurrir al poder militar y policial para mantener su gobierno. En cambio, las democracias de Latinoamérica, de otras naciones en desarrollo y de Europa occidental, con pocas excepciones, han registrado índices relativamente altos de crecimiento y elevados niveles de prosperidad.

Como lo ha observado el Presidente Reagan: "Las naciones de Centroamérica y América del Sur están descubriendo que la formación de un consenso, inherente a la democracia, brinda un cimiento firme para responder a las crisis económicas y otras". Tres de los países que visitó el Presidente—el Brasil, Costa Rica y Honduras—han realizado ientemente elecciones en épocas de tensión económica; ro indicio de que se ha comprendido que la recuperación ɔnómica debe avanzar a la par con las instituciones oemocráticas.

Las sociedades democráticas del siglo XX tienden también a ser sociedades pacíficas. Esto no se debe a que sus ciudadanos sean, de por sí, más virtuosos que los de otros estados, sino a que los gobiernos democráticos deben rendir cuentas ante el pueblo. "Sabemos que las democracias son mucho menos propensas a ir a la guerra que los gobiernos cuyos dirigentes no necesitan obtener el consentimiento del pueblo", afirmó el Secretario de Estado, Shultz, en su discurso en la OEA. "En Centroamérica, la transformación democrática de todos los estados de la región no es sólo un paso deseable que cada uno podría proponerse: es probable que constituya un requisito indispensable para una paz duradera".

LA CLAVE ELECTORAL

Al comprometerse a prestar apoyo a la democracia política en Latinoamérica y en todas partes, los Estados Unidos no poseen una definición unilateral del modo exacto en que las prácticas democráticas deben desarrollarse en otros países y culturas. Sin embargo, la institución central de cualquier verdadera democracia es la misma: las elecciones abiertas. Durante su viaje, el Presidente Reagan respaldó la resolución tomada el 4 de octubre de 1982 durante la conferencia celebrada en San José por ocho estados democráticos latinoamericanos, por la cual se establecía una oficina regional de elecciones como parte de su programa para robustecer el proceso electoral en Centroamérica.

En una época en que incluso los más totalitarios de los estados rinden homenaje a las formas de la democracia, las elecciones libres constituyen un indicio seguro para distinguir las verdaderas prácticas democráticas de las que caracterizan a aquellos estados que son democracias sólo de nombre. La Embajadora Jeane Kirkpatrick, Representante Permanente de los EUA ante las Naciones Unidas, nos proporciona una definición sucinta de lo que son las elecciones verdaderamente libres: "Las elecciones democráticas son competitivas, periódicas, inclusivas y definitivas".

Las elecciones son competitivas: los candidatos que representan políticas antagónicas compiten entre sí en debate abierto. Las elecciones son periódicas: ni los individuos ni los grupos pueden perpetuarse en el cargo, sino que han de rendir cuentas a la ciudadanía a intervalos regulares. Las elecciones son inclusivas: no se limitan a pequeños grupos que dejan a grandes sectores de la población adulta carentes de derechos de sufragio. Y las elecciones son definitivas: cuando el pueblo vota, los resultados son un mandato y no sólo una recomendación. "El poder legítimo dimana solamente del pueblo", agrega la Embajadora Kirkpatrick.

Además, la capacidad de una nación para realizar elecciones libres implica la habilidad de ésta para proteger otras libertades esenciales, incluso la libertad de expresión y la de prensa, y para organizar partidos políticos.

EL IMPERATIVO DE LA INTERDEPENDENCIA

Durante los últimos 20 años, América Latina y el Caribe han alcanzado uno de los índices de crecimiento económico más importantes del mundo. La tasa promedio de crecimiento anual, si se excluye la inflación de 5,7 por ciento, ha sido sistemáticamente más alta que la de los países desarrollados y que la de las naciones en desarrollo consideradas en conjunto.

Las dimensiones económicas de Latinoamérica se han triplicado, en términos absolutos, desde 1960. Este hecho difícilmente puede sorprendernos si consideramos el tamaño y la diversidad de sus mercados, su fuerza laboral cada día mejor capacitada, sus grandes recursos agrícolas y minerales, y su creciente capacidad industrial y tecnológica.

También el comercio internacional ha contribuido al crecimiento de América Latina. Las importaciones estadounidenses de Latinoamérica y del Caribe aumentaron, de 4.000 millones de dólares en 1960, a 39.000 millones en 1980; la inversión directa de los EUA se incrementó de 8.400 a 38.300 millones de dólares en ese mismo período.

En 1980, el comercio total con el hemisferio—incluido el Canadá—totalizó 155.000 millones de dólares, o sea el 42 por ciento del comercio mundial de todo el hemisferio. En conjunto, Latinoamérica es el cliente más grande de los EUA.

La índole impresionante de esas cifras no debe oscurecer otro hecho de gran importancia para las relaciones económicas de los Estados Unidos y Latinoamérica: la diversificación del comercio y las pautas de inversión en América Latina. El comercio entre el Japón y Latinoamérica, especialmente el Brasil, se ha incrementado enormemente, y el comercio entre América Latina y Europa se ha expandido también en gran medida. Hoy día, la inversión extranjera directa en América Latina, por naciones que no pertenecen al hemisferio, supera los 15.000 millones de dólares.

En consecuencia, las relaciones económicas en América son a la vez más competitivas y más diversificadas. Ya pasaron los días en que las relaciones consistían casi exclusivamente en intercambios bilaterales entre los Estados Unidos y Latinoamérica. En términos históricos amplios, América Latina ha pasado de una pauta de dependencia relativa a una posición de incuestionable fuerza y diversidad económica. La dependencia se ha transformado en interdependencia. Según lo expresa el Secretario de Estado, Shultz: "Dependemos vitalmente unos de otros para nuestra prosperidad, para nuestra seguridad, para la paz. Podemos regocijarnos de ello o lamentarnos, pero es un hecho".

En consecuencia, la interdependencia es un imperativo para los Estados Unidos y también para Latinoamérica. Sin un avenimiento mutuo y colaboración, la prosperidad y el crecimiento son imposibles; con ellos, los recursos materiales y humanos del hemisferio ofrecen un futuro de progreso renovado para todos.

EL DESAFIO DE LA RECUPERACION

Todas las naciones del hemisferio encaran ahora el desafío de superar una grave recesión mundial. Para tener éxito, las naciones deben traducir los pronunciamientos de colaboración mutua en programas prácticos de recuperación, y trabajar para proteger la integridad de los sistemas comerciales y financieros que se cuentan entre los motores más poderosos con que cuenta la comunidad internacional para el crecimiento.

Este desafío no es un asunto Norte-Sur, sino algo que comparten todos los miembros de la comunidad internacional. Igual que las demás naciones de América, los Estados Unidos han luchado por recuperarse del efecto múltiple de la recesión, la inflación, el encarecimiento de los energéticos y las elevadas tasas de interés. La Administración Reagan reconoce que los Estados Unidos, en su papel del mercado más grande del mundo, deben hacer todos los esfuerzos posibles por revigorizar su propia economía; el programa de recuperación nacional del Presidente Reagan ha sido formulado precisamente para eso. La inflación y las tasas de interés se han abatido ya espectacularmente y tanto la productividad como los ahorros van en ascenso. "Consideramos que ahora se están abriendo las puertas hacia una expansión económica duradera y de amplia base", declaró el Presidente en São Paulo, Brasil, "[lo cual] significará mayores oportunidades de comercio para nuestros amigos del mundo en desarrollo".

Los Estados Unidos mantienen su compromiso hacia el fomento de un comercio internacional expandido, como paso fundamental hacia la recuperación. Por ejemplo, en 1981, tan sólo los Estados Unidos pagaron más de 68.000 millones de dólares al mundo en desarrollo por concepto de bienes importados (lo cual excluye los pagos correspondientes a importaciones de crudo a naciones que pertenecen a la Organización de Países Exportadores de Petróleo). Esta cifra representa el doble de lo que recibió el mundo en desarrollo en términos de ayuda oficial para este último proveniente de *todas* las fuentes.

Resulta vital que las naciones industriales y las que están en desarrollo, por igual, rechacen el atractivo de políticas proteccionistas puestas en práctica ya sea erigiendo barreras arancelarias a las importaciones o mediante el subsidio artificial de exportaciones para obtener una ventaja competitiva transitoria. A la postre, el proteccionismo suscita simplemente un proteccionismo análogo en otros lugares, lo cual conduce a la contracción económica y a la pérdida de empleos, pese a que la justificación de tales políticas proteccionistas es precisamente evitar esto último.

Al mismo tiempo, la Administración Reagan reconoce que la recesión ha repercutido en forma particularmente fuerte en los países en desarrollo, incluso de Latinoamérica. El problema es formidable. Han aumentado agudamente los déficit entre las naciones del hemisferio, lo cual se ha visto agravado por la inflación y las elevadas tasas de interés. Simultáneamente, la recesión ha reducido las ganancias por concepto de importaciones, pues los precios de productos básicos han disminuido y las importaciones de las naciones industriales han declinado.

Por supuesto, la respuesta de cada nación de América Latina debe adaptarse a sus circunstancias especiales, pero todas ellas confrontan la necesidad de estabilizar su economía y reducir su deuda externa. Al mismo tiempo, los prestamistas públicos y privados deben mantener los flujos de crédito apropiados. Según lo ha observado el Presidente Reagan: "Prestamistas y prestatarios deben recordar que cada uno de ellos tiene un gran interés de por medio en el éxito del otro".

Cuando las naciones emprenden las reformas y programas de estabilización necesarios, los Estados Unidos reconocen la necesidad de trabajar en forma conjunta, en cuestiones de deuda. Por ejemplo, en agosto de 1982, México y los Estados Unidos colaboraron para movilizar 4.500 millones de dólares en financiamiento para darle a México el tiempo suficiente para preparar un plan de estabilización conjuntamente con el Fondo Monetario Internacional (FMI). Y en el Brasil, el Presidente Reagan anunció un préstamo "puente" que ascendía a 1.230 millones de dólares, concedido a corto plazo, dependiente de un acuerdo de financiamiento similar con el FMI.

AYUDA MULTILATERAL Y LA ICC

Aun cuando la Administración Reagan hace énfasis en el papel que desempeñan el comercio libre y el sector privado como claves esenciales para un crecimiento no inflacionario sostenido, está cabalmente consciente de que la ayuda concesionaria y otras formas de asistencia son, a menudo, factores decisivos en el desarrollo. Contrariamente a algunas afirmaciones, los Estados Unidos no pretenden reducir sus aportaciones globales a organizaciones multilaterales de carácter internacional. Antes de su viaje a Latinoamérica, el Presidente Reagan dijo: "Apoyamos un incremento adecuado en las cuotas del FMI y una reposición sustancial de los recursos del Banco Interamericano de Desarrollo".

Las naciones miembros del Banco Interamericano convinieron después en semejante plan de reposición, uno de cuyos elementos es un programa de préstamo que asciende a 13.000 millones de dólares. Además, en enero de 1983, los Estados Unidos se unieron a otras naciones industriales para anunciar un importante incremento en el financiamiento del FMI para "asegurar un crecimiento renovado y sostenido". Ellos crearon un nuevo fondo de emergencia, que asciende a 19.000 millones de dólares, accesible a cualquier miembro del FMI que se vea en problemas de deuda en su balanza de pagos, cuya magnitud "constituya una amenaza para la estabilidad del sistema monetario internacional", y convinieron en ampliar las reservas del FMI mediante un incremento sustancial en las cuotas de las naciones miembros.

En el proceso de establecer las condiciones del comercio y los niveles específicos de ayuda, América Latina y los Estados Unidos deben esforzarse por lograr lo que el Secretario de Estado, Shultz, denominó el "equilibrio de interdependencia". Determinar precisamente quién debe hacer ajustes económicos y la índole de éstos, así como su magnitud, son preguntas que encuentran respuesta diferente para cada nación y para cada conjunto de circunstancias.

En Bogotá, Colombia, el Presidente Reagan, después de depositar una ofrenda conmemorativa, hace guardia en silencio ante la estatua del gran libertador de América Latina, Simón Bolívar.



El Presidente Reagan, a bordo del avión presidencial durante su viaje por Latinoamérica, conversa con asistentes clave en política exterior y economía. De izq. a der.: Representante Especial de Comercio de la Casa Blanca, William Brock, el Presidente, el Consejero de Seguridad Nacional, William Clark, el Secretario de Estado, George Shultz, y el Secretario de Hacienda, Donald Regan.



Para algunas de las economías más vulnerables de la región, el Presidente ha propuesto la novedosa Iniciativa de la Cuenca del Caribe (ICC). Esta constituye un paquete integrado, de refuerzo mutuo, que incluye disposiciones de comercio, inversión y ayuda, destinadas a proporcionar asistencia a corto plazo y ayudar a establecer las condiciones para el incremento a largo plazo de la productividad y la producción. El elemento central de la ICC es el ofrecimiento de comercio unilateral para 28 naciones y dependencias de la región, que eliminaría los derechos aduanales sobre todas las importaciones provenientes de la Cuenca del Caribe (con excepción de productos textiles, los cuales están cubiertos por un convenio internacional). Los Estados Unidos formularon la ICC, en consulta con otras naciones latinoamericanas; además, el Canadá, México, Venezuela y Colombia participan como países donadores en este esfuerzo regional.

El Congreso de los EUA ha autorizado ya la porción de ayuda económica de la ICC, pero, debido a obstáculos de procedimiento, no logró aprobar las disposiciones referentes a comercio libre antes del final de 1982. No obstante, en una reunión subsecuente con embajadores de la OEA, el Presidente Reagan aseguró que la aprobación de las restantes disposiciones de la Iniciativa de la Cuenca del Caribe sobre comercio e incentivos fiscales, sería una de las más altas prioridades de su administración en 1983. (Sus comentarios ante los embajadores de la OEA aparecen en la tercera de forros.)

SEGURIDAD INTERAMERICANA

En su discurso ante la OEA, el Secretario de Estado, Shultz, observó: "Lo sorprendente para mí, al considerar lo que ha sucedido durante nuestra vida, es el éxito que han logrado los estados americanos en la prevención de la guerra". Por supuesto, ha habido excepciones, advirtió, como la Guerra de Chaco, en los años 30, conflictos en Centroamérica y movimientos insurgentes internos.

Más recientemente, el hemisferio encaró la trágica guerra del Atlántico Sur. Vale la pena repetir que los Estados Unidos hicieron un esfuerzo incesante por ayudar a resolver pacíficamente la disputa de las Falklands/Malvinas y que, al agotarse las perspectivas de un arreglo, los Estados Unidos condenaron el empleo de la fuerza para resolver disputas.

Según lo ha señalado el Secretario Adjunto de los EUA para Asuntos Interamericanos, Thomas O. Enders: "Existe el mecanismo para prevenir las disputas y permitir su arreglo pacífico y definitivo: diversos acuerdos interamericanos de conciliación y arbitraje, mecanismos de la OEA para mantener la paz, el Tribunal de Justicia Internacional, incluso el Tratado de Tlatelolco que estableció la primera zona libre de armas nucleares en una región poblada del mundo. . . el mantenimiento de un equilibrio pacífico dentro del hemisferio es algo que atañe a todos".

Las decisiones de los Estados Unidos durante la crisis del Atlántico Sur no implican su apoyo a las reclamaciones de soberanía ni de Gran Bretaña ni de la Argentina y, en noviembre de 1982, la Administración Reagan apoyó una resolución equilibrada sobre las Falklands/Malvinas en la: Naciones Unidas.

Aun a la luz de esta excepción trágica, el sistema interamericano, basado en el Tratado de Río, la Unión Panamericana, la OEA y una fuerte red de vínculos bilaterales, ha satisfecho bien las necesidades del hemisferio. En promedio, Latinoamérica gasta sólo cerca del 1,4 por ciento del producto nacional bruto en la defensa (la cuarta parte del gasto correspondiente en el mundo en desarrollo). Considerando un solo concepto, la OEA ha respondido a más de 50 solicitudes de mediación y acuerdo de disputas; con frecuencia su intervención ha sido decisiva. Por ejemplo, Costa Rica no posee ejército ni tiene la intención de formarlo; esta política no se basa en ideas optimistas, sino en un sistema interamericano de seguridad que ha demostrado su utilidad en forma reiterada.

EL DESAFIO CENTROAMERICANO

Centroamérica constituye hoy una prueba viva del derecho de los pueblos a sentirse seguros ante la violencia que les

imponen potencias extranjeras hostiles. La cuestión es determinar si, después de sufrir por generaciones la falta de equidad, la perspectiva de un futuro más progresista y justo quedará garantizada mejor por las instituciones libres, de la democracia, o por las cansadas ideologías del totalitarismo. La tiranía de izquierda no es menos déspota que la dictadura de derecha. Así como los Estados Unidos, junto con otras naciones, pugnan por la justicia económica y la democracia para el hemisferio, los EUA afirman también su oposición a aquellos que desean imponer una sola visión del futuro sobre sus vecinos.

Por ejemplo, la guerra de guerrillas que se ha desencadenado contra el gobierno elegido de El Salvador no es tan sólo un asunto interno, pues las fuerzas que se oponen al gobierno están sostenidas con armas, capacitación y apoyo logístico de poderes ajenos al hemisferio, con la ayuda activa de Cuba y Nicaragua. El conflicto pone a prueba la capacidad de las Américas para repeler la agresión y proteger el principio de autodeterminación. Las elecciones recientes celebradas en El Salvador, afrontando amenazas y ataques de fuerzas guerrilleras, fueron una prueba elocuente de la creencia de los salvadoreños en el proceso democrático y su rechazo a la violencia revolucionaria.

En principio, Nicaragua representa un desafío similar. Además de apoyar la intervención en El Salvador, el régimen sandinista ha violado sus propias promesas de pluralismo y elecciones libres, las cuales expresó repetidamente, primero ante los miembros democráticos de la coalición que se les unió para oponerse al régimen de Anastasio Somoza y más tarde ante la OEA. Los sandinistas han emprendido también un programa de militarización en una escala que rebasa con mucho la de cualquier otro país de la región, con excepción de Cuba. La asistencia militar estadounidense a El Salvador y Honduras se basa en la sencilla premisa que ni la paz ni la democracia ni el progreso económico son posibles si no se cuenta con la seguridad. Sin embargo, contener la agresión y eliminar la subversión son sólo los primeros pasos. "Si la paz requiere fuerza", dijo el Secretario de Estado, Shultz, "la fuerza impone, a su vez, la obligación de hacer la paz".

La Administración Reagan apoya firmemente las resoluciones de la Conferencia de San José, celebrada en agosto de 1982 por países democráticos de Centroamérica y el Caribe. Esas resoluciones reafirman su compromiso para con los valores democráticos, la no intervención y los derechos humanos. Encarecen específicamente a todas las naciones de la región a que:

—renuncien a la importación de armas pesadas ofensivas;
—aseguren el retiro de todos los asesores militares y tropas del extranjero;
—pongan fin al apoyo a la subversión contra países vecinos;
—inicien la reconciliación interna que permita a los disidentes participar abiertamente en la vida pública; y por último,
—establezcan instituciones democráticas y celebren elecciones abiertas.

"Los principios del Acta Final de San José proporcionan una base recíproca, justa y verificable para la paz", declaró el Presidente Reagan en su discurso televisado desde Costa Rica. "Hago un llamado a todos los países de esta región para que se unan a este proceso de reconciliación genuina y pacífica".

La afirmación de la democracia, el llamado a trabajar por el progreso económico y la expansión del comercio, el compromiso para con el sistema de seguridad interamericano, son los fundamentos de la política de la Administración Reagan para Latinoamérica y el Caribe. ■

"Para Fortalecer el Vínculo Democrático"

EL PRESIDENTE REAGAN EN AMERICA LATINA

Todos los viajes que realiza un jefe de estado tienen un plano personal a la vez que uno oficial: para el Presidente Ronald Reagan, su viaje a América del Sur y Centroamérica fue una fuente de satisfacción personal.

Desde sus primeros días en el cargo, el Presidente Reagan expresó interés en viajar a Latinoamérica. También ha concedido una alta prioridad a los asuntos interamericanos dentro de su administración. Reagan se reunió dos veces con el hasta hace poco presidente de México, José López Portillo, y más recientemente con el nuevo Presidente, Miguel de la Madrid. En un viaje por el Caribe, celebró reuniones con el Primer Ministro de Jamaica, Edward Seaga, el Primer Ministro J. M.G.M. "Tom" Adams, de Barbados, y con los dirigentes de las naciones isleñas de San Vicente, Dominica, Saint Kitts-Nevis, así como Antigua y Barbuda. Consultó también con varios dirigentes de América en Washington y habló ante la Organización de los Estados Americanos acerca de su iniciativa comercial y de inversiones para el Caribe.

El Presidente se propuso que su viaje destacara aún más la importancia que su administración concede a las relaciones con América Latina. Cada uno de los cuatro países de su itinerario había celebrado elecciones durante el año anterior, lo cual le dio ocasión al Presidente Reagan de dirigir palabras de aliento hacia lo que él denominó "una fuerte oleada democrática que recorre América".

BRASIL

En el Brasil, el Presidente Reagan renovó su relación con el Presidente Joao Figueiredo, a quien había conocido previamente en Washington. Cuando llegó a Brasilia, el Presidente Reagan dijo: "Nuestras sociedades son similares porque ambas tienen una tradición fronteriza, una apertura y visión para la grandeza. . . sus elecciones del 15 de noviembre demostraron la confianza del Brasil en sí mismo y su estabilidad en la libertad".

Los dos jefes de estado sostuvieron prolongadas conversaciones al día siguiente, lo cual dio por resultado el acuerdo en una serie de medidas destinadas a abordar problemas financieros y comerciales. El Presidente Reagan anunció que los Estados Unidos proporcionarían un préstamo a corto plazo de 1.230 millones de dólares para que el Brasil pudiera llevar a cabo un programa financiero en conjunción con el Fondo Monetario Internacional. El Presidente Reagan señaló que ese préstamo complementaba otros, concedidos recientemente por bancos privados, lo cual "refleja su confianza en la firmeza económica del Brasil y es un reconocimiento al compromiso del gobierno brasileño y su pueblo por emprender los ajustes necesarios".

Estuvieron de acuerdo en que el Brasil eliminaría los subsidios a la exportación gradualmente, durante los dos años siguientes, y establecería cinco grupos especiales de trabajo para examinar los asuntos bilaterales en economía, energía nuclear, ciencia y tecnología, espacio y relaciones militares-industriales.

En una visita que hicieron esa misma tarde al rancho del Presidente Figueiredo, ambos estadistas montaron a caballo y disfrutaron carne asada al aire libre. En una cena más formal, por la noche, el Presidente Reagan brindó por su anfitrión y dijo: "Mis ojos están deslumbrados por el progreso de la nación brasileña".

Durante el segundo y último día de su visita al Brasil, el Presidente Reagan voló a São Paulo para pronunciar un discurso sobre relaciones económicas y comerciales del hemisferio ante un auditorio de representantes empresariales. El Presidente vaticinó que, a pesar de la crisis actual, los Estados Unidos y América Latina estaban dando los pasos, dolorosos pero necesarios, para encaminarse a una expansión económica sostenida. Instó a las naciones a rechazar el proteccionismo y a trabajar para expandir el comercio internacional. Como ejemplo práctico de colaboración entre el Brasil y los Estados Unidos en ciencia y tecnología, invitó a un astronauta brasileño a que se capacite en los Estados Unidos y participe en una misión futura a bordo del Transbordador espacial de los EUA. (Presentamos fragmentos de este discurso a partir de la página 17.) □

Abajo, Reagan y sus ayudantes llegan para entrevistarse con dirigentes brasileños. Der., (de izq. a der.): Secretario de Hacienda de los EUA, Regan; Embajador de los EUA en el Brasil, Langhorne A. Motley; Secretario de Estado, Shultz; Presidente Reagan; Presidente Figueiredo y Embajador brasileño en los EUA, Antonio da Silveira.



"Recordemos que, así como el progreso es imposible sin la paz, el crecimiento económico es un pilar decisivo de la paz". Bajo las banderas del Brasil y los EUA, el Presidente Reagan (der.), pronuncia un discurso sobre relaciones comerciales y económicas en las Américas ante representantes empresariales en São Paulo.

El presidente Figueiredo acompaña al Presidente Reagan después de su llegada a Brasilia (abajo), primera estación en el viaje del Presidente de los EUA a cuatro países latinoamericanos.








ORDEM E PROGRESSO
SP

En activa visita de cinco horas a Colombia, el Presidente Reagan y el Presidente Belisario Betancúr sostuvieron conversaciones francas y cordiales, revisando en ellas algunas de las diferencias entre ellos en asuntos bilaterales y hemisféricos. Después de depositar una corona de flores ante la estatua del gran libertador latinoamericano, Simón Bolívar, los dos Presidentes conferenciaron en el Palacio Presidencial. Durante un banquete celebrado después de su reunión, el Presidente Bentacúr expresó su preocupación por asuntos tales como el comercio y el impacto de la recesión sobre las economías latinoamericanas, los niveles de financiamiento para instituciones multilaterales y la política estadounidense en Centroamérica.

El Presidente Reagan contestó que agradecía al Presidente Betancúr que hubiera hablado "con el corazón". Reagan prosiguió diciendo:

"Usted habló con franqueza. Permítame ahora hacer lo mismo. He venido aquí para escuchar y aprender. Una de las grandes tradiciones de las naciones democráticas, como usted bien lo sabe, es que los dirigentes pueden hablar francamente entre sí y aceptar las ideas del otro con el mismo espíritu constructivo con que le son presentadas".

El Presidente Reagan reseñó las conclusiones de la conferencia de estados democráticos celebrada en San José, asegurando que son un paso importante hacia la paz, con su llamamiento a poner fin a la importación de armas ofensivas,



Arriba, los Presidentes Belisario Betancúr y Ronald Reagan intercambian regalos en el Palacio Presidencial en Bogotá.



Acompañados por asesores en política exterior, los dos dirigentes discuten una amplia gama de asuntos, que incluyen relaciones comerciales bilaterales, programas multilaterales de ayuda, el problema del tráfico de drogas ilícitas y la situación en materia de seguridad de Centroamérica.

el retiro de *todos* los consejeros militares extranjeros y el establecimiento de instituciones de reconciliación y democráticas entre todas las naciones de la región. El señaló las disposiciones de largo alcance, en materia de comercio e inversión, contenidas en la Iniciativa de la Cuenca del Caribe, en la cual Colombia participa, y reiteró que los Estados Unidos incrementarían sus cuotas en el FMI y para reabastecer al Banco Interamericano de Desarrollo.

(Algunos funcionarios explicaron que el desacuerdo referente al Banco Interamericano se refería a la cantidad de los fondos destinados a los cuatro países latinoamericanos más grandes, y no a las cantidades asequibles para naciones tales como Colombia. Posteriormente, las naciones miembros convinieron en un plan para la reposición de los fondos del banco, incluido un programa de préstamos por 13.000 millones de dólares.)

El Presidente Reagan expresó también su determinación de proseguir los esfuerzos estadounidenses por reducir el consumo de drogas ilícitas en los Estados Unidos y por colaborar con Colombia para reducir la producción de drogas prohibidas y acabar con el tráfico de éstas.

"Nuestras nuevas relaciones recíprocas reflejan la madurez de nuestra asociación", concluyó. "No estamos de acuerdo en todos los asuntos. . . pero hemos entablado un diálogo que se basa en el respeto mutuo, en nuestra herencia religiosa compartida y en nuestro legado común". □





Los Presidentes Reagan y Betancúr (arriba) brindan uno por otro en un banquete formal. "Una de las grandes tradiciones de las naciones democráticas", dijo Reagan, "es que los dirigentes pueden hablar francamente entre sí y aceptar las ideas del otro con el mismo espíritu constructivo con que le son presentadas".

COSTA RICA

A su llegada a Costa Rica, el Presidente Reagan recibió un cálido saludo del Presidente Luis Alberto Monge. Poco después se reunió con el Presidente Alvaro Magaña, de El Salvador, para revisar la situación económica y de seguridad del país y para expresar su determinación de que el gobierno prosiga en su empeño de proteger los derechos humanos. El Presidente Magaña indicó que está formando una Comisión de Derechos Humanos para que vigile la situación, con representantes de sectores sumamente diversos de la sociedad salvadoreña.

El Presidente Reagan concluyó al día siguiente su gira por Latinoamérica con un extenuante programa de actividades. Estas giraron en torno a los temas básicos de todo su viaje: el apoyo a las instituciones democráticas y a las medidas que ayuden a estimular el crecimiento económico.

Durante una ronda de reuniones, los Presidentes Reagan y Monge revisaron otras posibilidades de asistencia estadounidense a la economía de Costa Rica, incluso un importante préstamo para la agricultura. En el Teatro Nacional de San José, ambos mandatarios firmaron un tratado de extradición, después de lo cual el Presidente Reagan pronunció un discurso ante los legisladores costarricenses y sus huéspedes, que fue televisado a 15 países de la región. Cuando el Presidente se levantó para tomar la palabra, un miembro marxista de la legislatura interrumpió la sesión para leer una protesta. El Presidente Reagan escuchó durante algunos momentos la traducción correspondiente, con un auricular que tenía a la mano, y después comentó: "Me han informado que él expresó la opinión comunista. Se le permitió que lo hiciera aquí, en esta democracia. No nos permitirían hacer lo mismo en un país comunista". El auditorio aplaudió sus comentarios.

En su discurso, el Presidente Reagan condenó la "violencia de los falsos revolucionarios y la reacción de los falsos conservadores". Costa Rica, dijo, "siempre estará entre dos continentes y dos mares, pero, para vivir pacífica y democráticamente, necesitará el constante valor y el compromiso de toda América". (Presentamos fragmentos de este discurso a partir de la página 19.)

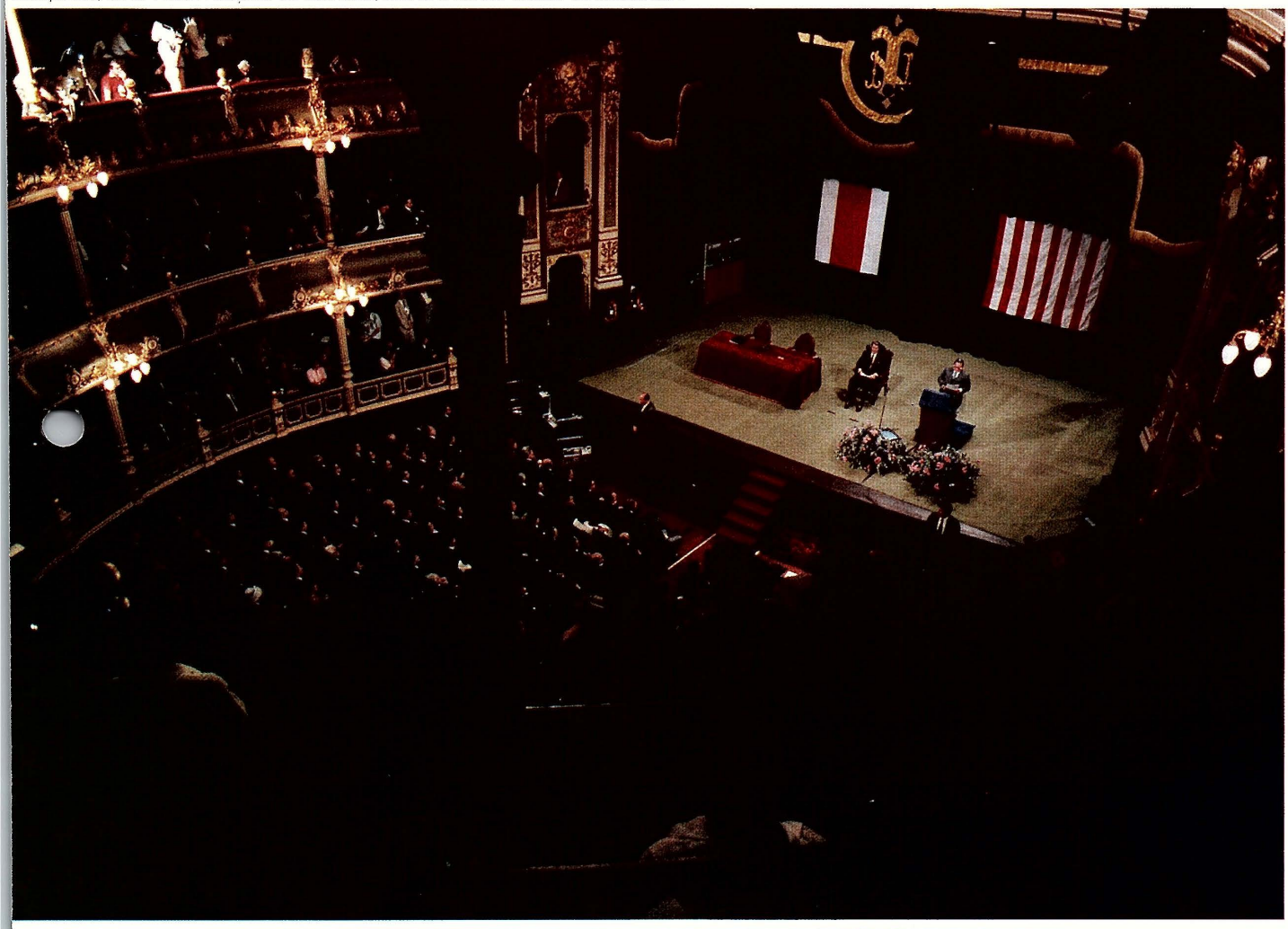
Escolares costarricenses (abajo) saludan al Presidente a su llegada a San José.



Abajo, el Presidente Reagan le pasa la pluma al Presidente Luis Alberto Monge para que firme el tratado de extradición entre Costa Rica y los Estados Unidos.



El Presidente Monge (abajo) habla ante una asamblea de funcionarios costarricenses y huéspedes, en el Teatro Nacional de San José, tras la firma del tratado de extradición.





Izq., el Presidente de El Salvador, Alvaro Magaña, y el Presidente Reagan, con sus asesores, conversan en su reunión en Costa Rica. Se centraron en la necesidad de mantener el progreso de los derechos humanos y revisaron la situación económica y la seguridad de El Salvador.

De San José, el Presidente voló a San Pedro Sula, Honduras, para celebrar reuniones con el Presidente Roberto Suazo Córdova y con el General Efraín Ríos Montt, de Guatemala. Después de sus conversaciones con el Presidente Suazo, Reagan expresó:

"A través de la cooperación y la solidaridad, nuestros gobiernos pueden proteger nuestras instituciones democráticas y sistemas económicos de mercado libre, de los falsos revolucionarios que pretenden destruir el crecimiento e imponer el totalitarismo sobre la gente libre".

El Presidente Suazo respondió que la visita "representa el apoyo más claro y decidido a nuestro proceso democrático y a nuestros esfuerzos por el desarrollo social y económico".

En su reunión con el General Ríos Montt, el Presidente Reagan hizo hincapié en su apoyo a la rápida restauración de la democracia y las elecciones libres, y respaldó la campaña del gobierno tendente a poner fin a los abusos contra los derechos humanos y combatir la corrupción.

En una declaración posterior a su reunión, el Presidente Reagan dijo: "Le he asegurado al Presidente, que los Estados Unidos están comprometidos a



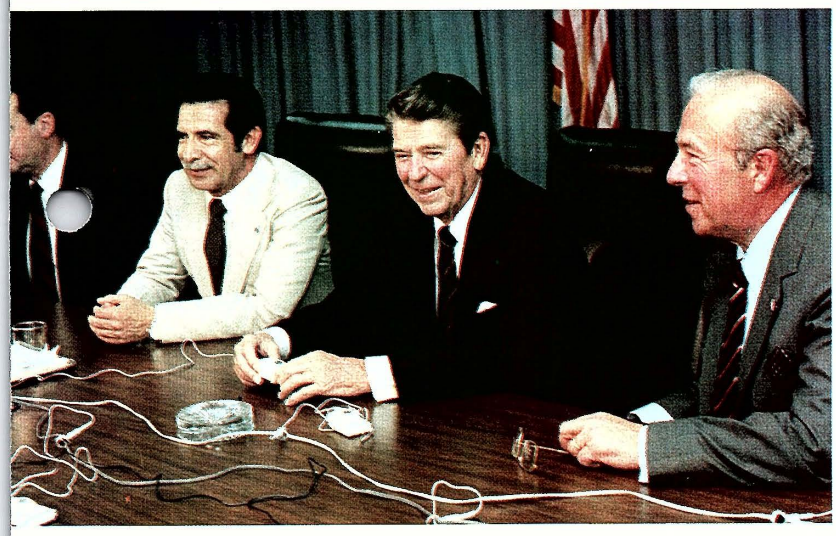


HONDURAS

dar apoyo a sus esfuerzos por restablecer la democracia y por atacar las causas radicales de esta insurgencia violenta. Sé que él desea mejorar la calidad de la vida de todos los guatemaltecos y fomentar la justicia social. Mi administración hará cuanto pueda por apoyar sus progresistas esfuerzos". □



Con una guardia de honor al fondo, el Presidente Reagan saluda a la multitud durante su visita a Honduras.



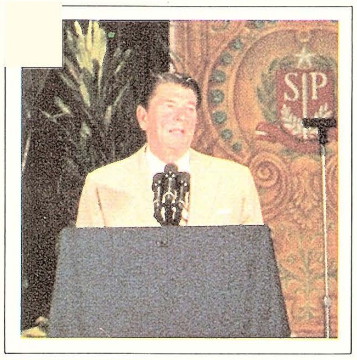
Durante su permanencia en Honduras, el Presidente Reagan se reúne con el Presidente de Guatemala, Efraín Ríos Montt (segundo de la izq.).

En San Pedro Sula, Honduras (izq.), el Presidente Reagan revisa las necesidades de ayuda económica y seguridad de ese país con el Presidente Roberto Suazo Córdova.

Cuando el Presidente Reagan regresó a los Estados Unidos, conocía más profundamente los puntos fuertes, la diversidad y los problemas de los países de América, y sentía una renovada dedicación al objetivo con el cual inició su viaje: unirse a los países de Latinoamérica y el Caribe para construir un hemisferio de democracia próspero y pacífico.



Dos Discursos



Presentamos a continuación, fragmentos del discurso del Presidente Ronald Reagan en São Paulo, Brasil, el 2 de diciembre de 1982

Contemplamos al Brasil con la admiración y el respeto debidos a una gran nación. Uno de sus renombrados escritores, Monteiro Lobato, que vivió en nuestro país en los años 20 y 30, escribió un libro mientras residía en los Estados Unidos, titulado América. *En éste decía lo siguiente: "Los brasileños. . . consideran a su país la maravilla de maravillas, pero con un solo defecto: que no es bien conocido en el exterior".*

Si escribiera hoy, aún podría decir que el Brasil es la maravilla de maravillas, pero tendría que admitir que su reputación se ha puesto a la par con sus logros. . .

¿Me permiten compartir con ustedes un sueño que desde hace tiempo he tenido? El sueño de fortalecer nuestras relaciones con el Brasil y con todos nuestros vecinos de este hemisferio occidental. En este planeta, que se está contrayendo, el movimiento hacia la renovación, el progreso económico y el liderazgo que conduzca a la paz mundial debe provenir acrecentadamente del Nuevo Mundo. Aquí hemos sido bendecidos con gran abundancia: recursos, tecnología y, sobre todo, con el espíritu de la libertad, un espíritu que nos hace aprovechar nuestras energías para ir en busca de un bien mayor. . .

Confiemos en el pueblo; creamos que cada ser humano es capaz de la grandeza; creamos que cada sociedad es capaz de gobernarse a sí misma. Esta es el alma de nuestra revolución, el alma de la democracia y la libertad; es el regalo que hace al Viejo Mundo el Nuevo Mundo. Sólo cuando los pueblos son libres para practicar su religión, para crear y construir, sólo cuando se les ofrece la oportunidad de decidir su propio destino y beneficiarse de sus propios riesgos, sólo cuando esto sucede, las sociedades pueden ser dinámicas, prósperas y libres. . .

Las grandes repúblicas de América del Sur, América del Norte y el Caribe poseen un potencial prácticamente ilimitado para el desarrollo económico y la satisfacción de las aspiraciones humanas. Tenemos en conjunto una población de más de 600 millones de habitantes. Nuestros continentes e islas cuentan con vastas reservas de alimentos y materias primas. Los mercados de América han producido altos niveles de vida. Ofrecemos esperanza para las personas oprimidas y empobrecidas. . .

—También vemos modernos pioneros del Brasil explorando una región limítrofe tan desafiante como el Amazonas: el espacio. Pues bien, en esta ocasión quisiera proponerles una idea: que un astronauta brasileño se adiestre con los nuestros, de modo que el Brasil y los Estados Unidos puedan participar juntos algún día en un lanzamiento del Transbordador espacial, como socios en el espacio. . .

Tres cosas son esenciales para la recuperación y el desarrollo plenos del mundo: cada uno de nosotros debe tomar medidas para corregir sus problemas económicos y financieros nacionales; hemos de proteger la integridad de los sistemas comerciales y financieros de carácter mundial y debemos trabajar unidos para contribuir al desarrollo del sistema internacional y asegurar mejor nuestra mutua prosperidad.

La primera y más importante contribución que un país puede hacer es poner en orden su propia economía y sus finanzas. Muchos países, incluso el nuestro, no lo han hecho así. . .

Para los Estados Unidos, el camino de regreso ha sido arduo. Cuando comenzó mi administración, nos enfrentamos a tasas elevadas de interés e inflación de una magnitud sin precedentes y la más onerosa carga tributaria de nuestra historia en tiempo de paz.

Nuestro programa de recuperación está concebido para ayudarnos a efectuar una ya muy aplazada transición a una economía no inflacionaria, impulsada por la inversión, que ponga a los Estados Unidos de nuevo en una posición positiva de crecimiento. . .

Consideramos que ahora se están abriendo las puertas hacia una expansión económica duradera y de amplia base para los próximos años. Por ser el mayor mercado mundial, una economía próspera en los EUA significará mayores oportunidades de comercio para nuestros amigos del mundo en desarrollo. . .

Con tanta gente sin trabajo—en mi país, en el de ustedes y en otros—el proteccionismo se ha convertido en un espectro que amaga al mundo. Un peligro es la protección contra importaciones, la creación de barreras para eliminar las mercancías y servicios de otros que compiten en nuestros mercados. Otro peligro es la protección de exportaciones, con respaldos artificiales a fin de obtener ventaja competitiva para las mercancías y servicios propios en los mercados de otros países.

La intención de estos actos puede ser la protección de empleos, pero el resultado práctico, como sabemos por experiencia histórica, es la destrucción de empleos. El proteccionismo crea mayor proteccionismo y eso sólo conduce a la contracción económica y, en último término, a una peligrosa inestabilidad. . .

Nuestra crisis actual no es entre Norte y Sur, sino entre las aspiraciones universales de crecimiento y la recesión mundial más prolongada en la historia de posguerra.

Pero reconozcamos también otro hecho fundamental de la vida económica: la recesión ha ejercido un penoso impacto en los países en desarrollo. Estos han sufrido una reducción de la demanda en los mercados del mundo y un decreciente acceso a los mercados financieros. Esto complica grandemente nuestra recuperación colectiva. . .

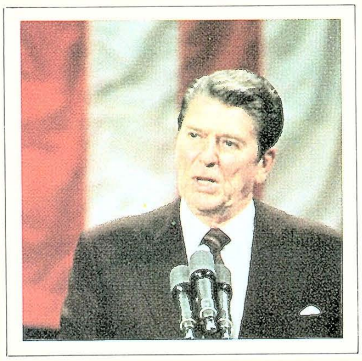
El pasado febrero [1982], hablé ante la Organización de los Estados Americanos en Washington. Prometí que nuestra administración buscaría una nueva relación con las naciones del Caribe, América Central y del Sur. Dije que nos acercaríamos a nuestros vecinos no como alguien que propone un plan más, sino como amigos, sencilla y llanamente, como alguien que quiere conocer sus ideas y sugerencias acerca de cómo podemos ser mejores vecinos. . .

Las principales naciones en desarrollo deberían entrar plenamente en el sistema mundial de comercio pues podrían entonces participar más de lleno en las ganancias derivadas del comercio y, al mismo tiempo, asumir más cabalmente las obligaciones del sistema comercial. Todo lo que pedimos es que examinemos juntos las mutuas ganancias comerciales que pueden lograrse mediante la acción recíproca. Tengo absoluta confianza en los métodos que han producido beneficios sin precedentes en el pasado.

Debemos mejorar los mecanismos para resolver las disputas comerciales a fin de separar las controversias económicas de la palestra política y basar la solución de los conflictos en criterios que todos respetemos. . .

Finalmente, recordemos que así como el progreso es imposible sin la paz, el crecimiento económico es un pilar decisivo de la paz, que atrae con más amplios horizontes a todos los que sueñan con una vida mejor. . .

El Brasil marchará hacia adelante. Ustedes crecerán. Y a su lado estarán los Estados Unidos, su socio en el Nuevo Mundo, un socio para el progreso, un socio para la paz. ■



Los fragmentos siguientes corresponden al discurso televisado del Presidente en San José, Costa Rica, el 4 de diciembre de 1982

os costarricenses y los norteamericanos pertenecemos al Nuevo Mundo. Nuestros pueblos viven la revolución pacífica de la democracia, seguros bajo el imperio de la ley y prosperando mediante la libertad económica. Sin embargo, hay extraños que explotarían nuestro rico Nuevo Mundo, menoscabando los sistemas democráticos que nos confieren nuestra libertad. Los habitantes de este hemisferio debemos mantenernos solidarios, de manera que podamos continuar mejorando la calidad de la vida de nuestros pueblos. Tenemos que ser suficientemente fuertes, nuestros pueblos lo bastante prósperos y nuestras democracias suficientemente estables para que podamos seguir siendo independientes, pacíficos y libres. . .

Costa Rica es un orgulloso ejemplo de un pueblo libre que practica los principios de la democracia. Y ustedes lo han logrado en los buenos y los malos tiempos: cuando era más fácil y cuando se requería gran valor.

Su devoción a la libertad se hizo evidente en febrero pasado [1982] cuando, como cada cuatro años, eligieron un nuevo gobierno. En octubre, ustedes encabezaron las democracias de la región hacia el reconocimiento de los principios para una paz duradera y humana en Centroamérica. Apenas el mes pasado, el Presidente [Luis Alberto] Monge habló elocuentemente en Washington sobre la democracia y el compromiso de todas las naciones democráticas de la región de establecer un instituto electoral, una entidad asesora para ayudar a otros países a desarrollar la práctica de la democracia, el cual será una rama especializada del Instituto Interamericano de Derechos Humanos en San José.

Los cimientos de Costa Rica en la democracia y la ley, como lo dijo el Presidente Monge en Washington, constituyen su garantía de paz. El lo dijo en esta forma: "La violencia, la guerra y las guerrillas pierden su apoyo cuando el pueblo goza de elecciones libres y cuando su voto es respetado". . .

La única verdadera ruta hacia la paz—la paz duradera—es el bien trazado rumbo que sigue Costa Rica: el compromiso con la democracia, el rechazo al extremismo y al poder de las armas, y el respeto a los derechos humanos y al imperio de la ley. También incluye la confianza en la ley internacional como el Tratado de Río, esencial para la defensa nacional de Costa Rica y fundamental para nuestra seguridad común . . .

La paz que hemos tenido ha sido un bien precioso para América. En lugar de dedicar una gran proporción de sus recursos a gastos militares, los países en vías de desarrollo de este hemisferio han invertido en el futuro; y esto no ha sido accidental. Desde la Unión Panamericana hasta el Tratado de Río de Janeiro y la Organización de los Estados Americanos, este hemisferio ha estado a la vanguardia de la cooperación multilateral internacional. Ninguna otra región del mundo iguala nuestra actuación.

Estas no son meras palabras. Hemos practicado lo que proclamamos y lo seguiremos haciendo.

Los Estados Unidos continuarán apoyando las nuevas instituciones democráticas en Honduras y los procesos democráticos en vías de desarrollo en El Salvador. Cualquier nación que desestabilice a sus vecinos, protegiendo guerrilleros y exportando violencia, renunciará a las relaciones estrechas y fructíferas con el pueblo de los Estados Unidos de América y con todo pueblo que verdaderamente ame la paz y la libertad.

La reunión de naciones democráticas celebrada aquí en San José el 4 de octubre [de 1982] nos volvió a mostrar el camino hacia la paz y la estabilidad. Aplaudimos al gobierno de Costa Rica por esa iniciativa y por su liderazgo ininterrumpido en este esfuerzo democrático regional. Nos unimos a ustedes gustosamente. Los estados democráticos tienen un papel único en la historia moral del mundo porque nuestros gobiernos les rinden cuentas a sus gobernados. . . Y es menos probable que abusen de sus propios ciudadanos o que ataquen a sus vecinos.

Los principios del Acta Final de San José proporcionan una base recíproca, justa y verificable para la paz. Hago un llamado a todos los países de esta región para que se unan a este proceso de reconciliación genuina y pacífica.

En ese mismo espíritu, debemos trabajar juntos para resolver los graves problemas económicos que ponen en peligro el progreso político y social. . .

Es indispensable la autodisciplina, y también las concesiones mutuas. Los prestatarios deben proceder a restringir sus déficit. Pero es de igual importancia que los prestamistas no escatimen nuevos fondos a los países que adopten planes eficaces de estabilización. Prestamistas y prestatarios deben recordar que cada uno de ellos tiene un gran interés de por medio en el éxito del otro.

En forma análoga, hay que proteger la integridad del sistema de comercio mundial, de manera que éste pueda servir nuevamente como el gran motor del crecimiento. Los mercados cerrados deben abrirse cuidadosamente. Los mercados abiertos deben ser resguardados del proteccionismo. Nuestro desafío consiste en hacer que nuestras relaciones comerciales y financieras sigan siendo una fuente de prosperidad y de fortaleza y que no se conviertan en fuentes de discordia y desacuerdo.

Los problemas relativos a la deuda que muchas naciones enfrentan actualmente son imponentes y debemos actuar juntos para cerciorarnos de que contamos con los instrumentos para abordarlos. Los recursos del Fondo Monetario Internacional figuran entre los más importantes de esos instrumentos. Para garantizar que los recursos del FMI sean adecuados, los Estados Unidos han propuesto que, además de un aumento en las cuotas del FMI, debe haber un arreglo especial de préstamos para satisfacer las demandas que se hagan al Fondo. Cuando los países necesitan ayuda, al solicitar fondos del FMI, aquellos que estén en posición de proporcionar fondos de puente deberán hacerlo. . .

Hace algunos meses, tuvo lugar en Washington una exhibición de Arte Precolombino de Costa Rica. El título de la exhibición fue "Entre dos continentes-Entre dos mares". Ese fue un título apropiado, pero Costa Rica, y Centroamérica en su totalidad, se encuentran actualmente atrapados entre otras dos cosas: una lucha de ideas entre la violencia de los falsos revolucionarios y la reacción de los falsos conservadores. Ustedes siempre estarán entre dos continentes y dos mares, pero, para vivir pacífica y democráticamente, se requerirá el valor y el compromiso de todos los países de América. Confío en que juntos lograremos, en la práctica, las metas que hemos proclamado juntos:

—Una América Central donde no sólo algunos países, sino todos, sean democracias donde las instituciones estén basadas en elecciones libres y regulares en un ambiente de reconciliación política dentro de cada estado;
—una América Central que haya regresado al camino del desarrollo económico y social sustancial;
—una América Central en paz consigo misma y con el mundo;
—con un cese del apoyo extranjero a los elementos terroristas y subversivos que trabajan para el derrocamiento violento de otros gobiernos;
—con un cese del tráfico de armas, de la importación de armas pesadas y de la acumulación de arsenales y fuerzas por encima de lo que se requiere para la defensa legítima; y
—dentro de condiciones plenamente verificables y recíprocas, el retiro de Centroamérica de todos—repito, todos—*los asesores y las fuerzas militares de seguridad extranjeros. . .*

Mi gobierno suministrará el pleno apoyo de los Estados Unidos a ustedes y a sus vecinos. Nuestra adhesión al Tratado de Río de Janeiro y al principio de seguridad colectiva seguirá siendo básico en nuestra política. Juntos trabajaremos por el crecimiento y la oportunidad económica que sólo pueden lograr los hombres y las mujeres libres. Fomentaremos la democracia, que es la base de nuestra libertad, y actuaremos con solidaridad para garantizar la seguridad de nuestros pueblos, de sus gobiernos y de nuestra forma de vida. ■

Iniciativa de la Cuenca del Caribe: Recomendación Presidencial

Dos semanas y media después de su regreso de América Latina, el 22 de diciembre de 1982, el Presidente Reagan invitó a los embajadores de las naciones miembros de la Organización de los Estados Americanos a una reunión en Washington, D.C. A continuación presentamos parte de sus comentarios.

Hoy deseo informarles cuál es el estado actual de nuestra Iniciativa de la Cuenca del Caribe. Esta iniciativa es parte de la aportación estadounidense a un empeño colectivo en busca de la paz, la prosperidad y la democracia en el Caribe y en Centroamérica. Además, como ustedes saben, fui recientemente a Sudamérica y a Centroamérica. La forma en que fui recibido me convenció aún más de la importancia vital que para todos nosotros reviste el bienestar, la independencia y la seguridad de las naciones de la Cuenca del Caribe y, en rigor, de todo el hemisferio.

Mis conversaciones con los presidentes de cinco países de la Cuenca del Caribe fueron especialmente inspiradoras y útiles. Encaramos problemas económicos comunes en materia de déficit, lentitud de crecimiento, capacidad inactiva, elevadas deudas, y amenazas compartidas de movimientos insurgentes apoyados por Cuba y otros satélites soviéticos.

Sin embargo, lo que más me impresionó fueron las brillantes perspectivas para el futuro. En las dos últimas décadas, se realizaron grandes adelantos en materia de crecimiento económico, desarrollo y diversificación de la producción industrial y agrícola, mejoramiento de los servicios de salud y de la educación. Estoy convencido de que el hemisferio seguirá con esta tendencia de intenso crecimiento y mejoramiento.

La promesa del Nuevo Mundo sigue siendo brillante. Tenemos grandes recursos y pueblos dinámicos. La prosperidad fortalece la democracia. En todo el hemisferio, la democracia está en marcha. Casi todos los gobiernos de la Cuenca del Caribe son ahora democráticos. La libertad y el respeto a los derechos humanos le dan la expresión más cabal al significado de la vida, y la democracia fomenta también la paz. . .

Durante mi viaje, traté de explicar nuestras políticas y encontré apoyo para ellas:

—fortalecer la práctica de la democracia y el respeto a los derechos humanos;
—seguir dando apoyo al proceso de paz de San José para reducir las tensiones y conflictos en Centroamérica;
—proporcionar asistencia limitada que ayude a los pequeños países que luchan por la democracia, a fin de que puedan defenderse contra los movimientos insurgentes o los terroristas apoyados por el extranjero que están decididos a imponer sus propias ideas totalitarias;
—apoyar la integridad de un sistema de comercio abierto y libre, que resulta vital para la prosperidad de todos los pueblos de este hemisferio;
—ayudar a los países que tratan de resolver sus crisis financieras y que adoptan programas de ajuste en tiempos difíciles, tal como nosotros lo hacemos. . .

Desde luego, la Iniciativa de la Cuenca del Caribe es un elemento central y decisivo de esta política. Su importancia fue subrayada por todas las personas con quienes me reuní.

Prometí que mi administración haría lo más posible por obtener la aprobación de las propuestas sobre comercio libre e inversión, contenidas en la iniciativa, en esta temporada de sesiones del Congreso [1982]. Ahora este no es un producto "hecho en los EUA". Todos, en las Américas, hemos aportado nuestras ideas, nuestros recursos y nuestros intensos esfuerzos por crear este audaz enfoque hacia el desarrollo. . .

Permítanme ahora informarles hasta dónde han llegado esos esfuerzos y lo que resta por hacer. La parte del programa referente a ayuda es ya un hecho consumado. La otra parte, que se refiere al comercio y la inversión, se encuentra todavía en el proceso legislativo, lamento decirlo. Debido a maniobras de procedimientos, realizadas por una pequeña minoría de opositores, ha sido difícil llevar esa parte de la legislación de la ICC a la etapa de votación en el Senado, donde una definitiva mayoría seguramente habría recomendado su aprobación. Sin embargo, lo que deseo que sepan es que la Iniciativa de la Cuenca del Caribe no morirá. El tremendo esfuerzo que los dirigentes de sus países han dedicado a este proyecto de ley no será en vano. . .

Personalmente, estoy decidido a llevar a buen término la ICC. Esta iniciativa es muy querida para mí. Es mi más alta prioridad. Propone las medidas adecuadas para ayudar a nuestros vecinos en este período difícil. Algo aún más importante: puede ayudar a abrir la puerta al tipo de futuro que nuestros vecinos tienen derecho a esperar.

La ICC se contará entre los primeros documentos legislativos que presentaré ante el 98 Congreso [en 1983]. El tiempo apremia, las necesidades son grandes, pero venceremos en esta lucha porque no hay otra posibilidad aceptable. Juntos somos una tremenda fuerza para el bien. Le mostraremos al mundo que conquistamos el miedo con la fe, que superamos la pobreza mediante el crecimiento y que contrarrestamos la violencia con oportunidades y libertad. □

CREDITOS DE LAS FOTOGRAFIAS: Todas las fotografías son de fotógrafos de la Casa Blanca. Portada-segunda de forros, Jack Kightlinger. 2, Kightlinger. 5-6, Michael Evans. 8-9, superior e inferior izquierda, Evans (2); superior e inferior derecha, Karl Schumacher (2). 10-11, Evans (3). 12, superior, Kightlinger; inferior, Bill Fitz-Patrick. 13, superior, Fitz-Patrick; inferior, Schumacher. 14-15, Fitz-Patrick (3). 16-17, Schumacher (2). 19, Schumacher.

ESCRITOR Y COMPILADOR, Howard Cincotta. COMPILADORA DELEGADA, Adrienne E. Price. DIRECTOR DE FOTOGRAFIA, George P. Miller. DIRECTOR DE ARTE, Robert Banks.

MX-83-133A SP (96) 2-83

SERVICIO INFORMATIVO Y CULTURAL DE LOS ESTADOS UNIDOS DE AMERICA

Los Socialistas Deciden
Pacto Constitucional propuesto por Alianza Democrática tensa cuerda del PS entre los comunistas y los demócratas. (D 5)

Trasfondo del Pacto
René Abeliuk, dirigente socialdemócrata y de la AD, explica los argumentos del Pacto Constituconal y sus proyecciones. (D 3)

Reportajes
EL MERCURIO
CUERPO D
Santiago de Chile, Domingo 21 de Octubre de 1984



Símbolo demócrata

Símbolo republicano

Walter Mondale y Ronald Reagan al comenzar el primer debate por televisión, el domingo 7 de este mes.

UPI

ELECCIONES EN EE.UU.

¿Mr. Reagan o Mr. Mondale?

Desde Estados Unidos, por BLANCA ARTHUR



El debate de esta noche puede ser decisivo para el dilema aún no resuelto entre los norteamericanos.

¿Por qué importa la imagen?
¿Quién gana en las controversias económicas?
¿Por qué las disputas religiosas?
¿A quién apoyan en la política de defensa?



CUANDO iban a ser las seis de la tarde, me bajé apurada de uno de esos pintorescos tranvías atestados de gente que recorren la ciudad. Y mientras caminaba hacia el hotel, vi que las calles de San Francisco iban quedando vacías...

No pensé que iba a ser así. Ya llevaba casi un mes recorriendo Estados Unidos, desde el inicio oficial de la campaña y no se advertía interés en las elecciones. No vi un letrero, una insignia, ni un símbolo que dijera que estábamos en ambiente electoral. Incluso, más de una vez, al acercarme a grupos de norteamericanos que se veían entusiasmados y vibrantes y no erré nunca: era el campeonato de béisbol.

Pero ese domingo 7 me llevé la sorpresa, cuando me di cuenta de que los cálculos que había leído en el diario podían ser ciertos: 120 millones de norteamericanos verían el primer debate por televisión entre Reagan y Mondale.

No se equivocan quienes afirman que los debates marcan un hito en la campaña. Y que si el primero fue determinante, el de esta noche puede ser decisivo.

¿Decisivo? ...¿puede Mondale remontar los casi 11 puntos de distancia que le aventajaba Reagan en las encuestas?

Es verdad que no todos los que dieron por ganador a Mondale hace 15 días votarán por él, pero de todas maneras se produjo una verdadera revolución con las cifras de las encuestas, y la distancia se acortó por lo menos en tres puntos, que pueden ser sus tres y tres más si se considera que el año 80 cerca del 25 por ciento de los votantes tomó su decisión durante la campaña.

No faltan las críticas que consideran que los debates son sólo un "show político", pero los asesores y estrategas de las campañas han pasado estos últimos 15 días concentrados para el de esta noche. ¿Cambio de táctica? Reagan no será el mismo de la vez anterior, cuando en lugar de hacer gala de sus capacidades histriónicas que le han valido el apodo de Mr. TV, puso énfasis en cifras y estadísticas, mientras Mondale le arrebató su estilo: sonrió como no lo había hecho en toda la campaña, usó la agudeza y al final cerró el debate con emotivas palabras sobre la forma de hacer grande a Estados Unidos. Y ganó.

¿Ganó por sonreír? ¿o por ser más "rápido"? Ya un analista político —Aaron Brown— me había dicho en forma sarcástica: "lo que vemos en la vida política es una campaña entre Robert Redford y Charlton Heston". Pero era una forma irónica de decir una verdad: para los norteamericanos lo que más pesa en su decisión es la imagen del Presidente —un 65 por ciento vota más por la imagen que por los planes— y en esta campaña no hay una voz que diga lo contrario: la verdadera lucha que se libra es por la capacidad de liderazgo.

Es un hecho que la pugna Reagan-Bush, Mondale-Ferraro, no es ideológica. Estados Unidos es un país que cree en los mismos valores y que proclama por ser propios, por ser... norteamericanos. Impactá, por ejemplo, el orgullo con que una mujer vestida con atuendos de la época muestra la casa en Williamsburg, donde se firmó el acta de independencia, y la satisfacción con que turistas de otros Estados la sienten propia. Y es esa mentalidad de grandeza la que los lleva a buscar el líder que sea más capaz de "hacer grande a los Estados Unidos".

Por conquistar esa imagen luchan hoy Reagan y Mondale. Y sus discrepancias son, precisamente, acerca de la forma en que cada uno cree que se engrandece a la nación.

"¿Están mejor ahora?"

No está ajeno Estados Unidos a los vaivenes de la economía. Y no hay duda de que allí se centra uno de los puntos más importantes de la discordia. ¿Para quién son los puntos?

Si se toma como índice la mejoría de la situación de cada uno de los norteamericanos, no hay duda de que Reagan tiene la delantera. Tanto es así que parte importante de su campaña está centrada en mostrar cómo bajó el desempleo (hay 6 millones más de empleados); en la reducción de la inflación (de 19 por ciento a 3,2) y en el crecimiento sostenido de los últimos meses (4 por ciento), aun manteniendo la rebaja de un 25 por ciento en los impuestos que hizo a poco de asumir.

Con esas cifras en mano habla de una "primavera de esperanza" y se pregunta lo que le valió el triunfo en 1980, ¿están mejor los norteamericanos que hace cuatro años? Claro que esta vez en la seguridad de que la respuesta es "sí". Y en eso no se equivoca: en lo personal están mejor, y lo reconocen.

¿Tarjeta de crédito?

Pero, paradojalmente es también la situación económica —pero del país— uno de sus flancos más débiles: el déficit fiscal que ha subido a 175 millones de dólares y que Mondale explota como su gran capital. Un ejemplo, al más puro estilo americano es un spot de televisión en que muestra una tarjeta de crédito diciéndole a la gente: "Hoy está mejor gracias a ella, pero tendrá que pagar la cuenta en los próximos años". Tan seguros están los demócratas de que "venden" esa idea, que incluso Mondale no temió la aventura de iniciar su campaña diciendo que subirá los impuestos.

Como no me podía convencer de que se pretendiera ganar una elección política diciéndoles a los votantes que le subirán sus impuestos, le pregunté una vez a un dirigente demócrata en Maryland si de verdad pensaban ganar... "Es difícil" —me dijo—, pero preferimos decir la verdad". Y es que no ven otra fórmula para enfrentar el problema, e incluso acusan a Reagan de tener un plan secreto que dará a conocer después de la elección.

Hasta el debate, Mondale no había logrado llevar a Reagan a un pronunciamiento acerca de cómo pretende solucionar el problema del déficit. Sus respuestas siempre eran evasivas y no se cerraba la puerta a que un día pudiera subir los impuestos; "un presidente nunca puede decir nunca", repetía, pero insistiendo en que para él sería el último recurso.

No había duda: la primera pregunta de los tres periodistas que participaron en la confrontación apuntó ahí. Y esta vez decidió ser más concreto. "El déficit no se va a reducir, sino no va a crecer más. Y como la economía está creciendo, las dos líneas —crecimiento y déficit— se van a juntar y no hay más problemas", explicó gesticulando la unión de las dos líneas con las manos.

Fue la respuesta acorde con su filosofía, que ha reiterado en diversas oportunidades: el problema del déficit no se soluciona subiendo impuestos y desincentivando así al sector privado, sino reduciendo los gastos en beneficios sociales que no tiene porqué dar el Estado.

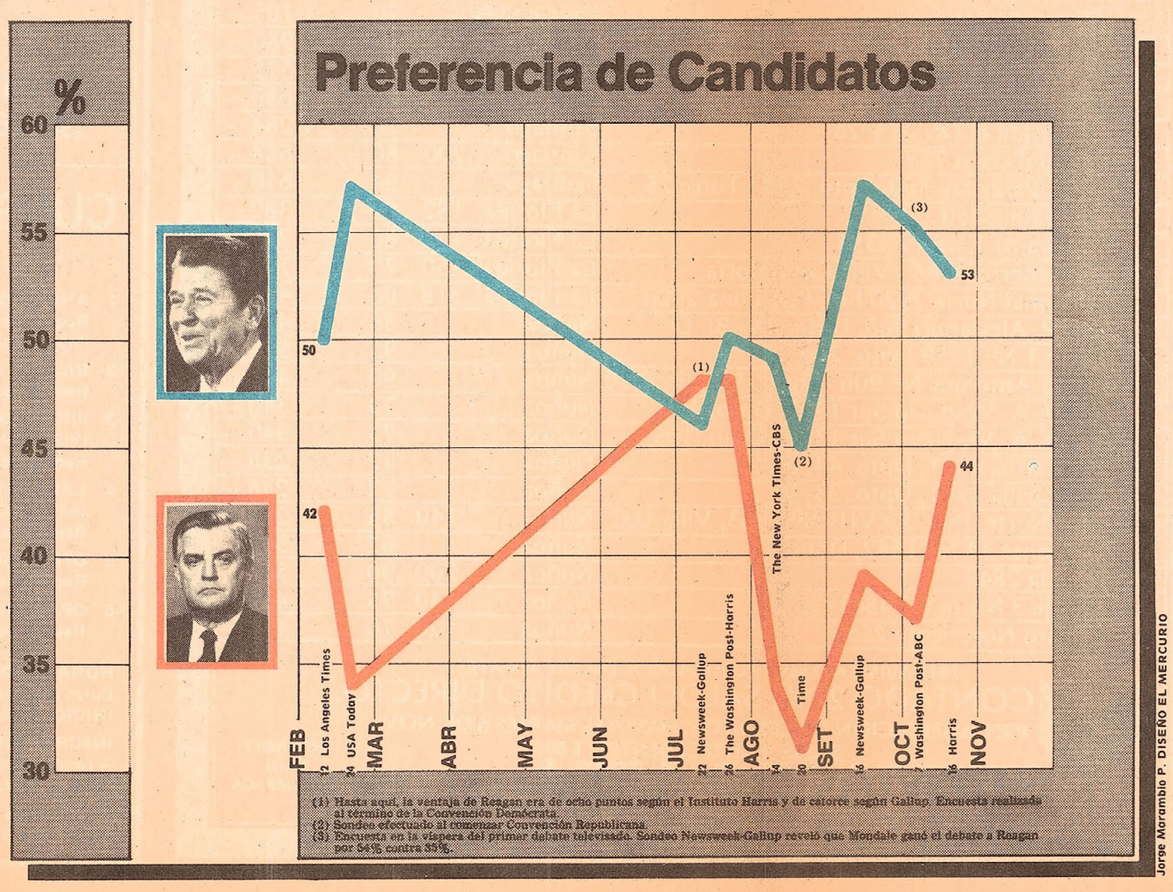
De verdad no yerran quienes lo califican como "el campeón de la economía libre". Se llega a emocionar hablando del valor de la libertad, de la iniciativa privada, y si tuvo titubeos en otras materias en el debate en este punto parecía tan convencido como cuando habló de su fe religiosa.

No tiene la misma visión su contendor que ha tomado como lema para atacar la política de Reagan que "los ricos se hacen más ricos y los pobres más pobres". Y busca frases que impacten: "No es que quiera que todos paguen más, sino que no acepto que el vicepresidente Bush pague menos que el hombre que le hace el aseo", dijo en el debate.

¿Liberales?

¿Qué sistema interpreta más a los norteamericanos? Que hay una mentalidad liberal, la hay: "los demócratas quieren leyes para ayudar a los que no se quieren ayudar ellos mismos", me dijo un dirigente republicano en Seattle, en el Estado de Washington. Y a modo de ejemplo, tuve dos experiencias. Un médico que lo habían llamado por esos pequeños detectores tres veces durante una comida para que fuera a atender unos enfermos, me aseguró que si se imponía una medicina social trabajaría la mitad; "¿para qué más si vivo de un sueldo?". Claro que en constraste, una enfermera, Susan Howard, no vaciló en decirme que votaría por Mondale: "Yo veo cómo llega gente sin recursos al hospital y les quieren quitar el medicarse"...

Nadie discute que hay discrepancias de fondo en cuanto a la filosofía económica y a la forma para enfrentar la situación actual. Pero que eso sea efectivamente determinante en el voto, es un punto difícil de apreciar. Porque mientras unos constatan que están mejor ahora, otros creen efectivamente en la tarjeta de crédito de Mondale y que deberán pagar. Y aunque lo busqué, no encontré a nadie



(Continúa en pág. D 2)

¿Mr. Reagan o

(Viene de pág. D 1)

obsesionado con el problema económico.

"No al aborto" "Libertad para decidir"

Sí, en cambio, y sorprendentemente, muchas más pasiones despierta el tema religioso y moral. Pudo haber sido una casualidad, pero el primer símbolo de la campaña que vi en Estados Unidos fue una manifestación contra el aborto de un grupo de mujeres que, con cerca de 30 grados de calor, se apostaron un domingo en la tarde frente al hotel Washington Hilton, donde llegaría la Ferraro. Llenas de carteles se les veía exacerbadas invitando a sumarse a su protesta.

Al comienzo me sorprendí, pero ya después no era novedoso ver, por ejemplo, a los moralistas repartiendo folletos en medio de Brodway, en Nueva York, o los quioscos con portadas de revistas en que aparecen Reagan y Mondale en ventanas góticas con vitraux. Por eso, tampoco me llamó la atención de que en el debate televisivo se le dedicara más de 20 minutos al tema religioso, donde se vio a un Reagan profundamente creyente y conservador, y a un Mondale —que aún cuando también proclamó su fe— más liberal: "cada uno es libre para elegir", fue su frase para referirse al aborto.

¿Por qué —me he preguntado más de una vez— en una sociedad como la norteamericana puede ser tan importante hoy el aspecto moral y religioso, al punto de que los candidatos ocupen parte de su tiempo en la televisión a discutir si deben o no lo niños rezar en las escuelas?

La explicación que he encontrado es en todas partes la misma: hay un sentimiento más conservador en la población que quiere reivindicar valores que se habían perdido, y que en el último tiempo mostraban a una sociedad casi desquiciada. Y eso es lo que han recogido los republicanos como uno de los baluartes de la campaña de Reagan.

Un día quise comprobar esta afirmación que me habían repetido una y otra vez, y me inmiscuí entre los jóvenes universitarios. La verdad es que me llevé una sorpresa. En la universidad George Washington interrumpí al azar a un estudiante que leía en un cubículo, abstraído del mundo. Su apariencia era como la de tantos otros: polera amarilla con el nombre de la universidad, jeans y barba. Cuando le pregunté si iba a votar no vaciló: "sí, por supuesto".

¿Por... "Mr. Reagan" se adelantó a contestar. Y cuando le dije que me señalara concretamente por qué, fue preciso: "primero, por las relaciones con los rusos, por los valores de la sociedad y por la situación económica".

¿Es contrario al aborto?, le pregunté y luego de pensar unos minutos me dijo: "Creo que la vida comienza en la concepción, y si aprobamos matar a fetos, me parece peor de lo que hizo Alemania con los judíos, y Dios enfocaría toda su ira contra esta nación si aprueba el homicidio. Y Estados Unidos debe asumir esa responsabilidad".

La "guerra de las galaxias"

Es verdad que las respuestas de ese joven —Dave Wick—, estudiante de botánica, sólo reflejan una postura tomada al azar y que bien puede ser excepcional. Pero en lo que refleja con certeza a la inmensa mayoría es que —aparte del medio ambiente— los puntos claves de la campaña son el económico, el moral y el de la defensa.

Ya me habían dicho más de una vez que el impacto de la política exterior de Estados Unidos no es determinante para los electores, pero con la misma seguridad recogí la afirmación de que en esta campaña el tema del armamentismo tiene un lugar prioritario. Y es porque allí las posturas son claramente discrepantes.

Que deben ser los líderes de Occidente, lo saben ambos. Pero, como me dijo el asesor demócrata del centro de estudios estratégicos John Kennedy, Robert Counter: "la diferencia está en cómo creemos que lograremos ser más fuertes".

Los demócratas atacan sin tregua la política de defensa de Reagan, y rechazan el presupuesto que ha destinado al armamentismo, tanto que aseguran que lo recortarán como una de las formas de reducir el déficit, disparando contra los misiles MX y los bombarderos B-1. Tambien discrepan de la forma de encarar sus relaciones con la Unión Soviética. "Se ha pasado más tiempo insultando a los rusos que negociando con ellos", me dijo el mismo Counter, con lo que interpreta un sentir que de verdad se advierte en la opinión pública.

No es falaz decir que muchos temen a lo que llaman "un holocausto nuclear", lo que bien explota la candidatura demócrata cuando, por ejemplo, aparece una gorda por la televisión diciendo: "Me da susto, me da susto la carrera armamentista".

Pero se enfrentan a un Reagan que no vacila. Que puede tener astucias políticas como su discurso en las Naciones Unidas cuando propuso a Gromyko iniciar negociaciones, pero que nada lo lleva a claudicar en su postura de que para negociar hay que hacerlo desde una postura de fuerza. Y sus seguidores —como un dirigente republicano— aseguran: "los demócratas llevan cuatro años hablando de holocausto y se ha demostrado que no es así. Es un hecho que la paz se logra con una postura de fuerza".

¿La comparten los norteamericanos? Me llamó la atención que, si bien muchos temen a lo que se ha bautizado como la "guerra de las galaxias", optan por la política de Reagan en gran medida por el recuerdo de Carter. Mondale sigue la política de Carter y él nos va a llevar a una confrontación con la Unión Soviética por su indefinición. Los rusos han demostrado que no respetan los tratados, han dicho que usarán todos los medios para imponer su ideología. Están dispuestos al engaño y a la falsedad y por eso hay que enfrentarlos con fuerza", me dijo una mujer que un día participaba en una manifestación contra Mondale.

No hay duda de que la política del armamentismo —tanto respecto a la URSS como a Centroamérica— será el punto central del debate de esta noche, cuando Reagan y Mondale vuelvan a enfrentarse en las cámaras.

Interrogante decisiva

¿Quién ganará? Es una interrogante que se mantiene. Pero algunos analistas, como el profesor Bruce Bargley, de la Facultad de Estudios Internacionales Avanzados (SAIS), no duda en afirmar que la posición de Reagan es más consistente. "Con la premisa anticomunista está dispuesto a utilizar todos los recursos militares y económicos. En cambio, Mondale es ambivalente: objeta el uso del poderío militar porque no se puede exponer al país a otro Vietnam, pero a la vez proclama su anticomunismo y no entrega una posición clara para combatirlo".

No se descarta, sin embargo, que, aun así, Reagan no gane puntos cuando se trate el problema del atentado a la embajada en el Líbano y su pérdida de influencia en el Medio Oriente, o si se pone en la discusión la denuncia que hizo esta semana el Washington Post sobre un libro de la CIA, el cual da instrucciones para que los combatientes enfrenten los guerrilleros con métodos no muy diferentes.

Todo indica que el debate de hoy será acalorado. Y que puede volver a provocar una revolución en las cifras de las encuestas. No por capricho los asesores han dedicado estos días a diseñar la estrategia, en la seguridad de que lo más importante es la forma en que presenten sus ideas.

Después del resultado del primer debate es posible que Mondale no dé visiones catastróficas sobre el armamentismo, aunque lo piense, porque como me dijo un analista demócrata especialista en comunicaciones, "aquí los pronósticos de caos no funcionan". Reagan, en tanto, tendrá que recuperar su estilo, que lo ha convertido en lider: proyectar una imagen optimista del futuro desplegando todo ese humor que le redita puntos, como cuando les dijo a un grupo de demócratas: "si quieren adelgazar, coman cada vez que Mondale habla bien de los Estados Unidos".

Hasta hoy, la posición de liderazgo de Reagan es indiscutida, y que se resume en lo que un día oí a un americano común: "después de Vietnam y Watergate, este país parecía una nave sin timón y el Presidente Reagan ha sido un capitán visionario para manejarla".

Es una aventura, sin embargo —y pese a las encuestas—, pronosticar el resultado de quién será el líder de Occidente los próximos cuatro años. Hay todavía muchos puntos oscuros...

La abstención

¿Cuántos americanos seguirán contestando en los próximos días lo que me dijo un taxista en California: "¿Para qué voy a votar si los dos dicen lo mismo?

La abstención puede ser uno de los aspectos que dé una sorpresa. Muchos analistas, siguiendo la línea de las últimas elecciones, pronostican que será aún más grande que la del año 80, cuando votó el 55 por ciento de los mayores de 18 años. Pero los partidos políticos, preocupados por su decadencia y por la creciente falta de interés en la política, han montado una campaña de inscripción en la que aseguran que han tenido éxito. Y especial empeño ha puesto el partido demócrata en atraer a los negros y a las minorías como los latinos o las mujeres, que tradicionalmente se han inclinado hacia sus posiciones.

Pero el misterio subsiste. Un día caminando por la Quinta Avenida, de Nueva York, había un joven con una mesa y unos carteles de la fórmula Mondale-Ferraro. No llamaba la atención de nadie, y cuando me acerqué a preguntarle qué hacía y respondió que estaba inscribiendo para votar, pensé que cuánta gente de las diversas partes del mundo que seguramente caminaba por ahí tendría más interés en empadronarse que los desinteresados norteamericanos.

The New York Times/CBS NEWS

Imagen de los Partidos

¿CUAL PARTIDO ES...	Rep.	Ind.	Dem.	Total
...más capaz de asegurar una economía fuerte?	%	%	%	%
Republicano	87	59	24	54
Demócrata	2	16	55	27
...más capaz para reducir el desempleo?	%	%	%	%
Republicano	75	51	17	45
Demócrata	7	23	70	37
...más idóneo para reducir déficit del presupesto federal?	%	%	%	%
Republicano	69	47	24	44
Demócrata	7	19	55	29
...más idóneo para mantenernos lejos de una guerra?	%	%	%	%
Republicano	62	38	17	37
Demócrata	13	28	55	34
...más idóneo para mantener fuertes las defensas militares de Estados Unidos?	%	%	%	%
Republicano	85	71	42	64
Demócrata	5	9	36	18
...más idóneo para preservar seguridad social y médica?	%	%	%	%
Republicano	46	24	9	24
Demócrata	30	46	78	54
...capaz de desarrollar un gobierno más favorable a toda la ciudadanía?	%	%	%	%
Republicano	64	37	9	34
Demócrata	12	32	77	43
...más adecuado a las necesidades y problemas de gente como usted?	%	%	%	%
Republicano	68	38	11	36
Demócrata	13	36	79	46

OPINION GLOBAL SOBRE PARTIDO REPUBLICANO	Rep.	Ind.	Dem.	Total
	%	%	%	%
Favorable	89	58	25	54
Desfavorable	6	26	65	35

OPINION GLOBAL SOBRE PARTIDO DEMOCRATA	Rep.	Ind.	Dem.	Total
	%	%	%	%
Favorable	16	42	81	50
Desfavorable	77	42	11	40

Encuesta a 1.229 votantes registrados, realizada del 20 de septiembre al 4 de octubre de 1984.

YA EN QUILLOTA
JEFE DE PERSONAL
VENDEDORES
ATENCION HOY
ADMINISTRADOR (A)

ESPECIAL DE LAS ELECCIONES EN EE.UU.

Consecuencias para Chile

¿Cambiará su estrategia económica el reelecto Reagan?

◆ *Economistas y empresarios analizan la posibilidad de reducir déficit fiscal norteamericano.*

Importantes expectativas se han cifrado en los resultados de las elecciones presidenciales de Estados Unidos. Según el margen de ventaja con que triunfe el presidente Ronald Reagan, muchos esperan una mayor soltura de la administración para adoptar políticas destinadas a reducir el abultado déficit fiscal norteamericano, que bordea los US$ 180.000 millones.

Para América Latina, medidas en esa dirección podrían traducirse en una baja de las tasas de interés internacionales, lo que para Chile sería doblemente beneficioso, pues además de bajar el servicio de su deuda externa, podría producirse un alza en el precio del cobre.

Tomando en cuenta estos planteamientos, preguntamos a economistas y empresarios cuáles eran sus pronósticos en materia económica, ante la reelección del Presidente Reagan.



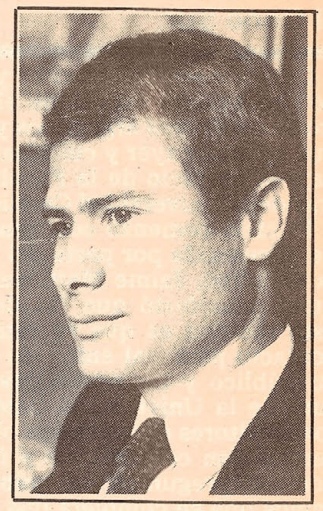
Carlos Massad.



Pedro Ibáñez.



Vittorio Corbo.



Rafael Aldunate.



Fernando Léniz.



José Elías.

'Los hechos lo obligarán'

CARLOS MASSAD, economista, consultor de la CEPAL:

"Me parece que más que los resultados de las elecciones presidenciales, importa la conformación del Congreso norteamericano. Creo que las circunstancias económicas van a obligar al gobierno de los Estados Unidos a echar un poco pie atrás en cuanto a aumentar los impuestos y a reducir el gasto. Entonces, aunque el presidente Reagan esté ganando por mucho, ello no tendrá tanta incidencia, porque dependiendo de los resultados en el Congreso, los hechos lo obligarán a tomar ciertas medidas contra el déficit fiscal. Y si esto ocurre, una disminución en ese déficit tendería a rebajar un poco las tasas de interés, aliviando así el pago de los intereses de la deuda externa por los países latinoamericanos. A su vez, se produciría una disminución en la sobrevaloración actual del dólar, lo que favorecerá nuestras exportaciones de materias primas".

'Síntomas alarmantes'

PEDRO IBAÑEZ, empresario:

"El abrumador déficit fiscal de los Estados Unidos, así como el déficit de su balanza comercial aparecen atenuados por masivas transferencias de dinero de todo el mundo. En otras palabras, EE.UU. ha podido financiar sus déficits fiscal y comercial mediante el dinero que fluye hacia Norteamérica en busca de protección y de altos intereses. La tasa de interés real puede calificarse de exorbitante, y el creciente endeudamiento en que incurre EE.UU. lo ha transformado ya en un deudor neto. Se calcula que antes del término de la presente década, sería deudor neto de US$ 500.000 millones.

"A lo anterior se suma la virtual falencia de Latinoamérica, que compromete la estabilidad de los grandes bancos estadounidenses y, por ende, de todo el sistema financiero. El desequilibrio comercial y la anomalía fiscal y financiera antes dichas, constituyen síntomas económicos muy alarmantes, que obligarán al presidente Reagan a afrontarlos sin postergaciones".

'Déficit se reducirá'

VITTORIO CORBO, profesor de economía en la UC y asesor del Banco Mundial:

"No hay duda que uno de los principales problemas que tomarán la atención del Presidente Reagan en su segundo mandato será la reducción del alto déficit fiscal de la economía norteamericana.

El presidente Reagan dudará inicialmente entre dos propuestas: primera, que el déficit fiscal se va a reducir con la recuperación de la economía norteamericana y segunda, que se requiere actuar vía una reducción de gastos y aumentos de tributos. Creo que tomará algún tiempo antes que se decida por la segunda solución. Una vez que lo haga, el déficit fiscal se reducirá, van a ceder un poco las tasas de interés y se depreciará el dólar. Ambos fenómenos señalados aliviarán la restricción externa de América Latina vía mayores servicios financieros (pagos de intereses) y mejores precios para nuestros productos primarios de exportación".

'Continuará política económica'

RAFAEL ALDUNATE, economista:

"Estados Unidos marca la tendencia y el signo de la economía mundial. Genera un 25% de la actividad económica mundial y participa con el 12% del comercio internacional. Su rol protagónico está realmente en el campo financiero por cuanto el 80% del comercio internacional del mundo occidental se transa en dólares. Con sus altas tasas de interés, el dólar se ha robustecido en un 40% en desmedro de las otras monedas duras. Todos los países, incluyendo el nuestro, que llevan su comercio en paridad dólar, ven afectados su nivel de colocación y conversión de sus exportaciones.

La tónica de la administración pasada de Reagan y con mayor influencia en su política macroeconómica, han sido su expansiva política de gasto fiscal, combinada con una restrictiva política monetaria. Su medio para reducir el déficit fiscal es vía generación de mayor aactividad económica, lo que trae mayor recaudación tributaria y menor nivel de egresos por subsidios de desempleos.

Pienso que la segunda administración Reagan continuará con su política económica ya que no ha prometido cambios. Le ha vendido al electorado este sistema; él cree en su política de expansión económica por mayor actividad y no piensa que se deba dar un ataque frontal a las tasas de interés"

'Difícil introducir cambios'

FERNANDO LENIZ, empresario:

"Aún cuando Reagan gane por un amplio margen, es difícil que pueda introducir cambios fundamentales en un plazo breve en el presupuesto fiscal y, por lo tanto, en el déficit que hoy lo afecta. En efecto, son muchos los sectores y grupos del pueblo americano que defienden, cada uno, la justificación de los gastos en el presupuesto e, igualmente, son muy fuertes las presiones para evitar el incremento de los impuestos. La forma en que funciona la democracia americana, sus grupos de presión y formas de expresión, a través de sindicatos, prensa, parlamentos, Estados, etc., hace que todo cambio sea ineludiblemente lento.

"Por lo tanto, estimo que no debemos hacernos ilusiones de que los intereses de la deuda externa de Chile bajen en forma considerable a corto plazo, como consecuencia de una reducción del déficit del presupuesto fiscal norteamericano.

Lo que tal vez pueda esperarse es que, no estando Reagan expuesto a las presiones propias de una elección, pudiera adoptar posiciones que favorezcan un tratamiento de excepción a las deudas de los países en desarrollo y, en particular, de América Latina, aunque desgraciadamente hasta la fecha son muy pocas las voces que se oyen argumentando en ese sentido, en el seno del gobierno de EE.UU. También pueden esperarse reacciones inflacionarias en la economía norteamericana, ante la imposibilidad de ajustar a tiempo el déficit del presupuesto y el alto saldo negativo de su balanza comercial".

'Impacto será positivo'

JOSE ELIAS, decano de la Facultad de Administración y Economía de la Universidad de Santiago:

"Casi independientemente del margen de la victoria de Reagan y aún si Mondale hubiera triunfado, el financiamiento del déficit fiscal será el tema de mayor importancia en política económica de los próximos meses.

A pesar de lo que Reagan haya postulado como programa económico, su gobierno deberá elaborar un plan de reducción del déficit. Este plan que probablemente se lleve a cabo en un período de 3 a 5 años consistirá en una reducción de gasto y/o aumento de impuestos. Alternativamente, sino se realiza dicho plan o bien si se utiliza parcialmente, será necesario el financiamiento del déficit vía expansión monetaria.

Una política de saneamiento fiscal puede conducir a liberar presiones sobre los mercados de créditos internacionales, lo que induciría a una baja en las tasas de interés. Esto daría un mayor impulso a la actividad económica lo que, a su vez, podría tener un impacto positivo sobre los precios de las materias primas, como el cobre. Debemos advertir que una política de reducción del déficit podría tener consecuencias restrictivas e impactar negativamente el desarrollo de la economía. Ello significa que Chile no tendría los beneficios de mayores precios de materias primas, aunque sí aprovecharíamos los beneficios de menores tasas de interés. En suma, el impacto de las políticas norteamericanas puede anticiparse que será positivo para la economía chilena aunque no puede esperarse que ello ocurra antes del tercer trimestre de 1985".

Negros Asediados En Barrio de Chicago

■ **Una multitud les gritó injurias racistas y arrojó piedras contra el departamento en el cual se habían instalado sin conocer el sector.**

CHICAGO, EE. UU., 8 (AFP).— Una familia negra, que sin saberlo se mudó a un barrio exclusivamente blanco de Chicago, fue asediada durante dos noches consecutivas por una multitud colérica que gritaba injurias racistas y tiraba piedras contra sus ventanas.

Spencer Goffer, de 32 años, que denunció el incidente a la policía de Chicago, indicó que se había dado cuenta demasiado tarde de que había alquilado un departamento en un barrio de la ciudad habitado exclusivamente por blancos.

Goffer, mecánico de automóviles, su esposa y su hijo de ocho años, se mudaron el lunes pasado y pasaron la mayor parte de la jornada instalándose. Hacia la una de la madrugada, fueron despertados por gritos.

"Creí que era gente que salía de un bar, hasta que lanzaron un desmontable para neumáticos contra la ventana" y, entre gritos de insultos racistas, alguien gritó "si salen, les hacemos volar la cabeza", declaró Goffer.

SEGUN MAXIMO EJECUTIVO DE GALLUP:

Situación de Economía Hizo Posible Reelección

WASHINGTON, 8 (AP).— El presidente de la organización de encuestas Gallup, Andrew Kohut, dijo hoy que era el sólido estado actual de la economía, y no la popularidad personal del Presidente Ronald Reagan, la causa de su abrumador triunfo electoral.

"Por supuesto que es popular", dijo el ejecutivo en rueda de prensa para analizar los resultados electorales.

Pero añadió que "lo que Reagan ha demostrado al público no es encanto personal, sino el éxito y la percepción de que alguien está al frente del país".

"También ha tenido éxito en promover una actitud positiva acerca de los Estados Unidos", añadió.

La organización Gallup vaticinó que Reagan obtendría el 59 por ciento de los votos emitidos y su contrincante demócrata Walter Mondale el 41 por ciento. Los resultados de los comicios confirmaron tales vaticinos.

Las encuestas dijeron que si Reagan puede continuar el actual período de estabilidad económica y prosperidad en su segundo período, los republicanos "tienen buenas posibilidades de consolidar los cambios de actitud que han logrado (hasta el presente)".



UPI

CONTRA REAGAN.— Una caricatura del Presidente norteamericano, Ronald Reagan, en la que aparece como un traficante de armas, es expuesta en la Plaza Roja de Moscú durante el desfile militar con que el Kremlin celebró los 67 años de la Revolución Bolchevique.

AFIRMA DIARIO BRITANICO:

"En la Era Reagan, los EE.UU. Se Han Reencontrado a Sí Mismos"

■ **Prensa de Londres elogia sin reservas la victoria del candidato republicano.**

LONDRES 8 (Latín-Reuter).— El Presidente Ronald Reagan fue comparado hoy con George Washington por el diario de mayor circulación de Gran Bretaña, cuyos colegas dedicaron notas editoriales a la abrumadora victoria electoral que le dió la reelección.

"En la era Reagan, los Estados Unidos se han reencontrado a sí mismos", dijo el "Sun". Señaló que Walter Mondale tendría que hacerse eco de las palabras de Adlai Stevenson al ser derrotado por el Presidente Dwight Eisenhower:

"¿Contra quien pensé que me estaba postulando, George Washington? ".

Por su parte, "The Times" dijo al referirse a Reagan que "es ciertamente el mas menospreciado político del siglo".

En un enérgico ataque contra la prensa liberal de los Estados Unidos, "The Times" dijo que Reagan puso de relieve la falta de sabiduría de los comentaristas de la Costa Este que habían sentenciado que el conservadorismo era una filosofía política liquidada.

EN WASHINGTON

WASHINGTON, 8 (AP).— Los medios políticos locales consideran que el Presidente Ronald Reagan encarará un Congreso menos complaciente que el anterior pues las moderadas ganancias conservadoras en la Cámara controlada por los demócratas fueron neutralizadas con creces por las menores pero mucho más significativas pérdidas en el Senado republicano.

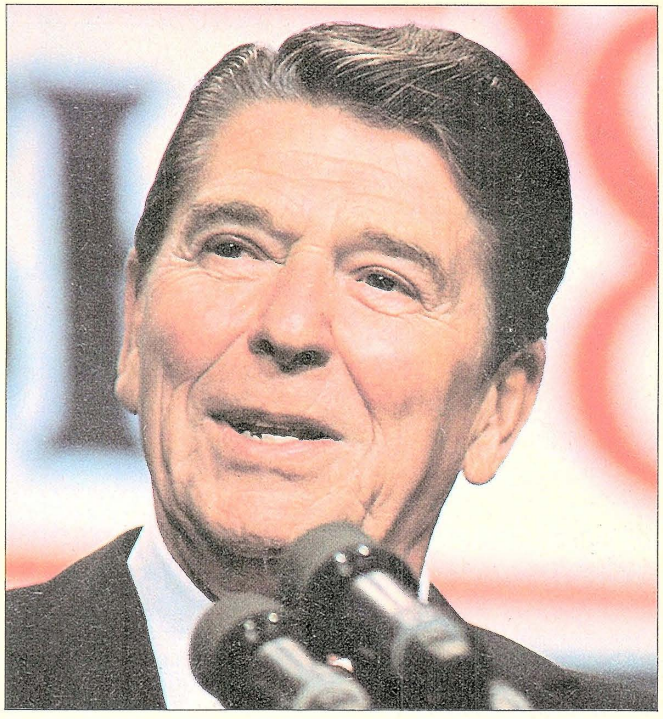
En la Cámara los republicanos ganaron 15 (con tres escaños sin decidirse aún), lo que redujo la ventaja demócrata quizá de 67 a 73.

A Reagan Avalanche

In this extra election issue, NEWSWEEK devotes the entire magazine to the story of Campaign '84. Published less than 36 hours after the last polls closed, the issue reports on Ronald Reagan's extraordinary personal triumph and examines what is likely to be the crucial question of the political year ahead: how successfully can the president translate his landslide into a legislative mandate? NEWSWEEK also looks at the makeup of the new House and Senate and the Republicans' surprising inability to turn the Reagan avalanche into big congressional gains. In an exclusive Election Day interview, Reagan himself talks about his plans for a second term. NEWSWEEK also analyzes the disarray among the Democrats and their quest for fresh faces and new answers for 1988.

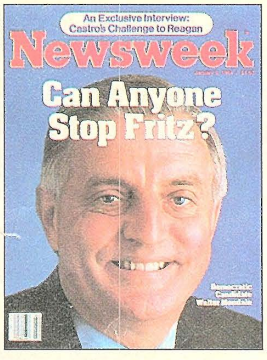
The centerpiece of this issue is unprecedented: a book-length, behind-the-scenes history of the 1984 presidential campaign. It is based on confidential information from within the campaign staffs—details of secret strategy sessions, internal debates, clashes of personalities, human errors and inspirations that helped to shape the long race. A special NEWSWEEK team of reporters has been at work on this project for more than a year. They promised their sources that no information would be published—or even revealed to other NEWSWEEK reporters working on the weekly issues of the magazine—until the election was over. On this basis, top campaign officials made available secret reports, private polls and accounts of closed-door meetings that offer a rare glimpse of how American politics works. For those who complain that modern politics has become a soulless ritual governed by money and computers, the NEWSWEEK "Inside Story" supplies reassuring evidence that chance and personality still play major roles.

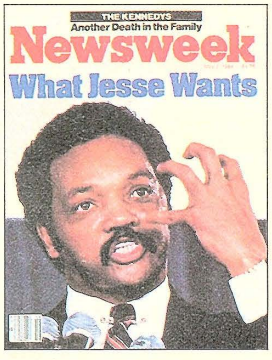
Peter Goldman, who wrote the entire text, and Tony Fuller, who did much of the reporting, were the main architects of the story. White House correspondents Thomas M. DeFrank and

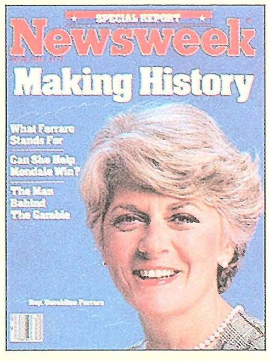


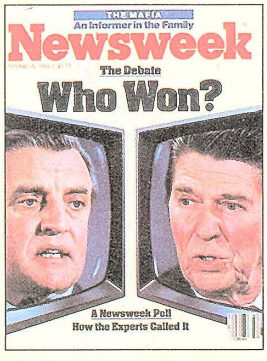
Eleanor Clift, Lucille Beachy and Joyce Barnathan also served on the special reporting team; in addition, the piece drew on the reporting of Howard Fineman, Margaret Garrard Warner and other NEWSWEEK correspondents. Melanie Cooper, Peter J. Salber, Lynda Wright and Jan Ellis did invaluable research. John Whelan gathered the pictures. Robert Priest designed the entire issue.

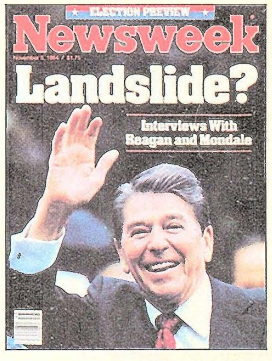
This article, in somewhat expanded form, is to be published as a book by Bantam Books.











CONTENTS

ELECTION '84 4
America: Reagan country
The impact of the polls
Now, four more years
Can George do it?
A second-term team
Gridlock on the Hill?
Landslide—but short coattails
TV: pundit overdose
Democrats: help wanted
Ferraro: "A world of options"
Fritz: "Joys and heartaches"

THE INSIDE STORY 32
The Reagan magic
The decision to run again
An aura of leadership
A best friend for president
Enter the Democrats
Mondale: a last roundup
Glenn: the wrong stuff
Hart: the yuppies' voice
Jackson: a black crusade
Race for the nomination
The Hart tornado
Edge of the abyss
The telephone primary
'An exciting choice'
The fall campaign
The eagle soars high
Mondale in the wilderness
Debates and the age issue
Rolling to a landslide

Cover: John Ficara—NEWSWEEK.

© 1984 by NEWSWEEK, Inc., 444 Madison Avenue, New York, N.Y. 10022. All rights reserved.

Letters to the Editor should be sent to NEWSWEEK, 444 Madison Avenue, New York, N.Y. 10022, and subscription inquiries to NEWSWEEK, The NEWSWEEK Building, Livingston, N.J. 07039. NEWSWEEK **(ISSN 0028-9604)**, November 1984, Volume CIV, No. 21, is published weekly, $39.00 a year, by NEWSWEEK, Inc., 10100 Santa Monica Boulevard, Los Angeles, Calif. 90067. Second Class postage paid at Los Angeles, Calif., and at additional mailing offices. **POSTMASTERS: Send address changes to NEWSWEEK, The NEWSWEEK Building, Livingston, N.J. 07039.**

America: Reagan Country

The president scores a sweeping personal triumph, but the GOP can't ride the landslide as far as it had hoped.

It was the night that Ronald Wilson Reagan became Mr. America. In a star-spangled blowout, the American people reaffirmed their identification with his can-do confidence, his patriotic pride, and their vote transcended party and ideology: it was more than 52 million Americans roaring "Thank you!" to a president who had made the country feel good about itself. That was the message of the electronic scoreboard: the numbers that showed Reagan burying Walter Mondale by a margin of 59 to 41 percent—winning a record 525 electoral votes and sweeping everything except the District of Columbia and Mondale's stubbornly, but barely, loyal Minnesota.



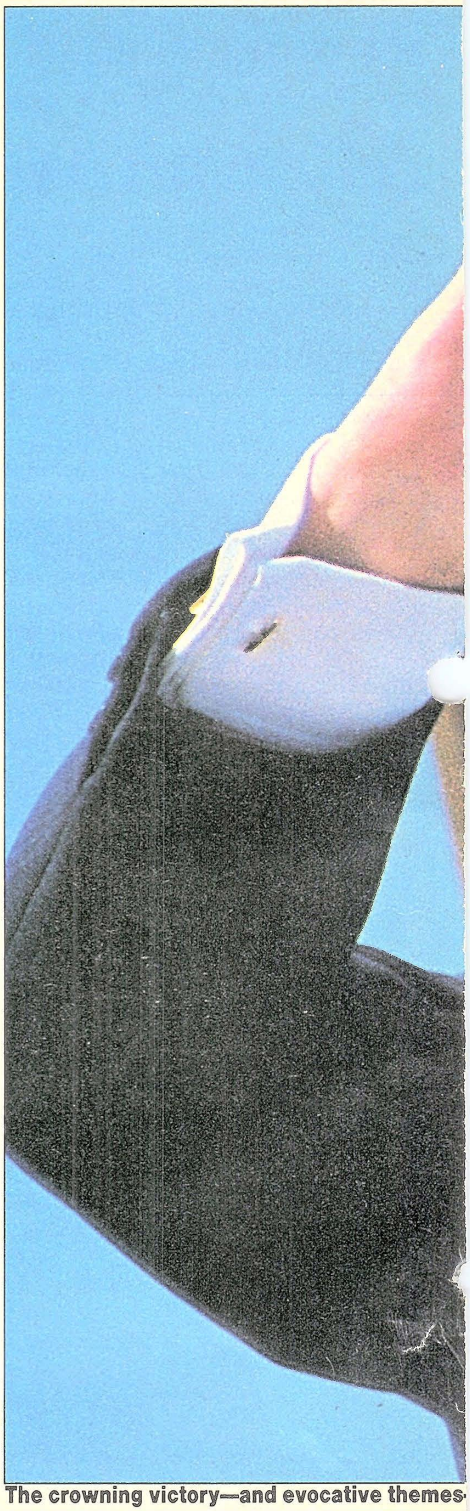
JOHN FICARA—NEWSWEEK

Roars of approval: A 'prairie fire' swept the nation

Reagan claimed his mandate as he had won it, with a rippling sea of American flags before him and his wife, Nancy, at his side. She was still wobbly from a fall in a hotel room, but they both rose to the occasion, her gaze as adoring and his message as rousing as ever. He harked back to the simple but evocative themes that had launched his political career nearly a generation ago. "We set out . . . and said that we could start a prairie fire here in California, one that would capture the intensity of our devotion to freedom and the strength of our commitment to American ideals," Reagan declared. "But we began to carry a message to every corner of the nation . . . that here in America the *people* are in charge." The Reagan of old soon fused with the increasingly pragmatic—and centrist—president. He talked of how economic progress "includes lifting the weak and nurturing the less fortunate" and how the ultimate goal of rebuilding America's defenses was to eliminate the arms race. Then the most popular president since Franklin Roosevelt ended with his now famous promise: "You ain't seen nothing yet."

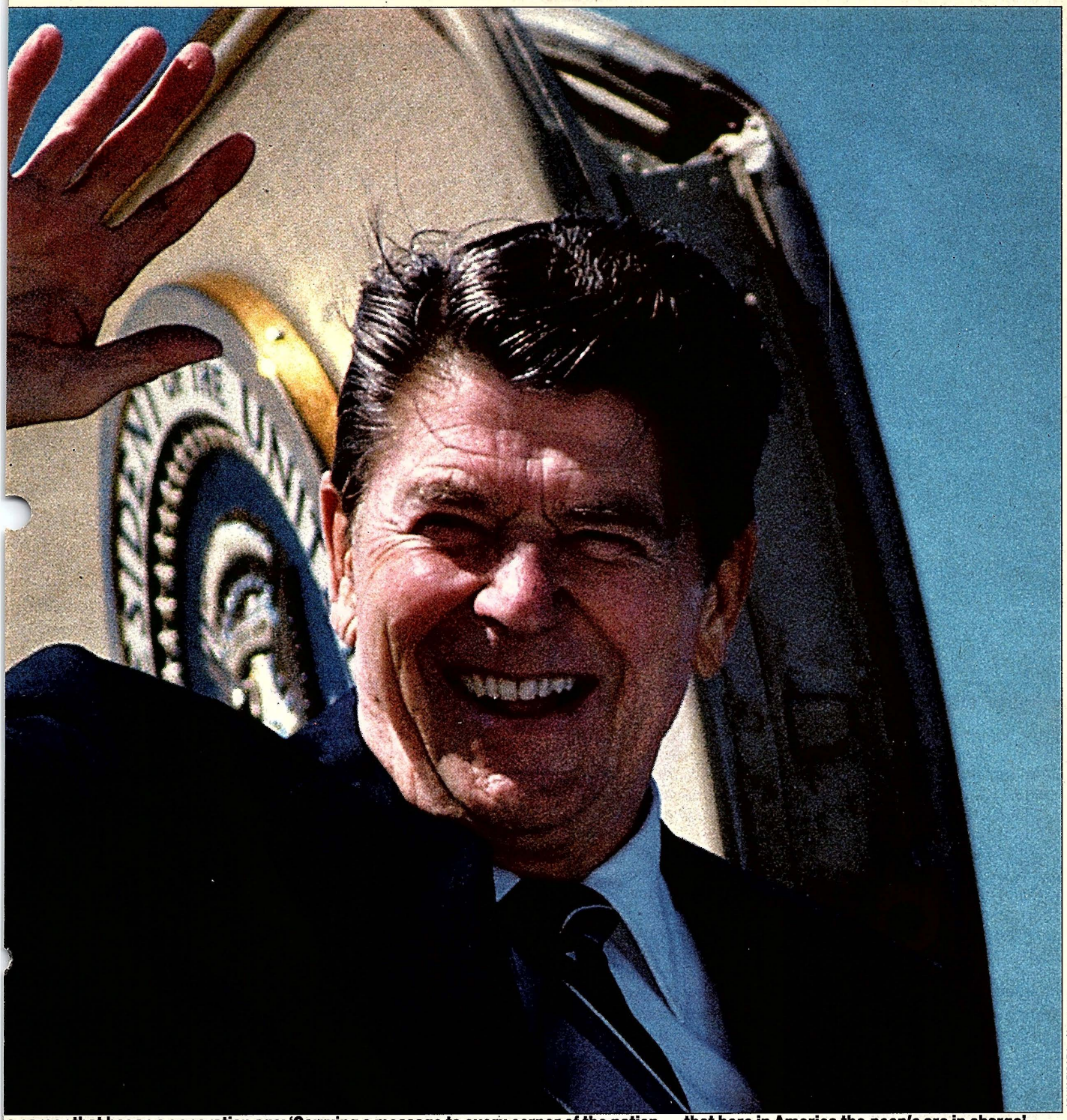
Rarely has America seen so all-encompassing a landslide. In every region, in every age group, in virtually every demographic slice of a heterogeneous nation, the message was clear: "Four More Years." Elderly voters, supposedly beset with fears about the dismantling of social security, gave 61 percent of their votes to the president. Women, for whom Geraldine Ferraro was portrayed as an irresistible symbol, backed Reagan by a 10-point margin. Voters under 25 gave 59 percent of their votes to the oldest president ever. And union households, despite the AFL-CIO's entreaties, awarded nearly half their votes to a president who tamed inflation—and promised no new taxes.

Reagan has now won his postgraduate degree from the Electoral College. But governing in a second term will require more



The crowning victory—and evocative themes

than just election-year thematics. The president sketched in a few of his plans for 1985 in an Election Day interview with NEWSWEEK (page 9), including his interest in appointing an arms-control "czar" to shepherd negotiations with the Soviet Union. His real challenge may be in dealing with a potentially restive Congress. Late returns clipped the president's coattails: the Democrats gained 2 Senate seats and the GOP picked up only some 15 seats in the House (page 12)—not enough for the ideological majority Reagan had asked for in the cam-



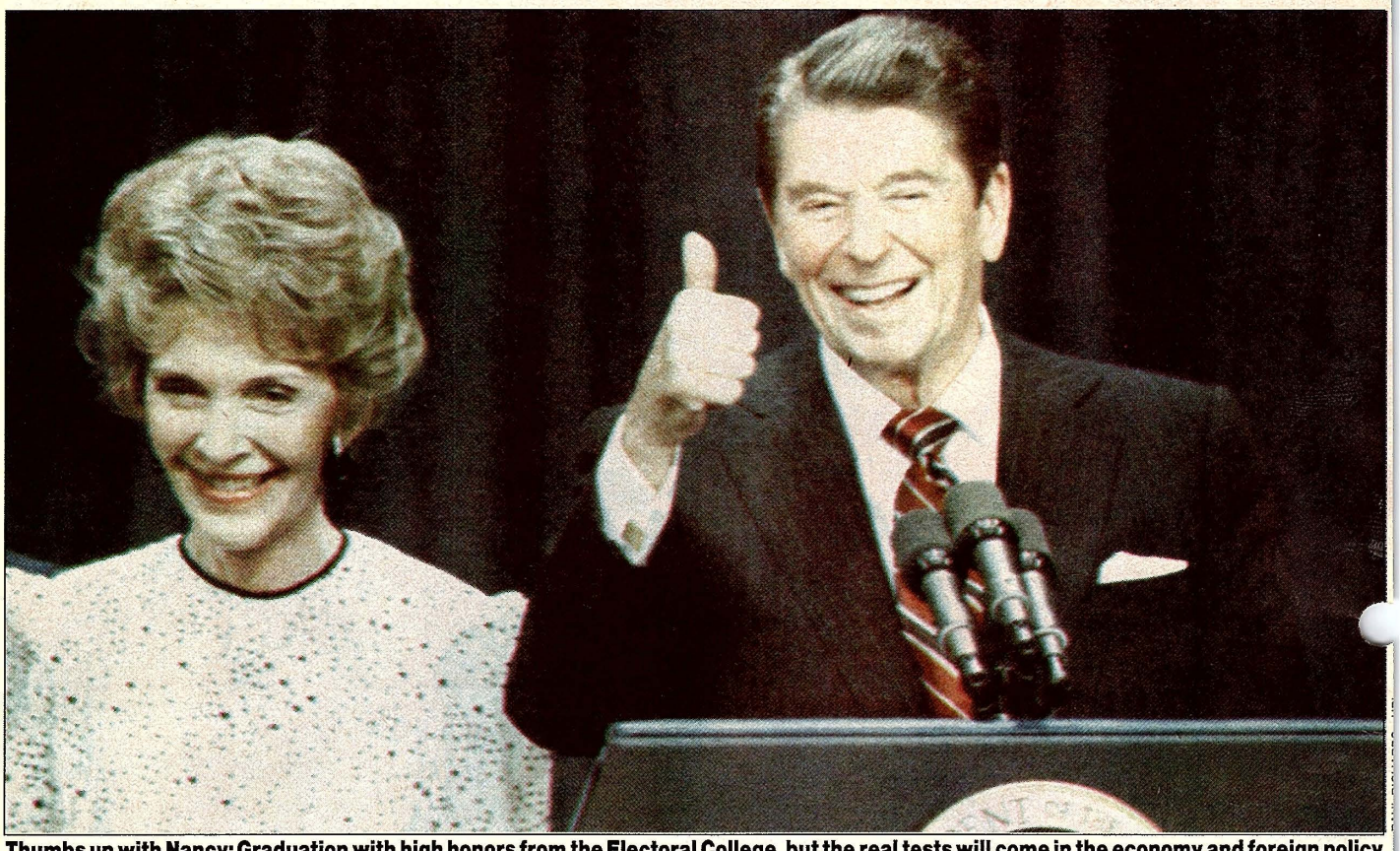
JOHN FICARA—NEWSWEEK

a career that began a generation ago: 'Carrying a message to every corner of the nation . . . that here in America the *people* are in charge'

paign's final days. Even the most dramatic Republican victories carried with them the potential for congressional chaos. Following the narrow defeat of Sen. Charles Percy of Illinois, for example, a triumphant North Carolina Sen. Jesse Helms, who cleaves to his own hard-right agenda, could now claim the chairmanship of the Foreign Relations Committee.

The mixed results in congressional balloting muted talk of an epic party realignment. Election '84 turned out to be primarily Ronald Reagan's last and largest electoral triumph. Even so, the Democratic Party clearly is mired in despair and disarray: it has lost three of the last four elections by landslide proportions, and by 1988 it will have controlled the presidency for just one term in 20 years. The South joins the Far West as virtually a Republican presidential fiefdom; the Democratic Party below the Mason-Dixon line now seems little more than a minority coalition of white officeholders and black voters.

But potential 1988 Democratic presidential candidates such as Sens. Bill Bradley of New Jersey and Joseph Biden of Delaware won easy victories against the Reagan tide. The GOP lost the latest battle in their Thirty Years War to control the House of Representatives. Speaker Thomas P. (Tip) O'Neill will continue to reign, this time with a more than 65-seat majority. "Wait until '86" will quickly become the Democrats' battle cry; they are poised to regain control of the Senate in a midterm election cycle that historically signals the resurrection of the party out of power. Some Democrats are counting on an intervening recession to



Thumbs up with Nancy: Graduation with high honors from the Electoral College, but the real tests will come in the economy and foreign policy

drive voters back to the fold; others think the real salvation of the party lies in the development of new ideas and relying on even newer candidates to articulate them.

The battlelines will be drawn when the 99th Congress convenes in early January. Top Reagan advisers concede that the president's second honeymoon probably will not extend beyond next Labor Day. He has nine short months to translate his mandate into congressional action. The 53-to-47 Republican edge in the Senate will probably ratify any potential Reagan appointments to the Supreme Court, but the president will have scant margin for error. In the House, Reagan again will have to depend on the votes of Democratic boll weevils, chastened by the president's lopsided margins in their own districts.

Taxes and Arms: But the shape of the struggles to come remains as murky as the president's own second-term agenda. He is still adamantly opposed to increasing taxes to staunch the deficit, though in his NEWSWEEK interview he discussed the potential for raising revenue through a still-vague program of tax simplification. An arms-control agreement with the Soviet Union depends as much on the power struggles in the Kremlin as it does on Reagan's own negotiating strategy. Missing from all these equations is a national consensus on anything save Reagan's winning personality. The voters did not get a chance to ratify any specific programs on how to reduce the deficit, limit the arms race and effectively mobilize American power in the Third World. They bequeathed these knotty questions to President Reagan—and a bitterly divided Congress.

Walter Mondale ended what may be his last race for public office with the same dignity and determination that marked the final days of his star-crossed campaign. "Although I would have rather won," he told a dispirited crowd of 3,500 in St. Paul, "tonight we rejoice in our democracy. We rejoice in the freedom of a wonderful people, and we accept their verdict." As campaign aides fought—often unsuccessfully—to hold back the tears, Mondale addressed a few comforting words to his youngest supporters. "I know how you feel because I've been there myself," he said quietly. "Do not despair. This fight didn't end tonight; it begins tonight. I've been around for a while and I have noticed in the seeds of most every victory are to be found the seeds of defeat, and in every defeat are to be found the seeds of victory. Let us fight on."

As they relive the saga of Campaign '84, Mondale's fellow Democrats will argue over whether his old-line candidacy was a case of the wrong man at the wrong time. But even the most adroit strategy—or demographically correct candidate—might have fallen far short in the face of a popular president, a robust economy and a nation at peace. Democratic polltaker Peter Hart, who advised Mondale and several Senate candidates, sees a parallel in the 1984 election to Dwight Eisenhower's triumph in 1956—a victory of person not party. "There were five P's in this election, and Reagan clearly won four of them—peace, prosperity, popularity and pride," Hart said. "The fifth one is policy, and that's an open question. That's what saved the Democrats in the House and Senate."

Like a poker player who tries to turn a pair of deuces into a full house, Mondale built his campaign around a series of daring gambles—and none of them paid off. The bold selection of Geraldine Ferraro (page 30) failed to widen the gender gap—in fact, 55 percent of women and even 54 percent of *Italian-American* women voted for Reagan. Voters who were influenced by the bottom of the ticket preferred Vice President George Bush to Ferraro. Mondale's courageous pledge to raise taxes to reduce the deficit was an electoral disaster—if anything it strengthened Reagan's already firm resolve to play King Canute and order the tide of red ink to recede. The downtrodden Democratic challenger tried to wage a campaign of issues, but it was a one-sided dialogue. Even the debates failed to provide much salvation for Mondale: all the voters seemed to want was some reassurance about the man they already enormously preferred—Ronald Reagan.

The very breadth and depth of the Reagan tidal wave washed away traditional notions of pivotal states and regional strate-



LARRY DOWNING—NEWSWEEK

Mondale gets a hug in St. Paul from daughter, Eleanor: A star-crossed campaign ends with dignity—and a plea to 'rejoice in our democracy'

gies. From ocean to ocean, what stood out was the uniformity of the victory margin. Reagan's popular vote fluctuated only narrowly from a high of 62 percent in the South to a not very low of 55 percent in the Northeast. Even in New York and Pennsylvania—Reagan's closest major-state calls—he still came out on top with a healthy 54 to 46 percent edge. Similarly, in normally reliably Democratic Massachusetts and Rhode Island, Reagan won 52 percent of the vote. On the West Coast, where the Mondale staff dreamed of creating a postindustrial Democratic majority, the president ran just a percentage point or so below the national norm—and the president's home state came through with a 15 percentage-point margin. "California," beamed Republican Gov. George Deukmejian, "is putting the icing on this celebration cake."

Setback: The election was not only a resounding defeat for Mondale; it also represented an embarrassing setback for the interest groups he so zealously courted. Labor leaders insisted to the last that they had pursued the right strategy in unequivocally backing Mondale, despite a massive revolt by the rank and file. "There is only so much we can do," said Don Stillman, the Washington lobbyist for the United Auto Workers. "We're competing for the attention of our membership with a range of other forces, from the media to the church." Feminist leaders seemed a bit more rueful, even though Mondale could take some consolation in a narrow—but still noticeable—gender gap. Kathy Wilson, the president of the National Women's Political Caucus, which backed Mondale—their first presidential endorsement ever—said, "I hope we never do it again."

Blacks—especially in the South—ended the campaign perhaps more isolated from the American mainstream than when they began. They turned out for Mondale in heavy numbers in many Southern states, but their commitment was blunted by a white vote that went for Reagan by 70 percent or more. Already, some black leaders were questioning their traditional alliance with white Democrats. "We can't keep voting for them if they have no willingness to vote for us," said Georgia state Sen. Julian Bond. There were even a few predictions that blacks might take a second look at the post-Reagan Republican Party. "I think you are going to see potential Republican president candidates in 1988 reaching out to blacks," said Tom Cavanagh of the respected Joint Center for Political Studies. "And I think you're going to see blacks listening to judge whether they are serious."

Even as the much-vaunted Democratic coalition collapsed, the Republican Party—aside from Reagan—seemed unable to sweep up the pieces. The GOP picked up governorships in Rhode Island and North Carolina, but voters across the country split their tickets with a vengeance. Democrats such as Georgia's Sen. Sam Nunn ran 40 percentage points ahead of the Mondale-Ferraro ticket, and only one Democratic senator—Walter (Dee) Huddleston of Kentucky—and no more than 10 House members failed to dig their way out of the Reagan avalanche. Confronted with the evidence of the president's scanty coattails,



RICHARD DREW—AP

Ferraro, with daughters, concedes: The gamble didn't pay



JOHN FICARA—NEWSWEEK

Rallying for the Republican ticket: By contrast, the Democrats seemed in deep disarray

a top Reagan campaign official groused, "The districts aren't there to win. It has nothing to do with Reagan's strength or weakness."

That may be true, but the president will have to live with the consequences. "We're going to have a legislative agenda that's a little harder than 1981, and we're going to be a few votes shorter," said a top White House aide. "It's going to require an enormous coordinated effort." Democrats were already conjuring up the parallel to the Eisenhower landslide of 1956, which failed to dent Democratic control of Congress. America never stopped liking Ike, but by 1958 the economy was in the midst of a confidence-shattering recession and the Democrats scored epic gains in the midterm elections.

After four straight failed presidents, the Republicans are clearly reveling in Reagan's triumph. But recent White House history is littered with large mandates that have quickly disintegrated in the face of what political analyst Kevin Phillips calls "presidential hubris." FDR's 1936 landslide was quickly followed by a self-destructive effort to pack the Supreme Court. After 1964, Lyndon Johnson was destroyed by his rapid escalation of the Vietnam War. And as Republicans see it, the less said about Richard Nixon after 1972, the better.

Challenges: But such precedents seem unkind in the aftermath of Reagan's ocean-to-ocean triumph. In any case, he may fare better than his predecessors if only because of his temperament. For all his ideological conviction, the president has always known when to bend in the face of unyielding political reality. But he has never faced challenges like those likely to confront him in a second term. As the nation's oldest president, Reagan faces severe tests of his stamina and staying power in forging and fighting for his legislative and foreign-policy agendas. He must dispel the growing recognition that he is, in fact, a lame duck—and that the future belongs to younger Republicans. Cynics might predict that the president will reach the apogee of his popularity between Election Day and the Inauguration. But then—as Walter Mondale will sadly attest—political history is littered with those who underestimated Ronald Reagan.

WALTER SHAPIRO with HOWARD FINEMAN, THOMAS M. DeFRANK, ELEANOR CLIFT, MARGARET GARRARD WARNER, ELAINE SHANNON and VERN E. SMITH

The Impact of the Polls

Never had a presidential campaign been so bombarded by political polls, a blizzard of statistics—leads, gaps, strengths and weaknesses—gushing daily from the computers of independent polling firms and the news media. And with profusion came confusion: a mystifying disparity at the end, with some polls showing a Reagan lead approaching 30 points while others saw only a 10-point gap. Polltakers closest to the final results were delighted, of course, but others grumbled about the differences in method that led to such variations, and about the damage those disparities did to the image of polling generally. Beyond that, some veterans of Campaign '84—most of whom had made heavy use of private "tracking" polls—wondered what impact all the trial heats and exit polls (page 28) actually had on the election.

Did the polls' mathematical mystique, like the Grinch that stole Christmas, somehow undermine the democratic process—stealing the election's surprise and excitement from American voters? It may have felt that way, but not enough to prevent remarkably heavy turnouts in places on Election Day. And the horse-race mentality has long found its way into American journalism, based on tips from county chairmen and campaign insiders before the advent of more objective polls. Did the survey numbers dictate the landslide? Clearly not the ones that gave Reagan only a 10-point edge. But some politicians charge that public-opinion surveys do tend to reinforce and expand the sentiments they reflect. "If people read how their fellows feel they're better off, they'll begin to feel that way too," says Oliver (Pudge) Henkel, who ran Gary Hart's primary campaign.

Of course, a majority of Americans *are* doing better, according to several economic analyses. Henkel is probably on more solid ground with a complaint about the problems polls posed very early in the presidential season, when the predictably poor numbers of the lesser-known primary candidates made it more difficult for them to raise funds and fill out delegate slates. "It was one of the most subtle and insidious effects of the polls," Henkel says. Without full slates, even a strong showing in the primary did not mean maximum convention votes.

Wide and Narrow: The polltakers also caused problems for themselves with the wide variation in margins of their polls, especially at the end. Surveys for NBC News and USA Today generally showed the widest margin: 24 and 25 points respectively in their final readings. The narrowest gap showed up in polls by Louis Harris and the Roper Organization: 12 and 10 points in their last calls. At or close to the actual margin were the Gallup poll with 18 points, the NEWSWEEK Poll (conducted by The Gallup Organization) with 17, the ABC News/Washington Post Poll with 14 and the CBS News/New York Times Poll with 21.

The differences seemed to go beyond any mathematical margin of error, however, to the way the pollsters framed and positioned questions and the way they weighted their samples for proper demographic balance. Burns W. Roper said a thoroughgoing study of all the polls might turn up procedural quirks that lead to partisan tilts. "We have a very, very serious methodological problem," he admitted, speaking for pollsters generally, "and a very serious image problem."

DAVID M. ALPERN

Now, Four More Years

The president outlines his priorities and plans.

On Election Day, with indications of his landslide victory already apparent, Ronald Reagan spoke with NEWSWEEK *White House correspondents Eleanor Clift and Thomas M. DeFrank on his plans for the next four years. Excerpts:*

NEWSWEEK: *What are we going to see in a second term?*
REAGAN: The course we charted from the beginning—trying to bring about growth without inflation that will provide the jobs that our people need and build greater revenues without adding to the individual tax rates, and thus get at the deficit. Plus reforms that we still want: balanced budget amendment, line-item veto, things of that kind.

Q: *What mandate do you think you have from the voters on taxes?*
A: You know they don't want a tax increase. What we hope we can accomplish is to come up with a goal of a simplification and a broadening of the base. We estimate that about $100 billion is not being collected from people who legitimately owe that tax. And if we can simplify and at the same time broaden, maybe you could lower individual rates for everybody.

Q: *So tax simplification is an acceptable vehicle to reduce the deficit?*
A: That is acceptable. But the main thing is the growth in the economy.

Q: *Who are the people that owe this $100 billion in taxes?*
A: Some of it is the so-called underground or criminal element in the economy. But as your taxes get more and more oppressive, you find more and more people seeking ways [to avoid paying], and this comes down to bartering: somebody builds a porch and doesn't charge, but his kid gets braces.

Q: *What kind of growth rate would sustain the kind of increases in revenue that you would like?*
A: A consistent 4 percent growth rate would increase the revenues by $400 billion. And a rate of increase in government spending of about 5 percent could bring the present deficit down to around $30 or $40 billion. And we already have the rate of increase down to a little over 6 percent.

Q: *As a practical matter, won't entitlement programs have to be cut?*
A: I know a number of things are called entitlements, but I know the one that everyone points to is social security. . . . You've heard the charges that I've got some secret plan. Good lord, we've just had a bipartisan commission that rescued social security from the bankruptcy that we said it was facing and which [the Democrats] denied until the '82 election was over. But [social security] doesn't have to do with the deficit at all. Reduce the expenditure of social security and that money would just revert to the social-security trust fund or reduce the payroll tax.

Q: *Other than social security, are any other entitlement programs off limits?*
A: The thing that you have to look at—if you can do it without the demagogues jumping all over you—is not whether someone should be denied what they need and they're entitled to, but the administrative overhead . . . and laxness. For example, all of the studies of social security [that] found how many people were collecting social security [while] they're in prison [and] the taxpayers are taking care of all the needs—food, shelter, medical expenses and so forth . . . We found in one investigation, without going nationwide, almost 10,000 people who had been dead an average of seven years and were collecting straight social security. Well, now there's nothing wrong with cleaning up things of that kind.

Q: *Isn't that just a drop in the bucket?*
A: Well, it may be, but there are legitimate needs and programs the government must meet: the safety net—we have no desire to do away with that.

Q: *But haven't you suggested that Medicare is somewhat out of control?*
A: It isn't facing the same crisis social security was. . . . It's several years down the road. And we have been making proposals and have instituted some of these already that are aimed more at curbing the costs than inflicting any restriction on the person who needs it.

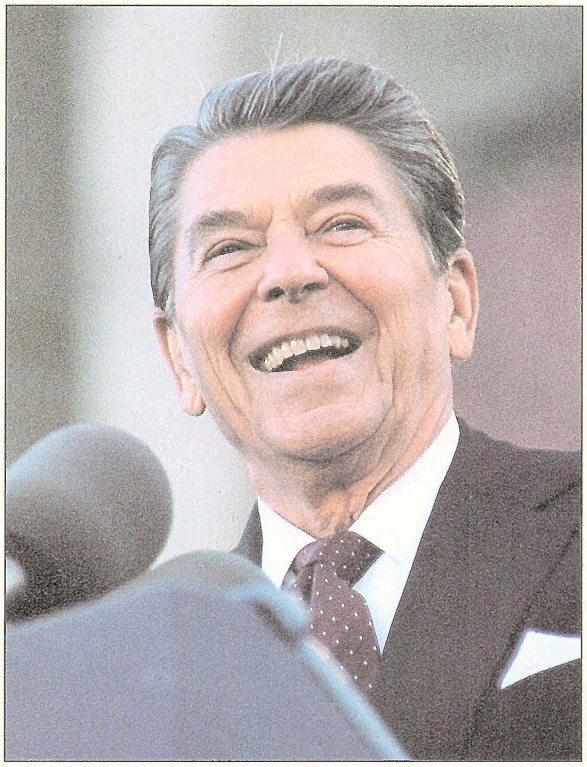
Q: *Do you really think you can accomplish what you want to do next year without bipartisan help from the Democrats?*
A: Oh, we have to have bipartisan help. And we had it [in 1981] or we wouldn't have the program we have now. We didn't get all we wanted, and I've often wondered, with this recovery booming, what if we had gotten it all?

Q: *You say arms control is your No. 1 priority, yet some of your aides say the problem in getting an agreement with the Soviets is that you can't get your secretary of defense to agree with your secretary of state on a common approach.*
A: It's not true. I've read that and it's very disturbing. Sure . . . we have a cabinet system of government. We all get around there and I hear all sides, and sometimes it's a legitimate objection. But no, we're all united on the whole basic thing about arms reductions and the need for them. Our problem is the Soviet Union—they walked away and we're going to do our best to get them back.

Q: *Some of your aides say you're sufficiently concerned that you're considering naming an arms-control "czar" to help resolve these intramural disputes.*
A: That has come out of just general discussions that we've had without ever arriving at any decision, because we don't even know if the Russians would go along. And would that be a way, on this kind of informal basis, of finding areas where then the negotiators could get together, whether on arms or any other kind of contact with them?

Q: *So the Soviets would have to name a person on an equal level?*
A: It's whatever they want to do, and it would be reciprocal so that it would carry some weight with both of us on both sides.

Q: *What are the odds for a summit next year?*
A: I think much better than they were in this first term. I know you keep hearing conflicting rumors regarding the health of an individual and whether he really can speak alone or whether [Soviet leadership] is kind of a collective now. But, no, we're willing.



JOHN FICARA—NEWSWEEK

Triumphant: 'The course we charted from the beginning'



WALLY McNAMEE—NEWSWEEK

Bush conferring with the boss: His noisy tub-thumping may have hurt his chances for 1988

Can George Do It?

Bush faces plenty of tough competition in 1988.

It may have been a smashing victory for the Reagan-Bush ticket as a whole, but the Bush end of it emerged from the campaign a little banged up. "I'm for Mr. Reagan—blindly," a smiling vice president told a group of reporters the week before the election, inadvertently summing up the case made against him this year.

As his second term approaches, George Bush must prove he has the soul of more than a vice president. His problem is that his ceaseless cheerleading and unsuccessful overtures to the GOP's right wing have left him with a certain ideological shapelessness in a party with clear-cut lines between its moderate branch and the rising New Right. If he continues his first-term role as No. 1 Reagan loyalist, he will likely lose ground to rivals—from retiring Senate Majority Leader Howard Baker to conservative Rep. Jack Kemp—for the 1988 GOP presidential nomination. On the other hand, if Ronald Reagan slows down, falls ill or simply decides to spend more time at the ranch, then Bush, an experienced policymaker, may emerge as a decisive force in the administration—and in the 1988 campaign.

Bush tripped this fall on the slippery soil of gender politics. Squaring off against the first woman on a national ticket, he never found the proper tone. Both his wife and his press secretary made veiled and not-so-veiled references to Geraldine Ferraro as a bitch, and after the vice presidential debate Bush himself bragged that he "tried to kick a little ass." Some Bush loyalists thought the remark may have actually helped him by adding a little macho luster to his prep-school profile. But the "regular guy" style Bush tried to convey could well have been undermined by his incessant tub-thumping for the president. The week before the election the cartoon strip "Doonesbury" lampooned Bush for putting his "manhood in a blind trust."

There has been speculation that one payoff for Bush's loyalty will be more power after the Inauguration. But in an interview shortly before voters went to the polls, Bush said he would be happy if things remained as they are. "I'm not sure how [my role] is going to change or *if* it's going to change," the vice president said, adding that he would resist having "line authority" because "I think it distorts the smooth working of government." Still, Reagan occasionally assigns him such authority (Bush has chaired National Security Council meetings), and the president is expected to continue to draw frequently on Bush's substantial experience, particularly in foreign affairs.

I.O.U.'s: But as he peers toward 1988, Bush is facing a disturbingly familiar situation. He has traveled more miles (35,000-plus since Labor Day), attended more chicken dinners and collected more I.O.U.'s from party leaders than anyone since . . . well, Walter Mondale. Like the former Democratic vice president, he is also viewed by many as a tepid candidate with an inability to connect emotionally to voters. Reagan aides tend not to be sanguine about the vice president's chances in 1988. Privately, one says Bush's staff is made up of "Mouseketeers" who will have to be upgraded if he is to succeed—something Bush avoided doing during the first term to avoid conflicts with the Reagan staff. But if he is to make a real run at 1988, says the aide, Bush will have to break away from the boss: "He doesn't have to disagree before 1986. He might have to after that."

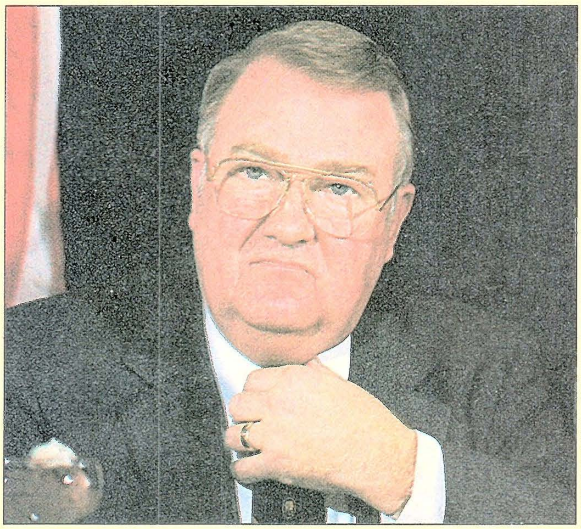
One reason the handicapping has begun so appallingly early is that Reagan, however triumphant, has bequested a divided GOP. "Reagan is the Band-Aid that covers the festering wounds of the Republican Party," says Rep. Tony Coelho, chairman of the Democratic Congressional Campaign Committee. That may be small solace for the Democrats right now, but it could be big trouble for the Republicans down the road. If Reagan is indeed a "transitional figure," as maverick conservative Newt Gingrich puts it, the future of the party could be cloudy. The way to find out which way the GOP is going, says Gingrich plainly, is "to fight about it." A glance at the alternatives to George Bush suggests how fratricidal the GOP may become:

■ **Jack Kemp:** Gingrich and many other right-wing turks favor Kemp, who campaigned in 21 states this year and recently told NEWSWEEK he would "be crazy not to look long and hard" at the idea of running for president, which is about as close any candidate can come at this stage to declaring his candidacy. Kemp's goal during the next two years is to emerge as the GOP's spokesman on economic matters. The former pro-football quarterback and seven-term congressman from upstate New York is a self-described populist who believes that the party should cease "worshiping at the shrine of a balanced budget." Kemp, who has sponsored legislation to establish "enterprise zones" to attract business to blighted urban areas, argues that minorities can be attracted to the GOP. ("I'm never going to rest until the District of Columbia votes Republican," he says.) Kemp's candidacy

A Second-Term Team

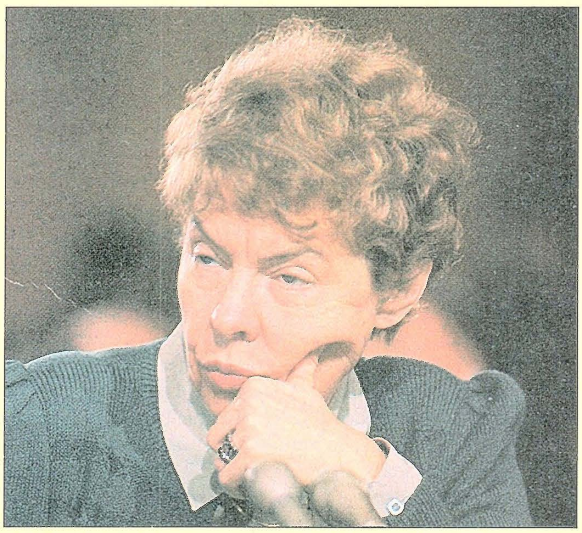
Ronald Reagan may be embarking on a "new beginning," but he says he is "perfectly content" with his old team. The Reaganites have four more years—with a much briefer, second honeymoon—to whittle down the deficit and negotiate an arms-control deal with Moscow. By keeping the old administration together, they argue, they need not waste time breaking in new players, and at least for the critical first year, most intend to stay. Secretary of State George Shultz is still casting for a diplomatic triumph to mark his tenure. Secretary of Defense Caspar Weinberger will stay to fight off any military-budget cutters. CIA Director William Casey, shrugging off persistent controversy, also is likely to keep his job—and to help Weinberger bolster the administration's hawks.

In particular, Weinberger and Casey are expected to lobby for replacement of national-security adviser Robert McFarlane. The hard-liners' choice: Jeane Kirkpatrick, known to be tired of her job as United Nations ambassador. Kirkpatrick does not rule out some promotion. "There are some things I would like to see done in U.S. foreign policy," she told NEWSWEEK, "and only for those reasons would I stay on." She may have an opening if, as rumored, Federal Reserve Chairman Paul Volcker retires a year or so into Reagan's second term. According to one scenario, Shultz might move to the Fed. Kirkpatrick would have an outside chance to replace Shultz, or even McFarlane or Casey. One problem is that White House senior staffers already have rejected Kirkpatrick as too temperamental for any job that requires a consensus builder.



LARRY DOWNING—NEWSWEEK

Meese: A second shot at being named attorney general



BRUCE HOERTEL

Kirkpatrick: Too temperamental to merit a promotion?

Budgets: As in Reagan's first term, the budget choppers are likely to concentrate on domestic programs. Thus some White House aides suggest that Health and Human Services Secretary Margaret Heckler, Education Secretary T. H. Bell and Agriculture Secretary John Block might resign in the face of emasculated budgets. Housing Secretary Samuel Pierce, who has made an art of obscurity, has said publicly that he is likely to leave; privately, however, he has conveyed a wish to keep his job. Labor Secretary Raymond Donovan, who spent much of term one battling legal problems, has taken a leave of absence. "He will continue to serve from wherever he is," jokes a Reagan campaign operative.

The fate of budget director David Stockman will be a more accurate key to the new administration's harmony. He is expected to supervise the next turbulent round of budget cuts. But by January, he must sell the administration's power brokers on his deficit-trimming strategies. If Stockman loses many internal battles, his allies say, he may quit before Inauguration Day.

In the White House itself, the vaunted Baker-Meese-Deaver triumvirate is definitely breaking up—and the betting is that chief of staff James Baker will consolidate his control and stay at least through the summer congressional recess. Baker tired of his job long before the end of his first four years, and his moderate politics are still reviled by many conservatives (who favor replacing him with Interior Secretary William Clark). As a superb strategist loyal to Reagan, however, Baker is expected to stick around along with his whiz-kid lieutenant, Richard Darman, long enough to lead the battle over Reagan's tax-simplification measures. Eventually, Baker still dreams of a front-line cabinet position. That option is conceivable. Some insiders predict that Treasury Secretary Donald Regan will take the Federal Reserve chairmanship—and that Baker might shift to Treasury.

Meantime, counselor Edwin Meese—ethical challenges apparently behind him—is to be renominated as Reagan's attorney general; prospects for Senate approval are favorable. Friends say deputy chief of staff Michael Deaver is ready to resign and go back to public relations. As the resident P.R. genius, Deaver has choreographed the colorful travels and rallies that have become Reagan's signature. But now, a campaign aide says simply, "he's bored"—and eager to show that he can publicize more than Ronald Reagan. Without Deaver, the Great Communicator's second act stands to lack some of the balloons and pizzazz of his first.



WALLY McNAMEE—NEWSWEEK

Deaver

'Czar': The larger fear is that the president himself will ease into his lame-duck years sooner rather than later. Some aides already are brainstorming remedial strategies. From the start, "we've been too tolerant of marginal staff performance," says one adviser. "There needs to be in the second term a great deal more discipline if we're going to get things done." McFarlane is pushing Reagan to name an arms-control "czar" to referee bureaucratic squabbles and coordinate U.S.-Soviet talks; negotiator Paul Nitze is among the candidates. On domestic policy, aides hope the president will delegate more whip-cracking power to Baker or another chief of staff. Such tactics would be unusual for Reagan: the president has always stressed harmony over performance. If he is to ensure his legacy, however, Reagan's second administration must stress both attributes.

STEVEN STRASSER with ELEANOR CLIFT and THOMAS M. DeFRANK

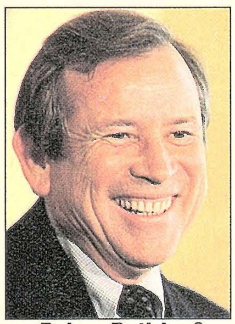
depends on a strong economy to validate the tax cuts he champions.

■ **Bob Dole:** If he seeks the presidency, Dole will do it the old-fashioned way—through the Senate. His first goal is to succeed Howard Baker as Senate majority leader, a post from which he would have the visibility to make himself a major presidential contender. As chairman of the Senate Finance Committee, Dole has emerged as a moderate willing to admit a tax increase might be necessary. His conciliatory approach, combined with a mordant sense of humor, has helped erase his unflattering reputation as Gerald Ford's hatchet-man running mate in 1976. If the Kansas senator doesn't make it, his wife, Transportation Secretary Elizabeth Dole, is expected to be a strong candidate for vice president.

■ **Howard Baker:** After 18 years in the Senate, Baker is retiring to make money and test the political waters. "I'm convinced the Senate is no longer a distinct advantage for a presidential campaign," Baker says. "I need to shed the congressional mind-set." To win in the primaries, Baker must increase moderate GOP turnout or transform his dismal image among now dominant party conservatives. Meanwhile, he is said to be willing to be secretary of state, should Reagan ask.

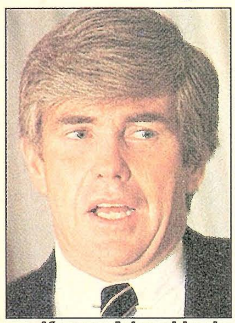
■ **Darkest horses:** Gingrich could jump in if Kemp falters, and Lew Lehrman, a New York millionaire who lost narrowly for governor against Mario Cuomo in 1982, may possibly make a bid. Colorado Sen. William Armstrong has also been mentioned by some party conservatives.

Unfortunately for Bush, the president probably won't explicitly anoint him—or anyone else—as his successor: Reagan historically refrains from endorsements in party contests. The GOP's right wing is likely to be just as indecisive. "We've always been able to know who our favorite was at the end of each election—starting with Taft, then Nixon, Goldwater and Reagan," says Richard Viguerie, a major direct mail fund raiser for conservatives. "That's not so now. I don't know of anybody among us who has firmly settled on a candidate." It is easier, Republicans are finding, to let Reagan be Reagan than to let someone else be him.



JOHN FICARA—NEWSWEEK

Baker: Retiring?



JACQUES M. CHENET—NEWSWEEK

Kemp: A hard look

JONATHAN ALTER with VERN E. SMITH, GLORIA BORGER, ELEANOR CLIFT and THOMAS M.DeFRANK



Face to face with O'Neill: Once more the stage seems set for a deadlock with Congress

Gridlock on the Hill?

The Democrats in Congress can still frustrate Reagan.

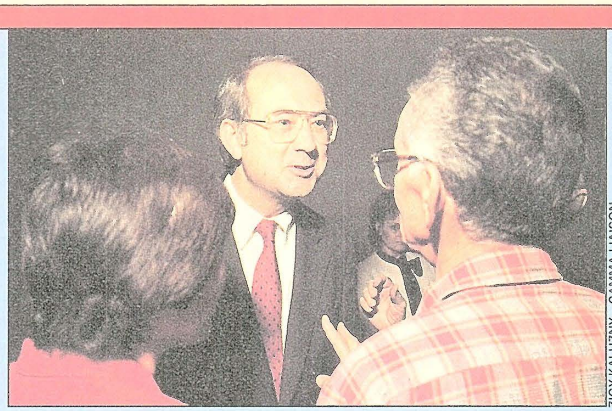
Hope was the first casualty. Both parties had plunged with high optimism into the 1984 congressional campaigns. The Republicans envisioned a philosophical majority in the House of Representatives like the one Ronald Reagan enjoyed in the first heady year of his administration. The Democrats thought that with big-name challengers and a large number of Republican seats up for grabs, they could regain the control of the Senate they lost four years ago. In the end, both parties settled for less. Despite Ronald Reagan's personal avalanche, the most powerful vote-getting force proved to be incumbency. In the House the GOP took some Democratic seats but failed to beat most of the incumbents it targeted; the GOP gained some 15 seats, falling well short of the 26 needed to recoup from the midterm loss in 1982. And in the Senate, Democrats won only two seats, leaving the GOP with a six-vote majority. Still, after a look at the Reagan juggernaut under full steam, Democrats were relieved to get something like a split decision. "The people gave him a personal victory," said Rep. Tony Coelho, Democratic Congressional Campaign Committee chairman. "But they let us keep effective control of the House to counteract his extremism."

Four years ago the Reagan landslide was only the centerpiece of a crushing Republican victory. Republicans captured the Senate and gained 33 House seats, a congressional face-lift that was a portent of the legislative revolution to come. But while the president's re-election victory exceeded the dimensions of 1980, nothing in the 1984 congressional returns spelled realignment. Not only is the president likely to find the spirit of bipartisanship in short supply among Democrats, he may find himself confronted by an increasingly fractious group of congressional Republicans. "He won't be as awesome as he was after 1980," said a Democratic House campaign strategist, and even Rep. Trent Lott, the House minority whip, conceded that modest gains could result in "two more years of gridlock."

Thus the Reagan victory may be ultimately overshadowed. As House Speaker Thomas P. (Tip) O'Neill says, "All politics is local"—an adage many Democrats clung to while fervently disassociating themselves from the national ticket. Early on election evening, when O'Neill pored over election charts in his Capitol office, he checked off 56 Democratic seats as vulnerable. By the end of the evening, despite GOP wins in some targeted districts—most notably in Texas, where Democrats may lose four seats—Republican realignment plans had been eclipsed. For example, in both Indiana and Connecticut, the GOP had hoped to win two Democratic seats, but had to settle for one in each. Republicans also felt they had excellent chances for a Democratic seat on Long Island, N.Y., and for two in the Philadelphia suburbs; they struck out in all three races.

The Senate races provided good election news for the GOP. North Carolina Sen. Jesse Helms defeated Gov. James Hunt (page 25), and in Kentucky, Mitch McConnell pulled the night's biggest upset by nar-

A Boll Weevil Wins in Texas


ZIGY KALUZNY—GAMMA-LIAISON

In Texas politics, as John Connally long ago showed, party consistency is the hobgoblin of little minds. One of the original Democratic boll weevils, Texas Congressman Phil Gramm (right), first jumped ship in 1981 to support Ronald Reagan's tax-cut plan. Last year he made his defection official, and during this fall's campaign to fill the seat of retiring Republican Sen. John Tower, Gramm liked to boast that he was "more closely identified with President Reagan than anybody else in the House." That was good enough for Texas voters, who favored him over Democratic state Sen. Lloyd Doggett by a comfortable margin.

In the general election, Doggett suffered from the ideological and financial fatigue that followed a grueling Democratic primary. But Gramm had no such problem; he breezed through his own primary and then, with $7.4 million to spend, rallied the overwhelmingly conservative GOP voters in Texas and even managed to win endorsements from 15 former state and local Democratic Party officials. The campaign also turned nasty; Gramm scored with one widely viewed television commercial pointing out that Doggett had accepted a campaign contribution from a gay group in San Antonio that had raised at least part of the money at an all-male striptease show—money Doggett eventually returned, all the while accusing Gramm of a "lie-and-buy campaign." Doggett did have labor support and managed to attract a heavy Hispanic vote in South Texas. But in the end, Gramm's appeal to the increasing number of upwardly mobile urbanites and suburbanites in Texas—and Ronald Reagan's sturdy coattails—proved more than enough to win.

rowly beating Sen. Walter Huddleston. Rep. Phil Gramm was another Republican winner (box), piling up a comfortable margin to succeed retiring Texas Sen. John Tower. There were, however, consolations for Democrats. In two Midwest states, where economic recovery has lagged, strong challengers knocked off Senate incumbents; in Illinois, Rep. Paul Simon squeaked by veteran Sen. Charles Percy (page 27), while next door in Iowa, Rep. Tom Harkin beat Sen. Roger Jepsen (page 27). And in Tennessee, as expected, Democratic Rep. Albert Gore Jr. won retiring Majority Leader Howard Baker's seat.

Some highlights from the congressional races:

■ **Presidential potential:** New Jersey Democrat Bill Bradley retained his Senate seat and positioned himself for a national race in 1988 with a sweeping victory over little-known Mary Mochary. Bradley ran as well as Reagan, winning the state with more than 60 percent of the vote. Perhaps equally important, Bradley, known as a serious if painfully stiff politician, loosened up; he even managed to wink at his athletic fame in a commercial that showed him flipping an empty milk carton into a trash basket with the aplomb of a onetime All-America basketball player.

In Delaware, meanwhile, incumbent Sen. Joseph Biden Jr. was enhancing his national prospects with a solid win over former Republican state Rep. John Burris. A cocky and effusive speaker, Biden must find a way to overcome the handicap of hailing from a small (three electoral votes) state.

And in West Virginia, Democratic Gov. John (Jay) Rockefeller IV won his race comfortably despite an 11th-hour scare from Republican John Raese. Rockefeller dipped into his massive personal fortune for more than $7 million, a staggering sum that overcame Reagan's attenuated coattails. A two-term governor, Rockefeller faltered a bit because of his failure to boost the state's lagging economy, but no politician with his name and wealth can ever be counted out of the national sweepstakes.

■ **New faces:** Two months ago Lt. Gov. John

It's Six More Years for 'Senator No'

Though the candidates' rhetoric sometimes made it seem like a contest between Latin American dictatorships and northern labor unions, the North Carolina Senate race was really the New Right versus the New South—and the New Right won. The contestants were the two most popular politicians in the state when the race began: handsome Democratic Gov. James Hunt, who had twice been elected with more than 60 percent of the vote, and the folksy Republican two-term incumbent, Jesse Helms (right). But after a $21 million campaign that set a Senate record for cost and possibly for acrimony, Helms spent the most and suffered the least damage, winning 51 percent of the vote.

Despite the parochialism of most Southern politics, virtually every significant national issue came up in this campaign, thanks to Helms's hard-line conservatism, which once earned him the nickname "Senator No." Nowhere was the religion issue more sharply drawn than here, where conservative fundamentalist ministers organized a registration drive aimed at cancelling the 100,000 new black voters signed up by Jesse Jackson. With the defeat of Illinois Sen. Charles Percy, Helms could become chairman of the Senate Foreign Relations Committee if he is willing to give up the chair at the Agriculture Committee. There he would be in a position to advocate a foreign policy doctrinaire even by Reagan standards. His relationship with El Salvador's right-wing muscleman Roberto D'Aubuisson became an issue this year, in a savage Hunt commercial that attempted to link Helms to Salvadoran death squads. Helms's campaign linked Hunt with groups many North Carolinans evidently considered just as sinister: New Yorkers and homosexuals. But in the end, it may have been the link to Walter Mondale that did Hunt in: Reagan carried North Carolina by 22 percentage points.


ED CARAM

F. Kerry looked like a shoo-in to replace retiring Democrat Paul Tsongas as a senator from Massachusetts. A Vietnam hero and a liberal patrician, he fit neatly into the Bay State's left-leaning mainstream. But a fortnight ago the coronation seemed about to be canceled: his GOP opponent Raymond Shamie surged in the opinion polls with a fiery blend of high-tech philosophy and conservative social views. In the end, Shamie fell short, in large part because Reagan's pull proved highly personal. ABC News's exit polls reported that voters under 30 went heavily for the president—and for Kerry.

Kentucky Republican Mitch McConnell, a county judge, provided the GOP Senate contingent with its best news by narrowly upsetting two-term Democratic incumbent Walter Huddleston. McConnell came from behind by pledging fealty to Reagan and airing a controversial television ad that showed a hunter with a team of bloodhounds looking for Huddleston in various exotic locales—a pointed dig at his opponent's Senate attendance record. The charge was baseless: Huddleston was present 94 percent of the time, but the lackluster campaigner failed to shake the scent of slacker that the ad sprayed over him.

Tennessee sent an old new face to the Senate: Democratic Rep. Albert Gore Jr. This was one race the Democrats figured to win. Gore started with the benefit of a household name: his father served three terms in the Senate. A Harvard-educated congressman, Gore organized early and raised a substantial war chest. He cut into traditional Republican areas with his support for building the MX missile while pleasing liberals by opposing U.S. aid to the Nicaraguan guerrilla forces.

■ **The gender trap:** The only woman elected to the Senate, incumbent Republican Nancy Kassebaum of Kansas, now joins the short list of GOP women likely to be considered for the vice presidency in 1988. Nine other women, mostly long shots, failed in Senate bids; even in Minnesota, Democrat Joan Growe failed to ride Mondale's relatively strong finish and lost her race with Republican Sen. Rudy Boschwitz.

■ **The sleaze factor:** The voter response to three House incumbents tinged by scandal was mixed. Massachusetts Democrat Gerry

Landslide—But Short Coattails

A state-by-state roster of the winners in Senate, House and gubernatorial races shows only modest gains for the GOP—not enough for an ideological realignment in Congress. (Winners are in boldface.)

	DEMOCRATS	REPUBLICANS	NET CHANGE
GOVERNORS*	33	16	+1 GOP
SENATE	47	53	+2 Dems
HOUSE**	248	179	+12 GOP

State	Gubernatorial Race	Senate Race	House Seats
ALA.		**D Heflin†** R Smith	D 5 R 2
ALASKA		D Havelock **R Stevens†**	D 0 R 1
ARIZ.			D 1 R 4
ARK.	**D Clinton†** R Freeman	**D Pryor†** R Bethune	D 3 R 1
CALIF.			D 27 R 18
COLO.		D Dick **R Armstrong†**	D 2 R 4
CONN.			D 3 R 3
DEL.	D Quillen **R Castle**	**D Biden†** R Burris	D 1 R 0
FLA.			D 12 R 7
GA.		**D Nunn†** R Hicks	D 8 R 2
HAWAII			D 2 R 0
IDAHO		D Busch **R McClure†**	D 0** R 1**
ILL.		**D Simon** R Percy†	D 12** R 9**
IND.	D Townsend **R Orr†**		D 4 R 6
IOWA		**D Harkin** R Jepsen†	D 2 R 4
KANS.		D Maher **R Kassebaum†**	D 2 R 3
KY.		D Huddleston† **R McConnell††**	D 4 R 3
LA.		**D Johnston†** (unopposed)	D 6 R 2
MAINE		D Mitchell **R Cohen†**	D 0 R 2
MD.			D 6 R 2
MASS.		**D Kerry** R Shamie	D 10 R 1
MICH.		**D Levin†** R Lousma	D 10** R 6**
MINN.		D Growe **R Boschwitz†**	D 5 R 3
MISS.		D Winter **R Cochran†**	D 3 R 2
MO.	D Rothman **R Ashcroft**		D 6 R 3
MONT.	**D Schwinden†** R Goodover	**D Baucus†** R Cozzens	D 1 R 1
NEB.		**D Exon†** R Hoch	D 0 R 3
NEV.			D 1 R 1
N.H.	D Spirou **R Sununu†**	D D'Amours **R Humphrey†**	D 0 R 2
N.J.		**D Bradley†** R Mochary	D 8 R 6
N.M.		D Pratt **R Domenici†**	D 1 R 2
N.Y.			D 19** R 14**
N.C.	D Edmisten **R Martin**	D Hunt **R Helms†**	D 6 R 5
N.D.	**D Sinner** R Olson†		D 1 R 0
OHIO			D 11 R 10
OKLA.		**D Boren†** R Crozier	D 5 R 1
ORE.		D Hendriksen **R Hatfield†**	D 3 R 2
PA.			D 12** R 10**
R.I.	D Solomon **R DiPrete**	**D Pell†** R Leonard	D 1 R 1
S.C.		D Purvis **R Thurmond†**	D 3 R 3
S.D.		D Cunningham **R Pressler†**	D 1 R 0
TENN.		**D Gore** R Ashe	D 6 R 3
TEXAS		D Doggett **R Gramm**	D 17** R 9**
UTAH	D Owens **R Bangerter**		D 0** R 2**
VT.	D Kunin** R Easton**		D 0 R 1
VA.		D Harrison **R Warner†**	D 4 R 6
WASH.	**D Gardner** R Spellman†		D 5 R 3
W.VA.	D See **R Moore**	**D Rockefeller** R Raese	D 4 R 0
WIS.			D 5 R 4
WYO.		D Ryan **R Simpson†**	D 0 R 1

* One race undecided ** Incomplete results at press time † Incumbent †† Recount requested

Percy Falls Off His Tightrope


JEFF LOWENTHAL—NEWSWEEK

For three terms in the U.S. Senate, Republican Charles Percy walked a political tightrope in Illinois: a moderate who was more appealing to Chicago blacks and Lake Shore liberals than he was to many conservative GOP voters. That equation allowed him to cut into the Democratic vote, and the millionaire one-time chairman of Bell & Howell Co. rose to the chairmanship of the Senate Foreign Relations Committee. But this year, Percy was opposed by a popular and progressive downstate Democrat, U.S. Rep. Paul Simon (right)—and despite a feverish attempt to board the Reagan bandwagon, he lost in a squeaker.

In an effort to erase his image as a somewhat detached aristocrat out of touch with "true" Republicans, the 65-year-old Percy took pains this time around to endorse the president's economic policies, invited such New Right crusaders as Georgia Rep. Newt Gingrich to join his campaign and linked arms with GOP Congressman Henry Hyde, a home-state conservative. But he was still scorned by most national leaders of the New Right and was also attacked for his shifting stands in an advertising campaign lavishly financed by California businessman Michael Goland. Simon, meanwhile, soft-pedaled his own liberal credentials. He pictured Percy as a waffler who "flip-flopped" on such issues as school prayer and the B-1 bomber and who supported the Carter administration's embargo on grain shipments to the Soviet Union—about as popular with Illinois farmers as a midsummer drought.

Studds won despite his admitted homosexual relationship with a teen-age House page. But in Illinois, Republican Daniel Crane, who confessed to an extramarital affair with a female House page, was defeated. And in Idaho, Republican George Hansen, who faces a prison sentence following his conviction on ethics-law violations, was awaiting a recount, trailing by 67 votes.

■ **Big-money races:** Republican strategists made Oklahoma Rep. James Jones, House Budget Committee chairman, their No. 1 target. They sent George Bush, Jack Kemp and a helpful supply of cash to boost U.S. Attorney Frank Keating in the conservative, oil-rich district. Jones fought back by raising $1 million, campaigned aggressively—and won narrowly. Money once again proved to have its limits. On Manhattan's East Side, long the turf of politically minded millionaires willing to ride the subway during election years, Democrat Andrew Stein spent $1.2 million—$400,000 more than GOP incumbent Bill Green, a supermarket heir—and still lost.

Given the gauzy quality of the administration's second-term agenda, it is difficult to anticipate the problems Reagan will encounter. But some are already apparent. Only hours after House Democrats were assured of retaining their ideological majority, they sounded a challenge to the lame-duck president. Both O'Neill and Coelho warned that bipartisanship is out, particularly if, as Democratic leaders believe is inevitable, the Reagan administration is forced to seek a tax increase. "You have a president who has thumbed his nose at bipartisanship," said Coelho. "On taxes, Mr. Reagan is going to have to go on national television and plead with the American public if he wants a tax increase."

Ironically, given his popularity, the president isn't assured of unequivocal support from the congressional GOP either. Though the numbers may still be on his side in the Senate, some key ingredients will be missing—most notably the leadership skills of Majority Leader Baker and Armed Services Committee chairman Tower. Their successors are likely to prove less effective at cajol-

Iowa Voters Run True to Form


MAX WINTER—PICTURE GROUP

It started out as a juicy catfight over Sen. Roger Jepsen's character, but near the end his race with Democratic Rep. Tom Harkin (right) turned serious, revolving around the bread-and-butter issues that so frequently undo farm-state incumbents. Iowa voters, unable to do much about either the weather or high interest rates, have not re-elected a senator since 1966. This year they voted with their hearts for Ronald Reagan, leaving the distinguished-looking but fumble-prone Jepsen to bear the brunt of their real grievances. The administration didn't help by announcing two weeks ago that a program of cash aid to corn farmers would not be continued next year. "If Iowa had experienced the economic recovery," state Democratic chairman Dave Nagle said, "Harkin would have had a tougher time."

Jepsen also suffered from some self-inflicted wounds. Many Iowans were embarrassed by his admission that in 1977 he had applied to a club offering what are euphemistically known as massages; the rest were probably appalled by his limp explanation that he thought he was joining a "health club" for his health. And his sudden flip-flop on the 1981 sale of AWACS planes to Saudi Arabia detracted from his stature, especially after a White House aide boasted that Jepsen was won over by "beating his brains out." Harkin, a liberal five-term congressman, campaigned, none too subtly, as "a senator Iowans can be proud of." He waged a tough campaign on economic issues, avoiding the "ultraliberal" tag even as he pledged to work for a nuclear freeze. Not even a visit last weekend by Reagan could pull it out for the man who looked, but couldn't quite play, the part of a U.S. senator.

ing swing votes from GOP moderates. Reagan may lose on several issues close to his heart, such as the defense budget, the MX missile and aid to Nicaraguan contras fighting the Sandinista government. The House GOP, increasingly under the control of New Right stalwarts, may occasionally find itself at odds with the president as well. If, as expected, Defense Secretary Caspar Weinberger repeats last year's request for a 13 percent hike in military spending, several New Right leaders appear committed to limiting real defense growth to about 5 percent. "You can't say you want to cut other programs and not touch defense," says GOP Whip Lott. "That may not be the administration's view, but in the end I think we'll prevail upon them about how we have to approach it."

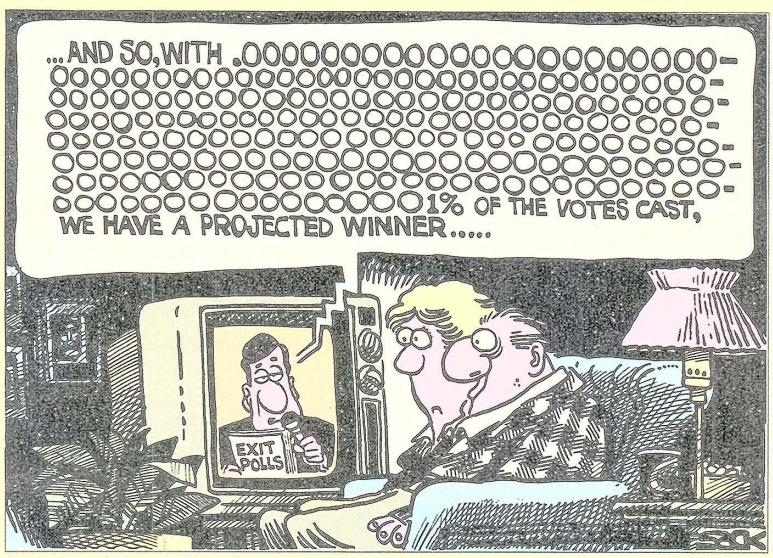
If Republicans are battling among themselves on defense, what kind of consensus can the Reagan administration hope to effect on even more nettlesome deficit-reduction questions, such as tax reform or the impending Medicare crisis? It won't take much to persuade congressional Democrats to hang tough until the 1986 midterm election—an election that traditionally spells disaster for the party in the White House and one in which 22 GOP senators are up for re-election.

MARK STARR and ARIC PRESS with
GLORIA BORGER and JOHN LINDSAY
in Washington and bureau reports

TV: Pundit Overdose

When George Bush made his victory speech, ABC News didn't air a second of it. When Walter Mondale made his concession speech, NBC News and CBS News allowed their local affiliates to decide how much of it to carry—and their New York stations chose to cut to the weatherman several minutes before Mondale concluded his remarks. But were Bruce Morton, John Chancellor, George Will or other commentators ever cut off? Of course not. When it came time to choose between televising politicians and televising pundits, the latter won hands down. If there was ever any doubt as to which the networks thought more important in the political system, they answered it on election night.

It was less the landslide itself than the coverage of it that sent millions of viewers to sleep early. In reporting landslides of years past, at least the networks made an effort to capture the flesh and blood of American politics. By contrast, this year's viewers saw almost no footage of state candidates fighting back tears of defeat or blinking in the glare of sudden victory. Of the three largest networks, for instance, only NBC carried Illinois Senator-elect Paul Simon savoring his triumph—while CBS showed yet more pundits and ABC signed off for the evening. Otherwise, only Cable News Network made an effort to air winners and losers. The other networks showed mostly politicians who aren't running this time (Barry Goldwater, Gary Hart) instead of cutting to current candidates in potentially poignant scenes in hotel ballrooms. This was reminiscent of last summer's political conventions, where coverage of major speakers was often sacrificed for conversation between correspondents. On election night, the major networks spent the better part of the evening repetitively tossing around elaborate exit-polling statistics that sometimes seemed little more than a justification of their huge expenditures on such data.



Jumping the gun: Despite pressure, projections aired before polls closed

'Gasoline': Over and over, the networks went out of their way to urge voters to go to the polls, but they nonetheless ignored widespread pleas to delay projections. Each declared President Reagan the winner between 5:00 and 5:30 Pacific Time, with CBS enjoying the entirely unimportant distinction of being first by a few minutes. "The networks said they would be cautious, but they have thrown gasoline on the fire," said Washington state's Republican Secretary of State Ralph Munro. If the effect of early projections on voter turnout remains inconclusive, there is no denying the bitter resentment toward the practice across the Western part of the country. The decision by all three networks this year not to project a particular state until at least a few actual results begin to trickle in did little to assuage the anger. CBS and NBC in particular have placed "the whims of a handful of network news executives above the rights of millions of American voters," said Rep. Tim Wirth, chairman of a House subcommittee on telecommunications that may consider legislating on the matter next session.

In declaring winners in state races, where premature projecting is not an issue, CBS, NBC and ABC were all relatively even. Despite lacking the resources for computer projections, CNN managed to do the most comprehensive job reporting congressional contests, which turned out to be the most suspense-filled of the evening.

Visuals: As usual, the TV networks trotted out their fanciest visual graphics and gimmicks. CBS, which provided an especially heavy dose of "cross talk" among on-air talent, tried a Rubik's Cube graphic that proved more dizzying than clever. Andy Rooney was annoyingly inane, and Dan Rather's attempts to add color ("South Carolina, the Palmetto State . . .") fell short, especially since the network could not manage to hold off commercials long enough to show the president entering and exiting from his victory speech. ABC, whose coverage showed some zest despite repeated punditry infusions, went for a turning-pages effect in its totals. NBC, meanwhile, stuck with plainer color bars and Tom Brokaw's explanation that he was "running out of metaphors" to illustrate the Reagan landslide.

Bill Moyers may wield a handy Lincoln quote or David Brinkley a nice quip about false teeth, but in general the move toward turning election-night coverage into a Sunday-morning talk show is unwelcome. Analysis is useful, but there is a point beyond which sorting out the "meaning" of a moment cannot go. If the networks don't watch it, they might sort the candidates themselves out of the picture altogether.

JONATHAN ALTER

Help Wanted

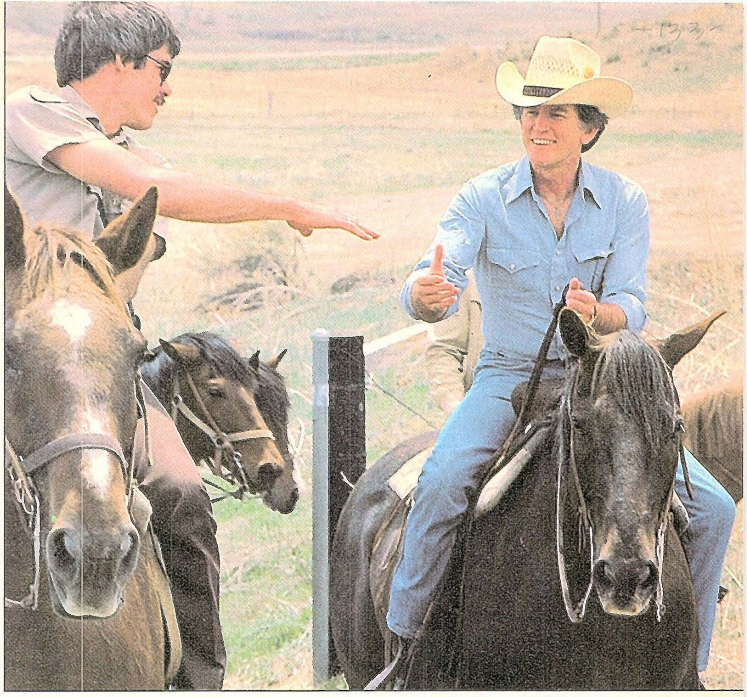
Democrats look for new faces—and answers.

On Capitol Hill this week Democratic National Chairman Charles Manatt will formally accept the keys to a $6 million stone-and-glass structure that will be the Democratic Party's new home—and which, given the dismal results of the 1984 election, may well be the party's single greatest achievement of the year. But it hardly relieves the agony of Walter Mondale's disastrous showing in the presidential election. In the aftermath of yet another electoral debacle, the Democrats are plainly in need of new leadership, new strategies and new answers.

Predictably, there will be a search for scapegoats. First and foremost, of course, many Democrats now publicly concede that Walter Mondale was the wrong candidate: in the age of television, four years of preparation are not enough to overcome a lack of charisma. Nor do they ease the burden of baggage accumulated during a lifetime in politics, particularly the association with Jimmy Carter and the inflationary malaise of the '70s. There is widespread recognition that the Democrats are no longer truly competitive in the South and West, at least not in presidential races, and there is tacit agreement that the Democratic National Committee is still not as well financed and organized as its Republican counterpart. Some see Mondale's campaign as the last hurrah of the New Deal tradition, and some Young Turks are openly discussing the need for a generational purge of the party leadership. "It's absolutely imperative," says Colorado Rep. Tim Wirth, "that a new generation take control of the party."

Villain: Party foot soldiers and local leaders are especially bitter over the course of Campaign '84. To some, like Chicago political consultant Don Rose, the chief villain in the fiasco of 1984 is Big Labor. "Labor leaders' greatest mistake was their arrogance in forcing the nomination of the surest loser in town," Rose says. "Big Labor is out of tune—not just with the public at large, but with its own members." Others, like Greg Schneiders, a campaign adviser to Sen. John Glenn, think Mondale's downfall reveals the folly of changing the party's delegate-selection rules to favor establishment candidates like Mondale. "That was a classic," Schneiders says. "What the party did was say, 'OK, let's make it impossible for another candidate like the one who won our only presidential election victory in the last 20 years' "—Jimmy Carter.

There are deeper fissures within the party, however, and most Democratic leaders know it. Those fissures are the same philosophic divisions that have been apparent in intraparty debates for the past four years and that were clearly evident during the 1984 primaries. On the core issues of the economy and foreign policy, a new Democratic ideology has yet to be hammered out. Walter Mondale spoke for the "smokestack" wing of the party, Gary Hart for the neoliberals and Jesse Jackson for the remnants of the New Left as well as blacks; despite Mondale's nomination, their differences remain unresolved. Is the party still dedicated to defending the declining industries of the Northeast and Middle West, or will it adopt Hart's "Atari Democrat" credo of high-tech growth? Is "fairness" still the party's ideal, does it champion the poor and the dispossessed—or will it now espouse Reagan-style "opportunity"? Are Democrats doves or hawks? Do they support the use of American power overseas and agree on the goals that power should advance? Above all, given the dimensions of Reagan's success, are the Democrats still seen as the party of hope and the party of America's future?



JAMES D. WILSON—NEWSWEEK

Hart campaigning in May: A ready-made neoliberal constituency

None of those large questions will be settled quickly or easily—and for now, the Democrats must be content to lick their wounds and nurture their own hopes for the future. Their leaders are confident that the generational dispute over the party's future direction can be—indeed, must be—settled amicably. "Sure, rust-belt Democrats may be more protectionist and less interested in deficit reduction than Southern and Western Democrats," says Rep. Richard Gephardt. "Yes, labor is for 'domestic content' legislation, and the high-tech Democrats say 'no' to it. Yet there is tremendous agreement that the trade policy we now have is wrongheaded, [and] I believe the more we talk about these issues, the more we will be able to [agree]." House Majority Leader Jim Wright, the current favorite to succeed Tip O'Neill as speaker in 1986, concurs. "There is no essential, irrevocable or irremediable split in the Democratic Party," Wright says. "It would be self-defeating. . . . We can't be only 'Ataris,' nor can we go back to where we were."



DON POLLARD

Cuomo: Well known and well positioned

Cycles: Like other leading Democrats, Wright believes the Reagan triumph will be short-lived—perhaps because the Republicans have ideological feuds of their own, perhaps because Reaganomics may yet force the country into another recession, and perhaps because the president's re-election can still be construed as a victory for the man but not the party. The American economy is cyclical, Wright says, and so is American politics: the Democratic Party will survive, and it will rebound. "In 1956, the second Eisenhower victory left us somewhat bereft and rudderless. The Nixon victory in 1972 left us without any visible direction," he says. This time, he adds, "we're going to have to be in a position to offer some leadership."

Wright's colleagues are already busy surveying the list of potential presidential nominees for 1988—partly because, in the age of the perpetual campaign, the candidates must soon begin their quest for the nomination, and partly because nothing erases the painful present so well as the hope for a brighter future. The early consensus is that the next nominee must articulate the new Democratic vision with force and clarity—unlike Mondale, who is widely faulted for

Ferraro: 'A World of Options'

She insisted to the end that the race could be won. At last the optimism faded—but not for long. Bolstering supporters at the New York Hilton, her eyes glistening but her face calm, Geraldine Ferraro proclaimed, "Even though he did not win this race . . . [Walter Mondale] waged another battle—a battle for equal opportunity—and that battle Walter Mondale won . . . He opened a door which will never be closed again. My candidacy has said that the days of discrimination are numbered."

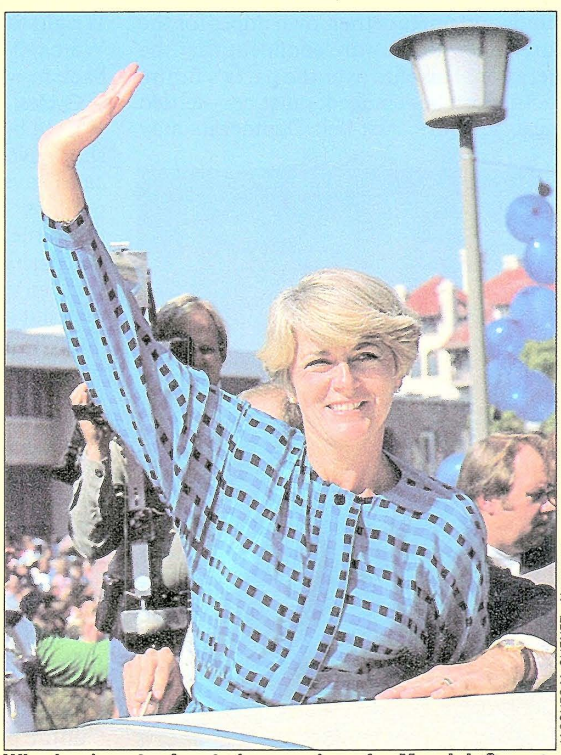
The campaign also opened doors for Geraldine Ferraro. The "housewife from Queens" not only drew huge crowds and won hearts everywhere she went, she weathered with unflagging grace one of the toughest media hazings a political candidate has ever faced. "She's one of the most spectacular campaigners I've ever met," said campaign spokesman and veteran backroom pol Francis O'Brien, only slightly prejudiced. Political oddsmakers expected her to run for U.S. Senate from New York in 1986—but there was speculation as well about a bid for mayor of New York City, governor of New York state or even president someday. "She's got a world of options," said New York Gov. Mario Cuomo.

Fault: But did Ferraro bring Mondale any closer to victory? Exit polls suggested not. The euphoria her selection brought in July was neutralized by questions over her family finances, innuendoes over alleged Mafia ties and controversy over her abortion stand. By tapping the New York liberal, Mondale sacrificed the chance to name a Southerner or Westerner to his ticket; even then, Ferraro's presence failed to win Mondale a majority of women, Catholics, Italian-Americans, her home state—or even her own district. An ABC poll found that 86 percent of Mondale voters said Ferraro made no difference in their votes. But some scholars and supporters insisted the grim returns were not her fault. Said Ruth Mandel of New Jersey's Eagleton Institute of Politics, "I'm sure a lot of people who would have voted for her just couldn't bring themselves to vote for Mondale."

Still, a Senate bid in 1986 will not be easy. Incumbent Republican Alfonse D'Amato has proven surprisingly effective in Washington. He, like Ferraro, is an Italian-American and appeals to similar constituencies. Ferraro could also face a tough primary battle—perhaps from Brooklyn District Attorney Elizabeth Holtzman—and ongoing investigations into her husband's finances could continue to haunt her, as could continued investigative reporting by New York's relentless press.

But any talk of future races was still months away. Ferraro said her immediate plans were to lose 10 pounds (an unwanted campaign souvenir), spend 10 days with her family at their condo in St. Croix and to reread all the press accounts alleging family links to organized crime, with an eye toward possible libel suits. The allegations about her family grieved Ferraro so deeply that she sometimes hesitated when asked if she was glad she ran, and she told one interviewer, "I'm going to spend the rest of my life making it up to my husband . . . to my mother . . . to my kids." Eldest daughter Donna seemed to have other ideas. "My mother is a true public servant," she said, "and this country absolutely hasn't seen the end of her."

MELINDA BECK with SUSAN AGREST and ELAINE SHANNON



JACQUES M. CHENET—NEWSWEEK

Winning hearts: A net plus or minus for Mondale?

failing to make his case understandable to the average voter. Party elders like former Democratic chairman Robert Strauss also insist the next nominee must be able to appeal to all regions of the country; the '84 campaign proved all too well that the Democrats can no longer concede the West and South. In addition, the party must recoup its losses among blue-collar and Catholic voters, and most of all, it must reverse the ominous inroads Reagan made among younger voters. One bloc it does *not* need to fight for is the black vote, which went overwhelmingly Democratic nationwide. "If the labor vote, the Jewish vote, the female vote and the white male vote pulled their weight the way the black vote will pull its weight, we would win this election," Jesse Jackson said as the first returns rolled in.

But to a man, the Democrats insist their talent pool is deep in bright, articulate, young contenders—some in Washington, and others at the statehouse level. "I'm fixated on the governors right now," said Schneiders. "If they could grasp control of the DNC it might be a whole new ball game. Some people will say, 'Let's change the rules.' Some people will say, 'Let's change to new ideas.' I think they're all missing the point. What we need are new *leaders*, and they're out in the states: they're people who've actually balanced budgets and dealt with social issues. And they don't have to turn themselves inside out to show they're interested in economic growth."

List: The short list of potential presidential nominees among the governors includes: Mario Cuomo of New York, Bruce Babbitt of Arizona, Mark White of Texas, Charles Robb of Virginia, Michael Dukakis of Massachusetts and Richard Celeste of Ohio. Another up-and-coming young governor, Jay Rockefeller of West Virginia, made his debut in national politics on Nov. 6 by winning a seat in the U.S. Senate.

In Congress, meanwhile, Democratic talent scouts have their eye on Sen. Bill Bradley of New Jersey, Sen. Dale Bumpers of Arkansas and Sen. Joe Biden of Delaware—and some expect that Sen. Gary Hart, who mollified his critics by campaigning strenuously for Mondale this fall, will make another bid for the nomination. Mondale polltaker Peter Hart sees salvation for the party in younger Democrats who are liberal on social issues but moderate on fiscal issues. "The message for the Democrats is clear," polltaker Hart says. "The pragmatists won, and they are the future of the party."

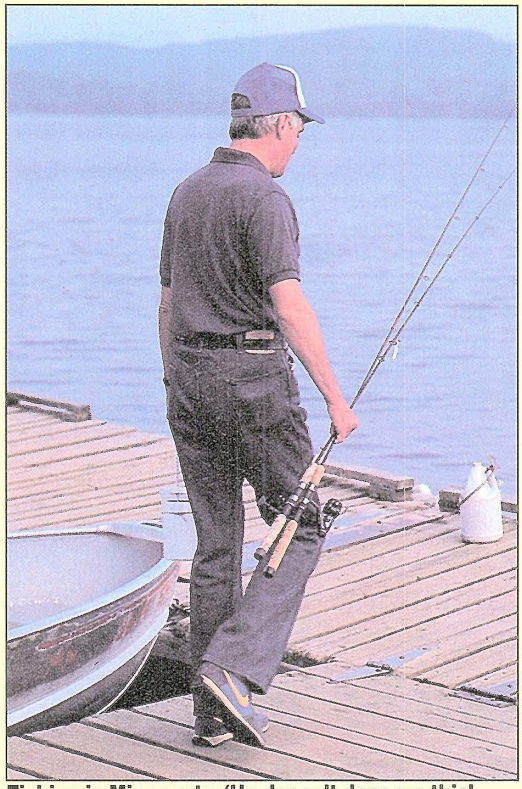
Senator Hart will start with a ready-made constituency if he chooses to run again—and though many of his workers in the 1984 primaries were inexperienced, they have learned valuable lessons for the next campaign. But Hart has his problems as well: a campaign debt of $4 million, the animosity of big labor, the possibility of a strong challenge if he seeks re-election in his Senate seat in 1986 in Colorado. In addition, many party pros think his performance in the primaries displayed a political glass jaw—

'Joys and Heartaches'

Walter Mondale may first have felt the land sliding out from under him in late September at the Seattle airport. The harbinger was a set of his own poll numbers confirming his 20-point deficit. As he absorbed the message, Mondale lapsed into the kind of quiet withdrawal that press secretary Maxine Isaacs knows as "a Norwegian trait"; the tactic is "to consider the worst possibility," she says, and "stare it squarely in its beady little eyes." The demon confronted, Mondale pursued his polls-don't-vote campaign through two debates and down to its final teary rally in Minnesota. When political aide Tom Donilon telephoned with the last dismal numbers at midafternoon on Election Day, all Mondale had to say was "Thanks."

The campaign team always harbored the hope that its Fritz could slay the dragon poll numbers. "He always believed that if he pressed hard with a decent, powerful case, something would break," says Donilon. "That kept him going. That kept us going." The candidate's last California appeal was a cry against the inevitable. "They'll turn your vote into a future you never wanted," Mondale cried. "Don't let them do it! Don't let them do it!" While flying home, he wrote out the words for what was to be a final campaign speech, an elegy delivered in a dark and frosty airport hangar in St. Paul. "Through all the joys and heartaches, I could hear you," Mondale assured his fellow Minnesotans. "And I could also hear Hubert push me on." As if his mentor Hubert Humphrey stood at his side, Mondale issued his apologia: "When I got tired, I could hear you say, 'Give it another whack.' And I did."

The Mondales showed up first in line to vote at the North Oaks recreation center. Then at a scrambled-eggs breakfast with family and friends, Mondale gossiped about Minnesota politics and his own experiences "out there" in the nation beyond. "I think [American voters] are yearning for consistency," he said at one point, adding: "They're tired of upset." Afterward, he took a long walk in the woods with Jim Johnson, Mike Berman and John Reilly, the men who had helped put his campaign together four years earlier. Returning home, the candidate discovered the usually relentless pool of trailing reporters asleep in a van. He pounded on a window to rouse them, joking: "Does it mean anything when I have to wake up the pool to cover me?"



LARRY DOWNING—NEWSWEEK

Fishing in Minnesota: 'He doesn't deserve this'

'Sir': Mondale kept his composure as the electorate delivered the worst Democratic defeat in history. He gathered senior aides to help draft his concession speech—and broke off long enough to console scores of campaign workers who had known him only as "Sir." He managed to get through a reception with fat-cat supporters and an extended family dinner arranged by wife Joan. Then he retreated to his hideaway hotel suite to watch the numbers with aides, a fishing buddy and his beloved cheeseburgers. He had given the campaign his best; now his future included a Virgin Islands vacation and comfortable possibilities ranging from professorships to law partnerships. But that made the loss no less devastating for a proud party man. Mondale's friend Reilly expressed the ultimate anguish. "Fritz didn't expect it. We didn't expect it," Reilly muttered. "He doesn't deserve this."

STEVEN STRASSER with
MARGARET GARRARD WARNER

his arrogance, his impatience, and his inability to project warmth.

Jesse Jackson, who exceeded most professional pols' predictions during the primaries and who has since campaigned long and hard for the Democratic ticket, may be well-positioned too. As the most visible leader for the Democrats' most loyal constituency, Jackson may be the wild-card candidate of 1988, just as he was in 1984. "I am not projecting what I will do in 1988," Jackson says. "I have political options which I will exercise in the future, [but] right now we are organizing the Rainbow [coalition] into a national, progressive political organization."

Burdens: One party elder thinks Bradley, Cuomo, Hart, White and Robb are the pick of the futurity field—along with Sen. Edward Kennedy, who has been carefully modulating his image as a quintessential establishment liberal. Kennedy already has his own political-action committee, and he has natural alliances with labor, blacks and other key constituency groups of the party. His problem, as always, is that he too is burdened by the past—his own as well as the party's.

The speculation is only slightly premature, for what one DNC official calls "the first primary of the 1988 presidential campaign" will take place later this month at a meeting of state party chairmen to be held in the U.S. Virgin Islands. There the state chairmen will discuss yet another series of revisions in the party's delegate-selection rules; the last such "reform," which created the party's superdelegate system, was of crucial benefit to Mondale during the 1984 primaries. The built-in bias triggered protests from Gary Hart and Jesse Jackson, and this time around, the party is pledged to create a so-called "fairness commission" to eliminate the front runner's advantage. In addition, the state party chairman will discuss another important issue: choosing a successor to party chairman Manatt, who is widely expected to step down in January.

To the Democrats, there is probably some comfort in all of this: if nothing else, the muted cranking of the party's internal machinery is one sign that the business of politics continues as usual, no matter how dire the election returns. In fact, however, the party is no more certain of its policies than it was in 1980. And unless Reaganomics fails utterly, the party has no real strategy for recapturing the initiative from the Republicans. The consequence, as many Democrats know, is that they desperately need both a new message and a new messenger. "Above all, the Democratic Party once again must be the party of *change*. Change is a powerful force in this country . . . [but] the Democratic Party has become the party of the status quo," says Democratic polltaker and strategist Pat Caddell. "If the Democrats don't become the party of change, they're doomed."

TOM MORGANTHAU with GLORIA BORGER, HOWARD FINEMAN and SYLVESTER MONROE in Washington, FRANK MAIER in Chicago and GERALD C. LUBENOW in San Francisco

ELECTION EXTRA

A BEHIND-THE-SCENES ACCOUNT OF THE PRESIDENTIAL RACE AND THE KEY PEOPLE WHO SHAPED IT

Campaign '84: The Inside Story

Part One: At the start, Reagan's staff glowed with assurance. Americans wanted to feel good about their country again, and in his confident presence, a decided majority of them seemed to.

Fellow citizens, our work is not finished

The day was a momentous one, but Ronald Reagan had always been a late starter, and he was still wrapped in a white terry-cloth hotel-issue bathrobe when Kenneth Khachigian was shown into his suite at the Century Plaza in Los Angeles at 10 one morning just after Christmas 1983. "You can see I dressed for the occasion," the president said with his most disarming "Our Gang" grin. So far as the world had then been permitted to know, Reagan was still brooding about whether to offer himself for a second term. But that had all been a tease; he had in fact made up his mind and had sent for Khachigian, a sometime White House speechwriter with a Groucho Marxist mustache and a gift for Reagan's gab. "It's an unfinished job," Reagan said as they sat down. He did mean to run again, and he had sent for Khachigian to help him put his sense of calling to the office into words.

It was still possible in those days to find a smart-money bet that Reagan would not seek re-election. It was said that the president, pushing 73, was starting to feel his age and the tug of his ranch. It was said that Nancy was not willing, or not well. It was said that another campaign would be too punishing and that a second term would be pure misery—a lame-duck struggle merely to preserve the revolution he had wrought in 200 intoxicating days in 1981. It was even said, by an adviser who cared greatly about the office, that Ronald Reagan's place in history would be at risk if he did not quit while he was ahead—that his name might well go down with Lyndon Johnson's, Richard Nixon's, Gerald Ford's and Jimmy Carter's in the depressing roll of men who had left the presidency in defeat.

A man less optimistic than Reagan might indeed have been daunted by the thunderheads boiling up on the horizon. The deferred cost of his revolution had been a train of 12-digit deficits stretching as far into the future as the eye could see; it was the assessment of his own polltaker, Richard Wirthlin, in a series of privately circulated memos, that the president had "failed miserably" at his campaign promise to hammer the budget into balance and that the bills could be "devastating" when they came due. Neither had the world bent to Reagan's Manichaean mental picture of it, not in any theater of action larger than Grenada. He understood that the Soviet Union—the empire of evil, in his eyes—lay beyond his reach. But as the men in his innermost circle knew, he had had to be dissuaded from the private fantasy that Cuba might be liberated by force of arms; the appraisal of the CIA was that the Fidelistas would simply take to the hills again and turn the island into a front-porch Vietnam.

Spiritual Hue: What insiders knew and outsiders mistook about Reagan was the feeling of mission he brought to the office, whatever its discouragements. That side of him had always been there, starting with his first serious try for the presidency in 1976; there had always been men at his elbow playing to it, telling him, "Governor, you *must* run." But his feeling of vocation seemed to those men to take on almost a spiritual hue after the attempt on his life in March 1981, *as if,* one of them thought, *he felt touched by destiny.*

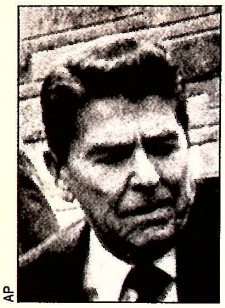
He told people afterward that the rest of his life belonged to God. He could not pretend to divine his plan, but he had always looked on the presidency as a kind of stewardship over God's country, and if it was the will of the people that he continue in it, they would tell him and he would serve. "It sounds very egotistical, doesn't it?" he told Khachigian as they labored over his announcement speech. If so, he did not mean

This piece was reported by Tony Fuller, Tom DeFrank, Eleanor Clift, Lucille Beachy, Joyce Barnathan and other correspondents. It was written by Peter Goldman.



WALLY McNAMEE—NEWSWEEK

The winner and still champion, in the Oval Office: Reagan was commonly mistaken for a simple nostalgist when his real offering was hope



AP

His feeling of vocation seemed to take on an almost spiritual hue after the shooting in 1981.

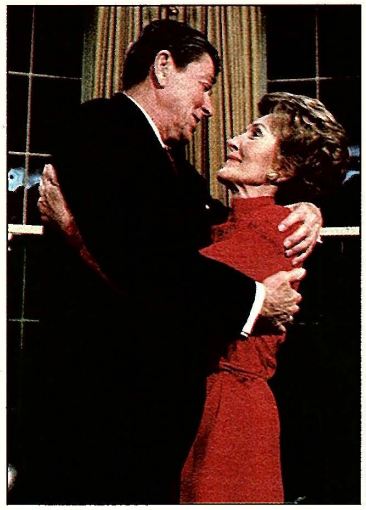
it that way. "It's not that they want *me,*" he said. "They want these policies."

It was true that he looked forward to the sunrise wake-ups and the midnight tuck-ins of a campaign with less than complete enthusiasm. His first experience at it, running for governor of California 18 years before, had had some of the old exhilaration of show business; you kick off with a hell of an opening, he had said, then coast for a while and go out with a hell of a close. But five campaigns later, he confessed a closet preference for elections on the British model: six dense-packed weeks and it was over.

He enjoyed the speeches, which he had raised to an art form, and the answering roar of the crowd. He was less enamored of the hours, the planes—he had never been a happy flier—and the unfamiliar beds, and he found the homework tiresome; at first sight of the fat campaign plan his handlers had prepared he asked why they were forcing a phone book on him. The official line was that he was raring to go. Their private advice, bluntly put by a senior strategist, was that 1984 would be the worst year of the rest of his life.

It was likewise true that Nancy had had to persuade herself that running again was right for him, and for them. She stood alone at the core of Reagan's life, inside that shell of yarn-spinning bonhomie he kept in place even among his closest associates. *It's always been them against the world,* one of them, Stu Spencer, thought. *They don't need the rest of us.* The rest of them had accordingly to wait while Nancy came around.

Pounding: There had been one bad patch after the *attentat* against Reagan; for a long while thereafter, she would tell people, "Let's get through this four years and all go back to California." There was another when the Republicans took a pounding in the 1982 by-elections, and her fear for her husband's life began to merge with her concern for his pride; she did not want him humiliated, as he had humiliated Jimmy Carter in 1980. For a time, when the men around him were egging him on, she made known her wish that he talk to her first. "We've got to have a long conversation about this," she would say with a glance at him, "and decide some things in our own minds."



LARRY DOWNING—NEWSWEEK

After the speech: At first, Nancy wasn't at all sure about running

That process was visibly more painful for her than for him. She seemed to friends to have acquired a taste for her role as First Lady, preferring it, in any case, to a future rusticating at the ranch. But not all her associations over three years in Washington had been happy ones. She had lost her father and nearly her husband, and as her stepson, Mike, put it, it seemed to knock the wind out of her. For a long passage, she looked gaunt and hollow-eyed, and she picked up a bronchial bug she seemed unable to fight off. There was, inevitably, talk, and her wasted appearance was seen by gossips as confirming what she and her spokespersons regularly denied. She found, moreover, that she was not alone among the Reagans in her anxiety. Mike and Maureen, the children of Reagan's first marriage to Jane Wyman, were gung-ho for a second term. Patti and Ron, Nancy's children, were not; they found their lives crowded in by their Secret Service bodyguards, and they were fearful, as Nancy was, of another attempt on their father's life.

Still, it was the habit of her 31-year marriage to Reagan to yield when he heard the trumpets summon him to battle, and her hesitance diminished as his prospects for re-election rose. She did not settle for his incurably optimistic conviction that he would prevail; she conducted her own canvass, cross-examining his political operatives—"How is it out there? Can he win or not?"—and passing hours on the phone seeking the counsel of her California friends.

The answers turned mostly reassuring as Reagan's fortunes revived and Nancy's doubts were appeased. On the day of Reagan's 1984 State of the Union address, the stock market dipped sharply on a fresh hum of rumors that she was ill and that he planned to retire. "Because of *me!*" she fumed over the phone to Sen. Paul Laxalt, her favorite among her husband's campaign command. "Well, I'm going to put on my brightest red dress tonight and I'm going to *sparkle!*" She did; her smile had never seemed braver or her doe eyes more adoring, and the rumors subsided.

Only a small and privileged circle knew then that the Reagans had decided to run. There had, of course, been encouraging winks and nods to the people they would need. On Election Day 1982, with his ratings low and the Republicans in trouble, Reagan asked Laxalt to accept an undefined position as "general chairman" of the party. Laxalt didn't like the nebulous look of it and said he wasn't interested unless Reagan planned to seek re-election. Reagan wasn't talking, not even to his closest chum in Washington, but a twinkle in his eye told Laxalt that the answer would be yes.

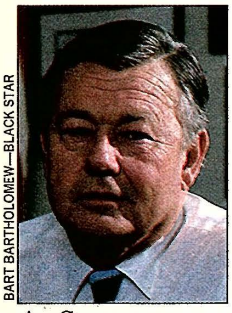
Edifice: Still, the tease stretched out for a year more, and Reagan's men indulged him, deferring to his sense of theater and his wish to float above politics as long as he could; it was as if his motives would seem pure even to himself so long as he was not actively begging votes. There was no point telling him that other Republican aspirants needed to know his intentions, or to try to force a decision by building an elaborate campaign edifice around him. *Fine,* he would say, passively watching as committees sprang up and mailings went out; it would all be fine, he would say, *if I were to run.*

It was not until Christmas that he began privately informing the men in charge that they had a candidate, and even then he continued his coquetry. Days before the announcement, he and Nancy dined at the White House with Stu Spencer, the gruff old pro of the campaign-in-waiting. They talked about long-ago political wars in California and about the new engagement at hand, and when the stewards had cleared the table, the president said, "I'm really ready."

But as Spencer boarded the elevator down from the second floor, Reagan abruptly told him, "Oh, by the way, Stu, I'm not running." The elevator door slid shut between them, Spencer on one side looking stricken, Reagan on the other grinning a wide *gotcha* grin.

His declaration on a Sunday night in January was handcrafted by Khachigian to Reagan's specifications: something high-toned, the president had said, recounting the mess he had inherited, the wonders he had wrought and the vision he held of the presidency as the servant of the people. "But our work is not finished," he said; he milked the suspense to the end of his speech and then asked to be permitted to serve for four more years.

"You could've put that paragraph in at the top," Laxalt twitted him afterward. The tease was over, the quest begun, and Reagan permitted himself a hearty answering laugh.



BART BARTHOLOMEW—BLACK STAR

As Spencer boarded the elevator, Reagan said, 'Oh, by the way, Stu, I'm not running.'



WALLY McNAMEE—NEWSWEEK

Showing the flag: He tapped into something deep in the national spirit, a dammed-up current of pride in the past and optimism about the future

An aura of leadership, strong and sure

Afterward, Stu Spencer would warn people that Reagan had peaked that night and would never be quite so firmly settled on top of the world again. It is the business of campaign strategists to worry and, when serious worries are wanting, to invent them. But in those first euphoric days, the president's men had a hard time finding anything worse than overconfidence to scare one another with. *We've got nowhere to go but down,* they said. *It'll be a lot closer than it looks,* they said. *There won't be a landslide this time,* they said—but something dreamy in their eyes said that there would be.

Wirthlin, to be sure, was still brooding in apocalyptic language about the deficits, "a monster," he said, "not yet fully hatched." But this time, old Numbers, as Wirthlin was teasingly known around the White House, was out front of the voters; those who cared at all that the government was a trillion and a half dollars in the hole seemed not to blame Reagan for it. Inflation was at bay. Unemployment was coming down, fast. The Russians weren't talking, but they weren't adventuring much either. The Marines were then still in Lebanon, but the White House was already at work on a secret plan to pull them out. Ed Meese was the name of the attorney general-designate, not a case file in a special prosecutor's office. The Democrats seemed bent on nominating Walter F. Mondale, a shopworn Old Dealer in their partisan eyes, and private intelligence estimates showed the president leading him in 45 of the 50 states.

It was accordingly hard to repress the glow of confidence in the air around Reagan—that secret sense that the Force that had favored him in 1980 was irresistibly with him again. He had a record to answer for this time, and it wasn't entirely a winning one by normal political measure. His ledger sheets were blotted by a deep recession, an uneven recovery, a rising poverty rate, a hemorrhage of red ink, a rogues' gallery of major and minor scandals, and a record at foreign policy that was, in one private White House estimate, "completely lackluster—to put it kindly."

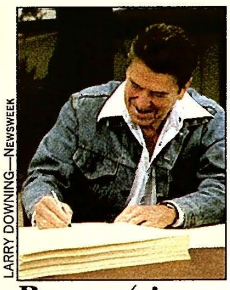
But Reagan seemed immune to conventional standards of judgment. He had tapped into something deep in the national spirit, a dammed-up current of pride in the past and optimism about the future. He was commonly mistaken for a simple nostalgist when his real offering was hope. Nobody expected miracles any more, one aide guessed, conceding by implication that Reagan hadn't really worked any; people wanted to feel good about their country again, and in Reagan's infectiously confident presence, a working majority of them seemed to.

Confidential Prospectus: Wirthlin had found that longing in his numbers in 1980—"a yearning," he wrote, "for leadership"—and, with others, had successfully argued that it be made the leitmotif both of the campaign and of the Reagan presidency. In the 1960s and 1970s, he wrote in a confidential prospectus that June, the public had been "severely battered" by Vietnam and Watergate, assassination and riot, the revolt of the blacks and the estrangement of the young. The result was "the shattering of traditional confidence in America" to a point where, through most of the '70s, three people in four felt the country had gone off down the wrong track. Heavy majorities in Wirthlin's polling believed that everything was moving too fast; that there were no discernible rules or lasting friendships anymore; that the values of their



BRUCE HOERTEL

In private, Wirthlin brooded over the deficits—'a monster not yet fully hatched.'



LARRY DOWNING—NEWSWEEK

Reagan (signing the tax cut) had put the old New Deal coalition to rout after 50 years.

parents were going to ruin before their eyes.

What people wanted in so unanchored and uncaring a world, Wirthlin proposed bluntly, was "an authority figure . . . a leader who can take charge with authority, return a sense of discipline to our government, and manifest the willpower needed to get this country back on track." It was Carter's most devastating failure that he had not shown that sort of command—that he had, on the contrary, thrown up his hands in surrender and acted as if the nation's troubles were insoluble by *any* president. The people, Wirthlin's numbers argued, weren't buying defeatism; in their view, there was nothing fundamentally wrong with America that "a few good leaders" couldn't put right. Reagan wouldn't have to trim his ideological sails, Wirthlin wrote; it didn't even matter that he stood well to the right of his own party, so long as his campaign sent "the clearest possible message that Reagan stands for leadership and control."

Polltakers in political campaigns, of course, are constantly rediscovering America—usually an America thirsting for those virtues prominent in the candidate who happens to be paying the bills. But Wirthlin was on to something and knew it; he had already test-marketed six possible campaign themes, and two of them stressing a strong, can-do approach to leadership had come up the runaway winners. The role was written for a leading man like Reagan—a serene, self-confident hail fellow unburdened by doubt or morbid introspection—and in a thousand Peorias, it played.

'Given': In their first flush days in office, the 1980 returns looked to Wirthlin, as to others around Reagan, like an "axial event" in American political history; Reagan had put the enfeebled old New Deal coalition to rout after 50 years and had won for himself and his party a chance at "redrafting the policy agenda of this country . . . for the next two decades." Through his first spring and summer in Washington, the president seemed to be achieving precisely that. At his wish, a pliant Congress enacted a massive income-tax cut, kicked the free-spending habits of a half-century, and diverted rivers of cash from the welfare state to the garrison state. In the process, Reagan had profoundly altered the terms of political debate in America. "That debate will not take, as an automatic 'given,' the position that government spending can solve most of our social problems," Wirthlin wrote in March 1982. "The federal government will likely be viewed by Republicans and Democrats alike as functioning in a world of limits just as the rest of us do."

What the ideologues among Reagan's men regretted later was that they had not dared even more in those heady early days, before the opposition had time to regroup and force the White House back into what Wirthlin called "a maintenance mentality." For a worrisome time, their moment seemed to be slipping from them entirely. The economy slid into the worst hard times since the Depression, dragging Reagan's popularity down with it; his Gallup rating bottomed near the Carter latitudes, at 35 percent, and the Wirthlin Papers took on what for their author was an unnatural tincture of gloom. In December, in a memo for the president, he totted up the off-year Democratic gains and the attendant damage to that aura of strong, sure leadership they had created around Reagan—"perceptual changes," Wirthlin warned, "that endanger your presidency." The peril lay in the growing suspicion that the Reagan economic program was not fair and would not work. ". . . Time is beginning to run out," he said. "*People want to see concrete signs that the economic recovery is under way soon.*"

As it worked out, the recovery did materialize, surprising everyone except Reagan with its strength and its ruddy halo effect on his own prospects. By some peculiar Reagan Effect resistant to the usual laws of physics, he escaped blame for the economic bad times and got credit for the good. His approval rating leapt into the low 60s in his house polls with the pushover liberation of Grenada and the 76-trombone revival of the economy. Ahead lay a free ride to the nomination, the first for any incumbent president since Dwight Eisenhower in 1956, and a strong running start toward November against any opposition then in sight. Even Numbers Wirthlin was smiling again over his printouts and his battle maps; he could count a hundred ways to a majority of the electoral vote without unsheathing his slide rule.

The president remained, as he always had been, a polarizing figure dividing the nation by sex, class, race and ideological persuasion; *his* America was lopsidedly white, male, conservative and well-to-do. "We've got a problem with women, and the problem is Ronald Reagan," Stu Spencer conceded; there had been a seismic 20-point swing among men from Carter in 1976 to Reagan in 1980, but women had hung behind, and the result had been the widest and most stubborn gender gap since the suffragists were in the streets. The income gap was equally wide, and was inflamed in the smokestack-industrial states by a recession that had never really ended. People making more than $20,000 a year tended to admire the president; people making less did not. He still jangled nerves with his hand near The Button, and he still excited the suspicion that he favored both the company and the interests of the rich.

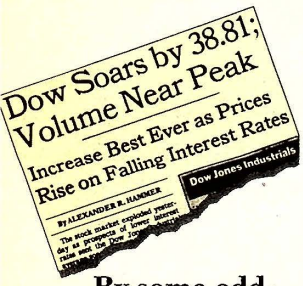


BILL STRUHS

A medical student comes home from Grenada: The message was that 'America is back, standing tall'

Clear-Eyed Vision: Yet Reagan towered over the political landscape at the dawn of battle for precisely those reasons Wirthlin had written about: he was, in the eyes of a commanding majority of his countrymen, a strong, decisive man who embodied the best of the American past, held a clear-eyed vision of the future and was above all else a leader. He had taken office at a time when, as he put it himself, an awful lot of people thought that the good days were over for America—that the country had reached the limits of its dreams and would never again be what it once had been.

The victory of his first term was not so much that he had slowed the growth of government or rebuilt the arsenal of democracy as that he had revived the nation's confidence. The Gallup poll had been asking at intervals for five years if people were satisfied with how things were going and had found that, by overwhelming majorities, they were not; the minority who were had dipped as low as 12 percent in the summer when Carter had his vision of a nation sunk in malaise. In February 1984, after three years of Ronald Reagan, the satisfaction index touched 50 percent for the first time ever. "America is back, standing tall," the president had said in his report on the State of the Union. That had been his promise in 1980, and all the strategy he seemed to need for 1984 was to play it again.



Dow Soars by 38.81; Volume Near Peak

Increase Best Ever as Prices Rise on Falling Interest Rates

Dow Jones Industrials

By ALEXANDER R. HAMMER

The stock market exploded yesterday as prospects of lower interest rates sent the Dow Jones average

By some odd Reagan Effect, he escaped blame for the economic bad times and got credit for the good.



BILL FITZ-PATRICK—THE WHITE HOUSE

Back at the ranch: Reagan never lost his quality of next-door neighborliness and never became part of the system that he presided over

A best friend in the White House

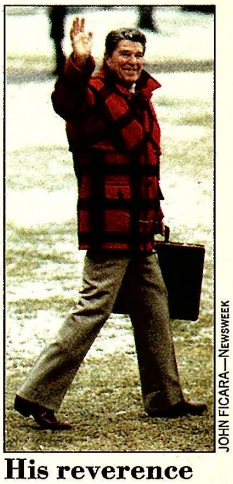
He was not a leader in that heroic mode celebrated in high-school texts and Fourth of July orations. He had none of the panache of a Franklin Roosevelt, the swagger of a Douglas MacArthur or the brittle elegance of a John F. Kennedy. Ronald Reagan was more nearly Everyman as president, and an aging Everyman at that. He had, turning 73, grown set in his ways, his world view fixed in blacks and whites, his thought framed in anecdotes, his conversation reliant on jokes whether on social or state occasions. Once, a venerable Western leader came visiting with a *cri de coeur* to the president on the urgency of establishing personal bonds among heads of state in the nuclear age. It was past time, he said, for Reagan to break with his deep-grained Russophobia and seek rapport with the new leadership in Moscow. The president listened impassively until his visitor slumped back into his wing chair, passion spent, awaiting a response.

"Say," Reagan asked him, "have you heard the one about the time Brezhnev was in a hotel in Warsaw?"

Reagan's people had always known the vulnerabilities of the man behind the smoking-car stories and the gee-whiz grin; they had lost sleep in 1980 contemplating the trouble he would be in if, as Wirthlin wrote then, the opposition succeeded in painting him as "dumb, dangerous and a distorter of facts," and the three years since had not entirely allayed their worries. There was, for one thing, his age; he seemed as sound as a pre-OPEC dollar, but he was the oldest president in the history of the republic, and as a senior aide put it, "Sometimes, at night, he really *does* look old." There were as well the patterns of a life whose heaviest intellectual labors for 30 years had been memorizing movie scripts and after-dinner speeches. His staff did not pretend that Reagan's reverence for the work ethic applied to his own languid study habits, his out-by-6 office hours, his evenings in front of the TV set or his frequent California holidays.

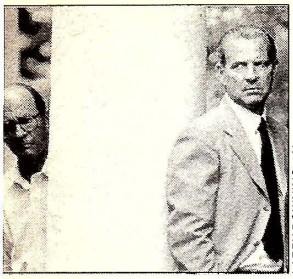
Afternoon Person: The people around him—*the fellas,* he called them—had accordingly developed certain cotton-batting ways of handling him, protecting him as if from himself. Nancy vetted his workload, since he seemed hopelessly passive about doing what the fellas wanted, and objected when she thought they were asking too much. Mike Deaver, the keeper of the Reagan image, fussed over lenses, lighting and camera angles that might throw the presidential wrinkles into high relief. Reagan's schedulers recognized that he was an afternoon person and could be accident-prone if he wasn't well rested. He seemed indeed to peak around 5 o'clock, according to their synchronized watches, and sometimes had trouble staying awake at meetings before then. So they tended to save the heavy subjects till late in the day and to see that there were interludes of dead space in his date book before then.

The president chafed under some of the protective measures; when he got wind of an in-house debate as to who would take over the Reagan Watch once Ed Meese was gone, he told Senator Laxalt tartly, "Paul, I don't need a keeper." Nor, by the evidence of the polls, did he seem to need apologetics either for the way he did business or for what he had wrought. His victories were substantial, and as Stu Spencer thought with enduring wonder, he walked away from his mistakes. Nothing seemed to matter—not the flubs or the fairy tales, not the frightening deficits or the upward tick-tick-tick of interest rates, not the rout of America's mission in Lebanon or the frustration of its purposes



JOHN FICARA—NEWSWEEK

His reverence for the work ethic didn't always apply to his own languid study habits.



LARRY DOWNING—NEWSWEEK

Reagan chafed under some of the protective measures by aides like Deaver and Baker. 'I don't need a keeper,' he said.

in Central America. It struck John Sears, who had been a tactician to both men, that Richard Nixon got blamed for everything and Reagan for nothing; people liked and trusted him enough to forgive him all, even the consequences of his own decisions.

Hands-Off Style: He ran the government his way, with a slack hand; he sketched the outline of his vision, then left it to the others to color it in. He resisted detail and endured conferences with jokes and stifled yawns; once, gazing at some workmen pruning trees beyond the Oval Office windows, he groused, "I'd rather go out there and work with those guys today than go to this stupid meeting." His people argued that his hands-off style seemed at least to work, where Carter's petit-point obsessions did not; whole days went by, as Deaver once remarked, when a president didn't really have to decide anything, and on those days, honoring his wishes, his men saw that he was not bothered.

There was a price in coherence for his loose-reined management; the administration seemed sometimes unable to speak with a single voice on the most serious questions of economic and foreign policy, and the president himself was obliged to affirm at a news conference that he was, too, in charge. "To me," Alexander Haig wrote in his memoir of his short, unhappy life as Reagan's secretary of state, "the White House was as mysterious as a ghost ship; you heard the creaking of the rigging and the groan of the timbers and sometimes even glimpsed the crew on deck. But which of the crew had the helm?" The implied answer was that it wasn't Ronald Reagan.

The further cost was Reagan's occasional embarrassment at what one congressional Democrat described as the "huge gaps in his information bank"—gaps sometimes extending to the names and faces of people he had appointed to high office. Once, at a gathering of municipal officials, he greeted his own secretary of housing and urban development as "Mr. Mayor." At a meeting on acid rain, he appeared to have mixed up his environmental watchman, William Ruckelshaus, with his Middle East troubleshooter, Donald Rumsfeld; he called Ruckelshaus "Don" so often that his chief of staff, James A. Baker III, finally had to slide a note up the table correcting him.

Reagan worked from index cards at meetings and often in one-on-one conversations, clinging to them for support even when they led him off the point. At a high-level bargaining session with the leaders of Congress on the MX missile, he tried to solo without them to disastrous effect. We've got to worry about land-based missiles, he said, and not the submarine missiles, because they're not nuclear. In fact, they are, as everyone else in the room knew and no one dared say. A Democratic congressman rolled his eyes. A member of Reagan's own team stared at the ceiling. The secretary of defense appeared to be counting the grain-lines on the table. The silence was leaden, and only when Reagan excused himself a short while later did the talk get back on track.

In the economic dog days of 1982, only 38 percent of the respondents in a private Wirthlin poll felt that the president knew what he was doing. And yet his presidency appeared, in the apt metaphor of U.S. Rep. Pat Schroeder of Colorado, to be coated in Teflon; nothing negative ever seemed to stick to it, or to him. Early in the primary season, Walter Mondale tried out the charge that Reagan was practicing "leadership by amnesia," a code-worded way of suggesting that he had grown too old and forgetful for the job. Seven days later, Mondale lost New Hampshire, buried by what the White House chose to interpret at least in part as a punitive vote for Gary Hart.

Reagan was, to be sure, the master of TV where most modern politicians were its slaves. His packagers held their breath whenever he did an on-camera news conference and rationed him to seven in all of 1983, but in a controlled setting, he was, as Wirthlin wrote, "the only candidate I know of who can sit at a desk, look directly into the camera and hold the attention [and] interest and grab the emotions of a television audience." He had the gift of intimacy, of plain speech, simple vision and open feelings. When he was working on his speech justifying the invasion of Grenada and the loss of American lives in Beirut, his man Deaver showed him the story about the wounded Marine who—unable to speak—scrawled the motto "Semper Fi" on a pad and handed it to his general.

"If you can read it without choking up," Deaver said, "I'll let you keep it."

Reagan tried and couldn't finish.

"All right, give it back," Deaver said, but Reagan wouldn't; he kept the clipping, rehearsed it to 12 different groups till he could handle it and used it as the emotional coda to his speech. In the 24 hours thereafter, his approval rating for handling the crisis in Lebanon jumped 15 points.



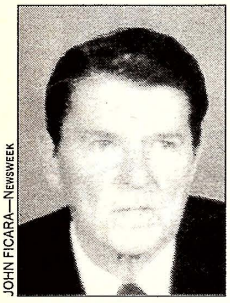
PETE SOUZA—THE WHITE HOUSE

Beating an arm-wrestling expert: Even at 73, the president seemed as sound as a pre-OPEC dollar

Generosity: But the bond between Reagan and the country was stronger than his performing artistry. It rested partly on the underlying perception that he was a nice guy, however uncharitable his policy choices might seem to the losers. It was in fact hard for him to visualize people and their problems in the large, a moderate adviser thought; the generosity his countrymen sensed in him was personal rather than arithmetical, an impulse to reach for his wallet if he felt touched by somebody he could see or something he had read.

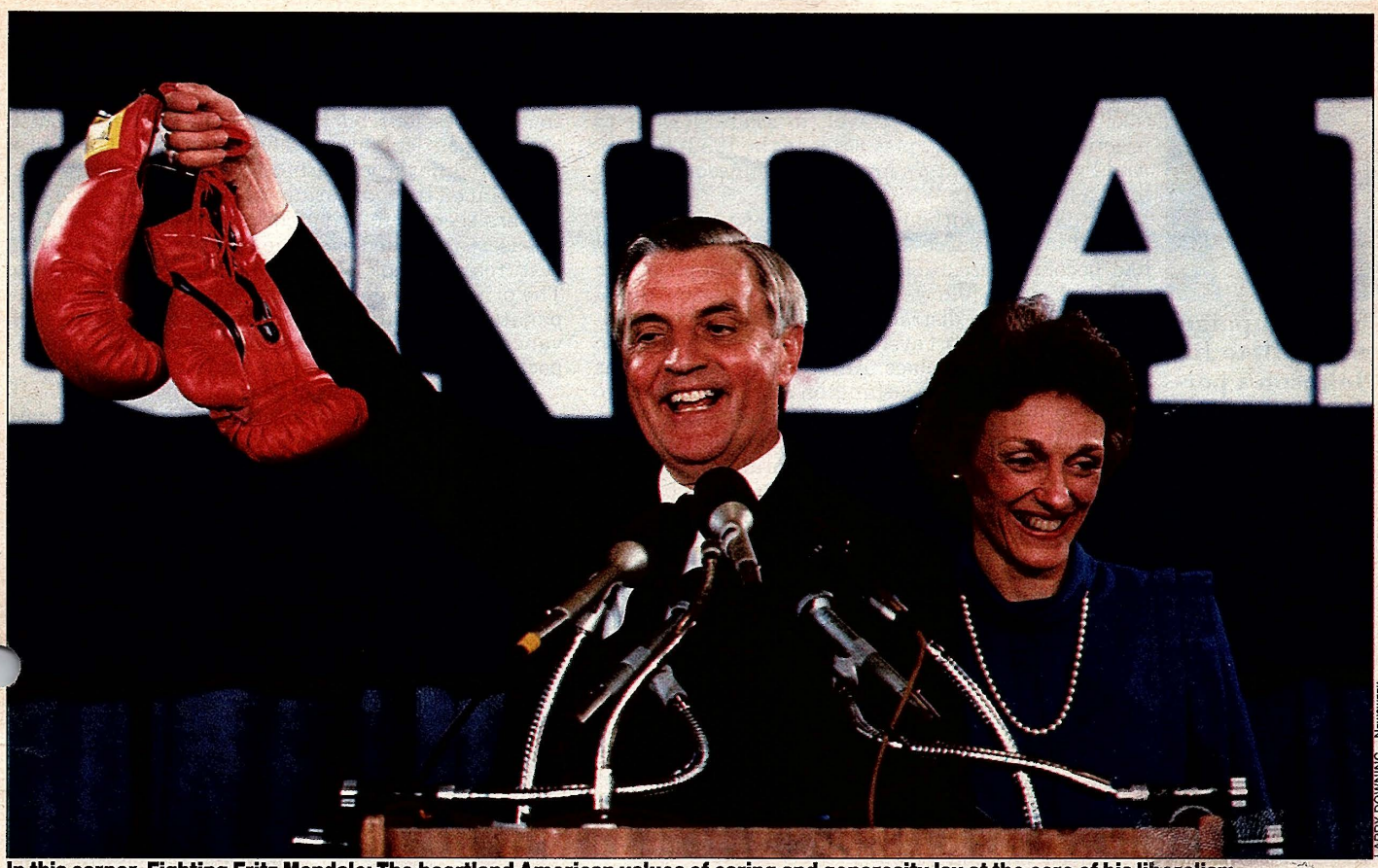
He was addicted to "60 Minutes" on Sundays, and when one of its stories moved him to anger or tears, his Monday-morning calendar would wait while he placed phone calls and commissioned inquiries. He wrote to strangers whose sorrows or small victories had stirred his emotions. He gathered nuts at Camp David for the squirrels on the White House grounds, and when he read a newspaper story about deer starving in the Utah winter, he sent $100 to a fund to save them.

He was, in these acts, America as it imagined itself to be—the bearer of the traditional Main Street values of family and neighborhood, of thrift, industry and charity instead of government intervention where self-reliance failed. When he first announced for governor of California in 1966, his sometime boss in the movies, Jack Warner, is said to have responded, "No, Robert Cummings for governor. Ronald Reagan for best friend." Reagan had never lost that quality of next-door neighborliness and had never become part of the system, not even when he presided over it. He was still playing best friend, a citizen cast up among politicians; the American heartland saw his communion with the past and his cocky, can-do grin into the future and recognized itself.



JOHN FICARA—NEWSWEEK

He practiced the 'Semper Fi' story until he could tell it without choking up.



LARRY DOWNING—NEWSWEEK

In this corner, Fighting Fritz Mondale: The heartland American values of caring and generosity lay at the core of his liberalism

Enter the Democrats

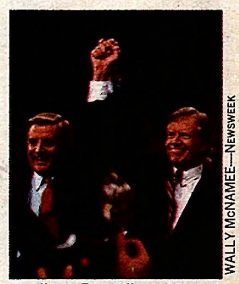
Part Two: Mondale represented the party's New Deal tradition, Glenn offered a shove to the center, Hart heralded 'new ideas' for a new generation and Jackson embodied the growing strength of black voters.

A last round-up of the old coalition

Walter Frederick Mondale had always been a meticulous man, the kind who hated being seen in public with a crease unpressed or a stray hair uncombed; he had grown up believing that these were things people judged you by. His announcement for the presidency one icy morning in St. Paul in February 1983 was accordingly a study in preparation. He holed up for days on end with his reading, his Rolodex and his brain trusters, attacking his speech like a lawyer briefing a case, while the men in gray who were his lengthened shadow saw to every supporting detail; they even chose the plain comfort of the Radisson Hotel over some of its flossier competitors because the Radisson had union help and the others did not. Mondale's 55 years had been a measured journey toward his declaration, and human frailty had been programmed out of the picture. "I know myself," he said when the moment finally came. "I am ready. I am ready to be president of the United States."

There had been a time 10 years before when his readiness had been suspect even to himself. He was a man of notorious caution; they opened Fritz up for an appendectomy, his antagonist Gene McCarthy used to tell people with malicious pleasure, and they didn't find anything. It was a loser's thrust, cruel and unfair. But the quality of Mondale's innards had in fact become a matter of public speculation when he took an early flier at the presidency in 1974, then announced that he had had enough of Holiday Inns and retired to the bleachers to watch Jimmy Carter's accession to power. He had disliked all of it, the begging, the bragging and the sparse and unresponsive crowds, and had concluded that he was not prepared to walk through fire to be elected anything. It had taken a four-year apprenticeship in the Carter White House to bring his confidence and his ambition to that fierce pitch, and even then, he had first to persuade people that he was serious.

Minnesota Mafiosi: This time, he was. The ashes of the Carter presidency were still warm when, in the days following its rout in November 1980, Mondale called in three of his Minnesota mafiosi, Jim Johnson, Mike Berman and Dick Moe, to talk about 1984. They all felt that he could win—that the Reagan landslide had been a personal repudiation of Carter, not of the liberal ideals Mondale stood for, and that he accordingly had at least as good a chance as anyone to pick up the pieces. Mondale, as it turned out, no longer needed



WALLY McNAMEE—NEWSWEEK

It had taken four years in the Carter White House to restore his confidence and ambition.



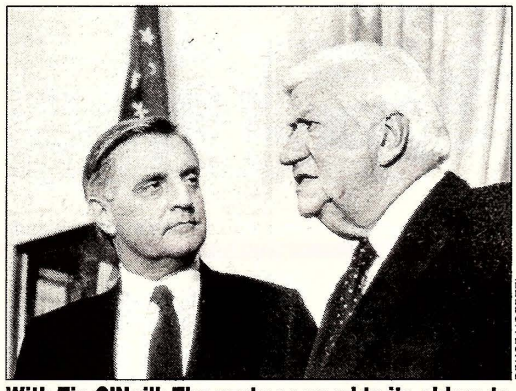
LARRY DOWNING—NEWSWEEK

The campaign was built to Jim Johnson's perfectionist standards—everything was anticipated and tended to.

persuading; he had already discovered a hunger he had not felt before and had come with a list of prerequisite tasks for his men. "I need to make a living," he told them. "I need some time to refresh myself—to take some time off, to travel, to study. I want to practice law. I want to play a role in the 1982 election. And I want to maintain my ties to Minnesota. I want to be a Minnesotan."

Mondale was, without quite saying so, committing himself to what successful presidential campaigning had become since Richard Nixon's triumph of the will in 1968: a four-year full-time obsession unencumbered by the distractions of public office or private life. The support systems that he had insisted on were set quickly in place. An untaxing position was found for him in the Washington offices of a Chicago law firm, Winston & Strawn; it paid him $150,000 a year, did not interfere with his moonlighting as a lecturer, a consultant and a corporate director for $350,000 more, and placed him in close daily proximity to senior partner John Reilly, an original Kennedy old boy who in his seasoned middle 50s would become the untitled wise man of the Mondale campaign. The tie to Minnesota was knotted with a residence in the St. Paul suburbs, though Mondale remained in both flesh and spirit a man of Washington, and with two teaching appointments in the state. Time was blocked out for travel, as far as China, and for study. "John," he told Reilly one day, beaming like a schoolboy, "I've finally figured out the Federal Reserve. I think I understand it."

Frost Belt: The larger task was to encase Mondale in the smoothest, costliest and most efficient organization in contemporary Democratic history—an apparatus designed not only to serve his personal ends but to re-create his battered party behind him. The Democrats were commonly thought of as the majority party in America, but they had achieved that status only twice in presidential elections since the death of Franklin Roosevelt, and the coalition that had borne him to four terms was in acute disrepair. It had been eroded by the flow of population from the cities to the suburbs, from the frost belt to the sun belt, from blue- to bleached-collar jobs, from a generation forged in hard times and world war to a generation with younger, rawer memories of double-digit inflation and Vietnam.



BRUCE HOERTEL

With Tip O'Neill: The party seemed to its elders to have been driven half-mad by the tumult of the '60s

The party seemed to its elders to have been driven half-mad by the tumult of the 1960s and to have taken on a kamikaze bent ever since. It had reformed away its past and had given itself over to the guerrilla candidacies of George McGovern and Jimmy Carter, to disastrous effect. It had always been a bazaar of dickering interests, but the back-room dealers who used to mediate among them had gone the way of the pterodactyl, and the binding Democratic vision of the government as the engine of social justice seemed spent—the victim, in part, of its own successes at helping raise workingmen and women to the middle class.

Mondale belonged to that past; with the single bruised exception of Edward M. Kennedy, he was the last New Dealer, the surviving heir to a tradition of thought and politics handed down from Roosevelt to Truman to Johnson to Humphrey and finally to him. He was not much good at the new game of television, as he confessed to his media consultant, Roy Spence, at their first interview in January 1983. "I want to do better," he said, and he did submit unhappily to a few coaching sessions, but his gifts were for the old touch-and-feel politics of pressed flesh and bussed babies, of whispered flattery and hot-lick oratory that peeled the paint off the auditorium walls. The mere sight of a camera seemed to bring out all the symptoms of his unease: the hooded eyes, the reedy voice, the wooden gestures, the look of nearly ministerial solemnity. The private Mondale liked a joke, a Chivas and a fine panatela, but only off the record; more than one advance man was obliged to stuff a live cigar into his pocket when a TV crew hove into sight.

Neither was Mondale at ease talking about himself, an act he counted immodest and therefore vaguely sinful; he vastly preferred dwelling on his public record and on the deep liberal convictions underpinning it. He had grown up a small-town Methodist preacher's son, his life lived on public display, and the front-parlor persona he had retreated inside was as flat and unremarkable as the southern Minnesota landscape of his childhood; if you were a good and godly man, he had been taught, your faith and your character would speak for themselves. Mondale was far more comfortable in politics as an organization man among organization men, the cool, tough Washington professionals like Reilly and Johnson who would direct his campaign.

Reticent Bearing: They found Reagan's Main Street vision too retro for their tastes, too uncool, and on those occasions when Mondale *did* offer up his alternative—when he spoke of the heartland American values of caring and generosity at the core of his liberalism—they squirmed and said that Fritz was laying it on a bit thick. They rather preferred the Mondale who, in Roy Spence's unfortunate phrase, "dares to be cautious." A certain reticence in style and bearing was his natural habitat anyway, and Reilly for one had been around long enough to know that you couldn't change a candidate's basic character. If you tried to, he thought, it would come off as precisely what it was: phony.

Their chosen course to the nomination instead was to reunite FDR's old coalition of discontent, a mosaic of constituencies held together not by personality this time but by the habit of reliance on Washington to right public wrongs and by a common antipathy to Ronald Reagan. Their rationale for a Mondale candidacy was barren of sweeping vistas and soaring rhetoric; it came down finally to the fact that he was not Reagan and the promise that he would make America a safer, fairer and more productive place than it had lately become. Their strategy valued the sheer overwhelming force of organization over vision or passion, though Mondale had more of both than he was ordinarily given credit for. Poetry was a risk in a campaign whose very soul was the avoidance of risk by the most painstaking attention to detail.

The cost was a certain indefinition in Mondale's candidacy, a haziness of any purpose larger than winning; the medium had become the message. The campaign at the highest levels felt affection toward Mondale as a man and concern about him as merchandise. The central issue before them, Spence, the media



MARIO RUIZ—PICTURE GROUP

It would have been the coup of modern politics if it had worked, John Reilly said—to win simply by persuading people you couldn't lose.

man, wrote in a strategy memo in August 1983, was that their candidate was "not seen as a strong national leader with a vision for the future and the guts to make the tough decisions for America . . . I believe," Spence went on, "that the national image of Walter Mondale is [that he is] 'a nice guy, a typical old-fashioned politician, a politician whose heart is in the right place but has no real *depth,* no real inner strength, no real backbone—a politician who is so tied to the *old answers* that he is not up to the job of leading a *New America*'."

Spence's proposed remedy was to redo him, to make people see him as a man of strength and principle. Jim Johnson's was to surround him. Johnson, the button-toned-down young doctoral candidate who was the principal engineer and the chief operating officer of the campaign, started out keenly aware that Mondale was not a new face, that he had been around for 20 years with Humphrey and then with Carter; you had to play the hand you were dealt, he thought, and if a charismatic candidate was not one of your cards, you made up for it with a perfectionist's mastery of the rules and strategies of the game.

Professional Enterprise: Johnson had worked in past campaigns that confused themselves with crusades, Gene McCarthy's and George McGovern's among them, and he had no intention of reproducing their mistakes. A campaign was not a church or a family, he warned recruits as they came aboard; Johnson had beliefs, too, but this campaign was going to be a strictly professional enterprise, intolerant of sloth or human error, with the single end of electing Walter Mondale president. It was built, that is, to Johnson's own perfectionist standards, and when it was in place, he stepped back to admire his work at a distance. Everything had been anticipated and everything tended to, down to minutiae as fine as seeing that the candidate always had a supply of aspirin in his pocket. "We may have overlooked something and we may be surprised," Johnson said at the eve of the primaries, "but at this point I simply cannot see what it would be."

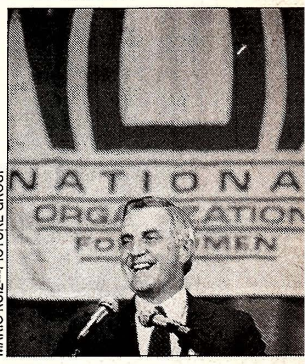


WALLY McNAMEE—NEWSWEEK

With Kirkland: Would labor's embrace seem a prize or a purchase?

His pride of authorship was premature; Mondale's zero-defect campaign *was* surprised, by Jesse Jackson in the ghettos and Gary Hart in the suburbs, and was pinned down through the spring and summer of 1984 in a debilitating war for the nomination and far more. They were figures in a transitional year in American politics, a time when old political alignments were disintegrating and new ones were struggling to be born. The Reagan majority of 1980 had been precisely that, a majority held together by the force of his personality; his man Stu Spencer, for one, guessed that it would not outlive the Reagan presidency. The Democrats were no better positioned to seize control of the changing terrain. Their race was the travail of a party caught between its past and its future, Mondale trying to hold its atomizing parts together against Hart's ambitious baby boomers and Jackson's insurrectionist blacks. It was as if the ghosts of Hubert Humphrey, John Kennedy and Martin Luther King were doing battle, and if none of the avatars was quite a match for the original, the stake would become, in Mondale's eyes, the soul of the Democratic Party.

But Hart was barely visible on the horizon line when Mondale's planning began, and Jackson was out of sight beyond it. The principal competition then was thought to be Teddy Kennedy, and after Teddy, John Glenn. Others were crowding toward the starting line—Hart, merchandising his new ideas and his Kennedy mannerisms; Alan Cranston, riding the current of support for a nuclear freeze; Ernest Hollings and Reubin Askew, the Southerners, each hoping to be struck by the same bolt of lightning that had found Jimmy Carter; George McGovern, running for his prairie-liberal principles and for his own redemption. But none of them caused Mondale's men sleepless nights; Kennedy and Glenn were the People cover boys, the glamour of an otherwise unlustrous field.



MARIO RUIZ—PICTURE GROUP

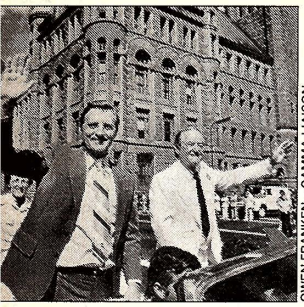
Endorsements could be useful, but you had to know how to cash them in.

What Mondale and his generals sought was to outplan and outorganize everybody and win before a single vote had been cast, mainly by creating the perception that they could not lose. It would have been the coup of contemporary political history if it had worked, as Reilly told Johnson early on, and it nearly did. They started by organizing a political-action committee for Mondale in advance of the 1982 by-elections. Everybody serious in the new presidential politics has one, each with a high-flown name and a warren of computer work stations. But Mondale's Committee for the Future of America was rivaled only by Kennedy's Fund for a Democratic Majority as the best operation in the Democratic field; it raised $2.5 million, paid his way to 42 of the 50 states and started him off toward 1984 with a tested mailing list and a hip pocket full of IOU's from candidates down to the bottom of the ballot, where the state legislators are.

Missionaries: Mondale's men opened a Washington headquarters as corporate and impersonal, in one congressional visitor's eye, as a branch office of IBM. They dispatched missionaries to the provinces and made themselves visible everywhere, usually in the uniform ensemble of gray suit, blue button-down shirt and red tie known within the campaign as a Full Norwegian. When Mondale journeyed to Philadelphia for the party miniconvention in 1982, his objective was simply to match Kennedy huzzah for huzzah, which he did. But he took 100 workers with him and filled an entire floor at his hotel with clattering typewriters and jangling telephones—a show of force laid on precisely for its intimidating effect.

Their playbook further included a command of the rules of play, and where the existing rules didn't suit their design, Mondale's operatives, in an alliance of convenience with Kennedy's and labor's, rewrote them. Their vehicle was the Hunt Commission, a Democratic panel set up to undo some of the grass-roots reforms under which McGovern and Carter had captured the party and to return its management to professional hands. The allies saw to it first that the commission itself was dominated by friendlies—Reilly was Mondale's principal mole among its members—and that its labors harmonized with their interests.

Their principal interest lay in rigging the game against outsiders and for themselves—for men like Mondale and Kennedy with national names and connections and for labor as the party's biggest organized client constituency. "No one was looking," Johnson said afterward with a sly smile, and the alliance got essentially what it wanted. The calendar for 1984 was "front-loaded" with early primaries

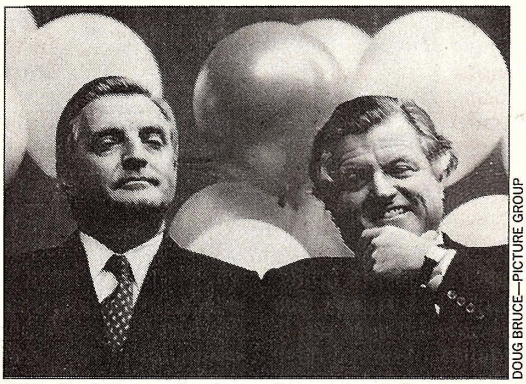


OWEN FRANKEN—GAMMA-LIAISON

The surviving heir to the tradition of Roosevelt, Truman, Johnson and Humphrey.

and caucuses, tightly bunched in time and widely scattered across the map, so that a campaign as rich and broadly based as, say, Mondale's could run everywhere and spend everyone else out of business. Seats as "superdelegates" were reserved for more than 500 elected officials and party leaders—men and women presumed to prefer someone they knew to another stranger like Carter. The requirement that delegates be divided proportionally was likewise bent to favor front runners with "bonus" delegates and to require dark horses to win discouragingly high "threshold" percentages of the primary vote to qualify for any delegates at all.

Flattering Pictures: Having thus stacked the deck in favor of the party establishment, Mondale's operatives set out to collect pledge cards from its members before anyone else could get to them. Begging endorsements had been held in some disdain by party pros at least since 1972, when Edmund Muskie had tried with a memorable lack of success to make a strategy of it. But Reilly, a man of keen wit and earthy humor, said the conventional wisdom was bullshit. He and Johnson had both worked for Muskie and had both concluded that seeking endorsements hadn't been the problem—it was the failure to understand what you had to do next to cash them in. Where Muskie had collected them and shown them off like flattering pictures in a photograph album, Reilly saw them as no more than points of access to political power. If you signed up a governor, a mayor or a labor leader, it was his organization you were after, not his name or his personal following, and you moved in swiftly to secure it. His organization became yours; you simply pre-empted it and chalked up one less place that you would have to flood with your own time, talent and money.



DOUG BRUCE—PICTURE GROUP

With Ted Kennedy: Something about Kennedy's manner made Mondale doubt he was running

The biggest prize of all was the AFL-CIO, with its 96 unions, its 14.7 million members, its pools of manpower and money, and its hunger to regain its sorely reduced authority in Democratic politics. The extent of the atrophy had been brought forcefully home to the federation's president, Lane Kirkland, when he journeyed west to the state of Washington in 1980 to campaign for a friend in need, Sen. Warren Magnuson, a New Deal period piece of 75 fighting a losing struggle to survive. Outside a plant gate one early morning, a workingman snatched a leaflet out of Kirkland's hand, balled it up, threw it to the ground and said he wouldn't vote for that son of a bitch Maggie if you paid him to. "Mark that man down as leaning against," Kirkland told an aide with a brave smile, but when he got back to headquarters, he began telling people that labor was in serious danger of losing its political grip.

The device he and his barons came slowly around to as a means to get back in play was to choose a Democrat early—a *regular* Democrat like Mondale or Kennedy—and throw the federation's enormous resources behind his nomination. The notion of an endorsement was still germinating when Mondale set his cap for it. There were those who warned that it would be a mistake for him to accept labor's embrace; Hamilton Jordan, a friend from their days together in the Carter White House, argued strenuously that it would look as if the unions had bought Mondale and would guarantee Republican hegemony for the rest of the century.

But Mondale and the labor movement had already been bound together for decades by their shared beliefs and their pleasure in each other's company. It was a measure of their affinity that when a Glenn man took a Kirkland man to a mating lunch at Washington's Hay-Adams Hotel during the holiday season of 1982, they found Mondale and Kirkland deep in conversation at the next table; they lunched together *every* Christmas.

The only rival who stood between Mondale and the AFL-CIO endorsement—and with it, some thought, the nomination—was Ted Kennedy. Glenn wanted it, and so did Hart, *begging* Kirkland over lunch at the Hay-Adams at least to wait till the primaries began; his scruples and Glenn's materialized only after the federation had passed over them. So did Alan Cranston, who buttonholed Kirkland's chief aide, Kenny Young, at the party miniconvention and announced with obvious conviction that he had already broken out of the pack. Young was genuinely fond of Cranston and didn't have the heart to tell him what he was thinking: *Alan, you're crazy.* Kennedy alone had friends enough in the movement to challenge Mondale or at least to stop him short of the two-thirds majority required for the prize. It was a fair bet that, with Teddy in contention, the federation might split its endorsement between the two men, or even decide not to bestow one after all.

Awkward Day: Something about Teddy—something nonengaged in his manner when the two men spent an awkward day campaigning together for Kennedy's re-election to the Senate in 1982—raised the shadow of a doubt in Mondale's mind. "Do you think Kennedy's running?" he asked Tip O'Neill over lunch one noonday late that November.

"You must be kidding," O'Neill answered; as everyone knew, Kennedy was already working the phone, staffing up and taking office space in Iowa, and the speaker wondered silently whether his old friend Fritz had taken leave of his senses.

But Mondale wasn't convinced. His political perceptions bordered on the extrasensory, and his astonishment was therefore restrained when Ted Kennedy called a press conference one week later and announced that 1984 would not be the year for him, that his place was with his family. It was a tribute to both Mondale's tact and his head start that many of the best of Teddy's organizers and fund-raisers beat a path to Mondale's door in the weeks that followed.

Glenn, to his later regret, was not nearly so surefooted as Mondale had been. On the very day of the senator's stand-down, Glenn—then still an undeclared candidate—rushed to the press gallery and proclaimed himself the natural heir to the Kennedy legacy; he, after all, had been a friend of Jack's going back to the dawning of the space age and had helped shepherd Bobby's children in the aftermath of their father's assassination. As it happened, he and Teddy had never been especially close, and Teddy was angry at his impetuosity. It had, Glenn admitted to himself afterward, been a bad mistake—the first in a long train that would bring his candidacy crashing to earth.



PHOTOS BY ROBERT R. McELROY—NEWSWEEK

A long way from orbit: Spaceship Glenn was stuck on the pad, a victim of the candidate's indefinition and the irresolution of his men

This time out, he had the wrong stuff

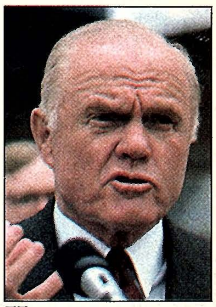
They thought they could present John Glenn for president, as if they were unveiling a statue of him in a small-town courthouse square. His campaign would be "totally message," one of its architects said in the newspeak of our politics, and the message would be Glenn himself, the authentic American hero, half Ragged Dick and half Luke Skywalker, a self-made spaceman who treasured the past because it had formed him and knew the future because he had been there and seen it. His vessel would be the media, not organizing precincts and grubbing for endorsements the way Mondale was doing; that put you in a class with an older breed of politician, these *hacks,* Glenn thought, who had spent their whole lives running around state legislatures making promises to the interests. Glenn would be different. He was his party's answer to Ronald Reagan, except that he had lived his heroics and Reagan's were Hollywood make-believe.

His liftoff in April 1983 was late by the standards of the day—a year and a half is no longer considered time enough for a serious campaign—but was otherwise picture perfect. His declaration in New Concord, his old hometown of 1,800 souls in the rolling hills of central Ohio, was a tableau from a period Saturday Evening Post cover. In a flutter of flags, he journeyed down John Glenn Highway to John Glenn High School for his speech and then to the John Glenn Gym at his alma mater, Muskingum College, for a reprise to the spillover crowd. He had come, he said according to script, to call America back to "the simple values we learned in this small town"—not just to the old verities of his boyhood on Friendship Drive but to a rekindled belief in the possibilities of tomorrow. "Two decades ago," he said, "I served a young president who promised to get America moving again . . . I say it's time America was on the march."

Glenn's vision of what it should be marching toward was dead centrist on the scale of ideologies. He was far less liberal than his principal rivals—so much less that, when things began to go sour, an adviser warned him for God's sake to start sounding like a Democrat. His strategy was to lead a revolution from the center—the *sensible* center, he called it—against the brokered liberal politics of the Democratic past. He would speak across class, caste and interest-group lines to a slumbering national "constituency of the whole."

Two-Man Affair: For a skyrocketing time that spring and summer, this scenario seemed to be playing. With Kennedy out of the picture, that Washington-based fraternity of journalists, pollsters and horseflesh handlers known as the political community promoted Glenn from the second tier of candidates to the first and declared the race to be a two-man affair between him and Mondale. That judgment in fact came too soon for Glenn, given his latish start and the suspect quality of his ground crew, and the reality never quite caught up with the perception. But for a season, his own people believed it. By midsummer, Glenn had drawn even with Mondale in the polls and had overtaken him in trial heats against Reagan, documenting his claim that he was the electable man.

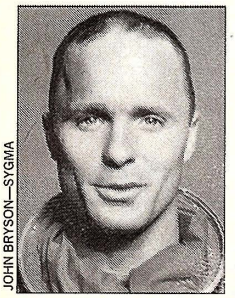
The best, moreover, was yet to come. The movie version of "The Right Stuff" was in the can for fall release, with Glenn portrayed as the slightly square but no less valiant space jock who carried America's colors into orbit for the first time in 1962. Glenn himself was unhappy with some things he had seen in an early shooting script—a comic scene involving



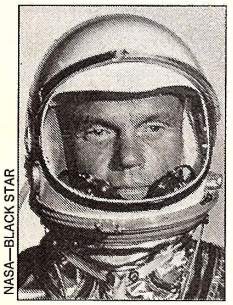
He was soporific reading a speech and positively dangerous in a Q&A session.

barium enemas particularly offended him—and was squeamish in any case about getting too close to the film. But it was there, a gift from the gods of Hollywood, and campaign manager Bill White for one was sure that it would be a big-bang political event, that it would backlight Glenn's entire candidacy with the glow of his pioneering star trek 21 years before.

The entire edifice was like that, built on dreams. Its first premise, that the sensible centrists out there would bear Glenn to victory, was at war with the history of contemporary Democratic politics. Centrists were hard to reach and harder to move in a primary fight; the field belonged instead to the constituencies and the cause people who brought their own motivation with them. It was Mondale who had the Rolodex advantage; Mondale could make a few calls, thought Bill Hamilton, Glenn's polltaker, and reach millions of voters. Glenn didn't have connections like that; he had only his trust-me message and his own surprisingly unadept person.



JOHN BRYSON—SYGMA



NASA—BLACK STAR

'The Right Stuff' freeze-framed him (played by Ed Harris, top) in his 1962 spacesuit, and some voters had no idea what he had been doing since.

Third Career: He was not a natural at his craft, as Mondale was; politics was his third career, after a first in flying and a second in business, and he remained rather like the character in one of Gore Vidal's Washington novels who found it at once irresistible and humiliating. He had come to it an established celebrity, and while it had taken three tries, he had started practically at the top, as one of the hundred members of the United States Senate; when he spoke thereafter in the military way of "making president," it sounded sometimes as if his fierce ambition and his equally fierce sense of prerogative had run together.

He showed neither pleasure in nor eloquence at campaigning. Where Mondale was at least capable of firing up a partisan crowd, Glenn put them to sleep with what a disaffected staff man called the "bone-crushing" length and stylelessness of his oratory. His charisma was mostly in his résumé; he usually got more applause entering a hall than leaving it. He was soporific reading a speech and positively dangerous in a Q&A session, lapsing into a technobabble that might have made Jimmy Carter blush. Glennisms like "gooder" tripped over unexplained acronyms like LIMBS and DIVAD and impenetrable discourses on inertial systems. When someone asked about his energy policy, he wove a mazy path from Chinese gas vats to electric cars to aluminum air batteries to regenerative braking and finally, with visible passion, asked, "If you had one energy wish you could have tonight before you went to bed, what would it be? You know what I'd want? Better electrical-energy storage!"

Neither did Glenn relish the *game* of politics, as Mondale did. Where Mondale had instinct, Glenn had a checklist; where Mondale worked a room, Glenn endured it. The private Glenn could be a warm and gracious man, still winningly in love with his wife, Annie, after 40 years of marriage. But on public display, he stiffened to a point some people mistook for arrogance at having to beg money, votes or favors. One reason was that Glenn didn't know the political players, not the way Mondale did; he went to a governors' conference in Atlantic City in 1981 and stood alone in the corner of a roomful of statehouse heavyweights until Mondale introduced him around.

Politics, for Glenn, was less a vocation than a support system; he was still the guy sitting on top of the rocket, and everything on the ground was up to mission control. But his team there was not really a team at all. Only White was really his man, to a degree verging on reverence, and White had never run anything bigger than Glenn's Senate staff. The others were mostly hired guns with no strong personal or ideological ties to the candidate or to one another, and jealousies and animosities festered among them.

It was White who was the problem, in the eyes of nearly everyone except Glenn. With White, people complained, everything was a *discussion* and nothing got decided; even brochures piled up waiting for someone to sign off. The point man in the gathering mutiny was Robert Keefe, an old Capitol Hill corridor politician who was a kind of faculty adviser to the campaign. As fall gave way to winter, Keefe peppered Glenn with memos—*time bombs,* he called them—cataloging White's shortcomings, and in January White, to keep Keefe from quitting, stepped aside.

By then, the enterprise was long past salvation by anyone. Strategies changed from week to week; even when there was one, Hamilton lamented, someone would color it rose one day and someone else would repaint it vermilion the next. The Movie opened to mixed reviews, flat receipts and a net negative effect on Glenn's fortunes. It freeze-framed him in his 1962 model spacesuit and, as Hamilton's polling confirmed, a sizable number of voters had no idea what he had been doing since; their knowledge of him left off at the moment he returned to earth.

He had in fact been a doggedly effective senator, with strong specialties in defense and nuclear nonproliferation, but he had trouble getting that or any other message through the celluloid curtain between him and the voters. He was finally reduced to trying to define himself by attacking Mondale or, as he preferred, drawing the distinctions between them. The decision to attack came from the heart and the daily headlines; Mondale was out there touring the constituencies and telling them successively that the rights and concerns of minorities or women or schoolteachers or union labor were at the "core of my being"—a place that came to seem either rentable or infinitely roomy. To Glenn, that looked like pandering, and he said as much. But his broadsides against Mondale as a prisoner of the interests and a collaborator in the "failed and disastrous" policies of the Carter administration sorted badly with his heroic stance. Mondale's men had always known they would be in trouble if, as one put it, the voters saw Glenn as Charlton Heston running against George Meany. The day Glenn turned negative, he became another politician, and a losing one at that.

Sixth Place: His poll ratings tumbled and, with them, his bank balance; people had begun speaking of his candidacy in the past tense before it ever reached caucus day in Iowa. Glenn sensed from the start that he wasn't really gaited to Iowa's retail-style caucus politics anyway, and his weak sixth-place finish confirmed his judgment. "I don't want to tell you I told you so," he said, watching the returns, "but I told you so."

In his days as a Marine fighter pilot, they called Glenn "Magnet Ass" because he would never pull off a target, not even with enemy MiG's shooting up his tail. Politics was the same way, he thought; you don't turn back, you go for it, and so he limped gamely on to New Hampshire. He and Annie were just wakening from a nap in a Nashua hotel on primary day when a reporter appeared at their door with the first exit polls showing Mondale losing badly to Gary Hart. Glenn plunked down on a couch and smiled. Annie giggled. Glenn chuckled. Then they both dissolved in laughter, Annie clutching her sides, Glenn turning lobster red in his merriment. He thought he still had a chance.

Keefe, among others, thought Glenn should consider folding his own hand then and there, given his dispiriting third-place finish. But when he called them to his rooms that night, he refused even to entertain the idea; the South lay ahead, Glenn country, and old Magnet Ass was going to soldier on. He didn't know then that the laugh was really on him. The damage he had done Mondale had only broken a path for Hart, and within two weeks, on Southern soil, his own candidacy would come to an end.



JAMES D. WILSON—NEWSWEEK

Hart goes white-water rafting in Oregon: 'It is time for the old order to pass, for the old establishment politicians to give way'

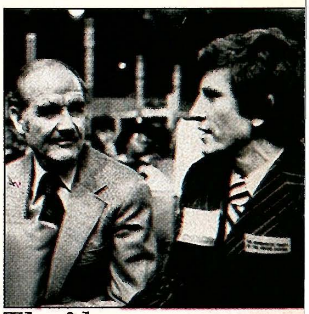
A voice for the yuppie generation

Gary Hart came in from the chill one February afternoon at an adult-education center in Council Bluffs, Iowa, and found the usual desultory crowd of 20 or 30 people fixing him with what he had come to think of as The Stare—that impassive gaze reserved by voters in the first-round states for the strangers who came by every four years running for president. Hart as usual skipped the pleasantries; he had come with the message his campaign had been groping toward for a year, and in a hurried monotone, he began to read it. America was not past its prime, he said; its leaders were, and Reagan and Mondale were both part of the problem. "The election of 1984," Hart proposed, one hand jabbing holes in the air, "is not a choice between Democrats and Republicans or liberals and conservatives, but a choice between the past and the future . . . It is time for the old order to pass, for the old establishment politicians to give way. It is time for our voices to be heard at last."

Barely two months earlier, Hart's poor-boy campaign had seemed to be dying of terminal scholasticism. He had advertised himself as the thinking man's candidate, but when he stood up with a prepared text and began explicating his new ideas about smaller aircraft carriers or individual training accounts, it was as if he were presenting a paper to a seminar and was in a rush to get through it. His seconds had urged him to lighten up, and his Senate colleague Joe Biden of Delaware once told him that he didn't *deserve* to win if he didn't learn to smile. Hart seemed unable to, and with the descent of winter, the presumption was strong among his people that he would not last past New Hampshire. There were days when Hart himself was at the lip of giving up—days when his sense of his high destiny faltered and his wife, Lee, had to nag him to get out of the house and back on the road again.

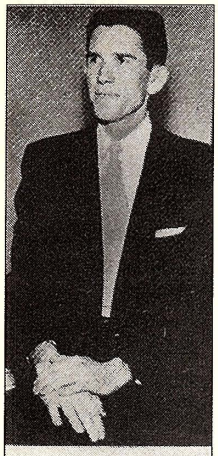
But Hart was riding a wave by the time his road company pulled into Council Bluffs—a formless generational tide that would reshape the politics of 1984 and prefigure the future of the Democratic Party. A new America was coming of age, a huge demographic bubble of young men and women born in the postwar baby boom; all of them would be old enough to vote in 1984, and with some timely prompting by Pat Caddell, the polltaker and message doctor, Hart had beaten everyone else to them. Only he in the field had seen a watershed coming for the Democrats, a historic breakpoint with the party's past as a conglomerate of interest groups. If he were not the agent of change in 1984, it might well be someone else his age or younger in 1988—someone more *attractive*, he said in a sour moment—but he alone had had the nerve to declare unilaterally that the time was now.

Quiche Corps: The Council Bluffs manifesto staking his claim was targeted particularly at that new class known as yuppies—short for young urban professionals—or, as Hart's own people preferred, the Quiche Corps. They were at the leading edge of the nation's passage from a smokestack to a microchip economy, from a heavy-industrial past to a high-technological future. They were not the children of depression or war; they felt no blood knot to the unions, the New Deal or a party identified in *their* formative years with Vietnam, inflation and rising mortgage rates. That party was losing relevance to them, in Hart's formulation, and was in danger of dying of precisely the sort of alliances Mondale had struck and the promises he had made. "We used to have Democratic



UPI

The 'damn McGovern thing' became an incubus for Hart, a tie to a damper liberal past.



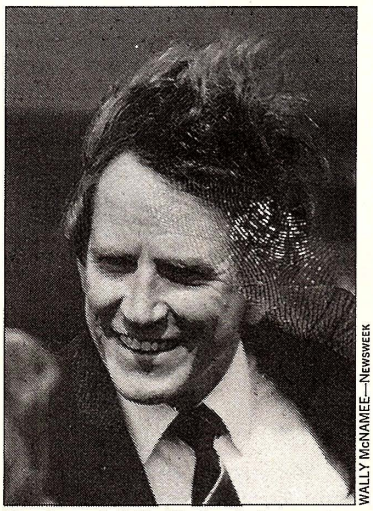
GARY HARTPENCE

As an adolescent, he had been plagued with the nicknames 'Hot Pants' and 'Hard Pencil.'

presidents who challenged us to ask what we could do for our country," Hart said at Council Bluffs. "Today, instead, we have Democratic candidates who tell us only what they will do for us."

The music was Hart's, but the scoring was mostly Caddell's; the senator had been wandering the country for a year, largely unheard, before Caddell showed up and helped him achieve ignition. Hart was blessed, in his latter 40s, with lean good looks, a supple mind and a marvelously retentive memory, but he conveyed neither warmth nor allure on TV or in a crowd. He had never been an easy mixer; in his first try for the Senate, one of his handlers remembered, you practically had to pry him away from the wall to get him to talk to people. There was something grim in his public demeanor, something cold and abstract in a party that had always liked its politics warm and earthy; he was playing to the big-chill generation, but there were times, his colleague Biden thought, when Gary displayed all the heart of a calculating machine.

Self-Made: There was a quality of assemblage about the character Hart showed the world. A large and not very illuminating fuss was made over the discoveries that he had shaved a year from his age, had shortened his family name from Hartpence—the nicknames "Hot Pants" and "Hard Pencil" had been among the trials of his adolescence—and had gone through three signatures in his adult years. But the disclosures sharpened the feeling, shared by some of his own people, that nothing about him was uncalculated. He was in fact a self-made man in the most literal sense. As a child, he had worried aloud about whether they would figure out anything to write on his tombstone except Who Was He? As an adult, he had framed his own answers; he had pulled up his roots as a small-town Kansas boy with a Bible-college diploma and had re-created himself as a kind of intellectual Marlboro Man with a Yale finish, a Senate address, a Hollywood coterie and a Silicon Valley sensibility.



WALLY McNAMEE—NEWSWEEK

Shades of JFK: His body language seemed a pastiche of Kennedy tics

Even his body language was a pastiche of his idol John Kennedy's tics, the restless fingers flittering through his forelock or worrying the flaps of his jacket pockets. The mannerisms were his homage to the man who had drawn him to public life, and they had become habit over 20 years. But they would become a source of concern to his managers. "Gary overevokes the JFK image," a young staffer, Keith Glaser, wrote in a memo when things had begun going badly. "People resent it because Gary does not seem authentic ... Moreover, if Gary seeks positive comparisons with JFK, he can't avoid negative ones as well—e.g., compassion, charm, humor."

Hart did have ideas, mostly of the neoliberal school, which in simplest terms meant measuring everything from welfare programs to weapons systems—his specialty—as much by their cost effectiveness as by the pangs of social conscience. But his colleagues thought him a bit too much the loner to be a really productive senator, a bit previous in his ambition, a bit too visibly impatient with the clubby folkways of the Senate. Late one enervating day, he stole up to the gallery and looked down from a vast ironic distance at the bickering and posturing below; it was, he mused, like a painting by Hieronymus Bosch, a tableau of human vanity with him caught in the middle.

What Hart did bring to the quest was less a record than an angle of vision and a genius at the game learned in the service of George McGovern in 1972. The "damn McGovern thing," as he once irritably called it, had become something of an incubus for Hart, a tie to a damper liberal past. Some days, he supposed that *that* was what they would put on his gravestone: Gary Hart, McGovern's Campaign Manager. And yet it remained a source of pride to him that he had practically invented the politics of insurgency. Someone suggested early on that he had patterned his own quest after Jimmy Carter's. "Carter," he replied with a wintry smile, "followed *my* strategy."

If he wasn't a national name like Mondale or Glenn, he at least knew what a dark-horse campaign was all about. He felt serene enough to entrust the management of his candidacy to his friend Oliver (Pudge) Henkel, a Yale Law classmate with no big-league political experience whatever. Hart didn't want one of those handlers for hire known around Washington as the Jockey Club, the sort you saw hanging around the paddocks looking for horses to ride, and he did not envy Mondale his top-heavy management. "I wouldn't have any of you guys in my campaign," he told Mondale's man John Reilly one day. "You've got it all wrong." He was the Zen master of modern politics; he would do his own grand design, and Henkel, smart, loyal and dependent, would execute it under Hart's conceptual direction.

Vision: Hart's design was to the nominating process what General Giap's was to warfare: a live-off-the-land guerrilla strategy whose principal elements were organization, patience and surprise. "Remember, the Russian Revolution started smaller than this," he told his first small troop of volunteers in 1982. A campaign was concentric circles, he argued tirelessly; you started with small cells of activists, meeting in a cafe or a living room with a sign-up sheet at the door, and kept expanding outward, circle upon circle, until your message had reached tens of thousands of people. Nothing else mattered in 1983, not the polls, the punditry or the straw votes; 1983 was a year of perceptions, where 1984 would be the year of reality. In February of the year of perceptions, Hart took rooms at a meeting of state Democratic chairpersons in Washington and invited them up one by one to behold his vision. He would do better than expected in Iowa, he said, then win New Hampshire, drive Glenn from the field and go on to beat Mondale one on one. *He must have been to Amway training school*, one of his callers thought, but Hart believed it.

There were days during the Long March when even his Buddhic calm wavered—days when he felt crowded offstage by Mondale and Glenn; days even then when he thought no coverage at all would be better than the doom-and-demise stories he was getting. His message lay interred in the fine print of his white papers; as even Henkel agreed, he left some of his audiences wondering what made his belly burn. He was missing paydays; his people in New Hampshire were begging food, borrowing mattresses and passing a health-club card around so they could take showers.

He was nearly tapped out financially and emotionally when he sent for Pat Caddell on New Year's Eve. They were not a natural match, though it was Hart who had launched Caddell in presidential politics by hiring him out of Harvard to take polls for the McGovern campaign. Pat at 33 had a mind like a goddam

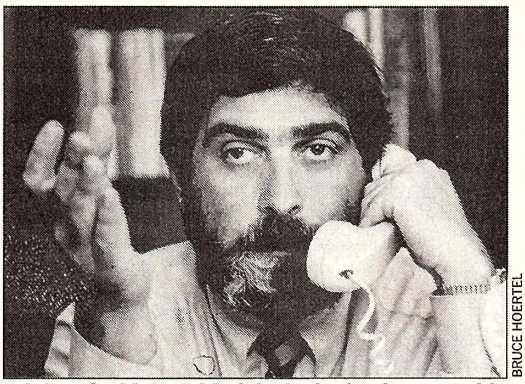


There was a quality of assemblage about Hart: his signature had changed twice in his adult years.

laser, in Biden's widely shared view; he could make words cry and numbers sing. But the book on him in the political community was that he came with an agenda and a spiky attitude. Inside his shaggy teddy-bear countenance, people said, was the temperament of an underfed grizzly snarling to get out, and if you let him under the tent, he would try to take over.

Caddell had shopped the field early in 1983—there had been inquiries from most of the candidates—and had not been impressed. He had personal as well as political differences with Mondale dating to the summer of Jimmy Carter's malaise speech; that had been Caddell's idea, and Mondale had said straight out, in private and later in print, that it was *crazy.* Glenn did not interest Caddell. His early talks with Hart had been—well, *unsatisfactory;* Hart had seemed uninterested in enlisting any expertise except his own, and Caddell began a series of flirtations with other young Democrats—most ardently, his pal Biden.

His interest was unrequited. But Caddell was not gaited for inactivity, and besides, he was consumed by another of his visions of an America in crisis and how it might be rescued—a revelation that tormented him until, as an act of therapy, he had committed it to paper. He called it The State of American Politics, and it covered 150 pages with his apocalyptic view of a nation sliding into inexorable social, economic and spiritual decline while its bankrupt established leadership, Republican *and* Democratic, "struggles over the carcass of the past."


BRUCE HOERTEL

Adviser Caddell: Behind the look of a shaggy teddy bear was the temperament of an underfed grizzly

The Reagan revolution, in Caddell's despairing prose, was actively serving the "forces of degeneration" abroad in the land, and the available Democratic alternatives were only marginally better; the party was "wandering in the political desert," in thrall to the burned-out big-government liberalism of another time and to the constituencies with a vested interest in sustaining it. "A stifling humid mugginess overhangs the current political environment," he said; the Capital had become a "circus," the government a "medieval bazaar" and politics a "spectator sport" managed by mercenaries and illusionists—"like myself," Caddell lamented—with no larger purpose than winning. The only solution, in his eyes, was a new Democratic candidacy of the "radical center" with the youth, the vision and the daring to redeem "the fading promise of the American future" while there was still time.

War-Gaming: The document became part of the attempted seduction of Biden—an effort, already in progress, to create a candidacy around him. He and Caddell were close personally and ideologically, two political animals, Biden said, who could sit up till 4 or 5 in the morning listening to old Bobby Kennedy speeches and lamenting the state of the party he had left behind. Sometime in the summer of 1983, as Caddell's gloomy vision settled over him, he began teasing Biden with the thought of running. "You're the only guy who can do this," he said one day at the beach on Martha's Vineyard. Biden had any number of reasons why he couldn't. He was not wanting in ambition or self-esteem; at a tender 40, he was already war-gaming 1988. But there was the lateness of the hour to think about and the problem of raising money and the inconvenient fact that he was up for re-election in 1984. And there was, decisively for him, his family. He had lost his first wife and infant daughter in an auto accident; his two sons were in their teens, and running for president wasn't worth the price if it meant his losing their last years at home.

Caddell knew all that and deferred to it. "As a friend," he told Biden, "I don't know whether the hell you *should* do it." But he set out to make it irresistible. He brought around a copy of his memo—*the tome,* Biden called it, oppressed by its bulk. He recruited a half dozen of the best nonaligned political artisans and delivered them to Biden's library in Wilmington for a six- or seven-hour run-through of how it could be done; they in turn canvassed *their* friends and brought back more pledges of help. Think-tank inmates appeared. A detailed plan for Iowa was set to paper; they called it Operation Rolling Thunder. The kids were beginning to like the idea. So was Biden's sister, Valerie, who managed his campaigns—and so, to his distress, was Biden himself. *It's moving too quickly,* he thought; it was becoming a *fait accompli,* and in December, he whistled it to a halt.

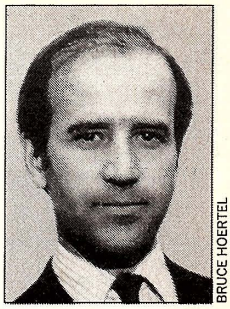
Phone Bill: Caddell didn't give up even then. He sat up all night Christmas Eve in a black depression, scribbling his arguments longhand till they stacked up 60 pages high, and packeted them to Biden by courier. On Christmas night, he called. "You've got to do this," he said. He sounded awful. "No," Biden answered; he had booked a trip to the Caribbean, and he was going. Caddell reminded him that the filing deadline for New Hampshire was at hand and begged him to sign the papers, just in case. Biden did, but would not leave them in Caddell's care; he gave them to his sister instead and told her not to give them to anyone without his OK. The pleading continued—Biden's holiday phone bill came to $1,800—and a staffer was posted at the Philadelphia airport with a ticket to New Hampshire awaiting his yes. It never came. Caddell called one more time, less than an hour before the last flight.

"I'm not going to do this," Biden said.

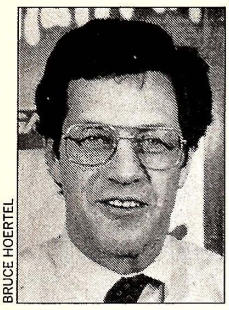
"It's never going to be this easy for you," Caddell said; still, he understood.

He had nowhere left to go when friends arranged a meeting with Hart; he was still in a bad mood, and along with his white paper, he gave Hart an ample piece of his mind. Hart, he surmised, had come to the end of the line, or he wouldn't have called; according to Caddell's Law, a politician's willingness to listen to advice rises in inverse proportion to how badly he thinks he is doing, and Hart, to Caddell's satisfaction, was suddenly all ears. Caddell was blunt. There was something out there, a new Democratic majority trying to be born, he said, but Hart was stumbling around without a thematic structure; his campaign was becoming irrelevant as a result. He had, for example, spent a ridiculous interlude presenting himself as the Women's Candidate—a thrust aimed at the capillaries, Caddell told Hart, instead of the jugular.

It wasn't easy talking frankly to Hart, in Caddell's experience, especially when his own virtuosity was in question; he didn't like unpleasantness and tended to push it away. But Caddell aflame with an idea could be hard to turn off. Hart had been aiming in the right direction, Caddell told him, but with a blunderbuss instead of a rifle, a pile of white papers instead of a single galvanic theme. Mondale and Glenn were out


BRUCE HOERTEL

Joe Biden had been the first choice of Pat Caddell, who once despaired that he went on to serve 'a false Christ.'



BRUCE HOERTEL

'You're too urgent, too intense,' Pudge Henkel said. 'You press too hard.'

there arguing over which of them was worse, and Hart had to push off them; he had to package them with Reagan as artifacts of the past and establish himself as the man of the future.

He had to junk the battle plan he and his people had created as well. They had all but abandoned Iowa, except for the rural backwaters; they would settle for third or fourth place there, shoot for second or third in New Hampshire, finesse the cluster of Southern primaries and caucuses in March and "emerge" at the end of the month with a win in Connecticut. That wasn't a strategy, Caddell snorted, it was a *fantasy;* if a long shot didn't land a quick one-two at the opening bell, he was as good as dead.

Field Test: His evidence, in a second meeting with Hart, was what he called his Mr. Smith study, a private survey he had done in Iowa in November to field-test his own theories. The poll didn't name names; instead, it matched Mister A and Senator B, who sounded like Mondale and Glenn, against Senator C—a dead ringer for Biden, who had paid most of the $40,000 bill, but close enough to Hart to make a decent fit. Senator C had won, Caddell told Hart. In a second battery of questions, C reappeared as "Candidate Smith," a moderate liberal with young ideas and no strings attached, and won again; a tantalizing 71 percent of the Democrats said they would at least strongly consider supporting him against anyone else in the field. Hart could *be* Smith in Iowa, Caddell said; if he ran as well as second there, he could win New Hampshire, and the thing would just take off.

Hart bought the plan and Caddell along with it, though only as an informal adviser at first; there wasn't enough money in the till to pay him anyway. They went through a bumpy period of adjustment, two strong wills jostling for the same space. Caddell felt surrounded by amateurs, who in turn felt bruised by his sharp elbows. He had problems as well with a candidate who thought he could be his own campaign manager, a delusion, in his view, at any level of politics. At one point, he called Biden, near tears, the senator thought. "I feel like I'm taking the keys of the kingdom," he said, "and giving them to a false Christ."

But they agreed to endure one another, and their union began bearing fruit at a debate among all eight Democratic candidates at Dartmouth in mid-January. He got across what had become The Message; Glenn and Mondale were throwing words like "baloney" and "gobbledygook" at one another, each blaming the other for the mistakes of yesterday, while Hart was trying to talk about tomorrow.

Suddenly, people were listening, and the campaign was stirring to life when Hart's people gathered in his Senate office four weeks later to rehearse him for the next debate, this one in Des Moines. A precociously warm sun shone through the bare tree branches and lit the room, matching the brightened spirits of the men and women ranged around a low coffee table. "Any macro advice on where this campaign stands?" Hart asked, scanning the group over the rim of a white Styrofoam coffee cup. Outside, the world was changing; the boys were coming home from Lebanon; the Kremlin had just confirmed that Yuri Andropov was dead. Inside, the concern was selling Gary Hart, and to his annoyance, his public personality was one of the topics; he had to show some flair for leadership—"that verve of temperament," Caddell called it—through his tightly wound TV manner.

Hart listened for a while, then popped out of his chair, extended both arms and pantomimed twirling a dial. He was angry. "Folks," he said, "this is not a machine. You pull one arm, then you pull the other arm. How can I be warm and relaxed and humorous, and at the same time be intense and forceful and decisive?"

"You get testy sometimes," John Holum, a lawyer and sometime McGovern staffer, told him. "That's not good."

Someone else mentioned that he had been cranky with a woman interviewer on TV.

"She was making a series of mischaracterizations of this campaign," Hart said.

"It would have been better if you had just hit her," Caddell put in.

"It's a matter of fatigue," Hart said; when he got tired, he made mistakes.

"You're too urgent, too intense," Pudge Henkel said. "The more you press, the more urgent you become. You press too hard."

The debate format allowed each candidate to question three of his rivals; he had drawn Glenn, Jackson and Mondale, and he seemed to enjoy the prospect. Glenn, he said, couldn't handle abstract thought.

"Glenn is fading," Holum warned. "You want to pick up his votes. Be kind to him."

"OK," Hart said, "with Glenn, don't ask a mean question."

Cranston would be questioning Hart, but that was no problem, either; he had bet his stack on the nuclear freeze and was losing. If Cranston *really* intended to wait for the Soviets to agree to a freeze, Hart said, "he'll sit there until his hair turns white." Cranston was 69, and his surviving hair had been dyed a rusty brown for the campaign.

"He'll have a seance with Andropov," John McEvoy, another Washington lawyer, said.

"I don't need to knock Cranston," Hart answered.

"No," McEvoy agreed, "God sent that one your way."

Jesse Jackson was a harder case. All the candidates kept bumping against the awkward fact of his color; you had to keep a discreet distance without seeming either patronizing or insulting. Hart toyed a bit with posing a complex question on arms control.

"Like, make him look dumb?" Dotty Lynch, the campaign pollster, asked.

"We're either going to treat him like other candidates or not," Hart shot back; still, they settled on something less provocative.

The real opportunity was the chance to question Mondale nose to nose. The obvious opening was his labor connection; Mondale, Hart said, "can't go to the *bathroom* without asking the plumbers' union." They explored various possibilities and, after a break for lunch, came up with the one Hart finally used, to punishing effect; he simply asked Mondale to name a single major domestic issue on which he had disagreed with the AFL-CIO. There were some—Mondale's prolabor voting score was only marginally higher than Hart's—but it took him three days to name an example, and by then the damage



IRA WYMAN

At a New Hampshire high school: Hart had beaten everyone to a new America that was coming of age

was done. He had become the only serious candidate in memory obliged to state that he had a backbone.

Mondale's men had worried about Hart from the beginning and had tried, by back-channel signals, to dissuade him from running; the message was that he ought to be *supporting* Mondale and that, anyway, he couldn't win. What none of them anticipated was the freight-train velocity of his campaign once it started. The night of the Iowa caucuses, Mondale operatives Mike Ford and Joe Trippi encamped in Room 506 at the Savery Hotel in Des Moines in a litter of soda cans, cigar ash and uneaten hamburgers, waiting to admire the victory they knew they had wrought. Open phone lines lay in a tangle about them. "Young Frankenstein" was on TV. Trippi was figuring early returns on a pocket calculator, and they looked good; Mondale had a shot at a clean majority, and Glenn, everybody's presumptive No. 2, was far behind.

"Glenn's bleeped," Ford said. "He's no longer a serious candidate."

Mondale called from the Fort Des Moines a few blocks away. "Sir, I think there is a good chance we will go over 50 percent," Trippi said, and Mondale began composing his claim of victory.

But as the returns piled up, Mondale slid back to 49 percent, and the sound of Hart's accelerating footfall was audible behind him. "Bleep," Ford said. "We don't need this." He asked Trippi if they could get their precinct captains to throw some votes to Cranston and bump Hart back to third.

"Mike, it's too late," Trippi said.

Ford tried anyway. "Can we move any to Cranston?" he said into a phone. The voice on the other end said no. Ford hung up. "This guy's gonna be a problem," he said.

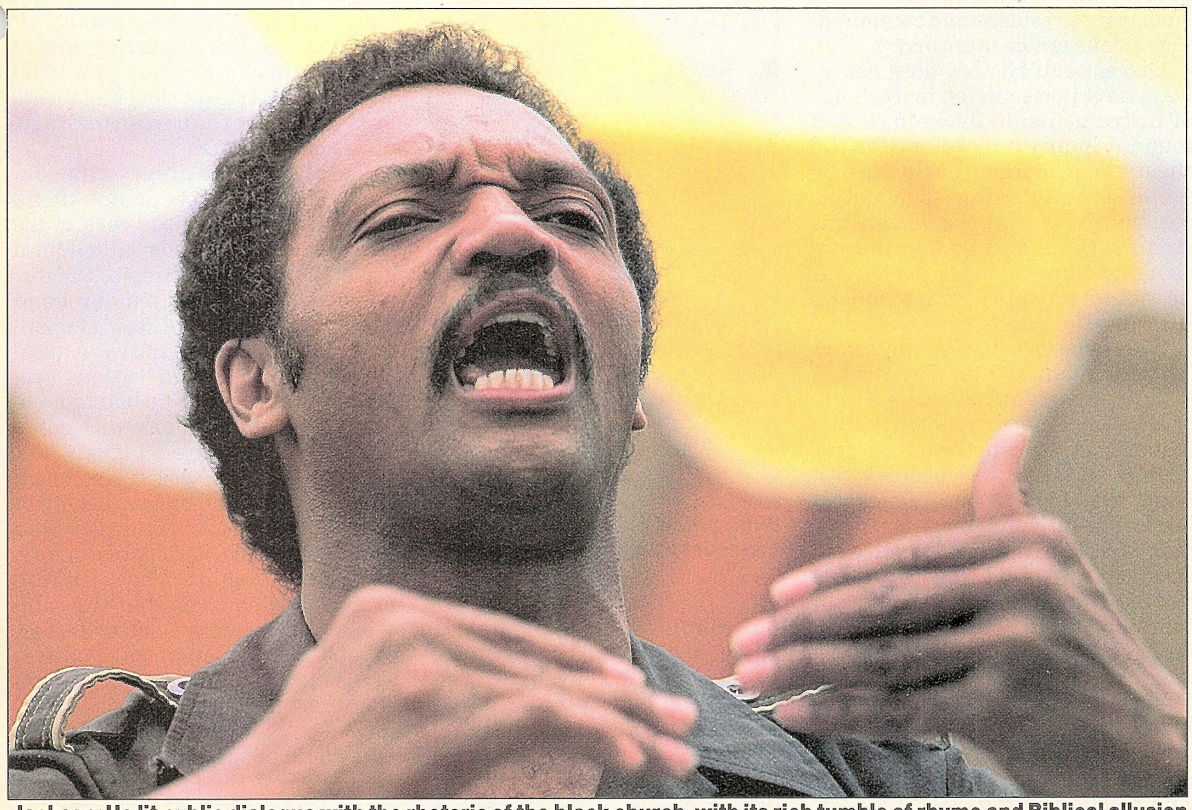
His words were at once prophetic and understated. Hart had gambled heavily on Caddell's quick-hit strategy, siphoning precious resources from New Hampshire to Iowa, and had won only 16 percent of the caucus votes—33 points behind Mondale and just 6 ahead of McGovern in third. But perceptions were everything in nominating politics, and the perception after Iowa was that Hart had supplanted Glenn as the live alternative to Mondale. He was in the shower in his room at the Sheraton-Wayfarer Inn in Bedford, N.H., when an aide banged at the bathroom door and yelled, "Come out! You're second in Iowa."

The door opened and Hart's damp head poked out. "If I come in second," he said with seraphic calm, "I'll be president."



JEFF LOWENTHAL—NEWSWEEK

'This guy's gonna be a problem,' said Ford (left) to Trippi as the Iowa returns came in.



MARIO RUIZ—PICTURE GROUP

Jackson: He lit public dialogue with the rhetoric of the black church, with its rich tumble of rhyme and Biblical allusion

'Run, Jesse, run': a crusade is launched

For much of the year, he had been a man in search of a mandate, and when the nervous elders of black America were slow delivering it to him, he came home to the South and to his own flock in the midsummer of 1983 to kindle a fire of emotion under them. "Run!" he thundered from the ballroom stage at the Peachtree Plaza in Atlanta. "Run and you can self-respect!"

They were his people, the communicants of his Operation PUSH from chapters around the country, and they didn't need persuading. "Run, run, run!" they chanted back at him.

"Run! When you run, your enemies can't write you off and your friends can't take you for granted!"

"Run! Run! Run!"

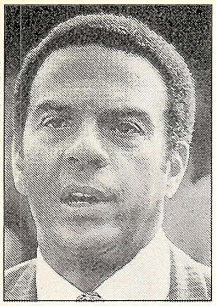
"Run! If you run, you may lose, but if you don't run, you're guaranteed *to lose!"*

"Run! Run! Run!"

"Run! And if you run, you might win!"

"Run! Run! Run!"

He was wailing, *his voice hoarse and thick, his face streaming sweat, his own passion whipped higher by the answering amens. "It's time for a transition," he roared. "From freedom to equality, from charity to parity—our time has come! From aid to trade, from*



MARK REINSTEIN—PHOTOREPORTERS

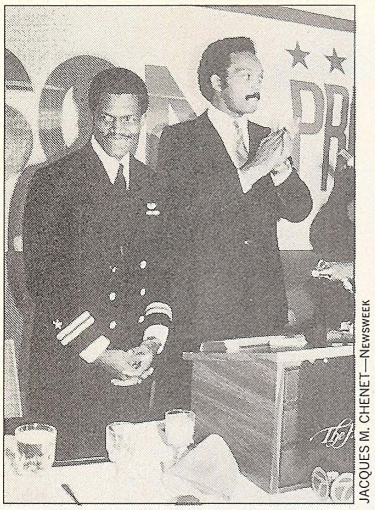
Andy Young thought that Jackson's candidacy would put black office-holders in a bad bind.

welfare to our share, from slave ship to championship—our time has come! From outhouse to White House—our time has come! From disgrace to amazing grace—our time has come! We wept all night long. We have held on. Now we see daybreak; joy is coming in the morning! Our time has come!"

They were standing now, 1,500 of them, clogging the aisles, clapping hands, screaming up at him. "Run, Jesse, run! Run, Jesse, run! Run, Jesse, run!"

From the moment that cry first went up, Jesse Louis Jackson had been the poltergeist of American politics—a presence who defied rational calculation because no one quite like him had ever run for president before. He was not a politician at all by the normal definition; he was instead a Baptist preacher who had come to prominence in the black revolt of the 1960s as a follower—in his own eyes as the heir—of Martin Luther King Jr. His candidacy, in its late start and its impulsive style, more nearly resembled a crusade, his own people said, than a conventional presidential campaign. But Jackson alone in the field could claim to have altered history simply by being there. For the first time in the long travail of the blacks in white America, a man descended from slaves and raised in poverty was presenting himself seriously for president and commanding serious notice in return.

Disrespect: History does not always have perfect pitch in its choice of instruments; in Jackson, it had found a man whose talent for the theater of leadership outran his experience, his attention span and occasionally, as time would tell, his judgment. He was by far the nation's best-known black leader, but he was not universally loved among his peers, for reasons beyond envy. There were *personality* problems between them, Walter Fauntroy, a congressman who had come slowly to Jackson's support, said carefully; in nearly 20 years in the movement, Jesse had alienated people with what they took to be a disrespect bordering on arrogance. Until his popularity in the streets silenced dissent, it was said that he was an ego-tripper more interested in attention than in results; it was said that what Jesse *really* wanted out of 1984 was to be president of black America.



JACQUES M. CHENET—NEWSWEEK

With Lt. Robert Goodman: Audacity can count for more than experience

Yet Jackson, to his credit, had seen history coming his way like a night train, and while the others stood by talking about it, he had had the daring to climb aboard. The mathematics, to him, were irresistible. The black electorate had been growing explosively since the Voting Rights Act of 1965 became law, from 6 million to 10 million enrolled voters, and still had not reached its limits; there were 7 million blacks waiting to be registered—*rocks,* in Jackson's Biblical metaphor, *just laying around.* They were up against Goliath and were only waiting for David, a role for which Jackson unsurprisingly had himself in mind.

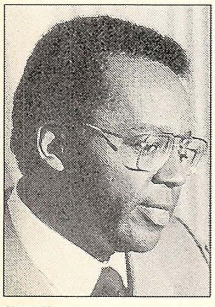
What he saw was what they had only begun to realize: the power in their numbers. For years, they had been the new Irish in Democratic politics, the last dependable bloc left of the old Roosevelt coalition. Their partners in that coalition had not accommodated their growing strength and had begun moving away; the party had won a majority of the white vote only once since 1944 and could not have elected Harry Truman, John Kennedy or Jimmy Carter without them. But they had lately grown restless in their indentured servitude. A deep, emotive tide of color-consciousness was running in the ghettos and the black-belt South and had carried the blacks beyond petitioning for civil rights to demanding a fair share of the power. The movement came dramatically of age with the election of Harold Washington as mayor of Chicago early in 1983, and Jackson, having helped, basked in the glow; he upstaged Washington shamelessly at the victory party on primary night, and soon after, his people circulated an off-the-record paper to the media detailing his work for the campaign.

Running for president, in his eyes, was the logical next step—a way to assert black power on a national stage. Getting elected was never seriously part of the picture, though the fiction had to be preserved; the campaign was conceived instead as a kind of protracted civil-rights demonstration raised to a higher plane, with Jackson as its evangelist-in-chief. "He should not run as a 'realistic' candidate with a chance to win," his press secretary, Frank Watkins, wrote in a mid-1982 memo anticipating what would become the basic design of the Jackson candidacy. "My own judgment is that he could not be nominated or elected president in 1984 . . . He should basically keep on doing what he is doing now, only politicize it through a national campaign." His mission, Watkins said, was "prophetic" rather than political, if politics meant playing only to win. George Wallace hadn't won either in three tries at the presidency, but he had sent the party a message, and it had listened.

Rainbow Coalition: Neither did Jackson's strategists delude themselves about where the core of his strength lay. His vision called for a great Rainbow Coalition of the dispossessed, the blacks hand in hand with women, poor whites, Hispanics, Arab, Asian and native Americans, and activists in various progressive causes. But he had trouble finding common ground with some groups—"We have a lot of gay people playing the organ in black churches," he told one gathering of gays, trying to be ingratiating—and found others resistant to his, or any, black leadership. The working premise instead was that the campaign would run on black pride and seek black power. "Blacks must deal from a position of political strength," the Watkins memo said, "or they will simply be negotiating for the crumbs as in the past . . . Rev. Jackson should not run a 'black campaign,' but, in fact, such a campaign would be to solidify *primarily* a black political power base."

Jackson was not keen to plunge in alone; he wanted the backing of the loose-strung "family" of established black leaders around the country and, seeing their hesitance, he set out to create a movement on the ground. There were tree shakers and jelly makers, in the world according to Jackson, and he was a tree shaker—a man bounteously favored with a quick mind, a fiery tongue, an aristocratic bearing and a flair for making things happen. He was already in pell-mell motion while the leadership family was debating whether *anyone* should run. Jesse stampeded the process, Joseph Lowery, the president of King's old Southern Christian Leadership Conference, reflected afterward; Jesse *made* himself the candidate when the family, given time, would most likely have preferred someone else.

Some of his peers did not like being rushed; they felt the heavy weight of history on their shoulders, and



KEVIN HORAN—PICTURE GROUP

'What are we going to say to our children?' asked Hatcher. 'That a black man can't run for president?'

through the spring and summer of 1983, they carried on a worried colloquy about where a black candidacy might lead. No one argued with Jackson's first premise, that the Democrats had come to think of the black vote as a political property. That feeling had been inflamed to a hot new pitch in the mayoral primary in Chicago, when Mondale and Kennedy endorsed Washington's principal white opponents. Before then, the main strategy had been to draft a black "people's platform," with the possibility of a black candidacy as a last resort—*a hammer,* Lowery called it—if the white candidates didn't buy in.

The notion of mounting a campaign behind Jackson or anyone else seemed a drastic and, to some, a perilous step—a course that could deepen the isolation of blacks from the centers of political power. The cross fire got so thick at a meeting in Chicago in February that Andrew Young, the mayor of Atlanta, suggested they list the pros and cons on a legal pad the way his sometime boss Jimmy Carter used to do. Some argued that a black candidacy would tip the nomination from Mondale, a liberal friend, to Glenn, a conservative stranger. Some, including Young, thought it would put black officeholders in a bad bind, forcing them to choose between their color and their larger constituencies. Some argued that the risks were worth taking for the payoff in heightened attention to black concerns and increased black participation in politics. Some were pro-Jackson, some vigorously anti, the latter faction led by his former SCLC comrades in Atlanta.

But when they reassembled in a conference room at the Atlanta airport in March and worried the subject from 7 at night till 3 in the morning, Young found himself a lonely voice in dissent. He argued for what he called "the Jewish strategy"—having people in every camp so that the blacks would have a voice no matter who won. It was the only ethnic strategy that would work in pluralistic politics, Young said, and a good many black leaders had already locked themselves into one campaign or another.

"Well, I'm not locked into anybody," replied Marion Barry of Washington, one of Young's brother mayors.

"Neither am I," said another, Richard Hatcher of Gary, Ind. He and Barry were a pole apart from Young and his biracial coalition politics; they came from majority-black cities and had achieved power with mostly black support.

"Let's unlock ourselves," Barry said. "White folks have unlocked themselves from us over the years."

Young argued for more time and study; the world, he said, was more complicated than the black-and-white terms the debate had been taking.

"We want a decision *now,*" Hatcher said, and the flow seemed to be with him.

What they could not agree on then was that Jackson was the man. He was the one out there, making himself inevitable. But there was a division between him and some of them—a *trust* level, Lowery said, that wasn't quite there—and in his absence, there was blunt talk.

"I don't want Jesse as a broker for me," someone said.

"Jesse's gonna go off and do his own thing," a voice complained from the back of the room. "He's not going to sit down and talk to a group of advisers like us."

"He doesn't organize," someone else said. The complaint had dogged Jackson throughout his career; he protested that he was an evangelist by calling and that no one expected Billy Graham to hang around baptizing people after one of *his* crusades, but some of the family questioned whether he had the skill and the staff to put together a presidential campaign.

The problem for the doubters was that nobody could come up with an alternative to Jackson. Hatcher had held conspicuously back from the Jackson bashing, not because he necessarily favored a Jackson candidacy, he said, but because he thought that *somebody* black should do it. "What are we going to say to our children?" he scolded. "That a black man can't run for president?"

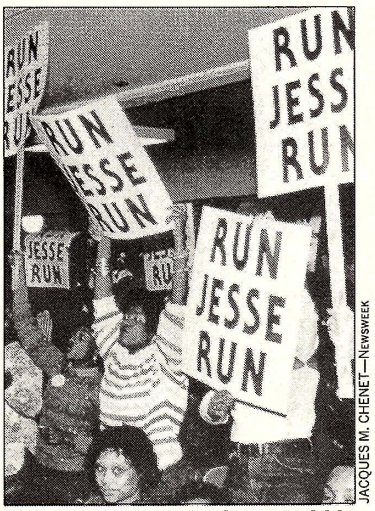
A campaign thus had become a matter of pride, and once the principle had been settled, by lopsided votes at family gatherings in Chicago in April and again in June, Jackson became the designated runner almost by default. Young remained privately against it. Benjamin Hooks of the NAACP was a naysayer, too; what he called Jackson's "superstar" trek ran counter to the assimilationist creed of the old-line movement, and Hooks dug in to a point where some of the run-Jesse-run crowd felt hot enough to picket him. At one heated sitting in Barry's office in Washington in August, Hooks excused himself to use the bathroom. Barry followed him in, reminding him en route how people had reacted when he had run for judge in Memphis two decades before.

"The same kind of arguments were made then—you were crazy, a black man couldn't win," he told him. "How dare you come back here with the same old silly-ass arguments?"

Hooks was unmoved, but it no longer mattered; Jackson by then had fallen captive to the forces he had loosed, and his fellow leaders, like it or not, were drawn along in his train. Jackson felt his own ambivalence about his course nearly to the moment of his announcement in November. He was unsure of himself, he told a friend, and uncomfortable with the vibrations building behind him. He was afraid for his life as well, convinced with a cold certainty that someone somewhere would try to kill him. He wore a bulletproof blue raincoat outdoors, and before he qualified for Secret Service bodyguards, he traveled inside a cordon of muscle men sent around by the Black Muslim revivalist Louis Farrakhan from his paramilitary force, the Fruit of Islam; it would be speculated later that Jackson had come to fear them as much as the strangers they were protecting him against.

But he had created his own draft and was obliged to submit to it. He struck Bob Beckel, Mondale's campaign manager and sometimes bewildered emissary to Jackson, as living almost entirely in the present tense; he moved between moments, each a separate world with its own rules, its own imperatives and its own standards of right and wrong. He used the Mondale high command and sometimes even Mondale himself as consultants on the arcana of putting a campaign together, and they obliged as a way of keeping diplomatic channels open. Once, Jackson roused Mondale from a deep sleep at 4 a.m. with some political questions and observations. Mondale answered groggily, hung up and went back to sleep.

"Did you get a call from Jesse?" his campaign



JACQUES M. CHENET—NEWSWEEK

Cheerleaders: He had created his own draft and he had to submit to it



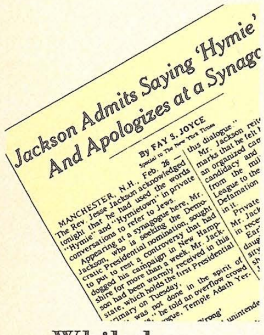
HANS DeKUS—PHOTOREPORTERS

In Chicago, Washington dramatized black voting power by winning the mayor's race, and Jackson basked in the glow.



JOHN FICARA—NEWSWEEK

It was a kind of civil-rights demonstration raised to a higher plane, with Jackson as evangelist-in-chief.



Jackson Admits Saying 'Hymie' And Apologizes at a Synagc

BY FAY S. JOYCE

MANCHESTER, N.H., Feb. 26 ... The Rev. Jesse Jackson acknowledged ... 'Hymie' and 'Hymietown' ... conversations at a synagogue here ... appears at a public forum ... Jackson, who has controversy ... to pass on candidates ... Democratic ... urged his campaign ... shirt had been stolen ... which sells for ... primary ... Tuesday, ... state ... he did not ... Temple Adath Yes ...

While he bobbed and weaved over the 'Hymie' quote, some of the heart and innocence seemed to go out of his campaign.

chairman Jim Johnson asked a couple of days later.

Mondale searched his memory for a moment. "Well," he said, "I guess I did."

"What did he have to say?"

Mondale looked blank. "I haven't the slightest idea," he confessed. "It was 4 o'clock in the morning, and I don't remember any of it."

Jackson in fact represented a delicate problem for Mondale's men, a gremlin at play in the machinery they had painstakingly constructed. They could not risk offending him by trying to talk him out of running, though, in their early contacts, they were at pains to convey to him precisely how difficult it was going to be. Neither could they attempt to buy him off with patronage or policy concessions; his agenda of demands seemed to expand and contract from day to day, and Mondale's men were never sure what he wanted. They found themselves instead competing for black endorsements they thought theirs almost by right, and the more Jackson succeeded at making support for him a test of blackness, the stiffer the competition grew.

Magisterial Calm: His campaign got off to a spectacular running start, his theatricality and his instinctive genius at media politics putting his seven pallid adversaries in the shade. He lit the public dialogue with the rhetoric of the black church, with its rich tumble of rhyme, alliteration and Biblical allusion; it attracted the attention of whites with its novelty and the allegiance of blacks with its down-home familiarity. He surprised the others in debate with his finger-tip facts and his aplomb; when Mondale and Glenn got into their slanging match at Dartmouth, it was Jackson who instructed them with magisterial calm that men running for president have to conduct themselves "in a serious vein." He outmaneuvered everybody by flying off to Syria and coming home with Lt. Robert Goodman, the downed Navy reconnaissance pilot; the Syrians had their reasons, but the mission reinforced Jackson's argument that it was trying that counted—that audacity could count for more than experience in world affairs.

But the Jackson crusade was at once nourished and limited by its origins in the old Southern movement, whose guiding maxim was to go where the spirit says go and whose sustaining faith was that the Lord will provide. Presidential politics has become a mazy pursuit, so complex that the rules allow a campaign to spend $2 million above its operating costs on lawyers and accountants to keep everything within the agate-size letter of the law. Jackson was used to winging it; the second widest stripe in his rainbow, after black, was green for inexperience, and the main imperative of his campaign, as Dick Hatcher, its chairman, would admit, was keeping up with the candidate.

Order wasn't everything, Hatcher maintained, but the enterprise was hobbled by a want of design, money and technical expertise. Jackson's prime fund-raising device was not the laser letter but the collection plate, brimming on good nights with $20 bills—or, as his spielers called them, Jacksons for Jackson. Once, when he and his entourage ran out of money on the obligatory precampaign tour of Europe, he had to call a car dealer he knew in Chicago to cable the cash to get them home. Where his rivals had phone banks, Jackson had preachers; where they had polls and plans, he had faith. The mysteries of ballot access and the drudgery of organization seemed to defeat him. Jackson could fill a hall and light it up, but as a Mondale handler, Paul Tully, reflected, a presidential campaign is what happens where the candidate *isn't*.

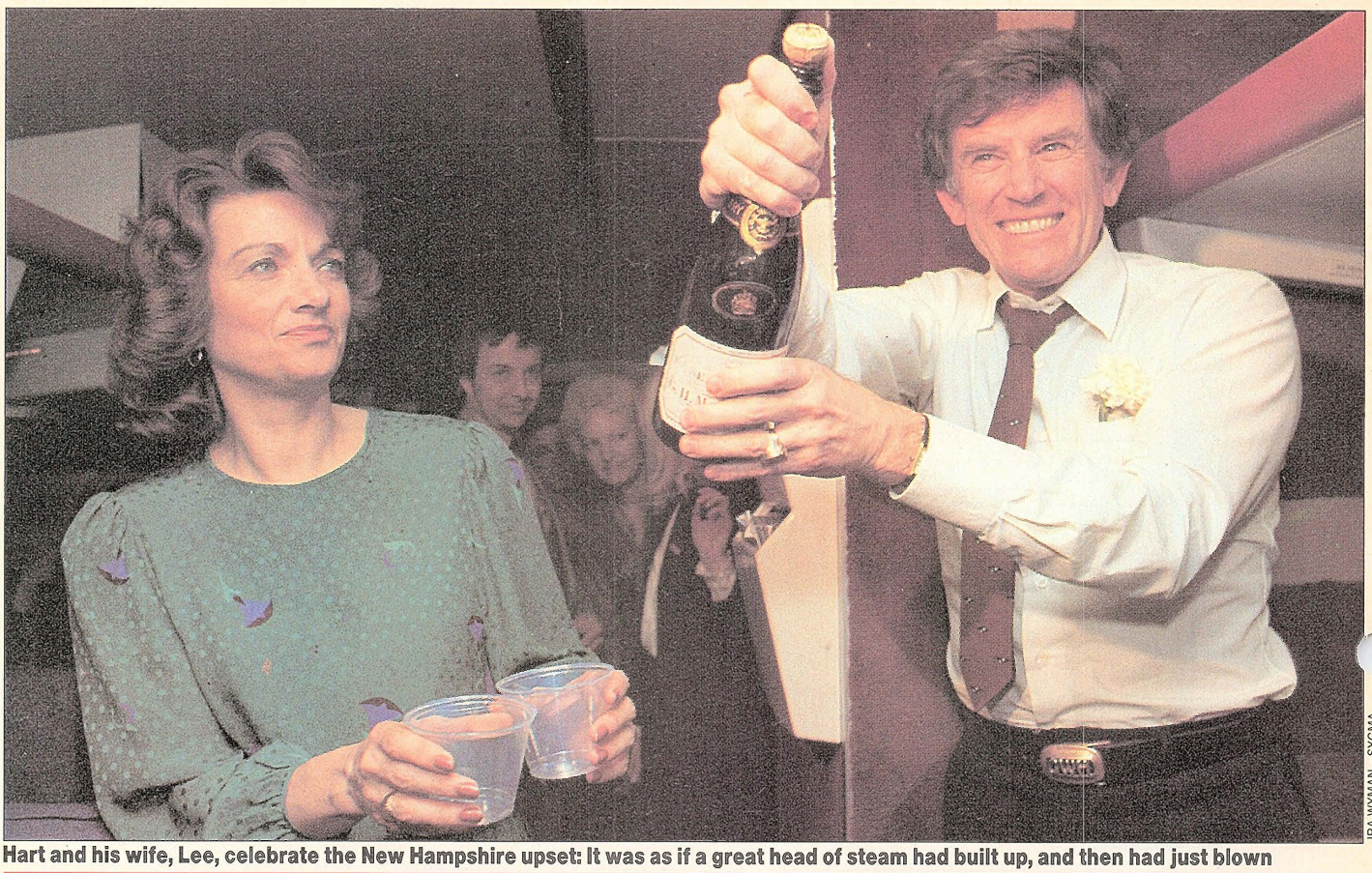
Jackson played by his own rules, defining himself and his candidacy in existential motion from speech to speech and audience to audience; he struck Beckel as a man who could not control his own destiny or even predict his own behavior for more than 48 hours into the future. He drifted on the tides from moments of eloquence and even statesmanship to moments of astonishing narrowness for an aspirant to the presidency—moments recalling his beginnings as "Miss Helen's little illegitimate son," as he liked to say, looking at the world from a housing-project window.

The vista had not been a broadening one; apart from the police, the white people who passed through it were often Jews who owned the stores, collected the rent and enforced the welfare rules. They were part of the psychic furniture of ghetto life, and its vocabulary as well. In Jackson's own young manhood in Chicago, a section known in his crowd as Jewtown was where you went to buy suits and Hymie was the clothier you haggled with. There was a kind of innocence to the words then, the salt tang of the street and its folkways. But they became part of the baggage Jackson carried with him on his passage from the ghetto to the worlds of corporate and political power, and he could not seem to unburden himself of it.

The matter of his feelings toward Jews became a *cause célèbre* when, in what he thought was an in-the-family chat with a black reporter from The Washington Post, Jackson referred to them as Hymies and to New York as Hymietown. There was less malice than thoughtlessness in his choice of words, but they looked raw in print, and they called the whole rainbow ethos of his campaign into question. Old strains in the alliance between Jews and blacks were rubbed raw and old suspicions about Jackson were raked up—doubts having to do with his embrace of Yasir Arafat of the Palestine Liberation Organization, for example, or with his occasional suggestion that Jews ran the mass media in their own parochial interest. Some of the questions were fair and some unfair, but they dogged Jackson everywhere, and he made a bad situation immeasurably worse by pleading innocence or amnesia for days on end. The Hymie issue was the first thing thrown at him in a televised debate at the eve of the New Hampshire primary, and he was obliged to say three times, "I am not anti-Semitic."

Confession: Jackson understood later that he had handled his first crisis badly. Where there was smoke, there was fire, he conceded, and he should have stamped it out the first day by doing what he did on the 14th—saying he was sorry and moving on. But he was feeling harried by the press and hounded by Jewish militants, and some of his advisers were telling him *bleep the Jews*—you couldn't lose support you never had anyway. While he bobbed and weaved, some of the heart and the innocence seemed to go out of his campaign. His speeches turned flat, his manner preoccupied. His crowds in New Hampshire had encouraged him to believe that he might surprise everyone with a strong showing in a mostly white and distinctly unradical state. With the Hymie mess, his standing in state polls melted down from double to single digits in a week, and his candidacy seemed paralyzed.

His decision finally to confess, at a meeting in a synagogue in Manchester the Sunday night before the primary, was his practically alone. He did not consult his senior traveling staff; when they found out about his plan, they tried first to dissuade him, then to tone down his statement without consulting him until he was inside the synagogue, waiting in a small office to go on. He exploded, so violently that the woman staffer typing the amendments into the speech burst into tears; he snatched up the original, walked out and spoke his repentant piece to the waiting congregation, while his people stood behind, watching with tears in their eyes. But something irretrievable was lost from his campaign thereafter—not its place in history, which was assured, but a dimension larger and more inclusive than its blackness.



IRA WYMAN—SYGMA

Hart and his wife, Lee, celebrate the New Hampshire upset: It was as if a great head of steam had built up, and then had just blown

Struggle for the Soul

Part Three: Mondale's campaign began as a stately royal progress, turned into a desperate scramble from disaster and emerged in San Francisco with a surprise running mate and a hard road still ahead.

The Hart tornado: a storm out of nowhere

The day Joe Trippi opened the closet door at Iowa headquarters and found the 100,000 blank computer cards, he knew Mondale Inc. was in danger of blowing the whole game before it began. Their face to the world from the start had been the cool front of a well-run conglomerate, monied, computerized and quality-controlled. They were said to be the state-of-the-art campaign, and they had come to believe their own notices. Their strategy was predestination, and their trig young chairman, Jim Johnson, was infectiously sure that it would work—that there was a 90 percent chance that the nomination would be Mondale's by early April. But it was all predicated on a decisive first win in Iowa in February, and when Trippi found the blank cards in the closet with three months to go, his stomach knotted. *We could lose this sucker,* he thought. *We're taking on water. We could lose.*

In less stressful times, Trippi might have savored the evidence that politics was still an inexact science, for all its lengthening train of court magicians with their tracking polls, their media buys and their spread-sheet video displays. They had not, in the waning Iowa fall of 1983, delivered Gary Hart from the wilderness or arrested John Glenn's 9-G nose dive; they were all flying blind, like bats in a cave. But Mondale Inc. had persuaded the political community, and to a degree itself, that it was machine-tooled as near perfection as the particular weaknesses of the candidate would permit. The appearance of success was everything; it was not until victory in Iowa and perhaps the nomination seemed to be slipping away from them that Johnson dispatched Trippi to fix things—and, he said sharply, "I don't want to hear it's not working."

Chinatown Rules: There had been signs for months that it wasn't—that the campaign's Iowa operation had not taken hold and was not popular with state Democratic leaders. The warning signals troubled Mike Ford, the director of field operations, in several on-site inspections. But politics is a game played by Chinatown rules, in which considerations of face and prerogative count greatly, and Ford believed he could not push too hard for a change in Iowa without running afoul of Bob Beckel. Ford was a leader of the Teddy Kennedy refugee tong within the campaign, while Beckel was a principal in the Carter-Mondale crowd. Tensions were already rising between the two groups, and a move by Ford would have

been interpreted as an affront by the Kennedy faction to Beckel's pride of place.

Matters accordingly slid nearly to the eve of a straw poll at a Jefferson-Jackson Day dinner in Des Moines in October, a media event Mondale Inc. needed to win as a further token of its inexorability. The accepted way to win was to buy up tickets and pack the house with your own supporters. The reports from the front were that the effort was going nicely, but Ford's operatives were sending contrary signals, and Ford finally arranged a conference call from Washington to settle the issue. The optimism at the Iowa shop seemed to melt under close questioning.

"Are you saying we could lose this thing?" Ford demanded finally.

"You bet, yes," came the answer. "That's what we're saying."

There was no longer time for niceties; on a nod from John Reilly, the senior eminence of the campaign, Ford sent Trippi out with a SWAT team to salvage the straw poll. They discovered to their dismay that most of the tickets had been sold, and that the Cranston campaign had 400 or 500 more than they did. Necessity proved the mother of improvisation. The night of the dinner, each of the campaigns pitched a tent outside to distribute tickets to its rooters as they were bused in. Trippi's guerrillas diverted some of the Mondale buses to the Cranston tent; an advance person would debark, say a few kind words about Cranston and collect a bus load's worth of tickets—for Mondale voters. With the hall thus papered, Mondale beat Cranston by 10 points and Glenn by 41.

For a time the victory seemed only to reinforce the tendency at headquarters to deny that there were any problems. But as complaints from Iowa piled higher, Johnson sent Trippi back to Des Moines shortly before Thanksgiving to take over. He found things in worse shape than he had imagined. There was, for starters, the matter of the computer cards. By that late date, 120,000 of them were supposed to have been filled in with the names, addresses, phone numbers and voting preferences of Iowans contacted by Mondale canvassers; the resulting printouts were to have been used for follow-up work by phone banks and doorbell punchers. But a laser scan revealed that only 12,000 cards had actually been turned in, and half of them were incomplete or otherwise spoiled. It was then that Trippi peeped into the closet and found the rest of the cards.

They were all empty.

We could lose this sucker, he thought.

He walked over to the office computer and punched up the list of precinct captains who would be flogging Mondale voters to the caucuses. The printer belched paper. Precinct after precinct came up blank.

There are no captains, Trippi thought. *Zero.* When the printer stopped, he found 300 names for 2,600 precincts. He felt ill.

What followed was a reversion to politics as it had been practiced when the index card and the ballpoint pen were considered the frontiers of electoral technology. Trippi mothballed the computers—things were happening too fast for cybernation—and reinstituted shoe leather as an instrument of persuasion. Doors got knocked on and telephones rung. Precinct captains were recruited practically everywhere. Invitations to the caucuses were sent in Mondale's name to his likeliest voters; the names came from 3-by-5 cards, and the envelopes were addressed by hand.

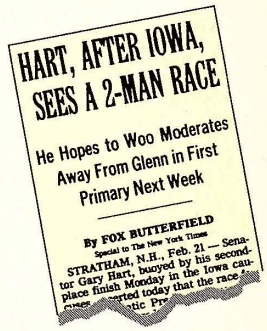
Only the Mondale team knew how close to disaster they had come. There had never been much likelihood that they would lose in real numbers; Mondale was too well liked and the competition too weak for that. But the politics of 1984 had become more than ever a contest of perceptions, its winners and losers determined not by vote but by what the Greek choristers of the mass media and the political community thought had happened. The bad dream that haunted Trippi was that Mondale's margin over Hart would be something like 36-28, say, instead of 49-16, as it finally turned out. If Mondale Inc. had let that happen, the candidate almost certainly would have been judged to have lost Iowa and, with it, the main strategic underpinning of his candidacy: that he was sure to win because he could not lose.

As it was, Mondale got no bounce whatever out of Iowa—*not a point,* his polltaker Peter Hart noted glumly when he saw the first poll returns from New Hampshire. The cards seemed instead to be falling as Pat Caddell had predicted. Gary Hart's newer-than-thou speech at Council Bluffs had sharpened his message to a fine cutting edge—Mondale's men privately paid it the compliment of calling it *vicious*—and his second-place finish in Iowa had propelled him out of the pack eating dust in Mondale's train. He had been so little prepared for success that, on the advice of his young state coordinator, Keith Glaser, he had moved on to New Hampshire before the returns came in and did not bother with arrangements for a statement to the press; a third- or fourth-place finish hardly seemed worth waiting for. When his breakthrough into second became clear, Glaser had to scramble for a hotel electrician to wire up a P.A. system and patch Hart into it by phone so he could claim his victory.

The people who had soldiered with Hart in lean times had trouble adjusting to prosperity, and to Caddell's argumentative advice on how to exploit it. As in most campaigns, there was a Saint Crispin's Day psychology among the charter membership, a bond among the happy few who were there at the beginning. The Hart campaign polarized between an old guard loyal to Pudge Henkel and the new crowd around Caddell; relations between them got so bad that Caddell's people called Henkel's the Special Olympics of Politics and Henkel's, with equal cruelty, called Caddell's the *éminences grease.*

Jujitsu: To Caddell's astonishment, the old crowd held to the view that they had got this far with patience and persistence and ought to stay with it; that meant settling for another second in New Hampshire on Feb. 28, staying out of the mostly southern Super Tuesday cluster of primaries a fortnight later and building toward a *Götterdämmerung* finale in California in June. They had, in Caddell's impatient view, fallen prey to the psychology of an army in defeat; they had been down so long that merely surviving from day to day looked like up to them. There was a potential for jujitsu in the front-loaded primary calendar, he argued; sure, the Mondale people had rigged it to discourage an insurgent like Hart, but the compressed early schedule could be turned against a front runner if you had the guts. You had to ride the momentum as far as you could, before the media turned on you, he said in a memo to Hart, and try to close the whole thing out by the middle of March. That meant no more laid-back California dreaming. It meant you *had* to go for Massachusetts on Super Tuesday and something in the South as well. It meant getting something on the ground fast for Michigan the following Saturday—they had *nothing* there—and going for broke in Illinois three days later.

The flow was going strongly with Hart in New Hampshire when Caddell placed the memo in his hands on primary eve. "I agree with this," he told Caddell the next morning. "This is exactly what we're going to do." Caddell didn't even need numbers by then to feel victory coming; just walking around the state told him they had hit a gusher of support for the message of new leadership and for the cool and oddly


HART, AFTER IOWA, SEES A 2-MAN RACE

He Hopes to Woo Moderates Away From Glenn in First Primary Next Week

By FOX BUTTERFIELD
Special to The New York Times

STRATHAM, N.H., Feb. 21 — Senator Gary Hart, buoyed by his second-place finish Monday in the Iowa caucuses, asserted today that the race for the Democ[illegible] Pre[illegible]

Hart's Iowa finish was so unexpected that he didn't even have a P.A. system rigged up.


KEN HEINEN

'It's a tidal wave,' Peter Hart told them bluntly after the vote in New Hampshire.



ROBERT R. McELROY—NEWSWEEK

The trick was to turn the crowded schedule of early primaries against the front runner.

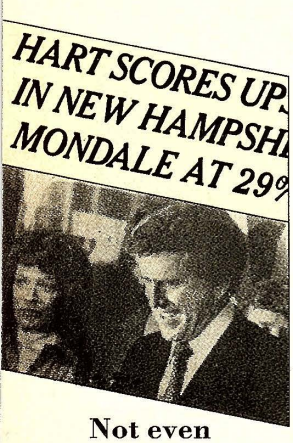
diffident young stranger who bore it. You could see it first in the comparatives in their polling, while Hart was still 14 or 15 points behind; nobody knew anything about him, but his positives ("has new ideas") and Mondale's negatives ("promises too much") suddenly started rising in parallel lines. It's taking off, Caddell thought. A longing that had lain dormant since the Kennedy years was coming explosively to life, and not even Caddell's practiced finger tips prepared him for the dimension or the speed of what was happening—a 25-point turnaround in five days.

The exit polls showed Hart's lead bumping double digits when Henkel convened a gathering of fund raisers in Manchester on primary night. The campaign had laid on the party at a point when second place still sounded like a moral victory and had invited the money people in as a stimulus to the flow of adrenaline and cash. The news that Hart was winning was a large unexpected bonus, but Henkel used the occasion instead to restate the old strategy for what to do next, a course diametrically opposite to Caddell's. There would be no push southward, Henkel said; the Hart campaign was not going to be washed up on the beaches of Florida. They would hang back till the end of March and emerge, as they had always planned, in Connecticut.

Caddell sat fuming through the presentation, then got up and said angrily, "We're going to *win* this!" Words failed him thereafter, for one rare time; he headed for the door, past a roomful of saucer-eyed bankrollers, and plunged out into the snowy night in search of a cab. Hart himself had to come in and bail out the situation; they were pulling the stops, starting now, and going flat out for the nomination. The strategy he outlined was Caddell's, but its author was out on the street, the snow sticking in his beard, hunting for a cab in a blizzard. *That's it for me,* he was thinking. *I'm leaving the campaign. I'm through.*

It was the Thursday after New Hampshire, and John Reilly stood in his office at Winston & Strawn in a cloud of blue cigarette smoke, gazing down at Washington as if he no longer recognized it as his home. He had come there out of a poor boyhood in Dubuque, Iowa, with the smell of the packinghouse still in his nostrils, and while he had achieved wealth and power as a lawyer, he remained, at 55, an unregenerate conscience Democrat of the Robert Kennedy school. He had experienced pain in his own life and could feel it in lives less fortunate than his; he believed, as Kennedy once had and Mondale still did, in the uses of government to meliorate it. But the city spread out beneath him was changing, and not, in his depressed view that afternoon, for the better. The future was at the gates in the person of Gary Hart, the exemplar of a generation of Democrats who seemed not to bleed as Reilly's had, and the past lay under siege.

What was happening, Reilly mused, was nothing less than a struggle for the soul of the party to which he had been committed all his life. Hart had no links, no real ties to that party; he had *used* it, as he had used the Kennedy mystique, Reilly thought, but he had no loyalty to it or to the liberal tradition it stood for. Gary was cold, calculating, *manipulative.* He and his swami, Caddell, had found a constituency for their message of new men with new ideas, no doubt about that, and had exploited it with cynicism and, Reilly had to concede, brilliance. It was all so bloodless, so drained of the old values of concern and compassion, of civil rights and social equity; it was as if they had discovered the "me" generation in their printouts and had told one another, "OK, now let's turn 'em on." And yet, Reilly thought, staring out at the changing cityscape, it was hard on the available evidence to argue with their calculation. *There's something out there,* he thought, *and we really don't know what it is.*



Not even Caddell had expected a 25-point turnaround in five days.

The campaign by then had begun a slide into paralysis. Two days after the debacle in New Hampshire, they met at Winston & Strawn for a damage assessment, 15 grim faces around a walnut conference table in the pallid winter light. "It's a tidal wave," Peter Hart told them bluntly; in 24 hours, Gary had gone from nothing to Mr. Wonderful, his favorable ratings bumping 80 percent. The Maine caucuses, scheduled for Sunday, were slipping away from them; Reilly and Johnson had ordered Beckel in with 100 commandos to save the situation, but the tracking polls showed their support hemorrhaging to Hart. The bottom had fallen out from under them in Massachusetts. The South was crumbling, all except Alabama. Their divine-right candidacy was collapsing around them. They were going to have to fight simply to stay alive.

They all looked at Mondale, searching his eyes for defeat or recrimination. "I'm not blaming anyone," he said straightway. "It's my fault." He knew he had the best organization in history, because, he said teasingly, he had been reading their clippings. Their problem was that they had all got infected by frontrunneritis, a diagnosis from which he did not exempt himself, and had come to believe their own claim that their success was inevitable; they had forgotten that it was *supposed* to be a fight. That was over now. They had closed their negative-research file on Glenn and opened one on Hart. They were going on the attack, in harsher tones than Mondale had ever taken. They were going to take a relentless look at Hart's record and, by thinly veiled implication, his character—those karma-chameleon changes in name, age and political posture. They were going to define Gary Hart before he defined himself.

Staticky Buzz: They were going to need help doing it, and Mondale soon discovered what a friendless condition defeat can be. He sat in his sunny corner office placing phone calls to party people, old chums, a lot of them, but some took their sweet time getting back to him and some didn't return his calls at all. When he did make connections, he got a staticky buzz of advice he hadn't asked for and news he didn't want to hear—gossip that this congressman or that senator was getting cold feet about supporting him. He rang up some Democrats in Maine who had been with him in the fall straw poll there and asked for their help in the caucuses coming up that weekend. A steady three of four told him they were sorry—they would be voting for Gary Hart. Mondale had never lost an election before, except as Jimmy Carter's caddie, and, he told his people, "It hurts."

The worst had been the call to Ted Kennedy; Reilly, who had helped arrange it, wished afterward that he hadn't. There had been a series of lower-level contacts between the two surviving lions of their generation, and Mondale's emissaries thought they had Kennedy's agreement to endorse their man "at the appropriate time." With the campaign falling apart, they presumed that the time had come. But Kennedy had got to like his view from the grandstand. While he was not exactly pals with Hart, his Senate seatmate, he had had a computer run punched up and had discovered that, of all his colleagues, Hart had the voting record closest to his own. He was not immediately available when Mondale called, a fact Mondale's men neither forgot nor forgave. When they finally did connect, Kennedy uh'd and ah'd about his intentions.

Mondale's face went white; here he was *pleading,* and Kennedy was playing hard to get. Reilly scribbled a note and shoved it at Mondale. "Ask him what he will say," it read, "if he's asked who he is going to vote for in the Massachusetts primary."

Kennedy wasn't biting. What he had meant by his

promise, he said after some further uhs and ahs, was that he would side with Mondale against Glenn, whose center-right ideology was unacceptable to him. Hart was another story entirely; Kennedy was sorry to say so, but all bets were off.

Mondale sat holding the phone, looking stricken. *This guy is getting kicked in the stomach,* Reilly thought; he was sitting there taking it from Kennedy and feeling his future slide away.

It would get worse. Hart was on a wild roll, moving with a velocity beyond anything Caddell had witnessed in a young lifetime watching and coaching successful insurgent campaigns; it was as if a great head of steam had built up, he thought, and had just *blown.* Hart had done in days what it had taken George McGovern and Jimmy Carter months to achieve. He had exploded to the top of the national polls and had in the process revealed the fundamental weakness in Mondale's strategy, which was, in Caddell's view, that he didn't really have one; his campaign simply *existed,* an institutional magnet drawing together the old Democratic client groups more by habit than by genuine enthusiasm for the candidate. Hart had found that constituency he had been looking for, a younger America for whom the labor movement was an anachronism, civil rights a closed chapter in history and Franklin D. Roosevelt a dimly familiar face on a dime.

They had embraced Hart before they had got to know him, and there was nothing for him to do but ride the wave. Hart had called Caddell on primary night in New Hampshire and smoothed his ruffled feathers. Everything was under control, there would be no more scenes with Henkel, he had promised, and Caddell had come back aboard. They flew out to Denver together the next day and Hart agreed en route that they would go South after all on a swing around the Super Tuesday capitals of Montgomery, Atlanta and Tallahassee. They were starting from a zero base there, Caddell conceded, with nothing except their pell-mell momentum, but Mondale was wounded, and Caddell saw a chance to beat him somewhere in the South if they ran him hard enough.



IRA WYMAN—SYGMA

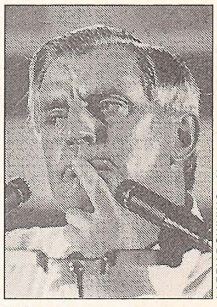
Chopping away at Mondale Inc.: He was on a wild roll, almost too wild

It was a strategy of motion, and it had its own grave weaknesses; the campaign was flying too fast to define itself or to turn what had been a two-state guerrilla war into an authentic candidacy. Hart was himself an indistinct blur going by, a talking head on the evening news with no past and no profile. He was a shy man, his media expert, Raymond Strother, thought; it was plainly an effort for him to talk into a camera, particularly about himself, and besides, he was insistent that elections should focus on public policy, not private lives. Strother did essentially what Hart wanted, a series of issues spots framing the senator's lean, stern, almost scolding face in a blue computer grid with liquid-crystal lettering. The words were earnest and the subliminal signals appropriately futuristic. The only trouble was, Strother reflected later, that the voters never got to know Gary Hart.

The further problem for Hart's pickup campaign team was absorbing the explosive growth in its scale, its funding and its ambitions. It was gaited for the lean times of 1983, when not even Hart could keep a straight face speaking a sentence that started, "As president, I will . . ." Having a lot of nice people at nice desks in nice rooms did not constitute organization, he kept insisting; Ed Muskie had had that kind of organization in 1972 and had learned the hard way that you couldn't deliver a vote that was not there. But Hart's headquarters in a maze of dark, claustrophobic offices above a movie house wore its penury like a tattered overcoat. A lone receptionist sat at the head of the stairs with a jangling phone and a dying plant for company, and Pudge Henkel reigned from a cubicle fitted out with furniture that might have been hijacked from a Salvation Army loading dock.

The old culture of poverty was having trouble digesting the new condition of plenty. Money was pouring in and pouring out again, sometimes uselessly; it was, for example, a rule of thumb that you don't spend heavily on TV in caucus states, but the Hart campaign did. Henkel's insiders and Caddell's outsiders—the peripheral campaign, as they came to be called—were at each other's throats.

But the fissures and the missteps were submerged in those heady times by the rocketing forward motion of the campaign. They began to realize what a prairie fire they had ignited when they won Maine; not even Caddell in his go-go mode had imagined they could do that. Maine was a caucus state, which usually meant that organization would count for more than charismatic heat. Mondale was in meltdown; he might explain away New Hampshire as a freak occurrence in a famously quirky state, but when Maine fell to Hart five days later, Caddell thought, Mondale's back was pasted against the wall.



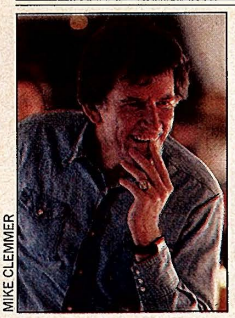
LARRY DOWNING—NEWSWEEK

'I'm not blaming anyone,' said Mondale to his council of war. 'It's my fault.'

Bob Beckel came back from Maine feeling incongruously good about things, but when he arrived for a meeting of Mondale's senior staff and kitchen cabinet at Winston & Strawn the morning after, he felt as if he had blundered into a coven of undertakers burying somebody's uncle. They were even wearing dark suits, as if they were already in mourning—and, as Beckel discovered, some were.

They had counted on Maine as the firebreak, and with its loss, they seemed dazed and incoherent in their gloom, unable to think strategically. They were going to lose Vermont on Tuesday, they knew that, and Wyoming the following Saturday. They were in the process of writing off Massachusetts as well so they could pour whatever they had left into the South—if, indeed, the South weren't a lost cause, too, with John Glenn competing for white votes and Jesse Jackson for the blacks. They were at the ragged edge, and Jim Johnson had begun inwardly rehearsing Mondale's withdrawal from the race. There would be no pro forma retreat to consider options, as had become the fashion in dying campaigns; it would be best, Johnson thought, if Mondale hung in until the Minnesota caucuses on March 20 and pulled out the day after, quickly and cleanly, in the bosom of home.

Beckel listened for a while, unable to believe what he was hearing. Yes, they had lost Maine, and yes, it had been discouraging; things had got so bad there that when Joe Trippi tried to rent a fleet of cars on credit, his tapped-out American Express card was confiscated and cut in two before his disbelieving eyes. But Beckel thought they might have found Hart's Achilles' heel. They had begun combing Hart's record for sins of inconsistency, and when a first scan turned up evidence that he had changed sides on the nuclear



MIKE CLEMMER

Hart was a shy man, his media expert felt; it was plainly an effort for him to talk into a camera.

freeze, Beckel locked himself in his hotel room in Portland and cobbled up a negative radio ad. Mondale himself had picked up the theme when he came in to campaign—"Look for someone with the guts to be a people's president," he had said—and Hart had reacted badly. There hadn't been time to save Maine, but the numbers were running their way at the end, and they had demonstrated that Hart could be touched up by sustained attack.

Unstoppable: Beckel had been an amateur boxer once; his instinct was still to mix it up, and when he heard people around the conference table saying seriously that Gary Hart was unstoppable, he detonated. "Y'all don't have a bleeping idea what politics is all about," he thundered, slapping the table hard. "If you're ready to concede this thing now, you're doing a huge disservice to Mondale and everybody else." People were staring, but he was too tired and angry to care. "Who the bleep is Gary Hart? We're going to *ravage* the son of a bitch. That's the way you take Hart on—you ravage him. We just got to beat the bleep out of him."

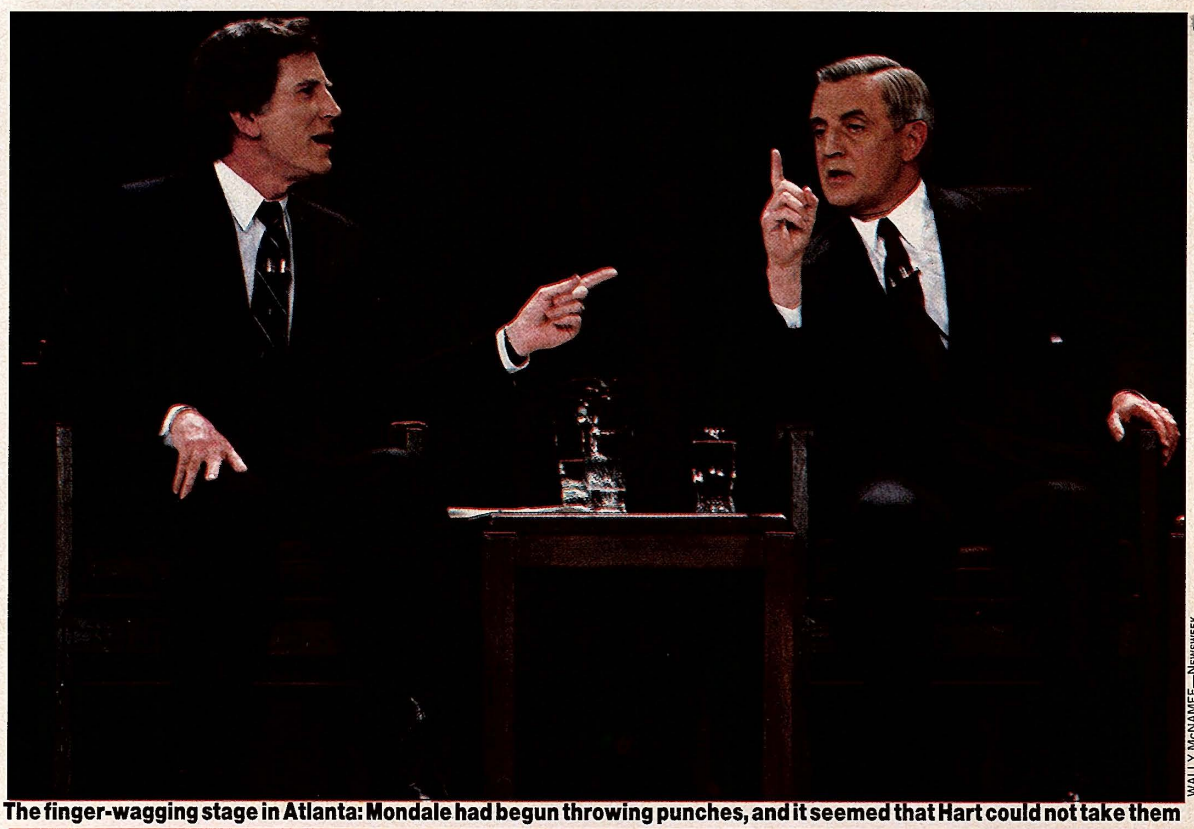
There was some support at the table for Beckel's strategy, if not his vivid choice of words; Johnson agreed that they had to do something to pull Gary down out of the stratosphere. But the notion of a lacerating personal attack seemed to some others to be alien to Mondale's character and to what they considered acceptable standards of political behavior.

"What the bleep do you think this is?" Beckel demanded. "We're fighting for the presidency of the United States. This is not a bleeping school-board election in Peoria—this is serious goddam business."

Wouldn't it be better, somebody asked, to open a new front on the issues—interest rates, perhaps?

Beckel's jaw dropped. "I'm going home and get some sleep," he said, marching out of the room.

He was home that night, still simmering, when one of his senior colleagues called with the suggestion that it might be prudent to spend only what was necessary to keep the campaign alive through Super Tuesday; to invest more than that would be irresponsible, would only add to their burden of debt if Mondale had to pull out. Beckel erupted again. As the campaign manager, he controlled the allocation of funds, and he had already made his decision. "I'm gonna take every goddam dime we have and throw it at Super Tuesday," he said; neither he, nor, as it turned out, Mondale, was going to go down without a fight.



WALLY McNAMEE—NEWSWEEK

The finger-wagging stage in Atlanta: Mondale had begun throwing punches, and it seemed that Hart could not take them

To the edge of the abyss—and back again

The quadrennial business of electing a president can be seen as a moment when America tries to define itself by popular vote—a time when deep currents of feeling attach to men engaged in single combat for the power to speak and act for the nation. Those currents were visible beneath the surface of events in the Democratic spring of 1984, Walter Mondale defending the battered old configuration of our public life against Gary Hart and Jesse Jackson as the champions of the new. Yet the tides of politics, as of history, often turn on accidents—on moments seized and moments lost, on lucky hunches and unlucky lapses, on top-of-the-head ideas and seat-of-the-pants improvisations. It could be argued that if Bob Beckel had not been watching TV with his lady and if Roy Spence had not been in the delivery room with his wife, the resurrection of Fritz Mondale might never have happened.

No front runner had ever fallen from so high an eminence as Mondale's into so deep a hole and scrambled out alive. His surprising defeat in Maine was replicated in Vermont and then Wyoming, losses that hurt no less for having been expected. "How much longer do I have to take this?" Mondale demanded as the bad news kept coming in. Hart looked unbeatable;

his face was on five major magazine covers in a single week, and Beckel, for all his gusty optimism, conceded that you couldn't get a bleeping 1,000-to-1 bet on Mondale's chances. The tide was flowing southward; the polls Peter Hart brought around to Mondale's hotel suite each night showed Florida gone and Georgia going fast. They were cutting staff, from 400 to 135, and the survivors seemed cast down in Scandinavian gloom. The campaign on the ground was maundering about in search of a theme. Mondale pitched up one night at a café in Mobile and said America needed a president who had been there. It was, fittingly, named the Terminal Restaurant.

Norwegian Explanation: But adversity seemed to stiffen Mondale's spine; it was, Beckel thought, as if he suddenly dared *not* to be cautious. Beckel had come to believe the widely published Norwegian Explanation of Mondale—that there really was something in that North Sea bloodline that made people hide inside themselves. It troubled him particularly that Mondale was always looking not to get into fights, as if, Beckel began to think, he didn't really have the heart for the rough and tumble of politics. Mondale did; it was simply that, in a career whose principal steps upward had hitherto been by anointment, he had never needed to show it. Having finally to struggle for something he wanted seemed almost liberating for him. The trappings of empire fell away—the air of noblesse oblige, the layered public manner, the dutiful policy speeches delivered in a nasal drone. Mondale suddenly *was* fighting, for his political life, and as he began throwing punches, it became increasingly evident to his handlers that Hart could not take them.



WALLY McNAMEE—NEWSWEEK

Beckel: From an evening watching television at home, a devastating political slogan was born

The campaign had turned Gary's record, public and personal, into an archeological dig and was throwing something new at him every few hours, contrasting his mystery with Mondale's you-know-me familiarity. But as Roy Spence, the Texas ad man who ran Mondale's media, saw with sharpening concern, Hart was making Mondale's experience a negative instead of a positive, and it was playing. The night they lost Vermont, he called Beckel from Austin. "We've got to raise the stakes," he said, thinking aloud; they had to start marketing experience as an asset and newness as a liability where it counted most—in the conduct of foreign policy in the nuclear age.

The question was how, and the answer flashed into Spence's mind when his wife, Mary, went into labor early the next morning with their second child. As a thoroughly modern couple, the Spences had been through Lamaze classes together, and he was with her in the labor ward, his cinematic inner eye taking in the imagery of calm in a crisis being played out all around him. *A red telephone,* he thought suddenly. It was a rule of thumb in his business that while you could not *create* emotions, you could float them to the surface of consciousness if you hit on the right words and images. There was unquestionably a deep vein of nuclear angst out there, and a picture of a fire-red telephone jangling in the Oval Office might just tap into it; it might make people stop and say, "Hey, wait a minute, who *is* Gary Hart?"

Spence called Beckel in Washington. The contractions were coming five minutes apart, and Spence was hurrying back and forth between Mary and the phone, spilling out his brainstorm with contagious excitement. "Let's work on copy," Beckel said. Spence couldn't, not just then, so Beckel, who used to be in the business himself, got some people together and scrambled up a first version in time for Super Tuesday. Spence saw his daughter safely into the world, then dashed to his office, running on adrenaline after 30 sleepless hours. By 4 that afternoon, he was shooting a more finished second edition, the red phone blinking ominously this time instead of ringing, while a somber male voice warned of the dangers of having an "unsure . . . unsteady . . . untested" hand on the receiver. It was raw stuff, as subtle as a kick in the gut, and as deadly effective; the polls suggested that even Beckel's rough first try was hurting Hart in the South.

The next step in the quartering of Gary Hart was to deflate the whole idea of new ideas—to reveal him, in Reilly's phrase, as an empty suit—and Beckel had some thoughts about that, too. He and his girlfriend, Mary Goehring, had been watching TV at his place and had caught the Wendy's commercial with three elderly women inspecting a bready burger at a rival fast-food chain and demanding, "Where's the beef?" Goehring thought it would be great if the old ladies were yelling that at Gary Hart. A light bulb flashed over Beckel's head, and when he went south to Georgia the next day to help prepare Mondale for another debate, he was feeling more bullish than ever.

Spaceship Hart: The senior Mondale team was not; the palpable mood among them, when Beckel found them gathered in a room at the Hilton in Columbus, was that they might well be holding the last serious strategy meeting of the campaign. Mondale looked glum, and Beckel took it on himself to brace him up. Think of Gary as a spaceship, he said with some heat. The first stage had blasted off at incredible speed. If the second-stage rocket ignited, forget it—the force would be so great and the velocity so high that Mondale would never be able to catch up. But if they could force just the slightest hitch in Hart's second-stage ignition, everything would change; it would be a race again, and they would win it.

Mondale and the others sat admiring Beckel's metaphor and waiting for him to get to the hard part: what they could do to bring Hart back to earth.

"I've got the answer," he said. " 'Where's the beef?' "

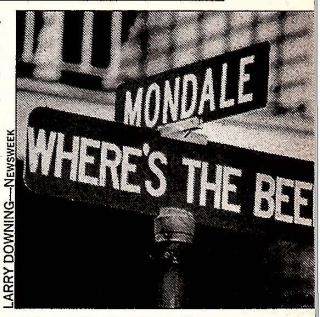
The response was an uncomprehending silence; no one had seen the ad or knew what the hell he was talking about. It was, Beckel thought, as if he had walked in and asked them, "How's the clap?" He felt them all staring at him as if he were a bleeping idiot.

"There's these old ladies, you see," he said, "and they walk into this sterile place, you know, every fast-food joint U.S.A., and there's this bun, and suddenly she says, 'Where's the beef? Where's the beef?' " Beckel was pacing the floor furiously, acting all the parts. "Isn't it great? Isn't it terrific?"

They weren't getting it.

"Don't you *see?*" Beckel said hotly. "It's *Hart.* It's what we've been trying to say all week long. Son of a bitch, there's nothing on there—there's no *beef.* He says, 'New ideas, new ideas, new ideas,' and what the bleep is a new idea? Where's the *beef?*"

Some of them began warming to the idea, and



LARRY DOWNING—NEWSWEEK

Mondale had never seen the ad and at first had no idea what it meant.

Mondale spoke the slogan a few times, warily, as if he were trying on a purple suit. But Beckel wasn't sure he would use it in the debate until he saw Mondale pull into the Hilton parking lot the next morning, coming back from church. Beckel, a terrified flier, was on his way home to Washington. I prayed for you, Mondale called out teasingly, so you don't have to worry about your flight.

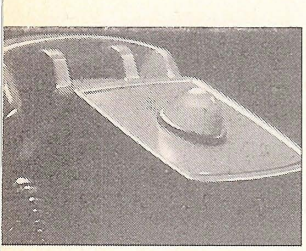
Beckel grinned and walked over to Mondale's car. "Good luck tonight," he said. "Kick the bleep out of them, and remember you're the best there is."

Mondale thanked him, and Beckel started to go.

"One more thing," Mondale said. "Where's the beef?"

"You've got it!" Beckel said. He was a man of a thousand superstitions, one of which was that you never go see a client debate, but he didn't have to be there to sense that Mondale was going to win.

The debate that night in Atlanta indeed went poorly for Hart. Mondale did work Beckel's line into his repertoire. "When I hear your new ideas, Gary, I'm reminded of that ad, 'Where's the beef?' " he said amiably, and a devastating new slogan was born, three words that reduced all the doubts about Hart to the scale of a bumper strip. And that wasn't the worst of it. John Chancellor, as interlocutor, had asked each of the contenders to say what he would do if a Czech airliner full of people were spotted flying across Colorado toward the Strategic Air Command's bomber bases, and Hart had had the bad luck to answer first. "If the people they looked in and saw had uniforms on," he said, too quickly, "I would shoot the aircraft down. If they were civilians, I would just let them keep going."



Roy Spence's red telephone ad was hatched while his wife was in labor.

Hart would say afterward that he thought the question ridiculous and had meant his answer as a joke. But nothing in his demeanor said that to his audience, or to his own staff. His administrative assistant, Buie Seawell, was standing backstage watching on a monitor, and he could feel his nerve ends tingle in alarm. *He blew it,* Seawell thought; it had been a friendly little debate up to that point, and suddenly the others were all over Gary, trying to tear him limb from limb. His joke, if it *was* a joke, cost him Georgia, Seawell guessed later, and perhaps the nomination.

Confrontation was not Hart's game in any case. He had got slack about prepping for debates and had quit reviewing videotapes of his past performances, as if it were an art he had already mastered. Events were moving too fast for study, and besides, Pat Caddell figured, Gary didn't *want* to get into a personal pissing contest with Mondale. It was Caddell's combative advice that you had to keep slicing the enemy up, piece by piece, but Hart wanted a campaign in his own image, which was to say cerebral. His diffidence had served him well till then, bearing out his claim to represent something clean and fresh in the soiled game of politics. But Caddell thought niceness had outlived its usefulness. The history of negative campaigning, in Caddell's reading, was that the candidate on the receiving end *had* to hit back. Gary resisted, and Mondale seemed to sense it, as a prize fighter senses weakness in an opponent. Mondale was dropping his guard and daring Gary to hit him, knowing that he would not.



IRA WYMAN

Gary Hart, call your office: Days went by in such a blur that the staff barely knew where they were

The further problem was that Hart was getting tired and was therefore becoming a danger to himself. A candidacy born at the grass roots had become the ultimate television campaign, a movable press conference jetting from media market to media market across the South and seldom penetrating any of them deeper than the runway apron at the local airport. The days went by in such a blur that Kathy Bushkin and Billy Shore, the two Senate staffers who once had been all the retinue he had, were barely conscious of where they were. The plane would land at some indistinguishable airport; we're in Tallahassee and we're meeting with 50 Hispanic leaders, Shore would tell Hart, and it would turn out to be 50 Jewish leaders in Palm Springs.

The pace was punishing, and so, suddenly, were the questions. The media had embraced Hart at first as a fad, a kind of Cabbage Patch doll with an industrial policy, and now everybody was Woodward and Bernstein, demanding to be told why he had fiddled with his name, his age, his handwriting and, seven times by Mondale's count, his position on arms control. Hart's answers were occasionally playful; once, he sandwiched a copy of his book "A New Democracy" in a hamburger bun and announced, "*Here's* the beef." More often, he was peevish; he had begun, in his weariness, to resemble Mondale's caricature of him.

Tote Board: Super Tuesday was a day of gray cold and steady rain in Washington, but the prairie fire blazed on. Of the nine states at issue, Mondale won only Alabama and Georgia, the latter by a hairbreadth 3 points, and ran second to an uncommitted slate in Hawaii; everything else belonged to Hart, a coup spanning the map from Biscayne Bay to Boston Harbor to Puget Sound. The crowd that was waiting for Hart in a ballroom at the Mayflower hotel was in a full-hearted mood; they were chanting, "Ga-ree! Ga-ree! Ga-ree!" when he swept in with Lee on his arm, and a band was playing "Gotta Have Hart" when he left. "We won today," he exulted, permitting himself a wide smile, and a glance at the tote board seemed to affirm that he had.

But tote boards are no longer decisive in contemporary presidential politics; it was not Hart but the expectations of the political community that Mondale was running against, and his stock had sunk so low with them that 2 out of 9 became a victory—or at least a ticket to ride to the next stop. Hart submitted to a live interview with Roger Mudd on NBC-TV that night, expecting to explain how he had won, and was asked instead why he imitated John Kennedy so much. The next morning he did the "Today" show and found Bob Beckel waiting to go on when he had finished.

"How are you, Bob?" Hart asked with cool civility.

"Real good," Beckel answered, grinning broadly. "Just real good."

Hart threw him a cold stare and was shown into the studio. The Mondale faction was in fact astonished that the world had bought their party line that Hart had been stopped; they *hoped* that it was true, and saw encouraging signs in the exit polls. But the degree to which the political community had suspended its disbelief was quite beyond their dreams. Beckel sat smiling in satisfaction at a monitor in the green room as Hart went on the air and was asked straight off

what had gone wrong in Georgia and Alabama.

After Hart had left, Beckel took *his* turn.

"Congratulations," said the host, Bryant Gumbel.

"Yup," Beckel said, "it's the comeback of the year."

Super Tuesday had been equally kind to Jesse Jackson, though the tote board didn't show *that,* either. Mondale had beaten him to the premier black leaders of the South and had fought him nearly to a standoff for the black vote. He had run third in Georgia and Florida and fourth in Alabama, trailing even John Glenn's terminally ill candidacy there. But the revivalist fire lit by his campaign had begun to burn in the back city streets and the wayside country churches, where the blacks were. He had carried four congressional districts with their votes, and, more important, he had survived. Cranston, Hollings and Askew all had dropped out after New Hampshire, and Glenn and McGovern would be gone before the week was out. The eight-man field had shrunk to three finalists, and a black Baptist preacher named Jesse Louis Jackson was, incredibly, one of them.

His reach for the rainbow had failed in New Hampshire in the aftershock of his allusion to Jews as Hymies, or, as his people preferred to call it, "the incident in The Washington Post." The episode, and his inability to walk away from it, had left him badly depressed; he was, one friend thought, surprisingly easily wounded for so public a man. His objective, privately framed, had become getting out of the state literally and figuratively alive; by the time his 5 percent of the vote had been totted up, he was bound south for home. His campaign there largely laid aside its coat of many colors and became a movement for the political empowerment of the blacks, Jackson calling them to the ballot box like an evangelist calling sinners to the cross. He asked an audience of black churchmen in New Orleans how many of them had been polled by the major media. A few hands poked aloft.

"How many of y'all going to vote for me for president?" he asked.

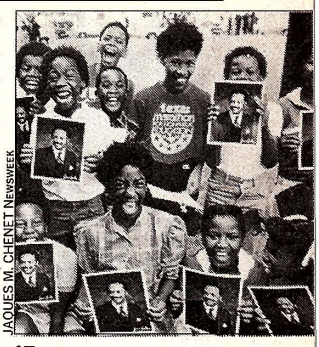
A forest of hands went up.

"That's a *soul* poll," Jackson said, and in his native black-belt South, his candidacy had become a soul campaign.

He had come South tired, hoarse and rheumy with a New England cold and kept running as if something were gaining on him; his days were improvisational rounds of rallies in stifling churches, gyms and civic centers, ending far past midnight. His style came from the black church militant of the '60s; his presidential timbre was a rasping shout, his gospel salvation through the ballot. At the Savannah Civic Center he brought more than 8,000 people to their feet chanting, "Feed the hungry! Clothe the naked! Give peace a chance!" The next day 1,377 new black voters queued up to register, and the books had to be kept open two hours overtime. On primary day in Savannah, Jackson beat Mondale 2 to 1.

"You now have inspired black voting," Jackson said when the Super Tuesday numbers were in, and they bore him out. Registration rose in his churning wake, and so did voter turnouts; in Georgia, 45 percent of the eligible blacks voted, to 25 percent of the whites. Only the recalcitrance of the black establishment slowed Jackson down; their opposition to him, part personal and part realpolitik, saved Georgia and perhaps Alabama for Mondale, but *their* black power was rarely so effective again. A tide of emotion was rising around Jackson, a surging wave of black longing and black pride that swept away doubt and dissent before it.

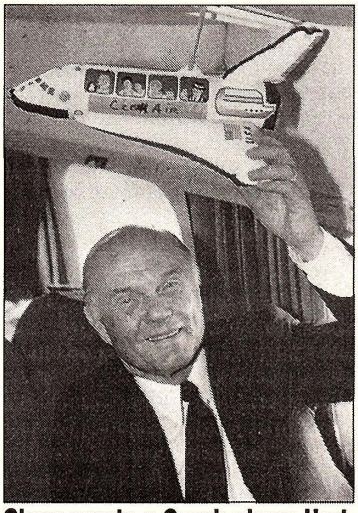
On Super Saturday, four days later, he lost Michigan—the black mayor of Detroit, Coleman Young, hurt him there—but beat everybody except "uncommitted" in South Carolina. "It is our obligation to support him, almost a *divine* obligation," Cynthia Paggett, a student volunteer in Georgia, said. Jackson had made voting for him a sacrament, and a test, of blackness.



JAQUES M. CHENET—NEWSWEEK

'It is our obligation to support him—almost a divine obligation.'

They sent Fritz Mondale to St. Paul the following Tuesday night instead of to Chicago, where the real action was; there were contests in both states, and they wanted him in the one they knew he would win in case the news from Illinois was terminally bad. Some of the boys he had left behind at headquarters gathered in Bob Beckel's office to keep the vigil, waiting, as Beckel said, to see if Lazarus could come back from the dead. They ordered pizza, and Peter Hart, the pollster, was dispatched to a liquor store for a half-gallon of Scotch and some beer. They didn't know then whether they were gathering provisions for a celebration or a wake.



ROBERT R. McELROY—NEWSWEEK

Glenn sports a Czech plane: Hart said he meant his answer as a joke

Beckel, sunny as usual, offered to bet anyone that Mondale would win Illinois by 2 points or better.

"Now, be careful," Hart warned. He was Beckel's opposite in outlook, the sort for whom every silver lining had a cloud.

Beckel looked up from his drink. "It's always good to have you here, Peter," he said. "There's never been enough grimness in this campaign."

There had been quite enough to go around coming out of Super Tuesday; if they had dug out of an avalanche, as Peter Hart put it at the time, they were still waist deep in the rubble of Mondale Inc., and Beckel was unable to find any takers for his bet. Mondale had won Michigan, the biggest prize on Super Saturday. But it was a caucus state, up for delivery by the best organization, and his success there owed more to his alliances with Mayor Young and the United Auto Workers than to any compelling magnetism of his own. He knew he had to start winning primaries, particularly in the big industrial states, both for legitimacy and for self-respect; like most politicians, he wanted not simply to win but to be *liked.* He needed Illinois, and it was treacherous ground. He would be fighting Gary for the baby boomers, Jesse for the blacks and both of them for Chicago, a city that had become so fractured politically that people were calling it the Beirut of the West.

By wind-down time in Illinois, they no longer doubted that they had Hart reeling. His self-confidence seemed to Beckel to have been oozing out of him, starting with his fumbled response to the question about the Czech airliner. Campaigns were funny that way; you spent so much time planning and polling and mapping strategy, and it all wound up turning on some brief moment, some fleeting high or low, that none of the memos or the printouts had prepared you for. Hart had brought off one of the astonishing upsets of contemporary political history, and then had unaccountably begun to stumble. The Mondale management liked to think their attack strategy had something to do with it; they had discovered, as Reilly mused later, that you could yank Gary's chain. But



UPI—BETTMANN ARCHIVE

Hart junks TV ad on Vrdolyak

By Nathaniel Sheppard Jr. and David Axelrod

SEN. GARY HART withdrew a controversial television commercial Saturday linking Walter Mondale to Cook County Democratic Chairman Edward Vrdolyak, calling the mistake...

How could a man be president, asked Mondale, if he couldn't even get an ad off the air?

there was more to it than that. There was something really *wrong* with Gary and his campaign, Reilly thought; it was as if they could not handle their own success.

The symptoms supported Reilly's diagnosis. A political campaign is often a series of small and unconscious Faustian bargains, trading bits of its soul for the presumptively higher end of getting elected. Mondale's payments were in civility, Hart's in time and motion, and it was beginning to tell on him. He and his strung-out troops were near a state of nervous exhaustion Pat Caddell recognized from past campaigns. *You're on the verge of making some major mistakes,* Caddell had warned in a pre-Super Tuesday memo, but Hart seemed to him too combat fatigued to deal with anything or anybody. "We're not *talking* enough," Kathy Bushkin was telling people. "We've got to sit down and just sift through where we are." Instead, Hart flew off to Michigan the morning after Super Tuesday for an unmemorable speech to the Women's Economic Club. Then, without pause, he went on to Illinois and began tripping over his own Lucchese cowboy boots.

Cadre: He was leading the day he arrived, by 2 points in Caddell's polling and 13 in Peter Hart's, but his support was soft, as if the jury were still out on whether he was presidential material. He lost no time undermining his own case. His Washington headquarters cadre had heard for an absolute certainty that Mondale had put some negative ads on the air baiting Hart about his changes in name and age; the guy doing them was blabbing all over town, and one of Hart's people, David Landau, said he had actually had the copy read to him over the phone. Mondale had finally stepped out of bounds, and it was time for Gary to nail him.

They called the campaign plane with the news, and at his next touchdown, in Springfield, Ill., Hart came out bristling with righteous indignation. "I've spoken about new ideas for the future," he said. "For some reason . . . Vice President Mondale proposes to talk about what my birthday is." Mondale was a friend, a fine and decent fellow, he said, and it could only be hoped that he had not crossed the line between legitimate and blind ambition—a line, Hart said, called personal integrity. It was good, strong stuff, a satisfying counterpunch by a hitherto reluctant counterpuncher. The problem was that he could not back it up; the ads, if they indeed existed, had never been put on the air. Two hours later, against the advice of some of his people, Hart backed down. "It was a mistake," he said, "and I apologize."

He was still trying to right himself when the matter of the Eddie Vrdolyak ad broke over him and buried him alive. Vrdolyak, the Democratic boss of Cook County, had committed what remained of the old Chicago machine to Fritz Mondale. But he was, according to Caddell's numbers, the most unpopular man in Illinois Democratic politics outside the white bungalow wards under his immediate sway; his negative ratings touched 65 percent, and Caddell, scenting blood in the water, proposed that they do a broadcast spot wrapping him around Mondale's neck.

This time, for a change, everybody agreed, and Ray Strother, the media man, rushed out two versions. The text they settled on used the generic word "bosses" to avoid giving offense either to Vrdolyak or to those Illinoisans who thought national candidates ought to stay out of local politics. The other, preferred by Caddell, went after Vrdolyak head on. "Eddie Vrdolyak," the voice-over said, "has decided Walter Mondale will be your candidate for president. Gary Hart and a lot of people who think for themselves stand in the way."

The staff thought Hart ought to clear the copy, and his friend and Senate colleague Chris Dodd of Connecticut agreed to fly it out to Chicago Thursday night. They had already started lining up time after noon on Friday, when station managers tended to leave their computers in charge and head for home. You always started negative advertising then, so that the opposition couldn't get its answers on the air over the weekend. The problem was that you couldn't get your own stuff *off* the air, even if you had to. Hart's people accordingly needed some word from him by 9 o'clock Friday morning if he weren't happy with the ads. But when Dodd came around with the copy the night before, Hart waved him off; he was too tired to deal with it. Somehow, headquarters got the impression the next morning that Hart had no problem with the ads, and they began to play.

The impact, in Caddell's polling, was immediate and electric; Hart's lead over Mondale widened from 2 to 11 points in 24 hours. But it was the raw Vrdolyak version that got on the air, not the soft-focus attack on "the bosses," and when Henkel read the text to Hart on Friday afternoon, he was furious. Take it off, he ordered. Strother argued that the ads were good and that it would be better in any case to leave them on than to risk looking foolish by trying to pull them on a weekend.

"No, I want the ads off," Hart said. "I want them off *now.*"

It was a teapot tempest, but it put the campaign on a red-alert footing. Henkel flew to Chicago to take charge. Strother hunted down his media buyer in New York and told him to get moving. Buie Seawell took over the operations desk at headquarters and, at what seemed to him every hour, got another call from Hart, muttering angrily, "I saw it again!"

Meltdown: Everybody was yelling at everybody else, but they couldn't rouse anybody at the stations, and all but one kept running the ads through the weekend. By sundown Saturday, the story dominated the evening news, Mondale wondering aloud how in the world a man could be president if he couldn't even get an ad off the air. Running the country was probably easier, Henkel guessed ruefully, but the voters didn't know that; they were seeing Hart as Mondale had sketched him, unsure and unsteady, and by Sunday night, his 11-point lead had melted down to a 9-point deficit.

The boys in Beckel's office on primary night were delighted; if they had been shooting "Son of Red Telephone" themselves, they could not have written a better script. As the exit polls stabilized with Mondale 6 points up, the Scotch began to splash, and Beckel was telling people that it looked as if Lazarus had made it. Someone reminded Beckel of how some of Hart's staffers had only lately been putting out word in the political community that Mondale ought to get out of the race. "That stiff-ass son of a bitch—we'll *break* him before we get out," Beckel said. When CBS-TV came in with the third and final call for Mondale at 9:20 p.m., he whooped, "All right!" and punched a wall in celebration, so hard that he thought he had broken his hand.

Even the "internals" in the exit polling were looking good; the black vote was flooding to Jackson by 3 or 4 to 1, but Mondale for the first time had broken out of his base among the old and the poor and had beaten Hart in yuppie country. Vrdolyak had worked hard and well in the bungalow wards. "The last four hours belong to me," he had bragged, meaning the time when the men came home from work, and he delivered. Fair-weather friends who had disappeared when the going got tough were calling again, wanting back in. *Now we've got the son of a bitch where we want him,* Beckel thought, fingering his tender knuckles. *With a hand on his neck.*



PHOTOS BY LARRY DOWNING—NEWSWEEK

The compleat angler: Wherever there was a voter to be met or a delegate to be cajoled, there was likely to be Walter Mondale

Finally, triumph in the telephone primary

For a man just back from the brink of doom, Fritz Mondale was in an oddly peevish mood when he and his men sat down to dinner at Arthur Krim's handsome town house on East 69th Street in New York City. Their money was running short, and when Krim, the chairman of Orion Pictures and a longtime angel to liberal Democrats, had offered them his hospitality in the days before the New York primary in April, they had gladly accepted. But the pleasures of Krim's table did little to lift his spirits. He was bone-tired. His prognosis, while improved, was still guarded; he *had* to win New York, and Pennsylvania the following week, to consolidate his return to the head of the class of '84, and his own people were acting as if they didn't entirely appreciate that fact. He was carrying the campaign on his own shoulders, and they weren't exactly helping.

There was, for example, the matter of more than 120 supposedly independent committees they had helped plant in various states to raise and spend money in support of Mondale's delegate slates without having it charged against the total he was allowed to lay out under the law. The campaign proper had geared its budgeting to the front-loaded primary calendar; it had laid out too much cash too soon in the expectation of a quick kill, and now the $20.2 million limit was staring at them like a loan officer about to say no.

With the treasury running low, Jim Johnson and Bob Beckel had signed off on the committees as a backdoor way to stay out of bankruptcy. The device was perfectly legal so long as the committees were in fact separate from the campaign. But they weren't, as the papers were beginning to report, and besides, they were taking money from labor political-action committees when Mondale had given his word that no PAC contributions would cross his palm. No one had told him any of it, and he was sore. "When did you guys make this decision in my behalf?" he demanded, glaring over Krim's china at Johnson and Beckel, and his table talk thereafter dealt vividly with why they should not have.

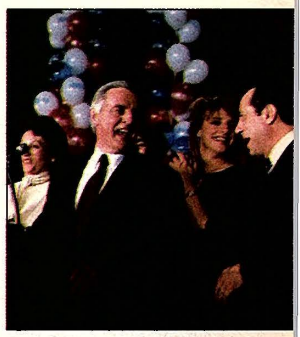
Token Force: Mondale's dinner was further spoiled by the unpleasantness over his Central American policy, and particularly his stated position that the American military presence in Honduras should not be liquidated too quickly. Johnson, Beckel and Tom Donilon, the campaign's chief delegate hunter, argued heatedly that leaving even a token force would play badly with younger voters.

"Hart will kill you on it," someone said.

"Well, maybe I'm old-fashioned," Mondale answered curtly, "but I don't like commies any more than I like right-wingers."

His cold tone signaled that the subject was closed. But his irritation lingered after the dishes had been cleared, and this time his mood suited the private agenda of his men. They suggested adjourning to watch a new television spot Hart was using; another debate was coming up and Mondale might want to use the forum to respond to the ad. His exhaustion showed, and so did his foul mood; still, he allowed himself to be coaxed into Krim's study for the viewing.

It was Hart's answer to the red telephone; its subject was the U.S. presence in Central America, its image was a fuse burning down against a limbo-black background, and its text suggested that Mondale would risk another Vietnam by leaving some of the troops in the region "as bargaining chips with Nicara-



In New York, he came off the canvas swinging and left Hart draped on the ropes.



IRA WYMAN

Hart asked his staff for a one-page plan for revival—and didn't act on any of it.

gua . . . Our sons as bargaining chips," the voice went on. "Will we never learn?"

Mondale rose from his chair, watching in wide-eyed disbelief. The ad flickered off. There was a moment of cold silence. Mondale was still on his feet, staring at the blank screen.

"This is outrageous," he said. "Who does that son of a bitch think he is—the punk!"

Johnson and Beckel exchanged glances of secret satisfaction. The Mean Fritz mode that had got Mondale back in the race had remained a matter of internal debate, but now the sputtering fuse seemed to settle the issue. For days thereafter, Mondale couldn't stop talking about it; his people brought two dispossessed Glenn fund raisers around for a stroking, and Mondale almost spoiled it by unloading on Hart.

He had never lost much love on Hart in any case. They had been friendly enough as brother Democrats in their two years in the Senate together, and when Mondale became vice president, he was the man Hart phoned at the White House with some confidence that his calls would be returned. But they were an ill-matched set, personally and politically. Mondale was a body-heat Democrat, for all his North Country reserve, while Hart seemed to prefer the cloister of his mind. Gary had his nose in a textbook, Mondale thought. Sure, his voting record was sound, but he hadn't really been down in the trenches spilling his influence as Mondale had for the good old causes—for children and old people, for blacks and migrants, for the jobless and the homeless—and when he had the gall to paint Mondale as a warmonger, he was way over the line.

At that point, the contest became a personal vendetta; when they met in debate in a drafty marble rotunda at Columbia University, one of Mondale's people paraphrased the dialogue between his man and Hart in four words—"Bleep *me?* Bleep *you!*" Mondale battered Hart unmercifully with a whole range of policy differences between them—the Chrysler bailout, which Hart had opposed, for example, and his shaky commitment to the nuclear freeze. Hart parried as well as he could, which was not very; he looked political when he fought back and merely petulant when he did not. The low point came when Mondale attacked him for running "those ads that suggest I'm out trying to kill kids," and demanded that he get them off the air that very night. The camera caught Hart's face frozen in a mask of anger, his lips pressed tight, his eyes icy blue, his face ashen in the harsh white television light.

Mondale went on to win New York by 18 points, and Hart came in a bare point ahead of Jesse Jackson. A band inappropriately called the Generation Gap was appropriately playing the theme from "Rocky" in the hotel ballroom where Mondale claimed his victory; he had come up off the canvas swinging and had left Hart's candidacy draped on the ropes.



LARRY DOWNING—NEWSWEEK

Mondale made his 50 calls and brought in 40 more delegates.

While Mondale's people toasted themselves on their victory, Hart's drifted unhappily up to Pudge Henkel's room at the Roosevelt Hotel in mid-Manhattan to assess the damage and what to do about it. Their momentum had burned out, their compass had gone awry, and their candidate was after them to compose their differences and come up with a one-page plan for his revival starting seven days hence in Pennsylvania. *Give me a consensus approach,* Hart had told them, *and I'll follow it; I'll adopt it tomorrow morning.* So they sat up talking from 11 at night to 3 in the morning, when the Cokes ran out, and while the words were often sharp and sometimes loud, they did it.

They had allowed Mondale to take them out of their rhythm, Henkel argued. He had smothered their message with his attacks, and they had to recover their voice and their positive tone. For most of the first hour, Pat Caddell paced the floor, listening in silence. He was in one of his brown studies again, and had sat out much of the New York campaign at the Ritz Carlton, brooding in his tent. Now the others were drawn along in Caddell's persuasive train. You couldn't let a negative campaign go unanswered, Caddell said, prowling the room as he talked; if someone kept throwing body blows at you, you had to push him right off the screen. Mondale was sowing doubts about Gary's character, and when the choice was upon them, people felt safer voting for what was familiar than for some perilous unknown. The message was winning, Caddell argued, but the messenger was not; people still wanted something new, but were voting against Gary Hart.

Longhand Summary: By the time Henkel shooed them out and put in a wake-up call for 5 a.m., two hours away, they had reached a consensus: Hart had to quit being so passive under fire and start drawing his differences with Mondale as starkly and aggressively as he could, in broad thematic strokes, without getting personal or nasty. Henkel wrote out a longhand summary of the discussion, and Caddell bore his own version to Hart on the campaign tour next morning. He listened to their counsel all day—and didn't act on any of it.

He seemed indeed to be marching to his own drumbeat; he knew something about the rhythm of campaigns, and he remained convinced that once people had had a bellyful of Mondale's negativism, they would turn on him and punish him for it. Caddell had a new line of attack ads for Pennsylvania, blaming the Carter-Mondale administration for the decay of the state's smokestack industries. Hart spiked them and, fighting a bad case of flu, wrote his own set on the campaign plane too late to get them on the air.

Pennsylvania was Mondale country, anyway; his Democratic classicism sold best where times were hardest, and Pennsylvania, as his man Paul Tully put it, was a state of pink slips, plant shutdowns and kids fleeing home. Caddell's polling followed what had become a depressingly familiar pattern: Mondale's lead had started fat, had shrunk near a dead heat by the final days and then had blown back out to 14 points in 24 hours going into the last weekend. He won, 45-33, and while neither side was ready to bank it as fact, the race was effectively over.

"Not much of a crowd, is it?" John Reilly said, gazing wanly down from the balcony in a ballroom at the Bellevue Stratford in Philadelphia that night. A band was playing "Rocky" again, and Mondale was out there flashing a wide winning smile, but the real excitement lay in another ballroom a few flights upstairs, where Jesse Jackson, sweat-soaked and happy, had pitched his revival tent for the night. "*Our time has come!*" he cried above the din of celebration, and the passions loose in the room made Mondale's party look like a faded remembrance of things past.

Jackson had swept into Pennsylvania riding his own tide through black America. His rainbow still had a monochromatic look, but he was turning out the black vote in massive numbers and winning most of it—a rousing 79 percent in Illinois and a next-to-unanimous 87 percent in New York. The black mayor of Philadelphia, Wilson Goode, had come out for Mondale, but in the city's black neighborhoods the streets belonged to Jesse, and the ghetto ward leaders had to go along to survive. To salvage *something,* Mondale's operatives did a fast deal with some of them; they would paper their wards with sample ballots marked with X's for Jackson at the top of the ticket—and for delegates who, though unlabeled, were in fact committed to Mondale. The ballots had nearly the force of Scripture on the street, and the sleight of hand worked. Jackson carried Philadelphia, with

three-fourths of the black vote, but Mondale got the delegates.

For Jackson's followers, the details hardly mattered. If his aim was, as Gary Hart put it, to become Martin Luther King III, he was achieving it; his spring crusade through the cotton South and the tenement North had established him in two months' time as the pre-eminent black political leader in America. Charisma, as Jackson liked to say, was a spiritual gift, and he had it; where the other candidates needed commercials, he required only a pulpit and a television crew from the evening news. He spoke of King's death as the crucifixion and his own candidacy as the resurrection, and if the metaphor was grandiose, the passions he stirred were real. His motorcade had stopped at a street corner in Bedford-Stuyvesant one day when a street brother approached his limousine, scarred and toothless; the man looked to one of Jackson's aides as if he had been rolled through a mud pile. But he held a brand-new registration card up to the car window. "I got my card," he said. "I'm gonna vote for you."

Jackson had not intended that his campaign be so narrowly based, and was defensive when taxed about it; it was not his fault, he said, if whites did not have high enough regard for the competence of blacks to vote for them. He had neither the money nor the organization to build outward from his base in the black community, and he was in any case the prisoner of the passions he had aroused there, among his followers and even within his own retinue.



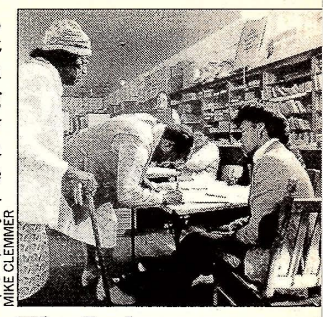
JACQUES M. CHENET—NEWSWEEK

Brothers: Farrakhan sounded scary in the press, and Jackson was caught in his cultish embrace

But Jackson himself was not blameless for the blackening of the rainbow; he was hostage not only to his followers but to himself. He was still feeling wounded by the "Hymie" incident and by its enduring fascination for the leading Jewish organizations even after his apology, an obsession, in his eyes, bordering on persecution. Jackson thus found himself at swords' points with one of the key constituencies of the old liberal coalition, and for a time, his politics blackened along with his mood. He and his tacticians discovered that, in the street, it was a badge of courage to be attacked by the media and the Jewish leadership—and an act of betrayal to bow to their wishes.

Woofing: Jackson was thus in something of a bind, politically, when his ally Louis Farrakhan of the Nation of Islam, a Black Muslim sect, began attracting notice with his moral commentaries—when, for example, he seemed to praise Hitler or to denounce Judaism as a dirty religion or to threaten harm to the black reporter who had turned in the story of Jackson's allusions to "Hymie." Farrakhan had been the protégé and later the enemy of Malcolm X; like Malcolm and others of the younger Black Muslim ministry of the 1960s, he had raised that roostery verbal art known to street brothers as woofing to a theological plane. His active following in black America was minuscule, though the reach of his voice was wide, and his "warnings" were no more to be taken literally than a threat by a blood to whip somebody's ass; they were instead the verbal violence of a minority that had no other means to express its anger or its alienation. But Farrakhan sounded scary in the press, and Jackson was caught in his cultish embrace. It took him months to demote Farrakhan from "surrogate" to "supporter" and to repudiate his worst excesses.

From the perspective of the Mondale campaign, treating with Jackson was problem enough without Farrakhan in the picture. Mondale could not clutch Jackson too warmly to his bosom without giving offense to other elements of the old coalition. By Mondale campaign estimates, the Democrats were a minority party in white America; their average share of the white vote had been 38 percent nationally and 28 percent in the South over the past four presidential elections, and a liaison with Jackson hardly seemed a way to expand that shrinking base. But Jackson, too, represented votes, as he repeatedly told Mondale's emissary, Bob Beckel, and even discounting for inflation, the numbers were on his side. You can worry about Jewish defections if you want, he lectured, but there are 3 million of them and 19 million of us. The Jews, and the Southern Democrats as well, were already sliding away to Reagan; the choice for Mondale, as Jackson posed it, was to take his chances on their favor or to rely instead on the massed power of the blacks.



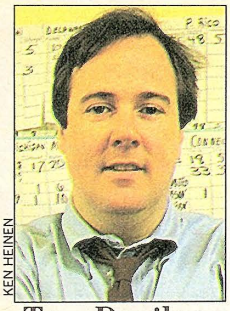
MIKE CLEMMER

The Jackson rainbow had a monochromatic look, but he turned out the black vote in huge numbers.

Diplomacy: The argument was not without force, and Mondale was accordingly delicate in his treatment of Jackson; the reverend was indeed the object of a double standard, as he had complained, and part of it was the denial of his right to equal mistreatment at the hands of his white rivals, even as they were barbecuing one another. Mondale preferred diplomacy, and the night of the Pennsylvania primary, with his nomination starting to look secure, his man Beckel hunted up Jackson at the Bellevue Stratford to try to open negotiations. Jackson seemed friendly, as he did, Mondale's men thought, whenever the spotlight on him was threatening to go dim. After Pennsylvania, his best states were mostly behind him, and Beckel guessed that he was ready to talk.

The plan Beckel and Jim Johnson worked out thereafter was the creation of a unity task force to mediate between the two camps. Their choice for chairman was former party chairman Robert Strauss, who, apart from his formidable powers of persuasion, had the further attractions of being a Mondale man and a figure of some influence in the Jewish establishment. But the Strauss plan never got past the talking stage; one glitch after another jammed the process, not least of them Jackson's announcement that Hart ought to be included in a tripartite summit negotiation. Beckel blanched at the thought. Mondale was not in any mood to meet with Hart, he told Jackson, understating the case; in fact, you could barely mention Hart's name in Mondale's presence without reigniting his fury.

Dealing with Jackson in any case was like trying to catch lightning in a bottle; he was not, as a Mondale man reflected, another guy shopping for a cabinet job. For Beckel, as Mondale's ambassador, it was hard figuring out precisely what Jackson *was* shopping for; a white person simply could not get inside the black psyche, he thought, and Jackson's psyche seemed more complicated than most. The negotiations sputtered on, with interruptions whenever Jackson did well or Mondale badly in a primary. The day after the last votes were cast in June, Jackson sat down with Beckel and ticked down a list of grievances, most of them having to do with his self-esteem. Speaker of the House Tip O'Neill, for one example; he had granted an


KEN HEINEN

Tom Donilon was Mondale's master of the hunt, armed with delegate trackers, a computer and a Rolodex fat with names.

audience to Gary Hart but not to Jackson. The John Anderson factor, for another; the Mondale people had not given Jackson his due honor for having kept Anderson from making another third-force race. The delegate counts, for yet another; he had recently discovered that Mondale would have more blacks on the convention floor than he would.

"There is a walkout point," he told Beckel for the first time in their conversations. He had till then cast himself as a committed Democrat, but when they parted company that day, Beckel saw no better than a 50-50 chance of keeping him from leading his flock out of the convention hall. "I want *respect,*" he had told Beckel repeatedly; it had risen to the top of his agenda, and the Mondale campaign had no idea what it would take to satisfy his demand.

For a hundred driven days, he had chased the shadow of Gary Hart from caucus to caucus and primary to primary across the nation. But the apotheosis of Walter Mondale, when it finally came to pass, happened fittingly in a hotel room at the Radisson in St. Paul, the last organization man sitting before a telephone with a list of 50 convention delegates to be called and cosseted and begged for help.

Hart had carried more states than Mondale, and almost as many votes; he could argue that a majority of the 18 million people who had cast ballots had cast them against the winner. Hart's most visible achievement was having revealed the weaknesses of his opponent. But it was not Hart but Mondale who, under a self-imposed deadline, appeared in a ballroom at the Radisson at 11:59 the morning of June 6, a day after the last primaries, and said, beaming, "I am pleased to claim victory and I will be the nominee of the Democratic Party." He had made his 50 calls and had brought in 40 delegates—enough, barely, to put him over the top. Mondale had achieved by phone what he had not managed at the polls: he had won nomination not so much by popular demand as by the rules and the numbers.



BLACK STAR

The 11th hour: After making one last phone call, Mondale just proclaimed victory and walked away

No Dimes: The telephone primary had been the one that finally counted; it had been fought out of sight for a month, and Mondale, with his superior little black book, had prevailed by a 10-to-1 landslide. The irony was that, out in the field, Hart had begun winning again as the theater of war moved westward toward home; the analysts were giving him a chance at resuscitation, and his men were talking about *him* as Lazarus. But his campaign was devouring itself, and one consequence, as his adviser John McEvoy discovered to his horror, was that it had no serious delegate-chasing operation at all. There was only a computer, spottily programmed, and relying on a computer alone, McEvoy argued, was like having a phone book with no phone, no dimes and no one you knew well enough to call. *This will be fatal to your chances,* he warned Hart the night of the Ohio primary in May. Hart did nothing; he could not bear to make his own begging calls, and did not see how Mondale could.

Mondale's master of the hunt, Tom Donilon, an old pro at 29 with a baby face and a backroom pallor, had the field practically to himself; in a month, his operatives never once crossed paths with Gary Hart's. He gave the quest 17 hours a day, bunking in an apartment above Mondale headquarters, and the campaign saw that he had everything else he needed: a staff of two dozen trackers, a computer bank of 3,500 detailed delegate profiles and a Rolodex fat with names of politicians and fund raisers to call on as persuaders. Most important of all, he had a candidate who did not consider it demeaning to work the phones himself; when a South Carolina legislator let on to headquarters that he might be moved by a man-to-man appeal, Mondale was on the line in three minutes.

Last Gaffe: By the day of the last primaries, in California and New Jersey, it was more a matter of face than of mathematical need for Mondale to win *something*; the prize he had sought was tarnished enough without his seeming to have bought it at the end with the coin of politics instead of winning it at the polls. An early lead in California melted through his fingers, to no one's great surprise. California was another country for Mondale, John Reilly thought; he was out of place there, a dull Eastern pol who wore a suit and talked too much. California was part of Hart's America, those megatrendy states that were already part of the future.

Mondale was far more at home in New Jersey. New Jersey was moving into the postindustrial age by bootstrap effort, but it still resembled Cinderella halfway through her fairy godmother's visit; the ward politics of its industrial cities belonged to a past whose folkways Mondale knew. It didn't help Hart when, one groggy night in Bel Air, he tossed off a joke about his having to campaign in New Jersey while Lee got to stay in California. He had closed to within range of Mondale in Caddell's polling and was gaining; with the wisecrack, the gap began opening again. But vastly more than a gaffe separated Mondale's 15-point conquest of New Jersey and his 4-point defeat in California.

The day's winnings were not in fact enough to sew up the nomination; the campaign once thought the mightiest in the party's contemporary history was reduced to bringing in the clinching delegates the old-fashioned way, by blunt appeal to their self-interest. Donilon's trackers worked overtime, kicking some serious ass, as he put it; one result was the printout of 50 names and numbers delivered to Mondale's rooms at the Radisson for his Wednesday-morning canvass. In the closing push, he had phoned the governor of Hawaii repeatedly and had landed him and his delegation; he had tired of waiting for Hart to call. On primary night, he reached the governor of Nevada on his third try and landed him, too.

On Wednesday morning, Donilon unleashed his legions with particular intensity on Rep. Gillis Long of Louisiana, and it ended with Long himself calling Mondale. The 11:59 witching hour was upon him, but Long was important; the other side had been wishfully thinking aloud that he might lead a stampede toward Hart as the more electable man. His decision came only minutes before Mondale was due to start down to the ballroom and was dictated to a staff man while Mondale was already onstage. The statement was handed to him there. He scanned it in his cautious way first before he read it aloud; then, as America had once been sagely advised to do in Vietnam, he declared victory and walked away. The long-distance run was over; it was Mondale who had staggered across the finish line first, spent, bloodied, but still the winner.



LARRY DOWNING—NEWSWEEK

Writing a page in history: Geraldine Ferraro represented a past when work and family mattered and a future when no door would be closed

'An exciting choice' —then a clumsy gaffe

Geraldine Ferraro gazed absently out the window of the chartered Learjet as it climbed through the night out of San Francisco and banked eastward, bound for St. Paul. She seemed lost in thought, and Thomas Rosenberg, the Mondale fund raiser who had provided the plane, did not intrude on her silence. A full moon rode off one wing. The dying rays of sunset tinted the sky off the other.

"It's so beautiful and quiet," Ferraro said at length.

"Enjoy it," Rosenberg answered, "because when you land, your life will never be the same again."

"I know," Ferraro said softly, turning back to the window.

She was at that moment on a journey through a time warp from the past to the future, her own and America's, and Walter Mondale, the latest and most exalted of the patrons who had helped her along in her career, was hoping she would take him with her. His campaign had been burdened from the start by a perceived aura of staleness, a scent of dead cigars and drained glasses left over from the politics of another day. The past had become a prison for him, and Ferraro was his escort out, his signal to the nation that he was not hostage to yesterday or afraid of tomorrow. He had been five weeks working up to his choice, closeted with John Reilly and Jim Johnson for hour after talky hour in the tiny study at his place in suburban North Oaks. But he rather got to like the picture of himself that emerged from their conversations. He would be the first ever to admit a woman to the men's club of presidential politics; he would change two centuries of history at a stroke and so ensure his own enduring place in its pages.

The idea of doing *something* daring with the vice presidential nomination had been talked about in an uncrystallized way for months and had gained favor in direct proportion to the damage Mondale had sustained during the primaries. On the last Tuesday of the season, Mike Ford, the field director, had finished work on a secret 100-page fall strategy plan, a document considered so sensitive that only six numbered copies were struck and Mondale himself had to submit a written request for his. Its implicit message to him was at once disturbing and compellingly put—a summons to come out from behind his organization and fight for his political life.

Fedora: Ford's view of the landscape was almost unremittingly bleak, and so was his supporting arithmetic; there was, he thought, sitting down to his typewriter with his fedora cocked back, no *way* they were going to win without some throw of the dice. "It is indeed quite possible for Walter Mondale to be the next president," he wrote, "but *it is nearly impossible with the current electorate, the current voting tendencies and a traditional approach . . . We must consider dramatic and perhaps high-risk strategies.*"

They had no chance at all, Ford argued, unless they gave up trying to convert the unbelievers and set out to "change the electorate" instead. His first and most urgent recommendation was accordingly that they budget $12 million to register 5 million to 6 million new black, Hispanic and union voters and turn them out on Election Day. But he was further concerned about the gray furriness of the Mondale message. Mondale had been an acquired taste for Ford, and even then he thought him a better human being than a candidate; like others of the old Kennedy crowd, he missed the heat and the passion of Teddy's 1980 cam-



Democrats, said Ford, would have to see 1984 as the year of living dangerously.



UPI



MARIO RUIZ—PICTURE GROUP



MARK PERLSTEIN—PICTURE GROUP

At one time or another, Bradley, Feinstein and Cisneros topped the lists drawn up on Thrush Lane.

paign, a quality of *soul* he found wanting in the endless fluorescent-lit corridors at Mondale Inc. "Why does Walter Mondale want to be president?" he wrote. The question dangled alone in the middle of a page, still waiting after all that time for Mondale's answer.

The message problem had hung over the campaign from the beginning. In the earliest days of his shadow candidacy in 1981, Mondale had let his people know that he was uncomfortable doing what he called *dawnism,* by which he meant painting word pictures of some rose-tinted tomorrow, and he had not overcome his aversion in three ensuing years on the road; that was Ronald Reagan's game, not his. In truth, Ford said, there were very real differences in the ways Mondale and Reagan saw the world. "[Reagan] is Winesburg, Ohio," he wrote. "We are Cleveland . . . Winesburg, of course, never existed." But Mondale had yet to offer any affirmative vision larger than a "gigantic 'To Do List' "—a leaden compendium of programs that seemed designed, Ford said, "to crush them in specifics."

The choice of a running mate, as Ford wrote in a separate memo sizing up Mayor Henry Cisneros as a possibility, presented a priceless opportunity to "suggest that the campaign has *cojones* after all." His own preference was a black; his favorite, and Mondale's, for a time, was Mayor Tom Bradley of Los Angeles. But the first imperative was that they see and embrace 1984 as the year of living dangerously. The campaign had, in Ford's view, taken on a kind of play-it-safe predictability—a presumption that Mondale always ran the ball and never dared pass. "A run is another white male [for vice president]," he wrote. ". . . We are behind. A pass should be considered. *A Black, Hispanic or Woman.*"

Dismissive Note: The book found an attentive audience in Mondale, who read it mostly in bed. The blue-bound copy that made its way from Johnson's office safe to North Oaks had come with a dismissive note from Bob Beckel, who had never got on with Ford anyway; the strains between the two men would end only with Ford's departure three months later. "The numbers are accurate," Beckel wrote on the boss's copy of Ford's plan, "but the conclusions are dubious."

His caveat was ignored; Mondale had already begun his dalliance with the muse of history. "I think the numbers are dubious," he scribbled back, "and the conclusions are right."

Mondale may have guaranteed the outcome anyway when he entrusted the search to John Reilly shortly after the Ohio primary in May. The tough-guy face Reilly presented to the world masked the soul of a romantic; he had, as a friend once remarked, an Irish feeling for the mysteries and the juices of life, and while he was by no means insensitive to the raw political consequences of the choice before them, he was as easily moved by the prospect of leaving history a legacy larger even than Mondale's election. The two men had spent hours discussing it in the backs of limousines between campaign stops, and by the time the formal hunt began in June, Reilly felt sure they would settle on a "bold choice"—a phrase that had become shorthand between them for a woman or a minority-group member.

The process they devised was a cumbersome one, made more so by Mondale's habit of walking cautiously round and round any decision of consequence. The three-man excom met almost daily at Mondale's place on Thrush Lane in North Oaks, Minn., a suburb of St. Paul. The study where they assembled was a trapezoidal space so small that they sat with their backs nearly to the walls and yet were close enough to reach out and touch hands. Mondale, in open shirt and jeans, preempted the only easy chair; Reilly took the swivel chair at Mondale's desk and Johnson roosted on a footstool. There were moments of agreement and of heated argument; there were passages of silence broken only by the busy summertime drone of insects in the woods outside. There were days when Reilly and Johnson would try to get Mondale to eliminate *someone,* if only to create a sense of motion. But every time they thought a name had been knocked off the list, he would resurrect it the next morning, aglow with its possibilities.

Their deliberations were interrupted by a series of audiences with some of the prospects, an affirmative-action troupe numbering three women, two blacks, one Hispanic and, for balance, one token white Protestant male. The pilgrimages closely resembled the process by which Jimmy Carter had found Walter Mondale, and Mondale took considerable hazing for it in the press and the political community; it seemed to them pointless, since he already knew most of the players, and a bit dithery as well. Jesse Jackson, hurt at being left out, derided it as "a PR parade of personalities"; Gary Hart, half tempted to leap in, was reminded of one of those old lifeboat movies with one of everything "including a kid with a the harmonica." Even Reilly, as director of the search, began to worry whether they were taking too much time at it—time better spent beginning the long-deferred assault on Ronald Reagan.

But the process had itself become a matter of pride for Mondale, a statement of his own deeply held egalitarian values, and he was sensitive to criticism of it. Some of those who made the pilgrimage to Thrush Lane or otherwise came under consideration were on the list for reasons of theater, politics or simple gratitude. Sen. Lloyd Bentsen of Texas was one of them and seemed to know it; if they had wanted a Texan with pizzazz, he said, they might have tried Willie Nelson. Gov. Martha Layne Collins of Kentucky was another, too conservative for Mondale's tastes. Mayor Wilson Goode of Philadelphia was rewarded with a look mostly for having risked so much for Mondale in the Pennsylvania primary.

Sharecroppers' Son: What stung Mondale was the inference that *all* the visitors were shills—that, as Hart indiscreetly put it in an interview, he was once again "pandering" to the party constituencies just for show. The shot infuriated Mondale. His choice of the heart in fact was Mayor Bradley, the son of black sharecroppers; the insinuation that the whole search was a charade only diminished the moment for Bradley and the others and damaged Hart's own last chance at consideration.

Hart was on Mondale's list, and there were days when a rapprochement seemed possible, for all the residue of bitterness between them. Mondale didn't like Hart and thought him too easily rattled besides; the primaries, as Reilly put it, had revealed him to be a pretty brittle guy. When the two men met in Manhattan after the last primaries, Mondale did not raise the subject of the vice presidency, and Hart was too proud even to seem to volunteer. It was part of his self-esteem that he was not *completely* a political animal, as he considered Mondale to be; he was willing, as his man McEvoy signaled Reilly, but he had to be asked.

Mondale was not uninterested. He was above all else utilitarian in matters of electoral politics; he kept coming back to Hart in his soliloquies in the study on Thrush Lane and in the notes he jotted to himself on his outside canvassing for advice: "VP—if help election—gary hart . . . lane kirkland—hart—if he helps." When Reilly dutifully made the approach to Hart in late June and early July, in a meeting on neutral ground in Georgetown and afterward by phone, he carried a broad license from Mondale to do business.

"I don't think I'd be a very good vice president," Hart kept saying, and for reasons of his own, Reilly

began to agree. Hart seemed interested, but he kept throwing up *barriers,* as if, Reilly thought, he were in thrall to some political death wish—as if some inner voice were making him say all the wrong things.

There was, for one thing, the way Hart kept mentioning that he was willing to entertain being No. 2 "unless, of course, I am the nominee"; that was delusional and kept getting in the way. There was, for another, his multiplying list of "suggestions" as to what might make the job appetizing to him. He would, for example, want to be a kind of point man in arms-control matters; that was OK with Mondale. He would want the right not to defend policies or carry out orders he disagreed with, as Mondale had done in the Carter years; that was OK with Mondale, too, so long as their differences stayed private. As one set of suggestions was accepted, another would materialize, and when Hart hooted in public at the selection process, he was finished.

The collapse of the discussions was the source of some relief to the little circle of men on Thrush Lane. It tickled Reilly's ironic fancy that Hart had suddenly become the vessel of the old politics—a ticket balancer in the most shopworn tradition—and Mondale the harbinger of the new. They had by then all but resolved that the choice would not be the obligatory white male, though Gov. Michael Dukakis of Massachusetts remained on the list down to the last cut. The other finalists were Bradley, a black; Cisneros, a Mexican-American, and two women, Mayor Dianne Feinstein of San Francisco—and the Hon. Geraldine Ferraro, the third-term congresswoman from Archie Bunker country in Queens.



LARRY DOWNING—NEWSWEEK

On the stump: After the choice, a secret mission out of John le Carré

Prejudices: Sorting them, Mondale and his men found themselves in terra incognita, a zone with no standards of measurement or even conventional wisdom to go on. Everyone on the short list had attractions. None was obviously qualified by experience in national government, but then, neither was Jimmy Carter in 1976 or Ronald Reagan in 1980. Polling, the nearest pretense to science in the craft of politics, was worthless; people did not like to admit their prejudices to strangers. There was only instinct to go on, and when Joan Mondale argued vigorously and eloquently for a woman, the men stirred her advice into the mix; her intuition seemed as good as anyone else's.

Tom Bradley was the first to be scratched, for all Mondale's fondness for him; he was judged too old, at 66, and too tepid a campaigner. Cisneros, by contrast, was almost *too* young and green at 37, and Mike Ford's memo warned further that choosing a Hispanic might set off a backlash among blacks—particularly those who had stood up for Mondale against the Jackson tide. "They have been carrying the party's water for 32 years," Ford wrote. "There may be the feeling that it is their 'turn' ahead of this new entry into Democratic national politics." Feinstein had the lightest credentials of all, as mayor of a city of middling size and elastic morals. Still, she made a great hit with Mondale; on the Sunday night beginning the week of decision, Reilly sent his law partner Peter Kyros to San Francisco to begin a review of her finances, and Mondale went to bed thinking she was the one.

But on Monday morning, as he sat laboring alone on his acceptance speech, he found his thoughts straying again and again to Ferraro; it seemed to him that she embodied precisely those old values and those new vistas he meant to celebrate. She had lived the immigrant myth, at one generation's remove from Italy and Ellis Island; she had worked her own way up from her mean beginnings and had succeeded as a wife, a mother, a night-school lawyer and finally at politics—a player at a table whose biggest winners were still mostly white Protestant men.

She brought remarkable ease, wit and self-assurance to her calling, and a politician's gift for making helpful connections as well. She maintained strong ties to the women's movement and still managed a smile when Tip O'Neill called her "honey"; it was he who had spied her in the backbenches and had favored her with fast-track assignments, and she did not complain about his retrograde ways. She was raw and impetuous, and her speech was tinned with the accents of the city. But she seemed born with that elusive quality called *style*—an attribute for which Mondale, like most of the men she did business with, had had to struggle all his political life.

Her audition on Thrush Lane in early July, while pleasing, had not been as great a success as Feinstein's or Bradley's. Some of Mondale's men who preferred other candidates put it about that she had been rather *too* political, and too flip besides; when Mondale asked her how she would go about eliminating the deficit, for example, she said she would start by shooting Pete Domenici, the Republican chairman of the Senate Budget Committee. But Mondale was himself a happily political man, and he was impressed by Ferraro, more than the leaks from his staff let on. She touched him by asking what would happen to her family if she were the nominee—how it would affect their time together and their privacy against oppressive public exposure. No one else had asked him that, and he was moved by her concern.

Illegal Loan: In the paranoid way of politicians, some of his men would wonder later if there had been a second meaning to her questions—a fear of what exposure might disclose in her financial past and her husband's. There *were* problems, most of them turning on an illegal $130,000 loan from her family to her first congressional campaign and on her refusal thereafter to include her husband's real-estate business on her disclosure forms. The derelictions were more nettlesome than grave, but Mondale's men had had too little time for detailed financial inquiries and so were not armored against trouble when it came.

Barely 48 hours were left on the clock when Mondale interrupted his speechwriting that last Monday afternoon and told Reilly to add Ferraro's name to the list for screening. She had gone ahead to San Francisco by then to chair the party-platform deliberations. So Reilly called Mike Berman in Boston, where he was vetting Dukakis's finances; at 7:45 Tuesday morning Berman appeared at Ferraro's door in Queens and sat down with her husband, John Zaccaro, over breakfast in the kitchen to talk business. That afternoon, Reilly himself slipped away from his hotel room in St. Paul and flew west to San Francisco to tell Ferraro she had made the finals and to ask what had become known in politics since 1972 as the Tom Eagleton Question: whether there was anything in her background Mondale ought to know about.

Her answers satisfied him, and he took the red-eye



JOHN FICARA—NEWSWEEK

Jackson, hurt at being left out, derided the selection process as a 'PR parade.'



BERNARD GOTTFRYD—NEWSWEEK

Hart was a possibility for vice president, but he insisted on too many provisos.



JEFF LOWENTHAL—NEWSWEEK

Manatt's ouster was turning into a firestorm, Beckel saw, and he picked up the phone.

back to St. Paul with a favorable report. Mondale had not finished his ruminations; he wasn't the kind, Reilly thought, to make so historic a decision without first taking it by the neck and shaking it a last few times. They repaired accordingly to the stifling heat of the study, sent out to the Dairy Queen for cheeseburgers and took a last stroll around the choice, this time measuring Ferraro against Cisneros for the mantle. But the case for Ferraro had become irresistible to Mondale; she would bring a certain tone he wanted to the convention and the campaign, a flavor of a past in which work and family mattered and a future in which no door would be closed to anyone good enough to walk through it. "Well," he said finally, as if he were setting down a great weight, "let's go with her."

Reilly by then had caught the drift and had rung Ferraro's rooms at the Hyatt in San Francisco to have her stand by for a call from Mondale at about 6:30 Minnesota time. Ferraro was engrossed in writing a speech and Reilly could not get through to her; a Mondale gofer had to be sent round to rap at her door with the message. She was not told what the news would be, though she was smart enough to guess. "I'm so nervous waiting for this call," she told a staffer, "I'm going to take a hot bath and try not to drown."

The hour came, and Mondale reached for the phone. "Well, here goes," he said.

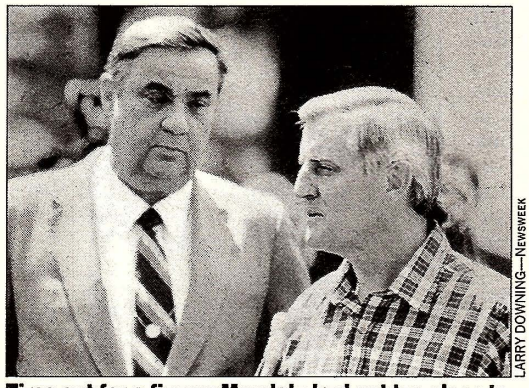
Ferraro uncoiled from the couch in her suite at the first ring and disappeared into her bedroom to talk.

"Will you be my running mate?" Mondale asked.

The answer was yes. They talked for five or six minutes, then rang off. Ferraro poked her head out the door.

"How does it feel," she asked in her softest voice, "to be a part of history?"

Her staff dissolved into hugs, kisses and tears. Ferraro ducked away to make a call home.



LARRY DOWNING—NEWSWEEK

Time out for a fiasco: Mondale had got too close to Bert Lance to appreciate the weight of his baggage

To heighten the sense of drama, for themselves as well as the world, Mondale's men played out the last scenes as if they had been written by John le Carré. Jim Johnson had asked Tom Rosenberg some days earlier if he would fly to some unspecified city to pick up the unnamed "person" Mondale had chosen. His company Lear was grounded with radar problems, so he had to charter another on short notice; even then, he was informed of his destination bare hours before takeoff. He got halfway to San Francisco assuming that his passenger would be Dianne Feinstein and only then remembered that Ferraro was there, too. He put in an air-to-ground call to Johnson.

"Am I picking up a brunette or a blonde?" he asked. The line was unsecured, and he was playing the game.

"Blonde," Johnson answered.

The blonde had been instructed to go ahead with her speech that evening as if nothing were happening. A limousine picked her up afterward and delivered her to a rendezvous with Peter Kyros outside Gump's, the venerable dealer in china, antiques and *bibelots.* The two went on to a back terminal at Oakland International Airport; a hotel concierge delivered Ferraro's bags to the airport. Kyros blew the party to $23 worth of tuna melts at a nearby diner. Then they boarded the Lear for the flight to St. Paul and the future.

The future began for Geraldine Ferraro in a driveway on Thrush Lane at 2 in the morning; the Mondales had waited up for her and had come outside to greet her. They talked for 45 minutes or so, then turned in. A sense of history and of high emotion was palpable in the air when, the next morning, Mondale introduced his choice to the world from the rostrum of the Minnesota House of Representatives. He poked one fist aloft, the half-defiant gesture of a man whose nerve had so often been called into question. "This is an exciting choice," he said in his standard unexcited drone. The cheers welling up in answer seemed to surprise him, and he read the line once more, with feeling.

Standing totally absorbed at the edge of the crowd, John Reilly watched the scene. He had not always been enamored of Ferraro's gifts; when Tip O'Neill and others had first suggested her for chairperson of the platform committee, Reilly had complained to associates in the campaign that she seemed to him a bit light of weight. But like everyone else in the vaulted chamber, he was caught up in the sentiment of a moment he had helped to create. He was wearing a new-minted MONDALE/FERRARO button, and his eyes were glistening with tears.

"We are the future," Walter Mondale exulted back on Thrush Lane that afternoon, raising a glass to the woman who entitled him to say so. The future would begin for *him* at the Democratic convention only four days hence, a gathering that would do much to determine the worth of the nomination he had won at such punishing cost. He had banked a stockpile of good will by selecting Ferraro, but then Mondale Inc., an enterprise honored more for its technique than for its vision, almost squandered it all with a bit of maneuvering accurately described by one of the maneuverers as *clubfooted.*

They had long since decided that if Mondale won the nomination, Chuck Manatt, the chairman of the Democratic National Committee, was in Reilly's blunt term a dead man; they had low regard for his skills, and they wanted the party in their own hands in any case. But they made a hash both of the purge and the attempt to ring in Bert Lance as Manatt's successor. They had held the decision in too tight a circle, Reilly reflected afterward, and he had himself been too tired and distracted by the vice presidential search to pay enough attention. The result, he said in the depression of the moment, was the biggest gaffe in the history of American politics.

Offsetting Gesture: It was not nearly that bad, but it did make Mondale and his organization men look both indecisive and clumsy, and for precious days it robbed his candidacy of the glow he had lit with the choice of Ferraro. It had begun with a visit by Manatt to Thrush Lane in June, during which he told Mondale he hoped to stay on at the DNC. Mondale replied that he wanted to keep his options open, a signal, in the diplomatic code of politics, that Manatt probably ought to start packing. Mondale's men had in fact begun thinking about Lance for a high-level job, an idea that gained force with Mondale's growing determination to put a woman on the ticket. That was a very, very new idea for the South particularly, as Beckel, himself a Virginian, argued; they needed to make some sort of offsetting gesture, and Bert was as Southern as red-eye gravy.

So they reverted to their presidential mode, a small circle of men making decisions in isolation. A phone

call might, for example, have sensitized them to the dangers of humiliating Manatt at the eve of a convention in his own home state or to the widespread feeling that Lance had not completely lived down the questions about his banking practices that had driven him from the Carter White House. But Johnson didn't want any loose ends flapping in San Francisco, so, in consultation with no one except Mondale, he flew to Atlanta the Monday before the convention to bring Lance aboard.

The problem was that Mondale and his men had got too close to Lance during the campaign to judge the weight of the baggage he was still carrying; they were blinded by their gratitude to him. Bert had stuck with them after New Hampshire, when a lot of other people had gone on vacation. He had helped them put together their comeback in the South on Super Tuesday and had probably saved Georgia for them, when a defeat would have cost Mondale the nomination. He could talk to Jesse Jackson *and* to the white Southern party leadership—a parlay that represented Mondale's best and perhaps only hope in a region he had to crack in the fall. "I need to move south," Mondale told Manatt that Thursday, once Ferraro was in place. There was no code-wording this time; Manatt was out and, as the papers were beginning to report, Lance was in.

Putsch: Mondale and his court were in seclusion on Lake Tahoe, preparing for the convention, when word of the *putsch* began spreading through the hotel lobbies of San Francisco. The reaction was immediate and furious, a brush fire judiciously fanned by Manatt himself. "You won't believe it," he told Rep. Tony Coelho, chairman of the Democratic Congressional Campaign Committee, by way of preface to the news. Coelho didn't. He phoned Mike Berman, who wasn't so fond of the idea himself, and Bob Beckel, who was losing his stomach for it. "You are igniting a fire you don't want to ignite," Coelho said, himself smoky hot; his strong suggestion was that they forget about Lance or find themselves a new boy to run the congressional campaign.

Beckel set down the phone, but people kept ringing his room and rapping at the door deep into the night. They had a *firestorm* on their hands, he thought unhappily. At 1 in the morning he called Jim Johnson. "I think we better rethink this thing," he said. "I'm not sure we can put this thing through." At 3, he turned in. At 5, he was up again, looking at himself blearily in a hotel-room mirror and knowing it had all been a terrible mistake. It was his worst moment of the campaign. He felt suddenly all alone.

He placed another call to Tahoe and was put through, this time, to Mondale, Johnson and Reilly. "We can't do this," he said; the national committee elected the party chairman, and while it usually deferred to the wish of the nominee, Beckel wasn't sure they could scare up the votes—not even if they used all the political muscle they had.

They responded for 24 hours with half measures; they would, they agreed, go ahead and announce Manatt's "resignation" but would leave his job temporarily open and would make Lance general chairman of the Mondale campaign—a position no one got to vote on except themselves. But by the time Johnson finally arrived from Tahoe the day before the convention, the brush fire had burned out of control. In a day of gunpoint negotiation, much of it transacted under lock and key in Coelho's suite with room-service cheeseburgers for solace, the Mondale party surrendered. Manatt would keep his job and Lance his face-saving general chairmanship. It was privately predicted by Mondale's men that he would disappear entirely in a matter of weeks, and he did.

The Lance affair robbed the Mondale candidacy of some of its air of new beginnings but did not gravely disrupt the perfect harmony of the convention—not, at least, those scenes played out on public view. The Hart and Jackson insurgencies were laid finally to rest by deft carrot-and-stick diplomacy, starting with a three-way summit in Tip O'Neill's rooms at the Fairmont on Monday night. Mondale was watching a taped replay of Mario Cuomo's keynote speech as the parties began assembling; it had been personal and passionate, a moving evocation of the Democratic spirit, and only pedants and partisans noted that Cuomo had not once mentioned Mondale's name. The others arrived, Jackson with a foul headache; Millie O'Neill found some Tylenol for him. The retainers were shooed from the room, and the O'Neills excused themselves, the speaker instructing the candidates not to come out until they were united.

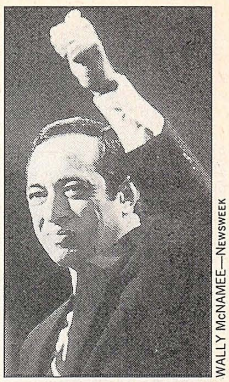
The meeting, as it turned out, generated little except good vibrations and a commitment among the three to have their staffs bargain out their last differences on the platform, even if it took all night. It nearly did; the talks ran on along separate tracks till 4 in the morning. Hart's envoys seemed the more pliable, a mood Mondale's people presumed had to do with his outsize campaign debt; the cause of peace was advanced when Mondale agreed to help him raise the money to pay it off. Their remaining quarrels over the platform narrowed thereafter. Mondale had already accepted a good deal of Hart's new-wave language, and when Hart insisted on a last minority plank limiting the use of force in Central America and the Persian Gulf, Mondale grudgingly swallowed it, too. His price was Hart's help against Jackson, and when Hart threw in with him, the outcome was ensured.

Jackson had come to fight for *his* four minority planks, on subjects ranging from the defense budget to quotas; his resolve was sharpened by the fact that, as his more passionate followers kept reminding him, he had hardly anything else to show for his efforts. He had built an image as the broker for black America, but in the tightly controlled environment of the convention, it was the blacks who had stayed with Mondale who held the cards. Women had Ferraro, the white South had Lance, and he was empty-handed except for the promise of an hour on prime time. He was, said Frank Watkins, Jackson's press secretary, like the kid who comes home bursting with pride after scoring three touchdowns in the big game, and all his parents think to say is how nice the weather is.

Euphemism: His mood, as a result, was not accommodating; when his negotiators brought in the agreement they had struck with Mondale's, he rejected it. The talks continued through the day of the voting, but when diplomacy failed, it was force that won. The Mondale-Hart alliance crushed the first of Jackson's planks, a declaration renouncing the first use of nuclear weapons. They beat him again on cutting the Pentagon budget, and yet again on runoff primaries; passions by then were so high that when Andrew Young stood up for Mondale he was booed by Jackson's followers. Jackson had had enough. He sent word to Beckel that he would compromise on the quota issue; they found a mutually agreeable euphemism—"verifiable measurements"—and Beckel, concerned that Jackson win *something,* arranged for its passage by voice vote.

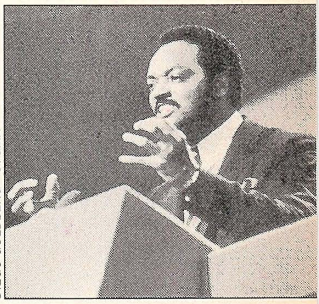
Jackson's speech that night remained a matter of serious concern in Mondale's circle of command trailers and flickering hope in Hart's; it was the single remaining threat to the orderly progress toward Mondale's coronation. Before the meeting in O'Neill's suite, Beckel had steered Jackson out onto a balcony, and the two had stood gazing at the city and the bay spread out beneath them.

"You know," Beckel had said to him, "it's very



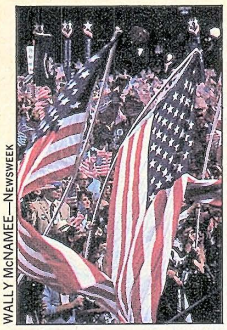
WALLY McNAMEE—NEWSWEEK

Mario Cuomo's speech was personal and passionate, but he never mentioned Mondale by name.



DIEGO GOLDBERG—SYGMA

Tomorrow night, Jackson told Beckel, 'You're either going to be a chump, a chimp or a champ.'



WALLY McNAMEE—NEWSWEEK

In the flutter of flags, it was easy to forget that Mondale had reached not the summit but the base of the mountain.

important to me what you do tomorrow night."

Jackson had looked at him, the glint of mischief in his eye. "One of three things is going to happen to you, Beckel," he had said. "You're either going to become a chump, a chimp or a champ, and you'll find out tomorrow night."

Beckel's anxiety was not entirely misplaced. The more militant of Jackson's followers, his wife and his old crowd from PUSH among them, did not share his own impulse toward peace; they pushed him hard to be more demanding and less contrite than he seemed disposed to be. When copies of his text began circulating during the day, it was evident that he had rejected their counsel. "It sounds like it endorses Mondale," John McEvoy told Hart when he had read it; their last prayer for shaking loose any of Mondale's delegates had just died. But Beckel remained too superstitious to stay in the hall to hear it; instead, he slipped back to his hotel room, turned on the TV, crossed his fingers and inwardly implored, "Please do this right."

'Error': Jackson did, with nearly perfect pitch. With his followers now cheering and now weeping before him, he sounded all the themes of his extraordinary campaign—his mission to "the desperate, the damned, the disinherited, the disrespected and the despised" and his conviction that their time had come. But, he said, the hour for reconciliation was at hand. "If in my low moments, in word, deed or attitude, through some error of temper, taste or tone, I have caused anyone discomfort, created pain or revived someone's fears," he said, "that was not my truest self . . . I am not a perfect servant. I am a public servant, doing my best against the odds. As I develop and serve, be patient. God is not finished with me yet."

It was Jackson's act of contrition, and the sense of release was palpable. In his hotel room, Beckel's fingers uncrossed. In the hall, an aging black delegate from Brooklyn sat weeping afterward, a crumpled Jackson poster in one hand and a tear-soaked tissue in the other. "This is history being made," he said. "He got his today."

The next day Hart, too, gave up the ghost at last. He had been granted his hour of podium time, and he meant his speech as a personal credo as Jackson's had been, an *emotional* statement, Hart thought, directed at those who shared his belief that a party ought to be more than a coalition of interest groups and a museum of old glories. His words for Mondale were chosen with the care of a poor man counting pennies, praising him for the infantry virtues of "grit, perseverance and determination" as against the passion or the vision of a leader. Hart was at his most affecting at the close, when he once again laid claim to the torch of generational change set alight during his young manhood by John Kennedy. "If not now, someday, we will prevail," he said, but it was by no means universally supposed in the hall that *he* would.

The last night belonged to the victors, first Ferraro, then Mondale. Ferraro felt a touch of vertigo arriving at the podium, as if she had walked out to the edge of a high-diving board; it was too late either to turn back or to be afraid. Her speech was short and spare, an eight-page apostrophe to the immigrant dream and to the role the Democratic Party had played in making it real; in the damp-eyed emotion of the hour, it was easy to forget that a sizable part of her audience in the Moscone Center and across the nation was made up of people who, in Tip O'Neill's sad estimate, had forgotten where they came from.

Mondale had dreamed of this moment for a decade and had spent six weeks preparing obsessively for it, chiseling and buffing his words like a Florentine sculptor with a first commission from the Medicis. He stood before the convention of his party, a single step below the summit of American politics, and said, "I'm Walter Mondale."

It was precisely his problem that, even in jest, he felt obliged to introduce himself; he had spent a lifetime on public view, and yet, in the politics of 1984, it was his enemies who had defined him, as an anachronism and a likely loser. Watching the spectacle, Pat Caddell was reminded of the historian Barbara Tuchman's concept of "the march of folly," that tendency of nations to walk consciously and willingly over cliffs; the Democrats, in his eyes, had chosen their past over their future and so had embraced disaster. A week of moving oratory had suffused the convention with warm sentiment, but very little of it had to do with the expectation that Mondale would beat Ronald Reagan. There were people in the hall who liked and supported Mondale and still thought that his rout in November might not be a bad thing—that it was a way to close one volume of Democratic history and open another for fresher hands to write.



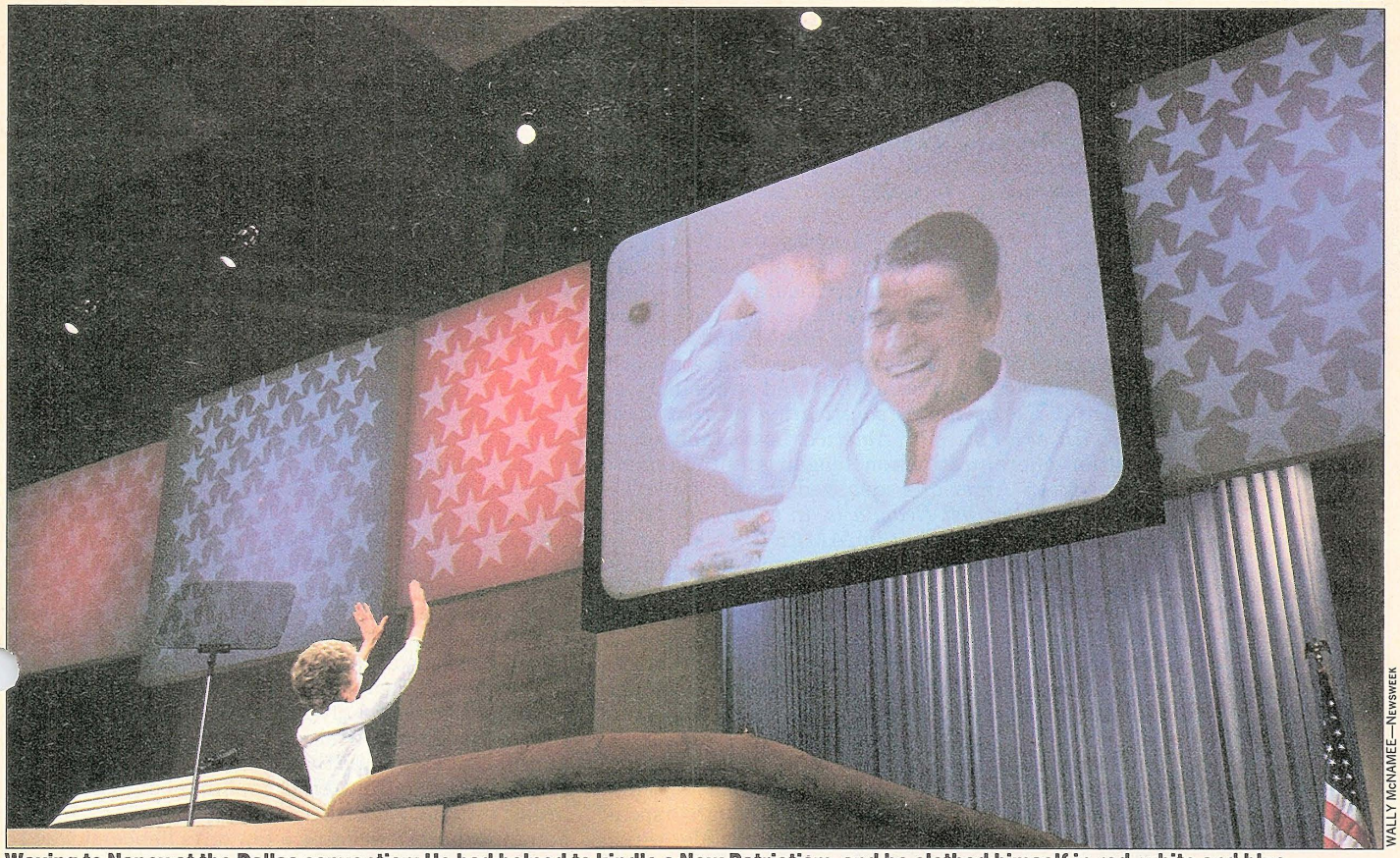
KEN REGAN—CAMERA 5

A gang of four: His message was that he was not the man in the portrait his opponents had painted

Lapidary Care: Mondale had to start his campaign by redefining himself, a process begun with the choice of Ferraro and codified in the speech he had worked on with such lapidary care. His message was that he was *not* the man in the portrait Hart and the others had painted, a timid soul imprisoned in the past, indentured to the interests and immobilized by his own caution. A new Walter Mondale had emerged from the chrysalis with a "new realism" as his guide—a tough-mindedness grounded, he said to loud huzzahs, on the Harry Truman dictum that presidents mostly have to say no. He would honor the same values of family, faith and work that Reagan did, except his would include fairness and compassion as well. He too would cut spending, by veto if necessary, and would retire two-thirds of the Reagan deficit the hard way. "Let's tell the truth," he said. "Mr. Reagan will raise taxes, and so will I. He won't tell you. I just did."

When he had finished, they all gathered on the podium, Mondale and Ferraro and Hart and Jackson and the others who had warred all spring against the outcome they were now being obliged to celebrate. American flags were passed about, 20,000 of them, fluttering bravely against the odds and the expectations of the party.

Flags, Beckel thought, watching from the podium and afterward, again and again, on videotape. He was remembering the fratricidal conventions of 1968 and 1972, when even the display of the colors by one side had been an incitement to the other; now, *everybody* was waving the flag, and challenging the Republican property interest in it. It was a moment to be savored in the weeks ahead; in the flutter of flags, it was possible to forget that Mondale had reached not the summit but the base of a very high mountain, and that Ronald Reagan was still waiting at the top.



WALLY McNAMEE—NEWSWEEK

Waving to Nancy at the Dallas convention: He had helped to kindle a New Patriotism, and he clothed himself in red, white and blue

Making of a Landslide

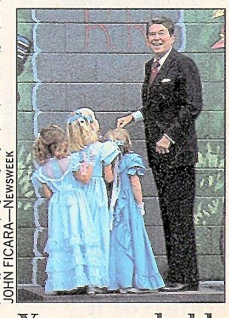
Part Four: Reagan seemed all smiles and Mondale all stumbles until the first debate, when the age issue popped out of the bottle. But the next debate tucked it safely in again—and the victory train rolled on.

An American eagle soaring higher

Ronald Reagan stood before a convention of his party for the last time as a presidential candidate, a lion in winter incongruously offering, as his valedictory promise, "a springtime of hope for America." He was, at 73, an old and proudly common man, an ideologue in a country famously uneasy with ideology, and yet he had somehow become, as an aide once remarked, our de Gaulle—a man who seemed in his very plainness to embody the character and the dreams of a people. He had, in his first term, helped to kindle what he chose to call a New Patriotism in the land, and as he accepted the Republican nomination for a second, he clothed himself in its colors—the red, white and blue of a nationalism unmatched in peacetime American politics since the age of Teddy Roosevelt.

His speech was the preface to a campaign designed, in the words of one of its principal architects, to reduce the election to a single question: are you for America, or aren't you? "America is presented with the clearest political choice of half a century," Reagan said, and right or left had nothing to do with it. It was instead a choice between up toward freedom or down toward totalitarianism—between "their government of pessimism, fear and limits, or ours of hope, confidence and growth." The future was an open plain to be conquered, in Reagan's expansive vision, and it remained the Manifest Destiny of Americans to possess it. "Greatness lies ahead of us," he said, and in a storm of hurrahs and a blizzard of laser-lit metal confetti, he offered himself as its instrument.

Sample Case: Reagan had been through his own springtime of hope on the way to the convention hall in Dallas; while the Democrats had been out bloodying one another, his people had been putting together the richest, slickest, smartest campaign in recent memory. They had seen the strategic opportunity presented them by the rise of Walter Mondale; he was, in their eyes, Willy Loman with an empty sample case—Wimp II, Dick Darman called him—and so an easy mark. "Paint Mondale as *Carter*-Mondale, responsible for the failed policies of the past," Darman had written in a strategy memo in June, and Reagan's men got on with a job well begun by Glenn and Hart. The Republican convention in their hands became a festival of Mondale-bashing, and when the first draft of the president's own speech came up tame, he filled several pages with attack lines; he wanted to call Mondale "Old What's-his-name" and had to be



JOHN FICARA—NEWSWEEK

Young and old, Americans wanted to believe in a Norman Rockwell townscape of old values.



LARRY DOWNING—NEWSWEEK

There *was* a secret plan on taxes, called The November Project, which Darman kept locked away.

talked out of it, on the ground that it was not too mean but too cute.

But the heart of the matter was to make a vote for Mondale seem almost unpatriotic. Issues had little to do with the strategic design and were in fact seen as a danger if Mondale was allowed to frame them, as he had successfully against Hart; neither would it be enough for Reagan to stand on what one high-level strategy memo called his "substantive record of aging victories." It was instead the conscious intent of his managers to run him as a kind of national icon, seeking re-election less on the particulars of his record than on the atmospherics of that second Era of Good Feeling he had helped bring to life. "Paint Mondale as ... soft in his defense of freedom, patriotic values, American interests," Darman wrote in June. "... *Paint RR as the personification of all that is right with, or heroized by, America.* Leave Mondale in a position where an attack on Reagan is tantamount to an attack on America's idealized image of itself—*where a vote against Reagan is, in some subliminal sense, a vote against a mythic 'AMERICA'.*"

Through the spring and early summer, the formula seemed to be working beyond the rosiest dreams of its creators. The multicolored electoral maps burping forth from Dick Wirthlin's computers were awash in browns and purples, the colors reserved to states where Reagan had 55 percent of the vote or better, and Ed Rollins, the salt-and-peppery manager of the campaign, was complaining that they were *too* strong—that you couldn't even work up the usual list of 20 priority states when you were winning everything everywhere. He was in fact indiscreet enough to speak for print about the likelihood of a landslide, which offended Reagan's superstitious belief in jinxes and Jonahs and Nancy's concern for the proprieties; she got Rollins on the phone and told him angrily, "I don't want to hear any more of that talk."

She didn't, not at least in the public prints. But in their private counsels, the men around Reagan were talking about the possibility of a realigning election equivalent to the Roosevelt landslide of 1936—a victory broad and deep enough to guarantee the dominion of the Republican Party into the 21st century.

Carnival Barker: To a degree that would surprise them in retrospect, Reagan and his men were knocked off stride by the Democratic convention and by Mondale's fleeting rise in the polls; when Wirthlin brought in *those* numbers, a colleague remembered, it scared hell out of everybody. The rhetoric in the Moscone Center had got Reagan angry—and Nancy angrier, since she had watched more of it. "Those fellas are kicking my brains out," the president said. He managed to laugh off a particularly partisan speech by Teddy Kennedy, who seemed to him to be doing an impression of a carnival barker, but that fella Cuomo—he made it sound as if Reagan were killing *nuns* in Central America.



WALLY McNAMEE—NEWSWEEK

When Rollins spoke of a landslide, Nancy Reagan intervened. 'I don't want to hear any more of that talk,' she said.

His people saw an opportunity in his anger, and when they proposed a quick trip south to kick back, he went gladly and kicked hard. The Democrats, he said in Texas on Mondale's sixth day as their nominee, had moved "so far left they've left America." Dick Darman had written that one, straight out of his June strategy paper; he didn't *believe* it, but it was something Reagan could plausibly say, and it seemed to Darman important to get it said early—to put this guy Mondale in a coffin as soon as possible. When the notices came in sour, Jim Baker and Stu Spencer toned the line down to say that what the Democrats had left was the mainstream, not the country. But the line had been drawn in the dust, the Democrats on one side and, in Reagan's coinage, "America's Party" on the other.

What moved Reagan's men to draw it was their suspicion that Mondale might in fact have begun his rehabilitation in San Francisco; he had, in Wirthlin's phrase, jarred the chessboard with his choice of Ferraro and with his taunting charge that Reagan had a secret plan to raise taxes. There *was* a secret plan, as it happened, although Reagan had not then accepted it or even seen it; it was called The November Project, and it reposed in a set of ring binders in Darman's office, awaiting the president's inspection within a fortnight of his re-election. One of its central premises was that the deficits were indeed a danger, to the economy and to Reagan's place in history, and that narrowing them would require a second Reagan Revolution as swift and daring as the first. The vehicle proposed by The November Project was to capture the vogue for tax simplification; the plan, a collaboration between Darman and budget director David Stockman, would be packaged as "revenue-neutral" but almost surely would simplify taxes upward.

The problem was Reagan's unwillingness to countenance any tax increase at all—a resistance that seemed to his advisers to stiffen perilously in response to Mondale's baiting. Sensing the danger, Jim Baker, on vacation in Texas, put in a distress call to Colorado and dragged Stu Spencer away from the Jerry Ford Invitational golf tournament in Vail. The time had come, he said, for the two of them to go to the mountaintop and speak to the president.

They found Reagan in the cowboy gear and the contented smile he always wore around the ranch; they settled around a table on the front porch with him and Nancy, and while they went at the bean soup and the hot dogs, he chattered happily about how much brush he had cleared and about the plans for his daughter Patti's wedding a few days hence. It was 15 or 20 minutes before Spencer got the conversation around to the business at hand.

"It's important that we get this tax issue put away," he said. "We should own it, but they're walking you into a trap." He had smelled danger the moment Mondale had played his tax card in San Francisco; they could jam him on the issue if they handled it properly, but if they didn't, Spencer said, it could jeopardize Reagan's re-election.

Nancy sat at Spencer's elbow, her silence betraying her apprehension. The least hint of peril to the president was enough to catch her attention, and it never hurt to have her ear if you wanted to get his.

"The trap is this," Spencer went on. "They know you won't cut defense spending. If they can get you to make a concrete pledge not to raise taxes, there's only one thing left—social security and Medicare—and that's where they want you."

Reagan had good political instincts; you didn't have to draw pictures to show him that he had painted himself into a corner. He asked what Spencer and Baker had in mind.

You have to put out a statement, they said, something that would hold the high ground against the tax-and-spend crowd and still leave the option of raising taxes as an absolute last resort to reduce the deficit.

"My last resort *is* taxes," Reagan said. "You guys know that. I'll try anything first." But Ed Meese and some other hard-core Reaganauts had been pushing him to pledge at least that there would be no tax increases in 1985; couldn't they go *that* far?

"That will still leave you with the same trap," Spencer said. Baker agreed. There had to be a statement, and fast, he said. The party platform committee was in the hands of the New Right, and if Reagan didn't move quickly, he would be stuck with their absolutist stand against any tax increase ever.

Reagan gave in. He didn't believe the last resort would ever happen, no matter what the faint of heart among his counselors said; he had never lost his faith in the supply-side miracle—a boom so robust that the

deficits would simply disappear—and he confidently expected to be *cutting* taxes again before his second term was over. When he told Baker and Spencer to go work up the language for him, he was thus essentially humoring them. But in a matter of days, their political realism became his public policy—a concession that he would entertain a tax rise after all if, as nearly everyone else expected, he had to.

In the flush days of autumn his men had trouble remembering why they had been so worried. Their problems finding their footing had still left Mondale on what the history and the conventional wisdom of politics said was the wrong side of the issue, proposing to raise taxes as a *first* resort, and the president exploited the edge unmercifully. Behind the misty eyes and the schoolboy smile lurked one of the most gifted attack politicians in the business; he derided Mondale as Coach Tax Hike and proclaimed himself the leader of a party for which every day was the Fourth of July, not the 15th of April. The gamble of summer had become yet another of Mondale's sizable store of burdens, dragging him down while Reagan kept levitating higher and higher. The president was rising into the *ether,* Darman thought, when his lead over Mondale had opened to something between 18 and 30 points in various polls; it was as if he had ascended from a mortal to a spiritual plane, the Teflon president beatified.

Carpet-Bomb: With the West and the South all but unbudgeably in Reagan's hands, Mondale was obliged to concentrate on the upper-tier industrial and farm states and win them all—the political equivalent, as Wirthlin's fellow polltaker Bob Teeter put it, of drawing to an inside straight. One Reagan counter to that, devised by Ed Rollins and Stu Spencer and seconded by Richard Nixon in regular private conversations, was to choose a couple of Mondale must states and *carpet*-bomb them—saturate them with mail, media, surrogates and presidential visits as if Reagan were campaigning for governor instead of president. Nixon pushed Ohio—Ohio was the *ball game,* he said—and Rollins and Spencer added Michigan; there was no way Mondale could be elected if he lost either one.

There was nevertheless a strain of unease beneath the surface of their confidence, a disquiet about Reagan's own vulnerabilities; the habit of underestimating him was not exclusive to his enemies. He was, as Spencer had always said, the luckiest politician in America, and fortune seemed to be smiling on him still. The economy was sound. The world was quiet; when terrorists bombed a U.S. Embassy building in Beirut in September, the Marines had been safely home for seven weeks, and only two Americans were numbered among the dead. Even the nagging problem of Reagan and the Button was mitigated a bit when the Soviets, plainly anticipating the outcome of the election, made the president a gift of Andrei Gromyko for a day; their meeting produced little of tangible diplomatic value, but it was Reagan's first as president with any Russian higher in rank than ambassador, and the resulting visuals flattered him as a man of peace.

Still, he *was* old and accident-prone in unstructured settings. It was a 99 percent certainty that he would commit some sort of howler, a senior adviser said, and when he made a careless joke on an open mike about bombing the Russians, his men winced as if their teeth hurt; it cost him only 2 points in the match-up against Mondale, but the fraction of the electorate, already large, who thought he might get America into an unnecessary war shot up 15 to 18 points overnight. They professed unconcern about his advanced years, and Wirthlin's polling seemed to support them; one particularly comforting survey listed 27 personal attributes people might think important in a president, and age had ranked a very dead last.

But some of his handlers conceded among themselves that he was not quite the candidate he had been in 1980—that he was, as one said, a little *slower*—and that his age could become a damaging issue if it were allowed to surface. One way Mondale might get at it, Spencer warned in a strategy paper prepared in collaboration with Teeter and Wirthlin, was by making noise about the president's "disengagement" from his duties—the stock euphemism for the gaps in his command of the details of his work. "This is the opposition's way to lead into the age issue and must be countered with a man-in-charge image," the memo said. What his men vastly preferred was that that particular genie stay in the bottle; they accordingly handled Reagan with care, packaging him in excelsior, wrapping him in the flag and keeping the press beyond shouting distance.



PHOTOS BY JOHN FICARA—NEWSWEEK

Gromyko comes calling: Even the Soviets seemed to be anticipating that Reagan would be re-elected

Unslick: The reselling of the president was further advanced by a Madison Avenue media campaign well beyond the existing state of the art. His 1980 commercials had been deliberately kept unslick, in an effort not to make him look too Hollywood. But the resulting spots struck both Nancy Reagan and Mike Deaver as boring, and the search for something better led to the ad factories of midtown Manhattan.

They were smitten at first with supersalesman Jerry DellaFemina, and when a dalliance with him fell through, they recruited one of his partners, James Travis. He in turn put together his own all-star agency from scratch, hiring writers and art directors from other shops like a professional football coach stocking up in the draft; he dubbed them the Tuesday Team, for the first Tuesday after the first Monday in November, and set up shop in an austere warren of offices upstairs from Radio City Music Hall. In the spring the Reagan command assembled them in a conference room in the Executive Office Building for a first briefing on the product, a sitting weighty with the solemnity of their task until Reagan himself popped in unannounced.

"I understand you're all here selling soap," the president said, "so I thought you'd like to see the bar."

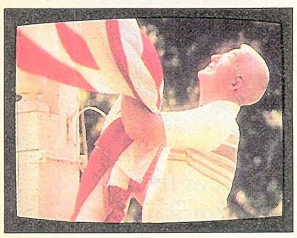
The Tuesday Team's artful work in fact owed more to that new American romanticism associated with ads for soft drinks, not soap; their visuals were scenes from a sunlit land in which no one was sick, sad, fat, infirm or afflicted by ring around the collar. A $1.8 million first flight of spots, televised in the spring, had giveaway working titles like "Statue of Liberty" and "Morning Again in America," and Reagan never appeared in them; there was footage instead of a tug leaving a harbor, a tractor tilling a field, a family hauling a rug into a new home and a black man whitewashing a fence. Their main target audience was "the slightly upscale voter" who had prospered under Reagan, the team's media director, Doug Watts, wrote in a



It was a 99 percent certainty that he would commit some sort of howler, a senior adviser said.







The Tuesday Team painted scenes from a sunlit land in which no one was sick, sad, fat, infirm or afflicted by ring around the collar.

memo outlining the campaign, and their message was confidence, in him and in the future. "Just about every place you look," the voice-over said, "things are looking up. Life is better—America's back—and people have a sense of pride they never thought they'd feel again. And so it's not surprising that just about everyone in town is thinking the same thing—now that our country is turning around, why would we ever turn back?"

Reagan smiled when the spots were screened for him in the White House, and afterward asked, "Am I really that good?" But when he saw the Tuesday Team's masterwork, an 18-minute film used first to introduce him at the convention and later as the heart of a 30-minute, three-network telecast, tears sprang to his eyes. "I don't think I'm supposed to cry," he said, but he did, a bit, during a three-hankie sequence of him in Normandy eulogizing the men who fell on D-Day; Mike Deaver was weeping, and two Secret Service men turned away from the screen, hiding their emotions. The mood around Reagan then was so buoyant that some negative commercials ridiculing Mondale were dry-iced for use only if necessary. *He* could do red-telephone ads if he wanted. Reagan's would be upbeat and confident, in his own image.

After the convention was over, the staff reconvened to talk about a slogan. "Strong Leadership for America's Future—You Know It's Working," Wirthlin offered.

Travis didn't care for it; it was way too long. The Tuesday Team had its own list, with "Bringing America Back" at the top.

Wirthlin held fast. He had tested his slogan against several others with focus groups in Dayton and Peoria, he said, and it had come up best. He rested his case, sat back and smiled.

The issue seemed settled, unhappily for most of the others, but Doug Watts was holding a trump card. He had sent out one of his own people undercover to watch the tests, peeping at Wirthlin's methodology, and, he said, the tests had been *worthless.*

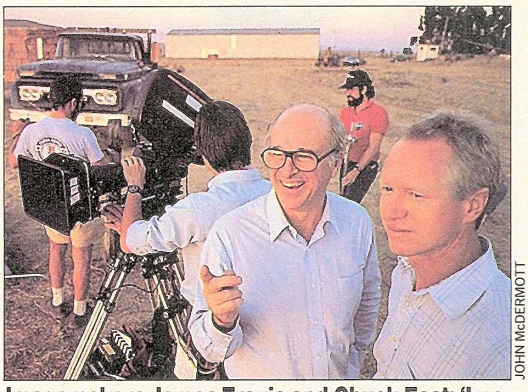
For a tense moment, the question was caught in one of those eddies of personal rivalry that plague even the most prosperous campaigns. Watts was Ed Rollins's guy, and Rollins and Wirthlin were at odds; Rollins had tried to squeeze Wirthlin out of the media loop, and now Watts was attempting to show him up.

"Well, what does everybody think of 'Leadership That's Working'?" Mike Deaver said. Everybody thought it was fine; the tension broke, and a slogan was born.

But the man inside the packaging remained his own best advertisement, to a degree that defied conventional analysis. In a match-up against Mondale, Darman mused one day early in the campaign, the wave of the future was an old man talking about nostalgic things—about God, family, community and the values he had been raised with in Dixon, Ill. A visitor proposed the irony that Reagan himself had never really lived in the sunny Norman Rockwell townscape he painted in his speeches and seemed to believe in his heart. His father had been an alcoholic. His first marriage had ended in divorce, and he had diverted himself for a time with wine, women and song. He was at most casual about going to church and giving to charity. Various of his children had been through the usual vicissitudes of young life and love, in or out of wedlock, and all, according to Maureen, had felt in some degree shut out of his union with Nancy. They were, in sum, a thoroughly modern American family.

The group portrait was not the one Darman would have drawn, but even if it were so, he said, it would not matter to Reagan's followers. The metaphor was what counted; it was important for people to feel that there had been a place like Dixon—a place of hard work, happy families and neighbors who helped you when you were in trouble—and that a president honored those values. Only a minority of the Reagan coalition—the evangelicals and some blue-collar ethnic Roman Catholics—took Reagan literally, Darman guessed, and believed in re-creating that lost world. But it had mythic force even for younger Americans who had never lived in it and who knew from the experience of their own lives that it no longer existed. For them, Darman thought, voting for Reagan was a way of saying that in the rush of things, there had to be some pause. It was not accidental that the turbulence of the '60s and '70s had led, in the '80s, to the first ideological presidency in our history; ideology was most powerful in periods of change, when people sought out a leader who knew where he stood.

Darman was not as sure as some of his colleagues that the Reagan majority would survive the president's tenancy in the White House, even if it were ratified by a landslide in November. Reagan had indeed begun to draw together a new political consensus unlike anything the Republicans had managed before—a coalition with powerful appeal across traditional party lines to the young, the working class and the white South. But it remained *his* coalition; no one had done anything to nourish a successor generation tuned to the music of postliberal American politics, and except for Jack Kemp, most of the Republican pretenders belonged, like Mondale, to an older tradition. Darman doubted that either party could institutionalize a new majority; in the media age, he thought, the likelier outcome was an unstable politics turning less on a candidate's partisan brand name than on the force of his personality and his message.

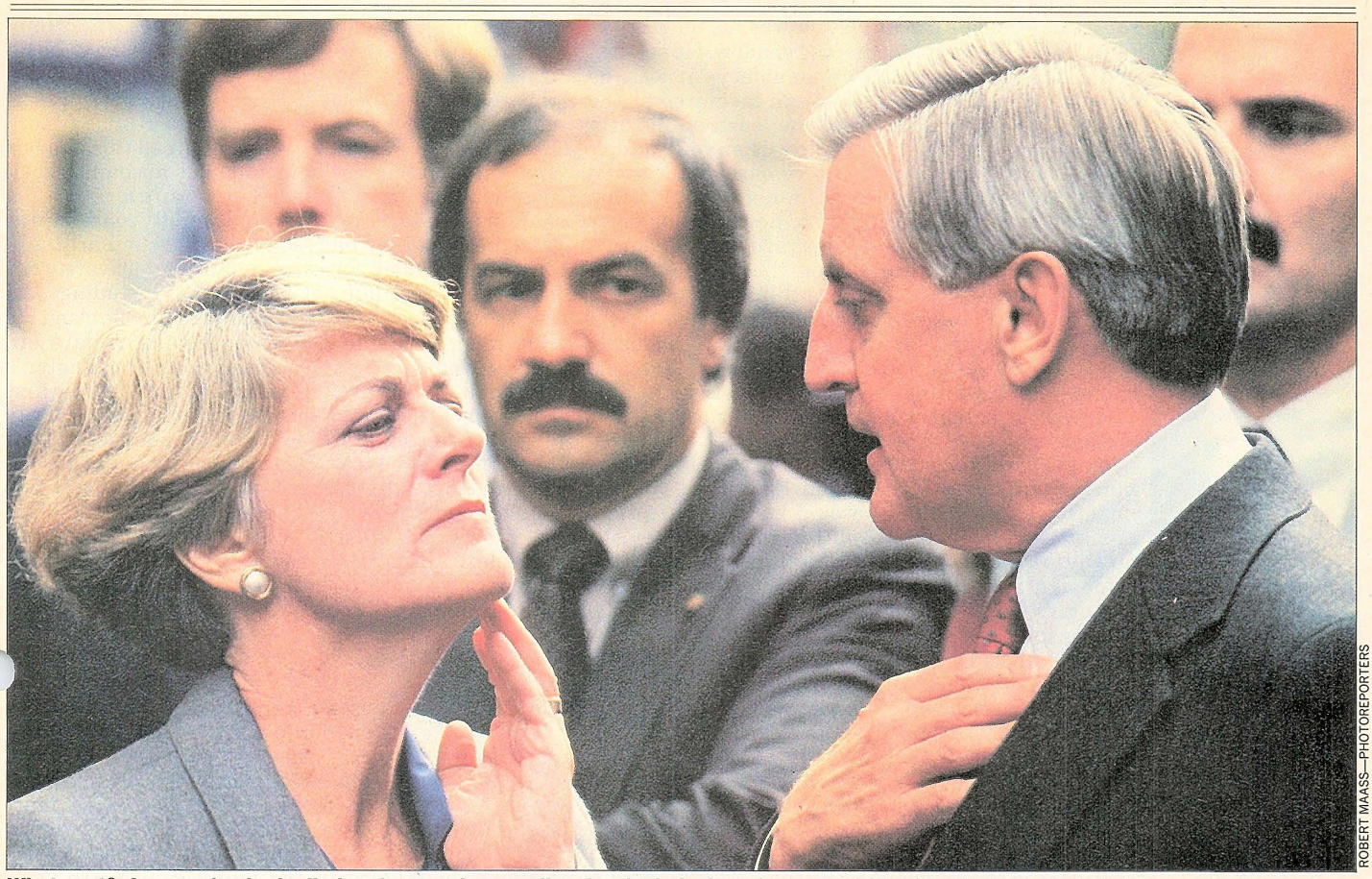


JOHN McDERMOTT

Imagemakers James Travis and Chuck East: 'I understand you're selling soap,' said the president

Doom-Crying: It was enough for the moment that Ronald Reagan had both; he could thus be said, in the late autumn of his own life, to be the forerunner of a new and still undefined political order. His personality and message were one, an unabashedly retro celebration of flag and country, and as his campaign daytripped out into the provinces through September, the polls suggested that it was working. "Let the eagle soar," he said as part of his standard road speech, and it did, above the issues, the record and the reedy doom-crying of Walter Mondale on the other side.

The debates lay ahead, a chance, as Reagan's men knew, for Mondale to get back in the game. But the president's campaign was lit with the glow of his optimism. He played Cupertino, Calif., one day in September, to an adoring crowd of 42,000 in the open air. As he stepped back from the podium, a singer belted out the country anthem "God Bless the U.S.A.," and three skydivers descended from the heavens trailing red, white and blue contrails. *I almost feel sorry for Mondale having to go up against this,* Dick Darman thought, watching the scene; it was like running against America.



ROBERT MAASS—PHOTOREPORTERS

What next?: A campaign bedeviled at the start by gremlins that fouled microphones, mobilized hecklers and wished down rain on parades

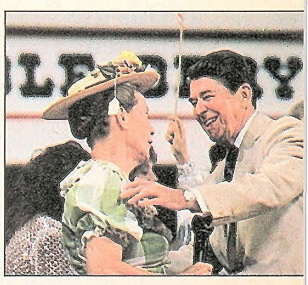
A month of wandering in the wilderness

In the waning days of September, John Reilly sat in his office at Winston & Strawn, brooding on the preternatural phenomenon called Ronald Reagan. It was, in the view then pervasive among Mondale's men, as if the president were already a face on Mount Rushmore and they were trying to sand him down to size with an emery board. Reilly had been around politics for a quarter-century and had seen polls bob up and down like yo-yos, but this was different; the guy was *unique.* They were getting a lot of unsolicited advice from Tip O'Neill and other party elders that Fritz go after him bareknuckled like Harry Truman went after Tom Dewey in '48. What the eminences didn't seem to get was that Reagan wasn't Dewey; if you went at him head on, your own negatives went through the ceiling and your standing in the match-ups went through the floor. *It's like running into a brick wall,* Reilly thought, with only his irony left between him and despair; you couldn't *touch* Reagan without hurting yourself.

They had been dangerously slow putting together any answering strategy at all. The first premise of Jim Johnson's master plan had been that they had to wrap up the nomination early to have any chance whatever of beating Reagan. They had been traumatized by Gary Hart's ambush in New Hampshire and had never really recovered; what passed for strategy thereafter had been a series of ad hoc solutions to problems as they arose—*like a rosary,* Mike Ford reflected the day he left the campaign in early September. *You say one Hail Mary at a time.* They had staggered into the fall exhausted, with no blueprint and no compelling message, and had found themselves running a man against an extraterrestrial force. They were unready for Reagan and unsure of themselves; even Bob Beckel, usually a bull among bears, said privately that it might not be *do*able—that maybe the president had a lock on 53 or 55 percent of the vote and couldn't be beaten.

Doleful View: For a vertiginous time, they felt themselves teetering on the lip of disaster—a defeat so complete that even the House would fall into Republican hands and the Democrats would be left a ruin tenanted mainly by the old, the black and the poor. "If the Republicans believe that they have been successful in putting the presidential election out of reach," Pat Caddell wrote in July in a memo for his client Mario Cuomo, who then passed it to Mondale, "they will . . . strike all out to destroy the Democratic Party as the majority party." Caddell's passions were fierce and his visions always apocalyptic. But this time his doleful view found support in Peter Hart's own polling for the Mondale campaign. The white young of the Me Generation were registering Republican, drawn by Reagan's confident person—the only Democratic president *they* had known was Jimmy Carter—and by his expansionist economics. The gap between the parties had suddenly narrowed from 15 points to 5 in the summer of 1984; the Republicans were winning the war for the future, and, Reilly guessed, they would be going for the whole ball of wax in the fall.

The gloom suffusing the campaign seemed to infect Mondale himself; he was listless in public, doing his speeches as if by rote, and deeply frustrated in private. "This campaign is *glacial,*" Mondale complained to Reilly one day, referring both to his own want of progress in the polls and to the ponderously slow process of getting anything done about it. But the real



WALLY McNAMEE—NEWSWEEK

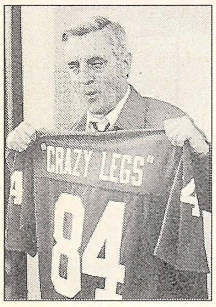
Mondale kept plodding through the issues while Reagan played the Grand Ole Opry.

source of Mondale's aggravation was his inability to fight free of Reagan's enveloping shadow. He seethed at the president's good-news candidacy—it was, he complained, a fraud, a *sham*—and he glared at the advisers who tried to shorten the leash on his own partisan passions. There were days when you couldn't restrain him—when, as Reilly remarked, he would just walk out there and go *grrr*. One night in the fall, on a return visit to San Francisco, he flung his cigar across a hotel room in impotent rage. He had done a stem-winding frontal attack on the president that day, and here were his people telling him yet again that it couldn't be done—that the only damage he was doing was to himself. "I can't get *at* this guy!" he raged. "How do you go at somebody sideways?" Then he slumped back, waiting for someone to answer.



JOHN FICARA—NEWSWEEK

Mondale seethed at the president's good-news candidacy—he thought it was a fraud.



ROBERT R. McELROY—NEWSWEEK

He flung his cigar across the hotel room. 'I can't get at this guy!' he raged.

He was no match for Reagan at the performing arts of modern politics, and he knew it. His people kept hoping that the president's age would somehow tell on him in a public way; if it once did, Peter Hart said, the impact on his popularity would be like the bottom breaking out of a paper bag full of water, but they saw no way to make that happen. The media imagery of the campaign instead was Mondale plodding dutifully through a series of disquisitions on the issues while Reagan played the Olympiad and the Grand Ole Opry. "I'm no good at television," Mondale told Beckel. Television was showbiz, in his unreconstructed view, not a forum for the serious discussion of public policy; it reduced a complicated world to 30-second sound bites. That was Reagan's game, not Mondale's. Mondale's public style had been fashioned in the union halls and the granges back in Minnesota, where the premium was on high passion and leather lungs. When people saw him in the medium-cool frame of a TV screen, Bob Beckel imagined, they would mainly wonder why that guy was up there yelling.

Murphy's Law: What message Mondale had in the early autumn was lost anyway in the static emanating from his own campaign. Starting with the attempt to seat Bert Lance as party chairman, Mondale Inc. seemed to have fallen victim to Murphy's Law; whatever could go wrong did. There was, for one thing, the unhappy necessity of severing Lance from any formal role in the campaign—a postscript that reminded America that he had had one. There was a difficult last scene with Jesse Jackson; they finally made peace, but only after Jackson delivered Mondale to a meeting of 50 black leaders in St. Paul and left him alone for an hour and a half under the lash of their grievances. There was a disastrous time when the campaign's scheduling and advance operations appeared to be in the hands of gremlins, a losing streak that began when Mondale and Ferraro found themselves promenading down an empty avenue in Manhattan early on Labor Day morning; a Donald Segretti in his prime could not have fouled more microphones, mobilized more hecklers or wished down rain on more parades.

And there were what Reilly, in one of his Irish humors, called the Troubles—the eight days in August when the whole enterprise seemed swallowed up by a *crise* over the Ferraro-Zaccaro family finances. Questions had begun being asked during and after the Democratic convention, a faint, unpleasant counterpoint to the euphoria attending the first nomination of a woman to a national ticket. There was a buried strain of prejudice in some of the inquiries, a presumption that a real-estate business in New York's Little Italy must be somehow unclean. But there were loose threads enough to sustain the interest of the Watergate school of journalism, all of them made more tantalizing by Ferraro's having declined through her six years in Congress to include her husband's business dealings in her financial-disclosure forms.

Mondale and his men were only mildly concerned at first; nothing they had seen looked particularly serious, and they had Ferraro's public and private word that she would put out everything, including Zaccaro's tax returns, by the legal deadline on Aug. 20. But then, with the due date only eight days off, Ferraro held a press conference at Washington's National Airport as she prepared to set off on her first solo trip of the campaign. She looked incongruously edgy, answering a first few softball questions about her hopes for the tour. Then somebody asked her yet again if Zaccaro's returns would be made public. She had asked him to do so, she replied, and he had answered, "Gerry, I am not going to tell you how to run the country. Don't tell me how to run my business." So, she went on, "at this point it's no. If you're married to an Italian man, you know what it's like."



JOHN FICARA—NEWSWEEK

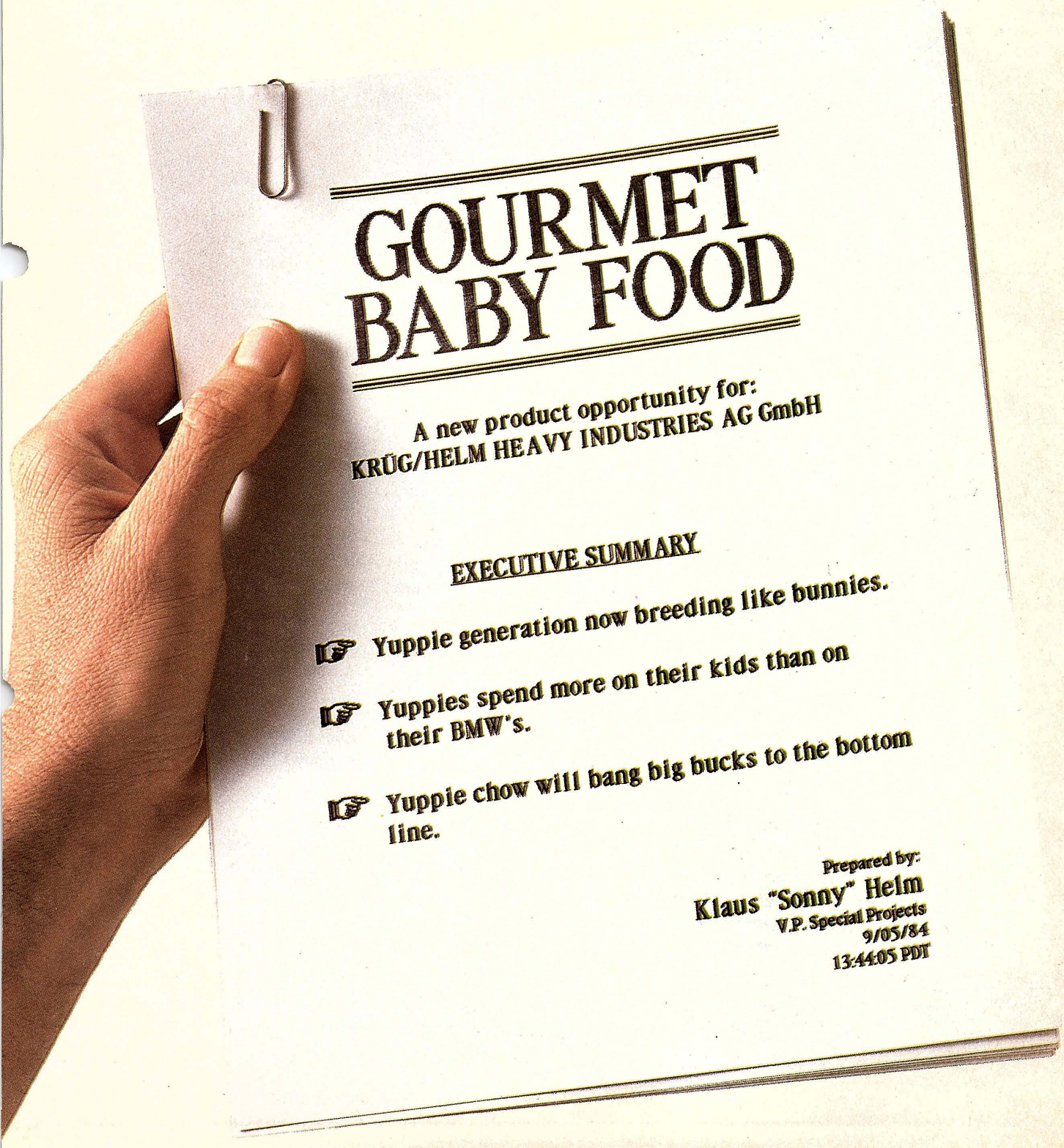
Right on: Me Generation youths were now registering Republican

She had, as she reflected afterward, been asked a direct question and had felt obliged to give an honest answer. But she managed in her candor to escalate a nuisance into a crisis; her U-turn on the promise to divulge her husband's returns invited the suspicion that they must have had something scandalous to hide. The reaction in the Mondale command bunkers in North Oaks and Washington was instant and angry. Ferraro had not told Mondale about her problem with Zaccaro until she had told the world; she had *blind-sided* him, in violation of the code of deference that he had observed in the service of Jimmy Carter, and he was not pleased.

Outsiders: His men had already run crosswise of Ferraro's independent spirit on simpler questions of scheduling and had guessed that she saw their advice almost as an affront. One senior hand had in fact quietly canvassed a number of other women officeholders to see if something in their common experience made them *all* react that way; his most illuminating finding was that many and perhaps most had, like Ferraro, acquired their formative impressions of politics running as outsiders against an entrenched and often hostile male establishment and had not forgotten the resistance they had met. In her own political life, Ferraro preferred the society and the counsel of other women. She seemed to Mondale's men to be resisting their help when she needed it most—when, as one put it, she was only just beginning the difficult transition from a junior congressperson to a national candidate with a real sense of the size of the country.

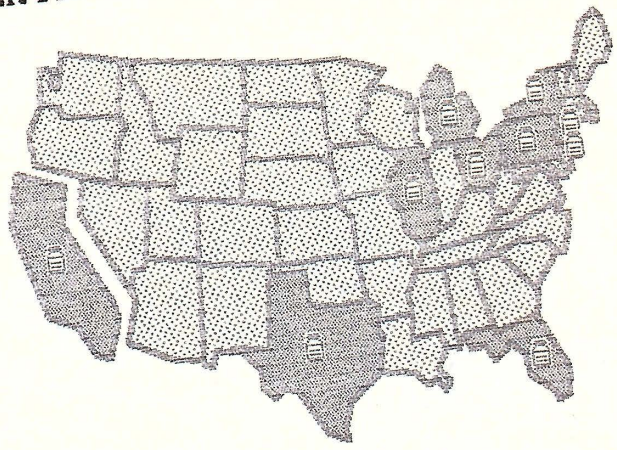
What they had bumped up against in the financial flap was not just her stubbornness but her husband's. Ferraro was on the phone to him daily from the Coast, and a rapid-deployment force of lawyers, accountants and politicians led by Mike Berman had laid siege to his house and his offices. For days on end, Zaccaro held out; his business was his business, and it was going to stay that way. There were only four days left till the deadline when he capitulated to Ferraro. Zaccaro's embarrassment was acute at having his affairs laid on public view, so acute that he could not bear going to his

It takes minutes of practice to make Macintosh do this.



And this.

POTENTIAL GOURMET BABY FOOD MARKET

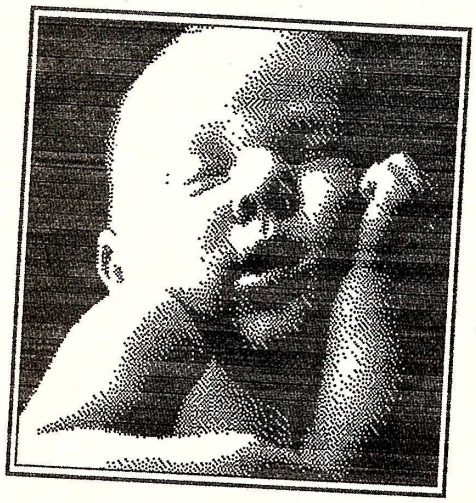


CALIFORNIA

Location	Retailer	Sales	Contact
Beverly Hills	Baby Heaven	$4.9 million	Diana Barton
Beverly Hills	Baby Time	$2.8 million	Mary Rainey
Total sales for Beverly Hills		**$7.7 million**	
Brentwood	Eat and Smile	$2.3 million	Guy Kawasaki
Brentwood	Health Baby Food	$2.3 million	Steve Rabosky
Total sales for Brentwood		**$4.6 million**	
Cupertino	Yummy	$1.3 million	Dan Cochran
Cupertino	Happy Baby	$1.6 million	Al Rossmann
Cupertino	Bay Area Babies	$1.1 million	Susan Kare
Total sales for Cupertino		**$4.0 million**	
Eureka	Hirsch's Baby Town	$4.5 million	Jeff Hirsch
Eureka	Healthy Baby	$2.3 million	Penny Kapousouz
Total sales for Eureka		**$6.8 million**	
Menlo Park	The Baby Eatery	$1.2 million	Liz Bradley
Menlo Park	Baby Locker	$3.6 million	Kathy Kreiner
Menlo Park	Fancy Baby Foods	$2.2 million	Steve Hayden
Total sales for Menlo Park		**$7.0 million**	

PROPOSED SPOKESBABY

After interviewing across the country, we selected this spokesbaby for **Gourmet Baby Food**. She has the looks and poise that we've been searching for.



Name: Ms. Catherine Celeste Boyko
Birthdate: June 15, 1984

Bust: 9" **Waist:** 12" **Hips:** 10"
Height: 25" **Weight:** 17 lbs.

Hair: T.B.D. **Eyes:** Hazel **Dress Size:** .002

Ambitions: To travel on foot and hold my head up.
Turn-offs: Insincere people, wet diapers, cholic.
Favorite Movies: Fantasia, The Muppets Take Manhattan, Berlin Alexanderplatz.
Favorite Foods: Goo Goo Gai Pan.
Biggest Joy: Shiny objects.

Whether you deal with words, numbers, graphs, drawings, flow charts —or all of the above—Macintosh™ can make your work a good deal easier than it's ever been before.

And better looking than it's ever been before.

The best example of that we can think of is the example we've been showing you all along.

The new product proposal for Gourmet Baby Food you saw being constructed on Macintosh just a few short pages ago.

Printed out here, in glorious black and white.

While it may look like the work of a professional design studio, we assure you it's merely the product of some not-so-professional Macintosh users.

Who know virtually nothing about computers.

Except how to point and click a mouse.

And this.

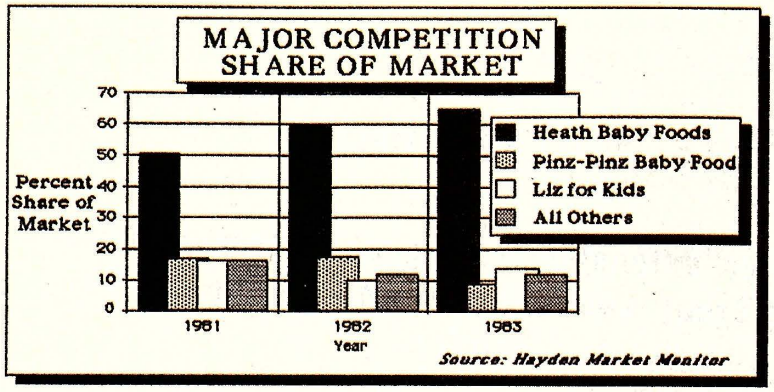
SPLENDORA GOURMET BABY FOOD
3 YEAR PROFIT AND LOSS STRUCTURE

The Splendora baby food line will be profitable in 1987. High initial marketing and promotion costs will be scaled back. At that time, sales will have reached the **215M case level.**

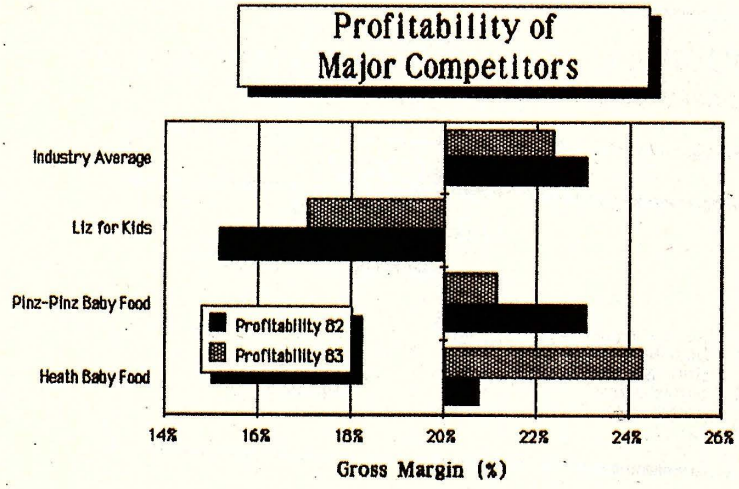
Pro Forma Profit & Loss Statement
(000's)
Current Dollars

	1985	1986	1987
Shipments	49	98	215
Net Sales	$3,978.80	$7,957.60	$17,458.00
COGS	2,785.16	5,570.32	12,220.60
Gross Profit	$1,193.64	$2,387.28	$5237.40
Marketing Expenditures			
Media/Production	$2,500.00	$2,500.00	$3,000.00
Couponing (intro)	200.00	200.00	0.00
Point-of-Sale	75.00	75.00	0.00
Other Promotion (P.R.)	100.00	100.00	0.00
Trade Allowances	416.50	833.00	0.00
Market Research	150.00	150.00	250.00
Total Marketing Expense	$3,441.50	$3,858.00	$3,250.00
Net Profit	($2,247.86)	($1,470.72)	**$1,987.40**

MAJOR COMPETITION



The strongest competitor in the market is **Heath Baby Foods**, with a 65% share in 1983. The other two national brands, **Pinz-Pinz** and **Liz for Kids**, represent only a 23% market share. As the second chart indicates, market share is not an indicator of profitability in this market.



By now, you already know that we know how to make one heck of a good computer.

Now you can see that we're no slouches when it comes to printers.

Every page you see here was printed on an Apple® Imagewriter.

Exactly the way you see it here.

With no doctoring. No retouching. No photographic hocus-pocus.

Macintosh can also drive our letter-quality daisy wheel printer.

And for really dazzling output, wait until you see our new soon-to-be-introduced laser printer. It makes computer printouts look as good as the printing in this magazine.

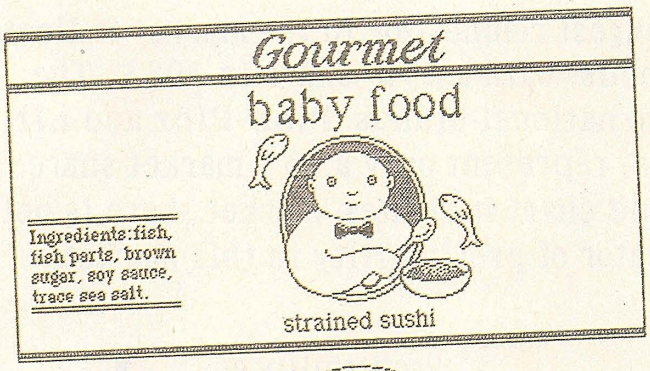
In the meantime, take a few minutes to look over these pages.

Then you'll understand why people never overlook anything produced on a Macintosh.

And this.

LABEL DESIGN

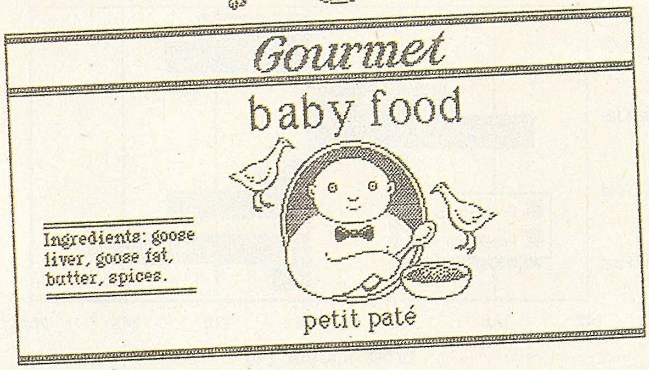
After extensive testing and research of 37 different label designs, *this* is the one 9 out of 10 toddlers reach for.



Gourmet
strained scampi

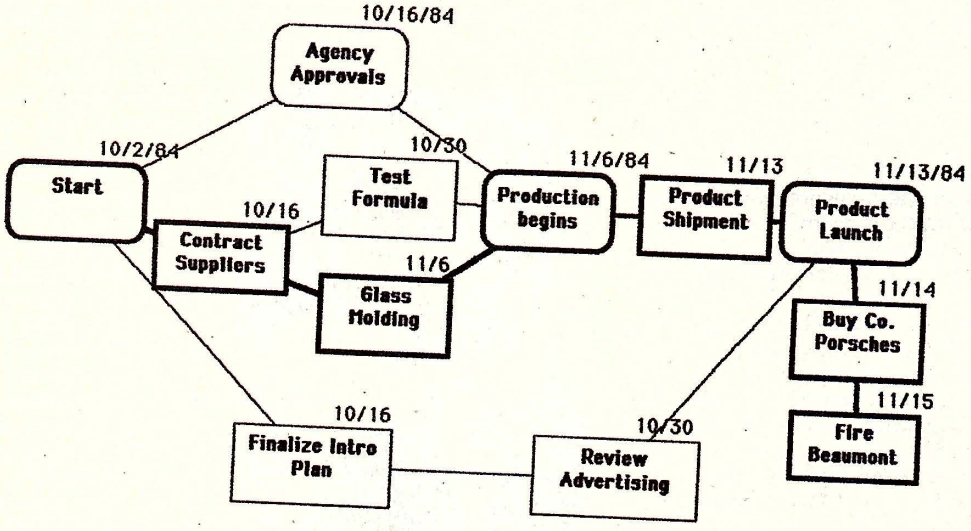


SilverSpoon



PRODUCT INTRODUCTION TIMELINE

This is an aggressive, yet feasible timeline for the introduction of **Gourmet Baby Foods.**



While it will tie up a good deal of Splendora's resources in production and the lab, our experience (the introduction of vegetarian turkey in 1980) indicates that Splendora is capable of handling the volume. Also, the more current resources we use, the more profitable we will be.


ROBERT MAASS—PHOTOREPORTERS

SHAKY 550G LOAN LINKED TO ZACCARO

By GUY HAWTIN and HEFF WELLS

JOHN Zaccaro acted as the middleman in a securities deal that also fed $50,000 loan from the firm's attorney into the credit account of Geraldine Ferraro, according to two of the directors.

The directors allege the loan went to a man they, as trustees of the estate, protect by federal law against

JOHN ZACCARO

After his affairs were laid on public view, Zaccaro could not bear to go to his office for days.

office for days thereafter. But his pain at the prospect of hurting his wife was worse, and he submitted.

There were "mistakes" in the published Ferraro-Zaccaro papers, as a Ferraro staffer put it, but nothing irretrievably damaging; the most hurtful disclosure may in fact have been that the second-generation Italian-American housewife from Queens was the chatelaine of three homes and a $3.8 million fortune. Most of the rest had already been laid on the table. There was a $53,459 bill for back taxes and interest for 1978, the result, Ferraro said, of an accountant's error; a check was on the way. There was the $130,000 in illegal loans from her family to her first campaign and the needlessly mazy way in which she had raised the money to make it good—by selling her share in a piece of property at a marked-up price to a business friend, who in turn sold it back to Zaccaro. There was the $175,000 Zaccaro had borrowed from an old woman's estate for which he was the court-appointed conservator; he had repaid it with 12 percent interest, making the transaction several shades more seemly than it looked at first sight.

Questions remained, but Ferraro called a press conference and fielded them with precision and aplomb. "My entire public career is on the line in the next hour," she had told her aged mother going in, to which Antonetta Ferraro replied that everything would be fine—she had said a prayer for her Gerry's success. The prayer was answered; over the next 90 minutes, a roomful of 250 reporters and television crewmen fell so completely under Ferraro's sway that they booed a luckless Wall Street Journal writer for badgering her too enthusiastically. "I ended up delivering, didn't I?" she asked them, the flicker of triumph in her smile. She did, and the sighs of relief from Mondale's men were audible; they had left her twisting in the wind for a week, unwilling to defend her or commit to her survival on the ticket till the evidence was in, but the gravest losses in the end were time and momentum.


KEN REGAN—CAMERA 5

Meeting the press about finances: 'I ended up delivering, didn't I?'

Key Issues: Mondale could afford neither. His campaign had always been stronger on management than on themes, as if the key to victory lay in building a better organization chart. Its habits of mind, like Mondale's own, were linear rather than visionary; the race was nearly over, Mike Ford remarked the day he retired to the sidelines, and they were still trying to figure out their bleeping *message.* What passed for a strategy was serial in design. Its premise, out of Hart's polling, was that people liked Reagan but preferred Mondale's side on the big issues—the deficit, the arms race, the environment. Issues therefore were the key, to be expounded until the citizenry grasped the difference and abandoned Reagan for Mondale; in so doing, one of his men said, Mondale would be like an arsonist planting gasoline-soaked rags around a building and waiting for the moment of ignition.

Dissidents argued that it wouldn't work—that the *real* message of the polls was that people wanted a strong leader whether they liked all his policies or not. The argument was unavailing, and Mondale began his maundering course from issue to issue like a dour Midlands presbyter out on a circuit ride. His people tried to lighten the effect of his lectures with stage props that didn't quite come off—an abstruse ReaganCharge bill for the future deficits was one unhappy example—and with photo opportunities that only revealed his unease at showmanship. "I'm not going to do any more cameos," he snapped one day, and he did not.

Tax and Spend: His issues strategy did not fare very well, whether he went after Reagan by name or not. He preached arms control and was eclipsed by the news of Gromyko's visit with the president. He got angry at Reagan's dalliance with the Christian right at the Republican convention—"He's calling me *unchristian*," Mondale stewed, watching the spectacle in North Oaks—and tried with more heat than success to make a voting issue of the separation of church and state. He struggled to make people see the hidden peril of the deficits and to suggest that Reagan wasn't leveling with the people about them. On the evidence of the polls, the people chose to trust Reagan and to set Mondale down as just another old-time tax-and-spend Democrat. "You guys have done pretty well," a friend needled Peter Hart in the choppy early going. "You've come out for taxes and against God."

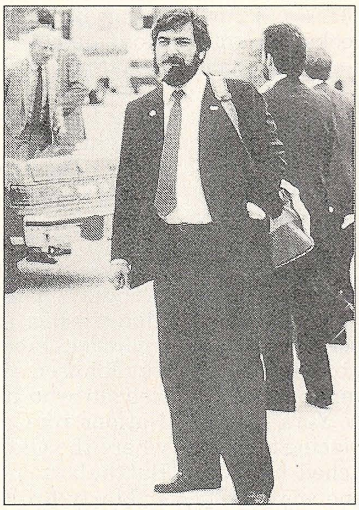
In the depths of early autumn, the prelates of Mondale's own party became another in the sum of his problems. They composed a kind of permanent government in Washington, its seat in Georgetown and its ministries in the law offices and the corridors of Capitol Hill, and when they scented trouble, they could, as Beckel said, become a firing squad. That scent hung heavy over their Washington in the early fall, the gunpowder smell of a defeat that could level their edifice of power, and they conveyed their fears to their friends in the press. The campaign appointed some of them to an advisory council of elders, hoping to quiet them by giving them something to do. But the sniping continued, and when Beckel encountered one sniper, a senior member of Congress, he blew up. "We may not be worth a bleep," he said, "but we're what you've got, so turn your cannon away from this fort. Take it the bleep home and just get out of our way."

Mondale's men by then had been talking covertly with Caddell for months but had only just begun accepting his sandpaper presence among them and acting on his advice. It had not been an easy liaison to strike or to endure. Pat was a *brilliant* son of a bitch, Reilly conceded at the beginning, but he was nothing but trouble in a campaign—a divisive figure who managed to grab the credit for what worked and redirect the blame for what didn't. They had rejected him as pollster to the campaign for precisely those reasons, and his lacerating public and private attacks on Mondale in the primaries had not improved Reilly's opinion of him; word drifted back to Caddell from the Mondale tour that Reilly was calling him crazy and was threatening to do him bodily harm.

But Caddell was undeniably a resource for a candidacy in search of a higher meaning, and in June, with the primaries behind them, Mondale and Johnson told Cuomo back-channel that they would be pleased to receive Caddell's thoughts on the fall campaign. The forms had to be observed, since Hart's campaign was not yet clinically dead, so when Cuomo proposed to Caddell that he write a memo assessing the fall campaign, Mondale's name was never mentioned. But it was clear the governor was to be a postman and before he wrote, Caddell received Hart's acquiescence. It was, like most of Caddell's major works, long, heated and bleakly visionary, a doomsday book of Democratic

politics. It was appropriately flattering to the Mondale organization—"one of the most talented . . . in modern Democratic Party history"—and to Mondale's "unflawed" performance as a candidate. But his campaign was sorely wanting in strategy and vision, and it had fallen in the summer of 1984 into "the closing jaws of defeat"—a *massive* defeat, Caddell warned, that could realign the Democrats out of contention for the rest of the century and beyond.

Caddell's prophecies were frightening enough and his remedies tempting enough to bring the Mondale command back for more—to sign him on, in late July, to do some extensive polling and to compose a fall-strategy memo based on his findings. His survey targeted weak Democrats and independents in 8 Northern and 10 Southern states, the swing vote in a realigning election if there was to be one, and what he found stunned him. Reagan's image as a strong, decisive leader was, as he had supposed, as big and rock-solid as a mountain, and to attack it frontally was suicidal. But under the surface of his great public esteem lay deep veins of anger, even rage, at some of his policies and of latent concern about his age. There was by contrast a hidden reservoir of sentiment for Mondale, if you pushed past the flash negative reaction to him as that man running against the president. His problem was that people didn't *know* him; it was, Caddell thought, as if he had no history—as if he had arrived in Washington with a suitcase seven years before as Jimmy Carter's vice president.



LARRY DOWNING—NEWSWEEK

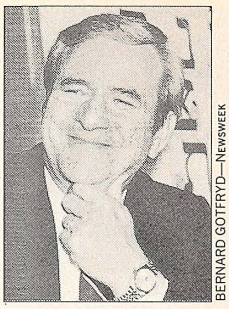
A late recruit: Caddell suggested they slip around the Maginot line

Battle Map: With the numbers in hand, Caddell retired to his place on Martha's Vineyard for the month of August and, in one of his agonies of creation, produced a 106-page "strictly confidential" prospectus for Mondale's revival. His imagery rang with the clash of sabers, and his supporting texts came from the literature not of politics but of war; he began with one epigraph from Napoleon and another from Sun-Tzu likening a wisely run military campaign to water, "for water in its natural course runs away from high places and hastens downwards." The high place on Caddell's battle map was that unassailable eminence occupied by the president, and for Mondale to assault it in the conventional way—to match himself against Reagan as a leader—"would be an act of folly equivalent in military history to . . . the charge of the Light Brigade." Reagan dominated the field *totally*, a colossus astride Mondale's path; the election was about him, and if the sole test were the qualities of leadership, he could as easily be running for king as for president.

What was required of Mondale instead, Caddell wrote, was to attack Reagan by indirection—to slip around the Maginot line instead of flinging himself upon it. Caddell had been reading Liddell Hart on the theory of warfare and had been drawn to his argument that since the days of the Greeks victory had rarely been won by the conventional rules, pitting army against army in main-force confrontation; history instead had favored commanders with the skill and the audacity to find the enemy's weaknesses and exploit them. Reagan's vulnerabilities were there to be assailed by a flanking maneuver. The trick, in Caddell's design, was first to surface the latent anger at the president's *policies*—his positions on abortion, say, or on equity for the poor—and then to reduce the election to a kind of moral plebiscite on whether the future could be trusted in his hands. *"Defeat his ideas and you will defeat Reagan,"* Caddell wrote; to do so, Mondale had first to find his own patch of high ground and dare Reagan to come after *him.*

Mondale was too old a face to present himself credibly as the *architect* of the American future, Caddell wrote; he could at best be packaged as a transitional figure to it, and even that would require "a planned, calculated and deliberate process" of salesmanship. Neither could he afford to rest his case on a defense of the past, his own or his party's. The battleground was tomorrow, and it could not be possessed, as Mike Ford had argued, by enlarging the party's hard core among blacks, Hispanics, women and union members; that, in Caddell's view, amounted to "trying to put Humpty Dumpty back together again." The wiser course lay in contesting Reagan's appeal to the soft center and particularly the young. You had to shake them out of the "narrow comfort" of the moment and force them into "an uneasy, larger context"—a choice as to which way the American people would move and what kind of people they would be.

The task was difficult, but in Caddell's eyes, the Republican convention opened a wide window of opportunity to the Mondale campaign—a chance to recast the choice as party against party instead of man against superman. The assembly in Dallas struck him as almost foolishly narrow and sectarian in tone for a party reaching out for realignment; it was fair to ask the target groups—young people and uncertain Democrats—to consider what sort of tent they were being invited under. Reagan had let the ideological right draft his platform and the religious right share his stage; you could therefore tie him to the Comstock morality preached by the Rev. Jerry Falwell, whose ratings in Caddell's polling were "overwhelmingly negative" even in the Bible-belt South. Reagan's acceptance speech, in Caddell's view, had been too partisan when he went after Mondale and too saccharine in describing the state of the union—a rose-hued vista inviting the charge that he was out of touch with the real America. The whole show had done poorly in the polls, Caddell noted; even Hubert Humphrey got more bounce out of the Democratic debacle in Chicago in 1968.



BERNARD GOTTFRYD—NEWSWEEK

You could tie Reagan, said Caddell, to the Rev. Jerry Falwell, whose ratings were tremendously negative.

Liftoff: Caddell finished his paper the Friday before Labor Day, dictating the last pages by phone to get it in before the formal liftoff of the campaign. The reaction of Mondale Inc. to it, and to him, was mixed; he was telling them that everything they had done till then had been wrong and that they were going to get *killed* doing it. Mondale himself was impressed, enough to wonder aloud if they shouldn't add Caddell to the traveling party. Jim Johnson, who had initiated the connection, turned cool. John Reilly, who had opposed it, felt his resistance melt as he read Caddell's memo on the Mondale plane; he was a pro, and when somebody handed you something that might just work, you didn't let old grudges get in the way. He knew Pat's reputation; he was the kind who, possessed by one of his ideas, would walk over anyone who got in his way. But not many people could look at numbers and see themes and strategies the way Pat did. "This is all right," Reilly told Tom Donilon, surprising him with his about-face, and when they had touched down, he called Caddell to say that it was the way they had to go.

Not all his colleagues were so receptive; the at-



LARRY DOWNING—NEWSWEEK

He was talking at last about values, and with the change in tone came the first stirrings of a pulse beat.

tempted Caddellization of Walter Mondale proceeded fitfully, which was chronic at Mondale Inc., and left bruises, which was an occupational hazard in proximity to Caddell. He was used to the politics of insurgency and found the corporate style of his new associates *suffocating*. Their strategy sessions even looked like board meetings, with Johnson presiding at one end of a long table; when he was invited at all, Caddell sought shelter in the company of his newfound protector Reilly, two Irish ruffians, he thought, in a roomful of organization men.

He bickered with Peter Hart about numbers and with Dick Leone, the keeper of the message, about TV spots. He found himself plugged into the strategy loop one day and shut out the next—sometimes because he was one of the agenda items. Johnson treated him as only one asset among many, to be consulted or not according to the needs of a given moment; in his view from the chairman's corner office, much of what Caddell proposed had been raised by others before he was even in the picture. Caddell in turn wanted to be at the center and regarded Johnson as an obstruction. He was hearing eight-bar riffs from his memo in Mondale's road repertoire—*What kind of people are we?*—but he saw no evidence that it had been adopted whole, and he was granted only spotty entrée to the command group to argue his case.

"You've been bleeping me off for weeks," he told Johnson one day. "This is not working, and you people are in worse trouble than you think."

Johnson seemed conciliatory when they met again the next day. It was the last Caddell heard from him in a week.

Melancholy: The hidden struggle replicated Caddell's passage through the Hart campaign; it divided the senior echelon into pro- and anti-Pat factions, and at a meeting in Beckel's office in mid-September which began calmly enough, the tensions rose to the surface. Johnson told Caddell that they had been slow implementing his plan because Hart's polls were looking encouraging; his latest put Mondale only 11 points behind. Caddell looked around the room in disbelief. He had been informed that The New York Times would be out next morning with a poll placing the gap at 21 points, which more nearly matched his own returns. Reilly's reports from the plane were daily essays in melancholy. They were desperate for good news, Caddell thought, and when their polltaker had brought them some, they had not only bought it but had built a strategy around it.

"You're not 11 points down," he erupted, "you're over 20 points down." He told them about the Times poll. They listened in stricken silence. "You are the first campaign ever to come into September trailing and lose more ground," he told them. "The first in *history*. You people are going down the tubes and the party's going with you."

Johnson asked him to do a new overnight poll, and when it reaffirmed how bad things were, the group reassembled around the pool at Caddell's place in Georgetown on Sept. 20 to dine on carry-out pizza and worry about what to do next. Not only the turf but the cards, this time, belonged to Caddell, and the council of war assented to his thematic design. They had one advantage, Caddell told them; they had been doing so badly that the Republicans didn't think they were even in the ball game anymore. But there was a way back in. Mondale was already booked to speak at George Washington University on the 25th; he would build up to it by working more of Caddell's material into his road routine and would use the date at GW for a speech repositioning his entire campaign.

The preliminaries seemed to go well; Mondale reworked his stock lines, spending less time bashing Reagan with the deficits and more on the moral imperatives of the future, and in the process crept 2 or 3 points closer to the president in the polls. But Johnson, who had missed the Georgetown session, came home from a trip to Chicago and convened yet another round of meetings reopening the whole debate. At one sitting, Peter Hart defended the old course and, by implication, his own polling. "Do not pull this strategy up by the roots looking to see if something is growing," he said. "It's all there. It's working." At a second, Caddell countered that they *had* to change and that it would help if, for openers, some of the people around the table would show a little higher regard for the gifts of their own candidate. "Look," he said, "I've been on the other side. I'm the latecomer to this, and I've got more confidence in Walter Mondale's ability to do things than some of you people do."

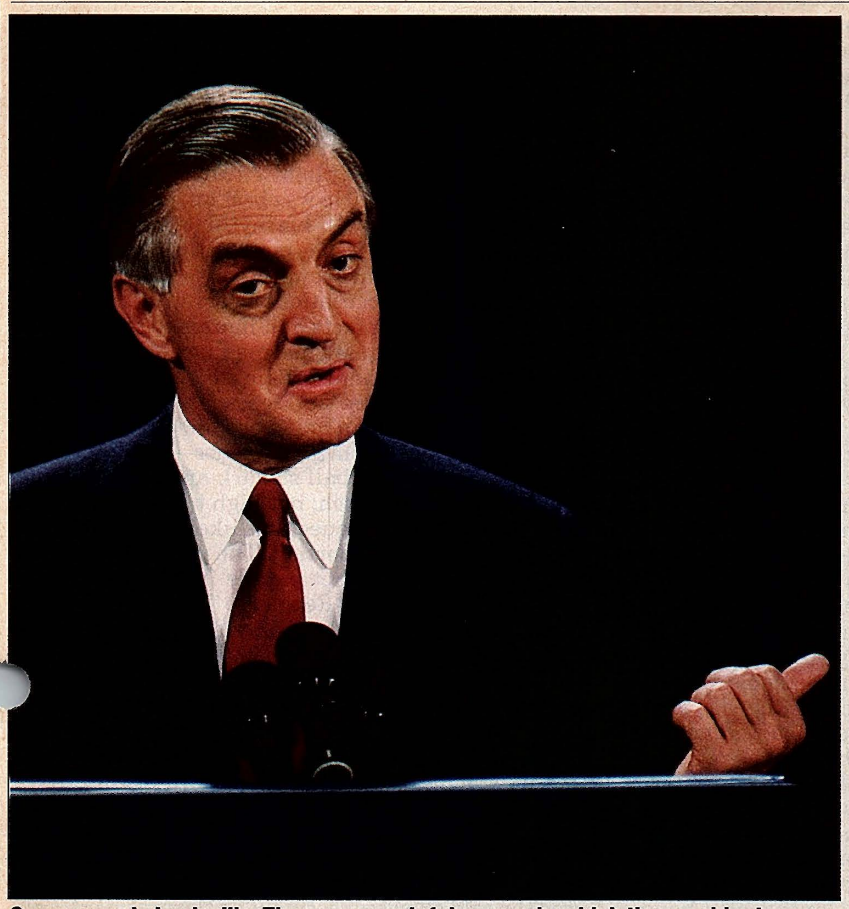
Quarrel: The issue was unresolved and the tension thick when they met next at Winston & Strawn on the 22nd to resume the debate, this time before Mondale himself. Johnson argued at forceful length that there was nothing wrong with the basics—that they had adopted a strategy of patience and ought to stick with it. The unhappiness of the faction favoring change was tangible; it struck Reilly that there was only time enough left for one more turn in strategy, and Caddell's looked better to him than what they had been doing. But the quarrel ran inconclusively on until Mondale cut it off and closed the meeting without signaling his intentions.

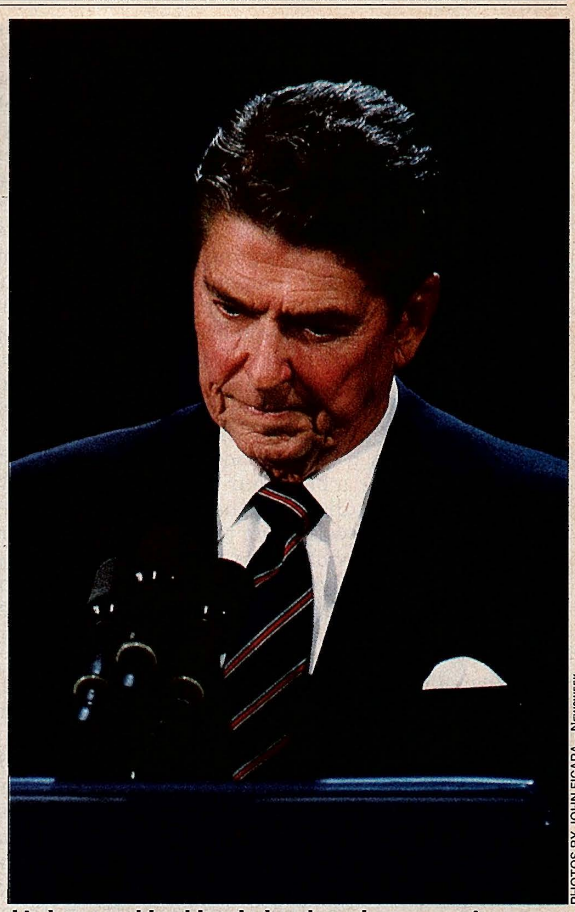
Caddell walked into Reilly's office. Reilly had become his confidant, almost his godfather. Caddell thought Mondale might have decided against him, and he was depressed.

"He's no fool," Reilly told him. "He cut it off because he understood exactly what was happening. He sees where the others are pushing."

The speech at George Washington did mark a turn in the design in the campaign. Like many products of Mondale Inc., it rather resembled the old definition of a camel as a horse designed by a committee. The top was Johnson's and Leone's, a cutting portrait of a New Reagan who had just done a speech at the United Nations romancing the Soviets in an election year where the Old Reagan had rattled rockets at them. But the bottom was shaped by Caddell and speechwriter Marty Kaplan to Mondale's own wishes. Reagan was retired to the middle distance, barely appearing by name; Mondale spoke at last about who he was and what he was campaigning *for*—the values he hoped would govern the American future. "I have been counseled to cut loose from my history, to desert the forgotten Americans I have always fought for," he said. "My answer is no. I would rather lose a race about decency than win one about self-interest."

With the change in tone came the first faint stirrings of a pulse beat in what had seemed a moribund campaign—an uptick that appeared first in his own positive ratings and only later in the trial heats against Reagan. But the distance between them remained a chasm; an ABC News/Washington Post poll taken a month before Election Day showed the president positioned to win a 48- to 50-state landslide. Mondale's last chance lay in somehow besting Reagan in the Roman-circus atmosphere of the presidential debates. It was a desperate hope, given how little he and the camera liked one another; he was its victim where the president was its possessor. It was, nevertheless, all Mondale had left. Readying himself for it, he passed over the shamans of politics and television and placed himself in the hands of a labor lawyer named Lew Kaden. It struck him, he said, that the coaching process was less like anything in politics than like preparing a witness for his day in court—and in the weeks that followed he submitted to it with the haunted demeanor of a man going on trial for his life.





PHOTOS BY JOHN FICARA—NEWSWEEK

One-on-one in Louisville: There were painful spaces in which the president appeared to be searching his mind and coming up empty

The rise and fall of the age issue

They had all seen him that way before: groping for words and numbers, struggling to order his syntax and his thoughts, showing—or seeming to show—every last one of his 73 years. *That's the real Ronald Reagan,* a senior aide thought, watching him labor through the first of the season's two presidential debates at the Kentucky Center for the Arts in Louisville. For those who knew him, age had less to do with what America was witnessing than his unrigorous intellect and his half-century habit of dependence on a script to read or a story to tell; he was in fact a Great Communicator, the best since Kennedy or maybe Roosevelt, so long as he had a prompter or a packet of index cards in front of him. The problem was that, in the pitiless light of the moment, he *looked* old, with his largest audience of the year watching. He started badly and finished worse, forgetting even to mention what his staff called "the oatmeal"—the star-spangled patriotics—in his meandering summation. Offstage, his handlers could hear Mondale's people cheering in the next room, mocking the heavy silence in their own.

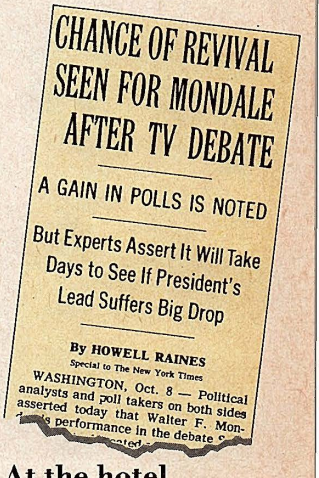
"What do you think, Dick?" Jim Lake, the campaign press secretary, asked Dick Wirthlin, the polltaker, up the hall.

"It will bring up the age issue," Wirthlin answered, and for a harrowing passage thereafter, it did.

There were those disinterested spectators who thought it might as usefully have brought up the *debate* issue: whether the nation's most fateful political choice ought to rest so heavily on the moral equivalent of the Friday Night Fights. The idea of a televised trial by combat had taken on nearly the force of a constitutional command, though it was an invention of 1960 and had become settled practice only since 1976. By 1984, the debates had *become* the campaign and the state of Reagan's faculties its decisive question. The form rewarded appearance over content, quickness over thoughtfulness; it more nearly resembled a pop quiz than a serious discussion of issues. Decisions, and perhaps elections, had turned on the quality of Richard Nixon's makeup, a slip of Gerald Ford's tongue and the tilt of Ronald Reagan's head when he told Jimmy Carter, "There you go again." The main objective was to win the battle of the sound bites on the next day's newscasts, and the bites out of Louisville 1984 mostly echoed the sound of silence—those painful spaces in which Reagan appeared to be searching his mind and coming up empty.

Devil's Advocate: Reagan's men would have preferred that he not debate at all; the forum always favored the challenger, simply by allowing him in the ring with the incumbent, and their confidence in the president's skills in extempore battle was less than complete. His age was only a latent concern in their polling, but they were not eager to see it framed as a public issue. In June, Stu Spencer had written a devil's-advocate memo on how Mondale could win the election; it was a ritual of his at the start of a campaign, a way to clarify his own thoughts, and he wanted besides to jostle Jim Baker and Mike Deaver out of what seemed to him an overweening certainty as to the outcome. Besides raising the obvious issues of fairness and peace, he wrote, he would attack Reagan as lacking the "energy and motivation" to lead the country for four more years; it would have to be done "with a scalpel, not a sledgehammer," but properly handled, it could knock Reagan off his winning stride.

Still, an air of cocksureness continued to infect the



CHANCE OF REVIVAL SEEN FOR MONDALE AFTER TV DEBATE

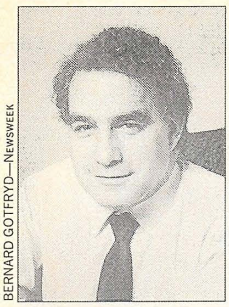
A GAIN IN POLLS IS NOTED

But Experts Assert It Will Take Days to See If President's Lead Suffers Big Drop

By HOWELL RAINES
Special to The New York Times

WASHINGTON, Oct. 8 — Political analysts and poll takers on both sides asserted today that Walter F. Mon- [illegible] performance in the debate [illegible]

At the hotel afterward, Reagan looked downcast. 'I don't think I did well,' he told Spencer.



BERNARD GOTFRYD—NEWSWEEK

After the first rehearsal with Mondale, his coach Kaden felt depressed.



COLUMBIA DAILY SPECTATOR

Sovern, in the Reagan role, once likened abortion to murder. 'Doesn't it embarrass you to do that?' Mondale said.

White House, and within the bounds of his superstitions, the president himself was not immune to it. He seemed to one of his handlers to be oddly unengaged by the necessity of preparing himself for the debates, as if he were submitting to it in body but not in spirit; his attitude, and Nancy's, was that it was something to be endured and got over with, like a dose of cod-liver oil. He was, moreover, uncomfortable in the company of intellectuals—those, in any case, whom he felt to be flaunting their own qualities of mind or belittling his. As it happened, the men Jim Baker had provided for the prepping process—Dick Darman as head coach and David Stockman as a surrogate Mondale—were both high-IQ sorts and unbashful about it; it would be said in the riot of recrimination that followed the debate that they had *intimidated* Reagan by their bearing alone.

Their conscious design in their first dress rehearsal, a bare four days before the real thing, was in fact to disabuse the president of any thought that Mondale was going to be easy. Their team had been reviewing videotapes of his primary debates and had concluded that he would be aggressive, humorless, self-righteous, ill-mannered and extremely tough. Reagan, in the eyes of his coaches, seemed not to appreciate *how* tough; he had passed nearly four years in the shelter of the presidency, a cloister in which people were not rude and did not interrupt him, and he was aware besides of his own reputation as a master of the medium. The danger was that he had gone soft like a heavyweight champ between fights, while a hungrier challenger was training to a sharp competitive edge. They decided accordingly, as one principal put it, to be brutal with him. They gave him a briefing book in an off-white vinyl ring binder, and when he arrived for the opening session without apparently having cracked it, Stockman *totaled* him—pummeled him with facts, figures and accusations to a point where the president lost his patience, his temper and finally, some thought, his confidence in himself.

Florid Face: The battering was savage. Two lecterns had been set up in Room 450 of the Old Executive Office Building, one for Stockman in his return engagement as sparring partner—he had played Jimmy Carter in 1980—and one for the president; a panel of four make-believe reporters sat opposite them, primed with questions written by Darman with an acid pen. Stockman's model was the Fighting Fritz of the primaries, down to the florid face and the bulging neck muscles. He accused Reagan at one point of being "insensitive to the poor" and at another called him a "warmonger." At yet another, Reagan asserted, as he would in Louisville, that he would not cut social security.

"Stop right there, stop right there!" Stockman broke in, waggling a finger in the president's startled face. "I can hear the cement cracking under your feet already."

"*Shut up!*" Reagan snapped in a sudden fury.

Stockman did not; the pounding continued for the full 90 minutes. Toward the end, Reagan complained that his back hurt, asked for a chair and sagged into it. *He looks like a beaten dog,* an old friend in the room thought; he was the sort who responded to stroking, not to shock therapy, and his defeat showed in his eyes.

When the session finally ended, Reagan shook Stockman's hand. "You better send me some flowers," he said, "because you've been nasty to me."

"Baker made me do it," Stockman answered, flushing a deep red.

The didactic point had been made, in any case, and the tone of the rehearsals moderated thereafter; at the fifth and last, in Laurel Lodge at Camp David, Nancy popped in for the first time and flung open her jacket, revealing a red sweater vest lettered 4 MORE IN '84. What did not change was the basic counsel that the debate was deadly serious business. As Reagan had walked on stage to meet Jimmy Carter in 1980, Jim Baker had handed him a note with one last word of advice: "Chuckle." But he couldn't laugh off Mondale, his seconds told him, or rise to his attacks, or get too *explanatory,* or allow himself to be backed into a defense of his record. He was best off, as one argued, ladling out the oatmeal—his mythic America of fluttering flags, mom's apple pie and the squirrel tail hanging from the rear-view mirror.

There would be accusations afterward that he had been crammed with facts and figures to the point of circuit overload. His assigned reading did not bear out the argument; his final briefing book filled just 25 pages. A dozen covered the big issues, in an untaxing page apiece. Two and a half were filled with RR WINNERS culled mainly from his speeches—one-liners like "Why is your crystal ball so dark and cloudy?" and "We believe in high tech, not high taxes." Ten more pages anticipated the questions likeliest to be asked, missing only one on abortion. The proposed answers tended to *avoid* fact, not parade it, and a one-page covering memo advised Reagan to "think of questions as topics that present opportunities to give little speeches. You have 45 minutes of free air time to get across your messages." If Mondale or the panel of reporters pressed him, the memo said, "do not necessarily respond."

Mondale had quite another set of imperatives, the first of which was merely to be heard; his negatives were so high and his leadership ratings so low that people were switching him off like a tiresome television rerun. His anxiety level rose as his fortunes fell and the debate drew near. Where Reagan's men had used the cold-shower treatment on the president, Lew Kaden saw that Mondale's rehearsals began with a bit of good news about how well he was doing. He felt himself under enormous pressure; his people could see it in his taut nerves and his withdrawn manner. He was near the end of a long and honorable career in politics, and people were telling him he was no good at it—that he was going under by the worst margin ever and that the party he had loved and served for a quarter-century would be dragged down with him. He was worried about Joan and the kids, and about his own place in history. He was losing sleep, his head a swirl of facts, figures and glimpses of the void.

Tight Circle: His preparation was more taxing than Reagan's because the stakes were so high and the odds so long; he started earlier, soon after Labor Day, and directed Jim Johnson to block out "as much time as Lew thinks we need"—a grant that ran to eight full days out of the 2½ weeks leading to Louisville. Their practice sessions were usually held in the dining room at Mondale's house on Lowell Street in Washington—he was more at ease there than at Winston & Strawn—and were most often restricted to a tight circle of four: himself, Kaden, David Lillehaug, a favorite young issues adviser, and, as his Reagan doppelgänger, Michael Sovern, the president of Columbia University. His first rehearsal, a week to the day before the debate, was almost as dispiriting to Mondale as Reagan's would be to him. He was feeling a bit sickish that afternoon, and his first one-on-one encounter with Reagan's rhetoric went poorly; all that springtime-of-hope and soaring-eagle stuff was slick, even *smarmy,* Kaden thought, but it was undeniably powerful, and they all felt depressed.

Mondale's performance picked up thereafter, although even Sovern's imitation Reagan made a strong and sometimes aggravating opponent. Once, when Sovern did a Reagan turn likening abortion to murder, Mondale asked him, "Doesn't it *embarrass* you to do that?" Another time, weary of a stream of kibitzing

from the sidelines, he turned and snapped, "Goddamit, I've heard enough about being forceful!" At yet another, he did what his people called his mom-and-Medicare story, an affecting exemplary tale about how important the program had been to his own family after his father had died and his mother had come down with cancer.

"In *my* family," Sovern countered for Reagan, "we always thought it was the children's responsibility."

"You son of a bitch," Mondale replied. He was only half kidding.

The accumulated wisdom of the training process, revised daily, was assembled in two fat black ring binders. One was a compilation of two-page briefing memos on each of 45 issues—a work, Kaden recognized, that was more security blanket than textbook for a man with Mondale's detailed knowledge of government. The other anticipated what Reagan would and Mondale should say to 22 possible questions and was preceded with some homiletics on strategy: "Show strength. Demonstrate your sense of fairness and contrast it with Reagan's. Focus on the importance of this election to the future of the country . . . [Grant] Reagan his sincerely held beliefs and persuasive abilities. Instead of attacking him, emphasize contrasting visions and plans for the future."

The work was tightly held in Kaden's law office, but Caddell was finally given a copy, and he read it with rising apprehension. The quality of the research was superb, he thought, but it was in the main a litany of the traditional Mondale. His lines were framed in the failed-issues strategy of September—a schema, in Caddell's view, for certain and perhaps humiliating defeat—and Reagan's prose overwhelmed Mondale's even on paper.

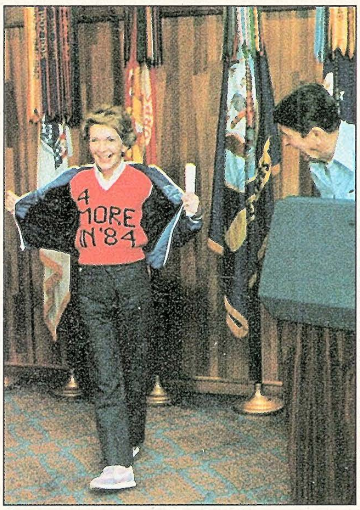
Caddell turned the last page and called Bob Beckel. "I read the debate book," he said. "We lose."

Microcosm: In the days that followed, he wrote his own countermemo—an argument, impassioned as always, for a "different" Mondale executing a strategy of surprise. "No candidate in modern times has entered a debate so poorly perceived by the voters," he wrote; if the encounter in Louisville merely reinforced what people thought of him, it would "effectively close down the election." Even winning on points, Caddell argued, would be "a defeat in disguise." Mondale had to *rout* the president, and to do so, he would have to fight down his tendency to argue the issues; if he did, he would be "slaughtered."

What Caddell urged instead was a microcosm of the strategy of indirection he had proposed for the campaign—a strategy designed, in his martial metaphor, to confuse and dislocate the enemy by assaulting him along the lines of least expectation and least resistance. For Mondale, that meant laying aside what his people called the "lawnmower" mode of attack with which he had shredded Gary Hart and adopting in its place the "gold-watch approach" suitable to a family business retiring one of its elders—"sort of embracing a grandfather," Caddell wrote, "and gently pushing him aside." The president would be scripted to respond to Fighting Fritz and would find himself face to face with Gentleman Fritz instead—a deferential soul who praised him for his sincerity, credited him with honorable intentions and stipulated his achievements in reviving the economy and the national spirit.

Mondale's tone, in Caddell's game plan, would be more sorrow than anger—an air of regret that so likable a man as Reagan seemed not to understand the detail of his own policies or their consequences for the future. His imagery should be consciously masculine; Caddell had long been alarmed by the flow of younger white men toward the Republican Party and was seeing evidence in his polling that they had begun "dragging women over the line to Reagan" in their train. Mondale should in fact try to dominate the debate *physically* by a trick of stagecraft Caddell called "the pivot"—turning to face Reagan, taking a single invasive step toward him, then returning to his own lectern to speak to the people. "I'm afraid I'll stumble," Mondale protested when he read the suggestion, which he thought a bit overripe anyway. Still, a less theatrical variant of the pivot, minus the step into Reagan's space, was incorporated into his routine; it was, Caddell wrote, a way to counter Reagan's own natural mastery of a stage with his size and his skills at body language.

But the real key, in Caddell's formulation, remained the element of surprise—an attempt to "shock" not only Reagan but the opinion makers of the media and the political circuit with their "smug, packlike notions" of the president's supposed invincibility. To keep the real plan secret, Caddell proposed and the campaign executed an elaborate campaign of disinformation—a "pantomime of deception," he called it—encouraging the belief that Mondale was indeed in his lawn-mower frame of mind. In press briefings, he wrote, "the strategy must be protected by a 'bodyguard of lies.' We want the Republicans, the press and the political community to believe that Mondale is: (a) coming after Reagan, hammer and tong, and (b) . . . going to make it a debate on issues and Reagan's record."

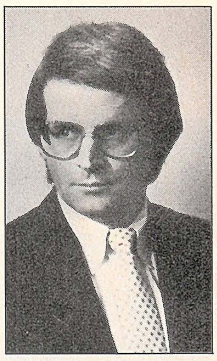


MICHAEL EVANS—THE WHITE HOUSE

Letter sweater: Nancy interrupts a rehearsal with some words of cheer

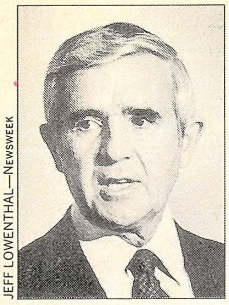
Voice Level: The pantomime worked; Reagan *had* been primed to meet Fighting Fritz onstage at the Arts Center, not for the well-mannered stranger who would appear in his place. What Mondale's men did not anticipate was the extent to which the president's own faltering performance would defeat him and, in Caddell's term of art, raise the age issue suddenly to saliency. Caddell had seen its potential buried deep in his polling data and thought it might surface if Reagan could be made to appear "out of it," physically or mentally. But there was more wish than strategy to the proposition. His memo did suggest in passing that Mondale might "probe the extent of Reagan's infirmities" by dropping his voice level, for example, or turning away as he spoke—tactics calculated to show just how hard of hearing the president had become. Mondale rejected *that* bit of counsel out of hand.

When the day finally came, the mood in Mondale's rooms in Louisville was thick with apprehension. He managed some kidding on the flight down, wringing his hands in a parody of anxiety and announcing, through clenched teeth, "I feel *terrific.*" But his fatigue and his tension were plain. Peter Kyros, his young law partner, had brought 27 neckties for him to choose from, and picking the right one became an agony of decision; Mondale held up one after another for inspection and required the other men in the room to throw theirs into the inventory as well before he settled on the safely patterned red tie he finally wore. He padded from room to room, seeking company and solitude by turns. He took a fitful nap. He rehearsed



WALLY McNAMEE—NEWSWEEK

'You better send me some flowers because you've been nasty to me,' Reagan told Stockman. 'Baker made me do it,' he replied, his face flushing.



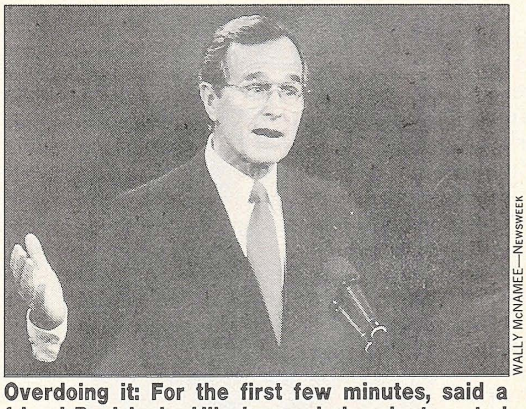
JEFF LOWENTHAL—NEWSWEEK

'This is a street fight,' Laxalt told the staff. 'We're on the deck.' Next time, they had to let Reagan be Reagan.

his closing remarks to his staff—it was bleeping *moving,* Beckel thought—and again to his own image in a bedroom mirror. "I feel ready," he said finally and set out for the hall.

The president, too, was tightly coiled, waiting to go on. He and Nancy dined in their rooms with Stu Spencer, the three of them polishing off a steak dinner and a bottle of California red and almost studiously avoiding the subject of the debate; the table talk instead was about old political times. Spencer found his mind drifting back to the night of the Reagan-Carter match in 1980, when the company and the menu had been similar but the mood immeasurably brighter. That time, Reagan had downed two glasses of wine with dinner and then, getting up to dress for combat, had carried the half-full bottle with him; the Cheshire-cat grin lingering behind him affirmed to Spencer that it was only a sight gag, signaling how confident he really felt. This time, there were no jokes, no displays of fight-night braggadocio. Spencer had known Reagan for a long time and could read his moods. He was worried and uptight.

The diagnosis was confirmed when the gladiators finally took the stage; the president's art seemed to desert him before Mondale had even had a turn to speak. The first question was about the deficits; the president's answer sounded less like the flutter of an eagle's wings than an explication of the Statistical Abstract of the United States. *The rhetoric isn't there,* Lew Kaden thought, watching in the Mondale holding room with mixed astonishment and relief, nor did it appear except at fleeting intervals thereafter. *Do not respond,* Reagan's hornbook had warned him, but he did, as if he had to answer every charge the opposition had thrown at him in the course of a long political year. Mondale flung the magic words *social security* at him early on; the briefing book had advised Reagan to avoid the subject, but to the agony of his men, he returned to it a half-dozen times, each time deepening the bunker he was digging for himself.



WALLY McNAMEE—NEWSWEEK

Overdoing it: For the first few minutes, said a friend, Bush looked like he was being electrocuted

Golden Oldie: At times Mondale's own performance was ill at ease and sometimes at variance with the advice of counsel, Kaden's and Caddell's. In the second half, he got stuck on the budget issue, a market-tested loser; the boys in the holding room were wishing aloud that he would get to the future soon, and Beckel was spluttering, "If I hear him say one more word about the deficit. . ." But his pitch was true to the scoring his people had set for him. "I *respect* the president," he said; it was just that Reagan reminded him of Will Rogers's *mot* about Herbert Hoover—"It's not what he doesn't know that bothers me, it's what he knows for sure that just ain't so." Mondale *did* get to the future, and to the difference between Reagan's vision of it and his own, and at the neat moment, he even managed a modified limited pivot. His opening was a reprise of Reagan's golden oldie of 1980: "There you go again." Mondale responded with a half turn and a cat-and-canary smile; the line, he said, had last been used by Reagan to brush off the charge that he would try to cut Medicare—an accusation that had since turned out to be true.

To his own men in the holding room, the president seemed at least to be surviving; there had *always* been catches in his memory and rambling passages in his conversation—the tics, in their view, of a lifetime of high marks with minimum study—and no one had tried to make a geriatric case of them. Wirthlin's canvassers were polling while the debate was still on, and Reagan, for all his lapses, was leading on points, 47-43, with only the closing statements left to go. "We're going to be OK," Darman told Stockman on an open line from Louisville to Washington; then, without waiting to hear the summations, he entered a last A on the president's report card and headed out with the others to do what the trade calls "spin control"—persuading the media that what they had just witnessed was a Reagan triumph.

In their haste, they missed the curtain speech that snatched defeat from the jaws of victory. Reagan had got safely started, asking as he had in 1980 whether America was better off than it had been four years before. His briefing book had primed him for a smash finish, an appeal for "a chance to finish the job that we together have begun." But he seemed to lose the thread of his script and his thought; he wandered instead into a random line-item defense of his record, as measured by the rising indicia of productivity, the gross national product and progress toward a 600-ship Navy. The claps and whoops from Mondale's holding room invaded the silence in Reagan's, a paper-thin wa[ll] away. The summing up ha[d] been disjointed, Wirthlin worried aloud; the president had sounded old.

Out of Touch: Judging the "winner" in a debate is a circular process in which substance counts a great deal less than what the polls and the prophets tell one another. But in Louisville, both of the combatants and most of their seconds knew the score without waiting. There were more cheers in Dressing Suite A when Mondale joined his party there, his smile revealing his pleasure. What shadowed the moment for him was its price; the presidency stood at the center of the world he had inhabited all his political life, and he seemed saddened, even *damaged,* by what he thought he had seen. Reagan looked confused and out of touch, Mondale told his men. It had been a mistake for him to run again, and the people who had encouraged him had not done the president or the country any service; they should never have pushed him into it.

"It was scary," he told John Reilly later. "He just *left.*"

A debate before 70 million people is in fact a distorting glass, a fun-house mirror in which wrinkles look like canyons and hesitation like an attack of amnesia; the president's men believed, and argued, that he had simply had an off night. But Reagan knew he had done poorly and told his people so. He was, Paul Laxalt thought, like the ballplayer who thinks he has to hit a home run every time up, and when he didn't, he felt as if he had let down the team.

His crowd assured him that he hadn't. But he still looked downcast when Spencer found him back at their hotel, unknotting his tie.

"You did all right," Spencer said, knowing better.

"I don't think I did well," Reagan answered.

"You did all right," Spencer repeated. "Except for the close."

"Yeah, you're probably right," Reagan said; then he changed the subject, not wanting to talk about it anymore.



LARRY DOWNING—NEWSWEEK

Nancy was furious. She put in a call to Mike Deaver. 'What have you done to my husband?' she demanded.

His low spirits persisted aboard Air Force One on a hop the next day; he told his daughter Maureen that he needed some cheering up and asked if she had saved the funnies from the morning papers. If he was sad, Nancy was angry—*goddam* angry, a friend said. She and Laxalt had flown back from Louisville together and, by the time they touched down, had plainly persuaded one another that those White House intellectuals who had coached the president were to blame for his performance. Nancy had thought all along that they didn't *understand* him, and Laxalt, having witnessed only the first mock debate, reinforced her suspicions. They had, as he would later charge in print, *brutalized* Reagan with their underconfidence and their overpreparation.

Nancy steamed overnight, then put in a call to Mike Deaver, who normally saw to the scripts and the camera angles. "What have you done to my husband?" she demanded.

Deaver had been largely an innocent bystander; he had spent nearly four years airbrushing the blemishes from the presidential image, but when it counted most, live from Louisville, he had sat agonizing like everybody else at the spectacle of Reagan laboring after facts like an overtaxed computer.

For much of a week thereafter, the president's age became *the* story of the debate, and a shudder of angst ran through a campaign that had till then, in Ed Rollins's irritable assessment, been running on autopilot. The network sound bites indeed featured Reagan's lapses, not his lines. On day two, The Wall Street Journal published a page-one story speculating on whether the president was nearing the gerontological line between young-old and old-old, when infirmities more serious than a memory in occasional need of kick-starting can begin to set in. On day three, the press pack cornered the president's own doctor, Daniel Ruge, normally a camera-shy man, and got him to concede that Reagan had "tired" during the debate.



WALLY McNAMEE—NEWSWEEK

Underdoing it: Ferraro was solemn, but she scored the one telling blow

Had he lost stamina over his four years in office?

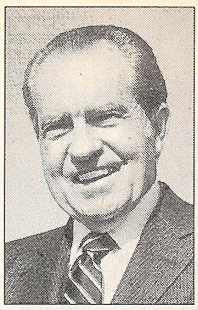
"I don't know; you'll have to ask him," Ruge answered before a campaign staffer succeeded in hustling him into a car.

The news of the doctor's indiscretion created a new surge of alarm. *We were croaking,* Jim Baker's deputy, Margaret Tutwiler, recalled later. Baker rushed out copies of Reagan's latest medical report, attesting that he was "a mentally alert, robust man" who looked younger than his 73 years, and the president's road company saw that he walked more and rode his limousine less when the cameras were on. But the genie was out of the bottle, and the Reagan campaign's reaction betrayed its fears; the Tuesday Team's negative commercials, hitherto tried only sparingly, came out of the can and were on the air within 24 hours.

Voices of reason counseled calm, given Reagan's mastery of the electoral map and his still-commanding position in the polls. "What's Mondale done to move the moon?" Dick Darman shrugged; Debate I had merely raised the possibility that Reagan *might* be old, and Debate II would take care of that. Darman was, of course, at ground zero in the search for scapegoats, having supervised the coaching. But his strategic view got a strong second from Richard Nixon, who had continued as an occasional gray eminence to the campaign. Nixon called Rollins and told him, "Don't panic. [Reagan's lead in] the polls will go down to 12 or 13; then they'll stabilize, and by Saturday, they'll go back up again. You'll be fine."

Still, for a few jangled days, the polls on both sides suggested powerfully that something chemical was happening. Mondale closed the gap to 10 points in Caddell's canvassing, and his favorable rating exceeded his negatives for the first time all fall. He seemed, moreover, to have grown coattails; the Democrats as a party had surged from a near dead heat with the Republicans to a breakaway 46-28 lead in voter allegiance, a finding that quieted some of the talk of a permanent Republican majority waiting to be born. Reagan's numbers revealed an alarming slippage in his hold on the youngest voters. *John Wayne got knocked off his horse,* a Reagan-Bush staffer thought dolefully when the hemorrhage reached 25 points.

The ripples of concern, moreover, were spreading outward. At campaign headquarters, Rollins's young deputy, Lee Atwater, was sitting back with his feet propped on his desk, expatiating comfortably on his "fortress" theory of why Reagan couldn't possibly lose in the Electoral College, when an incoming call interrupted him. It was Susan Richardson-Williams, the party chairman in Tennessee, and she was worried; the other side was banging hard on the age issue.



NEAL PRESTON—CAMERA FIVE

'Don't panic,' urged Richard Nixon. Your lead 'will go down to 12 or 13, then . . . go back up again. You'll be fine.'

'Gutter': Atwater snapped upright in his chair. "The president of the United States is healthy and vigorous and he'll put the age issue to rest in the next debate," he snapped. "You need to burn Mondale's ass on taxes, burn his ass on big spending and absolutely *scar* his ass for trying to get this campaign into the gutter. But whatever you do, do *not* get into a debate over age."

Burning Mondale's backside had indeed become the dominant strategy of the campaign. The White House crowd, with Baker and Darman at its center, was not happy with the trend; bashing the opposition was what you did in a *tight* race, Darman thought, but the way to achieve a landslide and a mandate was what he had proposed from the beginning—keeping Reagan wrapped up in America. His counsel this time was unavailing. His position, and Baker's, had been compromised by their role in the Louisville debacle, and Laxalt, with Nancy's proxy and Stu Spencer's seconding vote, had moved in like the proverbial 800-pound gorilla. The uplift crowd, Laxalt said at a strategy meeting the Tuesday morning after the debate, reminded him of the bunch who had tried to keep Reagan in an ivory tower in the early 1980 primaries and had damn near cost him the nomination.

"This is a street fight," he said. "We're on the deck." They had taken a pounding in Louisville, and the only way to recover from it was to let Reagan be Reagan.

The retooling began on a one-day whistle-stop tour of Ohio on Harry Truman's old railroad car; the president had been expropriating dead Democratic heroes all fall, trying to nourish the movement toward realignment, but the train ride was his strongest effort yet, a rolling photo opportunity played out to big crowds and saturation coverage. The speechwriting was assigned to Ken Khachigian, a gloves-off polemicist, with instructions to walk his script through the system so Darman couldn't stop it. For a day, Reagan was Reagan again, riding an adrenaline high and giving 'em hell on wheels. He had got angry during the



AP

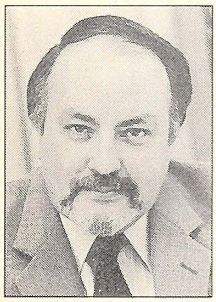
Baker rushed out reports of Reagan's latest medical exam, attesting that he was 'a mentally alert, robust man.'

debate at the way Mondale was distorting his record, he said, and had thought of telling him, " 'You are taxing my patience.' And then I caught myself," he went on, the crowd in his hands. "Why should I give him another idea? That's the only tax he hasn't thought of."

The ride was plainly tonic for Reagan; he had seemed low in spirits setting out, almost *defeated,* but by the time he detrained, Rollins thought, they had a candidate again. The counterattack till then had not been an unalloyed success. George Bush was obliged to carry it on in *his* debate with Geraldine Ferraro in Philadelphia, and it seemed only to add to the awkwardness of his place in history as the first man to run against a woman for national office on a major party ticket. He flung himself into the task rather too strenuously, as if he had to demonstrate not only his own but Reagan's capacities. "This president is calling the shots!" he enthused, protesting a bit too much even for some of his admirers; for the first few hyperkinetic minutes, one of his closest friends in the administration remarked afterward, George looked like he was being electrocuted.

Ferraro's manner by contrast was oddly and, to a degree, consciously subdued. She had been the box-office star of the autumn, a trouper of pert manner and impertinent wit, but her objective in Philadelphia was to look suitably serious. She was not going to be Feisty Ferraro up there throwing bombs, she thought; she knew every woman in America would be watching her, afraid she would say something dumb, and she told herself: *I can't make a mistake.* She reverted accordingly to her past as a lawyer, all solemn and evidentiary, jotting notes like a litigant framing arguments in appellate court. It was as if, having breached the last male preserve in our politics, she were trying to show that she was man enough to be president.

Sound Bites: The instant polls gave the edge to Bush, but the battle of the sound bites, and the second-wave polls on the relative popularity of the two combatants, belonged to Ferraro. Bush had led with his chin, offering to instruct her on the difference between Iran and Lebanon, and she had flared. If it had been one of her kids giving her lip at home, she reflected afterward, she might have said, "Hey, gimme a break!" The sobriety of the moment and the station of her opponent forbade that, so she told him instead that she would thank him not to patronize her. To the extent their debate was a battle of the sexes at all, she had struck the single telling blow; there were whoops and cheers in her holding room, and when she joined her people afterward, everyone was crying.



Ailes warned that there might be a question on the age issue. Reagan smiled. 'I can handle that,' he said.

What both sides understood was that the outcome would not be settled by the fighters on the undercard; it was the second Reagan-Mondale bout, in Kansas City, that counted, and as Caddell painted it with his palette of heightened colors, it would be life or death for Mondale. The nominal subject was foreign policy, but, Caddell argued, it could as well be a game of Trivial Pursuit. The sole issue would be the president's age; round one had loosened Reagan's grip on the electorate, but if he were permitted to come back in round two and reassure America as to the state of his capacities, he could shut the election down then and there.

Caddell's counsel for the second debate was accordingly harsh; Mondale, he wrote in yet another of his strategy memos, had to swing for a knockout. "The overriding objective of this debate," he wrote, "must be to 'break' Reagan—hurting him on age, on his lack of knowledge, on his grasp of issues. Mondale must not simply beat Reagan, he must take him apart." It could not be done with insult or abuse, but pity, disdain, sarcasm and gentle ridicule were all potentially useful weapons; the intent, Caddell said, was not to destroy the president but to *expose* him—to break him as a lawyer breaks a witness on the stand and leads the jury to a sad but necessary verdict. "The key for Mondale," he wrote, "is to convince voters that Reagan has 'lost it' and that he ought to be retired . . . In short, we want to have the American electorate emulate the British electorate in 1945 when they turned on Winston Churchill."

The device that evolved in Mondale's second-round preparations was once again to flatter Reagan for his intentions—to concede, as coach Kaden put it, that he dreams the right dreams—but to sharpen the suggestion that he was not really in charge. Debate I had raised Mondale's standing without seriously damaging Reagan's; now the voters had to be given a reason to abandon the president, and the question of his competence to lead was the last, narrow window of opportunity. "Raise the stakes," the final memo from Kaden's team urged, "by proving that a second Reagan term could threaten the survival of the human species because Reagan cannot grasp critical details. He's out of touch. He's not in command. He doesn't understand the world, is not in a position to be commander in chief."

Bull Sessions: The rehabilitation of Ronald Reagan centered less on his command of the answers, this time, than on his bruised ego. It had become an article of faith among his managers that Darman, lacking the proper faith in Reagan, had overtrained him. Darman protested that there were worse sins in life than having sought to acquaint a president with a body of fact, but Laxalt and Rollins tried to move him out of the rehearsal process and, failing that, surrounded him with a larger and less rigorous board of coaches; suddenly, in Jim Baker's caustic term, Room 450 was full of straphangers. On orders from the command group, there were to be fewer mock debates—the schedule was cut from five to two—and more bull sessions with old-shoe pals like Spencer and Laxalt, regular sorts who did not treat the president like a schoolboy. Aides turned out a claque of staffers on a balcony at the Old Executive Office Building to cheer the president on his way back to the White House after the first rehearsal, and a rally was laid on in Kansas City just before the debate to get the presidential engines running.

As a further and perhaps a decisive measure, the Reagan command sent for Dr. Feelgood in the soothing person of Roger Ailes, a media consultant expert both at political debate-coaching and in helping businessmen accustom themselves to public speaking. It was central to Ailes's approach that any experienced politician has a built-in base-line store of information and argument; you could wake him or her up at 3 in the morning with a question and get a 70 or 80 percent acceptable answer, leaving only 20 or 30 percent at the margins that needed work. But he told Baker and Deaver at their first meeting that, on the evidence of Reagan's performance at Louisville, his handlers had started from a base line of zero and tried to re-create the president's repertoire from the ground up.

Ailes's view of the process was not improved when he slipped into a back seat in Room 450 for the first dry run. The coaching staff had indeed been augmented, with foreign-policy as well as political wise men, but everything seemed designed to *destroy* Reagan's self-assurance instead of rebuilding it. Stockman was *too* good; he was playing Mondale from a written script, his lines letter perfect, where Reagan had to ad-lib his. The deck was stacked against the president, and even when he did manage a good answer, no one was telling him so; they just kept trying to improve it. Toward the end of the session, Reagan got off a particularly effective response, and no one said anything at all.

Ailes was supposed to be a silent spectator, but he felt sorry for Reagan standing up there alone with

people chipping away at his self-esteem. "Mr. President," he called from his seat in the rear, "I thought that was a terrific answer."

Reagan looked at him and smiled. Till then, Ailes guessed, he must have been thinking he wasn't getting *anything* right; people forgot that presidents needed ego massages, too.

The course of therapy continued thereafter. Two days before Kansas City, at Ailes's suggestion, Reagan's seconds skipped the mock-debate format and laid on a pepper drill instead—a rapid-fire Q&A exchange designed to force a candidate not only to use but to trust his instincts. It began badly when Ailes asked the president what his goals were in Debate II.

"Well," Reagan answered, "Mondale's saying some things that aren't true, and I've got to correct the record."

Ailes's heart sank. There were, by his count, five possible postures in a debate—attack, defend, counterattack, sell and ignore—and defending was the weakest of all.

"With all due respect, sir," he said, "you cannot make that your debate goal or you'll lose. The American people trust you. They don't trust Mondale. They believe you. They don't believe Mondale." The better course for Reagan was to [illegible]y on the offensive and go [illegible]ith his gut. "Your instincts are good," Ailes said. "They got you this far."

Reagan grinned. He had gone for C's in college, he said, just enough to qualify him for the football team; he wondered now how far he might have gone if he had tried for A's.

He was sharp in the drill, quick and confident; the back-seat drivers limited their prompting to the edges. Reagan's spirits seemed high when Ailes saw him in his residential quarters the next day, almost *too* high. *Jeez,* Ailes thought, *I got him up and he's so happy now, he's going to go out there and be too nice.* He handed the president some last pointers scribbled on a sheet of legal paper—"Move to the offensive. . . . Avoid pleading guilty all night." It was only when Reagan had shown him to the elevator that he raised a matter that had been troubling him for some days.

"Mr. President," he said, screwing up his courage, "one of those reporters might want to make a name for himself and ask you the age question."

"What do you mean?" Reagan asked. He seemed surprised.

"For the last 10 days, you've been pounded that you are too old for this job."

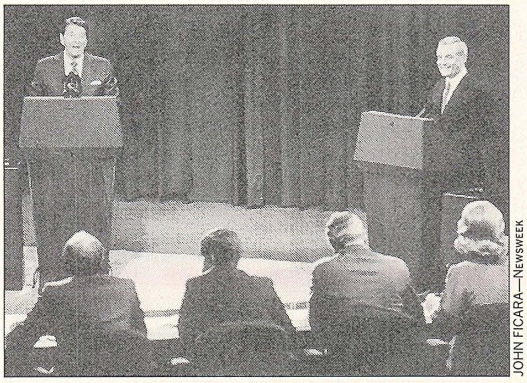
The president stood silent for a moment, withdrawn into himself. Ailes was beginning to be sorry he had brought the whole thing up. Then the Reagan smile returned.

"I can handle that," he said.

No one knew how until he and Mondale were onstage. It was the challenger who looked old, the bags under his eyes dark and pouchy; his people had placed a sheet of white reflecting paper on his podium, a trick of lighting that had flattered his features in Louisville, but in Kansas City it gave him the waxen cast of a figure out of Madame Tussaud's. Mondale himself was shocked when he saw himself on tape later and refused to allow the footage to be used in his ad campaign. Reagan by contrast came out fit and buoyant. Ailes had given him a final pep talk, Nancy had been carefully positioned down front in his line of sight, and Jim Baker had written a few cues on a WELCOME ABOARD AIR FORCE ONE card. "Chuckle again," one of them said, "and have fun out there."

There were suspenseful moments nevertheless. Reagan stumbled through a first question on a CIA how-to manual on fighting the Sandinista government of Nicaragua, a primer whose lessons included political assassination, and when he was asked whether he believed in the approach of Armageddon, someone in his holding room muttered, "Oh, bleep!" *Go to your instinct,* Ailes was telling the TV monitor, and Reagan did; he had had some philosophical discussions about the Final Struggle, he said, but it could be a thousand years off, for all he knew, and it wasn't something he was planning foreign policy around.

Some Mondale people felt he had not fully absorbed the strategy of trying to *crowd* Reagan into looking confused; there were groans whenever he insisted on talking issues instead, and when he did his coaches' bidding, it seemed not to work. Dick Wirthlin had assembled a carefully drawn focus group of 40 voters in a Kansas City hotel room and had given each of them a hand-held TRACE computer, equipped with buttons signaling a positive or negative response to what they were seeing. What they saw was Mondale returning again and again to the charge that Reagan was not in command of his job. The problem was that the thrusts weren't drawing blood; the voters in Wirthlin's group were pushing their no-sale buttons, by an average margin of 20 points.

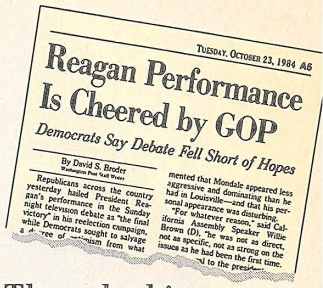


JOHN FICARA—NEWSWEEK

Reagan cracking the age joke in Debate II: The positive-response meters went flying off the chart

Blanks: Reagan's own performance was a great deal less than masterly. His second summation in particular was nearly as weak as his first, a mangled version of an old routine of his about writing a letter for a time capsule; his people gave it to him precisely because he knew it so well, but he still got lost trying to retell it. But he did not otherwise stumble or draw blanks as he had the first time, and when he finally was asked about his age, he responded with a line he had made up in the back of his limousine months earlier. Of course he felt up to the job, he said, "and I want you to know that also I will not make age an issue of this campaign. I am not going to exploit for political purposes my opponent's youth and inexperience." Even Mondale had to laugh; the networks had their sound bite, and in Wirthlin's electronic focus group, the positive response went off the chart.

Stu Spencer was a superstitious man, in the tradition of politicians and ballplayers, and he had chosen to watch the debate on TV in his hotel room at the Crown Center instead of joining the others at the hall. He had been at the scene when his man Jerry Ford blew his debate with Jimmy Carter in 1976 and again when Reagan had screwed up in Louisville; he must be jinxing his clients, he guessed, nursing a bottle of Coors, and so he stayed away. On his scorecard, Mondale was winning on the *issues,* but the issues weren't what it was about, and Mondale wasn't either. The only thing the voters wanted was to be reassured that Reagan was not too old to be president, Spencer mused, and nothing else mattered, not even the hash he made of his summation. "He was on tonight," Spencer told Jim Baker by phone to the Reagan holding room; the president had buried the age issue and had won not only the debate but the election.



TUESDAY, OCTOBER 23, 1984 A6

Reagan Performance Is Cheered by GOP

Democrats Say Debate Fell Short of Hopes

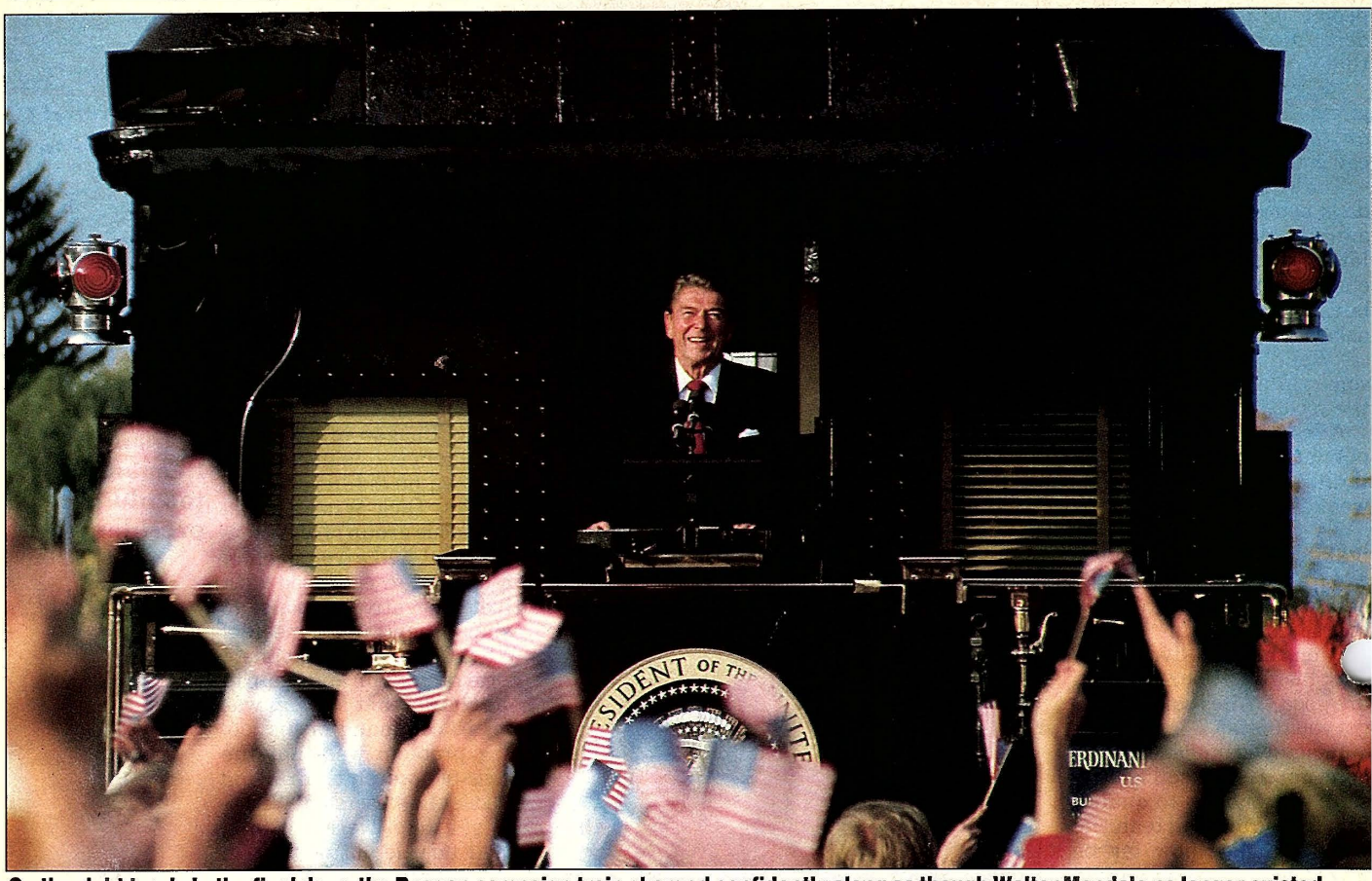
By David S. Broder
Washington Post Staff Writer

Republicans across the country yesterday hailed President Reagan's performance in the Sunday night television debate as "the final victory in his reelection campaign, while Democrats sought to salvage [illegible] from what [illegible] a "free [illegible]

mented that Mondale appeared less aggressive and dominating than he had in Louisville—and that his personal appearance was disturbing.

"For whatever reason," said California Assembly Speaker Willie Brown (D), "he was not as direct, not as specific, not as strong on the issues as he had been the first time. [illegible] to the presi[illegible]

The only thing the voters wanted, Stu Spencer felt, was to be reassured that Reagan wasn't too old to be president.



On the right track: In the final days, the Reagan campaign train charged confidently along as though Walter Mondale no longer existed

One final touchdown for the Gipper

In the dying days of his candidacy, Walter Mondale sat in the curtained forward cabin of his campaign jet en route from Des Moines to El Paso, drawing on a cigar and contemplating the passing of an era. They called the plane the Louisville Slugger, for the charged-up spirit he had shown since the first debate, but he knew what the polls were saying, and he surrendered for one unguarded moment to a valedictory mood. He had been blessed with a rare opportunity, he mused, to speak to America—to stand up for the old Democratic principles that had nourished him and to cry out against what he saw as a new politics of selfishness and greed abroad in the land. His campaign, in its haunted last weeks, had become something more to him than a canvass for votes. It had become a witness, a kind of *summing up,* he said, of 35 years in public life. He paused then and turned away, gazing out at the sky above the clouds. It was as if he were seeing a time draw to an end.

The election year 1984 had reduced itself, in its final hours, to what both sides had hoped it would be—a referendum on the character and the future of the American nation—and Reagan's romantic vision of it was winning. There was, as one of his own men conceded, a strong vein of materialism in his appeal, particularly to the young, but its heart was his optimism; when he first uttered his signature line—"You ain't seen nothin' yet!"—he had become his own campaign promise. The most telling number in a yearlong blizzard of poll data was Dick Wirthlin's finding that, at the eve of the election, the new majority that felt the country was on the right track had spiked to 61 percent. The Reagan campaign, seeing that, proceeded as if Mondale no longer existed. Its last flight of commercials did not allude to him at all; the dominant image instead was of Reagan whistle-stopping through Ohio, playing, the voice-over said, to crowds of Middle Americans who had "just stopped by to say thanks."

In Bob Teeter's view, as co-polltaker to the president, the election had never been a choice between Reagan and Mondale anyway; it was a pure plebiscite on Reagan, an up-or-down vote on him and his leadership, and once he had got safely through the second debate, the verdict was no longer in doubt. In the panic-button time before Kansas City, Reagan's men did some contingency planning on how to befog the outcome if the president lost again. Afterward, when Wirthlin brought his latest tracking-poll numbers around to a Tuesday-morning strategy meeting, they wondered why they had bothered. Reagan's lead, Wirthlin said, had exploded from 11 to 19 points in 36 hours, the biggest single swing in the campaign, and Mondale's negative rating was rising toward a new high at 54 percent.

Mainframes: In Wirthlin's private estimate, Mondale's situation was in fact even more desperate than polling alone made it look. Wirthlin was addicted to the gadgets of his craft, and one of the newest was a portable GRiD computer, plugged into an elaborate model of the American electorate in the campaign mainframes. As he had been doing all through the campaign, he sat down with it a few days after Debate II and punched in every nightmare assumption he could think of—huge turnouts in Democratic strongholds, for example, and a massive break of the undecided vote to Mondale. When he had tapped the last key, the number glowing at the bottom line still showed 430 electoral votes for Reagan, better than



KEVIN McVEA

On Wirthlin's computer, the projection was at least 430 electoral votes for Reagan.

half again the 270 he needed to win. The lead was all but insurmountable; not only would the mountain have to shake, Wirthlin thought, it would practically have to turn into a valley.

Peter Hart's polling for Mondale was bringing in numbers as daunting as Wirthlin's. The race had ended for him at 11 that Monday night, barely 24 hours after the debate, when he looked at his latest tracking returns and saw Reagan ahead by 20 points; the facedown in Kansas City had erased the question mark behind Reagan's name, he thought, and made voters comfortable with him again. "Barring lightning," Hart wrote in a lugubrious memo to Jim Johnson the next day, "we are not now looking at a victory on Nov. 6." He saw only two strategic courses left for the Mondale campaign. They could mount a high-risk frontal attack on Reagan himself, suggesting that the president was losing command of the job; the problem was that most of the voters simply did not want to *deal* with the issue of Reagan's age. What Hart proposed instead was that they accept that they were beaten and retreat to an enclave strategy—a salvage operation contesting only those states where they had a live chance and trying to reduce the cost of their own defeat to the rest of the Democratic ticket.

When a copy of the memo ssed his desk, Bob Beckel w up. "This is the goddam most defeatist thing I've ever seen," he told Hart heatedly; you didn't put a coroner's report on paper with two weeks to go in a campaign, and Beckel was calling in every last copy before someone leaked one to the press. But no one in the Mondale command seriously challenged Hart's reading of the odds. Caddell's numbers the next day reinforced Hart's, and so did a new flutter of published polls.

"I think it's over," Jim Johnson told some of the others; he planned to fly to Milwaukee, where the road company was going to ground that Wednesday night, and tell Mondale how grave his situation really was. Pat Caddell, among others, objected that the mission made no sense; you didn't demoralize a candidate who had to drag himself through two more weeks of campaigning. But Johnson was insistent; they had to think about ways to minimize the damage to the party.

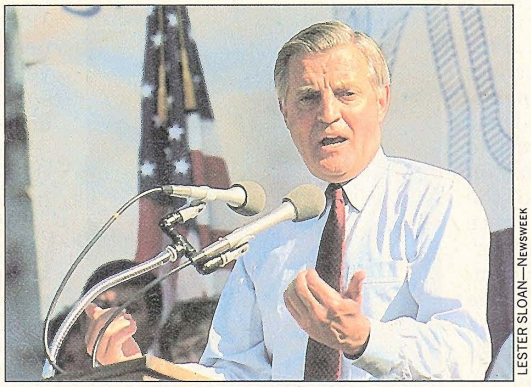
Gray Mask: Mondale had just come in from a smashing three-state bus tour of the rural Mississippi valley when Johnson caught up with him and his traveling command at The Marc Plaza in Milwaukee. The day had been brilliantly sunny, the leaves a riot of red and gold, the crowds large and boisterous, and Mondale's mood was buoyant behind the gray mask of fatigue. Then Johnson braced him with the numbers. The strategy they had followed since the second debate—picking at Reagan's lapses of knowledge and memory in Kansas City–wasn't working. The president's lead was blowing open again.

"The situation is serious," Johnson said, "and there is very little time left."

"That's not what I'm feeling out there," Mondale said. People were bashing him with the polls every night, but what he was seeing by day were the biggest, noisiest crowds of his career. "Those aren't loser's crowds," he said; he knew the smell of defeat, and it wasn't there.

His reading was the rosiest left in the room; his men were talking about saving the party, and he still seemed to believe he might somehow win. What they could and did agree on was that he had to get off the subject of Reagan's competence and challenge him on first principles instead; the president was out there lulling the voters to sleep, and Mondale had to shake them awake—*wrench* them emotionally and force them to choose between his America and Reagan's. The campaign, in sum, had come around to what the candidate had seen for himself—that it was time to lay aside the stratagems and the organization charts and let Mondale be Mondale. "When I talk about *values*, I can see it in their eyes," he said. When he talked about that other stuff—about Reagan's slack grasp of his job—people were switching him off.

Next Step: It was accordingly in the last two weeks of Mondale's public life that his campaign finally found its message and its audience. When his men had argued in the germinal stages of his candidacy that he had to offer a plain reason for running, he had answered often that it was the logical next step in his career. But the final days were the passion of Walter Mondale, a testament to the old Democratic faith played out in the Stonehenge of decaying smokestack cities and towns that had sustained it for 50 years. There was an almost ghostly luminescence about him, the glow of a man made one with his credo.



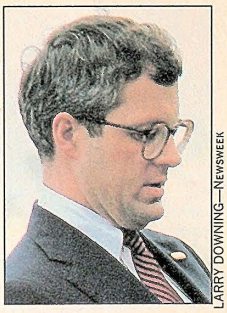
LESTER SLOAN—NEWSWEEK

Mondale's passion: In the last two weeks, he wrote his testament to the old Democratic Party faith

In the America of Reagan's television commercials, he said one night near the end in a black church in Cleveland, "it's all picket fences and puppy dogs. No one's hurting. No one's alone. No one's hungry. No one's unemployed. No one gets old. Everybody's happy." There was another America, he said, but the president seemed either not to know or not to care about it; you didn't hear words like decency or compassion from him. There were loud cheers and murmured amens, and in the shadows under the balcony, John Reilly stood watching with glistening eyes. He felt in his gut that there was still a chance, he said later, staring into the lees of a cup of coffee back at his hotel, but if Mondale did lose, it would say something sad about the spirit of the nation in 1984; it would, he said, be a vote for selfishness dressed up as patriotism.

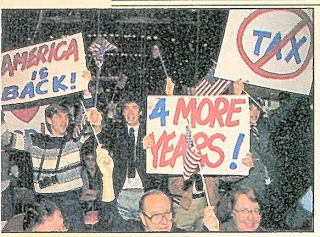
The campaign's polling did show some quivers of the needle in Mondale's direction in the big industrial states during the last weekend. But the crowds that so beguiled him were mostly Democrats come out of the closet to witness with him at the passing of an era. Fortress Reagan was impregnable, a citadel so imposing, Bob Teeter guessed, that everyone except the candidate could have abandoned it on Labor Day and gone to the beach instead. It was built on the premise that the realignment of the parties had already happened at the presidential level, though not yet in Congress or the statehouses. The Republicans began with a lock on the West, and if they could bring in the South as well, Lee Atwater had predicted in a memo a year before Election Day, they would have achieved the difference between a horse race and a landslide. That goal, in his view, had been accomplished the night Ferraro was nominated for vice president. "It's over, folks," Atwater wrote three days later; what remained to be seen was whether the president could carry Congress with him.

What occupied the thoughts of the Reagan command in the final days, indeed, was not the fact of a



LARRY DOWNING—NEWSWEEK

Some of the staff thought that Mondale should not be told the grim news. But Jim Johnson insisted.

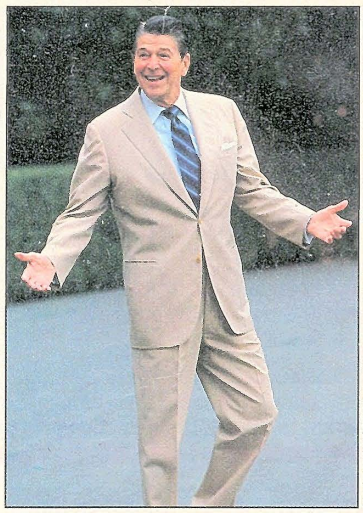


JOHN FICARA—NEWSWEEK

'I'm going to wait until someone knocks on my door,' said Reagan. 'If they say, "Hey, you," I'll know I lost.'

landslide but its scale—whether or not it could properly be called "historic" and so be used to claim that Reagan had a mandate for a second revolution. The president's five-day, 10-state final swing was *his* valedictory, too, and he used rather more of it than his men might have liked attacking Mondale, as if in revenge for the punishment he had taken in the debates. His White House cadre vastly preferred that he close on a higher road—that he make his objective "not merely winning on Nov. 6," Dick Darman wrote with two weeks to go, "but, more importantly, building a new consensus—and *GOVERNING*." In Darman's view, Reagan could not wait for his Inauguration to begin the second Hundred Days in a lame-duck presidency; the time to start, he wrote, was Nov. 7 and the way was an "American Unity" campaign aimed at turning a landslide into a victory by acclamation.

Nancy's Orange: Reagan's personal triumph, when it took form, was in fact historic—nearly the most lopsided, indeed, since George Washington ran unopposed in 1789. In their shared superstition, the Reagans resisted hearing the good news until it had been confirmed at the polls. Nancy particularly tormented herself and, to a degree, her husband's staff with her anxieties. The word passed among them that her state was *fragile*, and when she read an incorrect polling report that the president's lead in California had shrunk to 6 points, she was sure they were slipping; the political people had to increase their budget there by $1 million just to placate her nerves. She insisted on replicating the closing days of the 1980 race just for luck, down to the last trivial detail of rolling an orange down the aisle of their campaign plane. Near the end, she banged her head in a tumble in a hotel room, and on the day the president's victory was made flesh, she had to take to her bed.



MARK REINSTEIN

'You ain't seen nothin' yet': But could he lead a second revolution?

Reagan himself had been only marginally less mistrusting of the polls; when Rollins and Wirthlin told him aboard Air Force One on Sunday of the dimension of his impending landslide, he received the news with a nod of his head, looking uncomfortable with it and protesting that something could still happen. Nothing did. Wirthlin wakened at 4:30 on Election Day to scan the overnight polling and saw an epic victory in his printouts; the president was ahead by 20 points, Mondale's negatives had hit 58 percent, and the dream of realignment seemed to be within reach. Rollins, who had been rebuked by Nancy for having predicted a landslide, had the redemptive pleasure of bearing the numbers to the president later in the morning.

"I'm going to wait until someone knocks on my door," Reagan joked, as if acknowledging his success out loud might make it go away. "If they say, 'Hey, you,' I'll know I lost."

In suite 925 of The St. Paul hotel that evening, a world away from the celebration of Ronald Reagan, John Reilly stood gazing out at a stunning autumnal sunset. Its ruddy glow bathed the dome of the Minnesota capitol, where Mondale had begun his public career, had announced his quest for the presidency and had chosen a woman as his running mate. "The colors are all gone now," Reilly said absently. His baggage had gotten lost, a final indignity on a doom-haunted campaign; he was unshaven and dressed in rumpled corduroys, and at times, as the television battle maps charted Reagan's conquest in assaultive reds and blues, his eyes welled with tears. "It all ends so quickly," he said; one day you were out there in the roar of the crowds, thinking things were finally moving, and the next day it was over, as if you had walked off a cliff.

It had ended, so far as the networks were concerned, not long after 7 o'clock local time, but Reilly kept stabbing at his TV remote control, switching from channel to channel as if the news might get better. It didn't; there was no surcease from the maps in their monochromatic Reagan hues, and Reilly became a one-man Irish wake, his mood swinging from sorrow to earthy humor and back. He felt sad for Mondale in the devastation of his nearly total defeat; nobody wanted *that* place in history. He knew that people would find in it decisive evidence that the country had swung to the right and that the Democratic Party he and Mondale had known—a party that cared for the poor and disfranchised—would have to follow along. Reilly wasn't sure what the currents beneath the numbers meant; maybe that had been the trouble—maybe none of them had figured it out. But he had a strong guess. Ronald Reagan was a brick wall, he mused again, as he had at the start of autumn, and Mondale had run into it.

It was an act of nearly physical pain when Reilly got up to join the Mondale party in a 19th-floor suite at the Radis[illegible] nearby. The room was crowded [illegible] yet eerily quiet. Beckel, for once speechless, was shaking his head in disbelief.

Reilly found Mondale in the thicket of people and shook his hand.

"You didn't deserve this," he said.

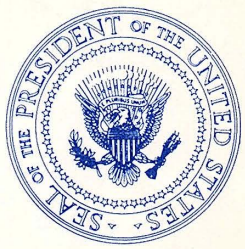
Mondale looked at him. "Well," he said, "we did the best we could. I have no regrets."

Mondale was, in a sense, an artifact of the American past—of a style and an alliance that had been a dominant force in presidential politics for a half century and now was dying. His men took some consolation in knowing that the Reagan tide had not swept Congress before it. Pat Caddell had spent Election Day in his offices, jabbing at a console telephone, gathering intelligence and for a time seeing the outlines of a massive upheaval in both houses. "The goddam thing's a *nightmare,*" he said into the phone; the deluge he had been predicting for a year and more was coming to pass, and if the trends he picked up from the exit polling held up, the wolf would be more than *at* the door—it would be inside. As the real returns piled up, it became evident that the ruin was not quite that complete; the party's losses on the Hill had been held within retrievable bounds. But when Mondale spoke in a wan concession speech about how the seeds of victory lie hidden in every defeat, it was hard to imagine that he or his tradition would profit by them.

The future belonged instead to Ronald Reagan, at least for the compass of his second term. He and Nancy had chafed a bit through Mondale's concession speech, thinking it a bit long and partisan. His own answering claim to victory was shot through with that optimism that had so completely captured his moment in time; the night of his second landslide was, he said, the end of nothing and the beginning of everything. A presidential election is in some sense an act of definition. The sheer scale of his personal dominion over our politics obscured the way ahead, but in the autumn of 1984, a nation had chosen to see itself as Reagan's "shining city on a hill" for four more years.

Roger

O.K.
Devolver por archivo



La Iniciativa del Presidente sobre Defensa Estratégica

Enero de 1985

La Iniciativa del Presidente sobre Defensa Estratégica

Enero de 1985

CONTENIDO

	Página
Palabras Preliminares del Presidente	i
La Iniciativa del Presidente sobre Defensa Estratégica	1
Afirmaciones y Hechos sobre la IDE	7
Preguntas y Respuestas sobre la IDE	9

28 de diciembre de 1984

Palabras Preliminares del Presidente

Desde la llegada de las armas nucleares, todos los Presidentes han intentado minimizar el riesgo de la destrucción nuclear, para lo cual han mantenido fuerzas suficientes para disuadir la agresión y han buscado la concertación de acuerdos sobre control de armas, lo cual ha dado buenos resultados. Nosotros y nuestros aliados hemos logrado evitar la guerra nuclear, a la vez que hemos protegido la seguridad de Occidente casi cuatro decenios.

Originalmente buscamos la disuasión mediante un equilibrio entre armas defensivas y ofensivas. Pero en los últimos veinte años, los EUA han abandonado casi por completo la creación y despliegue de defensas contra las armas nucleares y se han confiado, casi exclusivamente, a la amenaza de represalia nuclear. Aceptamos el criterio de que si tanto nosotros como la Unión Soviética podemos contestar con poderío devastador aun después de haber absorbido el primer golpe, esa disuasión estable perdurará. Cuando surgió esta tesis, bastante novedosa, pareció sensata por dos razones. Primera, los soviéticos declararon que creían que ambas partes debían tener fuerzas más o menos iguales y que ni uno ni otro bando debía tratar de alterar el equilibrio y hacerse de una ventaja unilateral. Segunda, no parecía haber otra alternativa. El adelanto de los sistemas defensivos hasta esa fecha no permitía un sistema defensivo eficaz.

Hoy, estos dos supuestos básicos están en tela de juicio. La acumulación de material ofensivo y defensivo por la Unión Soviética ha roto el equilibrio en áreas importantísimas en caso de crisis. Además, hoy existen nuevas tecnologías que permiten una defensa no nuclear en verdad eficaz.

Por estas razones y por el pavoroso potencial destructivo de las armas nucleares, debemos buscar otros medios disuasorios de la guerra. Esto es necesario militar y moralmente. Estamos seguros de que debe haber un mejor modo de fortalecer la paz y la estabilidad, de alejarnos de un futuro que se basa en tan gran medida en la posibilidad de un contragolpe nuclear rápido y abrumador, y de confiar más nuestra seguridad en sistemas defensivos que no sean una amenaza para nadie.

El 23 de marzo de 1983 anuncié mi decisión de dar un primer paso importante hacia esta meta, que consistió en ordenar la creación de un programa amplio e intensivo, la Iniciativa sobre Defensa Estratégica (IDE), cuya finalidad sería eliminar la amenaza de los proyectiles balísticos dotados de armas nucleares.

La Iniciativa sobre Defensa Estratégica es un programa de investigación vigorosa, centrado en tecnologías defensivas avanzadas cuyo fin es hallar una base defensiva mejor para disuadir la agresión, fortalecer la estabilidad y aumentar la seguridad de los EUA y de nuestros aliados. El programa IDE de investigación les proporcionará a un Presidente y a un Congreso del futuro el conocimiento técnico necesario para fundamentar una decisión referente a crear o no sistemas defensivos avanzados y desplegarlos o no con posterioridad.

Al mismo tiempo, los EUA están comprometidos a la negociación de acuerdos iguales y verificables, que produzcan reducciones reales en el poderío de los arsenales nucleares de ambos bandos. Para ello, mi Gobierno ha propuesto a la Unión Soviética un conjunto amplio de propuestas sobre control de armas. Aunque estamos trabajando incansablemente por el éxito de estos esfuerzos, podemos y debemos ir más adelante en nuestro empeño de fortalecer la paz.

Nuestras investigaciones bajo el plan de la Iniciativa sobre Defensa Estratégica complementan nuestros esfuerzos sobre reducción de armas y ayudan a allanar el camino para crear un mundo más estable y seguro. La investigación que estamos emprendiendo va de acuerdo con todas nuestras obligaciones derivadas de tratados, incluido el Tratado de 1972 sobre Proyectiles Antibalísticos.

A corto plazo, el programa IDE de investigación responde también al programa soviético, amplio y en pleno desarrollo, de proyectiles anti-balísticos (AMB), que incluye los despliegues efectivos. Significa un disuasor poderoso de cualquier deseo soviético de ampliar su capacidad de defensa contra proyectiles balísticos más allá de lo permitido por el Tratado ABM. Además, y a largo plazo, confiamos en que la IDE será un medio decisivo para que los EUA y la Unión Soviética puedan acordar sin peligro reducciones muy profundas y, con el tiempo, incluso la eliminación de los proyectiles balísticos y las armas nucleares que éstos llevan.

Nuestros intereses vitales y los de nuestros aliados están vinculados inextricablemente. Su seguridad y la nuestra son la misma cosa. Ellos también confían en nuestras fuerzas nucleares para disuadir ataques en su contra. O sea, que mientras buscamos la promesa que ofrece la Iniciativa sobre Defensa Estratégica, seguiremos trabajando estrechamente con nuestros amigos y aliados. Aseguraremos que en caso de una decisión futura de

crear y desplegar sistemas defensivos—decisión en la cual la consulta con nuestros aliados desempeñaría un papel importante—se acreciente la seguridad contra la agresión, tanto para nuestros aliados como para los EUA.

Mediante el programa de investigación IDE he exhortado a los grandes talentos científicos de nuestro país a entregarse a la causa del fortalecimiento de la paz mundial, haciendo que resulten impotentes y anticuados los proyectiles balísticos. En resumen, propongo encauzar nuestros valores tecnológicos hacia la creación de un mundo más seguro y estable. También quiero recalcar que, en este programa de investigación, los EUA no buscan ni superioridad militar ni ventaja política. Nuestra única meta es hallar medios para reducir el peligro de una guerra nuclear.

A medida que lea usted las páginas que siguen, le ruego recuerde que está en juego la calidad de nuestro futuro y que reflexione en lo que tratamos de lograr: el fortalecimiento de nuestra capacidad para preservar la paz, a la vez que hacemos a un lado nuestra actual dependencia de la represalia nuclear. Ruego que se considere al programa de investigación IDE a la luz de los extensivos esfuerzos soviéticos actuales en este campo y la responsabilidad constitucional de nuestro gobierno, de proveer para la defensa común. Espero que usted acabará por dar su apoyo fuerte e ininterrumpido a este esfuerzo de investigación, esfuerzo que puede ser decisivo para el futuro de nuestra nación.

Ronald Reagan

LA INICIATIVA DEL PRESIDENTE SOBRE DEFENSA ESTRATÉGICA

"¿Qué ocurriría si la gente libre pudiera vivir segura, sabiendo que su seguridad no descansa en la amenaza de un contragolpe instantáneo de los EUA para disuadir un ataque soviético, sino en nuestra capacidad para interceptar y destruir los misiles balísticos antes que éstos lleguen a nuestro suelo y al de nuestros aliados?"

del discurso del Presidente Reagan el 23 de marzo de 1983

La Visión del Presidente

En su discurso del 23 de marzo a la nación, el Presidente describió su visión de un mundo libre de la abrumadora dependencia de las armas nucleares, de un mundo libre, de una vez por todas, de la amenaza de la guerra nuclear. La Iniciativa sobre Defensa Estratégica no puede realizar plenamente, por sí sola, esta visión ni resolver todos los futuros problemas de seguridad de nosotros y de nuestros aliados; esto requerirá muchas soluciones, tanto políticas como tecnológicas. Nos espera un camino largo y trabajoso. El Presidente cree que debemos empezar de inmediato. La Iniciativa sobre Defensa Estratégica es un primer paso capital.

La seguridad básica de los EUA y de nuestros aliados descansa en nuestra habilidad colectiva para disuadir la agresión. Nuestras fuerzas nucleares de represalia nos ayudan a lograr esa seguridad y han impedido la guerra por casi cuarenta años. Desde la Segunda Guerra Mundial no se usan armas nucleares; no ha habido conflicto militar directo entre las dos más grandes potencias y Europa no ha visto, desde el siglo pasado, un periodo de paz tan largo. Pero el hecho es que no tenemos defensa contra ataques nucleares con proyectiles balísticos. Y conforme el programa soviético de construcción acreciente el desequilibrio en capacidades ofensivas clave, pues introduce sistemas cuya condición y características son más difíciles de confirmar, la vulnerabilidad de nosotros y de nuestros aliados al chantaje se torna muy grande. En el caso de que fallara la disuasión, el único recurso del Presidente sería la rendición o la represalia. La represalia nuclear, en masa o limitada, provocaría la pérdida de millones de vidas.

El Presidente tiene la firme creencia de que debemos hallar un camino mejor para lograr una disuasión creíble. Si aplicamos nuestros grandes talentos científicos y de ingeniería al problema de la defensa contra proyectiles balísticos, hay una posibilidad muy real de que los Presidentes futuros puedan evitar la guerra por medios que no sean la amenaza de devastar a cualquier agresor. . . y por medios que a nadie amenacen.

La meta del Presidente y su desafío a nuestros científicos e ingenieros consiste en que éstos señalen los problemas tecnológicos y hallen las soluciones técnicas para que el poderío de nuestras defensas estratégicas nos proporcione un medio más eficaz y estable de librar de la agresión y la coerción a los EUA y a nuestros aliados. Los Jefes del Estados Mayor Conjunto, muchos científicos respetados y otros expertos creen que, con una dirección firme y fondos adecuados, los últimos adelantos en las tecnologías de defensa podrán hacer viables tales defensas.

Qué es la Iniciativa del Presidente sobre Defensa Estratégica

En su discurso del 23 de marzo de 1983 a la nación, el Presidente anunció su Iniciativa sobre Defensa Estratégica (IDE). La finalidad de ésta es hallar formas para aprovechar los adelantos recientes en materia de tecnologías de defensa contra proyectiles balísticos que refuercen la disuasión y, por ende, aumenten nuestra seguridad y la de nuestros aliados. El programa fue ideado para responder varias interrogantes fundamentales, científicas y de ingeniería, que será preciso resolver para poder valorar cabalmente la promesa de estas nuevas tecnologías. El programa IDE de investigación les proporcionará a un Presidente y a un Congreso del futuro el conocimiento técnico necesario para fundamentar una decisión, a principios de los noventas, referente a crear y desplegar o no esos sistemas defensivos avanzados.

Siendo un programa amplio de investigación, la IDE no se basa en una idea aislada o preconcebida de cómo debe ser un sistema efectivo de defensa. Se están examinando diversos conceptos que entrañan una amplia gama

de tecnologías; no se ha escogido ningún concepto o tecnología como lo mejor o lo más apropiado. Muchas tecnologías no nucleares prometen ser de utilidad para enfrentar con eficacia los proyectiles balísticos.

Empero, pensamos que las tecnologías que surgen hoy ofrecen la posibilidad de proporcionar una defensa escalonada (una defensa que use varias tecnologías para destruir los proyectiles atacantes durante cada fase de su vuelo).

- Algunos proyectiles serían destruidos poco después de su lanzamiento, mientras aún arden sus motores e impulsan sus ojivas hacia el espacio. Destruyendo un proyectil en esta fase de impulsión, destruiremos también todas las ojivas nucleares que lleve. Tratándose de misiles balísticos intercontinentales (MBIC), éstos serían destruidos probablemente antes de salir del territorio del agresor.
- Luego destruiríamos las ojivas nucleares que sobrevivieran a la fase de impulsión, atacándolas en la fase siguiente. En ésta, apuntaríamos al artefacto que va en la punta del proyectil y que sirve para distribuir sus ojivas durante el proceso de soltar la carga. Al destruir este artefacto, el vehículo de post-impulsión, destruiremos todas las ojivas todavía no soltadas.
- Las cargas que hayan sido soltadas y sobrevivan, viajarán decenas de minutos en el vacío del espacio, en sus trayectorias balísticas hacia sus blancos. Si bien ahora tendríamos que localizar, identificar y destruir las ojivas nucleares, esta fase intermedia del vuelo es relativamente larga y nos proporciona tiempo para aprovechar tecnologías avanzadas destinadas a tal efecto.
- Finalmente, las ojivas que sobrevivan a las capas más externas de defensa podrán ser atacadas durante la fase final, al acercarse al término de su vuelo balístico.

El concepto de una defensa escalonada puede ser muy efectivo porque las etapas sucesivas podrán operar juntas, brindando muchas oportunidades para destruir las ojivas nucleares enemigas mucho antes que se aproximen a nuestro territorio o al de nuestros aliados. Cualquier adversario que deba enfrentarse a varias etapas de defensa por separado tendrá dificultades para rediseñar sus proyectiles y sus ojivas nucleares a fin de lograr que éstas penetren todas las etapas. Además, durante las fases de impulsión, post-impulsión e intermedia de los proyectiles, las defensas no distinguen cuáles pueden ser los blancos de los proyectiles atacantes: simplemente destruyen las ojivas nucleares y así protegen a la gente y a nuestro país. No es necesario que la eficacia combinada de la defensa mediante etapas múltiples proporcione una protección del 100% para que refuerce significativamente el efecto de disuasión: basta con que cree suficiente incertidumbre en la mente del agresor potencial respecto al posible éxito en los propósitos de su ataque. El concepto de defensa escalonada seguramente contribuirá a esto.

Ha habido grandes avances en la tecnología desde los años sesentas, cuando los EUA desarrollaron sus primeras defensas contra proyectiles balísticos. En 1972, cuando se firmó el Tratado ABM, las perspectivas de defensa contra proyectiles balísticos se circunscribían sobre todo a las ojivas nucleares atacantes durante la fase final de su vuelo, usando para ello proyectiles interceptadores con puntas nucleares. Ahora, nuevas tecnologías ofrecen opciones no nucleares para destruir los misiles, y las cargas nucleares que éstos llevan, en todas las fases de su vuelo. Las nuevas tecnologías pueden llegar a permitir una defensa escalonada por medio de: detectores para identificar y rastrear proyectiles y ojivas nucleares; interceptadores avanzados en tierra y en el espacio y armas dirigidas de energía para destruir proyectiles y ojivas nucleares; y la tecnología capaz de permitir el mando, el control y las comunicaciones necesarias para operar una defensa escalonada.

En la planificación del programa de investigación IDE, optamos deliberadamente por una defensa en general contra proyectiles balísticos que pudiera aplicarse en todas las fases mencionadas de su vuelo: impulsión, post-impulsión, curso intermedio y final. Aunque es muy prematuro tratar de definir cabalmente ahora las tecnologías o aplicaciones que serán más efectivas a final de cuentas, lo cierto es que ese enfoque de etapas maximiza la aplicación de la nueva tecnología y entraña la posibilidad de destruir las ojivas nucleares mucho antes que lleguen a territorio de los EUA o de nuestros aliados.

Como lo aclaró el Presidente Reagan al inicio de este empeño, el programa de investigación IDE será congruente con todas las obligaciones contractuales de los EUA, incluido el Tratado ABM. Los soviéticos, que poseen y siguen mejorando el único sistema contra proyectiles balísticos existente en el mundo (desplegado alrededor de Moscú), llevan adelante un programa de investigación sobre tecnologías anti-misiles balísticos, tradicionales y avanzadas, que ha estado en vigor desde hace muchos años. Sin embargo, en tanto que el Presidente ha ordenado que el esfuerzo de los EUA se lleve a cabo en conformidad con el Tratado ABM, es casi seguro que la Unión Soviética está violando ese Tratado al construir en Krasnoyarsk, Siberia, un gran radar de advertencia temprana contra proyectiles balísticos, el cual está situado

y orientado de un modo que ha sido prohibido por el Tratado. Ese radar podría contribuir significativamente al considerable potencial de la Unión Soviética para expandir con celeridad su capacidad desplegada de defensa contra proyectiles balísticos.

Los EUA han ofrecido analizar con la Unión Soviética las consecuencias de las tecnologías defensivas que ambos países están explorando. Este análisis sería útil para aclarar el concepto que ambos bandos tienen de la relación entre fuerzas ofensivas y defensivas y para delimitar las metas de los programas de los EUA y de la Unión Soviética. Este diálogo podría llevar, además, a un acuerdo para trabajar juntos a fin de lograr una relación estratégica más estable que la actual.

¿Por qué la IDE?

La IDE y la Disuasión. La responsabilidad primordial de un gobierno es la seguridad de su pueblo. Disuadir la agresión es el camino más seguro para que nosotros y nuestros aliados sobrevivamos como naciones libres e independientes. La meta central de la IDE es dar una base mejor y más estable para intensificar la disuasión.

Conforme al programa IDE, estamos realizando intensas investigaciones sobre tecnologías defensivas avanzadas con el fin de robustecer la base de la disuasión, fortalecer la estabilidad y, con ello, aumentar la seguridad de los EUA y de nuestros aliados. El Presidente ha expresado a menudo su creencia de que "no se puede ganar una guerra nuclear y que ésta nunca debe producirse". La política de los EUA siempre ha consistido en disuadir la agresión y así seguirá siendo, aun si en el futuro se opta por el despliegue de sistemas defensivos. La IDE busca reforzar la disuasión y abatir el nivel de las fuerzas nucleares.

Los sistemas defensivos son congruentes histórica y teóricamente con una política de disuasión. Aunque hoy día confiamos casi exclusivamente en la amenaza de la represalia con fuerzas ofensivas, para ejercer la disuasión estratégica, no siempre fue así. En el decenio de 1950 y durante casi todo el de 1960, los EUA tuvieron una amplia red de defensa aérea para proteger a la América del Norte de un ataque de bombarderos soviéticos. En aquel tiempo, esa red fue parte importante de nuestra capacidad de disuasión. Sólo se permitió que declinara cuando el interés de los soviéticos pasó a los proyectiles balísticos intercontinentales, amenaza contra la cual no había una defensa eficaz. Los adelantos recientes en las tecnologías de defensa contra proyectiles balísticos nos dan ahora sobradas razones para creer que los sistemas defensivos pueden ofrecer, a la larga, una base mejor y más estable para la disuasión.

En diversas formas, las defensas eficaces contra proyectiles balísticos tienen posibilidades de intensificar la disuasión en el futuro. En primer lugar, aquéllas pueden aumentar considerablemente la incertidumbre de un agresor en cuanto a si sus armas podrán penetrar las defensas a fin de destruir nuestros proyectiles y otros blancos militares. El agresor potencial tendría grandes dificultades para predecir su propia vulnerabilidad ante tal incertidumbre. Se restablecería la situación en la cual el hecho de atacar nunca le resultaría ventajoso. Sería mucho menos probable que un agresor considerara la posibilidad de iniciar un conflicto nuclear, aun en circunstancias críticas, si careciera de confianza en su éxito.

Estas incertidumbres ayudarían también a reducir o eliminar el incentivo para dar el primer golpe. Los ICBM modernos y certeros, que llevan ojivas nucleares múltiples, se pueden usar—si se despliegan en número suficiente en relación con la magnitud de la estructura de fuerza del opositor, como lo han hecho los soviéticos con su fuerza de ICBM—en un primer ataque rápido para mermar la capacidad de represalia eficaz del opositor. Puesto que las defensas avanzadas reducen o eliminan significativamente la capacidad de los misiles balísticos para atacar con eficacia fuerzas militares y, por tanto, los vuelven impotentes y anticuados como medios para apoyar la agresión, aquéllas pueden eliminar esta importante fuente de inestabilidad potencial.

Finalmente, en conjunción con defensas aéreas, las defensas muy eficaces contra proyectiles balísticos pueden ayudar a reducir o eliminar el valor militar aparente de un ataque nuclear para un agresor. Al impedir que éste destruya gran parte de nuestra nación, se le quitará el aliciente de obtener ventajas por ser el primero en atacar. De este modo, las defensas muy efectivas pueden reducir sustancialmente la posibilidad de un conflicto nuclear.

Si tomamos las medidas prudentes y necesarias para mantener fuerzas militares fuertes y confiables, habrá razón para creer que la disuasión seguirá preservando la paz. Sin embargo, aun con la vigilancia más grande, es evidente que en este mundo hay pocas cosas absolutamente seguras; eso, por un gobierno responsable debe considerar la remota posibilidad de que falle la disuasión. Hoy día, ni los EUA ni nuestros aliados tenemos defensa contra el ataque de proyectiles balísticos. También es muy limitada nuestra capacidad para defendernos del ataque de bormbarderos enemigos. Si la disuasión fallara y no tuviéramos alguna protección, eso significaría la

muerte de casi toda nuestra población y la destrucción de nuestra nación tal como la conocemos. El programa IDE es nuestra única esperanza a largo plazo para cambiar esta situación.

Las defensas proporcionarían también seguridad contra lanzamientos accidentales de proyectiles balísticos o lanzamientos ordenados por algún gobernante irracional del futuro, que poseyera algún proyectil dotado de armas nucleares. Aunque tales cosas no son probables, tampoco son inconcebibles. Los EUA y otras potencias nucleares han establecido salvaguardas apropiadas contra el lanzamiento indebido de sus propias fuerzas y, conjuntamente, han formulado políticas para evitar la proliferación de armas nucleares. Sin embargo, es difícil predecir el curso futuro de las cosas. Si bien confiamos y esperamos que nuestros esfuerzos sigan teniendo éxito, los intereses de nuestra seguridad nacional quedarán mejor servidos mediante un vigoroso programa de investigación IDE que proporcione una salvaguarda adicional contra hechos potencialmente tan catastróficos.

Hoy día nuestras fuerzas de represalia son una fuerte espada para disuadir la agresión. Sin embargo, el Presidente busca un mejor modo de conservar la disuasión. En lo futuro, el programa IDE tratará de proporcionarnos un escudo defensivo que hará algo más que reforzar la disuasión. Eso nos permitirá edificar una base mejor y más estable para la disuasión. Al mismo tiempo, este escudo podrá proporcionar la protección necesaria en caso de que un agresor no sea disuadido.

Un Seguro contra el Programa Soviético de Tecnología Defensiva. Al referirnos a nuestro programa como la Iniciativa del Presidente sobre Defensa Estratégica, no faltará quien piense erronéamente que sólo los EUA han dado especial énfasis al mejoramiento de sus sistemas defensivos, lo cual sería una acción unilateral que alteraría el equilibrio estratégico. Esto no es así. La Unión Soviética siempre ha considerado que la defensa es parte central y natural de su política de seguridad nacional. Ejemplos obvios de esta prioridad son la red de defensa aérea, extensa y adelantada, del país y su gran programa de defensa civil.

Además de esto, el país ha trabajado muchos años en tecnologías, tradicionales y adelantadas, capaces de defenderlo contra misiles balísticos. Por ejemplo, aun dentro de las limitaciones del Tratado ABM, la Unión Soviética está mejorando la capacidad del único sistema ABM del mundo actual, el de la defensa ABM de Moscú.

Los soviéticos están dedicados también a investigar y desarrollar un sistema ABM, rápidamente desplegable, que suscita preocupación por la posibilidad de que rebase las restricciones del Tratado ABM y que, en los próximos diez años, les permita desplegar un sistema ABM nacional si así lo desean. Si se cumple esta última condición, cosa muy posible, la disuasión se deplomará y no tendremos otra alternativa que la rendición o el suicidio.

Además de estos empeños ABM, provocan también mucha preocupación algunos misiles de defensa aérea y radares de ese país, el cual ya posee una amplia red de defensa aérea. Si se mejorara aún más, esta red podría proporcionar también cierta protección ABM para la Unión Soviética y sus aliados del Pacto de Varsovia, todo lo cual se realizaría nominalmente dentro de los límites establecidos por el Tratado ABM.

Desde fines de los sesentas, la Unión Soviética tiene también en marcha un programa importante de tecnologías defensivas avanzadas, en el cual ha estado explorando muchas de las mismas tecnologías que son de interés para el programa IDE de los EUA. Además de cubrir una amplia gama de tecnologías avanzadas, entre ellas varios rayos láser y de partículas neutras, tal parece que el programa soviético ha sido mucho mayor que el esfuerzo de los EUA, en términos de recursos invertidos: planta, capital y mano de obra. De hecho, en los últimos dos decenios, la Unión Soviética ha gastado tanto en defensa como en su enorme programa ofensivo.

El programa IDE es una respuesta prudente a las vigorosas actividades soviéticas de investigación y desarrollo en este campo y nos ofrece un seguro contra los empeños soviéticos por desarrollar y desplegar unilateralmente un sistema defensivo avanzado. Un despliegue soviético unilateral de estas defensas avanzadas, junto con las grandes fuerzas ofensivas de ese país y su ya impresionante capacidad de defensa aérea y pasiva, destruiría la base en que ha descansado la disuasión durante veinte años.

Con la IDE, los EUA están tratando de crear una atmósfera futura que convenga a los intereses de seguridad de los EUA y de nuestros aliados, así como a los de la Unión Soviética. Consiguientemente, si nos resulta posible crear un sistema defensivo muy eficaz contra los proyectiles balísticos, podremos pensar en despliegues paralelos soviéticos y de los EUA, cuyo resultado sería aumentar la seguridad mutua y la estabilidad internacional.

Requisitos de una Defensa Efectiva

Para que se produzcan los beneficios que las tecnologías defensivas avanzadas pueden brindar, éstas deben ser capaces de destruir cuando menos una porción suficiente de las fuerzas atacantes del agresor para que éste

no tenga confianza alguna en el resultado de su ataque, o bien, para negarle la capacidad de destruir una porción militarmente significativa del blanco que desea atacar. Por ahora, no se puede determinar el nivel de la capacidad del sistema de defensa que se requiere para alcanzar estos fines, pues eso depende del tamaño, composición, eficacia y capacidad de supervivencia pasiva de las fuerzas de los EUA en relación con las de la Unión Soviética. Por supuesto, todo sistema defensivo eficaz debe ser capaz de sobrevivir y tener efectividad de coste.

Para alcanzar el nivel de supervivencia requerido, no es preciso que el sistema defensivo sea invulnerable, pero sí debe tener un grado suficiente de eficacia para cumplir su misión, aun ante ataques resueltos en su contra. Esta característica es esencial no solamente para conservar la eficacia de un sistema defensivo, sino para mantener la estabilidad.

Finalmente, con vistas a desalentar la proliferación de fuerzas a base de proyectiles balísticos, el sistema defensivo deberá poder mantener su eficacia ante los ataques a un coste menor del que implica crear contramedidas ofensivas y hacer que proliferen los proyectiles balísticos necesarios para vencer el ataque. Los sistemas ABM del pasado han carecido de esta capacidad esencial, pero las nuevas tecnologías que se intenta aplicar conforme al programa IDE tienen mayor potencial en ese terreno.

Programas en Marcha

Hoy día, la disuasión contra la agresión soviética se basa casi exclusivamente en la capacidad de nuestras fuerzas ofensivas y de represalia, y es probable que la situación no cambie por algún tiempo. O sea, que el programa IDE no indica en modo alguno que esté próximo un alejamiento del programa de modernización de nuestros sistemas nucleares estratégicos y de alcance intermedio y de nuestras fuerzas militares convencionales. Tal modernización es esencial para el mantenimiento de la disuasión, al mismo tiempo que buscamos la creación de opciones defensivas técnicamente viables. Además, en caso de que un futuro Presidente decidiera desplegar un sistema defensivo, el tener una fuerza disuasora de represalia moderna y capaz sería esencial para la preservación de una situación estable mientras se hiciera el cambio hacia una base de disuasión diferente y reforzada.

Control de Armas

Conforme a lo ordenado por el Presidente, el programa de investigación IDE se llevará a cabo apegándose plenamente a todas las obligaciones contractuales de los EUA, incluido el Tratado ABM de 1972. Éste prohíbe el desarrollo, ensayo y despliegue de sistemas y componentes ABM basados en el espacio, en el aire, en el mar o sean movibles en tierra. Sin embargo, como dijo en 1972 Gerard Smith, negociador principal de los EUA del Tratado ABM, ante el Comité Senatorial de los Servicios Armados, ese acuerdo sí permite la investigación previa a las pruebas de campo, de un sistema o componente ABM prototipo. Este es el tipo de investigación que se llevará a cabo según el programa IDE.

Cualquier decisión nacional futura sobre despliegue de sistemas defensivos llevaría, por supuesto, a una alteración importante en la estructura de fuerzas de los EUA y de la Unión Soviética. Estamos examinando la forma de administrar la relación ataque/defensa para alcanzar un equilibrio más estable mediante el control de armas estratégicas. Por encima de todo, queremos garantizar que la interacción de fuerzas ofensivas y defensivas elimine las opciones de dar el primer golpe en la capacidad de ambos bandos.

Los EUA no contemplan medidas defensivas como medio de lograr la superioridad militar. Porque no tenemos ambiciones a este respecto, el despliegue de sistemas defensivos se realizaría con más provecho en el contexto de un ambiente equitativo, verificable y de cooperación, para el control de armas, que pudiera regular los avances y despliegues ofensivos y defensivos de los EUA y de la Unión Soviética. Tal ambiente sería particularmente útil en el periodo de transición de una disuasión fincada en la amenaza de represalia nuclear, pasando por una disuasión basada en el equilibrio de fuerzas ofensivas y defensivas, hasta llegar al periodo en que el ajuste de la base de disuasión se haya llevado a término y estén cabalmente desplegados sistemas defensivos avanzados. Durante la transición, los convenios sobre control de armas podrían ayudar a administrar y establecer normas para el despliegue de sistemas defensivos.

El programa de investigación IDE complementará y apoyará los esfuerzos de los EUA para lograr reducciones equitativas y verificables en las fuerzas nucleares ofensivas mediante negociaciones sobre control de armas. Estas reducciones significarían una contribución útil a la estabilidad, ya sea en el ambiente actual de disuasión o en uno futuro y potencial en que las defensas desempeñen el papel más destacado.

Una decisión futura de crear y desplegar defensas eficaces contra proyectiles balísticos podría apoyar nuestra política de buscar reducciones significativas en las fuerzas de proyectiles balísticos. En la medida en que los sistemas defensivos puedan reducir la eficacia y, por tanto, el valor de los proyectiles balísticos, aumentarán

también los incentivos para efectuar reducciones negociadas. A su vez, las reducciones importantes servirían para aumentar la efectividad y el potencial disuasorio de los sistemas defensivos.

La IDE y los Aliados

Debido a que nuestra seguridad está vinculada inextricablemente a la de nuestros amigos y aliados, el programa IDE no se limitará a explotar las tecnologías con potencial contra ICBM y SLBM, sino que examinará también cuidadosamente tecnologías viables contra proyectiles balísticos de menor alcance.

Una defensa efectiva contra proyectiles balísticos de menor alcance podría tener un gran impacto para disuadir la agresión contra Europa. Los proyectiles soviéticos SS-20, SCALEBOARD y otros de menor alcance proporcionan capacidades duplicadas para atacar toda la Europa de la OTAN. Más aún, la doctrina soviética subraya el uso de proyectiles balísticos dotados de armas convencionales para iniciar ataques rápidos y generalizados sobre blancos militares de la OTAN en toda Europa. El propósito de esta táctica sería reducir significativamente la capacidad de la OTAN para resistir la embestida inicial de una fuerza soviética convencional y destruir la capacidad de dicha organización para reabastecer y reforzar a sus combatientes desde fuera de Europa. Al reducir o eliminar la efectividad militar de estos proyectiles balísticos, los sistemas defensivos tienen la capacidad de aumentar el potencial disuasor no sólo en cuanto a la guerra nuclear estratégica, sino también en lo relativo a ataques nucleares y convencionales contra nuestros aliados.

En los próximos años, trabajaremos estrechamente con nuestros aliados para asegurarnos de que, si en el futuro se decide desplegar sistemas defensivos (decisión en lo cual sería muy importante la consulta con nuestros aliados), se acrecentará la seguridad de los aliados y de los EUA contra la agresión.

AFIRMACIONES Y HECHOS SOBRE LA IDE

Introducción

Un hecho clave que pasan por alto muchos críticos de la IDE es que la Iniciativa sobre Defensa Estratégica es un programa de investigación, no de despliegue de armas. La cuestión de si se habrá de desplegar o no un sistema real de defensa contra misiles balísticos surgiría en años futuros, cuando la investigación IDE cree opciones de defensa eficaces que sean factibles y costeables.

Los críticos esgrimen muchos argumentos y cargos erróneos contra la IDE:

Afirmación: La IDE significa un cambio radical en los conceptos fundamentales de la estrategia político-militar de los EUA.

Hecho: Una política de defensa fundamental de los EUA y de la OTAN es evitar la guerra mediante la disuasión. Resulta totalmente compatible con este objetivo una mezcla de sistemas ofensivos y defensivos.

El propósito de la IDE es determinar si hay tecnologías defensivas costeables que puedan acrecentar la disuasión y la estabilidad.

Los adelantos tecnológicos tienen inevitablemente profundos efectos militares y políticos. La norma de un buen estadista no es pasar por alto el avance de la tecnología, sino ver hacia adelante y estudiar las promesas y los riesgos potenciales de aquél, en especial sus consecuencias para la seguridad internacional. Eso es precisamente para lo que la IDE ha sido proyectada.

Afirmación: La IDE dejaría indefensos a nuestros aliados y significará un regreso a "La Fortaleza EUA".

Hecho: El Presidente puso en claro que ningún cambio en la tecnología podrá alterar o alterará nuestros compromisos con nuestros aliados. En particular, la estrategia de respuesta flexible de la OTAN, que es la base de la disuasión y paz en Europa, sigue siendo tan válida hoy como cuando se adoptó, en 1967. El Presidente, en su discurso de marzo de 1983 en que anunció la IDE, presentó explícitamente nuestro compromiso ininterrumpido con nuestros aliados. En la IDE, por consiguiente, se contempla la totalidad de la amenaza de los proyectiles balísticos, incluso la que implican los de corto alcance para nuestros aliados.

Afirmación: Los expertos "saben" que no tiene sentido intentar siquiera la defensa contra tal ataque.

Hecho: La historia del desarrollo de la tecnología contradice firmemente a quienes sostienen en forma tajante que hay cosas tecnológicamente imposibles. Los adelantos alcanzados en física, procesamiento de datos y otros campos justifican ampliamente que se investigue si las tecnologías en este y otros campos se pueden aplicar a la defensa de los EUA y de sus aliados. Los argumentos esgrimidos por científicos de Occidente sobre la viabilidad de defenderse contra misiles balísticos sólo se puede resolver con ulteriores investigaciones.

Este argumento es también tema favorito de los "preocupados científicos soviéticos", que arguyen en Occidente que los EUA debían abstenerse de explorar siquiera si es posible defenderse de sistemas nucleares ofensivos. Al hacer esto, se abstienen cuidadosa e intencionalmente de mencionar los esfuerzos defensivos de la propia Unión Soviética.

Afirmación: Con la IDE, los EUA están acelerando unilateralmente la carrera armamentista.

Hecho: Como hemos dicho, los soviéticos ya trabajan afanosamente en tecnologías avanzadas BMD, incluso en rayos láser y otras armas dirigidas por energía. Ellos tienen también programas activos sobre enfoques más convencionales de la BMD, entre ellos mejorar el sistema antiproyectiles balísticos (ABM) situado alrededor de Moscú (el único sistema ABM del mundo), y realizan investigación y desarrollo sobre un sistema ABM de despliegue rápido.

Estos programas soviéticos han estado en marcha independientemente de los esfuerzos de los EUA; en su mayoría fueron iniciados muchos años antes del discurso del Presidente sobre defensa estratégica. No hay razón para creer que ellos se detendrían si ahora decidiéramos no hacer nuestra investigación.

Más aún, durante el decenio pasado, los soviéticos se entregaron también a una acumulación masiva de armas de todas las categorías, pese a la existencia del Tratado ABM y del compromiso del Tratado de hacer reducciones correspondientes en sus capacidades ofensivas (así como defensivas).

Afirmación: Una BMD eficaz sería muy cara y podría anularse fácilmente mediante contramedidas.

Hecho: Son muy prematuros los juicios sobre la factibilidad tecnológica o los posibles costes (incluso las relaciones de coste ataque/defensa). Las afirmaciones de muchos críticos, cuando no son producto de prejuicios o tendencias, traslucen un enfoque estático a cuestiones complejas sobre evolución tecnológica y disuasión estratégica, las cuales, por su propia naturaleza, son muy dinámicas.

Afirmación: Las defensas contra proyectiles balísticos tienen por fin dar a los Estados Unidos la capacidad de lanzar el primer ataque.

Hecho: Los EUA no buscan una "capacidad para dar el primer golpe" y no tratarán de adquirirla. El Presidente ha reafirmado que no buscamos una ventaja unilateral en la BMD.

En realidad, las defensas efectivas contra misiles balísticos serán un vigoroso disuasorio para cualquiera que piense dar un primer golpe nuclear, pues aumentan la incertidumbre que debe confrontar un atacante potencial. Este desincentivo a un primer golpe puede ser acrecentado después por medio de reducciones en los proyectiles balísticos ofensivos, lo cual es precisamente el objetivo que hemos tratado de alcanzar en materia de control de armas.

El objetivo básico de los EUA en cuanto al control de armas es lograr resultados equilibrados al nivel más bajo posible, con las fuerzas de ambos bandos desplegadas de tal modo que se incremente la estabilidad en caso de crisis. El programa de modernización estratégica de los EUA está ideado para darles incentivos a los soviéticos a fin de que avancen hacia dicho resultado, y para aumentar la disuasión y la estabilidad independientemente de lo que ellos pudieran decidir al respecto.

Por supuesto, los comentaristas soviéticos dicen siempre que cualquier arma nueva de los EUA es un sistema "de primer golpe", término que han aplicado incluso al Transbordador Espacial. Sistemas soviéticos similares, aun muchos que fueron desplegados años antes que sus homólogos estadounidenses, nunca merecieron ese calificativo. Su oposición al programa de investigación IDE va muy de acuerdo con ese modo de pensar.

Afirmación: La IDE viola el Tratado ABM.

Hecho: Los EUA no violan ni violarán sus obligaciones contractuales. El Tratado ABM permite explícitamente el tipo de investigación que se contempla en la IDE y toda ella se realizará respetando sus restricciones. Los críticos que afirman que la IDE violará este u otros tratados se equivocan rotundamente (a menudo porque censuran un programa IDE al que le atribuyen una naturaleza y dirección de su propia invención, y no el programa de investigación que llevarán a cabo los EUA). Además, los soviéticos han realizado investigaciones análogas durante muchos años. Ellos no han dicho que su programa de investigación sea una violación al Tratado ABM, ni tampoco lo hemos hecho nosotros.

Por el contrario, la Unión Soviética está construyendo un gran conjunto de radar de fase que acrecentará su potencial ABM. Debido a la ubicación y orientación de este radar, es casi seguro que constituye una violación al Tratado ABM de 1972.

El Tratado ABM contempla modificaciones y revisiones periódicas en reuniones donde se podrán analizar posibles cambios. Cuando la investigación IDE haya producido opciones concretas para desarrollar y desplegar un sistema BMD, plantearemos la cuestión de valernos de estos procedimientos para modificar el Tratado.

Mientras tanto, el Tratado ABM pide específicamente a los EUA y a la URSS que adopten medidas eficaces para reducir las armas nucleares ofensivas. Los EUA ven con beneplácito la decisión de la Unión Soviética de regresar a esas negociaciones, las cuales boicoteó desde fines de 1983.

Además, hemos dicho repetidas veces a los soviéticos que nos gustaría analizar con ellos las consecuencias de estas nuevas tecnologías defensivas, en un foro de gobierno a gobierno. Hemos hecho sugerencias sobre la cuestión y solicitado sus puntos de vista.

Afirmación: La IDE significará "la militarización del espacio exterior".

Hecho: La propaganda soviética reciente ha destacado la supuesta necesidad "de impedir la militarización del espacio exterior". Lo cierto es que desde hace más de diez años los soviéticos han tenido plenamente desplegada un arma antisatélites (ASAT); ese es el único sistema operacional de esa índole en el mundo. (Apenas está en desarrollo un ASAT de EUA.) A fines del decenio de 1960, los soviéticos crearon un Sistema Orbitador Fraccional de Bombardeo, que incluía una ojiva nuclear orbitadora, sistema para el cual no existe un homólogo estadounidense ni existía entonces. Más aún, la "militarización del espacio" empezó a fines de los cincuentas, cuando se ensayaron los primeros misiles balísticos soviéticos. Por tanto, la preocupación soviética de evitar que los EUA "militaricen el espacio" es de mala fe en el mejor de los casos.

Si en el futuro se tomara la decisión de desplegar un sistema BMD, tal vez algunos de sus componentes se colocarían en el espacio. Esos despliegues serían sistemas defensivos, destinados a evitar el uso de armas, las cuales deben ingresar en el espacio para atacar blancos terrestres. Resulta difícil entender por qué ha de ser malo aun el hecho de considerar el uso del espacio para evitar la devastación nuclear en la Tierra.

Hoy día, hay muchos usos "militares" del espacio que ayudan directamente a mantener la estabilidad y preservar la paz. Así, tanto los EUA como la URSS usan el espacio para propósitos tales como la advertencia anticipada y la vigilancia de los acuerdos sobre control de armas.

PREGUNTAS Y RESPUESTAS SOBRE LA IDE

P: ¿Cuál es la Iniciativa sobre Defensa Estratégica (IDE) del Gobierno, a la que a veces se llama "Guerra de las Galaxias"? ¿Significa que hemos perdido la confianza en la disuasión?

R: Nuestra disuasión nuclear ha conservado la paz durante casi cuarenta años. Ha evitado no solamente un conflicto nuclear, sino también el conflicto militar directo entre los EUA y la URSS y, en Europa, entre el este y el oeste. Al mismo tiempo, como señaló el Presidente Reagan en marzo de 1983, es importante examinar la aportación potencial de las tecnologías de defensa para ver si podemos reducir aún más el riesgo de guerra. He aquí como describió él la visión fundamental de su iniciativa: "¿Qué ocurriría si la gente libre pudiera vivir segura, sabiendo que su seguridad no descansa en la amenaza de un contragolpe instantáneo de los EUA para disuadir un ataque soviético, sino en nuestra capacidad para interceptar y destruir los misiles balísticos antes que éstos lleguen a nuestro suelo y al de nuestros aliados? Esto podría llevar a un mundo más seguro, más estable, en el futuro".

La Iniciativa sobre Defensa Estratégica (IDE) es un programa de investigación destinado a buscar vigorosamente nuevas tecnologías importantes que puedan emplearse para crear una defensa contra proyectiles balísticos, capaz de reforzar la disuasión y aumentar nuestra seguridad y la de nuestros aliados. Esta investigación tiene por fin permitir que un Presidente y un Congreso futuros decidan si deben proseguir o no con este sistema. La Iniciativa sobre Defensa Estratégica es totalmente congruente con todas las obligaciones que nos imponen nuestros tratados sobre control de armas.

P: ¿Por qué pugna ahora el Gobierno por la Iniciativa sobre Defensa Estratégica?

R: Por tres razones básicas. Primera, una defensa contra proyectiles balísticos podría intensificar significativamente la disuasión y la estabilidad. Segunda, recientes y decisivos adelantos tecnológicos sugieren que tal vez sea posible vencer las dificultades que presenta la defensa contra proyectiles balísticos. Tercera, desde hace mucho, los soviéticos trabajan intensamente en esta área. No podemos exponernos a que nos saquen una ventaja tecnológica significativa que, con el tiempo, pueda convertirse en ventaja militar sobre nosotros.

Al impulsar ahora la IDE aprenderemos más sobre la posibilidad de defendernos contra misiles balísticos y tendremos una prudente ventaja contra la posibilidad de un adelanto decisivo soviético en tecnologías defensivas o de una salida o abrogación del Tratado ABM.

P: Concretamente, ¿qué están haciendo los soviéticos en el terreno de la defensa estratégica?

R: Desde hace mucho, la URSS ha dedicado muchos más recursos financieros y humanos que nosotros a las defensas estratégicas. Los soviéticos tienen y están mejorando el único sistema operacional contra proyectiles balísticos (ABM), que está emplazado alrededor de Moscú. Ellos están construyendo un gran conjunto de radar de fase en Siberia que, casi seguramente, viola el Tratado ABM. Además, los soviéticos están entregados a la investigación y desarrollo de un sistema ABM potencial que podría desplegarse rápidamente y constituir la base de una defensa nacional. Encima de eso, durante más de quince años, los soviéticos han investigado con vigor tecnologías avanzadas—incluso rayos láser y de partículas neutras—aplicables a la defensa contra misiles balísticos.

P: ¿Cuál es la diferencia entre la Iniciativa sobre Defensa Estratégica y ASAT?

R: Tanto la Iniciativa sobre Defensa Estratégica como nuestro programa anti-satélites tienen la finalidad de aumentar la disuasión y fortalecer la estabilidad estratégica, pero de modos diferentes. Muchas tecnologías propias de la investigación IDE y las de nuestro programa ASAT están relacionadas. Sin embargo, el programa ASAT es un esfuerzo a corto plazo, tendente a desarrollar un arma anti-satélites con el fin de corregir un desequilibrio militar concreto. La Iniciativa sobre Defensa Estratégica es un programa de investigación a largo plazo para explorar el potencial futuro de defensa contra la amenaza de misiles balísticos y para proporcionarnos seguridad contra cualquier decisión soviética de desplegar sistemas antiproyectiles balísticos adicionales (ABM).

P: ¿Está permitida la IDE conforme el Tratado ABM?

R: Sí. La Iniciativa sobre Defensa Estratégica es un programa de investigación. El Tratado ABM permite que se investigue. Los EUA y, en mayor medida, la URSS han llevado a cabo programas de investigación desde la firma del Tratado.

P: ¿Cómo funcionarán las defensas contra misiles balísticos? ¿Qué ventaja nos daría defendernos contra proyectiles balísticos si podríamos ser atacados también por bombarderos y proyectiles crucero?

R: Hay varias posibilidades que estamos investigando

en nuestro empeño actual de investigación. Una de ellas es averiguar si las nuevas tecnologías se pueden combinar para formar una red de defensa—quizá una serie de sistemas basados en diferentes tecnologías—que nos proteja contra misiles balísticos. Tal sistema o conjunto de sistemas estaría ideado como defensa contra dichos proyectiles en varias fases del vuelo, es decir, durante su lanzamiento, en el curso de su trayecto y al aproximarse a sus blancos.

Nos estamos centrando en defensas contra misiles balísticos porque éstos, debido a su velocidad, a la brevedad del lapso de advertencia y a su gran capacidad destructiva, significan una amenaza mayor a la estabilidad que los sistemas voladores más lentos, como los bombarderos y los misiles crucero. Con todo, se hacen esfuerzos para examinar tecnologías de defensa contra bombarderos y misiles crucero.

P: ¿No provocará la IDE otra carrera armamentista, haciendo que la URSS se muestre aún más renuente a reducir las armas ofensivas?

R: El programa soviético de defensa estratégica ha existido—y seguirá existiendo—independientemente de los empeños de los EUA en este campo.

Más que estimular una nueva carrera armamentista, la Iniciativa sobre Defensa Estratégica de los EUA podría complementar nuestros esfuerzos por conseguir reducciones equitativas y verificables en los arsenales nucleares ofensivos. Desde tiempo atrás, esta interrelación de fuerzas ofensivas y defensivas ha sido una consideración importante en nuestro pensamiento estratégico y en la conformación de los acuerdos sobre control de armas. En la medida en que la investigación IDE sea venturosa y desemboque en la capacidad de defendernos contra proyectiles balísticos, éstos perderán valor ofensivo; a su vez, eso aumentará los incentivos para que ambos bandos reduzcan grandemente el número de misiles balísticos.

P: ¿Llegará el sistema de defensa contra misiles a un punto en que las decisiones vitales de defensa sean tomadas por computadoras y no por el Presidente?

R: Los EUA han dado siempre la más alta prioridad a asegurarse de que el control de nuestras fuerzas de disuasión esté en manos del Presidente. Nada hay en la Iniciativa sobre Defensa Estratégica que modifique este criterio. Un objetivo importante de la investigación IDE es garantizar al máximo la seguridad, confiabilidad y control político de cualquier sistema defensivo potencial.

P: ¿El que los EUA tengan una defensa contra misiles balísticos significa que no protegerán también a los Aliados de la OTAN, a Japón y a nuestros demás socios en la seguridad del Pacífico?

R: No. Nuestro compromiso de defender a nuestros aliados permanece intacto. Nos cercioraremos de que cualquier sistema defensivo que lleguemos a crear fortalezca la estabilidad mundial y la seguridad de nuestros aliados tanto como al de los EUA. Estamos examinando tecnologías de defensa no solamente contra los misiles balísticos dirigidos hacia los EUA, sino también contra proyectiles balísticos de corto alcance que pudieran dañar a nuestros aliados. Estamos en estrecha consulta con nuestros aliados y otras naciones, sobre la IDE, y seguiremos consultándoles conforme avance el programa.

P: ¿Cómo podemos justificar gastar miles de millones de dólares en investigar algo que tal vez nunca se construya?

R: Dados los adelantos que la Unión Soviética ha logrado en este terreno y la aportación potencial de las defensas estratégicas a la disuasión, el llevar adelante este programa es una inversión prudente y necesaria para dar más seguridad a nuestro futuro. Calculamos que la investigación de la Iniciativa sobre Defensa Estratégica costará unos 26.000 millones de dólares en los años fiscales entre 1985 y 1989 (más o menos 20 dólares al año por cada ciudadano norteamericano).

Si logra detener la guerra y, al mismo tiempo, reduce la importancia y el valor de los misiles balísticos, esta inversión habrá valido la pena.

2-MX-85-273(18)3/85

Se Ha Extraviado una Donación

POR IGOR ENTRALA

La contribución de diez millones de dólares hecha por el Sultanato petrolero de Brunei para los "contras" sigue "desaparecida". Encuesta de The New York Times y la CBS sobre participación de Reagan.
El mismo diario dice, en relación con las actuaciones de sus asesores, que todo resulta muy reminiscente de la pregunta de Enrique II cuando quería insinuar a sus cortesanos que deseaba librarse de Thomas Beckett.

LA investigación será larga. Y tediosa. El Partido Demócrata piensa aprovechar plenamente la ocasión de vincular el escándalo con la campaña para las elecciones presidenciales. Intentará demostrar, a todo nivel, que el gobierno republicano olvidó su obligación de informar al Congreso, y que sus funcionarios violaron leyes y atropellaron reglamentos. De todos modos, existe la impresión que en definitiva Reagan al menos saldrá bien librado. Las nuevas encuestas dicen que su popularidad se mantiene en un 53%. Sin embargo, la última consulta realizada conjuntamente por "The New York Times" y la CBS demuestra que casi la mitad del público norteamericano cree que el Mandatario "no ha dicho toda la verdad cuando niega tener conocimiento de toda la negociación con Irán".

El articulista de ese diario John B. Oakes opina: "Originalmente Watergate fue meramente una maniobra política mal hecha, que se convirtió, por la falsedad de Richard Nixon, en una verdadera crisis constitucional. Esto es más serio que Watergate, no sólo porque involucra la decepción del pueblo norteamericano y nuestros aliados y es un golpe para la credibilidad estadounidense en el mundo sino, también, porque es consistente con el patrón de una presidencia imperial que en repetidas ocasiones ha ignorado o deformado la ley de modo que sirviera a su propósito".

A continuación reconoce que es posible que el Presidente Reagan realmente no conociera ninguno de los detalles del asunto iraní. Pero agrega: "Sin embargo, no es posible que cualquiera de las operaciones de McFarlane, Poindexter, North y Casey, ahora bajo la investigación del Congreso, hubiera ocurrido si la actitud básica de Reagan no hubiera estado claramente dirigida al derrocamiento de la revolución sandinista y la liberación de los rehenes norteamericanos en el Líbano. La evidencia sugiere fuertemente que los asesores inmediatos del Presidente habían comprendido desde hace tiempo que estaba decidido a derrocar a los sandinistas antes de dejar el poder y estaba decidido a obtener la libertad de los rehenes antes de las elecciones del mes pasado".

La pregunta de Enrique II

El mismo artículo, con ironía, anota: "Todo es tan reminiscente de la pregunta retórica de Enrique II ¿Quién me liberará de este turbulento sacerdote?, sin especificar quién, entre sus aduladores, lo liberaría de Thomas Becket o cómo. Por consiguiente, sin responsabilidad personal...".

"Pero aquí existe una responsabilidad. El espectáculo de altos funcionarios gubernamentales, incluso el Secretario de Estado George Shultz, el Secretario de Defensa, Caspar Weinberger, y el procurador general Eddin Meesse III negando su responsabilidad y apuntando hacia "alguien" más, de rango inferior, es lo suficientemente poco edificante, pero la dirección a la cual señalan no es hacia el centro del problema, que no es Donald T. Regan o William J. Casey, ciertamente tampoco John M. Poindexter u Oliver L. North. El centro del problema es el hombre cuya reelección, en 1984, dice Oakes, al parecer confundió con una coronación. La responsabilidad última, por supuesto, es la del electorado, pero la inmediata corresponde al ocupante de la Casa Blanca y a nadie más".

¿Fuerte? Dentro de lo que se ha publicado sobre el asunto en los Estados Unidos y de acuerdo con el grado de libertad que la prensa tiene en ese país, el artículo que citamos resulta "de los más suaves". Por lo demás, los hechos tampoco contribuyen a que la interpretación resulte más amable. Esta semana se conoció un informe de evaluación de inteligencia hecho por la CIA cuando William Casey, su director, aún no estaba enfermo, que señala que el grado de influencia o penetración de los soviéticos en Irán es hoy menor que en el pasado. Y ocurre que el peligro de inclinación de Teherán hacia Moscú ha sido uno de los argumentos principales para justificar la venta de armas y repuestos a Irán. Tanto como el propósito humanitario de liberar a los rehenes.

La investigación entretanto avanza en todos los frentes. El comité que estudia el grado de involucración del Consejo de Seguridad en lo ocurrido invitó el día 14 al Presidente Reagan, y a los ex Mandatarios Richard Nixon y Jimmy Carter para que concurran a sus reuniones e informen qué grado de participación les cupo en las negociaciones. El propósito, al parecer, está relacionado con informes que señalan que desde 1982 Estados Unidos proporcionó información de inteligencia lo mismo a Irán que a Irak. Se dijo que eso se hizo con la intención de conseguir que ninguna de las partes ganara la guerra en el Golfo. La afirmación fue oficial y categóricamente desmentida.

Secord y 8 millones y medio

El Comité de Inteligencia del Senado informó, por su parte, que ha descubierto que alrededor de 8 millones y medio de dólares fueron "desviados" de la cantidad obtenida por la venta de armas a Irán y que la mayor parte de ese dinero fue a dar al mayor general retirado de la Fuerza Aérea, Richard Secord, que usó los fondos para "proveer" a los "contras" de Nicaragua.

El informe también sugirió, según lo dicho por Saul Friedman en Newsday, que el Presidente Reagan, quien urgió para que el documento fuera dado a la publicidad e insistió en que él no supo nada del desvío de dólares para los antisandinistas, puede no haber conocido los detalles de los embarques de armas a Irán y los esfuerzos específicos hechos por sus asesores en el Consejo de Seguridad para hacer un trueque de armas por rehenes norteamericanos en el Líbano. Y aunque el Comité encontró "mensajes originados" en la Casa Blanca, dando aprobación para la transferencia de las armas, que incluyeron misiles Tow y Hawk, no está claro quién envió esos mensajes y bajo qué autoridad. Y aunque se indica que probablemente fueron remitidos por el personal del Consejo la operación fue mantenida tan en secreto que no está claro si el Presidente supo la extensión de los embarques.

En cuanto a la cantidad de dinero, que el mismo Comité estableció, que "se desvió" sería considerablemente menor a la suma entre diez y 30 millones calculada por el Procurador General Meese cuando reveló el asunto, el 25 de noviembre del año pasado (todo esto según el documento). Y parte de los 8 millones y medio se pagaron a negociantes de armas, incluyendo a Manucher Ghorbanifar, un empresario iraní con sede en París, quien fue el primero en sugerir la venta al gobierno norteamericano. Otro negociante involucrado, Adnan Kashoggi, no recibió nada del dinero que esperaba. De acuerdo con la misma fuente, el Comité estimó que las ventas de armas a Irán, que fueron hechas entre febrero y octubre del 86, produjeron 15 millones de dólares. Alrededor de seis millones y medio se reembolsaron al Pentágono. El resto fue dividido entre los negociantes y el oficial Secord, pero como éste involucró su derecho constitucional establecido en la Quinta Enmienda, que permite negarse a declarar a quienes estimen que pueden "auto involucrarse", no se pudo concluir qué parte del dinero que recibió fue gastado en suministros para los "contras". El complejo diagrama, hecho por el Comité de Inteligencia, acerca de dónde fue a dar el flujo de dinero, termina en algunos puntos con signos de interrogación. Los líderes de los antisandinistas insisten en que ellos no recibieron nada, pero se estableció que Secord realizó la diversión de fondos "en la forma de abastecimientos".

Ahora, además de Secord y Ghorbanifar, ambos con experiencia en Irán y que pueden haberse conocido el uno al otro, las demás figuras claves en el esquema para hacer un trueque de armamentos por rehenes y desviar fondos a los "contras" fueron, según el informe, el entonces asesor de Seguridad Nacional, John M. Poindexter y el teniente coronel de los marines Oliver (Ollie para los amigos) North. Este último y el ex oficial de la Fuerza Aérea (Secord) fueron tenedores conjuntos de la cuenta secreta en Suiza que se empleó para el desvío de fondos. El informe de 159 páginas fue preparado por el Comité después de semanas de sesiones secretas, durante las cuales los senadores escucharon el testimonio de una cantidad de funcionarios del gobierno y otros personajes involucrados.

Incompleto y superficial

Se informa que el Presidente, cuyos asesores revisaron y ayudaron a editar el documento como parte del proceso para que no se considerara información "clasificada", urgió al comité para que lo hiciera público en parte porque confirmó su argumentación según la cual no sabía de la desviación de fondos a los "contras" pero con los demócratas argumentando que el documento era incompleto y superficial el comité votó por mantenerlo en secreto. El republicano por Minnesota, David Durenberger, presidente del comité, argumentó para que se diera a la publicidad de todos modos "aunque era embarazoso para la administración". La parte que le pareció "embarazosa" parece ser la referencia al hecho que miembros de alto rango en el Gobierno, tal vez incluyendo al propio Presidente de los Estados Unidos, no fueron informados acerca de la implementación hecha a la decisión de vender armas a Irán.

Pero no sólo el informe de ese comité dio municiones a la oposición demócrata para disparar contra el gobierno Republicano. Según informó en el curso de la semana el diario Los Angeles Times también hay "puntos obscuros" en la donación solicitada al sultán del Estado petrolero de Brunei para financiar a los "contras". Se ha informado en esa publicación que el Departamento de Estado, después de pedir esa contribución de diez millones de dólares, aconsejó al sultán que exigiera una devolución de fondos porque no existía seguridad que el dinero llegara a destino (los contras). Y se ha establecido que fue el Secretario de Estado adjunto Elliot Abrams quien hizo la solicitud durante el pasado verano para que Brunei enviara dinero al asesor de la Casa Blanca Oliver North y la misma persona la que advirtió a funcionarios de ese sultanato que debían solicitar la devolución del dinero luego que North fue despedido (se reincorporó a los marines). El problema es que para entonces los millones habían desaparecido en la cuenta del Banco controlada por ese oficial y sus asociados.

"No sabemos si los contras vieron alguna vez un centavo", comentó un funcionario citado por Doyle Mc Manus. Otro declaró que "existe la sospecha que los diez millones puedan haber ido a dar a Adnan Kashoggi", el intermediario iraní para reembolsarle dinero que él y otros anticiparon "para financiar la operación".

Diálogo

La pregunta naturalmente es ¿por órdenes de quién actuó Abrams? La respuesta: por instrucciones del Secretario de Estado George Shultz se pidió al sultán que contribuyera con ayuda a los "contras" cuando éstos "estaban escasos de dinero. Por esa fecha el Congreso había "bloqueado" por dos años el respaldo monetario a esos insurgentes y un fondo de 27 millones para ayuda no militar se había "agotado".

El sultán, un líder fuertemente anticomunista que mantiene una estrecha relación con los Estados Unidos, aceptó ayudar a la causa rebelde en Nicaragua. Entonces funcionarios norteamericanos le proporcionaron el número de la cuenta en un banco suizo bajo control de North. Abrams no supo si el dinero se envió o no porque Oliver North le aseguró que ninguna suma fue recibida. "North faltó a la verdad o bien ni él mismo sabía lo que había ocurrido" sólo el mes pasado cuando el ex asesor de seguridad fue despedido Abrams chequeó con Brunei la situación. Dijo, según la información:

—"Si no han enviado el dinero, bueno no lo hagan. Y si ya lo enviaron llevénselo de vuelta".

Respuesta:
—"Ya enviamos diez millones".

La misma persona que proporcionó la noticia dijo que no sabía si parte del aporte del sultán continuaba en la cuenta suiza, la cual fue congelada por las autoridades de ese país a petición del Departamento de Justicia de los Estados Unidos.

Al mismo tiempo se dijo que un asociado de Kashoggi "se quejó ante el Director de la CIA, Casey" en octubre, diciendo que a él y a otros asociados aún les faltaba por recuperar la cantidad de diez millones. Esa cantidad fue anticipada por el grupo para financiar un embargue de armas en julio, pero las armas no se remitieron y el dinero desapareció, según los investigadores del Congreso. No se ha establecido si existe alguna relación entre el monto que pedía de vuelta Kashoggi y millones del sultán que se esfumaron. Sólo se sabe que la suma es idéntica.

Se especificó en cambio que la solicitud de Abrams al Sultanato de Brunei fue "legal" de acuerdo con una legislación de 1985 que permite al Departamento de Estado, por razones humanitarias buscar ayuda en otros países para los antisandinistas. En cuanto a la ayuda militar norteamericana "directa" para los mismos fines es legal desde octubre cuando el Congreso aprobó diez millones para esos fines (los mismos que ahora los demócratas sostienen que no deben continuar enviándose).

Preguntas del New York Times

Un editorial del New York Times ha comentado la situación de la siguiente manera: la administración Reagan estableció contactos con Irán a través de intermediarios. En un momento de lucha intensa los funcionarios tenían información acerca de la complicidad de Irán en incidentes terroristas en el Medio Oriente en los cuales fueron muertos ciudadanos norteamericanos o tomados como rehenes. Sin embargo aquellos que comprenden claramente la extraordinaria importancia geopolítica de Irán empezaron a recibir informes que los moderados de ese país querían mejorar las relaciones con Washington.

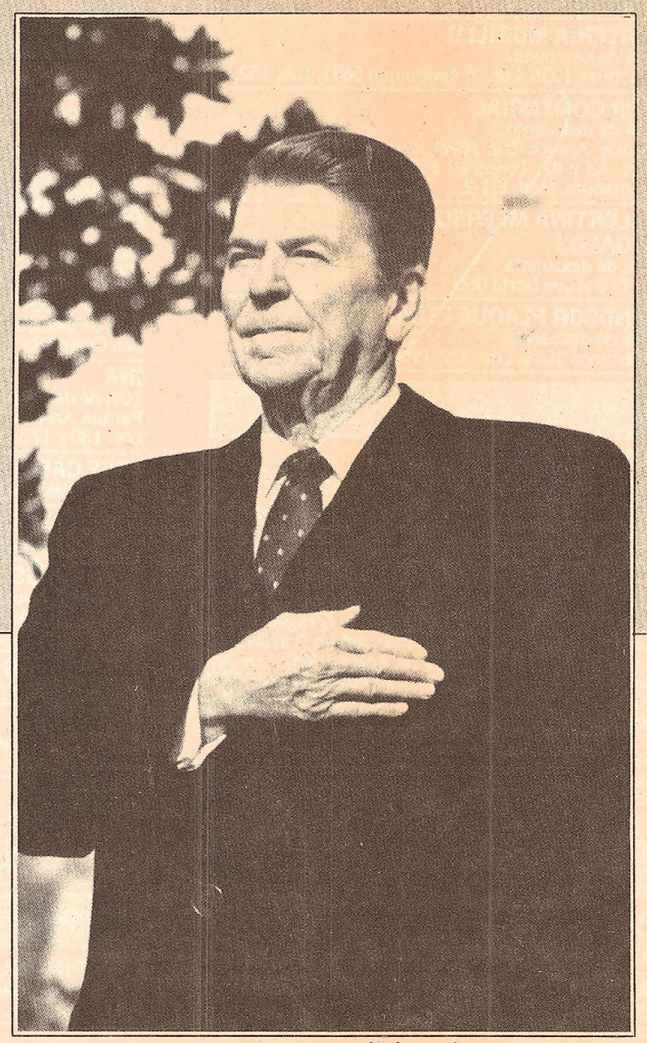
Nadie pondría reparos para examinar esos indicios con gran cuidado. ¿Hay pocos síntomas de Irán en los actos terroristas? ¿Hubo una base real para creer que los moderados realmente querían terminar con el terrorismo y afirmar los lazos de amistad? **¿Exactamente cuál es la lógica del razonamiento según el cual vender armas a un régimen extremista ayudaría a los moderados?** ¿O estaban tratando de conseguir armas sólo para propiciar la guerra entre Irán e Irak? Los hechos conocidos hacen que la conducta de la administración parezca alarmantemente casual y superficial. ¿Fortalecer a los moderados iraníes y liberar a los rehenes son objetivos que los Estados Unidos compartían con Israel, la CIA y Mc Farlane?

Aun en el caso que estas consideraciones no causaron ninguna vacilación ¿por qué dudó la ley? Las estimaciones sobre las ventas de armas israelíes a Irán en 1985 van desde 12 millones a mil millones de dólares. La ley norteamericana exige que el Congreso sea notificado de las ventas de 14 millones de dólares. ¿Aprobó el Presidente Reagan específicamente estas transacciones, tal como Mc Farlane y los israelíes dicen, o no, como alega el Fiscal General? La cuestión reverbera, la respuesta es importante. No como una pistola humeante sino porque puede ser indicio de si Reagan estuvo a cargo al principio o si las maquinarias de la política ya estaban fuera de control...

Toda una ocasión...

Las opiniones son variadas. La investigación será larga y tediosa. Los demócratas piensan aprovechar en plenitud la ocasión de vincular el escándalo con la campaña y la elección presidencial. Existe la impresión que el Presidente Reagan puede salir bien librado. Pero la última encuesta de The New York Times y la CBS indica que casi la mitad de los norteamericanos cree que "no dijo toda la verdad cuando niega tener conocimiento de toda la negociación con Irán".

Si no fue así y en realidad la dijo ¿cómo pudieron llegar tan lejos Robert Mc Farlane, Oliver North, John Poindexter y Richard Secord? Es lo que deberán establecer las investigaciones, por prolongadas que sean. **Los norteamericanos opinan que eso restablecerá la credibilidad de su país.**



Dime lo que dicen las encuestas y te diré... casi el 50 por ciento de los estadounidenses no cree que su Presidente diga la verdad cuando dice desconocer los pormenores del "Irangate".

Triunfo de Reagan

Nov. 1984

Aunque diversas encuestas habían previsto un amplio triunfo del candidato republicano a la Presidencia de los Estados Unidos, Ronald Reagan, quien se presentaba a la reelección, los resultados definitivos superaron las estimaciones verificadas. El Jefe de Estado norteamericano logró 59 por ciento de los sufragios emitidos contra 41 por ciento de su contendor Walter Mondale, abanderado del Partido Demócrata. En 49 de los 50 Estados de la Unión el Mandatario reelecto se impuso sobre su oponente, logrando sustantivos apoyos en casi todos los segmentos de la plural sociedad de su país, incluidas la mujer y la juventud. Se trató de un triunfo aplastante, pero más que de un partido político se ha debido a un candidato exitoso, que pudo exhibir realizaciones significativas durante su primer mandato de cuatro años.

Muy distintas a las actuales circunstancias fueron las que se apreciaban cuando Ronald Reagan llegó a la Casa Blanca, en enero de 1980. En el plano internacional los Estados Unidos mostraba una ostensible debilidad. El expansionismo soviético durante la Administración Carter había mostrado su fuerza en varios continentes. Irán, incluso, había asestado al prestigio del país del norte un grave golpe al mantener durante un lapso muy prolongado a ciudadanos estadounidenses en calidad de rehenes. Un clima depresivo existía a la sazón, que lentamente comenzó a cambiar. Una creciente sensación de confianza y optimismo surgió en los Estados Unidos debido a iniciativas de la nueva Administración, encaminadas a recuperar el liderazgo internacional. Esos pasos, unidos a otros emprendidos en política interna, han sido decisivos para lograr el nuevo triunfo.

Sin embargo, la victoria republicana no fue tan considerable en los comicios parlamentarios. Aunque el partido continuará predominando en el Senado, los demócratas retendrán el control de la Cámara de Representantes. Se mantendrá así un equilibrio, origen de necesarias negociaciones cuando se presenten serios desacuerdos políticos.

El segundo período presidencial del Presidente Reagan encara serios problemas internos y foráneos. Entre los primeros se cuenta un cuantiosísimo déficit fiscal, que gravita en toda la sociedad norteamericana y por el alza de la tasa de interés que genera en el resto del mundo. Entre los segundos se incluye la relación con la URSS. Una derivación menor de la misma es la situación de Cuba y Nicaragua en este hemisferio, objeto de continuas fricciones en el pasado.

La democracia de los Estados Unidos acaba de experimentar una nueva y saludable prueba con la elección conjunta de Presidente, Vicepresidente y parlamentarios. Las urnas dirimen las controversias políticas en la nación del norte, método que se desea expandir en el resto del mundo, de acuerdo a arraigados principios que reconocen su fundamento en la Constitución norteamericana. No cabe extrañarse, pues, que la promoción del régimen democrático y de los derechos humanos constituya una constante de la política internacional norteamericana, si bien durante la Administración Reagan ha tenido un estilo diferente del impreso por su predecesor.

JEAN MARIE LE PEN

Julio 1984

EXCLUSIVO

JEAN-MARIE LE PEN, LIDER DEL FRENTE

"MI MODELO

CON MAS DE DOS MILLONES DE VOTOS FRANCESES, LE PEN INGRESO POR LA PUERTA ANCHA AL PARLAMENTO EUROPEO. YA PIENSA EN LO QUE VA A DECIR CUANDO SEA PRESIDENTE DE LA REPUBLICA. "FRANCIA PADECE DE UNA ESCLEROSIS POLITICA", SEÑALA, ASUSTANDO A SIMONE VEIL Y JACQUES CHIRAC.

Mientras François Mitterrand luego del fracaso de la izquierda francesa en las elecciones europeas y en cuanta elección municipal interna ha tenido lugar en los últimos meses, se pregunta: "Y **ahora, ¿qué hago?;** otro grupo festeja un triunfo inesperado en el espectro político: es el Frente Nacional. La colectividad, presidida por Jean-Marie Le Pen, obtuvo 2.183.248 votos el 17 de junio y por lo tanto una importante presencia en el Parlamento Europeo.

Su éxito ha revolucionado el ambiente político francés. Más enérgico que Chirac —lo cual es mucho decir—, más derechista que Simone Veil, Giscard D'Estaing y Chaban Delmas representan un nuevo estilo que ha movido a opositores a calificarlos como "los fascistas de Francia". Y si son más de dos millones con derecho a voto, es un motivo de preocupación para la alicaída izquierda.

Jean-Marie Le Pen es un hombre inquieto. A los 54 años de edad planifica su estrategia a corto y mediano plazo. Cree en la caída de Mitterrand en las elecciones parlamentarias de 1986 y si no ocurriera, de todos modos Le Pen estima que será el candidato de la oposición para las presidenciales de 1988.

Tanto los socialistas como los comunistas rehúsan sentarse con él en un debate televisivo, temerosos de sus rotundos y brutales conceptos.

De formación derechista, admiró al general Salan, aquel nacionalista que se opuso a la independencia de Argel y por ende, al general De Gaulle.

Le Pen sabe dónde dirigirse. Los domingos al mercado o a la campiña, acompañado de su esposa Pierrette. Allí alterna con quienes le dieron un amplio respaldo electoral: Los agricultores, quienes se sienten muy afectados por la economía del régimen. En cuanto a las escuelas libres, ha alzado su voz protestando violentamente por la probable aplicación de la ley.

Desde 1977 habita una hermosa mansión con jardín en Saint-Cloud, con sus tres hijas, Yann, Marine y Marie-Caroline. Con ellas suele bailar rock and roll y dedicarles sus escasas horas libres. Sus adeptos llaman su casa como "el segundo imperio", aludiendo que el primero es el Elíseo.

Más allá del ámbito nacional, ha erigido su plataforma exterior, recibiendo o visitando a Fraga Irribarne y a Franz Joseph Strauss. Su presencia inquieta a Chirac, para quien Le Pen es un aliado circunstancial, un mal necesario, pero que con el tiempo puede frustrar sus propias intenciones de alcanzar el sillón presidencial.

SIN SORPRESAS

—Su éxito, que ha superado todas las expectativas, ¿de dónde proviene?

—Mi éxito no me ha sorprendido. Los sufragios atraídos provienen de diferentes horizontes. Los observadores políticos y ciertos periodistas han analizado superficialmente la situación. No han tomado en cuenta las transferencias aritméticas. Pero la verdadera razón de mi éxito es que la estructura política francesa ha envejecido y ha entrado a una fase de esclerosis. La democracia representativa tiene muchos inconvenientes, pero, por sobre todo, una ventaja: es una cámara de detente de las pasiones. En Francia, hoy en día, no es más que una cámara que las registra sin poder controlarlas. La práctica ha desequilibrado una Constitución ya demasiado orientada hacia el poder presidencial.

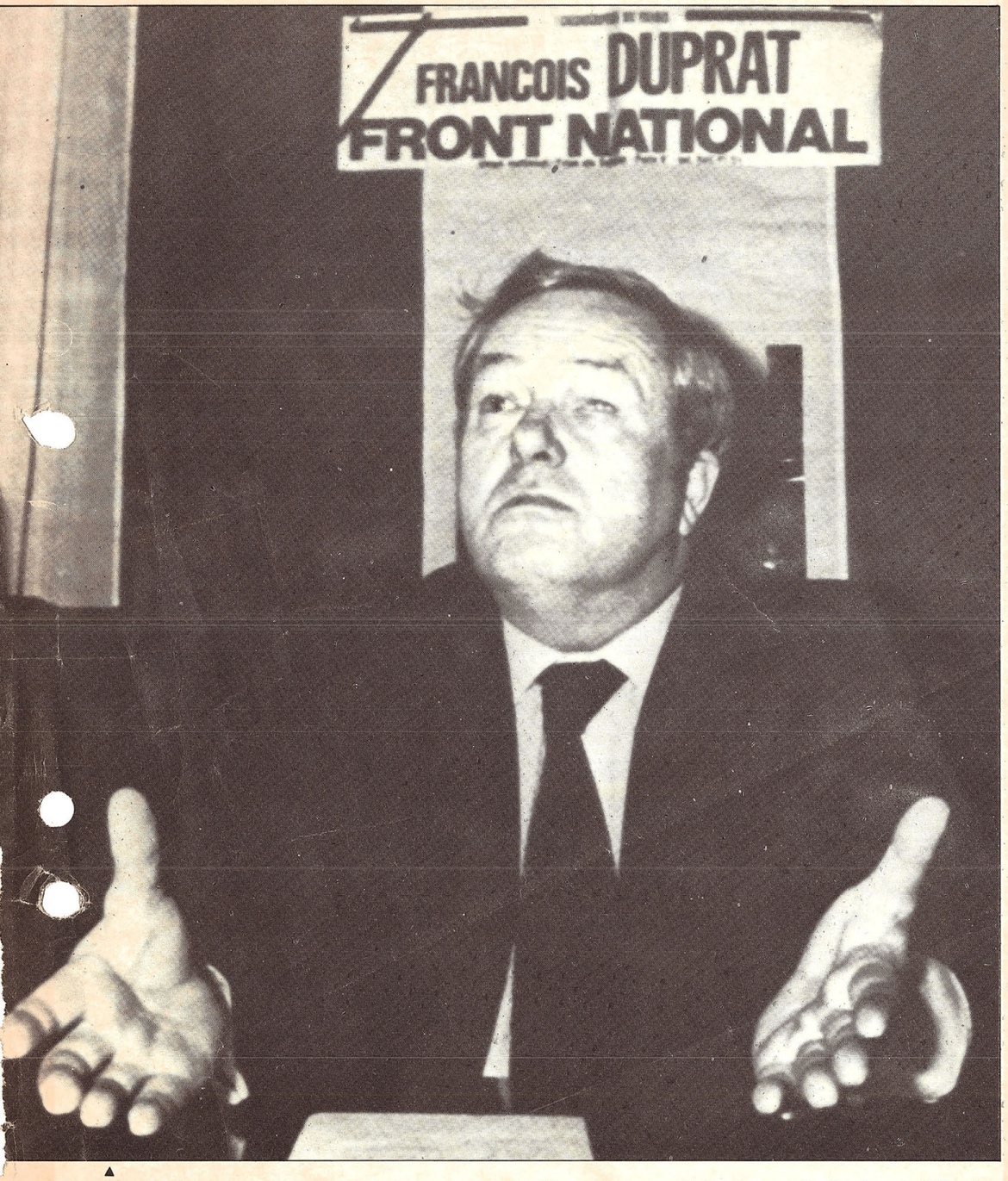
—Pero eso lo saben todos...

—Es cierto. Pero la mayoría silenciosa ha ido cambiando en los últimos tres años. Hasta 1981 dejaba hacer. Mientras el socialismo mantuvo el discreto encanto del giscardismo, la ciudadanía la soportó relativamente. Pero cuando el socialismo mostró su verdadera cara, doctrinaria, arrogante y represiva, la mayoría silenciosa decidió oponerse firmemente por primera vez a ella. Pero sin una estructura adecuada. Y esto se tradujo en la erosión previsible del RPR (Chirac).

—La oposición actual, ¿le parece incapaz de vencer al socialismo?

—No, porque en el fondo, ella no lo apoya. La izquierda jamás fue mayoritaria en Francia. Pero siempre dejo hacer el juego político a sus adversarios; Giscard, Chirac, Barre

NACIONAL FRANCES: ES REAGAN"



▲ **"Cuando el socialismo mostró su verdadera cara, doctrinaria, arrogante y represiva, la mayoría silenciosa decidió oponerse."**

y el mismo Pompidou. De hecho, "la banda de los cuatro": Gaullistas, comunistas, socialistas y centristas, han estado siempre ligados por un pacto monopólico de repartición del poder. ¿Por qué se habla hoy tanto de fraudes electorales si existieron antes de 1981? Entonces no se mencionaban porque era así: Para ti el ministerio de la Construcción, para ti el Interior... Hay que decirlo y repetirlo: cuando la izquierda no retrocede es cuando no se la ataca.

–El partido comunista ha ido perdiendo adeptos desde 1981...

–Al cabo de cuarenta años la política francesa ha sido una comedia musical en la cual el partido comunista ha sido el amante en el armario. En un país civilizado, normalmente desarrollado, el P.C. no supera el dos por ciento de los votos. ¿Por qué todavía en Francia recogieron casi el veinte por ciento de los sufragios hasta hace poco? Porque eran parte de un elemento del juego. Había un pacto con el diablo, un pacto de decadencia. ¿Cómo entonces se podía explicar que en la época de Malraux se construyeran "casas de la cultura" sabiendo que iban a ser frecuentadas sólo por organizaciones socialistas y comunistas?

SON TODOS IGUALES

–¿Usted no distingue entre el gaullismo, los pompiduistas o los giscardianos?

–No, porque todo se inició en Yalta cuando se dividió al mundo. Uno tiende a imitar los grandes modelos históricos. Partió del sentimiento que la victoria del comunismo era inevitable. Paradojalmente los únicos que se oponían a esa tesis fueron los socialistas. Fue Ramadier quien los expulsó del gobierno y de las funciones públicas en 1947. Pero en 1968, en los acuerdos de Grenelle, una cláusula revocó dicha ley, reintegrando y reconstituyendo la carrera de esos funcionarios.

–¿Por qué hubo esta revocación?

–Los socialistas, avizorando al fin el verdadero sentido del socialismo; Chirac, pensando que jamás la izquierda asumiría el poder. El jugó a la ruleta belga: Una bala en cada orificio del barrilete, una para Giscard, otra para los socialistas luego de las elecciones legislativas, la otra para Mitterrand en la elección presidencial. La primera hizo efecto, pero no las demás. Y Mitterrand fue elegido Presidente de la República. De hecho, los franceses descubrieron que hoy el fascismo no es otra cosa que un avatar autoritario del socialismo.

–En "la banda de los cuatro" existen a su juicio, comunistas, socialistas, gaullistas, liberales, conservadores... y usted, ¿cómo se define?

–Soy un Bretón, hijo de un marino pescador, formando parte de eso que la gente prefiere que sea pequeño entre ellos a un grande donde los otros. La independencia es la primera regla de mi vida. Por eso, cuando debí trabajar, formé mi propia empresa. Ella me ha otorgado independencia, no he ensayado amasar fortuna, pero a la vez, permanecer lo más libre posible. Este gusto apasionado por la independencia nos hace desconfiar un poco de aquel que sólo sueña en convertirse en funcionario. Esa es la diferencia entre el mundo de Orwell y el de la libertad. El funcionario vende su esperanza de ser rico algún día a cambio de la certeza de no ser pobre. En los períodos de grandes crisis los pueblos tienen necesidad de volcarse a su sistema de valores. Tiene necesidad de certezas. La duda puede ser fuente de progreso en materia científica, pero no en materia de sociología o de fe. Su práctica es corrosiva.

SI FUERA PRESIDENTE

–Hablemos hipotéticamente: Si usted es elegido Presidente de la República, ¿qué diría en su discurso inaugural? ¿Cuáles serían las primeras medidas a anunciar?

–Recordaría al país su profunda unidad fundada alrededor del patrimonio nacional: Económico, geográfico, artístico, climático... Le diría a los franceses que tienen el derecho de expresión. Una nación es un lugar donde se nace y donde se debe nacer. Tenemos el derecho a la defensa de nuestro patrimonio. Creo en la jerarquía de los sentimientos y ubico en el primer lugar el sentimiento familiar y el nacional. Nosotros hemos llevado los mecanismos de seguridad individual y de organización social y política a un punto que es hoy la esclerosis y la parálisis. El Estado se ha convertido en omnipotente e impotente. Nuestra tarea es revolucionaria: hay que abatir la caparazón existente. Debemos hacer como los crustáceos: salir de la caparazón y aligerar todas nuestras estructuras estáticas.

(sigue)

–¿Cuál es el origen de esta centralización ideológica proveniente del Este, en Francia?

–Francia siempre fue un centro importante de convocatorias. Nuestra historia se confunde con la historia militar. Estamos dotados de estructuras de estado de guerra. Nuestro dirigismo actual deriva directamente de la Segunda Guerra Mundial. Así la Francia fue entregada al Estado y el Estado la entregó a los tecnócratas. Hay que descolonizar el Estado. Yo creo en el capitalismo popular, es decir en la propiedad activa de los medios de producción por el pueblo, en sus patrimonios individuales, plenos de libertades individuales. Pero nadie hoy en día defiende el capitalismo. Pero yo lo hago aplaudir por el público y los obreros en mis manifestaciones.

–Usted ha logrado triunfar basando su campaña en problemas nacionales. Pero ahora usted es un diputado europeo, ¿cuál es la Europa suya?

–Europa se ha replegado a las fronteras del siglo X. De modo que sólo arriesgando puede ganar. La última parte de este siglo pertenecerá a los grandes espacios geopolíticos. Puede ser la Alianza Atlántica o Euráfrica. Pero Europa sobre su forma actual está superada. Osemos decir: la Segunda Guerra fue una derrota para Europa. Hemos atraído a los soviéticos al Elba para salir de las garra de un tirano. Pero yo jamás aceptaré un Yalta o un Helsinki. Jamás aceptaré que un país al otro lado de la cortina de hierro se vea impedido de formar parte algún día de la Europa Libre. Soy atlantista. Pero creo en las comunidades jerárquicas. La civilización es grande y bella, es más completa que las otras. Pese a las invasiones, Europa ha sabido conservar su capacidad de ser el corazón del motor.

–Atlantista, europeo, ¿qué piensa usted de la experiencia de Reagan?

–Había previsto una mayoría republicana en el senado seis meses antes de la elección. Las ideas de Reagan corresponden a aquellas de la derecha popular americana. Espero muchísimo encontrarla. La experiencia de Reagan es una desocialización en frío de su país. Es una política admirable porque es heroica. Esta voluntad de Reagan de reducir la presión del Estado sobre una gran nación moderna es un modelo. Los Estados Unidos constituyen un laboratorio de revolución económica ejemplar, vemos en ella, en el desarrollo de una revolución tecnológica moderna, una fórmula de destruir todas las tesis marxistas. En los Estados Unidos asistimos actualmente a la disgregación de los grandes megapolos, a la explosión de nuevas empresas, a un alto valor agregado. Una nueva civilización está en tren de nacer. En Francia mientras tanto, lo obsoleto golpea las minas, la industria automotriz, las usinas, y en los sectores que, para justificar el ingreso de inmigrantes, han frenado el progreso tecnológico. La Central de Trabajadores ha jugado un rol en el retraso y en la ruina económica del país. ¿Fue mera incapacidad? ¿O acaso una forma de arruinar el sistema capitalista interior? En los dos casos la CGT ha gozado de un status privilegiado durante 40 años, no importa bajo qué gobiernos, salvo quizá en 1947, bajo el gobierno socialista. ■



Jean-Marie Le Pen, bailando rock and roll con su hija Marie Cardine. Le Pen es la nueva figura de la política francesa.

Alain Berger
Le Figaro Magazine
(Derechos reservados)

Triunfo Sorprendente

LE PEN – Archivo
26/7/84

El único líder político realmente feliz que hay actualmente en Francia es un hombre de 55 años, hijo de un pescador bretón, quien causó recientemente expectación en las esferas políticas francesas.

Jean-Marie Le Pen, arquitecto y líder del ultraderechista Frente Nacional, surgió prácticamente de la nada y obtuvo un sorprendente 11,6 por ciento en las elecciones europeas. La colectividad igualó, como su líder había predicho, el porcentaje obtenido por el decadente partido comunista francés.

Nada quedó igual que antes tras los comicios europeos. La mayoría socialista disminuyó a 21 por ciento; la minoría conservadora aumentó su porcentaje, pero no tanto como esperaba (43 por ciento); los comunistas descendieron de un ya peligrosamente bajo 16 por ciento a un catastrófico 11 por ciento.

"Acabamos de ser testigos de un acontecimiento de excepcional gravitación", dijo Le Pen a sus partidarios la noche de la elección, mientras celebraban la resurrección de la extrema derecha francesa. Diez diputados del Frente Nacional se incorporarán gracias a ella al Parlamento Europeo.

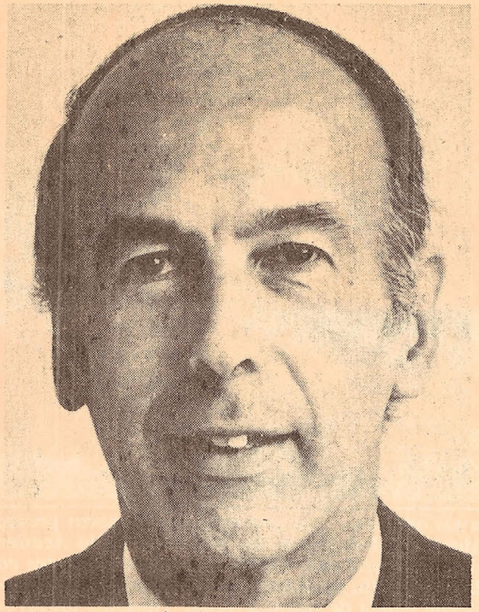
La pregunta que se hacen ahora todos los partidos galos es si el éxito de Le Pen es o no una anomalía pasajera que, como esperaban los conservadores, no podrá repetirse.

Los abrumados seguidores del Presidente Mitterrand obtienen algún consuelo del hecho de que las agrupaciones derechistas tradicionales tienen ahora un nuevo y, para ellas, vergonzoso competidor.

Le Pen es un ex paracaidista de gran estatura, cabello rubio y hablar inmoderado, que perdió un ojo en una pelea contra rivales políticos. Habiendo iniciado su carrera en una aldea bretona de pescadores, muchos de cuyos habitantes no sabían leer ni escribir, adhirió tempranamente a lo que llama con delicadeza "la derecha de la derecha".

Pierre Poujade, demagógico líder de los pequeños comerciantes e industriales en el decenio de 1950, lo reclutó como uno de sus candidatos. Seis meses depués ambos hombres se habían enemistado. Pero a los 27 años Le Pen había llegado a convertirse en el diputado más joven de la Asamblea Nacional.

Después de eso entró en un largo período de oscuridad. Pero, tras el triunfo del socialismo en 1981, vio llegada su oportunidad de dar una expresión política a los sentimientos racistas respecto de los trabajadores inmigrantes. Le Pen se preocupa de manifestar sutilmente su racismo. Asevera: "Digo en voz alta lo que todos piensan pero no se atreven a plantear". Sin embargo, sus seguidres son a menudo más inmoderados de lo que a él le



Giscard D'Estaing: "Habrá pérdida de votos si se incluye a Simone Veil en la campaña europea".

gusta parecer cuando habla en público: "Tienen derecho a expresar sus ideas particulares sobre algunas materias", dijo al respecto.

Al comienzo de la campaña europea se quejó amargamente de que recibía muy escasa cobertura televisiva, y de que la prensa le era resueltamente hostil. Sin embargo, vastas multitudes de izquierdistas que se enfrentaron a la policía en la puerta del recinto donde se realizaba una asamblea proselitista dieron finalmente al Frente Nacional toda la publicidad que necesitaba.

Los líderes de la oposición derechista se niegan, en público al menos, a mostrarse consternados por el avance de Le Pen. Jacques Chirac, el dirigente degaullista que estuvo durante toda la campaña junto a Simone Veil, cabeza de la lista conservadora, calificó los resultados de ser "reflejo de la exasperación ciudadana ante la socialización de Francia". Quienes dieron su apoyo al Frente Nacional habrían manifestado con ello, de manera bastante categórica, su rechazo a la izquierda, aprovechando la circunstancia de que los comicios europeos no tendrían impacto en el plano político interno.

Una encuesta de opinión realizada poco después de la elección ratificó esta tranquilizadora interpretación del ascenso de la extrema derecha. Determinó que el 11 por ciento obtenido por Le Pen descendería a cinco o seis por ciento en una elección legislativa, pues entonces los votantes que se sintieran tentados a desplazarse hacia el ultranacionalismo recibirían de los candidatos conservadores la advertencia de que no deben desperdiciar los sufragios.



Simone Veil: Contramanifestaciones con llantos de niños, grabados para sus asambleas.

Análisis efectuados a partir del sondeo de opinión determinaron que sólo el 34 por ciento de los seguidores de Le Pen se consideraban cercanos a la extrema derecha. La cuarta parte de quienes votaron por el Frente Nacional eran degaullistas. Muchos de ellos parecen haberse pasado al bando de Le Pen por la decepción sufrida al ver que su líder aparecía subordinado en la plataforma electoral a Simone Veil, que tiene para muchos derechistas franceses una imagen liberal izquierdizante. Los activistas católicos contrarios al aborto la culpan de haber introducido una ley que legalizaba esta práctica durante su desempeño en el gobierno de Giscard. Grupos de manifestantes contrarios a su campaña hacían oír durante sus concentraciones llantos de niños grabados. "Simone Veil, una Mujer de Izquierda", era el título de un panfleto que hacían circular los derechistas antes de la votación. Como líder conservadora, Simone Veil encara, por otra parte, un cierto antisemitismo latente o manifiesto en la extrema derecha.

Tanto Giscard como su ex Premier Raymond Barre advirtieron en privado contra la pérdida de votos que podía derivarse de incluir la lista de Simone Veil en la campaña europea sin ofrecer una alternativa que fuera claramente conservadora.



Chirac: "El triunfo de Jean-Marie Le Pen es reflejo de la exasperación ciudadana ante la socialización de Francia".

Así, pues, los adherentes a esta tendencia se dicen que el éxito de Le Pen es un efecto secundario del régimen socialista y de sus propios errores.

No obstante, su preocupación inmediata es que el fortalecimiento del Frente Nacional puede abrir una brecha en sus ya muy divididas filas. El actual alineamiento de partidos permite anticipar una derrota de la izquierda en las elecciones legislativas de 1986, y, en tal caso, al ser incapaz la oposición derechista moderada de alcanzar una mayoría global, el Frente Nacional pasaría a ser una fuerza determinante en el equilibrio del poder.

Los conservadores esperan que de aquí a entonces una nueva disposición del electorado los libere del imperativo de decidir acaso llegar o no a un entendimiento con el Frente Nacional, pacto que podría destruir sus posibilidades de llegar al poder.

Señalan que la trayectoria de Le Pen se ha atenido a una pauta muy similar a la de su primer impulsor, Pierre Poujade. Los seguidores de éste le permitieron obtener un 11 por ciento en 1956, con lo que el actual líder ultraderechista se convirtió en uno de los 52 diputados poujadistas en la Asamblea Nacional. Dos años más tarde, sin embargo, la situación cambió radicalmente, y Poujade desapareció. ¿Se repetirá la historia?

Robin Smyth. París (London Observer Service. Exclusivo para "El Mercurio").

JOSÉ MIGUEL BARROS

CHILE - U.S. RELATIONS: ELEMENTS FOR AN UP-TO-DATE APPROACH

Embajador José Miguel Barros - 1980

...

Soon after our wars for independence were over, the new Latin American States became afraid for their future.

Diego Portales, a fascinating character in Chilean history - long before he engaged in political activities - wrote from Peru to a friend, in the early 1820s:

> "It seems quite certain that the United States will recognize the independence of Latin America... I shall give you my opinion. The President of the Federation of North America, Mr. James Monroe, has stated: 'It is declared that America is for Americans'. Beware of escaping from one domination to fall under a new one. We must distrust those gentlemen who so readily approve the accomplishments of the champions of our liberation, yet have helped us not at all. Herein lies the cause of my fear. Why this eagerness of the United States to accredit Ministers and delegates and to recognize the independence in America, without the United States troubling itself in any way? A curious system, my friend! I believe this follows a preconceived plan: to conquer the American Continent, not by arms, but by influence in all spheres. This shall come about: perhaps not today, but surely tomorrow. We must not allow ourselves to be lured, like children who devour sweets with no fear of intoxication".

Some years later, from his exile in Peru, Bernardo O'Higgins wrote about the dangers he saw on the horizon:

> "You will, perhaps, be surprised at the jealously expressed by a South American respecting the power of Russia. It is therefore fit you should know that my friend Miranda, in order to encourage me to unite with him in an effort to throw off the Spanish yoke, put me in possession of the views of Empress Catherine respecting Spanish America, and hence my jealousy of Russian power, a power, allow me to add, which it behooves all other nations to watch with a thousand eyes and to oppose its further increase with uncompromising firmess".

Those men, before Tocqueville, over one hundred and fifty years ago, could visualize the conflicting convergence in Latin America of the superpowers of the 20th. century.

"

JOSÉ MIGUEL BARROS

Ambassador of Chile to the
United States of America

CHILE — U.S. RELATIONS: ELEMENTS FOR AN UP-TO-DATE APPROACH

1980

CHILE — U.S. RELATIONS: ELEMENTS FOR AN UP-TO-DATE APPROACH

1980

REMARKS BY THE AMBASSADOR OF CHILE,
JOSÉ MIGUEL BARROS,
AT THE PAN AMERICAN SOCIETY
OF THE UNITED STATES

New York, October 8, 1980

I am pleased to be with you here today and to be honoured by The Pan American Society of the United States and the North American-Chilean Chamber of Commerce.

Convinced as I am that the American people love truth and respect frankness, I have chosen not to make a "diplomatic" speech but, rather, to let you know, with some historical background, my personal views on the present state of the relations between Chile and the United States. Therefore, you do not need to worry about hearing one of those speeches derided by Chile's foremost poet, Pablo Neruda, when, mockingly, he advised Ambassadors:

> **". . . speak at anniversaries, near horses of bronze, saying: ahem, the links, etc., ahem, etc., ahem, the descendants, etc., the race, ahem, the pure, the sacrosanct, ahem, etc."**

Rather the contrary. I intend to spell out the truth without embellishments. I am aware of the risk so eloquently expressed by the proverb: "Frankness is a knife that may sever the thread of friendship"; but recently I was struck by the honesty of a distinguished European who wrote that "our free world owes numerous setbacks to our excessive diplomacy and lack of plain talk."

Allow me to give a brief historical background to my remarks.

As many of you know, Chile was discovered in 1536, and five years later Santiago was founded. Pedro de Valdivia, a conquistador who fell in love with the country, began to settle different regions, always harassed by the aborigines, indomitable warriors who were to fight for over three centuries to defend their land from the invaders. Valdivia was killed by them, several of his cities were razed, hundreds of Spaniards died and many women and children were taken captive.

Through the centuries that tiny "Kingdom of Chile" required a permanent reinforcement of Spanish soldiers and a regular supplement of gold to support the endless wars against the Indians. It also faced earthquakes, fires and the ravages wrought by rivers and the sea. Chile was a peculiar melting-pot which combined blood, toil and sacrifice to mould a nation.

In 1810 we fought for our independence; first alone and then with the help of Argentine patriots. Later, it was our lot to help Peru free itself from Spain. In the roster of the Latin American heroes, where Simón Bolívar appears often alone,

at times with José de San Martín, our own founding father, Bernardo O'Higgins, deserves also a place, for his unassuming participation in many battles for freedom and for his devotion to the fight of Hispanic America against tyranny.

It is true his name does not evoke glittering uniforms, rhetorical tirades or sensual mistresses. A perceptive British lady, María Graham, described him as "modest and simple, arrogating nothing to himself"; "or if he has done much" —she wrote— "ascribing it to the influence of that love of country which, as he says, may inspire great feelings into an ordinary man." She also observed that O'Higgins "had the sense to see, and the prudence to avoid, the danger of absolute power."

Seldom has a national hero personified so well the characteristics of his people. To understand him is to understand Chile.

Soon after our wars for independence were over, the new Latin American States became afraid for their future.

Diego Portales, a fascinating character in Chilean history —long before he engaged in political activities— wrote from Peru to a friend, in the early 1820s:

> **"It seems quite certain that the United States will recognize the independence of Latin America. . . I shall give you my opinion. The President of the Federation of North America, Mr. James Monroe, has stated: 'It is declared that America is for Americans.' Beware of escaping from one domination to fall under a new one. We must distrust those gentlemen who so readily approve the accomplishments of the champions of our liberation, yet have helped us not at all. Herein lies the cause of my fear. Why this eagerness of the United States to accredit Ministers and delegates and to recognize the independence in America, without the United States troubling itself in any way? A curious system, my friend! I believe this follows a preconceived plan: to conquer the American Continent, not by arms, but by influence in all spheres. This shall come about: perhaps not today, but surely tomorrow. We must not allow ourselves to be lured, like children who devour sweets with no fear of intoxication."**

Some years later, from his exile in Peru, Bernardo O'Higgins wrote about the dangers he saw on the horizon:

> **"You will, perhaps, be surprised at the jealously expressed by a South American respecting the power of Russia. It is therefore fit you should know that my friend Miranda, in order to encourage me to unite with him in an effort to throw off the Spanish yoke, put me in possession of the views of Empress Catherine respecting Spanish America, and hence my jealousy of Russian power, a power, allow me to add, which it behooves all other nations to watch with a thousand eyes and to oppose its further increase with uncompromising firmess."**

Those men, before Tocqueville, over one hundred and fifty years ago, could visualize the conflicting convergence in Latin America of the superpowers of the 20th century.

In subsequent years, voices were raised pointing to other likely dangers from abroad. In one way or another, the United Kingdom, France and Germany often appear mentioned in contemporary documents.

We went through all the pangs of youth and found ourselves somewhat like adolescents on first leaving their parents' home. Also, like young people, we soon found ourselves in danger.

We had wars and settled them with treaties; we had boundary controversies and sought peaceful solutions; we had internal problems and always tried to solve them with our own means.

Through all these difficulties we managed to survive as independent states. At the same time, we learned that freedom is never gratuitously received and that it needs to be daily conquered. We soon came to understand, with Jefferson, that "eternal vigilance is the price of liberty."

A free nation! An independent State! That was the outcome of Chilean efforts. That is what we are trying to preserve today.

It was not easy. It is not easy!

In the last century, while we were engaged in a war with two of our neighbours, the American diplomacy tried to impose on us its own solutions. Many thought that the object was to protect Peru; only later did we learn that Mr. Christiancy, the American Envoy in Lima, cherished the idea of converting Peru into another State of the Union. Fortunately, other American statesmen understood that such a course of action was not in the interest of the United States.

In 1891, there was another crisis in the relations between this country and Chile: two sailors from the American cruiser "Baltimore" were killed in Valparaíso and this incident, similar to so many that usually happen in the ports of the world, became an international issue. At the time, President Benjamin Harrison aspired to be reelected and, as a commentator has observed, this episode gave him an excellent opportunity to adopt a "jingoist" policy, calculated to reach a dramatic climax and to serve his political ambitions. The opportunity and the motives were at hand

and there is no reason to believe that Harrison or any clever politician would be blind to the possibilities offered by that situation.

The crisis was overcome. But we came very close to war. It would serve no purpose to review that case today. But suffice it to say that Chile's legal approach (that of defending her courts and their independent jurisdiction) was in contrast with the attitude of the Harrison Government, not convinced of the efficacy of Chilean law, but trying to extract from Chile the judicial decisions that Washington considered to be fit.

Let me mention just another case, in this cursory review. During the Second World War, shortly after Pearl Harbor, the United States Government pressed Chile for an immediate alignment against Japan and the Axis. Our Government in Santiago took a rather different position: though, in principle, it was on the side of the United States, it wanted to come gradually to a decision on the matter.

No one has explained better the contrast between the positions of Washington and Santiago than the then Ambassador in Chile, Claude G. Bowers. In his book "Chile through Embassy Windows: 1939-1953" he explains the attitude of Chile in a very simple manner: "public opinion, which determines the actions of a democracy, was not yet prepared for such a step." And he adds that the accusations of the American press against Chile "ignored the very essential fact that Chile is a democracy, a Government of law, not men, with a Constitution that is respected and that no one man, by a scratch of the pen, could commit the nation on an international issue."

In most of these cases, one finds a similar pattern: on one side, impatience and the will to impose upon us what Washington believes to be right; on the other side, the view that Chile —her people and her Government— is the only one entitled to decide the "when" and the "how" of her decisions.

This simple conclusion is an important part of what I am trying to say.

Let me go back in time, now, for a short while.

Through all the years I have cursorily reviewed, the countries of Latin America and the United States had structured a political organization: the early Pan American Union had become the Organization of American States.

I am convinced that if, finally, the southern nations agreed to get together and to set up that organization as it exists today, it was because the United States came to accept a principle which the Latin Americans considered vital to them: *the principle of non-intervention.*

If the "Good Neighbour" policy of Franklin D. Roosevelt had given hopes to those nations for a future of cooperation and mutual help, the solemn proclamation of their absolute juridical equality and the unqualified respect for their individual sovereignties was a most meaningful political commitment to the countries south of Rio Grande. It is fitting to recall that shortly before the Second World War, the American community of nations condemned the intervention by any State in the internal or external affairs of another State. A special Protocol was later to express, with binding force for that Community, that:

> **"The High Contracting Parties declare inadmissible the intervention of any of them, directly or indirectly, and for whatever reason, in the internal or external affairs of any other of the Parties."**

That was the situation when the war broke out; but after it came to an end, and since then, one may perceive both in actions and in ideals, a steady decline in hemispheric unity. Some observers attribute it to a form of nationalism, often coupled with revolutionary ideas, that begins to develop in the difficult and often tragic conditions of life in Latin America; for others, the cause of that decline is the abandonment of the policies pursued in the times of Roosevelt. In his book about John F. Kennedy, Arthur Schlesinger, Jr. expressed an unequivocal opinion on this point:

> **". . . the United States Government, preoccupied first with the recovery of Europe and then with the Korean War, forgot Latin America — a bipartisan error pursued with equal fidelity by the Truman and Eisenhower administrations."**

Perhaps other factors need also to be considered; but, whatever may be the interpretation of the changes in the policy of the White House towards Latin America, the fact is that the unity of purpose and action of the Continent is now seriously damaged.

Furthermore, there is another disquieting symptom: the intervention which, as shown, was sometimes employed against our countries in matters of foreign policy has often extended its action to our domestic affairs.

I firmly believe that the American people do not condone this.

Let no one believe that the Chilean people favour now, or have ever favoured, these attempts to treat them as subordinates. We may be a poor country; we certainly are a small power, but from the very roots of our national being we reject any attempt from abroad, wherever it may come from, to dictate, threaten, press or manipulate our destiny.

I wish to refer to some specific instances. Recently, to justify some steps against Chile, two elements have been mentioned: the situation of human rights in Chile and the "Letelier case."

We have condemned, since the first moment, the assassination of the former Ambassador of Chile in Washington, Señor Orlando Letelier. The Government of Chile has cooperated in the investigation of the crime, and American officials were authorized to act in Chile and to interrogate Chilean officials, both there and in this country. The main witness for the prosecution, the American citizen Michael Townley, who confessed to have manufactured and placed the explosive device under Sr. Letelier's car, was expelled from Chile in such a manner that the F.B.I. could bring him immediately to the United States.

In the same case, the American Government asked for the extradition of three Chilean officers indicted by a Washington jury not as material authors of the crime but, allegedly, for planning that assassination. These officers have rejected that accusation and until now they insist on their innocence.

Now, in Chile, extraditions are not decided by the Executive Power but by the Supreme Court of Justice. So, the proceedings for the extradition took place before that Court and the United States was represented in all of them by an able attorney who, though in disagreement with the conclusions of the Court, has always recognized the independent and legal manner in which the Court decided this matter.

The Supreme Court rejected that petition of extradition on the technical grounds of insufficient evidence. That judicial decision is binding for everyone in Chile. No government may violate or reverse it.

Legally the extradition proceedings are, therefore, definitely closed. Yet, the Letelier case is still in the hands of Chilean courts.

As to human rights, may I emphasize that we, the people and the Government of Chile, are trying our best to protect the human rights of the Chileans and of the foreigners who live in our country. Chile is not free from the attacks of terrorism and the defense of our society requires the forceful use of all available legal measures against those who try to destroy our existence. Those of you who are familiar with the methods of the "Weatherman underground" in the United States in the 1960s and 1970s, will understand without further explanation; those who are not acquainted with terrorists and their sinister and brutal actions should realize that today Chile, as many other countries, has been forced into a war against irrationality and violence.

Our police, our armed forces, are trying to protect the inhabitants of my country from the cruel and indiscriminate attempts carried on by terrorists, not only against our soldiers, but also against innocent women and children.

It is our fight and we do not grant to anyone a claim to a monopoly on the protection of human rights. By fighting as well as we can to repress violence, we are convinced that we will shape a new Chile, politically free and with confidence in the attainment of a peaceful social coexistence.

There is another case where, unfortunately, the Chilean situation is not well understood by Washington. I refer to the attitude of the State Department toward the plebiscite which took place last September 11th.

As you know, that plebiscite had two purposes:

a) to give to the Chilean voters the opportunity to decide upon a new Constitution;
b) to establish, in case of a favourable vote, a procedure for a gradual operation of the new constitutional clauses.

Nothing could be more "internal" than this. Yet, twenty-four hours later, a spokesman for the Department of State made the following statement:

> **"In keeping with the clear and long-standing U.S. interest in seeing Chile return to a stable democratic government, we have carefully followed the unfolding of the plebiscite held yesterday to see if it could serve as a step towards such a return.**
> **"We regret that the transition period for return to democratic rule has been made so lengthy. We also regret the lack of equitable access for opponents to the means of communications, and the repeated government intimidation of opponents. We do not believe that the**

plebiscite in its substance or process gave meaningful choices to the voters. We continue to hope that the Chilean people will be able to enjoy full democracy soon. Neither this plebiscite, nor the transition provisions advance this objective. Our policy on Chile is unchanged."

I shall refrain from answering these peculiar assertions in detail.

That statement amounts to an intervention in an internal affair of Chile and constitutes an unwarranted attack against a friendly government.

That statement is an insult to the people of Chile who, in a free and informed manner, have made an important decision regarding their future.

Let me go into some details concerning the plebiscite, so that you may better understand our position.

After five years of studies, after a careful examination of the constitutional precedents of Chile, and after the most serious consideration of several constitutions in force in other countries, a final draft of a new Constitution was published. With the help of the media, it was brought to the knowledge of the people of my country and there started a political debate on the draft, a debate which had been preceded by a detailed analysis of previous drafts and of the ideas contained in them.

Over 6,000,000 Chileans voted. Never in the history of Chile had there been such a massive participation of public opinion in such a decision. All Chileans over eighteen, men and women, were entitled to vote and, even, were under the obligation to vote, in accordance with a concept of civic duty which in Chile became a law many years ago. Even aliens were authorized to vote. To facilitate an ample participation, everyone could vote wherever he wanted, even outside his district. No prior registration was necessary; registers were formed as people arrived at the booths. All precautions were taken to avoid fraud, such as double voting or false identification.

The votes were cast in secret but openly counted, in the presence of all who wished to observe. The foreign press could freely visit all places where people cast their votes; the Embassies accredited in Chile were invited to follow the voting process and the counting of the votes.

What were the results?

Over 4,000,000 voters, about 67% of those who voted, approved the new constitutional text and its provisional

clauses. This, among other things, involved the election of General Pinochet for a presidential term of eight years, due to start on March 11th, 1981. About 30% voted against the Constitution and its transition clauses.

Nearly one month has passed since the plebiscite. Whatever some people at home or abroad may think, the fact is that *two-thirds of the voters have decided.* No one, in Chile or abroad, is entitled now to pretend otherwise, or to claim a purported right to speak differently on behalf of the Chilean people. For, clearly and unequivocally, the Chilean people have already chosen their political future.

This is the essence of democracy: to be bound by the decision of the majority.

It follows that no government or parliament, in the American continent or anywhere else, has a right to challenge the way in which we may choose to shape our national life and our political future, under our new Constitution and laws, guided by our history and our political traditions.

For all these reasons, we have protested and we protest against the statement of the Department of State on Chile's plebiscite. It is important that the American people know this.

We look confidently ahead. There are reasons to be optimistic about the future of Chile. There are also cogent reasons for us to hope that the relations between Chile and the United States will improve.

To begin with, in order to understand our current situation one must realize that the 1973 overthrow of the previous Chilean administration was not a routine revolution, or just another "Latin American coup." The Armed Forces of Chile were induced by a vast majority of our people to put an end to the economic chaos, the gradual increase of violence, the disregard for the spirit of our Constitution, the disobedience of judicial decisions and, indeed, the risk of a civil war, that were rampant in 1973.

The new authorities received an economy in bankrupcy and a society seriously deteriorated in its moral fabric. To face this situation they adopted policies which signified a new approach, a new line of thought and, in some cases, a break with the past. To avert a recurrence of the conditions

which had developed, the Government of President Pinochet adopted decisions which intended to give a solid basis to individual liberties and to establish free enterprise as a foundation of our economic life. The fruits of those bold steps are already visible.

Chile's economic developments (the spectacular reduction of inflation, the increase of our exports, the lowering of our custom duties, etc.) have rightfully caught the attention of the business world; but there is an important facet which has been somehow overlooked in international circles. I refer to the philosophy underlying all the steps already taken or to be taken in the future: that economic progress and stability would represent an empty victory if a powerful effort were not made to eliminate poverty, to improve in general the social conditions of the Chilean people and, in particular, to better the lot of a vast sector of Chilean society which the old system had been unwilling or unable to help.

It is our Government's position that the national economy is inextricably linked to improved social conditions and vice-versa.

The new policies applied in Chile recognize a fact which may also be observed in other countries: when great injustices exist in a society, political equality and freedom may represent a disadvantage instead of a fruitful reality. To avoid frustrations and social unrest, it is vital to give a tangible content to equality and freedom.

I do not intend to burden you with too many figures about the effects already achieved. Nevertheless, I will mention that the percentage of social expenditures has almost doubled in recent years: from 27% of the national budget in 1973 to about 53% in 1980. In the specific field of educational expenses, there have been sharp budgetary increases of more than 50%, in real terms, between 1974 and 1979. In the sphere of health, the battle against malnutrition is steadily being won. Infant mortality has plunged down from 65.3 per 1,000 live births in 1973, to 36.3 in 1979; public expenditures in the health area have almost doubled since 1973; last year, more than 32,000 tons of free milk were distributed to needy children, that is, 12,000 tons more than in 1973.

I shall stop there, although it is tempting to go on with figures or facts that illustrate significant improvements in other fields such as housing and labor.

On those bases we hope to build, in some few years, a more just society. We may confidently predict that our new political institutions shall be enjoyed by a people politically and economically free; a people who shall have found a real cause to stand for democracy; a people eager to eradicate violence and extremism, for they will know that, by doing so, they will be defending their liberties and the future of their children.

You may be sure that such a social group shall never join the enemies of the American people. We gave proof of our solidarity in the past and we shall always be on the side of democracy and freedom, supporting the same beliefs and values you stand for.

Last March, President Pinochet stated his conviction that, should the United States reassume leadership, they would receive the sympathy of the majority of the western world. He also said that confronted with an intervention of the Soviet Union anywhere in the world, "the immediate reaction of Chile will be to support the only answer that the west should have in the face of that aggression: a position of firmness and a decision that would heavily punish the transgression and would dissuade the aggressor, making him understand that he must pay a very high price for his felonious behaviour."

As far as I am aware, no other man presently in government in Latin America has stated, in such a forceful manner, an expression of solidarity for the event of a Soviet aggression.

But you may be sure that when we refer to the solidarity of Chile with the free world, we are not only thinking in terms of an armed confrontation. For we hope that one day we may be allied in battles against other evils that ravage this Continent: illiteracy, poverty, disease, hunger.

Not as vassals, but as companions in a common struggle; not as underlings, but as free partners.

Let it be known that the immutable bases on which the relations between both countries may prosper are: sovereign equality, fulfillment in good faith of international obligations, peaceful settlement of disputes and, above all, non-intervention and self-determination. To put it in one sentence: our relations need to be built on a friendship of equals.

Because I believe in these ideals, I end with a prayer. Go and tell your friends, your representatives in Congress, your authorities and the media that we, Chileans, beg for something very simple: *respect* for our people, for our history, for our institutions, for our freedom as a Nation and as a State.

Embassy of Chile to the United States of America
1732 Massachusetts Ave., N.W. Washington, D.C.
20036

JOSÉ MIGUEL BARROS

Embajador de Chile en los
Estados Unidos de América

RELACIONES CHILENO-ESTADOUNIDENSES: ELEMENTOS PARA UN ENFOQUE ACTUAL

1981

RELACIONES CHILENO-ESTADOUNIDENSES: ELEMENTOS PARA UN ENFOQUE ACTUAL

1981

TRADUCCIÓN DEL
DISCURSO DEL EMBAJADOR DE CHILE
DON JOSÉ MIGUEL BARROS
EN LA PAN AMERICAN SOCIETY
DE LOS ESTADOS UNIDOS

Nueva York, 8 de octubre de 1980

Es grato reunirme con Uds. aquí, hoy, y verme honrado por la invitación de la Sociedad Panamericana de los Estados Unidos y de la Cámara de Comercio Norteamericano-Chilena. Convencido como estoy de que el pueblo estadounidense admira la verdad y respeta la franqueza, he optado por no pronunciar un discurso "diplomático" sino, más bien, transmitirles, con un ligero telón de fondo histórico, mis opiniones personales sobre el actual estado de las relaciones entre Chile y los Estados Unidos.

Por ende, no necesitan preocuparse de oír uno de esos discursos de que se mofaba Pablo Neruda, el gran poeta chileno, cuando burlonamente recomendaba a los Embajadores:

"Hable en los aniversarios
junto a los caballos de bronce,
diciendo: Ejem, los vínculos,
etc., ejem, etc.,
ejem, los descendientes
etc., la raza, ejem, el puro,
el sacrosanto, ejem, etc."

De contrario, me propongo decir la verdad sin adornos. Conozco el riesgo, que un proverbio expresa tan elocuentemente, de que "la franqueza es un cuchillo que puede cortar el hilo de la amistad"; pero no hace mucho me impresionó la honestidad de un distinguido europeo quien manifestaba que "nuestro mundo libre debe numerosos retrocesos a un exceso de diplomacia y a no hablar derechamente".

Permítanme que proporcione un breve transfondo histórico a mis observaciones.

Como muchos de Uds. saben, Chile fue descubierto en 1536 y Santiago se fundó cinco años después. Pedro de Valdivia, un conquistador que se enamoró del país, comenzó a poblar diversas regiones, siempre acosado por los aborígenes, guerreros indomables que lucharían por más de tres siglos para defender su tierra de invasores. Valdivia fue asesinado por ellos, varias de las ciudades fueron arrasadas, murieron centenares de españoles y muchas mujeres y niños sufrieron cautiverio.

A través del tiempo, ese pequeño "Reino de Chile" exigió un permanente refuerzo de soldados hispanos y un situado en oro para respaldar las interminables guerras contra los indios. También enfrentó terremotos, incendios y los estragos que causaban los ríos y el mar.

Chile fue un singular crisol en que, para moldear una nación, se fundieron sangre, trabajo y sacrificios.

En 1810 luchamos por nuestra Independencia; primero solos y luego con la ayuda de patriotas argentinos. Más tarde, nos correspondió ayudar a que el Perú se liberara de España. En el sitial de los héroes latinoamericanos, donde a menudo Simón Bolívar aparece solo o a veces con José de San Martín, nuestro Padre de la Patria, Bernardo O'Higgins, merece igualmente un sitio, por su callada participación en innumerables batallas en pro de la libertad y por su devoción a la lucha de Hispanoamérica contra la opresión.

Es verdad que su nombre no evoca uniformes centellantes, tiradas retóricas o amantes sensuales. Una aguda dama británica, María Graham, lo describió como "modesto y sencillo, que nada se arroga para sí" o que, "si ha hecho mucho, lo atribuye a la influencia de ese amor a la Patria que, como él mismo dice, puede inspirar grandes sentimientos a un hombre corriente". Observó ella, también, que O'Higgins "tuvo buen sentido para ver el peligro del poder absoluto y prudencia para evitarlo".

Raras veces un héroe nacional ha personificado tan bien las características de su pueblo. Comprender a O'Higgins es comprender a Chile.

Poco después de las guerras por su independencia, los jóvenes Estados latinoamericanos temieron por su futuro.

Diego Portales, personaje fascinante en la historia de Chile, escribió desde el Perú a un amigo, a comienzos de la década de 1820, mucho antes de entrar al campo de la política:

> **"Parece algo confirmado que los Estados Unidos reconocen la independencia americana. Aunque no he hablado con nadie sobre este particular, voy a darle mi opinión. El Presidente de la Federación de N.A. Mr. Monroe, ha dicho:**
>
> **'se reconoce que la América es para éstos. ¡Cuidado con salir de una dominación para caer en otra¡ Hay que desconfiar de esos señores que muy bien aprueban la obra de nuestros campeones de liberación, sin habernos ayudado en nada: he aquí la causa de mi temor. ¿Por qué ese afán de Estados Unidos en acreditar Ministros, delegados y en reconocer la Independencia de América, sin molestarse ellos en nada? ¡Vaya un sistema curioso mi amigo! Yo creo que todo esto obedece a un plan combinado de antemano; y ese sería así: hacer la conquista de América, no por las armas sino por la influencia en toda esfera. Esto sucederá, tal vez hoy no; pero mañana sí. No conviene dejarse halagar por estos dulces que los niños suelen comer con gusto, sin cuidarse de un envenenamiento".**

Pocos años después, desde su exilio en Perú, Bernardo O'Higgins describía los peligros que él divisaba en el horizonte:

> **"Tal vez le sorprenda el recelo que expresa un sudamericano respecto del poder de Rusia; por lo tanto, conviene que Ud. sepa que, a fin de alentarme para que me uniera a él en el esfuerzo para sacudir el yugo español, mi amigo Miranda me comunicó las ideas de la Emperatriz Catalina respecto de la América Española y de allí mi recelo hacia el poder ruso, poder que, permítame agregar, incumbe a todas las otras naciones vigilar con mil ojos y oponerse a su mayor aumento con inflexible firmeza".**

Esos hombres, hace más de siglo y medio pudieron visualizar, antes de Tocqueville, la opuesta convergencia en América Latina de las superpotencias del siglo XX.

Más adelante, surgieron voces que apuntaban hacia otros probables peligros exteriores. En una u otra forma, los documentos contemporáneos mencionan a menudo al Reino Unido, Francia o Alemania.

Pasamos todas las aflicciones de la juventud y nos encontramos como los adolescentes cuando abandonan por vez primera el hogar paterno. Asimismo, como los jóvenes, pronto estuvimos en peligro.

Tuvimos guerras y las resolvimos mediante tratados; tuvimos controversias sobre límites y buscamos soluciones pacíficas; tuvimos problemas internos y siempre tratamos de liquidarlos por nuestros propios medios.

En todas estas dificultades logramos sobrevivir como Estados independientes. Al mismo tiempo, aprendimos que la libertad no se recibe jamás en forma gratuita y que es preciso conquistarla diariamente. Prontamente llegamos a comprender, con Jefferson, que "el precio de la libertad es una eterna vigilancia".

Una nación libre. Un Estado independiente. He ahí el resultado de los esfuerzos chilenos. Eso es lo que tratamos de defender hoy.

No fue fácil. No es fácil.

Altas Partes Contratantes declaran inadmisible la intervención de cualquiera de ellas, directa o indirectamente, y sea cual fuere el motivo, en los asuntos interiores o exteriores de cualquier otra de las Partes".

Tal era la situación cuando estalló la guerra; pero cuando ésta concluyó—y desde entonces—se puede percibir, en actos y en ideales, una contínua declinación de la unidad hemisférica. Algunos la atribuyen a una forma de nacionalismo, a menudo unida a ideas revolucionarias, que se empezó a desarrollar en las penosas y frecuentemente trágicas condiciones de vida en América Latina; para otros, la causa de esa declinación ha sido el abandono de la política que se siguió en la época de Roosevelt. Así, en su obra sobre John F. Kennedy, Arthur Schlesinger, Jr., manifiesta una inequívoca opinión sobre ese punto:

> **"...primero preocupado con la recuperación de Europa y en seguida con la Guerra de Corea, el Gobierno de los Estados Unidos olvidó a América Latina—error bipartidista que mantuvieron con igual fidelidad las Administraciones de Truman y Eisenhower".**

Acaso sea necesario considerar también otros factores. Empero, comoquiera que se interpreten los cambios en la política de la Casa Blanca hacia América Latina, es un hecho que la unidad de propósito y de acción en el Continente se halla seriamente dañada.

Además, en los últimos años surge otro síntoma inquietante: la intervención que, como se ha visto, se ejercía a veces sobre nuestros países en el campo de la política exterior, ha solido extender su acción a nuestros asuntos internos.

Creo firmemente que el pueblo de los Estados Unidos no lo aprueba.

Que nadie crea que el pueblo de Chile favorece hoy o ha favorecido alguna vez estos intentos de tratarlo como subalterno. Tal vez seamos un país pobre. Ciertamente somos una potencia menor. Empero, desde las raíces mismas de nuestro ser nacional rechazamos todo intento extranjero de dictar, amenazar, presionar o manipular nuestro destino, venga de donde viniere.

Deseo referirme ahora a algunos casos más específicos. Recientemente, para justificar ciertas medidas contra

Chile, se han mencionado dos elementos: el "caso Letelier" y la situación de los derechos humanos en Chile.

Desde el primer momento hemos condenado el asesinato del ex Embajador de Chile en Washington, Don Orlando Letelier. El Gobierno de Chile ha cooperado en la investigación del crimen y se autorizó a funcionarios estadounidenses para que actuaran en Chile e interrogaran a funcionarios chilenos tanto allá como en este país. El principal testigo de la acusación—el ciudadano estadounidense Michael Townley, que confesó haber fabricado y montado el ingenio explosivo en el automóvil del señor Letelier—fué expulsado de Chile en forma tal que el FBI pudo traerlo de inmediato a los Estados Unidos.

En relación con el mismo caso, el Gobierno de Estados Unidos solicitó la extradición de tres oficiales chilenos que un jurado de Washington había inculpado, no como autores materiales del crimen, sino, según se ha sostenido, por haber tramado ese asesinato. Dichos oficiales han rechazado esa acusación y hasta hoy insisten en su inocencia.

Ahora bien; en Chile no corresponde al Poder Ejecutivo, sino, a la Corte Suprema de Justicia, la decisión en materias de extradición. En consecuencia, el procedimiento de extradición se realizó ante esa Corte y los Estados Unidos estuvieron representados por un abogado capaz quien, aunque estuviere en desacuerdo con las conclusiones de ese Tribunal, ha reconocido siempre la forma jurídica y la independencia con que dicha Corte dictó resolución en este asunto.

La Corte Suprema rechazó esa petición de extradición, sobre bases técnicas de insuficiencia de prueba. Esa decisión judicial es obligatoria para todos en Chile. Ningún gobierno puede violarla o revocarla.

En consecuencia, el procedimiento de extradición está definitivamente concluído, desde un punto de vista jurídico. No obstante, el "caso Letelier" continúa en poder de los tribunales chilenos.

En cuanto a derechos humanos deseo hacer hincapié en que nosotros, el pueblo y el gobierno de Chile, hacemos lo posible por proteger los derechos humanos de los chilenos y de los extranjeros que habitan en nuestro suelo. Chile no está libre de los ataques del terrorismo y la defensa de nuestra sociedad exige la vigorosa utilización de todas las medidas legales disponibles contra quienes amenazan con destruir nuestra coexistencia.

Aquellos de Uds. que conozcan los métodos del "Weatherman underground" en los Estados Unidos, en las décadas de 1960 y 1970, comprenderán sin mayores explicaciones; quienes no hayan experimentado el terrorismo y su siniestra y brutal acción, deberían entender que Chile, al igual que muchos otros países, se ha visto forzado a una guerra contra la irracionalidad y la violencia.

Nuestra policía, nuestras fuerzas armadas, se empeñan por proteger a los habitantes de mi país ante los ataques crueles e indiscriminados que los terroristas efectúan no sólo contra nuestros soldados sino contra mujeres y niños inocentes.

Es una lucha nuestra y no reconocemos a nadie el derecho a reclamar para sí un monopolio de la protección de los derechos humanos. Al llevar adelante, en la mejor forma posible, esa lucha para reprimir la violencia, estamos ciertos de que formaremos un Chile nuevo, políticamente libre y pleno de confianza en el logro de una pacífica coexistencia social.

Hay todavía otro caso en que, desgraciadamente, Washington no comprende bien la situación de Chile. Aludo a la actitud del Departamento de Estado respecto del plebiscito que se efectuó el 11 de septiembre último.

Como Uds. saben, ese plebiscito tenía dos objetivos:

a) dar a los votantes chilenos la oportunidad de decidir acerca de una nueva Constitución, y

b) establecer, en caso de un voto favorable, un procedimiento para la gradual aplicación de las nuevas claúsulas constitucionales.

Nada podía ser más "interior" que ésto. Sin embargo, veinticuatro horas más tarde el Departamento de Estado formuló la siguiente declaración:

> **"Manteniendo el claro y prolongado interés de los Estados Unidos en ver el retorno de Chile a un Gobierno democrático estable, hemos seguido cuidadosamente el desarrollo del plebiscito que tuvo lugar ayer para ver si podría servir como un paso hacia dicho retorno. Lamentamos que el período de transición para el retorno hacia un régimen democrático sea tan prolongado. Asimismo, lamentamos la falta de acceso equitativo a los medios de comunicación para la oposición y la reiterada intimidación del Gobierno a los opositores. No creemos que el plebiscito tanto en el fondo como en su desarrollo haya otorgado alternativas significativas a los votantes. Continuamos esperando que el pueblo chileno pronto pueda disfrutar de una plena democracia. Ni el plebiscito ni las disposiciones de la transición propician este objetivo. Nuestra política hacia Chile es inmutable."**

Me abstendré de responder en detalle a estos peculiares asertos.

Esa declaración significa una intervención en un asunto interno de Chile y constituye un injustificado ataque contra un gobierno amigo.

Esa declaración es un insulto al pueblo de Chile que, informada y libremente, ha adoptado una importante decisión respecto de su futuro.

Permítanme entrar en algunos detalles del plebiscito, a fin de que se pueda comprender mejor nuestra posición.

Después de cinco años de estudio, con posterioridad a un cuidadoso examen de la práctica constitucional chilena y luego de un muy detenido análisis de distintas constituciones que rigen en el mundo, se publicó el proyecto final de una nueva Constitución. Con ayuda de los medios de difusión ese proyecto se llevó a conocimiento del pueblo de mi país y se inició un debate público del mismo, debate que había estado precedido por un detallado análisis de proyectos anteriores y de las ideas contenidas en éstos.

Más de 6,000.000 de chilenos concurrieron a sufragar. Jamás en la historia de Chile se ha dado semejante participación masiva de la opinión pública en una decisión de esa especie. Todos los chilenos mayores de 18 años, hombres y mujeres, tuvieron derecho a votar y, aún más, tuvieron la obligación de hacerlo, en armonía con un concepto de deber cívico que en Chile es ley desde hace muchos años. Aún los extranjeros se vieron autorizados a votar. A fin de facilitar una amplia participación, cada cual podía sufragar donde lo deseara, aunque no fuera en su lugar de residencia. No se requirió inscripción previa; los registros se formaban a medida que la gente concurría a las urnas. Se adoptaron todas las precauciones para evitar fraudes tales como el de votar más de una vez o asumir falsas identidades.

Los votos se emitieron en secreto; pero se contabilizaron públicamente, en presencia de cuantos quisieron observar. La prensa extranjera pudo visitar libremente todos los lugares en que se sufragaba; se invitó a las Embajadas acreditadas en Chile a que siguieran el proceso y la contabilización de los votos.

¿Cuáles fueron los resultados?

Más 4.000.000 de votantes, alrededor de de quienes concurrieron a las urnas, aprobaron el nuevo texto constitucional y sus cláusulas transitorias. Entre otros puntos, ello entrañó la elección popular del General Pinochet por un período presidencial de ocho años que debe iniciarse el 11 de marzo de 1981. Alrededor del 30% votó contra la Constitución y dichas cláusulas.

Ha transcurrido casi un mes desde el plebiscito. Piensen lo que pensaren algunos, en Chile o en el extranjero, el hecho es que *dos tercios de los votantes han adoptado una decisión.* Nadie, sea en Chile, sea fuera de él, tiene derecho hoy a pretender otra cosa o a reclamar un presunto derecho a hablar de otro modo en nombre del pueblo de Chile. Ello, porque clara e inequívocamente, ese pueblo ya ha elegido su futuro político.

Es la esencia de la democracia: verse obligado por la decisión de la mayoría.

De ello se sigue que ningún gobierno, ningún Parlamento, en el continente americano o en otro continente, está facultado para cuestionar la forma en que optemos por configurar nuestra vida nacional y nuestro futuro político, ro de nuestra nueva Constitución y nuestras leyes, guiados por nuestra historia y nuestras tradiciones políticas.

Por todas estas razones, hemos protestado y protestamos contra la declaración que ha emitido el Departamento de Estado acerca del plebiscito chileno. Es importante que lo sepa el pueblo de los Estados Unidos.

Miramos confiadamente hacia adelante. Hay motivo para ser optimista acerca del futuro de Chile. También existen poderosas razones para abrigar la esperanza de que mejoren las relaciones entre Chile y los Estados Unidos.

Primeramente, a fin de entender la actual situación, debe comprenderse que el derrocamiento del anterior gobierno chileno, en 1973, no fue una revolución rutinaria ni, tampoco, otro "golpe latinoamericano". Las Fuerzas Armadas de Chile fueron inducidas por una amplia mayoría de nuestro pueblo a poner término al caos económico, al gradual incremento de la violencia, al desprecio del espíritu de nuestra Constitución, al desacato de las resoluciones judiciales y, en realidad, al riesgo de una guerra civil, desenfrenados en 1973.

Las nuevas autoridades recibieron una economía en bancarrota y una sociedad seriamente afectada en sus fibras morales. Para enfrentar esta situación, adoptaron líneas de acción política que significaban un nuevo enfoque, un nuevo pensamiento y, en algunos casos una ruptura con el pasado. Para evitar que resurgieran las situaciones que se habían configurado, el Gobierno del Presidente Pinochet adoptó decisiones que buscaban dar una base sólida a la libertad individual y establecer la libre empresa como el cimiento de nuestra vida económica. Ya están a la vista los frutos de esos pasos audaces.

Los acontecimientos económicos en Chile (la espectacular baja de la inflación, el incremento de nuestras exportaciones, la reducción de nuestros aranceles aduaneros, etc.) han captado, con toda razón, el interés del mundo de los negocios; pero hay una importante faceta que, en cierto modo, ha sido menos advertida por los círculos internacionales.

Me refiero a la filosofía subyacente en todos los pasos que se han dado o que se darán más adelante: que el progreso económico y la estabilidad representarían una victoria estéril si no se realizara un gran esfuerzo para eliminar la pobreza, para mejorar en general las condiciones sociales del pueblo de Chile, y, particularmente, para beneficiar a un vasto sector de la sociedad chilena que el sistema antiguo no había querido o no había podido ayudar.

Nuestro Gobierno estima que la economía nacional está indisolublemente vinculada a una mejoría en la situación social. Lo mismo se aplica en sentido opuesto.

Las nuevas orientaciones de política que se aplican en Chile reconocen un hecho que, asimismo, puede observarse en otros países: cuando en una sociedad existen graves injusticias, la igualdad política y la libertad pueden constituir una desventaja, en vez de ser una realidad fructífera. Para evitar frustraciones y desasosiegos sociales, es vital dar a esa igualdad y libertad un contenido tangible.

No tengo la intención de abrumarlos con demasiadas cifras sobre los efectos que ya se han obtenido. Sin embargo, mencionaré que el porcentaje en gastos sociales casi se ha duplicado en los últimos años: de un 27% del presupuesto nacional en 1973, ha pasado a alrededor de

53% en 1980. En el campo específico de los gastos en educación, ha habido notables incrementos presupuestarios de más de 50%, en términos reales, entre 1974 y 1979. En el terreno de la salud, se va ganando la batalla contra la desnutrición. La mortalidad infantil ha caído de 65,3 por mil, en 1973 a 36,3 por mil en 1979; los gastos públicos en el sector de salubridad casi se han duplicado desde 1973; el año último se distribuyeron gratuitamente más de 32.000 toneladas de leche a niños necesitados; es decir, 12.000 toneladas más que en 1973.

Me detendré aquí, aunque sería tentador continuar con cifras o hechos que revelan substanciales mejorías en otros campos tales como el de la habitación y el trabajo.

Sobre tales bases esperamos construir, dentro de algunos años, una sociedad más justa. Podemos predecir confiadamente que nuestras nuevas instituciones políticas beneficiarán a un pueblo política y económicamente libre; un pueblo que habrá encontrado una verdadera causa para defender la democracia; un pueblo resuelto a erradicar la violencia y el extremismo porque sabrá que, al proceder así, lo hará en defensa de su libertad y del futuro de sus hijos.

Puede tenerse la certeza de que ese grupo social no se unirá jamás a los enemigos del pueblo de los Estados Unidos. Hemos dado prueba de nuestra solidaridad en el pasado. Estaremos siempre con la libertad y la democracia, apoyando los mismos valores y conceptos que Uds. defienden.

En marzo último, el Presidente Pinochet expresó su convicción de que, si los Estados Unidos reasumieran el liderazgo, contarían con la simpatía de la mayoría del mundo occidental. Manifestó, también, que frente a una intervención de la Unión Soviética en cualquier parte del mundo:

> **"la reacción inmediata de Chile será de apoyar la única respuesta posible que debe tener Occidente ante esa agresión, cual es, una posición de firmeza y decisión que sancione duramente las transgresiones y disuada al agresor, haciéndole comprender que deberá pagar un precio muy elevado por su conducta delictuosa".**

En cuanto está en mi conocimiento, ningún otro hombre de gobierno latinoamericano ha manifestado en forma tan vigorosa su solidaridad para el caso de una agresión soviética.

Empero, pueden Uds. tener la seguridad de que, cuando aludimos a la solidaridad de Chile con el mundo libre, no estamos pensando tan sólo en términos de una confrontación bélica. Porque tenemos la esperanza de que, algún día, nos hallaremos como aliados en combates contra otros males que estragan este Continente: el analfabetismo, la pobreza, la enfermedad, el hambre.

No como vasallos, sino como compañeros en una lucha común; no como subalternos, sino como socios libres.

Sépase que las bases inmutables en que pueden fructificar las relaciones entre ambos países son: la igualdad soberana; el cumplimiento, en buena fe, de las obligaciones internacionales; la solución pacífica de las controversias; y, sobre todo, la no-intervención y la libre determinación. Para decirlo en una sola frase: es preciso que nuestras relaciones tengan por cimiento una amistad entre iguales.

Porque creo en esos ideales, concluyo con un ruego. Vayan a decir a sus amigos, a sus representantes en el Congreso, a sus autoridades y a los medios de difusión, que nosotros, los chilenos, pedimos algo muy sencillo: *respeto* para nuestro pueblo, nuestra historia, nuestras instituciones, nuestra libertad como Nación y como Estado.

U.S. MBA Programs in Europe: Meeting a Need, but How Well?

By Nina Martin
International Herald Tribune

PARIS — As campuses go, the Hartford Business School's here is rather compressed: some classrooms, a couple of offices, a magazine reading room and a bank of computers that glow greenly morning and night.

Even so, it is a risky, expensive investment for the University of Hartford, its parent institution. But it is an investment that officials believe could prove vital to the university's financial health.

"You have got to be aggressive," explained James B. Kurish, executive director of the Paris MBA program, using language that resembled a marketing lecture he might deliver to his students.

"The days of the '60s when schools could just take it easy are over for the schools that are not *the* schools," he said. "What you have to do is create market niche, and what the University of Hartford is going after is international programs."

Hartford, whose home campus is in suburban West Hartford, Connecticut, is one of the most prominent elements in a trend that promises to change the face of management education in Europe: the American MBA.

European students have discovered the profit potential of a master's degree in business administration, and American colleges, most of them lesser-known schools such as Hartford, have discovered the potential benefits, educational and otherwise, of European students.

U.S. schools are staking out MBA programs in Europe in a fashion that is almost a textbook example of the entrepreneurial and marketing methods they are teaching, and the influx has intensified an already-hot debate about the quality and goals of American management education.

The newcomers say their objective is primarily educational: to export the U.S. style of doing business, which they paint as more aggressive, more efficient and often more profitable than its European equivalent.

Their mission, by implication, is also democratic: to serve students who cannot afford or cannot get into the top European programs. And the programs have an important side effect for U.S.-based students: to internationalize a management approach that is often stiflingly "Americentric."

But to many business educators in Europe, who are used to state-supported schooling and graduate education for a tiny elite, the U.S. programs seem crassly commercial and mediocre. These critics point out that none of the American entrants is nationally accredited by the body that sets curriculum standards for MBA programs in the United States.

> **The Americans 'seem to be going after the lower portion of students.'**
>
> ***— Sybren Timjstra, European Foundation for Management Development.***

"It is not a question of their bringing over top-level American management methods to Europe, but of taking advantage of a demand that exists," said Sybren Timjstra, director-general of the European Foundation for Management Development in Brussels.

"They seem to be going after the lower portion of students, rather than aiming at the top," he said.

Even Mr. Kurish, referring to Harvard, Stanford and other top U.S. programs, conceded, "If they did come to Europe and they did it right, they could blow us out of the water. No doubt about it."

MBAs have never had the allure in Europe that they have had in the United States, where more than 60,000 of the degrees were awarded in 1985 compared with barely 2,000 across Britain and the Continent. Undergraduate programs are reasonably plentiful in Europe, while the apprenticeship tradition still dominates much of its management thinking.

Demand is swelling, however, in many countries, where the trend is toward "privatization of education" and where students, facing higher unemployment rates and lower starting salaries than their American counterparts, see investing in the MBA "as one of the ways to get a well-paying job," Mr. Timjstra said.

The 280-student Institut Européen d'Administration des Affaires, or Insead, in Fontainebleau, France, turns away five or six applicants for every student it accepts, as do the International Management Institute in Geneva and the International Management Development Institute in Lausanne. Milan's Bocconi University gets nearly 1,000 applications a year for 120 spots.

These are Europe's elite schools, with rigid entrance requirements and tuitions that top the equivalent of $15,000 a year. For less privileged or talented students, the possibilities have been limited and the pressure for alternatives is growing.

"The more traditional programs have not changed to meet the needs," said Henry Hays, a dean at the college of business at North Texas State University in Denton.

The problems that have sent American business schools to Europe reflect larger trends plaguing the U.S. higher education system. Enrollments among traditional college-age people have been declining, studies show, while students have become more practical-minded about preparing for careers.

Business education has been more insulated from this trend than traditional liberal arts programs; the number of MBA programs in the United States has nearly

See MBA, Page 11

MBA: *U.S. Programs Seeking to Create Market Niche as European Demand Grows*

(Continued from Page 1)

doubled since 1974, to 650 from 389. But that, too, is changing.

Many MBA programs are starting to feel the pinch, in particular the lesser-known private institutions whose names lack the resonance of Harvard or Stanford. Mr. Kurish says that, at Hartford's Barney School of Business and Public Administration, enrollment has fallen in recent years by as much 7 percent a semester.

No one is sure exactly how many U.S. business colleges have come to Europe, though the figure in Paris gives a clue: at least three in the last couple of years. The invasion has taken two forms: separate campuses, such as Hartford's; and links with established European schools, usually exchange programs for students and teachers.

Virtually all the better-known U.S. schools, and many others, have chosen the second approach. For example, Clark University of Worcester, Massachusetts, considered opening a program in Paris but finally decided on a link with l'Ecole Supérieure de Gestion, a French undergraduate business school, that will allow ESG graduates to get their MBAs from Clark's home campus in as little as eight months, if they are qualified.

Other schools, such as Hartford, are jumping headlong into Europe, establishing separate campuses and English-language programs from their home bases. The aim, they say, is to enhance the reputation of the home campus and eventually raise enrollment there.

"The European program will not make money for us in any of their locations," said William J. Duggan, dean of Webster University's graduate school in St. Louis, Missouri.

"What we want to do is get the European programs at a break-even point," he said. "The payoff will be that, once our American students realize that we have these options," the programs "will bring students to our campus here."

Yet educators say these programs' separateness raises concern about their quality.

To save money, the branches generally use very little faculty from the home campus, relying instead on "adjuncts" from the communities where they are based. They often lack adequate libraries and other facilities. And so that the programs will be cheaper, they are often shorter than the two-year equivalent required by the American Assembly of Collegiate Schools of Business, the body that accredits MBAs in the United States.

For these reasons, officials of the St. Louis-based assembly say, none of the U.S. colleges offering separate programs is accredited by the body, either in the United States or in Europe, though most of the colleges are accredited on a much broader basis by regional authorities that do not pass judgment over specific academic curricula.

"It is awfully hard, that many miles off, to monitor quality and maintain the kind of program that you'd expect on the home campus," said Charles Hickman, the assembly's director of projects and member services.

Of the 650 MBA programs in the United States, 222 are accredited, including those of all the top schools except for Yale's very untraditional School of Organization and Management.

B. Bonnie Baranowski, assistant dean at the Barney school in West Hartford, denied that accreditation was "an indicator of quality" or of minimum professional standards, such as doctors or engineers might require. "It merely indicates that you are following the curriculum that they have said you should follow," she said.

She said that, while Barney met the assembly's standards, it had chosen not to seek accreditation. Now, however, it is reconsidering that decision, she said.

The risks of coming to Europe can be great. North Texas, for example, canceled a faculty-exchange program with a Zurich graduate school when the Swiss school began using the Texas university's name and logo on diplomas.

Planning problems forced Clark to delay the start of its program, while Hartford's original French partner went out of business just after the Paris program got under way. Now it has a new partner.

Webster University was one of the first U.S. schools to decide that the risks might be worth taking. If Webster is better known than Hartford in the United States, it is probably less for its parent campus in St. Louis than for a dozen or so satellites across the United States.

The university, founded in 1915, has been one of the most aggressive in the country in opening campuses near military bases and in other areas where the supply of inexpensive part-time college courses has not kept pace with demand.

Webster's first European branch, in Geneva, was created to cater to that city's large English-speaking diplomatic community. It has since added campuses in Vienna, London and Leiden, Netherlands.

The programs rely heavily on adjunct faculty, but officials deny that quality is a problem.

"Curriculum is controlled from St. Louis," said Robert D. Brooks, the Vienna director. "We can propose, but St. Louis must sign off. St. Louis monitors us closely. Every syllabus goes to St. Louis."

Most students study a business curriculum, but the campuses offer courses in the liberal arts as well.

This is not the case with Hartford, whose Paris campus offers only an MBA program, compressed into 12 months. Mr. Kurish said that the curriculum was "intensive" and that the school was serious in its commitment to "excellent" management education.

For example, he said, it flies most of its teachers in from Connecticut each quarter, though it uses occasional free-lancers based in Paris.

"I can't honestly say that you are getting a University of Hartford degree if you're not getting my professors," Mr. Kurish said. "It would be a little dishonest."

IPME Trains Managers for Smaller Firms

By Kurt A. Ruderman
International Herald Tribune

PARIS — Ten years ago, the paths of two ambitious business graduates crossed on the faculty at the European Business School in Paris. Michel Robic, director of the program in finance, and Jacques Bensoussan, head of marketing studies, both had extensive experience as consultants for small and medium-size companies in France.

Dismayed by what they saw as a void in France's elite *grandes écoles* — of which they are both graduates — to meet the specific management needs of small companies, they decided to combine their skills and set up an institution that would focus on developing personnel to fill the gap.

The Institut des Petites et Moyennes Entreprises, IPME, opened in Paris in 1981 with 50 students. The student body has since been expanding at an annual rate of 40 percent. In addition to two schools in Paris and one in Lille, a San Francisco branch opened in March. Branches will open this autumn in Rennes and Metz, France.

IPME instructors are professionals in fields ranging from business to law. They supplement the academic curriculum with on-site training.

□

Bruno Coia, 22, a sales manager at Optima, joined the software distributing company after serving two internships there as part of his undergraduate training with IPME.

"I chose IPME after looking at several professional schools," Mr. Coia said. "I found them far too theoretical. I did not want to spend 8 hours a day in a classroom."

Pascal Dinga, 23, heads a sales team at France Construction, a subsidiary of Bouygues SA. He attributes his management success to his practical internship, particularly in the United States.

He recalled that a market study he was doing in the United States for Jeuxart, a luxury game manufacturer, had met with little response, a problem that was compounded by a 25-percent decline in the dollar. The experience, he said, gave him an idea for a game that he was able to market successfully on his return to France.

The stagnant economies that afflicted most industrial nations in the 1980s prompted the creation of IPME and similar schools in France. "During this period, large corporations had to deal with a tough home market, and an even tougher foreign one, just barely holding their ground while having to reduce their work force," Mr. Robic said. "However, during this period small and medium-sized companies experienced growth, as well as a rise in employment."

□

France has 1.5 million companies that fall into the small and medium-size category, accounting for 60 percent of the gross national product and 66 percent of the labor force.

The French government recently awarded a 700,000 franc ($116,670) contract to IPME and the Université de Technologie de Compiègne to coordinate a campaign to stimulate French exports.

Students qualify for IPME upon receiving their *baccalauréat.* They must pass tests in analytical skills and English before being admitted to the three-year course, where the emphasis is on practical training, including an internship in the United States. To enter the three-year program of the grandes écoles, in addition to the baccalauréat a student must take a two-year preparatory program where the emphasis is on mathematics.